# Invictus 2023

## Proposition pour sauver la nature

## (et l'humanité, qui en fait partie)

**Grégoire Poissonnier**

**Sommaire**....2

**Avant-propos**....3

**Introduction**....4

**I – Constat**....18
**A/ Les chiffres du désastre**....19
**B/ Les conclusions à tirer**....35

**II – Problème**....70
**A/ Macro-destruction et micro-collaboration**....71
**B/ La dictature libéro-capitaliste**....118

**III – Solution**....199
**A/ Le directoire écosophique**....200
**B/ La libération animale**....224

**IV – Proposition**....284
**A/ De l'inefficace implication**....285
**B/ De l'engagement total**....300

**V – Prolongement**....364
**A/ Chantiers immédiats**....365
**B/ Idéaux d'un monde nouveau**....401

**Conclusion**....492

**Invictus**....502

**Annexe 1 – La jurisprudence Covid-19 – Quand l'impossible devient possible**....503

**Annexe 2 – « Summer is coming »**....512

**Annexe 3 – « Apocalypse soon »**....521

**Filmographie**....545

**Bibliographie**....553

**Table des matières interactive**....573

# Avant-propos

Pour me présenter très brièvement, j'ai suivi un parcours relativement éclectique. À la suite d'une formation lycéenne à dominante scientifique dans le nord de la France, qui m'a conduit à passer un baccalauréat S en 2008, j'ai étudié le droit, l'économie et la science politique au sein d'une licence AES validée en 2011. En marge d'un détour par la psychologie, j'ai poursuivi ma quête de savoir par une licence en histoire de l'art puis par un master en études cinématographiques, avant de mettre un point final à mes études universitaires en passant une licence de philosophie en 2019.

Au moment d'écrire ces lignes, je réalise que mes expériences de vie et les différentes étapes de mon parcours n'ont peut-être finalement été qu'un échafaudage pour parvenir à ce travail. Toutefois, afin que les choses soient parfaitement claires, je dois préciser que ce n'est guère en qualité d'expert que je rédige ce livre – loin de là –, mais en tant que citoyen du monde profondément attristé par les multiples crises qui frappent l'humanité et le vivant en général. Je vais par conséquent régulièrement m'appuyer sur l'avis et les dires de personnes nettement plus éclairées et compétentes que moi dans de nombreux domaines, au point de les citer dans de larges proportions par endroits.

Ce texte ne constitue donc pas un travail rigoureusement scientifique, bien que ma passion pour les sciences m'ait probablement permis d'appréhender correctement certains chiffres et phénomènes, du moins je l'espère. Je ne prétends pas non plus avoir effectué un geste de juriste, d'économiste, de politologue ou de chercheur en psychologie, bien que mes connaissances – ô combien limitées ! – dans ces champs aient sans doute favorisé la réflexion que j'ai tenté de mener. Cet ouvrage n'est pas davantage une œuvre artistique, ni celle d'un philosophe, tout du moins pas au sens universitaire du terme. Par voie de conséquence, mon intention est ici d'éviter toute obscurité inhérente à la pensée idéaliste et tout jargon philosophico-philosophique dans l'optique de formuler le propos le plus clair et le plus pragmatique possible, au risque de parfois paraître simpliste.

Pour résumer, si une courte présentation s'imposait, puisque toute pensée procède d'un corps[1], il importe bien moins de s'attarder sur mon identité que de se focaliser sur le « plan » que je propose de mettre à exécution. En d'autres termes, ce livre est simplement l'œuvre d'un vivant heurté par les conséquences passées, présentes et futures de la crise écologique et résolument tourné vers la mise en application d'une solution à grande échelle face à la plus grande catastrophe subie – et provoquée – par l'humanité. Puissent mes mots et mes actions contribuer à protéger les générations présentes et futures de notre espèce et de toutes les autres.

1 Michel Onfray, qui m'a donné le goût de la philosophie et que je tiens, de surcroît, pour un maître – bien qu'étant, de temps à autre, en désaccord avec ses prises de position –, explicite cette idée dans son ouvrage intitulé *La Puissance d'exister* (2006), s'appuyant en l'occurrence sur une thèse jadis développée par Friedrich Nietzsche : « On a en effet nécessairement, à supposer que l'on soit une personne, la philosophie de sa personne. » Dans Nietzsche Friedrich, *Le Gai savoir*, Flammarion, Paris, 2007 (1887), Préface à la seconde édition, §2, p. 27. D'où, probablement, ma propension certaine à écrire sporadiquement à la première personne. J'en profite toutefois pour exprimer mon infinie gratitude envers tous les auteurs mentionnés et parfois abondamment cités au sein de cet ouvrage.

# Introduction

*« La question du sort de l'espèce humaine me semble se poser ainsi : le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'auto-destruction ? À ce point de vue, l'époque actuelle mérite peut-être une attention toute particulière. Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier. »*

Sigmund Freud[2]

*« Je suis persuadé qu'une contamination radioactive à l'échelle mondiale, des épidémies, des désastres écologiques et d'éventuelles variations climatiques affecteraient si gravement la stabilité de la biosphère qu'ils menaceraient la survie de l'homme partout sur la Terre. […] Je crois que si cette pollution de la Terre continue sans contrôle, elle finira sans doute par détruire l'aptitude de notre planète à favoriser la vie. »*

Barry Commoner[3]

13,75 milliards d'années. C'est la durée qui nous sépare du *Big Bang* et de la naissance de l'univers tel que nous le connaissons... En son sein figurent entre 100 et 200 milliards de galaxies, hébergeant chacune plus de 200 milliards d'étoiles autour desquelles gravitent parfois une ou plusieurs planètes. Au cœur d'une galaxie nommée « Voie lactée », se situe notamment un système solaire comprenant une planète habitée : la Terre. Celle-ci, âgée de 4,5 milliards d'années, a abrité la vie très tôt après sa formation (entre 3,5 et 3,8 milliards d'années avant notre ère).

Rien ne prouve que la vie n'existe pas ailleurs, dans l'immensité de l'univers... Mais rien ne prouve non plus que la vie a su naître ailleurs... Pour résumer, soit nous ne sommes pas seuls dans l'univers, soit nous le sommes. Les deux théories s'avèrent aussi déstabilisantes l'une que l'autre. Quoi qu'il en soit, force est de constater que l'apparition de la vie sur Terre constitue un miracle[4]. Un miracle dont il nous faut prendre soin et que nous devons protéger à tout prix.

Si l'existence de l'univers depuis sa création jusqu'à ce jour était rapportée à une année calendaire, la Terre apparaîtrait le 14 septembre, la vie le 25 septembre et l'*Homo sapiens* le 31 décembre... aux alentours de 23h56. Pourtant, nous sommes en train de mutiler la nature qui nous a donné naissance.

2 Freud Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, PUF, Paris, 1971 (1929), p. 107.
3 Commoner Barry, *Quelle Terre laisserons-nous à nos enfants ?*, Seuil, Paris, 1969 (1966), p. 164.
4 Voir *Il était une fois notre planète* (Abbas Yavar, 2010) et *Et si la Terre était unique ?* (Lichtenstein Laurent, 2020).

**De la gravité de la situation**

À l'image d'un corps qui monte en température en vue d'éliminer une bactérie ou un virus, la Terre subit actuellement un réchauffement global, dont l'issue potentielle sera l'anéantissement de l'espèce humaine. Nous organisons « notre propre génocide », en entraînant tous les autres êtres vivants dans notre folie. Nous générons des souffrances infinies en voulant modeler le monde à notre façon, alors qu'il nous suffirait, pour (sur)vivre, de respecter les lois de la nature. Nous nous comportons comme des exterminateurs. Nous voguons sur un minuscule radeau perdu au milieu de l'océan intersidéral... mais au lieu de le chérir, nous faisons tout pour le détruire. L'historien Jared Diamond établit, en ce sens, une analogie entre l'espèce humaine et les habitants de l'île de Pâques, qui ont autrefois coupé jusqu'au dernier arbre pour ériger des statues... avant de s'éteindre par manque de ressources :

> « L'isolement de l'île de Pâques en fait l'exemple le plus flagrant d'une société qui a contribué à sa propre destruction en surexploitant ses ressources. »[5] « L'effondrement de la société pascuane suivit rapidement le moment où elle avait atteint un pic démographique, où la construction de monuments était intensive et où l'impact humain sur l'environnement[6] était le plus marqué. »[7] « Les parallèles que l'on peut établir entre Pâques et l'ensemble du monde moderne sont d'une dramatique évidence. En raison de la mondialisation, du commerce international, des vols internationaux et d'Internet, tous les pays du monde partagent aujourd'hui des ressources et interagissent, tout comme le faisait la douzaine de clans de l'île de Pâques. L'île polynésienne était tout aussi isolée dans l'océan Pacifique que la Terre l'est aujourd'hui dans l'espace. Lorsque les Pascuans étaient dans une situation critique, ils n'avaient nulle part où aller, ni personne vers qui se tourner pour obtenir de l'aide, tels nous autres, Terriens contemporains qui n'aurons non plus nul recours extérieur si nos problèmes s'aggravent. Voilà pourquoi l'effondrement de la société de l'île de Pâques est comme une métaphore, un scénario du pire, une vision de ce qui nous guette peut-être. »[8]

Le philosophe naturaliste Yves Paccalet défend exactement la même idée au sein d'un pamphlet : « Aujourd'hui, la Terre entière est l'île de Pâques, et l'humanité un village polynésien en sursis. Hier, les Pascuans ont enduré des désastres sur une miette de biosphère perdue dans l'océan Pacifique, à mille trois cents milles de la terre la plus proche. Demain, l'humanité subira des catastrophes sur une planète isolée dans l'immense univers, à cent cinquante millions de kilomètres du Soleil. »[9]

---

5 Diamond Jared, *Effondrement*, Gallimard, Paris, 2006 (2005), p. 183.

6 Je précise d'emblée que tout au long de cet ouvrage, le mot « environnement » sera entendu comme un synonyme du terme « nature », même s'il sous-entend que l'être humain ne fait pas partie de cette dernière. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'écologiste Dave Foreman déclare : « Le mot 'environnement' me retourne l'estomac. 'Environnement' est aussi éloigné de 'Nature' que 'Relation' est éloigné de 'Amour'. » Dans Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, pp. 6-7.

7 Diamond Jared, *Effondrement*, Gallimard, Paris, 2006 (2005), p. 167.

8 *Ibid.*, p. 184.

9 Paccalet Yves, *L'Humanité disparaîtra, bon débarras !*, Arthaud, Paris, 2006, p. 150.

C'est pourquoi l'écologiste René Dumont s'exaspère : « [Notre espèce est] folle, car c'est la seule qui se montre capable de préparer les moyens, non seulement de son propre anéantissement, mais aussi de celui de toute forme de vie. Une aventure que nous pouvons penser unique dans l'infini de l'Univers prendrait ainsi prématurément fin ! »[10] Il est très fréquent d'entendre dire que nous devons sauver la planète, mais factuellement, la Terre se remettra très bien des agressions que nous faisons subir à la nature... En réalité, s'il nous faut sauver quelque chose, c'est l'ensemble du monde vivant – dont l'homme fait partie.

À l'échelle d'une vie humaine, nous pouvons avoir le sentiment que la « crise écologique » et ses conséquences – aussi nombreuses que catastrophiques – progressent relativement lentement. Mais à l'échelle des temps géologiques, les dégâts que nous causons sont aussi fulgurants que leur ampleur démentielle. Nous sous-estimons ainsi totalement l'effet que nos pratiques ont sur la nature et sur la vie. Je vais dire ce qui suit avec un mélange d'humilité et de gêne, mais je vais le dire tout de même, parce que c'est la vérité : j'ai honte d'appartenir à l'espèce qui ruine la nature et ma douleur à la vue de son crime permanent contre la vie est insupportable. La plupart des êtres vivants de notre planète vivent en adéquation avec leur écosystème, s'en nourrissant et le protégeant tout à la fois. L'homme apparaît en ce sens comme une erreur de casting... Néanmoins, je ne désespère pas. Je sais que nous avons le potentiel pour évoluer. Et c'est d'ailleurs pour cette raison que j'écris ce livre.

La fin du monde, comprise en tant que processus, a déjà commencé. Dans de nombreuses régions du globe, la situation des êtres humains est d'ores et déjà critique, tout comme l'est celle de millions d'autres espèces avec lesquelles nous partageons la Terre... Les désastres demeurent peut-être, pour l'heure, invisibles dans l'hémisphère nord, mais le cataclysme est bel et bien à l'œuvre. La question est : souhaitons-nous réduire le nombre de catastrophes ou l'augmenter ?

Yves Paccalet signale en conséquence : « On reproche aux écologistes leur catastrophisme. Ils ne sont qu'objectifs. »[11] Je reviendrai plus loin sur cette réalité, comme sur les nombreux biais cognitifs qui entravent notre capacité de réaction. Car la crise écologique et ses corollaires sont mis en doute, mésestimés voire niés. Quant à nous, nous nous montrons tour à tour attentistes, crédules, distraits, découragés, égoïstes, tétanisés et/ou irresponsables... Pourtant, comme le relève le philosophe Edgar Morin – dans le sous-titre de son ouvrage intitulé *L'An I de l'ère écologique* : « La Terre dépend de l'homme qui dépend de la Terre. »[12] On ne peut mieux résumer le double oubli qui est le nôtre. C'est d'ailleurs pourquoi l'écologiste Aurore Soares avance que « si la nature est menacée, l'homme l'est aussi, car il vit avec elle. Pour aller vers une civilisation durable, des choix collectifs et politiques sont donc nécessaires. Il faudra prendre en compte autant les besoins humains que la préservation de la planète. »[13] L'humanité doit ainsi adapter son mode de vie à la nature, et non l'inverse.

10 Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 14.
11 Paccalet Yves, *L'Humanité disparaîtra, bon débarras !*, Arthaud, Paris, 2006, p. 136.
12 Morin Edgar, *L'An I de l'ère écologique*, Tallandier, Paris, 2007.
13 Soares Aurore, *Comment parler d'écologie aux enfants*, Le Baron perché, Paris, 2013, p. 36.

Qui plus est, sur le plan moral, nous ne pouvons faire reposer le poids des défis environnementaux uniquement sur les épaules de nos enfants : c'est à nous qu'il revient de trouver des solutions afin de leur offrir un avenir viable. Mais le souci est que le temps passant, rien ne change. Ou plutôt si : les choses évoluent, mais en pire... Tous les indicateurs virent de plus en plus au rouge. D'où la récente naissance d'une discipline centrée sur l'effondrement de la civilisation humaine.

**De la collapsologie**

Dans leur ouvrage intitulé *Comment tout peut s'effondrer*, les chercheurs Pablo Servigne et Raphaël Stevens expliquent qu'un « effondrement est 'le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, etc.) ne sont plus fournis [à un coût raisonnable] à une majorité de la population par des services encadrés par la loi'. »[14] Et c'est précisément ce vers quoi nous nous dirigeons si rien ne change, d'où la création du néologisme « collapsologie » qui signifie, suivant l'étymologie latine : « étude de l'effondrement ». Adeptes d'un mode de pensée horizontal – ou transdisciplinaire –, les deux « collapsologues » détaillent :

> « Nous sommes confrontés à de sérieux problèmes environnementaux, énergétiques, climatiques, géopolitiques, sociaux et économiques qui ont aujourd'hui franchi des points de non-retour. Peu de gens le disent, mais toutes ces 'crises' sont interconnectées, s'influencent et se nourrissent. »[15] « Le climat s'emballe, la biodiversité s'effondre, la pollution s'immisce partout et devient persistante, l'économie risque un arrêt cardiaque à chaque instant, les tensions sociales et géopolitiques se multiplient, etc. »[16]

Lucides, ils remarquent dans un autre livre, coécrit avec Gauthier Chapelle : « Un immense défi est face à nous. S'intéresser à ces sujets dans leurs formes scientifiques ou sociologiques comprend un certain risque pour la santé mentale. »[17] Et il est effectivement clair que l'éco-anxiété et d'autres tourments relatifs à l'avenir des êtres vivants peuvent très sérieusement impacter notre joie de vivre, voire nous conduire à la dépression. Toutefois, ces états mentaux doivent nous alerter, nous inviter à entreprendre des changements et en aucun cas à attendre patiemment que la nature se désagrège. En effet, « plus la fuite en avant continuera, plus la chute sera douloureuse. »[18] En conséquence, « […] est aujourd'hui utopiste celui qui croit que tout peut continuer comme avant. »[19]

14 Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 15. Sur ce thème, voir aussi Cochet Yves, *Devant l'effondrement*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019.
15 *Ibid.*, p. 14.
16 *Ibid.*, p. 16.
17 Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 26.
18 Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 106.
19 *Ibid.*, p. 252.

Malgré tout, les collapsologues distinguent la conjoncture dans laquelle nous nous retrouvons d'un simple problème, employant dans cet objectif le vocable de *predicament*, qui « désigne une situation inextricable, irréversible et complexe, pour laquelle il n'y a pas de solutions, mais juste des mesures à prendre pour s'y adapter. »[20] Or, c'est très précisément sur ce point que je m'inscris en opposition avec Pablo Servigne et ses collègues, et ce, pour plusieurs raisons.

La première, c'est que nous ne pouvons aucunement être certain qu'un problème n'a *définitivement* pas de solution, que ce soit sur les plans écologique, économique et/ou politique. Le deuxième motif de divergence consiste à avancer que même si la crise semble sans issue, de larges réformes peuvent être entreprises afin de diminuer l'ampleur de ses conséquences. Ainsi, c'est justement parce que les événements prennent un tournant dramatique que nous avons – en tant qu'espèce – le devoir d'éviter que les choses ne s'aggravent. Et troisième (et dernière) raison : quand bien même la situation serait sans espoir, nous aurions dans tous les cas l'obligation de faire tout ce qui est humainement possible pour changer notre destin et celui de nos enfants, en produisant des efforts à l'échelle globale[21].

Au fond, je ne serai jamais d'accord avec l'idée qu'il serait « trop tard » pour évoluer... Le système dans lequel nous vivons est une pure invention humaine. Nous l'avons bâti ; nous pouvons par suite le déconstruire et favoriser l'émergence d'un modèle radicalement différent ! Nous verrons plus loin comment. Ceci étant dit, je suis admiratif du travail des collapsologues et tout à fait au diapason de leur constat au sujet de l'annihilation de la biodiversité : « Réduire le nombre d'espèces, c'est réduire les 'services' que les écosystèmes nous offrent, c'est donc réduire la capacité qu'a la biosphère de nous accueillir. Il s'ensuivra tôt ou tard une réduction de la population humaine, suivant les schémas désormais classiques : famines, maladies et guerres. »[22] Il nous faut donc (impérativement) répondre à la destruction systémique de la nature – ainsi qu'aux crises économique, sociale et politique qui lui sont ontologiquement liées – et, pour ce faire, en identifier les causes.

**De l'origine multifactorielle**

L'une des raisons régulièrement invoquée pour expliquer l'état dans lequel se trouve la planète est – peut-être étonnamment – la religion chrétienne. L'historien médiéviste Lynn White Jr écrit, en ce sens, que « notre science et notre technique proviennent des attitudes chrétiennes envers la relation de l'homme à la nature qui sont partagées presque universellement, non seulement par les chrétiens et les néo-chrétiens mais aussi par ceux qui naïvement se considèrent comme des postchrétiens. Malgré Copernic, tout le cosmos tourne autour de notre petit Globe »[23] et, par là même, de l'homme.

20 Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 180.

21 Les collapsologues proposent à l'opposé de former de résilients petits groupes de « collapsonautes », ce qui revient à mettre les autres êtres humains – et vivants – de côté. Comme si lors d'un naufrage, certains construisaient un radeau, tout en laissant les autres passagers couler avec le bateau, ce qui pose problème sur le plan éthique... J'y reviendrai.

22 Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 84.

23 Cité dans Bourg Dominique & Fragnière Augustin, *La Pensée écologique, une anthologie*, PUF, Paris, 2014, p. 540.

Dans la foulée, cet auteur prétend que la vision chrétienne se montre imperméable à la connaissance scientifique : « Malgré Darwin, nous *ne* sommes *pas*, dans nos cœurs, partie intégrante du processus de la nature. Nous sommes supérieurs à la nature, nous la dédaignons, voulant en user selon notre plus futile fantaisie. »[24] Défendant la même ligne, l'historien de l'écologie Jean-Paul Deléage note :

> « Ce que font les hommes des écosystèmes dépend de ce qu'ils pensent de leurs relations avec la nature, notamment de leurs croyances religieuses. Or, à cet égard, le grand changement pourrait bien dater de cette période médiévale qui vit, en Occident, le christianisme l'emporter sur le paganisme. La foi implicite dans le progrès illimité, qui n'existe ni dans le monde gréco-romain ni dans les cultures orientales, tient ses origines de cette révolution psychologique, la plus grande de notre culture selon White. Or il s'agit d'une culture de la domination à laquelle l'écologie s'est souvent opposée. Domination des humains sur la plante et l'animal, de l'homme sur la femme, du civilisé sur le sauvage. Carolyn Merchant a tracé un parallèle saisissant entre l'évolution de l'attitude des sociétés occidentales à l'égard de la nature et celle de leurs visions de la féminité. En particulier, l'image organique et nourricière de la nature s'estompe lorsque s'imposent les représentations mécaniques du monde. L'exploitation agricole des sols et la captation des richesses minières du sous-sol ne rencontrent alors plus d'obstacles, du moins dans l'imaginaire social. »[25]

L'anthropocentrisme qui constitue l'une des pierres angulaires de la religion chrétienne serait donc à l'origine de la maltraitance dont nous nous rendons coupables à l'égard de la nature. Bien sûr, je ne nie pas qu'il existe aujourd'hui des chrétiens écologistes... Mais l'idéologie religieuse qui a imprégné la culture occidentale pendant 2000 ans a, semble-t-il, conditionné bien des modes de vie[26], avant de les étendre à la majorité de l'espèce humaine. Par conséquent, pour le philosophe Dominique Bourg et le chercheur Augustin Fragnière : « […] L'anthropocentrisme mérite d'être critiqué car on ne peut comprendre l'humanité en dehors de son appartenance à la nature. »[27]

En bref, la religion chrétienne a contribué à extraire l'homme de la nature – dans les mentalités –, l'être humain faisant pourtant, de façon indéniable, partie de cette dernière. C'est à partir de ce point que doit d'ailleurs se bâtir toute réflexion écologique. Tant que nous n'aurons pas intégré que chaque être humain est un fragment de nature, aucun progrès ne sera effectué sur le plan environnemental[28]. Ainsi, l'écologie n'est pas une religion – s'appuyant sur la connaissance scientifique et non sur la foi – mais doit révolutionner nos imaginaires et notre rapport au monde, comme l'ont fait les religions.

---

24 Cité dans Bourg Dominique & Fragnière Augustin, *La Pensée écologique, une anthologie*, PUF, Paris, 2014, p. 540.

25 Deléage Jean-Paul, *Une Histoire de l'écologie*, La Découverte, Paris, 1991, p. 295. Les Grecs de l'Antiquité avaient effectivement une grande conscience des limites du progrès technique et de ses dangers, comme le montre le mythe de Dédale, inventeur exceptionnel confronté à plusieurs reprises aux torts causés par ses créations. J'y reviendrai.

26 Plusieurs fêtes chrétiennes, comme Noël, Pâques et la Toussaint (Halloween) symbolisent (entre autres) une certaine filiation entre le christianisme et le modèle capitaliste et consumériste qui ruine aujourd'hui la nature. J'y reviendrai.

27 Bourg Dominique & Fragnière Augustin, *La Pensée écologique, une anthologie*, PUF, Paris, 2014, p. 4.

28 L'environnement est d'ailleurs ici autant à comprendre comme ce qui entoure les êtres humains que comme ce qui les constitue. Je rappelle à cette fin que le corps humain vit en symbiose avec des centaines de milliards de bactéries.

À titre personnel, je ne *crois pas* que Dieu existe, j'en suis *absolument certain* : je ne crois pas aux Dieux transcendantaux des religions du livre[29], mais je suis en revanche convaincu de l'existence du Dieu immanent du philosophe Baruch Spinoza et de son identité avec la nature : « La Nature n'agit pas en vue d'une fin ; car cet Étant éternel et infini que nous appelons *Dieu, autrement dit la Nature*, agit avec la même nécessité par laquelle il existe. »[30] Que conclure de cette assertion ? Que ce que nous appelons « Dieu », « la nature » et « la vie » sous toutes ses formes (dont l'humanité) sont une seule et même chose. Le poète Ralph Waldo Emerson ne dit rien d'autre lorsqu'il avance : « […] Je suis une partie ou une parcelle de Dieu. »[31] Aussi le philosophe écologiste Arne Naess écrit-il :

> « Le mot 'Dieu' est à ce point chargé de conceptions toutes faites que je ne vois aucun intérêt à l'utiliser moi-même. Si toutefois je devais le faire, alors je m'inspirerais de la manière dont Spinoza l'emploie. Pour lui, Dieu, *Deus*, est 'immanent' – autrement dit, il ne se trouve pas hors de notre monde. Dieu crée en permanence le monde en *étant* la force créatrice dans la nature. Les êtres vivants participent à la Création. Je suis enclin à accepter une telle conception de 'Dieu' comme une force créatrice unitaire – idée que l'on retrouve dans la vision de l'écologie profonde selon laquelle tout, dans la vie, est lié. »[32] « [Tout comme les êtres humains,] les autres êtres vivants [...], peuvent se perfectionner et réaliser leur nature comme partie de l'être de Dieu. »[33]

J'ai donc bien conscience que le concept de « nature » est une création humaine, occidentale, dans le sens où nous sommes passés de la vision selon laquelle « l'homme *est* la nature » à un paradigme dans lequel « l'homme *et* la nature » sont séparés, pour reprendre l'image du géographe Éric Julien[34]. J'emploierai cependant cette notion, d'une part afin de simplifier le propos[35] et d'autre part parce que mon acception du terme « nature » englobe, entre autres, les êtres humains – et leurs cultures –, les autres animaux, les végétaux, les bactéries et les archées.

29 Je cite ici Mikhaïl Bakounine, en saluant sa clairvoyance, qui m'a longtemps fait défaut : « Toutes les religions, avec leurs dieux, leurs demi-dieux et leurs prophètes, leurs messies et leurs saints, ont été créées par la fantaisie crédule des hommes, non encore arrivés au plein développement et à la pleine possession de leurs facultés intellectuelles. » Dans Bakounine Mikhaïl, « Dieu et l'État », dans *Écrits libertaires*, Le temps des cerises, Pantin, 1997, p. 41.

30 « *Deus Sive Natura* ». Dans Spinoza Baruch, *Éthique*, Seuil, Paris, 2010 (1677), IV, Préface, p. 353.

31 Emerson Ralph Waldo, *La Nature*, Allia, Paris, 2004 (1836), p. 14.

32 Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, pp. 168-169.

33 *Ibid.*, p. 264.

34 Voir notamment la conférence TEDx Alsace intitulée « L'explorateur d'interstices ». Vidéo publiée le 16/02/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=lX9bgY5PH-Q.

35 Tant que je suis dans les questions techniques, je dois confesser ma propension à atteindre régulièrement le « point Godwin », qui consiste à évoquer la Shoah, le nazisme et/ou Adolf Hitler afin d'illustrer un argumentaire alors que le sujet traité ne s'y prêtait pas nécessairement *a priori*. Si je me livre de temps à autre à une analogie impliquant la seconde guerre mondiale, c'est parce que cet événement a très fortement marqué notre passé récent et doit en ce sens – non pas être congédié au rang des non-dits, mais bien au contraire – nous aider à bâtir des réflexions quant à notre présent et à notre avenir, notamment afin d'éviter de répéter les erreurs et les atrocités qui ont été commises à cette occasion. Je mentionne – une fois pour toutes – ce fait afin de court-circuiter des commentaires que je nomme « des extracteurs de potentiel de point Godwin » et qui ont pour but de décrédibiliser indistinctement et systématiquement toute forme d'argumentation sous prétexte que ce fameux point est atteint lors d'une discussion. En résumé, ce n'est en aucun cas parce que ce point est atteint qu'une argumentation est fallacieuse ou irrecevable. Et symétriquement, ce n'est pas parce que ce point n'est pas atteint qu'une argumentation est exacte ou recevable. Je ferme la parenthèse.

Voilà le moyen d'en finir avec la logique anthropocentriste qui nous isolait des autres vivants, tout en nous incitant à les maltraiter, ce que l'astrophysicien Hubert Reeves déplore et critique : « Nous succombons facilement à la tentation de penser que nous sommes le chef-d'œuvre de la création. Que notre intelligence fait de nous le sublime joyau de Dame Nature. Un élément cependant devrait nous rendre méfiants face à ce jugement : ici nous sommes à la fois juge et partie ! Nous décidons des critères qui spécifient ce palmarès et nous nous plaçons allègrement au sommet ! »[36]

Toutefois, la thèse consistant à attribuer les dégâts que nous causons à la nature à la seule religion chrétienne a ses limites, car l'être humain a fortement tendance à détruire son environnement depuis la nuit des temps, comme le précise le vulgarisateur scientifique :

> « Nous pouvons mettre en corrélation les dates d'arrivée des humains sur une terre nouvelle et l'élimination de très nombreuses espèces attestée par les ossements ou autres traces qu'elles ont laissées. La corrélation est suffisamment impressionnante pour devoir y reconnaître une relation de cause à effet. Et arriver à cette constatation navrante : depuis cent mille ans, l'humain saccage sa planète. Partout où il passe, une multitude d'espèces, grands mammifères, oiseaux variés, plantes endémiques, qui existaient depuis des millions d'années, sont exterminées jusqu'aux dernières. »[37]

De manière plus générale, Hubert Reeves incrimine en ce sens tout simplement notre capacité de réflexion : « […] Le rôle de l'intelligence, au début très positif pour la sauvegarde de notre espèce, s'avère progressivement négatif quand l'efficacité des techniques en vient à la menacer dans son existence même. »[38] Dominique Bourg et Augustin Fragnière abondent sur ce terrain en fustigeant le cartésianisme : « [Au XVII$^{e}$ siècle,] la philosophie de Descartes entreprend de séparer radicalement l'esprit de la matière, et de réduire la nature à la matière et au mouvement. […] La nature est un être muet, inerte et anonyme, devenu simple moyen au service de fins qui lui sont étrangères. »[39] De ce fait, nous en revenons – par certains côtés – à la religion chrétienne, puisque la pensée cartésienne a fortement été influencée par la scolastique, avant d'orienter la civilisation occidentale sur le plan de l'idéologie. Mais dans la pratique, n'y aurait-il pas une autre raison à la débâcle de l'humanité ?

Aurore Soares répond : « Les technologies ont de nombreux atouts économiques ; elles soulèvent aussi des problèmes écologiques et éthiques. »[40] Pablo Servigne et Raphaël Stevens émettent un avis similaire en dénonçant l'argent-roi : « L'idée, pourtant simple, que la diversité est indispensable à la stabilité des écosystèmes (c'est le b.a.-ba de l'écologie scientifique) est apparemment encore absente

36 Reeves Hubert, *Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve*, Seuil, Paris, 2013, p. 145. À ce sujet, voir notamment Courchamp Franck & Mizrahi Laurent, *Une Espèce à part*, 2018.
37 *Ibid.*, p. 78.
38 *Ibid.*, p. 68.
39 Bourg Dominique & Fragnière Augustin, *La Pensée écologique, une anthologie*, PUF, Paris, 2014, p. 13.
40 Soares Aurore, *Comment parler d'écologie aux enfants*, Le Baron perché, Paris, 2013, p. 34.

de la plupart des cerveaux des élites politiques et économiques... »[41] Et le biologiste Jean-Marie Pelt d'« enfoncer le clou » : « Comment ne pas percevoir ce léger parfum de décadence qui s'est emparé d'une société où gagner de l'argent par tous les moyens, et en particulier par la commercialisation de produits technologiques toujours nouveaux et toujours renouvelés, semble être devenu l'ultime horizon de l'humanité ? »[42] La défaillance humaine et la crise environnementale découleraient donc également de notre rapport à l'argent. Je démontrerai plus loin la justesse de cette théorie.

Pour l'heure, je vais citer Yves Paccalet qui, dépité par le comportement de l'humanité, en vient à penser que l'homme est une erreur de la nature, dont la seule finalité est de détruire la vie sur Terre : « L'espèce humaine est affreuse, bête et méchante. Nous avons tous en nous quelque chose d'un peu nazi. »[43] Certes, la plupart de nos méfaits à l'égard du vivant sont commis par ignorance, manque de conscience et de sagesse – j'y reviendrai ; mais force est de constater que si la vie était un film, nous serions à coup sûr les méchants de l'histoire, comme le détaille, avec verve, l'essayiste :

> « Nous nous comportons comme des goinfres. Nous incarnons d'insatiables gloutons. Nous sommes les seuls vrais parasites de la planète... »[44] « En tant qu'espèce, nous nous conduisons sur cette planète comme si elle était non seulement généreuse, mais infiniment bonne et riche. Comme si elle devait ne jamais s'épuiser. »[45] « Nous devenons nos tueurs. Prédateurs et proies à la fois, nous créons les conditions de notre extinction. Nous saccageons et nous polluons le globe dont nous avons besoin pour respirer, boire et manger. »[46]

Et le naturaliste d'ajouter avec lucidité : « L'homme est le cancer de la Terre. »[47] Et les métastases sont partout : à partir de quelques individus, il s'est dupliqué tel des cellules cancéreuses et annihile toute la biosphère sur son passage... Ceci étant dit, l'épreuve du cancer fait parfois progresser et ses outrages peuvent, dès lors, générer des formes de résilience. Ainsi, comme je l'ai déjà mentionné, je n'ai pas encore désespéré de nous. D'ailleurs, Yves Paccalet non plus, puisque à l'instar de nombreux écologistes, il continue à mener le combat en faveur de la nature – ce qui est tout à son honneur. La question n'est donc finalement pas de savoir si nous croyons encore en l'homme ou non... car dans les deux cas, nous devons faire le maximum pour que les générations présentes et futures puissent prospérer – sans détruire. En effet, quelquefois, je ne peux m'empêcher d'imaginer que si des extra-terrestres – bienveillants – nous voyaient nous affairer pour des broutilles tandis que la nature est en train de péricliter, ils nous considéreraient comme des êtres bien étranges, peu recommandables et –

41 Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 82.
42 Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 253.
43 Paccalet Yves, *L'Humanité disparaîtra, bon débarras !*, Arthaud, Paris, 2006, p. 71.
44 *Ibid.*, p. 122.
45 *Ibid.*, p. 20.
46 *Ibid.*, p. 95.
47 *Ibid.*, p. 55.

à tout le moins – pas tout à fait finis. Or, c'est bien là notre problème : nous nous imaginons comme l'aboutissement de l'évolution alors que nous ne représentons en fait qu'un chaînon entre l'humanité « d'avant » et l'humanité « d'après ». Ni plus, ni moins.

En définitive, notre espèce est fondamentalement prédatrice, puisque nous organisons la mort du vivant depuis notre « apparition » sur Terre. De surcroît, nos idéologies, et la religion chrétienne en particulier, ont conditionné l'anthropocentrisme qui nous invite, avec le concours du cartésianisme, à considérer la nature comme une simple ressource... D'où le développement de nos technologies et de notre modèle économique mortifères. Si d'autres causes, moins évidentes, sont potentiellement à l'origine du terrible sort que nous réservons à la vie, je propose dorénavant de nous tourner vers nos quelques motifs d'espoir, en mettant en lumière les premiers embryons de « sagesse naturelle ».

**De la conscience écologique**

Je ne vais pas établir ici une histoire de l'écologie. Mon but ne consiste effectivement pas à statuer sur le passé mais à résolument me tourner vers le présent et vers l'avenir. Toutefois, un bref « regard dans le rétroviseur » s'impose.

Dès l'Antiquité, de nombreux philosophes ont consacré des ouvrages à la nature[48] et aux soins que nous devons lui prodiguer. Mais l'expression « écologie » ne naît qu'en 1866, sous la plume d'Ernst Haeckel, qui la définit comme la « science des relations des organismes avec le monde environnant, c'est-à-dire, dans un sens large, la science des conditions d'existence. »[49] Jean-Marie Pelt raconte cet essor avec passion :

> « À partir du milieu du XIX$^{e}$ siècle, une sensibilité nouvelle à l'égard de la nature naquit, dans la mouvance du romantisme. Si les naturalistes continuaient à récolter des plantes ou à chasser des animaux pour décrire des espèces nouvelles, un autre mouvement se faisait jour en vue de comprendre l'économie de la nature [:] l'écologie […]. L'idée que, dans la nature, toutes les espèces sont en interrelation avait été avancée par le grand naturaliste allemand Alexander von Humboldt à l'issue de son aventureuse expédition débutée en 1800 en Amérique du Sud. Commençait aussi à pointer l'idée que la nature devait être protégée des excès de prédation que l'homme lui faisait subir par son empreinte devenue grandissante à la suite de la révolution industrielle. C'est dans ce courant de pensée que s'inscrivent la vie et l'œuvre d'Henry David Thoreau. »[50]

Le grand botaniste ajoute d'ailleurs que « c'est sa vision de la nature et de la place de l'homme qui vaut à Henry David Thoreau d'être considéré comme un des pères, sinon le père, de l'écologie. »[51]

48 Voir notamment Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, La Pochothèque, Paris, 1999 (240).
49 Haeckel Ernst, *Morphologie générale des organismes*, 1866, Centre national de ressources textuelles et lexicales.
50 Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 192.
51 *Ibid.*, p. 197.

Figure tutélaire, le philosophe écrit dans son chef-d'œuvre *Walden* : « Nous ne pouvons jamais avoir assez de la Nature. »[52] Un siècle et quelques révoltes plus tard – notamment avec John Muir et son célèbre « Sierra Club » –, le biologiste Barry Commoner définit les quatre lois de l'écologie :

> « 1. Chaque chose est connectée aux autres. Il y a une seule écosphère pour tous les organismes vivants et ce qui affecte l'un affecte tous les autres.
> 2. Chaque chose va quelque part. Il n'y a pas de déchets dans la nature, et il n'y a pas un ailleurs où l'on puisse jeter les choses.
> 3. La nature sait. Le genre humain a développé la technologie pour améliorer la nature, mais un tel changement tend à être nocif pour le système.
> 4. Un repas gratuit, cela n'existe pas. Dans la nature, chaque côté de l'équation doit être en équilibre, pour chaque gain il y a un coût, et toutes les dettes seront payées. »[53]

Aurore Soares explique ainsi : « Historiquement, l'écologie a débuté avec les sciences de la nature (la biologie, la botanique, la zoologie) en étudiant les espèces végétales et animales, sans accorder une place spécifique à l'espèce humaine. Avec le temps, elle porte aussi un intérêt spécifique aux hommes et à la façon dont ils habitent le monde […]. »[54] Le temps passant, l'écologie a donc pris de l'importance, jusqu'à investir le terrain politique : « L'écologie politique a pour objectif d'intégrer les enjeux écologiques au cœur de la société en prenant appui sur les trois principes de l'autonomie, de la solidarité et de la responsabilité. Elle consiste à trouver un juste équilibre entre les besoins des individus, leur vie en société et le respect de l'environnement […]. » En ce sens, Dominique Bourg et Augustin Fragnière notent : « La pensée écologique est plus qu'une simple démarche d'*extension* des cadres de pensée habituels au domaine de l'environnement, ou qu'une doctrine parmi d'autres. Elle propose un déplacement et une reconfiguration des cadres de pensée eux-mêmes. »[55] Car selon Nicolas Hulot, l'écologie est tout simplement « le respect de la vie sous toutes ses formes. »[56]

Malheureusement, en dépit des prises de position de nombreux écologistes – en particulier depuis le rapport du Club de Rome (*Les Limites à la croissance*, 1972) –, rien n'y fait, le système en place paraît indéboulonnable. Aurore Soares écrit ainsi : « […] Malgré une prise de conscience mondiale des enjeux écologiques, il est bien difficile de parvenir à des accords internationaux qui engagent réellement les pays. »[57] Force est effectivement de constater l'extrême insuffisance des engagements pris – et des réalisations censées en découler –, notamment lors des nombreuses « Conférences des parties » (COP). Illustrant ce phénomène malsain, l'économiste Tim Jackson déplore :

52 Thoreau Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, Albin Michel, Paris, 2017 (1854), p. 410.
53 Commoner Barry*, The Closing circle : nature, man, and technology,* Knopf, New York, 1971.
54 Soares Aurore, *Comment parler d'écologie aux enfants*, Le Baron perché, Paris, 2013, p. 22.
55 Bourg Dominique & Fragnière Augustin, *La Pensée écologique, une anthologie*, PUF, Paris, 2014, p. 4.
56 Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 65.
57 Soares Aurore, *Comment parler d'écologie aux enfants*, Le Baron perché, Paris, 2013, p. 26.

> « Les émissions annuelles de dioxyde de carbone causées par les combustibles fossiles (et par l'industrie) ont été multipliées par trois depuis 1965. La quantité de dioxyde de carbone émise dans l'atmosphère aujourd'hui est 60% plus élevée qu'en 1990, année de référence du protocole de Kyoto, à partir de laquelle les responsables politiques avaient espéré pouvoir mesurer une baisse. Même au cours de la dernière décennie, les émissions ont augmenté de plus de 2% par an en moyenne. »[58]

Loin de corriger le tir, nous persévérons donc de plus en plus sur la pente infernale, à tel point que le philosophe Dominique Bourg repère que « le contraste entre ce qui est fait et ce qui devrait l'être pour sauver l'habitabilité de cette planète est aujourd'hui béant. »[59] De son côté, le sociologue Bruno Latour émet aussi un tragique constat : « L'écologie politique a pleinement réussi à remplir l'espace public de nouveaux enjeux. Moderniser ou écologiser, c'est devenu le choix vital. Tout le monde en convient. Et pourtant, elle a échoué. Tout le monde en convient également. »[60]

Serait-il possible d'expliquer les raisons qui contribuent à l'échec de la « transition écologique » ? De mon point de vue, la réponse est oui. Je vais brièvement tenter d'exposer un motif qui me semble fondamental avant de revenir – plus en détail – sur d'autres explications qui me semblent pertinentes au sein de mon développement.

**Des traitements étiologique et symptomatique**

À mes yeux, le principal problème que nous rencontrons ne réside pas dans la mise en place de la transition écologique. Le souci, c'est le concept même de transition. Il m'apparaît en effet que ce qui n'a guère été perçu jusqu'ici – ou trop rarement – est la nécessité de mettre en œuvre des solutions à deux échelles : court et long terme. Il s'agit, d'abord, de répondre à l'urgence par des mesures fortes et, en parallèle, d'établir une feuille de route pour l'avenir.

J'illustre ainsi cette thèse : souffrant d'asthme, je prends une médication de fond – je parlerai ici de traitement « étiologique »[61] – dans le but de guérir ma pathologie dans la durée, mais en cas de *crise* d'asthme, ce traitement s'avère inefficace. J'ai dès lors effectivement besoin d'un autre médicament : le « salbutamol », bronchodilatateur qui soigne ma maladie sur le plan « symptomatique ». De façon similaire, si une personne souffre de problèmes au cœur – coronaropathie –, il peut lui être conseillé de faire du sport et/ou de s'alimenter plus sainement, en marge d'un traitement de fond (étiologique). Mais si cette personne venait à subir une *crise* cardiaque, cette prescription n'aurait dans l'immédiat « plus de sens », car seule(s) l'utilisation d'un défibrillateur et/ou la pratique d'un massage cardiaque (traitement symptomatique) seraient à même de lui sauver la vie.

58 Jackson Tim, *Prospérité sans croissance*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 124.

59 Bourg Dominique, « Climat : pourquoi nous avons besoin de désobéissance civile », *The Conversation*, publié le 12/03/2020 et disponible en ligne le 13/03/2020 à l'adresse suivante : https://theconversation.com/climat-pourquoi-nous-avons-besoin-de-desobeissance-civile-133266.

60 Latour Bruno, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017, p. 63.

61 Si l'étiologie est l'étude des causes d'une maladie, j'emploie en l'occurrence ce concept dans une acception plus large.

En l'occurrence, la transition écologique nous propose de traiter la *crise* environnementale à *court terme*, mais avec un traitement étiologique inadapté, car de *long terme*. Et s'il est effectivement plus que nécessaire de songer à la façon dont nous devrons vivre dans le futur – écovillages, agriculture biologique, zéro déchet, économie circulaire, etc., j'y reviendrai –, le problème est que nous avons occulté le fait que nous sommes en pleine « crise » et que ce type d'événement, à l'instar d'une crise d'asthme ou d'une crise cardiaque, requiert un traitement d'ordre symptomatique – que je détaillerai dans la troisième partie du présent ouvrage. Pour l'instant, nous devons simplement renoncer à une transition, qui n'aura jamais lieu, et envisager une réponse en deux temps : un puissant électrochoc, suivi de l'adoption d'une voie radicalement différente de celle consistant à réduire la nature à néant... D'où l'importance d'inscrire notre réflexion et nos actions à la fois dans l'urgence *et* dans la durée.

Un bref détour par le domaine de l'historiographie peut conférer davantage de sens à mon propos. L'historien Fernand Braudel distinguait l'« histoire-événement » du concept de « longue durée » – critiquant au passage les travaux de ses confrères lorsque ces derniers clivent les faits historiques du point de vue de la temporalité. D'après lui, une autre forme d'historiographie doit prendre le pouvoir sur le « récitatif traditionnel » : « La nouvelle histoire économique et sociale met au premier plan de sa recherche l'oscillation cyclique et elle mise sur sa durée » pour aboutir à une histoire « d'ampleur séculaire […], de longue, même de très longue durée. »[62] Je propose donc d'emprunter le concept de « longue durée » émis par Braudel, tout en le transposant dans le futur, et non afin d'étudier le passé. Autrement dit, mon projet consiste à dessiner les contours de notre avenir lointain, en tenant compte du sort des générations futures de l'ensemble du vivant au sein de ma démarche réflexive. Ceci étant dit, il est parallèlement tout aussi essentiel d'instaurer des mesures à très court terme et de combiner « l'écologie-événement » – dont le but est de résoudre spécifiquement la problématique posée par la crise écologique – et « l'écologie de longue durée » – qui vise à bâtir un monde viable pour le futur.

**De l'urgence absolue**

*In fine*, mon objectif est de proposer une solution susceptible de protéger tous les vivants. Comme l'écrivait fort justement l'agronome René Dumont – il y a déjà près de cinquante ans... : « Qui pense avoir quelque chose à dire doit vider son sac, et vite, car le temps presse. »[63] Le métadiscours de cet ouvrage consiste donc à inviter chacun et chacune d'entre nous à partager sa vision, suggérer une ou des pistes de réflexion et/ou soumettre ses idées en vue de répondre pragmatiquement au désastre, *a fortiori* dans l'hypothèse où celles-ci présenteraient une efficience potentiellement supérieure à celle de mon projet – ce que j'appelle de mes vœux, en ajoutant que le cas échéant, je pourrais être amené à privilégier ces perspectives et par voie de conséquence à renoncer, sans le moindre regret, au plan que je nous propose de suivre. Mais pour l'heure, voici ce dernier.

62 Braudel Fernand, *Écrits sur l'histoire*, Flammarion, Paris, 1969, p. 46.
63 Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 54.

**Plan**

Ce livre n'est pas une réflexion *sur* l'écologie mais *pour* la nature[64]. À l'heure où l'espèce humaine anéantit la vie sur Terre, il s'avère plus que jamais nécessaire d'*agir*. Je vais ici par conséquent éviter d'employer le mode conditionnel – « il faudrait faire ceci ou cela » –, comme le font déjà pléthore d'ouvrages, parce que je désire clairement *faire* quelque chose. Mon travail n'est donc aucunement une élucubration philosophique et conceptuelle hors-sol mais bien une proposition concrète destinée à modifier le réel. Ce tapuscrit est en ce sens une « fusée à plusieurs étages » : une réflexion en cinq parties qui débouchera – je le souhaite – sur une action collective, coordonnée et non violente, dans le dessein de préserver la nature et de défendre tous les êtres qui la composent.

La première partie de ce texte, intitulée « *constat* », pose un diagnostic sur la situation dramatique dans laquelle se trouvent l'humanité et l'ensemble du monde vivant, tout en fournissant une série de mauvaises raisons ayant jusqu'ici entravé la réaction de notre espèce face aux catastrophes passées, présentes et futures, et méritant par conséquent dorénavant d'être dépassées.

Dans un deuxième temps est mis en évidence le « *problème* » fondamental ayant engendré la crise environnementale actuelle, à savoir le modèle capitaliste libéral globalisé. Des conclusions relatives au(x) mode(s) de vie des êtres humains sont également exposées afin de rappeler que chacun d'entre nous participe, à sa façon, à la destruction du monde naturel.

La troisième partie, baptisée « *solution* », développe une manière de répondre pragmatiquement et efficacement au désastre qui menace la nature et par là même la pérennité du vivant sur la planète, à savoir la création d'une instance supra-étatique, désignée sous le nom de « directoire écosophique ». Ce « conseil des sages » aura tout d'abord pour mission de répondre à la crise écologique sur le plan symptomatique, puis de définir la voie que l'espèce humaine se doit d'emprunter – d'un point de vue étiologique – si elle souhaite poursuivre sa route, en parallèle de l'indispensable libération animale.

La quatrième section de ce livre dévoile une « *proposition* » d'action concrète à titre individuel, en vue de mettre en place le remède collectif évoqué dans le point précédent. À cette fin, l'engagement total des individus en faveur des vivants sera nécessaire, car l'instauration d'une solution à l'échelle mondiale ne peut avoir lieu sans l'exercice d'une pression maximale sur le système en place, garant du modèle économicopolitique qui extermine la biosphère.

Enfin, l'ultime partie de cet ouvrage, nommée « *prolongement* », énonce d'abord des chantiers sur lesquels le « conseil des sages » devra selon moi prioritairement statuer (traitements de choc) avant de se concentrer sur des espoirs et des voies à suivre une fois que la crise environnementale aura été endiguée (traitements de fond), pour permettre à l'humanité d'inscrire son existence dans la « longue durée » et de prospérer, en paix avec les autres vivants.

64 C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je diffuse cet ouvrage gratuitement et – je l'espère – le plus largement possible, le fait de « gagner de l'argent » *via* une autre forme de publication étant profondément contraire à ma démarche.

# I – Constat

*« En permettant l'homme, la nature a commis beaucoup plus qu'une erreur de calcul : un attentat contre elle-même. »*

Emil Cioran[65]

*« Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez vanter le progrès des lumières, que la plus belle des ruses du Diable est de vous persuader qu'il n'existe pas ! »*

Charles Baudelaire[66]

Au sein de cette première partie, mon intention est double.

Je m'astreins d'abord à présenter des chiffres éloquents et liés aux catastrophes que représentent la disparition des forêts, l'augmentation de l'acidité des océans, le réchauffement climatique ou encore la destruction globalisée de la biodiversité. Ces phénomènes, s'entremêlant et découlant par ailleurs conjointement de l'activité humaine, exposent notre espèce – ainsi que de nombreuses autres – à une « menace existentielle directe »[67] selon Antonio Guterres, secrétaire général des Nations Unies.

Puis, dans un second temps, ma tâche consistera – en réponse à la formule de Charles Baudelaire citée en exergue – à court-circuiter le déni qui entoure la probable extinction de l'humanité... Car en définitive, il semble bien que le tour le plus sournois réussi par le « Diable des temps modernes » – à savoir la crise écologique en général et le réchauffement climatique en particulier – revient à nous persuader qu'il n'existe pas ou qu'il est à défaut très loin de constituer un enjeu majeur pour les êtres humains. Selon le scientifique Paul Ehrlich, l'attention consacrée à l'agonie de la nature s'avérait, en 1971, « dérisoire comparée à la gravité de la situation. »[68] Nul doute qu'il en est toujours de même à l'heure actuelle et que le règne de l'immobilisme doit désormais prendre fin... Dès que nous saurons collectivement reconnaître cet état de fait, il nous sera – peut-être encore – possible de corriger notre trajectoire dévastatrice. C'est du moins ce qu'il faut souhaiter, car si notre situation est désespérante, elle n'est, pour autant, pas désespérée.

65 Cioran Emil, *De l'inconvénient d'être né*, Gallimard, Paris, 1973, p. 94.
66 Baudelaire Charles, *Le Spleen de Paris*, Librairie générale française, Paris, 2003 (1862), p. 150.
67 La rédaction de LCI, « Plus que deux ans avant une 'menace existentielle' : l'appel catastrophé de l'ONU pour le climat... et les humains », *LCI*, publié le 11/09/2018 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lci.fr/international/plus-que-deux-ans-avant-une-menace-existentielle-l-appel-catastrophe-de-l-onu-pour-le-climat-et-les-humains-antonio-guterres-rechauffement-climatique-2098116.html.
68 Ehrlich Paul, *La Bombe P*, Fayard, Paris, 1972 (1971), p. 178.

## A/ Les chiffres du désastre

*« Nous sommes des hommes, nous sommes des rois, nous réclamons notre tribut.*
*Dès le jour où nous sommes apparus sur la Terre, nous l'avons dévalisée.*
*Et plus nous avons exigé d'elle, plus elle s'est soumise à nous.*
*Dès les origines du monde, nous autres hommes avons cueilli les fruits, coupé les arbres,*
*creusé le sol, tué les animaux. Du fond des mers, des entrailles de la terre,*
*de la gueule même de la mort, nous n'avons fait qu'arracher ce qui nous convenait.*
*Il n'y a pas de coffre-fort des magasins de la nature que nous ayons respecté. »*

Rabindranath Tagore[69]

**En 2019, le jour du dépassement était le 29 juillet.**

Selon le « think tank » Global Footprint Network[70], l'humanité consomme, chaque année, – depuis 1970 – davantage de ressources que la planète ne peut lui en offrir. Ce calcul est basé sur l'équation suivante : J = (B/E) x 365, dans laquelle J représente le jour du dépassement, B la biocapacité de la planète et E l'empreinte écologique des êtres humains. Si nous comparions les ressources annuelles planétaires au concept de salaire mensuel, la journée du dépassement signifierait le jour du mois (le 17 en l'occurrence) avant lequel nous aurions dépensé tout notre argent disponible et à partir duquel nous vivrions par conséquent à crédit.

De plus, d'année en année, le jour du dépassement intervient de plus en plus tôt dans le calendrier, hormis quelques exceptions, aussi sporadiques qu'anecdotiques[71]. Par exemple, il était évalué au 29 décembre en 1970, au 4 novembre en 1980, au 11 octobre en 1990, au 23 septembre en 2000 et au 7 août en 2010[72]. Le fait que le jour du dépassement ait eu lieu le 29 juillet en 2019 implique que près de deux planètes seraient actuellement nécessaires pour que notre espèce soit rassasiée en termes de ressources (1,73 précisément).

Et pour certains pays, le constat est accablant. Ainsi, si tous les êtres humains vivaient comme les Allemands, trois planètes seraient nécessaires, quatre s'il s'agissait du mode de vie des Australiens et cinq (!) concernant celui des Américains[73]. Je précise évidemment qu'il ne s'agit sous aucun prétexte de stigmatiser les habitants des pays évoqués, mais bien de mettre en lumière les disparités, dérives et folies relatives à nos manières d'être au monde.

69 Tagore Rabindranath, *La Maison et le monde*, Payot, Paris, 1984 (1915), VII, récit de Sandip, VIII, p. 116.
70 Source : www.footprintnetwork.org.
71 D'une année à l'autre, le jour du dépassement a stagné à plusieurs reprises et a également parfois été très légèrement repoussé, comme en 1974, 1975, 1980, 1981, 1982, 1992, 2009, 2014 et 2015. Toutefois, ces « progrès », minimes au demeurant, n'infléchissent en rien la progression désolante de ce chiffre à moyen et long termes. Notons aussi que l'involontaire et relativement légère « embellie » de 2020 – le jour du dépassement a eu lieu le 22 août – est due aux confinements *ponctuels* provoqués par la pandémie de Covid-19, non à des changements *structurels* de nos sociétés.
72 Selon la méthode de calcul mise à jour en 2017.
73 Source : www.wwf.fr & www.overshootday.org.

**60% des populations animales sauvages ont disparu en 4 décennies.**

Selon le Fonds mondial pour la nature, quarante ans ont suffi à l'humanité pour détruire plus de la moitié des populations animales sauvages de notre planète[74]. Entre 1970 et 2016, ce sont même 68% des vertébrés[75] et 76% des poissons migrateurs[76] qui ont été tués, si bien que « des milliers d'espèces vont disparaître avant même d'être découvertes. »[77] Ces dépeuplements dramatiques et irréversibles correspondent à ce que les scientifiques nomment « la sixième extinction massive »[78], en référence aux cinq extinctions majeures qui ont eu lieu au cours des 500 millions d'années qui nous précèdent, la dernière en date ayant mis fin à l'existence de 50% des espèces (dont la plupart des dinosaures), il y a 65 millions d'années. Nous sommes par là même dans « la plus grande ère de destruction depuis 3,5 milliards d'années de vie sur notre planète. »[79] En ce sens, selon l'astrophysicien Hubert Reeves, si l'humanité ne modifie pas radicalement son mode de vie, son destin est très probablement scellé :

> « Les espèces qui passent au travers [d'une extinction massive], ce sont les espèces qui sont bien adaptées, qui vivent en harmonie avec la nature, qui peuvent donner et recevoir, un peu comme les tortues par exemple. […] Nous, on est *zéro* sur le plan du rapport harmonieux, on est en bas de l'échelle. On est des saccageurs, on saccage autour de nous d'une façon invraisemblable. […] Nous sommes dans la sixième extinction. Ce n'est pas quelque chose à venir. À la vitesse à laquelle nous éliminons des espèces vivantes, qui est de 100 à 1000 fois plus élevée qu'en 1900, nous sommes plongés dans une période d'extinction. […] Qui sont les victimes potentielles qui pourraient disparaître ? Vous demandez aux biologistes, ils vous disent : 'Tous les grands arbres et tous les mammifères de plus de trois kilos.' Vous regarderez demain sur votre balance si vous êtes dans le collimateur de la sixième extinction. »[80]

74 Rapport Planète Vivante 2018, « 60% des populations d'animaux sauvages perdues en 40 ans », publié le 30/10/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.wwf.fr/vous-informer/_actualites/rapport-planete-vivante-2018?gclid=CjwKCAjwzJjrBRBvEiwA867bypBDj1rPPkw8RwCZ6LomDlHkoK_hlXdb3I6CQ5cNa0zaJqL_1vJiHSThoCPhkQAvD_BwE.

75 Rapport Planète Vivante 2020, « Les activités humaines principales responsables du déclin de 68% des populations de vertébrés en moins d'un demi-siècle », publié le 10/09/2020 et disponible en ligne le 16/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.wwf.fr/sites/default/files/doc-2020-09/20200910_Synthese_Rapport-Planete-Vivante-2020_WWF-min.pdf. Notons que les vertébrés comprennent oiseaux, poissons, amphibiens, mammifères et reptiles.

76 World Fish Migration Foundation, « Living Planet Index for Migratory Freshwater Fish 2020 », publié le 28/07/2020 et disponible en ligne le 16/09/2020 à l'adresse suivante : https://worldfishmigrationfoundation.com/wp-content/uploads/2020/07/LPI_report_2020.pdf.

77 Dans Van Waerebeke Denis, *Espèces d'espèces*, 2009.

78 Les six extinctions massives :
- Ordovicien (-445 millions d'années) : disparition de 85% des espèces, probablement provoquée par une glaciation.
- Dévonien (-370 millions d'années) : disparition de 75% des espèces, suite à diverses variations climatiques.
- Permien (-250 millions d'années) : disparition de 95% des espèces marines et de 70% des espèces terrestres.
- Trias (-200 millions d'années) : disparition de 75% des espèces marines et de 35% des espèces terrestres.
- Crétacé (-65 millions d'années) : disparition de 50% des espèces, probablement suite à la chute d'une météorite.
- Holocène puis Anthropocène (actuellement) : disparition d'une multiplicité d'espèces à cause de l'activité humaine.

79 Foreman Dave, dans Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 85.

80 Intervention ayant eu lieu dans l'émission intitulée « Tout le monde en parle » diffusée sur Ici Radio-Canada Télé le 20/04/2008. Vidéo publiée le 01/03/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=qIKM8MsALp0.

Par conséquent, quand bien même nous ne serions pas émotionnellement affectés par le trépas des autres vivants, cette donnée demeurerait plus qu'inquiétante pour la survie de l'espèce humaine. De surcroît, d'après la journaliste Elizabeth Kolbert, lauréate du prix Pulitzer en 2015 pour son ouvrage intitulé *La Sixième extinction*, « il y a probablement toutes sortes de causes apparemment disparates expliquant les disparitions actuelles d'espèces. Pourtant, chaque fois que l'on pousse l'analyse assez loin, on finit par retomber immanquablement sur le même coupable : [l'humanité]. »[81]

Et cette tendance prédatrice ne date pas d'hier. L'historien Yuval Noah Harari signale en effet que « […] l'histoire donne de l'*Homo sapiens* l'image d'un *serial kille*r écologique. »[82] À titre d'exemple, les Amériques ont « été un grand laboratoire d'expérimentation de l'évolution, un espace où avaient évolué et prospéré des animaux et des végétaux inconnus en Afrique et en Asie. Mais ce n'est plus le cas. Deux mille ans après l'arrivée du Sapiens, la plupart de ces espèces uniques avaient disparu. »[83] Ceci étant dit, les massacres des macrofaunes locales commis par nos ancêtres sont sans commune mesure avec la ruine actuelle. L'écologiste et philosophe Anne Frémaux relève à ce propos : « Selon plus de 1300 scientifiques réunis sous l'égide de l'ONU, plus de 60% des écosystèmes de la planète ont été dégradés par l'activité humaine au cours du dernier siècle. »[84]

Il importe de préciser que les trois principaux facteurs de « l'anéantissement biologique global »[85] sont la disparition des espaces de vie[86] – étiolement dû à notre expansion territoriale –, la surpêche et les pesticides – et non le réchauffement climatique, sur lequel je reviendrai plus loin.

**Par endroits, les populations d'insectes volants ont chuté de 80% en 30 ans[87].**

*A priori*, cette information peut sembler sans importance, mais « s'il n'y a plus d'abeilles, l'homme n'aura plus grand-chose à manger, niveau fruits et légumes. »[88] Pourquoi ? Parce qu'une diminution du nombre d'abeilles entraîne un déficit de pollinisation, ce qui réduit les quantités de denrées dont peut se nourrir l'espèce humaine. Ainsi, sur le plan économique, « la Banque mondiale a calculé que l'action pollinisatrice des plantes par les insectes au sein d'un écosystème a une valeur économique de deux cents milliards de dollars par an. »[89] Hubert Reeves tire donc la sonnette d'alarme :

81 Kolbert Elizabeth, *La Sixième extinction*, Vuibert, Paris, 2015, p. 37.
82 Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 89.
83 *Ibid.*, p. 93.
84 Frémaux Anne, *La Nécessité d'une écologie radicale*, Sang de la Terre, Paris, 2013, p. 172.
85 Expression employée par l'astrophysicien Aurélien Barrau, qui abonde : « Nous sommes donc, pour la première fois dans l'histoire de notre belle planète, la seule espèce qui – en représentant 0,01% des vivants – est à l'origine de 80% des morts. Je crois que toute réflexion annexe à celle-ci relève aujourd'hui du niveau de la farce. » Propos prononcés lors d'une conférence avec Laurence Tubiana, intitulée « L'économie de demain ». Vidéo publiée le 15/09/2020 et disponible en ligne le 03/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=KNxPw3Be6uw.
86 « À quoi bon la liberté, sans espace vide sur la carte ? », questionnait l'écologue Aldo Leopold dans *Almanach d'un comté des sables*, Flammarion, Paris, 2000.
87 En l'occurrence, en Allemagne. Mais les chiffres sont tout aussi alarmants dans de nombreuses régions de la planète, la biomasse des arthropodes – qui représentent la plus large part du vivant – ayant chuté de 67% entre 2008 et 2017.
88 Dans Calestrémé Natacha, *Disparition des abeilles, la fin d'un mystère*, 2011.
89 Goleman Daniel, dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 84.

> « La question de l'appauvrissement des ruches un peu partout dans le monde a été beaucoup étudiée et discutée. Plusieurs causes ont été envisagées, en particulier la perte des fleurs sauvages, victimes des herbicides déversés par l'agriculture intensive. Sans ces fleurs et les abeilles qui les butinent, le transport des semences diminue, tout comme la pollinisation. Or, les fruits nés de la pollinisation constituent une fraction importante de la nourriture des humains. Que mangerons-nous dans quelques décennies si l'on n'arrive pas à assurer la survivance des abeilles ? »[90]

Directeur de recherche à l'INRA[91], Luc Belzunces confirme le rôle joué par les produits chimiques dans l'extinction des insectes volants en général et des abeilles en particulier : « On a pu démontrer par exemple que [lorsque les pesticides] étaient utilisés seuls, dans certains cas, ils pouvaient ne pas induire d'effet du tout, mais lorsqu'ils étaient associés, induisaient un effet explosif qui provoquait […] des mortalités du type de 95% de la population décimée en moins de vingt-quatre heures. »[92]

Une très grande partie de l'humanité a ainsi tendance à dangereusement négliger l'interdépendance fondamentale qui caractérise le monde vivant. Comme le soulignait le naturaliste Fairfield Osborn :

> « Dans cette grande machine qu'est la nature chaque pièce dépend de toutes les autres. Retirez-en l'une des plus importantes et c'est toute la machine qui va s'arrêter : c'est là un fait fondamental, auquel nul autre ne peut être comparé comme importance. […] Quand il détruit d'autres êtres vivants, animaux et végétaux, sans vouloir chercher à comprendre en quoi ils contribuent au grand schéma général de la vie, l'homme contribue sans le savoir à la détérioration de sa propre vie. […] [Le] massacre d'animaux sauvages [caractérise] bien le manque de compréhension par l'homme de la place qu'ils occupent dans l'économie générale de la nature. »[93]

**Les vers de terre ont décliné à hauteur de 90% en un demi-siècle.**

Sans ces derniers, les sols ne peuvent se régénérer. Hubert Reeves nous met à nouveau en garde :

> « [La population des vers de terre,] victime des pesticides, n'est plus qu'une fraction infime de ce qu'elle était il y a à peine un demi-siècle. Leur effondrement n'a jamais fait la une des journaux. Pourtant, cette mauvaise nouvelle a une importance immensément plus dramatique pour nous que la disparition du rhinocéros blanc. Les vers de terre sont un des plus précieux alliés de notre agriculture. Sous nos pieds, ils labourent la terre, permettant l'arrivée de l'oxygène pour la respiration des micro-organismes qui assurent la fertilité du terreau et participent à l'enrichissement du sol. Ils transforment les débris végétaux en humus. »[94]

90 Reeves Hubert, *Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve*, Seuil, Paris, 2013, p. 104.
91 Institut National de la Recherche Agronomique.
92 Dans Calestrémé Natacha, *Disparition des abeilles, la fin d'un mystère*, 2011.
93 Osborn Fairfield, *La Planète au pillage*, Actes Sud, Arles, 2008 (1948), pp. 57-124. Voir aussi Marchais Dominique, *Nul homme n'est une île*, 2017.
94 Reeves Hubert, *Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve*, Seuil, Paris, 2013, pp. 103-104.

C'est la raison pour laquelle la biologiste Rachel Carson écrit que « parmi les plus grands animaux du sol, aucun peut-être n'est plus important que le ver de terre. »[95] Cela m'invite à revenir un instant sur la notion d'« écosystèmes », qui « constituent un système, dense, de relations entre tous les êtres vivants ; ils permettent que cela fonctionne. Ce sont les milieux différents que l'on voit à la surface de la terre. Tous les êtres vivants sont en relation les uns avec les autres, étroitement ; ces inter-relations créent les grands équilibres des milieux vivants. »[96] Cette définition signée Jean-Marie Pelt nous invite non seulement à comprendre que « tout corps humain est un éco-système »[97], mais aussi que nous devons prendre soin des insectes et des vers de terre – tout d'abord pour eux-mêmes, mais également – dans la mesure où nous ne pouvons vivre sans eux. Lester Brown résume ainsi au sujet de la « sixième extinction » – que nous pouvons en réalité qualifier de « première extermination » :

> « À la différence de celles qui l'ont précédée qui s'expliquaient par des phénomènes naturels, celle-ci est d'origine humaine. Pour la première fois dans la longue histoire de la planète, une espèce a évolué, si l'on ose dire, jusqu'au point où elle est en capacité d'éradiquer l'essentiel des autres formes de vie. La disparition des espèces appauvrit les services rendus à l'homme par la nature, tels que la pollinisation, la dispersion des semences, le contrôle des populations d'insectes et le recyclage des nutriments. Cette extinction des espèces affaiblit l'organisation de la vie. Si ce processus se poursuit, il en résultera de grands déséquilibres se traduisant par des changements irréversibles de l'écosystème terrestre. »[98]

**Chaque année, 120 milliards d'animaux terrestres et 1500 milliards d'animaux marins sont tués pour la consommation humaine[99].**

À titre de comparaison, le Population Reference Bureau estime à environ 100 milliards le nombre d'*Homo sapiens* ayant vécu sur Terre depuis la naissance de l'humanité[100]. Autrement dit, nous tuons *chaque mois* un nombre d'animaux supérieur au nombre total des membres de notre espèce... toutes générations confondues. Pourtant, nous savons que beaucoup d'animaux souffrent, que l'élevage est responsable d'environ 23% des émissions de gaz à effet de serre à l'échelle mondiale[101] (soit plus que tous les transports réunis), qu'une alimentation végétalienne équilibrée est excellente pour la santé et que les végétaux cultivés pour nourrir le bétail pourraient résoudre le problème de la faim dans le monde, en nourrissant tous les êtres humains sous-alimentés plutôt que « de la viande en devenir ».

95 Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962), p. 75.
96 Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010, p. 37.
97 Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, p. 35. Notre corps vit en symbiose avec d'innombrables bactéries.
98 Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 124.
99 Docteur en génétique cellulaire, Matthieu Ricard confirme ces chiffres : « À travers le monde, cent vingt milliards d'animaux terrestres et [mille cinq cents milliards] d'animaux marins sont tués chaque année pour la consommation humaine. » Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 126.
100 Source : www.prb.org.
101 Source : https://www.ipcc.ch/sr15/. D'autres chiffres sont parfois évoqués, mais peu importent les données exactes – qui sont difficilement mesurables : l'essentiel est que ces chiffres sont beaucoup trop élevés pour être ignorés.

L'enjeu lié à la consommation de chair animale est donc à la fois éthique, écologique et sanitaire. J'y reviendrai plus en détail dans la troisième partie de ce livre.

**Un enfant meurt de faim ou de malnutrition dans le monde toutes les 6 secondes.**

En moyenne, sur la planète, 15.000 enfants meurent quotidiennement par manque de nourriture ou à cause de la mauvaise qualité de leurs denrées[102]. Le sociologue Jean Ziegler déplore à ce sujet :

> « Un homme peut vivre […] trois semaines sans manger. Pas davantage. Puis commence la déchéance. Chez des enfants sous-alimentés l'agonie commence beaucoup plus rapidement. Le corps épuise d'abord ses réserves en sucre, puis en graisse. Les enfants deviennent léthargiques. Ils perdent rapidement du poids. Leur système immunitaire s'effondre. Des diarrhées accélèrent l'agonie. Des parasites buccaux et des infections des voies respiratoires causent d'effroyables souffrances. Commence alors la destruction de la masse musculaire. Les enfants ne peuvent plus se tenir debout. Comme des petits animaux, ils se recroquevillent dans la poussière. Leurs bras pendent sans vie. Leurs visages ressemblent à ceux des vieillards. Enfin, vient la mort. »[103]

Il faut ici également notifier, avec la journaliste Juliette Duquesne et l'agroécologiste Pierre Rabhi, que la faim touche une très grande partie de nos frères et sœurs en humanité : « Sur l'ensemble de la planète, près de 2,8 milliards d'enfants, de femmes et d'hommes souffrent d'un manque de nourriture ou de micronutriments, soit près de 40% de la population mondiale. Le nombre de sous-alimentés n'a pratiquement pas diminué depuis cinquante ans. Le nombre de morts ne diminue pas. Seulement le pourcentage. La différence est loin d'être négligeable. »[104]

**650 millions de personnes dans le monde souffrent d'obésité[105].**

L'historien Yuval Noah Harari nous interpelle à ce propos : « En 2010, l'obésité et les maladies qui lui sont liées ont tué autour de trois millions de personnes ; les terroristes ont fait 7697 victimes à travers le monde, pour la plupart dans les pays en voie de développement. Pour l'Américain ou l'Européen moyen, Coca-Cola représente une menace plus mortelle qu'Al-Qaïda. »[106] De plus, si l'on en croit les estimations, « la moitié [de l'humanité] sera obèse ou en surpoids en 2030. »[107]

---

102 Sur ce thème, le documentaire *Darwin's nightmare* (Sauper Hubert, 2004) montre des enfants tanzaniens récupérant, pour se nourrir, les abats de perches du Nil, ces derniers étant bien souvent dévorés au préalable par des multitudes de vers. À l'instar de *The Salt of the Earth* (Salgado Juliano Ribeiro & Wenders Wim, 2014), ce long-métrage met en perspective l'extrême pauvreté des jeunes Africains et la mondialisation qui les condamne à des vies – et à des morts – atroces, tout comme les jeunes Brésiliens apparaissant dans le film *Garapa* (Padilha José, 2009).

103 Ziegler Jean, *La Faim dans le monde expliquée à mon fils*, Seuil, Paris, 2011 (1999), p. 11.

104 Duquesne Juliette & Rabhi Pierre, *Pour en finir avec la faim dans le monde*, Presses du Châtelet, Paris, 2017, pp. 29-30.

105 Sources : https://www.frm.org/recherches-autres-maladies/obesite/l-obesite-en-chiffres & https://www.who.int.

106 Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 29.

107 Dans De Lestrade Thierry & Gilman Sylvie, *Un Monde obèse*, 2020.

**La population humaine s'accroît de 89 millions d'individus chaque année.**

La population mondiale est passée d'un milliard en 1815 à 7,7 milliards en 2019[108]. L'ONU estime que 10 milliards d'êtres humains peupleront la Terre en 2050, si ce n'est davantage[109].

À l'heure actuelle, nous ne parvenons ni à nourrir tous les membres de notre espèce, ni à préserver des espaces de vie pour les autres animaux... L'agroéconomiste Lester Brown signale en effet : « Le nombre d'espèces avec lesquelles nous partageons la planète décroît au rythme de l'augmentation de la population humaine. »[110] Il infère que « les choix individuels opérés par les couples sur le nombre d'enfants qu'ils souhaitent avoir affectent directement la sécurité alimentaire au niveau mondial. »[111] Le sociologue George Marshall surenchérit : « En tant que parents, nous préférons ne pas admettre qu'avoir des enfants implique de contribuer bien davantage au changement climatique. Dans un pays industrialisé, un enfant triple l'empreinte carbone de ses parents, augmentant leurs émissions de $CO_2$ de 9441 tonnes. »[112] En conséquence, peut-être est-il temps de nous demander si concevoir des enfants actuellement participe de la solution ou du problème « Anthropocène »[113].

Par ailleurs, 153 millions d'enfants sont orphelins dans le monde, dont 13 millions ont perdu leurs deux parents et survivent, pour la plupart, dans des conditions épouvantables[114].

**200 à 500 millions de réfugiés climatiques sont attendus d'ici 2050.**

D'après l'Organisation des Nations Unies (ONU), d'importants flux migratoires (dont les mesures exactes sont difficilement évaluables) sont à prévoir à l'horizon 2050. Pour l'astrophysicien Aurélien Barrau, la conséquence est évidente : « À l'échelle mondiale, l'apparition de nombreux réfugiés est inévitable. Si l'on prend le seul exemple de ces réfugiés climatiques, que l'on évalue à environ 200 à 500 millions (peut-être plus) dans une trentaine d'années, il n'est pas difficile de cerner l'ampleur du problème : cette situation engendrera sans nul doute des guerres et des conflits majeurs à l'échelle planétaire. »[115] Le penseur abonde : « Nous sommes donc en train de décider de léguer à nos enfants un monde en guerre... Moi, j'avoue que je n'ai plus peur, maintenant, de parler de fin du monde. »[116]

---

108 La démographie mondiale a littéralement explosé au cours du siècle dernier, évoluant de 2 milliards d'êtres humains en 1927 à 3 milliards en 1960, 4 milliards en 1974, 5 milliards en 1987, 6 milliards en 1999 puis 7 milliards en 2011.

109 Source : www.un.org. Il y a environ 150 millions de naissances chaque année et 61 millions de décès. Ces chiffres signifient que chaque jour, la Terre doit supporter 250.000 êtres humains supplémentaires, soit l'équivalent en termes de nombre d'habitants, de villes comme Bordeaux, Venise ou Aix-la-Chappelle, ce qui n'est en aucune façon durable.

110 Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 124.

111 *Ibid.*, p. 223.

112 Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), pp. 311-312.

113 En 1995, les scientifiques Paul Josef Crutzen et Eugene Stoermer ont décidé de baptiser « Anthropocène » (l'ère de l'homme) la période qui va de la révolution industrielle à nos jours et au cours de laquelle les activités humaines ont tellement modifié la biosphère qu'elles ont mis fin à l'Holocène (d'une durée de 10.000 ans). Spécialiste de l'écologie industrielle, Gregory Norris explique ainsi : « […] La Terre a été stable pendant des milliers d'années […]. Depuis le début de l'Anthropocène, tous les voyants sont au rouge. » Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 91. Voir notamment Viallet Jean-Robert, *L'Homme a mangé la Terre*, 2019.

114 Source : https://www.humanium.org.

115 Barrau Aurélien, *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité*, Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2019, pp. 24-25.

116 Intervention ayant eu lieu à l'occasion du Climax Festival 2018. Vidéo publiée le 12/09/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=H4wjc4FHpNY.

Par ailleurs, si des guerres ont autrefois opposé des humains présentant des différences en termes de religion, de couleur de peau et/ou d'idéologie politique, les luttes à venir pourraient se cristalliser autour du fossé générationnel : rien d'étonnant à ce que les plus jeunes d'entre nous soient en colère contre les anciens au sujet du désastre écologique... Lester Brown questionne ainsi : « Aurons-nous à faire face à une fracture entre les générations, entre ceux qui auront causé le phénomène et ceux qui devront en gérer les conséquences ? »[117] La menace est réelle... En ce sens, le dalaï-lama relève avec sagesse : « Nous devons éviter de causer du tort par nos mauvaises actions *et* par notre inaction. »[118]

Plus largement, il nous faut réaliser que la guerre mondiale bat d'ores et déjà son plein. Non pas la troisième, comme il peut arriver de le lire, mais bien la première. En effet, les guerres du XX$^{e}$ siècle étaient des conflits « humains » et non « mondiaux » – au sens littéral du terme –, contrairement à la guerre que nous avons ouvertement déclarée à la nature. C'est pourquoi le philosophe Michel Serres consigne fort justement que « nous ne nous battons plus entre nous, nations dites développées, nous nous retournons, tous ensemble, contre le monde. »[119]

**2018 est l'année au cours de laquelle l'humanité a émis le plus de dioxyde de carbone ($CO_2$).**

D'après le rapport 2018 du Global Carbon Project[120], le taux le plus nocif d'émissions de dioxyde de carbone, qui « transforme la terre en une gigantesque serre […] »[121], a été atteint en 2017. Dans la foulée, ce macabre record a été battu en 2018, portant la combustion d'énergies fossiles au chiffre stratosphérique de 37 milliards de tonnes de $CO_2$. L'écologiste Jean-Marc Gancille relève en outre :

> « La part des énergies fossiles dans le mix énergétique mondial n'a pratiquement pas évolué depuis les années 1980. Selon l'Agence Internationale de l'Énergie, ces énergies fossiles continuent à fournir l'essentiel de la consommation d'énergie primaire de l'humanité, soit 85,8% – 1/3 pour le seul pétrole, 28% pour le charbon, 24% pour le gaz naturel. Les énergies renouvelables ne couvrent que 3,2% de la consommation mondiale d'énergie et la tendance n'invite pas franchement à l'optimisme. Un récent rapport de Bloomberg en date de juillet 2018 montre en effet que les investissements dans le solaire, l'éolien et la biomasse stagnent partout dans le monde, quand ils ne sont pas carrément en déclin, voire en total effondrement, rendant illusoire l'atteinte des objectifs pourtant modestes de l'accord de Paris. C'est dur de l'admettre, mais il n'y a aujourd'hui aucune transition énergétique. »[122]

117Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 306.

118Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 163.

119Serres Michel, *Le Contrat naturel*, Le Pommier, Paris, 2018, p. 78.

120Source : www.globalcarbonproject.org. La quantité d'émissions de GES était sensiblement équivalente en 2019.

121« [Le $CO_2$] laisse le soleil atteindre la surface du sol mais limite dans l'espace la réémission du rayonnement dû à la chaleur. » Dans Commoner Barry, *Quelle Terre laisserons-nous à nos enfants ?*, Seuil, Paris, 1969 (1966), p. 25. Ici, repérons qu'à cause des activités humaines, « la quantité de [$CO_2$] qui se trouve dans l'air a augmenté de 40% depuis 1850. » Dans Jancovici Jean-Marc, *Le Changement climatique expliqué à ma fille*, Seuil, Paris, 2017, p. 19.

122Gancille Jean-Marc, *Ne plus se mentir*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 24. Experte des impacts du climat sur la société, la scientifique Diana Liverman atteste : « […] En dépit des nombreux Sommets mondiaux pour contrôler les émissions de gaz à effet de serre, et des efforts fournis en ce sens, les quantités propagées continuent à augmenter. » Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 34.

Nous avons parfois l'impression que les choses évoluent dans le bon sens, que de petits gestes et de bonnes initiatives vont suffire à nous sauver, mais ce ne sera tout simplement pas le cas... Pour contrarier l'incessante progression de nos émissions de gaz à effet de serre, il ne faut pas seulement consommer *différemment*, il faut aussi *réduire drastiquement* nos consommations, s'en tenir au strict minimum et proscrire le superflu, que ce soit sur les plans individuel ou collectif. Malheureusement, l'économie, bien trop centrée sur le court terme, est incapable de proposer des solutions à ce type de problème, puisque la rentabilité est trop éloignée dans le temps. J'y reviendrai.

**En 2018, 120.000 km² de forêt ont disparu, dont 36.000 km² de forêt tropicale primaire[123].**

Pour donner une image plus parlante, 120.000 km² représentent 16.800.000 terrains de football[124], ce qui signifie que l'équivalent d'un terrain de football de forêt est abattu sur notre planète toutes les deux secondes... De surcroît, une forêt tropicale primaire comporte des arbres millénaires et n'a « le pouvoir de renaître [qu'à] une seule condition : que les hommes la laissent en paix pendant plus de sept siècles » selon le botaniste Francis Hallé[125]. En ce sens, elles sont irremplaçables du fait de leur capacité à stocker le carbone et à abriter une très grande biodiversité. Et à titre indicatif, 36.000 km² représentent la superficie d'un État comme les Pays-Bas ou la Guinée-Bissau.

Or, ce déboisement s'accélère année après année, en particulier en Amazonie, où la forêt pourrait atteindre un seuil de non-retour et se retrouver en incapacité de se régénérer. En septembre 2020, le chercheur Claudio Almeida déclarait ainsi : « La déforestation détectée jusqu'en août par le système Deter [était] déjà supérieure de 2400 km² à celle de 2019. Les cartes [montraient] une déforestation inédite dans des territoires indigènes jusque-là épargnés et une appropriation des terres publiques. On déforeste pour revendiquer ensuite la terre, la légaliser et, éventuellement, la revendre. »[126]

En sus des incendies, les principales causes du déboisement sont donc l'expansionnisme humain et l'agriculture intensive du bétail, comme le révèlent le film documentaire *Cowspiracy* (Andersen Kip & Kuhn Keegan, 2014) et le moine bouddhiste Matthieu Ricard, qui fait valoir que « selon la FAO, l'élevage est responsable de 70% de la déforestation actuelle. Un rapport de Greenpeace estime que 80% du déboisement de l'Amazonie est provoqué par l'augmentation du nombre de bovins. »[127]

123Source : http://blog.globalforestwatch.org.

124Source : https://www.convertworld.com.

125Dans Jacquet Luc, *Il était une forêt*, 2012.

126Vignal Anne, « La déforestation de l'Amazonie s'accélère et pourrait la conduire à 'un point de non-retour' », *Le Monde*, publié le 11/09/2020 et disponible en ligne le 22/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/09/11/la-foret-amazonienne-s-approche-d-un-point-de-non-retour_6051887_3244.html. Sur cette question, voir également Knechtel Albert, *Amazonie, la maison brûle*, 2019.

127Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, pp. 71-72. Et Jean-Marc Jancovici d'expliciter : « Pour obtenir 1 kilo de viande issue de l'élevage, il faut cultiver 4 à 50 kilos de végétaux. Cela signifie que, si nous préférons manger 1 kilo de viande plutôt que 1 kilo de nourriture végétale, il faut 4 à 50 fois plus de surface agricole (c'est le bœuf qui nécessite le plus de surface). Et si cette surface n'existe pas encore, parce qu'il n'y a pas assez de champs et de prairies, alors on coupe la forêt pour l'obtenir. » Dans Jancovici Jean-Marc, *Le Changement climatique expliqué à ma fille*, Seuil, Paris, 2017, p. 17.

**Le désert du Sahara s'est étendu de 10% en un siècle.**

Le constat est global : « Malgré tous les efforts, les déserts du monde progressent inexorablement. Cette progression prive des millions de personnes de terres fertiles, donc de nourriture. »[128] Comme le déplorait l'écrivain Chateaubriand : « Les forêts précèdent les hommes, les déserts les suivent. »[129] Et cela, en grande partie parce que « la désertification, processus transformant les terres productives en déserts par suite d'une surexploitation et d'une mauvaise gestion, est malheureusement beaucoup trop largement répandue. »[130] Bien évidemment, le réchauffement climatique – également d'origine anthropique – joue aussi un rôle dans l'extension des terres désertiques : « Environ 500 millions de personnes vivent dans des zones touchées par la désertification. Les zones arides et celles touchées par la désertification sont également plus vulnérables au changement climatique et aux phénomènes extrêmes, tels que les sécheresses, les vagues de chaleur et les tempêtes de poussière, sans compter que la croissance de la population mondiale exerce une pression supplémentaire. »[131]

**Au cours du XX^e^ siècle, la température moyenne de la planète a augmenté de 0,6 °C[132].**

Ce chiffre paraît insignifiant... Pourtant, les conséquences du réchauffement climatique sont d'ores et déjà terribles, à la fois pour l'humanité et pour toutes les espèces qui sont nos concitoyennes en ce monde. Elles pourraient cependant s'avérer bien pires encore si l'ultime limite de 2 °C[133] fixée par le GIEC (le Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat) venait à être dépassée au cours des décennies – voire des années – qui viennent, ce qui semble inévitable. Le scénario le plus dramatique – néanmoins très plausible – précise que la température pourrait globalement augmenter de 7 °C d'ici 2100... Je dois, par ailleurs, rappeler qu'il s'agit d'une moyenne et que certaines régions du globe – parmi les plus pauvres – seront bien plus affectées que d'autres par ce réchauffement[134].

Sont principalement en cause les émissions de gaz à effet de serre – dioxyde de carbone, méthane et protoxyde d'azote – provenant de l'activité humaine et, plus particulièrement, des habitations, de l'élevage et des transports. D'où de multiples problématiques énergétiques : « 40% de la production électrique mondiale est faite avec du charbon. […] L'électricité au charbon, c'est environ 25% des émissions mondiales de $CO_2$, soit plus que les transports ! »[135] Et l'ingénieur Jean-Marc Jancovici d'affirmer : « Tout le monde entend de plus en plus parler du problème énergie-climat, mais peu de gens ont réellement compris à quel point il est monstrueux. »[136]

128Ziegler Jean, *La Faim dans le monde expliquée à mon fils*, Seuil, Paris, 2011 (1999), p. 70.
129Cité dans Reeves Hubert, *Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve*, Seuil, Paris, 2013, p. 98.
130Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, pp. 116-117.
131Résumé du rapport du GIEC en date du 08/08/2019, publié le 08/08/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.ipcc.ch/site/assets/uploads/2019/08/2019-PRESS-IPCC-50th-IPCC-Session_fr.pdf.
132Source : http://www.meteofrance.fr. La température augmente en moyenne de 0,17 °C chaque décennie depuis 1970. À ce propos, voir *Everything's cool* (Gold Daniel & Helfand Judith, 2007).
133Le précédent objectif fixé (maintenir le réchauffement sous 1,5 °C) semble désormais scientifiquement irréalisable.
134Voir à ce propos le court-métrage documentaire *Bangladesh* (Arthus-Bertrand Yann & Mikova Anastasia, 2015).
135Jancovici Jean-Marc, *Le Changement climatique expliqué à ma fille*, Seuil, Paris, 2017, pp. 65-66.
136*Ibid.*, p. 96.

Il arrive toutefois que certains d'entre nous remettent en cause l'impact des activités humaines sur le réchauffement, en arguant notamment que le climat a toujours évolué – bien avant l'apparition de l'homme sur la Terre. En soi, cette observation est absolument juste, mais les variations climatiques ne se sont *jamais* produites à une telle vitesse. De nombreux rapports, dont celui de l'Académie des Sciences française en 2010, sont ainsi sans équivoque :

> « Plusieurs indicateurs indépendants montrent une augmentation du réchauffement climatique de 1975 à 2003. Cette augmentation est principalement due à l'augmentation de la concentration du $CO_2$ dans l'atmosphère. L'augmentation de $CO_2$ et, à un moindre degré, des autres gaz à effet de serre, est incontestablement due à l'activité humaine. Elle constitue une menace pour le climat et, de surcroît, pour les océans en raison du processus d'acidification qu'elle provoque. »[137]

Les débats relatifs à l'origine anthropique du dérèglement sont donc obsolètes : l'homme cause le réchauffement, qui va rapidement menacer l'existence de son espèce. Le directeur du Global Health Institute, Jonathan Patz, consigne en outre que « le changement climatique et ses conséquences sur les épidémies engendrent des considérations éthiques, et des problèmes intergénérationnels. D'après l'OMS, près de 90% des dangers pour la santé vont affecter les enfants. Les affections diarrhéiques, la malaria, la malnutrition – ces maladies les touchent tout particulièrement. »[138]

Et pour cause, l'environnement va mondialement pâtir du réchauffement, dans des proportions que nous avons, pour l'instant, collectivement peine à imaginer : « De hautes températures se traduisent par une diminution des rendements agricoles, par la fonte des réservoirs montagneux de neige et de glace qui alimentent les rivières, par l'apparition de tempêtes plus destructrices que par le passé, par l'accroissement des territoires touchés par la sécheresse et par des incendies plus fréquents et plus destructeurs. »[139]

---

137 Blanchet René, Carpentier Alain, Puget Jean-Loup & Salençon Jean, *Le Changement climatique*, Rapport de l'Académie des Sciences, France, 26/10/2010, p. 12.

138 Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 58.

139 Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 85. Climatologue, Michael Mann détaille : « Nous sommes témoins des effets du dérèglement climatique d'origine humaine, et ce n'est pas sorcier à comprendre : davantage d'humidité s'évapore dans l'atmosphère, d'une part en raison d'un océan plus chaud, ce qui aggrave les inondations dues aux tempêtes côtières, et d'autre part en raison de sols plus chauds, ce qui aggrave les sécheresses. Le réchauffement climatique entraîne des vagues de chaleur plus fréquentes et plus intenses. Or, si la chaleur et la sécheresse se combinent, les incendies de forêt s'intensifient. Ainsi, la canicule qu'a connue le nord de l'Europe en 2018 a été rendue deux fois plus probable par le changement climatique. La probabilité qu'un ouragan comme Florence (catégorie 4) touche les États-Unis, toujours en 2018, a été multipliée par 50 en raison du réchauffement des océans. En 2019, Dorian, avec des vents qui ont frôlé 300 km/h, s'est avéré le cyclone le plus puissant de l'Atlantique à avoir touché terre (à égalité avec une autre tempête). Et fin août, Laura est devenue l'ouragan qui s'est intensifié le plus rapidement dans l'histoire avant de frapper la côte du golfe du Mexique. Nous faisons désormais face à un dérèglement climatique dangereux et il faut savoir jusqu'à quel point nous sommes prêts à le laisser s'aggraver. » Dans Garric Audrey, « Désormais, aucun endroit ni aucun d'entre nous n'est à l'abri du changement climatique », *Le Monde*, publié le 22/09/2020 et disponible en ligne le 03/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/09/22/changement-climatique-desormais-aucun-endroit-ni-aucun-d-entre-nous-n-est-a-l-abri_6053127_3244.html.

Pour aller à l'essentiel, le physicien John Schellnhuber déclare en ce sens que « la différence entre deux et quatre degrés [de réchauffement], c'est la civilisation humaine. »[140] Et Joseph Stiglitz – prix Nobel d'économie en 2001 – nous rappelle à juste titre que « […] notre planète est irremplaçable. Si les choses tournent mal ici, nous n'avons pas d'autre endroit où aller. Pourtant, cette planète, nous la pillons dangereusement – le pire danger étant le réchauffement climatique. Chaque année, de façon aujourd'hui prévisible, les dégâts s'amplifient. »[141] Ceci étant dit, le dérèglement du climat terrestre ne doit ni vampiriser le débat, ni représenter « l'arbre qui cache la forêt ». De nombreux médias et la majorité des personnalités politiques interrogées sur la question écologique dérivent sur le problème de la « sobriété carbone », qui constitue effectivement *l'un des enjeux*, *mais en aucun cas le seul*. La mise en garde de Jonathan Patz à ce propos est limpide : « […] Il faut considérer le bouleversement environnemental planétaire, pas seulement le changement climatique. Cela va de la déforestation pour le bétail et l'agriculture à la simple construction de routes à travers une zone boisée – qui se trouve fragmentée. Tout cela met à mal la biodiversité. »[142]

**50% du Permafrost pourrait être amené à fondre d'ici 2050, 90% d'ici 2100[143].**

Le Permafrost, également nommé « Pergélisol », est un sol des régions arctiques (Alaska, Sibérie, etc.), gelé depuis plusieurs millénaires. Son dégel – en majeure partie provoqué par le dérèglement climatique – entraînerait la libération d'immenses quantités de méthane ($CH_4$) dans l'atmosphère, ce gaz à effet de serre contribuant 25 fois plus que le $CO_2$ au réchauffement planétaire... Hubert Reeves déclare à ce sujet :

> « Si le méthane contribue au réchauffement, le réchauffement lui-même risque fort de contribuer à l'émission de méthane et donc à la poursuite de l'accroissement de la température (effet de boucle). De vastes quantités de méthane sont piégées dans les sols gelés (pergélisols) des régions arctiques (Sibérie, Canada) ainsi que dans les plateaux sous-marins aux abords des continents. Or le réchauffement contemporain se fait particulièrement sentir dans les zones polaires. La température y a augmenté de plus de 2 degrés depuis le début du XX$^{e}$ siècle et la calotte glacée du pôle Nord s'est réduite de plus de la moitié. Elle pourrait disparaître entièrement dans quelques décennies. La libération progressive du méthane stocké dans le pergélisol et dans les plateaux continentaux (à cause du réchauffement de l'océan) pourrait entretenir encore longtemps la croissance de la température, même après l'épuisement éventuel des combustibles fossiles (pétrole, charbon, gaz naturel) responsables de l'émission de gaz carbonique. »[144]

140Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 394.
141Stiglitz Joseph, *Peuple, pouvoir et profits*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 248.
142Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 76.
143Source : https://ncar.ucar.edu.
144Reeves Hubert, *Chroniques du ciel et de la vie*, Seuil, Paris, 2005, pp. 46-47. Voir ici Mix Henry & Schwarz Boas, *Coup de chaud pour les rennes de Sibérie*, 2020.

Si une catastrophe d'une telle ampleur vient à se produire, cela signifiera deux choses : d'une part, que nous aurons jusqu'alors échoué à maintenir le bouleversement du climat sous un seuil critique, nécessaire au bien-être de notre espèce ; et d'autre part, qu'avec la libération du méthane, les dégâts provoqués par l'humanité seront très probablement irréversibles. Ce type de scénario apocalyptique – considéré par la plupart d'entre nous comme lointain et/ou trop abstrait pour être pris au sérieux... – laisse penser que nous sommes peut-être en train de vivre les dernières heures de notre aventure.

Récemment, « la banquise arctique a atteint sa deuxième plus petite superficie jamais enregistrée. […] À la réduction de son étendue s'ajoute la disparition des glaces âgées de plus de quatre ans qui la composent, laissant place à des glaces plus jeunes, moins épaisses et donc plus fragiles. […] Une telle évolution en Arctique présage de conséquences sombres sur l'ensemble de la planète. »[145] De plus, d'après une étude parue en 2020, « la fonte des glaciers groenlandais s'accélère. Les chutes de neige ne parviennent plus à contrebalancer les pertes de glace de l'immense territoire arctique. […] La disparition définitive de la calotte glaciaire du Groenland est de plus en plus probable, même si les émissions de gaz à effet de serre disparaissaient dès aujourd'hui. »[146] Cette prédiction s'explique par le fait que « la dérive climatique des vingt prochaines années est déjà écrite. Elle est embarquée dans nos émissions passées. Le climat de 2020 est perdu à jamais, de toute façon, quoi qu'on fasse à l'avenir. À partir de maintenant, nos enfants vont vivre dans un climat en dérive et nos petits-enfants vont vivre dans un climat en dérive – pour ceux qui vivront –, jusqu'à la fin de l'humanité. »[147]

**L'acidité des océans a augmenté de 30% en 250 ans.**

En se dissolvant dans l'océan, le $CO_2$ émis par l'humanité rend l'eau de mer de plus en plus acide. En effet, la vitesse d'absorption du dioxyde de carbone depuis deux siècles est 100 fois plus grande qu'au cours des dernières 300 millions d'années[148]. Or, une légère variation du pH peut entraîner des conséquences catastrophiques, telles que la disparition des récifs coralliens[149] – protégeant nos côtes des puissantes houles océaniques –, de coquillages, de nombreuses espèces de poissons et de plantes – algues – aquatiques, ces dernières produisant environ « 70% de l'oxygène que nous respirons. »[150]

145 Carpentier Arthur, « Réchauffement climatique : ce que le trajet d'un bateau dit de l'état de l'Arctique », *Le Monde*, publié le 11/10/2020 et disponible en ligne le 14/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/video/2020/10/11/rechauffement-climatique-ce-que-le-trajet-d-un-bateau-dit-de-l-etat-de-l-arctique_6055614_3244.html.

146Rey-Bethbeder Mailis, « La fonte de la calotte glaciaire du Groenland semble irrémédiable », *Le Monde*, publié le 18/08/2020 et disponible en ligne le 22/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/08/18/la-disparition-definitive-de-la-calotte-glaciaire-du-groenland-de-plus-en-plus-probable_6049214_3244.html.

147Jancovici Jean-Marc, « Climat, les leçons du choc Covid », *Be Smart*. Vidéo publiée le 09/10/2020 et disponible en ligne le 28/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=QrATizaiuLM.

148Source : www.oceancampus.eu.

149« […] Le réchauffement climatique est en train de bouleverser de façon irréversible cet écosystème sous-marin. » Dans « En vingt-cinq ans, la Grande Barrière a perdu la moitié de ses coraux », *Le Monde*, publié le 14/10/2020 et disponible en ligne le 14/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/10/14/en-vingt-cinq-ans-la-grande-barriere-a-perdu-la-moitie-de-ses-coraux_6055959_3244.html.

150Dans MacGillivray Greg, *The Living sea*, 1995.

**Le niveau moyen des océans s'est élevé de 20 cm depuis 1900**[151]**.**

Le réchauffement climatique a largement contribué à l'accélération de l'élévation du niveau de la mer au cours du vingtième siècle. Alors que cette crue s'était stabilisée à 5 cm par centaine d'années depuis plusieurs millénaires, elle a été multipliée par 4 du fait de l'activité humaine. Dans le pire des scénarios possibles, le GIEC évalue la montée des océans à 80 cm au vingt-et-unième siècle.

Une telle augmentation, majoritairement due à la dilatation de l'eau ainsi qu'à la fonte des glaces – en grande partie engendrées par le dérèglement du climat et donc d'origine anthropique[152] –, menace directement la moitié de l'humanité, dont les logements sont situés sur les côtes, comme le prévient Al Gore (ancien vice-président des États-Unis et lauréat du prix Nobel de la paix en 2007)[153].

**En 2025, la moitié de l'humanité vivra dans des zones de stress hydrique**[154]**.**

Lester Brown insiste sur les dangers liés à la consommation d'eau : « Le monde est menacé par un gigantesque déficit en eau douce ; cette évolution est largement invisible et récente, et le problème gagne rapidement du terrain. Comme l'essentiel de ce déficit provient de la surexploitation des nappes phréatiques, il n'est souvent pas apparent. »[155] Parallèlement, « tous les jours sont répertoriés des lacs disparus, des puits asséchés, ou des fleuves n'atteignant plus la mer. »[156]

**Le continent de plastique a atteint la taille de 1.600.000 km²**[157]**.**

En termes de superficie, ce « septième continent » – parfois affublé du sobriquet de *Great Pacific Garbage Patch*[158] ou du surnom de *Vortex de déchets* – représente l'équivalent de pays comme l'Iran ou la Mongolie, c'est-à-dire environ trois fois la surface de la France métropolitaine.

Principalement situé dans le Pacifique nord – entre les côtes du Japon et celles de la Californie –, ce « territoire » est constitué de quelque 100.000 tonnes de nos déchets plastiques. En outre, sa taille ne cesse de croître. Et pour cause[159], « tous les pays, sans exception, ont succombé aux charmes des polymères plastiques. La production et donc la consommation mondiale de matières plastiques sont passées de 2 millions de tonnes en 1950 à 359 millions de tonnes en 2018 – soit plus de 11 tonnes produites par seconde. C'est davantage que la plupart des autres matériaux fabriqués par l'homme. »

151 Source : http://www.meteofrance.fr.

152 Dans *La Glace et le ciel* (Jacquet Luc, 2015), le glaciologue Claude Lorius déclare : « Où que l'on soit et quelle que soit la courbe que l'on regarde, la conclusion est toujours la même : depuis cent ans, les émissions de $CO_2$ d'origine humaine sont à l'origine d'une augmentation sans précédent de la température sur Terre. Nous sommes en train de modifier le climat de notre planète à une vitesse jamais enregistrée dans l'histoire. Le message est sans appel. »

153 Voir les documentaires *An Inconvenient truth* (Guggenheim Davis, 2006) et *An Inconvenient sequel : truth to power* (Cohen Bonni & Shenk Jon, 2017) ainsi que *Tsunamis, une menace planétaire* (Guérin Pascal, 2019) et *Inondations, une menace planétaire* (Mandy Marie, 2015).

154 Source : https://www.monde-diplomatique.fr/2018/10/A/59166.

155 Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 62.

156 *Ibid.*, p. 61.

157 Source : www.oceancampus.eu.

158 Source : https://fr.oceancampus.eu/files/ressources/_text_file/ST6.pdf.

159 Gontard Nathalie, *Plastique : le grand emballement*, Stock, Paris, 2020, p. 104.

Spécialiste de la question et chercheuse à l'INRA, Nathalie Gontard explique :

> « Le Terrien contemporain utilise en moyenne l'équivalent de son propre poids de plastique chaque année, soit environ 68 kg par an. S'il est né dans l'hémisphère nord, il est même infiniment plus gourmand. Dans les pays les plus riches comme les États-Unis, l'Allemagne, la France, la Belgique ou l'Italie, chaque habitant consomme à lui seul plus de 100 kg de plastique à l'année, soit l'équivalent d'environ 3000 bouteilles d'eau, 2000 m² de film ou encore 1000 T-shirts. Le Terrien résidant en Éthiopie, en Tanzanie, au Yémen ou en Lybie en utilise vingt fois moins, soit moins de 5 kg par an. Ramené à une vie humaine, le bilan est vertigineux. Il naît 2,7 enfants par seconde dans le monde. La production de 4 tonnes de plastique accompagne chacune de ces naissances, en moyenne. »[160]

Pour prendre la mesure de ce désastre écologique, je rappelle ici, à titre indicatif, que « la durée de vie d'une bouteille en plastique avoisine les 1000 ans. »[161]

**La pollution tue près de 9 millions de personnes par an.**

En 2007, « l'OMS [rapportait] que près de 3 millions de personnes [décédaient] chaque année des suites de la pollution atmosphérique […]. »[162] En 2019, le philosophe Aurélien Barrau mettait à jour cette âpre « statistique » : « La pollution tue environ trois fois plus d'humains que le sida. Elle cause environ 6 millions de morts par an et progresse notablement, en particulier dans les pays pauvres et les lieux en développement industriel rapide. [En outre, la pollution de l'air] a tué 750 fois plus que le terrorisme, en France, pendant les quatre dernières années. »[163] Une étude parue en 2020 stipule, quant à elle, que la pollution raccourcit en moyenne l'espérance de vie de trois ans et cause la mort de 8,8 millions de personnes chaque année[164]. Conclusion : ce chiffre semble augmenter de manière exponentielle – et alarmante –, notamment à cause des particules fines, qui saturent l'air des villes.

**Après quelques années de restauration, la couche d'ozone est de nouveau menacée.**

La couche d'ozone, qui protège les terriens des rayonnements ultraviolets nocifs, peut s'appauvrir de deux façons : globalement, par diminution de l'ozone stratosphérique, comme c'est le cas depuis les années 1970, et/ou localement – principalement aux niveaux polaires – *via* des « trous d'ozone ».

160 Gontard Nathalie, *Plastique : le grand emballement*, Stock, Paris, 2020, p. 105. Voir les films documentaires *Bag it* (Beraza Suzan, 2010), *A Plastic ocean* (Leeson Craig, 2016), levant tous deux le voile sur les huit millions de tonnes de plastique jetées annuellement dans les océans, et *Plastic China* (Wang Jiu-liang, 2016), qui s'intéresse notamment aux déchets triés par des enfants.

161 Barrau Aurélien, *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité*, Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2019, p. 28.

162 Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 137.

163 Barrau Aurélien, *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité*, Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2019, pp. 18-43.

164 Lelieveld Jos & al., « Loss of life expectancy from air pollution compared to other risk factors : a worldwide perspective », *Cardiovascular Research*, publié le 03/03/2020 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://doi.org/10.1093/cvr/cvaa025.

Les chlorofluorocarbures (CFC), qui étaient par le passé couramment utilisés pour la réfrigération et le conditionnement de l'air notamment, sont essentiellement responsables de ces appauvrissements, ces gaz demeurant plusieurs décennies dans l'atmosphère.

La prise de conscience globale dans les années 1980 ainsi que le protocole de Montréal (1987) ont conduit de nombreux pays à diminuer, voire arrêter leur utilisation de certains halocarbures tels que le bromométhane, preuve que les États du monde entier sont capables de s'accorder sur des mesures collectives lorsque le vivant est menacé par des dégâts d'origine anthropique[165], ce qui représente un motif d'espoir face à la crise écologique.

Ceci étant dit, d'autres gaz, tels que le protoxyde d'azote ($N_2O$), engendré en très grande partie par l'élevage industriel, ont tendance à affaiblir la couche d'ozone. Il s'avère de surcroît manifeste que le réchauffement climatique freine la restauration de cette dernière[166], ce qui témoigne de l'importante interconnexion entre les phénomènes climatiques et atmosphériques. Et tandis que le dernier rapport d'évaluation internationale de l'état de la couche d'ozone[167] prévoit un retour de l'ozone à son niveau des années 1980 vers 2030 au pôle Nord puis 2060 au pôle Sud, un trou d'environ un million de km² s'est formé en Arctique en mars 2020, avant de se refermer quelques semaines plus tard. En tous les cas, sa grandeur restait à relativiser vis-à-vis du trou qui surplombe l'Antarctique – depuis plusieurs décennies – et dont la taille atteint régulièrement les 20 à 25 millions de km².

**Un verdict sans appel**

D'autres données que celles présentées jusqu'ici ont beaucoup – si ce n'est autant – d'importance... Il n'est cependant pas nécessaire de s'appesantir sur le désastre, qui est multiple aussi bien dans ses causes que dans ses conséquences. L'élément majeur à retenir est qu'au regard des chiffres évoqués, nous sommes en train de scier la branche d'arbre sur laquelle nous sommes assis. Et que notre chute sera mortelle, conduisant l'humanité « droit vers l'extinction »[168] d'ici trois générations au maximum, pour reprendre les estimations du sociologue Paul Jorion, notamment reconnu pour avoir annoncé la crise financière des *subprimes* en 2008[169], ce qui – sans lui offrir le grade de prophète – confère une certaine légitimité à son propos et un poids non moins certain à ses prévisions.

165À ce propos, voir notamment Terry Mark, *The Antarctica challenge : a global warning*, 2009.

166Mayer Nathalie, « Un rare trou d'ozone s'est ouvert au-dessus de l'Arctique », *futura-sciences.com*, publié le 06/04/2020 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.futura-sciences.com/planete/actualites/arctique-rare-trou-ozone-ouvert-dessus-arctique-33750/.

167Langematz Ulrike & Tully M. (dir.), « Polar stratospheric ozone : past, present, and future », *esrl.noaa.gov*, disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.esrl.noaa.gov/csd/assessments/ozone/2018/downloads/Chapter4_2018OzoneAssessment.pdf.

168Jorion Paul, *Le Dernier qui s'en va éteint la lumière*, Arthème Fayard, Paris, 2016, p. 269.

169Voir notamment Jorion Paul, *Vers la crise du capitalisme américain ?*, La Découverte, Paris, 2007.

**B/ Les conclusions à tirer**

*« En ce siècle où l'homme s'acharne à détruire d'innombrables formes vivantes,*
*après tant de sociétés dont la richesse et la diversité constituaient, de temps immémorial,*
*le plus clair de son patrimoine, jamais, sans doute, il n'a été plus nécessaire de dire,*
*comme le font les mythes, qu'un humanisme bien ordonné ne commence pas par soi-même,*
*mais place le monde avant la vie, la vie avant l'homme,*
*le respect des autres avant l'amour-propre. »*
Claude Lévi-Strauss[170]

**Avons-nous le droit de baisser les bras ?**

Face à cette multitude de chiffres plus alarmants les uns que les autres, je peux comprendre qu'une partie d'entre nous cède au pessimisme. Il m'arrive parfois de discuter avec des gens qui soutiennent que l'écologie ne sert à rien, puisque tout échappe au pouvoir des individus. Je tâcherai plus loin – en quatrième partie – de montrer que ce n'est pas le cas. Pour l'heure, j'aimerais simplement citer le théologien Martin Luther, à qui l'on attribue la phrase suivante : « Si l'on m'apprenait que la fin du monde est pour demain, je planterais quand même un pommier. » En l'occurrence, quand bien même nous serions désespérés par la destruction de la nature, cela ne devrait pas nous inciter à baisser les bras, mais au contraire à redoubler d'efforts pour défendre la pérennité de la vie. Le combat le plus honorable est celui que l'on mène en sachant pertinemment qu'il est – potentiellement – déjà perdu.

Or, le sort de la plus importante bataille menée par notre espèce est loin d'être joué... Il est encore temps de réagir. Malgré la situation dramatique dans laquelle nous nous trouvons, il nous est encore possible de renverser la vapeur, de préserver la nature et de sauver des vivants, ce qui constitue un devoir pour chaque être humain et, à plus forte raison, pour ceux d'entre nous qui ont des enfants et qui ont en conséquence la responsabilité de leur assurer un avenir... Et pourtant, nous nous engluons dans des vies qui vont manifestement à contre-courant de ce que nous devrions mettre en place.

Je vais donc, ci-après, établir une liste – non exhaustive – de raisons, diverses et variées, qui nous poussent d'après moi à ne pas mener une « vie écologique ». Elles ne sont par ailleurs pas partagées par tous les individus, mais se conjuguent, font système et se substituent parfois l'une à l'autre au fil du temps pour former un indémêlable conglomérat de résistance à l'évidence, un dédale dans lequel les arguments les plus rationnels échouent en permanence à trouver leur chemin, véritable trou noir intellectuel conduisant inévitablement toute trace de clarté d'esprit en direction du néant. En résumé, chacun fomente – le plus souvent inconsciemment – son propre cocktail de mauvaises raisons.

170Lévi-Strauss Claude, *Mythologies 3 : l'origine des manières de table*, Plon, Paris, 1968, p. 422.

Pour commencer, face à la débâcle généralisée dont nous sommes témoins, victimes et acteurs, il est possible d'adopter deux postures diamétralement opposées. Dans le but de les mettre en lumière, je prends soin d'opérer un très bref détour par le champ de la logique.

**La disjonction exclusive**

La logique est une branche de la philosophie, focalisée sur l'étude des inférences valides. En clair, cette discipline – fondée par le philosophe Aristote – se fixe pour mission de déterminer la validité d'une conclusion à partir de prémisses et en vertu de la forme d'un raisonnement.

Par exemple, la proposition « 1 = 1 » est toujours vraie, tout comme la proposition conditionnelle « Si je m'appelais Marcel, mon prénom commencerait par un M ». En effet, bien que je ne m'appelle pas Marcel, la proposition est dite « tautologique », puisque la prémisse « Si je m'appelais Marcel » implique nécessairement la conclusion « mon prénom commencerait par un M ».

Parmi les connecteurs logiques figure un « foncteur » qui va ici particulièrement nous intéresser, à savoir la « disjonction exclusive », définie comme suit par le philosophe et logicien Denis Vernant : « [La disjonction exclusive] exprime une *alternative* et est vraie si et seulement si *une seule* des propositions disjointes est vraie. »[171] Par exemple, la proposition « La porte est ouverte ou fermée » est une disjonction exclusive qui s'avère toujours vraie, puisque soit la porte en question est ouverte, soit elle est fermée, mais elle ne peut pas répondre à ces deux critères simultanément – afin d'éviter les ambiguïtés, on pose ici qu'une porte entrouverte est une porte ouverte.

**Retour aux choses sérieuses**

Si j'ai pris le temps d'effectuer ce rapide détour par la science de la logique, c'est parce que je suis effaré – le mot est à la fois fort et faible – par l'attitude actuelle des membres de mon espèce.

À mon sens, soit les chiffres mentionnés ci-dessus sont faux, auquel cas nous pouvons continuer à polluer, produire et consommer en masse sans nous soucier le moins du monde de la destruction de la nature ; soit les données évoquées sont véridiques, réelles, auquel cas la crise écologique et le sort des générations futures doivent devenir la préoccupation première de notre existence.

Il s'agit ici d'une disjonction exclusive : soit la première proposition est vraie, soit la seconde l'est. Mais les deux ne peuvent l'être en même temps... Autrement dit, une personne climato-sceptique est – bien que dans l'erreur – tout à fait cohérente, dans la mesure où elle ne fait pas de la lutte contre le dérèglement du climat sa priorité. En revanche, quiconque se prétend soucieux du sort de la nature et concerné par l'écologie se doit de faire de la « guerre contre la fin du monde »[172] sa raison d'être.

171 Vernant Denis, *Introduction à la logique standard*, Flammarion, Paris, 2011, p. 36.

172 Formule proposée par l'astrophysicien Aurélien Barrau le 12/06/2019 à l'occasion de son passage dans l'émission « 28 Minutes », diffusée sur la chaîne Arte. Vidéo publiée le 12/06/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=nA737obXh2M.

Néanmoins, force est ici de constater que les choses n'évoluent pas aussi vite qu'elles le devraient – loin de là –, ce qui m'invite désormais à exposer quelques raisons qui me paraissent déterminantes en vue d'expliquer l'apathie généralisée, puis à tenter de les invalider.

**Le climato-scepticisme**

Face au catastrophisme ambiant, il se trouve que certains d'entre nous doutent des conséquences – voire de l'existence – du réchauffement climatique et/ou de son origine anthropique – et même, par extension, de l'ensemble de la crise écologique –, semblant faire du doute leur « religion », à l'instar du philosophe René Descartes, dont la pensée est à l'origine du scepticisme : « Nous pouvons douter généralement de toutes choses, et particulièrement des choses matérielles […]. »[173]

« Pourquoi croire une assertion, puis en rejeter une autre ? » « Un témoin dit-il nécessairement la vérité ? » « Comment être certain qu'une information est fiable ? » L'épistémologie est très friande de ce type de questions... En toutes circonstances, le scepticisme est bienvenu, car il témoigne d'une sagacité qui honore celui qui en fait preuve et remet par là même en cause des éléments qui méritent parfois de l'être. Douter en permanence des prévisions météorologiques est, par exemple, tout à fait justifié, puisque ces dernières sont basées sur des probabilités et donc empreintes d'incertitude. Mais en ce qui a trait au climat et à la destruction de la nature, la donne est totalement différente... Jean-Marc Jancovici nous éclaire : « La météo […] s'intéresse au 'temps qu'il fait' aujourd'hui ou demain, et ça change sans cesse. Le climat, lui, se définit avec des moyennes sur des régions plus vastes (un pays, un continent, ou même la Terre entière) et des durées plus longues (des mois, des années, des siècles, des millénaires parfois). »[174] D'où l'importance de distinguer météorologie et climatologie.

Concernant la crise environnementale, nous avons la « chance » de bénéficier de multiples sources scientifiques, provenant d'horizons extrêmement différents, ce qui ne laisse guère place au doute. Si nous nous informons, il devient par conséquent aujourd'hui impossible de nier l'évidence... Comme je le soulignais en introduction, l'écologie ne dépend aucunement de la *foi*, mais de la *connaissance*. Et comme l'écrit Ludwig Wittgenstein : « L'homme raisonnable n'a *pas* certains doutes. »[175]

Problème : sommes-nous vraiment « raisonnables » ? C'est ce que prétend le philosophe Aristote : à l'image de l'être humain, « les animaux ont la sensation [mais ils n'ont] point cependant en partage cette activité réfléchie que l'homme seul possède. »[176] Or, nous sommes, certes, capables d'effectuer des raisonnements... mais pas que ! Car si nous étions uniquement raisonnables, nous consacrerions l'intégralité de notre énergie ainsi que la totalité de notre temps à essayer de résoudre le problème de la crise écologique et non à nous occuper de broutilles... Notre comportement en la matière est donc – on ne peut plus – irrationnel.

173Descartes René, *Méditations métaphysiques*, Flammarion, Paris, 2009 (1641), Abrégé, p. 67.
174Jancovici Jean-Marc, *Le Changement climatique expliqué à ma fille*, Seuil, Paris, 2017, pp. 7-8.
175Wittgenstein Ludwig, *De la certitude*, Gallimard, Paris, 2006 (1969), 220, p. 70.
176Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Librairie générale française, Paris, 1992 (330 av. J.-C.), VI, I, ɡ9, p. 237.

Pour illustrer mon propos avec humour, c'est exactement comme si l'espèce humaine subissait une menace d'extermination par de belliqueux extraterrestres et que chacun de nous poursuivait sa petite vie en toute sérénité... comme si nous savourions notre café, nous rendions sur notre lieu de travail, nous détendions à la piscine ou dans un restaurant, pendant que la vie sur Terre – dont l'humanité – capitulait sous les feux *aliens*. Le climato-scepticisme se fonde d'ailleurs en grande partie sur le fait que le réchauffement global constitue un ennemi invisible. Sociologue, George Marshall explique :

> « S'il existe des raisons de considérer le changement climatique comme un problème cognitif 'parfait', ce n'est pas en raison de ses caractéristiques intrinsèques mais parce qu'il est extrêmement multivalent, ouvert à de multiples sens et interprétations. Il ne nous fournit aucun trait distinctif qui nous permettrait de lui donner une identité claire : pas d'échéances, pas de lieu précis, pas de cause unique, pas de solution, pas d'ennemi. Notre cerveau, sans cesse en quête des codes nécessaires pour analyser et catégoriser les informations, n'en trouve aucun, et nous nous retrouvons livrés à nous-mêmes. »[177]

Manquant d'un ennemi aisément reconnaissable dans l'espace et/ou dans le temps, nous avons des doutes quant à son existence. Or, « nous utilisons l'incertitude pour justifier notre inaction. »[178] Pour peaufiner mon exemple, si des extraterrestres se positionnaient en orbite de la Terre et généraient le réchauffement dans l'optique de nous exterminer, nous serions en guerre totale contre ces derniers... Ce problème est récurrent et vient perturber la communication autour du bouleversement du climat : « L'absence d'ennemi clairement identifiable est un véritable problème pour les médias qui essaient de parler du dérèglement climatique. »[179] Par ailleurs, les scientifiques eux-mêmes emploient parfois des expressions ambiguës au sujet du réchauffement : « Le GIEC utilise l'expression 'très probable' pour signifier 'plus de 90% de chances', mais les trois quarts des lecteurs ordinaires donnaient un pourcentage bien inférieur, certains l'estimant à 60% ou moins, même avec les définitions officielles du GIEC sous la main. Et pourtant, les rapports du GIEC continuent d'utiliser ces formules. »[180] Dit différemment, la terminologie scientifique est loin d'être identique à celle du langage courant, ce qui engendre un dangereux décalage entre le contenu du message diffusé par l'émetteur et sa perception par le récepteur. George Marshall nous affranchit par conséquent de manière extrêmement limpide : « Le changement climatique existe, c'est un fait scientifique. Les scientifiques se sont tellement épuisés à livrer des batailles politiques qu'ils en sont venus à utiliser une langue beaucoup plus faible, déclarant que le changement climatique est 'très probable' ou 'sans équivoque'. Appelons-le tout simplement 'fait', parce que c'est ce qu'il est. »[181]

177Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 161.
178*Ibid.*, p. 126.
179*Ibid.*, p. 81.
180*Ibid.*, p. 210.
181*Ibid.*, p. 379.

Quoi qu'il en soit, il est crucial que nos potentiels doutes à l'égard du réchauffement climatique ne contaminent pas notre perception de l'ensemble de la crise écologique, qui – comme nous l'avons vu auparavant – comprend de nombreuses autres facettes, dont l'existence est absolument indiscutable. D'autre part, à l'insidieux climato-*scepticisme* viennent bien souvent se greffer un sournois climato-*négationnisme* – sur lequel je reviendrai plus loin – ainsi qu'un indécrottable climato-*relativisme*.

**Le climato-relativisme**

S'ils sont convaincus par l'existence du dérèglement global, certains d'entre nous en mésestiment les conséquences, imaginant tout simplement que la situation dans laquelle nous nous trouvons n'est pas si dramatique qu'elle ne le paraît. Je me dois de renvoyer ces derniers aux chiffres évoqués plus haut, aux rapports du GIEC ainsi qu'aux multiples témoignages de scientifiques interrogés à propos du réchauffement climatique. Quant au verdict à prononcer à cet égard, le sociologue Bruno Latour écrit fort justement que « nous sommes tous climato-*quiétistes* quand nous espérons, sans rien faire, que 'tout va bien finir par s'arranger...' »[182]

À ce sujet, la vidéo enregistrée et publiée par le professeur Greg Craven est édifiante[183]. Visionnée par plus de 7 millions de personnes, elle met en scène Craven nous expliquant que quatre scénarios sont selon lui possibles relativement à la question du réchauffement – qui, répétons-le, ne représente qu'un versant de la crise écologique :

> 1/ Soit nous agissons collectivement en vue de lutter contre le réchauffement climatique et ses dégâts qui s'avèrent être réels, auquel cas nous sauvons nos enfants et de multiples espèces de vivants ;
>
> 2/ Soit nous agissons collectivement en vue de lutter contre le réchauffement climatique et ses dégâts qui s'avèrent être des fictions, auquel cas nous subissons une dépression économique ;
>
> 3/ Soit nous n'agissons pas collectivement en vue de lutter contre le réchauffement climatique et ses dégâts qui s'avèrent être des fictions, auquel cas nous demeurons sains et saufs ;
>
> 4/ Soit nous n'agissons pas collectivement en vue de lutter contre le réchauffement climatique et ses dégâts qui s'avèrent être réels, auquel cas nous condamnons nos enfants et de multiples espèces.

En d'autres termes, en luttant contre le réchauffement et ses dégâts, nous risquons une dépression économique, certes. Mais en refusant d'agir, nous mettons en jeu la pérennité de notre espèce et de millions d'autres... Les risques sont donc démesurément inégaux, ce qui doit nous conduire, en toute connaissance de cause, à écouter notre raison et à faire preuve de sagesse. Craven conclut par suite :

182Latour Bruno, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017, p. 15.

183Greg Craven a intitulé cet enregistrement « The most terrifying video you'll ever see ». Vidéo publiée le 08/06/2007 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=zORv8wwiadQ.

« Quand nous regardons l'incertitude relative à notre futur, le seul choix responsable, le seul choix défendable, le seul choix [consiste à] passer à l'action afin d'éliminer la possibilité [de catastrophes ingérables]. Parce que le risque de ne rien faire est beaucoup plus grand que le risque d'agir [pour rien]. […] Pourquoi cela est-il terrifiant ? Parce qu'on ne peut jouer à ce jeu qu'une seule fois... » Au regard du professeur, éluder notre devoir de réaction serait ainsi à la fois inconsidéré et criminel.

Quand bien même il se pourrait que le réchauffement climatique soit une fiction, inventée par des militants écologistes ayant réussi à corrompre toute la communauté scientifique ; quand bien même il se pourrait que ses conséquences ne soient pas si graves ; serait-il moral de prendre ce risque vis-à-vis générations futures ? Non. La messe est dite : que l'on croit ou non au dérèglement climatique et en sa capacité à anéantir l'espère humaine importe peu, nous avons le devoir d'agir pour protéger les vivants. Le problème est qu'en marge du scepticisme et du relativisme, d'autres mécanismes sont à l'œuvre, comme le déni collectif, qui s'applique à l'ensemble de la crise écologique.

**Le déni généralisé**

Lorsque l'information parvient à franchir la barrière du doute, le déni prend bien souvent le relais, nous poussant à occulter l'extrême fragilité des équilibres de la nature et l'état d'urgence écologique dans lequel nous nous trouvons. Nous faisons de ce fait preuve d'une invraisemblable schizophrénie morale et/ou d'un biais cognitif désespérant en ce qui a trait à la crise environnementale. À ce sujet, les collapsologues Chapelle, Servigne et Stevens notent que « pour l'écopsychologue Joanna Macy, 'en tant que société, nous sommes coincés entre le sentiment d'une apocalypse imminente et la peur de la reconnaître. Et c'est à cet endroit précis que nos réponses sont bloquées et confuses.' »[184]

D'un point de vue psychanalytique, le déni de la réalité est un mécanisme de défense mis en place par un individu refusant « d'admettre une réalité perçue comme traumatisante ». Plus généralement, ce terme utilisé par Sigmund Freud, à compter de 1923, désigne « l'action de dénier un fait [ou] une assertion. »[185] En l'occurrence, nous souffrons d'une forme de « déni collectif » vis-à-vis de la crise écologique globale : nous avons conscience de son existence, mais nous nous comportons comme si elle ne représentait point une menace... Sans offenser ni mépriser qui que ce soit, j'estime qu'il s'agit là ni plus ni moins de ce que nous appelons communément « de la folie » ! À titre personnel, je me considérerais désormais effectivement comme fou à lier si je venais à consacrer ne serait-ce qu'une seule de mes journées à autre chose qu'à la recherche d'une solution au réchauffement climatique et aux multiples autres cataclysmes environnementaux causés par l'espèce humaine. Mais bien d'autres raisons sont à l'œuvre et fonctionnent d'ailleurs bien souvent de pair avec le déni.

184Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 76. Homme politique, Matthieu Pigasse nous propose un autre éclairage : « Quand une majorité de la population en vient à penser que demain risque d'être pire qu'aujourd'hui, la préservation de l'existant devient, à ses yeux, la seule stratégie possible. Chacun veut figer les choses le plus longtemps possible pour sauvegarder ses propres intérêts. Ce qui conduit à freiner, à empêcher, tout changement. » Dans Pigasse Matthieu, *Révolutions*, Plon, Paris, 2012, p. 232.

185Mével Jean-Pierre (dir.), *Le Dictionnaire Hachette encyclopédique*, Hachette, Paris, 2000, p. 525.

**Le cloisonnement informationnel**

Dans son livre *Le Syndrome de l'autruche*, le sociologue George Marshall catalogue brillamment maints motifs d'inaction face au changement climatique. Il y déclare notamment que nous avons un « talent inné et hors du commun pour ne voir que ce que nous voulons voir et mettre de côté ce que nous préférons ne pas voir. »[186] Yuval Harari explique ce phénomène de la manière suivante : « Les êtres humains possèdent la remarquable faculté de savoir et de ne pas savoir en même temps. Plus exactement, ils peuvent savoir quelque chose quand ils y réfléchissent sérieusement, mais la plupart du temps ils n'y pensent pas et donc ne le savent pas. »[187]

Notre cerveau est ainsi parfaitement capable d'appréhender deux informations contradictoires puis de les cloisonner pour nous aider à vivre sereinement nos incohérences. C'est par exemple pourquoi, en dépit du fait que 15.000 enfants meurent de faim chaque journée sur la planète, la plupart d'entre nous continuent à participer à cette tragédie en consommant des protéines animales... Climatologue, Chris Rapley déclare par suite : « Je sais que j'ai tendance à gérer mes propres angoisses en plaçant mon savoir dans des compartiments étanches. Le fait que nous, climatologues, parvenions à dormir la nuit suffit à montrer qu'inconsciemment nous sommes devenus experts en cloisonnement. »[188]

**Les préoccupations distrayantes**

En marge du cloisonnement informationnel intervient le mécanisme de focalisation attentionnelle. Nous avons effectivement tendance à tourner notre regard vers certains objets, au point d'en oublier tout le reste. De nombreux tests vidéo sur Internet mettent d'ailleurs en évidence – non sans humour – nos « œillères cognitives »[189]. Cette attention sélective semble, en outre, se manifester autant pour des questions insignifiantes et ponctuelles que pour des problèmes majeurs et durables.

Ainsi, il m'est par le passé arrivé d'accorder trop d'importance à des choses futiles et, par exemple, de suivre avec passion certains événements sportifs... Je me souviens notamment de la détresse que j'ai ressentie à l'occasion du carton rouge reçu par Zinédine Zidane en finale de la coupe du monde de football 2006, de ma terrible déception lors de la défaite de Roger Federer en finale du tournoi de Wimbledon 2008 ou de mon désespoir lié à l'échec du Liverpool Football Club dans la conquête du titre de champion d'Angleterre en 2014. Pourtant, tous ces événements étaient dérisoires comparés à l'agonie de la nature et à l'anéantissement des vivants ! Qu'il m'a fallu du temps afin de *pleinement* comprendre que ces distractions m'empêchaient de regarder la réalité en face...

186Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 25.

187Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 261. L'historien complète ailleurs : « […] Les hommes excellent à croire des choses contradictoires. » Dans Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 261.

188Cité dans Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 334. S'il est, par exemple, tout à fait clair que bon nombres d'êtres humains souhaiteraient résoudre la crise écologique, cela les empêchera-t-il de voyager – et par là même de polluer – l'été prochain ?

189Voir par exemple la vidéo intitulée « Test your awareness : do the test », publiée le 10/03/2008 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=Ahg6qcgoay4.

Pire encore, il m'est même arrivé de me faire un sang d'encre... pour des fictions ! L'équipe SG-1 pouvait-elle résoudre les omniprésentes menaces extraterrestres dans la série *Stargate* ? Les détenus de *Prison Break* allaient-ils parvenir à s'échapper du pénitencier de Fox River ? Qui allait finir sur le trône de fer au sein de l'univers impitoyable de *Game of Thrones* ? Autant de stress et de souci pour des questions *irréelles*, alors que ma propre espèce est *réellement* en route vers l'extinction...

Quand je me retourne sur cette période, je regrette amèrement de ne pas avoir investi mon énergie de l'époque dans la quête de solutions écologiques. Avec le recul, quel manque de discernement ! Le neurobiologiste Sébastien Bohler fournit une explication à cette anomalie : « Nous sommes devenus des obèses informationnels, un phénomène désigné sous le terme d'infobésité […]. »[190] Or, dans ces conditions, il est évidemment très difficile de trier les informations que nous emmagasinons.

**Le défaut de hiérarchisation**

À l'instar de personnages des livres de Fiodor Dostoïevski ou des films d'Akira Kurosawa – voire des deux, si l'on pense à l'adaptation du roman *L'Idiot* par le cinéaste –, nous avons une très grande propension à mal hiérarchiser nos priorités. Comme le note le philosophe Sören Kierkegaard, « […] la crainte d'un danger majeur nous donne le cœur d'en affronter un moindre […]. »[191] Tout se passe en effet comme si la crise écologique nous incitait à répondre à d'autres objectifs, pourtant beaucoup moins prioritaires. George Marshall signale ainsi : « Le changement climatique ne fait toujours pas le poids face à l'économie, au terrorisme ou à d'autres préoccupations pressantes. »[192] Et l'écologiste d'ajouter en ce sens : « La grande majorité des gens ont du mal à admettre ne serait-ce que la gravité du problème. Si on les interroge, ils répondront volontiers aux sondeurs qu'ils se préoccupent de la question mais [en fait] ils n'y pensent pas plus que ça et n'en parlent que rarement, voire jamais. » À force d'avancer la tête dans le guidon, on ne voit même plus le mur qui se profile devant nous...

Pourtant, nous savons que la crise écologique est un problème d'une incommensurable ampleur. Il s'agit, en effet, du « plus grand défi de l'histoire de l'humanité », pour reprendre le titre d'une tribune publiée en 2018 – par l'actrice Juliette Binoche et l'astrophysicien Aurélien Barrau[193]. Cette pétition, signée par 200 personnalités – scientifiques, artistes, philosophes... – du monde entier, se conclut en sus par un jugement sans faille vis-à-vis de la crise : « C'est une question de survie. Elle ne peut, par essence, pas être considérée comme secondaire. De très nombreux autres combats sont légitimes. Mais si celui-ci est perdu, aucun ne pourra plus être mené. » Il nous faut donc réaliser que les enjeux écologiques ne sont pas un problème parmi d'autres mais *le* problème qui surplombe tous les autres.

190Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019, p. 127.
191Kierkegaard Sören, *Traité du désespoir*, Gallimard, Paris, 1949 (1849), p. 58.
192Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), pp. 89-241.
193Barrau Aurélien & Binoche Juliette, « Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité », *Le Monde*, publié le 03/09/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/09/03/le-plus-grand-defi-de-l-histoire-de-l-humanite-l-appel-de-200-personnalites-pour-sauver-la-planete_5349380_3232.html.

Il m'arrive, par exemple, de déplorer que parmi les personnes les plus intelligentes qui m'entourent, peu consacrent leur talent à l'écologie... Il est inutile – voire contre-productif – de disposer d'un outil sans en faire bon usage. En l'occurrence, la question est : à quoi dédions-nous notre intelligence ?

Le temps est en conséquence venu de hiérarchiser nos priorités : toutes nos préoccupations valent, mais toutes ne se valent pas. La préservation de la nature et la survie des vivants doivent l'emporter sur tous nos soucis quotidiens et requérir la majeure partie – voire la totalité – de notre temps et de notre énergie... Lorsque « notre maison brûle »[194], nous arrêtons spontanément nos activités et nous éteignons l'incendie ou – à défaut – nous filons en vue d'échapper aux flammes. Dans le cas présent, nous n'avons pas la possibilité de déguerpir, de nous soustraire au feu dévastateur du réchauffement. Il nous faut donc œuvrer de toute urgence à la pérennisation de la vie sur Terre.

Malheureusement, l'épidémie du narcissisme – doublée de l'effroyable tyrannie du paraître – nous invite à nous placer égoïstement au centre de nos propres préoccupations, à nous faire perdre de vue l'essentiel pour nous focaliser sur l'accessoire, à l'heure même où la nature périclite. Cessons donc la folie consistant à rechercher davantage de confort et quittons notre torpeur, pour enfin nous tourner vers l'indispensable, comme nous y invite – *via* une question rhétorique – le grand généticien Albert Jacquard : « Sur le *Titanic* en train de sombrer, est-il raisonnable de consacrer beaucoup d'efforts et d'intelligence à obtenir une meilleure cabine ? »[195]

**La diversion curarisante**

Le défaut de hiérarchisation individuel se manifeste également à l'échelle globale. Nous avons en effet tendance à nous focaliser sur des problèmes – importants mais – bien moins graves que la crise environnementale, tels que le terrorisme. Yuval Noah Harari nous éclaire, puis nous interroge :

> « Les terroristes sont maîtres dans l'art de manipuler les esprits. Ils tuent très peu, mais n'en réussissent pas moins à terrifier des milliards de gens et font trembler d'immenses appareils politiques tels que l'Union européenne ou les États-Unis. Depuis le 11 septembre 2001, les terroristes ont tué chaque année une cinquantaine de personnes dans l'Union européenne, une dizaine aux États-Unis et autour de sept en Chine, soit un total de 25.000 dans le monde (pour la plupart en Irak, en Afghanistan, au Pakistan, au Nigeria et en Syrie). En revanche, les accidents de la circulation tuent autour de 80.000 Européens, 40.000 Américains, 270.000 Chinois – au total 1,25 millions de gens. Le diabète et le niveau élevé de sucre tuent jusqu'à 3,5 millions de gens chaque année, la pollution de l'air autour de 7 millions. Dès lors, pourquoi craindre le terrorisme plus que le sucre ? Pourquoi des gouvernements perdent-ils les élections à la suite d'attentats sporadiques mais pas à cause de la pollution chronique de l'air ? »[196]

194Formule employée par Jacques Chirac lors du 4ème Sommet de la Terre, le 02/09/2002. Vidéo publiée le 02/09/2002 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=WgrHr-MOVBI.
195Jacquard Albert, *J'accuse l'économie triomphante*, Calmann-Lévy, Paris, 1995, p. 11.
196Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXIe siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 177.

Ainsi, s'il représente un péril indéniable et parfaitement intolérable, le terrorisme n'a coûté la vie « qu'à » environ 16.000 personnes sur *toute l'année* 2018[197], chiffre équivalent au nombre d'enfants qui meurent de faim *chaque jour* sur Terre... Qui plus est, si chaque vie perdue constitue bien sûr un drame absolu, le nombre de victimes liées aux actes terroristes dans le monde diminue depuis 2015, à l'inverse des décès relatifs aux désastres écologiques, qui augmentent de façon alarmante... Et c'est pourquoi Lester Brown insiste :

> « Pour gérer plusieurs menaces simultanément, il faut établir des priorités. Le terrorisme est une de ces menaces, sans l'ombre d'un doute. Mais ce n'est pas, et de loin, l'une des menaces principales de ce début de XXI[e] siècle. Les principales menaces sont la croissance démographique, le changement climatique, la pauvreté, la raréfaction de l'eau, le renchérissement du pétrole et une éventuelle hausse des prix des denrées alimentaires, chacun de ces facteurs pouvant conduire à une instabilité politique sans précédent. »[198]

Pire, pour le philosophe Fabian Scheidler, le terrorisme serait même instrumentalisé : « La peur du terrorisme a été éminemment utile pour détourner l'attention des dangers bien plus menaçants qui n'émanent pas d'un Orient fantasmé comme barbare, mais du cœur de la civilisation occidentale : l'effondrement de la biosphère et la menace croissante d'une guerre nucléaire. »[199] Quoi qu'il en soit, Yuval Harari relève que cette focalisation outrancière[200] pourrait rapidement s'avérer délictueuse sur le plan écologique :

> « L'argent, le temps et le capital politique investis pour combattre le terrorisme ne l'ont pas été dans la lutte contre le réchauffement climatique, le sida et la pauvreté, pour apporter la paix et la prospérité dans l'Afrique subsaharienne ou pour forger de meilleurs liens avec la Russie et la Chine. Si New York ou Londres finit par être submergée par l'océan Atlantique, ou si les tensions avec la Russie débouchent sur une guerre ouverte, Bush, Blair et Obama pourraient se voir reprocher de s'être concentrés sur le mauvais front. »[201]

197 Rousset Alexandre, « Le terrorisme a fait moins de victimes en 2018 », *Les Échos*, publié le 20/11/2019 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lesechos.fr/monde/enjeux-internationaux/le-terrorisme-a-continue-a-reculer-dans-le-monde-en-2018-1149279.

198 Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 307.

199 Scheidler Fabian, *La Fin de la mégamachine*, Seuil, Paris, 2020, p. 515.

200 Lors de son discours au conseil de sécurité de l'ONU le 14 février 2003, Dominique de Villepin déclara notamment : « Nous partageons tous une même priorité, celle de combattre sans merci le terrorisme. Ce combat exige une détermination totale. C'est, depuis la tragédie du 11 septembre, l'une de nos responsabilités premières devant nos peuples. » Dans Labiausse Kevin, *Les Grands discours de l'histoire*, Librio, Paris, 2008, p. 89.

201 Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI[e] siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 186. L'auteur ajoute une analogie : « Les terroristes ressemblent donc à une mouche qui essaie de détruire un magasin de porcelaines. Elle est si faible qu'elle ne peut pas même déplacer une tasse de thé. Alors comment fait-elle ? Elle trouve un taureau, se glisse dans son oreille et se met à vrombir. Le taureau panique, s'énerve et détruit le magasin. C'est ce qui est arrivé après le 11-Septembre, quand les fondamentalistes islamiques ont incité le taureau américain à détruire le magasin de porcelaines au Moyen-Orient. Ils prospèrent désormais dans les décombres. Il ne manque pas de taureaux colériques dans le monde. » Dans Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI[e] siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 179.

**La contagion inertielle**

L'une des particularités de la civilisation humaine actuelle consiste à faire passer le *construit* pour un *donné*... Autrement dit, nous avons la fausse impression que la société dans laquelle nous vivons ne pourrait être autre. D'où l'importance, aux yeux de Yuval Harari, d'étudier l'histoire « pour élargir nos horizons, comprendre que notre situation actuelle n'est ni naturelle ni inévitable et que, de ce fait, les possibilités qui nous sont ouvertes sont bien plus nombreuses que nous ne l'imaginons. »[202] Nous pouvons, en ce sens, « réintroduire de la contingence »[203] dans la construction que constitue la civilisation (et qui est, par définition, non immuable). En résumé, « ce qui est créé par l'homme peut être changé par l'homme. »[204] Malheureusement, la moindre amorce de modification est très souvent perçue comme une folie, comme si rien ne pouvait altérer le modèle dominant... « Du sein de ce que nous percevons et mémorisons, nous allons même jusqu'à écarter comme illusoire et négligeable ce qui ne saurait correspondre à l'architecture du monde que nous construisons », écrivait le philosophe Nelson Goodman[205]. Le sociologue Roger Caillois décrit quant à lui cette conjoncture comme suit :

> « La société, la nature sont censées reposer sur le maintien d'un ordre universel, protégé par de multiples interdits qui assurent l'intégrité des institutions, la régularité des phénomènes. Tout ce qui paraît garantir leur santé, leur stabilité est regardé comme saint, tout ce qui semble la compromettre comme sacrilège. Le mélange et l'excès, l'innovation et le changement sont également redoutés. Ils se présentent comme des éléments d'usure ou de ruine. »[206]

Par conséquent, la confusion entre le *donné* naturel et le *construit* culturel génère de l'inertie, dans le sens où aucune modification ne paraît possible, ni même souhaitable... Auteurs d'un livre intitulé *Radicalité*, Cédric Biagini, Guillaume Carnino et Patrick Marcolini remarquent conjointement que « […] la civilisation actuelle ne peut se maintenir qu'au prix d'une *anesthésie* de la plupart de nos contemporains – anesthésie qu'entretient paradoxalement une accoutumance aux chocs de plus en plus répétés de la vie quotidienne. »[207] Pour prendre un exemple extrême, la faim dans le monde est aujourd'hui ressentie comme un phénomène presque « normal », à tel point que les images de jeunes enfants mourant d'inanition sont pratiquement inopérantes sur nos cerveaux. La contagion inertielle est ainsi chevillée au fait que « personne ne s'en offusque parce que personne ne s'en offusque ». En d'autres termes, nous nous retrouvons coincés dans un cercle vicieux au sein duquel les inactions de nos contemporains justifient notre propre inaction, et inversement... Le paradigme dans lequel nous nous enkystons est pourtant à l'origine – entre autres – de l'effondrement biologique global.

202Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 284.
203J'emprunte cette expression à l'astrophysicien et philosophe Aurélien Barrau.
204Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), p. 171.
205Goodman Nelson, *Manières de faire des mondes*, Gallimard, Paris, 2006 (1978), p. 33.
206Caillois Roger, *L'Homme et le sacré*, Gallimard, Paris, 1950, p. 171.
207Biagini Cédric, Carnino Guillaume & Marcolini Patrick, *Radicalité*, L'échappée, Montreuil, 2013, p. 21.

**La double réalité**

Schématiquement, la majorité d'entre nous vivent dans deux réalités se superposant extrêmement mal, dans la mesure où elles sont presque parfaitement étrangères l'une à l'autre... et incompatibles : d'une part une *réalité naturelle* dans laquelle nous causons la 6ème extinction massive et tuons 50.000 animaux par seconde – notamment – ; et d'autre part une *réalité anthropique*, construction culturelle factice et hors-sol. Le drame est que notre quotidien nous éloigne sans cesse de la première, tout en nous faisant adhérer à la seconde. En termes kantiens, nous balayons l'*a priori* biologique et vital au profit d'un *a posteriori* mortifère. Ici encore, Yuval Harari fait parler son érudition historique :

> « Depuis la Révolution cognitive, les Sapiens ont […] vécu dans une double réalité. D'un côté, la réalité objective des rivières, des arbres et des lions ; de l'autre, la réalité imaginaire des dieux, des nations et des sociétés. Au fil du temps, la réalité imaginaire est devenue toujours plus puissante, au point que de nos jours la survie même des rivières, des arbres et des lions dépend de la grâce des entités imaginaires comme le Dieu Tout-Puissant, les États-Unis ou Google. »[208]

Cela tient en partie au fait que notre civilisation ne sait plus véritablement quelle est sa place dans l'espace – vis-à-vis de l'immensité de l'univers – ni dans le temps – vis-à-vis des durées géologiques et du *miracle fragile* que constitue l'apparition de la vie sur Terre... Pour l'écologiste Anne Frémaux, deux mondes se confrontent donc dans notre vie :

> « Nous avons voté Vert aux dernières élections, nous avons regardé, un peu émus, la banquise fondre dans les films de Yann Arthus-Bertrand et de Nicolas Hulot, nous avons eu une pensée triste pour les ours polaires qui sont en train de disparaître, pour les indigents qui se nourrissent des détritus des autres, pour ces mers et ces océans qui seront bientôt sans poissons, puis, nous sommes retournés à nos occupations quotidiennes : le travail, les enfants, les prochaines vacances ou les licenciements. Tout cela paraît fort loin de nous. C'est un peu comme lorsque l'on s'attendrit sur un clochard dans la rue : son monde n'est pas le mien. La pollution, la destruction des écosystèmes ne me concernent pas. Après tout, quelles répercussions cela a-t-il dans ma vie quotidienne ? Je ne vois rien venir... »[209]

208Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 45. D'une manière plus poétique, le chamane Don Miguel Ruiz constate : « Les humains rêvent en permanence. Avant notre naissance, les humains nous précédant ont créé un grand rêve extérieur que l'on appelle le rêve de la société [...] résultant des milliards de rêves personnels plus petits qui, ensemble, forment le rêve d'une famille, le rêve d'une communauté, le rêve d'une ville, le rêve d'un pays, et finalement le rêve de toute l'humanité. [Aussi,] où que nous regardions, tout ce que nous voyons est la vérité, mais les accords que nous avons conclus et les croyances que nous entretenons nous privent d'yeux pour la voir. Nous ne voyons pas la vérité, parce que nous sommes aveugles, en raison des fausses croyances encombrant notre esprit. » Dans Ruiz Don Miguel, *Les Quatre accords toltèques*, Jouvence, Saint-Julien-en-Genevois, 2005 (1997), pp. 19-28.

209Frémaux Anne, *La Nécessité d'une écologie radicale*, Sang de la Terre, Paris, 2013, p. 171. Peter Sloterdijk écrit ici : « Les individus ne s'accommodent pratiquement jamais de la réalité sans la mêler de déréalisation. La déréalisation incroyante fait elle aussi à peine la distinction entre passé et futur : que la catastrophe soit une catastrophe passée dont on aurait dû tirer la leçon, ou une catastrophe à venir que l'on pourrait éviter avec les moyens appropriés, la volonté de ne pas croire trouve toujours les moyens d'apprêter les choses de telle sorte que l'on atteigne le degré souhaité de déréalisation. » Dans Sloterdijk Peter, *Tu dois changer ta vie*, Libella, Paris, 2011 (2009), p. 636.

L'agroécologiste Pierre Rabhi regrette donc ce tiraillement du réel : « Il est rare que nous sachions concrètement d'où viennent les objets dont nous usons. Et même la nourriture que nous ingérons semble transiter clandestinement et anonymement à travers nos intestins. Tout devient virtuel et aggrave notre déconnexion de la réalité. »[210] Et le philosophe de compléter : « [Nous sommes] dans l'urgence de concilier et de réconcilier l'histoire humaine avec les fondements naturels dans lesquels elle s'inscrit irrévocablement. Nul ne peut nier que ces deux réalités sont plus que jamais divergentes et antagonistes. »[211] Malheureusement, de nombreux biais cognitifs nous contraignent à la passivité.

**La force de l'habitude**

Pour le philosophe Étienne de La Boétie – dans son *Discours de la servitude volontaire* –, l'un des motifs qui nous conduit à ne pas modifier un comportement délétère est, tout simplement, l'emprise que nos « habitudes » ont sur nous-mêmes : « Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues, si frêles, qu'elles ne peuvent résister au moindre choc d'une habitude contraire. »[212] Dit avec d'autres mots, nous pouvons avoir l'intuition de ce qu'il est nécessaire de faire et/ou de mettre en place, mais en de nombreuses circonstances, nos assuétudes – qu'elles soient comportementales, alimentaires, migratoires... – ont bien souvent raison de nos velléités de changement.

Cela se manifeste notamment lorsqu'un être humain sait que manger du cadavre animal est néfaste pour la nature mais continue cependant à se nourrir de viande par simple habitude, ou encore quand il a conscience de la nécessité de réduire son empreinte carbone, mais préfère cependant continuer à utiliser son automobile, au lieu de rouler à bicyclette, pour effectuer de courts trajets. Professeure de psychologie à Princeton, Elke Weber explique ainsi : « Nombre de nos comportements nocifs pour la planète sont des habitudes, parfois mauvaises. Et les habitudes ont la peau dure. »[213] Le cinéaste Cyril Dion (notamment réalisateur de *Demain*, 2015) corrobore :

> « Globalement, nous, écologistes, ne parvenons pas à faire passer notre message. Du moins pas suffisamment. Malgré tous nos efforts la situation ne cesse de se dégrader, à une vitesse étourdissante. […] La destruction va toujours plus vite que la régénération. Infiniment plus vite. Nous dormons. De temps à autre, l'ampleur de la catastrophe nous saisit, puis le quotidien reprend son cours. Inexorablement. Car nous aimons ce monde matérialiste. En tout cas, nous y sommes habitués. Tellement habitués que nous ne savons plus vivre autrement. »[214]

La force de l'habitude est démesurément élevée, y compris chez les mieux informés d'entre nous, comme le repère le professeur de psychologie sociale Fabien Girandola :

210Dans Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 62.
211Rabhi Pierre, *La Part du colibri*, L'Aube, La Tour-d'Aigues, 2018 (2014), pp. 27-28.
212La Boétie Étienne de, *Discours de la servitude volontaire*, Institut Coppet, Paris, 2011 (1574-1576), p. 9.
213Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 181.
214Dion Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Actes Sud, Arles, 2018, pp. 12-13.

> « En 2018, une étude de terrain réalisée par Lorraine Whitmarsh, de l'université de Cardiff, au Royaume-Uni, et ses collaborateurs fait état de résultats surprenants. Même si les chercheurs interrogés (1408 chercheurs représentant 30 universités dans le monde entier), travaillant sur le changement climatique, expriment l'intention de réduire leur nombre de déplacements professionnels en avion, il n'en est rien dans les faits. Ces chercheurs utilisent plus ce moyen de transport que ceux ne travaillant pas sur le climat. Et les plus âgés, qui ont souvent la plus grande expertise sur le sujet, en font un usage plus grand encore. Ici aussi, l'intention de réduire ses voyages professionnels en avion même chez les scientifiques ne prédit pas le comportement qui lui est conforme. »[215]

Autrement dit, même parmi les scientifiques les plus éclairés, l'habitude individuelle supplante la connaissance des désagréments collectifs liés au réchauffement climatique. Nous sommes capables de protester en faveur de régimes sociaux, « mais non contre les voitures, les avions et les centrales qui sont déjà profondément ancrés dans [notre] vie. »[216] Le psychologue Daniel Kahneman fait donc preuve de pessimisme : « Peu importent les efforts de sensibilisation psychologiques […], les gens ne sont pas prêts à voir baisser leur niveau de vie. En un mot : il n'y a pas beaucoup d'espoir. »[217]

Nous souffrons, en dernière analyse, du « syndrome de la grenouille »... D'après des observations supposées, si une grenouille se retrouve soudainement immergée au sein d'un récipient rempli d'eau bouillante, elle bondit immédiatement pour se mettre hors de danger. En revanche, si elle est placée dans un environnement aquatique tempéré qui se réchauffe petit à petit, l'amphibienne s'habitue à la chaleur et finit par mourir ébouillantée... C'est exactement ce qui semble nous arriver, en particulier vis-à-vis du bouleversement du climat. Toutefois, je montrerai plus loin – en troisième et quatrième parties d'ouvrage – que malgré notre habituation suicidaire, il nous est encore possible de changer le cours des évènements.

**La fidélité aux comportements passés**

À l'habitude inconsciente peut parfois se conjuguer une forme de résistance tout à fait consciente et volontaire[218] – et qui se distingue, par là même, de l'habitude proprement dite. Il peut ainsi parfois arriver qu'un changement de comportement soit très difficile à accepter pour l'être humain qui en est à la fois l'auteur et « la victime ». En effet, modifier notre rapport au monde revient non seulement à évoluer (à compter du présent vers le futur), mais également – et c'est bien là l'écueil que je souhaite faire ressortir – à remettre en cause, voire à renier nos propres attitudes passées.

215Girandola Fabien, « Climat : les raisons de l'inaction », *Cerveau & Psycho*, n°104, 11/2018, p. 73.

216Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 102. Plus loin dans son ouvrage (p. 124), l'auteur ajoute : « Impossible de se percevoir comme un spectateur innocent quand on a, en toute connaissance de cause, accepté de participer au crime. Le changement climatique, lui, n'est jamais présenté comme un choix. Notre utilisation de l'énergie et du pétrole est automatique ou parfaitement intégrée à notre quotidien. » Je complète le propos de George Marshall en notifiant que chaque seconde, trois nouvelles voitures sont vendues dans le monde.

217Cité dans Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 107.

218Précisons que si cette attitude peut être consciente, elle peut aussi s'avérer – au moins partiellement – inconsciente.

Par exemple, devenir « végétalien » n'implique pas uniquement d'adopter un mode d'alimentation différent pour l'avenir, mais également de « dénigrer » notre propre relation antérieure aux animaux, ainsi que celle de nos ancêtres si ceux-ci mangeaient de la viande. D'où une forme de culpabilité, de déloyauté à leur égard, voire de perte d'identité. De la même façon, intégrer un élément aussi crucial que l'écologie dans notre vie – pas simplement en effectuant un tri sélectif, mais en lui accordant la vraie place qu'elle mérite (c'est-à-dire la plus élevée dans l'échelle des valeurs) – peut s'avérer aussi angoissant que paralysant, parce qu'une telle prise de position revient (implicitement) à reconnaître que nous vivions jusqu'alors – peut-être comme nos proches aïeux... – dans l'erreur. Il ne faut sous-estimer ni ce frein, ni notre devoir de passer outre ces réticences, sous peine de payer, dans un futur imminent, nos erreurs passées et présentes. L'avenir dira si nous parvenons à évoluer pour aider nos enfants ou si nous condamnons ces derniers, en restant englués dans la manière d'être au monde de nos parents et de nos contemporains...

Afin d'évoluer, il peut être salutaire de suivre consciemment les différentes étapes du changement énumérées par la psychiatre Elisabeth Kübler-Ross, dans sa « courbe du deuil » : le déni, la peur, la colère, la tristesse, le marchandage et pour finir, l'acceptation, qui conduit à la mise en action teintée de sérénité. En résumé, à mon sens, mieux vaut renoncer à notre fierté et à nos convictions erronées, reconnaître que nous nous sommes trompés, puis modifier notre comportement plutôt que de rester dans le fourvoiement toute notre vie, *a fortiori* quand l'avenir de la vie sur Terre est en jeu.

**L'angoisse de sortir du rang**

Pléthore d'études psychologiques montrent que l'influence de certaines pressions sociales peut être prépondérante au moment de prendre des décisions. Beaucoup d'entre nous semblent en effet prêts à renoncer à partager publiquement une intime conviction en vue d'éviter de paraître excentriques. En particulier, l'expérience de Asch[219] démontre la puissance du conformisme dans nos sociétés comme chez l'être humain en général. En ce qui concerne la crise environnementale, George Marshall met en lumière la « chambre d'écho »[220], dont il définit le fonctionnement : « Nous imitons les gens qui nous entourent. […] C'est l'une des caractéristiques les plus fascinantes de l'effet du témoin […] : plus le problème est connu par d'autres (supposons-nous), plus nous faisons abstraction de notre bon sens et observons les comportements autour de nous pour savoir comment réagir. »[221]

219L'expérience consiste à présenter des traits de différentes tailles à un groupe de personnes, parmi lesquelles figurent plusieurs complices et un seul véritable sujet (qui ignore que ses voisins sont complices de l'expérimentateur), puis à leur demander quels traits sont les plus courts et/ou les plus longs. Lorsqu'il entend les autres participants se tromper chacun leur tour concernant la longueur d'un trait, le sujet en vient rapidement à douter de sa propre perception, puis suit leur « avis » dans 37% des cas. Source : Asch Solomon, « Effects of group pressure upon the modification and distortion of judgments », dans Guetzkow H. (ed.) *Groups, leadership and men*, Carnegie Press, Pittsburgh, 1951, disponible le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.gwern.net/docs/psychology/1952-asch.pdf. Vidéo publiée le 22/09/2010 et disponible le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=7AyM2PH3_Qk.

220Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 64.

221*Ibid.*, pp. 60-61.

Le délire conformiste est pourtant sévèrement critiqué par de nombreux penseurs, comme le poète Ralph Waldo Emerson : « La vertu la plus prisée est le conformisme. Elle n'a qu'aversion pour la confiance en soi. Elle n'aime pas les réalités et les créateurs, mais les noms et les usagers. Celui qui voudrait être un homme doit être non conformiste. »[222] Professeur en « science de l'individu », Todd Rose déplore par suite que « l'excellence se voit trop rarement accorder la priorité sur la conformité au système. »[223] Et le généticien Albert Jacquard de pousser la critique un brin plus loin en avançant que « plus on est conformiste, plus on est dangereux. »[224]

Il est effectivement clair que de nombreux progrès – presque la totalité des avancées – de l'histoire de l'humanité ont été instaurés par des individus situés, d'une façon ou d'une autre, à la marge de la société. C'est, en tout cas, ce que repère l'anthropologue Margaret Mead : « Ne doutez jamais qu'un petit groupe de citoyens engagés et réfléchis puisse changer le monde. En réalité, cela se passe toujours de cette manière. »[225] Consacrer notre vie à l'écologie est aujourd'hui perçu comme tout à fait marginal par la plupart des êtres humains, qui fonctionnent tel que le monde extérieur leur dit de fonctionner – j'y reviendrai. Mais en nous alliant dans l'optique de pérenniser la nature – comme je le montrerai dans la quatrième partie de ce livre –, nous prenons le joli risque d'être des pionniers, à l'instar du premier poisson sorti de l'eau pour partir à la conquête de la terre ferme.

Pour synthétiser mon point de vue sur la question, il vaut mieux essayer quelque chose d'original, quitte à avoir tort tout seul, plutôt que de rester dans la norme et d'avoir tort... comme tout le monde.

**Le culte aveugle de la modération**

Au sujet de la crise écologique à laquelle nous faisons face, il est navrant d'observer des humains s'enferrer dans la doctrine de la modération[226]. La célèbre formule « *in medio stat virtus* » touche ici ses limites... Aussi, quand Aristote prétend que « la tempérance et le courage se perdent également, soit par l'excès, soit par le défaut, et qu'ils ne subsistent que dans la modération »[227], il paraît omettre un peu vite qu'en certaines circonstances – extrêmes la majorité du temps, certes, mais la disparition de la vie en est l'illustration parfaite –, notre salut se situe dans la démesure. C'est notamment ce que mettait en lumière le vénérable samouraï Jōchō Yamamoto : « Une chose faite avec modération peut être jugée insuffisante. Il faut 'en faire trop' pour ne pas commettre d'erreur. C'est ce type de principe qu'il ne faut pas oublier. »[228] Malheureusement, notre « culture de l'entre-deux » s'avère terriblement prégnante et, par là même, incroyablement suicidaire vis-à-vis des choix que nous avons à effectuer.

222Emerson Ralph Waldo, *La Confiance en soi*, Rivages, Paris, 2000, p. 90.
223Rose Todd, *La Tyrannie de la norme*, Belfond, Paris, 2017 (2016), p. 88.
224Interview accordée à l'émission « Noms de dieux » diffusée sur la RTBF. Vidéo publiée le 13/09/2013 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=9v9updAv018.
225Citée dans Federau Alexander (dir.), *Les Transitions écologiques*, Jouvence, Archamps, 2018, p. 8.
226Si possible, je consacrerai prochainement un ouvrage à cette question.
227Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Librairie générale française, Paris, 1992 (330 av. J.-C.), II, II, ɡ7, pp. 81-82.
228Yamamoto Jōchō, *Hagakure*, Guy Trédaniel, Paris, 1999 (1716), p. 52.

En l'occurrence, comme l'écrit la militante écologiste Greta Thunberg, invectivant à cette occasion les politiques ainsi que les citoyens du monde entier : « Vous dites que rien dans la vie n'est jamais blanc ou noir. Mais c'est un mensonge. Un mensonge très dangereux. Soit nous parvenons à éviter un réchauffement de 1,5 degré. Soit non. »[229] Adepte de la logique binaire[230], elle poursuit : « Nous devons utiliser chaque parcelle de notre être pour stopper le changement climatique. »[231] Et l'ancien ministre français de l'écologie, Nicolas Hulot, confirme : « Chaque once de notre énergie, de notre intelligence, devrait être au service de [la vie], puisque pour moi, tout le reste est accessoire. »[232]

En ce sens, toute personne consciente de l'ampleur de la crise écologique se doit de considérer ce défi collectif comme étant son problème existentiel majeur... Dans le cas contraire, elle ne peut tout simplement se déclarer écologiste, hormis sous peine de s'avouer incohérente.

**L'illusion de la compensation**

Des chercheurs en psychologie ont montré que nous avions, en tant qu'êtres humains, une capacité à nous octroyer une bonne conscience dès lors que nous faisons une action positive en marge d'une action négative. C'est notamment la raison pour laquelle l'anthropologue Jean-Pierre Digard critique notre schizophrénie morale à l'endroit des bêtes : « On peut se demander si le fait d'aimer tellement nos animaux de compagnie n'aurait pas finalement pour fonction – une fonction rédemptrice en quelque sorte – de nous déculpabiliser d'élever pour les tuer et les manger, chaque année en France, un milliard d'animaux, toutes espèces confondues : bétail, volaille, etc. Ceux-là, on les ignore, on les méprise, on reste indifférent à leur sort. »[233] On croirait presque lire George Orwell et sa célèbre sentence : « Tous les animaux sont égaux mais certains sont plus égaux que d'autres. »[234]

Dans le domaine des soins apportés à la nature, la compensation joue de la même manière un rôle extrêmement néfaste. En effet, nous imaginons parfois qu'effectuer une action écologique négative, comme prendre l'avion et/ou circuler en voiture, peut être « compensé » par une activité écologique positive[235], telle que le tri sélectif... Nous nous exonérons en conséquence de certains de nos devoirs – tout du moins inconsciemment – et ne nous engageons, de ce fait, jamais pleinement sur le terrain écologique, car nous estimons de façon relativement hypocrite – et/ou erronée – que nous en faisons déjà suffisamment. Or, comme nous l'avons vu, c'est très loin d'être le cas...

229Thunberg Greta, *Rejoignez-nous*, Calmann-Lévy, Paris, 2019, p. 18. Comme je l'ai précisé plus haut, la limite de 1,5 degré est aujourd'hui obsolète.

230La logique binaire est un outil de base de l'électronique numérique. Seuls deux états y sont possibles : 0 ou 1, ce qui rejoint l'idée de disjonction exclusive et d'opposition entre les termes noir et blanc évoquée ici par Greta Thunberg.

231Thunberg Greta, *Rejoignez-nous*, Calmann-Lévy, Paris, 2019, p. 25.

232Hulot Nicolas & Lièvre Jean-Albert, *Le Syndrome du Titanic*, 2009.

233Cyrulnik Boris, Digard Jean-Pierre, Matignon Karine Lou & Picq Pascal, *La Plus belle histoire des animaux*, Seuil, Paris, 2000, p. 146.

234Orwell George, *La Ferme des animaux*, Champ Libre, 1981 (1945), p. 144.

235Hope Aimie & al., « The role of compensatory beliefs in rationalizing environmentally detrimental behaviors », *Sheffield Hallam University*, publié le 25/07/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : http://shura.shu.ac.uk/16034/.

Un autre problème dérive directement du mécanisme de compensation, tout en l'amplifiant : nous croyons parfois – à tort – qu'il existe des « empreintes écologiques négatives », comme lorsque nous consommons des produits « respectueux de l'environnement » et/ou portant la mention « durable ». Les chercheurs Linda Langeborg et Patrik Sörqvist rappellent dès lors judicieusement qu'en réalité, « toute consommation cause des dommages permanents à l'environnement, et les options vertes sont au mieux moins nocives plutôt que restauratives. »[236] Autrement dit, non seulement la compensation relève d'une flagrante dissonance cognitive[237], mais il est de surcroît nécessaire de rappeler que *tout* acte de consommation est préjudiciable à la nature. Malheureusement, dans ce domaine tout comme dans de nombreux autres, nous sommes devenus experts dans l'art de nous raconter des histoires.

**L'emprise de la fiction sur le réel**

En tant qu'explorateur du désert et admirateur du calme, Théodore Monod a logiquement porté un regard très critique sur les images omniprésentes dans nos sociétés : « Télévision et cinéma sont des écrans derrière lesquels la réalité finit par avoir moins de saveur et de consistance que la fiction. »[238] Michel Onfray corrobore en évoquant la tendance du septième art au « révisionnisme esthétique » :

> « L'invention du cinéma a modifié notre rapport au monde et notre rapport au réel, à la réalité. […] Il y a un moment donné où quand on a effacé le réel, quand on a dit que la fiction était plus réelle que le réel, alors finalement, on ne sait plus ce qu'est le réel. On est perdu. Et il y a nombre d'enfants aujourd'hui qui sont perdus parce qu'ils ont été nourris au lait du virtuel. […] Un siècle de cinéma – et ajoutons un siècle de télévision – a contribué à brouiller les repères entre le réel et la fiction […]. Quand l'histoire est considérée comme une quantité négligeable, la fiction fait la loi. »[239]

Afin de défendre sa thèse, le philosophe cite notamment le long-métrage *Amadeus* (Forman Milos, 1984), faisant faussement passer Mozart pour un pétomane. Nous pourrions d'ailleurs multiplier les exemples. En tant que passionné de cinéma, j'ai longtemps cru certaines légendes véhiculées par des films, comme celle des *Incorruptibles* (De Palma Brian, 1987), qui donne des rôles très importants à des personnages fictifs mais ne fait, à l'inverse, guère mention de l'agent du fisc Frank Wilson, qui a pourtant réellement permis d'arrêter Al Capone.

---

236 Langeborg Linda & Sörqvist Patrik, « Why people harm the environment although they try to treat it well : an evolutionary-cognitive perspective on climate compensation », *Frontiers in psychology*, publié le 04/03/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://doi.org/10.3389/fpsyg.2019.00348. Voir également : Fragnière Augustin, *La Compensation carbone, illusion ou solution*, PUF, Paris, 2009.

237 Sans même évoquer le fait que certains gestes sont infiniment plus nocifs que d'autres. Par exemple, Gregory Norris rappelle : « Un simple aller-retour en avion entre l'Inde et les États-Unis aura le même impact environnemental que la fabrication d'un million de sacs en plastique. » Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 90.

238 Monod Théodore, *Révérence à la vie*, Grasset, Paris, 1999, p. 20.

239 Onfray Michel, « Quelle est la répercussion du cinéma sur le peuple du 21ème siècle ? » Vidéo publiée le 27/02/2016 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=GW9qRWk6qcs.

Bien sûr, il n'est pas ici question d'incriminer les conteurs d'histoire qui maquillent le réel pour le rendre plus attractif à l'image. D'ailleurs, il est impossible de réaliser une œuvre basée sur des faits réels en demeurant 100% fidèle à la réalité... En ce sens, comme le relève Jean-Luc Godard : « Tous les grands films de fiction tendent au documentaire, comme tous les grands documentaires tendent à la fiction. Et qui opte à fond pour l'un trouve nécessairement l'autre au bout du chemin. »[240] En bref, le problème n'est pas tant le travestissement du réel par les cinéastes que notre propre propension à adhérer à la fiction et à perdre de vue le réel. Pour quel motif ? Yuval Harari répond :

> « Nous autres, humains, avons conquis le monde grâce à notre capacité à créer des fictions et à y croire. Nous sommes donc particulièrement peu doués pour faire la différence entre fiction et réalité. L'oubli de cette différence était donc pour nous une affaire de survie. Si vous tenez néanmoins à connaître la différence, il faut partir de la souffrance. Rien au monde n'est en effet plus réel que la souffrance. »[241]

En conséquence, nous pourrions malheureusement réapprendre la différence entre fiction et réalité assez rapidement. Les catastrophes écologiques à venir généreront effectivement de plus en plus de souffrances sur l'ensemble de la planète et – si nous ne faisons rien dans le but de les éviter – nous reconnecteront immanquablement au réel. George Marshall confirme cependant que pour l'heure, la fiction fait bel et bien la loi dans nos esprits :

> « […] Des données scientifiques rationnelles n'ont pas forcément le dessus sur un récit convaincant qui s'écrit dans le registre de l'émotion, et dans lequel les gens retrouvent leurs valeurs fondamentales. […] Ces perceptions culturelles deviennent extrêmement fortes et ne peuvent être écartées par de nouveaux arguments scientifiques. [Par exemple,] les informations communiquées par notre famille, nos amis et ceux qui, à nos yeux, nous ressemblent (nos pairs) peuvent avoir bien plus d'influence sur nos opinions que les sonnettes d'alarme tirées par les experts. »[242]

Il ne faut, soit dit en passant, pas négliger le « biais de confirmation », consistant à privilégier les informations qui renforcent nos idées préconçues[243]. En sus, une légende attrayante visionnée sur un écran a dans notre esprit potentiellement plus de poids qu'un récit centré sur des faits réels, ce qui, à la longue, tend à brouiller les frontières entre fiction et réalité, sur le plan individuel comme à titre collectif. Il peut, dès lors, devenir assez difficile de faire la part des choses entre une affabulation et une information fiable, ce qui doit nous interpeller quant à la perception de la crise écologique :

240Godard Jean-Luc, *Jean-Luc Godard par Jean-Luc Godard*, L'Étoile/Les Cahiers du cinéma, Paris, 1985, p. 144.
241Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXIe siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 325.
242Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 57.
243« Les gens mesurent rarement leur ignorance parce qu'ils s'enferment dans une chambre d'écho d'amis qui partagent leurs opinions et de flux d'actualités à sens unique, où leurs croyances sont constamment renforcées et rarement remises en question. » Dans Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXIe siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 239.

> « L'origine de la scission entre cerveau rationnel et émotionnel est à chercher du côté des frontières historiques qui séparent les sciences, l'art et la religion, et il y a donc un risque, pour les problématiques ancrées dans un seul domaine culturel (comme le changement climatique, qui repose sur la science), qu'elles ne sollicitent pas toute notre cognition. Les experts que j'ai interrogés à ce sujet sont d'avis que nous n'avons toujours pas trouvé le moyen d'impliquer notre cerveau émotionnel dans la question du dérèglement climatique. »[244] « Le changement climatique est, selon moi, exceptionnellement multivalent : ses causes, ses échéances et ses incidences prêtent le flanc à de nombreuses interprétations. [Or,] si le changement climatique peut être interprété de plusieurs façons, nous tendrons à l'interpréter de la manière qui nous arrange le plus. »[245]

Mais si le cinéma et la télévision ont sans doute accentué la prise de pouvoir du fictif sur le réel, d'autres mythes, bien plus anciens, puissants et profonds, dénaturent notre perception de la réalité.

**Les inepties religieuses**

Le commandement que Dieu adresse aux hommes dans la Genèse – « Reproduisez-vous, devenez nombreux, remplissez la terre et soumettez-la ! Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se déplace sur la Terre. »[246] – invite explicitement à percevoir la nature comme une ressource pillable à l'infini. Non contentes d'avoir influencé le saccage de la nature – ce que le Vatican reconnaît[247] – et d'avoir généré de nombreuses guerres, certaines errances religieuses continuent probablement d'influencer[248] notre rapport au monde et d'entraver notre réaction face à la crise écologique – tout en occultant par ailleurs l'identité spinoziste entre Dieu et la nature[249]. Aussi, en Chrétien lucide, l'explorateur Théodore Monod consigne-t-il : « La Bible continue de gouverner notre pensée. Mais elle ne condamne ni la guerre en tant qu'institution, ni l'esclavage, ni la torture, ni la cruauté envers les animaux. Si Jésus avait prêché contre ces maux, les hommes penseraient différemment aujourd'hui. »[250] Peut-être seraient-ils en effet parfois moins enclins à attendre que les solutions tombent du ciel et/ou résultent de l'apparition d'un homme providentiel ?

---

244Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 96.

245*Ibid.*, p. 373. De surcroît, « […] quand la vérité demande trop de minutie, quand elle est trop inégale ou ne s'accorde pas facilement avec d'autres principes, on peut choisir le mensonge le plus proche pourvu qu'il soit raisonnable et éclairant. » Dans Goodman Nelson, *Manières de faire des mondes*, Gallimard, Paris, 2006 (1978), p. 168.

246*La Bible*, Société biblique de Genève, Genève, 2007, Genèse, 1, 28, p. 3.

247« Même le pape François constate dans son encyclique *Laudato si* qu'une 'présentation inadéquate de l'anthropologie chrétienne a pu conduire à soutenir une conception erronée de la relation entre l'être humain et le monde', accusant le 'rêve prométhéen de domination sur le monde'. » Dans Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 139.

248Quand un sachet de thé a longuement infusé, nous avons beau l'extraire de notre tasse, l'eau conserve le goût du thé. Il en va de même avec la religion chrétienne, qui a influencé la culture occidentale, puis l'idéologie capitaliste, et par là même le monde actuel... Mais comme le repère Friedrich Nietzsche, « les choses *qui durent* sont toutes difficiles à voir, à cerner. » Dans Nietzsche Friedrich, *Généalogie de la morale*, Flammarion, Paris, 1996 (1887), I, §8, p. 45.

249Comme évoqué en introduction, aux yeux du philosophe Baruch Spinoza, une seule et même entité désigne la nature et Dieu, ce dernier étant immanent – et non transcendant (comme dans les trois grandes religions monothéistes).

250Monod Théodore, *Le Chercheur d'absolu*, Gallimard, Paris, 1997, p. 35.

**L'attente du messie salvateur**

Revenons quelques instants au septième art. Bercés – pour certains dès notre plus jeune âge – par Hollywood, nous avons déjà vu le monde être sauvé *in extremis* à maintes reprises par des héros au courage sans faille, de l'organisme cybernétique incarné par Arnold Schwarzenegger (*Terminator 2* [Cameron James, 1991]) au pilote aérospatial interprété par Matthew McConaughey (*Interstellar* [Nolan Christopher, 2014]) en passant par le foreur-astronaute joué par Bruce Willis (*Armageddon* [Bay Michael, 1998]), jusqu'aux superhéros inventés le siècle dernier. Notre inconscient est saturé par ces sauveurs de dernière minute... En creux, nous n'avons point besoin de nous soucier de l'état du monde puisque tôt ou tard, X-Men, Avengers, Ligue des Justiciers ou plus sérieusement – encore que – créateurs de technologies salvatrices voleront à notre secours. Malheureusement, la réalité est tout autre : nous sommes seuls face au chaos qui s'amorce.

Comme le note George Marshall, « […] les négociations autour du climat ne font que préparer le drame à venir »[251] et ne nous sauveront en aucune façon. Le fait d'imaginer que les COP organisées par les politiciens du monde entier sont la solution à notre problème est en conséquence illusoire... Quant à l'argument technologique, il est ardemment réfuté par l'historien Yuval Noah Harari :

> « À quel point est-il rationnel de risquer l'avenir de l'humanité en supposant que les futurs chercheurs feront des découvertes insoupçonnées qui sauveront la planète ? La plupart des présidents, ministres et PDG qui dirigent le monde sont des gens très rationnels. Pourquoi sont-ils disposés à faire un tel pari ? Peut-être parce qu'ils ne pensent pas parier sur leur avenir personnel. Même si les choses tournent au pire, et que la science ne peut empêcher le déluge, les ingénieurs pourraient encore construire une arche de Noé high-tech pour la caste supérieure, et laisser les milliards d'autres hommes se noyer. La croyance en cette arche high-tech est actuellement une des plus grosses menaces sur l'avenir de l'humanité et de tout l'écosystème. Les gens qui croient à l'arche high-tech ne devraient pas être en charge de l'écologie mondiale, pour la même raison qu'il ne faut pas confier les armes nucléaires à ceux qui croient à un au-delà céleste. »[252]

En son temps, Fairfield Osborn exprimait déjà des critiques à l'égard du solutionnisme technique :

> « Il est d'ailleurs probable que le plus puissant soporifique dont soit imbibée l'opinion publique vient de la croyance aujourd'hui inconsciemment partagée par nous tous suivant laquelle les miracles de la technologie moderne peuvent suffire à résoudre n'importe quelle difficulté. […] La suprême et impardonnable illusion serait de croire que l'homme puisse trouver un ersatz pour le jeu élémentaire des forces naturelles. »[253]

251Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 264.
252Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 236.
253Osborn Fairfield, *La Planète au pillage*, Actes Sud, Arles, 2008 (1948), pp. 199-200. Voir *Les Apprentis sorciers du climat* (Lévy Pierre-Oscar, 2014) : « [La géo-ingénierie] pourrait être la pire folie jamais commise par l'humanité. »

Autrement dit, non seulement les accords sur le climat et le progrès technologique ne nous aident pas, mais ils entravent de surcroît notre mobilisation... Et les générations futures ne nous sauveront pas non plus : c'est au contraire à nous de leur offrir une planète viable. Il s'avère donc impératif de décoloniser notre imaginaire collectif, dans l'optique de prendre la pleine mesure de notre tragique vulnérabilité et de mettre au point des solutions par nous-mêmes... Comme nous le rappelle le dalaï-lama, les catastrophes en cours ne sont pas stochastiques – produites par le hasard : « L'être humain est responsable de la plupart des problèmes qui détruisent le monde. Il les a créés. C'est donc à lui de trouver des solutions pour les résoudre. »[254] Aussi l'écrivain Georges Bernanos consignait-il avec sagesse : « Dieu n'a pas d'autres mains que les nôtres. »[255]

**L'assimilation aux prophéties millénaristes**

Un phénomène encore bien trop répandu consiste à considérer la crise écologique en général et le réchauffement climatique en particulier comme des équivalents des prédictions de Nostradamus, du calendrier maya ou des prophéties formulées par les Hopis. George Marshall développe cette idée : « Dans les pays occidentaux riches, nous n'avons pas beaucoup d'expériences d'effondrement social ou de catastrophe climatique, mais nous disposons d'une grande bibliothèque mentale, contenant la plupart du temps des histoires bien ficelées, concernant des prophéties de désastre qui ne se sont pas réalisées. Et ce sont elles qui nous viennent plus facilement à l'esprit. »[256]

Le philosophe Peter Sloterdijk, auteur d'un livre en grande partie destiné à éveiller la conscience de son lecteur quant aux questions écologiques (*Tu dois changer ta vie*), corrobore cette thèse :

> « Avant les évolutions fatales, les acteurs, sur la scène politique, s'exercent à l'art de ne pas avoir compris les signes du temps. Les Occidentaux ont acquis, au fil de pratiques culturelles ancrées depuis un bout de temps, un certain rodage dans ce comportement que l'on pourrait qualifier de procrastination universelle : depuis que les Lumières ont rabaissé Dieu au rang de bruit de fond moral de l'univers, ou qu'ils l'ont même proclamé simple fiction, les modernes ont décalé l'expérience du sublime de l'éthique vers l'esthétique. Conformément aux règles du jeu de la culture de masse qui s'installe à partir du début du XIX$^{e}$ siècle, ils ont intégré la conviction que l'on survit sans le moindre dommage à des terreurs que l'on s'est seulement imaginées. À leurs yeux, tous les naufrages ne concernent jamais que les spectateurs, et toutes les catastrophes ne se produisent qu'au nom du sentiment agréable que l'on éprouve lorsque l'on en échappe. Ils en concluent que les menaces ne sont jamais qu'une partie du divertissement, et les mises en garde un élément du spectacle. »[257]

254Barry Catherine, *Sagesse du dalaï-lama*, First, Paris, 2018, p. 140.
255Cité dans Ziegler Jean, *La Faim dans le monde expliquée à mon fils*, Seuil, Paris, 2011 (1999), p. 21.
256Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 237.
257Sloterdijk Peter, *Tu dois changer ta vie*, Libella, Paris, 2011 (2009), p. 637.

À l'image des événements relatés dans la fable d'Ésope intitulée « Le Berger mauvais plaisant »[258] et souvent connue sous le nom du « Garçon qui criait au loup », les humains ont aujourd'hui parfois l'impression – surtout inconsciente – que la crise écologique est un mythe et que rien de dramatique n'est donc à craindre, comme ce fut le cas pour les prophéties évoquées précédemment. La parabole en question peut ainsi nous éclairer :

> « Un berger, qui menait son troupeau assez loin du village, se livrait constamment à la plaisanterie que voici. Il appelait les habitants du village à son secours, en criant que les loups attaquaient ses moutons. Deux ou trois fois les gens du village s'effrayèrent et sortirent précipitamment, puis ils s'en retournèrent mystifiés. Mais à la fin il arriva que des loups se présentèrent réellement. Tandis qu'ils saccageaient le troupeau, le berger appelait au secours les villageois ; mais ceux-ci, s'imaginant qu'il plaisantait comme d'habitude, se soucièrent peu de lui. Il arriva ainsi qu'il perdit ses moutons. […] Les menteurs ne gagnent qu'une chose, c'est de n'être pas crus, même lorsqu'ils disent la vérité. »

Néanmoins, au contraire des prédictions millénaristes – fondées sur des croyances irrationnelles –, l'analyse de la crise écologique s'appuie sur des faits scientifiques incontestables... Il nous faut donc cesser de la relativiser et/ou de la nier pour en prendre toute la mesure. Et nous rappeler qu'au terme de la fable contée par Ésope, les loups attaquent et trucident les moutons du berger.

**Le découragement relatif**

Il peut arriver qu'un « embryon de conscience écologique » prenne racine en nous avant d'avorter, eu égard à l'attitude d'autres êtres humains. C'est ainsi que nous pouvons en arriver à nous demander à quoi bon nous contraindre à effectuer un tri sélectif ou à emprunter les transports en commun pour diminuer notre bilan carbone, alors même que des industriels rejettent simultanément des tonnes de $CO_2$ dans l'atmosphère... Nous sommes en effet très habiles pour déceler et/ou dénoncer les défauts des autres êtres humains, mais bien souvent aveugles ou insensibles à nos propres erreurs.

Un antidote à cette forme d'exaspération se nomme « l'éthique du colibri », dont l'agroécologiste – et philosophe – Pierre Rabhi relate la magnifique allégorie (d'origine amérindienne) :

> « Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt.
> Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre.
> Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu.
> Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : 'Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec des gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu !'
> Et le colibri lui répondit : 'Je le sais, mais je fais ma part.' »[259]

258Ésope, *Fables*, Les Belles Lettres, Paris, 1927, pp. 139-140.
259Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010, p. 127.

**L'optimisme comparatif**

Autre forme de résistance fortement liée à autrui, l'optimisme comparatif est la fâcheuse tendance – pour le moins illusoire... – qui consiste *grosso modo* « à croire que les risques environnementaux sont plus graves pour les autres que pour soi. »[260] Cependant, le philosophe Edgar Morin prévient : « Nous avons désormais un destin commun, parce que nous avons les mêmes menaces, les mêmes problèmes pour tous les humains, c'est-à-dire […] ce danger de mort sur la biosphère et sur nous-même. »[261] Cette stratégie, en majeure partie inconsciente, est par voie de conséquence absolument hors de propos : de même que chacun d'entre nous est concerné par la possibilité de tomber malade, nous sommes tous sous la menace de catastrophes écologiques.

Toutefois, le « biais d'optimisme » est extrêmement prégnant, procédant par ailleurs de ce que les professeurs Élisabeth Rohmer et Abraham Moles nomment la « psychosociologie de l'espace » :

> « Moi, Ici, Maintenant, je suis le centre du monde et toutes choses s'organisent par rapport à moi dans une découverte fonction de mon audace. Un univers égocentré, c'est la base non seulement d'un comportement animal, le substrat biologique d'une pensée humaine spontanée, c'est aussi l'univers de l'enfant, de l'habitant, du prisonnier dans sa cellule, de toutes les situations où l'être, pour ainsi dire, adhère à lui-même sans médiation ni réflexion. […] Un second système d'appréhension sous-tend la connaissance que l'homme s'acquiert de l'espace. […] Le monde y est en effet étendu et illimité, contemplé par un observateur qui n'y habite pas, dans lequel tous les points sont *a priori* équivalents, nul d'entre eux n'y est privilégié au regard de l'observateur. […] Les deux systèmes que nous venons de décrire sont à la fois essentiels et contradictoires ; irréductibles l'un à l'autre, ils se partagent nos pensées d'espace et nous passons de l'un à l'autre dans notre vocabulaire comme dans nos comportements. »[262]

En clair, il y a *moi* – et/ou *nous* – et il y a *les autres*, ce qui reflète très bien notre posture vis-à-vis de l'écologie, comme le résume George Marshall :

> « Nous estimons que les autres fumeurs risquent davantage d'avoir une attaque cardiaque que nous, qu'il y a plus de délits dans les autres quartiers, que les autres conducteurs sont plus susceptibles d'avoir un accident, et, comme je l'ai déjà évoqué, que le prochain gros ouragan passera ailleurs. Ce biais s'applique également à l'environnement. »[263] « […] Lorsqu'on parle de notre extinction, c'est le plus fuyant des 'nous' qui soit. […] Parmi ceux qui utilisent ces formules, personne ne semble envisager sérieusement que leurs proches ou eux-mêmes soient directement menacés […]. »[264]

260Girandola Fabien, « Climat : les raisons de l'inaction », *Cerveau & Psycho*, n°104, 11/2018, p. 71.
261Dans Barougier Pierre & Bourgeois Olivier, *Nous resterons sur Terre*, 2009.
262Moles Abraham & Rohmer Élisabeth, *Psychosociologie de l'espace*, L'Harmattan, Paris, 1998, pp. 29-31.
263Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 110.
264*Ibid.*, p. 341.

Le terme « proche » revêt ici une importance cruciale, car l'optimisme comparatif relève aussi du « biais de proximité » impliquant que nos proches soient également – et de façon tout à fait illusoire – protégés du sort réservé à tous les autres vivants. Et ce biais est étonnamment renforcé par le fait d'avoir... des enfants ! Alors que nous pourrions nous attendre à ce que l'existence d'une progéniture nous responsabilise, il n'en est rien, bien au contraire, comme le note à nouveau George Marshall :

> « Les études comportementales indiquent que les parents ne se préoccupent pas plus du changement climatique que le reste de la population – peut-être même moins, en réalité. Un sondage mené aux États-Unis, au Canada et en Grande-Bretagne a mis en évidence des tendances systématiques : les personnes ayant des enfants estiment que le changement climatique n'est pas si grave, parlent moins de la question et ont beaucoup moins à dire sur la manière de résoudre le problème. Dans l'enquête canadienne, les parents ont 60% de plus de chances que les sondés sans enfants de dire que le changement climatique n'existe pas vraiment. Il y a de bonnes raisons de penser qu'avoir un enfant mobilisera toute une gamme de biais et de stratégies d'évitement. […] Ainsi, le choix de devenir parent nous pousse à écrire une histoire dans laquelle le pronostic global est plus optimiste, nos propres émissions sont moins graves, nous sommes moins vulnérables, et nous acceptons au nom de nos enfants un monde de conséquences extrêmement inégalitaires. Ajoutons qu'il est aussi plus facile, quand on est parent, de se laisser porter par la routine quotidienne des larmes, des rires et de la chasse à la chaussette perdue, et de mettre le changement climatique dans la catégorie de ces sujets épineux qu'on évite. »[265]

Fait tout aussi troublant : nous pourrions naïvement croire que ceux d'entre nous qui ont survécu à une catastrophe environnementale se montrent plus alertes et investis que les autres sur le terrain de la crise écologique. Mais là encore, c'est l'inverse qui se produit :

> « Les phénomènes météorologiques exceptionnels nous donnent […] déjà une idée des raisons pour lesquelles le changement climatique est négligé par les sinistrés. Leurs perceptions sont modifiées par les mécanismes d'adaptation qu'ils déploient individuellement et par les récits collectifs qu'ils bâtissent ensemble. Tous ressentent un désir de normalité et de sécurité, et ne tiennent pas à ce qu'on leur rappelle la menace mondiale qui plane et s'étend au-dessus de leur tête. En reconstruisant leur vie, ils investissent leurs économies et leurs espoirs dans l'idée que la catastrophe naturelle n'était qu'une anomalie. À l'échelle de la communauté, ils font le choix collectif de raconter des récits positifs fondés sur l'entraide et la reconstruction, et de réprimer la délicate question du changement climatique, qui impliquerait de remettre en question leurs valeurs et leur mode de vie. À la réflexion, une communauté en train de se remettre d'une catastrophe climatique est sans doute le contexte social qui se prête le moins aux notions de responsabilité, d'austérité et d'épreuves à surmonter. »[266]

265Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), pp. 311-312.
266*Ibid.*, p. 35.

En ce sens, suivant la logique du dicton « la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit », les personnes frappées par un cataclysme ont généralement tendance à imaginer qu'elles ne le seront plus à nouveau et qu'elles peuvent donc complètement négliger leur investissement dans un combat aussi fondamental que la lutte pour la survie des êtres vivants. En sus, en parallèle de cet optimisme d'ordre « spatial » existe un biais cognitif similaire sur le plan de la temporalité.

**La mise à distance temporelle**

En termes de relativité, un autre prétexte à l'inaction est cette fois-ci lié au temps, comme le relève Fabien Girandola en convoquant ici des études en psychologie sociale : « Le changement climatique [est trop] souvent perçu comme une menace distante, difficile à situer dans un lointain futur. Cette distance psychologique rend difficile la perception du changement immédiat et tangible. Ce qui diminue évidemment la prise en considération des conséquences de nos actions présentes. »[267] Cela correspond au fond à la célèbre expression : « Après moi le déluge ! » George Marshall complète en mettant l'accent sur une terreur profondément ancrée dans la psychologie humaine :

> « […] Si nous évitons le sujet du changement climatique, c'est peut-être en raison de mécanismes plus profonds qui se sont développés pour nous aider à gérer notre peur de la mort. […] Nous ne supportons pas la pensée de la mort de nos enfants, mais nous sommes capables d'accepter l'idée qu'ils mourront après nous. De la même manière, nous pouvons éviter la peur du changement climatique en projetant ses conséquences au-delà de la durée de notre passage sur Terre. Dans les groupes de discussion, les participants choisissent volontiers cette option, justifiant leur indifférence par le fait que tout ça va se produire dans des années, bien après leur mort. »[268]

Pourtant, de nombreux effets du réchauffement climatique – et de la crise écologique en général – se font d'ores et déjà ressentir : montées des eaux entraînant inondations, canicules de longue durée, tornades et tsunamis – entre autres – apparaissent et s'intensifient un peu partout sur la planète[269]. Si rien n'est fait au cours des prochaines années pour endiguer ces phénomènes, ils se feront de plus en plus fréquents et destructeurs, mais ils sont bel et bien déjà à l'œuvre. En conséquence, rien ne doit nous empêcher de les combattre dès aujourd'hui, *a fortiori* en sachant qu'ils se multiplieront dans le futur et mettront, par là même, en grand danger notre vie ainsi que celle de nos enfants... Il est donc fondamental que nous inscrivions notre réflexion et nos actions dans la « longue durée », en cessant de regarder la vie à travers le prisme du « court-termisme ».

---

267Girandola Fabien, « Climat : les raisons de l'inaction », *Cerveau & Psycho*, n°104, 11/2018, p. 72. Nous réagissons en quelque sorte comme un individu qui dégringolerait de cent étages et qui se répèterait : « Jusqu'ici, tout va bien. »

268Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), pp. 94-342.

269Jean-Marc Jancovici écrit à ce sujet : « Il ne faut pas penser que les ennuis vont attendre le 1er janvier 2100 pour se manifester, et que, jusqu'au 31 décembre 2099, nous ne risquons rien ! » Dans Jancovici Jean-Marc, *Le Changement climatique expliqué à ma fille*, Seuil, Paris, 2017, p. 43.

**La vision court-termiste**

Un des principaux freins identifiés par le philosophe Hans Jonas quant au sauvetage collectif de la vie réside dans la fâcheuse propension humaine consistant à préférer le court terme de l'existence au long terme de la nature : « L'électeur estime que ses occupations et le maintien de son niveau de vie dans les proches années sont plus importants que l'avenir de la planète. Il est donc tout à fait clair que les intérêts à court terme l'emportent pour l'instant toujours sur les obligations lointaines. »[270] Théodore Monod reproche la même chose aux citoyens, en incriminant également la façon dont les politiciens se comportent – en règle générale : « […] Les gens ne voient pas loin, ils vivent au jour le jour. Pour les gouvernants c'est encore pire ! Pensent-ils seulement à ce qui se passera dans cinq mille ans ? La ligne d'horizon, ce sont les prochaines élections. »[271]

L'économiste Philippe D'Arvisenet explique ce phénomène nocif par la regrettable prédominance des intérêts individuels sur l'intérêt général à tous les niveaux de nos sociétés :

> « La politique conjoncturelle […] motivée par le souci de l'intérêt général s'oppose à la fois à la stratégie de l'entrepreneur, qui cherche à maximiser son profit, et au comportement du particulier qui cherche à maximiser sa satisfaction. Cette conception de l'action conjoncturelle a été contestée par le courant de la 'politico-économie'. À la base de la démarche, on trouve l'idée selon laquelle l'État n'est pas un concept abstrait ou désincarné ; il n'existe, ne 'fonctionne' que par l'action d'individus qui, comme les autres, cherchent à maximiser leur satisfaction. À la tête, on trouve des politiciens élus (on parle parfois 'd'entrepreneurs politiques'), dont le souci majeur est de rester en place. Leur comportement maximisateur porte sur leur probabilité de réélection. »[272]

Pierre Rabhi se désole évidemment de cette situation : « Je trouve que les individus ne prennent pas cette responsabilité première que devrait être la protection de leurs enfants. Ils les habillent, les nourrissent, les envoient à l'école et les soignent quand ils sont malades. Mais que font-ils pour que l'avenir leur soit viable ? »[273] D'où l'ultimatum lancé par Yuval Harari : « Si l'histoire de l'humanité se décide en votre absence, parce que vous êtes trop occupé à nourrir et habiller vos enfants, ni eux ni vous n'échapperont aux conséquences. »[274] En clair, si nous désirons condamner nos enfants à la souffrance et à la mort – prématurée –, nous ne devons surtout rien modifier ! Nous ne pouvons pas faire pire que ce que nous faisons en ce moment... Voilà qui devrait nous inciter à réagir ! Mais dans la pratique, les faits sont tout autres. Cela posé, si la courte vue est aujourd'hui aussi rémanente, c'est en grande partie parce que nous le décidons, mais c'est aussi parce que l'évolution nous a conduits à fonctionner de cette manière, sans que nous puissions – *a priori* – y faire quoi que ce soit.

270Jonas Hans, *Une Éthique pour la nature*, Arthaud, Paris, 2017 (1993), p. 78.
271Monod Théodore, *Révérence à la vie*, Grasset, Paris, 1999, p. 128.
272D'Arvisenet Philippe, *La Politique économique conjoncturelle*, Dunod, Paris, 1999, p. 72.
273Dans Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 149.
274Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 11.

**Le striatum, un ennemi qui nous veut du bien**

Au sein de notre cerveau se trouve une merveilleuse structure nerveuse appelée « striatum ». Tout récemment, le neurobiologiste Sébastien Bohler a consacré un livre à ce centre de la motivation, qui nous incite en permanence à « vouloir tout, tout de suite. » L'auteur y explique en premier lieu :

> « Le cerveau humain est programmé pour poursuivre quelques objectifs essentiels, basiques, liés à sa survie à brève échéance : manger, se reproduire, acquérir du pouvoir, le faire avec un minimum d'efforts et glaner un maximum d'informations sur son environnement. Ces cinq grands objectifs ont été le leitmotiv de tous les cerveaux qui ont précédé le nôtre sur le chemin accidenté de l'évolution des espèces vivantes. »[275]

Ainsi, le striatum nous a, par le passé, aidés à combler nos besoins, nous invitant à consommer un maximum de choses lorsque nous en avions l'opportunité... à tel point que « le striatum, c'est la vie. Sans lui, nous n'existerions pas aujourd'hui. Il ne peut en être autrement car la sélection naturelle n'a conservé que des individus dotés de striatums fonctionnant de cette manière. »[276]

Le problème est que là où nos ancêtres devaient fournir énormément d'efforts pour survivre, nous avons, depuis peu, réussi à rendre les objets de nos désirs facilement accessibles, tout du moins pour certains d'entre nous, qui n'ont par exemple qu'à se rendre dans un magasin pour mettre la main sur de la nourriture. Car, comme l'explique Sébastien Bohler, « […] lorsque vous vous habituez à avoir tout instantanément, vous perdez la fonction physiologique qui permet de renoncer à quelque chose maintenant au profit d'autre chose plus tard. » Dans cette optique, « la très mauvaise nouvelle, c'est que notre dépendance à l'instantanéité semble s'accentuer de génération en génération. »[277]

Or, résultante de ces phénomènes : « Au moment de faire un petit sacrifice immédiat, c'est comme si nos pensées sur le futur s'évanouissaient comme un mirage. Le plaisir et la facilité que nous pouvons nous offrir maintenant ont cent fois plus de poids dans nos décisions que la considération d'un avenir lointain. »[278] Nous comprenons en conséquence aisément qu'à cause du fonctionnement de notre striatum, nous avons tendance à préférer des activités (et de très nombreux plaisirs) à court terme à des défis de long terme, comme la crise écologique. Aussi l'auteur note-t-il :

> « Équipés de cerveaux incontinents, comment pouvons-nous réfléchir à l'avenir de notre monde, à la survie de notre écosystème à long terme et à la préservation de la planète ? Quand des avantages instantanés qui flattent notre striatum en ciblant ses grands besoins primaires comme la nourriture, le moindre effort, le sexe et le statut social nous sont proposés ici et maintenant, qu'est-ce qui pourrait nous empêcher de les saisir sans attendre ? Au terme de ce processus, l'être humain est devenu un

275Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019, p. 29.
276*Ibid.*, p. 44.
277*Ibid.*, pp. 180-181.
278*Ibid.*, p. 165.

> danger mortel pour lui-même. Son programme neuronal profond continue aveuglément de poursuivre des buts qui ont été payants pendant une grande partie de son évolution, mais qui ne sont plus du tout adaptés à l'époque où il s'est projeté. Au regard de sa situation actuelle dans un monde globalisé, l'humain est inadapté. Le drame de sa condition réside dans le fait que ses moyens techniques, tout en s'accroissant au fil des siècles, ont toujours été mis exclusivement au service des objectifs prioritaires de son striatum. L'immense cortex d'*Homo sapiens*, en lui offrant un pouvoir toujours plus étendu, a mis ce pouvoir au service d'un nain ivre de pouvoir, de sexe, de nourriture, de paresse et d'ego. »[279]

Bien sûr, nous pourrions nous raisonner, mais « notre comportement est principalement déterminé par le striatum, et non par la raison. »[280] Heureusement, il est possible de résoudre les problèmes que nous pose notre striatum. Je dévoilerai comment en cinquième partie, en m'appuyant notamment sur les travaux de Sébastien Bohler. Pour l'heure, remarquons simplement que le striatum nous invite de surcroît à nous soucier de nos désirs et à ne pas faire grand cas de l'intérêt des autres êtres vivants.

**L'incapacité de penser et d'agir en tant qu'espèce (voire [dans l'idéal] en tant que vivant)**

Songer uniquement à notre subsistance personnelle est certes légitime, mais devient une profonde injure envers la nature quand celle-ci se meurt sous le feu prométhéen de l'humanité... Et nul d'entre nous ne doit être exonéré : quand bien même nous en viendrions individuellement à ne pas polluer du tout, notre inaction nous rend complice du désastre ambiant. Nous ne sommes pas seulement des individus dans cette affaire, mais des membres de l'espèce qui réduit la nature en cendres.

Nous faisons, à l'heure actuelle, preuve d'une criante incapacité à penser en mode groupe. C'est la raison pour laquelle nous devons apprendre à reléguer nos aspirations personnelles au second plan, y compris aux niveaux étatique et civilisationnel... En effet, la prééminence des intérêts individuels se vérifie aussi, paradoxalement, au sein d'instances collectives. Par exemple, je me suis récemment senti déconcerté en voyant le brillant pamphlétaire Alexandre Jardin placer l'avenir de la France au sommet de sa hiérarchie des valeurs, tombant dans le piège du patriotisme et concluant notamment l'un de ses ouvrages par la formule suivante : « Joie ! Joie ! Joie ! Et la France recommencera. »[281]

Et il en va de même pour les personnalités politiques de nombreux États du monde, qui tentent en permanence de « redresser leur pays », faisant prévaloir la dictature du « je » à l'échelle étatique, à l'instar du président américain Donald Trump qui, lors de son discours d'investiture, a énoncé – sans ambiguïté... – la ligne directrice de son programme quadriennal : « Make America great again ! »[282]

279Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019, p. 185.

280*Ibid.*, p. 127.

281Jardin Alexandre, *Laissez-nous faire ! On a déjà commencé*, Robert Laffont, Paris, 2015, p. 207. Pour autant, loin de moi l'idée de critiquer Alexandre Jardin, dont j'admire les efforts et dont l'impact est très positif... en France.

282Discours prononcé le 20/01/2017. Vidéo publiée le 20/01/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=XZn8tFbISpo. Précisons que les USA sont nés le 4 juillet 1776 et que la plupart des pays n'existent que depuis quelques siècles, là où la vie que nous détruisons a 3,8 milliards d'années...

Certes, le président français Emmanuel Macron, en réponse à ce slogan, a pu déclarer : « Make our planet great again ! »[283] Mais il est clair qu'avec le recul, cette formule témoigne davantage du talent des experts en communication que d'une réelle volonté de changement...

Certains – comme l'entrepreneur Laurent Alexandre – poussent le phénomène à son paroxysme et vont jusqu'à s'inquiéter pour le sort de l'Occident[284]... Ces préoccupations – toutes justifiées qu'elles aient pu être autrefois – se situent aujourd'hui « à côté de la plaque » et doivent dorénavant s'effacer devant le destin de l'ensemble du monde vivant – dont l'humanité fait partie. Le philosophe cynique Diogène de Sinope avait, en ce sens, compris qu'un pays n'est pas un « empire dans un empire »[285] : « Comme on lui demandait d'où il était, il répondit : 'Je suis citoyen du monde'. […] La seule vraie citoyenneté est celle qui s'exerce dans l'univers. »[286] Pour l'économiste Ernst Friedrich Schumacher, il s'agissait aussi d'une évidence : « La viabilité des États ou des nations n'existe pas. Seul existe un problème de viabilité des personnes. »[287] Yuval Harari ne dit rien d'autre, lorsqu'il nous rappelle que « […] les États-nations d'aujourd'hui ne sont pas des données enracinées dans la biologie humaine et ne constituent pas non plus la destinée psychologique des humains. Il n'y avait pas d'Italiens, de Russes et de Turcs il y a cinq mille ans. »[288]

Etty Hillesum, observant des hommes partir pour les camps de concentration – quelle que soit leur nationalité –, appelait ainsi à une compassion généralisée : « Avec toutes ces souffrances autour de soi, on en vient à avoir honte d'accorder tant d'importance à soi-même et à ses états d'âme. »[289] En somme, il apparaît primordial de supplanter l'intérêt égoïste, qui prédomine à tous les étages de nos sociétés – individu, famille, entreprise, patrie, confédération d'États et j'en passe... –, par l'altruisme et la solidarité. Lester Brown soutient cette vision sur le plan international :

> « Les civilisations anciennes qui ont suivi un chemin économique non soutenable d'un point de vue environnemental l'ont fait largement sans contact avec le reste du monde. Mais de nos jours, avec une économie mondiale de plus en plus intégrée et interdépendante, c'est tous ensemble que nous devrons faire face à un éventuel déclin. Les destins de tous les peuples sont entrelacés. Cette interdépendance peut être tournée à notre avantage si nous reconnaissons que l'expression 'dans l'intérêt national' est largement obsolète. »[290]

283Initiative lancée le 01/06/2017, suivie de discours reprenant cette formule. Vidéo publiée le 12/12/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=tc3yEJ3yBv8.

284Alexandre Laurent, « Aurélien Barrau ne propose ni plus ni moins que le suicide de l'Occident », *lefigaro.fr*, publié le 25/06/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.lefigaro.fr/vox/societe/laurent-alexandre-aurelien-barrau-ne-propose-ni-plus-ni-moins-que-le-suicide-de-l-occident-20190625.

285Pour faire écho à la célèbre formule de Spinoza : « L'homme dans la nature [n'est pas] un empire dans un empire. » Dans Spinoza Baruch, *Éthique*, Seuil, Paris, 2010 (1677), E3, Préface, p. 209.

286Dans Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, La Pochothèque, Paris, 1999 (240), VI, 63-72, pp. 733-738.

287Schumacher Ernst Friedrich, *Small is beautiful*, Contretemps/Seuil, Paris, 1978 (1973), p. 72.

288Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXIe siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 128.

289Hillesum Etty, *Une Vie bouleversée*, Seuil, Paris, 1981 (1941-1943), p. 54.

290Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 30.

En d'autres termes, « l'humanité constitue désormais une seule civilisation, et des problèmes tels que la guerre nucléaire, l'effondrement écologique et la disruption technologique ne peuvent trouver de solution qu'au niveau global. Par ailleurs, le nationalisme et la religion continuent de diviser notre civilisation humaine en camps différents et souvent hostiles. »[291]

De fait, le philosophe Joshua Greene explique ici : « […] Nous nous trouvons face à deux variétés très différentes de problèmes moraux : Moi contre Nous (la Tragédie des biens communs) et Nous contre Eux (la Tragédie morale du sens commun). » D'après lui, nous sommes généralement tout à fait disposés à passer d'une logique de l'égoïsme – Moi – à une logique collective restreinte – Nous. Mais nous rencontrons de grandes difficultés dans l'extension de notre altruisme à l'humanité entière (Eux). L'endogroupe supplante l'exogroupe : « Nous sommes également tribaux par nature, et nous avons tendance à faire passer Nous avant Eux. »[292] Cela dit, le penseur estime qu'avec le concours de sa raison, l'être humain peut – et doit ! – étendre son altruisme à tous les membres de son espèce : « Quelque chose de nouveau est en train d'apparaître : une tribu globale qui se préoccupe de ses membres non plus pour devancer les autres, mais tout simplement parce que c'est faire le bien. »[293]

Pour conclure sur ce point, j'apprécie tout particulièrement le fait qu'en Anglais, « être humain » se traduise par « human being ». En effet, là où la langue de Molière met en exergue l'individu, celle de Shakespeare semble remémorer qu'avant d'être unique – ce que nous sommes par ailleurs –, nous constituons un fragment d'espèce. C'est d'ailleurs ce que souligne le dalaï-lama : « Il y a tout d'abord le niveau fondamental, à ce niveau je suis un être humain. Au second niveau, je suis Tibétain, je suis Asiatique. Ensuite, à un autre niveau, je suis bouddhiste. Pour finir, je suis le dalaï-lama. »[294]

Il ne s'agit bien sûr pas pour autant de devenir des fourmis, mais bien de réfléchir à la fois en tant qu'individu *et* en tant qu'espèce, voire dans l'idéal en tant que vivant. Cela implique de nous extraire de nos cadres spatiaux et temporels – chacun de nous est limité dans l'espace par son propre corps et dans le temps par sa durée de vie –, afin d'embrasser tout l'univers des êtres vivants, dont les limites sont beaucoup plus larges. En clair, il convient, en certaines circonstances, de privilégier l'avenir de la vie sur Terre à notre confort personnel. C'est aujourd'hui le cas. Il est, en outre, plus que temps de réaliser que si de nombreuses espèces ont d'ores et déjà disparu de la planète par notre faute – et ont par conséquent en réalité été exterminées –, nous pourrions être les suivants sur la liste.

### La foi inébranlable en l'adaptation

Il m'arrive d'entendre que la crise environnementale ne constitue pas un problème majeur, puisque l'être humain saura s'y adapter, comme il l'a toujours fait par le passé. George Marshall repère ainsi :

291Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXIe siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 156.
292Greene Joshua, *Tribus morales*, Markus Haller, Genève, 2017 (2013), p. 449.
293*Ibid.*, p. 455.
294Propos prononcés à l'occasion du Sommet de la paix, en 2009. Vidéo publiée le 13/10/2013 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?time_continue=7&v=suojNzKZ8ew.

« Le récit de l'apocalypse climatique a son double positif, optimiste et autrement plus dynamique : le *bright-siding*, ou la vie du bon côté. »[295] Or, l'histoire de l'humanité s'avère jalonnée de ruptures, au cours desquelles des pans entiers de notre espèce se sont éteints... par incapacité d'adaptation. Par exemple, même si les causes de ces disparitions sont mal connues, nous savons qu'*Homo erectus*[296] a succédé à *Homo habilis*[297] et a disparu au profit de *Homo neanderthalensis*[298] et *Homo sapiens*[299]. C'est bien la preuve que l'être humain – au sens large (le genre *Homo*) – n'est pas toujours capable de résister aux variations qui bouleversent son environnement, loin de là !

Or, nous faisons aujourd'hui face à une crise majeure... Cette fois, ce n'est peut-être pas une partie de l'humanité qui risque de disparaître, mais notre espèce dans son entièreté. Par conséquent, il nous faut assimiler que, très probablement, l'avenir de l'homme sera écologique ou ne sera pas : soit nous évoluons en *Homo ecologicus*[300], soit nous risquons de disparaître. Il nous faut par ailleurs retrouver de l'humilité et nous remettre à notre juste place : nous oublions – bien souvent – que nous sommes encore dans une phase adolescente, voire enfantine de l'histoire de l'humanité. Et si nous continuons nos bêtises, nous pourrions ne jamais connaître l'âge adulte. Nous ne sommes pas « finis » : nous ne nous situons ni au sommet de la hiérarchie des espèces, ni au sommet de notre propre espèce[301].

Notre adaptation passera par l'amour de tous les êtres vivants... Pour jouer notre rôle de transition dans l'évolution, nous devons tirer parti des erreurs du passé et les rectifier dans le présent en vue de permettre à l'humanité du futur, protectrice de la vie (sous toutes ses formes), d'advenir. Cette tâche relève des devoirs que nous négligeons, mais qui nous incombent si nous désirons survivre.

**La carence en responsabilité**

Pour finir, nous faisons preuve d'une inconscience patente quant à notre propre responsabilité dans le désastre environnemental. Le philosophe Hans Jonas, soucieux du sort de la nature autant que de l'avenir de l'espèce humaine, a conceptualisé pour nous le *principe de responsabilité*. Je m'appuie ici sur ses travaux pour évoquer la nouvelle éthique dont l'homme doit, d'après lui, se doter :

---

295 Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 243.

296 De 1 million d'années à 300.000 ans avant notre ère.

297 De 2,5 millions d'années à 1,8 million d'années avant notre ère.

298 De 250.000 ans à 28.000 ans avant notre ère.

299 De 200.000 ans avant notre ère à aujourd'hui.

300 Lisant une précédente mouture de ce texte, un ami m'a gentiment invité à préciser que cette transformation en *Homo ecologicus* n'est guère une évolution *strico sensu*. Il s'agit effectivement d'une licence grammaticale, par opposition à l'*Homo economicus* conceptualisé par les économistes néo-classiques, et qui demeure en réalité un *Homo sapiens*. À ce propos, j'évoquerai plus loin notamment l'*Homo altericus* de Matthieu Ricard et l'*Homo ethicus* d'Aymeric Caron.

301 Le philosophe Patrick Viveret déclare en l'occurrence : « […] Ce qui caractérise l'humanité c'est son ambivalence. Le fait qu'elle a la possibilité d'être dans des régressions que le monde animal ne connaît absolument pas – on n'y trouve pas d'équivalent de génocide ou de carnage –, mais aussi de monter en qualité d'humanité jusqu'à transformer l'énergie d'aimantation en amour et l'information en conscience. La montée en qualité d'amour et de conscience est ce qui caractérise ce qu'on pourrait appeler le 'ministère de l'humanité dans l'univers', ce à quoi sert l'humanité dans l'univers. Quand elle est dans sa phase destructrice, elle est plutôt en deçà du règne animal ; elle ne remplit une fonction ministérielle que lorsqu'elle monte en qualité de relation, en qualité d'amour et en qualité de conscience. » Dans Anvar Leili & Lenoir Frédéric, *Sagesses pour notre temps*, Albin Michel/France Culture, 2016, pp. 134-135.

> « Sans doute les anciennes prescriptions de l'éthique du 'prochain' – les prescriptions de la justice, de la miséricorde, de l'honnêteté, etc. –, en leur immédiateté intime, sont-elles toujours valables pour la sphère la plus proche, quotidienne, de l'interaction humaine. Mais cette sphère est surplombée par le domaine croissant de l'agir collectif dans lequel l'acteur, l'acte et l'effet ne sont plus les mêmes que dans la sphère de la proximité et qui par l'énormité de ses forces impose à l'éthique une nouvelle dimension de responsabilité jamais imaginée auparavant. […] Qu'on considère par exemple, comme première modification majeure survenue à l'image héritée, la *vulnérabilité* critique de la nature par l'intervention technique de l'homme – une vulnérabilité qui n'avait jamais été pressentie avant qu'elle ne se soit manifestée à travers les dommages déjà causés. Cette découverte, dont le choc conduisait au concept et aux débuts d'une science de l'environnement (écologie), modifiait toute la représentation de nous-mêmes en tant que facteur causal dans le système plus vaste des choses. Par les effets elle fait apparaître au grand jour que non seulement la nature de l'agir humain s'est modifiée *de facto* et qu'un objet d'un type entièrement nouveau, rien de moins que la biosphère entière de la planète, s'est ajouté à ce pour quoi nous devons être un objet de taille bouleversante, en comparaison duquel tous les objets antérieurs de l'agir humain ressemblent à des nains. »[302]

Le philosophe met ici ultimement en lumière le défaut de hiérarchisation évoqué précédemment, rappelant combien toutes nos préoccupations sont dérisoires en comparaison de la crise écologique. Mais pourquoi ne ressentons-nous pas – ou tout du moins pas suffisamment – cette responsabilité ? La piste que propose George Marshall est que « nous diluons notre responsabilité en la divisant en strates multiples, chacune protégée par la voix passive. Le pétrole est produit. Le climat est changé. À la télé, la vie de quelqu'un est détruite par une catastrophe climatique. »[303] En résumé, au lieu de comprendre que chaque catastrophe dépend en partie de notre propre manière d'être au monde, nous nous défaussons presque systématiquement pour atténuer notre part de responsabilité.

Face à notre apathie, Hans Jonas suggère d'offrir des droits à la nature afin de la préserver :

> « Et si le nouveau type de l'agir humain voulait dire qu'il faut prendre en considération davantage que le seul intérêt 'de l'homme' – que notre devoir s'étend plus loin et que la limitation anthropocentrique de toute éthique du passé ne vaut plus ? Du moins n'est-il plus dépourvu de sens de demander si l'état de la nature extra-humaine, de la biosphère dans sa totalité et dans ses parties qui sont maintenant soumises à notre pouvoir, n'est pas devenu par le fait même un bien confié à l'homme et qu'elle a quelque chose comme une prétention morale à notre égard – non seulement pour notre propre bien, mais également pour son propre bien et de son propre droit. »[304]

302Jonas Hans, *Le Principe responsabilité*, Flammarion, Paris, 2005 (1979), p. 31. Fairfield Osborn écrivait en ce sens – il y a plus de soixante-dix ans ! – qu'« il n'est guère aujourd'hui d'entreprise ou d'activité qui ne passe avant la plus fondamentale de toutes, à savoir la conservation de nos ressources naturelles vivantes. » Dans Osborn Fairfield, *La Planète au pillage*, Actes Sud, Arles, 2008 (1948), pp. 196-197.

303Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 301.

304Jonas Hans, *Le Principe responsabilité*, Flammarion, Paris, 2005 (1979), p. 34. Le « contrat naturel » préconisé par Michel Serres, que j'évoquerai plus loin, fait par ailleurs écho à la proposition de Hans Jonas.

Ailleurs, Jonas justifie la dimension « obligatoire » de la responsabilité humaine, qui n'est donc en rien une option dont nous pourrions nous passer : « […] L'homme est le seul être connu de nous qui puisse avoir une responsabilité. En *pouvant* l'avoir, il l'*a*. Être capable de responsabilité signifie déjà être placé sous le commandement de celle-ci : le pouvoir même entraîne avec lui le devoir. »[305] En d'autres termes, notre conscience nous permet d'appréhender le concept de « responsabilité » et nous rend, par là même, immédiatement responsables du sort que nous réservons au monde naturel ainsi qu'aux générations futures de notre espèce – et des autres êtres vivants. Conscient de la gravité de la situation et de l'inertie ambiante, le philosophe prévient : « Reconnaître d'une manière générale, du bout des lèvres, une responsabilité à l'égard de l'environnement est à mon avis insuffisant. »[306]

Autrement dit, l'humanité n'a pas simplement le *droit* de fonder une éthique de préservation de la nature ; elle en a le *devoir*. De surcroît, cette astreinte n'est pas à ranger au sein de la longue liste des obligations qui incombent à notre espèce et doit effectivement se situer tout en haut de la hiérarchie des contraintes, puisque le non-respect de la nature entraînera irrémédiablement la mort de milliards d'êtres humains, avant que la survie de quelques-uns dans notre Anthropocène dévasté ne se clôture potentiellement par l'extinction de l'humanité et de la quasi-totalité du vivant.

**En conclusion**

Dans un souci d'exhaustivité, j'aurais pu énumérer d'autres raisons expliquant la léthargie de notre espèce. Néanmoins, celles qui ont été traitées jusqu'ici suffisent à mettre au jour nos errances, notre manque d'engagement, voire notre indifférence à l'endroit de la crise écologique : « Nous adoptons toute une série de stratégies pour atténuer notre peur intérieure : déni, incertitude, minimisation de la menace, fatalisme et colère à l'égard du communicant. Les psychologues appellent ces réactions des inadaptations, car elles ne font rien pour diminuer le véritable niveau de risque. »[307]

Sociologue, Bruno Latour constate d'ailleurs que nous nous trouvons « clairement en situation de guerre, mais c'est une drôle de guerre à la fois déclarée et larvée. Certains la voient partout, d'autres l'ignorent tout à fait. »[308] L'un de nos devoirs consiste dès lors à faire l'effort de distinguer croyances et connaissances. Car comme le déplore Jean-Marc Jancovici : « On passe beaucoup trop de temps à corriger des choses fausses au lieu de débattre de ce qu'on fait sur la base des choses vraies. […] On peut débattre des opinions, on ne peut pas débattre des faits. »[309] Hubert Reeves nous les synthétise :

305Jonas Hans, *Pour une éthique du futur*, Payot & Rivages, Paris, 1998 (1982), p. 76.
306Jonas Hans, *Une Éthique pour la nature*, Arthaud, Paris, 2017 (1993), p. 84.
307Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 235.
308Latour Bruno, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017, pp. 114-115.
309Jancovici Jean-Marc, « Le nucléaire est-il l'ennemi de l'écologie ? », interview sur *Arte*. Vidéo publiée le 03/08/2020 et disponible en ligne le 28/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=WM4KJI2Yu98. En sus, le philosophe Étienne Klein précise : « […] Nous avons une mauvaise connaissance de nos connaissances. Nous ne savons pas ce qui les a distinguées, dans l'histoire, des idées et des croyances. » Dans Klein Étienne, « Éthique et philosophie des sciences, le rôle des scientifiques ? », interview accordée à *Thinkerview*. Vidéo publiée le 17/01/2018 et disponible en ligne le 22/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=KIwtT8cAAKI.

> « Nous avons augmenté la quantité de gaz carbonique dans l'atmosphère de 30% et nous allons vraisemblablement la doubler. Résultat, la température moyenne de la planète a augmenté de presque un degré, elle va en gagner au moins deux de plus et vraisemblablement trois. Nous avons acidifié l'océan de 30%. Nous avons diminué l'épaisseur de la couche d'ozone qui s'étend sur la Terre entière et absorbe une fraction importante des rayons ultraviolets solaires. Nous avons réduit l'épaisseur de glace de la calotte polaire Nord et les glaciers fondent à grande vitesse. En un siècle, nous avons brûlé plus de la moitié du pétrole que les phénomènes géobiologiques avaient mis plus de cent millions d'années à élaborer. Nous avons abattu plus de la moitié de la forêt mondiale. Nous vidons les océans de leurs poissons. »[310]

En ce sens, « Sarah O'Harah, géographe à l'Université de Nottingham, spécialiste des problèmes de ressources en eau de la région, déclare : 'nous parlons du monde développé et du monde en voie de développement, mais c'est du monde en détérioration qu'il s'agit.' »[311] Et fort logiquement, Jared Diamond, en sa qualité d'historien des effondrements de civilisation, nous alerte :

> « La société mondiale suit présentement un cours non durable […]. Du fait même que nous suivons de plus en plus cette voie non durable, les problèmes mondiaux d'environnement *seront* bel et bien résolus, d'une manière ou d'une autre, du vivant de nos enfants. La seule question est de savoir si la solution ne sera pas trop désagréable, parce que nous l'aurons choisie, ou désagréable, parce qu'elle se réglera sans que nous l'ayons choisie par la guerre, le génocide, la famine, les épidémies et l'effondrement des sociétés. Autant de phénomènes endémiques au cours de l'histoire de l'humanité, mais dont la fréquence augmente avec la dégradation de l'environnement, la pression démographique ainsi que la pauvreté et l'instabilité politique qui en résultent. »[312]

Pour conclure, il est fondamental de mettre la crise écologique au cœur de notre projet existentiel. Quoi que nous fassions, nous passons actuellement à côté de notre vie si nous ne la consacrons pas à la sauvegarde de la nature – la légitime question du « comment » étant explorée en détail dans la quatrième partie de cet ouvrage. Nous n'avons plus le choix : il nous faut impérativement embrasser notre responsabilité et lutter (le plus fermement possible) contre les causes qui nous conduisent à la ruine. Or, combattre ces dernières implique de les identifier. Et c'est justement ici que se situe peut-être notre chance : au-delà de notre rapport au monde étiologiquement défectueux et mortifère, si de multiples raisons peuvent être invoquées dans le but d'expliquer la « ligne de mort »[313] sur laquelle l'humanité progresse actuellement à une vitesse folle, la « reine » d'entre elles ne fait plus débat sur le plan pratique, ce qui m'amène à la deuxième partie de cet ouvrage.

310Reeves Hubert, *Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve*, Seuil, Paris, 2013, p. 111.
311Dans Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 147.
312Diamond Jared, *Effondrement*, Gallimard, Paris, 2006 (2005), pp. 755-756.
313J'emprunte ce concept au philosophe Gilles Deleuze.

# II – Problème

*« Seulement après que le dernier arbre aura été coupé,*
*que la dernière rivière aura été empoisonnée,*
*que le dernier poisson aura été capturé,*
*alors seulement vous découvrirez que l'argent ne se mange pas. »*
Prophétie amérindienne[314]

*« […] Nous pourrions décrire [le pouvoir mondial] comme un ensemble de 'megacorporations', souvent liées les unes aux autres par des accords stratégiques, administrant une économie mondiale qui est, en fait, une forme de mercantilisme régi par des sociétés qui tendent vers l'oligopole dans la plupart des secteurs, et ont largement recours à l'État lorsqu'il s'agit de faire supporter à la société les risques et les coûts ou de mettre au pas les éléments récalcitrants. »*
Noam Chomsky[315]

Cette deuxième partie a premièrement pour objet de démystifier la quête effrénée de la croissance économique de nos sociétés thermo-industrielles, généralement présentée comme la solution ultime à de multiples défis sociaux, alors qu'elle se situe en réalité à l'origine de la crise environnementale. Cette analyse implique l'étude de notions telles que le capitalisme, le libéralisme, le productivisme ou encore le consumérisme – ces idéologies fonctionnant, pour ainsi dire, de pair avec la croissance génératrice d'écocides. Il s'avère en outre édifiant de questionner les rôles de la consommation et de la production au sein d'une humanité au bord du précipice. Non pas dans le but de déterminer si ces dernières représentent en soi quelque chose de bien ou de mal mais bien dans celui d'interroger leur légitimité à l'heure où la nature agonise, en reprenant à notre compte la célèbre maxime de Baruch Spinoza : ni rire, ni pleurer, mais comprendre[316].

À la suite de ces réflexions et à l'aide de nombreux indicateurs, – agrémentés d'analyses provenant d'experts des questions économiques, philosophiques et politiques – il sera démontré que le système libéro-capitaliste, archi-dominant actuellement, sous couvert de démocratie, constitue une véritable dictature mondialisée, que ce soit à l'encontre des êtres humains ou vis-à-vis de la nature en général.

314 Cette formule, parfois attribuée à Sitting Bull ou Seattle notamment, est citée par l'agroécologiste Pierre Rabhi, dans Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010, p. 100.

315 Chomsky Noam, *Sur le contrôle de nos vies*, Allia, Paris, 2013 (2000), p. 8.

316 La formulation originelle employée par Spinoza est la suivante : « […] J'ai pris soin à dessein de ne pas porter en dérision les actions humaines, de ne pas les déplorer, de ne pas les maudire, mais de les comprendre. » Dans Spinoza Baruch, *Traité politique*, Vrin, Paris, 1968 (1670), I, §4, p. 33.

## A/ Macro-destruction et micro-collaboration

*« La croissance exponentielle de la population, du capital, de la consommation de ressources et de la pollution est à l'œuvre sur notre planète. […] La croissance exponentielle peut très vite dépasser n'importe quelle limite. Ce faisant, elle se heurte très rapidement à une autre limite. […] Une fois que la population et l'économie ont dépassé les limites physiques de la planète, il n'y a que deux moyens de faire marche arrière : par un effondrement involontaire dû à l'escalade des pénuries et des crises, ou par une réduction contrôlée de l'empreinte écologique, fruit d'une démarche sociétale délibérée. »*

Dennis Meadows, Donella Meadows & Jorgen Randers[317]

### Le mythe de la croissance

*« Ceux qui pensent que la croissance exponentielle peut continuer à jamais dans un monde fini sont soit des fous, soit des économistes. »*

Kenneth Boulding[318]

La « croissance », telle qu'elle sera désignée ici – et telle qu'elle est généralement appréhendée –, est la croissance économique qui « désigne l'augmentation du niveau du produit intérieur brut à prix constants. » Quant au produit intérieur brut (« PIB »), il « mesure la production de biens et services échangés sur les marchés et monétarisés au cours d'une période donnée, en comptabilisant les flux de revenus, de dépenses ou de valeur ajoutée. »[319] Pour faire simple, le PIB d'un pays représente par conséquent la somme des valeurs ajoutées des producteurs résidant à l'intérieur de ses frontières. En résumé, une économie est dite « croissante » lorsque la variation de la valorisation des biens et des services produits et commercialisés sur son territoire (et) sur une période donnée est positive. Ainsi, quand les temps sont durs, il est fréquent que les autorités politiques rassurent leurs concitoyens en annonçant qu'elles œuvrent à la relance économique et au « retour de la croissance », puisque pour caricaturer, cela signifierait que l'économie engendre à nouveau des bénéfices pour tous ses acteurs.

Or, pour le dire crûment, ce « progrès » n'en est pas un. À ce sujet, le verdict de l'économiste Tim Jackson est sans appel : « La croissance matérielle ne peut pas continuer indéfiniment, parce que la planète Terre a des limites physiques. »[320] Cinq décennies plus tôt, Barry Commoner prévenait déjà :

317Meadows Dennis, Meadows Donella & Randers Jorgen, *Les Limites à la croissance (dans un monde fini)*, Rue de l'échiquier, Paris, 2012 (1972), pp. 332-333.

318Cité dans Jackson Tim, *Prospérité sans croissance*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 37.

319Laurent Éloi, *Sortir de la croissance, mode d'emploi*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 19. Les pages suivantes reviennent notamment sur le fait que « même Simon Kuznets, inventeur du PIB en 1944, préconisait qu'il ne devait pas servir de boussole à l'économie, car c'était un indicateur imparfait. Pourtant aujourd'hui, c'est quasiment la seule référence des politiques. » Dans Porcher Thomas, *Les Délaissés*, Fayard, Paris, 2020, pp. 194-195.

320Jackson Tim, *Prospérité sans croissance*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 46.

« […] Tout système économique désireux de survivre doit être compatible avec le fonctionnement durable de l'écosystème. […] Il va de soi que tout système économique dont la croissance implique une accélération constante du rythme auquel il extrait des ressources de l'écosystème doit finir par entraîner sa destruction. »[321] Et l'astrophysicien Aurélien Barrau d'abonder en ce sens : « Un modèle économique qui prône la croissance comme une fin et la recherche maximale du profit comme règle principale est incompatible avec une préservation durable des écosystèmes... […] Il ne peut y avoir de croissance durable. »[322] Autrement dit, si nous résidions sur une planète aux dimensions infinies, nous pourrions croître indéfiniment, que ce soit en termes de production ou de consommation, voire de pollution. Cependant, la Terre ne nous offre tout simplement pas cette possibilité... J'appelle donc « inconscient » ou « menteur » tout homme – politique ou non – qui vend la croissance économique comme solution aux multiples déconvenues de l'humanité sans la considérer, en elle-même, comme un problème fondamental. L'écologiste Nicolas Hulot déplore d'ailleurs cette incohérence morbide :

> « On pense que l'écologie est juste un changement de cap. Mais, non. C'est vraiment un changement de logiciel. C'est un changement de paradigme. On a jusqu'à présent été dans un modèle économique qui épuise les ressources et […] qui altère des équilibres qui ont mis des centaines de millions d'années à s'établir. […] Il faut changer totalement le modèle […]. Il faut être fou […] pour penser qu'une croissance infinie est possible dans un monde fini. […] On espère le retour d'une croissance qui est la cause […] de la crise écologique. Une croissance qui épuise les ressources, une croissance qui sature l'atmosphère de gaz à effet de serre, une croissance qui épuise les sols n'est pas compatible avec l'avenir de l'humanité. […] Bossuet disait : 'Nous sommes d'étranges créatures qui nous affligeons des effets mais qui continuons à adorer les causes'. On est dans cette espèce de paradoxe : on continue à encourager un modèle qui épuise les ressources, un modèle qui détruit les équilibres, à appeler de notre vœu une croissance exponentielle qui n'est pas la solution, mais le problème. »[323]

Ainsi, selon l'économiste « critique et radical » Éloi Laurent, « au plan mondial, plus la croissance est forte, plus les émissions de gaz à effet de serre augmentent. »[324] Derechef, « il est moins évident, mais tout aussi avéré, que la croissance est un accélérateur d'inégalités, parce qu'elle est leur condition de possibilité : la croissance est un substitut à une juste répartition des revenus. »[325] Et l'écrivain Hervé Kempf de parachever ce portrait au vitriol : « Tout surcroît de croissance du produit intérieur brut correspond aujourd'hui à une décroissance des potentialités de vie sur terre. »[326]

321 Commoner Barry, « Origines de la crise de l'environnement », *Discours introductif de l'assemblée consultative du conseil de l'Europe*, Stockholm, 1971, p. 3.
322 Barrau Aurélien & Schweitzer Louis, *L'Animal est-il un homme comme les autres ?*, Dunod, Malakoff, 2018, p. 97.
323 Interview accordée à Radio Canada. Vidéo publiée le 11/01/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=KoJM1yI2wKY.
324 Laurent Éloi, *Sortir de la croissance, mode d'emploi*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 27. L'auteur se définit comme critique à l'égard de sa discipline et radical car défendant l'idée que l'économie est un moyen et non une fin.
325 *Ibid.*, p. 69.
326 Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 36.

Pourquoi, dès lors, la plupart des économistes – et les politiques dans leur sillage – soutiennent-ils *mordicus* que le salut de l'humanité passe nécessairement par la croissance ? En grande partie parce que « la théorie économique néoclassique contemporaine masque sous une élégance mathématique son indifférence aux lois fondamentales de la biologie, de la chimie et de la physique, notamment celles de la thermodynamique »[327], comme le note ici l'ancien ministre français de l'environnement, Yves Cochet. L'économiste Thomas Piketty entérine ce constat :

> « Trop longtemps, les économistes ont cherché à définir leur identité à partir de leurs supposées méthodes scientifiques. En réalité, ces méthodes sont surtout fondées sur un usage immodéré des modèles mathématiques, qui ne sont souvent qu'une excuse permettant d'occuper le terrain et de masquer la vacuité du propos. Trop d'énergie a été dépensée, et l'est toujours, dans de pures spéculations théoriques, sans que les faits économiques que l'on cherche à expliquer ou les problèmes sociaux ou politiques que l'on cherche à résoudre aient été clairement définis. »[328]

Contre tout bon sens, il semble ainsi que la confiance inébranlable dans les modèles mathématico-économiques aveugle certains économistes au point de leur faire oublier l'inévitabilité du deuxième principe de la thermodynamique, qui « stipule que l'entropie (c'est-à-dire la quantité d'énergie liée) d'un système clos croît constamment ou que l'ordre d'un tel système se transforme continuellement en désordre. »[329] Pour le dire plus simplement, en promouvant la croissance, « les » économistes ont tout simplement « zappé » le fait que la planète était un territoire limité et non pas infini... ce qui est pourtant une donnée pour le moins non négligeable. On voit ici jaillir toute l'incohérence consistant à mettre en place un modèle économique « ouvert » au sein d'un monde « fermé ».

Le problème, par ailleurs mis en lumière par Éloi Laurent, tient à l'hérésie relative aux indicateurs choisis : « La croissance n'est […] pas une solution à nos problèmes, c'est un double obstacle à leur résolution : elle entrave notre vue autant qu'elle biaise notre action. Le PIB est borgne quant au bien-être économique, aveugle au bien-être humain, sourd à la souffrance sociale et muet sur l'état de la planète. La croyance dans la croissance est soit une illusion, soit une mystification. »[330] En tout état de cause, le PIB n'a véritablement de sens en tant qu'indicateur que pour les « professionnels de la profession ». Le philosophe André Gorz démontre : « Quelles sont les richesses et les ressources qui manquent le plus souvent aux populations ? Une alimentation saine et équilibrée, tout d'abord ; de l'eau potable de bonne qualité ; de l'air pur, de la lumière et de l'espace ; un logement salubre et agréable. Mais l'évolution du PIB ne mesure rien de tout cela. »[331]

---

327Cochet Yves, *Pétrole apocalypse*, Fayard, Paris, 2005, p. 147.
328Piketty Thomas, *Le Capital au XXI^e siècle*, Seuil, Paris, 2013, p. 946.
329Georgescu-Roegen Nicholas, *La Décroissance*, Ellébore & Sang de la terre, Paris, 2006 (1979), p. 70.
330Laurent Éloi, *Sortir de la croissance, mode d'emploi*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 21.
331Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 124. Selon l'économiste Gilles Raveaud, « le PIB [est une] boussole qui nous fait perdre le Nord. » Dans Raveaud Gilles, *Économie : on n'a pas tout essayé !*, Seuil, Paris, 2018, p. 255.

Ainsi, « quand on est dans l'obsession de la croissance, on est en présence d'un thermomètre qui nous rend malades », fait remarquer le philosophe Patrick Viveret, qui nous invite en conséquence à remettre la « petite maison » (l'économie) dans la « grande maison » (l'écologie), et nous rappelle :

> « Un économiste mérite d'être revisité, John Stuart Mill. Il a beaucoup travaillé sur ce qu'il appelait l''état stationnaire', expression qui indique le moment où il y a saturation des formes de croissance matérielle. Cette situation peut être considérée comme une catastrophe par nombre d'économistes mais, selon John Stuart Mill, cela peut être une bonne nouvelle pour les sociétés car cette situation des biens matériels ouvre la voie à d'autres formes de croissance, de développement, de progrès, notamment dans les domaines artistique, moral, spirituel. »[332]

Mais l'état stationnaire prôné par Mill n'est guère au goût du jour pour l'économie *mainstream*, qui vénère la croissance comme une divinité. L'historien Yuval Noah Harari en a la certitude :

> « De fait, on n'a sans doute pas tort de parler de religion lorsqu'il s'agit de la croyance dans la croissance économique : elle prétend aujourd'hui résoudre nombre de nos problèmes éthiques, sinon la plupart. La croissance économique étant prétendument la source de toutes les bonnes choses, elle encourage les gens à enterrer leurs désaccords éthiques pour adopter la ligne d'action qui maximise la croissance à long terme. […] À Singapour, comme il sied à cet État-cité qui va droit au but, cet axe de réflexion est poussé encore plus loin, au point que les salaires des ministres sont indexés sur le PIB. Quand l'économie croît, le salaire des ministres est augmenté, comme si leur mission se réduisait à cela. »[333]

Et pour cause, la croissance peut rapporter énormément de bénéfices à l'échelle macroéconomique et/ou microéconomique... Fort heureusement, certains entrepreneurs, tel Emmanuel Druon, prennent toutefois conscience de l'aberration que constitue l'expansion sans fin : « Atteindre la taille mondiale est un objectif fréquent pour une entreprise. Et quand, après s'être développé région par région puis pays par pays, on en vient à se présenter sur plusieurs continents et que l'on finit même par être leader mondial, quelle est l'étape suivante ? La galaxie ? »[334] Et le dirigeant de Pocheco argumente : « Exception faite du poisson lune, on ne connaît sur Terre aucune forme vivante qui croisse jusqu'à son dernier souffle. C'est ce 'syndrome' qui touche une grande part de nos entreprises globales et de leurs dirigeants fascinés par l'expansion continuelle de... leur ego surdimensionné. »[335]

332Dans Anvar Leili & Lenoir Frédéric, *Sagesses pour notre temps*, Albin Michel/France Culture, Paris, 2016, pp. 130-131. En ce sens, « si l'homme polluait l'environnement au point de le rendre inexploitable, alors l'économie mourrait, elle aussi ! » Pourtant, « pour l'heure, les préoccupations écologiques se voient inféodées à l'impératif de croissance économique ». Dans Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), pp. 23-52.

333Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), pp. 227-228.

334Druon Emmanuel, *Le Syndrome du poisson lune*, Actes Sud, Arles, 2015, p. 135.

335*Ibid.*, p. 194. Notons qu'il existe aujourd'hui des « hypofirmes » démontrant qu'il est tout à fait possible de prospérer sans croître pour une entreprise, notamment grâce à un marché étroitement délimité et à un réseau relationnel fort.

Le striatum évoqué plus haut joue ici probablement un grand rôle : vouloir toujours plus, toujours plus vite est ancré en nous. D'où la nécessité de faire appel à notre raison et de regarder la réalité en face, avec l'aide de l'économiste « hétérodoxe » Nicholas Georgescu-Roegen : « […] Plus le degré de développement économique sera élevé, plus considérable sera l'épuisement annuel […] et, par conséquent, plus courte sera l'espérance de vie de l'espèce humaine. »[336] Il est en ce sens évident que ma remise en cause de la croissance n'est pas due à des raisons d'ordre idéologique, mais bien à une volonté de sauvegarder la nature et de permettre à nos enfants de survivre.

J'en profite pour faire un aparté sur la notion de « développement durable », mise au jour par Gro Harlem Brundtland (1987)[337]. Théoriquement, « le développement durable est 'le développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs'. »[338] Cependant, et pour le dire sèchement, l'idée même de développement est terriblement casse-gueule. Car la plupart du temps, par le terme « développement », nous entendons « croissance économique », ce qui renvoie le « développement durable » au rang des concepts oxymoriques et/ou sédatifs, puisque croître sur le terrain économique, c'est – comme nous l'avons vu – ne pas s'inscrire dans la durée d'un point de vue écologique. Et d'autres termes similaires ont vu le jour au cours des dernières décennies : « croissance intelligente » ou « capitalisme vert » sonnent certes plutôt bien à l'oreille mais ne font malheureusement pas sens et constituent des « signifiants creux ». En effet, on voit extrêmement mal comment une croissance économique pourrait s'avérer suffisamment bonne – écologiquement parlant – pour se voir attribuer l'adjectif « verte ». À ce propos, le philosophe Edgar Morin n'est pas dupe : « L'idée de 'supportabilité' (ou durabilité) ajoute au développement la prise en compte de la sauvegarde de la biosphère et, corrélativement, de la sauvegarde des générations futures. Cette notion renferme une composante éthique importante. Mais celle-ci ne saurait améliorer profondément l'idée même de développement. Elle ne fait que la suaviser, que l'enrober d'une douce pommade. »[339] L'ingénieur Jean-Marc Jancovici est donc ici très clair : « La croissance verte, ça n'existe pas. »[340] Ainsi, il est judicieux et indispensable de nous méfier du *greenwashing* – « écoblanchiment »[341] – consistant notamment, pour des entités dépourvues de considération pour la nature, à récupérer ce concept de « développement durable » à des fins « perverses » : les publicités pour les voitures hybrides, la viande écoresponsable et maints produits dits « équitables »[342] sont par exemple des occasions de faire de l'argent en *se servant* de la cause, et non en *la servant*.

---

336Georgescu-Roegen Nicholas, *La Décroissance*, Ellébore & Sang de la terre, Paris, 2006 (1979), p. 79. À ce propos, voir notamment ce célèbre texte : Easterlin Richard, « Does economic growth improve the human lot ? », dans David Paul & Reder Melvin (dir.), *Nations and households in economic growth*, Academic Press, New York, 1974.

337Voir Brundtland Gro Harlem, *Notre avenir à tous*, Fleuve, Montréal, 1989 (1987).

338Bourg Dominique, *Quel avenir pour le développement durable ?*, Le Pommier, Paris, 2002, p. 9.

339Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, p. 27.

340Interview accordée à « C à dire » sur la chaîne France 5 le 10/11/2015, publiée le 11/11/2015 et disponible en ligne le 18/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=TR9MT-Pav4E.

341L'« écoblanchiment » revient en effet, pour une entreprise ou un État, à se donner une image écologique trompeuse.

342Voir par exemple *Starbucks sans filtre* (Bovon Gilles & Hermann Luc, 2017).

Nous touchons ici en définitive à la différence cruciale entre deux types d'écologie. Le philosophe Arne Naess nous enseigne[343] : « Un mouvement d'écologie superficielle, qui en fait est actuellement des plus puissants, et un mouvement d'écologie profonde, qui est bien moins influent, luttent l'un contre l'autre pour retenir notre attention. » Là où la seconde prône la mise en place de changements radicaux, la première vise en réalité la destruction de la biosphère « dans des limites raisonnables ». Son but revient effectivement à conserver le modèle actuel en « atténuant » son impact sur la nature. S'appuyant sur les thèses de Naess, le journaliste Aymeric Caron détaille : « L'écologie superficielle est culpabilisante, castratrice, et finalement inefficace : elle propose de continuer dans la même logique productiviste, mais en limitant certains de ses excès. Je propose pour ma part de la nommer écologie molle puisqu'elle exige simplement de faire un peu moins : un peu moins consommer, un peu moins polluer, un peu moins gâcher. […] C'est le principe du *développement durable*. »[344]

Voilà pourquoi Éloi Laurent nous précise que durable ou non, « le développement a longtemps été un but universel, économique ou politique, à atteindre ; c'est aujourd'hui une limite commune à ne pas franchir. Ce développement comme limite doit devenir la référence des politiques publiques et privées. »[345] Bien sûr, parmi les personnes qui défendent le développement durable, de nombreuses – peut-être la quasi-totalité – sont sincères et croient que les comptes d'apothicaire qui caractérisent les COP suffisent à protéger le vivant. Si nous les comparions à des militants antiesclavagistes, nous dirions que les apologistes du « capitalisme vert » s'apparentent à des *welfaristes*, qui promouvaient jadis le « bien-être » des esclaves. À l'opposé, les écologistes profonds suivent aujourd'hui l'exemple des *abolitionnistes*, dont le but consistait à proscrire l'esclavage... En l'occurrence, les *welfaristes* de l'environnement acceptent la mutilation de la nature, mais l'espèrent un peu inférieure à l'ordinaire, tandis que les *abolitionnistes* aspirent à sa préservation sous toutes ses formes. J'examinerai tenants et aboutissants de l'écologie profonde et de l'« écosophie » naessienne dans la partie suivante.

Quoi qu'il en soit, maintenant que le fonctionnement et les conséquences de la croissance ont été identifiés, il me paraît nécessaire de déterminer l'origine de ce phénomène et de l'étudier en vue d'en soulever les incohérences. Or, l'économiste Serge Latouche apparaît sûr de son fait : « La société de croissance est l'aboutissement de l'économie de production capitaliste. »[346] Il semblerait ainsi que la quête de la croissance – et donc la principale cause de la crise environnementale – ait grandement à voir avec la domination planétaire du modèle capitaliste – constituant son mode de fonctionnement par défaut[347]. Bien que cet argument suffise *a priori* à discréditer (totalement) le capitalisme, je vais dorénavant m'atteler à présenter certaines de ses nombreuses autres déconvenues.

343Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 119.
344Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, pp. 13-14.
345Laurent Éloi, *Sortir de la croissance, mode d'emploi*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 196.
346Latouche Serge, *La Décroissance*, PUF, Paris, 2019, pp. 35-36. Pour information, l'économiste ajoute ailleurs : « Il y a trois instruments fondamentaux, qui sont la publicité, l'obsolescence programmée et le crédit. » Dans Dannoritzer Cosima, *The Light bulb conspiracy*, 2010. Je reviendrai sur ces mécanismes un peu plus loin au sein de cette partie.
347Il serait possible de débattre sur le fait que d'autres modèles recherchent la croissance, mais ce n'est pas mon propos.

## L'aporie capitaliste

*« [La] domination de la rationalité économique sur toutes les autres formes de rationalité est l'essence du capitalisme. Laissé à lui-même, il aboutirait à l'extinction de la vie et donc de lui-même. S'il doit avoir un sens, ce ne peut être que de créer les conditions de sa propre suppression. »*

André Gorz[348]

Le « capitalisme » est un « système économique caractérisé par la propriété privée des moyens de production ainsi que par l'accumulation du capital. »[349] Tim Jackson décrit son fonctionnement :

> « Le mécanisme au cœur du capital est remarquablement simple. Des entreprises emploient de la main-d'œuvre (les gens) et du capital (des bâtiments et des équipements) pour produire des biens et des services que les ménages veulent et dont ils ont besoin. Les ménages (les gens) offrent leur travail et leur capital (l'épargne) aux entreprises, en échange de revenus. Les revenus que les entreprises tirent de la vente des biens et des services leur permettent de fournir ces revenus aux gens. Les gens dépensent une partie de ces revenus pour acheter davantage de biens de consommation, mais ils en mettent aussi une partie de côté. Cette épargne est réinvestie (directement ou indirectement) dans les entreprises. »[350]

Dans l'un de ses livres, le philosophe André Comte-Sponville, qui définit le capitalisme comme un « système économique qui sert, avec de la richesse, à produire davantage de richesse »[351], propose de déterminer si ce modèle économicopolitique est moral ou non. Étudions sa (première) réponse :

> « Ce n'est pas la morale qui détermine les prix ; c'est la loi de l'offre et de la demande. Ce n'est pas la vertu qui crée de la valeur[352] ; c'est le travail. Ce n'est pas le devoir qui régit l'économie ; c'est le marché. Le capitalisme, c'est le moins que l'on puisse dire, ne fait pas exception. À ma question-titre : 'Le capitalisme est-il moral ?', ma réponse est donc : Non. Mais il faut bien sûr la préciser (je ne dis pas la nuancer) : le capitalisme n'est pas moral ; il n'est pas non plus immoral ; il est – mais alors totalement, radicalement, définitivement – *amoral*. […] Ne comptez pas sur le marché pour être moral à votre place. »[353]

348 Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 69. En effet, « de quelque manière que l'on interprète le phénomène de l'accumulation, il est clair que le capitalisme signifie essentiellement l'expansion économique et que l'expansion capitaliste n'est plus loin du moment où elle se heurtera aux limites mêmes de la surface terrestre. » Dans Weil Simone, « Allons-nous vers la révolution prolétarienne ? », *La révolution prolétarienne*, n°158, 25/08/1933.

349 Capul Jean-Yves & Garnier Olivier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier, Paris, 2008, p. 35.

350 Jackson Tim, *Prospérité sans croissance*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 143.

351 Comte-Sponville André, *Le Capitalisme est-il moral ?*, Albin Michel, Paris, 2004, p. 89.

352 Au passage, là où Karl Marx parle de valeur-travail, les économistes classiques s'attachent plutôt à la valeur-utilité.

353 Comte-Sponville André, *Le Capitalisme est-il moral ?*, Albin Michel, Paris, 2004, p. 82. Yuval Harari met d'ailleurs en lumière les nombreuses catastrophes causées par le capitalisme : « Certaines religions, comme le christianisme ou le nazisme, brûlaient d'une haine qui leur a fait tuer des millions de gens. Le capitalisme en a tué aussi des millions, par indifférence et cupidité. » Dans Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 387.

Le philosophe émet donc l'idée que le capitalisme n'est, ni moral, ni immoral, puisque l'économie est elle-même – par définition – amorale. Nous voilà bien avancés... Néanmoins, après de nombreux détours conceptuels (éclairants au demeurant), l'auteur en arrive à la formule suivante, qui constitue une autre réponse : « Il faut bien reconnaître […] que s'il fallait absolument attribuer au capitalisme l'un des deux qualificatifs 'moral' ou 'immoral', le second serait beaucoup plus approprié ! »[354]

Fondamentalement *amoral*, le capitalisme serait par conséquent également un petit peu *immoral*... Pour quelle raison ? En partie à cause de la notion de propriété – « condition préalable de l'inégalité à long terme »[355] –, que le sociologue Pierre-Joseph Proudhon définit comme un « vol » :

> « Si j'avais à répondre à la question suivante : *Qu'est-ce que l'esclavage ?* Et que d'un seul mot je répondisse : C'est l'assassinat, ma pensée serait d'abord comprise. Je n'aurais pas besoin d'un long discours pour montrer que le pouvoir d'ôter à l'homme la pensée, la volonté, la personnalité, est un pouvoir de vie et de mort, et que faire un homme esclave, c'est l'assassiner. Pourquoi donc à cette autre demande : *Qu'est-ce que la propriété ?* Ne puis-je répondre de même : C'est le vol, sans avoir la certitude de n'être pas entendu, bien que cette seconde proposition ne soit que la première transformée ? »[356]

Le précurseur de l'anarchisme poursuit conséquemment : « Il faut que la société périsse, ou qu'elle tue la propriété. »[357] De surcroît, comme en apothéose d'arguments plus convaincants les uns que les autres, Proudhon assène : « La propriété est impossible, parce qu'elle est la négation de l'égalité. »[358] Ainsi, bien que le fait de s'approprier des choses (en tout genre) nous semble parfaitement normal, il est intéressant de se demander de quel droit nous nous livrons à cette pratique... En d'autres termes, qu'est-ce qui nous permet de croire que tel ou tel autre assemblage d'atomes nous appartient ? Je me dois cependant de préciser que la réflexion de Proudhon porte surtout sur les terres, qui sont censées appartenir à tous – ou à personne, c'est selon... –, comme il l'énonce lui-même : « Si l'usage de l'eau, de l'air et du feu exclut la propriété, il en doit être de même de l'usage du sol. »[359] Néanmoins, cette logique est, à mes yeux, extensible (ou transposable) à toute forme de propriété individuelle. En sus, bien que Proudhon se cantonne ici à dénigrer l'accumulation des sols aux dépens d'autres individus, de nombreux autres abus sont monnaie courante. Hervé Kempf dénonce ainsi jusqu'à l'appropriation des hommes par le capital, preuve que ce dernier ne connaît ni ne respecte aucune limite : « L'acmé de l'aliénation capitaliste intervient quand l'humain lui-même devient marchandise. »[360]

354Comte-Sponville André, *Le Capitalisme est-il moral ?*, Albin Michel, Paris, 2004, p. 90. Au sujet de l'immoralité du capitalisme et du *trading* – l'un de ses paroxysmes –, voir Gibney Alex, *Enron : the smartest guys in the room*, 2010.
355Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 90.
356Proudhon Pierre-Joseph, *Qu'est-ce que la propriété ?*, Librairie générale française, Paris, 2009 (1840), p. 129.
357*Ibid.*, p. 175.
358*Ibid.*, p. 363.
359*Ibid.*, p. 219. Notons que l'air est un bien non rival ; l'eau, rival. Mais cela ne remet pas en cause l'idée de Proudhon.
360Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 58.

Autre question sur laquelle statuer – et qui découle de la précédente, parmi tant d'autres –, celle du travail a été largement traitée par Karl Marx au sein de son ouvrage majeur. Pour lui, « le capital est du travail mort, qui ne s'anime qu'en suçant tel un vampire du travail vivant, et qui est d'autant plus vivant qu'il en suce davantage. »[361] Marx rejoint ici Proudhon dans une critique virulente du fait que l'appropriation d'une terre – ou de toute autre forme de capital – par un individu ne devrait en aucun cas lui permettre d'exploiter ses semblables et d'en tirer du profit pour lui-même – qui plus est sans fournir un quelconque travail... De mon point de vue, il est parfaitement possible de s'opposer aux idéologies anarchiste et communiste (respectivement défendues par Proudhon et Marx), mais sur ce point précis, comment leur donner tort ? Je reviendrai sur cette question un petit peu plus loin.

Autre argument – et non des moindres – à l'encontre du capitalisme : ce dernier, non content de se trouver à l'origine de la crise environnementale, ne propose aucune solution à ce drame. C'est ce que met en lumière l'économiste Jeremy Rifkin :

> « La théorie capitaliste standard reste pratiquement muette sur le rapport indissoluble entre l'activité économique et les contraintes écologiques qu'imposent les lois de l'énergie. À en croire les théoriciens classiques et néoclassiques, les dynamiques qui régissent la biosphère de la Terre sont de simples externalités pour l'activité économique – des facteurs de faible envergure, ajustables, qui n'ont guère d'influence réelle sur le fonctionnement global du système capitaliste. Les économistes traditionnels ne voient pas que les lois de la thermodynamique gouvernent toute activité économique. »[362]

Jean-Marie Pelt n'édulcore aucunement cette thèse : « La manière dont l'humanité s'est comportée par rapport à son environnement est à l'origine de la situation actuelle. Nous avons, dans un premier temps, voulu satisfaire nos besoins. Or, le capitalisme a créé des besoins que nous n'avions pas. La montée en puissance phénoménale de la publicité a démultiplié à l'infini le phénomène et l'intensité des prédations sur la nature. »[363] Et c'est peu dire que la religion chrétienne n'a guère contrarié cette relation mortifère avec l'environnement, comme nous le raconte le philosophe Ivan Illich : « Le prêt à intérêt était condamné par l'Église comme une pratique contrenature : l'argent était par nature un moyen d'échange pour acheter le nécessaire, non un capital qui pût travailler ou porter des fruits. Au XVII[e] siècle, l'Église elle-même abandonna cette conception, quoique ce fût à regret, pour accepter le fait que les chrétiens étaient devenus des capitalistes marchands. »[364] Cet événement constitue, au passage, l'un des marqueurs, si ce n'est le véritable point de départ de la filiation entre christianisme et capitalisme, qui ont ontologiquement pour point commun de faire peu de cas du monde naturel.

361Marx Karl, *Le Capital*, Quadrige/PUF, 1993 (1867-1894), I, X, « La Journée de travail », p. 259.
362Rifkin Jeremy, *La Nouvelle société du coût marginal zéro*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2014, p. 22.
363Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010, p. 47.
364Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 58.

En point d'orgue, Paul Jorion décrédibilise ici le modèle qui nous menace d'extinction : « […] Le problème n'est pas que nos inventions soient mauvaises en elles-mêmes, mais que nous tolérions un système politique qui les détourne de leurs capacités à faire du bien. Et ce système politique, c'est le capitalisme. Le capitalisme est un système qui parvient à créer une cécité quant à son caractère essentiellement abominable. » Logiquement, le sociologue est formel : nous devons nous affranchir du complexe archi-dominant, sous peine de disparaître de la surface de la Terre : « […] S'il n'y a pas de prise de conscience générale, pas de rébellion dans les cinq années qui viennent, c'est cuit pour l'espèce humaine. Le tournant, c'est maintenant. Il faut sortir du capitalisme ! Se débarrasser du capitalisme était une question de justice au XIX$^{e}$ siècle, maintenant c'est une question de survie. »[365] Par suite, quand bien même nous trouverions des avantages probants au capitalisme – car il y en a –, force est de constater que pour le dire crûment, du point de vue des inconvénients, ça fait beaucoup pour un seul système ! En vue de compléter ce qui vient d'être dit, je vais désormais me tourner vers une idéologie fonctionnant généralement de pair avec le capitalisme débridé, à savoir le libéralisme.

**La débâcle libérale**

*« Le grand problème, aujourd'hui, c'est évidemment que la nature est devenue, dans notre civilisation occidentale, une marchandise. C'est : 'Combien ça vaut ?', 'Combien ça coûte ?', 'Combien ça vaut un arbre ?', 'Si ça vaut tant, je le coupe.'*
*Il n'y a plus ce rapport affectif avec la nature. C'est-à-dire que tout devient 'marchandisé'. »*
Hubert Reeves[366]

Le « libéralisme »[367] est le dogme « qui affirme le caractère fondamental de la liberté individuelle dans les domaines politique et économique, et qui cherche à limiter l'action et l'influence de l'État. » Plus spécifiquement, le libéralisme économique prône le règne du marché et des échanges à travers les mécanismes de l'offre et de la demande. À l'heure actuelle, il fonctionne main dans la main avec le capitalisme et constitue le modèle dominant à échelles individuelle et planétaire, comme le relève ici l'économiste Jeremy Rifkin : « Aujourd'hui, pratiquement tout dans notre vie quotidienne est lié d'une façon ou d'une autre à des échanges commerciaux. Le marché nous définit. »[368] Philosophe et biologiste, Henri Laborit dresse le même constat : « Dans la société libérale […] tout ce qui peut se vendre en faisant appel aux moyens variés d'intoxication publicitaire trouve sa raison d'être. »[369]

365Jorion Paul, *Se débarrasser du capitalisme est une question de survie*, Fayard, Paris, 2017, pp. 20-27.
366Dans Cadrin-Rossignol Iolande, *La Terre vue du cœur*, 2019.
367Capul Jean-Yves & Garnier Olivier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier, Paris, 2008, p. 248. Cet idéal de liberté est très beau, mais comme nous allons le voir, « le problème du mal est que, dans la vraie vie, il n'est pas nécessairement laid. » Dans Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI$^{e}$ siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 312.
368Rifkin Jeremy, *La Nouvelle société du coût marginal zéro*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2014, p. 11.
369Laborit Henri, *Éloge de la fuite*, Robert Laffont, Paris, 1976, p. 59.

Tout ? Tout. Y compris la santé, qui est pour Illich « devenue une marchandise dans une économie de croissance. »[370] Yuval Noah Harari confirme : « Sur le marché boursier, même une épidémie est une occasion de faire des affaires. »[371] Et l'historien d'enchérir : « De nos jours, il est généralement admis qu'une forme de capitalisme de marché est une manière beaucoup plus efficace d'assurer la croissance à long terme : on protège donc les magnats cupides, les paysans riches et la liberté d'expression, tout en démantelant et détruisant les habitats écologiques, les structures sociales et les valeurs traditionnelles qui gênent le capitalisme de marché. »[372]

Sur le plan purement économique, le libéralisme encourage par ailleurs le libre-échange, entendu ici comme la « doctrine économique prônant la liberté de circulation de tous les biens économiques (produits, services, capitaux, monnaie) entre les pays. »[373] On entrevoit donc d'ores et déjà en quoi ce système pose problème écologiquement parlant : s'il est possible d'échanger des produits à volonté, cela signifie que des camions, bateaux et avions polluent, de façon quotidienne, les sols, les eaux et les airs de notre planète. Grossièrement, nous comprenons que certains échanges soient nécessaires. Imaginons par exemple qu'un médicament ne soit produit que dans une seule région du monde... Il serait, dès lors, bienvenu que celui-ci puisse transiter, pour sauver des vies, dans d'autres territoires. C'est ce que nous pouvons appeler un « échange commercial de complémentarité », dans le sens où le vendeur vient combler un manque – en l'occurrence vital dans l'exemple choisi – chez l'acheteur.

Toutefois, et c'est bien là que le bât blesse, de très nombreux échanges ne sont pas effectués dans le cadre du commerce de complémentarité... mais dans un contexte de compétition. C'est ce que l'on peut nommer le « commerce de concurrence », qui s'avère très largement répandu dans les échanges internationaux et qui provoque – en sus d'émissions de gaz à effet de serre – de terribles inégalités. En sa qualité d'économiste « hérétique », Thomas Porcher décrit et fustige ce phénomène :

> « Quand vous saurez que les pays riches, en premier lieu les États-Unis, avant de promouvoir le libre-échange, se sont développés à l'abri du protectionnisme, que derrière le terme 'libre-échange' se cachent en réalité les seuls intérêts des multinationales, que le FMI sert de manière à peine voilée ces intérêts, vous comprendrez que la mondialisation n'est pas l'amie des pays pauvres et que, tant que ces politiques seront mises en place, la majorité des habitants de la planète sera contrainte de vivre dans le dénuement encore longtemps. »[374]

370Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 15.

371Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 223.

372*Ibid.*, p. 228. Harari fait par ailleurs état du terreau chrétien ayant jadis permis l'essor du libéralisme : « Alors même qu'il sanctifie les humains, l'humanisme libéral ne nie pas l'existence de Dieu et se fonde, en fait, sur des croyances monothéistes. La croyance libérale dans la nature libre et sacrée de chaque individu vient directement de la croyance chrétienne traditionnelle dans les âmes individuelles libres et éternelles. » Dans Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 271.

373Capul Jean-Yves & Garnier Olivier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier, Paris, 2008, p. 252.

374Porcher Thomas, *Traité d'économie hérétique*, Arthème Fayard, Paris, 2018, p. 20. Aussi l'écologiste Vandana Shiva relève-t-elle, avec amertume, que « la concurrence a beau être le maître-mot des accords de libre-échange, seuls des monopoles en résultent. » Dans Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 88.

Et Porcher d'ajouter fermement : « Le libre-échange [est] une arme de domination massive. »[375] « [Le] partage déséquilibré des fruits du libre-échange s'explique tout simplement par la domination des pays riches qui ont la capacité d'imposer leur choix aux pays les plus pauvres. »[376] Ainsi, pour l'économiste Joseph Stiglitz, il « est facile de voir que le pouvoir de marché aggrave l'inégalité. »[377]

Ce phénomène s'amplifie quand les gouvernements privatisent les éléments naturels tels que l'eau, ou permettent à des entreprises de franchir les frontières tout en l'interdisant aux hommes, comme le dénonce ici Noam Chomsky : « La General Motors, si elle opère au Mexique, peut demander à être traitée comme une firme mexicaine. Aujourd'hui, c'est un droit que seules possèdent les personnes immortelles, non les êtres en chair et en os. Un Mexicain ne peut pas débarquer à New York, demander un traitement national et s'en trouver fort bien ; les sociétés si. »[378] Les multinationales se voient ainsi offrir l'opportunité de produire à l'endroit où la main-d'œuvre est la moins onéreuse tout en vendant leurs produits dans des pays riches. Ne payant par ailleurs des impôts que dans des États où la fiscalité est la plus faible, elles s'inscrivent dans une logique gagnant-gagnant-gagnant, tandis que la majorité des êtres humains – et des autres vivants – se retrouvent perdants sur toute la ligne.

Le marché serait-il donc mal intentionné ? Pas vraiment. L'économiste Jeffrey Sachs précise : « Il y a un malentendu. Même les gens les mieux intentionnés disent que le marché a échoué puisque les pauvres meurent et que personne ne tient compte de leurs besoins. En réalité, ce n'est pas un 'échec' du marché. Le marché fait ce qu'il doit faire... Il s'occupe des gens qui ont un revenu, pas des gens qui n'en ont pas. »[379] Voilà pourquoi, aux yeux de Harari : « Il est dangereux de confier notre avenir aux forces du marché, parce que ces forces font ce qui est bon pour le marché et non ce qui est bon pour l'humanité ou pour le monde. La main du marché est aveugle aussi bien qu'invisible ; livrée à elle-même, elle pourrait bien rester passive devant la menace du réchauffement climatique ou les dangers potentiels de l'intelligence artificielle. »[380] Pour ces multiples raisons, le philosophe Raoul Vaneigem se montre intarissable lorsqu'il s'agit de pourfendre la logique libérale :

> « Il n'y a rien de plus cruel, de plus inhumain que cet esprit des affaires qui, pour de l'argent, toutes infamies confondues, massacre un peuple, précipite des millions de personnes dans la misère et le désespoir, envoie les enfants au travail, au bordel et à l'armée, saccage les paysages, désertifie les océans, tue les baleines et les éléphants et, dans la même ligne de mire, détrousse et surine au coin de la rue. »[381]

375Porcher Thomas, *Traité d'économie hérétique*, Arthème Fayard, Paris, 2018, p. 177.
376*Ibid.*, p. 188.
377Stiglitz Joseph, *Peuple, pouvoir et profits*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 93.
378Chomsky Noam, *Sur le contrôle de nos vies*, Allia, Paris, 2013 (2000), p. 41.
379Dans Docherty Neil, *Le Hold-up de l'eau*, 2006. Autre film, *Les Déportés du libre-échange* (Robin Marie-Monique, 2012) dévoile également le terrible sort réservé aux agriculteurs (en l'occurrence mexicains) par la doctrine libérale.
380Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 405.
381Vaneigem Raoul, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot & Rivages, Paris, 2004 (2002), pp. 17-18.

En plein cœur de la seconde guerre mondiale, l'économiste Karl Polanyi décrétait dans son texte phare, intitulé *La Grande transformation* : « L'idée d'un marché s'ajustant lui-même était purement utopique. Une telle institution ne pouvait exister de façon suivie sans anéantir la substance humaine et naturelle de la société, sans détruire l'homme et sans transformer son milieu en désert. »[382] Mais ce même marché fut pourtant le grand vainqueur de la guerre, comme le regrette l'économiste Gilles Raveaud : « La construction économique européenne constitue sans doute la plus grande défaite intellectuelle de l'après-guerre. Sanctifiant la 'concurrence libre et non faussée', elle a renversé la hiérarchie des valeurs, mettant la société au service de l'économie, elle-même subordonnée à la monnaie, quand il faudrait faire l'exact inverse. »[383] Comment cette gigantesque hérésie a-t-elle pu s'accomplir ? Tout simplement parce que le capitalisme avait d'ores et déjà « imprégné » les mœurs occidentaux, au point d'évincer toute forme de *clinamen*[384] – tout potentiel infime changement – lié au système économicopolitique... C'est en tous les cas l'hypothèse ici formulée par Yuval Harari :

> « Dans bien des cas, les marchés exploitent les individus, et les États emploient leurs armées, leurs forces de police et leurs bureaucraties pour persécuter les individus au lieu de les défendre. Que ce *deal* marche, fût-ce imparfaitement, ne laisse pas d'étonner tant il fait violence à d'innombrables générations d'arrangements sociaux humains. Des millions d'années d'évolution nous ont modelés pour vivre et penser en membres d'une communauté. Il aura suffi de deux petits siècles pour faire de nous des individus aliénés. Rien n'atteste mieux l'impressionnant pouvoir de la culture. »[385]

C'est d'ailleurs très probablement cet asservissement aux normes sociales en pleine expansion qui fait désormais du capitalisme le mode de fonctionnement par défaut de (presque) toute la civilisation humaine.

**L'ogre à deux têtes**

> *« Le consommateur en quête de nouveauté et de statut et l'entrepreneur en quête de monopole se fondent pour former la pierre angulaire de la croissance économique à long terme. »*
>
> Douglas Booth[386]

Avant toute chose, il me faut préciser que l'ogre dont il est question dans cette partie est le modèle capitaliste ayant phagocyté la plupart des sociétés humaines, *via* une mondialisation sans précédent.

382Cité dans Raveaud Gilles, *Économie : on n'a pas tout essayé !*, Seuil, Paris, 2018, p. 11.
383Raveaud Gilles, *Économie : on n'a pas tout essayé !*, Seuil, Paris, 2018, p. 104.
384Ce terme épicurien apparaît chez Lucrèce. Voir en particulier le somptueux poème écrit par ce dernier : Lucrèce, *De la nature*, Garnier, Paris, 1954 (54 av. J.-C.), II.
385Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 423.
386Booth Douglas, *Hooked on growth*, Rowman and Littlefield, New York, 2004, p. 37.

Aux yeux de Yuval Harari, ce régime – à l'origine strictement économique – a d'abord investi toutes les sphères de pouvoir occidentales en à peine quelques décennies :

> « Le capitalisme fut d'abord une théorie du fonctionnement de l'économie. Cette théorie était à la fois descriptive et prescriptive : elle expliquait les mécanismes monétaires et encourageait l'idée que réinvestir les profits dans la production est la source d'une croissance rapide. Peu à peu, cependant, le capitalisme devint bien plus qu'une simple doctrine économique : il comprend désormais une éthique, un ensemble de doctrines sur la façon dont les individus doivent se conduire, éduquer leurs enfants et même penser. Son principal dogme est que la croissance économique est le bien suprême, parce que tout le reste en dépend : la justice, la liberté et même le bonheur. »[387]

Par la suite, le capitalisme a conquis le monde entier, et ce, bien avant la chute du communisme, à en croire le philosophe Herbert Marcuse... Dès 1968, ce dernier confessait effectivement : « Je pars de l'idée qu'actuellement, il n'existe plus rien d'étranger au capitalisme, à tel point que les systèmes socialistes et communistes sont, à tout risque, liés au capitalisme en un système mondial. »[388] Ceci dit, morcellement de l'URSS et chute du mur de Berlin ont ensuite favorisé son ultra-domination, au point de générer ce que le haut fonctionnaire Jean Peyrelevade appelle un « capitalisme total » :

> « Parti des pays développés (États-Unis, Europe, Japon), l'univers capitaliste est en expansion permanente. Niant les frontières nationales, il ouvre sans cesse de nouveaux terrains de conquête. L'échange international, en proliférant, favorise la croissance. […] Le capitalisme financier, ayant partout vaincu, s'est partout libéré du pouvoir politique et de ses variations nationales pour devenir le principe indiscuté de l'organisation économique des sociétés. »[389]

L'auteur évoque par là même tour à tour les exemples américain, japonais, suédois, sud-africain[390], canadien, australien, britannique, allemand, français, italien, espagnol, néerlandais[391] et chinois[392] en vue de démontrer la globalisation du capitalisme à l'aube du troisième millénaire... De surcroît, une fois qu'un pays se convertit à ce régime, il lui devient presque impossible de sortir de son giron :

---

387Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 368.

388Marcuse Herbert, *La Fin de l'utopie*, Seuil, Paris, 1968, p. 57. Satish Kumar confirme en quelque sorte le ressenti ici exprimé par Herbert Marcuse, en confiant : « Parce qu'il voyait le monde de manière très différente, [Gandhi] avait vite perçu le caractère spécieux, unilatéral et utilitaire des théories socialistes, communistes et capitalistes. Dans le fond, elles ne différaient guère les unes des autres : toutes visaient à exploiter et à assujettir la nature au seul profit de l'espèce humaine. » Dans Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), pp. 74-75.

389Peyrelevade Jean, *Le Capitalisme total*, Seuil, Paris, 2005, pp. 56-59. Notons par exemple qu'un téléphone portable conçu dans la Silicon Valley (USA) et assemblé en Chine à l'aide de matériaux africains peut être utilisé en Europe...

390*Ibid.*, p. 51.

391*Ibid.*, p. 50.

392*Ibid.*, p. 85 : « Les Chinois millionnaires en dollars sont déjà plus de 300.000 (soit 12% du total américain) et leur nombre est appelé à augmenter rapidement. [...] Le capitalisme chinois, appuyé sur l'imperium du Parti communiste, ne risque-t-il pas de donner à son tour l'exemple pur d'un capitalisme de puissance et d'accumulation, dont les ressources financières viendraient à la fois nourrir et solliciter les Bourses mondiales ? »

> « Mettre à bas le système dans un seul pays serait sans effet puisque son emprise est mondiale. Au demeurant, la nation qui, forte de sa souveraineté à l'intérieur de ses frontières, collée à son propre sol, s'amuserait à ce jeu s'exclurait par là même du mouvement international de circulation des capitaux et paierait d'une moindre croissance, voire d'une régression économique profonde, sa singularité redistributrice. L'argent est comme le mercure : quand on essaie de le saisir, il fuit. »[393]

Chaque pays refusant d'adopter les règles du jeu voient donc les portes du commerce international se refermer. Pour cette raison – entre autres –, l'universalisation du système, qui inclut naturellement le libéralisme dans son « *package* », n'a guère ralenti – bien au contraire ! – d'après Yuval Harari :

> « Dans les temps prémodernes, les hommes ont expérimenté non seulement toute sorte de régimes politiques, mais aussi une diversité ahurissante de modèles économiques. Les boïars russes, les maharajas hindous, les mandarins chinois et les chefs de tribus amérindiennes avaient tous des idées très différentes sur l'argent, le commerce, l'impôt et l'emploi. De nos jours, en revanche, tout le monde ou presque croit à des variations légèrement différentes sur le même thème capitaliste, et nous sommes tous les rouages d'une seule et même chaîne de production mondiale. Que vous viviez au Congo ou en Mongolie, en Nouvelle-Zélande ou en Bolivie, vos routines quotidiennes et vos fortunes économiques dépendent des mêmes théories économiques, des mêmes banques ou sociétés, et des mêmes flux de capitaux. […] Bien que le billet n'ait aucune valeur intrinsèque – il ne se mange ni ne se boit –, la confiance dans le dollar et la sagesse de la Réserve fédérale est si solide qu'elle est même partagée par les fondamentalistes islamiques, les seigneurs de la drogue mexicains et les tyrans nord-coréens. »[394] « Cela peut prendre du temps, mais même la Corée du Nord, l'Irak et le Salvador finiront par ressembler au Danemark ou à l'Iowa. Dans les années 1990 et 2000, ce récit est devenu un mantra planétaire. Du Brésil à l'Inde, maints gouvernements ont adopté les recettes libérales dans un effort pour rejoindre la marche inexorable de l'histoire. Ceux qui n'en ont rien fait faisaient figure de fossiles d'une ère révolue. […] Ayant mis le marxisme-léninisme en veilleuse, la Chine paraît assez satisfaite de l'ordre international libéral. »[395]

Certes, d'autres manières d'habiter le monde existent, mais sont aujourd'hui en voie de disparition – et malheureusement pour la plupart déjà éradiquées. Cela dit, la globalisation du capitalisme n'est pas uniquement une mauvaise nouvelle... En effet, si ce régime n'est qu'un symptôme – et non pas la cause – de notre rapport au monde mortifère, son expansion planétaire en fait l'ennemi commun de l'ensemble des humains. Or, nous conviendrons qu'il est sans doute plus aisé de lutter contre un seul adversaire – si énorme soit-il – plutôt que contre une multitude de systèmes antagonistes proposant autant de problématiques différentes à résoudre. Voilà donc une raison de se réjouir !

393Peyrelevade Jean, *Le Capitalisme total*, Seuil, Paris, 2005, pp. 44-45.
394Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, pp. 123-124.
395*Ibid.*, pp. 22-30.

Problème : dans les faits, non seulement les membres de notre espèce se battent rarement *contre* le modèle dominant, mais l'écrasante majorité d'entre nous se démènent en réalité *pour* la pérennité de ce système... On peut dès lors s'interroger quant à la « tactique » employée par le libéro-capitalisme en vue de faire des hommes les défenseurs – malgré eux – d'un régime aussi néfaste. Autrement dit, comment le complexe macro-destructeur se nourrit-il des micro-collaborations quotidiennes ? Deux réponses, constituant les mamelles du capitalisme, – et formant ainsi les parois de la « cage de fer », conceptualisée par Max Weber – peuvent être fournies : la production et la consommation.

Il semble dès lors absolument fondamental de rappeler que production et consommation évoluent de manière symbiotique : une augmentation de la consommation détermine par exemple une hausse de la production. Aussi Gorz observe-t-il : « […] Le consommateur est au service de la production, il doit assurer à celle-ci les débouchés qu'elle réclame ; il doit avoir les besoins nécessaires à l'expansion des ventes les plus profitables. On nous donnera ces besoins. Il le faut si la société doit se perpétuer, ses inégalités se reproduire, ses mécanismes de domination rester en place. »[396] L'offre d'un produit peut, en premier lieu, générer une demande ; mais la quantité demandée suscite ensuite une offre en conséquence. Ce simple exemple suffit à comprendre en quoi les deux mécanismes, qui représentent les piliers du modèle libéro-capitaliste, sont imbriqués, enchevêtrés. Et Hervé Kempf de spécifier que l'idéal du système capitaliste « est la maximisation du profit, sa prescription collective l'accroissement de la production matérielle, son mot d'ordre : 'Consommez !' »[397]

Or, nous savons que ce mode de fonctionnement a pour effet d'anéantir la nature. Aymeric Caron nous le rappelle : « […] Il est indiscutable que les impératifs de l'écologie sont incompatibles avec le néolibéralisme – un capitalisme financiarisé et dérégulé – qui revendique l'absence de freins à la production et à la consommation […]. »[398] Convenons donc que chaque fois que nous participons à ce système – en produisant et/ou en consommant –, nous offrons notre soutien à la crise écologique, même si ce phénomène se perpétue la plupart du temps contre notre gré. Raoul Vaneigem observe – fort justement – que les êtres humains sont effectivement aliénés et assimilés à de simples biens de production et/ou de consommation : « […] Le libre-échange et son idéologie libérale [réduisent] la circulation des personnes à une circulation de marchandises. »[399]

L'exploitation dont nous sommes victimes est, en ce sens, bicéphale : consommation et production nous oppriment, en nous asservissant au régime libéro-capitaliste... Or, au vu de l'état dans lequel se trouve notre environnement, il apparaît (plus que jamais) nécessaire de changer de modèle politique et économique... Mais comment s'y prendre ? Peut-on y parvenir ? Avant d'étudier le problème de la production – du travail –, penchons-nous tout d'abord sur la question de la consommation.

396Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 95.
397Kempf Hervé, *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, Paris, 2011, p. 95.
398Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, pp. 388-389.
399Vaneigem Raoul, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot & Rivages, Paris, 2004 (2002), p. 22.

**La folie consumériste**

*« Tu commandes du mobilier. Tu te dis que c'est le dernier canapé dont tu auras besoin dans ta vie. Achète le canapé, et pendant une paire d'années, tu peux t'estimer heureux que, quoiqu'il arrive de mauvais, au moins tu as réglé le problème du canapé. Ensuite, tu achètes des assiettes assorties. Puis le lit parfait. Les draps. Le tapis. Et alors tu te retrouves piégé dans ton joli petit nid : les choses que tu possèdes finissent par te posséder. »*

*« La publicité pousse les gens à courir après des voitures et des vêtements dont ils n'ont pas besoin. Des générations entières travaillent dans des boulots qu'elles détestent, juste pour se payer des merdes qui ne leur servent à rien. »*

Chuck Palahniuk[400]

La « consommation » se définit comme l'« opération économique consistant dans l'utilisation de biens ou de services qui seront détruits dans ce processus. Consommer consiste, pour un ménage, à dépenser son argent pour acheter des biens. »[401] Le problème, comme je l'ai déjà évoqué, c'est que la consommation véhiculée par le modèle capitaliste est incompatible avec nos impératifs écologiques. Le journaliste Aymeric Caron note effectivement :

> « Comment prétendre préserver les écosystèmes et les paysages, améliorer la qualité de l'air et de l'eau, garantir le bien-être animal, sans s'attaquer à ce qui les met en péril ? Or le principal coupable se pavane devant nos yeux chaque jour, sans même prendre la peine de se travestir : il s'agit de la recherche effrénée du profit inhérente au capitalisme moderne. Toutes les souffrances infligées à la nature et à ceux qui l'habitent sont liées à la logique du moindre coût et du bénéfice maximal, à la concurrence sans règles, et au mythe de la consommation à outrance. »[402]

Et si George Marshall insiste à juste titre sur le fait que « […] nous contribuons, *via* nos choix de consommation, au problème contre lequel nous nous insurgeons »[403], il faut aussi mentionner à tout prix qu'au-delà de l'impact environnemental d'un produit vis-à-vis d'un autre, c'est la logique même de l'acquisition qui est nocive. Autrement dit, il n'y a pas de consommation 100% propre en dehors d'un ascétisme radical... Les étiquettes indiquant qu'un objet est « respectueux de l'environnement » sont certes déculpabilisantes, mais procèdent en ce sens majoritairement du « capitalisme vert ».

400 Palahniuk Chuck, *Fight Club*, Vintage Books, London, 2006 (1996), pp. 44-149. La présente traduction s'inspire en partie des tirades prononcées par les personnages dans le film éponyme, réalisé par David Fincher en 1999, et rejoint la pensée de l'essayiste Dominique Loreau : « Les accumulations sont un fardeau. […] Ce sont [les choses] qui nous possèdent » et non l'inverse. Dans Loreau Dominique, *L'Art de la simplicité*, Robert Laffont, Paris, 2005, pp. 28-29. Notons au passage que l'une des anagrammes de « consumérisme » est « comme les ruines ».

401 Capul Jean-Yves & Garnier Olivier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier, Paris, 2008, p. 85.

402 Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, pp. 385-386.

403 Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 99.

Bien sûr, le lien entre consommation et destruction de la nature est cependant largement accentué par le gaspillage, qui est « devenu une fonction essentielle, un moteur indispensable de l'économie de profit »[404] aux yeux de l'écologiste René Dumont. André Gorz explique : « [Les] gaspillages ont permis au capitalisme de rentabiliser des capitaux de plus en plus importants en faisant augmenter le volume de la consommation (et de la production) dans des proportions fantastiques. Pour le consommateur, cette augmentation du volume des biens a été souvent un marché de dupes ; il est *obligé* d'acheter un plus grand volume de biens pour se procurer une même valeur d'usage. »[405]

En clair, plus nous gaspillons de choses, plus le complexe capitaliste produit, et plus les humains consomment et menacent la nature. Le cercle vicieux de l'économie du jetable est, de plus, alimenté par l'obsolescence programmée, c'est-à-dire la diminution volontaire de la durée de vie d'un produit, pour inciter – voire contraindre – le consommateur à se fournir à nouveau :

> « L'accélération de l'obsolescence, qui va de pair avec la diminution de la durabilité des produits et de la possibilité de les réparer, devient le moyen décisif d'augmenter le volume des ventes. Elle oblige des firmes à inventer continuellement des besoins et des désirs nouveaux, à conférer aux marchandises une valeur symbolique, sociale, érotique, à diffuser une 'culture de la consommation' qui mise sur l'individualisation, la singularisation, la rivalité, la jalousie, bref, sur ce que j'ai appelé […] la 'socialisation antisociale'. »[406]

Ainsi, le « consumérisme »[407] est une (sur)promotion de la (sur)consommation, qui nous pousse à confondre le bien-être et le bien-avoir... En effet, il est désormais généralement admis que posséder des choses ne nous rend pas plus heureux. Mieux – ou pire, c'est selon... –, plus nous possédons de choses, moins nous sommes aptes à accueillir le bonheur. Le philosophe Baruch Spinoza avait bien saisi ce phénomène, qui est aujourd'hui validé par de nombreuses études psychologiques : « Toutes ces choses que poursuit le commun, non seulement n'apportent aucun remède pour la conservation de notre être, mais encore l'empêchent, et sont fréquemment la cause de la perte de ceux qui les possèdent, et sont toujours la cause de la perte de ceux qui sont possédés par elles. »[408] Comme son illustre prédécesseur, Arthur Schopenhauer ne s'y trompe pas :

---

404Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 70.

405Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 90.

406*Ibid.*, p. 34. Docteur en sociologie, Anne Chaté note : « Le processus est bien connu : la sortie de nouveaux modèles de téléphone toujours plus perfectionnés produit un vieillissement accéléré des modèles en circulation. Alors qu'ils sont encore en état de fonctionner parfaitement, ils sont déjà dépassés, démodés. C'est ce que les économistes appellent 'l'obsolescence programmée'. La sortie de nouveaux modèles raccourcit le 'cycle de vie du produit'. Et c'est ainsi que l'innovation pousse à la consommation. » Dans Chaté Anne, *Bonheur tranquille*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (2009), p. 130.

407Dans son sens premier, le consumérisme est la « doctrine économique et commerciale des organisations de défense des consommateurs ; action menée par ces organisations ou par les consommateurs eux-mêmes ». Dans Mével Jean-Pierre (dir.), *Le Dictionnaire Hachette encyclopédique*, Hachette, Paris, 2000, p. 425.

408Spinoza Baruch, *Traité de la réforme de l'entendement*, Vrin, Paris, 2002 (1677), B7, p. 39. « […] Dépenser ne rend pas heureux », écrit le moine bouddhiste Koike Ryûnosuke, dans *Éloge du peu*, Picquier, Arles, 2020 (2009), p. 159.

> « L'absence des biens auxquels un homme n'a jamais songé à aspirer ne peut nullement le priver, il sera parfaitement satisfait sans ces biens, tandis que tel autre qui possède cent fois plus que le premier se sentira malheureux, parce qu'il lui manque un seul objet qu'il convoite. C'est pourquoi la grande fortune du riche ne trouble pas le pauvre, et c'est pour cela aussi, d'autre part, que toutes les richesses qu'il possède déjà ne consolent pas le riche quand il est déçu dans une attente (la richesse est comme l'eau salée : plus on en boit, plus elle altère ; il en est de même aussi de la gloire). »[409]

Bien évidemment, le constat ici émis par le philosophe est criant de vérité, en particulier en ce qui concerne les cadeaux tant attendus par les enfants à l'occasion des fêtes consuméristes qui jalonnent le calendrier... En effet, lorsque nous offrons un présent à un petit – *a fortiori* s'il est électronique et vorace en énergie –, nous attisons son insatiabilité à l'égard de potentielles futures offrandes, tout en précipitant la défaite de la nature et, par conséquent, les fléaux auxquels ce jeune humain devra très probablement faire face dans un avenir proche. En clair, le meilleur cadeau que nous puissions faire, c'est de ne pas en faire, tout du moins sur le plan matériel ! Mais il est (très) difficile de résister à la fois aux pressions sociale et systémique[410]. Face à ces mécanismes aliénants, le naturaliste Théodore Monod s'indignait et se positionnait en défenseur de la « sobriété heureuse », chère à Pierre Rabhi :

> « Les grandes cités nous submergent de superflu dans tous les domaines. Ces boutiques de gadgets, cette marée de nourriture, de vêtements. Ces maisons envahies par quantité de meubles et de bibelots. Tout cela incite les gens à posséder, acheter tout à crédit, y compris leurs vacances. Placés dans une spirale infernale, ils sont dépendants de la société de consommation. Alors que la source du bonheur est en nous-mêmes. »[411]

« Les vrais besoins ont une limite naturelle : nourriture, vêtements, abri, soins... Le superflu, lui, n'a pas de limite »[412], remarque de son côté l'agroécologiste... Ainsi, alors que l'humanité a autrefois survécu (parfois dans la joie) aux pénuries, nous sommes sur le point de disparaître (souvent dans la tristesse) à cause de la profusion, en entraînant une grande partie du monde vivant dans notre chute.

---

409Schopenhauer Arthur, *Comment être heureux*, Librio, Paris, 2016, p. 23.

410« Les riches prennent grand soin de gérer leurs actifs et investissements alors que les moins nantis s'endettent pour acheter des voitures et des télévisions dont ils n'ont pas vraiment besoin. Les éthiques capitaliste et consumériste sont les deux côtés de la même médaille, la fusion de deux commandements. Le commandement suprême du riche est : 'Investis !' Celui du commun des mortels : 'Achète !' » Dans Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 409. L'historien relève également dans la page précédente (p. 408) que « chaque année, la population américaine dépense plus d'argent en régimes qu'il n'en faudrait pour nourrir tous les gens qui ont faim dans le reste du monde. L'obésité est une double victoire pour le consumérisme. Au lieu de manger peu, ce qui provoquerait une récession économique, les gens mangent trop puis achètent des produits diététiques – contribuant ainsi doublement à la croissance économique. » À ce propos, voir également Aklil Myriam, *Les Obèses, le big business*, 2016.

411Monod Théodore, *Le Chercheur d'absolu*, Gallimard, Paris, 1997, p. 70. Le philosophe cynique Diogène de Sinope observait avec sagesse : « Si tu veux de ce monde ce qui te suffira, alors la moindre des choses sera assez pour toi ; si tu veux plus que ce qui te suffira, alors même tout ne sera plus assez. » Cité dans Baldacchino Adeline, *Diogène le cynique*, Autrement, Paris, 2014, pp. 84-85.

412Rabhi Pierre, *La Part du colibri*, L'Aube, La Tour-d'Aigues, 2018 (2014), p. 22.

Et le paradoxe relevé par le poète écologiste Cyril Dion est que la consommation demeure pourtant largement associée au bonheur dans l'imaginaire collectif : « Le récit dans lequel on vit aujourd'hui, c'est : 'plus on va gagner d'argent, plus on va accumuler de richesses, plus on va avoir de progrès technologique, plus notre civilisation va vivre bien, plus on va être heureux'. C'est le récit capitaliste consumériste. C'est associer dans notre cerveau 'bonheur' et 'possession matérielle' et pour moi, c'est ce récit-là dont il faut tenter de s'affranchir. »[413] Le concept d'« *American way of life* » – exporté en Europe par l'intermédiaire du Plan Marshall puis par la propagande hollywoodienne[414] notamment – constitue la base du « récit » qui se trouve ici cloué au pilori par le réalisateur du film documentaire intitulé *Demain* (Dion Cyril & Laurent Mélanie, 2015).

Mais comment le modèle s'y prend-il pour générer ce bonheur factice ? En multipliant l'invention de faux besoins... Ainsi, selon Illich, qui critique le monopole d'entreprises toutes puissantes : « Une industrie n'exerce pas sur toute une société un monopole radical grâce à la rareté des biens produits ou grâce à son habileté à évincer les entreprises concurrentes, mais par son aptitude à créer le besoin qu'elle est seule à pouvoir satisfaire. »[415] Et cette « dictature sur les besoins »[416] se caractérise par un fonctionnement incroyablement pervers. Une innovation entraîne effectivement de nouveaux désirs, de telle sorte que ces derniers amplifient l'utilisation du produit originel – par « effet rebond ». D'où l'impossibilité de réfléchir à usages constants, comme l'explique le philosophe Jean-Pierre Dupuy :

> « La logique est classique, elle consiste à partir de prétendus 'besoins' et à en déduire les moyens optimaux pour les satisfaire. Dans cette logique, on oublie tout simplement que ces moyens ont à leur tour une influence sur les 'besoins' tels qu'on les révèle. [Par exemple], les moyens de transport [en général et les voitures en particulier] influencent en retour la structuration de l'espace-temps, et par là modifient les valeurs du temps dont on partait. Le processus peut diverger, et faire ressembler étrangement la recherche du 'temps gagné' au remplissage du tonneau des Danaïdes. »[417]

413Interview réalisée par *Kaizen Magazine*. Vidéo publiée le 12/06/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=W7COQoeuSuk.

414L'ancien président américain Barack Obama déclarait en 2008 qu'à ses yeux, Hollywood reste « l'outil d'influence culturelle et diplomatique de la première puissance mondiale, l'un de ses plus importants produits d'exportation. » Cité dans Annaud Jean-Jacques & Leclère Marie-Françoise, *Une Vie pour le cinéma*, Grasset, Paris, 2018, p. 278. À cet endroit, Yuval Harari remarque : « Les humains dominent le monde parce qu'ils coopèrent mieux que tout autre animal, et ils coopèrent si bien parce qu'ils croient aux fictions. Les poètes, les peintres et les dramaturges sont donc au moins aussi importants que les soldats et les ingénieurs. Les gens s'en vont en guerre et bâtissent des cathédrales parce qu'ils croient en Dieu, et ils croient en Dieu parce qu'ils ont lu des poèmes sur Dieu, vu des images de Dieu et été fascinés par des pièces de théâtre sur Dieu. De même, notre croyance dans la mythologie moderne du capitalisme est sous-tendue par les créations artistiques de Hollywood et l'industrie pop. Nous croyons qu'acheter plus nous rendra heureux, parce que nous avons vu le paradis capitaliste à la télévision. » Dans Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 265.

415Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973), pp. 72-73.

416Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 35. Marcuse nous propose une distinction : « Se détendre, s'amuser, agir et consommer conformément à la publicité, aimer et haïr ce que les autres aiment ou haïssent, ce sont pour la plupart de faux besoins. » Dans Marcuse Herbert, *L'Homme unidimensionnel*, Minuit, Paris, 1968 (1964), p. 30.

417Dupuy Jean-Pierre, « À la recherche du temps gagné », dans *Bulletin interministériel pour la RCB*, n°20, mars 1975, dans Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973), p. 126.

En d'autres termes, l'objectif est de promettre au consommateur qu'il va gagner du temps, sauf que le temps passé à gagner du temps lui fait finalement perdre du temps. Résultante : le consommateur n'est pas satisfait. Toutefois, au lieu de se pencher sur son comportement erratique, il va se mettre en quête d'un meilleur produit, susceptible de répondre à sa nouvelle insatisfaction... C'est notamment pourquoi Charles Kettering, vice-président de General Motors, déclarait dans les années 1920 : « La clé de la prospérité économique, c'est la création d'une insatisfaction organisée. »[418] Le souci est que cette fuite en avant est sans fin et rend les êtres humains de plus en plus dépendants et tourmentés, y compris à cause des terribles « crédits à la consommation »[419]. Ainsi, non contente de ne pas offrir le bonheur dont elle se prétend garante, la consommation se pose de plus en génératrice de malheur.

**La pandémie publicitaire**

*« […] La publicité nous imprègne d'un sentiment de détresse que nous ignorions avant de la voir, celui de ne pas bénéficier du prestige attaché au produit présenté, et d'être malheureux tels que nous sommes. »*

Koike Ryûnosuke[420]

Les stratégies consuméristes représentent un désastre sur le plan psychologique, générant bien des angoisses chez des êtres humains de plus en plus désireux d'accéder à un certain « *standing* » et/ou de respecter une certaine norme. Cyril Dion nous l'explique : « Dans la pub, on voit très souvent des gens qui ont l'air extrêmement heureux, qui vivent dans des endroits très désirables... Mais l'objectif de cette petite histoire qu'on nous raconte en trente secondes, c'est quand même de nous vendre une bagnole, de nous vendre une nouvelle paire de baskets, ou autre... »[421] Et l'effet est catastrophique, puisque l'individu qui n'arbore pas les vêtements de telle ou telle autre marque est implicitement (ou même explicitement) stigmatisé, voire ostracisé. Et le double « effet *kiss-cool* » est que les humains en viennent à se comparer – non seulement à leur entourage, mais aussi – aux icônes de la publicité, cette dernière galvanisant leur ego et affectant ainsi très nocivement leur estime de soi... Psychiatre, Christophe André témoigne : « Plusieurs dizaines de fois dans la journée, on est exposé aux corps des top-models : dans les magazines, sur les abris de bus, sur les panneaux de pubs, où qu'on aille, à la télévision, on voit des corps parfaits. Et au bout d'un moment, cette répétition des expositions aux corps parfaits finit par faire se poser des questions et créer un certain nombre de doutes […]. »[422]

418Cité dans Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019, p. 94.
419Voir notamment Tan Shuchen, *Les Pauvres, une clientèle de choix*, 2008.
420Ryûnosuke Koike, *Éloge du peu*, Picquier, Arles, 2020 (2009), p. 72.
421Interview réalisée par *Kaizen Magazine*. Vidéo publiée le 12/06/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=W7COQoeuSuk.
422Conférence donnée pour la MAIF et intitulée « L'estime de soi ». Vidéo publiée le 18/01/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=lfrc7qW-gnY. Notons qu'une anagramme de « la publicité » est « culpabilité ».

Dès lors, comment ressembler aux pin-ups et autres « beaux gosses » bodybuildés figurant sur les affiches publicitaires ? En achetant le produit qu'ils promeuvent, bien sûr ! Le psychiatre note ainsi : « Comment expliquer ce besoin de posséder une foule d'objets inutiles ? Sinon par la conséquence de toutes ces flatteries de l'estime de soi des consommateurs que nous sommes : 'parce que vous le valez bien', 'où vous voulez quand vous voulez'... »[423] Répercussion ? Le consommateur achète pour avoir une image positive de lui-même... jusqu'à ce qu'une nouvelle publicité le renvoie à son déficit d'estime de soi et le condamne à consommer de nouveau. Le cercle vicieux est lancé. Et il est infini. Qu'en conclure ? Que les entreprises qui nous vendent des produits dont nous n'avons aucunement besoin font du profit en organisant notre mal-être. C'est d'ailleurs l'une des visées du *marketing* : des efforts sont fournis pour générer un manque artificiel et inciter l'humain à acheter. Et cette nuisance ne menace pas seulement notre santé psychique, mais aussi notre bien-être physique... Pour citer un exemple concret, de récents travaux montrent que l'alcool est nocif dès le premier verre consommé – notamment en ce qui concerne les risques liés à l'apparition de cancers – contrairement à certaines croyances populaires qui prétendent qu'un « petit verre de vin par jour » est très bon pour la santé :

> « Les études ont montré une augmentation de la morbidité et de la mortalité, à court et long terme, pour des consommations faibles d'alcool par jour[424]. Ainsi, ce n'est pas 'l'abus d'alcool' qui est à risque mais une consommation, même faible. L'avertissement actuel sanitaire réglementaire est donc obsolète. Le groupe d'experts recommande que l'avertissement réglementaire obligatoire apposé sur les publicités pour l'alcool soit revu : en modifiant l'information qui figure actuellement 'L'abus d'alcool est dangereux pour la santé' et en la remplaçant par exemple par 'Toute consommation d'alcool comporte des risques pour votre santé' ; et en empêchant les annonceurs d'ajouter un autre message à celui imposé par la loi (tel que 'À consommer avec modération'). »[425]

Pourtant, avez-vous aperçu des panneaux déconseillant la consommation d'alcool ? Au contraire... les publicités foisonnent à la télévision, dans les magazines ou encore sur les abris de bus ! Voilà un bel exemple de l'immense influence des lobbies sur les gouvernements. En creux : peu importe l'état de santé du citoyen tant que le chiffre d'affaires des entreprises grandit[426]. Nous demeurons toutefois aveugles à toutes ces injustices et manipulations, car le complexe instrumentalise savamment notre esprit en le distrayant, moyennant des préoccupations plus futiles les unes que les autres... Résultats sportifs, programmes de télévision décérébrants et autres applications ludiques sur les smartphones embrigadent le consommateur et l'empêchent de penser son propre rôle au sein de la société.

---

423 André Christophe, *Imparfaits, libres et heureux*, Odile Jacob, Paris, 2006, p. 16.

424 Expertise collective, *Alcool. Effets sur la santé*, Inserm, Paris, 2001, p. 358.

425 Santé publique France, Institut national du cancer, *Avis d'experts relatif à l'évolution du discours public en matière de consommation d'alcool en France*, Saint-Maurice, 2017, recommandation n°8, p. 61, publié le 04/05/2017 et disponible en ligne le 11/11/2020 à l'adresse suivante : www.santepubliquefrance.fr.

426 Voir ici *Tabac, la conspiration* (Collot Nadia, 2006) et *What the health* (Andersen Kip & Kuhn Keegan, 2017).

Sans compter que la publicité n'est jamais bien loin. René Dumont note ainsi que celle-ci est « un pilier de base, une assise fondamentale de notre économie de profit : laquelle exige, pour prospérer, ou même simplement se maintenir, une expansion constante, indéfinie, de la consommation. »[427] Et Serge Latouche de fustiger à son tour le rôle de la publicité : « En capturant le désir, jamais assouvi, sous la forme du besoin susceptible d'être satisfait par la consommation de biens marchands, la propagande publicitaire enferme les consommateurs dans une véritable toxicodépendance. »[428] Pour couronner le tout, comme pour n'importe quelle autre drogue, plus nous achetons d'objets, plus nous désirons acquérir, consommer et nous approprier des choses... Hervé Kempf abonde : « La publicité qui parsème et nourrit les programmes est un autre outil essentiel de formatage idéologique. Elle ne cesse de projeter des images de réussite fondée sur un surcroît de consommation. Pour être beau, heureux, en bonne santé, avoir des amis, il faut détenir ce que l'on veut vous faire acheter. Le message est simple, puissant et totalement politique : consommer, c'est bien. »[429] Harari résume ici cette idée par une formule choc : « Le supermarché se révéla bien plus fort que le goulag. »[430]

Sans que nous ne nous en rendions intégralement compte, la publicité est absolument partout dans notre vie : de la boîte aux lettres à l'écran de télévision en passant par les magazines, sites Internet et autres omniprésents placements de produit[431]. Baignant dans cette frénésie qui exacerbe, de manière permanente, la tentation d'acheter de nouveaux objets, le citoyen – dont le striatum est surstimulé – devient un simple consommateur qui oublie, par là même et malgré l'avertissement de Thoreau, que « le coût d'une chose est le montant de la vie requise en échange ». Le philosophe ajoute par ailleurs sans ambiguïté : « En vérité, plus vous possédez de choses, plus vous êtes pauvres. »[432] Et son grand ami Emerson de le rejoindre sur ce point : « L'homme cultivé qui éprouve un respect tout neuf pour sa nature a bientôt honte de sa propriété. »[433]

Pourtant, rien n'y fait. Nous continuons à consommer des produits qui nous sont aussi inutiles que néfastes. Impuissant, Raoul Vaneigem observe et critique ce phénomène morbide : « Nous sommes dans une économie à l'agonie qui s'enrichit en vendant sa charogne. Et tout ce que les contestataires trouvent à faire, c'est de se boucher le nez et d'acheter. »[434] En sus, bien que la (sur)consommation soit une pratique historiquement occidentale, elle a très rapidement contaminé toutes les régions du globe, constituant l'une des caractéristiques inhérentes à la mondialisation libéro-capitaliste évoquée plus haut, grâce au – ou plutôt à cause du – virus que constitue la publicité. Tim Jackson témoigne :

427Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 69.
428Latouche Serge, *La Décroissance*, PUF, Paris, 2019, p. 47.
429Kempf Hervé, *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, Paris, 2011, p. 98.
430Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 289.
431Voir à ce propos le documentaire *Super cash me* (Spurlock Morgan, 2011). Je ne peux par ailleurs pas résister à la tentation de renvoyer le lecteur à une séquence tirée du film *They Live* (Carpenter John, 1988), au sein de laquelle le héros enfile des lunettes magiques lui permettant de décrypter les messages cachés derrière les affiches publicitaires.
432Thoreau Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, Albin Michel, Paris, 2017 (1854), pp. 54-97.
433Emerson Ralph Waldo, *La Confiance en soi*, Rivages, Paris, 2000, p. 125.
434Vaneigem Raoul, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot & Rivages, Paris, 2004 (2002), p. 78.

> « 'La classe moyenne, au tournant du millénaire, se caractérise par son appétit pour la culture 'mondiale' et sa volonté d'adopter les styles de vie, les objets et les valeurs 'occidentales", affirme l'anthropologue Emma Mawdsley. Nous n'avons aucune peine à observer la similarité manifeste des valeurs et des points de vue en Chine, en Asie, en Amérique latine et dans de vastes étendues de l'Afrique. La société de consommation est désormais, dans toutes ses composantes les plus fondamentales, une société mondiale. »[435]

Il est effectivement clair que d'une façon ou d'une autre, la quasi-totalité des autorités politiques du monde ressentent des intérêts à promouvoir aussi bien le système libéro-capitaliste que le modèle consumériste. L'une des plus évidentes démonstrations de ce phénomène est sans doute l'allocution prononcée par le président des USA, George W. Bush, le 20 décembre 2006, au sein de laquelle ce dernier déclarait au peuple américain, de manière non ambiguë : « Je vous encourage à faire plus de shopping. »[436] Existe-t-il un slogan publicitaire plus explicite ? Et que penser des discours répétés de par le monde sur la nécessité de retrouver la croissance ? Tim Jackson critique par suite la démesure – ou la folie – consumériste : « La théorie économique – en particulier la théorie macroéconomique – est analphabète sur le plan écologique. Une économie fondée sur l'expansion perpétuelle d'une consommation matérialiste alimentée par l'endettement est écologiquement intenable, socialement problématique et économiquement instable. » Et l'économiste d'interpeller le président français au sein d'un enregistrement vidéo publié sur le Net au lendemain de son élection : « Monsieur Macron, […] mon message est très simple : dans les économies avancées, nous devrions avoir la prospérité sans croissance. Nous n'avons pas besoin de croissance pour être heureux. »[437] Que dire de plus ?

Pour conclure, nous devons prendre conscience qu'à moins de réduire nos consommations extra-alimentaires à zéro et de nous nourrir exclusivement *via* des produits biologiques *et* locaux – encore que... –, tout ce que nous achetons contribue à faire fonctionner le système qui détruit la nature. En d'autres termes, il ne faut pas seulement consommer différemment, mais aussi et surtout consommer beaucoup moins ! En conséquence, concilier notre modèle économique fondé sur le tout-argent avec l'objectif de sauvegarde environnementale est ubuesque... Force est de reconnaître que l'union entre libéro-capitalisme et écologie est vouée à l'échec et que le système ultra-consumériste (auquel nous souscrivons) est totalement incompatible avec la pérennité de la vie sur Terre. En outre, quand bien même nous ne consommerions absolument rien (ou presque) à titre individuel, nous entretiendrions malgré tout le deuxième pilier de la croissance capitaliste : la production.

---

435Jackson Tim, *Prospérité sans croissance*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 105.

436Article intitulé « President Bush's News Conference », *New York Times*, publié le 20/12/2006 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.nytimes.com/2006/12/20/washington/20text-bush.html. J'ajoute ici la formule macro-économique M.V = P.T, dans laquelle M désigne la masse monétaire, V, la vélocité de la monnaie, P, le niveau des prix et T, le volume des transactions, ce qui explique pourquoi le shopping (les échanges) peu(ven)t, au-delà de la production, contribuer à dynamiser l'économie, à augmenter le niveau de vie... et l'impact sur la nature.

437Interview réalisée par L'OBS. Vidéo publiée le 25/11/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=3KvZ7ohId08.

**Le piège productiviste**

*« Nous sommes incapables de décider, voire de nous demander de quoi nous avons besoin en quantité et en qualité. Nos désirs et nos besoins sont amputés, formatés, appauvris par l'omniprésence des propagandes commerciales et la surabondance de marchandises. Marchandises nous-mêmes en tant que, désormais, nous avons à 'nous vendre' nous-mêmes pour pouvoir vendre notre travail, nous avons intériorisé la logique propre au capitalisme : pour celui-ci, ce qui est produit importe pour autant seulement que cela rapporte ; pour nous, en tant que vendeurs de notre travail, ce qui est produit importe pour autant seulement que cela crée de l'emploi et distribue du salaire. Une complicité structurelle lie le travailleur et le capital : pour l'un et pour l'autre, le but déterminant est de 'gagner de l'argent', le plus d'argent possible. L'un et l'autre tiennent la 'croissance' pour un moyen indispensable d'y parvenir. L'un et l'autre sont assujettis à la contrainte immanente du 'toujours plus', 'toujours plus vite'. »*

André Gorz[438]

Pour débuter, il est crucial de reconnaître que la production – au même titre que la consommation – contribue à ruiner la nature. Bien que la production puisse être tout aussi nocive dans un modèle communiste, la critique de la production capitaliste actuelle représente, en conséquence, un passage incontournable de toute pensée écologique. À ce propos, le philosophe André Gorz est formel :

> « […] L'expansion soutenue de la production implique, en régime capitaliste, une accélération de la rotation et de l'accumulation du capital. Le capital fixe (investi dans les installations matérielles) doit être rentabilisé et amorti rapidement, afin que les profits puissent être réinvestis dans l'élargissement des moyens de production. Sous l'angle écologique, l'accélération de la rotation du capital conduit à exclure tout ce qui diminue dans l'immédiat le profit. L'expansion continuelle de la production industrielle entraîne donc un pillage accéléré des ressources naturelles. Le besoin d'expansion illimitée du capital le conduit à chercher à abolir la nature et les ressources naturelles pour les remplacer par des produits fabriqués, vendus avec profit. »[439] « L'écologie n'a toute sa charge critique et éthique que si les dévastations de la Terre, la destruction des bases naturelles de la vie sont comprises comme les conséquences d'un mode de production ; et que ce mode de production exige la maximisation des rendements et recourt à des techniques qui violent les équilibres biologiques. Je tiens donc que la critique des techniques dans lesquelles la domination sur les hommes et sur la nature s'incarne est une des dimensions essentielles d'une éthique de la libération. »[440]

438Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 115.

439*Ibid.*, pp. 137-138. Ernst Friedrich Schumacher porte un regard similaire sur notre situation : « L'homme moderne a construit un système de production qui viole la nature et un type de société qui mutile l'homme. » Dans Schumacher Ernst Friedrich, *Small is beautiful*, Contretemps/Seuil, Paris, 1978 (1973), p. 303.

440*Ibid.*, p. 15.

Il nous faut ainsi réaliser que le modèle sociétal mondialisé dans lequel nous vivons est un navire de guerre qui met en péril l'avenir de la nature et celui de notre espèce. Et – plus difficile à accepter –, nous devons aussi reconnaître que si ce paquebot détruit l'environnement en toute impunité, c'est précisément parce que nous le maintenons à flot en consommant et en produisant. En ce sens, cesser de consommer pourrait nous permettre de régler une grande partie du problème[441], mais qu'en est-il du versant productif, qui concourt également à faire tourner cette machine infernale ?

La doctrine productiviste peut être mise en perspective avec le discours que Morpheus tient à Néo dans *Matrix* (Wachowskis, 1999) : « [Les machines] nous cultivent... Des années durant, j'ai refusé d'y croire. [Puis] j'ai fini par admettre l'évidence de la vérité. Qu'est-ce que la matrice ? Le contrôle absolu. […] La matrice est […] créée dans le seul but de nous maintenir sous contrôle, jusqu'à ce que nous soyons tous transformés en [ressource énergétique] », ou autrement dit en force de travail. Tout est dit... Remplaçons ici « les machines » par « les autorités capitalistes » et « la matrice » par « la société marchande » et tout s'illumine. En tant que travailleurs, nous nous apparentons ainsi aux composants électroniques d'un vaste système nous exploitant jusqu'à notre obsolescence, comme le met merveilleusement en évidence Godfrey Reggio dans son chef-d'œuvre *Koyaanisqatsi*[442]. Car en définitive, qu'est-ce que la production ? Au sens courant du terme, il s'agit simplement de l'« activité humaine consistant à créer des biens et des services propres à satisfaire des besoins individuels ou collectifs. »[443] Tout bien pesé, économiquement parlant, le producteur, c'est donc le travailleur.

En ce sens, comme le souligne Ivan Illich : « L'homme devient accessoire de la méga-machine, un rouage de la bureaucratie. »[444] Le philosophe ne manque d'ailleurs pas de mettre en lumière l'ironie inhérente à cette manière d'être au monde : « Aujourd'hui les gens travaillent une bonne partie de la journée seulement pour gagner l'argent nécessaire pour aller travailler. »[445] Beaucoup de travailleurs ont effectivement une voiture, qu'il faut acheter, pour laquelle il est parfois nécessaire de solliciter un crédit, et qui demande chaque jour de l'essence, autrement dit le financement de multinationales pétrolières qui réduisent la nature en cendres... En reprenant l'expression d'Illich, Gorz explique que dans cette optique, « en spécialisant, divisant et mécanisant le travail dans de grandes installations, [le capitalisme] a fait des travailleurs les appendices des mégamachines du capital. »[446] Et cet acte de participation à l'anéantissement capitaliste de la nature a été largement dénoncé par ailleurs...

441 Nous pourrions être tentés de dire que cesser de consommer réglerait précisément la moitié du problème posé par le capitalisme, mais une baisse de la consommation entraîne nécessairement un effondrement de la production. Freiner la consommation a donc *a priori* plus d'impact qu'une diminution de la production, sauf à envisager l'effectivité de la « loi des débouchés » de l'économiste Jean-Baptiste Say, qui prétend que l'offre crée la demande (et non l'inverse).

442 Au sujet de la surcharge d'informations numériques, contribuant à générer un stress infernal et des suicides chez de nombreux travailleurs « fusionnant » avec leurs outils informatiques, voir Serfaty Laurence, *Hyperconnectés*, 2016.

443 Capul Jean-Yves & Garnier Olivier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier, Paris, 2008, p. 357. Sur la question du travail, voir notamment Mordillat Gérard & Rothé Bertrand, *Travail, salaire, profit*, 2019.

444 Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 12.

445 Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973), p. 61.

446 Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 31.

Au XIX^e^ siècle, l'économiste Paul Lafargue exprimait déjà son aversion à l'encontre du travail – non pas en général, mais – dans le cadre d'un système fondé sur le capital : « La morale capitaliste, piteuse parodie de la morale chrétienne, frappe d'anathème la chair du travailleur ; elle prend pour idéal de réduire le producteur au plus petit minimum de besoins, de supprimer ses joies et ses passions et de le condamner au rôle de machine délivrant du travail sans trêve ni merci. »[447] Et, plus loin, le socialiste surenchérit : « Travaillez, travaillez, prolétaires, pour agrandir la fortune sociale et vos misères individuelles, travaillez, travaillez, pour que, devenant plus pauvres, vous ayez plus de raisons de travailler et d'être misérables. Telle est la loi inexorable de la production capitaliste. »[448] En fin de compte, au sein du système capitaliste, toute personne qui travaille en vue de produire des richesses devient – malgré elle – un funeste constituant du système en place, comme le met en relief le film *Powaqqatsi* (Reggio Godfrey, 1988 [suite du long-métrage évoqué plus haut]), en dénonçant *via* une frénésie visuelle, l'asservissement lié à l'exploitation des individus dans le monde moderne.

Le délire productiviste est profondément ancré dans notre rapport au monde. Le philosophe Serge Audier explique ce phénomène : « […] Le productivisme […] met en avant ce '-isme' pour désigner l'impératif que la société soit la plus efficace et la plus productive possible. Est ainsi théorisée une expansion exponentielle de la production dont le modèle est l'industrie capitaliste. Et ce projet, par-delà l'économie, concerne toute la société, y compris les individus. C'est un projet global, presque anthropologique. »[449] J'ai moi-même eu l'occasion d'observer la folie productiviste en action lorsque je travaillais dans un *fast-food*. À l'époque – et j'imagine que c'est toujours le cas aujourd'hui –, mes camarades et moi étions contraints d'être productifs à chaque instant, même en l'absence de client. Il fallait nettoyer les sols qu'un collègue venait tout juste de laver ; renouveler des stocks d'ores et déjà approvisionnés ; refaire des sandwichs, quitte à jeter ceux qui étaient en attente – je note au passage que nous avions l'interdiction d'offrir ces derniers aux personnes « sans domicile fixe » qui venaient parfois trouver un peu de chaleur dans le restaurant, sous peine de perdre notre emploi – ou nettoyer des plateaux propres, pourvu que nous restions « productifs ». Produire pour produire, c'est la règle. Le moyen de nourrir des êtres humains était devenu une fin en soi.

Ainsi, si de nombreux humains fustigent le complexe capitaliste, ils n'en demeurent pas moins des contributeurs à plein temps, à la fois lorsqu'ils consomment et lorsqu'ils produisent... En ce sens, et pour utiliser la parabole chère à Pierre Rabhi, même si chacun d'entre nous s'acharnait à devenir un « bon colibri » (en consommant moins ou de manière plus écologique), nous continuerions, dans le même temps, à nous comporter comme de « mauvais colibris » (en agissant comme des « rouages » de la machine mondialisée). En produisant, chacun fait en effet sa part... mais malheureusement pas dans le sens de la préservation de la nature ; bien plutôt dans celui de son annihilation.

447Lafargue Paul, *Le Droit à la paresse*, Mille et une nuits, Paris, 2000 (1883), p. 8.
448*Ibid.*, p. 23.
449Audier Serge, « Sortir de l'impasse productiviste », *Socialter*, n°34, 04/2019 – 05/2019, pp. 32-34.

L'écologiste déplore : « La finalité humaine n'est pas de produire pour consommer, de consommer pour produire ou de tourner comme le rouage d'une machine infernale jusqu'à l'usure totale. C'est pourtant à cela que nous réduit cette stupide civilisation où l'argent prime sur tout […]. »[450] Vandana Shiva est sur la même ligne : « […] En tant qu'esclaves d'édifications mensongères qui engendrent la pensée mécanique et font tourner la machine-argent, nous devenons complices des processus qui détruisent la Terre et l'humanité. »[451] Et Satish Kumar atteste[452] : « Quand la technique et l'économie règnent en maîtres, quand l'homme n'est plus qu'un instrument au service de la machine industrielle, le travail n'est plus un bienfait pour l'homme : il détruit son âme et nuit à l'harmonie de la société. » Employant le vocable de « rouage », de « complice » et d'« instrument », ces penseurs remettent au goût du jour la pensée du philosophe Cornelius Castoriadis : « Le système de production capitaliste ne peut fonctionner qu'en mettant constamment à contribution l'activité proprement humaine de ses assujettis qu'il essaie en même temps de réduire et de déshumaniser le plus possible. »[453]

Par là même, tout être humain qui travaille offre sa contribution au capital, le valide implicitement et lui permet de prospérer. À l'heure actuelle, travailler revient en réalité à dire : « J'adhère, souscris et encourage le système qui anéantit la nature. » C'est aussi simple que cela. Il est donc fondamental de nous demander si en produisant, nous faisons partie du problème « crise environnementale » ou de sa solution – et ce, indépendamment des excellentes initiatives qui peuvent être entreprises, par ailleurs, à l'échelle individuelle et/ou locale. Car après tout, si le travail ne représentait qu'une forme d'asservissement, chacun serait libre de se laisser exploiter comme il le souhaiterait... Mais l'agonie de la nature et l'attentat perpétuel contre le monde vivant font de nous des complices, des coupables, des criminels en acte dès lors que nous sommes rémunérés pour une quelconque activité productive.

Nous touchons au point nodal de mon propos concernant la production... Qu'on le veuille ou non, travailler revient aujourd'hui à insérer du charbon dans les chaudières qui précipitent le Titanic droit sur l'iceberg. Certes, nous pourrions objecter que le travail n'est pas toujours une production au sens matériel du terme, mais le système étant globalisé, nous participons tout de même indéniablement à sa logique, ne serait-ce que par le biais des impôts que nous payons. Lester Brown signale en effet :

> « Tous les ans, les contribuables du monde entier paient environ 700 milliards de dollars de subventions en faveur d'activités destructrices pour l'environnement, telles que l'utilisation des carburants fossiles, la surexploitation des nappes phréatiques, les coupes à blanc de forêts et la pêche excessive. Une étude de l'*Earth Council*, intitulée *Subdizing Unsustainable Development*, note qu"il y a quelque chose de stupéfiant à observer le monde dépenser des centaines de milliards de dollars annuellement pour subventionner sa propre destruction.' »[454]

450Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 263.
451Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 165.
452Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), p. 84.
453Castoriadis Cornelius, *L'Institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris, 1999 (1975), p. 23.
454Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, pp. 284-285.

Tout est une affaire de proportions... mais chacun d'entre nous qui produit, travaille et/ou paie ses impôts – à un État, la majorité du temps, vendu au marché et à des multinationales – participe, d'une manière ou d'une autre, à la mutilation de la biosphère. Bien sûr, les fiscalités ont aussi pour rôle de contribuer à l'entretien des hôpitaux et au versement des prestations sociales (dont je confesse avoir bénéficié pour écrire ce livre) mais la question n'est pas là. Le souci, c'est que nos impôts servent *en outre* à financer l'effondrement du monde naturel[455]... C'est regrettable, mais tout comme une cellule fait partie d'un organisme, travailleur et contribuable font partie du système mondialisé exterminant le vivant. D'ailleurs, le mot « contribuable » est très bien choisi. Être un contribuable n'est pas nocif en soi ; la question est : à quoi contribue-t-on ? Si c'est au bien-être collectif, ainsi qu'à la prospérité de tous les êtres vivants qui nous entourent, tout va bien. En revanche, si c'est à l'extinction de la vie sur Terre, alors cela doit nous inciter à nous interroger quant au bien-fondé de notre contribution...

Le drame, c'est que cette logique vaut pour tous les corps de métier. Nous pourrions penser qu'un médecin est par exemple exempt de ce fonctionnement. Pourtant, quand ce dernier sauve des vies, il répare des rouages de la mégamachine qui ruine l'écosphère[456]... Bien sûr, je ne conseillerai jamais à un soignant de laisser un de mes frères (et sœurs) en humanité de côté, sous prétexte que celui-ci est un producteur-consommateur. Mais force est de constater, à la lumière de cet exemple, que la quasi-totalité des métiers exercés apportent une pierre – si petite soit-elle – à l'édifice de l'extinction de la vie sur Terre, du trader au fonctionnaire – qui porte d'ailleurs bien son nom – en passant par l'enfant qui décède, pioche à la main, en extrayant de la cassitérite, matière première de nos smartphones[457].

Certes, il faut souligner que nous n'avons pas tous le même degré de responsabilité et que certains sont plus coupables que d'autres... Murray Bookchin prend ainsi soin de noter : « Soyons réalistes, lorsqu'on dit qu'un gamin noir de Harlem est tout autant responsable de la crise écologique que le président d'Exxon, on en tire un d'affaire pour calomnier l'autre. »[458] Mais l'écologiste social précise dans la foulée : « Que les capitalistes soient grandement coupables ne veut pas nécessairement dire que tous les travailleurs soient innocents dans la destruction du monde naturel. »[459] Et pour cause : « Telles des entreprises, les nations industrialisées invitent chaque citoyen à besogner pour élever le PIB et le PNB de sa nation »[460], rappelle Pierre Rabhi. Or, si nous nous souvenons que la croissance économique est aujourd'hui synonyme d'accélération de la destruction de la nature, le lien entre une activité salariée et la dévastation de l'écosystème terrestre apparaît tout à fait indéniable. En somme, à notre époque, pour disposer d'argent sur notre compte en banque, nous hypothéquons notre avenir et celui de nos enfants... C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je publie cet ouvrage gratuitement.

455Par analogie, une personne qui viendrait à tuer un être humain, même si elle en a par ailleurs sauvé d'autres, resterait coupable de son crime et mériterait d'être jugée et condamnée. Faire le bien n'exonère en rien de ne pas faire le mal.
456Je choisis ici à dessein un « cas limite » pour illustrer ma réflexion. Loin de moi l'idée de stigmatiser les soignants.
457Voir à ce propos Piasecki Poulsen Frank, *Blood in the mobile*, 2010.
458Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 74.
459*Ibid.*, p. 98.
460Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 173.

Pierre de Coubertin disait qu'au-delà d'une potentielle victoire, « l'important, c'est de participer. » En l'occurrence, le système compétitif dans lequel nous vivons ne nous permettra jamais de gagner quoi que ce soit, mis à part de l'« argent sale », puisque ce modèle nous fait, en revanche, participer et contribuer à sa logique mortifère et à la destruction de la biosphère. Plutôt que de chercher à tout prix à protéger les emplois, les gouvernements du monde entier devraient donc d'après moi protéger les êtres humains – et les vivants en général – en abandonnant le système capitaliste. J'y reviendrai.

Aussi, avant de poursuivre sur ce point, il importe de rappeler que ce n'est pas le travail *en soi* qui est méprisable, mais le travail dans un modèle civilisationnel qui embrase le monde. Pourtant, dans nos sociétés capitalistes, le travail est valorisé, puisque l'individu contribue à la production. Mais en réalité, c'est bien plutôt le refus du travail – et, par là même, la protection de l'environnement – qui devrait être honoré. Preuve est faite que nous marchons une fois de plus sur la tête...

La question du statut social offert par l'activité de production est ici prépondérante, à tel point que nous demandons volontiers aux personnes que nous rencontrons ce qu'elles *font* dans la vie – plutôt que ce qu'elles *sont* dans la vie... Aymeric Caron met ce phénomène en relief : « Je travaille donc je suis. Tu ne travailles pas donc tu n'as pas. Telle est la morale culpabilisatrice qui scinde de nos jours la société en deux camps : ceux qui ont un emploi et les autres. Les premiers sont acceptés comme des citoyens et des individus à part entière, tandis que les autres voient ce statut leur être refusé. »[461] En ce sens, pour l'écrivain James Truslow Adams, « la conception tayloriste du monde ne modifiait pas seulement le tissu sociétal, mais aussi la manière dont les gens se considéraient eux-mêmes et considéraient les autres, dont ils fixaient leurs priorités, et leur définition du mot 'réussite'. »[462] Or, le taylorisme, qui est l'« ensemble des principes énoncés par F. Taylor pour parvenir à une organisation scientifique du travail » et pour supprimer les « gestes inutiles »[463], a redéfini le mode de production capitaliste au XX$^{e}$ siècle. D'où le lien entre position dans la hiérarchie capitaliste et perception de la « réussite individuelle » – les réseaux sociaux type « LinkedIn » constituant par ailleurs aujourd'hui la vitrine de cette échelle de valeurs. Dans ces circonstances, il est assurément permis de progresser et de « gravir les échelons ». *A contrario*, malheur à qui régresse et/ou perd son emploi ! En tant que chef d'entreprise, Emmanuel Druon s'indigne ainsi : « La peur du chômage provoque inévitablement des réactions néfastes : lorsqu'on a un emploi, que ne ferait-on pour le garder ? Toutes les formes de lâcheté, de compromission et de calculs malsains, jusqu'à la corruption, finissent par se justifier. »[464] Cette forme de consentement a d'ailleurs, par le passé, été à l'origine d'autres catastrophes, et même des plus grands crimes jamais commis par les êtres humains.

461Caron Aymeric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017, p. 216.
462Cité dans Rose Todd, *La Tyrannie de la norme*, Belfond, Paris, 2017 (2016), p. 265. À ce sujet, voir aussi Neumann Stan, *Le Temps des ouvriers*, 2020.
463Capul Jean-Yves & Garnier Olivier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier, Paris, 2008, p. 453.
464Druon Emmanuel, *Le Syndrome du poisson lune*, Actes Sud, Arles, 2015, p. 63.

**Le labeur biocidaire**

*« Discipliner les femmes et les hommes en les considérant comme de simples facteurs de production et dévaster la Terre, conçue comme un simple objet, vont de pair. En poussant la destruction de la nature et l'exploitation de la 'force vitale' jusqu'à des niveaux inédits, les nazis apparaissent comme l'image déformée et révélatrice d'une modernité devenue folle – servie par des illusions (la 'victoire finale' ou la 'reprise de la croissance') et par des mensonges ('liberté', 'autonomie') dont des penseurs du management comme Reinhard Höhn ont été les habiles artisans. »*

Johann Chapoutot[465]

Si nous considérons, au regard des données scientifiques et d'après les propos de l'astrophysicien Aurélien Barrau, que « nous sommes en pleine guerre contre la fin du monde », alors nous pouvons sans détour assimiler le travail – au même titre que la consommation – à une *collaboration* avec le modèle capitaliste, aux dépens de la nature[466] et donc de l'intérêt général. En effet, travailler au sein de ce système nous permet, certes, de subvenir à nos besoins, mais fait dans le même temps de nous des « collabos » de la crise écologique. Le mot est fort, car chargé d'histoire. Mais il existe de vraies similitudes entre un être humain se soumettant au régime nazi et un être humain créant des richesses à l'heure actuelle. Les collaborateurs d'autrefois participaient au génocide ; les travailleurs modernes participent à l'écocide. Tout comme les personnes ayant collaboré avec les autorités hitlériennes, le travailleur actuel préfère préserver sa vie plutôt que de prendre le risque de la perdre pour l'intérêt commun. Dans le premier cas, on envoyait des individus aux camps ; dans le second, on conduit le monde entier à sa destruction[467]... Mes paroles peuvent paraître scandaleuses, mais c'est pourtant de cette manière que les futurs historiens – s'ils ont la chance d'exister... – analyseront nos agissements. Je suggère d'ailleurs d'étudier ici les écrits de la philosophe Hannah Arendt, afin d'imaginer les mots qu'un historiographe pourrait être amené à consigner dans une centaine d'années (en italique) :

> « De nombreux Allemands, de nombreux nazis, peut-être l'immense majorité d'entre eux, ont dû être tentés de ne pas tuer, de ne pas voler, de ne pas laisser leurs voisins partir pour la mort (car ils savaient, naturellement, que les Juifs partaient à la mort, même si nombreux d'entre eux ont pu ne pas en connaître les horribles détails) et de ne pas devenir les complices de ces crimes en en bénéficiant. Mais Dieu sait s'ils ont vite appris à résister à la tentation. »[468]

465Chapoutot Johann, *Libres d'obéir*, Gallimard, Paris, 2020, p. 141.

466Certes, des solutions pourraient émerger d'une refonte du système capitaliste mais je montrerai plus loin que d'autres formes de régime politique et économique sont bien plus à même de protéger la nature... et nous-mêmes.

467Il va de soi qu'il est hors de question de nier la barbarie ou de relativiser les atrocités commises dans les camps de la mort. Il s'agit simplement d'établir une connexion entre deux crimes contre la vie, si tant est que cela soit possible.

468Arendt Hannah, *Eichmann à Jérusalem*, Gallimard, Paris, 2002 (1963), p. 1163.

> *« De nombreux êtres humains, peut-être l'immense majorité d'entre eux, ont dû être tentés de ne pas participer aux écocides, de ne pas produire, de ne pas laisser leurs voisins partir pour la mort (car ils savaient, naturellement, que les êtres vivants partaient à la mort, même si nombreux d'entre eux ont pu ne pas en connaître les horribles détails) et de ne pas devenir les complices de ces crimes en en bénéficiant. Mais Dieu sait s'ils ont vite appris à résister à la tentation. »*

La perversité du travail dans le complexe capitaliste actuel s'apparente ainsi à celle des nazis qui – on le sait – se dédouanaient de l'entreprise d'extermination – la Shoah – en n'effectuant qu'une partie du processus : certains avaient pour mission de traquer des Juifs ; d'autres de les faire monter dans des trains ; d'autres de les « accueillir » dans les camps ; d'autres de les surveiller ; d'autres enfin de les guider vers les chambres à gaz... La responsabilité de l'officier nazi était tellement diluée qu'elle semblait inexistante, tout comme celle du travailleur actuel. Philosophe spécialiste du sujet, Günther Anders écrivait ainsi que dans la mégamachine capitaliste, l'homme est « aveugle à la finalité de son travail. »[469] Son homologue Christophe David précise :

> « Vu par Anders, […] le travail n'a plus d'autre finalité que de faire tourner la mégamachine. […] La nature de son activité et sa conscience morale ayant été déconnectées, sa conscience morale ayant même été remplacée par le 'zèle du collaborateur', [le travailleur] est devenu un rouage polyvalent pour lequel tout se vaut. Du coup, il peut passer d'une mégamachine à l'autre, de la mégamachine capitaliste à la mégamachine nazie, par exemple. Un tel travailleur est, pour reprendre le titre d'un livre d'Anders, un fils d'Eichmann. »[470]

Analyse identique chez l'auteur Frédéric Dufoing, qui remarque que « dans *Nous, fils d'Eichmann*, Anders développe une éthique basée sur le constat qu'il est de moins en moins possible à l'homme de se représenter les résultats de ses actes et de ses créations technologiques ; c'est précisément cette absence de représentation qui est un indicateur de danger. »[471] Dans son livre intitulé *Libres d'obéir*, l'historien Johann Chapoutot fait par ailleurs état de nombreuses similarités entre le travail nazi et le management contemporain. L'auteur prend, en premier lieu, soin de spécifier qu'« il ne s'agit pas de dire que le management a des origines nazies – c'est faux, il lui préexiste de quelques décennies – ni qu'il est une activité criminelle par essence. »[472] Il dresse, par la suite, des parallélismes saisissants : « Dans le travail, dans la vie économique, comme dans le quotidien politique, le consentement des Allemands fait l'objet d'une attention extrême de la part des dirigeants du Reich. »[473] Pour ce faire, le juriste Reinhard Höhn crée un mode opératoire très particulier, aujourd'hui fréquemment usité :

469Anders Günther, *L'Obsolescence de l'homme*, I, Ivréa, Paris, 2002 (1956), p. 325.
470Dans Biagini Cédric, Carnino Guillaume & Marcolini Patrick, *Radicalité*, L'échappée, Montreuil, 2013, pp. 36-37.
471Dufoing Frédéric, *L'Écologie radicale*, Infolio, Gollion, 2012, p. 34.
472Chapoutot Johann, *Libres d'obéir*, Gallimard, Paris, 2020, pp. 19-20.
473*Ibid.*, p. 70.

> « [Sa] grande force fut de proposer un modèle de management qui semblait l'expression idoine de la nouvelle culture démocratique – 'le management par délégation de responsabilité'. […] Entre le chef et l'exécutant existe désormais une 'relation de collaboration' (*Mitarbeiterverhältnis*) qui a pour nom la 'délégation de responsabilité' (*Delegation von Verantwortung*). […] Mais au chef revient, comme toujours, la responsabilité de commander et, désormais, de contrôler et d'évaluer. À l'exécutant incombe la responsabilité d'agir et de réussir, responsabilité d'autant plus grande qu'il est libre de choisir les voies et les moyens les plus adaptés à l'exécution de sa mission. »[474]

L'auteur poursuit en mettant en lumière de nombreux points communs entre les modes opératoires prônés par Höhn et ceux du capitalisme moderne sur les plans macro et microéconomique :

> « […] Haute croissance, productivité, compétition étaient des notions que les nazis avaient portées à leur point d'incandescence dans leur insatiable course à la production et à la domination. Être rentable / performant / productif (*leistungsfärig*) et s'affirmer (*sich durchsetzen*) dans un univers concurrentiel (*Wettbewerb*) pour triompher (*siegen*) dans le combat pour la vie (*Lebenskampf*) : ces vocables typiques de la pensée nazie furent les siens après 1945, comme ils sont trop souvent les nôtres aujourd'hui. Les nazis ne les ont pas inventés – ils sont hérités du darwinisme social militaire, économique et eugéniste de l'Occident des années 1850-1930 – mais ils les ont incarnés et illustrés d'une manière qui devrait nous conduire à réfléchir sur ce que nous sommes, pensons et faisons. Devons-nous, machines parmi les machines, durcir nos corps comme l'acier (*stählern*) dans des usines à sport ? Devons-nous 'lutter' et être des 'battants' ? Devons-nous 'gérer' notre vie, nos amours et nos émotions et être performants dans la guerre économique ? Ces idées-là entraînent la réification de soi, de l'autre et du monde – la transformation généralisée de toute existence, de tout être, en 'objets' et en 'facteurs' (de production), jusqu'à l'épuisement et la dévastation. L'exemple – extrême – de Reinhard Höhn le montre : le 'management' et son règne ne sont pas neutres, mais pleinement solidaires d'un âge des masses, de la production et de la destruction qui a connu ses plus belles décennies, en Europe et aux États-Unis, entre 1890 et 1970. Un premier coup lui a été porté par les chocs pétroliers de 1973 et de 1979 et un second, peut-être, depuis les années 2000 et la prise de conscience croissante que notre civilisation thermo-industrielle, notre mode de vie et de production menacent à court terme notre vie même sur Terre. La déconnexion à l'égard de la nature et de la réalité des productions, de la réalisation de l'homme par le travail, l'évaporation croissante du sens et du plaisir que chacun peut trouver à son occupation salariée, ne laissent à nos contemporains que cette curieuse abstraction de la 'structure' et des problèmes qu'elle crée. »[475]

Chapoutot rejoint ainsi l'analyse de Daniel Guérin selon laquelle, en Allemagne « le fascisme a été […] le produit spécifique du capitalisme le plus évolué, de l'industrie lourde monopolisatrice »[476] :

474Chapoutot Johann, *Libres d'obéir*, Gallimard, Paris, 2020, pp. 106-114.
475*Ibid.*, pp. 135-136.
476Guérin Daniel, *Fascisme et grand capital*, Syllepse, Paris, 1999 (1936), p. 264.

> « Les leçons des missions de productivité menées depuis les années 1920 par les ingénieurs allemands aux États-Unis ont bien été tirées : il ne faut pas désespérer l'ouvrier, mais lui donner au contraire matière à rêver. Henry Ford, potentat tayloriste sans scrupule, grand maître des chaînes de production et de l'asservissement des corps, essayiste antisémite et sincère admirateur du III[e] Reich par ailleurs, compense cette inhumaine aliénation par la perspective d'une évolution de carrière potentielle pour tous, mais aussi par celle de l'accès à la propriété (le producteur de la Fort T devant la conduire à terme). »[477]

Toutefois, je dois préciser que je n'effectue aucunement une *comparaison*, mais bien une *analogie* entre la « non-culpabilité » *perçue* des soldats nazis et l'« innocence » des « honnêtes » travailleurs modernes[478]. Cela dit, là où six millions d'humains sont décédés dans les camps de concentration, ce sont six millions d'enfants qui perdent actuellement la vie *chaque année* pour cause de famine et/ou de malnutrition, et ce, alors même que ces dernières pourraient aisément être résolues en supprimant le modèle du tout-argent. De ces deux crimes contre la vie, l'un est fort heureusement terminé tandis que l'autre se perpétue en toute légalité, qui plus est avec notre consentement – sans même évoquer les millions d'espèces qui disparaissent et les générations futures qui seront victimes de cette folie... Il n'est pour autant pas ici question d'avancer que les travailleurs du monde entier sont coupables au même titre que les nazis ou que leurs collaborateurs... car la différence fondamentale est que les uns n'ont actuellement pas tout à fait conscience de leur contribution au sort tragique de la nature, tandis que les autres étaient jadis affranchis – au moins en partie – du sort réservé aux Juifs. Notons que le poète Cyril Dion établit également un parallèle entre les collaborateurs génocidaire et écocidaire :

> « […] Lorsqu'[on] travaille, comme lorsqu'[on] consomme, [on fait] tourner la machine à croissance et à profit. Qui ne profite pleinement qu'à un tout petit nombre de personnes. »[479] « Nous sommes face à un danger d'une ampleur comparable à celui d'une guerre mondiale. Sans doute même plus grave. Danger porté par une idéologie, matérialiste, néolibérale, principalement soucieuse de créer de la richesse, du confort, d'engranger des bénéfices. Qui envisage la nature comme un vaste champ de ressources disponibles au pillage, les animaux et autres êtres vivants comme des variables productives ou improductives, les êtres humains comme des rouages sommés de faire tourner la machine économique. Nous devrions résister. Tels nos aïeux résistant au nazisme, tels les Afro-Américains résistant à l'esclavage puis à la ségrégation, il nous faudrait progressivement refuser de participer à ce dessein funeste. Nous dresser et reprendre le pouvoir sur notre destinée collective. »[480]

477Chapoutot Johann, *Libres d'obéir*, Gallimard, Paris, 2020, p. 72.
478La comparaison est l'action de « mettre sur le même plan pour chercher des ressemblances, des différences », là où l'analogie est un « rapport de ressemblance établi par l'intelligence ou l'imagination entre deux ou plusieurs objets. » Dans Mével Jean-Pierre (dir.), *Le Dictionnaire Hachette encyclopédique*, Hachette, Paris, 2000, pp. 72-403.
479Dion Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 61.
480*Ibid.*, pp. 13-14.

Malheureusement, c'est – pour l'heure – loin d'être la trajectoire suivie par les êtres humains, et ce, en dépit du fait que leur travail s'apparente bien souvent à une forme d'esclavage modernisé.

**La servitude volontaire**

*« Quiconque donne son travail pour de l'argent se vend lui-même et se met au rang des esclaves. »*
Cicéron[481]

Sous ses modalités actuelles, le travail génère deux grandes attentes : un salaire nous habilitant à consommer et un statut social qui permet de briller davantage que les autres. Et ces deux prétentions sont bien entendu liées, puisque la réussite sociale se résume (trop souvent) aujourd'hui à la quantité d'argent placée sur notre compte en banque. Mais je ne dirais pas pour autant que chaque travailleur est vendu au complexe. Je dirais plutôt qu'il s'offre à ce dernier, de façon plus ou moins involontaire et inconsciente, la production s'inscrivant, comme la consommation, dans une normalité cultivée par le système en place et qui engendre de très grandes souffrances. Car dans une société où l'estime de soi est relative à la place que nous occupons dans la hiérarchie, nous ne pouvons qu'aller au-devant de problèmes psychologiques, *a fortiori* quand le travail s'apparente à une véritable servitude.

La définition commune de l'esclavage est une situation où un être humain se retrouve contraint de servir quelqu'un d'autre, étant privé de ses droits et de sa liberté. Par conséquent, le philosophe Jean-Jacques Rousseau écrit : « De quelque sens qu'on envisage les choses, le droit d'esclavage est nul, non seulement parce qu'il est illégitime, mais parce qu'il est absurde et ne signifie rien. Ces mots, esclavage, et, droit sont contradictoires ; ils s'excluent mutuellement. »[482] Question : en travaillant dans la société libéro-capitaliste : est-on *réellement* libre ? Cicéron aurait très vite brisé le suspense. Et Johann Wolfgang von Goethe, romancier de son état, de nous éclairer à son tour : « Nul n'est plus désespérément esclave que ceux faussement convaincus d'être libres. »[483]

En effet, nombreux sont les penseurs à considérer le travail – *a fortiori* dans le modèle capitaliste – comme une forme d'esclavage déguisée. Il y a deux siècles, le prêtre philosophe Félicité Robert de Lamennais constatait déjà : « Voilà le sort du pauvre : dépendre entièrement de qui l'emploie ; vivre quand on occupe ses bras, quand il y a pour le riche quelque profit à tirer de lui, mourir quand le travail lui manque, ou quand le salaire est insuffisant. Est-ce là, oui ou non, de l'esclavage ? […] Le capitaliste et le prolétaire sont donc entre eux, de fait, à peu près dans les mêmes relations que le maître et l'esclave des sociétés antiques […]. »[484]

481Une traduction alternative – de Maurice Testard – est la suivante : « Indignes d'un homme libre et vils sont les gains de tous les salariés dont c'est la peine […] que l'on paie : dans ces gains en effet le salaire est lui-même le gage de la servitude. » Dans Cicéron, *Les Devoirs*, Les Belles Lettres, Paris, 1965 (44 av. J.-C.), I, XLII, 150, pp. 183-184.
482Rousseau Jean-Jacques, *Du contrat social*, Librio, Paris, 2017 (1762), p. 12.
483Dans Joseph Peter, *Zeitgeist : addendum*, 2008.
484Robert De Lamennais Félicité, *De l'esclavage moderne*, Le Passager clandestin, Paris, 2009 (1839), pp. 47-48.

Le siècle dernier, Ivan Illich, fort de ses connaissances en matière de technique, argumentait : « Il nous faut reconnaître que l'esclavage humain n'a pas été aboli par la machine, mais en a reçu une figure nouvelle. Car, passé un certain seuil, l'outil, de serviteur, devient despote. »[485] Anthropologue, David Graeber défendait une thèse similaire : « Si nos idées politiques et juridiques sont réellement fondées sur la logique de l'esclavage, me dira-t-on, pourquoi l'avons-nous aboli ? Un esprit critique pourrait évidemment répondre : nous ne l'avons pas aboli, simplement rebaptisé. Il n'aurait pas tort : aux yeux d'un Grec antique, la distinction entre un esclave et un travailleur salarié endetté aurait sûrement fait figure, au mieux, de subtilité juridique. »[486]

Le philosophe Raoul Vaneigem et le journaliste Aymeric Caron portent conjointement l'estocade : « L'esclavage légal que perpétue le travail salarié n'a pas été, à ce jour, aboli »[487] puisque « le travail présenté comme libérateur et émancipateur est en réalité source de souffrance pour la majorité. »[488] Et pour cause, comme je l'ai évoqué plus haut, le travail génère des dégâts, que ce soit sur les plans physique ou psychologique, tandis que chaque employé ne fait, en définitive, que soutenir le capital. Ainsi l'éthologue Boris Cyrulnik note-t-il que « les ouvriers deviennent rarement vieux : ils meurent vers l'âge de la retraite, après une vie professionnelle qui rappelle parfois les tortures sociales du XIX$^{e}$ siècle. »[489] Plus largement, l'économiste Gilles Raveaud dénie le slogan populaire « Le travail, c'est la santé » : « Le travail, c'est souvent la maladie »[490], pour le corps comme pour la psyché...

Voilà, en résumé, l'horizon offert par le grand capital : « Être esclave dans la production six jours par semaine et jouir de dimanches de souveraineté politique. »[491] Cette critique paraît peut-être hors-sujet, dans le sens où ce sont davantage les effets du travail – en tant que production – sur la nature qui mériteraient d'être critiqués, et non ses conditions... Mais d'après l'écologie sociale défendue par Murray Bookchin[492] – sur laquelle je reviendrai plus loin –, le traitement réservé au monde naturel est indissolublement lié à notre façon de considérer l'être humain et le vivant en général. Autrement dit, le capitalisme maltraite l'homme (au sens large) tout comme il brutalise la Terre-mère. Sensible à la protection de « l'environnement », – ici encore entendu comme ce qui entoure les êtres humains autant que comme ce qui les constitue – le géographe Élisée Reclus déplorait donc fort logiquement le sort de ses congénères :

485Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 13.
486Graeber David, *Dette, 5000 ans d'histoire*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2013, p. 259.
487Vaneigem Raoul, *Déclaration des droits de l'être humain*, Le Cherche midi, Paris, 2001, p. 15.
488Caron Aymeric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017, pp. 13-14.
489Cyrulnik Boris, *Sous le signe du lien*, Hachette, Paris, 1989, p. 288.
490Raveaud Gilles, *Économie : on n'a pas tout essayé !*, Seuil, Paris, 2018, p. 295.
491Castoriadis Cornelius, *La Question du mouvement ouvrier*, Sandre, Paris, 2012, p. 239.
492« […] Les pouvoirs qui déchirent la planète sont les mêmes que ceux qui menacent d'avilir les femmes, les gens de couleur, les ouvriers et les citoyens ordinaires. Ils masquent le fait qu'il y a un lien historique entre la façon dont les gens se traitent en tant qu'individus sociaux et la façon dont ils traitent le reste de la nature. Ils masquent le fait que nos problèmes écologiques sont foncièrement des problèmes sociaux nécessitant un changement social fondamental. C'est ce que j'entends par écologie *sociale*. » Dans Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 75.

> « En chaque pays, le capital cherche à maîtriser les travailleurs ; de même sur le plus grand marché du monde, le capital, accru démesurément, insoucieux de toutes les anciennes frontières, tente de faire œuvrer à son profit la masse des producteurs et à s'assurer tous les consommateurs du globe, sauvages et barbares aussi bien que civilisés. […] Considéré comme simple possesseur de ses bras, l'homme est lui-même une marchandise, ni plus ni moins que les produits de son labeur. Les industries de tous les pays, entraînées de plus en plus dans la lutte de la concurrence vitale, veulent produire à bon marché en achetant au plus bas prix la matière première et les bras qui la transformeront. »[493]

Cette manière d'employer les humains à des fins financières est également largement critiquée par Pierre Rabhi, qui ne manque pas de faire le lien avec l'asservissement quotidien dont nous sommes victimes. Il déclare, non sans ironie : « Travaillons-nous pour vivre, ou vivons-nous pour travailler ? […] La modernité arrogante et totalitaire a réduit, sous prétexte de l'améliorer, la condition de tous à une forme moderne d'esclavage, non seulement en produisant du capital financier sans aucun souci d'équité, mais en instaurant, du simple fait de prendre l'argent comme mesure de la richesse, la pire inégalité planétaire qui soit. »[494] Je reviendrai plus loin sur la question des inégalités orchestrées et maintenues par le complexe libéro-capitaliste mais préfère pour l'heure me focaliser sur la servitude des prolétaires et sur les surprises qui en découlent.

*Quid* par exemple des congés payés, de l'assurance maladie, du droit de grève et de certains autres « avantages » glanés au fil des luttes menées par les salariés ? N'est-ce pas la preuve que l'esclavage est bel et bien terminé, me demanderez-vous ? Mais c'est oublier un peu vite que « chaque fois que l'esclave rend son esclavage supportable, il vole au secours du maître. »[495] Voilà en ce sens autant de minuscules et marginales victoires qui se retrouvent *in fine* au service de l'immense débâcle globale, puisqu'elles combattent la pénibilité et/ou la durée du travail... tout en entretenant sa logique.

De plus, comble du phénomène, il arrive que cette servitude volontaire fasse des heureux, certains n'ayant aucune peine à avouer qu'ils aiment leur travail, quand bien même y consacrent-ils tout leur temps et toute leur énergie. Pourtant, Sénèque nous avait autrefois bien mis en garde : « Poursuivre des résultats matériels sans montrer d'amour pour la vertu ni cultiver son intelligence, et n'accomplir que des actes bruts, est une conduite peu recommandable. »[496] Pourquoi ? En majeure partie parce que, comme nous le signale Henry David Thoreau, le travail nous opprime à la fois physiquement et spirituellement, tranchant les liens qui nous unissent à la nature. Voici un bref florilège de la pensée du poète sur le labeur et le rapport à la rémunération :

493Reclus Élisée, *L'Homme et la terre*, La Découverte & Syros, Paris, 1998, V &VI, pp. 87-88.
494Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010, p. 14.
495Vaneigem Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, Paris, 1967, p. 114.
496Sénèque, *De l'oisiveté*, dans *Dialogues*, IV, Les Belles Lettres, Paris, 1950 (62-65), VI, 2, p. 119. Bien sûr, certains travaux permettent de cultiver l'intelligence et de montrer de l'amour pour la vertu. Ceci dit, quand notre production contribue à l'extinction de la vie sur Terre, la vertu qui caractérise le travail que nous accomplissons est à relativiser.

> « Les voies que vous emprunterez pour tenter de gagner de l'argent mènent, presque sans exception, à l'abîme. […] Les différentes façons dont les hommes assurent leur subsistance, autrement dit la façon dont ils vivent, ne sont guère que des expédients qui occultent les vraies questions de l'existence – principalement parce qu'ils ne connaissent, mais également parce qu'ils ne recherchent, rien de mieux. […] Si j'avais le pouvoir de posséder toutes les richesses du monde en levant le petit doigt, je me refuserais à payer un tel prix. […] Ne me dites pas que vous avez travaillé dur pour trouver votre or. Le diable aussi travaille dur. »[497]

Sûr de son fait, Thoreau exècre le travail rétribué au plus haut point. Prendre soin de la nature et exercer une activité salariée ne font pas bon ménage... Certes, il existe actuellement des professions consistant spécifiquement à guérir la nature, mais il n'en demeure pas moins que dans notre système capitaliste, même ces travaux pleins de sens contribuent à détruire la biosphère, en faisant tourner la mégamachine. Lui emboîtant le pas, Michel Onfray relève que les philosophes cyniques, Antisthène et Diogène en tête, étaient déjà de son avis, et encourageaient la désobéissance : « On ne se fait pas sage en consentant au rôle de rouage dans la machine sociale, mais, tout au contraire, en se refusant à collaborer. »[498] Le philosophe synthétise ensuite la situation dans laquelle se trouvent de multiples êtres humains et qui représente d'après lui – et selon l'étymologie – un véritable supplice :

> « Travailler, se marier, élever des enfants et défendre la patrie, voilà le programme vertueux que les Églises, les États et les moralistes nous présentent comme idéal. […] Produire des richesses, des enfants, du nationalisme et de l'ordre : voilà de quoi occuper le citoyen modèle, celui qu'on décore et récompense de médailles pour bons et loyaux services rendus à l'entreprise, à l'usine, à l'État, à la Nation, à la démographie ou tout simplement à ce qu'on avance comme étant le pur et simple bon sens. […] Or le travail est actuellement l'instance qui permet à l'esclavage de durer sous des formes modernes et aménagées. Elles ont de surcroît l'heur de plaire comme telles et d'être globalement acceptées – avec parfois même une certaine jouissance, c'est le comble. Les étymologies ne sont jamais innocentes. Celle du mot 'travail' rappelle la proximité de l'activité laborieuse avec l'usage du *tripalium*, un instrument de torture à trois pieux. On imagine l'usage de pareil objet. Dans les lois de Guillaume le Conquérant – qui datent de la fin du XI$^{e}$ siècle –, travailler, c'est souffrir, tourmenter, littéralement torturer avec le *tripalium*. Le premier lieu commun de notre idéologie communautaire et sociale consiste à faire du travail une vertu... »[499]

497Thoreau Henry David, *La Vie sans principe*, Librio, Paris, 2016 (1862), pp. 44-49.
498Onfray Michel, *Cynismes*, Grasset, Paris, 1990, p. 54.
499*Ibid.*, pp. 145-147. Pierre Rabhi écrit, à ce propos, que « [la] religion du travail nous est inculquée dès notre enfance. Dès son plus jeune âge, on apprend à l'enfant à être compétitif et à devenir un citoyen producteur-consommateur. Ce système ne génère aucune satisfaction. Au contraire, il aliène l'individu tout au long de sa vie et le détourne de son existence. Il lui prend son 'capital-vie' pour l'orienter comme il l'entend. En disant cela, je ne fais pas l'apologie de l'oisiveté ! Je plaide pour une activité qui assure notre indépendance économique, tout en nous donnant la sensation d'œuvrer pour répondre aux nécessités et non à cette gigantesque masse de besoins superflus qui nous aliènent. » Dans Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 28.

Au passage, loin de moi l'idée d'accabler managers et dirigeants d'entreprises, nombre d'entre eux souffrant des mêmes maux que leurs employés – tout du moins sur le plan psychologique –, comme le souligne l'économiste Olivier Torres :

> « […] De nombreux patrons se suicident chaque année, souvent dans l'anonymat le plus consternant. Ces faits montrent au grand jour un phénomène qui est largement ignoré du grand public et des élites intellectuelles : la souffrance patronale. Cette souffrance est occultée pour deux raisons majeures. […] La souffrance patronale est inaudible car les 'souffrologues' sont sourds à cette population, qu'ils tendent plutôt à diaboliser. […] La seconde raison provient des dirigeants de PME eux-mêmes, qui taisent généralement leurs propres souffrances. […] Contrairement au DRH d'un grand groupe qui exécute le plan social, un patron de PME ne peut dire que ce n'est pas lui le responsable. Pire, la proximité qui le lie au licencié rend l'opération émotionnellement plus vive. Pour prendre une image que les militaires connaissent bien, tuer à l'arme blanche est plus traumatisant que tuer au fusil. […] Avant d'être sociale, la souffrance est d'abord humaine. »[500]

« La vraie et inhumaine démesure est dans la division du travail »[501], consignait sagement Albert Camus... Il n'est donc pas pour moi question de critiquer les individus, mais le système capitaliste[502] en tant qu'il permet l'émergence horizontale *et* verticale de la torture dénoncée plus haut par Michel Onfray. Son mentor spirituel – Friedrich Nietzsche – pensait-il autrement ? En aucune façon, lui qui voyait dans le travail un outil de conditionnement des masses :

> « Dans la glorification du 'travail', dans les infatigables discours sur la 'bénédiction du travail', je vois la même arrière-pensée que dans les louanges adressées aux actes impersonnels et utiles à tous : à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, on sent aujourd'hui, à la vue du travail – on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir –, qu'un tel travail constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car il consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour et à la haine, il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société où l'on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité : et l'on adore aujourd'hui la sécurité comme la divinité suprême. »[503]

---

500 Torres Olivier, « L'inaudible souffrance patronale », *Le Monde*, publié le 15/01/2009 et disponible en ligne le 05/06/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2009/01/15/l-inaudible-souffrance-patronale-par-olivier-torres_1142175_3232.html. Voir ici Bruneau Sophie, *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés*, 2005, dans lequel des individus (dont un directeur et une gérante de magasin) se confient quant à leur souffrance au travail durant des entretiens psychologiques.

501 Camus Albert, *L'Homme révolté*, Gallimard, Paris, 1999 (1951), p. 368.

502 « Une patrie qui a trahi ses soldats, est-ce vraiment la Patrie ? » demandait Alexandre Soljenitsyne dans Soljenitsyne Alexandre, *L'Archipel du goulag*, Seuil, Paris, 1974 (1973), Tome I, p. 163. Par analogie, un système qui a trahi ses hommes – et qui détruit le vivant –, est-ce vraiment un système qu'il convient de soutenir et de défendre ?

503 Nietzsche Friedrich, *Aurore*, Gallimard, Paris, 1970 (1879-1881), §173, p. 136.

Ailleurs, Nietzsche écrit, en s'exprimant au passé, comme si travailler était une activité archaïque, guidant une humanité primitive : « L'*exploitation* de l'ouvrier, on le comprend maintenant, fut une sottise, un gaspillage aux dépens de l'avenir, une menace pour la société. »[504] Tout est dit... En effet, en appauvrissant considérablement notre rapport au monde, l'asservissement au travail, à la logique du profit[505] et plus globalement au fonctionnement capitaliste et matérialiste de notre société, nous a probablement empêchés de développer une conscience morale relative à l'environnement ou, pour le dire autrement, a, peu ou prou, rompu nos liens spirituels avec le monde naturel. Jean-Marie Pelt en était fermement convaincu : « Lorsque nous produisons, nous sommes à des années-lumière de [la] vision contemplative du monde vivant. »[506] Car, aspirés dans le tourbillon du labeur quotidien, il est rare que nous portions le regard sur la beauté qui nous entoure... La quantité de travail a, en d'autres termes, bien souvent raison de notre rapport d'émerveillement au monde, et ce, indépendamment de la qualité et du sens que peut véhiculer notre activité productive. Ce détournement de notre attention est de surcroît exacerbé par ce que la sociologue Danièle Linhart appelle la « logique de l'ego », qui consiste à se centrer sur l'amélioration de nos propres performances, plutôt que sur les bienfaits que le travail pourrait – et *devrait* en théorie – procurer à la société et à la biosphère :

> « On demande à chacun de faire l'usage de lui-même le plus intelligent, le plus inventif, le plus intuitif possible en fonction d'un objectif qui reste le même : l'économie des temps et des coûts qui reste structurée par des pratiques imposées aux salariés. La philosophie est toujours la même que celle du temps du taylorisme. […] Les actifs sont en permanence mis en compétition les uns avec les autres. Nous sommes passés de la logique de l'honneur à celle de l'ego, à une logique narcissique. Il faut vouloir être le meilleur, écraser les autres, accepter d'être évalué en permanence... »[507]

Et l'économiste Serge Latouche d'exposer sa vision décroissante et son assimilation du travail à un puissant psychotrope susceptible d'engendrer un insupportable manque :

> « [Il nous faut impérativement] redécouvrir que le sens de la vie ne se réduit pas à l'exécution d'une activité fastidieuse à longueur de journée sous la dépendance d'un patron, d'un petit chef ou, pire encore, d'un algorithme. Pourtant, cette libération n'est pas aussi facile qu'on peut le penser, parce que nombre de salariés sont devenus non seulement des drogués de la consommation, mais même des drogués du travail ! Quand on ne travaille plus, on est perdu. Il faudra donc, là aussi, une véritable décolonisation de l'imaginaire pour guérir cette pathologie. »[508]

504Nietzsche Friedrich, *Humain, trop humain*, Gallimard, Paris, 1968 (1878-1879), II, §286, p. 277.
505Voir à ce sujet le film *Nos vies discount* (Brunnquell Frédéric, 2012), qui dévoile les terribles effets du « *low cost* ».
506Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010, p. 74.
507Linhart Danièle, « Au travail, nous sommes passés d'une logique de l'honneur à celle de l'ego », *Psychologies Magazine*, Hors-série, 12/2019 – 01/2020, pp. 128-129. Les propos de la sociologue concernent plus spécifiquement la logique de l'emploi en France, mais peuvent aisément être étendus à de très nombreux pays du globe.
508Latouche Serge, *La Décroissance*, PUF, Paris, 2019, p. 56.

Le souci – déjà évoqué plus haut – est que le travailleur est *addict* à la cause de sa souffrance... De surcroît, la fatigue relative à l'exploitation quotidienne dissout les éventuels instincts de rébellion du serviteur volontaire, ce que regrette Raoul Vaneigem : « Les révoltes viennent de petits artisans, de catégories privilégiées ou de sans travail, non d'ouvriers assommés par quinze heures de labeur. »[509] Le philosophe maintient que « c'est l'inertie qui tue le plus sûrement, inertie de ceux qui choisissent le gâtisme à dix-huit ans, se plongent huit heures par jour dans un travail abrutissant, se nourrissent d'idéologies. »[510] Autrement dit, nous ne nous révoltons point parce que nous croyons en la vertu du travail, et nous croyons en la vertu du travail parce que nous ne nous révoltons point. Nous voilà par conséquent mal embarqués ! Conjuguée à la production puis à la consommation, la relative passivité qui nous caractérise est (très) loin de remédier aux tourments que nous faisons subir à l'ensemble de la nature... Et si l'un de nous s'insurge ? Illich analyse le remède : « Les institutions politiques elles-mêmes fonctionnent comme des mécanismes de pression et de répression qui dressent le citoyen et redressent le déviant, pour les rendre conformes aux objectifs de production. »[511] Une nouvelle fois, force est de reconnaître que « l'homme est devenu matière première pour la méga-machine, la plus malléable des matières premières. »[512]

Dénonçant ouvertement « l'esprit commercial des temps modernes », le père de l'écologie, Henry David Thoreau, déplorait à son époque l'asservissement des femmes et des hommes à la « société de marché » et à la logique du « toujours plus » (en termes de consommation et de production, comme nous l'avons vu plus haut), qui sévit plus que jamais aujourd'hui sur l'ensemble de la planète :

> « En effet, si quelqu'un pouvait observer notre ruche depuis un poste d'observation situé au milieu des étoiles, il percevrait un bourdonnement inhabituel ces derniers temps. [...] Il ne pourrait manquer de remarquer cet animal qui ne tient pas en place et pour qui tout a été arrangé, mais pour un qui admirerait avec lui le charme du lieu, il en trouverait quatre-vingt-dix-neuf qui seraient en train de gratter la surface pour récupérer un peu de poussière dorée. »[513] « Pour peu que les hommes, fidèles à leur nature, cultivent les sentiments moraux, mènent une vie virile et indépendante, et considèrent les richesses comme un moyen et non une fin en soi, nous n'entendrons plus parler de l'esprit commercial. La mer ne stagnera pas, la terre sera plus verte que jamais et l'air plus pur que jamais. Ce monde étrange que nous habitons est plus merveilleux que pratique, plus beau qu'exploité. »[514]

Thoreau avançait par là même que le fait de reléguer l'argent à ce qu'il est réellement – c'est-à-dire un simple « outil » – et de ne plus le considérer comme un objectif, suffirait à réenchanter le monde.

509 Vaneigem Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, Paris, 1967, p. 54.
510 *Ibid.*, p. 167.
511 Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 30.
512 *Ibid.*, p. 115.
513 Thoreau Henry David, *Résister*, Mille et une nuits, Paris, 2011 (1837), p. 72.
514 *Ibid.*, p. 73.

La solution est donc toute trouvée : si nous souhaitons que le système en place disparaisse, cessons de le soutenir et il s'effondrera de lui-même. Dans le *Discours de la servitude volontaire*, Étienne de La Boétie exprime la même idée : « Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre. »[515] C'est parfaitement clair : le modèle libéro-capitaliste ne triomphe que parce que les citoyens du monde l'entretiennent. À l'instar d'Atlas soutenant la voûte céleste, l'humanité porte sur ses épaules le fardeau d'un système qui la condamne pourtant à l'extinction... En effet, pour le dire simplement, si la logique libérale est la sœur du dogme capitaliste, la quête effrénée de la croissance – qui détruit la nature – constitue le fruit de leur relation incestueuse : il n'y a personne à sauver dans cette affaire, hormis la vie en elle-même. Vandana Shiva souligne par ailleurs que tout comme La Boétie, Gandhi défendait une forme de « protestation » non violente : « Le *satyagraha*, ou force de la vérité, était le terme employé par Gandhi pour évoquer la non-coopération et la non-participation, que ce soit vis-à-vis des systèmes, des structures, des lois, des paradigmes ou des politiques qui détruisent la Terre et nous privent de notre humanité et de notre liberté. »[516] Et l'écologiste de poursuivre : « La désobéissance civile est donc la traduction en actes de ce concept indissociable de la non-violence. Gandhi affirmait : 'Aussi longtemps que perdurera la superstition selon laquelle on doit obéir à des lois injustes, l'esclavage continuera à exister.' Son assertion n'a jamais été aussi vraie qu'aujourd'hui […]. »[517]

Pour récapituler, comment tous les penseurs évoqués dans cette section – et qui sont loin d'être les seuls à développer des idées similaires – pourraient-ils avoir raison sur tant de choses et se tromper aussi lourdement sur le thème du travail ? La question est posée... Collectivement, il paraît donc en premier lieu indispensable de « tordre le cou » à la croyance selon laquelle le travail est une valeur à défendre coûte que coûte... De même qu'une blague peut s'avérer bonne ou mauvaise en fonction du contexte dans lequel elle est prononcée, un métier peut être bon ou mauvais en regard de la situation dans laquelle il s'exerce. Or, je me répète : travailler dans une société capitaliste annihilant la nature revient à contribuer à cette funeste entreprise.

Qu'un emploi soit exercé pour subvenir à des besoins et rester en vie est compréhensible, comme l'était la collaboration avec les nazis durant la seconde guerre mondiale. Pour autant, ces activités ne sont en rien défendables... De plus, même si l'amour de la servitude peut être enthousiasmant à titre individuel, il ne constitue pas une raison suffisante pour contribuer à la victoire du capital et, par la même occasion, à la défaite de la nature. Être heureux, c'est bien. Mais être heureux en détruisant le monde, c'est moins bien. Sauver le vivant a un prix : à un moment donné, entre consacrer sa vie à la défense de l'environnement ou exercer un métier, il faut choisir. Que faire dans ces conditions ?

515La Boétie Étienne de, *Discours de la servitude volontaire*, Institut Coppet, Paris, 2011 (1574-1576), p. 6.
516Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 164.
517Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 176.

À mon sens, la lutte pour la survie des vivants doit nous inciter à mettre – pour un temps – notre bien-être individuel de côté, quitte à nous restreindre – parfois drastiquement – dans le but de gérer l'urgence collective que représente la crise environnementale. S'il est très important de tenir compte du bonheur des humains et d'organiser les sociétés en fonction de ce dernier, il est urgent de donner des droits à la nature et de la protéger, cet impératif outrepassant notre petit confort personnel.

Certes, le travail, dans sa dimension d'échange, entretient en grande partie le « contrat social » qui nous unit et sans lequel de nombreuses formes de barbarie pourraient foisonner... Remettre en cause le travail pourrait en conséquence revenir à fracturer le ciment social. J'ai deux réponses à apporter à cette observation... La première est que si nous ne parvenons pas à résoudre la crise écologique, les pandémies, guerres et famines qui vont se déclencher d'ici quelques années vont – quoi qu'il arrive – déchirer le contrat social. La seconde est que celui-ci, tel que nous le connaissons depuis Rousseau, est aujourd'hui devenu obsolète et nécessite une refonte fondamentale en vue d'aboutir à un nouveau pacte, que le philosophe Michel Serres dénomme le « contrat naturel » et sur lequel je reviendrai en cinquième partie d'ouvrage. Par suite, la critique du travail à laquelle je m'adonne dans cette section s'avère propédeutique, *a fortiori* dans la mesure où elle me permettra aussi d'aboutir à la proposition que j'émettrai dans la quatrième partie de ce livre.

Cela posé, l'une des objections que nous pouvons régulièrement entendre reste qu'on ne peut pas s'occuper de transformer le monde sans travailler, puisque c'est par le travail que l'argent se gagne et que cet argent permet de modifier nos comportements. C'est sur ce point que la vision doit évoluer... En effet, on remet, à l'heure actuelle, assez souvent en cause notre mode de consommation, mais on se montre en revanche trop peu critique – voire élogieux – concernant le pan de notre vie consacré à la production, alors qu'il est tout aussi – sinon plus – problématique... Le temps est venu de réaliser que si *travailler* revient à *collaborer* avec le modèle économique qui détruit le vivant sur la planète, alors *démissionner* ou *refuser* de travailler est faire acte de *résistance*.

De fait, quel meilleur moyen de renverser le modèle capitaliste que celui consistant à arrêter de le nourrir ? Comme expliqué plus haut, ses deux mamelles sont la consommation et la production. En conséquence, en suivant un raisonnement logique élémentaire, si nous cessons de consommer et de produire – ou, autrement dit, de travailler –, le système en place s'effondrera de lui-même, ces deux sources étant taries. Toute personne soucieuse de la nature, des espèces animales et végétales, ainsi que des générations futures de l'humanité devrait donc aujourd'hui se dire : « J'arrête de consommer et de travailler. Je ne veux plus contribuer à ce modèle qui mène le monde à sa perte. » En effet, si nous souhaitons œuvrer en faveur de l'écologie, il est clair que rester oisif est un bien meilleur geste que travailler. Toutefois, sur ce point, « tout le monde est d'accord mais personne n'est d'accord »[518] :

518J'emprunte à Michel Onfray cette formule rhétorique, qui s'explique en l'occurrence en grande partie par le fait que « […] chacun sait qu'il faut [se] soumettre [à l'économie capitaliste] ou mourir », comme le pressentait Guy Debord, dans Debord Guy, *La Société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992 (1967), 47, p. 43.

la plupart des gens désirent changer de système sans pour autant renoncer à la consommation et à la production. Fâcheuse habitude ! Mais comment reprocher à des drogués de l'achat compulsif et/ou de l'activité professionnelle de succomber – par crainte de l'ennui ?[519] – à leur dépendance ?[520]

Quant aux bienfaits sporadiques – du point de vue environnemental – qui peuvent être générés au sein d'une poignée de métiers, ils n'équivalent jamais à la dégradation engendrée par leur exercice : un rouage, même s'il désire tourner moins rapidement que les collègues de son engrenage, n'arrête pas la machine infernale dans laquelle il a été inséré. Seul un rouage se retirant de l'appareillage est en mesure de provoquer un dysfonctionnement et, en l'occurrence, d'enrayer la froide mécanique du capital. Si ce renoncement au système en place est collectif et coordonné, alors la défaite du libéro-capitalisme s'ensuivra... ce qui pourra laisser le champ libre à un nouveau monde, bâti sur l'écologie et au sein duquel l'argent jouera le rôle d'un moyen au service de la nature – et non plus l'inverse[521].

Dans son livre fort justement intitulé *L'Utopie ou la mort*, René Dumont nous proposait en ce sens – il y a déjà près d'un demi-siècle – de rompre le contrat qui nous lie à la société écocidaire : « […] Le rôle des ouvriers, des paysans, des intellectuels, de l'ensemble des travailleurs des pays riches pourrait vite devenir décisif. S'ils se désolidarisaient en masse de cette sorte de mise en condition économique et politique des pays dominés, et du pillage accentué de ces pays du Tiers Monde, ils contribueraient efficacement à sauvegarder les chances de survie, dans le cadre d'une vie digne d'être vécue, de leurs arrière-petits-enfants. »[522]

« Mieux vaut être rebelle qu'esclave », selon les mots ordinairement attribués à la grande militante féministe Emmeline Pankhurst. Mais en réalité, la plupart d'entre nous préfère (pour l'heure) le rôle de serf à celui de déviant. Pour clôturer ce volet, la collaboration au schéma du grand capital trouve son apogée dans le point de convergence entre production et consommation, à savoir les loisirs.

### L'acmé récréationnelle

*« […] L'augmentation des loisirs n'est aucunement libération dans le travail […]. »*

Guy Debord[523]

519Une expérience a démontré que deux hommes sur trois préfèrent recevoir de petites décharges électriques plutôt que de rester assis quinze minutes en compagnie de leurs pensées, preuve que notre suractivité fait de l'ennui un ennemi, comme si nous ne savions plus apprécier d'avoir du temps pour nous ressourcer, méditer et voyager en nous-même... Voir Wilson Timothy & al., « Just think : the challengers of the disengaged mind », *Science*, publié le 04/07/2014 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://science.sciencemag.org/content/345/6192/75.

520Je précise qu'il ne s'agit pas de juger, mais de comprendre et de compatir à la vue de ces comportements addictifs.

521Nous pourrions nous interroger quant au fait que nous soyons suffisamment évolués – ou non – pour réussir dans un nouveau modèle. En d'autres termes, sommes-nous prêts à modifier notre rapport au monde ? Pouvons-nous réussir ce que Hubert Reeves dénomme notre « examen de passage » ? La sagesse peut-elle enfin guider notre intelligence ? Je montrerai qu'une telle prouesse est possible tout en détaillant comment au sein des parties suivantes. Car en vérité nous ne sommes pas en train de rater cet examen parce que nous écrivons des bêtises sur la copie (en faisant de notre mieux) mais nous passons tout simplement à côté parce que nous ne sommes même pas assis dans la salle d'examen.

522Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 159.

523Debord Guy, *La Société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992 (1967), 27, p. 29. Voir aussi le film éponyme (1973).

Comment intégrer le temps libre[524] dans le processus capitaliste ? Qu'à cela ne tienne, la maîtrise des loisirs jouera un rôle crucial dans la fabrique du consentement – en renforçant l'idéologie de la performance, qui invite à la tolérance envers les pratiques les plus prédatrices. Des loisirs communs qui sont, en outre, naturellement liés à la consommation, en mettant à profit sports, culture et autres sites Internet... Raoul Vaneigem s'offusque avec verve : « L'organisation du travail et l'organisation des loisirs referment les ciseaux castrateurs chargés d'améliorer la race des chiens soumis. »[525] Henri Laborit détaille par ailleurs les mécanismes qui font de notre planète un gigantesque asile d'aliénés :

> « […] Soucieuse de conserver l'approbation de masses laborieuses encore indispensables à la production expansionniste, la société industrielle organise les loisirs, que les masses ingurgitent au commandement, et qui constituent eux-mêmes une nouvelle source de profit, donc de maintien des dominances, tout en détournant l'attention de ces masses des problèmes existentiels fondamentaux. Voilà de quoi est faite la vie quotidienne de millions d'hommes : travail, famille... et loisirs organisés. »[526]

À cheval entre production et consommation, l'organisation des loisirs, au gré d'activités lucratives, s'étend jusqu'aux vacances. Aussi les semaines de congés payés sont-elles encore l'occasion pour le salarié de contribuer à la grande logique du capital – qui, rappelons-le, est 100 % incompatible avec l'harmonie de la biosphère –, en voyageant – et par là même en polluant –, en achetant des objets à usage unique et jetables, ou encore en visitant des attractions aux tarifs très juteux, mais à la qualité d'enseignement et/ou d'épanouissement toute relative, si ce n'est nulle. André Gorz résume :

> « En faisant du plein temps la condition de l'emploi, le capital ne s'assurait pas seulement la domination sur la main-d'œuvre, la prévisibilité du rendement et du coût du travail, il étendait sa domination sur le mode de vie des travailleurs. Il ne laissait de place, dans leur vie, que pour le travail fonctionnel et rémunéré au service du capital, d'une part, et la consommation au service du capital, d'autre part. L'individu social devait se définir comme travailleur-consommateur, comme 'client' du capital en tant qu'il dépendait à la fois du salaire perçu et des marchandises achetées. »[527]
> « En éliminant le pouvoir [des citoyens] sur la nature et la destination des produits, [le capitalisme] a assuré au capital le quasi-monopole de l'offre, donc le pouvoir de privilégier dans tous les domaines les productions et les consommations les plus rentables, ainsi que le pouvoir de façonner les goûts et les désirs des consommateurs, la manière dont ils allaient satisfaire leurs besoins. »[528]

524« Pour amener les travailleurs au statut de producteurs et consommateurs 'libres' du temps-marchandise, la condition préalable a été l'expropriation violente de leur temps. » Dans Debord Guy, *La Société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992 (1967), 159, p. 157. Sur cette question, voir également Dannoritzer Cosima, *Le Temps, c'est de l'argent*, 2018.
525Vaneigem Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, Paris, 1967, p. 55.
526Laborit Henri, *Éloge de la fuite*, Robert Laffont, Paris, 1976, p. 151.
527Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 64.
528*Ibid.*, p. 31.

Ainsi, d'après le philosophe Christophe David, « les conformistes ne voient plus que les hommes sont intégrés comme des pièces à la mégamachine qu'ils font tourner pendant qu'ils travaillent mais aussi pendant leurs loisirs […]. »[529] Et pour cause, l'occupation récréationnelle capitaliste est ancrée dans notre mode de vie depuis plusieurs générations, à tel point que nous sommes devenus aveugles à son rôle de « pacificateur social ». Historien, Johann Chapoutot nous éclaire : « L'idée est simple : la force productive est soutenue par la joie, une joie produite par le plaisir et le loisir. Le 'loisir', comme partout dans l'Occident industrialisé, a bonne presse en ces années 1930 qui verront le Front populaire français en faire un thème politique, et même un secrétariat d'État. »[530]

Philosophe situationniste, Guy Debord décrit de son côté – dans son livre *La Société du spectacle* – la logique hiérarchique qui sous-tend l'agencement des loisirs, faisant ainsi écho à Henri Laborit :

> « Alors que dans la phase primitive de l'accumulation capitaliste 'l'économie politique ne voit dans le prolétaire que l'ouvrier', qui doit recevoir le minimum indispensable pour la conservation de sa force de travail, sans jamais le considérer 'dans ses loisirs, dans son humanité', cette position des idées de la classe dominante se renverse aussitôt que le degré d'abondance atteint dans la production des marchandises exige un surplus de collaboration de l'ouvrier. Cet ouvrier, soudain lavé du mépris total qui lui est clairement signifié par toutes les modalités d'organisation et surveillance de la production, se retrouve chaque jour en dehors de celle-ci apparemment traité comme une grande personne, avec une politesse empressée, sous le déguisement du consommateur. Alors l'humanisme de la marchandise prend en charge 'les loisirs et l'humanité' du travailleur, tout simplement parce que l'économie politique peut et doit maintenant dominer ces sphères en tant qu'économie politique. Ainsi 'le reniement achevé de l'homme' a pris en charge la totalité de l'existence humaine. »[531]

En clair, l'abrutissement est total : quand l'être humain est au travail, il doit produire ; quand l'être humain n'est pas au travail, il doit consommer... Dans les deux cas, il nourrit le complexe capitaliste et prend part au crash du système-Terre. Reconnaissons que notre monde est fou... et qu'y participer, c'est faire preuve de folie ! Le sage Jiddu Krishnamurti faisait remarquer, à juste titre, que « ce n'est pas un gage de bonne santé que d'être bien intégré dans une société profondément malade... »[532] En l'occurrence, travailler et consommer dans un modèle « anti-écologique » n'est en effet pas très bon signe... À titre individuel, quel sens peut-on trouver à collaborer avec un système qui annihile toute la beauté du monde ? Aucun, sauf à avoir perdu la tête...

---

529Dans Biagini Cédric, Carnino Guillaume & Marcolini Patrick, *Radicalité*, L'échappée, Montreuil, 2013, p. 40.

530Chapoutot Johann, *Libres d'obéir*, Gallimard, Paris, 2020, p. 73. Dans les pages suivantes, l'auteur ne manque pas de décrire les liens entre nazisme et organisation des loisirs, tout comme pour les pratiques relatives au management.

531Debord Guy, *La Société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992 (1967), 43, p. 41. Et l'auteur d'ajouter : « À ce point de la 'deuxième révolution industrielle', la consommation aliénée devient pour les masses un devoir supplémentaire à la production aliénée. C'est tout le travail vendu d'une société qui devient globalement la marchandise totale dont le cycle doit se poursuivre. » Dans Debord Guy, *La Société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992 (1967), 42, p. 40.

532Dans Joseph Peter, *Zeitgeist : addendum*, 2008.

D'où l'importance de (re)penser notre rapport à la consommation, aux loisirs et au travail, comme nous y invite l'activiste écologiste – et défenseur de la sobriété heureuse – Satish Kumar :

> « Quand je vais dans des universités pour parler à des étudiants, ils me demandent : 'Que nous conseillez-vous ?' Je leur réponds : 'Quand vous quittez l'université, ne cherchez pas d'emploi. Créez un emploi et un mode de vie à vous. Dans un emploi, l'être humain devient l'instrument de l'employeur pour faire de l'argent. Tu n'es qu'un outil pour faire gagner de l'argent à ton employeur ou à ton usine[533]. Cela ne va pas du tout. Il ne faut pas transformer un être humain en un instrument pour gagner de l'argent. Les humains sont des êtres créatifs.' »[534]

Et lorsqu'on lui assène que ses idées sont irréalistes, le professeur rétorque avec force :

> « Voyez ce que les réalistes ont fait pour nous. Ils nous ont menés à la guerre et au changement climatique, à une dimension inimaginable de pauvreté, à une destruction globale de l'environnement. La moitié de l'humanité se couche affamée à cause de tous les chefs d'États réalistes du monde. Je dis aux gens qui me traitent d''irréaliste' de me montrer ce que leur réalisme a fait. Le concept de réalisme est dépassé et exagéré. »

Malheureusement, comme je l'ai déjà brièvement évoqué, le complexe libéro-capitaliste consacre une énergie folle à faire en sorte que tout individu lui apporte sa contribution, que ce soit à travers la propagande publicitaire, la fabrique des loisirs, la promotion du travail, les émissions décérébrantes, la déification de la technique, la valorisation de la compétition, l'individualisme forcené, l'injonction à la procréation, la hiérarchisation sociale[535], la politique diversive, la mondialisation culturicide, la vénération de la finance, l'adoration de la nourriture industrielle, le gaspillage organisé, le formatage éducatif... Toutes ces machinations participent d'un système mondialisé qui gouverne, contrôle et ne laisse aucune liberté aux êtres humains en dehors d'un cadre qu'il a lui-même délimité. En résumé, il est temps de réaliser que si un régime dictatorial concentre les pouvoirs, impose ses lois et n'admet aucune opposition organisée, alors nous sommes sous le joug d'une dictature globalisée.

533« À mouton docile, loup glouton », prévenait non sans ironie le romancier Alexandre Soljenitsyne, dans Soljenitsyne Alexandre, *L'Archipel du goulag*, Seuil, Paris, 1974 (1973), Tome I, p. 16. La société capitaliste étant bâtie de façon pyramidale, les plus riches profitent du travail des plus pauvres. Seule la désolidarisation du socle – des producteurs – pourra entraîner la chute de l'édifice... et permettre la construction d'un système juste et égalitaire. J'y reviendrai.

534Dans Coste Nathanaël & De la Ménardière Marc, *En quête de sens*, 2015. « Créer est le propre de l'homme », selon Raoul Vaneigem, dans Vaneigem Raoul, *Déclaration des droits de l'être humain*, Le Cherche midi, Paris, 2001, p. 97.

535Henri Laborit ajoute – soit dit en passant – que « [la] promotion sociale décidera du nombre de marchandises auquel vous avez droit, et de l'idée complaisante que l'individu se fera de lui-même par rapport aux autres. Elle satisfera son narcissisme. Les automatismes créés dès l'enfance dans son système nerveux n'ayant qu'un seul but, le faire entrer au plus vite dans un processus de production, se trouveront sans objet à l'âge de la retraite, c'est pourquoi celle-ci est rarement le début de l'apprentissage du bonheur, mais le plus souvent celui de l'apprentissage du désespoir. » Dans Laborit Henri, *Éloge de la fuite*, Robert Laffont, Paris, 1976, p. 120. Notons que la question fatidique « Quel métier veux-tu faire quand tu seras grand ? » constitue l'un de ces « automatismes créés dès l'enfance », qui embrigadent les plus jeunes, en suggérant qu'il est inconcevable de vivre autrement qu'en se soumettant au système en place. L'école joue par ailleurs un immense rôle dans la fabrique du consentement, comme je le montrerai dans la section suivante.

**B/ La dictature libéro-capitaliste**

*« […] L'obéissance, la coopération et la soumission*
*[sont] essentielles pour que les dictatures soient puissantes. »*
Gene Sharp[536]

Au sein de cette section, mon objectif ne consiste pas à mettre de nouveau en lumière la docilité et la collaboration citoyennes à l'égard de l'hégémonie capitaliste, mais bien à démontrer qu'à l'échelle de la planète, le modèle ultra-dominant prend la forme d'une dictature. Il y a près de deux siècles, le poète Henry David Thoreau notait déjà : « On dit de l'Amérique qu'elle est l'arène du combat pour la liberté ; mais ce n'est assurément que d'une liberté au sens politique qu'il est question. Admettons que [si] l'Américain s'est libéré d'un tyran politique, il n'en demeure pas moins l'esclave d'un tyran économique et moral. »[537] Or, il en est aujourd'hui exactement de même au niveau mondial... Jean-Marie Pelt y va de son regard de biologiste et mentionne un cancer généralisé à l'échelle planétaire, en décrivant sans aucune retenue notre modèle de société fossoyeur de vie : « L'idéologie capitaliste a gagné le monde entier, mais, en même temps, s'est pervertie : le capitalisme financier, spéculatif, sans régulation ni limite, a engendré un matérialisme sans précédent et des inégalités inacceptables. Comme un cancer, il croît et prospère, mettant à sac et à sec les ressources de la planète. […] Armes absolues du cancer capitaliste : la technologie et l'argent. »[538]

Or, nous savons ce que cela implique : le cancer impose ses lois à l'être vivant qui en est victime. Il le fait souffrir, le vide de toute son énergie, le domine... et pour finir, si ce dernier n'est pas soigné, la maladie le tue. Que de similitudes avec la dictature tyrannique étranglant la nature ! À l'aide d'un vocabulaire identique, Serge Latouche nous explique le fonctionnement de ce syndrome :

> « La croissance obsessionnelle étant une maladie (en l'occurrence un cancer) qui se prend pour son remède, on peut vraiment parler, à propos de la société de croissance, d'une forme de totalitarisme, ou plus précisément d'un 'totalitarisme inversé'. Ce totalitarisme est inversé, et bien sûr *soft*, parce qu'il résulte d'une forme subtile et exacerbée de la servitude volontaire. Les médias et la communication sont l'instrument et le complice du décervelage des masses. »[539] « [...] Contrairement au projet émancipateur des philosophes des Lumières, la société moderne est devenue la société la plus hétéronome de l'histoire humaine, soumise à la dictature des marchés financiers et à la 'main invisible' de l'économie ainsi qu'aux lois de la 'technoscience'. »[540]

536Sharp Gene, *De la dictature à la démocratie*, L'Harmattan, Paris, 2009, p. 101.
537Thoreau Henry David, *La Vie sans principe*, Librio, Paris, 2016 (1862), p. 60.
538Pelt Jean-Marie, *La Raison du plus faible*, Arthème Fayard, Paris, 2009, p. 226.
539Latouche Serge, *La Décroissance*, PUF, Paris, 2019, p. 47.
540*Ibid.*, p. 38.

Le mot est lâché. Et Pierre Rabhi confirme : « On est tous dans cette contradiction : 'Je ne suis pas d'accord avec la dictature des gagneurs d'argent, sauf que je les nourris chaque jour.' »[541] En ce sens, l'assertion de Spinoza selon laquelle l'homme se croit libre uniquement parce qu'il ignore les causes qui le déterminent[542] n'a peut-être jamais été aussi vraie qu'aujourd'hui... Au service du capitalisme généralisé, – ogre auquel se sont même converties des nations majeures du communisme telles que la Russie et la Chine – l'homme aime ce qu'il doit aimer, croit ce qu'il doit croire, désire ce qu'il doit désirer et fait ce qu'il doit faire. Comme le soulignait Arthur Schopenhauer : « Je peux faire ce que je veux […] mais il n'est pas en mon pouvoir de le vouloir, parce que les motifs opposés ont sur moi beaucoup trop d'empire. »[543] Cette privation de liberté, *a priori* interne au sujet, peut lui être externe, notamment *via* la pression sociale. Elle s'exerce dès lors toujours aux dépens de la créativité, qui est bannie, des plaisirs simples, qui sont refoulés, bref, de la vie, qui est tuée dans l'œuf.

Évoquant une « dictature du profit »[544], Raoul Vaneigem démasque à son tour la supercherie : « Le cyclone de la spéculation financière a renversé les valeurs du passé, aucune croyance, aucune idée ne résiste au flux monétaire où tout s'annule en s'échangeant contre tout. Il y aurait lieu de s'en réjouir si la dictature de la valeur d'échange ne banalisait dans le même temps une course au néant qui affole et enténèbre les corps et les consciences. »[545] Le philosophe poursuit, en encourageant les citoyens à la révolte contre la ploutocratie[546] : « La terre ne doit plus appartenir à ceux qui la pillent, la dénaturent, l'enlaidissent pour une poignée de dollars. Soyons résolus à l'arracher à la dictature des mafias financières […]. »[547]

Autre philosophe, mais discours identique : Michel Onfray va jusqu'à consacrer un livre au régime dictatorial (*Théorie de la dictature*, Robert Laffont, 2019) et déclare que « l'Occident judéo-chrétien fait du capitalisme une vérité absolue, et il y a une dictature de ce capitalisme de manière beaucoup plus subtile que jadis. »[548] Onfray fait mention de « totalitarisme »[549], de « déni de démocratie »[550] et de « l'acide libéral de l'Empire maastrichien »[551], ajoutant à propos de l'Europe :

---

541 Interview relative au concept de sobriété heureuse. Vidéo publiée le 20/01/2014 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=h8eIttbSUC4.

542 « Dans l'Esprit nulle volonté n'est absolue, autrement dit libre ; mais l'Esprit est déterminé à vouloir ceci ou cela par une cause, qui elle aussi est déterminée par une autre, et celle-ci à son tour par une autre, et ainsi à l'infini. » Dans Spinoza Baruch, *Éthique*, Seuil, Paris, 2010 (1677), E2, Proposition XLVIII, p. 191.

543 Schopenhauer Arthur, *Essai sur le libre arbitre*, Payot & Rivages, Paris, 2018 (1841), p. 82.

544 Vaneigem Raoul, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot & Rivages, Paris, 2004 (2002), p. 110. Voir également Caillat Gérald, *Dominium mundi, l'empire du management*, 2007.

545 *Ibid.*, pp. 41-42.

546 Ploutocratie : gouvernement d'une minorité fortunée. Voir à ce sujet Moore Michael, *Capitalism : a love story*, 2009.

547 Vaneigem Raoul, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot & Rivages, Paris, 2004 (2002), p. 106.

548 Interview accordée à André Bercoff sur Sud Radio. Vidéo publiée le 28/05/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?time_continue=1&v=WurM469NZv4.

549 Interview accordée à l'émission « Élie sans interdit » sur i24news. Vidéo publiée le 14/10/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=67TGPTu8U6M.

550 Interview accordée à l'émission « On n'est pas couché » sur France 2. Vidéo publiée le 02/06/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=VBSlvPoxZRc.

551 Onfray Michel, *Théorie de la dictature*, Robert Laffont, Paris, 2019, p. 125.

> « Affirmer que le capitalisme aspire à la domination planétaire ne saurait relever du complotisme : c'est son projet avoué. L'Europe mastrichienne, nourrie de très vieilles nations, a été pensée comme une machine de guerre capitaliste dont le cœur nucléaire est le libéralisme. Le marché doit y faire la loi. La création d'une monnaie unique a d'ailleurs été son premier geste. Ce fut en même temps son aveu. »[552]

Onfray ajoute qu'aspirer à l'empire (donc à la dictature prolongée dans l'espace et le temps), « c'est enfin gouverner sans le peuple, contre lui, malgré lui, avec les élites : journalistes et politiciens, économistes et sociologues, syndicalistes, publicitaires, communicants, techniciens et bureaucrates – n'y serions-nous pas ? »[553] Pour finir, il explique la façon dont gouverne[554] et sévit cette dictature :

> « Jadis, on se prenait une balle dans la tête et c'était clair. Aujourd'hui, on se retrouve avec un cancer de la prostate, avec une maladie d'Alzheimer, simplement parce qu'on aura mangé des aliments qui auront été produits par le complexe industriel, par la technologisation de l'alimentation, […] qui n'est pas du tout gênée par le fait de produire des dérèglements hormonaux, des perturbateurs endocriniens et toutes ces maladies, dont j'estime qu'elles constituent une espèce de guerre à bas bruit. Donc, effectivement, on ne tue plus avec des gens qui sont casqués, armés, bottés. Mais on nous fait manger les produits – qu'on aura achetés, en plus ! – qui vont générer les maladies avec lesquelles on a des épidémies en Occident. »[555]

En sa qualité d'anthropologue, Paul Jorion repère par ailleurs à quel point la politique politicienne se retrouve démunie face à l'insatiable dictature du tout-argent : « Selon Sylvain Laurens, ce qui fait penser au public que la Commission européenne est prisonnière d'une idéologie ultralibérale est le fait que les milieux d'affaires qui la dominent sont insensibles à la dimension politique des décisions qu'ils prennent, à leurs yeux aucun problème de fond ne se pose jamais, seulement des problèmes techniques possédant une solution optimale nécessairement unique et incontestable. »[556]

---

552 Onfray Michel, *Théorie de la dictature*, Robert Laffont, Paris, 2019, p. 225. Comme expliqué plus haut, pléthore de pays se sont aujourd'hui – plus ou moins officiellement – convertis, de gré ou de force, au capitalisme. Ainsi, pour le haut fonctionnaire Jean Peyrelevade, « le capitalisme est devenu 'total' : il règne sans partage ni contre-pouvoir sur le monde et ses richesses. » Dans Peyrelevade Jean, *Le Capitalisme total*, Seuil, Paris, 2005.

553 *Ibid.*, p. 230. Cette phrase portant sur l'état de la France est transposable à de multiples pays, voire au monde entier. Elle peut d'ailleurs être mise en perspective avec la politique de « désinflation compétitive » instaurée par la Banque de France dans les années 1980 et 1990. Cette stratégie consistait en effet à générer moins d'inflation que les autres pays, en acceptant la montée du chômage et la désindexation des salaires sur l'inflation, pour rendre les entreprises françaises plus compétitives. Cette politique a en outre ensuite été poursuivie par la Banque centrale européenne.

554 Au sujet du référendum de 2005 au cours duquel les Français se sont exprimés à 54,67% contre la constitution d'une Europe libérale et dont un *ersatz* a pourtant été adopté en 2008, Onfray assène fort justement : « Une dictature, c'est le fait de dire : 'Je vous demande ce que vous en pensez, et quand vous en pensez quelque chose qui n'est pas ce que je souhaiterais, je mets votre référendum à la poubelle.' […] C'est ça, la dictature. » Ce qui provoque d'ailleurs une rupture du contrat social. Propos tenus dans l'émission « L'Invité » sur TV5 Monde. Vidéo publiée le 17/10/2019 et disponible en ligne le 25/11/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=KzCQ8HoXz5I.

555 Interview accordée à André Bercoff sur Sud Radio. Vidéo publiée le 28/05/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?time_continue=1&v=WurM469NZv4.

556 Jorion Paul, *Se débarrasser du capitalisme est une question de survie*, Fayard, Paris, 2017, p. 285.

En d'autres termes, peu importe que nous ayons une personne de droite ou de gauche à la tête d'un pays... Peu importe même que nous ayons un(e) président(e), un(e) monarque, un(e) suzerain(e), un roi ou une reine... De toute façon, nous sommes ultimement dirigés par le marché, puisque les États ne peuvent guère résister à la pression financière des lobbies – étant instrumentalisés par de féroces multinationales. Échec et mat. Et Jean Ziegler d'asséner avec fermeté :

> « Qui […] a le pouvoir dans nos démocraties ? La réponse est claire : le capital financier globalisé. Ce n'est donc pas un gouvernement qui détient le pouvoir en la matière, et encore moins un ministre de l'Écologie, aussi courageux soit-il ! […] Les oligarchies ont une seule stratégie : la maximisation du profit dans le temps le plus court et souvent à n'importe quel prix humain. Cela aboutit à l'affaiblissement des institutions démocratiques, à un mépris absolu du bien commun, à la destruction progressive de la planète, de la biodiversité, des forêts tropicales, des abeilles, avec l'empoisonnement des sols, de l'eau et des mers. »[557]

Pourtant, Albert Einstein nous avait jadis mis en garde, décrivant de manière édifiante les méfaits d'une « oligarchie » ayant toutes les caractéristiques d'une dictature :

> « L'anarchie économique de la société capitaliste, telle qu'elle existe aujourd'hui, est, à mon avis, la source réelle du mal. […] Le capital privé tend à se concentrer en peu de mains, en partie à cause de la compétition entre les capitalistes, en partie parce que le développement technologique et la division croissante du travail encouragent la formation de plus grandes unités de production aux dépens des plus petites. Le résultat de ces développements est une oligarchie de capitalistes dont la formidable puissance ne peut effectivement être refrénée, pas même par une société qui a une organisation politique démocratique. Ceci est vrai, puisque les membres du corps législatif sont choisis par des partis politiques largement financés ou autrement influencés par les capitalistes privés qui, pour tous les buts pratiques, séparent le corps électoral de la législature. La conséquence en est que, dans le fait, les représentants du peuple ne protègent pas suffisamment les intérêts des moins privilégiés. De plus, dans les conditions actuelles, les capitalistes contrôlent inévitablement, d'une manière directe ou indirecte, les principales sources d'information (presse, radio, éducation). Il est ainsi extrêmement difficile pour le citoyen, et dans la plupart des cas tout à fait impossible, d'arriver à des conclusions objectives et de faire un usage intelligent de ses droits politiques. »[558]

Einstein écrit en 1949, mais les choses ont-elles pour autant changé depuis lors ? Oui, en pire... Le décor étant planté, voyons désormais dans le détail comment fonctionne cette dictature mondialisée.

---

557Ziegler Jean, « Les oligarchies financières détiennent le pouvoir, pas le ministre de l'Écologie », *Libération*, publié le 05/09/2018 et disponible en ligne le 05/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.liberation.fr/debats/2018/09/04/jean-ziegler-les-oligarchies-financieres-detiennent-le-pouvoir-pas-le-ministre-de-l-ecologie_1676540.

558Einstein Albert, « Pourquoi le socialisme ? », *Monthly Review*, 1949.

**Une nature asservie**

> *« On a souvent prétendu qu'obéir à la nature était la meilleure stratégie pour la commander. En pratiquant cette dictature depuis quelques siècles, nous l'avons en quelque sorte réduite en esclavage de sorte qu'aujourd'hui sa révolte risque de nous éliminer de son règne. Nous devons donc obéir à la nature pour connaître mieux notre nouvelle partenaire. »*
>
> Michel Serres[559]

En premier lieu – et bien que la première partie de cet ouvrage en témoigne –, il est nécessaire de rappeler que la dictature généralisée s'exerce indéniablement à l'encontre de la nature. Pourtant, les lois de cette dernière sont immuables, au contraire de nos conventions économiques arbitraires... En ce sens, il est étonnant de voir que nous désobéissons aux premières, tout en respectant les secondes à la lettre. L'écrivain Elwyn Brooks White nous fait dès lors part de sa détresse : « Je suis pessimiste sur l'avenir de la race humaine, elle est trop ingénieuse pour son bien. Nous imaginons que la nature doit être réduite à merci, mais nous aurions meilleure chance de survie si nous nous adaptions à cette planète, et la considérions avec estime plutôt que méfiance et dictatorial dédain. »[560]

Encore une fois, le problème est la financiarisation systématique du vivant et le fait de considérer l'économie comme une fin et non comme un moyen, ce qu'elle est en réalité. Le philosophe Frédéric Lenoir affirme en conséquence :

> « Toute la difficulté est d'arriver à ce que l'économie ne devienne pas une superstructure qui fait que plus personne ne contrôle plus rien et que ce soit l'économie qui nous contrôle. Et là, il y a un véritable problème actuellement. On ne peut plus vivre aujourd'hui en pressurisant la planète, en ne tenant pas compte des écosystèmes, en faisant comme si l'homme pouvait tout contrôler, maîtriser et piller n'importe comment. »[561]

Dans le détail, de multiples stigmates renseignent sur le fait que nous nous sommes complètement trompés en voyant la nature comme une ressource (au service de l'argent). Daniel Goleman explique par exemple ici : « Chaque fois que des arbres sont coupés pour l'exploitation forestière, chaque fois qu'une centrale électrique brûle du charbon et libère des gaz à effet de serre, une entreprise fait des bénéfices. L'appât du gain est le premier responsable de la destruction de la Terre. »[562] Lester Brown montre le même désarroi :

559Serres Michel, *Morales espiègles*, Le Pommier, Paris, 2019, pp. 41-42. Remarquons que trente ans après la parution du *Contrat naturel*, les idées de Michel Serres n'ont pas changé d'un iota.

560Cité dans Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962), p. 25.

561Interview réalisée par Satya Productions. Vidéo publiée le 28/01/2010 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=vZS5NzIpdf0.

562Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 81.

> « La pression sur les forêts continue d'augmenter. […] Dans presque tous les cas, l'abattage est réalisé par des exploitants plus intéressés par la maximisation des profits tirés d'une coupe unique que par une gestion renouvelable de la production. Une fois que les forêts d'un pays ont complètement disparu, ces entreprises se déplacent, laissant seulement sur leur passage les ravages qu'elles ont causés. »[563]

Et la dictature s'exprime en particulier lorsque des êtres humains tentent de faire barrage entre les bulldozers et les forêts. Nombre de ces derniers sont assassinés, chaque année, pour avoir essayé de protéger des êtres vivants. Aymeric Caron, fort de ses enquêtes journalistiques, déclare :

> « Difficile de concevoir que la défense d'un arbre, d'un ruisseau ou d'une vache puisse valoir la peine de mort. Logique pourtant : l'exploitation du vivant est le moteur de l'économie libérale et chaque fois qu'un citoyen s'oppose à la destruction d'un arbre, d'un ruisseau ou d'une vache, il met en péril les intérêts financiers d'un individu ou d'un groupe industriel, à savoir des interlocuteurs qui ont rayé le mot 'compassion' de leur dictionnaire. »[564]

Je reviendrai longuement sur la question animale dans la partie suivante. Mais pour l'heure, je me permets de signaler, avec la politologue Susan George, que « nous sommes lamentables dans notre façon d'introduire la nature dans nos calculs. Nous ne considérons pas l'écologie, autrement dit l'environnement, comme un ensemble dont l'économie ne serait qu'un des sous-systèmes qu'englobe la biosphère. »[565] En quelque sorte, c'est comme si nous avions deux poupées russes en mains et que nous essayions désespérément d'insérer la plus grande – la nature – dans la plus petite – l'économie –, ce qui est impossible ! Et Jean-Marie Pelt de déplorer : « Nous avons considéré la nature comme un réservoir de matières premières et de ressources. Mais ce réservoir a été vidé sans que l'on renouvelle les stocks ! Nous l'avons fait pour produire et consommer. »[566] Et nous devrons, de façon inévitable, en payer les conséquences, non seulement sur le plan écologique, mais (paradoxalement) aussi économiquement : « Si […] nous continuons sur la voie économique actuelle, la question n'est pas de savoir si la détérioration de l'environnement va entraîner le déclin économique, mais quand. Aucune économie, aussi technologiquement avancée soit-elle, ne peut survivre à l'effondrement de l'écosystème sur lequel elle s'appuie. »[567] Les économistes Lester Brown et Éloi Laurent s'accordent sur ce point : « Il est empiriquement faux et éthiquement inacceptable, au XXI$^{e}$ siècle, de dissocier les humains de la biosphère : l'économie sans l'environnement n'a plus aucun sens. »[568]

563Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 108.
564Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, p. 160.
565George Susan & Wolf Martin, *La Mondialisation libérale*, Grasset, Paris, 2002, p. 38.
566Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010, p. 20.
567Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 17.
568Laurent Éloi, *L'Impasse collaborative*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2018, p. 171.

L'un des secteurs dans lesquels la domination de l'économie sur la nature est la plus évidente et la plus mortifère est l'agriculture. Sur ce point, la biologiste Rachel Carson, auteure du livre *Printemps silencieux*, rappelle que depuis la nuit des temps, les végétaux dont les êtres humains se nourrissent n'ont jamais nécessité de produits chimiques pour lutter contre les attaques entomologiques[569] :

> « Tout au long de l'agriculture prémoderne, les insectes ne posaient quasiment pas de problèmes aux paysans. Les ennuis sont apparus avec l'intensification de l'agriculture – lorsque l'on a commencé à consacrer d'immenses superficies à une seule récolte. C'est ce système qui a créé les conditions favorables à la multiplication explosive de certaines espèces d'insectes. La monoculture ne tire pas profit des principes selon lesquels la nature fonctionne ; c'est l'agriculture conçue par un ingénieur. »

Or, à l'heure actuelle, non seulement « l'agriculture non biologique est un des facteurs majeurs de l'accumulation de gaz carbonique »[570], mais « il est [aussi] une des causes de la faim dans le monde. À cause des pesticides et des engrais de synthèse, l'agriculture est la première source de pollution de l'eau. À cause d'une mécanisation excessive, ce modèle abîme profondément les sols. À cause de la monoculture et de la spécialisation, la biodiversité disparaît […]. »[571] Edgar Morin s'insurge : « La nourriture est de plus en plus annexée par l'industrie agro-alimentaire, laquelle obéit aux critères de profit, compétitivité, rentabilité, productivité de l'économie actuelle. » Par voie de conséquence, « il est urgent de rendre l'industrie agro-alimentaire responsable de la qualité de ses produits, comme l'est l'industrie du tabac. »[572] L'idée est simple : en empoisonnant la terre qui nous nourrit, nous nous empoisonnons également. Dicter à la nature la façon dont elle doit nous procurer des vivres est donc une aberration... en particulier lorsque des « Organismes Génétiquement Modifiés » sont employés, comme le relève Pierre Rabhi : « Les OGM sont un crime contre l'humanité. La nature étant le plus vieux laboratoire du monde, il suffit de s'appuyer sur ses prouesses et de rejeter radicalement toute prétention à faire mieux qu'elle n'a fait. »[573] Coûtant extrêmement cher – en termes de recherches –, l'utilisation des OGM est motivée par le profit dictatorial de grandes entreprises, comme le signale ici le paléoanthropologue Pascal Picq : « N'oublions pas que [les] OGM – dont les rendements ne sont d'ailleurs pas supérieurs à ceux des autres parcelles – ont été mis sur le marché pour permettre aux multinationales de la chimie de continuer à vendre leurs pesticides ultrapuissants. »[574]

---

569 Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962), p. 35.

570 Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010, p. 55.

571 Duquesne Juliette & Rabhi Pierre, *Pour en finir avec la faim dans le monde*, Presses du Châtelet, Paris, 2017, p. 50. D'après Vandana Shiva « le fait que les OGM perturbent la pollinisation des plantes a […] été largement démontré. » Dans Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 172.

572 Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, pp. 227-228.

573 Duquesne Juliette & Rabhi Pierre, *Pour en finir avec la faim dans le monde*, Presses du Châtelet, Paris, 2017, p. 73.

574 Picq Pascal, « Malthus revient frapper à la porte », *Les Échos*, publié le 27/11/2013 et disponible en ligne le 05/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lesechos.fr/2013/11/pascal-picq-malthus-revient-frapper-a-la-porte-332163. Voir Giroux Aube, *Modified*, 2017, Montfort Clément & Quillet Stenka, *La Guerre des graines*, 2014, ainsi que les films de Bertram Verhaag, *Un Monde à vendre* (2004), *La Science achetée* (2010) et *Code of survival* (2017).

Écoféministe et récipiendaire du prix Nobel alternatif (en 1993), Vandana Shiva corrobore : « Les sociétés qui font les graines OGM et qui fabriquent les produits chimiques sont les mêmes sociétés. Et ce sont aussi ces mêmes sociétés qui font les médicaments qu'elles font breveter. Donc [si] vous avez un cancer, il y a plus de profits. Pour elles, c'est gagnant-gagnant-gagnant. Mais en ce qui concerne la nature et les gens, c'est perdant-perdant-perdant. »[575] Et Pierre Rabhi ironise : « Il faut se souhaiter plutôt bonne chance que bon appétit avec la nourriture que nous ingurgitons. »[576]

Dans cette optique de domination de l'économie sur le monde naturel, les pesticides jouent donc – entre autres – un rôle dramatique. Rachel Carson dénonce :

> « […] Bon nombre [de produits] sont utilisés par l'homme dans sa guerre contre la nature. […] Sprays, poudres, aérosols sont utilisés presque universellement dans les fermes, les jardins, les forêts, les maisons d'habitation ; ce sont des produits non sélectifs, qui tuent aussi bien les 'bons' insectes que les 'mauvais', qui éteignent le chant des oiseaux, coupent l'élan des poissons dans les rivières, enduisent les feuilles d'une pellicule mortelle, et demeurent à l'affût dans le sol ; tout cela pour détruire une poignée d'herbes folles ou une malheureuse fourmilière. Est-il réellement possible de tendre pareils barrages de poison sur la terre sans rendre notre planète impropre à toute vie ? Ces produits ne devraient pas être étiquetés 'insecticides', mais 'biocides'. »[577]

J'invite les lecteurs sensibles à ce sujet à découvrir le livre de Carson, qui nous dévoile notamment à quel point les insecticides – dont le tristement célèbre DDT – ont tendance à se retrouver dans les aliments que nous mangeons. L'écologiste regrette également que de plus en plus de bébés souffrent de « tumeurs malignes »[578] à cause des produits chimiques ingérés par leur mère... De surcroît, « les pulvérisations d'insecticide dérangent les lois qui régissent la dynamique des populations chez les insectes. C'est pour cela qu'à chaque traitement les agriculteurs voient un mauvais insecte remplacé par un pire. »[579] En d'autres termes, les entreprises qui créent ces produits nocifs ont de beaux jours devant elles, puisque la fuite en avant réclame que de nouveaux insecticides viennent annihiler les populations d'insectes qui se manifestent les unes après les autres. Ainsi, ce secteur d'activité, aussi criminel soit-il, est particulièrement lucratif. Mais le plus alarmant, c'est que l'ouvrage de Carson a été rédigé il y a près de soixante ans... Et si le DDT a été interdit dans certains pays, les pesticides et autres produits chimiques continuent à être déversés par le complexe agricole dominant, les grandes expositions ponctuelles et les petites expositions prolongées causant, chacune, leur lot de dégâts sur la nature et sur le corps humain.

---

575Dans Morgan Andrew, *The True cost*, 2015.

576Interview accordée à l'émission « Conversation ». Vidéo publiée le 14/11/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=lnZL_Mz9cDQ.

577Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962), p. 33.

578*Ibid.*, p. 211.

579*Ibid.*, p. 239.

Or, comme s'en désole ici Carson, « le premier venu peut acheter sans explications à tous les coins de rue des substances beaucoup plus dangereuses que les produits pour lesquels le pharmacien exige une ordonnance médicale. »[580] Sur cette question, Luc Belzunces – directeur de recherche à l'Institut National de la Recherche Agronomique en France – déclare :

> « Au niveau humain, on commence à avoir une très bonne idée des pathologies qui sont induites par les pesticides. On peut observer des effets à moyen terme qui se situent entre six mois et trois à cinq ans après l'exposition. Et on peut obtenir des troubles de la vision, du comportement, de la concentration, de l'orientation. On peut obtenir des paralysies aussi. On peut obtenir des troubles de la sensation au niveau cutané, c'est-à-dire de la peau, et bien d'autres effets encore. Et ce sont des effets similaires à ceux que l'on observe chez les soldats qui ont été exposés, lors de la guerre du Golfe, aux armes chimiques. »[581]

Jean-Marie Pelt ajoute, non sans inquiétude : « […] Certaines molécules chimiques entraînent une chute du stock de spermatozoïdes chez les mâles ; ceci dans la mesure où, véritables perturbateurs endocriniens, elles [modifient] les effets des hormones femelles. Les hommes ont perdu environ la moitié de leurs spermatozoïdes ; dans les pays développés, on suit cela de près. »[582] Dix ans après le livre écrit par l'écologue, certaines études affirment même que nous avons désormais perdu 60% de nos spermatozoïdes – en 60 ans. Peut-être commencerons-nous à nous inquiéter quand nous aurons perdu 100% de nos spermatozoïdes en 100 ans ?

Pour l'heure, nous n'en prenons pas le chemin, puisque des subventions sont accordées aux jeunes étudiants qui effectuent des recherches sur des insecticides, tandis que « certains entomologistes, et parmi les plus grands, se font les avocats des méthodes chimiques ; une rapide enquête [permettant] en général de constater que la poursuite de leurs recherches dépend de la générosité des sociétés de produits chimiques ; leur prestige professionnel, leur situation parfois, [s'avérant] liés au succès de la guerre chimique. »[583] Carson poursuit en remémorant l'unité oubliée entre l'homme et la nature :

> « Quelle est la place des pesticides dans l'ensemble de la crise environnementale ? Nous les avons vus contaminer le sol, les eaux et les aliments, priver de poissons les rivières, d'oiseaux les jardins et les campagnes désormais silencieuses. L'homme, ne lui en déplaise, appartient aussi à la nature. Comment pourrait-il échapper à une pollution si complète du monde entier ? Nous savons qu'il suffit d'un seul contact avec le poison, s'il est assez important, pour entraîner une intoxication aiguë. »[584]

580Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962), p. 173.
581Dans Calestrémé Natacha, *Disparition des abeilles, la fin d'un mystère*, 2011.
582Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010, p. 41.
583Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962), p. 242.
584*Ibid.*, p. 184. Voir Gertten Fredrik, *Bananas !*, 2009, ainsi que les films de Marie-Monique Robin, dont *Argentine, le soja de la faim* (2005), *Notre poison quotidien* (2010) et *Le Roundup face à ses Juges* (2017). Voir aussi Colquhoun James, Ledesma Carlo & Ten Bosch Laurentine : *Food matters* (2008) et *Hungry for change* (2012).

Mais une autre question doit retenir notre attention, celle de la privatisation de l'atmosphère – par les pollueurs industriels –, de l'eau, du sol[585] et surtout d'autres biens communs : les semences. Pour quelle raison ? D'abord parce que – comme nous l'avons vu –, selon l'agronome Jean-Pierre Berlan : « L'activité semencière à l'heure actuelle est entre les mains des fabricants de produits en 'cides', c'est-à-dire des fabricants de mort. […] Les fabricants d'agrotoxiques […] ont la main sur le cœur et disent 'notre but, c'est de nourrir la planète'. Mais le but du système n'est pas de nourrir l'humanité. Ils s'en foutent. Le but, c'est de faire des profits, quel que soit le coût pour l'humanité. »[586] En grande spécialiste de la question, Vandana Shiva nous décrit d'autres effets négatifs de ce viol de la nature, en s'appuyant en premier lieu sur la différence fondamentale entre semences paysannes et hybrides :

> « Les semences paysannes sont le résultat de millions d'années d'évolution et de milliers d'années d'essaimage et d'usage par les fermiers. Elles découlent donc du travail des paysans et non des entreprises semencières. Elles portent en elles à la fois l'intelligence de la nature et la culture de ces populations diverses. Dans le cas du maïs par exemple, les milliers de variétés développées par les fermiers d'Amérique centrale découlent toutes de la découverte d'une seule plante sauvage. De la même manière, en Inde les paysans ont créé des dizaines de milliers de variétés de riz à partir d'un seul riz sauvage cueilli dans la nature. Donc, la définition des semences paysannes est étroitement liée à la notion de biodiversité. […] La spécificité fondamentale des graines hybrides est de ne pas perdurer d'une génération à l'autre : elles sont rendues non reproductibles en seconde génération. […] De mon point de vue, les hybrides ne sont tout simplement pas de vraies graines. »[587]

En ce sens, de nombreux paysans sont aujourd'hui contraints de se soumettre aux lois de Bayer et consorts. Voilà en outre pourquoi la chercheuse parle de « biopiraterie »[588] pour dénoncer le fait que « 75% des variétés de plantes comestibles cultivées au début du XX$^{e}$ siècle ont disparu ! »[589]

---

585Vandana Shiva décrit : « L'accaparement des terres […] touche tous les pays du Sud et les paysans de la plupart des pays pauvres. Un rapport de la FAO intitulé *Accaparement des terres ou opportunité de développement ?* a révélé que les investisseurs ont fait main basse sur 2 millions d'hectares de terres en Afrique. » Dans Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 82. Sur le thème de la spoliation des paysans, voir aussi Marant Alexis, *Planète à vendre*, 2010 (au sujet de terres achetées en Afrique, Océanie, Europe de l'Est...).

586Dans Montfort Clément & Quillet Stenka, *La Guerre des graines*, 2014.

587Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, pp. 87-88. Au contraire d'un OGM, une semence hybride est le résultat d'un croisement « naturel » entre deux variétés de la même espèce.

588« […] Tout brevetage sur des graines ou sur la vie en général est bel et bien de la biopiraterie. Même si cela ne touche par les fermiers, cela revient à piller la nature et la culture d'une manière ou d'une autre. » Dans Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 107. Ailleurs, l'écoféministe appuie sa critique : « Monsanto a fait l'acquisition d'une grande société qui détient des données en matière climatologique, appelée Climate Corporation, et il existe également des tracteurs agricoles qui collectent des données, avec ce qu'ils appellent un *spyware*. On peut imaginer qu'ils vont s'approprier ces données dans le but de les revendre. Ce type d'opération a un objectif clair : le *Big Data* veut développer une agriculture sans paysans pour servir les intérêts des industriels. Cela apparaît déjà sous la forme d'une nouvelle sémantique : on parle d'agriculture numérique, comme si les nombres et les chiffres produisaient de quoi manger, comme si une agriculture sans paysans allait nous nourrir, comme si on pouvait prendre des décisions sans êtres humains. » Dans Astruc Lionel, Hulot Nicolas & Shiva Vandana, *Le Cercle vertueux*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 59.

589Rabhi Pierre, dans Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 95.

Shiva dévoile ensuite la façon dont les choses se déroulent, en catimini, du côté des investisseurs :

> « Les dix plus grandes sociétés productrices de pesticides et d'OGM, qui sont à la tête de l'industrie des semences, des pesticides et des biotechnologies, sont BASF, Bayer, Dupont, Dow Chemical, Monsanto et Syngenta. Monsanto a tenté d'acquérir Syngenta, qui a finalement été rachetée en 2017 par ChemChina pour 43 milliards de dollars, laquelle a fusionné avec Sinochem en 2018. Dow Chemical, qui a racheté Union Carbide (responsable de la catastrophe de Bhopal – une fuite de gaz toxique – qui continue à tuer et à empoisonner des millions de personnes), a fusionné avec Dupont lors d'une opération à 130 milliards de dollars. Et pour ne pas être en reste, Bayer a racheté Monsanto pour 66 milliards de dollars. Avec ces fusions, 70% de l'industrie agrochimique mondiale est désormais entre les mains de trois multinationales seulement. […] Ces fusions de multinationales s'apparentent à un jeu de chaises musicales orchestré par leurs véritables propriétaires, les fonds d'investissement que sont Vanguard, BlackRock, Capital Group, Fidelity, State Street Global Advisors, Norges Bank Investment Management (NBIM) et d'autres. Leur objectif est double : étendre les marchés des sociétés et limiter leur responsabilité. Dans le cas d'une fusion superficielle, par exemple, Monsanto devient une entreprise européenne, abandonne son nom et, avec lui, sa responsabilité, alors même que le coût des dégâts qu'elle cause à la planète et aux communautés humaines est de plus en plus évident. »[590]

En quoi tout cela pose-t-il – entre autres – problème ? Agriculteur, Guy Kastler nous éclaire :

> « Si toutes les semences, avec les brevets, appartiennent à cinq ou six multinationales, ça a un impact pour l'autonomie des paysans, qui sont complètement dépendants de ce modèle industriel. Mais aujourd'hui, ça a un impact, tout simplement, pour la sécurité [et] la souveraineté alimentaires. C'est un pouvoir qui est totalement déconnecté des pouvoirs politiques et qui peut imposer. Monsanto peut [par exemple] priver la France de semences le jour où ils se seront tout approprié. Peut-être que le gouvernement sera obligé de plier et d'accepter les OGM parce que Monsanto lui dira : 'Attention, moi je déclenche une révolution chez toi si tu ne veux pas accepter mes semences OGM'. »[591]

En clair, non contentes de breveter le vivant, d'anéantir la biodiversité, d'épuiser sols et eaux et de causer le réchauffement (en sus de multiples maladies), ces entreprises peuvent générer des famines et pourraient décider – dictatorialement – de notre futur. Vandana Shiva conclut : « L'extinction des espèces et le changement climatique d'origine anthropogénique constituent un écocide, c'est-à-dire un crime contre la nature. Tuer des paysans à coups de dettes et des individus à coups de cancers et d'intoxications aux pesticides est un génocide, c'est-à-dire un crime contre l'humanité. »[592]

590Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, pp. 69-71.
591Dans Montfort Clément & Quillet Stenka, *La Guerre des graines*, 2014. Notons que l'exemple cité est anachronique dans la mesure où Monsanto a depuis lors été rachetée par Bayer, ce qui n'enlève rien à la critique de Guy Kastler.
592Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 67.

**Une technique déifiée**

*« Le roulement à billes peut provoquer une nouvelle prise de conscience politique qui conserve aux masses le pouvoir sur les outils de la société, ou bien il peut susciter une dictature techno-fasciste. »*

Ivan Illich[593]

L'ascendance de l'économie sur la nature est jumelée à la dictature de l'ère « technico-technique », qui s'exerce également sur l'homme. Nous comprenons en effet, en lisant la formule d'Illich citée en exergue, que les êtres humains sont bel et bien devenus les outils de leurs outils. Une nouvelle fois, l'erreur a été de confondre la fin et les moyens. D'une technique au service de l'intérêt humain, nous sommes passés à une humanité au service de la technique. Le philosophe synthétise :

> « Les symptômes d'une crise planétaire qui va s'accélérant sont manifestes. On en a de tous côtés cherché le pourquoi. J'avance pour ma part l'explication suivante : la crise s'enracine dans l'échec de l'entreprise moderne, à savoir la substitution de la machine à l'homme. Le grand projet s'est métamorphosé en un implacable procès d'asservissement du producteur et d'intoxication du consommateur. La prise de l'homme sur l'outil s'est transformée en prise de l'outil sur l'homme. Ici il faut savoir reconnaître l'échec. Cela fait une centaine d'années que nous essayons de faire travailler la machine pour l'homme et d'éduquer l'homme à servir la machine. On s'aperçoit maintenant que la machine ne 'marche' pas, que l'homme ne saurait se conformer à ses exigences, se faire à vie son serviteur. Durant un siècle, l'humanité s'est livrée à une expérience fondée sur l'hypothèse suivante : l'outil peut remplacer l'esclave. Or il est manifeste qu'employé à de tels desseins, c'est l'outil qui de l'homme fait son esclave. »[594]

Illich développe, en expliquant que la technique pour la technique, non seulement ne sert pas l'être humain, mais le dessert... En basant sa réflexion sur les embouteillages rassemblant aux abords des villes des voitures censées faire gagner du temps aux usagers, le philosophe soutient qu'il existe des seuils au-delà desquels toute technique devient inopérante, voire contre-productive : « La circulation nous offre l'exemple d'une loi économique générale : tout produit industriel dont la consommation par personne dépasse un niveau donné exerce un monopole radical sur la satisfaction d'un besoin. Passé un certain seuil, l'école obligatoire ferme l'accès au savoir, le système de soins médicaux détruit les sources non thérapeutiques de la santé, le transport paralyse la circulation. »[595]

593Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973), p. 105. « Nous avons atteint, je crois, la fin de 'l'âge de la machine', soit parce que les forces que nous avons déclenchées sont trop puissantes pour notre contrôle moral et politique, soit parce que les hommes, réaffirmant une fois de plus le primat de la personne, contrôleront […] ces forces et les soumettront à des fins humaines. En d'autres termes, nous avons peut-être atteint un point radical de discontinuité sociale. » Dans Mumford Lewis, *Technique et civilisation*, Seuil, Paris, 1950 (1934), pp. 11-13.

594Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 26.

595Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973), pp. 70-71. Les « tracés d'autoroute » s'apparentent en outre à une toile d'araignée tissée par l'homme sur la nature. Là encore, voir *Koyaanisqatsi* (Reggio Godfrey, 1982).

À mon sens, deux univers se livrent bataille : le spirituel et le technique – ou, bien plus largement, le matérialisme. Or, dans notre société, la technique a très nettement supplanté la spiritualité qui, je le précise, n'a rien à voir avec la religion – j'y reviendrai. En se technicisant, l'être humain perd ainsi un peu plus encore le rapport qu'il devrait être en mesure d'entretenir avec le cosmos et la poésie de la nature. Voilà pourquoi le philosophe Gaston Bachelard écrivait que « […] la nature est mise sous le signe de l'homme actif, de l'homme inscrivant la technique dans la nature. »[596] En d'autres termes, comme au sein de vases communicants, chaque avancée technique – de par l'usage nauséabond que nous en faisons – a tendance à nous déconnecter de l'univers naturel et de la beauté du monde... De fait, d'après Illich : « Le mode industriel de production établit sa domination non seulement sur les ressources et l'outillage, mais aussi sur l'imagination et les désirs d'un nombre croissant d'individus. C'est le monopole radical généralisé, non plus celui d'une branche d'industrie, mais celui du mode industriel de production. L'homme lui-même est industrialisé en quelque sorte. »[597] Comme Dédale, nous sommes pris au piège de nos propres inventions. Aussi Herbert Marcuse consigne-t-il que « les instruments de la productivité et du progrès […] sont organisés en un système totalitaire » :

> « Le totalitarisme n'est pas seulement une uniformisation politique terroriste, c'est aussi une uniformisation économico-technique non terroriste qui fonctionne en manipulant les besoins au nom d'un faux intérêt général. Une opposition efficace au système ne peut pas se produire dans ces conditions. Le totalitarisme n'est pas seulement le fait d'une forme spécifique de gouvernement ou de parti, il découle plutôt d'un système spécifique de production et de distribution, parfaitement compatible avec un 'pluralisme' de partis, de journaux, avec la 'séparation des pouvoirs', etc. […] La rationalité technologique révèle son caractère politique en même temps qu'elle devient le grand véhicule de la plus parfaite domination, en créant un univers vraiment totalitaire dans lequel la société et la nature, l'esprit et le corps sont gardés dans un état de mobilisation permanent pour défendre cet univers. »[598]

Historien et sociologue, Lewis Mumford faisait autrefois le même constat : « Suivant les principes imposés par la société technocratique, il n'existe aucun espoir pour l'humanité sinon d''être pour' ses plans d'accélération du progrès technologique, même si les organes vitaux de l'homme doivent tous être cannibalisés pour prolonger l'existence dépourvue de signification de la mégamachine. »[599] Et le penseur ajoutait : « Au moment même où les nations occidentales se débarrassaient de leurs anciens régimes de monarchie absolue avec rois de droit divin, elles restauraient le même système, mais cette fois de façon beaucoup plus efficace, dans leur technologie. »[600]

596Bachelard Gaston, *L'Activité rationaliste de la physique contemporaine*, Presses Universitaires, Paris, 1951, p. 7.
597Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 130.
598Marcuse Herbert, *L'Homme unidimensionnel*, Minuit, Paris, 1968 (1964), pp. 29-278.
599Mumford Lewis, *Le Mythe de la machine*, Fayard, Paris, 1973, II, p. 592.
600Mumford Lewis, « Pour une technologie démocratique », *Agone*, n° 45, 2011.

Derechef, la technique déifiée, qui était jadis externe à l'humain, tend à contaminer son enveloppe physique. En effet, la perspective d'« augmenter la condition humaine » est aujourd'hui synonyme de progrès, tant et si bien que la technologie investit peu à peu le corps même de l'humain. Et pour Michel Onfray, le constat est clair : « Il y a un grand projet de civilisation, qui n'est pas dit : c'est le transhumanisme. »[601] Par suite, la domination de la technologie sur la nature et *sur* l'homme pourrait très bientôt devenir la domination de la technique *dans* l'homme. Une connivence tacite amène ainsi subrepticement cette soi-disant « augmentation de l'être humain », qui constituerait à mes yeux son acte de folie ultime. L'homme est déjà une ressource énergétique au sens figuré du terme. Il pourrait le devenir au sens propre. Et les films de science-fiction seraient dépassés par la triste réalité.

Ceci étant dit, il est clair que la technique peut présenter des aspects bénéfiques, dès lors que nous parvenons à l'utiliser correctement et dignement. Aussi, pour le philosophe Albert Camus : « Il n'est pas jusqu'aux forces matérielles qui, dans leur marche aveugle, ne fassent surgir leur propre mesure. C'est pourquoi il est inutile de vouloir renverser la technique. L'âge du rouet n'est plus et le rêve d'une civilisation artisanale est vain. La machine n'est mauvaise que dans son mode d'emploi actuel. Il faut accepter ses bienfaits, même si l'on refuse ses ravages. »[602] Il ne s'agirait donc pas d'envisager un retour à « l'âge de pierre », mais bien d'apprendre à employer nos avancées avec discernement et sagesse. Sur le même axe, Jacques Ellul fustige le rapport moderne à la technique : « Nous sommes conditionnés de telle façon que nous adoptons immédiatement toutes les techniques nouvelles sans nous interroger sur leur éventuelle nocivité. L'inquiétant n'est pas la technique, en soi, mais notre attitude à son égard. »[603] En résumé, il y a potentiellement toujours du positif à tirer d'une invention, mais nous nous posons rarement cette question, préférant utiliser la technique sans tenir compte de ses éventuels désagréments... En 2020, le passage à la cinquième génération des standards liés à la téléphonie mobile (5G), qui représente un coût écologique démentiel – en termes de consommation, de création de nouveaux terminaux, d'antennes relais... –, est par exemple presque totalement passé sous silence, « dans une période où l'économie d'énergie devrait [pourtant] être notre obsession »[604], selon Aurélien Barrau. Car en marge de l'asservissement naturel et anthropique qui lui est inhérent, la dictature de la technique contribue maximalement au gaspillage énergétique mondial.

---

601 Interview accordée à Public Sénat. Vidéo publiée le 04/02/2020 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=t9WpSgPjYZc. Sur un plan symbolique, l'entrepreneur Elon Musk et son épouse ont appelé leur fils né le 04/05/2020 « X Æ A-Xii », notamment en référence à l'intelligence artificielle... Par ailleurs, d'après Yuval Harari, « nous en sommes à un stade où nous pouvons parler sans détours. Le grand projet de la Révolution scientifique est d'apporter à l'humanité la vie éternelle. » Dans Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 314. Le chercheur ajoute d'ailleurs (pp. 317-318) que « grâce » aux nanotechnologies, « quelques chercheurs sérieux suggèrent qu'en 2050 certains hommes deviendront a-mortels (non pas immortels, parce qu'ils pourraient toujours mourir d'une maladie ou d'une blessure, mais a-mortels : en l'absence de traumatisme fatal, leur vie pourrait être prolongée à l'infini). » Voir aussi Borrel Philippe, *Un Monde sans humains ?*, 2012.

602 Camus Albert, *L'Homme révolté*, Gallimard, Paris, 1999 (1951), p. 368. Par exemple, les 42.000 satellites lancés par Elon Musk *via* le projet Starlink de l'entreprise SpaceX causent un coût environnemental géant... pour un gain néant.

603 Ellul Jacques, *Contre le totalitarisme technicien*, Le passager clandestin, Neuvy-en-Champagne, 2013, p. 84.

604 Intervention diffusée dans Clic, publiée le 12/02/2020 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=Aul0M26mWwc.

**Une énergie gaspillée**

*« […] Le développement des énergies renouvelables ne sert que d'alibi écologique à une politique inchangée, de contrefort au capitalisme destructeur de l'environnement. »*

Hervé Kempf[605]

Comme je l'ai déjà évoqué plus haut, malgré les COP et autres Sommets portant depuis trente ans sur la « sobriété carbone », le mix énergétique penche toujours très fortement en faveur des énergies fossiles, si bien que les énergies renouvelables couvrent à peine 3% de la consommation mondiale... Autant dire « rien du tout ». D'emblée, Lester Brown rappelle ici que « subventionner les carburants fossiles revient à subventionner les vagues de chaleur qui dessèchent les récoltes, provoquent la fonte des glaces, la montée des eaux des mers, ainsi que des tempêtes beaucoup plus destructrices que par le passé. »[606] De ce fait, nous discernons que chaque fois que nous conduisons une voiture, nous accentuons la vitesse à laquelle nos enfants vont connaître guerres, famines et épidémies. Pour André Gorz, le responsable est toujours le même, à savoir la dictature libéro-capitaliste ainsi que les monopoles qui en découlent... et dont l'objectif commun est la maximisation du profit :

> « Les magnats du pétrole perçurent les premiers le parti que l'on pourrait tirer d'une large diffusion de l'automobile : si le peuple pouvait être amené à rouler en voiture à moteur, on pourrait lui vendre l'énergie nécessaire à sa propulsion. [...] La situation dont rêve tout capitalise allait se réaliser : tous les hommes allaient dépendre pour leurs besoins quotidiens d'une marchandise dont une seule industrie détiendrait le monopole. »[607]

Et si les discours politiques promettent une « transition énergétique », les faits sont têtus : ladite transition n'a pas lieu. Pire, les multinationales exploitant les énergies fossiles engrangent de plus en plus de bénéfices. Thomas Porcher précise : « L'augmentation des prix de l'énergie dans la décennie 2004-2014 a permis aux compagnies [du pétrole et du gaz] d'engendrer des profits dépassant toutes les espérances et d'investir massivement dans la recherche et l'exploration... des mêmes énergies polluantes ! »[608] De même, l'instauration de « crédits carbone » relève de la bouffonnerie au regard de George Marshall : « Aujourd'hui en Europe, une nouvelle centrale à charbon peut 'compenser' ses émissions en achetant des crédits carbone à une nouvelle centrale indienne. Ce n'est pas tant déshabiller Pierre pour habiller Paul que déshabiller tout le monde pour vêtir Pierre et Paul de marques de luxe. »[609] Le $CO_2$ lâché dans l'atmosphère n'a effectivement cure de nos compensations.

605Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, pp. 87-88.
606Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 103.
607Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, pp. 76-77.
608Porcher Thomas, *Traité d'économie hérétique*, Arthème Fayard, Paris, 2018, p. 153.
609Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 276.

Le sociologue poursuit :

> « Si, comme disait George W. Bush, nous sommes accros au pétrole, alors une politique sur le changement climatique qui ne tienne pas compte de la production des combustibles fossiles est comparable à une politique de lutte contre les drogues qui ne prendrait pas en compte les champs de pavot, les laboratoires de cocaïne, les réseaux et les trafiquants, et qui se concentrerait uniquement sur les drogués. »[610] « Après vingt ans de négociations sur la question des émissions, nous nous retrouvons aujourd'hui dans une drôle de situation. La plupart des gouvernements occidentaux ont établi des programmes destinés à subventionner la production croissante d'énergies renouvelables, de biocarburants et (avec un succès moindre) d'énergie nucléaire. Et ils l'ont fait tout en encourageant, et même en finançant, des investissements toujours plus importants de la prospection et l'exploitation de nouveaux combustibles fossiles. »[611]

Nous comprenons donc que la pseudo-transition relative aux énergies renouvelables constitue une façade arborée par la dictature libéro-capitaliste pour donner le change sur la question de la sobriété énergétique. Quant aux agrocarburants évoqués par Marshall, Hervé Kempf se charge de discréditer leur utilisation : « Mobilisant des terres arables pour fournir de l'essence plutôt que de la nourriture, les agrocarburants contribuent à la crise alimentaire. L'organisation britannique Oxfam estime qu'ils ont ainsi 'mis en danger la vie de 100 millions de personnes'. »[612] Autrement dit, rouler en voiture à l'huile végétale condamne peut-être un peu moins nos enfants – quoique... (le défrichage des forêts nécessaire aux cultures ayant un impact écologique absolument désastreux) –, mais notre moyen de locomotion entre dès lors en concurrence directe avec le ventre d'êtres humains mourant de faim. Et pendant que certains partent en vacances en bord de mer et/ou à la montagne, d'autres perdent la vie par manque de nourriture... Pourtant, ce sont « des hommes pareils », chante Francis Cabrel.

Dans la foulée, Hervé Kempf dénonce la supercherie que constitue l'énergie éolienne – sans même mentionner le fait que cette dernière ne soit pratiquement pas stockable à l'heure actuelle :

> « Les éoliennes ne changent pas la donne énergétique. Comment s'explique ce paradoxe ? Parce que le capitalisme ne les met pas en œuvre pour répondre au changement climatique, mais pour réaliser un profit, la recherche de l'avantage environnemental étant accessoire. En pratique, elles ne font que participer à la frénésie de construction de capacités électriques de toutes sortes engagée dans les pays occidentaux. Cela découle du dogme intangible selon lequel il est inéluctable d'augmenter la consommation énergétique. »[613]

610Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 283.
611*Ibid.*, p. 289.
612Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 91.
613*Ibid.*, p. 87. Il serait possible de stocker l'énergie éolienne dans des batteries (lithium-ion ou plomb-acide) mais non sans provoquer une très grande pollution.

Pour finir, en ce qui concerne le nucléaire, il est bien évidemment fondamental de rappeler que la question du traitement des déchets radioactifs est loin d'être réglée. En outre, rien ne nous autorise à léguer aux générations futures les déchets générés par nos propres consommations, *a fortiori* quand ceux-ci sont susceptibles de durer des milliers d'années ! Kempf s'en soucie : « Il est étonnant qu'un procédé technique qui hypothèque autant l'avenir des prochaines générations soit présenté comme l''énergie du futur'. »[614] Et l'écrivain d'attester que la dictature « manipule » les citoyens :

> « L'AIE, qui est pourtant une ardente avocate de l'énergie nucléaire, a fait le calcul : la mise en service annuelle de 30 GW conduirait à une réduction des émissions de... 6% en 2050. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. […] Il s'agit essentiellement [pour le capitalisme] de faire croire, sur la base de raisonnements simplistes – 'la solution miracle que voici n'émet pas de gaz à effet de serre' – et en arguant d'une augmentation des besoins énergétiques mondiaux présentée comme inévitable, que l'on pourra pérenniser le système économique actuel sans en changer les déterminants fondamentaux. »[615]

Certes, d'autres sources d'énergie existent – la géothermie, le solaire et l'hydraulique notamment – et pourront peut-être nous venir en aide dans le futur, mais nous devons impérativement comprendre qu'il n'existe aucune source d'énergie « propre » et qu'il faut, en conséquence, réduire drastiquement les quantités d'énergie que nous consommons. Pour ce faire, Jared Diamond repère deux problèmes à traiter conjointement : « La démographie [et] l'impact par habitant cumulé. »[616]

**Une démographie suicidaire**

*« Par nature, le capitalisme est nataliste. Il veut toujours davantage d'enfants. Plus de gens, c'est plus de bras et plus de bouches, soit plus de producteurs et plus de consommateurs, donc plus de croissance. »*
Antoine Bueno[617]

Pour entériner sa domination, le capital a, en permanence, besoin de nouveaux êtres humains, sans compter que l'augmentation du nombre de travailleurs, en particulier au sein des villes, a tendance à déboucher sur une diminution générale des salaires, puisque ces producteurs s'y font concurrence[618].

614Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 80.
615*Ibid.*, p. 84.
616Diamond Jared, *Effondrement*, Gallimard, Paris, 2006 (2005), p. 791. La seule énergie propre est effectivement celle que nous ne consommons pas, même s'il sera à court terme difficile – voire impossible – de nous passer d'énergie.
617Bueno Antoine, *Permis de procréer*, Albin Michel, Paris, 2019, p. 16. Si l'affirmation d'Antoine Bueno est *a priori* à nuancer, puisque d'après l'économiste Thomas Malthus, l'explosion démographique constitue un danger majeur pour une population – d'où le terme « malthusianisme », qui désigne une doctrine politique de contrôle de la natalité –, force est de constater que la dictature du capital se nourrit actuellement de la naissance de chaque petit être humain...
618« Est criminelle une société dans laquelle la population en s'accroissant aggrave la lutte pour l'existence alors qu'il serait possible de l'alléger. » Dans Marcuse Herbert, *L'Homme unidimensionnel*, Minuit, Paris, 1968 (1964), p. 268.

Éloi Laurent revient cependant sur les enjeux : « Les deux plus grandes forces qui accélèrent année après année le dérèglement climatique, en particulier depuis quarante ans, sont l'accroissement de la population mondiale et la hausse de la richesse matérielle par habitant. »[619] Voyons pourquoi.

Tout d'abord, nos habitations[620] sont la première source d'émissions de gaz à effet de serre dans le monde – de par leur fabrication et à cause des énergies qui y sont consommées. Il semble donc clair que l'augmentation du nombre d'êtres humains sur la Terre amplifie le réchauffement climatique – et la crise écologique en général –, puisque de nouveaux individus impliquent de nouveaux logements en conséquence. Or, il est prévu que la population humaine dépasse les 10 milliards en 2050, ce qui serait catastrophique, *a fortiori* étant donné que de nombreux pays adoptent rapidement le mode de vie occidental. C'est pourquoi beaucoup d'écologistes pointent du doigt l'écueil consistant à procréer dans le monde actuel... Nicolas Hulot confesse par exemple : « Je suis vraiment très heureux d'avoir des enfants, mais si je devais faire des enfants aujourd'hui, je me poserais dix fois plus de questions que je ne m'en suis posées à l'époque, […] à cause de l'état du monde. »[621]

Et le plus pervers est que cette terrible mécanique fonctionne à double sens ! En effet, la situation environnementale menace autant nos enfants que ces derniers n'inquiètent – malgré eux – la nature. L'essayiste Yves Paccalet l'a très bien compris : « […] Tous ces bébés, oui ; mais dans quel but ? À quel prix physique, psychologique, culturel et moral ? Pour leur offrir quel genre de vie ? »[622] Dans un autre contexte dramatique – celui de la seconde guerre mondiale –, Etty Hillesum exprimait une idée similaire et se réjouissait d'avoir rendu à l'humanité un « service immortel » : « Je n'ai pas sur la conscience d'avoir mis au monde un malheureux de plus. »[623] Nous entendons parfois dire qu'un enfant constitue une bénédiction pour ses parents. Et c'est sans doute vrai... Mais à notre époque, la vie de cet enfant représente-t-elle une bénédiction pour lui-même ? Cantonné au rôle de producteur-consommateur en vue de défendre sa propre subsistance, chaque enfant à naître est, de surcroît, une victime supplémentaire de la crise écologique et de ses conséquences... Faire un enfant aujourd'hui, c'est n'avoir aucun scrupule à sortir un être du néant pour lui infliger la guerre, la famine et/ou une probable mort prématurée. Existe-t-il pire choix de vie à faire ? Le doute est permis !

Mais revenons-en au revers – aussi peu reluisant – de la médaille... Selon les écologistes Augustin Fragnière et Dominique Bourg : « […] La démographie connaît nécessairement des limites et nos techniques ne sauraient répondre à toutes les difficultés qu'elles rencontrent ou provoquent. »[624] En sus, les chiffres sont aussi têtus qu'éloquents. Le prospectiviste Antoine Bueno nous informe :

---

619Laurent Éloi, *Sortir de la croissance, mode d'emploi*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 200.

620À ce titre, il semble primordial d'investir un maximum de temps et d'énergie dans l'isolation des logements actuels et de repenser de fond en comble la manière de construire les habitations de demain. Je détaillerai en cinquième partie.

621Interview accordée à Thomas Sotto sur France 2. Vidéo publiée le 20/12/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.facebook.com/francetvnature/videos/2470777916271838/.

622Paccalet Yves, *L'Humanité disparaîtra, bon débarras !*, Arthaud, Paris, 2006, pp. 60-61.

623Hillesum Etty, *Une Vie bouleversée*, Seuil, Paris, 1981 (1941-1943), p. 86.

624Bourg Dominique & Fragnière Augustin, *La Pensée écologique, une anthologie*, PUF, Paris, 2014, p. 4.

> « Avoir un seul enfant revient à multiplier par 5 ou 6 le bilan carbone de sa vie. [Selon une étude de 2017[625]], quatre actions permettraient aux individus de réduire substantiellement leurs émissions de [gaz à effet de serre] dans les pays riches : devenir végétarien, ne pas voyager en avion, ne pas avoir de voiture et 'avoir un enfant de moins'. »[626] « Tandis que ne pas avoir de voiture […] réduirait en moyenne le bilan carbone d'un Occidental de 2,4 tonnes de $CO_2$ par an, avoir un enfant de moins réduirait cette moyenne de 58,6 tonnes de $CO_2$ par an – 24 fois plus ! La conclusion s'impose : dans les pays riches, avoir moins d'enfants est le geste écolo ultime ! »[627]

Si les chiffres mentionnés ci-dessus se passent de commentaires, certains modèles informatiques se montrent tout aussi catégoriques, comme l'expliquent les collapsologues Servigne et Stevens :

> « De manière générale, ce que montre HANDY [modèle mathématique et informatique *Human and Nature Dynamics*] est qu'une forte stratification sociale rend difficilement évitable un effondrement de civilisation. La seule manière d'éviter cette issue serait donc de réduire les inégalités économiques au sein d'une population et de mettre en place des mesures qui visent à maintenir la démographie en dessous d'un niveau critique. »[628]

Mais a-t-on réellement la sensation que la majorité des êtres humains ont conscience du problème démographique ? Pas le moins du monde... Et pourtant, dès le début des années 1970, le scientifique Paul Ehrlich – par ailleurs concepteur de la chimiothérapie – nous avait prévenus, dans son ouvrage intitulé *La Bombe P* – comme « Population » :

> « La chaîne des causes et des effets destructeurs remonte à une cause première. Trop de voitures, trop d'usines, trop de détergents, trop de pesticides, de plus en plus de traînées laissées par les avions supersoniques, des procédés inadéquats d'assainissement des égouts, trop peu d'eau, trop d'oxyde de carbone. La cause en est toujours la même : trop de monde sur la Terre. [...] D'autre part (et sans qu'il soit besoin de considérer les changements technologiques, ou la consommation et la répartition des ressources), les taux actuels d'accroissement de population garantissent une crise de l'environnement qui se prolongera jusqu'à l'effondrement final. »[629]

Pendant qu'une poignée d'entre nous renonce au fait d'avoir des enfants afin de protéger la nature – souvent difficilement et parfois même au détriment de leur couple –, la majorité se targue d'avoir donné naissance à des bambins, recevant en prime les félicitations de leur entourage. Antoine Bueno

625Nicholas Kimberly & Wynes Seth, « The climate mitigation gap : education and government recommandations miss the effective individual actions », *Environnemental Research Letters*, vol. 12, n°7, 12/07/2017.
626Bueno Antoine, *Permis de procréer*, Albin Michel, Paris, 2019, p. 124.
627*Ibid.*, pp. 124-125.
628Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 161.
629Ehrlich Paul, *La Bombe P*, Fayard, Paris, 1972 (1971), p. 46.

s'en offusque : « Félicitations ? Sérieusement ? Félicitations pour quoi ? Pour contribuer activement à ruiner l'écosystème ? Ce 'félicitations' m'a toujours exaspéré. Il est la preuve de l'inconscience animale et suicidaire dans laquelle nous demeurons vis-à-vis de notre environnement. »[630]

Mais bien d'autres raisons expliquent ces congratulations. Dans sa filiation d'avec le christianisme – qui prêche le message « Reproduisez-vous, devenez nombreux, remplissez la terre et soumettez-la ! »[631], en définissant le schéma « mariage + cohabitation + fidélité + *procréation* » comme un idéal depuis Saint Paul –, le capitalisme « orchestre à merveille » la multiplication des futurs producteurs-consommateurs. Les politiques natalistes sont effectivement légion, ne serait-ce que par le biais des soutiens financiers susceptibles d'être accordés aux familles nombreuses – dans certains pays. Mais l'injonction sociale liée à la procréation a aussi complètement investi les imaginaires : combien de contes pour enfants se clôturent par le célèbre aphorisme « Ils vécurent heureux et eurent *beaucoup d'enfants* » ? Et combien de comédies romantiques dévoilent un jeune couple hétérosexuel heureux – un bébé dans les bras... – avant de faire chuter le générique de fin, comme si cette situation était la finalité de toute existence humaine ? Quand j'étais plus jeune, il existait une série télévisée intitulée *Sept à la maison* (*7th Heaven*), relatant les aventures des parents Camden – dont le père, pasteur – et de leurs cinq, puis sept enfants... Voilà typiquement le genre de produits que le capital propage pour « montrer l'exemple ». Il est cependant facile d'imaginer l'ampleur des dégâts écologiques si chaque couple décidait de mettre au monde autant de progénitures. Ce type de discours pro-nataliste est tout simplement scandaleux, mais demeure largement diffusé, d'où les inévitables « félicitations ».

Je conçois qu'il puisse paraître paradoxal de souhaiter protéger les générations futures – ce qui est mon cas – tout en pestant contre une hausse démographique... Je montrerai dans la cinquième partie que ces deux positions sont cependant tout à fait compatibles et même complémentaires, car tout est ici affaire de proportions : nous ne pouvons éviter le pire – guerres, famines, épidémies, etc. – à nos enfants que si ces derniers sont moins nombreux[632].

Pour synthétiser, notre régime dictatorial encourage une croissance démographique, car davantage d'êtres humains signifient plus de producteurs et plus de consommateurs, ce qui permet d'accroître les profits et de favoriser la croissance économique – qui implique la décroissance écologique. Plus insidieux, si nous imaginons avoir la liberté de choisir en toute conscience entre donner naissance à des enfants ou non, il est néanmoins manifeste qu'il existe un conditionnement qui, (plus ou moins) organisé par la dictature libéro-capitaliste, a pour objectif de nous faire collaborer avec le complexe mondialisé qui détruit la nature. Plus alarmant, enfin, les enfants qui naissent actuellement risquent de se retrouver confrontés à d'innombrables catastrophes naturelles et anthropiques tout au long des prochaines décennies, après avoir par ailleurs subi le formatage inhérent au système en place.

630Bueno Antoine, *Permis de procréer*, Albin Michel, Paris, 2019, p. 9.

631*La Bible*, Société biblique de Genève, Genève, 2007, Genèse, 1, 28, p. 3.

632Pour ma part, j'ai décidé de renoncer à me reproduire, non par dégoût des enfants – je les adore, si bien que j'aurais vivement souhaité en avoir un ou plus –, mais au contraire pour rendre service aux petits humains qui existent déjà.

**Une éducation conformiste**

*« On a l'habitude […] de considérer que le pouvoir est localisé entre les mains du gouvernement et s'exerce par un certain nombre d'institutions bien particulières, qui sont l'administration […], la police, l'armée... On sait que toutes ces institutions sont faites pour transmettre les ordres, les faire appliquer et punir les gens qui n'obéissent pas. Mais je crois que le pouvoir politique s'exerce, […] de plus, par l'intermédiaire d'un certain nombre d'institutions, qui ont l'air de n'avoir rien de commun avec le pouvoir politique, qui ont l'air d'en être indépendantes, et qui ne le sont pas. On sait bien que l'université, et d'une façon générale tout le système scolaire, qui en apparence est fait simplement pour distribuer le savoir, […] est fait pour maintenir au pouvoir une certaine classe sociale et exclure des instruments du pouvoir toute une autre classe sociale. »*

Michel Foucault[633]

Dans la mesure où l'école formate les enfants et leur ôte leur créativité, elle représente un lieu de pouvoir fondamental de notre dictature. André Gorz détaille : « Selon [les représentants du capital], les hommes sont avant tout des moyens de production, et leur éducation, leur formation, leur culture doivent être utiles à leurs fonctions productives. L'enseignement, la culture doivent *servir à quelque chose*, fournir à l'économie des forces de travail adaptées à des tâches prédéterminées. »[634] Dans la même veine, Ivan Illich critique le système scolaire, dans lequel nos enfants sont envoyés :

> « L'éducation produit des consommateurs compétitifs […]. »[635] « Ce qu'enseigne le maître n'a guère d'importance dès lors que les enfants doivent passer des centaines d'heures assemblés par classes d'âges, entrer dans la routine du programme (le parcours ou curriculum), et recevoir un diplôme en fonction de leur capacité à s'y soumettre. Qu'apprend-on à l'école ? On apprend que plus on y passe d'heures, plus on vaut cher sur le marché. »[636] « Les intoxiqués de l'éducation font de bons consommateurs et de bons usagers. Ils voient leur croissance personnelle sous la forme d'une accumulation de biens et de services produits par l'industrie. »[637]

La logique est sans faille : quelle meilleure méthode pourrait-on utiliser pour fabriquer l'adhésion des producteurs-consommateurs au système libéro-capitaliste que celle consistant à les formater dès leur plus tendre enfance ? Autrement dit, au moment où ils sont les plus fragiles ? Aucun.

633Chomsky Noam & Foucault Michel, Débat sur la nature humaine, 11/1971, publié le 05/01/2015 et disponible en ligne le 30/03/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=OY93gHVynaY.
634Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 152.
635Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 73. Sur la question des dérives qui concernent la marchandisation de l'enseignement supérieur, voir notamment *Étudiants, l'avenir à crédit* (Viallet Jean-Robert, 2015).
636*Ibid.*, p. 94.
637*Ibid.*, p. 101.

En conséquence, nombreuses sont les critiques qui pleuvent sur le système éducatif. Il y a déjà un siècle et demi, Mikhaïl Bakounine prônait par exemple l'individualisation de l'éducation :

> « Un système d'éducation excellent en lui-même, en tant que système abstrait, peut être bon pour l'un, mauvais pour un autre. Pour être parfaite, l'éducation devrait être beaucoup plus individualisée qu'elle ne l'est aujourd'hui, individualisée dans le sens de la liberté et uniquement par le respect de la liberté, même dans les enfants. Elle devrait avoir pour objet non la *dressure* du caractère, de l'esprit et du cœur, mais leur réveil à une activité indépendante et libre, et ne poursuivre d'autre but que la création de la liberté, ni d'autre culte ou plutôt d'autre morale, d'autre objet de respect : que la liberté de chacun et de tous ; que la simple justice, non juridique mais humaine ; la simple raison, non théologique, ni métaphysique, mais scientifique, et le travail tant musculaire que nerveux, comme base première et obligatoire pour tous, de toute dignité, de toute liberté et du droit. Une telle éducation, répartie largement à tout le monde, aux femmes comme aux hommes, dans des conditions économiques et sociales fondées sur la stricte justice, ferait évanouir bien de soi-disant différences naturelles. »[638]

Sauf que cette individualisation va à l'encontre des intérêts du système, qui espère uniquement des producteurs formatés pour l'organisation scientifique et tayloriste du travail... Todd Rose note qu'il y a quelques décennies, « les élèves étaient divisés en groupes en fonction de leur âge (et non de leurs résultats, de leurs centres d'intérêt ou de leurs capacités), et ces groupes passaient à tour de rôle par des cours qui avaient chacun une durée standardisée. Des cloches furent introduites pour imiter les sonneries d'usine afin de préparer mentalement les enfants à leur future carrière. »[639] Actuellement, je ne nie pas que les adolescents peuvent choisir leur parcours éducatif ; mais ce que j'avance, c'est que tout ce cheminement est borné, limité par un complexe dont le seul objectif est de fournir de la main-d'œuvre à tous les étages de la société. Ce conformisme, aujourd'hui généralisé, était aussi très largement condamné par le sage Jiddu Krishnamurti :

> « Malheureusement, la plupart d'entre nous sont en train de devenir de simples techniciens. Nous passons des examens, nous acquérons telle ou telle technique afin de gagner notre vie ; mais acquérir une technique ou développer une capacité sans prêter attention à l'état intérieur est source de laideur et de chaos dans le monde. »[640] « Si vous ne recevez pas une éducation digne de ce nom, et si vous n'avez pas cette extraordinaire confiance de l'innocence, vous serez inévitablement absorbés par le collectif et noyés dans la médiocrité. Vous ferez étalage de vos diplômes sur vos cartes de visite, vous vous marierez, vous aurez des enfants et c'en sera fini de vous. »[641]

638Bakounine Mikhaïl, « Fédéralisme, socialisme et antithéologisme », dans *Écrits libertaires*, Le temps des cerises, Pantin, 1997, pp. 76-77.
639Rose Todd, *La Tyrannie de la norme*, Belfond, Paris, 2017 (2016), p. 78.
640Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 99.
641*Ibid.*, p. 122.

Mais pourquoi tant de manipulations à l'encontre des enfants ? Tout simplement parce que « les individus qui sont vifs, passionnés, révolutionnaires, la société n'en veut pas, car de tels individus ne s'adapteront pas aux modèles sociaux établis, et pourraient même les briser. Voilà pourquoi la société cherche à maintenir votre esprit dans la ligne de ses propres modèles, et voilà pourquoi la prétendue éducation vous encourage à imiter, à vous plier, à vous conformer. »[642]

Au lecteur intéressé par ce sujet, je conseille les films *The War on kids* (Soling Cevin, 2009), dans lequel l'école états-unienne est dépeinte – à juste titre – comme un lieu de contrôle et de « cadrage » abusif des enfants, l'objectif étant d'en faire des citoyens dociles et conformes au système, ainsi que *Alphabet*, réalisé par Erwin Wagenhofer en 2013, aboutissant aux mêmes conclusions concernant le système d'éducation à l'échelle mondiale. Le témoignage du pédagogue Yang Dongping en dit long :

> « Pendant très longtemps, la Chine a refusé l'esprit de compétition. Le pays était orienté vers l'égalité. C'était une société où 'tout le monde mangeait dans le même plat'. Avec les réformes et l'ouverture, on a d'abord introduit l'économie de marché. Ensuite, la compétition n'a cessé de croître dans le domaine de l'éducation. Aujourd'hui, tout le monde, que ce soit au lycée, à l'école élémentaire, à l'université ou à la maternelle, se retrouve pris dans le tourbillon violent de la concurrence. [...] Nous savons aujourd'hui que cette forme de compétition entre les élèves va à l'encontre de la nature de l'enfant. Tout le monde le sait. Mais notre système de valeurs tend vers la réussite et l'entrée dans une grande école. C'est pour cette raison que tout le monde se laisse happer par ce phénomène malsain. [...] En Chine, les examens sont devenus un gros enjeu économique. Les centres de soutien scolaire et d'aide aux devoirs destinés aux élèves de primaire et de collège sont très nombreux. Depuis 2009, 14 de ces entreprises sont cotées en Bourse aux États-Unis. Elles génèrent des profits considérables. Il y a même des écoles maternelles dans lesquelles on donne des devoirs aux enfants. Voilà où nous en sommes arrivés. [...] Nous n'éduquons pas les enfants pour faire d'eux des êtres curieux et créatifs. Nous en faisons des machines à concours. Lors des concours d'entrée aux grandes écoles, il y a chaque année des suicides. Il y en a vraiment beaucoup. On peut dire que la situation actuelle est la plus grave de toute notre histoire. »

Un texte informe qu'au cours des dernières années, « la Chine a obtenu les meilleurs résultats aux tests PISA dans toutes les catégories. Le pays est considéré comme un exemple à suivre. Depuis les années 1990, l'OCDE considère l'éducation comme un marché et un facteur économique de premier plan. Le test PISA a été développé afin de stimuler la compétition dans ce domaine. » De là à parler d'exploitation des enfants au service de la logique libérale et de la loi de l'offre et de la demande, il n'y a qu'un pas[643] ! Et l'état des lieux est malheureusement loin de s'arrêter là. Plus loin, le président de l'entreprise Telekom Thomas Sattelberger déplore en effet au sujet de l'éducation dominante :

642Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 163.

643Au passage, étant donné que le capital exploite toutes formes de ressources, il n'est guère étonnant qu'il exploite ce que nous appelons les « ressources humaines », auxquelles nous prêtons même parfois le nom de « capital humain ».

« Les gens ont pourtant la possibilité de s'évader. Ils peuvent refuser de se laisser enchaîner de la sorte. Il est étonnant de voir combien peu de jeunes gens refusent de se laisser enchaîner. Et combien se ruent, tels des lemmings, dans ces écoles qui prêchent uniquement le capitalisme, qui ne prêchent qu'une seule manière de faire carrière : la maximisation du profit. C'est fou, le nombre de jeunes gens qui n'ont aucun scrupule à entrer de leur plein gré dans cette prison. Mais pourtant, quand on a 25 ou 26 ans, on est quand même capable d'un jugement personnel ! On peut se demander : 'Est-ce vraiment cela que je veux ? Est-ce vraiment ça, la vie ?' D'un autre côté, on peut évidemment aussi se demander ce que leurs enseignants, leurs parents, leur ont transmis de ce qu'est la vie. Réduire la vie à l'économie est l'une des pires évolutions de notre temps. »

Et le pédagogue Arno Stern, qui laisse de son côté libre cours à l'imagination et/ou à la création de ses élèves au gré d'ateliers de peinture, en respectant « l'écologie de l'enfance », renchérit :

« Aujourd'hui, c'est sans doute l'objectif de l'école de créer une forme d'insatisfaction chez l'individu. Une insatisfaction supportable, sinon les gens se rebelleraient. Mais une insatisfaction suffisante pour les inciter à trouver refuge dans la consommation. L'école y contribue. Elle anéantit les meilleures forces et les plus belles valeurs qu'un enfant soit en mesure de développer. Au lieu de créer des choses à partir de lui-même, l'enfant se contente de ce qu'on lui apprend. C'est très peu, comparé à ce dont il est capable réellement. »

Mais le coup de grâce est sans aucun doute porté par le neurobiologiste Gerald Hüther, qui ose la comparaison – à mon sens à juste titre – entre l'école actuelle et le dressage orchestré par différents tyrans tout au long du vingtième siècle, notamment au sein du régime nazi :

« Notre système scolaire a été marqué par les histoires de souffrance. Pour mener toutes les guerres du siècle dernier, par exemple, on avait besoin de jeunes gens fonctionnels, ordonnés et obéissants. On avait besoin d'une école pratiquant une sorte d'élagage et de dressage, des écoles de cadets, sinon ça n'aurait pas marché. L'armée n'était pas la seule à avoir besoin d'individus dressés et fonctionnels. Il y avait aussi toute l'économie. Ce qu'on a appelé les 'temps modernes' était caractérisé par le fait que les gens devaient fonctionner comme des machines. On a alors structuré les écoles dans la même optique. On a organisé l'enseignement scolaire de telle sorte que les diplômés qui sortent de nos écoles fonctionnent correctement. Si, pour faire fonctionner la machine, il fallait actionner un levier toute la journée, ils actionnaient le levier toute la journée. Et s'il fallait remettre du gaz dans les chambres à gaz d'Auschwitz, ils en remettaient. Il est temps, en particulier sous nos latitudes, que nous prenions enfin conscience qu'il n'est pas si bon que ça de dresser ainsi les individus au point qu'ils ne soient plus capables que d'une chose : faire ce qu'on leur dit de faire. [...] Parce que nous croyons que la compétition est essentielle, nous préparons de plus en plus tôt nos enfants à ce monde concurrentiel. Dès l'école maternelle... Mais en fait, ça devrait être l'inverse. Nous devrions préserver

> nos enfants aussi longtemps que possible de cette situation de compétition. Les enfants viennent d'un tout autre monde. Au début de la vie, il n'y a aucune compétition. Au début de la vie, chaque individu fait l'expérience d'une relation très étroite, indissoluble avec un autre être humain. Avant la naissance, le lien entre la mère et l'enfant est si étroit, pendant ces neuf mois où les bases du développement cérébral se mettent en place, ces réseaux s'inscrivent si profondément en nous, qu'ils ne disparaissent jamais. C'est pourquoi, tout au long de notre vie, nous recherchons sans relâche cette appartenance, cette connexion. C'est un tour de force extraordinaire que notre société réussisse à monter les enfants les uns contre les autres, à les empêcher de vivre leur besoin inné d'être connectés. »

Je laisse le soin au lecteur de découvrir le film en question, qui est passionnant sur le sujet et qui montre à quel point le modèle éducatif actuel est gangrené par l'économie de marché. Ce ne serait pas si dramatique, si les enfants d'aujourd'hui et de demain n'en étaient pas les premières victimes...

*Quid* des grandes écoles ? Florence Noiville, écrivaine et ancienne élève de HEC, n'est pas tendre avec le mode de fonctionnement de cette dernière. Lors de sa première présentation orale en classe, son professeur de l'époque a eu l'affreuse réaction suivante : « Dis, Florence, comment peut-on faire plus de profit ? Le reste, on s'en fout »[644], ce qui prouve que « la financiarisation a métastasé jusqu'à l'éducation. »[645] Cette situation est partiellement due au fait que « l'éthique ou la morale des affaires a peu de place dans les programmes. Pas étonnant si, tout au long de ces vingt-cinq années, et en l'absence de barrières psychologiques, certaines situations ont pu tourner à la catastrophe ou au scandale pur et simple. »[646] Au gré d'une question rhétorique, Florence Noiville nous décrit l'objectif de cette institution que tous les élèves s'inscrivant en classes préparatoires rêvent d'intégrer : « HEC ne fonctionnerait-il pas comme un énorme 'aspirateur de talents' se nourrissant des meilleurs pour recracher au bout du compte – et sous l'étiquette d'élite économique et financière – des dirigeants âpres au gain, relativement inutiles à la société et, pour beaucoup privés d'états d'âme ? »[647] Ainsi, le but est double : il s'agit non seulement de soustraire des intelligences à une éventuelle réforme de la société et, de surcroît, de mettre ces intelligences au service de la dictature libéro-capitaliste... Mais au regard de l'auteure, ce formatage semble en définitive – malheureusement – plutôt logique : « On nous encourage peu à penser hors du cadre. Encore une fois, le propre de la grande école n'est-il pas plutôt de reproduire du conforme et du même ? »[648]

En ce sens, le généticien Albert Jacquard exprime sa révolte contre l'éducation et le rôle joué par celle-ci dans le monde moderne, écrivant dans son livre *J'accuse l'économie triomphante* :

644Noiville Florence, *J'ai fait HEC et je m'en excuse*, Stock, Paris, 2009, p. 23.
645*Ibid.*, p. 100. L'auteure cite ici son ami Vincent, qui est justement professeur de finance à HEC.
646*Ibid.*, pp. 37-38.
647*Ibid.*, pp. 49-50.
648*Ibid.*, p. 68.

> « L'école ne doit pas servir à fournir à la société les hommes et les femmes dont elle a besoin, mais à permettre à chacun d'avoir accès aux moyens lui permettant de construire son intelligence. Trop longtemps ce système éducatif a été considéré comme assurant le remplacement de chaque génération, à l'identique, par la suivante ; on y apprenait les comportements peu à peu mis au point au cours des âges. Cet apprentissage devient de moins en moins nécessaire ; un changement complet des objectifs s'impose. »[649]

En outre, Jacquard prétend qu'il est impossible d'éluder la question de la délétère concurrence :

> « Je crois qu'il nous faut extirper la notion de compétition de toute la société et en particulier du système éducatif. Le pire de tout, c'est d'avoir fait des écoles des lieux où on est en compétition les uns contre les autres. C'est la fameuse phrase de Bachelard […] : 'Il faut mettre la société au service de l'école et non l'école au service de la société.' Et justement, c'est en mettant l'école au service de la société qu'on organise la sélection entre les enfants et donc la compétition. Ce n'est pas sérieux. »[650]

Malheureusement, cette concurrence est essentielle au système. Vouloir passer au-dessus de l'autre pour acquérir une meilleure note, un meilleur emploi, voire une « meilleure vie », c'est précisément ce à quoi nous forme l'école, car la compétition organisée entre les soumis est source de tranquillité pour les dominants. « Diviser pour mieux régner » est en effet le *credo* de tout régime dictatorial.

**Une compétition exacerbée**

> *« Une économie basée sur la compétition mène invariablement à une corruption stratégique, une consolidation du pouvoir et des biens, une stratification sociale, une paralysie technologique, un abus du travail et finalement une forme déguisée de gouvernement dictatorial par la riche élite. »*
>
> Peter Joseph[651]

Tout comme Albert Jacquard, je pense que « toute compétition est un suicide ». Je partagerai mes réflexions sur cette assertion au sein de la cinquième partie de cet ouvrage. Pour l'heure, je précise simplement que la compétition n'est pas seulement nocive du point de vue éthique, mais également néfaste dans la pratique, comme le souligne le sociologue Pascal Duret : « Les effets destructeurs de la phase actuelle du capitalisme se mesurent à ce que la compétition en entreprise ne protège guère mieux les gagnants que les perdants. »[652] Climat anxiogène, détérioration des liens qui nous unissent

649Jacquard Albert, *J'accuse l'économie triomphante*, Calmann-Lévy, Paris, 1995, p. 182.
650Interview accordée à l'émission « Noms de dieux » diffusée sur la RTBF. Vidéo publiée le 13/09/2013 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=9v9updAv018.
651Dans Joseph Peter, *Zeitgeist : addendum*, 2008.
652Duret Pascal, *Sociologie de la compétition*, Armand Colin, Paris, 2009, pp. 99-100.

aux autres et déficit de sens sont les fruits de la compétition exacerbée dans laquelle le capitalisme nous entraîne irrémédiablement. Cette logique nous imprègne en ce sens très fortement, y compris à notre insu, comme le fait (fort justement) valoir l'agroécologiste Pierre Rabhi : « Le système est fait de telle sorte que, si l'on prend comme référence, dans la hiérarchie de l'avoir, les besoins vitaux les plus légitimes, il y a beaucoup de capitalistes qui s'ignorent. »[653] Car, sur le papier, nombre d'entre nous souscrivent aux valeurs de partage, de générosité et d'entraide – comme pourrait nous y inviter l'« optimum de Pareto », consistant à allouer les ressources de telle sorte qu'il ne soit « pas possible d'améliorer la satisfaction d'un individu sans détériorer celle d'au moins un autre. »[654] Mais dans la pratique, les choses s'avèrent très différentes, car la logique capitaliste nous incite salement à entrer en compétition et à privilégier – au bien-être d'autrui – un gain marginal lié à notre propre confort.

Or, qui dit compétition dit nécessairement égoïsme... Jean-Marie Pelt note ainsi : « Le libéralisme s'accompagne d'un individualisme forcené : 'Prends soin de toi', indique la publicité, 'je le vaux bien'... Toute la consommation se fonde sur l'idée que je suis le meilleur. »[655] Hervé Kempf effectue une analyse identique, pointant du doigt l'aliénation dont nous sommes bien trop souvent victimes : « L'individualisme, conjugué à l'obsession de la compétition, nourrit la névrose collective qui ronge les sociétés occidentales : jamais à la hauteur de ses désirs incessamment excités par la publicité, engagé dans une rivalité sans victoire possible pour la suprématie symbolique, sujet à l'angoisse de se voir éliminé, l'individu reste en permanence en deçà de ses aspirations. »[656]

Le drame, c'est que l'esprit de compétition est en effet ancré dans tous les tissus de la société, à tel point que nous vénérons des athlètes, bâtissant leur « succès » sur une « défaite » d'« adversaires » ; des aspirants de jeux télévisés, « éliminant » leurs « concurrents », en vue de remporter des sommes d'argent ; ou encore des candidats – tout sauf candides –, « battant » leurs « ennemis » politiques au sein d'élections. Et que dire de beaucoup de jeux vidéo incitant les enfants à « dominer » la machine ou leurs camarades ? Dans ce contexte, comment ne pas faire de la compétition une valeur centrale sur les plans individuel et collectif ? Thomas Porcher repère, en sus, que le projet européen favorise « la concurrence plutôt que la coopération entre États. »[657] Et cette tragédie, qui conduit l'humanité – pourtant une et indivisible ! – à se retourner contre elle-même, se trouve attisée par le phénomène de la mondialisation, qui étend la compétition – au détriment de la coopération – à l'ensemble du globe.

653Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010, p. 94.

654Capul Jean-Yves & Garnier Olivier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier, Paris, 2008, p. 159. Le souhait de Pareto est louable, mais guère appliqué en réalité, de nombreux acteurs tentant de maximiser leur profit.

655Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010, p. 77. Il me faut néanmoins ici préciser que l'égoïsme et l'individualisme peuvent impliquer des comportements très différents, dès lors que l'on comprend l'égoïsme comme l'attachement excessif à ses propres intérêts et l'individualisme comme une doctrine défendant l'idée que les groupes sont un concept abstrait et que seul l'individu a une véritable valeur. Il est dès lors tout à fait possible de rencontrer ce qu'Albert Camus nomme un « individualisme altruiste », puisque le fait de prétendre qu'il n'y a que des individus n'est nullement incompatible avec le développement de la compassion... Cependant, pour simplifier, l'individualisme est en l'occurrence – dans les propos de Pelt et de Kempf – entendu comme un synonyme du terme « égoïsme ».

656Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 46.

657Porcher Thomas, *Traité d'économie hérétique*, Arthème Fayard, Paris, 2018, p. 168.

**Une mondialisation populicide**

*« […] Je considère la mondialisation comme une machine dont la fonction est de rendre le pouvoir des multinationales irréversible, engendrant des inégalités de plus en plus grandes entre les pays comme à l'intérieur des pays. Dans l'ensemble, cette situation convient tout à fait aux élites qui, elles aussi, essaient de la rendre irréversible. »*

Susan George[658]

Premièrement, il convient de nous remémorer que la mondialisation fait du régime capitaliste une gigantesque usine à fabriquer du même. La destruction culturelle de tout ce qui ne rentre pas dans le moule est systématique, à tel point que seule la civilisation occidentale subsiste sur notre planète – en dehors de quelques peuplades vouées à disparaître... Yuval Harari constate :

> « Aujourd'hui, bien plus qu'ils ne sont généralement prêts à le reconnaître, tous les êtres humains sont européens dans leur habillement, leurs pensées et leurs goûts. Ils peuvent bien être farouchement anti-européens dans leur rhétorique, presque toute la planète voit la politique, la médecine, la guerre et l'économie par les yeux des Européens, et écoute de la musique écrite sur des modes européens avec des paroles en langues européennes. Aujourd'hui encore, la foisonnante économie chinoise, qui pourrait retrouver sous peu la primauté mondiale, repose sur un modèle productif et financier européen. »[659]

S'il est désormais limpide que « la mondialisation maîtrisée n'aura pas lieu »[660], c'est en partie dû au fait que les structures dans lesquelles vivent les êtres humains sont devenues identiques, quel que soit l'endroit où ces derniers ont élu domicile. En particulier, les villes se reproduisent partout selon le même schéma... En dehors de quelques spécificités culinaires, comportementales ou climatiques, rien ne ressemble plus à New York que Tokyo, à Dakar que Rio et à Vancouver que Sidney. D'après Guy Debord, l'urbanisme est donc « cette prise de possession de l'environnement naturel et humain par le capitalisme qui, se développant logiquement en domination absolue, peut et doit maintenant refaire la totalité de l'espace comme son propre décor. »[661] Ainsi s'éteint la populodiversité...

---

658George Susan & Wolf Martin, *La Mondialisation libérale*, Grasset, Paris, 2002, p. 39.

659Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), pp. 328-329.

660Raveaud Gilles, *Économie : on n'a pas tout essayé !*, Seuil, Paris, 2018, p. 46.

661Debord Guy, *La Société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992 (1967), 169, p. 165. Plus loin (174, p. 168), le penseur poursuit : « La dictature de l'automobile, produit-pilote de la première phase de l'abondance marchande, s'est inscrite dans le terrain avec la domination de l'autoroute, qui disloque les centres anciens et commande une dispersion toujours plus poussée. En même temps, les moments de réorganisation inachevée du tissu urbain se polarisent passagèrement autour 'des usines de distribution' que sont les supermarkets géants édifiés en terrain nu, sur un socle de parking ; et ces temples de la consommation précipitée sont eux-mêmes en fuite dans le mouvement centrifuge, qui les repousse à mesure qu'ils deviennent à leur tour des centres secondaires surchargés, parce qu'ils ont amené une recomposition partielle de l'agglomération. »

Aussi le philosophe François Jullien notait-il il y a quelques années, faisant par là même écho à la « fin de l'histoire »[662] annoncée par Fukuyama : « On a tant dit – prédit – que le troisième millénaire serait celui où les cultures se réconcilieraient. Mais cette synthèse ou concorde des cultures, espérée comme Grand Soir et grand dénouement, serait la mort du culturel. Le tort de Hegel précisément, on ne le sait que trop, est d'avoir pensé donner une fin – terme et but, *telos* – à la dialectique. »[663] Or le processus semble aujourd'hui – non seulement enclenché, mais – irréversible...

Outre le fait qu'elle contribue à détruire la diversité des peuples et des cultures, la mondialisation est un catalyseur de la compétition et des inégalités généralisées. D'un point de vue historique, elle démarre avec la volonté des Européens de conquérir le monde : « La construction par les Portugais au XV^e^ siècle des premiers vaisseaux de haute mer posa, sous l'égide du capitalisme européen naissant, les fondements d'une économie de marché mondiale et de l'impérialisme moderne », nous raconte Illich[664]. L'exportation des « valeurs » capitalistes au reste du monde passa, notamment, par leur arrivée sur le continent américain. Aussi prêtons-nous, soit dit en passant, la « découverte » des Amériques par l'humanité à Christophe Colomb – comme si les êtres humains qui vivaient sur place à cette époque n'étaient pas vraiment des êtres humains, preuve de l'arrogance et de l'eurocentrisme de cette dictature naissante... Depuis lors, la globalisation a porté aux nues des multinationales, qui bénéficient des avantages qu'elle génère, sans souffrir du moindre inconvénient : « Les règles de la mondialisation n'ont pas été idéales, loin de là. Elles ont protégé les intérêts des grandes entreprises aux dépens des travailleurs, des consommateurs, de l'environnement et de l'économie. »[665] Si Joseph Stiglitz regrette la façon dont les choses ont évolué, Noam Chomsky critique le fait que les grandes entreprises – assistées par des États du monde entier... – entretiennent cette organisation mortifère : « L'idée est qu'il n'y a pas d'alternative – c'est devenu le slogan classique de la mondialisation telle que l'envisagent les multinationales. »[666] Et la politologue Susan George de préciser :

> « […] La mondialisation [est] la liberté totale pour les entreprises : liberté de circulation des capitaux, liberté des investissements, liberté de vendre et acheter ce que l'on veut où l'on veut et aussi longtemps que l'on veut, de produire ce que l'on veut. […] Les grandes entreprises [ont] acquis des pouvoirs démesurés, comme les marchés financiers ; tout compris, nous n'avons cependant qu'un nombre relativement limité d'acteurs, et ils sont pratiquement tous basés dans les pays riches. Ces acteurs ont organisé leurs propres groupes de lobbying par industrie ou par secteur. Quand ils n'ont pas pris la peine de s'organiser, les gouvernements l'ont fait à leur place. »[667]

662 Voir Fukuyama Francis, *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Flammarion, Paris, 1992. L'auteur y développe sa thèse selon laquelle la chute du communisme a permis au capitalisme de conquérir et de régner sur toute la planète.
663 Jullien François, *L'Écart et l'entre*, Galilée, Paris, 2012, p. 80.
664 Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973), p. 89.
665 Stiglitz Joseph, *Peuple, pouvoir et profits*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 133.
666 Chomsky Noam, *Sur le contrôle de nos vies*, Allia, Paris, 2013 (2000), p. 25. Margaret Thatcher employait d'ailleurs la devise « TINA » (« There Is No Alternative ») pour notifier que le marché et la mondialisation étaient nécessaires.
667 George Susan & Wolf Martin, *La Mondialisation libérale*, Grasset, Paris, 2002, p. 115.

En marge des problèmes écologiques qui découlent d'échanges internationaux incessants, le grand écueil de la mondialisation est l'augmentation des inégalités : « La mondialisation, d'abord arme des pays riches contre les pays pauvres, est devenue l'arme des multinationales contre les citoyens »[668], d'après Thomas Porcher. François Lenglet, journaliste spécialisé dans le champ économique, écrit : « […] La mondialisation donne beaucoup à ceux qui ont déjà beaucoup, les plus mobiles, les mieux formés, elle décuple et multiplie leurs revenus, puisque le marché s'est très largement étendu ; en revanche, elle met en concurrence les moins qualifiés et les fragilise plus encore. »[669]

Avec la mondialisation, non seulement la taille du gâteau augmente – ce qui est terrible sur le plan écologique –, mais les pauvres n'en profitent pas, au contraire des riches. Susan George détaille :

> « […] Les inégalités augmentent, ce qui ne signifie pas que les revenus les plus bas se relèvent, mais qu'ils stagnent, voire se dégradent un peu plus, tandis que les revenus les plus élevés continuent à grimper. La mondialisation est un processus qui prend les meilleurs et laisse le reste. D'un point de vue social, est-ce une situation que l'on peut supporter de voir se pérenniser ? La réponse est non. »[670] « Le problème est que jamais auparavant il n'y a eu autant de richesses dans le monde qu'aujourd'hui, mais jamais auparavant il n'y a eu, en chiffres absolus, autant de pauvres et de désespérés. »[671] « Ma question est très simple : à quoi sert l'économie ? Doit-elle permettre à certains groupes d'accumuler des richesses au-delà de tout ce que nous avons vu au cours du siècle écoulé ? Nous avons aujourd'hui affaire à des 'robber barons' (expression qui désigne les très grosses fortunes faites aux États-Unis à la fin du XIX$^{e}$ siècle), avec des institutions taillées sur mesure pour répondre à leurs besoins. Nous avons une classe supérieure internationale, en particulier en Grande-Bretagne et aux États-Unis, qui s'est énormément enrichie au cours des vingt dernières années, autrement dit pendant la période inaugurée par Thatcher et Reagan. Au cours des dix premières années de Reagan, le 1% des familles américaines les plus riches a doublé son revenu. Alors ? À quoi sert l'économie ? À permettre à une toute petite élite de vivre sur un tas d'or, ou bien est-elle là pour répondre aux besoins de la société ? Ma réponse est qu'elle est là pour répondre aux besoins des gens ordinaires et qu'elle le fait de moins en moins dans les pays qui ont le plus libéralisé. »[672]

La politologue met ainsi le doigt sur le fait que les inégalités qui caractérisent notre monde ne sont guère dues au hasard mais résultent, au contraire, de décisions anthropiques émanant de la dictature libéro-capitaliste et dont la mondialisation accentue les (dis)proportions, chaque humain étant incité par le système à gravir l'échelle sociale globalisée, y compris aux dépens de ses congénères[673].

668 Porcher Thomas, *Traité d'économie hérétique*, Arthème Fayard, Paris, 2018, p. 191.
669 Laine Mathieu & Lenglet François, « Faut-il en finir avec le libéralisme ? », *Le Figaro Magazine*, 05/07/2019, p. 36.
670 George Susan & Wolf Martin, *La Mondialisation libérale*, Grasset, Paris, 2002, p. 60.
671 *Ibid.*, p. 69.
672 *Ibid.*, p. 116.
673 Voir à ce sujet le court-métrage documentaire *Ilha das flores* (Furtado Jorge, 1989). Voir également « l'auto-critique sociale » (long-métrage de fiction) *La Plateforme* (Gaztelu-Urrutia Galder, 2019), qui met en scène des personnages emprisonnés dans les différents niveaux d'une tour, au sein de laquelle la nourriture est distribuée *via* un ascenseur.

**Des inégalités obscènes**

*« Les pays plus inégaux ont des empreintes écologiques plus élevées, produisent plus de déchets, consomment plus d'eau, et les distances parcourues en avion par habitant y sont plus importantes également. […] L'ampleur des inégalités est un puissant levier politique qui régule le bien-être psychologique de chacun d'entre nous. […] En réalité, cette société et cette économie brisées, nous les devons à la croissance des inégalités. »*

Kate Pickett & Richard Wilkinson[674]

Il est d'abord édifiant de relever que pour Jean-Jacques Rousseau, auteur du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, cette dernière se décline sous deux formes :

> « Je conçois dans l'espèce humaine deux sortes d'inégalité ; l'une que j'appelle naturelle ou physique, parce qu'elle est établie par la nature, et qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du corps, et des qualités de l'esprit, ou de l'âme, l'autre qu'on peut appeler inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, et qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des hommes. Celle-ci consiste dans les différents privilèges, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus puissants qu'eux, ou même de s'en faire obéir. »[675]

En d'autres termes, il y a d'un côté des inégalités *naturelles inévitables* – ainsi va le monde – et de l'autre des inégalités *anthropiques évitables*, car instituées par les êtres humains. Il va de soi que les disparités dont je vais traiter dans cette section appartiennent au second groupe, celles des inégalités « construites » et non « données ». Rousseau ajoute par ailleurs :

> « Si nous suivons le progrès de l'inégalité […], nous trouverons que l'établissement de la loi et du droit de propriété fut son premier terme, l'institution de la magistrature le second, que le troisième et dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire ; en sorte que l'état de riche et de pauvre fut autorisé par la première époque, celui de puissant et de faible par la seconde, et par la troisième celui de maître et d'esclave, qui est le dernier degré de l'inégalité, et le terme auquel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout à fait le gouvernement, ou le rapprochent de l'institution légitime. »[676]

C'est pourquoi le philosophe des Lumières regrette que le droit de propriété ait été instauré :

674Pickett Kate & Wilkinson Richard, *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*, Les petits matins, Paris, 2013 (2010), pp. 34-435.
675Rousseau Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Flammarion, Paris, 2008 (1755), pp. 63-64.
676*Ibid.*, p. 140.

> « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : 'Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne'. »[677]

De ce simple fait découlent d'innombrables tourments... dont les inégalités croissantes qui se font jour à l'heure actuelle – et ce, bien que certains autres animaux (grégaires en particulier) établissent des hiérarchies sans pour autant avoir conceptualisé le droit de propriété. Ainsi, notre espèce n'a tout simplement *jamais* connu un niveau de disparités aussi grand que présentement. Chaque jour tend à rendre les plus riches toujours plus riches... et les plus pauvres toujours plus pauvres. De même, les écarts de niveau de vie moyen entre les pays riches et pauvres ont atteint une dimension inédite.

Conseiller de Bill Clinton, Robert Reich souligne : « Les très hauts revenus étaient taxés dans les années 1950 au taux marginal de... 91%. Aujourd'hui, les gérants de *hedge funds* (fonds spéculatifs) sont taxés à 15%. »[678] Plus le temps passe, moins les plus riches d'entre nous sont taxés, aux dépens des autres humains et de la nature. Selon Oxfam, « huit hommes détiennent autant de richesses que les 3,6 milliards de personnes qui représentent la moitié la plus pauvre de l'humanité »[679] (2017). Je dois ici préciser que ces chiffres sont contestés par certains économistes, mais quand bien même la vérité se situerait aux alentours de 100, 1000, voire 10.000 personnes, l'inégalité resterait totalement scandaleuse ! En 2009, Hervé Kempf exposait le calcul suivant : « La planète compte dix millions de millionnaires. Leur fortune totale est estimée à 40700 milliards de dollars. Pour atteindre les 'objectifs du millénaire', visant à réduire la pauvreté et la faim dans le monde, on estimait en 2005 qu'il faudrait 195 milliards de dollars par an d'ici à 2015. Un prélèvement de 5% sur le patrimoine des dix millions de millionnaires fournirait la somme idoine. »[680] Il nous suffirait par conséquent de prélever « un peu » d'argent aux riches pour régler le problème de la pauvreté dans le monde... Mais dans les faits, c'est malheureusement l'inverse qui se produit, comme nous l'apprend la journaliste et essayiste Naomi Klein : « Malgré les discours populistes qui veulent prendre aux riches pour donner aux petits entrepreneurs, pas aux traders, on assiste à un transfert de richesses incommensurable. C'est un transfert de richesses du secteur public, du gouvernement, récoltées auprès de gens ordinaires, *via* les impôts, vers les sociétés et les individus les plus riches du monde. »[681]

677Rousseau Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Flammarion, Paris, 2008 (1755), p. 109. Pierre-Joseph Proudhon, cité plus haut, rejoint tout à fait Rousseau sur ce point.

678Cité dans Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 125.

679Oxfam International, « Huit hommes possèdent autant que la moitié de la population mondiale », publié le 16/01/2017 et disponible en ligne le 16/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.oxfam.org/fr/communiques-presse/huit-hommes-possedent-autant-que-la-moitie-de-la-population-mondiale. « Jeff Bezos a gagné 13 milliards de dollars en une seule journée, un record », *Huffingtonpost*, publié le 22/07/2020 et disponible en ligne le 11/11/2020 à l'adresse suivante : www.huffingtonpost.fr/entry/jeff-bezos-13-milliards-record_fr_5f17d85ec5b6296fbf3b1fee.

680Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 126.

681Dans Whitecross Mat & Winterbottom Michael, *The Shock doctrine*, 2010.

Nous avons parfois tendance à opposer « fin du monde » et « fin du mois » mais en réalité la crise écologique et le scandale des inégalités constituent un seul et même problème. Économiste, Bernard Perret relève effectivement que « la question écologique surgit au cœur de la relation instable entre le système économique et l'écosystème dont dépend sa survie. La question sociale peut être posée dans les mêmes termes : le développement économique déstabilise les fonctionnements sociaux. »[682] En clair, plus il y a de richesse, plus il y a de pauvreté *et* de dégradation environnementale, puisque la richesse permet à ceux qui la possèdent de produire et consommer à outrance, c'est-à-dire au-delà de ce que la biosphère peut supporter. « Lutte contre l'inégalité et progrès écologique vont de pair », corrobore en ce sens Hervé Kempf[683].

Il y a de fait une forte corrélation entre le taux de croissance, d'un côté ; et de l'autre, la pauvreté absolue et la destruction de l'écosystème terrestre. De plus, cette double relation a, le temps passant, tendance à s'accentuer. Florent Augagneur, Dominique Bourg et Michel Rocard détaillent :

> « Les catastrophes écologiques qui se préparent à l'échelle mondiale dans un contexte de croissance démographique, les inégalités dues à la rareté locale de l'eau, la fin de l'énergie bon marché, la raréfaction de nombre de minéraux, la dégradation de la biodiversité, l'érosion et la dégradation des sols, les événements climatiques extrêmes... produiront les pires inégalités entre ceux qui auront les moyens de s'en protéger, pour un temps, et ceux qui les subiront. Elles ébranleront les équilibres géopolitiques et seront sources de conflits. […] Pour s'être heurtées aux limites physiques, les sociétés seront livrées à la violence des hommes. »[684]

Pour faire court, les inégalités entraînent des désastres écologiques qui renforcent l'accroissement des inégalités... À moyen terme, l'entretien de ce cercle vicieux orchestré par la dictature du capital ne pourra se solder que par des conflits à l'échelle planétaire, jusqu'à l'éradication probable de notre espèce au cours du siècle. Ce scénario pourrait même arriver beaucoup plus rapidement que nous ne l'estimons si la bombe atomique venait à être employée par les pays qui la possèdent. C'est pourquoi il faut impérativement résoudre le problème des inégalités. La « bonne nouvelle », mise en évidence plus haut, c'est que ce dernier nécessite simultanément la résolution de la crise écologique : il nous faut répondre conjointement à ces deux fléaux, en faisant appel à la notion de justice qui sommeille en nous et qui seule pourra nous permettre de réduire les impensables écarts entre riches et pauvres.

682Perret Bernard, *Le Capitalisme est-il durable ?*, Carnets Nord, Paris, 2008, p. 125.

683Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 130. « Entre 1990 et 2015, les 10% les plus riches de la population mondiale ont été responsables de 52% des émissions de $CO_2$ cumulées et […] les 1% les plus riches sont responsables de deux fois plus d'émissions que la moitié la plus pauvre de l'humanité. » Dans Oxfam International, « Combattre les inégalités des émissions de $CO_2$ », publié le 21/09/2020 et disponible en ligne le 22/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.oxfamfrance.org/climat-et-energie/combattre-les-inegalites-des-emissions-de-co2/.

684Augagneur Florent, Bourg Dominique & Rocard Michel, « Le genre humain, menacé », *Le Monde*, publié le 02/04/2011 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2011/04/02/le-genre-humain-menace_1502134_3232.html.

Car dans les faits, « le fossé économique entre les deux populations s'observe dans le contraste entre la nutrition, l'éducation, la structure des pathologies, la taille des familles et l'espérance de vie. »[685]

Marqueur le plus frappant des inégalités humaines, la faim dans le monde n'est pas un phénomène inéluctable. Loin de là. C'est la dictature – à laquelle nous participons – qui a généré ce drame, rien d'autre. La mort d'un enfant toutes les six secondes n'est pas due au manque de ressources, mais aux lois du marché. Cette misère est délibérément organisée et entretenue. Je laisse – ici comme ailleurs – les experts s'exprimer. Journaliste indépendante, Juliette Duquesne écrit tout d'abord :

> « […] Malgré la pollution, les guerres, les catastrophes dites naturelles, le réchauffement climatique, la vérité est que nous produisons largement assez de nourriture pour nourrir toute l'humanité. Vous ne voulez pas le croire ? Cela peut se comprendre. Pourtant, c'est vrai. L'inégale répartition des richesses, l'incapacité des gouvernements à s'occuper des populations les plus pauvres sont les principales raisons de la faim dans le monde. Plus aucun spécialiste ne remet en cause ce fait. »[686]

Dans le même livre, Pierre Rabhi donne une solution facilement applicable : « Tandis que la faim continue à sévir, l'industrie vouée à la mort ne cesse de prospérer. On sait pourtant qu'un modeste pourcentage des moyens financiers consacrés aux programmes militaires internationaux rendrait accessibles à toute l'humanité les besoins indispensables à sa survie. »[687] Il suffirait ainsi de prélever une légère fraction des dépenses militaires mondiales pour régler le problème de la faim. Mais alors pourquoi ne le faisons-nous pas ? Parce que d'après Jérôme Guillet, « les famines sont des solutions de marché efficaces. Elles réduisent la demande. Donc, si on laisse le marché opérer, c'est ce qu'on obtient. S'il n'y a pas assez de nourriture, des gens meurent, la demande est réduite et le marché est équilibré. C'est une solution efficace du marché. »[688] Traduction : si une multitude d'êtres humains meurent de faim sur la Terre, c'est pour qu'une minorité d'entre eux puisse faire davantage de profit. L'ONG « Action contre la faim » confirme ici l'existence de ce crime contre l'humanité : « Un grand nombre de pauvres à travers le monde ne mangent pas à leur faim dans la mesure où la production alimentaire s'ajuste à la demande solvable. »[689] Jean Ziegler dénonce donc la destruction massive et volontaire de denrées – par les pays du Nord – afin de maintenir des prix élevés : « Les pays riches sont en permanence obligés, s'ils veulent garantir un prix minimum à leurs paysans, de détruire massivement des aliments ou d'en limiter sévèrement la production par la loi et des mesures de contrainte. L'Union européenne fait brûler ou détruire par des moyens chimiques, périodiquement, des montagnes de viande et des milliers de tonnes de produits agricoles de toutes sortes. »[690]

685Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 130.
686Duquesne Juliette & Rabhi Pierre, *Pour en finir avec la faim dans le monde*, Presses du Châtelet, Paris, 2017, p. 26.
687*Ibid.*, p. 18.
688Dans Diaz Philippe, *La Fin de la pauvreté ?*, 2008.
689Citée dans Ziegler Jean, *La Faim dans le monde expliquée à mon fils*, Seuil, Paris, 2011 (1999), p. 74.
690Ziegler Jean, *La Faim dans le monde expliquée à mon fils*, Seuil, Paris, 2011 (1999), p. 43.

Aymeric Caron chiffre cette folie : « Chaque seconde, plus de 40 tonnes de nourriture sont jetées à la poubelle sur cette planète. En tout, chaque année, un tiers des aliments produits sont gaspillés. Le souci n'est donc pas la *fabrication* des richesses, mais bien la *répartition* de ces richesses, qui elle-même découle de choix politiques. »[691] Et que dire des biocarburants déjà évoqués ? Jean-Marie Pelt pose un dilemme cornélien : « Faut-il privilégier la culture du maïs pour nourrir les voitures quand les pays pauvres voient leurs bébés mourir de faim ? Une vraie question ! »[692] Cette fois, c'est Jean Ziegler qui calcule l'étendue des dégâts : « Pour obtenir 50 litres de bioéthanol –, il faut brûler 358 kg de maïs. Or, avec 358 kg de maïs un enfant de Zambie ou du Mexique, où le maïs est l'aliment de base, peut vivre une année. […] Dans une telle situation, brûler des céréales pour les transformer en agrocarburants constitue un crime contre l'humanité. »[693]

Le sociologue va bien plus loin dans sa critique du système, stigmatisant l'emploi de ce que nous pouvons qualifier d'« arme alimentaire » : « Certaines puissances utilisent la privation de nourriture comme une arme contre ceux auxquels elles veulent imposer leur volonté. »[694] « […] Ce ne sont pas seulement des États qui l'utilisent, mais aussi certaines sociétés multinationales privées »[695], comme nous l'avons vu plus haut. En ce qui me concerne, je parlerais ici de « dictature de la faim », dans le sens où certains d'entre nous se retrouvent aujourd'hui contraints de prendre des décisions opposées à leurs intérêts sous peine de ne plus pouvoir se nourrir... D'une part, nous avons oublié notre devoir de partager les biens communs que nous offre la Terre ; et d'autre part, le régime dictatorial libéro-capitaliste profite de cette amnésie pour remplir les poches des chefs d'entreprises multinationales et des politiciens qui les assistent, au détriment de la nature et des plus démunis d'entre nous.

Les résidents des pays du Nord ne doivent jamais oublier que les richesses matérielles et vivrières dont ils bénéficient impliquent la souffrance et la mort de pauvres habitants de l'hémisphère sud. La croissance économique de l'Occident engendre effectivement d'innombrables ravages humains dans les pays les plus pauvres du monde... Le généticien Albert Jacquard abonde et souligne à quel point cette dernière est profondément inégalitaire : « La moindre exigence est de renoncer à l'hypocrisie. Choisir la croissance pour nous, c'est en faire subir les conséquences à l'ensemble des autres. »[696] En effet, l'équation est très simple : à moins d'augmenter la « taille du gâteau », ce qui demeure présenté par de nombreux économistes comme une vertu du libre-échange, mais qui est devenu préjudiciable physiquement parlant sur notre planète – puisque cette dernière a ses limites... –, quand les habitants d'une région du globe surconsomment, ils condamnent immanquablement d'autres êtres humains à la pauvreté et à la famine. La logique qui prévaut au sein de ce raisonnement est implacable : plus je

691Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, p. 281. Voir aussi Thurn Valentin, *Taste the waste*, 2010.
692Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010, p. 63.
693Ziegler Jean, *La Faim dans le monde expliquée à mon fils*, Seuil, Paris, 2011 (1999), p. 17.
694*Ibid.*, p. 53.
695*Ibid.*, p. 57.
696Jacquard Albert, *J'accuse l'économie triomphante*, Calmann-Lévy, Paris, 1995, p. 28.

mange de nourritures parmi celles qui se trouvent dans notre réfrigérateur, moins mes colocataires auront de quoi se nourrir... Et si je venais à tout consommer ? Alors mes amis se retrouveraient à la diète... Quand nous visons la croissance, c'est à ce petit jeu égoïste et injuste que nous nous livrons. L'économiste Thomas Piketty repère en ce sens qu'aujourd'hui, « les niveaux d'inégalités sont élevés et croissants sur la quasi-totalité de la planète (y compris en Europe) »[697], ce qui est logique, puisque les bénéfices générés par la croissance profitent aux plus avantagés – et non aux défavorisés : « Les 1% les plus riches de la population mondiale ont capté 27% de la croissance des revenus dans le monde, depuis 1980. En revanche, les 50% les plus pauvres n'en ont perçu que 12%. »[698]

Le problème, c'est que la « taille du gâteau » augmente quoi qu'il arrive, puisque les pays en voie de « développement » croissent économiquement. Yuval Noah Harari rappelle dès lors que « chaque pas qui rapproche l'habitant des bidonvilles de Delhi du rêve américain rapproche aussi la planète du gouffre. »[699] Ami de Florence Noiville, Tarun explique avec ironie en quoi consiste le « 'miracle économique indien' : un grand pas pour le développement, un désastre pour l'environnement. »[700] Et une seule solution pourra, *in fine*, nous permettre de résoudre ce « casse-tête » : le partage. Aider les pays pauvres à augmenter l'espérance de vie de leurs habitants, à ne plus souffrir de la faim, à avoir accès à l'eau, tout cela est possible si les pays les plus riches acceptent de diminuer leur production et leur consommation. Mieux : c'est également notre seule solution face à la crise écologique. Nous voyons ici à nouveau combien les problèmes inégalitaires et environnementaux sont interconnectés.

Mais ce fameux partage des ressources est-il vraiment à l'ordre du jour ? Pas le moins du monde. Et pour cause, la dictature garde la main sur les fonds qui pourraient servir à sauver la vie sur Terre. Et quel désespoir de découvrir que cette ignominie ne date pas d'hier ! Il y a déjà plus d'un siècle, le grand géographe Élisée Reclus admonestait : « La prospérité des uns amène la déchéance des autres. Là est le côté très douloureux de notre demi-civilisation, si vantée, demi-civilisation puisqu'elle ne profite pas à tous. »[701] Depuis lors, les choses ont beaucoup changé : elles ont énormément empiré ! Il y a cinquante ans, René Dumont nous remémorait néanmoins, avec solennité, les devoirs qui nous incombent, mais que nous nous évertuons, bon an mal an, à ignorer : « […] Chacun devrait plus vite prendre conscience de ses responsabilités. Tous ceux qui s'accrochent aux privilèges de la société de consommation, qui refusent les réformes de structures indispensables à la justice sociale à l'échelle mondiale et à la survie, peuvent désormais être considérés comme les assassins des plus démunis. Voulez-vous risquer d'être traités d'assassins par vos enfants […] ? »[702]

697Piketty Thomas, *Capital et idéologie*, Seuil, Paris, 2019, p. 759.

698Fabre Thierry & Fargues Laurent, « Thomas Piketty : 'La captation de la croissance par les plus riches est inquiétante' », *Challenges*, publié le 14/12/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.challenges.fr/economie/entretien-avec-thomas-piketty-la-captation-de-la-croissance-par-les-plus-riches-est-inquietante_519998.

699Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 235.

700Noiville Florence, *J'ai fait HEC et je m'en excuse*, Stock, Paris, 2009, p. 45.

701Reclus Élisée, *L'Homme et la terre*, La Découverte & Syros, Paris, 1998, VI, p. 7.

702Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 169.

Pourtant, les inégalités continuent démesurément à se creuser, à cause des décisions économiques et politiques... Joseph Stiglitz déclare à ce sujet : « L'Euro a conduit à une aggravation de l'inégalité. Avec lui, les pays faibles sont devenus encore plus faibles et les pays forts encore plus forts. »[703] Et si ce constat est valable en Europe, la doctrine du « non-partage » est évidemment extensible – et à bien plus forte raison – au reste du monde, comme en témoigne ici le philosophe Noam Chomsky : « Des dizaines de millions de gens dans le monde meurent de maladies pourtant curables en raison des clauses protectionnistes inscrites dans les règlements de l'Organisation Mondiale du Commerce, qui accordent aux multinationales le droit de fixer les prix à la façon d'un monopole. »[704]

Ajoutons pour finir qu'il existe un effet pervers propice au maintien des hiérarchies économique et sociale. Sur ce point, l'homme d'affaires Matthieu Pigasse constate en premier lieu :

> « C'est le développement des inégalités qui est aujourd'hui la force agissante et transformante du monde. Elle n'a cessé de s'accélérer depuis des décennies. Inégalités entre les pays, entre les régions du monde, entre les classes sociales, entre les générations, etc. Le résultat est une dissolution du sentiment de l'appartenance à un monde commun. Un monde désormais miné par les inégalités sociales, une sécession des riches et une révolte de ceux qui se sentent à l'inverse oubliés, méprisés, rejetés ou abandonnés. Et dont les seules armes sont leur malheur et la force de leur indignation. »[705]

Le souci est que cette indignation se dirige bien souvent vers les mauvaises cibles, c'est-à-dire les autres membres d'une même « classe sociale », et non vers les plus riches d'entre nous. Économiste, Thomas Porcher résume cet écueil, faisant par là même écho à la compétition évoquée plus haut :

> « [L']antagonisme entre pauvres est alimenté par l'idée que la dynamique libérale du partage des richesses et les règles économiques ne peuvent pas être remises en cause, et donc que le peu d'argent qui ruisselle vers le bas profitera plus à tel groupe si tel autre en est exclu. C'est de cette opposition horizontale entre classes populaires que naît la méfiance envers les immigrés, les fonctionnaires, les retraités ou les chômeurs, et l'idée fausse que certains groupes sociaux financent les autres. […] Le bloc bourgeois fait face à un bloc divisé. La lutte des classes a donc laissé place à une lutte entre les 'délaissés' qui profite à la classe dominante. »[706]

703 Stiglitz Joseph, *L'Euro, comment la monnaie unique menace l'avenir de l'Europe*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2016, p. 14.

704 Chomsky Noam, *Sur le contrôle de nos vies*, Allia, Paris, 2013 (2000), p. 43.

705 Pigasse Matthieu, *Révolutions*, Plon, Paris, 2012, p. 236.

706 Porcher Thomas, *Les Délaissés*, Fayard, Paris, 2020, pp. 21-22. Plus loin (p. 190), l'auteur complète : « L'humanité, au sens large, jouit […] aujourd'hui d'une abondance de biens qui dépasse largement les besoins incompressibles des êtres humains. 100 milliards de vêtements sont fabriqués chaque année, la production agricole pourrait nourrir 11 milliards d'individus, alors que nous sommes 7 milliards sur terre – avec près de 800 millions de personnes sous le seuil de pauvreté donc souffrant de la faim et n'ayant pas accès aux biens de nécessité essentiels. Les pénuries ne sont donc pas dues à une augmentation trop forte de la population conformément à la prédiction de Malthus, mais à une mauvaise répartition entre les individus des fruits de la croissance. Cette répartition inégalitaire est double : à l'échelle des pays dans le monde et entre les habitants à l'intérieur des pays. »

C'est la tactique machiavélique – au sens premier du terme – consistant à « diviser pour régner »... Qui plus est, si les riches martyrisent les pauvres, si les forts persécutent les faibles et si les États du Nord exploitent l'hémisphère sud, c'est également en raison d'un néocolonialisme abject, qui revient à exercer une domination sur les pays jadis colonisés en vue d'y faire fructifier les intérêts d'un État et de ses entreprises. Cette pratique impériale est en effet caractéristique de la dictature du marché.

**Un néocolonialisme criminel**

*« À partir de la fin de la seconde guerre mondiale, on a commencé à mettre fin aux empires. Les États-Unis, d'ailleurs, qui avaient peu de colonies et qui regardaient avidement les colonies britanniques, françaises et japonaises, étaient pour l'indépendance des pays en se disant 'on va, après leur indépendance, les contrôler d'une autre manière'.*
*Et c'est effectivement ce qui se passe aujourd'hui : les pays sont formellement, politiquement indépendants, ils ont leur propre gouvernement. Mais ils sont dans un ensemble institutionnel qui réintroduit une forme de néocolonialisme, puisque toute une série de politiques qui sont appliquées dans les pays du Sud, endettés, sont dictées à partir de Washington, du siège de la banque mondiale, du fonds monétaire international, ou [proviennent de] règles adoptées dans le cadre de l'Organisation Mondiale du Commerce, basée à Genève. »*

Éric Toussaint[707]

Le néocolonialisme revient, *grosso modo*, à piller des pays pauvres pour des motifs financiers. Un exemple ? « En 2008, une entreprise américaine, Nile Trading & Development Inc., a signé un bail de quarante-neuf ans pour 600.000 hectares de terres au Sud-Soudan. Prix : 22800 euros... moins de 4 centimes d'euro l'hectare ! Une sorte de hold-up légalisé. Avec le consentement des États ! »[708] Sur le plan agricole, cette escroquerie légalisée est ici détaillée par le philosophe Edgar Morin :

> « […] Le néocolonialisme agraire [consiste en] l'achat massif depuis 2008 de terres de l'hémisphère sud par des firmes du Nord pour satisfaire une consommation extérieure. Le business du Nord acquiert des terres fertiles, parfois grandes comme des États, en même temps que le capitalisme, chinois, brésilien ou indien, y accapare les gisements de matières premières (cobalt, lithium, bauxite). Les terres du Sud sont devenues des actifs rentables pour les capitaux boursiers. En un an, des dizaines de millions d'hectares, représentant des pourcentages parfois élevés des surfaces arables des pays concernés sont passées sous le contrôle de quelques grands groupes. »[709]

707Dans Diaz Philippe, *La Fin de la pauvreté ?*, 2008. Historien et politologue, Éric Toussaint milite depuis longtemps en faveur de l'annulation des dettes illégitimes qui pèsent encore aujourd'hui sur de nombreux pays pauvres.
708Duquesne Juliette & Rabhi Pierre, *Pour en finir avec la faim dans le monde*, Presses du Châtelet, Paris, 2017, p. 36. Sur l'avancée de cet écopiratage dramatique en Éthiopie, voir Demmer Joakim, *Dead donkeys fear no hyenas*, 2017.
709Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, p. 215.

La domination néocolonialiste s'exerce également par l'intermédiaire des dettes pesant sur les pays les plus fragiles. Nous pouvons prendre pour exemple les prêts accordés aux États du Tiers-Monde par certaines banques – pour endiguer l'épidémie du SIDA notamment. Car si ces prêts témoignent *a priori* de « bonnes intentions », ils sont en réalité impossibles à rembourser, ce qui maintient les pays pauvres sous le joug des plus grandes puissances de la planète. Les dettes représentent ainsi en quelque sorte un « colonialisme continué par d'autres moyens »[710]. Susan George affirme :

> « La dette est devenue […] un fantastique instrument de contrôle, alors qu'elle n'est plus, depuis belle lurette, un problème financier. S'il existait une volonté politique de se débarrasser de la dette des pays pauvres, laquelle ne représente que des clopinettes sur la scène financière mondiale, on pourrait le faire d'un trait de plume, sans qu'il y ait les moindres conséquences fâcheuses pour les pays riches, et seulement des conséquences bénéfiques pour les pays pauvres, lesquels se retrouveraient alors en situation de participer plus pleinement à l'économie mondiale. »[711]

Ce n'est donc pas par nécessité que les plus grandes puissances maintiennent les dettes, mais pour garder la main sur les ressources des plus démunis. La politologue insistait en 2008 sur le fait que la croissance des pays riches – qui détruit la nature, rappelons-le – est financée par les pays pauvres :

> « Laissez-moi vous donner une statistique, que j'ai convertie en minutes car sinon c'est incompréhensible. L'Afrique noire, qui est la partie la plus pauvre du monde, paie 25.000 dollars chaque minute à ses créanciers du Nord. Il serait possible de construire beaucoup d'écoles et d'hôpitaux, il serait possible de créer beaucoup d'emplois, si ces 25.000 dollars par minute étaient utilisés différemment et non au remboursement de ces dettes. Cela crée un vide et je pense que les gens ne comprennent pas qu'en fait, c'est le Sud qui finance le Nord. Si on regarde les mouvements d'argent du Nord vers le Sud et du Sud vers le Nord, on s'aperçoit que le Sud finance le Nord à hauteur de 200 milliards de dollars par an. »[712]

Le problème des inégalités n'est donc pas simplement une question de « non-partage », comme je le dénonçais plus haut, c'est également une question de vol. Et ce larcin permanent est intolérable... Selon l'économiste Lester Brown, « les groupements qui militent pour un allègement de la dette, tels qu'Oxfam International, soulignent qu'il est inhumain de prélever des intérêts de remboursement de dette à ceux dont les revenus atteignent à peine un dollar par jour. Ils se sont engagés à maintenir la pression de leur action tant que la dette de tous les pays les plus pauvres n'aura pas été annulée. »[713]

710 Voir Munro David & Pilger John, *War by other means*, 1992. De plus, le colonialisme fonctionnait jadis de pair avec le christianisme... comme le néocolonialisme avec le capitalisme, ce qui témoigne de la filiation entre ces idéologies.
711 George Susan & Wolf Martin, *La Mondialisation libérale*, Grasset, Paris, 2002, p. 78.
712 Dans Diaz Philippe, *La Fin de la pauvreté ?*, 2008.
713 Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 175.

Mais l'importance des dettes, dans l'économie mondiale, s'étend bien au-delà du néocolonialisme, puisque ces dernières permettent aux banques de créer de l'argent, *via* des crédits – parfois accordés aux plus indigents d'entre nous, y compris dans les pays « riches » – et donc de faire des bénéfices ! L'excellent – et ô combien instructif ! – film documentaire *L'Argent dette* corrobore cet état de fait, en mettant l'accent sur le rôle – à proprement parler ignoble... – des banques : « On nous a trompés. Ce qu'on appelle 'démocratie' et 'liberté' sont devenus en réalité une forme ingénieuse et invisible de dictature économique. Aussi longtemps que notre société dépendra du crédit bancaire pour son apport d'argent, les banquiers continueront de décider qui reçoit de l'argent ou pas. »[714] Je conseille au lecteur curieux d'aller jeter un œil à ce film en vue de découvrir les mécanismes de la spéculation et de la création monétaire dont nous sommes à la fois victimes et, malgré nous, complices. Au sein d'un autre film documentaire, intitulé *La Possibilité d'être humain* (Girault Pablo & Kruger Thierry, 2013)[715], une « dictature mondiale des financiers et des banques » est également évoquée, avant que le politologue Paul Ariès ne définisse quant à lui l'« hypercapitalisme » comme une « barbarie peut-être plus douce [que d'autres] en apparence, mais qui n'en est pas moins effroyable, [en nécessitant] l'adaptation de la planète, de l'écologie et […] des humains aux besoins du productivisme. »[716] C'est ce que nous pouvons appeler le règne dictatorial de la finance.

**Une finance reine**

> *« La plupart des entreprises multinationales se satisfont très bien des régimes autoritaires ou dictatoriaux... Quelle multinationale recule devant un régime autoritaire ou dictatorial si le sol du pays concerné par ses recherches regorge de pétrole ou de mines d'uranium ? Quelle multinationale recule devant le déni de démocratie ? […] Le capitalisme, la soif de croissance et la recherche de nouveaux centres de profit ne s'encombrent pas de problèmes éthiques. »*
>
> Emmanuel Druon[717]

Pour être clair (et concis), « le financement de l'économie s'effectue selon deux modalités, quelle que soit l'origine des fonds prêtés ; le financement assuré par les marchés de capitaux correspond à un mécanisme de 'finance directe' tandis que le financement réalisé par l'intermédiation bancaire correspond à la 'finance indirecte'. »[718] Il y a donc d'un côté les banques, qui assurent le financement monétaire de l'économie ; et d'un autre côté, la Bourse, qui propose un financement non monétaire.

714Dans Grignon Paul, *L'Argent dette*, 2006.

715Les documentaires cités en filmographie foisonnent d'autres exemples de manifestations de la dictature du capital.

716Dans son ouvrage *Hypercompetition*, l'économiste Richard D'Aveni invite par exemple les entreprises à perturber les règles du jeu concurrentiel en place pour profiter des incertitudes environnementales, dans une optique d'adaptation permanente, productiviste et compétitive. Voir D'Aveni Richard, *Hypercompetition*, Vuibert, Paris, 1995.

717Druon Emmanuel, *Le Syndrome du poisson lune*, Actes Sud, Arles, 2015, p. 168.

718Capul Jean-Yves & Garnier Olivier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier, Paris, 2008, p. 221.

Le journaliste Aymeric Caron expose par suite :

> « Ils nous dirigent, mais nous ne les avons pas élus. Ils font la loi, mais n'ont pas de mandat. Ils sont craints, mais restent insaisissables. Ils épient les moindres décisions politiques prises par nos gouvernements officiels, ils décryptent les moindres discours, ils scrutent les mouvements de chaque entreprise d'importance, puis ils expriment leur humeur, dont les médias se chargent immédiatement de rendre compte. Cela ne vous évoque rien ? Ils sont ces dieux qui nous observent de l'Olympe et se jouent de nous au gré de leurs caprices et de leur bon vouloir. Mais puisque nous ne croyons plus aux créatures de la mythologie, nous les qualifierons plutôt de dictateurs éthérés qui contrôlent nos vies. Ce sont 'les marchés'. 'Les marchés' sont ce que la biologie économique a construit de pire. »[719]

Harari atteste : « Les États sont de plus en plus exposés aux machinations des marchés mondiaux, aux ingérences des entreprises et des ONG mondiales ainsi qu'à la surveillance de l'opinion publique mondiale et du système judiciaire international. Les États sont obligés de se conformer à des normes internationales en matière de finance, de politique de l'environnement et de justice. »[720] Également historien, Ronald Wright définit dès lors notre système capitaliste comme une « dictature des marchés financiers »[721], la Bourse prenant la plupart des décisions qui importent réellement dans le monde. Pour Hervé Kempf, la domination de la finance sur la planète a véritablement commencé il y a une quarantaine d'années : « En novembre 1980, Ronald Reagan était élu président des États-Unis. Un capitalisme décomplexé prenait le pouvoir. L'argent devenait roi, empereur, divinité. Près de trois décennies plus tard, l'économie financière brasse des montants trente fois supérieurs à ceux échangés dans l'économie dite réelle. »[722] La spéculation, définie comme une « activité qui consiste à profiter d'une évolution de prix que l'on anticipe en achetant un certain produit pour le revendre plus cher ultérieurement et obtenir une plus-value »[723], a alors pu imposer sa loi, celle du marché :

> « Les spéculateurs de la Bourse de Chicago manipulent les prix à leur guise. Leurs stratégies n'obéissent qu'à un seul principe : la maximisation des profits. Quant à savoir si le gouvernement tchadien, le gouvernement éthiopien, le gouvernement haïtien, engagés dans une lutte à mort contre la famine dans leur pays respectif, peuvent payer ces prix souvent exorbitants, les seigneurs de la Bourse de Chicago s'en moquent éperdument. Ce qu'ils veulent, c'est gagner quelques millions de dollars de plus chaque semaine. Si on évoque les suppliciés de la faim, ils répondent qu'il y a l'ONU, la Croix-Rouge pour cela... »[724]

719Caron Aymeric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017, p. 146.
720Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 246.
721Dans Crooks Harold & Roy Mathieu, *Survivre au progrès*, 2011.
722Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 18.
723Capul Jean-Yves & Garnier Olivier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier, Paris, 2008, p. 479.
724Ziegler Jean, *La Faim dans le monde expliquée à mon fils*, Seuil, Paris, 2011 (1999), p. 42. « Le système capitaliste, l'économie mondiale elle-même sont aujourd'hui effectivement asservis au désir d'enrichissement des actionnaires et à lui seul », complète Jean Peyrelevade, dans Peyrelevade Jean, *Le Capitalisme total*, Seuil, Paris, 2005, pp. 28-29.

Jean Ziegler évoque ici au passage l'un des effets pervers résultant de l'existence d'organismes tels que la Croix-Rouge – dont les intentions et/ou initiatives sont plus que louables à mes yeux – et qui consiste paradoxalement à entretenir la logique systémique de la dictature libéro-capitaliste. Je ferai en sorte d'éclaircir ce point au sein de la partie suivante. Pour le moment, revenons aux propos tenus par le sociologue, qui condamne avec détermination les agissements des spéculateurs : « Pour juger les prédateurs et les truands de la Bourse qui ont provoqué l'effondrement des marchés financiers et la crise économique mondiale, il faudrait organiser un nouveau tribunal de Nuremberg. Car c'est de crime contre l'humanité qu'il s'agit. »[725] Et comment lui donner tort ? De la variation d'un chiffre ou d'une virgule sur le tableau boursier peut dépendre la survie de millions d'enfants sur la planète... Ici encore, nous avons confondu la fin et les moyens : d'une Bourse *a priori* au service de la vie, nous en sommes venus au financement de la Bourse par des vies humaines.

Dans ce contexte, qu'en est-il du « Fonds Monétaire International », dont l'objectif affiché consiste à « promouvoir la coopération monétaire internationale, garantir la stabilité financière, faciliter les échanges internationaux, contribuer à un niveau élevé d'emploi, à la stabilité économique et faire reculer la pauvreté »[726] ? Au regard de Susan George, cette institution – qui regroupe 189 pays – est en réalité à l'origine de la maximisation des profits des plus grandes entreprises de la planète : « Le FMI a littéralement joué le rôle d'une machine à mettre en place une liberté complète de circulation des capitaux au-delà de toutes les frontières, dans toutes les directions, avec une totale liberté d'investissement. C'est la même logique que celle des multinationales et des marchés financiers, et son pouvoir de déstabilisation est terrifiant. »[727] D'accord avec ce constat, Chomsky assure : « Nous sommes là dans un monde dominé par les multinationales, en particulier, ces dernières années, les institutions financières et toute la structure mise en place pour servir leurs intérêts […]. »[728] Or, dès 1973, Illich et Dumont dénonçaient cette prise de pouvoir des grandes entreprises. Quand le premier signalait que « les entreprises multinationales et les professions transnationales peuvent se servir du Droit et du système démocratique pour asseoir leur empire »[729], le second prévenait que « les firmes multinationales et les conglomérats, qui diversifient leurs activités, détiennent une part chaque jour croissante des pouvoirs économiques. Comme le tiers-état, le tiers-monde n'a plus grand espoir dans la simple prolongation du système économique et politique actuel, qui risque fort de condamner la majorité de sa population à la misère perpétuelle, en étendant ses tentacules dominateurs. »[730]

725Ziegler Jean, *La Faim dans le monde expliquée à mon fils*, Seuil, Paris, 2011 (1999), pp. 19-20.

726Clift Jeremy (dir.), *Qu'est-ce que le fonds monétaire international ?*, Fonds monétaire international, Washington, 2004, p. 6, disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.imf.org/external/pubs/ft/exrp/what/fre/whatf.pdf.

727George Susan & Wolf Martin, *La Mondialisation libérale*, Grasset, Paris, 2002, p. 94.

728Chomsky Noam, *Sur le contrôle de nos vies*, Allia, Paris, 2013 (2000), p. 9.

729Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 155.

730Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 79. Voir à ce propos le film documentaire *Ces financiers qui dirigent le monde : BlackRock* (Ockers Tom, 2019), dans lequel il est question de ce groupe de gestion d'actifs, qui possède deux fois le PIB de la France et étend ses « tentacules » dans toutes les directions depuis sa création par Larry Fink en 1988 et grâce à ses clients fortunés : multinationales, institutions financières, fonds d'investissement...

Vandana Shiva confirmait récemment à quel point l'intuition de Dumont était tragiquement juste, tout en incriminant les politiciens investis dans la dictature du marché :

> « Les multinationales sont devenues si puissantes qu'elles dominent et confisquent les droits des citoyens. La puissance des multinationales est devenue la plus grande menace pour la planète et pour notre liberté de citoyens. Il faut aussi dénoncer la fusion du pouvoir économique des multinationales avec le pouvoir politique des États, qui donne des 'États-Entreprise' dont le seul but est de créer des marchés pour les multinationales, même si ça détruit l'eau, le sol, l'air et la démocratie. »[731]

Car, si la finance est aussi puissante, c'est bien entendu par le biais des banques, de la Bourse, des institutions internationales et des multinationales ; mais c'est également grâce à la complaisance des politiciens qui – corrompus ou non – constituent un autre maillon de la chaîne dictatoriale.

**Une politique monétisée**

*« La dictature du court terme et la volonté de gagner les prochaines élections cantonnent [les politiques] à des mesures qui se doivent d'être spectaculaires ou du moins rapidement efficaces. […] Beaucoup d'anciens politiciens témoignent d'ailleurs de la frustration que leur fonction engendre, de la distorsion énorme entre la perception de l'opinion publique, qui croit que le pouvoir se loge dans leurs bureaux capitonnés, et la réalité de leur impuissance. »*

Cyril Dion[732]

La question qui se pose ici n'est pas uniquement celle de l'intégrité des politiciens. Il serait en effet très facile de reprendre le slogan « Tous Pourris » et de passer à la section suivante. Je préfère tenter de mettre en relief les raisons de toute une gamme de collaborations entre personnalités politiques et institutions annihilant le monde naturel. Car ici comme partout, Baruch Spinoza m'oblige : « Ni rire, ni pleurer, mais comprendre. »

Tout d'abord, il est essentiel de réaliser que le lieu du pouvoir n'est pas (ou plus) le gouvernement des États... Certes, les dirigeants d'un pays peuvent prendre des décisions, mais celles-ci demeurent marginales en regard du combat majeur, qui se déroule en arrière-plan, et qui oppose la dictature du capital à la vie sur Terre. En conséquence, la marge de manœuvre des personnes qui sont en charge de la plupart des pays du monde est extrêmement réduite. Ces dernières croulent effectivement sous les injonctions du libéralisme, de la Bourse et des multinationales. Joseph Stiglitz est ici formel[733] :

731Interview organisée par Marc De la Ménardière et Nathanaël Coste à l'occasion du tournage de leur documentaire *En quête de sens* (2015). Vidéo publiée le 12/12/2015 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=o1_Gg-99VBw.

732Dion Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 36.

733Stiglitz Joseph, *Peuple, pouvoir et profits*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 150.

« La difficulté n'est pas l'économie, mais la politique : dans un système politique qui carbure à l'argent, la finance, source de l'argent, aura inévitablement un grand pouvoir. » Ceux qui détiennent – réellement – le pouvoir sont donc ceux qui possèdent le plus d'argent. Henri Laborit questionne en ce sens : « Comment peut-on parler d'égalité quand le pouvoir, qui crée les inégalités de toutes les espèces, s'acquiert par l'efficacité dans la production, la gestion et la vente de marchandises ? »[734] Réponse : il semble impossible d'espérer l'égalité dans ces circonstances, puisque la richesse s'avère synonyme de puissance et que la pauvreté implique *a contrario* la soumission. C'est pourquoi Illich décrit « l'État-nation moderne » comme « un conglomérat de sociétés anonymes où chaque outillage vise à promouvoir son propre produit, à servir ses intérêts propres. »[735] Dans cette situation, « croire aujourd'hui que les politiques vont changer le monde, c'est croire au père Noël »[736], pour reprendre les mots de l'écologiste et cinéaste Yann Arthus-Bertrand.

Par ailleurs, l'une des principales raisons qui conduisent les politiciens à maintenir le système en place est évidemment la corruption. Le cinéaste Peter Joseph, fort de ses investigations, déclare que « la corruption n'est pas un sous-produit du monétarisme : c'est son véritable fondement. » De plus, dit-il : « Les fabricants d'armes, la filière du pétrole, les industries pharmaceutiques, etc. alimentent la corruption des gouvernements, qui mettent en péril l'avenir des populations. »[737] Scientifique et historien, David Van Reybrouck tire dès lors la sonnette d'alarme : « Dans le monde entier, les partis politiques sont rangés parmi les institutions les plus corrompues de la planète. Dans pratiquement toutes les démocraties occidentales, ils sont numéro un au palmarès de la corruption. Les chiffres de l'Union européenne sont absolument dramatiques. Combien de temps cela peut-il encore durer ? C'est une situation intenable. »[738]

Ceci étant dit, d'autres méthodes que la corruption sont employées par la dictature du capital afin d'ensevelir les personnalités politiques sous les « demandes » incessantes des lobbies... C'est ce dont témoigne ici Nicolas Hulot – ancien ministre français de l'écologie : « Moi-même, là où j'étais, dans mon ministère, j'étais sous le feu d'injonctions contradictoires... de députés, de sénateurs, qui me disaient : 'Moi, j'ai besoin d'une autoroute', 'Ne me mettez pas d'éoliennes parce que ça me dérange', 'Arrêtez avec votre agriculture biologique parce que ça ne sert à rien'... Voilà. En permanence, on me demandait des exonérations. »[739] Ce type de « doléances » atteste que l'argent gouverne la nature au moment même où nous avons besoin que l'inverse se produise... Et que peut-il se passer lorsque

734Laborit Henri, *Éloge de la fuite*, Robert Laffont, Paris, 1976, p. 76.

735Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 155.

736Interview accordée à la radio Europe 1. Vidéo publiée le 04/07/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=MyHBFr_n_nY.

737Dans Joseph Peter, *Zeitgeist : addendum*, 2008. Voir également sur ce sujet Desjardins Richard & Monderie Robert, *L'Erreur boréale*, 1999.

738Van Reybrouck David, *Contre les élections*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 189. Voir Pak Sylvain, *U$A : la démocratie du dollar*, 2020, dans lequel il est question de « système de corruption légale » et de « dérives ploutocratiques ».

739Interview accordée à Radio Canada et intitulée « La planète est dans une situation de cancer très avancé ». Vidéo publiée le 11/01/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=KoJM1yI2wKY.

ces requêtes ne sont pas respectées ? Dans le documentaire *Après Demain* (Dion Cyril & Noualhat Laure, 2018), Anne Hidalgo – maire de la ville de Paris – déclare au sujet de sa volonté d'instaurer des mesures écologiques : « Sur la place de la voiture en ville, les résistances sont terribles. […] Il y a des groupes de pression extrêmement puissants – des lobbies, notamment du Diesel, qui sont très puissants. Personnellement, ils sont venus me menacer, donc je sais ce que c'est. » Dans une optique plus virulente encore, l'ingénieur Jacques Michel a échappé à une tentative d'assassinat, après avoir contrarié les intérêts de la société Veolia, concernant le commerce de l'eau[740]. Enfin, Al Gore, ancien vice-président des États-Unis, confirme sans détour : « Le grand capital a tellement d'influence que nos démocraties sont prises en otage. Les gros donateurs [autrement dit les multinationales] font la loi. »[741] Le vocabulaire a son importance. Quand il est question « d'injonctions », de « menaces », de « prise d'otage », d'aptitudes à « faire la loi » et/ou de « tentative d'assassinat », la dictature n'est pas bien loin... Les lecteurs de George Orwell – et en particulier de *La Ferme des animaux* et de *1984* – en savent quelque chose. Nous avons ainsi confié le pouvoir à un marché... qui le confisque et sévit de façon tyrannique. Mais les multinationales ne sont pas les seules responsables de la situation...

Car en « marchant dans la combine » inhérente au capital, les peuples font aussi – malgré eux – le jeu du système, tout en encourageant les élus à persévérer sur la voie néolibérale. La « contribution citoyenne » prend en effet la forme d'un attrait pour la dominance, que Rousseau avait identifié :

> « […] Les citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition et regardant plus au-dessous qu'au-dessus d'eux, la domination leur devient plus chère que l'indépendance, et qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander et le politique le plus adroit ne viendrait pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudraient qu'être libres ; mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des âmes ambitieuses et lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune et à dominer ou servir presque indifféremment selon qu'elle leur devient favorable ou contraire. »[742]

Voilà aussi pourquoi Raoul Vaneigem prétend que « l'alibi des gouvernants est dans la lâcheté des gouvernés. »[743] J'en reviens au fait que produire et consommer renforcent le modèle en place et que les politiciens ne sont pas responsables de cette partie du problème, au contraire des citoyens. Yann Arthus-Bertrand déplore ainsi avec lucidité que les politiques et les écologistes « sont prisonniers du niveau de vie, des emplois, du système, qui va à l'opposé […] de ce qu'on devrait faire. »[744]

740Dans Docherty Neil, *Le Hold-up de l'eau*, 2006. Sur le même thème, voir Fritel Jérôme, *Main basse sur l'eau*, 2018.
741Dans Cohen Bonni & Shenk Jon, *An Inconvenient sequel : truth to power*, 2017.
742Rousseau Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Flammarion, Paris, 2008 (1755), p. 141.
743Vaneigem Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, Paris, 1967, p. 216.
744Interview accordée à la radio Europe 1. Vidéo publiée le 04/07/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=MyHBFr_n_nY.

Par ailleurs, si les politiciens sont davantage focalisés sur les intérêts des multinationales que sur la gestion de la crise écologique, c'est aussi – au-delà de la corruption, des menaces et du concours des citoyens évoqués plus haut – parce que les problèmes environnementaux sont d'ordre mondial... Même les dirigeants aux très grandes ambitions écologiques peuvent rapidement se décourager face à la terrible logique du « passager clandestin ». En guise de définition, disons simplement avec Éloi Laurent que « le passager clandestin peut agir impunément grâce à l'existence de règles officielles qui sont respectées par tous, sauf par lui, dont on connaît et tolère le caractère déviant. L'existence d'un passager clandestin suppose donc à la fois une règle commune et une complaisance à l'égard de sa violation par quelques-uns. »[745] En clair, il s'agit de quelqu'un qui profite des avantages sans subir les inconvénients d'un système, à l'image d'un voyageur montant à bord d'un train sans avoir acheté de ticket. Et à ce jeu-là, les multinationales et certains pays sont devenus des experts :

> « Toute la difficulté de la résolution de la crise climatique […] tient au fait que le climat est un bien public mondial, non exclusif et non rival. Il est donc impossible d'empêcher une nation à la fois de ne pas polluer (c'est le critère de non-rivalité) et de ne pas bénéficier des efforts des autres (c'est le critère de non-exclusion). Les États-Unis de Trump, qui relancent les exploitations d'énergies fossiles pour leur profit personnel tout en sortant de l'accord de Paris, mais en bénéficiant de l'effet sur le climat des réductions d'émissions chinoises, sont l'exemple parfait du passager clandestin. »[746] « La multiplication [de] crises économiques [et] le saccage environnemental des pays en développement par des multinationales qui peuvent agir sans crainte des sanctions sont autant de comportements non coopératifs qui relèvent de la logique du passager clandestin. »[747] « Les entreprises multinationales n'ont jamais payé aussi peu d'impôts qu'aujourd'hui, le plus souvent en toute légalité. »[748]

Nous conviendrons qu'il est plus facile, pour des politiciens, de s'allier à des multinationales et de défendre leurs intérêts plutôt que de protéger la vie, qui ne verse pas de dividendes. Thomas Porcher confirme cette thèse : « Les politiques mises en place pour lutter contre le réchauffement climatique sont volontairement insuffisantes afin de protéger des intérêts financiers […]. La priorité de nos gouvernants n'est pas de relever le défi climatique, ni d'inciter les grands groupes à engager leur transition énergétique, mais bien de protéger les modes de production mis en place et les profits des multinationales […]. »[749] D'où le « capitalisme vert » déjà évoqué, qui a pour but d'instrumentaliser l'écologie afin de générer des profits : « La lutte contre le réchauffement climatique est devenue un slogan publicitaire pour les compagnies comme pour les politiques. Jamais une réalité. »[750]

745Laurent Éloi, *L'Impasse collaborative*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2018, p. 124.
746*Ibid.*, p. 125.
747*Ibid.*, pp. 126-127. Ces crises sont « liées à la cupidité destructrice des institutions financières », en parallèle de « la fraude et [de] l'évitement de la fiscalité et des prélèvements sociaux par les entreprises et les plus hauts revenus. »
748*Ibid.*, p. 132.
749Porcher Thomas, *Traité d'économie hérétique*, Arthème Fayard, Paris, 2018, p. 19.
750*Ibid.*, p. 151.

La non-prise en charge de la question écologique s'accompagne d'un contrôle lié à l'information. Bruno Latour dénonce : « Alors que les gens ordinaires avaient déjà tendance à se défier de tout, on les a incités, au prix de milliards de dollars investis dans la désinformation, à se défier d'un petit fait massif – la mutation du climat. […] On ne se rend pas assez compte que la question du climato-négationnisme organise toute la politique du temps présent. »[751] Par exemple, l'institut Heartland[752] – financé par des multimillionnaires – nie l'impact des activités humaines sur le réchauffement global. Logique, d'après Latour : « On ne voit pas quelle entreprise aurait dépensé un dollar pour produire de l'ignorance sur la détection du boson de Higgs. Mais, pour dénier la mutation climatique, là, c'est une autre affaire : les financements affluent. Cette ignorance du public est un bien si précieux qu'elle justifie même d'immenses investissements ! »[753]

En sa qualité d'anthropologue, Paul Jorion fait le même diagnostic : « Un certain nombre de gens savent les dangers qui sont liés au changement climatique. Mais un certain nombre de personnes qui ont énormément d'argent mettent de l'argent pour semer le doute de manière systématique sur les résultats des scientifiques. »[754] De surcroît, au regard de Servigne et Stevens, les « multinationales et les compagnies pétrolières ne sont pas les seules coupables, les gouvernements ont aussi leur part de responsabilité. Ainsi en témoigne l'adoption d'une loi en Caroline du Nord (États-Unis), qui interdit que l'on évoque publiquement la hausse du niveau des mers. »[755]

En d'autres termes, les politiques ont rarement intérêt à raconter la vérité à leurs concitoyens, à tel point qu'ils préfèrent cacher – ou nier – certaines informations plutôt que d'affronter le courroux des multinationales, qui pilotent depuis l'arrière-boutique... Les dirigeants préfèrent aussi que l'attention se centre sur d'autres problèmes, comme le terrorisme, dont l'instrumentalisation permet au passage de masquer les morts dues à la pollution et/ou à tout un tas de décisions politiques inadéquates, si ce n'est criminelles. Yuval Noah Harari observe :

> « L'attention est probablement devenue la ressource la plus importante du monde. […] Le grand avantage des terroristes dans la lutte pour l'attention […], c'est que rien ne capte mieux l'attention que la violence. Organiser un spectacle de violence capte l'attention des gens et des médias, plus que n'importe quoi d'autre. […] Ils tuent une poignée de personnes et font ainsi peur à des millions. C'est très efficace. Ça divertit notre cerveau. [À l'opposé,] la violence commise par les États se produit très souvent à grande échelle. [Ils assassinent] parfois des millions de gens. […] Mais quand les États se montrent violents, la plupart du temps, ils tentent de le cacher. Le terrorisme, c'est l'inverse. »[756]

751Latour Bruno, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017, pp. 36-37.
752Source : https://www.heartland.org. L'institut soutient, entre autres, la très nocive industrie du gaz de schiste. En sus, la Youtubeuse climato-sceptique Naomi Seibt, surnommée « l'anti Greta Thunberg », travaille pour Heartland.
753Latour Bruno, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017, pp. 102-103.
754Interview accordée à France Culture. Vidéo publiée le 02/02/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=iBax4lCNZ8A.
755Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 225.
756Harari Yuval Noah, « Conversation avec Natalie Portman ». Vidéo publiée le 04/10/2018 et disponible en ligne le

Pour un gouvernant, une attaque terroriste – qui n'est bien évidemment en aucun cas souhaitable – offre donc l'opportunité d'attirer le regard du citoyen, et par conséquent de le détourner de questions bien plus graves encore, telle que celle du désastre environnemental qui – rappelons-le ! – fait d'ores et déjà beaucoup plus de victimes que le terrorisme, et va jusqu'à menacer notre espèce d'extinction au cours du siècle. Théodore Monod avait bien compris cette stratégie de dissimulation, remarquant que tout prétexte est « bon » pour faire diversion :

> « L'État sait anesthésier le peuple, le rendre plus malléable. Toutes sortes de drogues lui sont administrées : télévision, vidéothèque, informatique, sans oublier le tabac et l'alcool qui remplissent les caisses des gouvernements. Il est bien sûr indiqué sous le poison 'dangereux pour la santé' et 'à consommer avec modération'. Les gouvernements laissent croire qu'ils se préoccupent de la santé de leurs peuples. Ces intoxications mentales et physiologiques font oublier l'essentiel au citoyen, tel l'avenir de l'homme. »[757]

Il va cependant de soi que la censure n'est pas totale : en cherchant bien, nous pourrons à coup sûr trouver des exemples de certains « opposants » à la dictature du marché faisant entendre leurs voix sur les ondes, dans la presse et/ou à la télévision. Mais cette mascarade est quasi systématiquement organisée afin de discréditer la pensée desdits individus et pour donner l'impression qu'une tribune est offerte à toutes les idées. Car en réalité, « les décideurs continuent de promouvoir une croissance maximale de l'économie. Et vilipendent les bien modestes appels à la décroissance qui parviennent à percer la muraille des médias capitalistes. »[758] Et pour cause... ces médias possèdent généralement de multiples accointances avec nos dirigeants et représentent l'un des instruments les plus usités par la dictature du capital dans l'optique de diffuser sa propagande nauséabonde.

**Une information propagandiste**

> *« Dans un État militaire, féodal ou totalitaire, ce que les gens pensent importe peu. Une matraque est là pour les contrôler. Si l'État perd son bâton, si la force n'opère plus et si le peuple lève la voix, alors apparaît ce problème : les gens deviennent si arrogants qu'ils refusent l'autorité civile. Il faut alors contrôler leurs pensées. Pour ce faire, on a recours à la propagande, à la fabrication du consentement, à des illusions nécessaires : diverses façons de marginaliser les gens, de les réduire à l'apathie. »*
>
> Noam Chomsky[759]

10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=ledJBbRfH8g.
757Monod Théodore, *Le Chercheur d'absolu*, Gallimard, Paris, 1997, p. 39.
758Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 36.
759Dans Achbar Mark & Wintonick Peter, *Chomsky, les médias et illusions nécessaires*, 1992.

Noam Chomsky commence par repérer qu'au sein de notre société, « les dispositifs de propagande sont dirigés par des entreprises, l'élite technocratique […]. »[760] Aux sceptiques qui seraient troublés par ses propos – aux fausses allures de « théorie du complot » –, le philosophe rétorque ici en toute sérénité : « Rien n'est plus éloigné de ce que je dis que l'idée de conspiration. Si je fais une analyse du système économique, et que je vous signale que General Motors veut maximiser ses profits, ce n'est pas une conspiration mais une analyse institutionnelle. Ça n'a rien d'un complot. C'est la même chose avec les médias. »[761] Mais pourquoi ceux-ci se sentiraient-ils obligés de diffuser le catéchisme libéro-capitaliste ? Tout simplement parce qu'ils profitent du système dominant, notamment *via* des financements. Dès lors, si le complexe a besoin de consommateurs, la propagande se charge de faire passer le message, que ce soit par le biais de la publicité ou d'émissions exhaustivement consacrées à la vente d'objets plus inutiles les uns que les autres... Jacques Ellul assure : « On pourrait se passer de 90% des techniques que nous utilisons et de 90% des médicaments que nous consommons, mais la force de la *propagande* est justement de transformer des objets inutiles en objets nécessaires. Nos besoins ont été créés artificiellement par la publicité et maintenant ils existent *naturellement*. »[762]

Nous comprenons ainsi le rôle prépondérant joué par les médias, rôle qui ne s'arrête aucunement à la promotion de la consommation. Professeur de communication à l'Université du Massachusetts et directeur de la fondation pour l'éducation médiatique, Sut Jhally fait part d'une anecdote édifiante :

> « Quand on demanda à Confucius ce qu'il ferait s'il devait diriger son pays, il répondit […] qu'il modifierait le langage. Et je crois que si on lui posait la même question aujourd'hui, il dirait qu'il veut pouvoir contrôler les médias. Si vous pouvez contrôler les histoires, vous n'avez pas besoin d'avoir des soldats armés à tous les coins de rue. Vous pouvez contrôler les mains et l'imagination des gens. […] Il n'y a aucun moyen d'entrer en compétition avec ces récits qui sont diffusés des milliers de fois par jour, que ce soit à travers les publicités, les programmes télévisés, les journaux, Internet, les jeux vidéo ou autre... Mais ce qui me donne de l'espoir, c'est que le capitalisme est obligé de faire ça. Ils savent que s'ils arrêtent de le faire, leur système va s'effondrer. Le capitalisme est comme un château de cartes. […] Nous devons chaque jour entendre le récit dominant parce qu'il est contre nature. S'il était naturel, ils n'auraient pas besoin de le répéter. […] Ils sont contraints de passer un temps énorme à nous convaincre des valeurs de notre société. C'est ce qui me fait espérer une alternative, [qui est pour l'instant] située juste sous la surface. Et ce sera un monde beaucoup plus humain, beaucoup plus empathique, bien plus connecté avec les besoins des autres, bien plus à l'écoute des besoins de la planète. Mais pour l'heure, nous sommes manipulés et dominés par cet incroyable système de propagande. »[763]

760Dans Noble Scott, *Psywar*, 2010. Sur ce thème, voir aussi le film *Outfoxed : Rupert Murdoch's war on journalism* (Greenwald Robert, 2004), dans lequel il est montré à quel point certains médias, en l'occurrence Fox News, servent délibérément l'idéologie libérale.

761Dans Achbar Mark & Wintonick Peter, *Chomsky, les médias et illusions nécessaires*, 1992.

762Ellul Jacques, *Contre le totalitarisme technicien*, Le passager clandestin, Neuvy-en-Champagne, 2013, p. 28.

763Dans Noble Scott, *Psywar*, 2010.

En parallèle, comme le montre le documentaire intitulé *Les Nouveaux chiens de garde* (Balbastre Gilles & Kergoat Yannick, 2012), la connivence entre autorité politique et instances médiatiques est généralement extrêmement forte, si bien que des réunions sont régulièrement organisées afin que les patrons de chaînes de télévision nationales puissent prendre leurs « directives » auprès de membres de l'exécutif. Inutile de préciser – mais je m'y emploie tout de même – que les leçons dispensées à la faveur de ces *meetings* tendent systématiquement à développer l'emprise de la logique consumériste sur le spectateur en même temps que l'adhésion à la politique dictatoriale, en définissant au passage la croissance économique – et donc la décroissance écologique – comme l'horizon indépassable de la condition humaine. Résultat : il arrive que des experts parlent de « médiacratie »[764] pour désigner le régime politique dans lequel nous vivons. Pour d'autres, il serait toutefois plus justifié et cohérent d'utiliser les termes de « corpocratie », d'« aristocratie », de « ploutocratie » et/ou d'« oligarchie ».

**Des oligarchies omnipotentes**

*« Le rôle du public ne consiste pas vraiment à exprimer ses opinions,*
*mais à s'aligner ou non derrière une opinion. Cela posé, il faut cesser de dire*
*qu'un gouvernement démocratique peut être l'expression directe de la volonté du peuple. »*
Walter Lippman[765]

Après avoir traité plus haut la question de la collaboration des *hommes* politiques avec la dictature du capital, voyons désormais celle des *régimes* politiques. Si nous définissons la démocratie comme « le pouvoir du peuple, par le peuple, pour le peuple » – selon Abraham Lincoln –, alors force est de constater que nous vivons dans des oligarchies ploutocratiques, que je définirai comme « le pouvoir des riches, par les riches, pour les riches. » Joseph Stiglitz observe effectivement : « Nous avons fait fausse route sur la politique. Trop de gens ont cru qu'il suffisait qu'il y ait des élections pour avoir la démocratie. Nous n'avons pas compris les dangers de l'argent en politique, le pouvoir qu'il exerce. Nous n'avons pas compris que l'argent concentré chez quelques-uns corrompt la démocratie, ni que les élites peuvent utiliser leur argent pour modeler à la fois l'économie et la politique […]. »[766]

Historien de la culture, David Van Reybrouck corrobore cette thèse : « La démocratie n'est pas un régime dominé par les meilleurs éléments de notre société ; un tel régime est une aristocratie, même si les personnes sont élues. »[767] Entre l'aristocratie, qui consiste à confier le pouvoir à la noblesse, et la ploutocratie, on aura compris qu'en l'occurrence, la richesse fait la loi... Certes, nos oligarchies ne sont pas « institutionnelles » (officielles), mais le sont « de fait », c'est-à-dire officieusement.

764Dans Kane Pappas Robert, *Orwell rolls in his grave*, 2003.
765Kempf Hervé, *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, Paris, 2011, p. 87.
766Stiglitz Joseph, *Peuple, pouvoir et profits*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 285.
767Van Reybrouck David, *Contre les élections*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 175.

Aussi le philosophe Frédéric Lenoir et l'astrophysicien Hubert Reeves déplorent-ils :

> « La démocratie, disait Churchill, est 'le pire des systèmes, à l'exception de tous les autres'. […] Mais face aux problèmes contemporains elle a le grave défaut d'être assignée à penser à court terme, c'est-à-dire à l'échelle des mandats électoraux. Devant les décisions qui impliquent l'avenir au-delà de leur mandat – et tout spécialement si les solutions exigent des dépenses importantes qui risqueraient de les rendre impopulaires –, les hommes politiques ont une fâcheuse tendance à laisser traîner les problèmes pour les transmettre à leurs successeurs. »[768]

En réalité, il est parfaitement logique que les politiques soient impuissants face au défi écologique puisqu'ils ne détiennent pas le pouvoir, leur « métier » consistant à en donner l'illusion, de telle sorte qu'au gré des processus électoraux auxquels ils participent, les peuples s'imaginent en démocratie... D'ailleurs, les élections ne sont maintenues que pour fabriquer cette chimère, car comme le rappelle Hervé Kempf : « Il est de l'intérêt des puissants de faire croire au peuple qu'il est en démocratie. »[769] On voit en effet assez mal comment un gouvernement pourrait décemment organiser une conférence de presse et reconnaître en toute honnêteté que le peuple n'a aucun pouvoir et qu'il est dirigé par une caste dominante composée de multimillionnaires, sans enclencher une révolution. C'est, pourtant, la situation dans laquelle nous nous trouvons... Cyril Dion pose ainsi cette question rhétorique : « Est-ce la démocratie quand, après avoir voté, nous n'avons pas la possibilité d'avoir de l'influence sur les élus ? »[770] Aymeric Caron complète : « Dans les faits ce sont toujours les plus riches, et à travers eux l'argent lui-même, qui gouvernent. »[771] Cornelius Castoriadis décrivait donc les sociétés occidentales modernes comme des « oligarchies libérales. »[772] Et Hervé Kempf de se montrer intarissable sur la question des collaborations qui font des « oligarques » les véritables détenteurs du pouvoir :

> « Comment les candidats amassent-ils le capital leur permettant de concourir en tête ? En acceptant celui qu'on leur donne. Et qui donne le plus ? Les riches. […] Dans l'oligarchie, on est entre amis : président, procureurs, milliardaires, ministres, tous amis. […] Nous ne sommes pas en démocratie, nous sommes précisément dans un régime qui n'en préserve les apparences que pour mieux la trahir. Aux contradicteurs de démontrer que la démocratie est aujourd'hui vigoureuse, que les médias sont libres des intérêts financiers, que les politiques portent les intérêts du peuple et non ceux du capital, que les lobbies n'influencent pas en coulisse les décisions, que la publicité ne conditionne pas la culture collective... »[773]

768Lenoir Frédéric & Reeves Hubert, *Mal de Terre*, Seuil, Paris, 2003, pp. 204-205.
769Kempf Hervé, *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, Paris, 2011, p. 9. Sur la question spécifique du vote électronique lors de l'élection présidentielle de 2004 aux États-Unis (en particulier des irrégularités liées au système mis en place par le fabricant Diebold), voir Ardizzone Simon & Michaels Russell, *Hacking democracy*, 2006.
770Dion Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 76.
771Caron Aymeric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017, p. 136.
772Castoriadis Cornelius, *La Montée de l'insignifiance*, Seuil, Paris, 2007 (1996), p. 62.
773Kempf Hervé, *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, Paris, 2011, pp. 78-132.

Justice[774], médias, lobbies, politiques et – peut-être paradoxalement – peuples contribuent, chacun à leur manière, à la domination des riches. Nous pourrions, par ailleurs, penser que ces derniers sont ignares en matière de crise écologique et qu'ils agissent sans se rendre compte de la gravité de leurs actes. C'est sans doute vrai, pour une partie d'entre eux, mais certains sont au contraire parfaitement conscients des risques qu'ils font courir à l'espèce humaine. Les chercheurs Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle défendent ainsi l'idée que les *climato-sceptiques* dits « de bonne foi » ont en partie laissé place à des *climato-négationnistes*, par ailleurs démasqués par Bruno Latour. En d'autres termes, nos oligarques connaissent les ravages présents et futurs causés par le dérèglement climatique – entre autres – mais font tout ce qui est en leur pouvoir dans l'objectif de les dissimuler ou de les discréditer. Les collapsologues relèvent en outre que ces dirigeants de l'ombre s'organisent pour se prémunir contre de potentiels effondrements – en particulier d'ordre écologique :

> « Du côté des plus riches de ce monde, beaucoup se barricadent dans des *gated communities*, ces enclaves résidentielles luxueuses et hautement sécurisées. Ils quittent aussi les grandes villes : en 2015, 3000 millionnaires sont partis de Chicago, 7000 de Paris et 5000 de Rome. Tous ne cherchent pas à fuir l'impôt, beaucoup sont réellement anxieux des tensions sociales, des attentats terroristes ou de la colère d'une population consciente des injustices et des inégalités. […] D'autres font construire, à l'abri des regards indiscrets et sur tous les continents, de gigantesques et luxueux bunkers high-tech souterrains pour protéger leur famille des catastrophes de toutes sortes. »[775]

Bruno Latour corrobore cette vision : « Tout se passe comme si une partie importante des classes dirigeantes (ce qu'on appelle aujourd'hui de façon trop vague les 'élites') était arrivée à la conclusion qu'il n'y aurait plus assez de place sur terre pour elles et pour le reste de ses habitants. »[776] En sus, l'anthropologue argumente en mettant en exergue la stratégie du « chacun pour soi » – ou plutôt du « tout pour les riches » – déployée par la caste dirigeante :

> « […] Les élites ont été si bien convaincues qu'il n'y aurait pas de vie future pour tout le monde qu'elles ont décidé *de se débarrasser au plus vite de tous les fardeaux de la solidarité* – c'est la dérégulation ; qu'il fallait construire une sorte de forteresse dorée pour les quelques pour-cent qui allaient pouvoir s'en tirer – c'est l'explosion des inégalités ; et que, pour dissimuler l'égoïsme crasse d'une telle fuite hors du monde commun, il fallait absolument rejeter la menace à l'origine de cette fuite éperdue – c'est la dénégation de la mutation climatique. »[777]

774 Voir à ce propos *Quand les multinationales attaquent les États* (Delesalle Laure, 2016), dans lequel le professeur de droit Gus Van Harten déclare qu'en certaines circonstances, « l'arbitrage est un système profondément défaillant. Il n'est pas juste, pas indépendant, et il est loin d'être équilibré » dans des luttes opposant grandes entreprises et États.

775 Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 19.

776 Latour Bruno, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017, p. 10.

777 *Ibid.*, p. 30.

Dans cette optique d'auto-préservation aux dépens de milliards d'êtres humains et de toutes formes de vie sur Terre, la désinformation constitue une arme extrêmement puissante, conviant les masses à rester blotties bien au chaud dans leur train-train quotidien, jusqu'à ce que tout s'effondre et qu'elles périssent, faisant des (très) riches d'aujourd'hui les potentiels uniques survivants de demain :

> « Les élites obscurcissantes auraient pris la menace au sérieux ; auraient conclu que leur domination était menacée ; elles auraient décidé de démanteler l'idéologie d'une planète commune à tous ; compris qu'un tel abandon ne pouvait en aucun cas être rendu public ; qu'il fallait donc oblitérer les connaissances scientifiques à l'origine de tout ce mouvement en agissant dans le plus grand secret. Tout cela au cours des trente ou quarante dernières années. »[778]

Dans ce panier de crabes, Jeremy Grantham fait office de trouble-fête... Milliardaire ayant bâti sa fortune à Wall Street, Grantham s'avoue cependant philanthrope-écologiste. Cela semble incohérent, mais après tout, l'être humain est bourré de contradictions. Et, à choisir, celle-ci n'est pas pire qu'une autre... Il prétend qu'au-delà des mensonges fomentés par les élites, le régime capitaliste – de par sa focalisation sur le (très) court terme – est ontologiquement incapable de résoudre le problème de la crise écologique en général et du réchauffement climatique en particulier : « Le futur au-delà de 25 ans n'intéresse pas les entreprises. Les petits-enfants n'ont aucune valeur à leurs yeux. [Les États-Unis et le monde en général sont devenus] une corpocratie, gouvernée par les grandes entreprises et les millionnaires. »[779] Par corpocratie, il faut entendre « gouvernement capitaliste d'une corporation de multinationales ». Et l'écologiste Jean-Paul Deléage confirme que « les intérêts corporatistes […] minent l'écologie de l'intérieur. »[780] En conséquence, s'il est évident que la course au profit inhérente au capitalisme est mortifère à l'égard de la nature, il n'en demeure pas moins qu'il est impossible de briser ce système par voie démocratique, puisque nos supposées démocraties n'en sont pas...

Dernier élément : Hervé Kempf met en relief une « entraide interoligarchique » : « Les oligarchies de tous les pays du monde se conduisent solidairement : elles forment une classe transfrontières partageant une idéologie et des intérêts communs. »[781] Par ailleurs, l'essayiste, qui spécifie à l'aube de son ouvrage qu'une oligarchie est – à ses yeux – différente d'une dictature, aboutit tout de même à la conclusion suivante : « Face à la montée des tensions sociales et des dégradations écologiques qui résultent de sa politique, l'oligarchie tend vers l'autoritarisme voire vers la dictature. »[782] J'ajouterais, pour ma part, que c'est bel et bien l'alliance des oligarchies nationales qui s'apparente en définitive à un régime totalitaire mondialisé.

778Latour Bruno, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017, p. 33.
779Robequain Lucie, « Le milliardaire prêt à se ruiner pour nous sauver », *Les Échos, week-end*, 23/08/2019, p. 17. Les films *The Story of Citizens United v. Fec* (Fox Louis, 2011) et *The Story of water* (DeLuna Ruben, 2018) confirment.
780Deléage Jean-Paul, *Une Histoire de l'écologie*, La Découverte, Paris, 1991, p. 14.
781Kempf Hervé, *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, Paris, 2011, p. 140.
782*Ibid.*, p. 156.

**Un totalitarisme *soft***

*« Le tour de force des dictateurs au petit pied qui nous dirigent est d'avoir instauré un régime à leur service sans que nous, citoyens anonymes et tranquilles, nous soyons aperçus du coup d'État : nous avons doucement basculé vers un totalitarisme soft, bon teint, un totalitarisme 2.0 où le costume-cravate remplace l'uniforme militaire. L'oligarchie au pouvoir a réussi avec brio son hold-up sur nos vies, en imposant son modèle politique et économique unique et en persuadant une grande partie d'entre nous qu'aucun autre n'est possible. Les dirigeants des 'grandes démocraties riches et modernes' prospèrent sur l'illusion d'un monde qui n'existe pas. Ils refusent de reconnaître que leur modèle a depuis longtemps révélé son inefficacité et sa dangerosité, que ce soit à travers les crises financières, l'augmentation inéluctable des inégalités, les guerres liées au contrôle des énergies et des minerais, les migrants, le réchauffement climatique, l'érosion des sols, la perte de la biodiversité ou les massacres de masse d'animaux non humains. En ce début de XXIe siècle, alors que les néolibéraux s'enferment dans leur réalité virtuelle dictée par la sottise et l'avidité, les utopistes sont des résistants de la vérité. »*

Aymeric Caron[783]

Il peut *a priori* sembler brouillon de parler tour à tour d'oligarchie, de corpocratie, de ploutocratie, d'aristocratie, voire de médiacratie, puis de totalitarisme et de dictature[784]. De mon point de vue, les choses sont cependant très claires : il y a d'une part identité entre ce que l'on désigne sous les termes « riches », « aristocrates » et dirigeants de multinationales, ceux-ci mettant au pas médias, juristes et politiciens, ce qui rend certaines des formes de gouvernement répertoriées ci-dessus synonymes ; et d'autre part, dès lors que les oligarchies – à l'origine nationales – s'allient à l'échelle mondiale autour du dénominateur commun qu'est « l'argent-roi », il n'est guère usurpé de considérer la mégamachine libéro-capitaliste comme un totalitarisme planétaire, autrement dit comme une dictature globalisée.

En effet, selon la philosophe Hannah Arendt, « les mouvements totalitaires sont des organisations de masse d'individus atomisés et isolés. Par rapport à tous les autres partis et mouvements, leur caractéristique la plus apparente est leur exigence d'une loyauté totale, illimitée, inconditionnelle et inaltérable, de la part de l'individu qui en est membre. »[785] Or, la compétition et l'égoïsme inhérents aux sociétés actuelles ont clairement tendance à fabriquer des êtres humains de plus en plus isolés... De plus, comme je l'ai mentionné à plusieurs reprises, le consumérisme et le productivisme sont les deux piliers de la loyauté inconditionnelle au système en place, qui peut en conséquence, au regard de la définition d'Arendt, être qualifié de totalitaire.

783Caron Aymeric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017, p. 15.

784D'après A. Caron, « le pouvoir économique est devenu un pouvoir politique qui oscille entre ploutocratie, oligarchie, népotisme et totalitarisme. » Dans Caron Aymeric, *La Revanche de la nature*, Albin Michel, Paris, 2020, p. 191.

785Arendt Hannah, *Le Système totalitaire*, Seuil, Paris, 2002 (1948), p. 65.

De son côté, le sociologue Raymond Aron remarquait que « les régimes totalitaires ne sont définis ni par la seule suppression des institutions représentatives et des partis multiples, ni par le pouvoir absolu d'une équipe ou d'un homme. » Notre dictature, qui n'a pas supprimé les élections – dans la majorité des pays du monde – ni l'existence de partis politiques, et qui est dirigée par les plus riches habitants de la planète, ne serait donc pas incompatible avec un régime totalitaire... Mais le clou du spectacle est que d'après Aron, « l'accumulation du capital, ou l'occidentalisation technique, sous la direction d'une secte révolutionnaire, entraîne [un] mélange de terreur et d'idéologie, caractéristique du règne des extrémistes. »[786] Le philosophe, pourtant libéral, semble donc nous prévenir – dès 1965 – quant à la propension du capitalisme mondialisé à prendre la forme d'une dictature.

Reprenant le flambeau de ses aînés, le journaliste Aymeric Caron s'exprime sans retenue :

> « L'histoire a retenu deux totalitarismes : le nazisme et le stalinisme. Il est temps d'en reconnaître un troisième : le néolibéralisme. Il est plus insidieux que les autres puisqu'il n'exécute pas les réfractaires ni ne les enferme en camp de travail. C'est un *totalitarisme soft* qui, contrairement aux deux autres, maquille ce qu'il est sous de séduisants oripeaux. […] Les généraux du néolibéralisme détiennent tous les leviers de pouvoir : FMI, OMC, Banque mondiale, Union européenne, mais aussi les grands médias, qui en sont la voix fidèle. »[787]

Plus loin, l'auteur ajoute que « […] le néolibéralisme restreint ou annihile les droits des individus comme le nazisme, le fascisme ou le communisme raté de l'URSS. »[788] La plupart des êtres humains ont des droits – c'est incontestable – mais ces libertés demeurent cantonnées à un cadre que nul n'est autorisé à dépasser. Et pour cimenter l'adhésion des citoyens, la calomnie est monnaie courante :

> « Le mensonge ne se situe pas en Utopie, mais partout autour de nous en Néolibéralie. Regardez attentivement, faites fi des apparences : tout ce qui nous entoure et dans quoi nous baignons est faux ou presque. L'argent, le travail, la démocratie, le terrorisme, la liberté, l'égalité, la fraternité, l'exploitation animale et même l'amour. Sur tous ces sujets qui déterminent notre quotidien, nous sommes submergés de contre-vérités orchestrées et relayées par ceux qui ont le droit à la parole publique. Les 'experts', les philosophes médiatiques, les journalistes, les politiques, les industriels : ils se trompent et nous trompent, ils enfument, ils assènent sans savoir, ils détournent l'attention, bref ils passent à côté du vrai ou ils le rejettent car ce vrai dérange leurs intérêts. »[789]

786Aron Raymond, *Machiavel et les tyrannies modernes*, Fallois, Paris, 1993 (1965), pp. 212-220.

787Caron Aymeric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017, p. 149.

788*Ibid.*, p. 153. Daniel Guérin remarque, au passage, que « l'État dictatorial met entre ses mains un journal unique, un livre de classe unique, l'éduque dans une atmosphère d'exaltation et de fanatisme. » Dans Guérin Daniel, *Fascisme et grand capital*, Syllepse, Paris, 1999 (1936). En l'occurrence, les catalogues jouent parfaitement ce rôle.

789*Ibid.*, p. 13. En guise d'illustration quant à la question des élections : souvent, la plupart des candidats – « réellement éligibles » – à une présidentielle sont – au-delà de leur étiquette politique – libéraux... Nous avons donc l'impression de faire un choix alors que ce dernier est en réalité fait pour nous, un peu comme s'il nous était demandé d'opter pour une sauce pesto, provençale ou napolitaine, mais en sachant qu'en tous les cas, seules des pâtes seront au menu.

En ce sens, le totalitarisme occidental – qui frappe les êtres humains et l'ensemble de la nature – a tendance à mentir afin de protéger ses intérêts. Jérôme Guillet avance même que « le terrorisme est directement lié à notre politique des ressources. Dans beaucoup de [...] pays, le gouvernement est un régime totalitaire ou une dictature qui est soutenu par l'Ouest, car nous pensons que c'est la façon de protéger notre accès aux ressources. Et les populations ont associé dictature avec l'Ouest. »[790] Nous pouvons au passage songer à cette célèbre tirade de l'économiste Friedrich von Hayek : « Je préfère personnellement un dictateur libéral à un gouvernement démocratique qui ne serait pas libéral. »[791] Sans pour autant entrer dans la logique du « choc des civilisations »[792], nous devons en conséquence reconnaître que la « dictature de l'économie bureaucratique »[793] génère des conflits politiques, voire militaires, dans certaines zones du globe, pour des raisons pécuniaires.

Professeur émérite de géographie, Michael Watts explique par exemple : « L'Irak est un cas de ce que j'appelle le néolibéralisme militaire. Cela représente une tentative de pousser en avant le projet néolibéral américain qui avançait précédemment à l'aide de moyens hégémoniques consensuels, maintenant par des moyens militaires. C'est comme si les États-Unis utilisaient la diplomatie des canonnières de la fin du XIX[e] siècle pour enfoncer les portes du marché, pour faire avancer leurs objectifs. »[794] Voilà pourquoi des Irakiens luttent et manifestent contre le « terrorisme américain » : « Ils arrêtent et tuent des femmes et des enfants ! Ils insultent nos anciens et tuent nos jeunes ! […] Amérique terroriste ! »[795] En clair, la plupart des guerres censées apporter la paix sur la planète n'ont bien souvent qu'un seul objectif : enrichir les commanditaires des gouvernements de l'Ouest – et des États-Unis en particulier. C'est ce que dénonce le journaliste John Pilger :

> « Le président Bush a promis de débarrasser le monde du mal et de mener à bien la grande mission consistant à construire des sociétés libres sur tous les continents. Comprendre un mensonge aussi épique, c'est comprendre l'histoire, l'histoire cachée, l'histoire supprimée, l'histoire qui explique pourquoi l'Occident en connaît beaucoup sur les crimes commis par les autres, mais presque rien quant aux nôtres. Le monde disparu est un empire. L'existence d'un empire américain est rarement reconnue, [car] cela est étouffé par un chauvinisme qui célèbre la guerre et une arrogance qui prétend qu'aucun pays n'a le droit de suivre sa propre voie, à moins que cette voie ne coïncide avec les intérêts des États-Unis. Les empires n'ont rien à faire de la liberté. Ils sont vicieux et portés sur la conquête, le vol, le contrôle et les secrets. Depuis 1945, Les États-Unis ont tenté de renverser cinquante gouvernements, dont beaucoup de démocraties. Dans ce processus, trente pays ont été attaqués et bombardés, ce qui a causé la perte d'innombrables vies. »[796]

790Dans Diaz Philippe, *La Fin de la pauvreté ?*, 2008.
791Cité dans Jorion Paul, *Se débarrasser du capitalisme est une question de survie*, Fayard, Paris, 2017, p. 106.
792À ce propos, voir Huntington Samuel, *Le Choc des civilisations*, Odile Jacob, Paris, 2000.
793Debord Guy, *La Société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992 (1967), 64, p. 59.
794Dans Diaz Philippe, *La Fin de la pauvreté ?*, 2008.
795Dans Whitecross Mat & Winterbottom Michael, *The Shock doctrine*, 2010.
796Dans Pilger John, *The War on democracy*, 2007.

Les États-Unis sont en effet devenus experts en matière de pratiques dictatoriales. Le témoignage de l'économiste et militant écologiste John Perkins, qui a joué pendant plusieurs années le rôle d'un « assassin financier », fait froid dans le dos :

> « Si nous n'aimons pas ce que fait le dirigeant démocratiquement élu d'un autre pays, s'opposant, par exemple, à l'exploitation du pétrole dans son pays, quelqu'un comme moi va entrer dans le bureau du président – j'avais ce boulot, il y a longtemps – et [dire] 'Je veux juste vous rappeler que je peux vous rendre très très riche, vous et votre famille, si vous jouez mon jeu, notre jeu, ou je peux m'arranger pour que vous soyez renvoyé ou assassiné si vous décidez de remplir vos promesses électorales. Et généralement, c'est dit un peu plus subtilement que ça, car on peut être sur écoute. Mais ils comprennent le message parce que tous ces présidents savent ce qui est arrivé à Arbenz du Guatemala, et Allende au Chili, Roldoz d'Équateur et Lumumba du Congo. Et Torrijos et ainsi de suite. La liste est très longue des présidents qu'on a remplacés ou assassinés. Il n'y a aucun doute et ils le savent tous. C'est ainsi qu'on perpétue le système. De [la poche gauche], on offre quelques centaines de millions de dollars, la corruption, ou de [la poche droite], on offre les subversifs, les 'Chacals' pour renverser le gouvernement ou assassiner le président. Et c'est arrivé beaucoup, beaucoup de fois. Habituellement les tueurs économiques réussissent. Donc on n'a pas besoin d'envoyer les 'Chacals'. Mais les fois où on ne réussit pas, comme pour moi, j'ai échoué avec Omar Torrijos du Panama, et Jaime Roldos de l'Équateur, les 'Chacals' ont été envoyés et les ont assassinés. On a fait la même chose en Irak avec Kassem, qui était un président très populaire. Il voulait que le pétrole irakien profite plus aux Irakiens plutôt qu'aux compagnies étrangères. Donc on décida d'en finir, il devait être assassiné. On envoya une équipe d'assassins au début des années 60, dirigée par un jeune homme à l'époque qui échoua, fut blessé, et dut fuir le pays. C'était Saddam Hussein. Il était notre tueur à gages. Il échoua, c'est alors que la CIA entra en jeu et fit exécuter Kassem publiquement à la télévision irakienne. Et ils mirent la famille de Saddam Hussein au pouvoir. »[797]

Et tout ça pour quoi ? Pour que des multinationales – pétrolières ou autres – puissent percevoir un maximum de profits, sous prétexte de diffuser les droits de l'Homme. Déstabiliser un pays et/ou une région afin d'y propager les « valeurs » libérales constitue d'ailleurs une tactique souvent employée par la « dictature actionnariale »[798]. Naomi Klein appelle cela la « stratégie du choc »[799]. En ce sens, quand l'historien Jean-Baptiste Fressoz constate que « ni les crises financières, ni les guerres, ni les épidémies n'ont infléchi la dynamique d'accumulation matérielle du monde »[800], Klein rétorque que c'est tout à fait normal – ou logique –, puisque le système se nourrit de ce type d'événements.

797Dans Diaz Philippe, *La Fin de la pauvreté ?*, 2008.
798Peyrelevade Jean, *Le Capitalisme total*, Seuil, Paris, 2005, p. 88.
799Voir Klein Naomi, *The Shock doctrine*, Picador, New York, 2007.
800Fressoz Jean-Baptiste, « Ni les crises financières, ni les guerres, ni les épidémies n'ont infléchi la dynamique d'accumulation matérielle du monde », *Le Monde*, publié le 28/04/2020 et disponible en ligne le 29/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/04/28/durant-les-deux-derniers-siecles-la-technique-et-le-marche-n-ont-jamais-produit-de-transition-energetique_6038017_3232.html.

À l'échelle globale, le krach boursier de 1929, la 2nde guerre mondiale, la crise financière de 2008 et le Covid-19[801] ont eu le même effet : l'extension de la domination de la dictature capitaliste sur la scène politique et économique mondiale. Par conséquent, non seulement le modèle est ultra-résilient après les crises, mais il se nourrit de surcroît de ces dernières pour accentuer sa puissance[802]. D'où le fait que le totalitarisme favorise l'émergence de chocs, en particulier au niveau national.

Par exemple, si elle a généré de nombreuses victimes, la guerre en Irak a permis au libéralisme de s'installer dans ce pays : « En 1991, pendant la première guerre du Golfe, pour 100 soldats réguliers, on trouvait un contractuel privé. [Puis,] en 2003, au début de la guerre en Irak, pour 100 soldats, on comptait 10 contractuels. En 2006, pour 100 soldats, il y avait 33 contractuels. Un an plus tard, pour 100 soldats, il y en avait 70... Et en juillet 2007, il y avait plus de contractuels en Irak que de soldats réguliers. »[803] L'idée est simple... mais diablement efficace : lorsque les habitants d'un pays sont trop occupés à réparer les dégâts causés par une guerre, une épidémie et/ou une crise financière, ils sont vulnérables et ne prêtent pas attention au fait que la domination tyrannique du marché s'installe sur leur territoire. Des expériences psychologiques montrent effectivement qu'à la suite d'une étape très difficile, les êtres humains sont généralement enclins, au cours d'une phase « post-choc », à accepter de collaborer avec les personnes qui leur tendent la main... Et c'est d'ailleurs de cette manière que le Plan Marshall a été appliqué en Europe au sortir de la seconde guerre mondiale. En l'occurrence, au lieu d'attaquer le Pakistan, qui possédait pourtant l'arme atomique, les États-Unis ont privilégié une offensive en Irak, dont le sous-sol est gorgé de pétrole, et ont, à cette fin, généré trois chocs : guerre, « thérapie économique » puis répression (torture, châtiments corporels) : « Voilà en quoi consiste la stratégie du choc : des raids systématiques contre la sphère publique au lendemain de cataclysmes, quand les gens sont trop focalisés sur l'urgence, sur leur survie, pour protéger leurs intérêts. »

Autre exemple, d'après les réalisateurs du film basé sur l'ouvrage de Naomi Klein, quand Margaret Thatcher a planifié la libéralisation de l'économie du Royaume-Uni, l'ancienne première ministre a eu recours à un choc : au gré d'une guerre déclenchée contre les Malouines, Thatcher a pu libéraliser l'industrie de l'acier, le service des eaux, les compagnies d'électricité, de gaz et aériennes, ainsi que le téléphone notamment. Même combat lorsque Boris Eltsine donna naissance aux oligarques russes en libéralisant l'économie de son pays, sur les conseils des « Chicago Boys », Milton Friedman en tête. Naomi Klein n'est d'ailleurs pas tendre avec les idées de celui-ci : « Friedman avait promis que sa politique [le libéralisme] n'enrichirait pas seulement les élites, mais créerait des sociétés libres, que c'était une guerre contre la tyrannie, que capitalisme et liberté avançaient main dans la main...

801 Reverchon Antoine, « Robert Boyer : 'Le capitalisme sort considérablement renforcé par cette pandémie' », *Le Monde*, publié le 02/10/2020 et disponible en ligne le 03/10/2020, à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/10/02/robert-boyer-le-capitalisme-sort-considerablement-renforce-par-cette-pandemie_6054441_3232.html. Voir à ce sujet Boyer Robert, *Les Capitalismes à l'épreuve de la pandémie*, La Découverte, Paris, 2020.

802 Les attentats du 9/11 ont permis de libéraliser davantage l'économie américaine : c'est le « capitalisme du désastre ».

803 Dans Whitecross Mat & Winterbottom Michael, *The Shock doctrine*, 2010.

[Or factuellement,] dans les années 1970, les seuls pays à avoir mis ces idées en pratique étaient des dictatures militaires. Nixon avait poussé à l'installation de ce capitalisme sauvage dans les dictatures d'Amérique latine. »[804]

En conséquence, preuve est définitivement faite que dictature et capitalisme évoluent de concert. Et les manifestations du totalitarisme silencieux sont très loin de s'arrêter là... À titre d'exemple, aux yeux de Vandana Shiva, les « GAFAM » (Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft) sont une « dictature » en puissance. Ainsi : « Le philanthrocapitalisme tel que le pratique Bill Gates ne relève guère de la charité ou du don, mais plutôt du profit, du contrôle et de l'accaparement. [En clair,] un milliardaire qui décide ce qu'on doit faire pousser et manger, comment on doit se soigner et ce qu'on doit apprendre et penser, ce n'est pas la démocratie, c'est la dictature. »[805] Pour boucler la boucle, je propose que le temps dédié dans ce texte à la domination du capital sur l'humain – qui a débuté avec la déification de la technique – se clôture avec la menace que représente la technologie numérique.

**Une numérisation patibulaire**

*« Nous devrions nous préoccuper de la perte de notre vie privée. La vie privée, c'est du pouvoir. Les compagnies du Big Data le comprennent, mais il n'est pas évident que ce soit vrai de leurs victimes. […] Laisser de gigantesques volumes de données sous la coupe d'un nombre d'entreprises assez réduit a de vastes conséquences sociales en matière de pouvoir de marché, de vie privée et de sécurité. Nous devrions nous en inquiéter. »*

Joseph Stiglitz[806]

Comment exercer une domination sans partage sur les masses ? *Via* la répression, d'une part ; puis par la surveillance généralisée, d'autre part... S'appuyant sur les thèses de Michel Foucault, ainsi que sur les récits de l'écrivain William S. Burroughs, le philosophe Gilles Deleuze l'avait bien pressenti : « Nous entrons dans des sociétés de contrôle. Des gens peuvent tourner à l'infini sans être enfermés, mais tout en étant parfaitement contrôlés... C'est ça notre avenir : des sociétés de contrôle et pas des sociétés de discipline. »[807] À ce propos, l'ancien employé de la CIA et de la NSA Edward Snowden a révélé l'existence de programmes de surveillance globale en 2013. Il explique que ces derniers sont présentés aux USA et dans le monde entier comme des moyens de parer à d'éventuels attentats, mais permettent en fait d'espionner la population : « Ce n'est pas moi qui le dis, c'est la Maison-Blanche :

804Dans Whitecross Mat & Winterbottom Michael, *The Shock doctrine*, 2010.

805Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, pp. 129-132. Concernant le « philanthrocapitalisme » de Bill Gates, la militante écoféministe justifie son point de vue : « Il s'agit un modèle économique d'investissement et d'un modèle politique de contrôle qui étouffent la diversité, la démocratie et les solutions alternatives et qui, en attribuant des aides financières, exercent une domination et valent de nouveaux marchés et monopoles au milliardaire. »

806Stiglitz Joseph, *Peuple, pouvoir et profits*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 165.

807Deleuze Gilles, « Qu'est-ce que l'acte de création ? », Conférence à la Fémis le 17/05/1987, publiée le 02/05/2014 et disponible en ligne le 11/11/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=s9Rq4-d5Ies.

la surveillance n'a jamais empêché la moindre attaque terroriste. Ces programmes ne concernent pas le terrorisme, ce sont des outils de manipulation, d'espionnage économique et d'influence sociale : des outils de pouvoir. »[808] Et ses dires sont corroborés par William Binney, ancien cadre de la NSA : « Les programmes révélés par M. Edward Snowden sont des moyens de recueillir des informations. Depuis toujours, les dictatures font cela... Elles commencent par essayer d'obtenir des informations sur leurs populations, comme le font ces programmes. J'estime que c'est la plus grande menace pour les démocraties du monde entier. »[809] D'où l'importance de modifier notre regard sur les ordinateurs et téléphones qui nourrissent silencieusement les bases de données de la dictature libéro-capitaliste. Snowden n'hésite d'ailleurs aucunement à parler d'un « capitalisme de surveillance »[810] pour décrire la « dictature technologique »[811] dans laquelle nous vivons d'ores et déjà. Le lanceur d'alerte écrit :

> « […] Une fois que les agences d'espionnage américaines se sont prouvées à elles-mêmes qu'il était possible de collecter passivement toutes vos communications, elles ont commencé à les trafiquer activement. En empoisonnant les messages qui vous étaient destinés, […] elles avaient la capacité de prendre le contrôle total de votre appareil, y compris de sa caméra et de son micro. […] Peu importe le lieu, peu importe le temps, peu importe ce que vous faites : votre vie est désormais devenue un livre ouvert. […] Il y a nos données les plus intimes, nos informations génétiques : si nous autorisons qu'elles soient utilisées pour nous identifier, alors elles seront utilisées pour nous persécuter, et même pour nous modifier – pour transformer l'essence même de l'humanité à l'image de la technologie qui cherche à la contrôler. Bien sûr, tout ce dont je parle ici est déjà arrivé. »[812]

Yuval Noah Harari nous prévient : « Au XXI^e^ siècle, nos données personnelles sont probablement la ressource la plus précieuse que la plupart des humains puissent encore offrir, et nous les donnons aux géants de la technologie en échange de services de messagerie et de vidéos de chats. »[813] Sur sa lancée, l'historien explique dans quelle mesure le stockage des données numériques – le *Big Data* – nous précipite d'après lui dans une nouvelle forme de totalitarisme, les « dictatures digitales »[814] :

808 Vasseur Flore, *Meeting Snowden*, 2017. Au sein du même documentaire, le professeur Lawrence Lessig confirme : « On prétend qu'on vit en démocratie. Mais c'est comme les Russes communistes de 1976, non ? Ils prétendaient être dans un régime communiste, mais une bureaucratie complètement corrompue annihilait leurs idéaux un à un. »

809 Poitras Laura, *Citizen four*, 2015. Sur la question de l'intelligence artificielle, des caméras « intelligentes » ou encore de la reconnaissance faciale, voir aussi Louvet Sylvain, *7 milliards de suspects*, 2019.

810 Snowden Edward, *Mémoires vives*, Seuil, Paris, 2019, p. 13.

811 Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 126.

812 Snowden Edward, *Mémoires vives*, Seuil, Paris, 2019, pp. 364-372. D'après C. Biagini, G. Carnino et P. Marcolini, « l'expansion des technologies de contrôle telles que la vidéosurveillance ou la biométrie, le traçage et le profilage des individus sur Internet à travers les données que génèrent leurs recherches, rendent la vie privée transparente aux gouvernements comme aux grandes entreprises. Mais les critiques qui s'énoncent sur le mode de la dénonciation de l'État policier ou du Big Brother 'orwellien' sont très largement insuffisantes. En effet, la nature même de la connaissance et de la *décision* en vient à être déléguée aux machines qui, *via* le *Big Data*, technologie de traitement de données massives, nous promettent une analyse plus rationnelle et une gestion plus efficace du réel – et ce, au prix d'une abdication totale de la compréhension humaine des phénomènes mis au jour par les algorithmes. » Dans Biagini Cédric, Carnino Guillaume & Marcolini Patrick, *Radicalité*, L'échappée, Montreuil, 2013, p. 14.

813 Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 366.

814 Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e^ siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 85.

> « [Par le passé,] personne ne pouvait vraiment rentrer dans votre cerveau, personne ne comprenait suffisamment la biologie et personne n'avait suffisamment de puissance informatique pour conserver toutes les données qui nous concernaient 24h sur 24 et les analyser. Même si vous avez vécu en Union soviétique, sous Staline ou sous Brezhnev, et que vous avez été suivi par le KGB 24h par jour, le KGB n'avait pas les connaissances sur le cerveau dont nous disposons aujourd'hui, [ni de] super-ordinateurs. La situation est désormais complètement différente. Pour la première fois dans notre histoire, nous commençons à avoir assez de connaissances en biologie et assez de puissance informatique pour qu'un gouvernement ou une entreprise soit en mesure de surveiller les êtres humains de façon systématique et à grande échelle. Cela signifie que très bientôt, quelqu'un pourra me connaître mieux que je ne me connais. […] C'est ce vers quoi on se dirige. Et ce n'est pas de la science-fiction. Je crois d'ailleurs que la science-fiction ne va pas suffisamment loin sur ce point. »[815]

Et au-delà même du contrôle à proprement parler, cette politique numérique est caractéristique de la dictature libéro-capitaliste, dans le sens où ce changement de civilisation fondamental est imposé aux populations : « Avez-vous jamais voté pour décider de la forme du cyber-espace ? Les décisions prises loin des projecteurs par les designers du web signifient qu'Internet est aujourd'hui une zone libre sans loi qui érode la souveraineté de l'État, ignore les frontières, abolit la vie privée et expose peut-être la sécurité globale à un risque redoutable. »[816] L'historien poursuit :

> « […] Les données confiées à Facebook [sont] moissonnées par des tierces parties et utilisées pour manipuler des élections à travers le monde. »[817] « Coca-Cola, Amazon, Baidu et l'État sont tous engagés dans une course pour vous *hacker*, vous pirater. […] Sans doute avez-vous entendu dire que nous vivons à l'époque du piratage des ordinateurs, mais ce n'est guère qu'une moitié de la vérité. En vérité, nous sommes entrés dans l'ère du *hacking* des êtres humains. Dès maintenant, les algorithmes vous surveillent. »[818]

Quant au contrôle à proprement parler, il peut prendre la forme d'une surveillance généralisée – comme nous l'avons vu – et/ou d'une menace corporelle. Le cinéaste Cyril Dion met ainsi en garde : « Des hackers ont même réussi à pirater des pacemakers. Ce qui veut potentiellement dire que nous pourrions être 'débranchés'. Le moyen de contrôle et de répression ultime. »[819] Le réalisateur met ici en corrélation les deux « secteurs » majeurs de la numérisation dictatoriale : « l'infotech », dénoncé entre autres par Snowden, et la « biotech » – voie transhumaniste –, sur laquelle revient Harari :

---

815Harari Yuval Noah, « Conversation avec Natalie Portman ». Vidéo publiée le 04/10/2018 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=ledJBbRfH8g.

816Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 402.

817Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 104. À propos des bases de données constituées à partir des réseaux (a)sociaux (entre autres), voir notamment Orlowski Jeff, *The Social dilemma*, 2020.

818*Ibid.*, pp. 287-288.

819Dion Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 124.

> « Hommes et machines pourraient fusionner si complètement que les humains ne pourront survivre s'ils sont déconnectés du réseau. Ils seront connectés dès le ventre de leur mère. Si, par la suite, vous essayez de vous déconnecter, les compagnies d'assurances pourraient refuser de vous assurer, les entreprises de vous employer, et les services de santé de vous soigner. […] Le flux de *datas* allant de votre corps et de votre cerveau aux machines intelligentes *via* des capteurs biométriques, il deviendra facile aux sociétés et aux organismes publics de vous connaître, de vous manipuler et de prendre les décisions à votre place. […] L'autorité glissant des hommes aux algorithmes, nous ne verrons sans doute plus le monde tel un terrain de jeu où des individus autonomes s'efforcent de faire les bons choix. Nous pourrions plutôt percevoir tout l'univers comme un flux de données, voir dans les organismes à peine plus que des algorithmes biochimiques, et croire que la vocation cosmique de l'humanité est de créer un système de traitement des données qui englobe tout – puis de se fondre en lui. Nous devenons d'ores et déjà de minuscules puces dans un système géant de traitement de données que personne ne comprend vraiment. »[820]

Mais paradoxalement, cette « dictature totale » n'est pas ce qui m'effraie le plus. À vrai dire, il me semble que l'humanité n'aura pas à en souffrir très longtemps. Car si les choses continuent d'évoluer dans le sens du développement numérique, alors la destruction de la nature sera telle que nous nous serons exterminés *via* la technologie avant même d'avoir été réduits en esclavage par cette dernière. Il apparaît effectivement que notre transition numérique, non seulement n'est pas compatible avec la « transition écologique », mais contrarie – en prime – son avènement. Éloi Laurent se questionne et conjecture : « Comment expliquer la conjonction d'un présent phagocyté et d'un avenir en suspens ? L'explication que je propose est que la transition numérique constitue un obstacle croissant pour la transition écologique, de sorte que les horizons de la coopération sont doublement brouillés par la crise du présent et par celle de l'avenir. »[821]

Dans la foulée, l'économiste note : « L'imaginaire clé ici est que la transition numérique simplifie la vie et fluidifie les échanges, tandis que la transition écologique entrave l'économie et punit les individus. Ces deux idées devraient presque être inversées pour refléter la réalité. »[822] Car si le lien à la nature libère, la dépendance aux outils numériques (ordinateurs, téléphones...) opprime et abrutit l'être humain, qui en demande pourtant toujours davantage, le striatum étant friand des informations divulguées par les écrans. Éloi Laurent prétend ici que notre temps de « liberté attentionnelle »[823] et notre potentiel contemplatif sont dévorés par les « numérobjets », moyennant une théorie édifiante :

820 Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXIe siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, pp. 74-97.
821 Laurent Éloi, *L'Impasse collaborative*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2018, p. 145.
822 *Ibid.*, p. 179.
823 Voir ici Hitier Raphaël, *Génération écrans, génération malade ?*, 2020 et Reggio Godfrey, *Evidence*, 1995. Notons au passage que les cadres de la Silicon Valley – c'est-à-dire les humains à la pointe de l'innovation – refusent que les nourrices de leurs enfants laissent ces derniers passer du temps sur écran, les tablettes numériques ayant notamment été mises en circulation bien avant que des recherches scientifiques ne se soient prononcées quant à leur nocivité sur le développement. En d'autres termes, les membres de Google, Facebook, Apple ou encore Netflix sont – en général – parfaitement disposés à fabriquer et à vendre des objets numériques, mais pas à ce que leurs enfants y aient accès...

> « Fondamentalement, je pense qu'on s'est trompé de transition. […] Au début des années 1990, vous avez d'un côté le Sommet de la Terre de Rio et de l'autre l'invention des premiers moteurs de recherche. En 2007, vous avez d'un côté le prix Nobel à Al Gore et au GIEC et de l'autre le smartphone qui commence à envahir nos vies. À tous les embranchements, on s'est trompé de transition. On est en train de faire la transition numérique alors qu'on devrait faire la transition écologique. Et les deux sont de moins en moins conciliables. Et je pense que psychologiquement, la transition numérique est une fuite en avant devant la crise écologique. La raison pour laquelle on a choisi la transition numérique plutôt que la transition écologique, c'est fondamentalement parce qu'on ne se sent pas capable de faire la transition écologique. Et donc on prend la voie numérique en pensant que ça va résoudre les problèmes... Mais ça ne va pas résoudre les problèmes. Tout ce que ça fait, c'est qu'on est en train de numériser un monde qu'on est en train de détruire. »[824]

De plus, si le numérique supplante l'écologie sur le terrain cognitif, c'est également le cas de façon « physique », les serveurs dégageant énormément de chaleur et contribuant de fait au réchauffement climatique : « Le numérique représente aujourd'hui 2% des émissions mondiales de $CO_2$, soit autant que l'aviation civile. »[825] À ce propos, Sébastien Bohler nous livre une « anecdote » criminelle :

> « Avez-vous déjà entendu parler des bitcoins ? Il s'agit d'une monnaie virtuelle produite par de savants procédés monétaires à l'échelle de la planète. Eh bien, pour fabriquer cette monnaie virtuelle qui fait tourner la tête des spéculateurs depuis 2017, il faut faire fonctionner à plein régime des réseaux de serveurs numériques surpuissants qui dégagent d'immenses flux de chaleur. Pour gagner du rendement, on enfouit ces serveurs... dans le sol gelé de l'Islande, ce qui permet de mieux évacuer l'énergie thermique qu'ils dégagent. Et ce n'est pas un petit poêle à bois ou même une centrale nucléaire. Non. La consommation annuelle de ce réseau dépasse 30 térawatts-heure, c'est-à-dire l'équivalent de la production énergétique d'un pays comme la Hongrie ou l'Irlande. En clair, ces gigantesques radiateurs sont enfouis sous le cercle arctique à seule fin de tenir à jour, toutes les dix minutes en moyenne, l'existence d'une monnaie virtuelle. »[826]

Nous sombrons donc bien plutôt dans une transition numérique que nous ne nous élevons vers une transition écologique. La dictature libéro-capitaliste s'en réjouit, puisque le numérique – non content de permettre le contrôle d'êtres humains au gré d'une inquisition permanente... – contribue à générer toujours davantage de bénéfices pour les multinationales, qui sont dorénavant en capacité d'évaluer *et* de modifier (!) les comportements des consommateurs que nous sommes. Le règne de l'argent est total, tout comme la défaite de la vie.

---

824Laurent Éloi, « L'impasse collaborative : pour une véritable économie de la coopération », Librairie Mollat. Vidéo publiée le 02/12/2018 et disponible en ligne le 04/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=RrPFmO2LSr4.

825Bazin Anne & Passard Cédric (dir.), *Révolutions*, Atlande, Neuilly-sur-Seine, 2019, p. 162.

826Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019, p. 143.

**Scolie téléologique**

*« Inutile de chercher à remplacer la malveillance par la bienveillance : nous n'y parviendrons pas. Le moyen le plus efficace d'arriver à nos fins consisterait plutôt à remettre en cause l'institutionnalisation de la malveillance, qui donne lieu au militarisme, au matérialisme, au consumérisme et au sectarisme dont nous souffrons actuellement. En effet, s'il semble possible de lutter contre l'individualisme au niveau personnel, il est illusoire de penser l'emporter contre les grandes institutions qui font de la malveillance la pierre angulaire de leur système. Pourtant, c'est précisément à cet endroit, là où la malveillance est reine, que se joue actuellement l'avenir de l'humanité et de la nature. »*

Satish Kumar[827]

*« [Une méthode] pour aborder les dilemmes moraux à grande échelle consiste à tisser des théories du complot. Comment fonctionne l'économie globale ? Est-elle bonne ou mauvaise ? Tout cela est bien trop compliqué à saisir. Il est bien plus facile d'imaginer que vingt multimilliardaires tirent les ficelles en coulisses, contrôlent les médias et fomentent des guerres à seule fin de s'enrichir. C'est presque toujours un fantasme dénué de fondement. Le monde contemporain est trop compliqué – non seulement pour notre sens de la justice, mais aussi pour nos capacités managériales. Personne – y compris les multimilliardaires, la CIA, les francs-maçons et les Sages de Sion – ne comprend vraiment ce qui se passe dans le monde. Personne n'est donc capable de tirer les ficelles efficacement. »*

Yuval Noah Harari[828]

En relisant ce texte, certains de mes amis – que je remercie par ailleurs chaleureusement pour leur temps, leur dévouement et leurs précieux conseils – m'ont fait part de commentaires très différents – voire contradictoires – quant à mon analyse de la dictature libéro-capitaliste. Les uns pensaient que je ne mettais pas suffisamment l'accent sur la culpabilité des dominants de ce monde, les autres que je prêtais *a contrario* des intentions au système en place, en utilisant notamment des termes comme « manipulation », « orchestration » ou « instrumentalisation ». J'ai par conséquent décidé de rédiger cette « glose », à la dimension forcément ambivalente – comme en témoignent les deux déclarations notées ci-dessus – dans le but de clarifier ma pensée. Cette section du livre n'est donc pas essentielle en vue de comprendre l'argumentation globale, mais elle offre des éclairages sur la (ou les) façon(s) dont il est possible de percevoir le totalitarisme écocidaire et/ou de répondre à la question suivante : le crash du système « planète Terre » est-il *méthodiquement* planifié par certains d'entre nous ?

827Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), p. 169.
828Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXIe siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 249.

Pour débuter, il n'est pas rare que nous prêtions des intentions à des entités qui n'en sont *a priori* guère dotées... Il s'agit souvent de figures de style, comme lorsque Michel Onfray choisit le titre *La Vengeance du pangolin* pour son récent ouvrage consacré au Covid-19. Cependant, il peut aussi être question d'une véritable intentionnalité... Aymeric Caron écrit par exemple dans son livre intitulé *La revanche de la nature* :

> « […] Si nous acceptons de désigner par [nature] l'ensemble de ce qui existe sur cette Terre indépendamment des humains, alors il est légitime de prétendre que la nature prend actuellement une revanche contre nous. Elle nous montre les limites de ce qu'elle peut endurer de notre part. […] Les virus, comme les bactéries ou les prédateurs, sont des régulateurs du vivant. Ils assurent des équilibres écologiques. La tentation est grande d'imaginer qu'en s'attaquant aux 8 milliards d'humains qui ont colonisé l'ensemble de la planète en anéantissant la biodiversité, le SARS-CoV-2 agit comme un mécanisme de défense du vivant, une œuvre de rééquilibrage. »[829]

Gaïa aurait-elle réellement des souhaits ou des exigences ? Je laisse au lecteur le soin de trancher. Une autre question relative à la nature – au sens large – cristallise le clivage entre intentionnalité et stochasticité, à savoir celle des origines de l'être humain. Au regard du physicien Brandon Carter, le principe anthropique *faible* est l'idée que le hasard a permis l'émergence de la conscience dans notre univers, alors que le principe anthropique *fort* défend la thèse selon laquelle l'univers *devait* évoluer de telle sorte que la conscience et, par là même, les êtres humains apparaissent – et ce, alors que de nombreux autres animaux ont une conscience d'eux-mêmes et du monde... En clair, d'un côté, notre existence serait due à la « chance » – théorie à laquelle souscrivent de très nombreux philosophes et physiciens ; de l'autre, elle serait liée à une finalité créationniste – doctrine qui est parfois l'apanage de la religion... Or, aux yeux d'Aurélien Barrau, cette dernière possibilité est clairement surréaliste : « Penser que l'Univers dans son immensité irreprésentable et sa diversité extrême, fut dessiné pour la seule existence de l'humanité m'apparaît comme sidérant autant que consternant. »[830]

Quoi qu'il en soit, nous pourrions nous poser la même question concernant la dictature du capital : ses « actes » sont-ils le fruit d'un principe *intentionnel* faible ou fort ? Autrement dit, le totalitarisme financier détruit-il la vie sur Terre de façon hasardeuse ou de manière totalement délibérée ? À mon sens, il faut ici faire preuve de nuance. Certes, force est de constater que le banditisme démiurgique d'Elon Musk – dont les fusées symbolisent la phallocratie et dont les satellites sont la quintessence de la bêtise humaine – est bien réel. Mais pour autant, peut-on parler d'une dictature *volontairement* biocidaire ? Je crois plutôt que notre système permet/autorise plus qu'il ne fomente/manigance, tout simplement parce qu'il n'a pas de velléités particulières, à l'opposé des individus qui l'entretiennent.

829Caron Aymeric, *La Revanche de la nature*, Albin Michel, Paris, 2020, pp. 26-238.
830Barrau Aurélien, *De la vérité dans les sciences*, Dunod, Paris, 2016, p. 50.

Par commodité, il m'est plusieurs fois arrivé d'écrire que la dictature « organise » certaines choses. Mais il est, à mes yeux, évident que le système n'a pas d'intention et ne fait finalement que favoriser les dérives catastrophiques actuelles en permettant l'émergence d'individus, tels que les patrons des GAFAM[831], qui s'accaparent peu à peu le pouvoir. En clair, le modèle est néfaste car il permet à des personnes mal intentionnées de s'enrichir... tout en entretenant le système néfaste... qui permet à des personnes mal intentionnées de s'enrichir. La question est donc : combien d'individus – s'ils étaient à la place des êtres humains les plus riches du monde – ne feraient pas leur maximum pour conserver et faire fructifier leurs richesses ? Hormis les rares personnes capables de maîtriser les irrépressibles désirs de leur striatum, il me semble que beaucoup de monde ferait perdurer ce cercle vicieux. Pour résumer, si l'on entend par « dictature » le système économicopolitique, alors il est indiscutable que celle-ci est dépourvue d'intentions. En revanche, si ce terme désigne non seulement le système, mais aussi les humains qui le composent, alors des calculs sous-jacents tendent à maintenir et à accentuer les inégalités et, par conséquent – comme cela a été démontré plus haut –, la crise écologique.

D'où le concept d'État profond, récemment remis au goût du jour par Michel Onfray dans sa revue *Front populaire* et qui désigne une dictature au sens faible du terme, c'est-à-dire non incarnée par un individu en particulier (qui viendrait à prendre toutes les décisions). Le philosophe explique :

> « Je pense que l'État profond n'est pas national. C'est un État international. […] Je pense qu'il y a un projet de gouvernement planétaire […] : la gouvernance mondiale. Et l'État profond est l'instrument de la gouvernance mondiale. […] Il s'agit, tous les jours, non pas de faire de l'information, mais de la propagande. On fait la propagande pour un grand marché universel et planétaire avec pour horizon presque indépassable le transhumanisme. Voilà à quoi travaillent ces gens-là, c'est-à-dire à la réification de toute chose, […] parce que quand vous avez transformé les êtres en objets, vous pouvez les vendre, vous pouvez les louer, vous pouvez les réparer, vous pouvez faire des pièces détachées... […] Il y aura hélas un gouvernement des techniciens qui fera l'économie des peuples. Ce que veut l'État profond, c'est l'économie des peuples. Donc, c'est la propagande : 'obéissez'. »[832]

Nous pouvons être d'accord ou non avec cette théorie... mais s'il n'y a pour l'heure pas de véritable gouvernance mondiale, il y a en revanche indéniablement des intérêts convergents qui influencent – voire définissent – les politiques menées sur l'ensemble de la planète. Aussi Pierre Rabhi avance-t-il que « les pétroliers, les États et les entreprises semblent conjuguer leurs forces pour que jamais des solutions décisives ne puissent être envisagées »[833] sur le plan écologique.

831 Notons au passage qu'il existe – pour l'heure – une collaboration entre les cinq géants du Web puisque sur notre Mac (Apple) ou sur notre ordinateur (Microsoft), il est possible de chercher un objet sur Google, qui nous oriente dès lors vers un achat sur Amazon, tout en échangeant nos données avec Facebook *via* les – désormais inévitables – *cookies*.

832 Onfray Michel, « Pour cette gauche, si vous n'êtes plus productif, on vous détruit ». Interview accordée à André Bercoff sur Sud Radio. Vidéo publiée le 18/09/2020 et disponible en ligne le 23/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=iW4LyDdt_Xs.

833 Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 111.

L'économiste Thomas Porcher utilise de son côté le vocable d'« *establishment* » et déclare ainsi : « Depuis trente ans, dans tous les pays développés, le projet de l''establishment' – dirigeants, hauts fonctionnaires, représentants du grand patronat, élites intellectuelles et médiatiques – a été de mettre en place un modèle économique permettant à une minorité de récupérer une plus grande partie des richesses produites au détriment de la majorité d'entre nous. »[834] Même idée chez Jean Peyrelevade, qui critique au passage le désir « striatumique » d'enrichissement des actionnaires du monde entier :

> « […] Derrière les normes qui régissent de larges pans de notre existence, il n'y a plus d'institution politique visible, responsable, qui puisse être appréhendée. Elles sont le produit d'une activité anonyme, l'émanation de groupes professionnels, l'œuvre collective de consultants, d'experts, de gestionnaires dont les individualités sont interchangeables et la responsabilité insaisissable. […] [Les actionnaires] ne portent aucun signe distinctif. Ils sont de nationalités, de religions, de convictions politiques, de mœurs différentes. Chez eux, ni hiérarchie, ni structures, ni dirigeants. Leur tribu mondiale, sans chefs ni sorciers, n'est pas organisée en institution. Ce n'est même pas (du moins pas encore, mais cela viendra) une ONG un peu particulière vouée à la seule prospérité de ses adhérents, juste un ensemble flou, un simple groupe d'affinités et d'intérêts banalement plongé au sein de la société ordinaire. En Amérique, les citoyens de plus de cinquante ans représentent les deux tiers des actionnaires et détiennent 80% des actifs financiers du pays. Et de même, dans des proportions faiblement variables, en Europe ou au Japon. Une seule chose les rapproche par-delà les frontières : le désir d'enrichissement. À cela, rien d'illégal. »[835]

Bien que réticent vis-à-vis des thèses complotistes (comme le montre la citation mise en exergue), Yuval Noah Harari nous livre son analyse sur la situation actuelle : « L'empire mondial qui se forge sous nos yeux n'a pas à sa tête un État ou un groupe ethnique particulier. Comme l'Empire romain finissant, il est dirigé par une élite multi-ethnique et uni par une culture et des intérêts communs. À travers le monde, de plus en plus d'entrepreneurs, d'ingénieurs, d'experts, de chercheurs, d'avocats et de managers sont appelés à rejoindre l'empire. »[836] D'ailleurs, Cédric Biagini, Guillaume Carnino et Patrick Marcolini complètent avec autant de fatalisme que de lucidité : « Nulle conspiration derrière tout cela : simplement la domination ordinaire et anonyme de cohortes d'administrateurs, d'experts, de spécialistes, d'analystes, de managers, de communicants, etc., tous préoccupés d'assurer la bonne marche du système sans se poser la question des fins qui sont poursuivies. »[837]

Cela posé, on ne peut occulter que certains versants de la crise écologique sont liés à des complots de grande envergure... Avant d'entrer dans les détails, il me faut ici citer le politologue Pierre-André Taguieff, pour qui les théories conspirationnistes ne sont pas systématiquement à discréditer :

834Porcher Thomas, *Les Délaissés*, Fayard, Paris, 2020, pp. 209-210.
835Peyrelevade Jean, *Le Capitalisme total*, Seuil, Paris, 2005, pp. 45-83.
836Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 246.
837Biagini Cédric, Carnino Guillaume & Marcolini Patrick, *Radicalité*, L'échappée, Montreuil, 2013, p. 15.

> « […] Ce n'est pas parce que des esprits authentiquement paranoïaques ou fanatiques dénoncent des complots imaginaires qu'aucun complot n'a jamais été ourdi. [Par voie de conséquence,] l'existence des complots imaginaires ne devrait pas faire oublier celle des complots réels, qui peuvent être dénoncés même par des individus étiquetés complotistes. Il en va ainsi par exemple de la révélation en juin 2013, sur la base des documents fournis par Edward Snowden, du vaste complot de mise sur écoute extrajudiciaire de citoyens et de gouvernements par la NSA. La première règle que devrait suivre tout critique des croyances complotistes, s'il est intellectuellement honnête, est la règle d'autolimitation du regard soupçonneux. »[838]

En clair, la posture intellectuelle consistant à prétendre qu'il n'y a *jamais* de complot est tout aussi dogmatique et dangereuse que celle revenant à adhérer à des conspirations invraisemblables, même si nous avons parfois tendance à l'oublier... Au-delà de l'affaire Snowden évoquée par le sociologue, Vandana Shiva écrit : « La même action peut être vue comme un plan économique, une stratégie ou un complot. Selon que vous en êtes l'instigateur ou non, la vision est différente. Mais une chose est sûre : nous assistons à une stratégie d'accaparement des ressources de la Terre pour faire des profits aux dépens de la nature et de la société. Or, chaque fois que les biens communs sont menacés, la paix l'est aussi. »[839] L'écoféministe décrit ici la machination relative à la privatisation des semences :

> « Une information a […] bouleversé ma vie [en 1987]. Elle m'est parvenue loin des grands lieux de pouvoirs et des cercles médiatiques, lors de mon séjour dans un petit village de Haute-Savoie : Bogève. J'assistais alors à un séminaire organisé par une fondation suédoise. Il réunissait une trentaine d'intervenants venus de dix-neuf pays différents (chercheurs, représentants d'entreprises, d'associations, etc.) pour aborder l'impact des biotechnologies sur la santé et l'environnement dans le Tiers-Monde. Il s'agissait du tout premier débat sur les modifications génétiques et les brevets sur le vivant. Les industriels – bien moins suspectés qu'aujourd'hui – ont évoqué sans complexe la stratégie qu'ils échafaudaient pour développer les OGM et prendre le contrôle des semences grâce au 'brevetage du vivant'. Les représentants de l'industrie pensaient être trop petits parce que trop nombreux. Leur projet consistait donc à se regrouper et grossir pour, en dix ans, n'être plus que cinq grands groupes. Ils avaient compris que ceux qui auraient le plus de brevets domineraient ce marché. Tout ce à quoi nous assistons aujourd'hui a donc été soigneusement planifié, jusque dans les moindres détails, y compris la création de l'OMC pour protéger leurs intérêts et les accords sur la commercialisation des droits sur la propriété intellectuelle. Les prévisions effectuées lors de cette rencontre se sont toutes réalisées. Les laboratoires se sont regroupés et Monsanto a acheté quasiment tous les semenciers du monde. Ce jour-là, j'ai compris qu'il s'agissait d'une dictature prenant le contrôle de toutes les formes de vie, et que les petits producteurs étaient directement menacés. »[840]

838 Taguieff Pierre-André, « Les complotistes ont-ils toujours tort ? », *Front populaire*, n°2, « L'État profond », 2020, pp. 101-103.
839 Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 163.
840 *Ibid.*, p. 104.

Mentionnant les « objectifs »[841] des « dictateurs milliardaires »[842], la militante poursuit :

> « On évoque la guerre pour désigner des champs de bataille comme la Syrie, la Libye, l'Ukraine, l'Irak ou l'Afghanistan. Pourtant, la plus grande guerre qui sévit actuellement est celle qui est menée contre notre planète. Quelques multinationales cherchent à contrôler les ressources de la Terre au mépris des limites éthiques et écologiques les plus élémentaires. Notre eau, nos gènes, nos cellules, nos organes, nos connaissances, notre culture et notre avenir sont directement menacés comme sur un champ de bataille traditionnel. »[843]

En d'autres termes, au-delà des incontestables aspects belliqueux, ce sont bel et bien les *stratégies* des plus puissants d'entre nous qui détruisent notre monde – et ce, bien que nous les soutenions, que ce soit par la production ou par la consommation, comme je l'ai déjà montré plus haut. En somme : « […] 1% des Terriens contrôlent les richesses et le pouvoir et peuvent ainsi détruire la planète et nos vies à tous sans être tenus pour responsables de leurs actions ni devoir en rendre compte grâce aux astucieux subterfuges qu'ils ont trouvés. »[844] Difficile de nier une certaine dose d'intentionnalité après avoir lu Shiva. Hervé Kempf abonde : « Le cercle le plus fameux de l'oligarchie mondiale est le Forum économique mondial, qui se tient chaque année à Davos, en Suisse. »[845] Le journaliste cite alors un article issu du magazine *Time* : « Les hommes et les femmes de Davos partagent au moins une conviction : la globalisation, la circulation libre de flots de capital, de travail et de technologie à travers les frontières est bienvenue et inévitable. Ils voient le monde comme un marché vaste et interconnecté dans lequel les firmes multinationales cherchent l'endroit le plus avantageux pour acheter, produire et vendre leurs biens et services. »[846] Là encore, aucun « conspirationnisme », mais uniquement des faits caractéristiques de la nébuleuse autoritaire et oppressive.

Afin de clôturer cette section, si je reconnais aisément que le capitalisme présente des avantages – par rapport à d'autres systèmes économicopolitiques –, j'observe qu'il permet l'émergence et le règne d'individus sans scrupule, prêts à sacrifier les autres êtres vivants et l'avenir de leurs propres enfants dans le but d'optimiser leur confort... Quel est donc le problème-source ? D'aucuns diront qu'il s'agit du mariage entre le capital et le striatum, mais ce dernier n'est-il pas plutôt à l'origine du système ? Dès lors, qui est coupable ? Le capitalisme ? Les hommes ? En d'autres termes... la poule ou l'œuf ? Étant « quantique » sur cette question, je crois que c'est peut-être un peu des deux. Mais, par-dessus tout, je m'en moque. Car quoi qu'il en soit, l'urgence de la situation nous oblige à changer de modèle et à nous inspirer d'autres cultures en vue de nous départir de notre rapport de prédation au réel.

841 Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 164.
842 Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 12.
843 Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 161.
844 Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 11.
845 Kempf Hervé, *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, Paris, 2011, p. 38.
846 *Ibid.*, p. 39.

**« The Grid », l'origine de tous les maux**

Pourquoi des entreprises vont-elles jusqu'à proposer « près de 100.000 dollars »[847] à des individus pour installer des puits de forage sur leur terrain en négligeant la nocivité du gaz qu'elles extraient ? Pourquoi « des millions d'années d'évolution [ont-elles été] anéanties en quelques décennies »[848] ? Pourquoi, en 1923, l'agricultrice Celia Steele décida-t-elle de mener une expérimentation en élevant, non plus 50 poulets mais 500, puis 1000 en 1924 et 10.000 en 1925[849], créant ainsi l'élevage intensif ? Pourquoi, « autour du Pôle Nord, la banquise a[-t-elle] perdu 30% de sa surface en 30 ans »[850] ? Pourquoi, chaque jour, « produit[-on] 240.000 voitures et annihile[-t-on] 400 espèces vivantes »[851] ? Pourquoi utilise-t-on d'énormes quantités « d'énergies non renouvelables […] dans les agrosystèmes intensifs, le travail mécanique, la synthèse de fertilisants [ainsi que] la lutte contre les compétiteurs, prédateurs et parasites »[852] ? Pourquoi « presque toutes les centrales nucléaires du monde » sont-elles toujours vulnérables à une éventuelle attaque terroriste[853] ? Pourquoi, malgré de très nombreux accidents mortels, des animaux tels que les orques sont-ils gardés captifs et exposés à l'occasion de parades organisées par des parcs aquatiques ?[854] Pourquoi la consommation de nourriture carnée est-elle globalement encouragée[855] alors que chaque personne pourrait « économiser quotidiennement 4164 litres d'eau, 20 kg de céréales, 2,78 m² de terrains boisés, 9 kg de $CO_2$ et la vie d'un animal »[856] en adoptant un régime végétalien ? Pourquoi l'Europe se montre-t-elle capable d'importer « 90% de son soja afin de nourrir son cheptel »[857] tout en brûlant « dans le même temps du maïs et du blé pour produire de l'électricité », et ce, alors que la « surface de forêt vierge rasée au Brésil » en 30 ans – et dédiée uniquement à la production de soja – équivaut aux superficies de la France et du Portugal réunies ? Pourquoi de grandes sociétés mondiales propagent-elles volontairement l'idée que « l'eau en bouteille [reste] le produit le plus responsable au monde du point de vue environnemental »[858] ? Pourquoi certains médecins conseillaient-ils aux citoyens de fumer des cigarettes jusque dans les années 1960, notamment au sein de publicités ?[859] Pourquoi ne pouvons-nous « aller nulle part sans être soumis au marketing »[860], aux multiples panneaux publicitaires et/ou au fameux « placement de produit » ? Pourquoi quantité de gouvernements laissent-ils certains « brutaliser des écosystèmes et

847Dans Fox Josh, *Gasland*, 2010.
848Dans Cluzaud Jacques & Perrin Jacques, *Océans*, 2010.
849Dans Quinn Christopher Dillon, *Eating animals*, 2018.
850Dans Arthus-Bertrand Yann, *Home*, 2009.
851Dans Courchamp Franck & Mizrahi Laurent, *Une Espèce à* part, 2018.
852Dans De la Bouëre Joseph, *Les Ecosystèmes*, 2009.
853Dans Guéret Éric, *Sécurité nucléaire : le grand mensonge*, 2017.
854Dans Cowperthwaite Gabriela, *Blackfish*, 2013. Voir aussi Chisholm Suzanne & Parfit Michael, *The Whale*, 2011.
855Dans Andersen Kip & Kuhn Keegan, *What the Health*, 2017.
856Dans Andersen Kip & Kuhn Keegan, *Cowspiracy*, 2014. Sur les nombreux bienfaits sanitaires du végétalisme, voir aussi *Live and let live* (Pierschel Marc, 2013) et *Vegan : everyday* stories (Lacey Glenn Scott, 2016) notamment.
857Dans Wagenhofer Erwin, *We feed the world*, 2005.
858Dans Fox Louis, *The Story of bottled water*, 2010. L'entreprise dont il est en l'occurrence question est Nestlé. Sur le même thème, voir *The Story of microbeads* (Fox Louis, 2015) et *The Story of microfibers* (DeLuna Ruben, 2017).
859Dans Guggenheim Davis, *An Inconvenient truth*, 2006.
860Dans Spurlock Morgan, *Super cash me*, 2011.

l'environnement » *via* les « Organismes Génétiquement Modifiés » et l'agriculture intensive, ce qui génère de « véritables déséquilibres écologiques »[861] ? Pourquoi « 87226 poulets, 1268 dindes, 4206 canards, 2837 cochons, 545 bovins, 946 moutons [et] 1970 lapins »[862] sont-ils tués chaque *minute* (!) dans le monde ? Pourquoi laissons-nous « les déserts, [lesquels] occupent un tiers de la surface terrestre, [gagner] chaque jour du terrain »[863] ? Pourquoi de très nombreux agriculteurs se sentent-ils « comme des esclaves pour des compagnies » qui visent toujours à produire « plus vite, plus gras, plus gros et moins cher », tout en n'ayant absolument pas « à vivre avec les conséquences de leurs décisions »[864] ? Pourquoi « 99% des choses produites, transportées et consommées [en Amérique du Nord sont-elles] jetées dans les six mois »[865] qui suivent leur achat par des particuliers ? Pourquoi des gouvernements autorisent-ils des banques à spéculer – au risque de générer une crise financière – pour permettre à des individus d'enregistrer « d'énormes profits au détriment des citoyens »[866] ? Pourquoi « 23.000 dauphins et marsouins sont[-ils] tués chaque année au Japon »[867] ? Pourquoi des sociétés ferment-elles « des usines alors qu'elles [font] des milliards de bénéfices »[868] ? Pourquoi « tous les libéraux du monde pensent[-ils] qu'il faut ouvrir les barrières pour les biens, l'argent et les services [mais en aucun cas] quand il s'agit des hommes »[869] ? « Pourquoi les fabricants de produits cosmétiques utilisent-ils des produits toxiques […] sans se soucier des impacts sur la santé humaine ? »[870] Pourquoi nos enfants constituent-ils « la première génération de l'ère moderne à être en moins bonne santé que celle de leurs parents »[871], en majeure partie à cause des pesticides, alors que nous savons pertinemment que « cultiver l'ensemble des terres arables du monde selon les préceptes de l'agriculture BIO permettrait de nourrir l'humanité »[872] ? Pourquoi les gens « qui contrôlent le crédit d'une nation dirigent[-ils] la politique du gouvernement et tiennent[-ils] dans le creux de leurs mains la destinée de [son] peuple »[873] ? Pourquoi sommes-nous en train d'« épuiser l'océan avant même qu'il n'ait révélé ses secrets »[874] ? Pourquoi existe-t-il un « marché des droits à polluer » permettant à certains pays d'acheter des « crédits carbone » à d'autres ?[875] Pourquoi continuons-nous à vendre –

861Dans Girault Pablo & Kruger Thierry, *La Possibilité d'être humain*, 2013.
862Caron Aymeric, *No steak*, Fayard, Paris, 2013, p. 29. L'auteur s'appuie ici sur *The Animal Kill Counter*, qui se fonde lui-même sur les chiffres de la FAO (l'organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture).
863Dans Fothergill Alastair & Linfield Mark, *Earth*, 2007.
864Dans Kenner Robert, *Food, Inc.*, 2008.
865Dans Fox Louis, *The Story of stuff*, 2007. Dans ce court-métrage, l'activiste Annie Leonard s'exclame par ailleurs – en vue de dénoncer le modèle consumériste : « Recycler n'est pas suffisant. Recycler ne sera jamais suffisant. »
866Dans Ferguson Charles, *Inside job*, 2010.
867Dans Psihoyos Louis, *The Cove*, 2009.
868Dans Moore Michael, *Roger and me*, 1989. Voir également Moore Michael, *The Big one*, 1998.
869Dans Wagenhofer Erwin, *Let's make money*, 2008.
870Dans Fox Louis, *The Story of cosmetics*, 2010.
871Dans Jaud Jean-Paul, *Nos enfants nous accuseront*, 2009.
872Selon le rapport du 03/05/2007 de la FAO cité dans *Nos enfants nous accuseront* (Jaud Jean-Paul, 2009).
873Dans Grignon Paul, *L'Argent dette*, 2006. Notons que la phrase en question a été prononcée par Reginald McKenna, ancien président du conseil d'administration de la Midlands Bank of England.
874Dans Byatt Andy & Fothergill Alastair, *Deep blue*, 2004. À ce sujet, voir aussi Fothergill Alastair & Keith Scholey, *Dolphin reef*, 2018.
875Dans Fox Louis, *The Story of cap and trade*, 2009.

et donc à produire... – « un million de bouteilles en plastique chaque *minute* (!) »[876], alors que ces dernières sont susceptibles de polluer sols et eaux et d'affecter très fortement les vivants pendant des « centaines d'années » avant de se décomposer ? Pourquoi, en 2005, en France, « 90% des rivières [et] 58% des eaux souterraines [étaient-elles] contaminées par les pesticides » alors même qu'il est dès aujourd'hui parfaitement possible de mettre en place « une agriculture performante sur le plan économique, qui nourrit son homme et qui respecte l'environnement [en cultivant] des produits de qualité »[877] ? Pourquoi, « il y a 50 ans, 450.000 lions vivaient[-ils sur la Terre, tandis qu']il n'en reste aujourd'hui qu'une vingtaine de milliers »[878] ? Pourquoi la majorité de nos objets électroniques sont-ils très « compliqués à mettre à jour, facilement cassables et presque impossibles à réparer », et ce, au point de générer plus de 25 millions de tonnes d'« e-déchets » envoyés notamment en Chine, en Inde et/ou au Nigeria chaque année ?[879] Pourquoi « avec la surpêche, [capture-t-on] plus de poissons qu'il ne s'en reproduit »[880] ? Pourquoi consommons-nous encore des produits en plastique, de sorte que « la quantité de plastique produite depuis le début de l'âge du plastique suffirait à [en] recouvrir la Terre de six couches », et en sachant que « le bisphénol A peut détruire des cellules, bouleverse le fonctionnement des hormones » et que « nous en mangeons, nous en buvons, [et qu']il pénètre notre peau »[881] ? « Pourquoi existe-t-il toujours assez d'argent pour 'l'économie dinosaure', [autrement dit pour le pétrole, l'armée, les corporations et les banques,] et non pour bâtir un meilleur avenir ? »[882] Pourquoi a-t-on laissé « les sols [perdre] 90% de leur activité biologique en 50 ans » en sachant que « ce sont les mêmes entreprises qui font les engrais chimiques, les pesticides et les médicaments »[883] ? Pourquoi, « selon un rapport du WWF (datant de 2006) et les estimations de la CITES, le trafic de la faune sauvage concerne[-t-il] chaque année 50.000 singes, entre 640.000 et 2 millions de reptiles, 1,5 million d'oiseaux, 3 millions de tortues et 350 millions de poissons d'aquarium »[884] ? Pourquoi, « pendant des siècles, [avons-nous voulu] traiter la Nature comme une bête qu'on doit dompter, plier à notre volonté », comme si la croissance était « ce qui se rapproche le plus d'une déesse à échelle mondiale »[885] ? Pourquoi extrayons-nous du gaz de schiste en sachant pourtant que « la fracturation hydraulique nécessite de grandes quantités d'eau », lesquelles ramènent « métaux lourds et éléments

876Dans Roberts James, *A Plastic wave*, 2018.

877Dans Crozas Michel, *Pesticides... non merci !*, 2005. Sur ce thème, les documentaires de Marie-Monique Robin *Le Monde selon Monsanto* (2008) et *Les Moissons du futur* (2012) sont particulièrement édifiants. Il y est montré, par des experts en agroécologie (Olivier De Schutter et Marc Dufumier notamment), que contrairement aux mensonges propagés par les industries agrochimiques, non seulement une agriculture sans pesticide pourrait nourrir l'humanité, mais aussi que c'est en partie à cause de ces derniers que des gens meurent actuellement de faim sur notre planète.

878Dans Joubert Dereck, *The Last lions*, 2011.

879Dans Fox Louis, *The Story of electronics*, 2011.

880Dans Cadrin-Rossignol Iolande, *La Terre vue du cœur*, 2019.

881Dans Boote Werner, *Plastic planet*, 2009.

882Dans Fox Louis, *The Story of broke*, 2011.

883Dans Sarrazin Olivier, *Bio-attitude sans béatitude*, 2006.

884Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 214.

885Dans Lewis Avi, *This changes everything*, 2015.

radioactifs » et génèrent « des tremblements de terre »[886] ? Pourquoi, sur le plan industriel, vivons-nous à l'époque du « tout délocalisable au moindre coût »[887] ? Pourquoi « la politique de subvention agricole des pays riches [ruine-t-elle] les agriculteurs des pays pauvres », – en mettant notamment l'accent sur des « programmes de production des agrocarburants » comme l'éthanol, et – alors même que cette « production se fait aux dépens de la satisfaction des besoins alimentaires »[888] ? Pourquoi « l'économie américaine, endettée mais en pleine croissance, [peut-elle agir] comme un aimant pour l'épargne mondiale, [attirant l'investissement de gros capitaux étrangers et] faisant peser des risques financiers sur l'ensemble de la planète »[889] ? Pourquoi crée-t-on de manière tout à fait délibérée chez les pauvres « la capacité de consommer en autorisant l'accès au crédit » afin de faire des dettes de ces derniers le « moteur de la croissance mondiale »[890] ? Pourquoi continuons-nous de polluer nos villes, *via* les usines, les voitures et autres, alors que l'Organisation Mondiale de la Santé considère « les particules fines [comme] une substance cancérogène majeure »[891] ? Pourquoi, actuellement, de nombreuses entreprises ont-elles secrètement la possibilité de souscrire des polices d'assurance leur permettant de « tirer profit de la mort des employés » au point que ceux-ci soient « plus intéressants morts que vivants »[892] ? Pourquoi les industries agrochimiques font-elles en sorte que « la définition des perturbateurs endocriniens soit aussi limitée que possible »[893] ? Pourquoi « faute d'inventer des médicaments nouveaux […] pour les vraies maladies qui frappent toute l'humanité […], l'industrie pharmaceutique invente[-t-elle] des maladies qui n'existent pas et pour lesquelles elle propose des médicaments sans aucune efficacité »[894] ? Pourquoi « au cours des 50 dernières années, les aliments que nous consommons au quotidien [auraient-ils] perdu jusqu'à 75% de leur valeur nutritive, […] nous [rassasiant sans nous apporter] les éléments dont notre corps a besoin »[895] ? Pourquoi « partout en Europe, en Amérique du Nord et même en Chine, plus aucune abeille ne peut[-elle] survivre sans médicaments »[896], les résidus de ces derniers terminant dans les miels en compagnie des pesticides ? Pourquoi « le management est[-il devenu] un instrument comparable à l'armée », dans le sens où « il entraîne les individus selon la logique des quatre fonctions qui, jadis, résumaient la tâche militaire : organiser, coordonner, commander, contrôler »[897] ? Pourquoi dans les pays riches, en 50 ans, « notre bol alimentaire est[-il] passé de 2200 calories à 3000 calories », en majeure partie à cause du sucre,

886Dans Nisic Hervé & Stoeber Pierre, *La Tentation du schiste*, 2016. Voir aussi Kowalski Lech, *Drill baby drill*, 2013. La « forte contamination des eaux usées » et les « cancers » dus à l'inhalation de la silice y sont notamment évoqués.
887Dans Perret Gilles, *Ma mondialisation*, 2006.
888Dans Billy Yves & Prost Richard, *Vers un crash alimentaire*, 2008.
889Dans Delesalle Laure, *États-Unis, la richesse à crédit*, 2007.
890Dans Tan Shuchen, *Les Pauvres, une clientèle de choix*, 2008.
891Dans Jing Chai, *Under the dome*, 2015.
892Dans Moore Michael, *Capitalism : a love story*, 2009.
893Dans Horel Stéphane, *Endoc(t)rinement*, 2014.
894Dans Borch-Jacobsen Mikkel & Georget Anne, *Maladies à vendre*, 2011.
895Dans Joulin Maëlle, *Manger plus pour se nourrir moins*, 2015. Sur ce thème, voir également Jones Troy, *Overfed & undernourished*, 2014.
896Dans Imhoof Markus, *More than honey*, 2013.
897Dans Caillat Gérald, *Dominium mundi, l'empire du management*, 2007.

dont la « consommation mondiale a triplé »[898] en 30 ans ? Pourquoi « la priorité [lors de la création d'un médicament, est-elle] la régulation du marché et la santé des firmes pharmaceutiques, et pas la santé des gens »[899] ? Pourquoi « alors que [notre espèce] a inventé plein de machines pour gagner du temps, [y a-t-il] tant de gens qui disent qu'ils manquent de temps »[900] ? « Pourquoi, au beau milieu de cette richesse sans aucun précédent, nos sociétés sont-elles assaillies par [une aussi inquiétante] combinaison de problèmes sociaux ? Pourquoi tant de dépressions, tant d'anxiété ? Pourquoi tant de dépendance aux drogues et à l'alcool ? Pourquoi la violence est-elle si répandue ? »[901] Pourquoi la population humaine « qui augmente toujours consomme[-t-elle] de plus en plus de viande » sachant qu'il « faut 15 fois plus d'eau pour produire un kilo de bœuf que pour produire un kilo de céréales » et que dans le même temps, « manquer d'eau [est] la hantise de millions et de millions d'humains sur la planète », au point que « 4000 enfants meurent […] chaque jour à cause d'une eau insalubre »[902] ? Pourquoi « 89% des spots publicitaires [destinés aux enfants portent-ils] sur des produits trop gras, trop salés, trop sucrés »[903] ? Pourquoi la « mode éphémère » – ou « *fast fashion* » – fait-elle évoluer l'industrie textile mondialisée « vers un moyen de production qui ne se soucie que des intérêts des grandes entreprises », au point de négliger « les mesures de sécurité » ainsi que la santé des salariés, ce qui tend par ailleurs à faire de la mode « la deuxième industrie la plus polluante sur Terre »[904] ? Pourquoi « l'Organisation Mondiale du Commerce [condamne-t-elle des] productions locales »[905] ? Pourquoi nous est-il possible « d'acheter maintenant et de payer plus tard » suivant les promesses de « crédits sans fin qui nous conduisent sur le chemin de la dette éternelle »[906] ? Pourquoi « la plupart des publications scientifiques qui […] affirment qu'il n'existe aucun lien de cause à effet entre le sucre et les maladies métaboliques [comme le diabète par exemple, sont-elles] justement financées par l'industrie du sucre »[907] ? Pourquoi la célèbre « obsolescence programmée détermine[-t-elle] nos vies depuis les années 20, [période où] les fabricants commencèrent à raccourcir la durée de vie des produits pour accroître la demande du consommateur »[908] ? Pourquoi persévérons-nous sur le même système alors que celui-ci « est cassé, ne délivre pas la justice, […] la protection environnementale,

898Dans Burkel Rémy & Deleule Sylvie, *De la drogue dans nos assiettes ?*, 2014. Sur les liens entre consommation de sucre et obésité, voir également Soechtig Stephanie, *Fed up*, 2014.

899Dans Horel Stéphane, Redolfi Annick & Rossigneux Brigitte, *Les Médicamenteurs*, 2008. Voir aussi Ridberg Ronit, *Big bucks, big pharma*, 2006 ainsi que Hermann Luc & Lasko Claire, *Big pharma : labos tout-puissants*, 2018, dans lequel il est question de Novartis, Roche, Sanofi, Pfizer et Johnson & Johnson, qui « contrôlent la majeure partie de la fabrication de médicaments ».

900Dans Vernet Gilles, *Tout s'accélère*, 2017.

901Pickett Kate & Wilkinson Richard, *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*, Les petits matins, Paris, 2013 (2010), p. 406.

902Dans Arthus-Bertrand Yann, *La Soif du monde*, 2012.

903Dans Horel Stéphane & Rossigneux Brigitte, *Les Alimenteurs*, 2012.

904Dans Morgan Andrew, *The True cost*, 2015.

905Dans Rouaud Christian, *Tous au Larzac*, 2011.

906Dans VanAlkemade Rob, *What would Jesus buy ?*, 2007. Le film traite en particulier des achats ayant lieu pendant la période de Noël aux États-Unis et met par là même en relief une certaine filiation entre christianisme et capitalisme.

907Dans Gameau Damon, *That sugar film*, 2014.

908Dans Dannoritzer Cosima, *The Light bulb conspiracy*, 2010.

[…] les droits de l'Homme, […] et ne le pourra pas »[909] davantage à l'avenir ? Pourquoi une faillite d'entreprise peut-elle contraindre « 20.000 employés à perdre leur emploi » alors que dans le même temps, les dirigeants de cette société reçoivent « des bonus à hauteur de 55 millions de dollars »[910] ? Pourquoi est-il possible de faire « beaucoup de profit [en réalisant] des reportages [sur] des enfants mal nourris [et] des femmes violées »[911], alors que ces personnes ont besoin d'une aide financière ? Pourquoi « cinquante millions d'Américains ne mangent[-ils] pas à leur faim dans un pays qui a de la nourriture en quantités largement suffisantes »[912] ? Pourquoi le fait d'annoncer que « des preuves suggèrent une influence humaine sur le climat global »[913] et sur son réchauffement entraîne-t-il des insultes et/ou des menaces à l'encontre des scientifiques ? Pourquoi la surpêche est-elle très souvent pratiquée alors qu'elle contribue largement à « détruire les récifs » coralliens en tuant les « poissons [qui] protègent les coraux », ce qui place les habitants de « presque toutes les côtes tropicales » du monde sous la menace des « mers violentes »[914] ? Pourquoi certains gouvernements continuent-ils à « donner des subventions aux compagnies pétrolières » en sachant que cette source d'énergie « nous conduit droit au désastre »[915] ? Pourquoi le commerce des nourritures d'origine animale prospère-t-il alors que, depuis des décennies, « un très grand nombre de chercheurs clament qu'en éliminant [ces produits] de notre alimentation, nous pouvons prévenir et dans certains cas inverser plusieurs de nos pires maladies »[916], dont le cancer ? Pourquoi des millions d'humains, dont des orphelins, « vivent[-ils] avec moins d'un dollar par jour » et se retrouvent-ils « en dehors de nos radars, [souffrant] de l'inaction d'un monde qui promet de les aider mais qui ne fait rien en réalité »[917] ? Pourquoi avons-nous « tellement chassé la baleine à bosse qu'elle a presque disparu de la surface du globe, comme la loutre de mer »[918] ? Pourquoi des restaurants « *All you can eat* » organisent-ils des « challenges » et des « concours » dans lesquels des « gros mangeurs » se forcent à ingérer des dizaines d'assiettes quand – dans le même temps – un enfant meurt de faim toutes les six secondes sur notre planète ?[919] Pourquoi des « peuples autochtones » subissent-ils un « déni d'existence », ne recevant aucune aide

909Dans Amorim Joao, *2012 : time for change*, 2010.

910Dans Gibney Alex, *Enron : the smartest guys in the room*, 2010.

911Dans Martens Renzo, *Enjoy poverty*, 2008. Un journaliste explique par suite : « Quand vous faites un documentaire et qu'il peut passer aux informations, si c'est rentable, alors vous pouvez gagner 300 dollars par histoire 'utilisée'. Et ces histoires durent habituellement une minute trente. Mais malheureusement les seules histoires qui intéressent sont celles qui racontent quelque chose de négatif. Donc cela doit relayer un désastre, une crise humanitaire ou des gens qui meurent. Mais s'il y a un beau carnaval, ça ne nous intéresse pas. C'est l'offre et la demande. C'est un marché. »

912Dans Jacobson Kristi & Silverbush Lori, *A Place at the table*, 2012.

913Dans Kenner Robert, *Merchants of doubt*, 2014. Des scientifiques ont reçu ces courriels : « Pauvre merde arrogante, j'espère que tu vas crever pendu par le cou. » « Rien ne me ferait plus plaisir que de te tabasser […]. » « Va mourir. »

914Dans MacGillivray Greg, *Coral reef adventure*, 2003.

915Dans Jandak Wood James, *Crude impact*, 2006. Il y est notamment dévoilé que « le gouvernement des USA a donné des subventions aux compagnies pétrolières à hauteur de 2 à 5 millions de dollars en 2005, [année pendant laquelle] les trois plus grandes compagnies pétrolières des USA ont enregistré des profits de 63,7 milliards de dollars, ce qui revient à 7 millions de dollars de profit par heure. »

916Dans Fulkerson Lee, *Forks over knives*, 2013. Le film insiste aussi sur la dangerosité des aliments transformés.

917Dans Rissman Nathan, *I am because we are*, 2008.

918Dans MacGillivray Greg, *The Living sea*, 1995.

919Dans Mosse Andy, *The 2.000.000 calorie buffet*, 2017. Voir également Sebak Rick, *A Hot dog program*, 1996, ainsi que Aklil Myriam, *Les Obèses, le big business*, 2016 et Engfehr Kurt, *The Kids menu*, 2016.

et se faisant « voler [leur] appartenance [à] la nature »[920] ? Pourquoi des hommes, des femmes et de très jeunes enfants sont-ils encore aujourd'hui contraints de risquer leur vie de façon quotidienne en travaillant dans des mines ?[921] Pourquoi la propagande selon laquelle les protéines animales rendent plus fort est-elle si répandue alors même que de très grands sportifs reconnaissent que leur « niveau d'énergie a incroyablement augmenté »[922] depuis qu'ils sont devenus végétaliens ? Pourquoi utilise-t-on, dans les pays riches, des téléphones « contenant des minéraux [dont le commerce] finance des guerres » et entraîne ainsi la mort de « millions de personnes »[923] dans plusieurs pays d'Afrique ? Pourquoi organise-t-on des « simulacres de rapports sexuels » entre des taureaux et des bœufs afin de « recueillir une semence [permettant de] féconder [plusieurs] femelles » et avant que les petits veaux, « à peine mis au monde, [ne soient] aussitôt arrachés à [leur] mère »[924] ? Pourquoi « jamais depuis 10.000 ans notre climat n'a[-t-il] changé aussi vite », ce qui aboutit immanquablement au fait que « les catastrophes naturelles se multiplient »[925] ? Pourquoi « de gros chalutiers [associés à des] spéculateurs à court terme [détruisent-ils] des écosystèmes encore intacts »[926] ? Pourquoi, alors que « la ressource minérale est par définition publique », certains gouvernements signent-ils des accords prenant la forme d'un « vandalisme corporatif »[927] ? Pourquoi « l'industrie de l'emballage prétend[-elle] que notre quotidien serait invivable sans elle » quand on sait que « les déchets sont partout, en croissance permanente », que « chaque année, nous jetons 200 milliards de bouteilles en plastique, 58 milliards de gobelets et des milliards de sacs plastiques » et qu'on trouve à l'heure actuelle « six fois plus de plastique que de zooplancton dans l'océan »[928] ? Pourquoi « chaque jour, [des médias cherchent-ils] à captiver, désorienter, distraire et contrôler » leur public, notamment en générant de multiples « relations parasociales » et autres « célébrités pernicieuses »[929] ? Pourquoi continue-t-on à épandre des pesticides sur les cultures, en sachant que ces derniers « sont à l'origine d'un certain nombre de cancers, des lymphomes chez l'adulte, de leucémies chez l'adulte, mais également des tumeurs cérébrales chez l'enfant et l'adulte » et qu'en parallèle, « les abeilles meurent de l'activité humaine, des pesticides en particulier »[930] ? Pourquoi des « services publics [sont-ils] démantelés […] dans toute l'Europe, [suivant l'impitoyable logique] libérale »[931] ? Pourquoi, face au « business [des] multinationales » et « aux lobbies les plus puissants de la planète », des agriculteurs sont-ils

920Dans Desjardins Richard & Monderie Robert, *Le Peuple invisible*, 2007.
921Dans Davidson Kief & Ladkani Richard, *The Devil's miner*, 2004.
922Dans Psihoyos Louie, *The Game changers*, 2018.
923Dans Piasecki Poulsen Frank, *Blood in the mobile*, 2010. Les faits relatés prennent en l'occurrence place au Congo. Quant au titre du film, il symbolise le fait qu'avoir un portable en main revient souvent à avoir du sang sur les mains.
924Dans Limare Béatrice, *Adieu veau, vache, cochon, couvée*, 2014. Rappelons qu'un bœuf est un taureau castré.
925Dans Verkerk Mark, *Réchauffement planétaire, le nouveau péril !*, 2008.
926Dans Rhalib Jawad, *Les Damnés de la mer*, 2010.
927Dans Desjardins Richard & Monderie Robert, *Trou story*, 2011.
928Dans Brady Candida, *Trashed*, 2012.
929Dans Atkins Chris, *Starsuckers*, 2009.
930Dans Calestrémé Natacha, *Disparition des abeilles, la fin d'un mystère*, 2011.
931Dans Arnoux Stéphane, *La Carotte et le bâton*, 2005.

contraints de « s'industrialiser pour faire des économies d'échelle », ce qui implique de « saccager les paysages, altérer les ressources et [compromettre] le patrimoine naturel de l'humanité » en tuant notamment « 90% de l'activité biologique [des] sols »[932] ? Pourquoi la publicité dit-elle aux fillettes (implicitement ou non) qu'elles « doivent être jolies, sexy et que ce qu'elles achètent détermine leur valeur, [tout comme] leur look » et expose en parallèle les garçons à « des images de violence, de puissance et de domination dès un très jeune âge »[933] ? Pourquoi de (très) nombreuses « élections [constituent-elles] des exercices de marketing [tandis que] les dispositifs de propagande sont dirigés par des entreprises et des élites technocratiques »[934] ? Pourquoi, « le 14 septembre [2008, alors que] Lehman Brothers se [déclarait] officiellement en faillite […], ses traders de New York [ont-ils pu] partager 2,5 milliards de dollars de bonus »[935] ? Pourquoi le pétrole, qui est consommé à hauteur de cent millions de barils par jour sur la planète – soit environ 180.000 litres par seconde –, apparaît-il encore comme « le sang de l'économie mondiale »[936], à l'heure où le « pic pétrolier »[937] semble être atteint ? Pourquoi des corporations profitent-elles de leurs « connexions [et de leur] influence [sur] les gouvernements » pour financer des guerres avant de « faire des profits »[938] grâce à ces conflits ? Pourquoi « les médias, censés vérifier [puis dénoncer] les abus politiques, font[-ils parfois] partie de ces abus » dans ce qui s'apparente à une « médiacratie »[939] ? Pourquoi la production de blé est-elle passée – en quelques décennies – d'une « opération familiale » à une « opération commerciale »[940] ? « Pourquoi notre boulimie de combustibles fossiles [s'étend-elle quand on sait] que, chaque fois que nous injectons de l'énergie dans l'atmosphère, nous accroissons de façon mesurable, selon les lois de la thermodynamique, la puissance destructrice des inondations, des sécheresses, des typhons, des cyclones et des tornades »[941] ? Pourquoi « l'achat de dettes est-il l'une des industries qui grandit le plus rapidement à Wall Street » cependant que « le gouvernement des États-Unis dépense davantage dans les intérêts que dans la sécurité du pays, […] l'éducation et le domaine de la santé réunis »[942] ? « Pourquoi n'a-t-on pas évacué toutes les populations des zones »[943] « touchées » par la radioactivité à l'occasion des catastrophes nucléaires de Tchernobyl (1986) et Fukushima (2011) ? Pourquoi notre liberté se trouve-t-elle, en fait, réduite à « choisir entre la marque A, la marque B et la marque C »,

932Dans Marchais Dominique, *Le Temps des grâces*, 2010.

933Dans Barbaro Adriana & Earp Jeremy, *Consuming kids*, 2008. L'influence des enfants sur la consommation de leurs parents est évaluée à 700 milliards de dollars annuels aux USA. D'où la charge, pour les « marketeurs », de les cibler *via* les publicités diffusées dans des magazines, en marge des dessins animés, sur Internet ou au sein des jeux vidéo. Les pièces salvatrices glanées par Mario Bros y propagandent d'ailleurs le fait que l'argent serait « l'égal » de la vie...

934Dans Noble Scott, *Psywar*, 2010. Ces propos sont tenus par Noam Chomsky.

935Dans Whitecross Mat & Winterbottom Michael, *The Shock doctrine*, 2010.

936Dans Gelpke Basil & McCormack Ray, *A Crude awakening : the oil crash*, 2006.

937Le terme « pic » désigne ici le « moment où le débit d'extraction d'une ressource atteint un plafond avant de décliner inexorablement. » Dans Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 42.

938Dans Greenwald Robert, *Iraq for sale : the war profiteers*, 2006.

939Dans Kane Pappas Robert, *Orwell rolls in his grave*, 2003.

940Dans Cheney Ian & Woolf Aaron, *King corn*, 2007.

941Paccalet Yves, *L'Humanité disparaîtra, bon débarras !*, Arthaud, Paris, 2006, p. 139.

942Dans Scurlock James, *Maxed out*, 2006. Cela est aujourd'hui à nuancer, étant donné la faiblesse des taux d'intérêt.

943Dans Julien Olivier, *Tchernobyl, Fukushima, vivre avec*, 2016. Il est question de coûts sociaux à court et long termes.

faisant du consumérisme un véritable « terrorisme »[944] ? Pourquoi des entreprises « ne s'intéressent[-elles] qu'aux bénéfices à court terme de leurs actionnaires, qui sont une minorité de la société »[945] ? Pourquoi « un milliard de personnes dans le monde [vivent-elles en situation] d'extrême pauvreté et [survivent-elles] avec moins de 1,25 dollar par jour »[946] ? Pourquoi la justice américaine juge-t-elle « non coupables » des hommes ayant commis des actes barbares et « dégoûtants » sur des bêtes ?[947] Pourquoi continue-t-on à extraire du charbon pour produire de l'électricité alors que « chaque année, les émissions des centrales à charbon contribuent à plus de 10 millions de crises d'asthme », causent des « dommages au cerveau de 600.000 nouveau-nés » et « plus de 43.000 morts prématurées »[948] ? Pourquoi l'homéopathie, qui est « une placébothérapie et non une médecine douce », permet-elle à des laboratoires de faire jusqu'à « 620 millions d'euros de chiffre d'affaires annuel »[949] ? Pourquoi a-t-on « perdu 94% de la variété de nos graines de légumes au cours du XX$^{ème}$ siècle »[950] ? Pourquoi sommes-nous devenus « les esclaves de nos [faux] désirs »[951] ? Pourquoi polluons-nous la terre, en sachant que « si nous ne prenons pas soin du sol, c'est-à-dire de la fine pellicule de vie de 5 cm qui recouvre la Terre, notre futur est complètement condamné »[952] ? Pourquoi « les OGM représentent[-ils] environ 90 % des cultures de soja, de maïs et de coton »[953] ? Pourquoi continue-t-on la « course suicidaire et inconsciente »[954] que représente la croissance économique ? Pourquoi « sous nos yeux, la nature devient[-elle] une marchandise comme une autre, qui s'achète, qui se vend, qui s'échange et sur laquelle on spécule » quand on sait pourtant que « les mécanismes de compensation [carbone] favorisent la pollution »[955] ? Pourquoi tant de problèmes majeurs subsistent-ils sur Terre quand il est (indéniablement) établi qu'« une simple fraction de l'argent dépensé chaque année en armement, en publicité et bien d'autres choses, permettrait de résoudre dans le monde la malnutrition, l'accès aux soins et à l'éducation [et] d'extraire définitivement le plus grand nombre de la misère »[956] ? Pourquoi voyons-nous « la nature comme une gigantesque banque dans laquelle on pourrait puiser à l'infini » et ne tenons-nous pas « compte des limites de la planète »[957] ? Enfin, « pourquoi ne nous [sauvons-nous] pas tant que cela [est] encore possible ? »[958]

944Dans Gandini Erik, *Surplus : terrorized into being consumers*, 2003.
945Dans Abbott Jennifer & Achbar Mark, *The Corporation*, 2003. Ces propos sont tenus par Noam Chomsky.
946Dans Miller Michael Matheson, *Poverty, Inc.*, 2014. Le chiffre est donné par le Brookings Institute. Le film critique, quant à lui, le business que représente la lutte contre la pauvreté.
947Dans Simon Tom & Teale Sarah, *Death on a factory farm*, 2009. La justice dit le droit, mais pas forcément le juste.
948Dans Haney Bill, *The Last mountain*, 2011.
949Dans Malmedie Karlo, *L'Homéopathie : médecine douce ou imposture ?*, 2019.
950Dans Betz Jon & Siegel Taggart, *Seed : the untold story*, 2016.
951Dans Curtis Adam, *The Century of the self*, 2005. Cette fresque documentaire nous montre notamment comment les théories de Sigmund Freud ont été « exploitées » tout au long du XX$^{e}$ siècle pour renforcer l'égoïsme et par là même le productivisme, le consumérisme et le capitalisme.
952Dans Benenson Bill & Rosow Gene, *Dirt ! the movie*, 2009.
953Dans Castaignède Frédéric, *OGM : mensonges et vérités*, 2016.
954Dans Borrel Philippe, *L'Urgence de ralentir*, 2014. Ces propos sont tenus par le philosophe Edgar Morin.
955Dans Costa Antoine, *Les Dépossédés*, 2016.
956Dans Hulot Nicolas & Lièvre Jean-Albert, *Le Syndrome du Titanic*, 2009.
957Dans Crooks Harold & Roy Mathieu, *Survivre au progrès*, 2011.
958Dans Armstrong Franny, *The Age of stupid*, 2009.

Beaucoup de questions – parmi tant d'autres... – pour une seule et même réponse matricielle, qui représente la racine du mal : le goût du profit, l'appât du gain, le règne du business... bref, la passion pour l'argent et le manque de bienveillance qui en découle. De manière plus ou moins directe, toute activité, au sein de nos sociétés marchandes, a pour objectif de générer des bénéfices. Logiquement, une cessation d'activité a, symétriquement, pour but d'esquiver un déficit financier. Le fait d'amasser de l'argent constitue ainsi le dénominateur commun à toutes les ignominies que l'humanité inflige à la nature... et à elle-même. Aussi Peter Joseph dissèque-t-il : « Quel que soit le système social, qu'il soit fasciste, socialiste, capitaliste ou communiste, le système sous-jacent [est] l'argent, le travail et la compétition. [En ce sens,] la réalité est que le monétarisme, pour ainsi dire, est le vrai mécanisme qui guide les intérêts de tous les pays de la planète. »[959]

« Libres » politiquement, la plupart des États n'en sont pas moins membres de la dictature libéro-capitaliste, qui nuit au plus grand nombre pour le bien-être de quelques-uns. À cette fin, l'argent sert de relais entre oppresseurs et misérables, en contraignant ces derniers à assouvir leurs faux besoins. André Gorz note d'ailleurs : « Tous nos besoins et désirs sont des besoins et désirs de marchandises, donc des besoins d'argent. Nous produisons la richesse en argent, lequel est par essence abstrait et sans limites, et donc le désir, par conséquent, est lui aussi sans limites. »[960] Aymeric Caron souligne toutefois à juste titre : « L'argent est une escroquerie : il n'existe pas vraiment, ne représente plus de valeur réelle, et pourtant il décide des hiérarchies humaines. Surtout, contrairement à l'idée reçue, il ne permet pas d'acheter des choses mais il permet à ces choses de nous acheter. Il est le poison qui pollue. »[961] L'argent, considéré comme une fin et non comme un moyen, est à l'origine de multiples peines infligées à l'ensemble de la nature – espèce humaine comprise... Notre erreur consiste à avoir confondu *conventions* économiques et *réalités* environnementales. Car les catastrophes écologiques et nos innombrables problèmes sociaux sont deux effets d'une même cause : le marché et le système de l'argent-roi. Et le pire, c'est que l'infâme projet invitant à acquérir toujours plus d'argent demeure qualifié de « réaliste », là où ses détracteurs sont taxés d'utopistes. Bruno Latour s'en offusque :

> « Comment prendre pour 'réaliste' un projet de modernisation qui aurait 'oublié' depuis deux siècles de prévoir les réactions du globe terraqué aux actions humaines ? Comment accepter que soient 'objectives' des théories économiques incapables d'intégrer dans leurs calculs la rareté de ressources dont elles avaient pourtant pour but de prévoir l'épuisement ? Comment parler d''efficacité' à propos de systèmes techniques qui n'ont pas su intégrer dans leurs plans de quoi durer plus de quelques décennies ? Comment appeler 'rationaliste' un idéal de civilisation coupable d'une erreur de prévision si magistrale qu'elle interdit à des parents de céder un monde habité à leurs enfants ? »[962]

959Dans Joseph Peter, *Zeitgeist : addendum*, 2008. Par « le monétarisme », il est ici possible d'entendre « la finance ».
960Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 114.
961Caron Aymeric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017, p. 13.
962Latour Bruno, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017, p. 86.

Dès lors, lorsque l'ennemi a été à ce point identifié, est-il réellement moral de travailler... pour de l'argent ? En aucune façon, à en croire John Muir, écologiste de la première heure : « La vie est trop courte pour consacrer beaucoup de temps à gagner de l'argent. »[963] Le moine Bouddhiste Ryûnosuke Koike atteste : « Nous sommes fatigués de passer notre vie à être les jouets de l'argent [qui] n'apaise pas nos inquiétudes [et] n'apporte pas le bonheur. »[964] En philosophe cynique, Diogène de Sinope va plus loin : « L'amour de l'argent est la métropole de tous les vices. »[965] Et Raoul Vaneigem de porter le coup de grâce : « L'argent a toujours drainé dans son sillage le sang, la corruption [et] la violence. Les exorbitants privilèges qui lui sont désormais consentis ajoutent le ridicule à l'odieux. »[966]

**En conclusion**

Cette deuxième partie m'a tout d'abord permis de démontrer que la « croissance économique » est synonyme de « décroissance écologique », donc d'anéantissement de la nature. Aussi Susan George remarque-t-elle : « Jusqu'en 1960 la croissance, pour l'essentiel, améliorait le niveau de vie des êtres humains. Ce n'est plus le cas. Une bonne partie de ce que nous classons sous la rubrique croissance dévore et détruit un capital naturel qui n'est pas renouvelable. Une entreprise qui dépenserait son capital poserait rapidement son bilan. »[967] Le problème est que le complexe libéro-capitaliste vénère cette croissance – considérée comme un horizon indépassable, puisqu'elle offre d'immenses profits aux véritables dirigeants de notre planète. Associés, ces oligarques forment une dictature à l'échelle mondiale et contrôlent la politique, la finance, le marché ainsi que les médias, tout en encourageant l'agriculture intensive, l'oppression technique, l'asservissement numérique, l'éducation conformiste, les inégalités mondiales, la libéralisation généralisée, la croissance démographique, les compétitions interhumaine et interorganisationnelle... bref, le règne du capital sur la nature et sur l'humain... Prix Nobel de la paix en 2006, l'économiste Muhammad Yunus nous rappelle pourtant que « l'économie n'est qu'un moyen, celui d'atteindre les objectifs que nous nous fixons. »[968]

963Cité dans Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016.

964Ryûnosuke Koike, *Éloge du peu*, Picquier, Arles, 2020 (2009), pp. 17-63.

965Dans Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, La Pochothèque, Paris, 1999 (240), VI, 50, p. 725. « On lui demanda ce qui corrompait le plus l'homme et il répondit : 'L'argent.' » Dans Baldacchino Adeline, *Diogène le cynique*, Autrement, Paris, 2014, p. 93. Et le philosophe Michel Serres de confirmer : « La pauvreté est une vertu et la richesse [au-delà d'une certaine limite...] est une sorte de parangon de tous les vices. C'est simplement un délire de la raison, et la sagesse n'est pas là. » Propos prononcés dans « Ce soir ou jamais ». Vidéo publiée le 19/07/2015 et disponible en ligne le 04/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=yAg7xq2IBL0.

966Vaneigem Raoul, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot & Rivages, Paris, 2004 (2002), p. 30.

967George Susan & Wolf Martin, *La Mondialisation libérale*, Grasset, Paris, 2002, p. 173. Économiste, Gilles Raveaud précise par ailleurs : « La croissance de l'activité économique mondiale ces dernières décennies est tellement élevée qu'elle est, en vérité, impossible à appréhender par le cerveau humain. Si elle devait se poursuivre au même rythme qu'actuellement, l'économie mondiale serait, à la fin de ce siècle, plus de 200 fois plus importante qu'en 1950. La Terre pourrait-elle fournir assez de ressources naturelles pour soutenir un tel niveau d'activité ? Pourrait-elle absorber la masse de déchets et de pollutions correspondante ? À l'évidence, non. » Dans Raveaud Gilles, *Économie : on n'a pas tout essayé !*, Seuil, Paris, 2018, pp. 246-247.

968Yunus Muhammad, « La crise du coronavirus nous ouvre des horizons illimités pour tout reprendre à zéro », *Le Monde*, publié le 05/05/2020 et disponible en ligne le 05/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/05/05/muhammad-yunus-la-crise-du-coronavirus-nous-ouvre-des-

En l'occurrence, ces objectifs devraient être la guérison de l'écosphère et le bien-être des vivants, y compris celui des êtres humains. Joseph Stiglitz argumente : « Nous avons fait fausse route sur les valeurs. Nous avons oublié que l'économie est censée servir le peuple, et non l'inverse. Nous avons confondu les fins et les moyens […]. »[969] Afin d'asseoir sa domination, la dictature entretient de fait un modèle bicéphale, basé sur l'instrumentalisation du peuple : « Le capitalisme doit son expansion et sa domination au pouvoir qu'il a pris en l'espace d'un siècle sur la production et la consommation à la fois. »[970] Dénigrant la violente, macabre et suicidaire inertie du terrible « Triumvirat économie-technologie-politique »[971], Edgar Morin précise ici l'observation d'André Gorz :

> « Le développement ininterrompu du complexe technico-economico-industriralo-capitaliste de notre civilisation implique une croissance ininterrompue des besoins et des désirs suscitée par le couple production/consommation. Tout en comportant des zones de pauvreté et de sous-consommation, notre civilisation, avec l'appoint des incitations publicitaires et autres, incite à l'hyperconsommation. Comme l'a dit Marx, le capitalisme ne crée pas seulement un producteur pour le consommateur, il crée aussi un consommateur pour le producteur. »[972]

Aussi devons-nous faire ce tragique constat : chaque fois que nous produisons – ou travaillons – et que nous consommons, nous collaborons avec la mégamachine qui détruit la vie sur Terre. Pourtant, nous pourrions fonctionner tout à fait différemment, comme nous y invite Jacques Ellul : « […] Une autre orientation pourrait être donnée à l'économie vers des activités utiles mais non productives. Pour combler sa solitude, l'homme moderne a besoin d'authentiques relations humaines, d'activités ludiques, de contacts personnels, en dehors du monde du travail. Il faut sortir du cycle infernal consommation-production, même si cela doit bouleverser nos habitudes quotidiennes et réduire notre niveau de vie. »[973] Ainsi, le pouvoir d'achat, régulièrement adulé comme une divinité, doit être relégué au rang d'idole déchue, voire rebaptisé « pouvoir de saccager la nature »... Derechef, à titre individuel, nous devons à mes yeux prendre toutes nos décisions (dont celle de travailler ou non) en fonction de l'écologie et non plus selon la logique marchande, car c'est l'une ou l'autre, mais pas les deux – il s'agit en effet d'une « disjonction exclusive ». Ceci étant dit, mon entourage me demande parfois comment j'envisage de vivre sans percevoir de revenu dans le contexte actuel... En réalité, je montrerai, dans la quatrième partie de ce livre, que la question est posée à l'envers. Pour l'heure, je vais m'astreindre à expliquer comment nous pouvons – et devons – collectivement sortir du système mortifère dont nous sommes prisonniers.

---

horizons-illimites-pour-tout-reprendre-a-zero_6038665_3232.html.

969Stiglitz Joseph, *Peuple, pouvoir et profits*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 286.

970Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, pp. 30-31.

971Frémaux Anne, *La Nécessité d'une écologie radicale*, Sang de la Terre, Paris, 2013, p. 160.

972Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, p. 235.

973Ellul Jacques, *Contre le totalitarisme technicien*, Le passager clandestin, Neuvy-en-Champagne, 2013, p. 88.

# III – Solution

*« Comme le Titanic, nous fonçons vers l'iceberg. Un changement d'allure ne suffira pas. Nous devons aussi changer de cap : nous affranchir de la compétition, mettre en commun nos différences, fusionner nos singularités en une unité supérieure. De la plus grande menace, on peut faire la plus belle des occasions. »*

Nicolas Hulot[974]

*« La vraie bonté de l'homme ne peut se manifester en toute pureté et en toute liberté qu'à l'égard de ceux qui ne représentent aucune force. Le véritable test moral de l'humanité (le plus radical, qui se situe à un niveau si profond qu'il échappe à notre regard), ce sont les relations avec ceux qui sont à sa merci : les animaux. Et c'est ici que s'est produite la plus grande faillite de l'homme, débâcle fondamentale dont toutes les autres découlent. »*

Milan Kundera[975]

Après avoir montré que l'écologie devait être notre principale et même unique préoccupation – et non un souci parmi d'autres – et que la croissance prônée par le modèle libéro-capitaliste se situe à l'origine de la crise environnementale, je vais désormais tâcher de prouver que le salut de la nature – et de l'humanité – ne peut passer que par l'instauration d'un « remède symptomatique », à savoir un directoire écosophique mondial, agissant à la façon d'une dictature romaine. À ce stade, ayant bien conscience de ce à quoi peut renvoyer la notion de « dictature » dans l'imaginaire collectif, je prie le lecteur méfiant d'adopter un principe de charité à l'égard de mon propos.

En second lieu, je traiterai ici d'une mesure à appliquer de toute urgence en vue de sauvegarder la nature, à savoir l'abolition de l'exploitation animale. Je montrerai que tous les motifs – écologiques, sanitaires, éthiques et (au sens large) philosophiques – sont réunis pour mettre fin à la barbarie dont l'espèce humaine se rend quotidiennement coupable. Ayant conscience que la défense des animaux passe en général pour un problème marginal, je démontrerai qu'il se situe en réalité – pour plusieurs raisons – en plein cœur de la question écologique. Le crépuscule de ce que Matthieu Ricard appelle le « zoocide »[976] généralisé sera en sus indépendant des choix formulés par le directoire écosophique et devra par conséquent advenir parallèlement et simultanément à ce dernier.

974Hulot Nicolas & Lièvre Jean-Albert, *Le Syndrome du Titanic*, 2009.
975Kundera Milan, *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Gallimard, Paris, 1984, p. 365.
976Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 167.

## A/ Le directoire écosophique

*« Il est nécessaire que quelques personnes ayant de l'autorité et en qui on ait confiance dirigent les affaires. On devrait vraiment pouvoir compter sur eux, bien sûr, mais cela ne peut pas arriver dans une démocratie moderne. Il peut être nécessaire de mettre la démocratie de côté pour un moment. »*

James Lovelock[977]

Avant tout, il est fondamental de rappeler que notre rapport au monde nécessite une réflexion de long terme et une redéfinition de notre mode de vie, *via* ce que je nomme un traitement étiologique. Ici, il est davantage question de répondre spécifiquement à la crise écologique que nous traversons. Pour ce faire, il est essentiel de penser la dictature libéro-capitaliste en tant que système complexe, dont les multiples branches sont par définition interconnectées – comme je l'ai montré dans la partie précédente. Ce n'est qu'au prix de cette vision holistique que nous pourrons déterminer la meilleure stratégie à adopter pour faire face au défi environnemental.

### Une révolution systémique

*« On ne peut pas humaniser, améliorer, réformer un [système tel que le capitalisme financier globalisé]. Il faut l'abattre. Aucun des systèmes d'oppression précédent, comme l'esclavage, le colonialisme, la féodalité, n'a pu être réformé. L'oppression ne se réforme pas. »*

Jean Ziegler[978]

Comme le repère Jean Ziegler, notre modèle sociétal constitue un système à l'échelle planétaire et doit être combattu dans sa globalité. Si ce constat semble évident, il n'est toutefois pas partagé par la grande majorité des êtres humains qui militent en faveur de la nature. Jacques Ellul témoigne :

> « […] Je trouve qu'il manque aux écologistes une analyse globale du phénomène technique et de la société technicienne. S'attaquer aux usines de Seveso c'est bien, mais il faut être prêt à en assumer les conséquences sur le reste de la production industrielle. Ils ne comprennent pas que le système technicien est précisément un 'système' et que l'on ne peut prétendre s'attaquer à un élément isolé sans tenir compte de l'ensemble. On ne peut véritablement défendre la nature sans remettre en cause les structures mêmes de notre société ! »[979]

977Cité dans Kempf Hervé, *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, Paris, 2011, p. 13.

978Ziegler Jean, « Les oligarchies financières détiennent le pouvoir, pas le ministre de l'Écologie », *Libération*, publié le 05/09/2018 et disponible en ligne le 05/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.liberation.fr/debats/2018/09/04/jean-ziegler-les-oligarchies-financieres-detiennent-le-pouvoir-pas-le-ministre-de-l-ecologie_1676540.

979Ellul Jacques, *Contre le totalitarisme technicien*, Le passager clandestin, Neuvy-en-Champagne, 2013, pp. 85-106.

De nombreux autres experts sont tout à fait d'accord avec cette analyse. Scientifique, Jim Thomas nous invite ainsi à reconnaître que nous avons collectivement fait fausse route et que nous devons à présent, tous ensemble, nous inscrire dans un nouveau paradigme :

> « Il faut se dire 'on est au bout d'une expérience ratée' et tourner la page. C'est une expérience à la fois économique et technologique. Elle dure depuis plusieurs siècles. Elle a échoué. Elle nous a mis dans cette situation critique. Et là, on pourra commencer à se demander sainement et intelligemment comment vivre dans les limites réelles des ressources planétaires et créer un espace sûr pour le bon fonctionnement de l'humanité. »[980]

D'où l'importance de partager le constat selon lequel c'est le système dictatorial libéro-capitaliste *dans son entièreté* qui est à mettre au ban, et non uniquement certains de ses aspects. Joseph Stiglitz défend une ligne identique : « Le capitalisme – associé à une démocratie tournée vers l'argent – crée une dynamique autodestructrice : elle risque d'anéantir simultanément toute apparence de marché impartial et concurrentiel et toute démocratie digne de ce nom. Une légère modification du système ne suffira pas. Nous sommes allés trop loin sur le mauvais chemin pour que ce soit possible. »[981] Et Pierre Rabhi de faire preuve de la même lucidité en exprimant son désir altermondialiste :

> « Ce qu'il faut remettre en question c'est la logique elle-même, ce que je n'entends pas dans le discours politique. On fait de l'acharnement thérapeutique sur un modèle dont on sait qu'il est mort. Il n'a aucune perspective d'avenir. La réflexion et la raison devraient nous amener à reconnaître que ce modèle s'achève et à mettre en route autre chose. L'expérience nous apprend que cette autre chose ne peut pas reposer sur du toujours plus avec une planète qui est elle-même limitée. S'il y avait plusieurs planètes on dirait, une fois qu'on a épuisé celle-là : 'On ira sur une autre' mais nous n'avons que celle-ci. »[982]

Et pour cause, si les politiques n'envisagent pas un seul instant de changer de système, c'est parce qu'ils en sont les premiers protecteurs. Cyril Dion déclare avec ironie : « Les révolutions culturelles ou politiques ne viennent jamais du pouvoir en place... C'est comme si on se disait que Louis XVI allait appeler les gens à renverser la royauté. […] Le pouvoir en place, il est justement le garant d'un système qui existe. »[983] Aussi Arne Naess propose-t-il une révolution systémique et non des mesures sporadiques qui ne font, en définitive, que consolider la mégamachine : « Nous avons besoin dans nos sociétés actuelles de changements tels que la raison et les affects se prêtent un soutien mutuel –

980Dans Joseph Peter, *Zeitgeist : addendum*, 2008.
981Stiglitz Joseph, *Peuple, pouvoir et profits*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, pp. 59-60.
982Dans Anvar Leili & Lenoir Frédéric, *Sagesses pour notre temps*, Albin Michel/France Culture, Paris, 2016, p. 155.
983Interview réalisée par *Kaizen Magazine*. Vidéo publiée le 12/06/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=W7COQoeuSuk.

autrement dit, non pas seulement un changement qui affecterait nos systèmes technologique et économique, mais un changement qui entraînerait avec lui tous les aspects fondamentaux de nos sociétés industrielles. C'est ce que j'appelle un changement systémique. »[984]

Au regard de ce bilan, il semble parfaitement illusoire d'imaginer que nous pourrions par exemple résoudre la question des inégalités indépendamment de nos autres soucis économiques, politiques et écologiques... Je respecte évidemment les démarches d'organismes luttant contre la faim, mais aussi terrible que cela puisse paraître, ces actions entretiennent les problèmes en ne s'attaquant pas à leur cause réelle[985]. En conséquence, s'il n'y avait qu'une phrase à retenir de cet ouvrage, celle-ci pourrait aisément candidater : *Nous ne pouvons résoudre un problème systémique qu'à l'aide d'une solution systémique*. Nous devons viser un changement de système ou... rien du tout. J'aime prendre l'image d'un Rubik's cube en guise d'illustration : si nous essayons de modeler chaque face indépendamment des autres, notre tentative de résolution est vouée à l'échec, puisque nos mouvements entraîneront la modification de faces précédemment complétées... Il est dès lors indispensable d'adopter une vision holistique du cube, autrement dit de tout résoudre simultanément, et non face par face. Il apparaît de manière analogue que l'écologie est un projet de société, pas une tactique d'ajustement.

Certes, j'ai bien conscience que la révolution que je prône semble impossible à mettre en œuvre... Mais à mon sens, c'est justement parce qu'elle a l'air d'être irréalisable qu'elle doit nous guider. Car, depuis cinquante ans et le rapport du Club de Rome, de nombreuses choses soi-disant possibles ont été envisagées. Malheureusement, rien n'a été fait dans le sens de la sauvegarde naturelle, ce qui est tout à fait logique, puisque nous nous cantonnons à un cadre lui-même problématique. Nous restons circonscrits au système et ne pouvons par suite régler que des problèmes marginaux. Voilà pourquoi nous devons désormais nous tourner vers ce qui nous *semble* impossible, c'est-à-dire une révolution systémique. J'ai d'ailleurs rédigé la première version de ce travail avant l'épisode du Covid-19, qui a démontré qu'en certaines circonstances, l'impossible devient possible (voir Annexe 1).

En ce sens, il nous faut non seulement intégrer l'idée que l'« utopie » est préférable à la mort, mais qu'elle constitue de surcroît un horizon atteignable. Aussi Théodore Monod écrivait-il que « l'utopie ne signifie pas l'irréalisable, mais l'irréalisé. L'utopie d'hier peut devenir la réalité. »[986] Le journaliste Aymeric Caron complète : « L'utopie nouvelle ne peut s'écrire qu'autour de l'écologie. »[987] Cela posé, comment faire pour parvenir à ce monde utopique dans lequel l'humain vivrait en harmonie avec la nature ? À mes yeux, notre seul espoir réside dans la conduite de notre intelligence par la sagesse.

---

984Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 165.

985Économiste et diplomate, Majid Rahnema écrivait sur cette question que s'il faut effectivement aider dans l'urgence, l'aide instituée et constante (le système onusien, entre autres) « vise en premier lieu à aider les présumés 'donateurs' à maintenir les dispositifs qui perpétuent leurs positions de pouvoir et leurs privilèges sociaux, tout en dépossédant les pauvres de leurs moyens de lutter contre la misère. » Dans Rahnema Majid, *Quand la misère chasse la pauvreté*, Babel, Saint-Amand-Montrond, 2006, pp. 329-332.

986Monod Théodore, *Le Chercheur d'absolu*, Gallimard, Paris, 1997, p. 99.

987Caron Aymeric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017, p. 10.

**De l'intelligence et de la sagesse**

*« Jamais la nature ne fut un jouet aux yeux du sage. »*
*« Aujourd'hui, l'homme ne consacre pas à la nature la moitié de ses forces. Il agit sur le monde avec sa seule intelligence. Il vit dans le monde et dirige ce dernier avec étroitesse d'esprit, et celui qui y travaille le plus n'est qu'une moitié d'homme : tandis que ses bras sont forts et que sa digestion est bonne, son esprit est abruti et lui-même n'est qu'un sauvage égoïste. »*
Ralph Waldo Emerson[988]

L'être humain dispose d'un cortex préfrontal très développé lui permettant de planifier, d'élaborer des théories, d'échanger, de raisonner, de mémoriser, bref de faire preuve d'une grande intelligence. Malheureusement, livrée à elle-même, la capacité de réflexion qui nous a tant apporté peut s'avérer létale... Michel Serres alerte : « La croissance de nos moyens rationnels nous entraîne, à une vitesse difficile à estimer, dans la direction de la destruction du monde qui, par un effet en retour assez récent, peut nous condamner tous ensemble, et non plus par localités, à l'extinction automatique. »[989] Pourquoi ? Parce que notre intelligence, qui autorise le progrès permanent, demeure aveugle quant à la direction dans laquelle elle nous mène. Nous nous sommes en l'occurrence lancés tambour battant dans une quête consistant à dominer le monde naturel, ce que déplore Rachel Carson :

> « Vouloir 'contrôler la nature' est une arrogante prétention, née d'une biologie et d'une philosophie qui en sont encore à l'âge de Néandertal, où l'on pouvait croire la nature destinée à satisfaire le bon plaisir de l'homme. Les concepts et les pratiques de l'entomologie appliquée reflètent cet âge de pierre de la science. Le malheur est qu'une si primitive pensée dispose actuellement des moyens d'action les plus puissants, et que, en orientant ses armes contre les insectes, elle les pointe aussi contre la terre. »[990]

Autrement dit, nous nous comportons en tant qu'espèce « comme un enfant qui a trouvé le flingue de son père », pour reprendre les mots prononcés par Ian Malcolm (Jeff Goldblum), héros du film *Jurassic Park* (Spielberg Steven, 1993). Alors que la discussion porte sur l'ingénierie génétique qui a permis aux humains de recréer des dinosaures, le personnage soulève l'idée que les savants étaient « si préoccupés par ce qu'ils pouvaient faire ou non qu'ils ne se sont pas demandé s'ils en avaient le droit. » C'est exactement notre problème : nous utilisons notre intelligence sans jamais questionner notre légitimité à le faire, ce qui aboutit nécessairement tôt ou tard à des catastrophes... telle que la crise écologique. Philosophe des sciences, Daniel Cérézuelle observe en ce sens :

988Emerson Ralph Waldo, *La Nature*, Allia, Paris, 2004 (1836), pp. 12-86.
989Serres Michel, *Le Contrat naturel*, Le Pommier, Paris, 2018, p. 47.
990Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962), pp. 274-275.

> « Nous ne devons pas rejeter *a priori* l'idée que, dans certains cas, il peut s'avérer que le seul moyen de préserver la possibilité pratique d'une vie éthique et de la liberté d'action soit de renoncer au pouvoir que donne la technique. […] Une éthique du non-pouvoir peut être le seul moyen rationnel de maintenir l'ouverture des choix et la responsabilité. Aujourd'hui, la moralité requiert que non seulement nous nous abstenions d'effectuer certaines actions, mais aussi de disposer de certains moyens. […] Il faut en conclure qu'au nom de la raison pratique (ou éthique) nous devons envisager de restreindre l'usage scientifico-technique de la raison et d'affronter le paradoxe de la raison se retournant contre elle-même pour se limiter, ceci pour maintenir un contexte technique dans lequel l'ouverture des choix et l'action responsable gardent une place centrale. »[991]

Bien sûr, cela ne signifie pas que nous devons renoncer à toute forme de technique, mais que nous devons systématiquement nous interroger quant au bien-fondé de cette dernière. Les manipulations génétiques, la transition numérique – et le passage à la 5G – ou encore le transhumanisme sont des questions totalement occultées par notre civilisation, comme s'il était évident que le « progrès » de l'humanité passait nécessairement par là, alors que ces dérives technologiques nous entraînent vers l'abîme, que ce soit sur le plan écologique ou d'un point de vue moral. Richard Wright questionnait en conséquence : « L'aspect créateur du rôle de Dieu est maintenant à notre portée, mais allons-nous réussir à en maîtriser l'aspect moral ? »[992] L'intelligence nous offre un *pouvoir*... mais qu'en est-il de notre *devoir* ? Aussi Jiddu Krishnamurti notait-il que « la crise est une crise de conscience. »[993] Car quoi de plus efficace que la conscience pour brider nos élans mortifères ? Sébastien Bohler détaille :

> « Quand nous développons des utérus artificiels qui permettront bientôt de mener une grossesse extra-utérine intégrale, la prouesse technologique suffit à elle seule à justifier le passage à l'acte. En somme, nous nous comportons comme des êtres dotés d'un haut niveau d'intelligence mais d'un faible niveau de conscience. C'est une différence essentielle. Il est rare que nous pensions à établir cette distinction. L'intelligence élabore des solutions, génère des calculs, met en application des objectifs et des programmes. Mais elle peut très bien le faire sans que la conscience intervienne à une quelconque étape du processus. » « L'être humain […] est doté d'une conscience mais celle-ci est souvent négligée et nous la développons beaucoup moins que l'intelligence. Cette dernière est promue à tous les échelons de la société, que ce soit pour réussir à l'école, pour devenir avocat, ingénieur ou chef de projet dans n'importe quelle branche de l'économie. Mais à quel moment demande-t-on à un ingénieur réseau, un développeur de ligne de cosmétiques, ou un dirigeant d'entreprise automobile : 'Avez-vous conscience de ce que vous faites ?' »[994]

991Cérézuelle Daniel, *La Technique et la chair*, Parangon/VS, Lyon, 2011, pp. 135-136.

992Dans Crooks Harold & Roy Mathieu, *Survivre au progrès*, 2011. Pour Winston Churchill, « la primauté en matière de puissance s'accompagne également d'une responsabilité pour l'avenir. » Dans Labiausse Kevin, *Les Grands discours de l'histoire*, Librio, Paris, 2008, p. 48. En clair, un grand pouvoir implique de grandes responsabilités... De même, une grande intelligence implique d'incommensurables obligations, dont celle de l'utiliser avec discernement.

993Dans Joseph Peter, *Zeitgeist : addendum*, 2008.

994Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019, pp. 234-235.

Pour Nicolas Hulot, « nous sommes donc victimes d'un tragique découplage entre la science et la conscience : la conscience est en retard sur la science, alors qu'elle devrait la précéder. »[995] Vandana Shiva partage ce sentiment : « Je crois que l'activisme commence dans l'esprit, le cœur et les mains de chacun. Ceux qui portent préjudice à notre planète ne se servent que de leur tête. Ils n'autorisent pas leur cœur et leur conscience à les guider et sous-estiment l'importance du travail manuel. »[996] Et par conséquent : « Ce qu'il nous faut à présent, c'est développer notre conscience planétaire en tant que citoyens de la Terre. Plus cette conscience sera aiguë, moins notre empreinte écologique sera grande. »[997] Bien sûr, cela rejoint la pratique du travail analysée dans la 2ème partie, puisque chacun d'entre nous, en produisant, contribue à la prospérité de la mégamachine libéro-capitaliste – et donc à la mutilation de la nature. Jacques Ellul relève ainsi : « Chacun [estime] se comporter en personne responsable, alors qu'il est un petit duplicata très conforme de quelques milliers d'exemplaires sortis de la grande presse à cerveau et du grand moule à gaufres. En accord avec cela, la seule visée possible pour la révolution est le développement de la conscience. »[998] Sans l'aide de la conscience, aucune révolte n'est possible. L'intelligence peut permettre de comprendre les catastrophes qui sont actuellement à l'œuvre et/ou qui sont sur le point d'advenir, mais seule la conscience peut inciter un être humain – et l'espèce dans son ensemble – à changer son fusil d'épaule. Si la vie sur Terre n'était pas en train de péricliter sous la pression anthropique, nous pourrions continuer à vénérer l'intellect, comme cela a été le cas par le passé, mais une telle attitude n'est plus possible. Trop de catastrophes sont à redouter. Trop de vies sont en jeu. Yuval Noah Harari tire donc la sonnette d'alarme :

> « Le danger est que les humains sont très doués pour la manipulation, [mais sont aussi] souvent très mauvais pour comprendre les conséquences de leurs manipulations. Il est plus facile de construire un barrage sur une rivière que d'anticiper tous les effets que cela aura sur l'écosystème. De manière analogue, il sera bien plus facile d'essayer d'amplifier l'intelligence en utilisant le génie génétique que de comprendre toutes les conséquences que cela aura pour l'esprit humain et pour la société. Vous changez un gène et vous pensez que cela améliore l'intelligence, mais cela a tellement d'autres effets... […] Si vous définissez l'intelligence d'un point de vue neuronal mais que vous ne prenez par exemple pas en compte l'intelligence émotionnelle, c'est extrêmement dangereux. Ma crainte, qui s'appuie sur l'histoire, est donc que quand les humains ont le pouvoir de manipuler, ils sont très souvent tentés de l'utiliser bien avant d'avoir la sagesse nécessaire pour comprendre ce que seront les conséquences de ces manipulations. »[999]

995Astruc Lionel, Hulot Nicolas & Shiva Vandana, *Le Cercle vertueux*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 35.
996Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 177.
997Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 174.
998Ellul Jacques, *Contre le totalitarisme technicien*, Le passager clandestin, Neuvy-en-Champagne, 2013, p. 102.
999Harari Yuval Noah, Conférence « The Future of Sapiens », publiée le 09/02/2020 et disponible en ligne le 29/03/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=l7_4KXVvgyM. Ailleurs, l'historien complète : « La technologie n'est jamais déterministe. Qu'une chose puisse se faire ne signifie pas qu'il faille la faire. » Dans Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXIe siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 52.

Car cette conscience, qui nous fait défaut, ne peut effectivement se développer qu'avec la sagesse, c'est-à-dire avec une certaine prudence à l'égard de nos propres capacités. Arne Naess écrivait ainsi : « Ce dont nous manquons le plus, c'est de compréhension et de sagesse. »[1000] Les choses peuvent, en fait, être réduites au constat suivant : avec la sagesse seule, nous pouvons survivre et progresser sur le plan spirituel ; avec la sagesse agrémentée de l'intelligence, nous pouvons survivre et progresser à la fois sur les plans spirituel et technique ; en revanche, avec l'intelligence *seule*, nous ne pourrons pas survivre. Voilà pourquoi la crise que nous traversons, avant d'être politique, économique – voire écologique –, est *philosophique*, la philosophie désignant étymologiquement l'amour de la sagesse.

Ernst Friedrich Schumacher prétendait à ce propos que « l'homme est bien trop adroit pour arriver à survivre sans sagesse. […] Exclure la sagesse de l'économie, de la science et de la technologie ne présentait peut-être, momentanément, pas de risque, tant que nous connaissions un relatif insuccès. Mais, maintenant que nous connaissons de grands succès, le problème de la vérité spirituelle et morale vient occuper le devant de la scène. »[1001] Au gré d'une envolée lyrique caractéristique de son style, Michel Serres décrit par suite ce qu'est à ses yeux le sage, qu'il nomme le « Tiers-Instruit » :

> « Le Sage d'aujourd'hui mêle en lui le Législateur des temps héroïques et le titulaire moderne du savoir rigoureux, sait tisser la vérité des sciences à la paix du jugement, mêle intimement nos héritages égyptiens et romains, à la source de nos lois, et nos legs sémites et grecs, donateurs de connaissance, intègre les sciences efficaces et rapides à nos droits lents et prudents. Jeune et vieux en même temps, le Sage accède à l'âge mûr. Je l'appelle Tiers-Instruit, expert dans les connaissances, formelles ou expérimentales, versé dans les sciences naturelles, de l'inerte et du vivant, à l'écart des sciences sociales aux vérités plus critiques qu'organiques et à l'information banale et non rare. »[1002]

Il faut ici comprendre que le sage est un humain disposant d'une vue d'ensemble du monde, guidé par la connaissance scientifique, en particulier par les principes naturels *immuables* – et non par les lois arbitraires et *conventionnelles* de l'économie ou de la politique. En d'autres termes, le sage, c'est celui qui *pense* et qui *vit* en harmonie avec la nature[1003]. S'inspirer de cette dernière, (ré)apprendre à la contempler, à l'écouter, voilà le moyen d'acquérir la sagesse qui nous fait cruellement défaut... Le professeur Henri Joyeux – parfois controversé pour ses prises de position – s'exprime en ce sens :

---

1000Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 295. La voie de la sagesse peut par ailleurs se définir comme un passage de la complexité à la simplicité. Henry David Thoreau conseillait en conséquence : « Simplifiez, simplifiez. » Dans Thoreau Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, Albin Michel, Paris, 2017 (1854), p. 128.

1001Schumacher Ernst Friedrich, Small is beautiful, Seuil, Paris, 1979 (1973), p. 18. Plus loin (p. 19), l'auteur ajoutait : « Cultiver et multiplier ses besoins est l'antithèse de la sagesse. C'est aussi l'antithèse de la liberté et de la paix. » Dans le film documentaire *On the edge of the forest* (Oldfield Barrie, 1977), l'économiste déclarait en outre : « Sans sagesse dans notre économie, notre espèce va s'éteindre. »

1002Serres Michel, *Le Contrat naturel*, Le Pommier, Paris, 2018, p. 182.

1003Ce n'est pas parce que nous n'avons pas le droit de tuer d'autres hommes que nous ne le faisons pas, mais parce que nous faisons appel à notre sagesse – empathique. Celle-ci doit aussi nous guider dans nos rapports à la nature. Même si nous avons le droit de voyager en avion et/ou de manger de la viande, notre sagesse naturelle doit nous en garder.

> « Je pense que ce qui manque dans notre société, c'est une certaine sagesse, par rapport à tout ce que nous pouvons observer autour de nous. Cette sagesse, elle est dans la nature. Les arbres nous parlent, les oiseaux nous parlent. La nature nous parle. Mais, nous sommes tellement sur la vitre de notre vie quotidienne, sur le stress, par rapport au chômage, à l'argent, à ceci, à cela... que nous oublions d'entendre la nature. Nous oublions d'être, de temps en temps, dans le silence, pour méditer, pour réfléchir, faire le point. »[1004]

Le poète Ralph Waldo Emerson avait jadis compris l'importance de cette « sagesse naturelle »[1005] : « Le problème de rendre au monde sa beauté originelle et éternelle trouve sa solution dans le rachat de l'âme. La ruine ou le vide que nous voyons dans la nature est dans notre œil. […] La marque constante de la sagesse est de voir le miraculeux dans le banal. […] Pour le sage, par conséquent, un fait représente la vraie poésie et la plus magnifique des fables. Ces merveilles sont à notre porte. » Je reviendrai dans l'ultime partie de ce texte sur la manière dont nous pouvons nous reconnecter à la nature au niveau individuel. Pour l'heure, je propose de montrer comment la sagesse peut – et doit – nous permettre d'effectuer collectivement la révolution systémique dont nous avons besoin.

**Une écosophie pour la vie**

*« L'écosophie porte […] sur la sagesse considérée dans sa relation avec le fondement de la vie sur Terre. L'écologie scientifique ne dit pas ce que nous devons, devrions ou sommes tenus de faire. C'est pourquoi l'écologie ne fournit qu'en partie les fondements de l'écosophie. L'écologie avance un certain nombre d'hypothèses testables sur ce qui se produit effectivement au sein de la richesse et de la diversité de la vie sur notre merveilleuse planète. Mais elle ne nous dit pas que la planète, telle qu'elle est, est merveilleuse. »*

Arne Naess[1006]

J'emprunte ici à Arne Naess le concept d'« écosophie », assimilable à la « sagesse naturelle » dont je parlais plus haut, « *sophia* » signifiant la sagesse et « éco » (« *oikos* »), la maison – cette dernière étant en l'occurrence comprise comme la planète qui constitue notre habitat commun. Le philosophe a proposé cette terminologie en 1960 pour désigner un autre rapport au monde – non anthropocentré et à l'origine de l'« écologie profonde ». Je laisse la parole à l'auteur, qui décrit justement le concept d'« écosophie », en s'appuyant par ailleurs sur la pensée de Baruch Spinoza[1007] :

1004Dans Peron Julien, *C'est quoi le bonheur pour vous ?*, 2018.
1005Emerson Ralph Waldo, *La Nature*, Allia, Paris, 2004 (1836), pp. 87-89.
1006Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 295.
1007Rappel : « La Nature n'agit pas en vue d'une fin ; car cet Étant éternel et infini que nous appelons *Dieu, autrement dit la Nature*, agit avec la même nécessité par laquelle il existe. » Dans Spinoza Baruch, *Éthique*, Seuil, Paris, 2010 (1677), IV, Préface, p. 353. « Dieu, autrement dit la Nature » s'écrit en latin « *Deus Sive Natura* ».

> « Il s'agit d'une forme de vue globale qui ne dérive pas de l'écologie à proprement parler, mais qui s'en inspire. Elle consiste à mettre l'accent sur les normes fondamentales et les hypothèses que l'on peut déduire de la relation entre l'être humain et la réalité omni-englobante. Suivant ce modèle (qui est, comme tout modèle, une simplification consciente et délibérée), la 'réalisation de Soi' doit être tenue pour une norme fondamentale. Le soi dont il est question ici n'est pas l'*ego*, mais le Soi agrandi qui se révèle lorsque nous nous identifions avec toutes les créatures vivantes et en dernière instance avec l'Univers entier, ou avec la Nature en un sens proche de celui du *Deus Sive Natura* de Spinoza. […] L'Univers est *mon* univers, non celui de mon *ego* mais celui du Soi agrandi que nous avons en commun. C'est une position métaphysique, mais si elle est élaborée philosophiquement, cette position peut éclairer la réalité sous un jour nouveau et nous conduire à adopter une attitude responsable et lucide. Il est possible de déduire un ensemble de principes favorables à une 'politique verte' à partir de la norme fondamentale de la 'réalisation de Soi' et de certaines hypothèses sur ce qu'est le monde. »[1008]

De fait, le philosophe ajoute : « La rationalité d'une vue globale comme celle de Spinoza est peut-être la seule à pouvoir briser la pensée pseudo-rationnelle de la technocratie conservatrice qui nous empêche aujourd'hui de penser de façon globale, en tenant compte de la biosphère dans sa totalité et en faisant en sorte que celle-ci puisse continuer à s'épanouir dans un avenir proche et lointain. »[1009]

C'est précisément en ce sens que l'« écologie profonde » peut enclencher la révolution systémique indispensable à notre survie, au contraire de l'« écologie molle », superficielle et consensuelle :

> « Les solutions proposées à la fin des années 1960 et dans le courant des années 1970 pour faire face à la multiplication des problèmes environnementaux semblent avoir obéi à deux types de tendance. Il semble qu'on ait été tenté de penser, tantôt, qu'une réforme au coup par coup, s'effectuant au sein des structures économiques, sociales et technologiques déjà existantes, constituait une solution tout à fait appropriée, et, tantôt, qu'il était nécessaire de soumettre à examen critique la relation homme-nature, de telle sorte à produire des changements fondamentaux affectant l'ensemble des aspects de la vie humaine. La seconde tendance – correspondant à celle du mouvement d'écologie profonde – comporte cette particularité d'impliquer à la fois des décisions concrètes en vue de trancher les divers conflits environnementaux, et des directives abstraites de caractère philosophique. »[1010]

Pour résumer ces propos, « les partisans du mouvement de l'écologie profonde ne visent pas une réforme ponctuelle de la société actuelle, mais une *réorientation substantielle de notre civilisation tout entière*. »[1011] Voilà qui nous ramène à la révolution systémique qu'il nous faut mettre en place.

1008Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 94.
1009*Ibid.*, pp. 150-151.
1010Naess Arne, *Écologie, communauté et style de vie*, Dehors, Bellevaux, 2013 (1989), p. 261.
1011*Ibid.*, p. 87. Pour schématiser, avec un exemple concret, là où l'écologie superficielle (molle) nous invite à recycler des produits – la plupart du temps inutiles –, l'écologie profonde (essentielle) nous incite plutôt à ne pas les produire.

Seul souci, mais de taille : acquérir une sagesse écologique représente le travail d'une vie, *a fortiori* pour des êtres nourris au lait du matérialisme inhérent à la société libéro-capitaliste[1012]. Si ce travail est primordial d'un point de vue étiologique – en vue de modifier notre rapport au monde sur le long terme –, l'écosophie doit aussi – et avant tout – nous permettre de résoudre la crise écologique sur le plan symptomatique. D'où la nécessité de confier le pouvoir aux plus « écosages » d'entre nous... En premier lieu, cela peut nous sembler impossible, mais les solutions à la crise écologique ne pourront être issues que de propositions sortant de l'ordinaire et/ou ayant une apparence anormale, puisque la totalité de ce qui nous paraît « normal » appartient justement au monde que nous avons le devoir de transformer.

**L'écosophie au pouvoir**

*« Dans l'Égypte ancienne, l'exercice du Pouvoir était indissociable de la Sagesse. »*
Théodore Monod[1013]

Quand on y pense, comment des politiciens dont l'une des ambitions est souvent de parvenir et de rester au pouvoir – pour engranger de l'argent et/ou de la reconnaissance – pourraient-ils résoudre la crise écologique ? En sus, très peu sont ceux, parmi les dirigeants actuels, qui ont été élus en basant leur campagne sur la volonté de sauver la vie sur Terre. Par conséquent, pourquoi le feraient-ils ? Le seul moyen de préserver ce qui peut encore l'être consiste ainsi à confier le pouvoir à des « sages », capables de faire de l'écologie leur priorité. Aussi Lester Brown repère-t-il que « ce dont le monde a besoin de nos jours, ce n'est pas de plus de pétrole, mais de plus de gouvernance. »[1014] Il poursuit un peu plus loin au sein de son ouvrage :

> « [Le programme de restauration de la planète] va réclamer un effort international gigantesque, plus vaste et plus exigeant que le Plan Marshall, fréquemment mentionné dans un tel contexte, et qui avait aidé à la reconstruction de l'Europe et du Japon dévastés par la guerre. Cette initiative doit être entreprise au rythme de préparation d'une guerre, sinon la détérioration de l'environnement se traduira en déclin économique, tout comme pour ces civilisations anciennes qui ont dépassé les limites imposées par la nature et ignoré ses échéances. »[1015]

1012Satish Kumar écrit à ce propos : « Tant que nous mesurons la valeur d'une ressource naturelle à l'aune de son utilité envers l'espèce humaine, tant que nous protégeons et préservons la nature dans notre seul intérêt, notre démarche demeure superficielle. L'écologie profonde consiste à accorder une valeur intrinsèque à toute forme de vie, aussi infime soit-elle. Le brin d'herbe, le ver de terre, l'insecte et même le moustique ont le droit de vivre. Il en va de même pour les arbres, les rivières, les oiseaux et les poissons, qu'ils nous soient utiles ou non. » Dans Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), p. 24.
1013Monod Théodore, *Le Chercheur d'absolu*, Gallimard, Paris, 1997, p. 67.
1014Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 60.
1015*Ibid.*, p. 180.

Autrement dit, pour l'agroéconomiste, il serait temps que toutes les nations du monde – qui sont à l'heure actuelle sous l'influence de la dictature libéro-capitaliste – s'accordent sur un plan commun de sauvegarde du vivant : « L'histoire juge les responsables politiques selon leur capacité à répondre aux grands enjeux de leur temps. Pour les dirigeants actuels, il s'agit de mettre l'économie globale sur une voie respectueuse de l'environnement. Nous avons besoin qu'un leader politique émerge, un Churchill de l'environnement, pour rallier le monde à cette cause. »[1016] Dans la même veine, William Ophuls, politologue, s'appuie sur le « philosophe roi » décrit par Platon dans *La République* afin de défendre l'idée que le pouvoir devrait être confié à des experts écologistes. Son de cloche identique du côté de l'économiste Robert Heibroner, qui plaidait pour une « centralisation du pouvoir »[1017], car donner les rênes d'un pays ou d'un continent aux « écosages » ne suffira pas. Pour être efficaces, ces derniers devront être en mesure de prendre des décisions à l'échelle planétaire, comme le préconise Yuval Harari : « Les problèmes mondiaux appellent des réponses mondiales. »[1018] Le dalaï-lama ne dit d'ailleurs rien d'autre : « Actuellement les politiques se battent pour leur pays sans tenir compte des besoins des autres nations. Il est pourtant indispensable de constituer un groupe de personnes, un conseil de sages mondial, humaniste et dépourvu de préjugés, qui donnerait la priorité au bien-être de l'humanité dans son ensemble. »[1019] Et il va sans dire que cette « équipe écosophique » aurait de surcroît la charge d'améliorer les conditions d'existence de tous les autres vivants et, par suite, de porter secours à la nature agonisante.

**Un régime directeur à l'échelle mondiale**

*« Des pouvoirs supranationaux, dans nos utopies – si elles ne se réalisent pas trop tard – en arriveraient un jour à disposer seuls des forces encore indispensables pour faire exécuter leurs arbitrages. […] Le problème est d'abord politique ; mais il se révèle trop difficile pour que nous l'abandonnions aux seuls politologues, et encore moins aux détenteurs actuels du pouvoir. Il serait nécessaire qu'un nombre important d'hommes et de femmes, venant de diverses disciplines, d'horizons sociaux différents, mais tous soucieux de l'avenir de l'humanité et ardents à promouvoir des sociétés de moindre injustice, s'attaquent aussi à ce 'grand œuvre' ; dans cette double perspective, survie et justice sociale, qui commande désormais toutes les autres. »*

René Dumont[1020]

1016Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 316.
1017Robitaille Antoine, « La Tentation de la dictature verte », *Le Devoir*, publié le 12/04/2008 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.ledevoir.com/societe/environnement/184818/la-tentation-de-la-dictature-verte.
1018Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXIe siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 128.
1019Barry Catherine, *Sagesse du dalaï-lama*, First, Paris, 2018, p. 136.
1020Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, pp. 143-167.

La principale question à poser est relative à la taille du régime politique que nous souhaitons voir advenir. Et, simultanément à la formulation de cette interrogation, la réponse émerge... La nature ne connaissant pas de frontières, notre moyen de répondre à la crise écologique doit se calquer sur son modèle. D'où un « directoire écosophique » mondialisé. Cela implique, bien sûr, de mettre de côté – tout du moins temporairement – notre logique étatique, comme le préconise le géopolitologue Jean-Paul Deléage : « […] Une gestion planétaire des ressources n'est-elle pas aujourd'hui une nécessité ? La notion de souveraineté nationale n'est-elle pas remise en cause par la mondialisation des risques écologiques ? »[1021] D'un point de vue purement logique et factuel, comment pourrions-nous régler le problème global à l'échelle étatique ? Chaque débat national nous éloigne d'une solution planétaire. Et Edgar Morin assure[1022] : « Il y a contradiction entre les souverainetés nationales, encore absolues, et la nécessité d'autorités supra-nationales pour traiter les problèmes vitaux de la planète. » Toutes les mesures prônées sur un territoire – si bénéfiques soient-elles – ne nous sauveront par conséquent jamais du désastre global. Je concède que si un pays décidait subitement de devenir « écologique », d'autres finiraient peut-être par l'imiter. Mais d'une part, cela demanderait des décennies – que nous n'avons pas – ; et d'autre part, une telle prouesse ne saurait en réalité concerner que des ajustements marginaux, et non un changement en profondeur – du moins tant que la dictature du capital existe.

Nous entrevoyons ici assez clairement pourquoi Sommets pour la Terre et autres COP successives n'ont, au fil du temps, eu aucun effet – si ce n'est celui d'empirer les choses... Lors de ces réunions, tous les participants – en l'occurrence les représentants des États du monde entier – cherchent en très grande partie à défendre leur bout de gras, au détriment des intérêts communs. Aurore Soares nous remémore, par exemple, qu'en « 1997, à Kyoto (Japon), […] sous la pression des États-Unis, il est décidé qu'un pays ne sera pas obligé de limiter ses émissions [de gaz à effet de serre] à l'intérieur de ses propres frontières s'il finance des réductions à l'étranger […]. »[1023] « Mieux vaut cela que rien du tout », pourrait-on être amené à dire ? À court terme, c'est possible. Mais à long terme, cette logique est dévastatrice, car témoignant de la volonté de préférer le tracassin étatique à la survie de l'espèce. Et que dire du problème lié à l'empreinte carbone importée, consistant par exemple à faire fabriquer des produits dans certains pays en vue de réduire l'empreinte carbone nationale ? Ici comme partout, les États ont pour prérogative de défendre leurs intérêts et ceux des multinationales, ce qui remet en cause la pertinence des réunions pour le climat... Et ce n'est pas Pierre Rabhi qui me contredira : « Il faut être singulièrement naïf, hypocrite ou ignorant pour croire que c'est par le truchement de petites ou grandes messes internationales sur des thématiques carbonées et autres prétextes que nous allons rendre notre histoire belle et intelligente. »[1024] Il est donc temps de nous raisonner... et d'instaurer un directoire mettant la pérennisation du vivant au centre de tous les débats politiques.

1021Deléage Jean-Paul, *Une Histoire de l'écologie*, La Découverte, Paris, 1991, p. 300.
1022Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, p. 30.
1023Soares Aurore, *Comment parler d'écologie aux enfants*, Le Baron perché, Paris, 2013, p. 27.
1024Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010, p. 111.

Sur la question économique, nous avons pu nous apercevoir au cours des dernières décennies qu'il est presque impossible de s'extraire du système capitaliste libéral sans sombrer dans la famine. C'est également pourquoi nous devons globalement révolutionner le modèle et non prendre des mesures à l'échelle étatique. C'est ce que pourrait permettre un directoire, en centralisant les décisions afin que tous puissent s'affranchir de la dictature simultanément, et même si ce processus demande plusieurs années. Bien sûr, le fait de résoudre en amont le problème de futures guerres, épidémies et famines – en plus de celles qui existent déjà – pourra impliquer quelques restrictions de liberté. Mais qu'est-ce qu'une réduction de notre consommation en regard du fait de sauver des vies ?

Après tout, l'être humain a inventé la politique pour une seule excellente raison : limiter la liberté des individus au profit de tous – *via* ce que Jean-Jacques Rousseau appelait « le contrat social. »[1025] Or, si hommes et femmes éprouvent – la majeure partie du temps – des difficultés à modifier leurs comportements respectifs, en particulier en ce qui concerne la discipline et l'autolimitation, il en va de même pour les États, qui demeurent fondamentalement incapables de subordonner leurs intérêts économiques à l'écologie... Voilà encore pourquoi un directoire mondial est nécessaire ! Nous avons besoin de lois restreignant nos libertés – puisque nous ne parvenons pas à le faire par nous-mêmes... Aurélien Barrau corrobore sans détour : « Nous sommes ainsi faits que, sans coercition, les choses n'avancent pas, ou pas assez. »[1026] Le verdict est le même à échelles individuelle et nationale. Preuve est par conséquent faite que face à l'urgence que représente la crise écologique, seule une institution supra-étatique sera à même de protéger la nature et les générations futures... Nous devons sortir du cadre et créer cette instance chargée de mutualiser les réflexions et efforts à l'échelle mondiale, puis d'imposer ses décisions, sans pour autant tomber dans certains écueils mortifères.

**Un anti-écofascisme**

*« […] On devrait chercher à déceler les formes d'autorité et de domination et remettre en question leur légitimité. Elles sont parfois légitimes, nécessaires à la survie. […] Durant la Seconde Guerre, on était en régime totalitaire, au fond. Je crois que c'était justifié en temps de guerre. Il y a des rapports entre parents et enfants, par exemple, des rapports coercitifs parfois justifiables. Mais toute forme de coercition et de contrôle doit se justifier. »*

Noam Chomsky[1027]

1025« Ce que l'homme perd par le contrat social, c'est sa liberté naturelle et un droit illimité à tout ce qui le tente et qu'il peut atteindre ; ce qu'il gagne, c'est la liberté civile et la propriété de tout ce qu'il possède. Pour ne pas se tromper dans ces compensations, il faut bien distinguer la liberté naturelle qui n'a pour bornes que les forces de l'individu, de la liberté civile qui est limitée par la volonté générale, et la possession qui n'est que l'effet de la force ou le droit du premier occupant, de la propriété qui ne peut être fondée que sur un titre positif. » Dans Rousseau Jean-Jacques, *Du contrat social*, Librio, Paris, 2017 (1762), p. 17.

1026Barrau Aurélien & Schweitzer Louis, *L'Animal est-il un homme comme les autres ?*, Dunod, Malakoff, 2018, p. 115.

1027Dans Achbar Mark & Wintonick Peter, *Chomsky, les médias et illusions nécessaires*, 1992.

Un pouvoir central, une diminution des libertés, des décisions imposées, voilà qui évoque à coup sûr le concept de dictature, et par suite celui d'écofascisme et/ou d'écototalitarisme. Au contraire de l'écologie profonde, qui nous invite (d'après Arne Naess) à considérer toute vie comme valant pour elle-même – en s'appuyant sur la logique antispéciste, qui sera détaillée dans la section suivante – et donc à protéger tous les vivants, y compris bien sûr les êtres humains, l'écofascisme franchit le pas qui ne doit l'être sous aucun prétexte, à savoir celui de la violence et du meurtre.

Précurseur de ce mouvement, Pentti Linkola prône effectivement l'eugénisme et par là même une euthanasie des déficients en vue de réduire la population mondiale, en sus d'une immigration zéro et d'un arrêt du progrès technique détruisant l'environnement et détachant trop l'humain des contraintes naturelles. S'il est possible de discuter quant à ce dernier point, la technologie apportant à mes yeux de grands périls si nous la laissons nous diriger – mais également d'immenses bénéfices dès lors que nous l'utilisons adéquatement –, il est en revanche incontestable que Linkola fait fausse route sur la question de l'assassinat. L'écofasciste défend, en outre, l'idée suivante : « N'importe quelle dictature serait meilleure que la démocratie moderne. Il ne peut y avoir de dictateur assez incompétent pour montrer plus de stupidité qu'une majorité populaire. La meilleure [chose] serait une dictature où de nombreuses têtes rouleraient et où le gouvernement empêcherait toute croissance économique. »[1028]

De nouveau, si je suis bien évidemment d'accord quant à la nocivité de la croissance économique, je ne peux accepter la première partie de la tirade, qui nous invite explicitement à couper des têtes. Et ce, pour plusieurs raisons. D'abord, bien sûr, pour préserver la vie. Il ne servirait ensuite à rien de tuer des oligarques, puisqu'ils seraient immédiatement remplacés par d'autres individus, à l'instar de toutes les personnalités politiques susceptibles d'être envoyées à la guillotine par Pentti Linkola. De plus, il s'agirait d'une violation de la Règle d'Or, ou de sa variante négative, que le philosophe Jean-Yves Goffi appelle la « Règle d'Argent » : « La Règle d'Or commande de faire aux autres ce qu'on voudrait qu'ils nous fassent ; la Règle d'Argent commande de ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils nous fassent. »[1029] Cette « loi de réciprocité » se trouve dans nombre de religions et cultures et prescrit implicitement de ne pas tuer un être humain si nous-même ne voulons pas être tué[1030]. Enfin, chaque être humain constitue une partie de la nature – un « mode de Dieu », aurait dit Spinoza. Par conséquent, mettre fin à la vie de l'un de nos congénères – ou de tout autre être vivant, j'y reviendrai – revient à agresser directement le monde naturel, ce qui s'avère contraire à l'écologie. C'est la raison pour laquelle la non-violence doit guider nos réflexions et nos actions. D'ailleurs, le directoire écosophique s'inscrit pleinement dans ce schéma, puisqu'il a pour vocation de supprimer la brutalité commise à l'encontre de l'ensemble de la nature – et donc des humains – par la dictature libéro-capitaliste. Voyons désormais comment penser ce régime politique réfractaire à la violence.

1028Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cofascisme.
1029Goffi Jean-Yves, *Qu'est-ce que l'animalité ?*, Vrin, Paris, 2004, p. 12.
1030Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A8gle_d%27or.

**Une dictature romaine**

*« **Dictateur**, n. m.*

***1.** ANTIQ ROM. Magistrat extraordinaire investi pour une brève durée de pouvoirs illimités.*

*2. Homme politique qui exerce un pouvoir absolu, sans contrôle. »*[1031]

Lorsque nous entendons prononcer le mot « dictateur », c'est (généralement) le second sens de ce terme qui nous vient à l'esprit – celui d'un tyran, qui profite de son pouvoir pour asservir un peuple aussi longtemps que possible. Tâchons, pour un moment, de reléguer cette vision à l'arrière-fond de notre esprit. En réalité, la dictature est une invention romaine. Lorsque le sénat se sentait impuissant – face à des invasions barbares, notamment – et que Rome menaçait d'en subir les conséquences, il nommait un dictateur, lequel disposait des « pleins pouvoirs » en vue de sauver la cité (en une durée déterminée). Nous retenons (souvent) l'exemple de César qui, après avoir pris le pouvoir, ne l'a plus jamais lâché, à l'instar des dictateurs du vingtième siècle... Mais avant lui, d'autres ont brillamment respecté les règles du jeu en rendant le pouvoir une fois leur mission accomplie. C'est notamment le cas du vieux Cincinnatus, dont Eutrope conte l'histoire : « [En 458 av. J.-C.], l'armée romaine étant assiégée sur le mont Algide, à environ douze milles de la Ville, on nomma dictateur L. Quintius Cincinnatus qui, propriétaire d'un champ de quatre jugères, le cultivait de ses propres mains. On le trouva en plein travail et en train de labourer ; essuyant sa sueur, il prit sa toge prétexte et, ayant taillé en pièce les ennemis, il licencia l'armée. »[1032] Fin stratège, très grand spécialiste des questions militaires, le dictateur Cincinnatus n'eut besoin que de deux grosses semaines pour mater les forces ennemies. L'historien Tite-Live conclut : « Quinctius quitta au bout de seize jours la dictature qu'il avait reçue pour six mois »[1033] et s'en retourna bêcher sa terre. Voilà l'exemple d'un dictateur au sens premier du terme, c'est-à-dire d'un homme d'honneur acceptant de prendre le pouvoir pour régler un problème et de le rendre une fois sa tâche achevée, en l'occurrence avant la fin de son mandat.

Que conclure de cette histoire ? Qu'il faut bien comprendre qu'en soi, une dictature n'est ni bonne ni mauvaise, de la même manière qu'un couteau n'est ni bon ni mauvais. Car dans les deux cas, c'est l'usage que l'on fait de l'instrument qui détermine s'il est bénéfique ou non. Un couteau peut servir à couper des légumes ou à trucider des humains, quand une dictature peut permettre de répondre à des cas de figure insolubles ou de réduire un peuple en esclavage... Une bonne dictature dit : « Il y a des problèmes, je les résous et je rends le pouvoir. » Une mauvaise dictature dit : « Il y a des problèmes, je ne les résous pas – voire je les empire – et je confisque le pouvoir, si besoin par la force. » Inutile de préciser que la « dictature verte » dont je défends l'instauration relève de la première catégorie.

1031Mével Jean-Pierre (dir.), *Le Dictionnaire Hachette encyclopédique*, Hachette, Paris, 2000, p. 550.

1032Eutrope, *Abrégé d'histoire romaine*, Les Belles Lettres, Paris, 1999 (387), I, 17, p. 11. Cincinnatus a sans doute été violent, mais le point à retenir est qu'il n'utilisait la violence qu'en cas d'absolue nécessité, avant de rendre le pouvoir.

1033Tite-Live, *Histoire romaine*, Les Belles Lettres, Paris, 1954 (9 av. J.-C.), III, XXIX, p. 46.

Car, à mon sens, le directoire écosophique peut parfaitement être assimilé à une « dictature verte » dès lors que cette dictature est romaine – dans la mesure où le pouvoir est confié à des experts, afin de résoudre un problème spécifique (la crise écologique) – *et* non violente. Le professeur émérite de médecine David Shearman, favorable à l'instauration d'une « dictature verte », déclare : « La liberté totale, c'est beau, mais ce n'est pas préférable à la vie. »[1034] Autrement dit, il faut choisir entre notre survie et nos *prétendues* démocraties – c'est-à-dire notre dictature libéro-capitaliste. Car si Friedrich von Hayek, prix Nobel d'économie en 1974, avouait préférer une dictature libérale à une démocratie non libérale, force est de constater que le réel a dépassé ses plus folles espérances, avec l'avènement d'un totalitarisme mondial. Et si, d'une seule voix, nous répliquions : « Nous préférons une dictature écologique à un gouvernement 'démocratique' qui ne serait pas écologique » ? Or, en réalité, mettre en place un directoire écosophique global relèverait moins du geste d'*instaurer* une dictature que de celui d'*échanger* une dictature contre une autre... En l'occurrence, cela signifierait quitter un régime qui annihile la vie pour un système qui la protège. Il me semble que nous gagnerions au change !

Néanmoins, les écologistes sont, en général, très frileux lorsqu'on évoque la potentielle émergence d'une « dictature verte », par peur d'aller trop loin, sans doute, ou par souci de crédibilité, peut-être. Pourtant, si on évalue la situation de manière objective, c'est le meilleur moyen – et probablement le seul – de nous tirer d'affaire. C'est, en effet, la solution ultime afin de remettre l'économie à sa juste place – celle d'un moyen et non d'une fin – et d'en finir avec la dictature mercantile. C'est pourquoi Hans Jonas envisage la création d'un régime dictatorial dédié à la protection de l'environnement :

> « Le pronostic en forme d'avertissement, selon lequel la pression croissante d'une crise écologique mondiale entraînerait le sacrifice non seulement des niveaux de vie matériels, mais aussi des libertés démocratiques, jusqu'à ne laisser subsister finalement qu'une tyrannie prétendant faire œuvre de salut, m'a valu l'accusation de songer à la dictature pour mieux résoudre nos problèmes. Je puis ignorer ce qui relève dans ce cas d'une confusion entre l'avertissement et la recommandation. Toutefois, j'ai dit effectivement qu'une telle tyrannie serait toujours préférable au désastre, et je l'ai donc approuvée moralement pour le cas où ce genre d'alternative se présenterait […]. »[1035]

Que les choses soient claires : en soi, Jonas méprise toute forme de totalitarisme. Mais il défend la potentielle instauration d'une « dictature verte » si aucun autre moyen ne permet à l'espèce humaine de résoudre le problème de la crise écologique. Or, il écrit dans les années 1980. Depuis, les choses n'ont fait que se détériorer et empirent à chaque instant qui passe... La conclusion est facile à tirer : aujourd'hui, prêcher l'écologie *et* « la démocratie »[1036], c'est vouloir le beurre et l'argent du beurre.

1034Robitaille Antoine, « La Tentation de la dictature verte », *Le Devoir*, publié le 12/04/2008 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.ledevoir.com/societe/environnement/184818/la-tentation-de-la-dictature-verte.

1035Jonas Hans, *Pour une éthique du futur*, Payot & Rivages, Paris, 1998 (1982), pp. 112-113.

1036J'insère ici des guillemets pour rappeler que nos prétendues démocraties n'ont de démocratie que le nom.

Un petit peu plus loin dans son ouvrage *Pour une éthique du futur*, Jonas précise sa pensée :

> « Nous pouvons faire […] cette effrayante concession au primat de la survie physique, dans la conviction que la *capacité ontologique* de la liberté (elle qui est inséparable de l'essence de l'homme) ne se laisse pas vraiment effacer, mais seulement bannir temporairement de l'espace public. […] Ayant cet espoir – qui a ici la priorité sur la crainte –, nous pouvons même accepter comme prix nécessaire pour le salut physique une pause de la liberté dans les affaires extérieures de l'humanité. […] Il y va de la continuation de l'ensemble de ce prodige qu'est la création terrestre, dont fait partie notre existence d'homme, et devant laquelle la piété humaine s'incline même sans 'fondement'. »[1037]

En d'autres termes, le philosophe concède qu'une dictature limitée dans la durée (qui n'est pas sans rappeler les dictatures romaines) et potentiellement liberticide à plusieurs égards, serait, à ses yeux, préférable à l'extinction de l'espèce humaine... Comment lui donner tort ? Tout comme lui, je suis un fervent défenseur de la démocratie. Toutefois, si l'équation se résume à l'alternative « Démocratie + Extinction *ou* Dictature + Survie », alors je choisis sans hésiter la seconde formule. De plus, comme je l'ai montré dans la partie précédente, le véritable choix qui s'offre à nous est en réalité le suivant : « Dictature (libéro-capitaliste) + Extinction *ou* Dictature (directoire écosophique) + Survie ».

Dans ces conditions, à moins d'avoir un compte en banque rempli à ras bord et/ou un mépris total pour la nature et les générations futures (et présentes), comment se positionner contre l'instauration d'une « dictature verte » ? Je pose la question... Et je vais même plus loin : jamais, dans l'histoire de notre espèce, l'avènement d'une « dictature » n'a eu autant de sens et de légitimité qu'aujourd'hui... Les États ont archi-démontré leur incapacité à répondre au défi environnemental et il nous incombe donc de mettre en place un directoire mondial, permettant de passer des discours au conditionnel – « Il faudrait... » – aux actes. À Rome, le sénat sollicitait ponctuellement un dictateur pour préserver la cité et l'empire. Il s'agit aujourd'hui ni plus ni moins de sauver la nature et l'avenir de nos enfants. D'où cette question rhétorique : si nous n'utilisons pas tous les moyens à notre disposition et si nous ne confions pas le pouvoir à une « dictature » dans ces circonstances, quand le ferons-nous ?

Argument additionnel, et non des moindres : sans l'instauration d'une « dictature verte », qui serait salvatrice, des régimes totalitaires néfastes profiteront sans doute des crises pour émerger, comme le prophétisent Pablo Servigne et Raphaël Stevens : « Les fascismes pourraient très bien profiter de la multiplication des troubles sociaux, de la colère grandissante d'un peuple humilié ou d'un 'retour au local' involontaire et généralisé causé par des dysfonctionnements économiques à répétition. »[1038] Par conséquent, pour nous prémunir de ces potentielles dictatures subies et belliqueuses, mieux vaut nous orienter vers une « dictature » choisie et pacifiste, qui règle les problèmes au lieu de les créer.

---

1037Jonas Hans, *Pour une éthique du futur*, Payot & Rivages, Paris, 1998 (1982), pp. 114-116.
1038Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 246.

De plus, conscient de la nécessité de prendre des mesures dictatoriales, Jared Diamond use de son regard d'historien pour citer des politiques coercitives ayant fait leurs preuves dans un passé récent :

> « Il faut qu'un dirigeant se fasse parfois visionnaire, ce qui implique du courage politique, puisqu'il doit résoudre un problème environnemental. Nous en avons rencontré quelques cas : les premiers shoguns tokugawas, qui ont réduit la déforestation du Japon longtemps avant que celle-ci n'atteigne le stade de l'île de Pâques ; Joaquin Balaguer, le dictateur qui, quelles que fussent ses motivations, soutint fortement les défenseurs de l'environnement dans la partie dominicaine d'Hispaniola, alors que ses homologues du côté haïtien ne firent rien de tel ; les chefs de Tikopia qui décidèrent d'éliminer les porcs nocifs pour leur île, malgré le statut prestigieux de cet animal en Mélanésie ; les dirigeants de la Chine communiste qui ont promulgué un planning familial longtemps avant que la surpopulation de leur pays atteigne le niveau du Rwanda aujourd'hui. Autant d'exemples qui sont des raisons d'espérer […]. »[1039]

Pour terminer, la science nous informe que l'être humain est très bien programmé pour réagir à des menaces à court terme : si un véhicule fonce dans notre direction, nous avons instantanément un pic d'adrénaline qui nous enjoint de nous enfuir... En revanche, nous sommes manifestement mal câblés pour répondre à des menaces à long terme : force est de constater que les conséquences futures de la crise écologique ne modifient pas suffisamment nos comportements dans le présent. Voilà pourquoi nous avons besoin que « le politique » prenne le relais, par le biais d'un régime dictatorial. Certains trouveront ce choix extrêmement périlleux... Mais en réalité, puisque la survie de nos enfants est en jeu, nous n'avons plus le temps pour ce type de considérations stérilisantes. Je rappelle enfin que ma proposition ne consiste pas à *instaurer* une dictature, mais à *troquer* un régime dictatorial contre un autre et (en l'occurrence) à remplacer la tyrannie – officieuse et sournoise – du capital et de la mort, par le directoire – officiel et temporaire – de l'écologie et de la vie. Cela posé, l'heure est maintenant à la réflexion quant aux modalités qui caractériseront ce directoire écosophique et salvateur.

**Composition du directoire**

> *« Toutes les sciences de la nature et de l'homme, de l'économie, de la politique, de la société doivent conjuguer leurs efforts pour établir un bilan de la planète, avec des propositions en vue d'un budget équilibré entre l'homme et la nature. […]*
> *Le péril à éviter doit apparaître, l'effroi qu'il inspire doit nous réveiller,*
> *la compréhension des causes qui s'est exercée à le déduire doit servir à le détourner. »*
> Hans Jonas[1040]

1039Diamond Jared, *Effondrement*, Gallimard, Paris, 2006 (2005), pp. 678-679.
1040Jonas Hans, *Pour une éthique du futur*, Payot & Rivages, Paris, 1998 (1982), pp. 64-88.

Ma proposition est simple. Toutes les branches de l'arbre de la connaissance doivent nous aider à résoudre le problème de la crise écologique (et de l'attitude humaine en général). Il me semble donc primordial de former un régime mondial composé d'individus reconnus comme des « experts » dans leurs disciplines respectives et ayant d'ores et déjà démontré leur attachement à la cause écologique. J'ajoute que le nombre de 30 personnes – bien que choisi en partie de manière arbitraire – me paraît idéal pour que les discussions demeurent les plus constructives possibles. En effet, même si le sénat romain confiait à l'occasion le sort de la cité à un seul dictateur, donner de manière similaire les clés du monde à une seule personne serait à la fois risqué et, à proprement parler, inadapté, puisque dans l'immense défi qui se profile, nous avons, non seulement la chance, mais aussi le devoir de profiter des compétences de plusieurs personnalités au sein de champs divers et variés. Par symétrie, lâcher les rênes de la planète à 500 personnes impliquerait des pertes de temps relativement importantes – or, nous ne pouvons pas nous le permettre – en vue d'établir des consensus, ces derniers risquant, de surcroît, de verser dans l'inefficacité.

À mon sens, il est nécessaire que le directoire compte dans ses rangs des scientifiques spécialistes de la crise écologique, avertis de l'évolution du climat et aptes à déterminer des champs d'action à la fois réalistes et efficaces. D'après Karl Marx, « les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de diverses manières mais ce qui importe, c'est de le *transformer*. »[1041] De façon analogue, il est temps que certains scientifiques – climatologues, biologistes... – cessent de nous *décrire* l'état de la planète et se voient confier l'opportunité de le *modifier*. Il sera, de plus, utile de nous appuyer sur l'expertise d'économistes dont les recherches portent sur la décroissance et/ou la paix économique pour faire en sorte que les mesures imposées par le directoire soient viables aussi bien dans le présent que dans le futur de l'espèce humaine (et du vivant). De même, la présence de personnalités politiques engagées en faveur de l'écologie et de la non-croissance, depuis de nombreuses années, ne pourra que faciliter la prise de décisions « dictatoriales ». Par ailleurs, pour que le bien-être et le bonheur de chaque être humain soit systématiquement pris en considération, il semble indispensable de convoquer l'avis de spécialistes de la question... C'est notamment pourquoi je préconise la présence de psychologues et experts de l'intelligence émotionnelle, de la Communication NonViolente et de la pleine conscience – et défenseurs de la sobriété heureuse –, qui pourront, en outre, favoriser les échanges bienveillants au sein du groupe. Et pour finir, il est impérieux que des philosophes participent à ces débats, que ce soit dans le cadre de l'éthique environnementale (ou animale) – sur lesquelles je reviendrai en détail dans la section suivante – ou dans le but de concevoir l'émergence de régimes politiques conciliant l'écologie et les valeurs culturelles de chaque peuple de la Terre. En clair, l'objectif est de réunir des « écosages » capables de trouver les meilleures solutions pour défendre les vivants.

1041Marx Karl, *Thèses sur Feuerbach*, dans Engels Friedrich & Marx Karl, *L'Idéologie allemande*, Éditions Sociales, Paris, 1989, 11, p 54.

Sans plus tarder, voici donc la composition que je recommande :

- Céline Alvarez, linguiste et ancienne éducatrice, spécialiste des lois naturelles de l'enfant[1042].
- Aurélien Barrau, astrophysicien, philosophe et militant écologiste[1043].
- Fatih Birol, économiste et directeur exécutif de l'Agence Internationale de l'Énergie[1044].
- Winnie Byanyima, diplomate et directrice d'Oxfam International[1045].
- Dekila Chungyalpa, écoféministe et militante au World Wildlife Fund[1046].
- Alexandra Cousteau, militante écologiste, spécialiste du milieu océanique[1047].
- Thomas D'Ansembourg, juriste et psychothérapeute, spécialiste de la CNV[1048].
- Al Gore, homme politique et militant écologiste[1049].
- Sonia Guajajara, femme politique et militante écologiste[1050].
- Yuval Noah Harari, historien et prospectiviste[1051].
- Rob Hopkins, permaculteur à l'origine du mouvement des villes en transition[1052].
- Tim Jackson, économiste, spécialiste de la prospérité sans croissance[1053].
- Alexandre Jollien, philosophe et écrivain[1054].
- Paul Jorion, anthropologue et économiste, spécialiste de la sortie du capitalisme[1055].

1042Ancienne enseignante, Céline Alvarez a expérimenté des méthodes telles que Freinet et Montessori, afin de laisser libre cours aux choix et à la pulsion créatrice des enfants. Elle s'emploie, depuis lors, à diffuser ses méthodes dans le but de favoriser l'épanouissement des membres des jeunes générations, qui seront les citoyens de demain.

1043Philosophe et astrophysicien, Aurélien Barrau est impliqué dans la résolution de la crise écologique et souhaite que celle-ci soit l'occasion de mettre en œuvre des mesures sociales égalitaires, *via* le partage intelligent des ressources.

1044Économiste spécialiste des questions énergétiques, Fatih Birol supervisait la publication du rapport annuel de l'AIE – le World Energy Outlook (WEO) – de 1995 à 2015, date à laquelle il a été nommé directeur exécutif de l'AIE.

1045Ingénieure en aéronautique et directrice d'Oxfam International (depuis 2013), Winnie Byanyima a pour objectif de réduire les inégalités et la pauvreté dans le monde, en parallèle de la résolution du défi écologique.

1046Responsable du World Wildlife Fund, Dekila Chungyalpa s'entretient avec les dirigeants religieux du monde entier pour mettre en place des projets écologiques en adéquation avec leurs croyances.

1047Écologiste, Alexandra Cousteau milite plus particulièrement sur les questions de la conservation, de la restauration et de la gestion durable de l'eau sur la planète.

1048Psychothérapeute, Thomas D'Ansembourg promeut la paix en mettant l'accent sur la Communication NonViolente, technique d'échange et de résolution pacifiste des conflits, fondée par le psychologue Marshall Rosenberg.

1049Ancien vice-président des États-Unis, Al Gore milite depuis une quinzaine d'années contre le réchauffement global, comme en attestent les documentaires *An Inconvenient truth* (Guggenheim Davis, 2006) et *An Inconvenient sequel : truth to power* (Cohen Bonni & Shenk Jon, 2017).

1050Militante écologiste, Sonia Guajajara défend la forêt amazonienne et les peuples autochtones depuis de nombreuses années, notamment en organisant des manifestations contre les atrocités commises par le régime brésilien.

1051Historien, Yuval Noah Harari critique vivement le libéralisme et le pouvoir de la technologie numérique. Il a, entre autres, écrit les ouvrages *Sapiens : une brève histoire de l'humanité* et *Homo deus : une brève histoire de l'avenir.*

1052Enseignant en permaculture, Rob Hopkins a initié le mouvement international des villes en transition en 2005. Par la suite, il n'a cessé de partager son expérience au gré de conférences et d'apparitions dans des films documentaires.

1053Partisan de la prospérité sans croissance, Tim Jackson défend depuis très longtemps l'idée que la quête effrénée de la croissance se situe à l'origine de la crise écologique et d'innombrables inégalités sur la planète.

1054Philosophe, Alexandre Jollien a vécu pendant dix-sept ans dans un institut pour individus handicapés et s'intéresse, depuis lors, à la question du bonheur individuel et collectif.

1055Anthropologue et économiste, Paul Jorion avait, entre autres, annoncé la crise financière des *subprimes* en 2008 et soutient l'idée que la survie de l'humanité est dépendante de la sortie du capitalisme.

- Jon Kabat-Zinn, professeur de médecine, spécialiste de la pleine conscience[1056].
- Ilios Kotsou, chercheur en psychologie, spécialiste de l'intelligence émotionnelle[1057].
- Satish Kumar, militant écologiste et défenseur de la décroissance[1058].
- Éloi Laurent, économiste, spécialiste de la transition sociale-écologique[1059].
- Xiaoyi Liao, philosophe et militante écologiste[1060].
- Diana Liverman, scientifique environnementale, spécialiste du réchauffement climatique[1061].
- Dennis Meadows, scientifique, militant écologiste et membre du Club de Rome[1062].
- Evo Morales, homme politique, défenseur de l'équilibre écologique et de l'équité sociale[1063].
- Jonathan Patz, directeur du Global Health Institute, expert de la santé et des inégalités[1064].
- Pierre Rabhi, agroécologiste et philosophe, défenseur de la décroissance[1065].
- Matthieu Ricard, docteur en génétique cellulaire, philosophe et moine bouddhiste[1066].
- Jeremy Rifkin, économiste et prospectiviste, spécialiste des questions environnementales[1067].
- Elisabet Sahtouris, biologiste de l'évolution, futurologue et militante écologiste[1068].
- Vandana Shiva, docteure en philosophie des sciences et militante écoféministe[1069].
- Peter Singer, philosophe, spécialiste de l'éthique animale et de l'altruisme[1070].
- Joseph Stiglitz, économiste, spécialiste des inégalités et des questions environnementales[1071].

1056Professeur émérite de médecine, Jon Kabat-Zinn a sécularisé la méditation bouddhiste et fondé des programmes de soin basés sur la pleine conscience, notamment le Mindfulness Based Stress Reduction (MBSR).

1057Chercheur en psychologie positive, Ilios Kotsou est spécialisé dans le domaine du bonheur, de la gestion du stress et de l'intelligence émotionnelle, qui constituent des atouts très précieux pour le futur de l'humanité.

1058Pacifiste militant pour le désarmement nucléaire, Satish Kumar a en sus fondé un centre de formation international en écologie et prône par ailleurs la simplicité volontaire.

1059Se définissant comme un économiste « critique » à l'égard de sa discipline – qui n'est selon lui pas une science – et « radical » car défendant l'idée que l'économie est un moyen et non une fin, Éloi Laurent propose des mesures très concrètes permettant de sortir de la croissance en effectuant une transition sociale-écologique.

1060Journaliste et productrice de documentaires, Xiaoyi Liao a fondé le Global Village of Beijing et a notamment reçu le titre de Hero of the Environment décerné en 2009 par le magazine *Time*. Elle est parfois appelée « Sheri Liao ».

1061Experte des dimensions humaines du changement environnemental, Diana Liverman est également activiste et peut apporter une partie du savoir scientifique nécessaire à la prise de décisions du directoire.

1062Auteur du rapport relatif aux « limites de la croissance », Dennis Meadows milite en faveur de l'écologie depuis les années 1970. Ses connaissances scientifiques seront précieuses dans le cadre des décisions prises par le directoire.

1063Président de la Bolivie entre 2006 et 2019, Evo Morales promeut un mariage entre l'équilibre écologique et l'équité sociale à travers le *Buen Vivir*, consistant à bâtir une société coopérative et une relation harmonieuse avec la nature.

1064Spécialiste des questions relatives à la santé humaine, Jonathan Patz est en outre expert quant à l'impact de la crise écologique sur les inégalités.

1065Agroécologiste, Pierre Rabhi défend une agriculture durable et milite notamment contre les OGM et les pesticides.

1066Moine bouddhiste et interprète du dalaï-lama, Matthieu Ricard est aussi docteur en génétique cellulaire et auteur de *Plaidoyer pour le bonheur* (2003), *Plaidoyer pour l'altruisme* (2013) et *Plaidoyer pour les animaux* (2014).

1067Prospectiviste, Jeremy Rifkin a publié des textes sur l'après-capitalisme et la nécessité de former des communaux collaboratifs – ou coopératifs – en vue de révolutionner notre modèle de production à l'échelle mondiale.

1068Biologiste évolutionnaire, Elisabet Sahtouris propose des solutions aux crises économique, sociale et écologique.

1069Écologiste et militante féministe, Vandana Shiva se bat, entre autres, contre les OGM, la privatisation des semences et l'influence des multinationales depuis de très nombreuses années. Elle a reçu le prix Nobel alternatif en 1993.

1070Philosophe expert dans le champ de la bioéthique, Peter Singer milite pour l'altruisme et la défense des animaux.

1071Prix Nobel d'économie en 2001, Joseph Stiglitz prône la sortie de la croissance, la fin du PIB (en tant qu'indicateur de référence), la réduction des inégalités et la prise en compte des enjeux écologiques dans les décisions humaines.

Certains – beaucoup ? – ne seront pas d'accord avec la liste que je viens d'établir, mais il nous faut renoncer à la pureté de l'unanimité – en faisant preuve de pragmatisme. Sur différents points, je suis moi-même en profond désaccord avec les personnes que j'ai mentionnées... Je n'ai donc pas cité ces dernières par souci de connivence avec elles, mais parce que je crois qu'elles sont les plus à même de redresser la situation mondiale. La majorité de ces personnes n'ont jamais manifesté de velléités liées au pouvoir ou à une éventuelle carrière politique[1072], ce qui constitue selon moi une très bonne chose : c'est parce qu'elles n'ont cure du pouvoir qu'elles sont le plus en mesure d'en user sans pour autant en abuser. De fait, comme disait Tchouang-tseu : « C'est seulement à celui qui se désintéresse du gouvernement du monde qu'on peut confier le monde. »[1073] J'insiste sur ce point, car la première chose qui pourrait m'être reprochée est que certains « écosages » ne souhaitent peut-être pas intégrer le directoire. Pour tout dire, il me semble que plusieurs d'entre eux désirent *a fortiori* n'avoir à régir en aucune façon au cours de leur existence. Et cela peut se comprendre : dans notre monde, sagesse et pouvoir ne font *a priori* pas bon ménage. En citant ces individus, mon objectif est par conséquent de les inviter à prendre leurs responsabilités. Parce que s'ils n'utilisent pas la sagesse qui les définit, ils laissent *de facto* le monde sous la direction de politiciens corrompus par l'argent ou par la gloire. À la manière d'un jeune homme sobre qui déciderait de confier le volant de sa voiture à l'un de ses camarades très alcoolisé, puis qui perdrait la vie dans un accident de la route quelques minutes plus tard, les plus sages d'entre nous ne pourront que regretter de ne pas avoir pris les rênes quand ils en ont eu l'occasion... J'ai néanmoins conscience qu'il est parfaitement immoral de donner les noms de ces individus, alors même que ces derniers n'ont rien demandé ; mais il serait, de mon point de vue, plus immoral encore de continuer à assister à la périclitation de la nature sans proposer de solution.

Il me faut par ailleurs reconnaître mes propres limites : des personnes provenant d'autres horizons et de cultures différentes pourraient sans doute également jouer un rôle important et bénéfique dans les décisions à prendre. Il est ici probable que je les aie omises dans ma réflexion ou que je n'ai tout simplement pas encore eu vent de leur existence. C'est pourquoi tout membre du directoire pourra à tout instant désigner une personne qui lui semble plus apte à répondre aux besoins du monde et qui sera susceptible de le remplacer, en fonction de l'évolution des desseins communs... Par là même, il va également de soi qu'aucune des personnes mentionnées ne doit se sentir obligée de faire partie du directoire, et ce, dès son instauration. N'y participeront que les individus qui se sentiront pleinement capables, sur les plans physique et mental, de protéger la nature ainsi que les générations présentes et futures. Par là même, la nomination des personnes citées plus haut ne constitue une « injonction » que dans la mesure où ces dernières doivent se choisir elles-mêmes *ou* désigner un autre individu en vue d'intégrer ce régime dictatorial – au sens romain du terme.

1072 Pierre Rabhi a essayé de candidater à l'élection présidentielle française de 2002, sans toutefois parvenir à recueillir les 500 signatures de maires nécessaires à la poursuite de cette aventure. De son côté, Al Gore a été vice-président de Bill Clinton et a par la suite perdu les élections américaines en l'an 2000 contre George W. Bush.

1073 Tchouang-tseu, *Œuvre complète*, Gallimard/Unesco, Paris, 2011, p. 316.

Je balaie, en outre, l'idée selon laquelle j'aurais majoritairement choisi des personnes occidentales par souci « communautariste », et ce, pour deux motifs évidents. La première raison est que je fais appel à ces individus en tant qu'êtres vivants et non pas en tant que Français, Américains ou encore Allemands – de même que je n'ai pas choisi des hommes plutôt que des femmes, mais bien des êtres humains. Notre objectif n'est donc pas d'avoir un maximum de représentants issus d'un pays mais au contraire de nous affranchir de la logique étatique. La seconde est que l'Occident risque vivement de pâtir (économiquement) de la politique menée par notre directoire, puisque les pratiques des pays de l'hémisphère nord sont (majoritairement) à l'origine de tous nos problèmes environnementaux (bien plus que celles des pays de l'hémisphère sud...). Par voie de conséquence, c'est en priorité au Nord – et en Occident en particulier – qu'une économie de décroissance doit être mise en place, raison pour laquelle on ne peut me taxer de pro-occidentalisme... Tout l'enjeu sera de maintenir un niveau de vie décent à ceux qui le possèdent déjà et de l'offrir à ceux qui ne l'ont pas encore, tout en remédiant au réchauffement global et aux multiples catastrophes naturelles. À cette fin, il est normal que les pays riches tempèrent leurs excès et apprennent à partager, sans attendre en retour, avec les autres régions du globe. C'est à ce prix – et à ce prix uniquement – que nous pourrons bâtir un monde durablement viable. J'ajoute que l'humanité devra dorénavant se montrer une et indivisible – comme si elle faisait face à une menace extraterrestre. Ainsi, que cela nous plaise ou non, nous devons accepter et nous réjouir du fait que les ennemis d'hier sont les alliés d'aujourd'hui et seront les frères de demain. Car nous ne pourrons remédier à la crise globale qu'en tirant un trait sur nos rancunes passées. Espérons, par conséquent, que l'écologie mettra enfin un terme à tous les conflits qui divisent notre espèce.

On pourrait aussi se demander sur quoi repose ma légitimité de décider qui gouvernera le monde. La réponse est nette : sur rien. Personne ne dispose *a priori* d'un tel pouvoir. Mais il faut malgré tout que quelqu'un le fasse. La question n'est donc pas « Pourquoi moi ? » mais « Pourquoi pas moi ? » – en outre, je ne me réserve aucun poste dans ce directoire, là encore pour deux raisons : la première est que je ne me prétends expert en aucun domaine et que ma contribution serait donc assez limitée ; la seconde est que je peux, par là même, démontrer que ma proposition n'est guère motivée par une quelconque quête de pouvoir, mon unique visée consistant à sauvegarder la Terre-mère. De surcroît, si l'idée d'un référendum mondial est en apparence légitime, la cacophonie constituerait un obstacle majeur, de même que l'incapacité des êtres humains à faire des choix efficaces en matière d'écologie – l'élection de certains dirigeants et les faibles scores atteints par les partis écologistes dans tous les pays du globe nous le prouvent... Aussi, lorsque la crise écologique aura été endiguée, le temps sera venu pour nous de rendre le pouvoir aux peuples moyennant des régimes démocratiques – voire une biodémocratie mondiale –, mais pour l'heure, nous devons reconnaître que ce directoire est « le pire système, à l'exception de tous les autres », et que lui seul pourra nous prémunir contre les potentiels effondrements à venir – dont les éventuelles pénuries annoncées par la collapsologie.

Il va de soi que cette « *dream team* » peut faillir à sa tâche puisqu'elle se trouve confrontée au plus grand défi de notre histoire... Nous ne pouvons en ce sens avoir aucune certitude quant à la réussite ou à l'échec du directoire. En revanche, ce dont nous pouvons être absolument certains, c'est que si nous n'expérimentons pas cette solution, l'humanité s'effondrera au cours des prochaines décennies. Or, à mon sens, quitte à ce que notre espèce disparaisse, autant tenter le tout pour le tout, en faisant confiance à ces sauveurs en puissance et en remettant notre destin entre leurs mains bienveillantes.

Dans la pratique, l'objectif est que les membres de notre « conseil des sages » débattent quant aux mesures à prendre, proposent des solutions puis votent pour déterminer leur mise en application. Par ailleurs, si les trente membres du directoire prendront les décisions ensemble, rien ne les empêchera de consulter autant de spécialistes – scientifiques, philosophes, économistes, politiques, urbanistes... – qu'ils le souhaitent en vue de former les jugements les plus éclairés possibles. Et je suis convaincu que dans ces conditions et en combinant leurs talents, les individus qui feront partie de la « dictature verte » seront à même d'administrer le traitement de choc – symptomatique – dont le monde entier a besoin, sans pour autant générer des famines, bien au contraire. L'idée serait en définitive de donner forme à une « équipe écologique idéale », imaginée et décrite par Naess : « C'est le caractère global, et non pas la précision dans le détail, qui distingue une écosophie. Elle articule et intègre les efforts d'une équipe écologique idéale, une équipe comptant dans ses rangs non seulement des scientifiques d'horizons disciplinaires extrêmement variés, mais encore des étudiants en sciences politiques et des responsables politiques au pouvoir. »[1074] Je précise, à ce sujet, que les États auront la charge de faire appliquer les décisions prises par le directoire et conserveront donc leur autorité sur les populations, tant qu'ils respecteront les directives supra-étatiques. Le directoire écosophique pourra ainsi œuvrer en partenariat avec les États et leur déléguer des missions s'il juge que des questions s'y prêtent.

J'expliquerai un petit peu plus loin – dans la quatrième partie – comment faire respecter, au sein de chaque pays, les mesures prescrites par le directoire. Par le passé, la plupart des régimes totalitaires employaient la force pour faire appliquer leurs choix. Mais la méthode militaire ne représente pas le seul et unique moyen de faire respecter les mesures prises par une « dictature ». En outre, si certains individus refusent de se soumettre à la souveraineté du directoire, celui-ci, en faisant là encore appel aux États, disposera du pouvoir de les incarcérer. Je songe ici, en particulier, aux personnes les plus riches de notre planète, dont les ressources financières devront être mises à disposition des autorités, à la fois afin de niveler les inégalités et de répondre aux catastrophes naturelles et économiques. Ce mode de fonctionnement est clairement totalitaire mais représente en même temps ce que l'on attend d'une « dictature ». Et sur ce point, le directoire est loin d'être pire que la dictature du capital[1075].

1074Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 130.

1075Tentez donc de bousculer l'ordre établi en refusant de payer des impôts finançant des bombardements sur des civils, en enflammant les bâtiments d'une banque afin de proscrire la spéculation et/ou en permettant à des réfugiés d'entrer dans un pays. Revendications légitimes, mais pas assez pour vous éviter la prison... Il est pourtant bien plus criminel – au-delà de toute démagogie – de détenir des milliards à l'heure où un enfant meurt de faim toutes les 6 secondes...

Par ailleurs, sur la question de la durée de vie de ce régime directeur, je reconnais n'avoir aucune idée du temps nécessaire à la mise en place d'une politique écosophique salvatrice... Et, étant donné l'ampleur de la tâche à laquelle le directoire doit faire face, il serait déraisonnable de fixer une date limite à son mandat. À l'image de Cincinnatus, les membres de la « dictature verte » auront donc la charge de déterminer le moment qui leur semblera opportun pour dissoudre le directoire, c'est-à-dire lorsqu'ils estimeront que le traitement symptomatique qu'ils auront pour mission d'administrer aura porté ses fruits et que l'humanité sera sur la voie de l'harmonie avec la nature.

Enfin, je développerai à titre indicatif, dans la cinquième partie de ce livre, une série de points sur lesquels le directoire écosophique devra, d'après moi, statuer en priorité. Quelques mesures pourront s'avérer drastiques, bafouer certains droits fondamentaux et devraient sans doute *a priori* relever de la responsabilité individuelle, plutôt que d'une obligation légale. Malheureusement, face à l'urgence, nous ne pouvons nous payer le luxe de choisir : quand la survie l'exige, la liberté doit être reléguée au second plan... En conséquence, ne pouvant décider pour tous, je laisse le soin aux membres de la « dictature verte » de définir les grands axes qui devront être empruntés par l'humanité. Néanmoins, l'abolition de l'exploitation animale est, à mon sens, indispensable, tant d'un point de vue écologique que pour des motifs éthiques, raison pour laquelle je la pose dès à présent comme une obligation.

## B/ La libération animale

*« Pour l'homme moral, la vie est sacrée en elle-même. »*
Albert Schweitzer[1076]

Il me faut d'emblée préciser que mon ouvrage ne constitue guère un texte exclusivement dédié à la libération animale et que des travaux effectués par de brillants auteurs sont beaucoup plus complets. Le lecteur aura ainsi tout le loisir de parcourir les notes de bas de page afin de découvrir des œuvres plus intéressantes et convaincantes les unes que les autres[1077]. Mon but va donc ici à la fois consister à reprendre ce qui a pu s'écrire tout au long des siècles au sujet de l'exploitation animale sous toutes ses formes, tout en livrant mes propres réflexions autour de cette même question. Tour à tour seront développés des arguments écologiques, humanitaires, éthiques – relatifs à la violence, à l'intellect, à la conscience, à la souffrance... –, sanitaires et/ou philosophiques en faveur de la libération animale. Il s'agira dès lors pour moi de mettre en lumière un panorama des multiples raisons qui doivent nous convaincre de mettre fin à l'aberration conduisant les bêtes – et les êtres humains – à la mort.

1076Cité dans Monod Théodore, *Révérence à la vie*, Grasset, Paris, 1999, p. 111.

1077Je prends ci-après la liberté de citer abondamment certains auteurs, à la fois par honnêteté intellectuelle mais aussi parce que j'estime – sans fausse modestie aucune – que ces derniers s'expriment bien mieux que moi. Je les remercie d'ailleurs chaleureusement pour les multiples sources, thèses et arguments qu'ils (et elles) m'ont permis de découvrir.

**L'argument écologique**

*« Vous ne pouvez pas être écologiste et manger de la viande. Point. Leurrez-vous si vous voulez, si vous avez envie de nourrir votre addiction, mais ne vous dites pas écologiste. »*

Howard Lyman[1078]

Dans son ouvrage intitulé *Faut-il manger les animaux ?*, Jonathan Safran Foer emploie des termes quasiment identiques à ceux de Howard Lyman, ajoutant une dimension industrielle aux propos de l'ancien éleveur : « Quelqu'un qui mange régulièrement des produits issus de l'élevage industriel ne peut se dire écologiste sans séparer radicalement ce mot de son sens. »[1079] Or il apparaît que « même s'il existe des exceptions notables, parler de la consommation des animaux aujourd'hui équivaut à parler de l'élevage industriel. »[1080] Pourquoi ce type d'élevage est-il autant décrié ? Tout simplement parce que, « de même que rien de ce que nous faisons ne possède le potentiel direct de causer autant de souffrance animale que le fait de manger de la viande, aucun de nos choix quotidiens n'a un plus grand impact sur l'environnement. »[1081] Mais en définitive, quel est donc ce mystérieux rapport entre le végétarisme et l'écologie ? Avant toute chose, je précise que le *végétarien* refuse de se nourrir de la chair d'un animal, qu'il soit terrestre ou marin. Plus impliqué, le *végétalien* mange exclusivement des mets d'origine végétale et décline donc également produits laitiers et œufs. Pour finir, le *végane* évite au maximum de consommer tout produit d'origine animale – et ne portera par exemple pas de chaussures en cuir. Voyons désormais en quoi lutter contre l'exploitation animale représente l'un des plus grands gestes écologiques que chacun d'entre nous peut accomplir.

D'abord, « le secteur de l'élevage industriel participe au réchauffement planétaire pour 40% de plus que l'ensemble des transports dans le monde ; c'est la première cause du changement climatique. »[1082] Est-il nécessaire d'ajouter quoi que ce soit ? *A priori*, non. Mais je prends tout de même le temps de citer certains chiffres. Dans son livre *No steak*, le journaliste Aymeric Caron note qu'il faut « plus de 15.000 litres d'eau pour 'fabriquer' un simple rôti de bœuf ! Sachant que pour une douche de cinq minutes, on consomme entre 30 et 80 litres d'eau, on en conclut que, pour obtenir un kilo de bœuf, on utilise en moyenne quasiment autant d'eau qu'un être humain qui prend une douche par jour pendant un an ! »[1083] J'ai souvenir d'une amie qui me reprochait de prendre des douches trop longues à une période où j'étais déjà végétarien, alors qu'elle mangeait de la viande presque à chaque repas.

1078Ancien éleveur, Howard Lyman s'exprime ainsi dans le film *Cowspiracy* (Andersen Kip & Kuhn Keegan, 2014).
1079Foer Jonathan Safran, *Faut-il manger les animaux ?*, L'Olivier, Paris, 2010 (2009), p. 79.
1080*Ibid.*, pp. 49-50. Voir à ce propos Alaux Myriam & Schonfeld Victor, *The Animals film*, 1981.
1081*Ibid.*, p. 98. Voir notamment les films documentaires *Meat the truth* (Soeters Karen & Zwanikken Gertjan, 2007) et *Manger autrement : l'expérimentation* (Ernst Andrea, 2018).
1082*Ibid.*, p. 59. La première cause est en fait les habitations humaines, mais l'élevage n'en est pas moins écocidaire...
1083Caron Aymeric, *No steak*, Fayard, Paris, 2013, p. 46. « Pour faire un kilo de bœuf, il faut quelques dizaines de kilos de céréales (et donc tracteurs, engrais, camions, etc.). [En résumé,] un kilo de bœuf, c'est vraiment un kilo de pétrole ou de gaz. » Dans Jancovici Jean-Marc, *Le Changement climatique expliqué à ma fille*, Seuil, Paris, 2017, p. 88.

À l'époque, je m'étais excusé auprès d'elle, puisque je connaissais bien son militantisme écologiste. N'ayant à ce moment pas conscience de la quantité faramineuse d'eau que nécessite la production de cadavre animal, je n'avais pas su faire le rapprochement entre sa remarque et sa pratique alimentaire incohérente. Et puis, quand bien même, ce n'est pas parce que prendre une douche demande environ cent fois moins d'eau que manger un steak qu'il faut pour autant profiter à outrance de la douceur du jet d'eau chaude et du shoot d'ocytocine – hormone du bonheur – qu'il déclenche... Cela dit, quitte à être écologiste, pourquoi ne pas se soucier de la plus grande source du réchauffement climatique ?

Matthieu Ricard nous explicite l'une des raisons qui font de l'élevage un exterminateur de nature, à savoir les gaz émis à l'occasion de la « confection » de la viande : « Le méthane est vingt fois plus actif que le $CO_2$ dans la production de l'effet de serre »[1084] et « comptait pour 16% des émissions de gaz à effet de serre en 2015 »[1085], selon le GIEC. Ceci explique en partie cela... Le moine bouddhiste poursuit, en vantant les bienfaits de l'alimentation végétarienne : « La production de 1 kg de viande de bœuf engendre […] cinquante fois plus d'émissions de gaz à effet de serre que celle de 1 kg de blé. »[1086] Le docteur en génétique cellulaire note ainsi que « l'équation est simple : 1 hectare de terre peut nourrir 50 végétaliens ou 2 carnivores. »[1087] Cesser de manger de la viande permet de préserver des forêts, actuellement ratiboisées pour les besoins de l'agriculture intensive, ce qui représente une autre cause majeure de la crise écologique. Il apparaît d'ores et déjà implacable que Howard Lyman a raison : engagement écologique et carnisme ne font pas bon ménage... Je réitère donc ma question – en la reformulant : pourquoi manger de la viande, quand on connaît les ravages que cette pratique alimentaire cause à la nature ?

À mon sens, l'endoctrinement précoce joue un rôle fondamental dans notre rapport à l'animal et au fait de le manger. Comme leurs parents, les enfants que nous avons été sont régulièrement dupés par les publicités : les vaches qui rient sur les emballages de fromage éponyme, les cochons souriant sur les vitrines des boucheries et/ou les poulets dansotant sur les devantures des *fast-foods*, masquent la réalité de l'élevage intensif et des abattoirs, au sein desquels les animaux s'amusent beaucoup moins – euphémisme ! – que sur les affiches. Problème : on commence bien souvent à manger de la viande avant de pouvoir se rendre compte de ce mensonge... Et une fois que l'habitude est prise, difficile de renier notre comportement. Matthieu Ricard regrette :

---

1084 Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 84. Il est ordinairement admis que le méthane est même 25 fois plus nocif que le $CO_2$... Quoi qu'il en soit précisément, cela ne modifie pas la nature du problème.

1085 « Les émissions de méthane de l'élevage plus importantes que prévu », *Le Monde,* publié le 29/07/2017 et disponible en ligne le 04/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2017/09/29/les-emissions-de-methane-de-l-elevage-plus-importantes-que-prevu_5193143_3244.html.

1086 Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 76. En sa qualité de scientifique spécialiste du réchauffement climatique, Dave Reay milite par suite : « Réduire la production de méthane issu des vaches, ce n'est peut-être pas aussi spectaculaire que des éoliennes ou des panneaux solaires, mais c'est au moins aussi vital. » Dans « Les émissions de méthane de l'élevage plus importantes que prévu », *Le Monde,* publié le 29/07/2017 et disponible en ligne le 04/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2017/09/29/les-emissions-de-methane-de-l-elevage-plus-importantes-que-prevu_5193143_3244.html.

1087 *Ibid.*, p. 72.

> « Nombre d'enfants ne s'habituent à consommer de la viande qu'à la suite de l'insistance de leurs parents. À cela s'ajoutent les efforts délibérés de l'industrie afin de tromper le public sur la nature des fermes modernes, mettant ainsi un écran opaque entre eux et la réalité. Dans les livres d'images et les dessins animés sur les animaux de ferme, on les voit s'ébattre joyeusement et vivre tendrement avec leurs petits dans des lieux spacieux où la vie semble douce. »[1088]

Le philosophe Peter Singer confirme dans son livre culte intitulé *La Libération animale* :

> « Nos attitudes envers les animaux commencent à prendre forme lorsque nous sommes très jeunes, et elles sont dominées par le fait que nous commençons très tôt à manger de la viande. Il est intéressant de remarquer qu'au début bien des enfants refusent de manger la chair animale et ne s'y habituent qu'après des efforts ardus de la part de leurs parents, qui croient à tort que la viande est nécessaire à la bonne santé. Néanmoins, quelle que soit la réaction première de l'enfant, ce qu'il importe de noter est que nous mangeons de la chair animale bien avant de pouvoir comprendre que ce que nous mangeons est le corps mort d'un animal. Nous ne prenons donc jamais une décision consciente et éclairée de manger de la chair animale sans être soumis à l'influence qu'exerce toute habitude invétérée, renforcée par toutes les pressions qui poussent au conformisme social. »[1089]

Mais pourquoi un tel complot serait-il fomenté ? Si l'industrie de la viande constitue réellement la deuxième cause du dérèglement climatique (derrière les habitations) tout en représentant une source infinie de souffrance pour les bêtes, pourquoi nous mentir ? L'éthologue Boris Cyrulnik répond :

> « La logique du profit a toujours contribué à instrumentaliser les animaux. Les systèmes économiques n'ont épargné ni les hommes ni les bêtes. En France on sait que plus le nombre d'animaux est élevé, plus la somme versée à l'éleveur sous forme de primes l'est aussi. Comment s'étonner des excès que l'on connaît ? Cela ne veut pas dire que par le passé, dans les campagnes et les fermes paysannes, la cruauté et la souffrance étaient moindres pour les bêtes ; la différence, c'est qu'elles sont aujourd'hui démultipliées parce que la production mondiale de viande et de lait est désormais considérable et qu'elle va en s'accélérant avec la demande des pays émergents. »[1090]

Le philosophe Jean-Baptiste Jeangène Vilmer insiste : « Ce qui est commun à tous les problèmes, toutes catégories confondues, est la recherche du profit, à n'importe quel prix. »[1091] Comme dans de multiples domaines, l'aspect lucratif s'avère prépondérant dans notre rapport aux autres animaux...

1088Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 55. Sur la propagande liée à la viande et sur les fermes industrielles, voir notamment Abbott Jennifer, *A Cow at my table*, 1998.

1089Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 378.

1090Cyrulnik Boris, De Fontenay Élisabeth, Matignon Karine Lou & Singer Peter, *Les Animaux aussi ont des droits*, Seuil, Paris, 2013, p. 258. « […] En valeur absolu, et en raison de la croissance mondiale, de plus en plus d'humains mangent de la viande », repère ainsi Jean-Baptiste Jeangène Vilmer dans *Éthique Animale*, PUF, Paris, 2008, p. 273.

1091Jeangène Vilmer Jean-Baptiste, *Éthique animale*, PUF, Paris, 2008, p. 274.

Le juriste précise toutefois que « la légitimité d'une action ne se juge pas à l'aune des profits qu'elle peut rapporter, sans quoi les trafics d'arme et de drogue seraient fort respectables. L'esclavage aussi était une industrie majeure, comme les combats de gladiateurs et les jeux du cirque. » Il dévoile par ailleurs avec aigreur : « Le commerce des animaux sauvages, qui brasse des milliards de dollars, est l'un des plus grands marchés économiques de la planète. »[1092] Philosophe éthicien, Gary Francione assène à son tour – en revenant à la question de l'« industrie » que représente l'élevage moderne :

> « Les élevages intensifs appartiennent généralement à de grosses compagnies et fonctionnent sur un principe d'économie d'échelle. Ils sont fortement automatisés et parfaitement clos et les concepts de profit et d'efficacité qui les dirigent exigent que les animaux ne soient perçus comme rien de plus que des matières premières. Le but de l'élevage intensif est de produire un maximum de viande, de produits laitiers et d'œufs en ayant le moins recours possible au travail humain et aux dépenses financières. »[1093]

Aymeric Caron s'en offusque : « L'esclavage et l'exploitation animale reposent sur une motivation commune : le profit. [...] Derrière l'exploitation ou le meurtre d'un animal, au-delà de l'ignorance et de la cruauté, il y a toujours la recherche d'un bénéfice financier et l'idée indigne que l'animal est une chose dont la valeur marchande est plus importante que la valeur intrinsèque. »[1094] En clair, rien n'est aujourd'hui attendu d'un animal – y compris d'un humain – hormis le profit qu'il peut générer... D'où cette limpide remarque émise par Peter Singer : « L'animal est réduit à un simple rouage de la machine. Le profit est le maître mot. Le bien-être de l'animal individuel n'entre pas en jeu lorsqu'il s'agit d'engranger des bénéfices. »[1095] La bête est effectivement un « rouage » dans le sens où elle est au service du modèle libéro-capitaliste, à l'instar de l'individu qui participe au commerce de la mort. Chaque fois que nous mangeons un steak, nous contribuons à la souffrance des bêtes – j'y reviendrai largement –, tout en remplissant les poches d'une industrie qui mutile la nature. On peut retourner le problème dans tous les sens, la conclusion sera toujours identique : manger de la viande aujourd'hui fait de nous non seulement des complices, mais des mécènes du réchauffement global. On aura beau réduire le temps passé sous la douche dans l'optique de préserver l'environnement, on paiera pour le détruire chaque fois qu'on achètera un bifteck. Et avec l'essor de l'Inde et de la Chine, la demande et la consommation mondiales augmentent... Dans ces conditions, que faire ? Certains défendent l'idée que réduire notre consommation de cadavre serait déjà un grand pas. D'autres privilégient l'abolition pure et simple des produits animaux. Entre ces deux positions existent une multitude de nuances.

1092Jeangène Vilmer Jean-Baptiste, *Éthique animale*, PUF, Paris, 2008, pp. 130-241.
1093Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 63.
1094Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, pp. 27-259. Par là même, « dans les systèmes industriels, les animaux sont des prolétaires, des bêtes de somme, de la marchandise tout comme les humains qui travaillent avec eux. » Dans Porcher Jocelyne, *Cause animale, cause du capital*, Le bord de l'eau, Lormont, 2019, p. 104.
1095Singer Peter, *Théorie du tube de dentifrice*, Goutte d'Or, Paris, 2018 (1998), pp. 279-280.

Parmi les mouvements qui prônent une réduction de la consommation de viande figure le « lundi vert »[1096] qui s'inscrit dans le sillage du « lundi sans viande » – initié en 2003 à Baltimore. L'idée est d'encourager toute personne désirant manger moins de viande à le faire tous les lundis, en proposant un menu veggie dans les restaurants, notamment universitaires. Mon but n'est pas ici de critiquer les gens qui défendent ce mouvement, mais de montrer pourquoi ce dernier est définitivement à classer au rang des fausses bonnes idées... à l'instar de la mouvance « flexitarienne ». Sur le très (très) long terme, je ne nie pas que ce genre d'initiative puisse faire changer les mentalités. Si nous avions mille ans devant nous avant que le réchauffement climatique ne pose problème – et en mettant les aspects éthiques de côté –, je pourrais comprendre l'instauration du « lundi vert ». Mais nous n'avons pas un millénaire devant nous, loin de là... Nous n'avons même pas un siècle et sans doute même moins de quelques années – et ajoutons que de leur côté, les animaux n'ont pas une seule seconde à perdre.

De plus, faire « l'effort » de ne pas manger de viande un jour par semaine invite implicitement les individus à s'en nourrir les six jours suivants : renoncement le lundi, *open bar* le reste du temps. Le message qui est passé lors de l'instauration de ce genre de mouvement peut être compris de la façon suivante : « Faites une bonne action le lundi pour pouvoir mieux vous défausser par la suite. » Cela ressemble à une mesure qui va dans le bon sens, mais c'est malheureusement à la fois insuffisant et contre-productif. Sans même aborder le problème de l'éthique animale, du point de vue écologique, respecter le lundi vert signifie s'engager à protéger la nature et l'avenir de nos enfants le lundi, mais pas les six autres jours de la semaine... Cela ne fait pas sens ! Pour prendre une image plus parlante, c'est comme si, il y a plusieurs siècles, nous avions demandé à une personne possédant sept esclaves d'en relâcher un... et d'en conserver six. Certes, l'un d'eux aurait recouvré la liberté, mais l'esclavage aurait perduré *ad vitam æternam*. C'est encore comme si nous proposions à un « tueur en série » de renoncer à son activité favorite le lundi, tout en lui laissant le champ libre le reste de la semaine. En ce sens, ce qui peut s'apparenter à un progrès ne l'est pas toujours... En réalité, nous pouvons tordre la question à l'infini : la seule attitude logiquement et moralement défendable est l'abstinence totale de nourriture animale. C'est précisément ici que je voulais en venir : j'ai pris l'exemple du lundi vert, non pas pour attaquer les individus qui le promeuvent avec une sincère bonne volonté, mais afin de mettre en lumière l'incohérence consistant à réduire la consommation de nourriture carnée.

De surcroît, rien n'est plus simple que de cesser de manger de la viande... C'est l'un des gestes les plus impactants et les plus faciles que nous pouvons faire à titre individuel pour préserver la nature. Le mode de vie végane permet en sus de régler de multiples autres problèmes – éthiques, sanitaires, économiques, etc. –, dont celui de la faim dans le monde. Ce n'est, en conséquence, pas uniquement par souci de la nature et/ou des animaux que l'alimentation végétalienne est justifiée, mais aussi par altruisme envers nos frères et sœurs en humanité, comme le résume Peter Singer :

1096Source : https://alternativi.fr/le-lundi-vert-quest-ce-que-cest/81.

« Il est vrai que chacun dispose d'une somme limitée de temps et d'énergie, et que le temps consacré à travailler activement pour une cause réduit le temps disponible pour une autre ; mais rien n'empêche ceux qui consacrent leur temps et leur énergie à des problèmes humains de participer au boycott des produits de la cruauté de l'agrobusiness. Cela ne prend pas plus de temps d'être végétarien que de manger de la chair animale. En fait, […] ceux qui disent se préoccuper du bien-être des êtres humains et de la préservation de notre environnement devraient, ne serait-ce que pour cette seule raison, devenir végétariens. Ce faisant, ils augmenteraient les quantités de grains disponibles pour nourrir les gens ailleurs dans le monde, réduiraient la pollution, économiseraient l'eau et l'énergie et cesseraient de contribuer à la déforestation […]. »[1097]

**L'argument humanitaire**

*« Lorsque nous consommons de l'alcool ou de la viande, substances fabriquées à partir de la souffrance d'autres êtres vivants et notre mère la Terre, c'est comme si nous consommions notre propre chair et notre propre sang. […] La production d'alcool engloutit de grandes quantités de céréales qui pourraient servir à lutter contre la faim dans le monde. L'alcool est directement responsable de la souffrance des enfants. La production d'un seul verre d'alcool requiert tout un panier de riz. Chaque jour dans le monde, quarante mille enfants meurent de faim. Nous, les Occidentaux, qui nous suralimentons et qui gavons des animaux de céréales pour produire de la viande, c'est la chair de ces enfants que nous mangeons. »*

Thich Nhat Hanh[1098]

Lorsque nous buvons de l'alcool et/ou ingérons de la viande, nous empêchons de jeunes enfants de manger à leur faim et nous les condamnons, par là même, à mourir. C'est aussi simple que cela. On peut parfois se sentir impuissant face au problème de la faim dans le monde. Que faire à notre petite échelle ? En fait, c'est extrêmement simple : devenir abstinent d'alcool et, à plus forte raison, végane constituent les meilleurs gestes à effectuer... Et ils sont à la fois « gratuits » et bons pour la santé (j'y reviendrai un petit peu plus loin). Si nous laissons la consommation d'alcool de côté en vue de nous centrer sur l'alimentation humaine, nous pouvons remarquer que, dès 1975, Peter Singer soulignait :

1097Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 388. Le philosophe Gary Francione corrobore, chiffres à l'appui : « L'élevage a de graves répercussions sur l'environnement. Les animaux consomment plus de protéines qu'ils n'en produisent. Pour chaque kilogramme de protéine animale produite, les animaux consomment près de 6 kg de protéines végétales issues de céréales et de fourrages. Plus de 50% des céréales des États-Unis et 40% des céréales du monde servent à nourrir les animaux pour produire de la viande, plutôt que de nourrir directement les gens. Aux États-Unis, les animaux consomment environ cinq fois plus de céréales que celles qui sont directement consommées par l'ensemble de la population humaine. » Dans Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 69. Le chanteur Paul McCartney déclare ainsi : « C'est stupéfiant, quand on y pense bien. Le végétarisme règle tellement de choses d'un seul coup : l'écologie, la famine, la cruauté. » Cité dans Giesbert Franz-Olivier (dir.), *Manifeste pour les animaux*, Autrement, Paris, 2014, p. 135.

1098Thich Nhat Hanh, *L'Art de la paix*, Jean-Claute Lattès, Paris, 2006 (2003), p. 111.

« La nourriture gaspillée aujourd'hui par la production animale dans les pays aisés suffirait, si on la distribuait de façon appropriée, à remédier tant à la faim qu'à la malnutrition sur toute la surface de la planète. »[1099] Et plus récemment, Matthieu Ricard déplorait à son tour qu'« un enfant meurt toutes les six secondes par manque de nourriture alors que nous produisons, à l'échelle mondiale, assez de calories pour nourrir tout le monde. […] Manger de la viande est donc un privilège de pays riche qui s'exerce au détriment des pays pauvres. »[1100] Car les bêtes que nous mangeons consomment des quantités astronomiques de céréales. Notre insouciance condamne, en conséquence, des millions de nos frères et sœurs en humanité à la famine... Une nouvelle fois, demandons-nous pour quel motif le remède – l'alimentation végétalienne – n'est pas appliqué si l'on est certain qu'il pourrait résoudre le problème de la faim. D'après Aymeric Caron, il n'est guère besoin de chercher la réponse bien loin : « La consommation de viande au Nord génère un manque de céréales au Sud. Quant à l'argument qui consiste à faire de la viande de masse un remède contre la faim dans le monde, il relève de la plus pure hypocrisie ou de la plus crasse ignorance. Le système industriel de la viande ne vise en réalité qu'un objectif : la recherche de bénéfices les plus importants possibles. »[1101]

Tout est dit : pourquoi se soucier de donner à manger à des enfants, quand on peut faire de l'argent en les affamant ? Voilà ce que nous cautionnons à chaque fois que nous mettons un steak dans notre assiette. En mangeant de la viande, nous nous rendons en effet complices de la mort d'animaux mais également d'êtres humains, qui pourraient se nourrir des végétaux offerts au bétail dans l'optique de nourrir d'autres êtres humains... Nous croirions entendre une mauvaise blague, mais c'est pourtant la stricte vérité. Concrètement, Gary Francione repère ainsi qu'« un hectare de terre peut nourrir vingt fois plus de végétariens que de mangeurs de viande. »[1102] Matthieu Ricard précise :

> « Pour produire 1 kg de viande, il faut la même surface de terre que pour cultiver 200 kg de tomates, ou 160 kg de pommes de terre, ou 80 kg de pommes. […] Pour obtenir 1 calorie de viande de bœuf par élevage intensif, il faut de 8 à 26 calories d'aliments végétaux, qui auraient pu être consommées directement par l'homme. […] Il n'est pas étonnant que Frances Moore Lappé ait qualifié ce genre d'agriculture d''usine de protéines à l'envers'. »[1103]

Il y a cinquante ans, le géographe Alfred Sauvy déclarait en ce sens : « Les vaches des pays riches sont les concurrentes directes des pauvres des pays pauvres. »[1104] Paléoanthropologue, Pascal Picq en vient ainsi à abhorrer les populicides et culturicides découlant de la consommation de viande :

1099Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 311.
1100Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 73.
1101Caron Aymeric, *No steak*, Fayard, Paris, 2013, p. 39.
1102Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 69. En outre, « 70% des terres agricoles dans le monde sont consacrées à l'élevage et à la culture nécessaire pour nourrir les animaux. » Dans Duquesne Juliette & Rabhi Pierre, *Pour en finir avec la faim dans le monde*, Presses du Châtelet, Paris, 2017, p. 94.
1103Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 72.
1104Cité dans Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, p. 231.

> « Sans vouloir stigmatiser personne, rappelons-nous que les bœufs de nos hamburgers, majoritairement importés d'Amérique latine, ont été nourris avec du soja transgénique dans des champs pris sur la forêt tropicale, ce qui a participé à l'éradication des singes et surtout des derniers peuples amérindiens. Chaque fois que nous croquons un hamburger, nous croquons un peu de la diversité biologique mais aussi culturelle du monde. »[1105]

Et la médaille a bien d'autres revers encore, comme le souligne malheureusement Aymeric Caron : « Les paysans écologistes qui s'élèvent contre le massacre de la forêt amazonienne au profit de la viande sont menacés, voire assassinés. Les Indiens qui vivent dans la forêt brésilienne disparaissent eux aussi au fil des décennies, tués par les éleveurs. Auriez-vous imaginé qu'un steak puisse avoir un tel prix ? »[1106] Et que dire de la « souffrance invisible » des individus qui tuent les bêtes selon des cadences infernales dans les abattoirs ? Le travail « inhumain » de ces personnes consiste à répéter le même geste huit heures par jour, sous peine d'être licencié, si bien qu'un ancien employé déclare avec sanglots : « Ça fait deux ans que j'ai quitté l'abattoir. Des cauchemars, j'en fais encore. Il n'y a pas de nuit où je ne me réveille pas en sursaut... Il y a toujours une bête vivante qui me court après. Je ne sais pas pourquoi... C'est toujours de la vivante que l'on rêve, jamais de la carcasse ou du sang. Il ne faut pas rêver. Il n'y a pas de nuit où je ne tue pas de vache. »[1107] Bref, nous avons vu dans cette section qu'il existe manifestement des liens « directs » entre les violences exercées à l'encontre de la nature, des bêtes et des êtres humains. Mais qu'en est-il des liens « indirects » ?

**L'argument de l'extension de la violence (ou de la bienveillance)**

*« Si la cruauté humaine s'est tant exercée contre l'homme,*
*c'est trop souvent qu'elle s'était fait la main sur les animaux. »*
Marguerite Yourcenar[1108]

Aux yeux de Peter Singer, l'argument consistant à dire que les atrocités commises à l'encontre des animaux exacerbent la violence perpétrée envers les êtres humains paraît fallacieux car basé sur des considérations spécistes. Toutefois, je pense qu'il n'est pas pour autant à négliger. Un grand nombre d'études scientifiques montrent effectivement qu'un puissant lien existe entre la cruauté exprimée à l'encontre des bêtes et la propension à maltraiter, physiquement et moralement, les êtres humains[1109].

1105Picq Pascal, « Malthus revient frapper à la porte », *Les Échos*, publié le 27/11/2013 et disponible en ligne le 05/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lesechos.fr/2013/11/pascal-picq-malthus-revient-frapper-a-la-porte-332163.
1106Caron Aymeric, *No steak*, Fayard, Paris, 2013, p. 43.
1107Dans Frésil Manuela, *Entrée du personnel*, 2012.
1108Yourcenar Marguerite, *Les Yeux ouverts*, Le Centurion, Paris, 1980, pp. 156-157.
1109Voir notamment Linzey Andrew, *Le Lien*, One Voice, Strasbourg, 2011 & https://www.ffpanimale.fr.

Certaines font notamment état d'une forte « relation entre la cruauté des enfants envers les animaux et la violence à l'égard des gens. »[1110] D'autres soulignent que, quel que soit leur âge, « les individus sont souvent violents à l'encontre des animaux et des êtres humains de manière concomitante »[1111], cette brutalité incluant vols, viols et homicides. Extrapolons : une société cruelle à l'égard des bêtes sera nécessairement encline à générer de la violence entre humains[1112], et inversement concernant la compassion. Voyons donc comment se manifeste cette théorie dans le passé comme dans le présent.

Le premier récit de l'histoire de l'humanité – *L'Épopée de Gilgamesh* – est marqué par la présence du personnage Enkidou, dont la bienveillance pour le héros – Gilgamesh – est précédée par l'amour d'autres animaux : « Il ne connaît ni les hommes ni les pays. Sa seule compagnie est l'animal. Avec les gazelles il broute l'herbe. Avec les hardes il s'abreuve aux points d'eau. Auprès des sources, en compagnie des bêtes sauvages, son cœur se réjouit. »[1113] Il semblerait par conséquent que depuis que l'être humain est en mesure de rédiger des histoires, le rôle joué par la mansuétude envers toutes les bêtes dans le rapport harmonieux avec ses congénères constitue un réel enjeu narratif.

D'un point de vue philosophique, le lien entre comportement à l'égard des animaux et des hommes est tout aussi ancien... 2500 ans avant notre ère, Pythagore était effectivement un fervent défenseur des bêtes, à la fois pour des raisons éthiques et – *a priori* – pour le motif de la métempsycose, car le philosophe s'imaginait que les êtres humains se réincarnaient en animaux dès l'instant de leur mort. Il s'exprima alors de la façon suivante[1114] : « Comme il se fait d'horribles goûts, comme il se prépare à verser un jour le sang humain, celui qui égorge de sang-froid un agneau et qui prête une oreille insensible à ses bêlements plaintifs ; celui qui peut manger l'oiseau qu'il a nourri de sa main ! Y a-t-il loin de ce crime au dernier des crimes, l'homicide ? N'en ouvre-t-il pas le chemin ? » Autrement dit, selon Pythagore, tuer une bête ne peut qu'attiser en nous une propension à assassiner un être de notre propre espèce. Pour que tout soit bien clair, le philosophe ne prétend pas que l'homme qui met fin à la vie d'un animal va immanquablement tôt ou tard tuer un être humain, mais que ce dernier, en tuant une bête, augmente ses chances de perpétrer un homicide. Le meurtre des animaux entraînerait donc un désir d'attenter à la vie des êtres humains. Je n'ai pas le pouvoir de corriger le passé, mais si je le pouvais, je ferais en sorte que l'histoire ne retienne pas uniquement le théorème mathématique de Pythagore, mais également cette remarquable intuition... Ce faisant, d'innombrables souffrances auraient pu être évitées tout au long des 2500 dernières années, et ces derniers temps en particulier.

---

1110Miller Catherine, « Childhood animal cruelty and interpersonal violence », *Clinical Psychology Review*, 07/2001, 21, 5, pp. 735-749, publié le 18/06/2001 et disponible en ligne le 08/10/2019 à l'adresse suivante : https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0272735800000660.

1111Gerdin J. A. & McDonough S. P., « Forensic Pathology of Companion Animal Abuse and Neglect », *Sage Journals*, publié le 17/05/2013 et disponible en ligne le 08/10/2019 à l'adresse suivante : https://journals.sagepub.com/doi/10.1177/0300985813488895#_i25.

1112« Nous ne nous respecterons entre humains que lorsque nous respecterons les non-humains. » Dans Reeves Hubert, *Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve*, Seuil, Paris, 2013, p. 157.

1113Azrié Abed, *L'Épopée de Gilgamesh*, Albin Michel, Paris, 2015, p. 30.

1114Cité dans Ovide, *Les Métamorphoses*, Librairie générale française, Paris, 2010, p. 521.

Six siècles après Pythagore, Plutarque reprend son flambeau en consacrant de nombreux traités au végétarisme et à l'intelligence des animaux. À l'instar de son illustre prédécesseur, le philosophe met en exergue le lien entre la violence exercée à l'égard des bêtes et celle qui frappe les êtres humains :

> « […] Du commencement on mangea quelque bête sauvage malfaisante, et puis il y eut quelque oiseau et quelque poisson attirés dedans les filets : conséquemment la cruauté amorcée et exercée en tels meurtres passa outre jusqu'au bœuf laboureur, et au mouton qui nous vêt, et au coq domestique, et ainsi croissant et raidissant leur insatiable cupidité, ils vinrent jusqu'à occire et meurtrir les hommes, et à donner des batailles. »[1115]

En somme, d'après Plutarque, c'est clairement le fait de se montrer cruel à l'encontre des bêtes qui conduit à la violence envers les hommes. Ailleurs, en l'occurrence au sein des *Moralia* (959a-985c), le même Plutarque met encore dans la bouche d'Autoboulos les paroles suivantes :

> « […] L'homme qui, le premier, tua un loup ou un ours en retira de la gloire ; on peut imaginer aussi que jadis le bœuf, le porc amenés à l'autel aient semblé justifier le sacrifice de leur vie en goûtant aux aliments posés en offrande devant eux ; par la suite, il a pu se faire, ici ou là, que de la consommation de viande de cerf, de lièvre ou de gazelle, on soit passé à celle de mouton, de chien ou de cheval. Et lorsqu'on en est venu à découper et hacher 'l'oie et le pigeon domestiques, habitants du foyer' – comme dit Sophocle –, non pas comme on ferait d'une belette ou d'un écureuil, sous la pression de la famine, mais pour le plaisir, comme une friandise, on a renforcé ce qu'il y avait dans la nature humaine d'instincts meurtriers et sauvages, jusqu'à étouffer presque entièrement toute trace de douceur. C'est pour la même raison que les disciples de Pythagore ont préconisé la bonté envers les animaux en guise d'exercice préparatoire qui doit mener à la pitié et à l'amour de l'humanité : car l'habitude est une force redoutable et qui peut entraîner l'homme très loin en l'accoutumant petit à petit à certaines façons de sentir. »[1116]

En ce sens, le philosophe romain – d'origine grecque – révèle une nouvelle dimension de l'analyse pythagoricienne : là où Pythagore nous mettait en garde contre les (très) mauvaises habitudes prises par les adorateurs de la chair animale, Plutarque nous invite à perfectionner nos bonnes dispositions. Autrement dit, selon eux, tout comme n'importe quel muscle, la compassion peut s'amplifier au gré des efforts fournis. Et comment devenir plus bienveillant envers les hommes ? En s'exerçant sur les animaux. C'est ainsi en protégeant les bêtes fragiles que nous pouvons devenir meilleurs à l'égard de nos semblables. La science nous montre aujourd'hui que la réciproque est vraie, et il y a fort à parier que l'intuition émise par Plutarque – dans le sillage de Pythagore – l'est également.

---

1115Plutarque, *Manger la chair ? Traité sur les animaux*, Payot & Rivages, Paris, 2002, II, VII, pp. 61-62.
1116Plutarque, *L'Intelligence des animaux terrestres et marins*, Arléa, Paris, 1998 (72-126), p. 19.

Emboîtant le pas à Plutarque, Porphyre de Tyr, disciple de Plotin, rédige plusieurs ouvrages dédiés à la protection des animaux et à la critique du carnisme. Il y précise l'idée de Plutarque en affirmant – on ne peut plus clairement – que « […] les Pythagoriciens faisaient de la bonté envers les bêtes un entraînement à l'humanité et à la pitié. »[1117] Prônant l'abstinence de nourriture carnée, le philosophe établit à son tour un rapprochement entre l'attitude vis-à-vis des bêtes et le comportement envers les hommes. Petit florilège de sa pensée sur le sujet :

> « […] Chez ceux dont la sensibilité a refusé de toucher aux autres espèces de vivants, il est bien évident que l'intellect s'abstiendra de vouloir toucher aux membres de l'espèce. »[1118]
>
> « Si les famines et les guerres ont également conduit les hommes à manger les autres êtres vivants, il ne faut pas pour autant admettre cette pratique par plaisir, puisqu'aussi bien nous n'avons pas accepté l'anthropophagie. »[1119]
>
> « Qui ne voit clairement […] que le respect de la justice grandit avec la pratique de l'abstinence ? Celui qui s'abstient de porter atteinte à tout être animé, même s'il s'agit d'êtres qui n'entrent pas avec lui en société, s'abstiendra à bien plus forte raison de nuire à ses congénères. »[1120]
>
> « Éviter de se nourrir de chair animale, c'était éviter de commettre des injustices pour se nourrir. »[1121]
>
> « […] On doit étendre jusqu'aux animaux la justice qui consiste à ne pas nuire. »[1122]
>
> « On doit […], comme on s'abstient de la chair des hommes, s'abstenir de même de la chair des autres animaux. »[1123]

Pour Porphyre, se montrer bienveillant avec les animaux constitue un exercice nous permettant de faire fructifier la compassion que nous ressentons (et exprimons) à l'égard de nos frères et sœurs en humanité. Il va de soi que, dans ce paradigme, il est interdit de se nourrir de chair animale, puisque cet acte de cruauté ne peut qu'engendrer de la violence à l'endroit des animaux et, par extension, des membres de notre espèce. De nombreux penseurs ont succédé aux philosophes évoqués jusqu'ici. Il serait bien trop long de les énumérer, mais je ne peux résister à la tentation de citer quelques tirades glanées çà et là au fil des lectures. Faisons un bond dans le temps et passons outre plus de 1000 ans d'obscurantisme chrétien pour citer Schopenhauer – influencé par le bouddhisme : « La compassion pour les animaux est si intimement liée à la bonté que l'on peut dire que quiconque est cruel envers les animaux ne peut être un homme bon. »[1124] Ardu de faire plus clair ! Il complète malgré tout :

---

1117Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre III, 20, 7, p. 176.
1118Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre II, 31, 3, p. 98.
1119Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre II, 57, 3, p. 120.
1120Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre III, 26, 6, p. 187.
1121Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre III, 26, 8, p. 188.
1122Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre III, 26, 9, p. 188.
1123Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome III, Livre IV, 9, 6, p. 15.
1124Cité dans Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 50.

> « Une compassion sans bornes qui nous unit avec tous les êtres vivants, voilà le plus solide, le plus sûr garant de la moralité : avec elle, il n'est pas besoin de casuistique. Qui la possède sera bien incapable de causer du dommage à personne, de violenter personne, de faire du mal à qui que ce soit ; mais plutôt, pour tous il aura de la longanimité, il pardonnera, il aidera de toutes ses forces, et chacune de ses actions sera marquée au coin de la justice et de la charité. »[1125]

Voyons dorénavant comment la réflexion (éminemment scientifique) de Charles Darwin épouse la conviction (quasi religieuse) de Schopenhauer : « L'humanité envers les animaux inférieurs est l'une des plus nobles vertus dont l'homme est doté, et il s'agit du dernier stade du développement des sentiments moraux. C'est seulement lorsque nous nous préoccupons de la totalité des êtres sensibles que notre moralité atteint son plus haut niveau. »[1126] À ces discours s'ajoute également, entre autres, celui de Claude Lévi-Strauss, qui prétend que les préjugés raciaux « reflètent à l'échelle humaine un problème beaucoup plus vaste et dont la solution est encore plus urgente : celui des rapports entre l'homme et les autres espèces vivantes [...]. Le respect que nous souhaitons obtenir de l'homme envers ses pareils n'est qu'un cas particulier du respect qu'il devrait ressentir pour toutes les formes de vie. »[1127] Il est quelquefois reproché à ceux d'entre nous qui défendent la vie des bêtes de ne pas se soucier en priorité du sort de l'humanité... Mais ces grands sages nous enseignent que protéger les animaux n'est nullement incompatible avec le fait de prendre soin des humains. C'est même tout le contraire ! Osons en outre la formule suivante : le véganisme est un humanisme[1128]. Matthieu Ricard confirme, en discernant que « tous ceux qui ont […] parlé en faveur de la cause animale – Voltaire, Shafterbury, Bentham, Mill et Shaw – étaient aussi les plus ardents avocats du respect des droits de l'Homme. »[1129] Et l'auteur de renchérir : « Là où les droits de l'Homme sont peu respectés, les droits des animaux le sont encore moins. Le gouvernement chinois, par exemple, qui conteste le concept occidental des droits de l'Homme, fait totalement fi de la souffrance animale. »[1130] Le moine invite dès lors à « étendre aux animaux la compassion que l'on éprouve envers les humains »[1131], constatant que « restreindre le champ de notre altruisme ne le diminue pas seulement quantitativement mais aussi qualitativement. Ne l'appliquer qu'à certains êtres, les êtres humains en l'occurrence, revient à l'appauvrir. »[1132] Dans le même ordre d'idée, Arne Naess nous conseille : « 'Élargissez la sollicitude aux êtres non-humains, approfondissez la sollicitude pour les êtres humains' me semblerait un bon slogan. »[1133] Et Théodore Monod de s'exclamer :

1125Schopenhauer Arthur, *Le Fondement de la morale*, Le Livre de Poche, Paris, 2012, pp. 97-202.
1126Darwin Charles, *The Descent of man and selection in relation to sex*, John Murray, Londres, 1871, p. 101.
1127Lévi-Strauss Claude, *Le Regard éloigné*, Plon, Paris, 2001 (1983), p. 46.
1128Pour faire écho à la thèse de Jean-Paul Sartre : *L'Existentialisme est un humanisme*, Gallimard, Paris, 1996 (1946).
1129Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 49.
1130*Ibid.*, p. 285.
1131*Ibid.*, p. 207.
1132*Ibid.*, p. 53.
1133Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 306.

> « On va, une fois de plus, me rétorquer qu'il est 'plus utile d'aider les êtres humains que les animaux'. C'est oublier que tout se tient. Il est aberrant de mettre l'homme d'un côté, les animaux de l'autre. Il faut donc propager cette notion de réconciliation. Les gens qui font cette objection stupide ne s'occupent en général ni des hommes ni des animaux. Il ne s'agit pas d'aider l'un ou l'autre, mais les deux. La vie est une. Et le chrétien devrait apprendre à dire aux animaux : 'Nous ne voulons pas être sauvés sans vous.' »[1134]

D'autres penseurs ont observé que certaines luttes fondamentales menées par les êtres humains au cours des derniers siècles prennent racine dans notre attitude à l'égard des bêtes. Par exemple, Dicky Gregory, activiste des droits civils auprès de Martin Luther King, relie très clairement l'exploitation animale et l'esclavage : « Lorsque je regarde des animaux tenus captifs dans les cirques, cela me fait penser à l'esclavage. Les animaux dans les cirques représentent la domination et l'oppression que nous avons combattues pendant si longtemps. Ils portent les mêmes chaînes et les mêmes fers. »[1135]

De son côté, l'institutrice et militante féministe Louise Michel accole avec clairvoyance le combat pour les droits des animaux aux campagnes pour les droits des femmes – et de tous les opprimés :

> « Au fond de ma révolte contre les forts, je trouve du plus loin qu'il me souvienne l'horreur des tortures infligées aux bêtes. […] On m'a souvent accusée de plus de sollicitude pour les bêtes que pour les gens : pourquoi s'attendrir sur les brutes quand les êtres raisonnables sont malheureux ? C'est que tout va ensemble, depuis l'oiseau dont on écrase la couvée jusqu'aux nids humains décimés par la guerre. La bête crève de faim dans son trou, l'homme en meurt au loin des bornes. »[1136]

Et Aymeric Caron d'appeler à son tour à la « convergence des luttes », sur laquelle je reviendrai au sein de la cinquième partie : « Dans l'histoire, la nature servit de prétexte pour exterminer ou réduire en esclavage des populations présentées comme *naturellement* inférieures, ou pour discriminer des femmes *naturellement* dédiées au ménage et aux tâches subalternes. Aujourd'hui, c'est encore au nom d'une prétendue 'nature' que l'exploitation animale en général et la consommation de viande en particulier sont justifiées. »[1137]

1134Monod Théodore, *Le Chercheur d'absolu*, Gallimard, Paris, 1997, p. 103.
1135Cité dans Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 254.
1136Michel Louise, *Mémoires*, Maspero, Paris, 1979, pp. 91-92.
1137Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, p. 239. En sa qualité d'historien, Yuval Noah Harari corrobore : « La dégradation des animaux – d'être sensibles méritant le respect […] – s'est rarement cantonnée aux vaches et aux poulets. La plupart des sociétés agricoles se sont mises à traiter diverses classes de gens comme des propriétés. Dans l'Égypte ancienne, l'Israël biblique et la Chine médiévale, il était courant d'asservir des hommes, de les torturer et même de les exécuter pour des bagatelles. De même que les paysans ne consultaient pas les vaches et les poulets sur la direction de la ferme, de même les dirigeants ne rêvaient-ils pas de demander aux paysans leur avis sur le gouvernement du royaume. Et quand des groupes ethniques ou des communautés religieuses entraient en conflit, ils se déshumanisaient souvent mutuellement. Décrire les 'autres' comme des bêtes, des sous-hommes, était la première étape avant de les traiter comme tels. La ferme devint ainsi le prototype de nouvelles sociétés aux maîtres pénétrés de leur importance, aux races inférieures bonnes à exploiter, aux bêtes sauvages vouées à l'extermination avec, au-dessus, un grand Dieu qui donnait sa bénédiction à toute cette organisation. » Dans Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 111.

En outre, l'historien Charles Patterson confirme le bien-fondé de cette théorie : « En les gardant et en les nourrissant, les humains ont d'abord noué avec les animaux des liens d'amitié, puis ils les ont tués. Pour en arriver là, ils ont dû tuer en eux une partie de leur sensibilité. […] L'asservissement des animaux semble avoir servi de modèle à celui des êtres humains, en particulier l'exploitation à grande échelle des femmes captives pour la procréation et le travail. »[1138]

Plus loin, au sein de son ouvrage *Un Éternel Treblinka*, le même Charles Patterson reformule une interrogation du philosophe Theodor Adorno[1139] et explique que d'après lui : « Auschwitz commence quand quelqu'un regarde un abattoir et pense : ce ne sont que des animaux. »[1140] En d'autres termes, ce serait parce que les nazis ont eu connaissance du traitement effroyable réservé aux animaux dans les abattoirs qu'ils auraient eu l'idée de concevoir le crime contre l'humanité... À première vue, cette thèse peut paraître farfelue, mais elle prend tout son sens lorsqu'on sait que « parmi les artisans de la 'solution finale', plusieurs venaient des milieux de l'agriculture, de l'élevage et d'autres métiers liés à la gestion des animaux. »[1141] À ceux qui pensent que le rapprochement entre les abattoirs et la Shoah demeure indécent, je laisse le soin de lire ce que rédige l'écrivain juif Isaac Bashevis Singer, dont de nombreux amis sont décédés dans les camps : « Quand on en vient aux animaux, tout homme est un nazi. »[1142] Ailleurs, il ajoute : « Ce que les nazis [ont] fait aux Juifs, l'homme le [fait] à l'animal. »[1143]

Je précise ici d'emblée qu'il ne s'agit pas pour moi d'effectuer une *comparaison* entre la souffrance des différents animaux que sont les êtres humains et les bêtes, mais bien d'établir une *analogie* entre les modes opératoires des camps de concentration et ceux de l'industrie zoocidaire[1144]. Le visionnage successif des documentaires *Le Sang des bêtes* (Franju Georges, 1949) et *Nuit et brouillard* (Resnais Alain, 1955) en constitue d'ailleurs une implacable démonstration. Le traitement que nous réservons collectivement aux animaux est plus que révoltant et ne peut provoquer que de l'indignation doublée d'un profond dégoût. Par ailleurs, Matthieu Ricard précise que les finalités de la Shoah – éradication d'un peuple – et de l'élevage industriel – exploitation incessante d'espèces – divergent[1145] : « Dans le cas des animaux, les humains ne désirent pas de 'solution finale'. Ils veulent pouvoir continuer, aussi longtemps que possible, et renouveler chaque année la tuerie de 60 [en fait 120] milliards d'animaux terrestres et 1000 [1500] milliards d'animaux marins. Le zoocide est un éternel recommencement. »

1138Patterson Charles, *Un Éternel Treblinka*, Calmann-Lévy, Paris, 2008 (2002), pp. 32-33.

1139Pour Theodor Adorno : « Peut-être la schématisation sociale de la perception est elle ainsi faite chez les antisémites qu'ils ne voient plus du tout les Juifs comme des hommes. L'assertion courante selon laquelle les Sauvages, les Noirs, les Japonais ressemblent à des animaux, par exemple à des singes, est la clé même des pogromes. » Dans Adorno Theodor, *Minima Moralia*, Payot & Rivages, Paris, 2003 (1951), §68 : « Les humains te regardent », p. 142.

1140Patterson Charles, *Un Éternel Treblinka*, Calmann-Lévy, Paris, 2008 (2002), p. 89.

1141Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 177.

1142Singer Isaac Bashevis, *The Penitent*, Farrar, Straus & Giroux, New York, 1983, p. 39.

1143Singer Isaac Bashevis, *Ennemies*, Stock, Paris, 1975 (1972), pp. 41-42.

1144Comme je l'ai déjà noté plus haut – sur la question de la collaboration au système que représente la production – la comparaison est l'action de « mettre sur le même plan pour chercher des ressemblances, des différences », alors que l'analogie est un « rapport de ressemblance établi par l'intelligence ou l'imagination entre deux ou plusieurs objets. » Dans Mével Jean-Pierre (dir.), *Le Dictionnaire Hachette encyclopédique*, Hachette, Paris, 2000, pp. 72-403.

1145Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 169. Les chiffres ont évolué depuis l'édition.

Notifions que le mot « zoocide » est justement utilisé par *analogie* au « génocide » dont les nazis se sont rendus coupables. Le moine bouddhiste mène celle-ci à son paroxysme : « Les points communs entre un génocide et une tuerie d'animaux à grande échelle sont la dévalorisation des victimes, la désensibilisation des exécutants et la dissociation mentale qui s'opère en eux, les méthodes d'extermination, la dissimulation des faits par leurs auteurs et le refus de savoir de ceux qui sont en mesure de connaître les faits. »[1146] Sur ces derniers points, le philosophe Jacques Derrida confirme :

> « Personne ne peut plus nier sérieusement et longtemps que les hommes font tout ce qu'ils peuvent pour dissimuler ou se dissimuler cette cruauté, pour organiser à l'échelle mondiale l'oubli ou la méconnaissance de cette violence que certains pourraient comparer aux pires génocides. […] Personne aujourd'hui ne peut nier cet événement, à savoir les proportions sans précédent de cet assujettissement de l'animal. »[1147]

La philosophe Élisabeth de Fontenay échafaude la même réflexion que Matthieu Ricard et repère également la volonté de (se) masquer le phénomène de tuerie de masse à l'encontre des animaux[1148] :

> « 'Nous' mangeons n'importe quoi et n'importe comment, nous donnons la vie aux bêtes, nous les faisons vivre et mourir dans le processus d'une technicité 'rationnelle' qui n'est pas sans rapport avec les techniques de concentration, sinon d'extermination, qui ont marqué le XX^e^ siècle du sceau de l'irreprésentable. 'Grande bouffe' et 'grand massacre' sans foi ni loi : telle est la modernité d'un destin qui est commun, sans que les uns et la plupart des autres le sachent, aux hommes et aux animaux. »

Et l'interprète du dalaï-lama de conclure quant à la folie consistant à considérer que le traitement actuellement réservé aux bêtes n'aurait aucune importance :

> « Certains esprits malsains soutiennent que l'Holocauste ne s'est pas produit, ou du moins pas à l'échelle que nous connaissons. Le 'négationnisme' est maintenant un crime aux yeux de la loi de plusieurs pays d'Europe. Dans le cas de la tuerie des animaux à une échelle industrielle, nous sommes en présence d'un négationnisme d'un tout autre ordre, qui ne nie pas les faits, mais leur dénie toute importance. La poursuite du carnage ne semble pas poser de problème. »[1149]

1146Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 176.
1147Derrida Jacques, *L'Animal que donc je suis*, Galilée, Paris, 2006, p. 46.
1148De Fontenay Élisabeth, *Le Silence des bêtes : la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Fayard, Paris, 1998, p. 1003.
1149Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 170. Le dalaï-lama note ici : « De nombreuses personnes ont appris dès l'enfance à pêcher et à chasser sans réfléchir au bien-être des animaux ni à leur valeur. Il se peut que cette attitude se retourne par la suite contre les êtres humains. Nous usons parfois de violence sans penser à la souffrance d'autrui. Notre sens de la compassion, notre inquiétude, doivent commencer par le plus minuscule des insectes – même si je ne suis pas très ami avec les moustiques. Dans la société tibétaine, on apprend à ne pas faire de mal à une mouche. De nos jours, nous découvrons que des centaines de milliers d'animaux sont massacrés et réagissons à peine. Je crois que c'est un sujet très grave. Notre amour, notre compassion, notre respect pour les animaux, même le plus insignifiant des insectes, sont les principes fondateurs d'un monde juste et bienveillant. » Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 129.

Dès lors, comment témoigner, dans notre vie de tous les jours, de la compassion envers les bêtes ? Comment nous entraîner et, ainsi, développer nos capacités de bienveillance ? Certains d'entre nous prennent soin de leurs animaux de compagnie tout en cautionnant allègrement la souffrance d'autres bêtes, tant que celles-ci leur servent de nourriture... Matthieu Ricard ironise ici : « La plupart d'entre nous aiment les animaux, mais notre compassion s'arrête au bord de notre assiette. »[1150] Et Jonathan Safran Foer nous donne par conséquent la réponse la plus évidente qui soit : « Notre comportement face à l'élevage industriel est, au bout du compte, une mise à l'épreuve de notre comportement face à ceux qui sont impuissants, à ceux qui sont loin, à ceux qui n'ont pas voix au chapitre – c'est un test sur la façon dont nous agissons quand personne ne nous oblige à nous comporter d'une façon ou d'une autre. »[1151] En somme, à titre individuel, la bienveillance envers *tous* les animaux se manifeste d'abord forcément par un régime alimentaire excluant tous les produits d'origine animale. Que nous le voulions ou non, caresser des chats et/ou des chiens ne fera jamais de nous un(e) ami(e) des bêtes tant que nous nous nourrirons de la chair du bœuf, du mouton et/ou du poisson... À cette fin, la prise en compte de la valeur accordée à la vie et la considération de la souffrance sont primordiales.

**L'argument de la souffrance comme critère de jugement moral**

*« La question n'est pas : 'peuvent-ils raisonner ?',*
*ni 'peuvent-ils parler ?',*
*mais 'peuvent-ils souffrir ?' »*
Jeremy Bentham[1152]

L'interrogation sur les capacités des bêtes à penser, à sentir et/ou à souffrir est loin d'être nouvelle dans l'histoire humaine... Étienne Bonnot de Condillac nous résume ainsi parfaitement la situation : « Il y a trois sentiments sur les bêtes. On croit communément qu'elles sentent et qu'elles pensent ; les scolastiques prétendent qu'elles sentent et ne pensent pas, et les cartésiens les prennent pour des automates insensibles. »[1153] Malheureusement, l'idée de René Descartes, qui s'est trompé ici comme il s'est plus ou moins fourvoyé partout, a énormément influencé la pensée occidentale... Pour rappel, ce dernier avait établi une *comparaison* entre les bêtes et les horloges, prétendant que les premières étaient nettement plus sophistiquées que les secondes – car créées par Dieu en personne –, mais tout aussi dépourvues de sensibilité et de volonté[1154] :

1150Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 300.
1151Foer Jonathan Safran, *Faut-il manger les animaux ?*, L'Olivier, Paris, 2010 (2009), p. 349. Henry Spira, défenseur des animaux pendant de très nombreuses années, rejoint Foer : « J'ai senti que la libération animale était l'extension logique de ce qui avait été toute ma vie – m'identifier aux impuissants et aux vulnérables, aux victimes, aux dominés et aux opprimés. » Cité dans Singer Peter, *Théorie du tube de dentifrice*, Goutte d'Or, Paris, 2018 (1998), p. 108.
1152Bentham Jeremy, *Introduction aux principes de morale et de législation*, Vrin, Paris, 2011 (1789), p. 325.
1153Condillac Étienne Bonnot de, *Traité des animaux*, Vrin, Paris, 1987 (1755), p. 448.
1154Descartes René, *Discours de la méthode*, Librio, Paris, 2016 (1637), p. 58.

> « […] Ce qui ne semblera nullement étrange à ceux qui, sachant combien de divers automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considéreront ce corps comme une machine, qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée, et a en soi des mouvements plus admirables qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par les hommes. »

En bref, Descartes considérait les animaux comme des robots insensibles et prenait régulièrement sur son temps libre pour disséquer des bêtes vivantes. Voilà qui devrait faire froid dans le dos à ceux d'entre nous qui revendiquent à tout bout de champ leur prétendu cartésianisme... Car il est clair que de nombreux animaux peuvent souffrir ! Et si les découvertes scientifiques qui le montrent n'avaient pas encore été effectuées à l'époque de Descartes – ce qui le « dédouane » quelque peu... –, des êtres humains se sont rapidement levés pour faire face à sa bêtise, comme l'écrivain Bernard Mandeville : « Quand une créature a donné des preuves aussi convaincantes et aussi incontestables des terreurs qui l'assaillent, des douleurs et des affres qu'elle ressent, y a-t-il un disciple de Descartes assez endurci à la vue du sang pour ne pas réfuter par sa pitié la philosophie de ce vain raisonneur ? »[1155]

La science en question ? La voici justement qui s'exprime – dès 1969 ! –, à travers les paroles de Richard Serjeant : « Les données factuelles connues soutiennent jusque dans leurs moindres détails l'affirmation selon laquelle les vertébrés mammifères supérieurs font l'expérience de sensations de douleur au moins aussi vives que les nôtres. Dire que leurs sensations sont moins fortes parce que ce sont des animaux inférieurs est une absurdité […]. »[1156] De plus, nous savons aujourd'hui qu'il en va très certainement de même pour de nombreuses autres bêtes – dont les oiseaux et poissons. Jean-Baptiste Jeangène Vilmer affirme ainsi : « Le poisson est une créature très sensible dont la capacité de souffrir a été clairement démontrée par des expériences sur son système nerveux. Si donc notre critère est la souffrance, nous n'avons aucune raison rationnelle d'avoir moins de considération morale pour le poisson que pour n'importe quel autre animal capable de souffrir. »[1157] Le philosophe Aurélien Barrau nous interpelle à ce propos : « Vous savez comment meurt un poisson ? Lors de la remontée des filets [des bateaux de pêche], la vessie natatoire explose, les yeux sont arrachés des orbites, l'estomac et l'œsophage ressortent par la bouche. […] Quand on mange du poisson, c'est ça qu'on fait... Est-ce qu'on peut vraiment se dire : 'Tout ça, c'est normal, tout va bien' ? »[1158] Les plus téméraires pourront regarder le documentaire *Leviathan* (Castaing-Taylor Lucien & Paravel Verena, 2012), qui s'attarde sur le supplice de poissons pêchés et souffrant des symptômes mentionnés.

1155Mandeville Bernard, *La Fable des* abeilles, Vrin, Paris, 1974 (1714), pp. 141-142.

1156Serjeant Richard, *The Spectrum of pain*, Hart Davis, Londres, 1969, p. 72. Harari complète ici : « […] Mammifères et oiseaux ont une constitution sensorielle et émotionnelle complexe. Leur souffrance n'est pas seulement physique, mais aussi émotionnelle. » Dans Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 403.

1157Jeangène Vilmer Jean-Baptiste, *Éthique animale*, PUF, Paris, 2008, p. 54.

1158Interview accordée à Brut. Vidéo publiée le 15/05/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=dfZT898ZClA.

En outre, il apparaît raisonnable de respecter le principe de précaution pour les animaux qui n'ont pas été étudiés et/ou dont la capacité à ressentir de la souffrance demeure inconnue, comme le note Aurélien Barrau : « [...] Il me semblerait décent que le bénéfice du doute soit accordé aux espèces dont la capacité à souffrir est encore incertaine. »[1159] L'astrophysicien recommande en conséquence : « Maintenant que l'on sait que beaucoup d'animaux ressentent la douleur physique et psychique, les hommes doivent se demander s'ils souhaitent continuer à leur infliger des tourments infinis. »[1160] Car force est de constater que, là où Descartes est passé totalement à côté de son sujet, le philosophe utilitariste Jeremy Bentham, qui considère la souffrance comme le critère le plus efficace en vue de juger moralement notre comportement envers les bêtes, a vu juste. Tom Regan explicite ici : « Il ne peut y avoir de justification morale au fait d'infliger de la douleur à qui que ce soit, si cela n'est pas nécessaire. Et puisque ce n'est pas nécessaire pour les humains de manger des crevettes, des moules et d'autres animaux similaires, ni de s'en servir d'autres manières, il ne peut y avoir de justification morale pour leur infliger la douleur qui invariablement accompagne ces usages. »[1161] Yuval Harari rappelle par suite que « la morale ne veut pas dire 'suivre les commandements divins', mais 'réduire la souffrance'. »[1162] L'historien revient sur l'exploitation des bêtes et les martyres qui en découlent :

> « Les animaux domestiqués se répandirent en même temps que les hommes à travers le monde. Voici 10.000 ans, pas plus de quelques millions de moutons, de bestiaux, de chèvres, de sangliers et de poulets vivaient dans des niches afro-asiatiques restreintes. De nos jours, le monde contient près d'un milliard de moutons, un milliard de cochons, plus d'un milliard de bestiaux et plus de 25 milliards de poules. Et ils sont partout. Le poulet domestique est la volaille la plus répandue de tous les temps. Le bétail, le cochon et le mouton domestiqués sont les deuxième, troisième et quatrième gros mammifères les plus répandus dans le monde – après l'*Homo sapiens*. Dans une perspective évolutionniste étroite, qui mesure la réussite au nombre de copies de l'ADN, la Révolution agricole a été une prodigieuse aubaine pour les poulets, le bétail, les porcs et les moutons. Malheureusement, la perspective évolutionniste est une mesure incomplète du succès. Elle juge tout d'après les critères de la survie et de la reproduction, sans considération de la souffrance et du bonheur individuels. La domestication des poulets et du bétail peut bien être une *success story* de l'évolution, mais ces créatures comptent parmi les plus misérables qui aient jamais vécu. La domestication des animaux se fonda sur une série de pratiques brutales dont la cruauté ne fit que s'accentuer au fil des siècles. […]

1159 Barrau Aurélien & Schweitzer Louis, *L'Animal est-il un homme comme les autres ?*, Dunod, Malakoff, 2018, p. 115.

1160 *Ibid.*, p. 27.

1161 Cité dans Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 277. De surcroît, « selon [la théorie des droits], l'élevage, tel que nous le connaissons, est injuste, et il est injuste parce que, au lieu de traiter les animaux d'élevage avec le respect qui leur est dû, ce qu'il manque à faire, il les traite comme des ressources renouvelables n'ayant de valeur que pour les intérêts humains. L'élevage, tel que nous le connaissons, est mauvais, non seulement lorsque les animaux sont élevés en confinement dans les élevages industriels, mais aussi lorsqu'ils sont élevés 'humainement', puisque, même dans ce cas, leur vie se voit systématiquement imposer une fin prématurée en raison des intérêts humains […]. » Dans Regan Tom, *Les Droits des animaux*, Hermann, Paris, 2012 (2004), p. 724.

1162 Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 219.

> De nos jours […], l'immense majorité des poulets et des bestiaux domestiqués sont abattus après quelques semaines, voire quelques mois, parce que, dans une perspective économique, tel a toujours été l'âge optimal d'abattage. (Pourquoi continuer de nourrir un coq durant trois ans s'il a déjà atteint son poids maximal au bout de trois mois ?) […] L'industrie laitière dispose de moyens propres pour forcer les animaux à se plier à ses volontés. Vaches, chèvres et brebis ne produisent du lait qu'après avoir donné naissance à des veaux, des chevreaux et des agneaux, et juste le temps d'allaiter les petits. Pour qu'elles continuent à avoir du lait, il leur faut des petits qui tètent, tout en les empêchant de monopoliser le lait. Une méthode courante, tout au long de l'histoire, a été de simplement massacrer les veaux et les chevreaux peu après la naissance, de traire la mère et de faire en sorte qu'elle retombe enceinte. C'est une technique toujours très répandue. Dans de nombreuses fermes laitières modernes, une vache laitière vit autour de cinq ans avant d'être enceinte, et elle est fécondée dans les 60 à 120 jours qui suivent une naissance pour assurer une production de lait maximale. Ses veaux sont séparés d'elle peu après la naissance. Les femelles sont élevées pour en faire la génération suivante de vaches laitières ; les mâles sont confiés aux soins de la filière viande. »[1163]

En vue d'augmenter la quantité et la rentabilité du lait, le fait d'inséminer une vache à de multiples reprises est ainsi monnaie courante. Il est de même très fréquent que de jeunes veaux, agneaux et/ou chevreaux soient tués afin de pouvoir récupérer la présure contenue dans leur caillette – c'est-à-dire le quatrième estomac des ruminants –, coagulant du lait nécessaire à la fabrication de nos fromages. Je pourrais m'arrêter ici et passer à l'argument suivant... mais ce sujet est bien trop grave pour que je n'y consacre pas quelques pages supplémentaires. Ne serait-ce que pour rappeler que selon Aurélien Barrau, seuls « 5% des mammifères sont libres aujourd'hui sur Terre. Le reste, c'est de la viande en devenir. On a transformé la Terre en enfer pour les animaux... »[1164] En ce sens, pour Peter Singer, à « l'heure actuelle, nous infligeons probablement plus de souffrances aux animaux qu'à toute époque antérieure de l'histoire. »[1165] À qui viendrait à en douter, je propose de visionner les longs-métrages documentaires *Earthlings* (Monson Shaun, 2005) et/ou *Dominion* (Delforce Chris, 2018). En prime, je défie quiconque de voir ces films sans devenir instantanément végétalien[1166]... Problème : nous ne voulons pas nous confronter à ces images, parce que nous privilégions le fait de vivre dans un déni permanent. Comme dirait Michel Onfray, les êtres humains préfèrent bien souvent des illusions qui les sécurisent à des vérités qui les dérangent. C'est tellement vrai. Pourtant – et fort heureusement –, au fil des siècles, certains individus ont su ouvrir les yeux et regarder la vérité en face.

Thoreau fait partie de ces brillants penseurs qui anticipent le sens de l'histoire :

---

1163Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), pp. 118-121.

1164Interview accordée à Brut. Vidéo publiée le 15/05/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=dfZT898ZClA.

1165Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 368.

1166De même, les documentaires *Lucent* (Delforce Chris, 2014), *Land of hope and glory* (Winters Ed, 2017) ou encore *Alma* (Rouxel Patrick, 2010) donnent à voir des images filmées dans des abattoirs et contraignent nécessairement le spectateur à s'interroger quant aux immenses souffrances potentiellement causées par ses habitudes alimentaires.

> « Certes, [l'homme] peut vivre, et vit, dans une vaste mesure, en faisant des autres animaux sa proie ; mais c'est une triste méthode, – comme peut s'en apercevoir quiconque ira prendre des lapins au piège ou égorger des agneaux, – et pour bienfaiteur de sa race on peut tenir qui instruira l'homme dans le contentement d'un régime plus innocent et plus sain. Quelle que puisse être ma propre manière d'agir, je ne doute pas que la race humaine, en son graduel développement, n'ait entre autres destinées celle de renoncer à manger des animaux, aussi sûrement que les tribus sauvages ont renoncé à s'entre-manger dès qu'elles sont entrées en contact avec de plus civilisées. »[1167]

Lorsqu'il s'agit de tancer l'alimentation carnivore, Jonathan Safran Foer est tout aussi intarissable : « Le fait que quelque chose ait été pratiqué à peu près partout et quasiment tout le temps ne saurait justifier que l'on continue à le faire. »[1168] Pour l'écrivain, le problème est que « la majorité des gens semble avoir accepté le fait de manger les animaux comme un acte banal de l'existence. »[1169] Mais en réalité, « […] la question que chacun doit se poser [est :] quelle quantité de souffrance suis-je prêt à tolérer pour ma nourriture ? »[1170] Et de conclure : « Finies les plaisanteries, il faut regarder les choses en face. Parlons clairement : les animaux sont saignés, écorchés et démembrés alors qu'ils sont encore conscients. Cela arrive tout le temps, et l'industrie comme les autorités le savent. »[1171]

Il est effectivement clair que l'industrie agroalimentaire – qui fournit 99% des cadavres animaux dans le monde, soit dit en passant[1172] – est une ignominie, une abomination, un outrage à l'endroit de la vie. Les mots sont impuissants pour qualifier l'atrocité, l'ampleur et la répétition du zoocide. En exergue du film documentaire *Eating animals* (Quinn Christopher Dillon, 2018), basé sur l'ouvrage de Foer, l'actrice Natalie Portman – par ailleurs activiste végane et féministe – prononce la sentence suivante au sujet des animaux : « S'ils ne peuvent songer à leur passé ni envisager le futur, ils ne peuvent vivre que dans le présent. Et si les circonstances les mènent à souffrir, alors la totalité de leur existence est la souffrance. » Cette perspective est terrorisante et met tout simplement en relief le crime contre la vie. Au lieu de proposer des biftecks de bœuf, restaurants et boucheries devraient plutôt présenter des steaks de souffrance... Toutefois, si l'exploitation industrielle est définitivement à clouer au pilori, nous serions ici en droit de nous demander ce qu'il en est au sein des élevages dits « respectueux des animaux » – qui ne fournissent qu'1% des cadavres animaux dans le monde, soit dit en repassant. Fort heureusement, Peter Singer s'interpose et nous rappelle à l'ordre :

---

1167Thoreau Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, Albin Michel, Paris, 2017 (1854), pp. 286-287.
1168Foer Jonathan Safran, *Faut-il manger les animaux ?*, L'Olivier, Paris, 2010 (2009), p. 40.
1169*Ibid.*, p. 133.
1170*Ibid.*, p. 152.
1171*Ibid.*, p. 304.
1172Matthieu Ricard confirme ce chiffre odieux : « Voici les faits : 99% des animaux élevés pour leur viande sont dans des fermes industrielles. Ils vivent un sixième de leur espérance de vie dans des conditions misérables avant d'être tués. Une vache, censée vivre dix à quinze ans, ne tient pas six mois. Un poulet a une existence tout aussi réduite, dans un espace plus restreint qu'une feuille de papier. Les veaux élevés pour leur viande sont enfermés dans des boxes où ils peuvent à peine se retourner – pour que leur viande soit plus tendre, plus appétissante. La liste est sans fin. » Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 127.

> « Il n'est pas possible dans la pratique d'élever les animaux pour la consommation sur une grande échelle sans leur infliger une quantité considérable de souffrance. Même sans les méthodes intensives, l'élevage traditionnel comporte la castration, la séparation de la mère et de ses petits, la rupture des groupes sociaux, le marquage au fer rouge, le transport jusqu'à l'abattoir, et enfin l'abattage lui-même. Il est difficile d'imaginer comment on pourrait élever des animaux pour la nourriture sans leur infliger ces formes de souffrance. »[1173]

Soyons sérieux trente secondes : comment croire des industriels – ou même des particuliers – qui prétendent améliorer les conditions de vie des bêtes en les assassinant ? Accepterait-on que je fasse de même en offrant les meilleures croquettes du monde à des chats/chiens avant de les tuer pour les manger ? Tolèrerait-on que j'étende cette logique, en nourrissant des enfants avec des produits issus de l'agriculture biologique, avant de les assassiner afin de me repaître de leur chair ? Quand on veut véritablement le bien des animaux, on ne les tue pas ; on les laisse simplement vivre en paix. Point. Voilà une raison majeure m'invitant à penser que la fin de toute forme d'élevage est impérative.

Un autre motif en faveur de la libération animale généralisée réside dans l'idée qu'une exploitation « traditionnelle » engendrera nécessairement, tôt ou tard, la résurgence de l'élevage industriel. De la même manière qu'on ne peut autoriser une certaine part d'antisémitisme – ne serait-ce que dans les propos... – sous peine de voir surgir le spectre de la Shoah, nous ne pouvons tolérer une quelconque forme d'exploitation animale sans entrouvrir la porte au zoocide.

Lorsque ces idées sont exposées, il est très souvent rétorqué que si nous ne prenions pas en charge des bovins – par exemple –, ceux-ci ne pourraient se reproduire et que leur espèce serait donc vouée à l'extinction[1174]. C'est probable, mais cet argument procède d'une indécrottable mauvaise foi. Mieux vaut effectivement qu'une espèce disparaisse plutôt que de conserver ses membres en vie afin de les exploiter, les mutiler et les dévorer... De plus, si la vie ne parvient pas à trouver son chemin, rien ne nous empêche d'aider des bêtes à enfanter – sans pour autant les condamner à mort par la suite.

Un énième reproche adressé aux défenseurs des animaux est d'ordre social : comment nourrir les éleveurs, les gens exploités dans les abattoirs et les bouchers, si on stoppe l'exploitation ? J'entends cette question, sur laquelle je reviendrai, mais est-ce une raison suffisante pour continuer à perpétrer le massacre ? Non. Lorsqu'un pays décide d'interdire la peine de mort, s'inquiète-t-on pour le porte-monnaie des bourreaux ? Non. Tous les combats valent, mais tous ne se valent pas. Et l'économie ne doit aucunement faire obstacle aux raisons morales[1175], mais au contraire favoriser leur victoire.

1173Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 301. « Le bien-être animal dans les élevages est un mirage », assène de son côté Aymeric Caron, dans *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, p. 183.

1174Les sceptiques pourront visionner le film *Unser täglich Brot* (Geyrhalter Nikolaus, 2005), dans lequel des fermiers « aident » une vache à mettre bas en lui perforant le ventre.

1175« La légitimité d'une activité ne se juge pas à l'aune des profits qu'elle engendre et des emplois qu'elle peut créer, sinon les trafiquants d'armes et de drogue pourraient eux aussi revendiquer le droit de poursuivre leur commerce. L'esclavage était une industrie profitable et l'argument économique a été maintes fois mis en avant pour refuser l'abolition de la traite des Noirs. » Dans Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 128.

J'en arrive tout doucement à la destitution de l'argument ultime avancé par les carnistes : celui de la souffrance que les végétaliens imposent aux végétaux. Aurélien Barrau décrit puis décrédibilise :

> « […] Les végétariens sont souvent pris à partie avec le pseudo-argument du 'cri de la carotte'. Les carnivores convaincus nous reprochent de faire souffrir les carottes, comme eux font souffrir les animaux. Après tout, nous aurions tous les mains sales et il n'y aurait donc pas matière à changer le moindre comportement. C'est inepte pour une raison simple : même si l'on veut sauver les plantes, l'alimentation végétarienne en détruit dix fois moins que l'alimentation carnée. »[1176]

Il est d'ailleurs intéressant d'observer que cette défense des végétaux – aussi subite et malhonnête soit-elle, puisqu'elle ne sert en réalité qu'à justifier la consommation de viande – ne date pas d'hier... En son temps, Porphyre était déjà confronté à cette idiotie. Et le philosophe d'exprimer sa pensée : « […] Mettre sur le même pied plantes et animaux, voilà qui est tout à fait forcé. La nature des uns en effet est de sentir, de souffrir, de craindre, de subir un dommage et donc aussi l'injustice. Les autres n'ont aucune sensation et donc rien qui leur soit inapproprié ou mauvais, un dommage ou une injustice. »[1177] Le disciple de Plotin avait déjà tout compris deux mille ans avant notre ère. En effet, si nous savons aujourd'hui que de nombreux animaux souffrent, il est tout à fait impossible d'en dire autant des plantes, ces dernières ne possédant pas de système nerveux. Porphyre abonde : « On dira peut-être qu'aux plantes aussi, n'est-ce pas, nous volons quelque chose. Mais ce n'est pas le même genre de vol, car il n'est pas commis contre leur gré. En effet, même si nous n'y touchons pas, elles laissent d'elles-mêmes tomber leurs fruits ; et la récolte des fruits n'entraîne pas la destruction des plantes, comme c'est le cas pour les êtres vivants lorsqu'ils perdent leur âme. »[1178]

Autrement dit, il y a une énorme – et fondamentale – différence entre cueillir ou ramasser un fruit tout en laissant vivre l'arbre qui l'a produit et tuer un animal pour le manger... Dans un cas, on laisse la vie ; dans l'autre, on la prend. Que dire d'autre ? Rien. Et laisser Matthieu Ricard nous illuminer : « Chacun d'entre nous est responsable et partie prenante dans ce processus évolutif et sociétal de la protection des animaux. Chacun peut commencer par se demander : Est-ce que je mange mes amis, ou pas ? Est-ce que je continue à me divertir de leur douleur ? Est-ce que je veux me délasser en les tirant hors de l'eau et en les laissant suffoquer jusqu'à ce qu'ils meurent ? »[1179] Et Aymeric Caron de compléter : « Il en va de même pour les élevages de produits laitiers et d'œufs qui occasionnent eux aussi la souffrance et la mort. »[1180] D'où la transition – logique – du végétarisme au végétalisme... et au véganisme.

---

1176Barrau Aurélien & Schweitzer Louis, *L'Animal est-il un homme comme les autres ?*, Dunod, Malakoff, 2018, p. 105. Je reviendrai en détail, au sein de la cinquième partie, sur la question des végétaux.
1177Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre III, 19, 2, p. 174.
1178Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre II, 13, 1, p. 82.
1179Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 297.
1180Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, p. 186.

J'ai jusqu'ici passé sous silence un pan entier de la souffrance causée aux animaux... Il s'agit de la vivisection et des expériences pratiquées dans les laboratoires de recherche. Et pour répondre à cette question, on prend les mêmes et on recommence. Thoreau pressent par exemple que « certainement une nation vivant simplement sous tous rapports – c'est-à-dire une nation de philosophes – ne commettrait jamais telle bévue que d'employer le travail des animaux. »[1181] Or, si le travail des bêtes est proscrit, il va de soi que leur exploitation, à des fins commerciales et/ou expérimentales, doit *a fortiori* l'être également. À ce sujet, Matthieu Ricard note : « Tout comme dans les prisons, les abus commis dans certains laboratoires ne peuvent […] être attribués à quelques brebis galeuses qui auraient infecté le troupeau : c'est la bergerie elle-même qui est contaminée. »[1182] C'est ainsi toute l'expérimentation animale qui est à condamner, et pas simplement une poignée d'expérimentateurs. De plus, il faut ici redire que de très nombreuses bêtes sont « créées » uniquement dans l'optique de subir des protocoles expérimentaux et d'en souffrir, ce qui est intolérable, comme le relève très bien Aymeric Caron : « L'idée de créer des êtres vivants sensibles dans un but purement utilitaire, en leur réservant une vie qui ne sera qu'un lot de souffrances, est tout simplement inacceptable. »[1183] Afin de nous convaincre de l'immensité de cette injustice, lisons cette projection sortie de l'imagination de l'écrivain Henri-Joseph Dulaurens :

> « Que dirait-on […] si un chien, devenu chirurgien, cassait la jambe à un homme pour apprendre à guérir celle d'un autre chien ? Que dirait-on si un chat arrachait l'œil à un enfant pour voir comment les fibres médullaires du nerf optique sont étendues sur la rétine ? Que dirait-on enfin si une biche, armée du scalpel, ouvrait le ventre à une jeune mariée, pour y découvrir le mystère de la génération, ou seulement pour satisfaire sa curiosité ? Ne crierait-on pas au meurtre ! À la cruauté ! »[1184]

Rappelons d'ailleurs que si certaines expériences sont menées dans le cadre de la lutte contre des maladies, une multitude d'entre elles n'est destinée qu'à la détection de dangerosités relatives à des produits de toute sorte, notamment cosmétiques. C'est généralement en vue de tester la toxicité et la nocivité du rouge à lèvres de Madame ou du déodorant de Monsieur que sont causées d'impensables souffrances, pas pour soigner le cancer des enfants. Aussi Gary Francione remarque-t-il justement : « […] Une très grande partie des utilisations des animaux par les vivisecteurs ne peut décemment pas prétendre aller dans le sens d'une amélioration de la santé de qui que ce soit, si ce n'est de celle des résultats financiers des sociétés et des universités gourmandes en subventions. »[1185] Face à cette myriade de sévices injustifiés, Matthieu Ricard réagit à l'aide d'une synthèse absolument imparable :

1181Thoreau Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, Albin Michel, Paris, 2017 (1854), p. 86.
1182Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 205. Autour de l'expérimentation animale, voir notamment Newkirk Ingrid & Pacheco Alex, *Unnecessary fuss*, 1984 et Keith Shannon, *Behind the mask*, 2006.
1183Caron Aymeric, *No steak*, Fayard, Paris, 2013, p. 336.
1184Cité dans Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 206.
1185Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 275.

« Ou bien l'animal n'est pas comme nous, auquel cas il n'y a pas de raison d'effectuer l'expérience, ou bien il nous est semblable, auquel cas nous ne devrions pas mener sur lui une expérience que l'on trouverait scandaleuse si on l'infligeait à des humains. »[1186] C'est ce que l'on appelle, communément, un argument d'autorité. Sur sa lancée, le moine bouddhiste surenchérit :

> « Le point commun le plus frappant entre l'homme et l'animal est la capacité de ressentir de la souffrance. Pourquoi nous aveuglons-nous encore, en ce début du XXI[e] siècle, sur les douleurs incommensurables que nous leur faisons subir, sachant qu'une grande part des souffrances que nous leur infligeons ne sont ni nécessaires ni inévitables ? En outre, il n'y a aucune justification morale au fait d'imposer sans nécessité la souffrance et la mort à qui que ce soit. »[1187]

Ainsi, quand Jean-Jacques Rousseau avance soi-disant que « jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir ; et la connaissance de la mort, et de ses terreurs, est une des premières acquisitions que l'homme ait faites en s'éloignant de la condition animale »[1188], il se situe d'une part dans l'erreur[1189] et d'autre part, dans l'omission de la capacité de l'animal à ressentir la douleur et à en souffrir... Sur ce point, Matthieu Ricard réconcilie la raison et le cœur : « L'altruisme et la compassion véritables ne devraient pas connaître de barrières. »[1190] Et le docteur en génétique cellulaire de nous démystifier à nouveau : « Si l'on devait n'écrire qu'un seul article d'une hypothétique Déclaration universelle des droits des êtres vivants, il pourrait être formulé ainsi : 'Tout être vivant a le droit de vivre et de ne pas être victime de souffrances imposées par autrui.' »[1191] Qu'à cela ne tienne, il se trouve en réalité qu'une telle déclaration existe pour les animaux ! Il serait d'ailleurs temps de lui conférer une portée juridique, en particulier à son article 7, qui est non ambigu : « Tout acte impliquant sans nécessité la mort d'un animal et toute décision conduisant à un tel acte constituent un crime contre la vie. »[1192] Le devoir de l'homme consiste, en conséquence, à prendre soin de ses frères et sœurs en animalité.

---

1186Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 196. Tom Regan note ainsi logiquement à cet endroit : « […] La position de la théorie des droits n'accepte aucun compromis : les tests de toxicité dommageables des nouveaux produits violent les droits des animaux de laboratoire et devraient être arrêtés. » Dans Regan Tom, *Les Droits des animaux*, Hermann, Paris, 2012 (2004), p. 694.

1187*Ibid.*, p. 15.

1188Rousseau Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Flammarion, Paris, 2008 (1755), p. 81.

1189De nombreuses recherches scientifiques attestent du fait que des animaux possèdent la capacité de se représenter la mort, que ce soit par des rites – chez les éléphants, notamment – et/ou *via* des réunions d'apaisement – chez certains primates par exemple. Voir Douglas-Hamilton Iain, *Among the elephants*, Viking Adult, 1992 & Goodall Jane, *The Chimpanzees of Gombe, patterns of behaviour*, The Belknap Press, Harvard University Press, 1986, cités dans Hess Jörg, « L'animal, la mort et le deuil », *Le Coq-Héron*, 2013/4, n°215, pp. 35-41, publié le 05/12/2013 et disponible en ligne le 17/10/2019 à l'adresse suivante : https://doi.org/10.3917/cohe.215.0035.

1190Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 302. Arne Naess corrobore : « […] Sans pour autant détourner nos yeux de la souffrance humaine, nous devrions également pouvoir élargir notre sollicitude aux autres êtres vivants, tout particulièrement à l'égard de ceux dont les souffrances sont imputables aux activités humaines. » Dans Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 322.

1191*Ibid.*, p. 273.

1192Texte rédigé en 1977, proclamé en 1978, révisé en 1989 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : http://www.fondation-droit-animal.org/la-fondation/declaration-universelle-droits-de-lanimal/.

**L'argument de l'incontestable parenté**

*« L'homme dans son arrogance pense être une grande œuvre, digne de l'acte d'un dieu. Il est plus humble, à mon avis, plus vrai de le voir comme créé à partir des animaux. »*

Charles Darwin[1193]

Depuis toujours, les philosophes se crêpent le chignon pour déterminer le propre de l'homme : le rire ? La conscience de soi ? L'idée de la mort ? L'écriture ? La sémiologie à distance ?[1194] Pour Gary Francione, la réponse ne souffre aucun doute : « [...] Il n'y a aucune qualité particulière que seuls les humains posséderaient. Quelle que soit la caractéristique en question, des non-humains la possèdent et certains humains ne la possèdent pas. »[1195] Pour ma part, je prétends malgré tout que le propre de l'être humain réside dans sa capacité d'incohérence, voire sa propension à la contradiction... Aucune autre espèce n'est, d'après moi, capable de souhaiter une chose et de causer son inverse, de proposer une idée et d'en réaliser l'opposé ou d'élaborer un plan puis d'exécuter l'exact contraire de ce dernier. J'aurais pu citer notre aptitude à détruire la nature, mais j'ai toujours espoir que cette caractéristique évolue dans le futur. Quoi qu'il en soit, nous cherchions par le passé ce qui différenciait l'homme de la bête et l'élevait par conséquent au-dessus de cette dernière, sans jamais – ou trop rarement – nous demander si chaque animal n'a pas son propre « propre ». Or, nous devons nous rendre à l'évidence : l'araignée tisse, les tardigrades survivent au vide de l'espace, les hérissons protègent leur corps *via* leurs pics... Aussi Arne Naess nous invite-t-il à faire preuve d'humilité :

> « Il est bien commode de souligner les différences profondes, de mettre en vedette les talents uniques de l'être humain, mais qu'en est-il de la puissance de l'aigle qui saisit sa proie en plein vol, de la vitesse du guépard, de la force de l'éléphant, de l'intelligence du dauphin, de la vue perçante de la chouette et de l'agilité du chat ? Il est important que nous comprenions dès notre plus jeune âge les talents uniques des autres êtres vivants, et que nous développions le sentiment de notre responsabilité vis-à-vis de leur bien-être – pour notre plus grande joie mutuelle. »[1196]

En ce sens, chaque espèce a probablement une (des) spécificité(s) lui permettant de se démarquer singulièrement des autres êtres vivants, d'exister et de vivre selon sa propre complexion, comme le soulignait Johann Gottfried Von Herder : « Chaque créature a son monde propre et déterminé. »[1197]

---

1193Darwin Charles, *The Descent of man and selection in relation to sex*, John Murray, Londres, 1871, p. 193.

1194Dans Cyrulnik Boris, *Sous le signe du lien*, Hachette, Paris, 1989, p. 192.

1195Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 234. Et le philosophe de nous enseigner fort logiquement (p. 13) : « Ce que montre la science un peu plus chaque jour est qu'il n'y a pas d'un côté l'homme et de l'autre l'animal, mais seulement un animal humain et des animaux non humains. »

1196Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 321.

1197Von Herder Johann Gottfried, *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, 1827, p. 117. Cité dans De Fontenay Élisabeth, *Le Silence des bêtes : la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Fayard, Paris, 1998, p. 706.

Mais en définitive, la question n'est pas là : trop occupés à distinguer les animaux – y compris les humains – les uns des autres, nous en avons presque oublié de prêter attention à leurs innombrables points communs... Or, comme le note Von Herder : « Les animaux sont les frères aînés de l'homme, car ils étaient avant qu'il ne fût. » Le zoologiste Konrad Lorenz va plus loin : « Il n'y a pas de doute que l'homme est un animal. [Ainsi,] les singes vivant maintenant sont nos frères. »[1198] Autrement dit, chaque créature a peut-être son propre, mais toutes sont issues de la même parenté. Humains, bêtes, végétaux, bactéries et archées ont un ancêtre commun : LUCA (*Last Universal Common Ancestor*). De fait, tout être possède les 4 bases nucléiques de l'ADN – Guanine, Thymine, Adénine, Cytosine. Il faut donc repenser notre position vis-à-vis du vivant – et des autres animaux en particulier :

> « L'arbre de la vie [est] un buisson sphérique, sans tronc aucun, qui ne pousse pas vers le haut, mais dans tous les sens. […] Tous les êtres vivants (bactéries, archées, eucaryotes) font partie de la même famille. [Et] qui dit famille dit ancêtre. Clairement, tous les êtres vivants actuels descendent d'un ancêtre commun. Nous avons tous un même ancêtre. Nous sommes tous frères et sœurs. […] Les bactéries sont tout à fait fascinantes parce qu'elles nous apprennent un petit peu l'humilité. En général, on a tendance à penser que les bactéries sont des organismes simples, primitifs et que nous sommes – nous, les eucaryotes, mais encore plus l'espèce humaine – tellement plus complexes, évolués qu'une bactérie. Alors c'est vrai qu'en termes de complexité, si on pense au cerveau humain avec ses neurones, on est beaucoup plus complexe qu'une bactérie. Mais est-ce que cela veut dire qu'on est plus évolués ? Ce n'est pas sûr... »[1199]

Voilà qui nous remet à notre juste place : non pas au sommet d'une hypothétique hiérarchie, mais comme un embranchement parmi tant d'autres... Ça déplaît peut-être à certains, car le déni est aussi têtu que la science. Mais là où le premier se fourvoie largement, la seconde épouse le réel. Dès lors, comment qualifier notre rapport aux animaux ? D'après le biologiste Thierry Auffret Van der Kemp, « il n'y a pas entre les autres animaux et nous de différence de nature, mais seulement de degré. »[1200] Matthieu Ricard confirme : « La mouche, le chimpanzé et l'homme sont sur le même continuum du vivant : biologiquement, il n'y a entre ces trois êtres qu'une différence de degré. »[1201] La distinction entre écarts de *nature* et de *degré* est limpide et fondamentale... Les humains sont, dans une certaine mesure, différents des bêtes, mais uniquement en proportions et non du tout au rien. Or, là encore, le chemin récemment parcouru par la science avait déjà été débroussaillé par maints penseurs.

1198Dans Brissot Jacques, *De l'animal à l'homme : entretien avec Konrad Lorenz*, 1979.

1199Dans Van Waerebeke Denis, *Espèces d'espèces*, 2009. Aymeric Caron ajoute que « la classification phylogénétique modifie profondément notre rapport au vivant car elle abandonne les idées de hiérarchie et de supériorité de l'espèce humaine. » Dans Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, p. 47.

1200Cité dans Caron Aymeric, *No steak*, Fayard, Paris, 2013, p. 218.

1201Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 196. « On peut bien évidemment continuer de souligner l'originalité ou la singularité de l'Homme par rapport aux autres animaux, mais il n'y a plus de démarcation dont on puisse dire qu'elle serait 'absolument absolue' : la fameuse coupure anthropologique a pris du plomb dans l'aile », note Étienne Klein dans Bollache Loïc, *Comment pensent les animaux*, humenSciences, Paris, 2019, p. 215.

Ainsi, Michel de Montaigne prétendait jadis qu'« il se trouve plus de différence de tel homme à tel homme que de tel animal à tel homme. »[1202] L'auteur des *Essais* enquillait : « Nous vivons et eux et nous sous même tect [toit] et humons un mesme air : il y a, sauf le plus et le moins, entre nous une perpétuelle ressemblance. »[1203] Et Denis Diderot de lui emboîter le pas : « Tout animal est plus ou moins homme. »[1204] Tout réside, en ce sens, dans la nuance : l'homme et la bête varient en termes de « pourcentages » et non en « totalité ». Friedrich Nietzsche inscrit sa pensée dans la même lignée :

> « Qu'on y réfléchisse bien : où cesse l'animal et où commence l'homme ? Où commence cet homme qui seul importe à la nature ? Aussi longtemps que quelqu'un aspire à la vie comme il aspire à un bonheur, il n'a pas encore élevé le regard au-dessus de l'horizon de l'animal, si ce n'est qu'il veut avec plus de claire conscience ce que l'animal cherche aveuglément. Mais il en va ainsi de nous pensant la plus grande partie de notre vie et nous ne sortons généralement pas de l'animalité […]. »[1205]

Le philosophe Georges Chapouthier synthétise, par suite : « L'homme est à la fois un être culturel très particulier, aux performances exceptionnelles et redoutables, et un animal comme les autres. Il doit apprendre à assumer ces deux facettes de son être et s'affirmer, comme le dit Langaney (1991), 'Animal et fier de l'être'. » Nombreux sont cependant ceux qui refusent de se reconnaître comme des animaux... À titre personnel, j'ai à plusieurs reprises entendu certaines femmes refuser d'allaiter leur enfant car elles n'étaient « pas des vaches ! » Voilà typiquement le genre de considérations qui nous éloignent de notre nature animalière et entretiennent, de surcroît, l'illusion d'un être humain supposé 100% distinct des bêtes – et, par là même, légitime dominateur de ces dernières...

D'où l'importance de mettre en lumière des points communs – qui sont pourtant nombreux – entre les hommes et les autres animaux. Arthur Schopenhauer propose de prêter attention au désir, qui est selon lui partagé par l'être humain et la bête : « L'animal sent et perçoit, l'homme pense et sait ; tous les deux, ils veulent. »[1206] Pour respecter la pensée du philosophe, il faut de prime abord se rappeler que le vouloir est différent de la conscience du vouloir (savoir que l'on veut) et à plus forte raison de l'expression du vouloir (dire que l'on veut), raison pour laquelle l'argument paraît tout à fait valable. Un humain a beau concevoir sa faim et l'exprimer de façon plus raffinée, il n'en demeure pas moins qu'il ressent sa volonté de se nourrir de la même manière que les autres animaux. Aymeric Caron en tire les conclusions : « […] C'est justement parce qu'il y a continuum et impossibilité à dresser des frontières hermétiques entre nous et les autres animaux sentients qu'il nous est moralement interdit de leur faire subir des traitements qui nous sont insupportables à nous, humains. »[1207]

1202Montaigne Michel de, *Œuvres complètes*, *Essais*, Gallimard, Paris, 1976 (1580), p. 525.
1203Montaigne Michel de, *Apologie de Raymond Sebond*, Aubier, Paris, 1978 (1580), p. 51.
1204Diderot Denis, *Le Rêve de d'Alembert*, dans *Œuvres philosophiques*, Garnier, Paris, 1964 (1769).
1205Nietzsche Friedrich, *Considérations inactuelles I*, Gallimard, Paris, 1990 (1874), p. 95.
1206Schopenhauer Arthur, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, PUF, Paris, 1966 (1819), pp. 65-66.
1207Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, p. 169.

Élisabeth de Fontenay étend même – contre-intuitivement – cette identité entre homme et bête au langage : « L'homme dispose […] d'un langage d'institution auquel l'animal n'accédera jamais. Mais entre les deux formes d'expression il n'y a qu'une différence de palier, car le langage d'institution, celui des sons articulés, dérive de la langue naturelle qu'est le langage d'action. »[1208] Il est désormais par exemple établi que les singes peuvent communiquer avec les humains *via* le langage des signes, comme le montre le cas de la femelle gorille Koko, éduquée par l'éthologue Penny Patterson. Mais, au-delà des formes d'échanges anthropocentrés, il existe une multitude d'études dévoilant la capacité d'autres bêtes à communiquer entre elles : les abeilles par la danse, les fourmis par les phéromones, les chauves-souris par les ultrasons, etc. Il en résulte que loin de constituer le propre de l'homme, le langage représente au contraire un point commun avec de nombreux autres animaux.

Plus loin, la philosophe propose toutefois sa définition d'un potentiel propre de l'être humain, qui se manifeste dans la capacité – oubliée – à élargir en toute conscience son altruisme aux bêtes : « Si vous voulez à tout prix trouver un propre de l'homme, le voici : être un homme, ça ne peut consister que dans l'extension de la solidarité jusqu'aux animaux eux-mêmes, considérés comme parents, à la fois ancêtres et collatéraux, objets de sympathie et donc de responsabilité, même si Darwin n'écrit pas le mot. »[1209] On pourra penser ce qu'on voudra de l'assertion d'Élisabeth de Fontenay... mais cet idéal de compassion a quand même de l'allure ! Et si notre spécificité consistait finalement à prendre soin des faibles, à étendre notre sphère de considération morale non seulement aux plus démunis de l'humanité, mais également aux membres de toutes les autres espèces ? Dès lors, si nous souhaitions démontrer l'existence de ce propre de l'homme, il ne nous resterait qu'à le faire par les actes. Car en définitive, il n'est guère besoin que les animaux nous ressemblent pour les aimer et les protéger...

Et pour conclure sur ce point, citons le personnage évoqué par la philosophe, à savoir le dénommé Charles Darwin qui, fort de ses périples scientifiques, va encore plus loin, en révélant au grand jour une identité entre les capacités physiques et mentales des êtres humains et des bêtes : « Nous avons vu que les sens et les intuitions, les diverses émotions et les facultés telles que l'amour, la mémoire, l'attention, la curiosité, l'imitation, la raison, etc., dont s'enorgueillit l'homme, peuvent se voir à l'état naissant, ou même parfois dans un état pleinement développé, chez les animaux inférieurs. »[1210] D'où l'importance de prendre en compte la conscience des bêtes dans notre rapport à ces dernières.

---

1208De Fontenay Élisabeth, *Le Silence des bêtes : la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Fayard, Paris, 1998, p. 562.
1209*Ibid.*, p. 794.
1210Darwin Charles, *The Descent of man and selection in relation to sex*, John Murray, Londres, 1871, p. 193. Aymeric Caron synthétise de son côté : « Les humains sont des animaux. Il n'y a entre les autres espèces et nous-mêmes qu'une différence de degré, et non de nature. Les animaux non humains partagent, dans des proportions variables, les mêmes caractéristiques que les humains : la conscience, la capacité de ressentir la douleur et d'éprouver des émotions telles que le plaisir, la tristesse, le chagrin, le manque, la joie, la souffrance, l'amour. Les animaux non humains sont pourvus, dans des proportions variables, d'intelligence. Les animaux non humains sont capables pour beaucoup d'entre eux d'empathie, de solidarité, voire de justice. Les animaux non humains possèdent certaines capacités dont sont dépourvus les humains. Les animaux non humains sensibles sont tous, comme nous, des individus avec un caractère propre. Aucun n'est pareil et ne ressemble plus à un autre que deux humains ne se ressemblent. » Dans Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, p. 51.

**L'argument de la conscience et/ou de l'intelligence**

*« […] Les animaux sont des êtres raisonnables et, si la raison chez la plupart d'entre eux est imparfaite, il reste qu'ils n'en sont pas totalement privés. »*

Porphyre[1211]

Une nouvelle fois, Porphyre nous montre la voie : l'intelligence est affaire de proportions... Nous savons courir, mais moins vite que le guépard, qui se déplace à 120km/h, soit 3 fois plus rapidement qu'Usain Bolt. De même, de nombreux animaux sont conscients d'eux-mêmes et réfléchissent, mais moins bien que – ou différemment de – l'être humain. Voilà tout, selon le philosophe :

> « Il n'y a pas à s'étonner qu'il y ait une telle différence entre l'homme et les animaux pour la facilité à apprendre, la vivacité d'esprit et pour ce qui regarde la justice et la vie sociale. Car beaucoup d'entre eux aussi, soit par la taille et l'agilité, soit par la puissance de la vue et la finesse de l'ouïe, dépassent tous les hommes. Pour autant l'homme n'est ni sourd ni aveugle ni impuissant : mais nous courons, quoique moins vite que les cerfs, et nous voyons quoique moins bien que les faucons ; quant à la force et à la taille, la nature ne nous les a pas refusées, bien que nous ne soyons rien en ce domaine en regard de l'éléphant et du chameau. Pareillement ne disons donc pas, si l'intelligence des bêtes sauvages est plus indolente et leur pensée plus mauvaise, qu'elles ne pensent pas, qu'elles n'ont pas d'activité intellectuelle du tout, ni qu'elles n'ont pas de raison […]. »[1212]

On ne m'ôtera pas l'idée que ces propos sont incroyablement clairvoyants pour un homme ayant vécu il y a près de 2000 ans. Guère étonnant qu'il ait des émules dans l'histoire de la philosophie. À titre d'exemple, Montaigne choisit le camp de la défense d'une conscience et d'une raison animales :

> « Les animaux et leurs tours parfois stupéfiants d'habileté attestent que l'homme n'a pas le monopole de l'intelligence, mais qu'il partage avec les autres animaux, selon des ordres et des degrés différents, une seule et même loi de nature. Aussi les hommes doivent-ils cesser de se mettre à part, de s'enorgueillir des prétendues 'prérogatives' de leur raison, de leur science et de leur dignité : il faut 'nous ramener et nous joindre au nombre. Nous ne sommes ni au-dessus ni au-dessous du reste.' »[1213]

---

1211 Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre III, 18, 1, p. 171.

1212 Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre III, 23, 7, p. 183. Son maître Plotin déclarait au passage : « Posons que bien vivre est la même chose qu'être heureux. Accorderons-nous alors le bonheur à des animaux autres que l'homme ? Oui, semble-t-il, car s'il leur est possible de poursuivre leur vie conformément à leur nature et sans obstacle, qui empêche de dire qu'ils vivent bien ? Si donc on met le bien vivre au rang du bonheur, il appartient aux autres animaux. » Dans Plotin, *Ennéades I*, Les Belles Lettres, Paris, 1954, IV, 1, p. 69.

1213 Montaigne Michel de, *Œuvres complètes*, *Essais*, Gallimard, Paris, 1976 (1580), p. 506. « Naturellement, évaluer l'intelligence d'un animal à partir de sa capacité à résoudre des problèmes humains est une tentation pratique pour valider l'hypothèse de la supériorité d'*Homo sapiens* sur le reste du monde vivant. Seulement, si nous inversions les tests, nous serions bien souvent incapables de résoudre les multiples problèmes que la vie pose aux espèces animales. » Dans Bollache Loïc, *Comment pensent les animaux*, humenSciences, Paris, 2019, pp. 198-199.

Et ce n'est visiblement pas David Hume qui fera défaut aux bêtes le jour où les abattoirs fermeront leurs portes : « Il semble évident que les animaux aussi bien que les hommes apprennent beaucoup de l'expérience et infèrent que les mêmes évènements suivront toujours les mêmes causes. »[1214] Il est en effet aujourd'hui admis que certaines bêtes (res)sentent et/ou disposent d'une conscience d'elles-mêmes. En conséquence, s'il était naguère permis de douter quant à notre droit de vie ou de mort sur les autres animaux, ce n'est désormais plus le cas ! Car, comme le remarque fort justement Matthieu Ricard, « lorsque suffisamment de connaissances scientifiques sont disponibles et que l'on choisit de les ignorer, cette attitude devient un déni de réalité. »[1215]

Konrad Lorenz indique par exemple : « La connaissance d'un poison peut se transmettre dans une société de rats à 3 ou 4 générations. Et même [si] aucun rat vivant n'a eu aucune expérience avec ce poison, il sait déjà qu'il [ne] faut pas le manger. Ça se perpétue par tradition. Et [chez] les singes, on a démontré que des méthodes pour utiliser des outils peuvent se perpétuer par la tradition. »[1216] En sus, sur la question des animaux marins, Aymeric Caron énonce que « contrairement aux croyances encore en cours, les poissons (dont nous descendons) sont des êtres intelligents et sensibles, comme bon nombre d'animaux terrestres. Les poissons sont par ailleurs des animaux sociaux qui vivent au sein de communautés, qui peuvent reconnaître des congénères avec lesquels ils communiquent, et qui créent des liens d'affinité avec certains individus. »[1217] Le journaliste fustige donc la réification – transformation (symbolique) d'un être vivant en objet – dont les bêtes sont trop souvent victimes, et qui s'étend jusqu'à nos routines langagières :

> « Aucun cochon n'est l'identique d'un autre. Chacun a son caractère et sa personnalité. Chacun perçoit la vie de manière subjective. Tout comme nous, les humains. Tout comme votre chien ou votre chat. Pourtant l'élevage, dans la très grande majorité des cas, nie complètement la singularité des êtres qu'il prépare pour l'abattage. On élève une quantité de cochons, un nombre de kilos, un chiffre d'affaires. […] [Mais en réalité] on ne mange pas *du* bœuf, du poulet, *du* porc, on ne porte pas *du* renard. On mange la partie d'*un* bœuf bien précis, qui a existé, a éprouvé, et a eu peur avant d'être exécuté. On mange *un* poulet, celui-là et pas un autre, on mange le flanc d'*un* porc qui aurait pu vivre encore quinze ans, on porte la peau qui a été arrachée à *un* renard qui a passé sa courte vie dans une cage et qui est mort électrocuté avec une électrode dans le rectum. »[1218]

1214Hume David, *Enquête sur l'entendement humain*, Flammarion, Paris, 1983 (1748), p. 233.

1215Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 301.

1216Dans Brissot Jacques, *De l'animal à l'homme : entretien avec Konrad Lorenz*, 1979. Concernant l'intelligence des « abeilles, rats, macaques du Japon, fourmis, éléphants, corbeaux, dauphins, bourdons [et] gorilles » – entre autres –, voir Bollache Loïc, *Comment pensent les animaux*, humenSciences, Paris, 2019.

1217Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, p. 89.

1218Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, pp. 105-136. Harari écrit : « […] Attribuer des émotions aux cochons, ce n'est pas les humaniser, mais les 'mammifériser'. Car les émotions ne sont pas une caractéristique proprement humaine : elles sont communes à tous les mammifères (de même qu'à tous les oiseaux et, probablement, à certains reptiles, voire aux poissons). Tous les mammifères ont développé des capacités et des besoins émotionnels ; les cochons étant des mammifères, nous pouvons déduire sans risque qu'ils possèdent des émotions. » Dans Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 97.

Aymeric Caron forge même un terme pour désigner les personnes qui réfutent le fait que les bêtes possèdent des émotions, une conscience ou encore une intelligence : « Les animalosceptiques sont beaucoup plus nombreux aujourd'hui que les climatosceptiques. Ils sont même majoritaires parmi la population. Ils nient la richesse mentale des animaux non humains et favorisent ainsi la poursuite de leur exploitation. L'*animaloscepticisme* est un obscurantisme qu'il faut combattre pour permettre la fin de l'exploitation animale. »[1219] Et Gary Francione prend, de plus, soin de rappeler qu'une kyrielle de bêtes sont capables d'éprouver de la compassion[1220] :

> « Les similitudes entre humains et animaux ne se limitent pas uniquement à des attributs cognitifs ou émotionnels. Les animaux font également preuve de ce qui constitue clairement un comportement moral. […] Il existe de nombreux cas dans lesquels des animaux agissent de façon altruiste, en l'absence de tout lien familial, envers des membres de leur espèce ou d'autres espèces, humains compris. […] Le comportement des animaux s'avère souvent plus altruiste que celui de l'homme. »

Yuval Noah Harari écrit d'ailleurs : « Il est fort possible que, tout au moins dans certains domaines d'émotion et d'expérience, nous soyons inférieurs aux baleines, aux chauves-souris, aux tigres et aux pélicans. »[1221] Mais dans ces conditions, pourquoi continuons-nous de croire – à tort – que les bêtes sont incapables de ressentir et/ou de penser ? Dans l'optique de répondre à cette question, reprenons l'assertion de Condillac déjà évoquée : « Il y a trois sentiments sur les bêtes. On croit communément qu'elles sentent et qu'elles pensent ; les scolastiques prétendent qu'elles sentent et ne pensent pas, et les cartésiens les prennent pour des automates insensibles. » Le « cas Descartes » ayant été étudié, penchons-nous à présent sur la scolastique – c'est-à-dire sur la théologie chrétienne –, qui constitue le second versant de la déroute occidentale relative à l'exploitation animale.

Peter Singer consacre un long temps de son ouvrage *La Libération animale* au rôle de la religion chrétienne dans notre mépris historique des bêtes : « Les attitudes occidentales envers les animaux sont enracinées dans deux traditions : le judaïsme et l'Antiquité grecque. Celles-ci s'unirent dans le christianisme, et c'est à travers cette religion qu'elles furent amenées à prédominer en Europe. Une façon plus éclairée de voir nos relations avec les animaux n'émergea que progressivement, à mesure que les penseurs se mirent à adopter des positions plus indépendantes de l'Église. »[1222] Ainsi, Jean-Baptiste Jeangène Vilmer rapporte que « la pensée chrétienne, très anthropocentrique, a plutôt freiné le développement de l'éthique animale pendant plusieurs siècles. [Pourtant,] l'enseignement de Jésus […] s'opposait au sacrifice animal et […] les apôtres étaient végétariens. »[1223]

---

1219Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, p. 52.
1220Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, pp. 221.
1221Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 385. Voir aussi Hegedus Chris & Pennebaker Donn Alan, *Unlocking the cage*, 2016.
1222Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 339.
1223Jeangène Vilmer Jean-Baptiste, *Éthique animale*, PUF, Paris, 2008, p. 106.

La question que nous pouvons dès lors nous poser est : en quoi le christianisme a-t-il encouragé le fait de considérer les animaux comme inférieurs et mis à disposition de l'être humain. La réponse se trouve en grande partie dans la Genèse de la Bible – comme je l'ai déjà mentionné dans la première partie du présent ouvrage : « Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se déplace sur la Terre. »[1224] Pareille invitation devrait amplement suffire à discréditer la thèse d'un Dieu protecteur et bienveillant, mais elle a pourtant guidé les esprits des croyants pendant plus de deux millénaires... et continue insidieusement à le faire. Mais bien au-delà du christianisme, ce sont en fait les trois religions du Livre qui sont en cause, comme le certifie ici Théodore Monod : « […] Les trois grands monothéismes s'élaborent à partir d'une vision anthropocentrique du monde. L'homme est roi de la Création. Il jouit sur elle d'un véritable droit régalien sans aucune limite. Tout ce qui tendra à diminuer le gouffre que les théologiens juifs, chrétiens ou arabes ont voulu créer entre l'homme et l'animal sera systématiquement condamné. »[1225] Et Tom Regan de déplorer : « Les préjugés ont la vie dure, et d'autant plus lorsque, comme dans le cas présent, ils sont terrés sous des coutumes séculières et des croyances religieuses, soutenus par des intérêts économiques nombreux et puissants, et protégés par le droit coutumier. »[1226]

Peter Singer signale à l'opposé : « Il y a eu des religions, en particulier en Orient, qui ont enseigné que toute vie est sacrée ; et beaucoup d'autres qui ont tenu pour très grave de tuer un membre de son propre groupe social, religieux ou ethnique ; mais le christianisme, lui, propagea l'idée que toute vie humaine – et seule la vie humaine – est sacrée. »[1227] Effectivement, les bouddhistes et les jaïnistes se donnent pour objectif de protéger toutes les formes de vie, ce que les trois religions du Livre – et le christianisme en particulier – ont totalement mis de côté, comme l'observe ici Yuval Noah Harari : « Alors que le 'Tu ne tueras pas' de la Bible ne valait que pour les hommes, l'ancien principe indien de l'*ahimsa* (non-violence) vaut pour tout être sensible. »[1228] D'où ce commentaire de Peter Singer : « Seules les personnes qui préfèrent la foi religieuse aux croyances basées sur le raisonnement et les données peuvent encore maintenir que l'espèce humaine est le petit chéri de l'univers entier, ou que les autres animaux ont été créés pour que nous puissions manger, ou que nous avons une autorité divine sur eux, et la permission divine de les tuer. »[1229]

Pourtant (malgré Darwin et en dépit des découvertes scientifiques), un grand nombre de « bonnes âmes » continue de voir les animaux comme des êtres créés pour l'homme et de manger leur chair...

1224*La Bible*, Société biblique de Genève, Genève, 2007, Genèse, 1, 28, p. 3.
1225Monod Théodore, *Révérence à la vie*, Grasset, Paris, 1999, p. 94.
1226Regan Tom, *Les Droits des animaux*, Hermann, Paris, 2012 (2004), p. 733.
1227Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 346.
1228Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 109.
1229Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 368. D'où le danger de l'humanisme « exclusif », comme le note Yuval Harari : « Alors que les religions humanistes élevaient l'*Homo sapiens* au rang de dieu, les animaux de ferme ont cessé d'être considérés comme des créatures vivantes capables de ressentir douleur et détresse, pour être traités plutôt en machines. De nos jours, ces animaux sont souvent produits en masse dans des installations qui ressemblent à des usines. […] Ce sont les pertes et profits des sociétés qui déterminent la durée et la qualité de leur existence. » Dans Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), pp. 400-401.

Même Emmanuel Kant tombait naguère dans le panneau : « Les animaux […] n'ont pas conscience d'eux-mêmes et ne sont par conséquent que des moyens en vue d'une fin. Cette fin est l'homme. Aussi celui-ci n'a-t-il aucun devoir immédiat envers eux. »[1230] Mais Kant disposait alors d'un alibi « en béton » : il n'était pas au courant du fait que certains animaux possèdent une conscience de soi et se fiait en majeure partie à la religion pour bâtir son jugement... Il nous apprend cependant, si l'on extrapole quelque peu – en imaginant la contraposée de sa proposition –, qu'à ses yeux, si les bêtes avaient conscience d'elle(s)-même(s), alors elles deviendraient des fins à part entière et non plus des moyens pour l'homme. Nous en déduisons que si la science est fiable lorsqu'elle reconnaît aux bêtes des capacités d'auto-représentation, nous avons un devoir envers les autres animaux : les protéger de ceux qui les font souffrir. Mais, quand bien même cette démonstration gagne aisément la bataille sur le terrain de la raison, elle demeure inefficace sur le plan de la foi, immanquablement mise KO par les « sauts quantiques intellectuels » qui caractérisent maintes croyances religieuses, aussi absurdes soient-elles. Pourquoi ? Parce que, toujours selon Singer :

> « C'est un trait caractéristique des idéologies que de résister à la réfutation. Si une position idéologique se retrouve brusquement privée de ses fondements, on lui en trouvera d'autres, ou alors, elle restera simplement suspendue en l'air, défiant l'équivalent dans le domaine logique des lois de la pesanteur. Concernant nos attitudes envers les animaux, c'est ce dernier cas qui semble s'être produit. […] Les attitudes morales du passé sont trop profondément ancrées dans notre pensée et dans nos pratiques pour se laisser renverser par un simple changement dans la connaissance que nous avons de nous-mêmes et des autres animaux. »[1231]

Et le génial Porphyre de Tyr de prophétiser, une nouvelle fois, le phénomène : « Le vice sait bien présenter sa propre défense, et surtout quand il s'adresse à des ignorants. »[1232] En d'autres termes, la foi religieuse supplante la raison scientifique, car respecter les bêtes au point de devenir végétalien reviendrait à renier la croyance en Dieu, à dénigrer implicitement une attitude gravée dans le marbre depuis des générations, à cracher sur toute une civilisation – y compris pour ceux qui ne croient pas (ou plus) en Dieu mais qui demeurent imbibés de valeurs chrétiennes[1233]. En clair, quitte à être dans l'erreur, autant se tromper jusqu'au bout et boire le calice de la bêtise jusqu'à la lie... Voilà, dans une large mesure (avec le concours de Descartes), comment la majorité des chrétiens et des Occidentaux – notamment – en arrivent à justifier l'injustifiable en ce qui concerne leur rapport aux bêtes.

1230Kant Emmanuel, *Leçons d'éthique*, Librairie générale française, Paris, 1997, p. 391.
1231Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), pp. 374-375.
1232Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome III, Livre IV, 16, 8, p. 27.
1233Beaucoup revendiquent aujourd'hui l'étiquette de « croyants non pratiquants », alors qu'en réalité, il existe à mon sens bien plus de « pratiquants non croyants », notamment chez ceux qui respectent inconsciemment des injonctions telles que le modèle du couple (évoqué plus haut) fondé sur le mariage, la fidélité, la cohabitation et la procréation, originellement fixé par Paul de Tarse et apparaissant désormais comme un vestige de l'épistémè chrétienne, selon le concept foucaldien. Sur ce sujet, voir notamment les ouvrages suivants : Foucault Michel, *Les Mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1990 et Onfray Michel, *Traité d'athéologie*, Grasset & Fasquelle, Paris, 2005.

Et quand le pape Jean-Paul II appelle au « respect pour les êtres qui constituent le monde naturel » dès 1988, peu sont ceux qui attachent une véritable importance à ses propos. Idem lorsqu'il précise : « La domination accordée à l'homme par le Créateur n'est pas un pouvoir absolu, et l'on ne peut non plus parler d'une liberté 'd'user et d'abuser', ou de disposer des choses à sa guise […]. Pour ce qui a rapport au monde naturel, nous sommes soumis non seulement à des lois biologiques, mais aussi à des lois morales, lesquelles ne peuvent être transgressées impunément. »[1234] Pour la toute première fois dans l'histoire du christianisme, un pape a hautement remis en cause les écritures sur le sujet de l'éthique animale, et Jean-Paul II mérite en ce sens toute notre gratitude pour des paroles semblant – en partie – tout droit sorties de la bouche du dalaï-lama. Au grand dam de certains croyants, prendre en compte les intérêts des animaux de la sorte ferait presque de Jean-Paul II un « antispéciste ».

**L'argument antispéciste**

*« Il n'y a aucune raison objective de considérer que les intérêts des êtres humains sont plus importants que ceux des animaux. Nous pouvons détruire les animaux plus facilement qu'ils ne peuvent nous détruire : c'est la seule base solide de notre prétention de supériorité. »*

Bertrand Russell[1235]

Pour Peter Singer, « le spécisme est un préjugé ou une attitude de parti pris en faveur des intérêts des membres de sa propre espèce et à l'encontre des intérêts des membres des autres espèces. »[1236] Autrement dit, le spécisme fonctionne sur la même logique que le racisme et que le sexisme, c'est-à-dire en avançant qu'une certaine catégorie d'êtres vivants a le droit de dominer et d'en faire souffrir d'autres en fonction de leur appartenance à une race, à un sexe ou – en l'occurrence – à une espèce. *A contrario*, l'antispécisme, comme l'antiracisme et l'antisexisme, vise à reconnaître l'intérêt de tous les êtres concernés et se fixe donc pour objectif d'éradiquer ce « droit de discrimination ». Aymeric Caron relève en ce sens que « l'*antispécisme* est un *antiracisme* étendu. »[1237] Matthieu Ricard ajoute que contrairement à ce que nous croyons parfois, « l'antispécisme ne consiste nullement à dire que toutes les espèces sont égales, ont la même valeur et doivent être traitées de la même façon, mais qu'il est blâmable de profiter des capacités qui nous sont propres pour nuire sciemment à d'autres espèces sous prétexte qu'elles ne sont pas humaines […]. Le droit de vivre et de ne pas souffrir ne peut pas être le seul privilège des humains. »[1238]

1234Jean-Paul II, *Solicitudo rei socialis*, St. Paul Publications, Homebush, NSW, 1988, sec. 34, pp. 73-74.
1235Cité dans Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 303.
1236Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 73.
1237Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, p. 453. Il complète (p. 290) : « […] L'antispécisme est un combat social, […] comme la lutte pour l'abolition de l'esclavage, pour les droits des femmes et des homosexuels. » J'ajoute que le racisme n'a aucun sens, car scientifiquement, il existe une seule race humaine. Quelles que soient les populations étudiées, la diversité génétique intragroupale est effectivement supérieure à la variabilité intergroupale.
1238Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, pp. 149-303.

Ce qu'il nous faut ici comprendre, c'est que les animaux n'ont tout simplement pas été créés pour l'être humain et ont une valeur intrinsèque : « […] Les animaux ne sont pas là pour être mangés, ni pour servir d'instruments de laboratoire »[1239], signale le militant Henry Spira. Des décennies plus tôt, le naturaliste John Muir avait déjà fait étalage de cette évidence – non sans une légère ironie :

> « [Une question] revient sans cesse : 'À quoi les crotales servent-ils ?' Comme si ce qui n'est pas évidemment utile à l'homme n'avait pas le droit d'exister ; comme si nos manières de voir étaient celles de Dieu. Il y a bien longtemps, un Indien, à qui un voyageur français avait posé cette vieille question, répondit que la queue était bonne pour le mal de dents et la tête, pour la fièvre. De toute façon, ils sont tout entiers, tête et queue, bons pour eux-mêmes, et nous n'avons pas à leur refuser leur part de vie. »[1240] « Aucun des dogmes que professe la civilisation actuelle ne forme, semble-t-il, un obstacle plus insurmontable à la saine compréhension des relations que la culture entretient avec l'état sauvage, que celui qui considère que le monde a été fabriqué spécialement à l'usage de l'homme. Tout animal, toute plante ou cristal le contredit de la manière la plus formelle. Or il est enseigné de siècle en siècle comme quelque chose de précieux et de toujours nouveau, et dans les ténèbres qui en résultent cette prétention monstrueuse peut aller librement son chemin. Je n'ai encore jamais trouvé la moindre preuve qui paraisse montrer qu'un animal, quel qu'il soit, ait été fait pour un autre autant qu'il a été fait pour lui-même. »[1241]

À titre personnel, j'ai eu la même intuition que Muir alors que j'étais encore enfant – il me semble que j'avais quatre ou cinq ans à l'époque. Je me souviens parfaitement de ce moment : j'étais dans le jardin de la maison dans laquelle j'ai grandi et je venais d'écrabouiller une limace sous mon pied – pour le plaisir de voir ce qui en résulterait, j'imagine... Quand j'ai réalisé que je l'avais tuée et qu'elle ne pourrait plus jamais exprimer son vouloir-vivre, j'ai ressenti une immense détresse doublée d'une certaine panique. Pas parce que j'avais peur de subir un quelconque châtiment mais tout simplement parce que j'ai compris que j'aurais pu être *elle*... Quelqu'un – ou quelque chose – aurait très bien pu m'imposer le même destin funeste que celui que je lui avais réservé. Bien sûr, cela ne m'a pas pour autant empêché de manger de la viande pendant les quelque vingt années qui ont suivi[1242] – je mets parfois malheureusement un certain temps à connecter les choses entre elles... –, mais il me semble que c'est cette expérience qui m'a fait comprendre que la vie vaut pour elle-même, et que je n'ai pas le droit – quand bien même la loi m'y autorise – de la détruire sans nécessité.

---

1239Cité dans Singer Peter, *Théorie du tube de dentifrice*, Goutte d'Or, Paris, 2018 (1998), p. 292.

1240Muir John, *Célébrations de la nature*, José Corti, Paris, 2011, p. 76.

1241*Ibid.*, p. 23.

1242Depuis lors, des philosophes, dont Gary Francione, m'ont éclairé : « Nos postures morales concernant les animaux sont pour le moins schizophrènes. D'un côté, nous sommes tous d'accord pour dire qu'il est immoral d'imposer des souffrances non nécessaires aux animaux. D'un autre côté, l'inimaginable quantité de souffrance que nous leur infligeons [….] n'est […] nécessaire dans aucun sens du terme. » Dans Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 51. Voir notamment *Speciesism : the movie* (Devries Mark, 2013).

Tom Regan écrit d'ailleurs à ce propos :

> « En matière de stricte justice, […] il nous faut accorder un égal respect aux individus possédant une valeur inhérente, qu'ils soient agents ou patients moraux, et, dans le dernier cas, qu'ils soient humains ou animaux. C'est là une chose due à chacun. L'injustice survient lorsque nous traitons ceux qui possèdent une telle valeur de façons qui échouent à montrer un respect approprié (en les traitant, par exemple, comme si leur valeur était réductible à leur utilité pour les autres). »[1243]

Gary Francione abonde : « La question n'est pas de savoir de qui nous nous soucions ou qui nous estimons le plus ; la question est de savoir s'il est moralement justifiable de traiter des êtres sentients – humains ou non humains – comme des marchandises ou exclusivement comme des moyens d'atteindre les fins d'autrui. »[1244] Et la réponse est évidemment négative : il ne nous est aucunement possible de justifier qu'une forme de vie puisse instrumentaliser une autre forme de vie. Peter Singer nous interroge par conséquent : « Si la possession d'un degré supérieur d'intelligence n'autorise pas un humain à en utiliser un autre pour ses propres fins, comment pourrait-elle autoriser les humains à exploiter les non-humains dans le même but ? »[1245] En d'autres termes, si nous nous accordons le droit de faire souffrir et/ou d'assassiner d'autres animaux, en vertu d'une prétendue supériorité liée à notre intelligence, pourquoi ne ferions-nous pas de même avec les handicapés mentaux ou avec les individus dans le coma ? On voit ici à quel point notre capacité de raisonnement ne constitue en rien un motif suffisant pour asservir d'autres vivants, d'où la nécessité de prendre en compte l'intérêt des animaux, dans le but de les traiter de la façon la plus respectueuse qui soit. Or, leur intérêt consiste, tout simplement, à rester vivant et à ne pas souffrir... Peter Singer met donc en relief la déduction à laquelle nous devons tous (dans la mesure du possible) parvenir : « Pour toute fin pratique, pour les habitants des zones urbaines des pays industrialisés, l'application du principe d'égale considération des intérêts exige que nous soyons végétariens. C'est là l'étape la plus importante, celle à laquelle j'ai donné le plus d'attention ; mais nous devons aussi, pour être cohérents, cesser d'utiliser d'autres produits dont la production a nécessité la mort ou la souffrance d'animaux. »[1246] En clair, dès qu'un humain a l'opportunité de protéger un être de l'injustice et/ou de la douleur, il doit le faire !

---

1243Regan Tom, *Les Droits des animaux*, Hermann, Paris, 2012 (2004), p. 512. Aymeric Caron défend la même ligne : « Toute vie doit être respectée et épargnée lorsque c'est possible, et lorsque cette vie est en capacité de profiter d'elle-même. Telle est selon moi la règle morale intangible qui doit guider nos gestes. […] Nous avons admis le caractère sacré de la vie pour l'espèce humaine : le meurtre est par principe proscrit, et tout humain qui vient au monde bénéficie du droit à exister. Pourquoi en serait-il autrement pour les membres des autres espèces ? » Dans Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, pp. 166-182. En outre : « On ne peut d'un côté encourager un citoyen à donner sa vie pour un étranger et de l'autre côté encourager des éleveurs et des industriels à organiser le commerce de la mort. Passer d'un extrême à l'autre relève de la folie. La société spéciste est folle. Sauver une vie est le plus bel acte qui soit, qu'il concerne un humain ou un non-humain. » Dans Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, pp. 188.

1244Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, pp. 297-298.

1245Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 73.

1246*Ibid.*, p. 404.

Faisant écho à l'origine religieuse de nos comportements vis-à-vis des bêtes, Matthieu Ricard nous questionne à son tour, quant à une autre forme de spécisme : « [...] Si, d'aventure, des extraterrestres plus intelligents et plus puissants que nous débarquaient sur notre planète et annonçaient que leur Dieu avait créé les humains pour leur usage, qu'aurions-nous à leur répondre ? Et si, de surcroît, ils trouvaient la viande humaine si délicieuse qu'ils prétendraient ne pas pouvoir s'en passer ? »[1247] Là, notre réponse serait évidente : ce n'est pas parce que des êtres sont plus intelligents et plus forts que nous qu'ils ont le droit de nous manger. De tels êtres vivants devraient avant tout prendre en compte notre propre intérêt, ce dernier revenant en priorité à rester en vie et à éviter toute forme de douleur. Voilà la position que nous devons (impérativement !) adopter vis-à-vis des animaux : celle d'un ami protecteur, vigilant et bienveillant, et non celle d'un bourreau affamé, cruel et malfaisant... Alors – et alors seulement – nous pourrons avancer que nous prenons réellement en compte les intérêts de nos frères et sœurs en animalité. Matthieu Ricard résume à nouveau : « Accorder une immense valeur à la vie humaine ne doit pas nous amener à réduire à néant la valeur de la vie des animaux. »[1248] Voilà – comme à leur habitude – une argumentation rondement menée par tous ces brillants penseurs !

J'en profite pour noter quelques réflexions personnelles sur le sujet... J'ai jusqu'à présent la chance de n'avoir jamais été gravement malade mais si tel était le cas et que l'on me proposait de mener des expériences pouvant coûter la vie à des bêtes dans l'optique de me sauver, je serais contraint – mais heureux – de refuser une telle offre. Ma vision antispéciste m'inviterait en effet à considérer que les intérêts de ces animaux sont bien trop importants pour qu'on les sacrifie « pour ma pomme » – de la même manière que « mon antiracisme » me forcerait à refuser que des expériences similaires soient menées sur des hommes... Pour simplifier, je suis contre toute forme d'exploitation animale par des humains, tout comme je suis contre toute forme d'exploitation humaine par d'autres animaux – et ce, indépendamment de l'incapacité de ces derniers à nous réduire en esclavage.

Par ailleurs, une croyance populaire prétend que se nourrir de la chair des poissons augmente les facultés mémorielles de l'humain, mais n'est en fait qu'une idée reçue. Néanmoins, si cette croyance était vraie, je préférerais tout de même oublier mes souvenirs plutôt que de faire souffrir un seul être vivant aquatique – comme mon nom de famille ne l'indique pas... Autrement dit, je privilégierais le fait de perdre la mémoire et de laisser exister les poissons, simplement parce que la justice réclame de respecter leur « vouloir-vivre », dont je reparlerai. Bien que simpliste, cet exemple a le mérite de mettre très nettement en lumière la position des antispécistes vis-à-vis de la nourriture carnée.

Je vais d'ailleurs désormais retourner dans la sphère de notre alimentation, afin d'aborder plusieurs autres arguments en faveur de la libération animale, à commencer par celui – certes anthropocentré, mais valable et scientifiquement prouvé – des bienfaits du régime végétalien sur la santé humaine.

1247Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 33.

1248*Ibid.*, p. 168. Gary Francione propose de son côté une contraposée : « L'argument en faveur des droits des animaux ne tend pas à amoindrir le respect de la vie humaine ; il augmente [le] respect pour toute vie. » Dans Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 303.

**L'argument sanitaire**

*« […] L'abstinence de la chair des animaux ne nous empêche ni de vivre ni de bien vivre. Si c'était en effet comme pour l'air et l'eau, les plantes et les fruits, sans lesquels nous ne saurions vivre, que nous ayons besoin pour subsister de tuer les animaux et de manger leur chair, notre nature se trouverait impliquée nécessairement dans cette injustice. »*

Porphyre[1249]

Une légende urbaine, colportée par les lobbies agroalimentaires et les « médecins » marchant dans leur combine, prétend qu'il est nécessaire de manger de la viande pour être en bonne santé. Ce serait tout à fait vrai si nous étions des lions, mais nous sommes des êtres humains. En conséquence, nous n'avons aucunement besoin de viande. Mieux, ce dont nous avons vraiment besoin, c'est de produits d'origine végétale ! Porphyre l'avait déjà – une fois encore ! – compris : « […] Le consommateur de viande a également besoin des denrées inanimées. Celui qui se contente des denrées inanimées a donc besoin de deux fois moins de vivres ; et ceux dont il a besoin sont faciles à acquérir et peu coûteux à préparer. »[1250] Autrement dit, quelqu'un qui ne mange que des produits d'origine végétale peut très bien vivre sans être carencé, tandis qu'une personne qui se nourrit exclusivement de viande aura inéluctablement des carences. En ce sens, ce dernier a forcément besoin de légumes pour avoir un apport riche et équilibré en protéines, à l'opposé du végétalien, qui n'a pas besoin de se nourrir de produits d'origine animale. On nous tanne ainsi, régulièrement, sur la nécessité – mensongère, mais extrêmement lucrative... – de consommer de la nourriture carnée, alors même que la seule et unique exigence de notre métabolisme consiste en réalité à manger des produits d'origine végétale.

Il y a près d'un demi-siècle, Peter Singer écrivait déjà : « […] Il est possible de se nourrir de façon satisfaisante sans consommer aucun produit animal – ce fait n'est pas très connu, bien que la plupart des gens aujourd'hui sachent que les végétariens peuvent vivre longtemps et en bonne santé. »[1251] Et le philosophe ajoute : « Les spécialistes de la nutrition ne débattent plus entre eux pour savoir si la chair animale est indispensable ; aujourd'hui ils s'accordent pour dire qu'elle ne l'est pas. Si les gens ordinaires ont encore des doutes à ce sujet, ceux-ci sont fondés sur l'ignorance. »[1252] Aymeric Caron déplore par là même : « L'idée reçue est tenace : dans l'esprit d'une majorité de personnes, la viande est indispensable à notre croissance et à notre énergie quotidienne. C'est pourtant entièrement faux. »[1253] Et il agrémente : « L'aliment qui fournit le plus de protéines n'est pas d'origine animale : il s'agit du soja. Il en contient environ 40%, soit deux fois plus que la viande (de 15 à 20%). »[1254]

1249Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre III, 18, 4, p. 172.
1250Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome I, Livre I, 49, 4, p. 81.
1251Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 324.
1252*Ibid.*, p. 333. Voir notamment Messinger Nina, *H.O.P.E : what you eat matters*, 2016.
1253Caron Aymeric, *No steak*, Fayard, Paris, 2013, p. 184. Voir également Miller Wolfson Marisa, *Vegucated*, 2011.
1254*Ibid.*, p. 196.

L'écrivain Jonathan Safran Foer confirme : « En dépit d'une confusion persistante, il est clair que les végétariens et végétaliens ont tendance à avoir une consommation optimale de protéines supérieure à celle des omnivores. »[1255] L'« *American Dietetic Association* » – ADA – corrobore ici à son tour : « Un régime végétarien bien conçu est bénéfique pour tout individu à tous les âges de son existence, y compris pendant la grossesse, l'allaitement, la petite enfance, l'enfance et l'adolescence, ainsi que pour les athlètes. »[1256] Carl Lewis et ses 9 médailles d'or olympique (athlétisme), Novak Djokovic et ses 17 titres du Grand Chelem en tennis, Martina Navratilova et ses 345 titres en carrière, ou encore Lionel Messi et ses 6 ballons d'or témoignent[1257] de la capacité des sportifs végétaliens – ou dont le régime est basé sur les plantes – à réussir des exploits au même titre (sinon mieux) que les carnistes. Les sceptiques peuvent voir *The Game changers* (Psihoyos Louie, 2018), dans lequel s'expriment la cycliste Dotsie Bausch, le combattant Nate Diaz (qui a battu le champion MMA Conor McGregor), Patrik Baboumian (homme le plus fort d'Allemagne) et le septuple champion du monde de Formule 1 Lewis Hamilton – entre autres –, afin de défendre le régime végétalien qu'ils ont adopté.

L'ADA vante aussi les bénéfices sanitaires de l'alimentation végétale : « Les régimes végétariens sont souvent associés à un certain nombre de bienfaits pour la santé, parmi lesquels des niveaux moins élevés de cholestérol sanguin, des risques moins élevés de maladies cardiaques […] des niveaux moins élevés de pression artérielle et des risques moins élevés d'hypertension et de diabète de type 2. Les végétariens ont tendance à présenter […] des taux globaux de cancer plus faibles. »

En fin de compte, non seulement un régime basé sur les plantes – ou même carrément végétalien – ne pose pas de problème particulier, mais il est de surcroît bénéfique pour la santé, et ce, à tous les âges de la vie ! À titre individuel, la consommation de nourriture carnée augmente significativement les risques de graves maladies, comme le souligne ici le psychiatre Christophe André : « La plupart des études démontrent chez les consommateurs réguliers de viande rouge et de charcuterie un risque accru de cancer des voies digestives et de maladies cardio-vasculaires. »[1258] D'ailleurs, ces derniers temps, les témoignages scientifiques affluent. Une tribune publiée en octobre 2017 et signée par des diététiciens, des neurologues et des psychothérapeutes – parmi lesquels figure Christophe André –, déclare : « Peu de gens le savent : les recommandations nutritionnelles officielles de nombreux pays reconnaissent l'alimentation végane/végétalienne comme une alimentation saine et viable. »[1259]

---

1255Foer Jonathan Safran, *Faut-il manger les animaux ?*, L'Olivier, Paris, 2010 (2009), p. 200.

1256Cité dans Foer Jonathan Safran, *Faut-il manger les animaux ?*, L'Olivier, Paris, 2010 (2009), p. 200.

1257Je dois préciser que certaines des récompenses décrochées par les athlètes mentionnés l'ont été avant leur passage à un régime végétalien. Cela dit, un coup d'oeil à leurs palmarès respectifs nous assure que leur changement de mode alimentaire n'a aucunement affecté leur exceptionnel niveau de performance, bien au contraire !

1258André Christophe, « Pour sauver la planète, devenez végétariens ! », *Cerveau & Psycho*, n°67, janvier-février 2015, pp. 12-13. Voir également Davies Shelley Lee & Shlomi Or, *Planeat*, 2011.

1259« 'L'alimentation végane est saine et viable, à tous les âges de la vie', défendent des professionnels de santé », *francesoir.fr*, publié le 25/10/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : http://www.francesoir.fr/societe-sante/tribune-alimentation-vegane-est-saine-et-viable-tous-les-ages-de-la-vie-defendent-des-professionnels-sant%C3%A9-dieteticien-nutritionniste-docteur-medecin-protection-animaux. Voir ici Kennamer Paul David Jr, *Eating you alive*, 2018 et/ou Leyva Jasmine & Leyva Kenny, *The Invisible vegan*, 2009.

Quant aux apports en vitamine B12 nécessaires au bon fonctionnement du corps humain[1260] (et qui se trouvent majoritairement dans la viande), ils peuvent facilement être compensés grâce à certaines « mauvaises » herbes ou en cultivant des levures – sans leur causer de souffrance ! – en laboratoire. En sus, cela ne change pas grand-chose à l'équation[1261] : « La vitamine B12 de culture ainsi produite dans le monde sous forme de complément alimentaire est surtout destinée aux animaux d'élevage. Pour les personnes véganes, il est donc possible de la consommer directement. »[1262]

Enfin, notre prétendu besoin de lait est décrédibilisé par Aymeric Caron : « […] L'effet nocif du lait sur la santé est maintenant démontré. Logique, nous ne sommes pas censés boire du lait en étant adultes, et encore moins celui d'une autre espèce. Quel mammifère continue à boire du lait une fois qu'il est sevré ? Et lequel pique celui d'une autre espèce ? »[1263] Réponse : aucun, hormis l'homme...

Bref, si nous ne pouvions être en bonne santé sans nous nourrir de viande ou de produits issus de l'exploitation animale, la défense de son abolition serait un vœu pieux... Mais en fait, contrairement aux nombreux mensonges diffusés par les lobbies de l'industrie agroalimentaire, nous pouvons être en parfaite santé sans faire souffrir les animaux, ce qui nous donne un choix crucial à effectuer.

---

1260« Indispensable au fonctionnement de notre corps, la B12 est un co-facteur qui participe à de très nombreuses réactions de synthèse dans le corps humain. Elle intervient notamment […] dans l'entretien du sang : fabrication des globules rouges (hématies), des globules blancs (nos défenses immunitaires) et des plaquettes (permettant la cicatrisation) [ainsi que] dans l'entretien du cerveau et du système nerveux : fabrication de la gaine de myéline qui protège les nerfs et permet la transmission des sensations ; fabrication des neuromédiateurs, (messagers chimiques produits par le système nerveux qui jouent un rôle de régulateur dans des processus tels que la vigilance, le stress ou la fatigue). » Dans Association végétarienne de France, « La vitamine B12 », disponible en ligne le 04/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.vegetarisme.fr/comment-devenir-vegetarien/alimentation-equilibree/b12/#easy-footnote-bottom-1-108.

1261« La vitamine B12 est une vitamine fabriquée exclusivement par des bactéries. Les végétaux et les champignons n'en ont pas besoin et n'en contiennent pas (à part des traces liées aux contaminations bactériennes). Les animaux, par contre, en ont tous besoin. Les animaux végétariens sauvages en obtiennent en buvant de l'eau des rivières, des mares et des lacs, en mangeant des plantes souillées ou par la coprophagie, ou, dans le cas par exemple des ruminants, par leur microbiote intestinal (les micro-organismes vivant dans l'intestin). Les carnivores en obtiennent en mangeant de la viande. La nourriture des animaux d'élevage (qui ont une alimentation végétalienne et boivent de l'eau du robinet) est enrichie en B12 […]. Comme les aliments d'origine végétale ou fongique ne contiennent pas, à l'état naturel, de vitamine B12, les végétaliens doivent impérativement consommer des aliments enrichis ou des suppléments. La vitamine B12 est produite industriellement par fermentation bactérienne. » Dans Sigler Pierre, « La vitamine B12 », disponible en ligne le 04/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.asso-pea.ch/fr/vivre-vegane/nutrition/la-vitamine-b12/.

1262« 'L'alimentation végane est saine et viable, à tous les âges de la vie', défendent des professionnels de santé », *francesoir.fr*, publié le 25/10/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : http://www.francesoir.fr/societe-sante/tribune-alimentation-vegane-est-saine-et-viable-tous-les-ages-de-la-vie-defendent-des-professionnels-sant%C3%A9-dieteticien-nutritionniste-docteur-medecin-protection-animaux. En sus, « dans le monde en 2008 ont été produites, dans les usines de quatre firmes différentes (une française et trois chinoises), environ 35 tonnes de vitamine B12. Cette quantité représente environ six fois les besoins nutritionnels de la totalité de l'humanité. Mais où va toute cette B12 ? Dans les comprimés pour végétariens ? Ils doivent vraiment en abuser, et être très très nombreux ! Eh bien non. En réalité, seule une petite partie de cette production va dans les comprimés. La plus grande part va dans... les aliments pour animaux d'élevage. En effet, la vitamine B12 n'est pas plus produite par les animaux qu'elle ne l'est par les plantes. Elle est d'origine exclusivement bactérienne – et les bactéries ne sont ni des animaux, ni des plantes. Dans la nature, les herbivores la trouvent typiquement dans les souillures des aliments qu'ils consomment. Mais dans l'environnement contrôlé et intensif des élevages, cet apport-là est marginal. L'alimentation des poulets et autres 'volailles' ainsi que des porcs est donc systématiquement supplémentée en B12. » Dans Olivier David, « Les animaux-emballages », *Cahiers antispécistes*, n°34, 01/2012, publié le 10/04/2011 et disponible en ligne le 04/04/2020 à l'adresse suivante : http://www.cahiers-antispecistes.org/les-animaux-emballages-2/.

1263Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, p. 187.

**L'argument de la possibilité du choix**

*« Un grand progrès serait déjà accompli, si les hommes commençaient à réfléchir et se rendre compte, raisonnablement, qu'ils n'ont le droit de nuire, détruire et tuer qu'en cas de besoin. »*

Albert Schweitzer[1264]

L'un des pseudo-arguments qui ressort le plus souvent afin de justifier la consommation de viande est le fait que certains animaux tuent des bêtes pour se repaître de leur chair. D'autres repèrent aussi que notre dentition est très bien adaptée au fait de croquer et/ou de mâcher de la viande. Alors, après tout, si le lion chasse, puis dévore l'antilope, pourquoi ne devrions-nous pas en faire autant avec les animaux que nous élevons ? Tout simplement, d'abord, parce qu'une opportunité ne constitue en rien une injonction... Être omnivore offre la *possibilité* de manger de la viande, mais cette potentialité ne représente en aucun cas une *obligation*, bien au contraire ! De la même façon, la capacité de manger un bébé humain rend cette attitude possible, mais en aucun cas obligatoire... Et heureusement ! D'où l'importance d'intégrer notre faculté de *choisir* la manière dont nous nous alimentons. D'ailleurs, si j'étais théiste, je considérerais que ce choix est une sorte de test divin quant à notre capacité à faire le bien ou le mal. Mais concrètement, comment se manifeste ce « dilemme » ?

C'est très simple : nous avons le choix de consommer (ou non) de la viande pour deux raisons. La première est que nous sommes omnivores. Ainsi, contrairement au lion, qui meurt rapidement s'il ne peut se sustenter de nourriture carnée, nous pouvons très bien vivre en nous nourrissant uniquement de produits végétaux – comme démontré dans la section précédente. La seconde raison est que notre conscience et notre intelligence nous permettent de peser le pour et le contre, chose qui est *a priori* plus difficile pour le lion... En effet, si ce dernier était omnivore, il n'aurait sans doute pas la faculté mentale de choisir entre produits d'origines animale et végétale. Ceci dit, les zoologistes corrigeront peut-être ma supposition, mais il me semble que chasser s'avère tellement fastidieux que notre lion s'orienterait plausiblement naturellement vers un régime végétalien. Quoi qu'il en soit, le philosophe Gary Francione atteste : « Certains animaux sont carnivores et ne peuvent pas survivre sans manger de viande. Nous n'entrons pas dans cette catégorie ; nous nous en sortons très bien sans manger de viande et de plus en plus de personnes affirment que notre santé et l'environnement ne pourraient que mieux se porter d'un passage à une alimentation sans produits animaux. »[1265] Il est, par là même, communément admis que « contrairement aux animaux non humains, nous avons le choix de ce que nous mangeons »[1266] – *a fortiori* en sachant que des substituts existent (tofu, seitan, légumineuses...).

1264Lettre adressé à Jack Eisendraht (1951), citée dans Barrau Aurélien & Schweitzer Louis, *L'Animal est-il un homme comme les autres ?*, Dunod, Malakoff, 2018, pp. 63-64.

1265Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 300. Le philosophe nous remémore plus loin (p. 322) que « l'élevage est la plus importante source de souffrance animale dans le monde actuel et [qu'il] ne relève d'absolument aucun besoin. »

1266Caron Aymeric, *No steak*, Fayard, Paris, 2013, p. 338.

Il y a près de 3000 ans, le poète Hésiode mettait déjà en évidence notre capacité à opérer ce choix, en célébrant la vertu anthropique de magnanimité : « Les poissons, les bêtes sauvages et les oiseaux ailés se dévorent les uns les autres puisqu'il n'est pas de justice parmi eux ; mais aux humains il a [été] donné la justice, de loin la meilleure chose qui soit. »[1267] Il nous revient donc de délibérer ! Et d'autres ont suivi la voie tracée par Hésiode, comme Pythagore : « Maudit soit celui qui, le premier, méprisa la frugalité de cet âge et dont le ventre avide engloutit des mets vivants : il a ouvert la route du crime. C'est pour détruire les bêtes féroces que le fer a dû d'abord rougir de sang. Jusque-là, rien de trop : les animaux qui menacent notre vie, les hommes peuvent les tuer sans remords, mais seulement pour les tuer, et non pas pour s'en nourrir. »[1268] Dans la foulée, Porphyre nous alerte :

> « […] Bien qu'une appropriation nous unisse aux autres hommes, nous sommes d'avis qu'il faut détruire et punir tous ceux qui sont malfaisants et qu'une sorte d'impulsion de leur nature particulière et de leur méchanceté semble entraîner à nuire à ceux qu'ils rencontrent. Eh bien, de la même façon, on a peut-être le droit de supprimer, parmi les animaux privés de raison, ceux qui sont par nature injustes et malfaisants, et que leur nature pousse à nuire à ceux qui les approchent. Mais parmi les autres animaux certains ne commettent pas d'injustices, leur nature ne les poussant pas à nuire ; ceux-là, il est à coup sûr injuste de les détruire et de les tuer, tout comme il est injuste de le faire aux hommes qui sont comme eux. »[1269]

Dans un autre opus de ses traités sur l'abstinence de nourriture carnée, il réitère sa mise en garde, comme pour redoubler de compassion à l'égard de la vie : « S'il y a aussi des animaux féroces, nous devons comme tels les faire périr, comme nous faisons périr de tels hommes, mais [sans] renoncer à notre relation aux autres moins féroces. Et il ne faut manger ni les uns ni les autres, pas plus que les hommes injustes. »[1270] En tant qu'« apôtre de la non-violence », Gandhi préconisait la même chose :

> « [...] Supposons que je sois membre d'une institution qui posséderait quelques acres de terre. Ses récoltes risquent d'être détruites d'un moment à l'autre par des singes. Estimant que toute vie est sacrée, je désobéis par là même aux principes de l'*ahimsa* si je fais le moindre mal à ces animaux. Pourtant je n'hésite pas à susciter la lutte et à lutter moi-même contre eux afin de sauver les récoltes. Pour ne pas recourir à cette extrémité il faudrait quitter ou détruire l'institution. Mais je m'en garde bien parce que je sais pertinemment qu'il n'existe pas de société où il n'y aurait aucune agriculture et où par conséquent il serait possible de respecter toutes les formes de vie. Donc, avec crainte et tremblement, humilité et componction, je participe à l'attaque lancée contre les singes, espérant toutefois, un jour, découvrir une autre solution. »[1271]

1267Hésiode, *Les Travaux et les jours*, Arléa, Paris, 2012 (VIII[e] av. J.-C.), p. 88.
1268Cité dans Ovide, *Les Métamorphoses*, Librairie générale française, Paris, 2010, pp. 507-508.
1269Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre II, 22, 3, p. 89.
1270Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271), Tome II, Livre III, 26, 3, p. 187.
1271Gandhi Mohandas Karamchand, *La Voie de la non-violence*, Gallimard, Paris, 2004 (1948), p. 82.

Que retenir de ces témoignages ? Qu'il nous est permis de tuer des animaux – y compris des êtres humains – si ces derniers menacent notre survie, dans ce qui s'apparente à une forme de « légitime défense ». Autrement dit, nous pouvons mettre fin à l'existence d'animaux *lorsque nous n'avons pas le choix* ! Mais dès lors que la possibilité de laisser la vie aux bêtes nous est offerte – comme dans le cadre de l'alimentation –, nous avons le devoir de les protéger[1272]. C'est simple comme bonjour ! Et comme d'habitude, Matthieu Ricard résume merveilleusement la situation :

> « […] Le nombre à peine imaginable des victimes animales devrait naturellement nous inciter à penser que leur massacre devrait prendre fin. Nous ne sommes nullement dans une situation où il faut absolument choisir entre 'eux' et 'nous'. Notre choix est plutôt : 'Devons-nous continuer ou non à tuer des centaines de milliards d'animaux par an, alors que ce n'est pas nécessaire à notre survie ?' (Les quelque 550 à 600 millions de végétariens sur Terre sont là pour nous le rappeler.) »[1273]

En réalité, nous comprenons ici que le choix consistant à manger de la viande ou non n'a rien d'un dilemme, mais a au contraire tout de l'évidence... Dès lors qu'un animal est tué pour que son cadavre remplisse notre assiette, injustice est faite, et ce, quelles que soient les conditions dans lesquelles ce dernier a vécu. On entend en effet désormais beaucoup d'éleveurs exprimer leur souhait d'améliorer la vie des animaux en les « tuant mieux » ou de « manière moins douloureuse » – mais en les tuant tout de même... Personnellement, j'ai été confronté à de nombreuses hypocrisies dans ma vie, mais celle-ci bat tous les records ! Le problème, outre les conditions d'existence et d'abattage, réside dans l'abattage lui-même. Pardon pour cette résurgence du point Godwin, mais si les nazis avaient bien nourri les Juifs détenus dans les camps et les avaient exécutés avec du liquide VX (poison indolore), la Shoah aurait été tout aussi immorale et le nombre d'humains assassinés tout aussi catastrophique.

Cette analogie m'incite à aborder le souci du végétarisme par rapport au véganisme. Le végétarien est celui qui, pour se nourrir, n'accepte – *a priori* – pas la mise à mort de l'animal mais tolère qu'on le réduise à l'esclavage. L'expression « avoir le cul entre deux chaises » a, à mon sens, rarement été aussi appropriée. De surcroît, consommer des œufs – même si ces derniers proviennent d'une poule respectée et vivant en plein air – « ouvre la porte » à l'industrialisation. En clair, tant qu'il y aura des gens pour manger des œufs, du fromage et boire du lait – ce qui génère d'atroces souffrances –, il y aura possiblement des gens pour bâtir des fermes concentrationnaires et exploiter les bêtes. De plus, en réalité, « si vous ôtez la viande de votre alimentation tout en continuant à consommer des œufs, du lait ou à user d'autres produits animaux, vous ne faites que déléguer à d'autres la consommation de la viande que vous ne mangez pas »[1274] et contribuez donc à l'abattage et à la mort d'animaux.

---

1272Sur ce thème, j'ai réalisé en 2016 un modeste court-métrage intitulé *Rêvélation*, publié le 29/06/2016 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=I0QTkSQ9ea4.

1273Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 175.

1274Porcher Jocelyne, *Cause animale, cause du capital*, Le bord de l'eau, Lormont, 2019, p. 32.

Quand on y regarde à deux fois, on s'aperçoit donc assez rapidement que devenir végane respecte le sens de l'histoire : d'abord, on interdit l'anthropophagie, puis on proscrit l'esclavage, et on finit par reconnaître l'égalité d'intérêts entre tous les êtres humains... Et, en décalquant ce modèle à l'éthique animale : d'abord, on questionne la nourriture carnée, puis l'exploitation animale dans son ensemble, et on finit par reconnaître l'existence d'intérêts communs aux humains et aux bêtes, à savoir le désir d'éviter la douleur et la mort. Pour « gagner du temps » et afin d'empêcher davantage de souffrances inutiles, il est par voie de conséquence clair que c'est l'exploitation animale *dans son ensemble* qui mérite d'être instantanément abolie – et non pas uniquement la consommation de nourriture carnée. L'histoire nous invite – et en même temps nous « oblige » – à ne pas répéter nos erreurs passées. Le chantier est certes colossal, mais il fait partie des éléments qui nous reconnecteront à notre animalité et nous permettront (enfin !) de développer un rapport plus apaisé au vivant[1275]. Car Peter Singer ne manque pas de nous rappeler qu'à travers la transformation de la planète en enfer pour les animaux, nous sommes actuellement très probablement les pires « salopards » de l'histoire de la vie :

> « Nous nous arrêtons rarement au fait que l'animal qui tue avec le moins de raisons de le faire est l'animal humain. Nous considérons les lions et les loups comme sauvages parce qu'ils tuent ; mais il leur faut tuer, ou mourir de faim. Les humains tuent d'autres animaux par sport, pour satisfaire leur curiosité, pour embellir leur corps et pour flatter leur palais. Les êtres humains tuent en outre des membres de leur propre espèce par cupidité ou par désir du pouvoir. »[1276]

En dehors de notre plaisir pervers – qu'il soit gustatif, sportif et/ou esthétique –, il n'existe donc aucune raison d'exploiter et de tuer des animaux[1277]. Il est certes naturel que l'être humain assouvisse certains de ses plaisirs, mais quand ceux-ci causent de la souffrance et coûtent la vie à d'autres êtres sentients, alors il doit faire des choix... et appliquer des mesures en conséquence. Ainsi, Arne Naess nous convie à évoluer sur le plan éthique : « Ce que l'on appelle la lutte pour l'existence et la survie des plus adaptés devraient être interprétées dans le sens d'une capacité à coexister et à coopérer en nouant des relations complexes, plutôt que comme capacité à tuer, à exploiter et à supprimer. 'Vivre et laisser vivre' est un principe écologique bien plus puissant que 'C'est soit toi, soit moi.' »[1278]

---

1275Nous voyons ici concrètement en quoi le mouvement flexitarien est incohérent et le « lundi vert » très insuffisant.

1276Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 391. Gary Francione complète ici : « Bien que nous déclarions pouvoir préférer les humains aux animaux en cas de nécessité mais qu'il est mal de leur faire subir des souffrances non nécessaires, le fait est que l'écrasante majorité de nos utilisations des animaux ne sont justifiées *que* par l'habitude, les usages, le divertissement, la praticité ou le plaisir. En d'autres termes, la plupart des souffrances que nous infligeons aux animaux ne relève d'absolument aucune nécessité […]. » Dans Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 29.

1277Bien sûr, certains territoires terrestres fournissent relativement peu de nourritures végétales à leurs habitants (voire pas du tout) et posent nécessairement question quant à la capacité de l'être humain à être végétarien. Gandhi répond : « Il est difficile – mais pas impossible – de rester végétarien dans un endroit comme le Groenland. Et même si l'on prouvait que c'est véritablement impossible, on ne pourrait pas en déduire que, partout, il est nécessaire de manger de la viande. » Dans Gandhi Mohandas Karamchand, *Du végétarisme,* Payot & Rivages, 2018, p. 78.

1278Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 122.

**L'argument du progrès éthique**

*« Il y a un plaisir plus grand que celui de tuer : celui de laisser la vie. »*
James Oliver Curwood[1279]

Parmi les plaisirs dont l'être humain se rend coupable vis-à-vis des animaux se trouve évidemment l'alimentation. Je rappelle ici simplement que pour notre plaisir gustatif, nous tuons 1500 milliards d'animaux marins *chaque année*. Pas 1500. Pas 1500 milliers. Pas 1500 millions... 1500 milliards – en plus d'une centaine de milliards d'animaux terrestres[1280]... Le terme « zoocide », forgé et employé par Matthieu Ricard, semble définitivement loin d'être exagéré... Surtout en sachant – comme nous l'avons vu –, que nous pouvons effectuer un choix radicalement différent. Aymeric Caron note ainsi sans ambiguïté : « […] L'éleveur, le boucher et le mangeur de viande sont des assassins. Qu'ils ne s'offusquent pas s'ils lisent ces lignes. Qu'ils l'assument, au contraire. Et s'ils refusent de l'assumer, qu'ils se demandent pourquoi. Et qu'ils en tirent les conclusions. »[1281]

Mais bien d'autres formes de plaisir sont également à remettre en cause, notamment des coutumes perverses, comme la corrida. Cette forme de « combat » entre un taureau et un homme, pratiquée en France, dans la péninsule ibérique et dans quelques pays sud-américains, se clôture presque toujours par la mise à mort du premier. Or, Matthieu Ricard est formel :

> « Contraindre un être, humain ou animal, à se battre sans aucune nécessité et à subir une mort programmée pour le plaisir d'un certain nombre d'acteurs et de spectateurs, ne peut pas être considéré comme moralement bon. »[1282] « Les gens sont libres de penser ce qu'ils veulent de la corrida. Le taureau, lui, préférerait certainement ne pas être transpercé par tout un arsenal d'armes acérées, et finir tranquillement sa vie dans le champ où il a été élevé. On ne lui en donne pas le choix. On décide pour lui. Voilà où se trouve l'abus de pouvoir. »[1283] « Certains prétendent qu'il vaut mieux mourir noblement et rapidement dans l'arène que de façon abjecte dans un abattoir. En vérité, dans un cas comme dans l'autre, mieux vaut rester en vie. »[1284] « En France, l'un des arguments avancés par les fabricants de foie gras et les aficionados de la corrida est qu'il s'agit d'une tradition à laquelle nous tenons. [Mais] n'est-ce pas le propre d'une société civilisée que d'abandonner une tradition quand elle est source de telles souffrances ? »[1285]

1279Cette célèbre phrase trouve sa formulation originale dans les mots prononcés par le chasseur Jim qui, après avoir laissé la vie sauve à un grizzly, s'adresse ainsi à son ami Bruce : « C'est la plus belle chasse de ma vie. Jamais je ne me repentirai d'avoir accordé la vie à ce grizzly. […] Vivant, il vaut, à mes yeux, beaucoup plus cher [que mort] ! » Dans Curwood James Oliver, *Le Grizzly*, Hachette, Paris, 2003 (1916), p. 200.

1280En clair, nous assassinons chaque année délibérément, en nombre d'animaux, l'équivalent de 200 fois la population humaine actuelle en vue de nous nourrir, et ce, sans la moindre nécessité.

1281Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, p. 162.

1282Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 231. Ici, voir *Alma* (Rouxel Patrick, 2010).

1283*Ibid.*, pp. 246-247.

1284*Ibid.*, p. 250.

1285*Ibid.*, p. 132.

Sans commentaire ! Autres plaisirs à proscrire : les zoos, les cirques et les parcs aquatiques, dans lesquels la torture des bêtes est monnaie courante. Et cette souffrance est partagée aussi bien par ces dernières que par leurs dresseurs, à la fois sur le plan physique et d'un point de vue moral... Dans le film documentaire *Blackfish* (Cowperthwaite Gabriela, 2013), le plongeur John Crowe regrette ainsi d'avoir soustrait une orque à son environnement naturel et familial : « J'ai participé aux révolutions en Amérique centrale et en Amérique du Sud. J'ai vu des choses qu'on aurait du mal à croire... mais c'est le pire que j'ai jamais fait : capturer cette orque. » Ainsi, la réification maximale des animaux – que l'on doit autant aux monothéismes qu'à Descartes – atteint parfois ses limites. Il est des instants de lucidité où utiliser le pronom « it » (« ça », en Anglais) ne nous suffit plus : nous réalisons alors que l'autre est un vivant, comme nous, et que l'enfermer pour le faire parader constitue un crime.

Autres phénomènes à interdire de suite – parmi une quantité pléthorique : la pêche et la chasse ! Je ne parle pas ici uniquement de la pêche en haute mer – qui annihile la vie sous-marine à une vitesse désespérante – mais aussi de la pêche à la ligne, qui entraîne maintes souffrances et morts inutiles, à commencer par celles des vers utilisés comme appâts. Imaginons un instant qu'un animal géant nous attrape et nous noie à plusieurs reprises dans la mer au beau milieu d'un banc de requins blancs dans l'objectif de capturer l'un de ces squales... Il me semble qu'on aurait tendance à crier à l'injustice et à dénoncer cet abus de pouvoir ! Et il me semble aussi qu'on aurait parfaitement raison de se plaindre, de réclamer notre liberté et de la reprendre. Le misérable ver et les malheureux poissons qui se font prendre au piège dressé par les humains n'ont pas cette chance...

Malgré la cruauté manifeste de cette activité primitive, la pêche est défendue en tant que tradition. Tout comme la corrida... et à l'image de la chasse. Le grand avocat Éric Dupond-Moretti, qui adore – comme beaucoup – flinguer du lapin et du faisan, déclarait récemment : « Je trouve qu'on est dans une époque de totale intolérance. Moi, je dis à tous ceux qui n'aiment pas la chasse : 'N'y allez pas, mais n'ayez pas la volonté, la velléité de nous interdire un certain nombre de choses, au nom d'une morale qui est la vôtre... Voilà.' »[1286] Je précise instantanément que je n'ai absolument rien contre ce juriste, dont j'apprécie par ailleurs beaucoup l'éloquence et le franc-parler, en règle générale. Mais je trouve que sur ce point, il est, à l'instar de nombreux autres, indéfendable. Pourquoi ? Parce que son discours aurait très bien pu être prononcé par Adolf Hitler, ce qui donnerait la formulation suivante : « Je trouve qu'on est dans une époque de totale intolérance. Moi, je dis à tous ceux qui n'aiment pas la Shoah : 'Ne venez pas, mais n'ayez pas la volonté, la velléité de nous interdire un certain nombre de choses, au nom d'une morale qui est la vôtre... Voilà.' » Une nouvelle fois, je prends bien soin de noter que je ne compare en aucune façon maître Dupond-Moretti à l'un des plus grands criminels de l'histoire, mais je relève cependant qu'il est tout à fait possible de bâtir une analogie entre l'argument de l'avocat et la manière de fonctionner des nazis.

1286Interview accordée à l'émission « Thé ou Café » diffusée le 18/03/2018. Vidéo publiée le 19/03/2018 et disponible en ligne le 14/10/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=CAhtTso2Goo.

Car le problème est ici le suivant : lors de leur entreprise d'extermination programmée, les nazis ne tenaient pas compte de l'avis des Juifs. De façon identique, dans leur démarche consistant à prendre du plaisir en assassinant des animaux, les chasseurs ne tiennent pas compte de l'avis de ces derniers. Aurélien Barrau résume et dénonce cette injustice : « […] La question du droit des animaux se pose aigûment parce que le *statu quo* proposant 'chacun fait ce qu'il veut', qu'il s'agisse de manger de la viande ou de chasser pour le plaisir, omet qu'une tierce personne est concernée : l'animal. Dès que la condition d'être 'sentient' de ce dernier est connue, il est impossible de l'exclure de l'équation. »[1287] Voilà exactement pourquoi nous devons cesser de pêcher, de chasser, d'expérimenter, d'exploiter et de manger les animaux : nous n'avons tout simplement pas leur consentement pour agir de la sorte ! Par suite, Jean-Baptiste Jeangène Vilmer écrit : « L'alibi historique consiste à justifier l'alimentation carnée et la chasse en soutenant que l'homme était, dès son origine, mangeur de chair et chasseur. Certes, mais il était aussi parfois cannibale, et nous n'en déduisons pourtant pas qu'il est acceptable, pour cette raison, d'être cannibale aujourd'hui. »[1288] De plus, Yuval Noah Harari nous enseigne qu'en réalité : « Nonobstant l'image populaire du 'chasseur', la cueillette demeurait la principale activité du Sapiens et lui fournissait l'essentiel de ses calories ainsi que ses matières premières comme le silex, le bois ou le bambou. »[1289] Puis « dans la plupart des sociétés agricoles, la priorité était donnée à la culture des plantes ; l'élevage n'était qu'une activité secondaire. »[1290] En outre, Jeangène Vilmer mentionne une autre facette de l'abomination que constitue le « plaisir » de giboyer : « On ne chasse pas parce qu'il faut bien réguler des populations d'animaux trop élevées ; on élève artificiellement le niveau de ces populations pour avoir une raison de les chasser. Le but n'est donc pas de réguler, mais bien de chasser. »[1291] Cela fera probablement sourire certains lecteurs, mais chaque fois que je croise un chasseur en me baladant, je me dis que si j'étais un lapin, je risquerais de mourir. Je trouve cela absurde, barbare et révélateur de notre cruel défaut d'empathie à l'égard des autres animaux – et donc (sans doute) des humains[1292]. Ceci étant dit, Harari note qu'au-delà de la chasse, « l'agriculture industrielle moderne pourrait bien être le plus grand crime de l'histoire. Quand nous évaluons le bonheur global, on a tort de compter le seul bonheur des classes supérieures, des Européens ou des hommes. Peut-être a-t-on également tort de ne penser qu'au bonheur des êtres humains. »[1293]

1287Barrau Aurélien & Schweitzer Louis, *L'Animal est-il un homme comme les autres ?*, Dunod, Malakoff, 2018, p. 139.

1288Jeangène Vilmer Jean-Baptiste, *Éthique animale*, PUF, Paris, 2008, p. 126. Ainsi, « que nous ayons l'habitude de faire quelque chose, ou que nous trouvions commode de le faire, ne contribue en rien à justifier la moralité de nos actes, lorsque nos habitudes ou la commodité que nous avons à y céder soutiennent une pratique dommageable pour d'autres individus innocents. » Dans Regan Tom, *Les Droits des animaux*, Hermann, Paris, 2012 (2004), p. 631.

1289Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 65.

1290*Ibid.*, p. 118.

1291Jeangène Vilmer Jean-Baptiste, *Éthique animale*, PUF, Paris, 2008, p. 129. Le voyageur et écrivain Sylvain Tesson nous illumine à ce sujet : « Le coup de fusil part. L'oiseau tombe, moins bas que le chasseur. » Dans Tesson Sylvain, *Aphorismes sous la lune*, Équateurs, Sainte-Marguerite-sur-Mer, 2013, p. 18.

1292Voir à ce propos le bien nommé documentaire *Empathy* (Antoja Ed, 2017).

1293Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 445. Ainsi, la « quantité de souffrance cumulée » n'a sans doute jamais été aussi élevée qu'en ce moment sur Terre, le nombre d'êtres torturés atteignant un paroxysme.

En effet, Peter Singer relève avec objectivité qu'un chasseur est, dans une certaine mesure, moins « coupable » qu'un consommateur de viande issue de l'élevage industrialisé, car si les deux animaux partagent ultimement le même sort funeste, la bête confinée, réifiée et mutilée souffre beaucoup plus – et plus longtemps – que l'animal sauvage qui tombe subitement sous un coup de fusil : « Pourquoi, par exemple, le chasseur qui tue un cerf pour sa chair est-il plus sujet à critique que la personne qui achète un jambon au supermarché ? Dans l'ensemble, c'est probablement le cochon élevé selon l'élevage intensif qui a le plus souffert. »[1294] Cette juste observation du philosophe incite surtout son lecteur à réaliser que faire souffrir une bête de façon indirecte – en finançant l'élevage intensif – est tout aussi immoral (sinon plus !) que de la tuer directement – en tirant sur elle. En substance, Singer réhabilite donc bien moins le chasseur qu'il n'invective le mangeur de cadavre, mettant par là même en lumière notre attitude de « schizophrénie morale », clouée au pilori par Matthieu Ricard :

> « Parfois, nous prenons soin de nos animaux domestiques comme s'ils étaient nos propres enfants ; parfois, nous les chassons et les tuons pour notre plaisir ; parfois encore, nous portons leur fourrure avec coquetterie. Nous passons d'une attitude à l'autre comme si de rien n'était, comme s'il s'agissait de choix anodins, alors que pour les animaux eux-mêmes, il s'agit d'une question de vie ou de mort. »[1295]

Nous devons donc prendre conscience que notre comportement de consommateur a une influence terrible sur la qualité de vie de nos frères et sœurs en animalité... Nous leur infligeons effectivement une double peine : de vie, *via* la torture perpétuelle dont ils sont victimes[1296] ; et de mort, à l'issue de cette existence empreinte de souffrance, que nous ne saurions pourtant imposer à nos congénères[1297]. Voilà précisément l'endroit où la sagesse et la morale doivent nous guider. Théodore Monod énonce ainsi : « Il est sans doute possible de considérer les animaux autrement que comme des chaussures, des manteaux ou des steaks. […] Si je lutte pour le bonheur des animaux, je ne puis manger leur chair. »[1298] Konrad Lorenz surenchérit : « Un homme qui peut s'empêcher d'avoir de la pitié avec les animaux n'est pas normal. »[1299] D'où l'importance, non seulement de mobiliser, mais de cultiver nos capacités de bienveillance, comme nous le suggère Gandhi :

---

1294Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 404.

1295Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 60. Sur les souffrances causées aux animaux domestiques et notamment l'onyxectomie imposée aux félins, voir Conrad Jennifer, *The Paw project*, 2012.

1296Rappelons que « l'existence n'est qu'un insupportable cri de douleur pour des centaines de milliards d'êtres vivants, simplement coupables de n'être pas humains. » Dans Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, p. 114.

1297Le militant Henry Spira note en outre : « Nous compatissons avec les faibles et les vulnérables – les victimes, tous ceux qui sont dominés, opprimés et exploités. Et ce sont les animaux non humains qui connaissent les souffrances les plus intenses, généralisées, grandissantes, systématiques et socialement tolérées de tous. » Cité dans Singer Peter, *Théorie du tube de dentifrice*, Goutte d'Or, Paris, 2018 (1998), p. 172.

1298Monod Théodore, *Révérence à la vie*, Grasset, Paris, 1999, pp. 50-110.

1299Dans Brissot Jacques, *De l'animal à l'homme : entretien avec Konrad Lorenz*, 1979.

> « […] Le végétarisme est une affaire d'esprit, et pas seulement de corps. L'homme n'est pas que chair. C'est son esprit qui nous intéresse. Les végétariens devraient donc avoir cette assise morale : l'homme n'est pas né pour être un animal carnivore, mais pour vivre des fruits et des plantes qui poussent sur Terre. […] Même si quelqu'un arrivait à prouver que la viande a des effets hautement bénéfiques sur le corps, sa consommation demeurerait inacceptable. J'ai le même point de vue à propos du lait. Il ne s'agit que d'une autre forme de viande [dans la mesure où il est très fréquemment nécessaire de générer la mort afin de l'obtenir] ; l'homme n'a aucun droit d'en consommer. »[1300]

Par là même, la lutte menée en faveur des droits des animaux va au-delà de la compassion : « Il ne s'agit aucunement d'un sentimentalisme zoophile, mais d'une exigence globale de justice. Comme le dit bien Leonard Nelson, il n'est pas question de 'promouvoir ici un principe altruiste envers les animaux. Il s'agit seulement du commandement de la justice'. »[1301] Et Jean-Baptiste Jeangène Vilmer nous incline par suite à défendre ceux qui n'ont pas voix au chapitre. En effet, là où les humains – si maltraités soient-ils – peuvent *a priori* se défendre – par les mots, l'écriture ou toute autre forme de communication –, les bêtes sont sans défense et n'ont que leurs cris pour nous alerter relativement à leur souffrance. Nous devons en conséquence faire appel à notre morale en vue de les protéger, tout comme les générations futures de notre espèce, également muettes... Nous ne pouvons éthiquement leur faire subir des souffrances et autres déconvenues, parce que nous ne voudrions pas qu'elles en fassent de même avec nous si elles en avaient la possibilité. Le droit du plus fort existe, mais il n'est pas moral et ne nous honore aucunement ! Rachel Carson atteste, *via* une question rhétorique : « En approuvant un acte capable de causer des souffrances à des créatures vivantes, ne sommes-nous pas tous diminués dans notre humanité ? »[1302]

Matthieu Ricard nous interroge dès lors à son tour : « Qu'est-ce que c'est qu'une civilisation, sinon [une tentative] de progresser vers une éthique cohérente ? »[1303] Précisons à ce propos qu'aux yeux du zoologiste et anthropologue Pierre Kropotkine : « La nature est le premier maître qui ait enseigné à l'homme l'éthique, le principe moral. »[1304] En d'autres termes : « La morale, sous une forme ou sous une autre, est quelque chose de naturel. Des chimpanzés aux rats, tous les mammifères sociaux ont des codes éthiques qui limitent des pratiques telles que le vol et le meurtre. »[1305] Par exemple, rares sont les animaux – en dehors de l'humain – qui en tuent d'autres pour la gloriole d'orner leur tanière avec des parties de cadavre[1306]. Par conséquent, c'est à nous, qui sommes conscients des souffrances odieuses dont les bêtes sont victimes de notre fait, qu'il revient d'œuvrer en faveur du progrès moral.

1300Gandhi Mohandas Karamchand, *Du végétarisme,* Payot & Rivages, 2018, pp. 26-60.
1301Jeangène Vilmer Jean-Baptiste, *Éthique animale*, PUF, Paris, 2008, p. 138.
1302Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962), p. 111.
1303Conférence intitulée « L'art de la méditation », donnée le 03/02/2017, publiée le 14/09/2017 et disponible en ligne le 29/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=uSXmb3wjlx4.
1304Kropotkine Pierre, *L'Éthique*, Stock, Paris, 1979, p. 262.
1305Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 218.
1306Au sujet du braconnage – d'éléphants en l'occurrence –, voir Kneser Jakob, *Trafic d'ivoire, la guerre perdue*, 2015.

Aussi Aymeric Caron conceptualise-t-il l'*Homo ethicus*, en lui conférant quelques caractéristiques :

> « *Homo ethicus* s'insurgera contre le meurtre d'un animal non humain de la même manière que *sapiens* s'insurge aujourd'hui contre le meurtre d'un humain. »[1307] « Un *Homo ethicus* ne peut porter atteinte à un animal humain ou non humain sentient, ni, en restant passif, permettre qu'un animal humain ou non humain sentient soit exposé au danger provoqué par un humain. »[1308] « Un *Homo ethicus* doit protéger l'existence de tout être vivant tant que cette protection n'entre pas en conflit avec sa propre survie. […] J'imagine encore qu'un principe général guidera *Homo ethicus*, un principe dont il fera une devise inscrite au fronton des monuments : Vivre et laisser vivre. »[1309]

J'invite bien sûr tout lecteur à découvrir l'ouvrage *Vivant*, rédigé par le journaliste, mais également tous ses autres livres, ainsi que ceux des quelques auteurs que j'ai abondamment cités – et auxquels j'exprime mon infinie gratitude pour la clarté et la complétude de leurs travaux respectifs. Quoi qu'il en soit, nous pouvons déduire avec certitude des différents éléments énoncés au sein de cette section que seul un mode de vie végane pourra nous permettre de pacifier notre relation aux autres animaux et, par là même, à la nature en général.

**L'argument écosophique suprême**

> *« L'être humain est une partie du tout que nous appelons l'univers, une partie limitée par le temps et l'espace. Il fait l'expérience de lui-même, de ses pensées et de ses sentiments comme d'événements séparés du reste, c'est là une sorte d'illusion d'optique de sa conscience. Cette illusion est une forme de prison pour nous, car elle nous restreint à nos désirs personnels et nous contraint à réserver notre affection aux quelques personnes qui sont les plus proches de nous. Notre tâche devrait consister à nous libérer de cette prison en élargissant notre cercle de compassion de manière à y inclure toutes les créatures vivantes et toute la nature dans sa beauté. »*
>
> Albert Einstein[1310]

En complément de la formule d'Albert Einstein, le naturaliste Fairfield Osborn remarquait : « […] Tout animal est en réalité bien plus que la forme que nous avons sous les yeux. C'est une expression fractionnelle, mais dynamique, des procédés de la nature, évolués pendant d'incommensurables durées, en relation et interdépendance avec maintes autres choses vivantes, et réciproquement. »[1311]

1307Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, p. 216.
1308*Ibid.*, p. 256.
1309*Ibid.*, p. 257.
1310Lettre écrite en 1950 et destinée à Robert S. Marcus. Citée dans Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour l'altruisme*, NiL, Paris, 2014 (2013), p. 44.
1311Osborn Fairfield, *La Planète au pillage*, Actes Sud, Arles, 2008 (1948), p. 68.

Cet argument en faveur de la libération animale me semble donc le plus ingénu qui soit. Il s'agit tout simplement de réaliser qu'en termes écologiques, à travers la préservation de « la nature », c'est la protection de la vie qui est en fait visée. Quand nous souhaitons que le réchauffement climatique se maintienne sous une limite de 2 °C, c'est dans le but que la vie bactérienne, végétale et animale – y compris humaine – puisse perdurer. En conséquence, on ne peut défendre la nature d'un côté et tuer et/ou exploiter des animaux de l'autre... puisque ces derniers font partie intégrante de la nature et en constituent des fragments. Asservir/Assassiner un animal, c'est commettre un crime contre la vie, ce qui revient à agresser la nature et à la meurtrir dans sa chair. Manger, tuer ou blesser volontairement une bête représente donc un acte fondamentalement contradictoire avec toute vision écologique.

En ce sens, un parti politique nommé « Chasse, pêche, nature et tradition »[1312] est ontologiquement incohérent : on peut, certes, associer les concepts de chasse et de pêche avec celui de tradition, mais en aucun cas avec celui de nature. Comment protéger la vie (naturelle) tout en y mettant fin à coups de carabines et/ou d'hameçons ? Élisabeth de Fontenay soulève ce paradoxe : « Il y a quelque chose d'insaisissable dans ce mode de manifestation de la virilité qui pousse un certain nombre d'hommes à tuer les animaux tout en prétendant être les seuls à vraiment les connaître et les aimer. »[1313]

D'aucuns pourront ici me rétorquer que couper un arbre pour récupérer son bois (et/ou pour tracer une autoroute et/ou afin d'installer un *pipeline*) constitue un crime similaire, ce qui est partiellement juste... Cette question sera en conséquence pensée à nouveaux frais un peu plus loin – en cinquième partie. En revanche – comme démontré précédemment –, manger des produits d'origine végétale ne revient en aucune façon à faire mourir la plante qui les porte et ne représente donc pas une atteinte à la vie en soi, d'où la subtile cohérence du régime végétalien avec la cause écologique.

Revenons aux bêtes : il s'agit en réalité de concilier éthique environnementale et éthique animale, qui sont souvent opposées. Jean-Baptiste Jeangène Vilmer définit ces deux champs, en précisant que l'éthique animale « est l''étude de la responsabilité morale des hommes à l'égard des animaux pris individuellement'. […] La perspective de l'éthique animale est généralement individuelle (puisque ce sont des individus qui souffrent), tandis que celle de l'éthique environnementale est généralement holiste, et s'attache à la protection des espèces et des écosystèmes. »[1314] L'argument écosophique que je décris revient à allier ces deux visions : plutôt que de préserver les individus *ou* les espèces, nous devons protéger simultanément individus *et* espèces – qui constituent respectivement des « fractions infimes » et des sous-parties de la nature. À mes yeux, les débats entre éthique environnementale et éthique animale sont, en ce sens, caducs : dès lors que nous défendons la nature – comprise comme l'ensemble des vivants – nous devons nous préoccuper de toutes les formes de vie, indépendamment de l'espèce à laquelle elles appartiennent (antispécisme), tout en évitant de potentielles extinctions.

1312Ce parti politique français, créé en 1989, a été rebaptisé « Mouvement de la ruralité » en 2019.

1313De Fontenay Élisabeth, *Le Silence des bêtes : la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Fayard, Paris, 1998, p. 652.

1314Jeangène Vilmer Jean-Baptiste, *Éthique animale*, PUF, Paris, 2008, pp. 14-16. Au sujet de la préservation d'espèces en danger, voir Turczyn Inga, *Sauveurs d'espèces*, 2020, dans lequel intervient notamment l'éthologue Jane Goodall.

Tom Regan met, de son côté, l'accent sur l'éthique animale – ce qui ne doit pas empêcher, j'insiste, de protéger les espèces en voie de disparition et les écosystèmes en situation d'effondrement :

> « La théorie des droits porte sur les droits moraux des individus. Les espèces ne sont pas des individus, et la théorie des droits ne reconnaît aucun droit moral aux espèces, y compris à leur survie. Ce qu'elle reconnaît c'est le droit *prima facie* des individus à ne pas subir de dommage, et par conséquent le droit *prima facie* des individus à ne pas être tués. Qu'un animal soit à titre individuel parmi les derniers membres encore en vie d'une espèce ne confère aucun autre droit à cet animal, et son droit à ne pas subir de dommage doit être pesé équitablement avec les droits de n'importe quels autres [individus] possédant ce droit. »[1315]

J'en reviens ainsi à l'idée qu'il ne peut y avoir d'avenir pour l'humanité sans écologie, *donc* sans un véganisme généralisé, puisqu'un animal est *de* la nature, c'est-à-dire une partie d'un tout auquel nous appartenons également. Aymeric Caron déclare au sujet de cette interdépendance fondamentale :

> « La préservation de l'environnement ne doit plus être envisagée comme la simple sauvegarde d'un monde qui nous est extérieur et dont nous avons besoin pour survivre. Il faut admettre comme une vérité inaliénable cette intuition des sagesses asiatiques que démontre aujourd'hui la science : nous sommes reliés à chaque parcelle de vivant. Et lorsque nous manquons de respect à une forme de vie, c'est à notre famille que l'on manque de respect. »[1316]

Évidemment, si un animal menace de nous occire, nous avons un droit de légitime défense. Mais, en dehors de cette circonstance exceptionnelle, l'homme amoureux de la nature (et soucieux de son devenir), s'il fait preuve de logique, ne tuera et ne mangera *jamais* une bête innocente. À mon sens, nous ne pourrons en conséquence sortir grandis – et sortir tout court ! – de la crise environnementale qu'en cessant de maltraiter et d'assassiner les animaux. Nous devons par là même tous étendre notre altruisme aux bêtes[1317], car tant que les êtres humains exploiteront les portions de nature que sont les autres animaux, il leur sera impossible de progresser sur les plans écologique et moral, et ce, jusqu'à ce qu'ils ne disparaissent de la planète. D'où une *abolition* pure et simple de l'exploitation animale.

---

1315Regan Tom, *Les Droits des animaux*, Hermann, Paris, 2012 (2004), p. 666. Aussi, d'après Harari : « Un rhinocéros sauvage rare au bord de l'extinction est probablement plus satisfait qu'un veau qui passe sa brève vie dans une boîte minuscule, engraissé pour donner de la viande savoureuse. Le rhinocéros satisfait n'est pas moins content parce qu'il est le dernier de son espèce. Quant à la réussite numérique de l'espèce du veau, elle n'est guère une consolation de la souffrance qu'endure l'individu. » Dans Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 122.

1316Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, p. 61.

1317Le film *Sept ans au Tibet* (1997) relate un passage de l'enfance du dalaï-lama au cours duquel ce dernier renonce à son projet de construction d'un cinéma pour protéger des vers de terre. Cette anecdote illustre à la perfection la bonté du jeune Kundun et devrait, à mon sens, représenter une source d'inspiration pour chacun d'entre nous... Je profite de cette parenthèse pour exprimer toute mon admiration envers le réalisateur Jean-Jacques Annaud, auquel j'ai consacré un mémoire de fin d'études et dont les fictions cinématographiques ne peuvent que mener le spectateur à ressentir et à manifester davantage de respect, de bienveillance et d'amour pour les animaux et par conséquent pour les humains. Je songe en particulier à *L'Ours* (1988), *Deux frères* (2004) et *Le Dernier loup* (2015).

**L'argument abolitionniste**

*« J'affirme que plus une créature est impuissante,*
*plus elle a droit à être protégée par l'homme de la cruauté de l'homme. »*
Gandhi[1318]

Je souhaite d'abord clôturer ce plaidoyer pour la vie animale en rappelant les différents arguments qui ont été énoncés et en laissant, une nouvelle fois, la parole à des personnes bien plus avisées que moi. Afin de condamner le fait d'ingérer des produits d'origine animale – ce qui devrait, à mes yeux, être puni par la loi –, les raisons écologiques, humanitaires et sanitaires sont régulièrement évoquées de concert, comme c'est par exemple le cas chez Aymeric Caron :

> « […] On sait désormais que ne plus manger de viande est un bienfait pour l'environnement. Un bienfait pour la santé individuelle. Un bienfait pour les animaux. Malgré ces arguments irréfutables, beaucoup hésitent encore à renoncer à des habitudes alimentaires bien ancrées dans leur vie, mais aussi dans celle de leurs parents et de leurs grands-parents. Cette réticence s'appuie sur une question simple : on a toujours mangé de la viande, alors pourquoi changer ? »[1319]

Jonathan Safran Foer s'offusque, regrette la résilience de nos coutumes mortifères et surenchérit :

> « Jusqu'à quel point une pratique culinaire doit-elle être destructrice avant que nous décidions de manger autre chose ? Si le fait de savoir que l'on contribue aux souffrances de milliards d'animaux qui mènent des vies misérables et (bien souvent) meurent dans des conditions atroces ne parvient pas à nous motiver, qu'est-ce qui le fera ? Si le fait d'être le premier contributeur à la principale menace qui pèse sur la planète (le réchauffement climatique) n'est pas suffisant, qu'est-ce qui le sera ? Et si vous avez envie de repousser ces questions de conscience à plus tard, de dire *pas maintenant*, alors *quand* ? »[1320]

Matthieu Ricard plie l'affaire[1321] en alléguant que « selon Rajendra Kumar Pachauri, prix Nobel de la paix et directeur du groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat aux Nations Unies (GIEC), une tendance mondiale vers un régime *végétarien* est essentielle pour combattre la faim dans le monde ainsi que la pénurie d'énergie et les pires impacts du changement climatique. » Ceci étant dit, « pour qu'il y ait des *végétariens*, il faut qu'il y ait des consommateurs de viande »[1322] – le lait causant par exemple souvent l'abattage d'animaux –, ce qui nous encourage au *végétalisme*.

1318Gandhi Mohandas Karamchand, *Autobiographie ou mes expériences de vérités*, Stock, Paris, 1982, p. 230.
1319Caron Aymeric, *No steak*, Fayard, Paris, 2013, p. 337.
1320Foer Jonathan Safran, *Faut-il manger les animaux ?*, L'Olivier, Paris, 2010 (2009), p. 320.
1321Ricard Matthieu, Plaidoyer pour les animaux, Allary, Paris, 2014, p. 85. Je mets le terme « végétarien » en italique.
1322Porcher Jocelyne, *Cause animale, cause du capital*, Le bord de l'eau, Lormont, 2019, p. 32.

J'observe néanmoins, avec une grande détresse, qu'en termes de *véganisme*, beaucoup de personnes sont croyantes, mais non pratiquantes. Dans mon expérience, cela se manifeste tout particulièrement chez les quinqua-sexa-septa-octogénères de mon entourage, tandis que les plus jeunes éprouvent en général moins de difficultés à modifier leurs habitudes alimentaires. J'ignore quelle en est la raison, mais je suppute qu'il est très difficile de renoncer au fait de manger de la viande à cinquante ans (ou plus), car on admettrait dès lors qu'on s'est trompé durant la majeure partie de notre existence... Les moins jeunes ont ainsi tendance à observer la tactique des sportifs anglo-saxons, dite du « naufrage volontaire » : « On sait qu'on a tort, mais on continue dans la même voie, afin de ne pas trahir notre comportement passé – et de respecter la stratégie de nos aïeux. » Sauf qu'il n'est en fait jamais trop tard pour reconnaître une erreur... À mon sens, mieux vaut admettre qu'on s'est fourvoyé et changer de cap tardivement plutôt que de rester dans le déni toute sa vie. Car renoncer à la nourriture carnée serait – comme nous l'avons vu – non seulement profitable à la nature et à l'espèce humaine dans son ensemble, mais également aux individus eux-mêmes. Tout le monde serait gagnant, sans oublier les premiers bénéficiaires du mode de vie végane : les bêtes elles-mêmes, dont les cris de souffrance et de détresse font écho aux hurlements des êtres humains assassinés tout au long de l'histoire... Gilles Deleuze notait ainsi : entre l'homme et la bête, « ce n'est pas une ressemblance, c'est une identité de fond, c'est une zone d'indiscernabilité plus profonde que toute identification sentimentale : l'homme qui souffre est une bête, la bête qui souffre est un homme. »[1323] Demandons-nous effectivement avec le grand militant Henry Spira : « Lorsqu'il s'agit de souffrances, quelle différence y a-t-il entre nous et d'autres animaux ? »[1324]

Il demeure par ailleurs édifiant de remarquer que la dénonciation du carnisme a réussi la prouesse de réunir d'irréconciliables philosophes, tels Voltaire et Rousseau. Pour le premier, le végétarisme est « cette admirable loi par laquelle il est défendu de manger les animaux nos semblables. »[1325] Pour le second, « il est certain que les grands mangeurs de viande sont en général cruels et féroces plus que les autres hommes. »[1326] Ces deux penseurs se rejoignent – à l'instar de nombreux autres – en vue de promouvoir l'idée que la souffrance des bêtes est intolérable, comme l'affirme le philosophe Albert Schweitzer, qui fait à cette occasion preuve d'une grande conscience écosophique : « Tous les saints et les vénérables du passé, du présent et de l'avenir, tous disent, annoncent, proclament et déclarent : on ne doit tuer, ni maltraiter, ni injurier, ni tourmenter, ni pourchasser aucune sorte d'être vivant, aucune espèce d'animal, ni aucun être d'aucune sorte. Voilà le pur, éternel et constant précepte de la religion proclamé par les sages qui comprennent le monde. »[1327]

1323Cité dans De Fontenay Élisabeth, *Le Silence des bêtes : la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Fayard, Paris, 1998, p. 45.

1324Cité dans Singer Peter, *Théorie du tube de dentifrice*, Goutte d'Or, Paris, 2018 (1998), p. 155.

1325Voltaire, « Aventure indienne », dans *Pensées végétariennes*, Mille et une nuits, Paris, 2014 (1766), p. 35.

1326Rousseau Jean-Jacques, *Émile*, Pléiade, t. IV, p. 411. Cité dans Onfray Michel, *Le Ventre des philosophes*, Grasset, Paris, 2016 (1989), p. 103.

1327Schweitzer Albert, *Les Grands penseurs de l'Inde*, Payot, Paris, 1962, p. 65.

Car nous omettons tout simplement (trop souvent) que notre famille ne se réduit pas aux membres de notre espèce, mais contient toutes les formes de vie présentes sur la planète. Et Matthieu Ricard de rappeler que « le continuum du vivant n'est […] pas organisé selon une hiérarchie qui conduirait à la supériorité absolue de l'espèce humaine. »[1328] Le docteur en génétique cellulaire insiste encore : « […] Aucune espèce ne peut vraiment être considérée comme étant 'plus évoluée' qu'une autre. Les bactéries et les fourmis par exemple sont parfaitement adaptées à leurs milieux respectifs et ont connu un succès prodigieux dans la biosphère. Parler en termes de 'supériorité' relève de jugements de valeurs subjectifs, que la science ne peut observer empiriquement. »[1329] D'où cette belle parabole ironique tout droit sortie de l'imagination de l'écrivain Milan Kundera :

> « [Le droit de manger des animaux] semble aller de soi parce que c'est nous qui nous trouvons au sommet de la hiérarchie. Mais il suffirait qu'un tiers s'immisce dans ce jeu, par exemple un visiteur venu d'une autre planète dont le Dieu aurait dit 'Tu régneras sur les créatures de toutes les autres étoiles', et toute l'évidence de la Genèse serait aussitôt remise en question. L'homme attelé à un char par un Martien, éventuellement grillé à la broche par un habitant de la Voie lactée, se rappellera peut-être alors la côtelette de veau qu'il avait coutume de découper sur son assiette et présentera (trop tard) ses excuses à la vache. »[1330]

En outre, au même titre que les intuitions de Porphyre, les études de Darwin épousent les données scientifiques actuelles, nous enseignant que de nombreux animaux possèdent une conscience de soi ainsi qu'une intelligence qui leur est propre et leur permet notamment de prendre toute la mesure de leur douleur, ce qui s'appelle plus communément « ressentir de la souffrance ». C'est ce qui conduit Peter Singer à considérer que l'antispécisme – au même titre que l'antiracisme et l'antisexisme – doit constituer la règle de vie de tout être humain. En effet, « tant que nous pouvons vivre sans infliger à des animaux des vies de misère, c'est ainsi que nous devons vivre. »[1331]

J'ai récemment découvert l'existence d'une « journée mondiale des animaux », en l'occurrence le 4 octobre (en hommage à Saint-François d'Assise et à ses dires bienveillants envers les bêtes). Devant ce genre d'« événements », mon cœur et ma raison balancent : s'agit-il d'une réelle avancée ou d'un *statu quo* aux allures de net recul ? Ma question peut sembler incongrue, mais à mes yeux la journée mondiale des animaux est une hypocrisie de la plus vulgaire espèce. Et renoncer à cette dernière ne représenterait pas une grande perte. *A contrario*, ouvrir le champ à une réflexion impérieuse sur les droits des animaux et le respect absolu des êtres vivants serait bien plus constructif et indispensable.

---

1328Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 162.
1329*Ibid.*, p. 137.
1330Kundera Milan, *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Gallimard, Paris, 1989, pp. 361-366. Cité dans Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 33.
1331Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 423.

D'où la nécessité – pour chacun d'entre nous – de faire le bon choix, en commençant par le régime alimentaire. Je reconnais par ailleurs aisément qu'il existe des choses difficiles à mettre en œuvre ou des éléments auxquels nous n'avons pas envie de renoncer afin de protéger la nature : se débrouiller sans voiture ou sans téléphone peut par exemple présenter certains inconvénients pour les humains. Nombreuses sont les choses que nous devrions modifier... et que nous préférons pourtant conserver. Mais réalisons bien que dans cette perspective, ne pas manger de viande ne requiert aucun effort ! Il ne s'agit aucunement de cesser de manger mais simplement de se sustenter autrement et, de surcroît, plus sainement, pour préserver l'environnement, régler le problème de la faim dans le monde et pour défendre les animaux eux-mêmes. Il n'y a donc – en dehors du plaisir gustatif, ludique ou esthétique – *aucune* raison de continuer à consommer des produits d'origine animale. Il est par conséquent plus que temps que des mesures soient prises, que la grande famille des vivants soit gagnante sur tous les tableaux et que toutes les formes de plaisir pris au détriment de la vie soient congédiées au rang des atrocités archaïques et définitivement bannies des activités humaines.

Cela implique, notamment, la cessation immédiate de la pêche, de la chasse et de la corrida. À ce sujet, le philosophe Michel Onfray explique : « La corrida n'est pas une belle chose. Le plaisir qu'on prend à la souffrance d'un animal est un plaisir pervers et terrible. Et je crois effectivement que les véganes, dans leurs excès, sont des gens qui nous invitent à bien penser, à mieux penser, du moins à penser dans la bonne direction... »[1332] Quant au reproche régulièrement adressé aux véganes – selon lequel d'autres luttes seraient beaucoup plus importantes et/ou légitimes –, Michel Onfray recadre : « Les véganes ne sont pas des gens qui pensent que la misère du monde ne compte pour rien, que l'exploitation ne compte pour rien... Ce ne sont pas que des véganes, les véganes. Ce sont aussi des citoyens. Ce sont aussi des gens qui, au-delà de ce combat, sont capables d'avoir de la compassion pour d'autres souffrances, y compris, bien sûr, des souffrances humaines. »

Que dire de plus, si ce n'est que prétendre sauvegarder la nature tout en tuant et/ou en ingurgitant des bêtes procède de la plus totale incohérence ? Avec l'aide d'excellents auteurs et de mes quelques connaissances scientifiques, j'estime avoir démontré en long, en large et en travers que l'exploitation animale doit impérativement cesser. Autrement dit, améliorer les conditions de vie de bêtes qui sont exploitées, puis assassinées, est insuffisant ! Tom Regan en est absolument convaincu : « La théorie des droits ne se satisfera en rien de moins que de la dissolution totale de l'industrie animale telle que nous la connaissons. »[1333] Puis Gary Francione « enfonce le clou » : « Si les animaux ont des intérêts moralement importants à ne pas souffrir alors nous devons abolir, et non pas seulement réglementer, l'institution de la propriété animale, et nous devons cesser d'utiliser les animaux de manières dont nous n'utiliserions aucun humain. »[1334]

1332Interview accordée à Radio France Culture le 04/04/2016. Vidéo publiée le 04/04/2016 et disponible en ligne le 21/10/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=fuDD6hGGO9s.

1333Regan Tom, *Les Droits des animaux*, Hermann, Paris, 2012 (2004), p. 726.

1334Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 269.

Le philosophe critique donc le *welfarisme*, qui consiste à améliorer le bien-être des bêtes... tout en continuant à les abattre. En clair, il n'est guère possible de progresser par étapes sur un tel sujet :

> « Est-il probable que la recherche d'un traitement plus 'humain' des animaux finisse par conduire à la reconnaissance du droit fondamental des animaux à ne pas être traités comme des choses, et de ce fait à l'abolition de l'institution de l'exploitation animale ? Non, c'est peu probable. Les lois contre la cruauté exigeant que les animaux soient traités humainement sont populaires aux États-Unis et en Grande-Bretagne depuis plus de cent ans et nous utilisons toujours plus d'animaux et de manières plus horribles que jamais. […] Nous prétendons reconnaître l'importance morale des intérêts des animaux à ne pas souffrir, mais nos pratiques impliquant des animaux démentent cette affirmation. Si nous sommes réellement prêts à honorer les intérêts moraux des animaux, nous devons abolir l'institution de l'exploitation animale, et non pas seulement réglementer l'utilisation des animaux par des mesures de protection animale qui supposent la légitimité du statut de biens des animaux. »[1335]
> « Notre abolition de l'exploitation animale pourrait être la chose la plus efficace à faire pour sauver la planète de l'incontestable dévastation environnementale causée par l'élevage, ainsi que pour améliorer notre propre santé. Et même si nous n'avions que faire des animaux et n'accordions de valeur morale qu'aux humains, nous devrions abolir l'élevage, car il condamne un bon nombre de nos frères humains à la famine. »[1336]

Dans la foulée, Aymeric Caron martèle que « s'abstenir de faire souffrir les animaux ne suffit […] pas. Il faut également s'abstenir de les tuer. »[1337] Le journaliste prend également parti pour – et non contre ! – les éleveurs, qui sont des victimes collatérales de l'exploitation animale, comme le montre notamment le film *Eating animals* (Quinn Christopher Dillon, 2018) :

> « Il est temps que les victimes s'unissent. Les éleveurs doivent aujourd'hui se rebeller et rejoindre le combat des abolitionnistes pour mettre fin à leur propre servitude. Ensemble, ils peuvent organiser la transition vers une agriculture décharnée, c'est-à-dire qui exclut l'exploitation de toute chair animale. Car ce que les antispécistes proposent aux éleveurs actuels, c'est simplement un glissement vers une nouvelle activité. Certains en profiteront pour trouver un nouveau métier et tenter un nouveau rêve. Mais ceux qui le souhaitent resteront agriculteurs et changeront simplement de secteur. Ils deviendront céréaliers, cultivateurs, maraîchers, sylviculteurs, myciculteurs... »[1338]

Le champ des possibles est ouvert, pour le bonheur des animaux humains et non-humains. Quant à la façon dont nous pourrons vivre harmonieusement avec les bêtes, l'auteur explique simplement :

1335Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, pp. 313-315.
1336*Ibid.*, p. 290.
1337Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016. p. 172.
1338*Ibid.*, pp. 268. Voir ici Argo Allison, *The Last pig*, 2017 et Stein Jenny, *Peaceable kingdom*, 2004, dans lequel des éleveurs renoncent à leur activité pour protéger des animaux, certains se reconvertissant dans l'agriculture végétale.

> « Il y aura d'abord une période de transition pendant laquelle nous prendrons en charge les animaux déjà nés dans des élevages et dont nous épargnerons la vie. En revanche, finies les inséminations artificielles. Puis les nouveau-nés retourneront peu à peu dans la nature, là où nous avons trouvé leurs ancêtres alors qu'ils étaient des aurochs et des sangliers. Ils s'adapteront à cet environnement et redeviendront des espèces sauvages. »[1339]

Naturellement, certaines exceptions seront (judicieusement) autorisées : les non-voyants pourront par exemple négocier la présence du chien avec lequel ils ont noué des liens d'amour, de complicité, avant de voir ce dernier remplacé par un être humain – bénévole ou rémunéré –, qui pourra venir en aide à des personnes dans le besoin. Mais l'*exploitation* – élevage, vivisection, trafic, etc. – doit être immédiatement proscrite à l'échelle planétaire. Aussi Aymeric Caron suggère-t-il :

> « Quatre droits fondamentaux […] devraient aujourd'hui être accordés à tous les animaux sensibles :
> 1. Le droit de vivre, donc de ne pas être tué ;
> 2. Le droit de ne pas être emprisonné ;
> 3. Le droit de ne pas être torturé ;
> 4. Le droit de ne pas être une propriété. »[1340]

Ces quatre droits me paraissent en effet *nécessaires* et *suffisants* pour que nous instaurions – enfin – une relation pacifiée aux autres animaux, qui constituent – rappelons-le – des parties de la nature, avec laquelle nous devons nous réconcilier... Toute mesure intermédiaire prise par un gouvernement – ou une autre forme d'autorité – devra être perçue comme une velléité *welfariste* de prolonger notre injuste et immorale domination sur les bêtes et devra par suite être combattue. Je laisse la péroraison de cette section à Matthieu Ricard qui, tout en conservant sa légendaire bienveillance et en dépit du sermon bouddhiste de la « voie du milieu », ne fait guère dans la demi-mesure :

> « […] Les *welfaristes* […] visent, par des réformes, à améliorer la condition des animaux utilisés par l'homme sans pour autant remettre le système en cause, [alors que] les *abolitionnistes* […] prônent la suppression de toute forme d'instrumentalisation des animaux. Pour donner un exemple historique, les *welfaristes* parlaient de rendre la traite des esclaves plus 'humaine'. Les abolitionnistes, traités alors d'extrémistes ou de fous, n'ont pas cherché à aménager la traite des esclaves, mais à l'abolir purement et simplement. Ils ont, fort heureusement, fini par triompher. […] Se contenter de rendre plus 'humaines' les conditions de vie et de mort n'est qu'une échappatoire pour se donner meilleure conscience tout en poursuivant le massacre des animaux. Ce qu'il faut, c'est y mettre fin. »[1341]

1339Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, pp. 204.
1340*Ibid.*, p. 194. Il sera toujours possible – et souhaitable ! – d'entretenir des rapports amicaux avec certains animaux – y compris humains – et de prendre soin de ces derniers en les accueillant, mais non en les enfermant contre leur gré.
1341Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, pp. 108-109.

**En conclusion**

Dans un premier temps, cette troisième partie a été l'occasion de prouver que seule une révolution d'ordre systémique pourra endiguer la crise environnementale. Les mesures sporadiques prises dans le cadre de la dictature libéro-capitaliste ne sauront s'avérer salutaires. Ainsi, il nous faut faire appel à une « sagesse naturelle » ou « écosophie », susceptible de réorienter notre intelligence en direction d'une voie écologiquement viable. Cependant, notre conscience morale relative à la nature ne va pas apparaître en un jour. C'est pourquoi je préconise l'instauration d'un « directoire écosophique », anti-fasciste, mais apte à prendre des mesures dictatoriales à l'échelle mondiale. Ce « conseil des sages » sera composé de trente personnes – la liste est détaillée plus haut – ayant démontré leur attachement à la nature et pourra être mis en place aussi tôt que possible. Son objectif sera double : répondre à la crise par des mesures pragmatiques (traitement symptomatique) ; et dessiner un avenir écologique à l'espèce humaine (traitement étiologique). Je présenterai plus loin – au sein de la cinquième partie – des propositions et autres pistes de réflexion correspondant à ces deux volets. En tous les cas, l'idée est de réformer structurellement – et non conjoncturellement – notre modèle économicopolitique.

En outre, notre première mesure de reconnexion et de pacification avec la nature doit, à mes yeux, être la libération animale. Nous avons tout à y gagner d'un point de vue écologique, éthique, moral, humanitaire, sanitaire, écosophique... Le fait d'instrumentaliser les autres animaux pour notre plaisir – ou pour toute autre (mauvaise) raison – doit donc être interdit le plus tôt possible, parallèlement à l'instauration du directoire. Le but est en l'occurrence de passer d'un humanisme exclusif, qui met de côté les souffrances de nos frères et sœurs en animalité, à un humanisme inclusif – ou *animalisme* –, qui tient compte de l'intérêt à vivre de toutes les bêtes, ou autrement dit de comprendre qu'en marge de nos recherches de vie extraterrestre, nous avons omis de prendre soin de la vie *terrestre*... et qu'il est grand temps de rectifier cette erreur ! Afin que ce(s) changement(s) advienne(nt), chacun d'entre nous devra s'engager, comme le pressent Gary Francione :

> « […] Il nous faut comprendre qu'il est peu probable de voir se produire un quelconque changement d'envergure concernant le statut de biens des animaux consécutif à une législation ou jurisprudence, tant qu'il n'y a pas de changement social important dans notre attitude à l'égard des animaux. Autrement dit, ce n'est pas la loi qui va modifier notre pensée morale sur les animaux ; mais le contraire. Ce n'est pas la loi qui a aboli l'esclavage ; en effet, la loi protégeait la détention d'esclaves et l'institution de l'esclavage n'a pas été abolie par la loi, mais par une guerre civile. »[1342]

Je propose donc à présent d'étudier la manière dont nous pouvons déclencher un mouvement civil *pacifiste* – ou encore un « effort de guerre *non violent* » – à même de soutenir à la fois l'instauration du directoire écosophique *et* la libération animale.

1342Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 316.

# IV – Proposition

*« Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal,*
*mais par ceux qui les regardent sans rien faire. »*
Albert Einstein[1343]

*« […] Si la machine veut faire de nous un instrument de l'injustice envers autrui,*
*alors je vous le dis, enfreignez la loi.*
*Que votre vie soit un point de friction alternatif qui enraye la machine.*
*Dans tous les cas, il me faut veiller à ne pas me prêter au mal que je condamne.*
*Quant à recourir aux moyens que l'État a prévus pour remédier au mal, ces moyens-là,*
*je n'en veux rien savoir. Ils prennent trop de temps et la vie d'un homme n'y suffirait pas […].*
*Un homme ne peut pas tout faire, mais se doit de faire quelque chose,*
*et l'impossibilité de tout faire ne doit pas forcément le conduire à faire quelque chose de mal. »*
Henry David Thoreau[1344]

Maintenant que le directoire écosophique a été identifié comme seul et unique moyen de résoudre la crise écologique et que l'absolue nécessité d'interdire l'exploitation animale a été démontrée, il me faut dévoiler ma proposition pour faire en sorte que les autorités politiques du monde entier suivent ces deux directives... Dans la première section de cette quatrième partie, je vais établir un inventaire des initiatives écologiques ayant, à ce jour, été envisagées sans pour autant modifier quoi que ce soit – hormis de façon très marginale – aux problèmes auxquels nous sommes confrontés.

Dans un second temps, je dévoilerai et défendrai l'attitude que nous devons selon moi rapidement adopter à titres individuel et collectif, afin de faire efficacement pression sur les gouvernements du monde entier. Cette méthode, qui a largement fait ses preuves par le passé – comme je le montrerai en détail –, nous permettra en conséquence de mettre l'avenir de l'humanité (et de la vie en général) entre les mains d'« écosages » bienveillants et de nous extirper, par la même occasion, de la tyrannie financière qui annihile la nature. Une fois cette tâche accomplie, le temps sera enfin venu de faire la paix avec la biosphère et d'entrer en totale harmonie avec le monde vivant.

1343Cette citation d'Albert Einstein se trouve, à l'origine, sous la formulation suivante : « The world is in greater peril from those who tolerate or encourage evil than from those who actually commit it. » Dans Corredor José Maria, *Conversations with Casals*, Boston library, Boston, 2012 (1957), p. 11. Disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : http://archive.org/details/conversationswit1957casa.

1344Thoreau Henry David, *La Désobéissance civile*, Librio, Paris, 2016 (1849), p. 22.

## A/ De l'inefficace implication

*« La sauvegarde de notre civilisation n'est pas un sport pour spectateur. »*
Lester Brown[1345]

Les objectifs ainsi que les moyens d'action des luttes écologiques menées de par le monde varient en fonction des lieux, des temporalités, des cultures dans lesquels ces combats prennent place. D'où leur pluralité et la difficulté de les énumérer en détail... Je vais cependant lister quelques-uns d'entre eux, pêle-mêle et sans souci d'exhaustivité, et montrer ultimement pourquoi ces derniers ne font pas suffisamment bouger les lignes à l'échelle globale, s'avérant même parfois contre-productifs.

### Effectuer des écogestes

L'un des éléments qui revient le plus souvent, quand je discute d'écologie avec mon entourage, est la participation des gens au tri sélectif, qui consiste à séparer et récupérer les déchets en fonction de leur nature – plus ou moins – recyclable et/ou polluante. Certaines de mes connaissances sont même récemment passées en mode « zéro déchet », qui implique, comme son nom l'indique, de réduire au minimum la quantité de déchets produits, notamment dans le cadre familial. Pour la plupart, ce sont des gens qui possèdent un travail, qui aiment voyager, que ce soit en voiture ou en avion, et qui ont un ou plusieurs enfants. Ce sont donc des personnes qui contribuent à la victoire du système libéro-capitaliste – par leur activité salariée –, tout comme aux émissions de gaz à effet de serre – *via* leurs activités de loisir. Mais, parce qu'elles effectuent le tri sélectif ou, à plus forte raison, parce qu'elles respectent le « zéro déchet », ces dernières « se déculpabilisent », se sentant ainsi parfois exonérées de toute autre forme d'effort lié à l'écologie. S'il fallait résumer ce mode de pensée en trois phrases, cela donnerait : « J'ai fait mon tri sélectif. Donc j'ai fait mon boulot. Aux autres de faire le leur. »

Or, le compte est malheureusement loin d'être bon, car le tri sélectif fait partie des arnaques mises en place par le système capitaliste dans le cadre de l'oxymore que représente la « croissance verte », en compagnie de la voiture électrique et/ou du moteur de recherche écolo... Il s'agit en effet pour les gouvernements de donner le change, de laisser penser qu'ils prennent à bras-le-corps le problème de la crise écologique, en l'occurrence en nous demandant d'effectuer des écogestes en tout genre, alors que cet artifice s'inscrit en fait dans la volonté de maintenir le *statu quo*. On allume les pleins phares du *greenwashing* afin d'éblouir la population, tout en continuant à appuyer sur le champignon de la croissance. Et à qui douterait de la pertinence de cette analyse, je rappelle que 2018 a été l'année au cours de laquelle l'humanité a émis le plus de $CO_2$... et que ce chiffre n'a fait qu'augmenter au fil des dernières décennies[1346]. Nous n'avançons pas sur le bon chemin, nous persévérons sur le mauvais.

1345Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 320.
1346Source : www.globalcarbonproject.org.

Aussi l'écologiste Derrick Jensen écrit-il dans son article « Forget shorter showers » :

> « Une partie du problème vient de ce que nous avons été victimes d'une campagne de désorientation systématique. La culture de la consommation et la mentalité capitaliste nous ont appris à prendre nos actes de consommation personnelle (ou d'illumination) pour une résistance politique organisée. *Une vérité qui dérange* a participé à exposer le problème du réchauffement climatique. Mais avez-vous remarqué que toutes les solutions présentées ont à voir avec la consommation personnelle – changer nos ampoules, gonfler nos pneus, utiliser deux fois moins nos voitures – et n'ont rien à voir avec le rôle des entreprises, ou l'arrêt de la croissance économique qui détruit la planète ? […] Soyons clairs. Je ne dis pas que nous ne devrions pas vivre simplement. Je vis moi-même assez simplement, mais je ne prétends pas que ne pas acheter grand-chose (ou ne pas conduire beaucoup, ou ne pas avoir d'enfants) est un acte politique fort, ou profondément révolutionnaire. Ça ne l'est pas. Le changement personnel n'est pas égal au changement social. »[1347]

Comme de multiples mesures aux allures écologiques et aux relents libéraux, les écogestes – bien que nécessaires – sont ainsi un leurre, un miroir aux alouettes destiné à détourner les populations de l'immensité du problème, en les anesthésiant face à la destruction de la nature par le modèle du tout-argent. Nous imaginant super-résistants, nous nous focalisons sur de petites actions marginales, aux dépens de comportements essentiels. George Marshall note : « [Les] petits gestes qui changent notre mode de vie ne nous entraînent pas forcément dans le cercle vertueux des plus grands engagements. D'autres recherches ont monté que même ceux qui acceptent la menace du changement climatique s'empressent volontiers d'adopter un seul geste comme preuve de leur préoccupation, sans jamais aller plus loin. »[1348] Et Lester Brown de nous interpeller :

> « Nous devons améliorer nos programmes locaux de recyclage. Nous devons voter avec notre portefeuille. Par exemple, l'achat d'énergie certifiée verte aide les investissements dans les énergies renouvelables. Il est nécessaire de faire tout ce que nous faisons déjà pour l'environnement. Mais ça ne suffit pas. Nous avons fait ça au cours des 35 [désormais 50] dernières années. Nous avons gagné un certain nombre de batailles locales, mais nous sommes en train de perdre la guerre globale. »[1349]

Lucide, Cyril Dion dresse le même constat, chiffres à l'appui, afin de montrer les limites des petits gestes que nous pratiquons en nous illusionnant quant à leur impact – mais auxquels il ne s'agit, une fois de plus, pas pour autant de renoncer[1350] :

1347Jensen Derrick, « Forget shorter showers », *Orion Magazine*, publié le 07/07/2009 et disponible en ligne le 24/02/2020 à l'adresse suivante : https://orionmagazine.org/article/forget-shorter-showers/.

1348Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 322.

1349Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 320.

1350Dion Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 34. Voir Gabbert Laura & Schein Justin, *No impact man*, 2009, dans lequel Colin Beavan montre notamment comment réduire nos émissions de $CO_2$.

> « On vous répète à l'envi que prendre une douche plutôt qu'un bain permettra d'économiser les ressources hydriques de la planète ? En réalité, 92% de l'eau utilisée sur la planète l'est par l'agriculture (70%) et l'industrie (22%). Vous triez, vous compostez, vous réparez pour limiter les déchets qui envahissent le globe ? Mauvaise nouvelle, les déchets des ménages représentent seulement 3% de la production totale de déchets aux États-Unis et 8,3% en Europe. Idem pour l'énergie où la consommation individuelle représente environ 25% de la consommation globale... »

Pour synthétiser, les écogestes constituent l'avenir, mais ne permettent aucunement de remettre en question la dictature de la finance. Ils représentent effectivement une infime partie de la médication *étiologique* que réclame l'évolution de notre rapport au monde, et non un traitement *symptomatique* adapté au cancer capitaliste qui mutile la vie. Ce sont, de plus, des moyens de penser globalement et d'agir localement mais non de « penser localement [et d']agir globalement »[1351] comme nous y invite l'économiste Serge Latouche. En définitive, comme pourraient le dire les mathématiciens, effectuer des écogestes s'avère une condition *nécessaire*, mais *non suffisante* d'un lien (plus) harmonieux avec la nature[1352], d'où la nécessité d'envisager d'autres modes d'action.

**Habiter un écovillage**

Permaculture, économie circulaire, consommation coopérative, pédagogie alternative, autonomie énergétique, agroécologie, monnaie locale, démocratie participative, se situent, entre autres, au cœur du projet que nous devrons mettre en place dans le futur. C'est l'objectif du mouvement des villages en transition, initié en 2005 à Totnes par le militant Rob Hopkins[1353].

À mes yeux, nous pourrions nous réjouir de l'avènement d'une telle transition, si la planète entière était effectivement en voie de transition. Or, c'est manifestement très loin d'être le cas actuellement, puisque tous les indicateurs témoignent de la direction suicidaire dans laquelle l'humanité continue de se mouvoir. L'augmentation dévastatrice de notre consommation de produits d'origine animale, la progression annuelle des émissions de gaz à effet de serre, ou encore l'accélération perpétuelle de la dissolution des écosystèmes à l'échelle planétaire, attestent notamment du fait que l'espèce humaine, au lieu de reprendre son destin en main, persiste et signe sur la voie de l'extinction.

Ainsi, si de manière sporadique, les villages autonomes, le partage des ressources et/ou l'essor de l'agroécologie – entre autres... – nous montrent l'exemple de ce que nous devons mettre en place dès aujourd'hui et dans le futur, rien ne nous dit comment – ni même s'il est possible de – parvenir à ce futur à l'échelle globale. Par conséquent, ce modèle – merveilleusement prôné et orchestré par Sheri Liao en Chine – est sans doute très bénéfique, mais s'il n'est pas suivi par un mouvement entraînant la totalité des êtres humains, nous sommes dans l'obligation d'élaborer d'autres stratégies.

1351Dans Ellul Jacques, *Contre le totalitarisme technicien*, Le passager clandestin, Neuvy-en-Champagne, 2013, p. 52.
1352La question n'est pas ici de savoir si « nous en faisons déjà *beaucoup* » pour la nature, mais *suffisamment* ou non.
1353À ce propos, voir notamment Robin Marie-Monique, *Qu'est-ce qu'on attend ?*, 2016.

Je suis donc tout à fait d'accord – avec Pablo Servigne notamment – sur le fait que les écovillages offrent une excellente résilience à l'échelle locale. Cependant, pour parler crûment, adopter ce mode de vie constitue, à mon sens, le meilleur moyen de sauver « sa gueule », voire celle de son voisin et d'une petite communauté, mais c'est en revanche « à côté de la plaque » si nous souhaitons changer l'humanité en profondeur, car pendant qu'une timide poignée d'entre nous adhère à cette manière de vivre en harmonie avec la nature, une myriade d'humains accélère dans le sens inverse[1354]. La limite de l'écovillage est donc aussi bien d'ordre pratique qu'éthique. Son manque de visée universaliste est coupable de laisser « les autres » de côté, ce qui doit nous inciter à poursuivre la lutte différemment.

**Exposer des vérités scientifiques**

Depuis cinquante ans, des scientifiques ont pour mission d'informer les êtres humains de la réalité universelle de la crise écologique, afin que ces derniers modifient leur comportement, de façon tout aussi universelle. Souci : la science est pratiquement inaudible. Lorsqu'elle est entendue, elle est peu écoutée. Lorsqu'elle est écoutée, elle est peu considérée. Et lorsqu'enfin elle est considérée à sa juste valeur, ses prescriptions ne sont pas appliquées. Ainsi témoigne le glaciologue Claude Lorius :

> « J'ai vu en l'espace d'une vie que l'homme, en brûlant du pétrole, du bois, du charbon, était en train de modifier le climat de la Terre. J'ai remonté le fil des millénaires pour vérifier que ce que j'avais découvert n'était pas un caprice de la nature. J'ai cherché, cherché pour balayer le moindre doute. Je suis aujourd'hui un vieil homme qui constate tristement que l'histoire lui a donné raison. Tout ce que nous avions prédit est en train d'advenir : les calottes polaires et les glaciers qui fondent, l'eau qui submerge doucement des îles, des forêts qui brûlent, des courants marins qui changent de route, des ouragans plus nombreux et plus violents que jamais. Et derrière tout cela, des hommes et des femmes qui souffrent. […] 1992, 1995, 1997. Rio, Berlin, Kyoto. Les conférences succèdent aux conférences. On déverse des flots de paroles. Les traités s'accumulent. Et pourtant, chaque jour qui passe réalise au mot près le scénario prédit. Amères victoires. Que vaut finalement la reconnaissance quand l'alerte n'est pas entendue ? Je lutte parfois contre le sentiment de n'avoir servi à rien. »[1355]

Ce sentiment d'inutilité est sans aucun doute actuellement partagé par de nombreux scientifiques, dont tous les experts du GIEC, son fondateur Jean Jouzel en tête. Car l'énigme paraît de plus en plus insoluble : comment faire en sorte que le message soit entendu ? Comment convier les peuples à se révolter pour protéger la vie, face à la tyrannie de la machine marchande ? Certains viennent prêter main-forte aux climatologues et autres scientifiques inaudibles en jouant le rôle de passeur entre ces derniers et le reste du monde, mais malheureusement sans provoquer de changement significatif...

1354Aussi – au regard du haut fonctionnaire Jean Peyrelevade – « la révolte altermondialiste est-elle souvent juste dans ses intentions [mais] inexistante dans ses propositions. En ce sens elle devient l'allié objectif, non l'adversaire, du système qu'elle prétend combattre. » Dans Peyrelevade Jean, *Le Capitalisme total*, Seuil, Paris, 2005, p. 10.

1355Dans Jacquet Luc, *La Glace et le ciel*, 2015.

**Rédiger un livre militant**

De nombreux auteurs relaient les découvertes scientifiques relatives à la crise environnementale... Pléthore d'ouvrages sont ainsi rédigés sur ces questions, afin de faire évoluer les mentalités et/ou les comportements – et c'est tant mieux ! Néanmoins, rien ne bouge, ou plutôt si, mais dans le mauvais sens. C'est pourquoi l'astrophysicien Aurélien Barrau et l'anthropologue Paul Jorion reconnaissent – avec dépit – que leurs publications et avertissements respectifs sur la question écologique ne servent « à rien ». Et force est de constater que jusqu'ici, les faits leur donnent fâcheusement raison[1356].

**Réaliser un film catastrophiste et/ou porteur d'espoir**

Même combat pour la multiplicité de documentaires (et œuvres fictionnelles) tournés au cours des dernières décennies sur le thème écologique. Certains films visent à actionner le levier de la peur en vue de faire réagir les spectateurs, mais la distance écran-changement est désastreusement ponctuée par les cases « déni » et/ou « relativisme »[1357]. La peur est très utile, car elle nous permet d'échapper aux menaces à court terme. Mais elle s'avère visiblement incapable de nous amener à modifier notre façon d'agir lorsque nous sommes confrontés à des défis existentiels portant sur le long terme.

Par ailleurs, le film *Demain* (Dion Cyril & Laurent Mélanie, 2015) porte incroyablement bien son nom, à tel point que nous espérons ce lendemain radieux et prospère depuis maintenant cinq années, empêtrés que nous sommes dans une *veille* – dans les deux sens du terme – décadente. Accompagné cette fois-ci par la journaliste Laure Noualhat, Cyril Dion a même réalisé une suite intitulée... *Après Demain* (2017), titre symptomatique du fait que l'horizon lumineux dépeint au sein du premier opus s'éloigne malheureusement – bien plus qu'il ne se rapproche. Le constat est identique pour les films *In transition 1.0* (Goude Emma, 2009) et *In transition 2.0* (Goude Emma, 2012), qui reconnaissent implicitement – au gré de leurs titres – les espoirs déchus des écologistes : la transition tant espérée (1.0) n'a tellement pas lieu qu'on en arrive désormais à en attendre une nouvelle (2.0)... Il s'agit d'un constat d'échec autant que d'un aveu d'impuissance, même si chacun des films évoqués présente des initiatives très intéressantes et reproductibles à souhait, à l'image d'autres documentaires[1358].

Quel est donc le problème ? En l'occurrence, le souci est que ces films, bien qu'ayant le mérite de proposer des solutions – à l'inverse d'autres œuvres, davantage centrées sur les catastrophes passées et futures –, préconisent une « transition » impossible... tout simplement parce que nous n'avons pas besoin d'une transition, mais bien d'un virage clair, net et précis. Michel Onfray relève effectivement que « la révolution est affaire de volonté ici et maintenant, pas d'idéal demain ou après-demain. »[1359]

1356Mais dans ce cas, pourquoi suis-je en train de rédiger ce livre ? Parce que comme je l'écrivais un peu plus haut, cet ouvrage n'est que le support de la proposition d'action concrète que je vais émettre dans la deuxième section de cette partie. Ceci étant dit, je précise évidemment à cette occasion qu'il n'est pas ici question de critiquer la démarche des auteurs que je mentionne, bien au contraire !

1357Voir notamment *The 11th hour* (Conners Leila & Conners Nadia, 2007) & *Before the flood* (Stevens Fisher, 2016).

1358Voir Mann Ron, *Go further*, 2003, dans lequel Woody Harrelson et ses amis « écologisent » en roulant à bicyclette.

1359Onfray Michel, *Vivre une vie philosophique*, Le Passeur, Paris, 2018, p. 101.

Lorsqu'on fonce en voiture droit vers un ravin, rien ne sert de tourner légèrement le volant... Tant qu'on accélère, on roule droit vers une mort certaine... Dans une telle situation, ce qui est salvateur, c'est de freiner, de piler afin d'éviter de tomber dans le précipice. Alors – et alors seulement –, vient le temps de se demander quelle direction emprunter pour éviter de reproduire les erreurs passées.

Je me dois aussi de notifier que ces documentaires possèdent paradoxalement un effet pervers : en les voyant, certaines personnes en viennent à penser que les choses avancent, que d'autres individus sont en train de régler les problèmes et qu'elles peuvent donc, de leur côté, continuer à produire et à consommer comme elles l'ont toujours fait. Il serait toutefois extrêmement malvenu de reprocher ce phénomène aux cinéastes, ces derniers ayant fait preuve de la meilleure volonté possible dans le but d'améliorer les choses. En cela, un grand merci doit être adressé à ces réalisateurs comme à d'autres, car la voie de l'image permet, quoi qu'il arrive, de véhiculer des idées essentielles pour notre avenir.

**Composer des chansons prophétiques**

Autre champ artistique convoqué dans la bataille contre la fin du monde : la musique, tant il est limpide que ce mode d'expression constitue le chemin le plus direct vers le cœur d'autrui... Pourtant, là encore, l'impact sur les mentalités et sur les comportements est loin d'être probant.

On s'égosille sur le tube *Beds are burning* du groupe Midnight Oil, on se balance au rythme du hit *Plus rien* des Cowboys Fringants, on fredonne le refrain du titre *Respire* de Mickey 3D – parmi tant d'autres –, sans pour autant prendre la pleine mesure des paroles et/ou de l'avertissement que lancent ces artistes. On voue même parfois un culte au chef-d'œuvre *Imagine* de John Lennon, sans réaliser sa visée prophétique et – peut-être pire encore –, lorsqu'on prend conscience de cette dernière, on ne fait rien pour la voir advenir. Je pourrais répertorier énormément d'autres chansons, chez des auteurs que j'admire – Francis Cabrel, Kery James ou Alain Souchon en tête, pour les francophones –, mais il n'est guère besoin de s'appesantir sur ces cris d'alarme pour réaliser qu'ils restent vains tant que les réflexes et les conduites n'évoluent pas, et ce, malgré la multiplication des bonnes intentions.

**Utiliser sa notoriété**

Nombreuses sont les « stars » qui mettent à profit leur brillante carrière afin de diffuser la lumière écologique – pour filer la métaphore. Mais le résultat est rarement à la hauteur des attentes. Certains tournent dans des publicités promouvant des inventions résultant du « capitalisme vert », telles que les voitures hybrides... D'autres, comme Dominic Thiem, essaient tant bien que mal de mobiliser les citoyens autour de la préservation de l'habitabilité de la planète[1360]. Je précise que je n'ai absolument rien (à titre personnel) contre ce tennisman. Toutefois, sa position s'avère instructive, dans la mesure où elle constitue un cas d'école en termes d'incohérence et de contre-productivité déculpabilisante.

1360Inizan Françoise, « Alerter sur l'écologie, c'est notre responsabilité », *L'Équipe Magazine*, n°1993, 07/11/2020, pp. 20-26. « Je peux vraiment voir le changement climatique de mes propres yeux et c'est triste », soupire Thiem (p. 22).

Au cours d'une interview donnée récemment, Thiem déclarait en premier lieu : « Faire du mal aux animaux est quelque chose d'inacceptable pour moi. […] On n'a jamais mangé beaucoup de viande. On en mange aujourd'hui un peu car on est sportifs (son frère Moritz, 20 ans, est lui aussi joueur de tennis) et on en a besoin. » D'une part, comme je l'ai longuement expliqué dans la partie précédente, il est impossible de se nourrir de chair animale sans faire de mal à des bêtes... puisqu'il est pour cela nécessaire de les élever dans des conditions – 99% du temps – ignobles, avant de les tuer. Et d'autre part, de nombreux sportifs de haut niveau sont véganes et ont des performances remarquables[1361].

Interrogé dans la foulée quant à son empreinte carbone, le lauréat de l'US Open 2020 répond : « Je ne l'ai pas calculée. Je sais seulement que j'ai fait l'an dernier entre 60 et 70 vols. C'est beaucoup […]. Nous devons continuer à voyager d'un continent à l'autre. […] Le sport et l'écologie sont deux mondes parfois difficiles à combiner à cause de la problématique des voyages […]. »[1362] Sans même développer le fait que le sport (de haut niveau) est à la fois un avatar et un catalyseur de la mortifère compétition – inhérente à la dictature libéro-capitaliste – qui aliène la société, il semble clair qu'une implication écologique et un métier demandant de voyager en avion plusieurs fois par mois forment une disjonction exclusive. Il s'agit de choisir l'un *ou* l'autre, pas les deux. Aurélien Barrau confirme : « Tout n'est pas compatible avec tout. C'est comme cela... Ce n'est pas idéologique... C'est le monde dans lequel on vit. Le pillage des pays du Sud n'est pas compatible avec une vie décente pour leurs habitants. L'alimentation carnée, telle que nous la pratiquons, n'est pas compatible avec l'amour des animaux. La croissance, telle qu'elle a lieu, et l'augmentation de la production, n'est pas compatible avec le futur. »[1363] D'où l'importance de *tout* (ré)interroger en vue de révolutionner nos imaginaires.

**Modifier le récit dominant**

Historien, Yuval Noah Harari connaît son sujet quand il affirme que « la vie de la plupart des gens n'a de sens qu'à travers le réseau des histoires qu'ils se racontent. »[1364] George Marshall repère ainsi : « Les histoires ont une fonction cognitive fondamentale : elles sont le moyen par lequel le cerveau émotionnel donne du sens aux informations recueillies par le cerveau rationnel. »[1365] Voilà pourquoi Cyril Dion propose de remplacer le récit dominant, capitaliste, matérialiste et consumériste, par une histoire commune, écologique et harmonieuse. Toutefois, là encore, il s'agit d'après moi d'un remède étiologique, de long terme, mais non symptomatique. Si une autre façon de concevoir le réel est dès à présent indispensable, elle ne suffit pas pour renverser l'ordre établi. Dès lors, que faire d'autre ?

1361À nouveau, voir notamment Psihoyos Louie, *The Game changers*, 2018.

1362D'où le fait que le sportif tombe, malgré lui, dans l'illusion de la compensation (p. 26) : « Mais à la maison, chacun peut faire des petites choses. J'essaie ainsi de réduire au maximum mes déchets, de faire plus attention à économiser l'électricité, de ne pas manger trop de viande et de ne pas consommer de fruits exotiques qui voyagent depuis loin. »

1363Propos prononcés à l'occasion d'une conférence intitulée « L'économie de demain ». Vidéo publiée le 15/09/2020 et disponible en ligne le 03/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=KNxPw3Be6uw.

1364Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 164.

1365Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 177. Des romanciers tels que Jean-Pierre Goux (*Siècle bleu*) ou Bernard Werber (*La Voix de la Terre*) espèrent par exemple une révolution par l'écriture.

**Investir le terrain politique**

Depuis les années 1970, les partis écologistes foisonnent un peu partout, permettant aux gens les plus attachés à la nature de voter en faveur de sa préservation, aux dépens de convictions politiques. Mais hormis dans une poignée de bastions similaires au petit village gaulois d'Astérix et Obélix, ces partis font très fréquemment chou blanc. Pourquoi ? Parce qu'en faisant de la protection de la nature un parti politique au même titre que les autres, on a l'impression de lui donner beaucoup, alors qu'en réalité, on lui retire tout. L'écologie n'est pas une idée s'apparentant à d'autres types de considérations politiques, elle est ce qui surplombe toutes ces opinions... car sans la nature, pas d'humanité. Et sans humanité, pas de politique... Bruno Latour vilipende cette démarche contre-productive au possible : « Le temps perdu à continuer à arpenter l'ancien vecteur Droite/Gauche a retardé les mobilisations et les négociations nécessaires. C'est bien ce qui a ralenti la montée des partis écologiques : ils ont voulu se placer entre la Droite et la Gauche ou chercher à 'dépasser' le clivage Droite/Gauche, mais sans jamais préciser le lieu d'où l'on pouvait imaginer un tel 'dépassement'. »[1366]

Idem lorsqu'un ministère de l'environnement est créé au sein d'un pays. On a dès lors le sentiment de donner à l'écologie une place importante, mais dans les faits, on l'assassine. Une fois encore, c'est simple : soit on considère la protection de la nature comme aussi – voire moins – prépondérante que l'économie, auquel cas on se fourre le doigt dans l'œil, en pensant l'écologie en fonction de l'argent ; soit on pense enfin l'économie – et tout le reste – en fonction de l'écologie et du soin à apporter à la nature... Voilà pourquoi Nicolas Hulot a démissionné de son poste de ministre de l'écologie, mettant par la même occasion fin à l'imposture politique dans laquelle il s'était laissé entraîner... Il déclarait alors : « Je ne veux pas faire croire qu'avec des moyens limités, on va résoudre des équations aussi complexes... »[1367] Comme le relèvent les collapsologues, le souci est que « l'appareil politique paraît n'avoir aucune anticipation du long terme et montre à quel point il n'a pas été conçu pour cela. »[1368]

*Quid* de l'élection présidentielle ? On pourrait penser qu'en étant à la tête d'un pays, on serait apte à mettre en place beaucoup de choses pour préserver la nature. Eh bien non, parce que les États, tout comme les individus, sont prisonniers de la logique du marché, *a fortiori* en Europe, où la politique libérale est désormais décidée à Bruxelles... Postulant malheureux à l'élection présidentielle de 2002 en France, Pierre Rabhi regrette l'impensable déficit d'emprise de l'écologie sur le monde politique : « […] Un réseau d'intérêts occultes et souterrains étouffe l'indignation dans l'œuf, et, face à toutes les turpitudes, on se contente de quelques protestations impuissantes. Cela nous dédouanera-t-il de notre responsabilité à l'égard de notre destin individuel et de celui de la collectivité ? »[1369]

1366Latour Bruno, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017, p. 73.

1367Interview accordée à Radio Canada et intitulée « La planète est dans une situation de cancer très avancé ». Vidéo publiée le 11/01/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=KoJM1yI2wKY.

1368Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 204. Notons ici qu'un maire écologiste, au sein d'une atmosphère libérale, dispose d'un pouvoir extrêmement limité !

1369Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010, p. 114.

Non, évidemment... Alors pourquoi ne pas organiser des réunions mondiales sur le climat ? Si les nations n'ont pas la capacité de placer l'écologie au centre de leurs préoccupations, peut-être que des « COP » pourront y remédier ? Encore perdu ! Pourquoi ? Parce qu'à l'occasion de ces « Sommets » dont l'acronyme signifie « Conference Of Parties » et qui se comptent désormais au nombre de 25, les participants envisagent – comme dans la logique étatique – de faire des efforts pour préserver la nature sans pour autant subir de désagréments budgétaires (ou le moins possible), au lieu de mettre leur économie au service de l'environnement[1370]. À noter qu'ustensiles en plastique et plats à base de viande abondent en outre lors de ces *meetings*[1371]. Pour l'exemplarité, on repassera... Tout bien pesé, la seule manière de mettre enfin l'écologie au centre des débats consiste à instaurer une organisation supra-étatique chargée de protéger la nature. D'où le directoire écosophique que je préconise.

La question qui se pose donc désormais est : comment faire en sorte que cette structure émerge ? Car il est « bien beau » de la promouvoir, mais sans action concrète, elle demeurera un vœu pieux et très probablement non exaucé... Sans prétendre soutenir l'instauration d'une potentielle « dictature », certaines formes de manifestations ont été organisées dans de nombreux territoires de notre planète au cours des dernières décennies, souvent en vue de faire évoluer la position des gouvernements sur les questions environnementales. Nous pouvons donc, sans doute, nous inspirer de ces mouvements, ne serait-ce que pour déterminer les raisons qui les rendent inefficaces à grande échelle.

**Former un lobby citoyen**

Aux yeux de Jonathan Attias – réalisateur du long-métrage documentaire *Des Clics de conscience* (avec Alexandre Lumbroso, en 2017) –, il est judicieux de mettre en place des lobbies citoyen, pour faire pression sur les dirigeants indifférents à la crise écologique. Le militant explique : « Un lobby est un groupe d'influence qui défend un intérêt particulier. […] Nous essayons justement de nous réapproprier le terme et les outils d'influence du lobbying en nous demandant : que doivent défendre les citoyens ? Que peuvent-ils se réapproprier ? La réponse est : le bien commun. Ils peuvent donc s'attacher à préserver la nature, la biodiversité, l'exigence démocratique... »[1372] Pour ce faire, il est notamment question de pratiquer des veilles techniques, juridiques et parlementaires, de rédiger des dossiers thématiques et des propositions d'amendement, de communiquer (*via* des vidéos) ou encore d'organiser des événements, tels que des assemblées citoyennes et/ou des ateliers démocratiques[1373], ainsi que d'autres types de manifestations qui – si elles sont audibles – demeurent peu entendues...

1370Remarquons que tenter de régler la crise écologique – mondiale – à l'échelle nationale revient à essayer de jouer au tennis avec une raquette de ping-pong, c'est-à-dire à utiliser un instrument mal dimensionné et, de ce fait, inefficace.

1371À l'occasion de la COP 21, Jean-François Julliard, directeur général de Greenpeace France, a notamment déploré : « Impossible de trouver un sandwich végétarien à la COP21. Il y a encore du boulot décidément... » Tweet publié le 30/11/2015 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://twitter.com/jfjulliard?ref_src=twsrc%5Etfw%7Ctwcamp%5Etweetembed%7Ctwgr%5E363937393b70726f64756374696f6e&ref_url=https%3A%2F%2Fwww.lci.fr%2Fcop-21%2Fla-minute-cop21-mais-ou-sont-les-sandwichs-vegetariens-1534937.html.

1372Attias Jonathan, « Et si les lobbyistes, c'était nous ? », *Socialter*, n°34, 04/2019 – 05/2019, p. 8.

1373Source : https://lobby-citoyen.org/les-methodes-du-lobbying-citoyen/.

**Marcher pour le climat**

Depuis quelque temps, des marches collectives sont planifiées, en guise de manifestations pour le climat. Pour que tout soit dit, j'encourage clairement ce genre de choses. Mais très franchement, est-ce qu'un seul des participants, panneau anti-$CO_2$ à la main, pense réellement que les multinationales du monde entier vont s'agenouiller devant une poignée de marcheurs ? J'en doute. Et pour reprendre une expression chère à l'un de mes oncles, aujourd'hui décédé et auquel je rends hommage, « autant péter dans un violon ». Peut-être que je me trompe – et je l'espère –, mais à mes yeux, on aura beau faire une, deux ou même trois fois le tour de la Terre en marchant, ça ne la sauvera pas.

**Signer des pétitions et/ou des pactes**

Au Canada, un « pacte pour la transition » a été créé, auquel il est possible de souscrire en ligne à l'adresse suivante : https://www.lepacte.ca/. De même, des pétitions émergent un peu partout dans le monde, témoignant de la « prise de conscience » des dangers relatifs à la crise environnementale. Et c'est très bien ! Néanmoins, l'écrasante majorité des signataires sont des personnes qui consomment des objets nés du modèle libéro-capitaliste et/ou qui en produisent. Or, comme je l'ai signalé dans la deuxième partie de cet ouvrage, consommer et/ou produire au sein du système qui anéantit la nature revient à l'encourager, à le nourrir et à le financer. Les personnes qui signent ces pétitions critiquent par conséquent un complexe auquel elles apportent, chaque jour, leur contribution. Ce n'est pas pour autant que nous devons renoncer à manifester notre mécontentement au travers de pétitions, mais il paraît fondamental d'évaluer l'incohérence d'une telle action à titre individuel, de ne pas s'étonner de l'inefficacité de cette dernière et d'envisager des gestes écologiques de plus grande envergure.

**Attaquer un État en justice**

Depuis 2015, le militant Xiuhtezcatl Tonatiuh Martinez et son groupe intitulé « *Earth Guardians* » poursuivent le gouvernement américain en justice pour inaction face au changement climatique. De même, Cyril Dion est le chef de file d'une initiative consistant à confondre l'État français – pour les mêmes raisons. Il est par ailleurs possible de soutenir ce recours en se rendant sur la page suivante : https://laffairedusiecle.net/. Le clip de ce mouvement a, en outre, été filmé par le Youtubeur Vincent Verzat, très impliqué dans la lutte contre la crise environnementale. Et il faut les remercier !

Malheureusement, il semble couru d'avance – et j'espère encore me tromper ! – que cette action va échouer. Pourquoi ? Parce que l'État joue ici le rôle de « fusible » : gentiment pressé « d'en bas » par des citoyens, il est écrabouillé « d'en haut » par une Union Européenne à la doctrine libérale, héritée des multinationales... Les pays – y compris les USA – ne sont en fait que des pions, dont le pouvoir décisionnel est (très) amoindri par l'empire libéro-capitaliste mondial. D'où la nécessité d'accomplir une révolution *systémique* et non *étatique*. On en revient toujours au directoire écosophique.

**Pratiquer la désobéissance civile**

Le mouvement international non violent « Extinction Rebellion » bloque des routes, organise des marches funèbres, bloque l'accès à des bâtiments, etc. Ses revendications sont simples[1374] :

> « 1. La reconnaissance de la gravité et de l'urgence des crises écologiques actuelles et une communication honnête sur le sujet ;
> 2. La réduction immédiate des émissions de gaz à effet de serre pour atteindre la neutralité carbone en 2025, grâce à une réduction de la consommation et une descente énergétique planifiée ;
> 3. L'arrêt immédiat de la destruction des écosystèmes océaniques et terrestres, à l'origine d'une extinction massive du monde vivant ;
> 4. La création d'une assemblée citoyenne chargée de décider des mesures à mettre en place pour atteindre ces objectifs et garante d'une transition juste et équitable. »[1375]

Et, si la plupart des membres de ce mouvement se soumettent à l'autorité policière, certains vont même jusqu'à apprécier d'être incarcérés pour quelque temps, faisant en ce sens honneur à Thoreau, auquel ils empruntent le concept de désobéissance civile : « Un après-midi, […] je fus appréhendé et mis en prison, parce que je n'avais pas payé d'impôt à, ou reconnu l'autorité de, l'État qui achète et vend des hommes, des femmes et des enfants, comme du bétail à la porte de son sénat. »[1376]

Même combat pour les individus qui décident d'habiter dans des « ZAD », comme le révèlent les collapsologues G. Chapelle, P. Servigne et R. Stevens. Avec les Zones À Défendre, « il ne s'agit plus seulement d'une simple protection de la 'nature' mais de la défense d'un milieu de vie, d'un territoire, et même, d'une extension de notre être, à l'image de la célèbre phrase de l'activiste australien John Seed qui défendait la forêt tropicale en s'enchaînant aux arbres, reprise comme slogan à Notre-Dame-des-Landes : 'Nous ne défendons pas la forêt, nous sommes la forêt qui se défend.' »[1377] Ceux qu'on nomme des *zadistes*, mais que je préfère qualifier de *poètes*, ajoutent par voie de conséquence une dimension spirituelle d'union avec la nature à l'acte de désobéissance – et c'est très bien ! Mais ces mouvements marginaux suffiront-ils à enrayer le rouleau compresseur marchand ? J'en doute...

1374Hensby Alexander, « Climat : quand la désobéissance civile fait bouger les lignes », *The Conversation*, publié le 06/10/2019 et disponible en ligne le 07/10/2019 à l'adresse suivante : https://theconversation.com/climat-quand-la-desobeissance-civile-fait-bouger-les-lignes-115860. Voir Chiappini Alizée & Flaux Adèle, *Désobéissant.e.s !*, 2019.

1375Source : https://extinctionrebellion.fr/. Voir aussi http://www.earthfirst.org/about.htm. Lauriane Guillout décrit les buts de cette organisation : « Earth First ! aspire à renouveler les modes d'intervention au profit de la protection des zones naturelles, en développant des stratégies plus ambitieuses que celles des associations environnementales. Le mouvement s'est fait connaître par ses actions directes non violentes qui, en accord avec le slogan du mouvement, ne tolèrent aucun compromis dans la défense de la nature sauvage. » Dans Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 19.

1376Thoreau Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, Albin Michel, Paris, 2017 (1854), pp. 231-232. D'où la belle anecdote ici contée par Dave Foreman : « Lorsque Ralph Waldo Emerson vint le tirer d'affaire, il lui lança à travers une fenêtre ouverte, 'Henry, qu'est-ce que tu fais là-dedans ?' Thoreau répondit calmement : 'Ralph, qu'est-ce que tu fais dehors ?' Nous avons besoin de cette sorte de courage et d'esprit aujourd'hui dans notre mouvement. » Dans Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 122.

1377Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 155.

**Faire une grève institutionnelle**

Il me semble qu'avec l'exemple donné par Greta Thunberg, nous nous rapprochons petit à petit de « la vérité », même si nous en sommes encore à des années-lumière. Je m'explique...

Cette lycéenne a lancé une « Grève mondiale pour le futur »[1378] en invitant les étudiants du monde entier à ne pas se rendre sur leur lieu d'enseignement, le 15 mars de chaque année. Son message est le suivant : si les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas d'avenir à cause du réchauffement climatique, alors rien ne leur sert de suivre des cours. D'où l'idée de faire la grève pour protester contre l'inaction des gouvernements. De même, il existe aussi une « Grève mondiale pour le climat »[1379], ayant lieu entre le 20 et le 27 septembre. En 2019, 7,6 millions de personnes sont descendues dans les rues afin de défendre la nature, soit environ une personne sur 1000 à l'échelle planétaire... Cela signifie-t-il que les 999 individus restants – pour chaque tranche d'un millier – ne se sentent pas du tout concernées par l'évolution du climat ? J'ose espérer que non. Mais si le nombre de 7,6 millions paraît au premier abord encourageant, il est en fait dérisoire et, pour le moins, très inquiétant...

Je pense, néanmoins, que ces mouvements de grève nous montrent la direction dans laquelle nous devons nous engouffrer, car tout comme la désobéissance civile, ils mobilisent une « compétence » trop souvent négligée dans la lutte contre la crise écologique et que j'ai volontairement tue jusqu'ici. Pour résumer : depuis des décennies, des films sont produits, des livres sont publiés et des pétitions sont signées par dizaines, mais rien n'y fait. Les institutions qui gouvernent notre monde rechignent à considérer la crise environnementale comme un problème majeur, voire comme un problème tout court. Dans cette affaire – comme je l'ai déjà précisé –, il ne s'agit évidemment pas de jeter la pierre aux cinéastes, essayistes et signataires de pétitions – entre autres – car leurs actions sont nécessaires et méritent le plus grand respect. Mais force est de constater que ces modes opératoires ne suffisent pas, raison pour laquelle une solution beaucoup plus radicale doit désormais être envisagée. Et cette dernière ne sortira de l'ombre que moyennant une réflexion sur la notion d'*engagement*.

**De l'implication ou du « pseudo-engagement »**

Pour bien poser les choses, une distinction cruciale doit d'emblée être effectuée entre les concepts d'implication et d'engagement. Je définis ici l'implication comme le fait de consacrer de l'argent, du temps et de l'énergie à une cause, par exemple en mangeant BIO (plus cher), en privilégiant le vélo à la voiture (plus difficile) ou en créant des œuvres. Et je définis perpendiculairement l'engagement comme l'action de prendre parti pour une cause au point de s'exposer à des répercussions négatives. Ainsi, pour schématiser, l'implication pourrait relever d'un continuum horizontal, là où l'engagement serait matérialisé par un axe vertical... Contre-intuitivement, on peut donc être très *impliqué* dans la défense d'une cause sans forcément se montrer très *engagé*, et inversement.

1378Source : https://ilestencoretemps.fr/youthforclimate/.
1379Source : https://fr.globalclimatestrike.net/.

Pour mentionner des exemples concrets, l'individu qui passe en mode « zéro déchet », qui mange végétalien, qui vote vert et/ou qui rédige des ouvrages à visée écologique sera ici considéré comme *impliqué* dans la défense de la nature, mais pas immanquablement comme *engagé*, car il ne sera pas véritablement « menacé » par des conséquences défavorables, que ces dernières soient physiques ou psychologiques. À l'inverse, l'individu – hypothétique – carniste qui roule en voiture et vote libéral, mais qui refuse d'aller travailler en vue de participer à des blocages de bâtiment, au risque de perdre son emploi et de se faire emprisonner, sera considéré comme *engagé*, tout en étant différemment et relativement moins *impliqué* que le premier[1380]. Le second personnage dépeint ici semble totalement incohérent. Pourtant, de très nombreux individus manifestant pour la nature n'ont pas encore adopté un régime végétalien, prennent régulièrement la voiture et/ou l'avion et expriment leur suffrage lors d'élections au sein desquelles tous les candidats sont libéraux... Dans les faits, il est en conséquence tout à fait possible d'être *engagé* tout en étant assez peu *impliqué*. Cependant, c'est surtout l'inverse qui se produit, car le souci que nous rencontrons est le suivant : beaucoup de défenseurs de la nature sont très *impliqués* mais pas suffisamment *engagés*, que ce soit à l'échelle individuelle ou collective, comme le constate Tim Jackson : « À l'exception d'un engagement extraordinaire, il semblerait que le monde soit resté paralysé face au changement climatique. »[1381]

Il nous arrive toutefois régulièrement d'entendre que telle ou telle autre personne est *engagée* dans une cause, notamment parce qu'elle a participé à une marche collective ou – en ce qui concerne les « stars » – à un spot publicitaire. Il s'agit en réalité d'une confusion entre ce que j'ai défini comme l'implication et ce que j'appelle l'engagement. On pourrait penser que je joue sur les mots, mais cette distinction est fondamentale, car le problème qui en résulte est un défaut d'engagement généralisé... De par leur implication en faveur de la nature, certains – dont j'ai moi-même longtemps fait partie, considérant que le véganisme, le rejet de la voiture et la signature de pétitions suffisaient à faire de moi un écolo modèle... – s'imaginent qu'ils sont *engagés*, mais leur progression sur le continuum de l'implication n'entraîne aucunement un engagement véritable de leur part.

Or, la qualité d'une démarche écologique ne se juge pas à l'aune de l'implication – même si celle-ci est grandement louable – mais de l'engagement. La mobilisation d'un individu prend tout son sens uniquement lorsque ce dernier risque quelque chose : une très grande perte de confort, des sévices physiques, la prison ou que sais-je encore... Il me semble ainsi aujourd'hui primordial de prendre la mesure de la différence entre notre pseudo-engagement – implication –, qui induit des modifications d'ordre comportemental sans désagrément – autre que ceux *choisis* par la personne en question –, et l'engagement véritable, qui entraîne un préjudice *imposé* de l'extérieur (mais totalement accepté par l'individu) et génère ainsi potentiellement des souffrances physiques et/ou morales.

1380Ajoutons bien sûr au passage qu'il existe aussi des individus qui ne sont ni *impliqués* ni *engagés*, là où d'autres sont à la fois l'un et l'autre, d'autant que la frontière entre les deux concepts peut évidemment s'avérer poreuse.

1381Jackson Tim, *Prospérité sans croissance*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 53.

De surcroît, si l'implication est majoritairement préférée à l'engagement, c'est parce qu'elle permet de conserver des bénéfices inhérents à nos modes de vie. René Dumont souligne par suite le fait que « la position ambiguë de notre classe ouvrière d'Europe occidentale l'empêche de se lancer à fond contre les injustices au plan mondial, car elle en profite aussi. »[1382] C'est très clair : si nous faisons – consciemment ou non... – le bilan de ce que nous pouvons gagner et de ce que nous pouvons perdre en nous lançant corps et âme dans la lutte contre la crise écologique, nous avons tendance à profiter de notre position plutôt que de risquer de nous attirer des problèmes... Aussi Hervé Kempf met-il en évidence la propension des habitants des pays riches, malgré le regard incriminant qu'ils portent sur les oligarques, à vouloir préserver le *statu quo* :

> « Si les gens ne se rebellent pas, c'est aussi parce qu'ils ne le veulent pas. […] L'évidence de l'inégalité planétaire finit par s'imposer au regard de tous, et les habitants des sociétés occidentales, même grugés par l'oligarchie, se savent des privilégiés, ce qui crée une solidarité paradoxale avec la classe dirigeante qui profite cyniquement de la fragilité générale. […] On ronchonne, mais dans le souci de conserver une situation jugée confortable. »[1383]

Reconnaissons également que si nous ne nous désolidarisons pas de la dictature libéro-capitaliste, c'est aussi tout simplement parce que nous ne voyons pas très bien comment nous y prendre... Et j'y reviendrai. Quoi qu'il en soit, nous devons comprendre qu'il y a d'un côté ce que nous pouvons faire en adhérant au modèle ; et de l'autre détruire ce dernier afin d'en faire émerger un nouveau, comme nous le conseille Derrick Jensen : « [...] Nous pouvons suivre l'exemple de ceux qui nous rappellent que le rôle d'un activiste n'est pas de naviguer dans les méandres des systèmes d'oppression avec autant d'intégrité que possible, mais bien d'affronter et de faire tomber ces systèmes. »[1384]

Pour récapituler, il y a une certaine « aisance » à effectuer des écogestes, à exposer des vérités sur la situation écologique, à réaliser des films, à chanter pour la bonne cause, à marcher pour le climat, à élaborer des nouveaux récits et à signer des pétitions. Je ne sous-entends pas qu'il faille à tout prix cesser ce type de manœuvres bien intentionnées, mais force est de reconnaître qu'il est très difficile de gagner une guerre en répondant à un sondage en ligne ou en visionnant un documentaire... En ce sens, il me semble qu'un mouvement comme « Colibri »[1385] – en marge de ses nombreux bienfaits – omet de dire que, lorsque faire notre part ne suffit pas, il peut s'avérer nécessaire de faire *davantage* que notre part, en quittant le terrain de l'implication pour rejoindre celui de l'engagement.

---

1382Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 142.

1383Kempf Hervé, *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, Paris, 2011, pp. 111-116.

1384Jensen Derrick, « Forget shorter showers », *Orion Magazine*, publié le 07/07/2009 et disponible en ligne le 24/02/2020 à l'adresse suivante : https://orionmagazine.org/article/forget-shorter-showers/. En faisant des écogestes, en militant pour la sauvegarde de la nature, nous marchons en quelque sorte à contresens dans un train lancé à pleine vitesse vers la folie capitaliste écocidaire... Il faut donc tirer le frein à main pour empêcher ce dernier d'avancer. Les actes « microécologiques » sont certes importants, mais des changements « macroécologiques » sont indispensables.

1385Source : https://www.colibris-lemouvement.org/.

**De l'engagement véritable**

La distinction entre implication et engagement ayant été établie, mettons de côté l'axe horizontal de l'implication, pour nous recentrer sur son homologue vertical, en commençant par repérer qu'un engagement peut être plus ou moins important. Autrement dit, que s'engager et risquer deux jours de prison n'est pas la même chose que s'engager et récolter trente ans de réclusion... On conviendra que la seconde possibilité témoigne d'un engagement qualitativement plus grand que la première, raison pour laquelle nous respectons à juste titre le parcours de vie d'individus comme Nelson Mandela. Se pose dès lors la question suivante : en matière d'écologie, jusqu'où est-il nécessaire de s'engager ?

Pour y répondre, étudions cette tirade de Jean-Paul Sartre : « Si on a une théorie d'engagement, il faut s'engager jusqu'au bout. »[1386] Propos pour le moins étranges venant d'un individu prétendument engagé dans la résistance lors de la seconde guerre mondiale, mais qui écrivait en parallèle dans une revue collaborationniste – *Comœdia* –, après avoir visité l'Italie fasciste de Mussolini. Penser sa vie et – surtout – vivre sa pensée devraient pourtant animer tout le travail du philosophe. En s'appuyant sur le « diptyque Platon-Épicure », Michel Onfray détaille : « La visée platonicienne est théorétique et élitiste ; le propos épicurien, pratique et existentiel. L'histoire de la philosophie s'articule globalement sur ces deux tropismes : une pratique théorique de cabinet, un engagement existentiel dans la vie quotidienne. »[1387] Nonobstant ses très belles paroles, Sartre fait partie du premier groupe, celui des penseurs aux idées vigoureuses, mais aux actes défaillants... Or, son incohérence reflète le cœur de notre problème : avoir une conviction et la promouvoir verbalement, c'est facile. Progresser sur le terrain de l'implication personnelle est moins aisé, mais réalisable, car demeurant sans danger majeur. *A contrario*, assumer une opinion jusque dans sa chair, en mettant en jeu une partie, voire la totalité de notre personne *via* un engagement véritable, voilà qui est nettement plus difficile[1388]...

Pour résumer, force est de constater qu'aujourd'hui, les politiciens ne modifient guère leur ligne de conduite malgré les multiples avertissements relatifs à la crise environnementale. Comment peut-on expliquer ce phénomène ? Lorsqu'un message est diffusé à grande échelle, il y a nécessairement un (ou plusieurs) émetteur(s), de même qu'il existe de façon symétrique un (ou plusieurs) récepteur(s). En l'occurrence, l'émetteur est constitué des scientifiques ainsi que des cinéastes, des philosophes et des citoyens qui se mobilisent pour mettre en lumière le désastre écologique ; le récepteur étant, de son côté, incarné par les institutions politiques du monde entier. Or, on s'imagine à tort que le souci provient du récepteur, qui semble inapte à entendre la détresse écologique. Mais en fait, le problème provient paradoxalement de l'émetteur. Non sur le fond, car le message est limpide : la fin du monde tel que nous le connaissons est imminente ; mais sur la forme : il faut, en effet, être prêt à s'engager *totalement* pour défendre la nature et non se contenter de signaler timidement sa destruction.

1386Sartre Jean-Paul, *L'Existentialisme est un humanisme*, Gallimard, Paris, 1996 (1946), p. 83.
1387Onfray Michel, *La Puissance d'exister*, Grasset & Fasquelle, Paris, 2006, p. 90.
1388C'est la raison pour laquelle je me permets d'exposer les agissements de Jean-Paul Sartre sans pour autant les juger. Jean-Jacques Goldman chante ici : « Si j'étais né en 17 à Leidenstadt, aurais-je été meilleur ou pire que ces gens ? »

**B/ De l'engagement total**

*« […] C'est seulement par la mise en jeu de la vie qu'est […] éprouvée et avérée la liberté […]. »*
Georg Wilhelm Friedrich Hegel[1389]

Comme je l'ai expliqué, nombreux parmi les êtres humains sont ceux qui souhaitent que les choses évoluent en faveur de la protection de la nature – les fameux *impliqués* –, mais combien sont ceux qui, pour ce faire, acceptent de renoncer à une partie de leur confort et/ou de leur qualité de vie – les trop rares *engagés* ? Voilà la question qui sépare à mon sens l'échec certain des initiatives évoquées précédemment de la réussite potentielle de la proposition que je m'apprête à émettre.

Il y a déjà plus d'un demi-siècle, Jiddu Krishnamurti écrivait : « Il faut qu'il y ait des gens révoltés – pas partiellement, mais totalement en révolte contre l'ancien monde –, car seuls ceux-là peuvent créer un univers nouveau, un monde qui ne soit pas fondé sur le désir de possession, le pouvoir et le prestige. »[1390] Ce grand sage mettait ainsi en évidence le fait que dans certaines circonstances – et la bataille pour la survie du vivant en fait partie –, nous avons le devoir de faire preuve de radicalité. Dans le monde actuel, le terme « radicalisation » est péjorativement connoté. Toutefois, tout dépend en réalité de l'objectif qui lui est juxtaposé. À l'inverse d'autres types de radicalisation, il me semble que la « radicalisation écologique », vouée à pérenniser la nature, est par exemple une bonne chose. L'engagement *total*, *critique*, ou *radical*, est en l'occurrence aujourd'hui selon moi plus que justifié.

Je suis conscient qu'arrivé à ce point, le lecteur peut ressentir de la perplexité, comme situé devant un édifice dont la clé de voûte fait défaut. Comment réellement consacrer notre vie à la préservation de la nature, en plaçant l'écologie au cœur de notre projet existentiel (première partie) ? Comment œuvrer sur le terrain écologique, tout en renonçant à produire, donc à travailler et donc à gagner de l'argent (deuxième partie) ? Comment contraindre les autorités mondiales à instaurer un directoire écosophique et à abolir l'exploitation animale (troisième partie) ? Comment fournir un engagement total en faveur de la nature et de la vie (quatrième partie) ? Toutes ces questions forment un puzzle dont la pièce centrale manquait jusqu'ici à l'appel. Elle ne saurait tarder davantage.

Pour commencer, j'ai fait part, dans la deuxième partie du livre, du fait qu'on me demande parfois comment faire pour vivre sans travailler mais qu'à mon sens, cette question était « posée à l'envers ». Le temps est désormais venu pour moi de fournir une explication. La véritable question n'est pas de savoir comment faire pour vivre sans exercer un métier – ou sous-entendu, sans percevoir d'argent. Il faut court-circuiter cette dernière et se focaliser sur la question sous-jacente, qui est : *est-il moral de vivre dans cette société* ? Car qui y vit consent à travailler, à consommer et donc à souscrire à un modèle qui détruit le vivant.

1389Hegel Georg Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit*, Garnier Flammarion, Paris, 2012 (1807), p. 199.
1390Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 35.

À l'heure où l'humanité saccage la nature, est-il acceptable de continuer à vivre comme si de rien n'était ? Quand près de quatre milliards d'années d'évolution sont sur le point d'être réduites à néant par l'activité humaine, est-il respectable de participer de quelque manière que ce soit à cette dernière et, par suite, de favoriser écocide, zoocide et anthropocide ? Sommes-nous suffisamment conscients de notre impact mortifère sur la nature pour remettre en cause notre existence ? Sur le plan pratique, comment réclamer l'avènement du directoire écosophique qui, seul, pourra préserver le vivant ? En reprenant l'arsenal évoqué plus haut et qui n'a presque rien changé depuis des décennies ? Sûrement pas. À titre individuel et collectif, il nous faut en conséquence trouver une autre voie, à savoir celle de l'engagement le plus pur qui soit : utiliser notre vie comme moyen de pression.

**La mise en jeu de la vie**

> *« [Chez les Romains], il faut vivre non pas tant qu'on peut vivre, mais tant qu'on doit vivre ; et on le doit tant qu'on le veut. Tout se joue dans cette triangulation : pouvoir vivre, devoir vivre, vouloir vivre. »*
>
> Michel Onfray[1391]

L'engagement véritable, l'éthique suprême, passent par la mise en jeu de la vie. Malheureusement, les personnes impliquées dans le combat écologique sont – jusqu'ici pour la plupart – complètement passées à côté de cette éventualité... Par exemple, les collapsologues ne l'envisagent absolument pas – et ils sont très loin d'être les seuls –, préférant le fait de (sur)vivre (à) l'effondrement imminent :

> « Accepter la mort (la fin de notre monde) c'est se donner l'occasion de bien vivre ce qui nous reste à vivre, c'est-à-dire paradoxalement de s'ouvrir à des chances de créer autre chose. Il nous reste donc à apprendre à bien mourir... mais nous avons toute la vie devant nous ! […] Ce qui compte, ce n'est pas de nous focaliser sur la fin ou la supposée fin (peut-être ne vivrons-nous pas de momentum où tout bascule mais une lente dégradation par à-coups), mais d'imaginer comment nous vivrons jusque-là, avec cette idée en tête. »[1392]

Chapelle, Servigne et Stevens vont même jusqu'à exprimer la question suivante : « Franchement, au point où nous en sommes, qu'avons-nous à perdre ? Une réputation ? Une offre d'emploi ? »[1393] Ainsi, tout laisse penser que, sur « l'échelle des engagements », figure le fait de mettre sa réputation en péril, puis son travail. Mais qu'en est-il de la liberté ? Et – surtout, – qu'en est-il de la vie ?

1391 Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019, p. 143.
1392 Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 270.
1393 *Ibid.*, p. 275.

Dans l'histoire, les hommes ont montré qu'ils étaient prêts à mourir pour des broutilles, pour des prétextes aussi déraisonnables que des divergences idéologiques, des querelles religieuses ou encore des revendications territoriales. Et à l'heure où il s'agit de sauver la nature et l'humanité ? Personne, hormis les quelques héros qui meurent chaque année en protégeant des sites écologiques... Il existe des tas de bonnes et de mauvaises raisons de se battre et de perdre la vie. Or, il s'agit ici de défendre l'avenir du monde et des espèces qui le peuplent... La question (ultime) que nous devons donc tous individuellement nous poser est : « Suis-je prêt à mourir pour sauver la nature ? » Et s'il s'avère que trop peu d'entre nous se sentent prêts à mettre en jeu leur existence pour la pérennité de la vie, alors je pense que nous sommes malheureusement « foutus »... Certes, ce n'est évidemment pas parce que des personnes sont mortes pour défendre des causes plus ou moins légitimes par le passé qu'il faut nécessairement en faire autant aujourd'hui, mais cela doit – au minimum – nous interpeller !

Beaucoup d'individus se disent « engagés » en faveur de l'environnement – et le sont pour sûr ! –, mais à l'heure où notre Terre-mère se meurt, quelle est la valeur réelle de cet engagement si nous ne sommes pas prêts à mettre notre vie en jeu pour l'honorer ? À mon humble avis, nous courrons droit à la catastrophe tant que nous n'aurons pas saisi le fait que la nature vaut la peine que nous mettions notre existence en balance pour la sauvegarder. En outre, à mes yeux, une cause comme la pérennité de la vie sur Terre ne se défend pas à moitié : elle se défend jusqu'à la mort ou pas du tout.

Si chacun d'entre nous a tout à fait le droit de continuer « comme avant », de privilégier sa propre existence à la vie terrienne, nous devons (malgré tout) savoir qu'en laissant les choses en l'état, nous nous rendons chaque jour un peu plus coupables... condamnant les générations futures de l'humanité et les autres espèces. Survivre dans notre Anthropocène destiné à la destruction ou risquer notre vie pour que d'autres puissent élaborer un monde meilleur, telle est la question ! Pour donner une image plus parlante, si nous apprenions qu'un astéroïde avait de grandes chances d'exterminer toute vie sur Terre d'ici trente ans, nous serions – je l'espère – tous enclins à donner d'immenses sommes d'argent et à renoncer à une grande partie de notre confort afin de financer des recherches susceptibles de le détruire, voire à mourir pour protéger la planète et nos enfants si une telle éventualité était possible. Dans notre situation, c'est exactement la même chose, à ce détail près que la menace ne provient pas de l'espace : nous la fabriquons nous-mêmes, chaque jour !

À titre personnel, si j'étais convaincu que les solutions à la crise écologique et au cataclysme de la faim dans le monde n'existaient pas, je pourrais accepter de continuer à vivre normalement dans une civilisation qui laisse mourir des espèces et des enfants... Mais, sachant que ces solutions existent et qu'il suffirait de les mettre en place – tandis que la dictature libéro-capitaliste nous en empêche –, je trouve fou de tolérer que rien n'évolue et de ne pas m'engager, corps et âme, dans cette bataille... En résumé : qu'importe mon existence ou mon trépas quand l'avenir de la vie sur Terre est en péril[1394] !

1394« La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent », écrivait le philosophe Albert Camus, dans Camus Albert, *L'Homme révolté*, Gallimard, Paris, 1999 (1951), p. 380.

Ceci implique bien évidemment de considérer la nature – et par là même l'ensemble des vivants – comme relevant du « sacré ». À ce propos, le sociologue Roger Caillois écrivait :

> « C'est avec raison […] que l'on emploie le mot sacré en dehors du domaine proprement religieux pour désigner ce à quoi chacun voue le meilleur de lui-même, ce que chacun tient pour la valeur suprême, ce qu'il vénère, ce à quoi il sacrifierait au besoin sa vie. [...] Certains subordonnent tout à la conservation de leur vie et de leurs biens et semblent ainsi tout tenir pour profane, prenant avec tout, dans la mesure de leur pouvoir, les plus grandes libertés. L'intérêt bien entendu les gouverne ou leur plaisir du moment. Pour eux seuls, il est clair que le sacré n'existe sous aucune forme. »[1395]

Par ailleurs, ce que j'avance ici ne s'appuie sur aucune donnée scientifique, mais j'ai la conviction qu'il nous est paradoxalement plus facile d'accepter de mourir plutôt que de renoncer à une partie de notre confort. Si nous restons en vie, nous souhaitons garder notre mode de vie. Par contre, si nous sommes prêts à mettre notre vie en jeu, nous acceptons de tout perdre sans problème, puisque nous accueillons dès lors sereinement l'idée qu'en disparaissant, nous n'emportons ni notre qualité de vie, ni nos possessions matérielles dans notre tombe... C'est ce que nous pourrions appeler « dépasser un seuil critique ». Voilà une autre raison de privilégier l'engagement total – et donc la mise en balance de la vie – à une parodie d'implication. Le choix qui se dessine est simple : serons-nous capables de risquer notre existence pour la survie de notre espèce[1396] et de toutes les formes de vie qui subsistent sur Terre ? Pour clarifier ce que j'entends par l'action de mettre notre vie en jeu, il me faut désormais non seulement décrire, mais aussi promouvoir la dimension non violente de cette démarche.

**De la non-violence (*ahimsa*)**

*« Il peut se présenter certaines situations auxquelles on ne peut faire face qu'en renonçant à la vie.*
*C'est faire preuve d'une méconnaissance totale des fondements de l'ahimsa*
*que d'ignorer cet aspect primordial de notre condition humaine. »*
Gandhi[1397]

1395Caillois Roger, *L'Homme et le sacré*, Gallimard, Paris, 1950, pp. 176-177. L'auteur ajoute plus loin (p. 184) : « Il n'est pas d'artifice qui vaille. Chaque vivant le sait ou le pressent. Il connaît le choix qui lui est laissé. Il redoute de se donner, de se sacrifier, conscient de dilapider ainsi son être même. Mais de retenir ses dons, ses énergies et ses biens, d'en user avec prudence dans des buts tout pratiques et intéressés, profanes par conséquent, ne sauve personne à la fin, de la décrépitude et de la tombe. Tout ce qui ne se consume pas, pourrit. »

1396À l'heure de notre plus grand défi, remémorons-nous de surcroît cette célèbre maxime d'Antoine de Saint Exupéry : « Nous n'héritons pas de la Terre de nos parents. Nous l'empruntons à nos enfants. »

1397Gandhi Mohandas Karamchand, *La Voie de la non-violence*, Gallimard, Paris, 2004 (1948), pp. 94-95. Lors du discours de Bénarès le 4 février 1916, Gandhi annonça avec fermeté : « Si je pensais le retrait des Anglais nécessaire au salut de l'Inde, alors je les chasserais, je n'hésiterais pas à déclarer qu'ils doivent s'en aller, et j'espère que je serais prêt à mourir pour cette cause. Cela, à mon avis, serait une mort respectable. » Dans Labiausse Kevin, *Les Grands discours de l'histoire*, Librio, Paris, 2008, p. 41.

Selon le fondateur de l'*ahimsa*, il est évident que mourir pour un idéal n'est pas violent, mais aussi et surtout que c'est même l'une des bases de la non-violence. Problème : quand j'évoque le fait d'être prêt à *mourir* pour la nature, il arrive que des gens comprennent que je suis prêt à *tuer* pour elle. Et, à leur décharge, il est vrai que du fait d'être prêt à *mourir* au fait d'être prêt à *tuer*, il n'y a qu'un pas. Mais c'est justement ce pas qu'il s'agit de ne franchir sous aucun prétexte ! J'insiste, par conséquent : que nous soyons enclins à perdre notre propre vie en vue de défendre une cause – quelle qu'elle soit et *a fortiori* en ce qui concerne la pérennité de la vie – nous regarde et paraît honorable ; mais que nous soyons disposés à mettre fin à l'existence d'autrui pour les mêmes raisons est intolérable.

Or, nous devons rester conscients d'une chose : si nous ne faisons absolument rien afin de protéger la nature, nous condamnons les enfants d'aujourd'hui à livrer une guerre pour les ressources quand ils seront dans la force de l'âge, c'est-à-dire d'ici quelques années à peine. En conséquence et afin de simplifier l'équation : ne rien faire – ou trop peu faire –, c'est envoyer nos enfants à la guerre. C'est l'une des raisons pour lesquelles la mise en jeu *non violente* de la vie doit être privilégiée (autrement dit préférée à la fois à l'apathie et à toute forme de conflit). Pour Martin Luther King, cela ne faisait en tout cas pas l'ombre d'un doute :

> « La non-violence est une arme puissante et juste. Il n'y en a pas de semblable dans l'histoire des hommes, car elle frappe sans blesser et ennoblit celui qui la brandit. C'est une arme qui sauve. Réponse à la fois pratique et morale à la volonté de justice des Noirs, l'action non violente a prouvé qu'elle pouvait gagner des batailles sans perdre des guerres, et c'est pourquoi elle est devenue l'instrument triomphant de la Révolution noire de 1963. […] Leur formation religieuse a appris aux Noirs que la résistance pacifique des premiers chrétiens a constitué une offensive morale assez puissante pour ébranler l'Empire romain. »[1398]

Le pasteur poursuivait en rappelant que si la loi dit le *droit*, elle ne dit pas toujours le *juste* : « Il y a deux sortes de lois : les justes et les injustes. Je suis le premier à préconiser l'obéissance aux lois justes. C'est une responsabilité morale aussi bien que légale. Or cette même responsabilité morale nous commande inversement de désobéir aux lois injustes. […] Et, comme saint Augustin, je pense qu"une loi injuste n'est pas une loi'. »[1399] Gandhi abonde dans ce sens : « Pour des êtres humains qui veulent mener une belle vie morale, une loi doit avant tout être une loi *juste*. La politique moderne fait de la loi un fétiche simplement parce que c'est la loi »[1400], ce qui peut parfois s'avérer dangereux. En l'occurrence, des lois autorisant à participer à l'écocide sont actuellement clairement *injustes*, car d'une violence inouïe à l'encontre de la vie, au contraire des luttes menées par les deux héros – et ce, même si la préservation de la nature n'était à l'époque pas leur préoccupation première.

1398King Martin Luther, *Révolution non violente*, Payot & Rivages, Paris, 2006 (1965), pp. 30-46.
1399*Ibid.*, p. 114.
1400Gandhi Mohandas Karamchand, *Lettres à l'ashram*, Albin Michel, Paris, 1971, p. 126.

Ainsi, lorsque l'écologiste Jean-Marc Gancille écrit que « ce que nous avons tenté jusqu'à présent, pacifiquement, a dramatiquement échoué », je suis tout à fait d'accord avec lui. Mais quand il ajoute que « l'opposition ne peut plus qu'être frontale », prônant par là même la violence, je dois exprimer mon désaccord. Je peux effectivement souscrire au fait qu'« il s'agit plus que jamais de réhabiliter la radicalité dans nos combats »[1401], mais à condition que la radicalisation soit entendue comme étant, d'une part en faveur de la nature – et non pas au nom d'une quelconque idéologie, comme je l'ai noté plus haut – et d'autre part comme un engagement non violent. Pour clarifier mon propos, mon choix est fait : je préfère perdre la vie plutôt que de collaborer avec le système qui détruit la nature, parce que la véritable violence, c'est cette complicité. Cependant, si je venais à sombrer dans une logique violente – à l'encontre de qui, d'ailleurs ? de l'État ? de ses représentants ? de ses forces de police ? et après ? –, je ne ferais malgré moi qu'aggraver le problème... De la même manière que se montrer violent envers les bêtes revient à agresser la nature, user de la force pour blesser et/ou tuer des êtres humains entraîne la même conséquence et doit donc être proscrit. J'adhère, en ce sens, parfaitement au discours d'Henry Spira, militant pour les droits des animaux, qui déclarait :

> « J'ai la conviction que, au nom à la fois des principes et de la stratégie, nous devons nous opposer à la violence et aux menaces de violence, et ce pour plusieurs raisons.
> 31. Cela est contraire aux fondations mêmes du mouvement de protection des animaux, qui affirme qu'il ne faut pas faire de mal à autrui (que ce soit un animal humain ou non humain).
> 32. Cela détourne l'attention de la violence institutionnalisée massive infligée de manière routinière à des milliards d'animaux.
> 33. Cela offre aux défenseurs de la tyrannie la possibilité de se positionner en victimes. »[1402]

Et le politologue Gene Sharp de compléter : « Pour assurer le succès de la défiance politique contre une dictature, il est essentiel que la population saisisse la notion de noncoopération. […] L'idée de base est simple : si un nombre suffisant de subordonnés refusent de coopérer pendant suffisamment longtemps malgré la répression, le système oppressif s'affaiblit et, finalement, s'effondre. »[1403] Lutter contre la dictature libérale doit donc passer par la non-violence, comme l'aurait conseillé La Boétie. Sharp poursuit son argumentation : « L'effet de la lutte non violente n'est pas seulement d'affaiblir et d'écarter les dictateurs mais aussi de donner du pouvoir aux opprimés. »[1404] En l'occurrence, le fait de voir émerger un « directoire écosophique mondial » – et non un désordre généralisé – dépend de la capacité des écologistes d'aujourd'hui à mener leur combat sans faire preuve de violence... Il n'est donc pas lieu d'envisager une solution consistant à noyer le chaos qui menace la nature dans le sang.

1401Gancille Jean-Marc, *Ne plus se mentir*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 75.
1402Cité dans Singer Peter, *Théorie du tube de dentifrice*, Goutte d'Or, Paris, 2018 (1998), p. 301.
1403Sharp Gene, *De la dictature à la démocratie*, L'Harmattan, Paris, 2009, p. 87.
1404*Ibid.*, p. 114.

Cela n'aurait pas le moindre sens. Néanmoins, une forme alternative d'affrontement, relevant pour le moins de l'oxymore, est possible : une *guerre pacifique*.

### Éloge de la (vraie) résistance

*« Définir un terrain de vie, pour un terrestre, c'est lister ce dont il a besoin pour sa subsistance, et par conséquent, ce qu'il est prêt à défendre, au besoin par sa propre vie. »*

Bruno Latour[1405]

Penchons-nous désormais sur notre histoire et tirons quelques enseignements des conflits qui ont marqué l'humanité par le passé. Quels ont été les moyens qui ont permis aux causes de progresser ? À de multiples injustices d'être réparées ? À des situations inespérées d'être renversées ? Sont-ce les bombes déversées sur les ennemis ? Sont-ce les assassinats de dirigeants ? Sont-ce les interminables luttes de tranchées ? Non... Le dénominateur commun à la majorité des virages pris par notre espèce au cours de son histoire est le suivant : la capacité de ceux qui défendent une cause juste à accepter de mourir – mais en aucune manière à tuer ! – en son nom. Et c'est bien le problème auquel fait face l'humanité à l'heure actuelle. Beaucoup de gens pleurent le sort imposé à la nature, mais peu de gens ont jusqu'ici été prêts à risquer leur vie pour elle... Peut-être est-il temps de prendre exemple sur des êtres humains extraordinaires prêts à donner leur vie – voire l'ayant perdue – et auxquels l'écologue Jean-Marie Pelt rend hommage dans son ouvrage *Héros d'humanité*.

Mentionnons pour commencer la figure de Gandhi, qui a lutté de manière non violente à plusieurs reprises tout au long de son existence, puisque l'*ahimsa* était au fondement de sa quête de vérité. Il a ainsi d'abord œuvré en faveur de l'indépendance de l'Inde au gré d'actions de désobéissance civile et a ensuite livré combat contre les violences intercommunautaires, avant d'être assassiné[1406] :

> « Les derniers mois de la vie du Mahatma sont une période de grande souffrance : 'La mort, dit-il, serait pour moi une glorieuse délivrance et je préférerais cela plutôt qu'être le témoin impuissant de la destruction de l'Inde, de l'hindouisme, du sikhisme et de l'islam.' Le 30 janvier 1948, alors qu'il se rend à une réunion de prière, Gandhi est abattu par balles à New Delhi. L'assassin, un hindou, dira tenir Gandhi pour responsable de la partition de l'Inde […]. »[1407]

Il est, d'ailleurs, très étonnant de remarquer la dimension prophétique des paroles prononcées par « la grande âme » la veille de son décès : « Il se peut qu'une balle de revolver mette fin à mes jours.

1405Latour Bruno, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017, pp. 120-121.
1406Pour de plus amples informations, voir Mandagaran Arnaud, *Mahatma Gandhi, dying for freedom*, 2008.
1407Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 87.

Ce serait, de ma part, fort bien accueilli. Mais je voudrais, par-dessus tout, m'éteindre en faisant mon devoir jusqu'au dernier souffle. Je ne cours pas après le martyre... Mais je l'aurais mérité s'il se présente à moi comme l'ultime conséquence du témoignage qu'il faut parfois apporter pour défendre sa foi. » [1408] Le Mahatma savait pertinemment que les luttes qu'il menait le conduiraient sans doute à la mort et avait accepté cette possibilité. Le professeur de médecine Jon Kabat-Zinn raconte :

> « Quand Gandhi fut assassiné à bout portant, il joignit ses mains sur sa poitrine en direction de son assaillant et prononça son mantra avant de mourir. Des années de méditation et de pratique du yoga, la lecture assidue de la *Bhagavad-Gita* l'avaient préparé à un détachement à l'égard de toutes ses activités, y compris de sa propre vie. Cela lui permit de choisir l'attitude qu'il prendrait au moment même où l'on lui volait sa vie. Il n'est pas mort en colère ni même surpris. Il se savait constamment en danger de mort. Mais il s'était entraîné à marcher au rythme de sa propre vision de l'action juste. Il en était arrivé au point où il incarnait véritablement la compassion. Il vivait un engagement inébranlable dans la lutte pour la liberté politique et spirituelle. En comparaison, son bien-être personnel passait au second plan. Il mettait continuellement sa vie en jeu. »[1409]

L'« engagement inébranlable » et la « continuelle mise en jeu de la vie » ont permis à Gandhi de remporter des victoires qui semblaient *a priori* impossibles... Idem pour un autre héros d'humanité identifié par Jean-Marie Pelt : Martin Luther King « appelle la communauté noire à la prière et à la résistance non violente. Des Blancs le rejoignent. Il est menacé de mort et doit déserter la maison, devant laquelle on découvre des bâtons de dynamite. Nerveusement épuisé, cet homme sensible refusera cependant de se taire et multipliera ses interventions à travers les États-Unis. »[1410] Ainsi, le pasteur découvre l'engagement véritable et s'inspire du Mahatma Gandhi pour mener le mouvement en faveur des droits civiques pour les Noirs américains :

> « King sillonne les États-Unis. À New York, le 19 octobre 1958, il est victime d'un attentat à l'arme blanche. Les blessures sont graves et exigent trois mois d'hospitalisation et de convalescence, le temps pour lui de méditer sur son parcours et de prendre conscience que, si ses discours n'entraînent pas à l'engagement, comme il le souhaiterait, pour libérer les Noirs américains du poids de la ségrégation, c'est que les mots ne suffisent pas pour combattre un système politique. Il faut la participation constante des masses et leur volonté de vaincre. C'est dans ce cadre militant seulement que la non-violence peut apporter une réponse efficace. Il approfondit alors sa connaissance de la personnalité de Gandhi, très impressionné qu'il est par son ascétisme. »[1411]

1408Gandhi Mohandas Karamchand, *La Voie de la non-violence*, Gallimard, Paris, 2004 (1948), p. 118.
1409Kabat-Zinn Jon, *Où tu vas, tu es*, J'ai lu, Paris, 2013 (1994), p. 127.
1410Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, pp. 96-97.
1411*Ibid.*, p. 98.

Il semble de surcroît incroyable qu'à l'instar de Gandhi, Martin Luther King ait presque présagé sa propre mort la veille de son trépas. Lors de son discours du 3 avril 1968, il déclare effectivement :

> « Ce qui va m'arriver maintenant n'importe guère. Nous avons devant nous des journées difficiles. Mais peu m'importe ce qui va m'arriver maintenant. Car je suis allé jusqu'au sommet de la montagne. Et je ne m'inquiète plus. Comme tout le monde, je voudrais vivre longtemps. La longévité a son prix. Mais je ne m'en soucie guère maintenant. Je veux simplement que la volonté de Dieu soit faite. Et il m'a permis d'atteindre le sommet de la montagne. Et j'ai regardé autour de moi. Et j'ai vu la Terre promise. Il se peut que je n'y pénètre pas avec vous. Mais je veux vous faire savoir, ce soir, que notre peuple atteindra la Terre promise. Ainsi, je suis heureux, ce soir. Je ne m'inquiète de rien. Je ne crains aucun homme. Mes yeux ont vu la gloire de la venue du Seigneur. »

Jean-Marie Pelt note : « [Le lendemain, le 4 avril 1968,] tandis que Martin Luther s'apprête à aller dîner chez un collègue pasteur, à 18h08, un tireur le vise alors qu'il est sur le balcon de son hôtel, le Lorraine Motel de Memphis. »[1412] Et le biologiste de conclure que la mise en jeu de la vie a permis au pasteur de remporter des victoires, là encore, inimaginables : « Le combat non violent de Martin Luther King a porté ses fruits : les droits civiques ont été reconnus aux États-Unis par deux lois majeures, le Civil Right Act en 1964, année où il reçut le prix Nobel de la paix, et le Voting Right Act en 1965. » L'égalité entre Noirs et Blancs aux États-Unis et dans le monde entier s'appuie en ce sens en très grande partie sur le combat – et sur la mort – de Martin Luther King. « Avant d'avoir le droit de vivre, il vous faut être prêts à mourir »[1413], constatait son ami Fred Shuttlesworth.

Par ailleurs, la témérité du héros a montré la voie à d'autres pourfendeurs de la ségrégation raciale à travers le monde, tels que Nelson Mandela, qui a, de son côté, accepté de perdre sa liberté afin de lutter contre l'Apartheid en Afrique du Sud. En effet, avant d'être relâché le 11 février 1990, puis de devenir par la suite président du pays, « Madiba » a passé vingt-sept ans au pénitencier de Robben Island pour avoir défendu ses convictions, ce qui lui a coûté à la fois sa liberté et son couple d'alors. Cependant, s'il était contrarié par son enfermement, Mandela ne rechignait en aucune façon à porter le combat encore plus loin, préférant perdre la vie plutôt que de renoncer à ses idéaux :

> « Toute ma vie, je me suis consacré à la lutte pour le peuple africain. J'ai combattu contre la domination blanche et j'ai combattu contre la domination noire. J'ai chéri l'idéal d'une société libre et démocratique dans laquelle toutes les personnes vivraient ensemble en harmonie et avec les mêmes opportunités. C'est un idéal pour lequel j'espère vivre et agir, et, si besoin, c'est un idéal pour lequel je suis prêt à mourir. »[1414]

1412Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, pp. 105-106.
1413Cité dans King Martin Luther, *Révolution non violente*, Payot & Rivages, Paris, 2006 (1965), p. 76.
1414Cité dans Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 114.

Mort naturellement (en 2013), Nelson Mandela – de par ses propos – n'en a pas moins dévoilé la voie à suivre pour rectifier les injustices qui sévissent sur la planète. À l'image du Mahatma Gandhi et de Martin Luther King notamment, il a accepté de mettre en jeu sa liberté et sa vie pour son idéal. Dans la même veine, Jean-Marie Pelt aborde ensuite l'histoire de Aung San Suu Kyi, qui s'oppose à une dictature militaire en Birmanie. Comme son père, assassiné alors qu'elle n'avait que deux ans, la jeune femme est prête à mourir pour défendre son peuple et ses idées : « Celle que le peuple birman appelle familièrement *the Lady*, 'La Dame', se bat sans relâche pour la démocratie, dût-elle y laisser sa vie. »[1415] Pelt note dans la foulée qu'« un jour, Aung San Suu Kyi se rend dans une circonscription électorale proche de Rangoun. Soudain, des soldats en armes bloquent la route et lui intiment l'ordre de faire demi-tour. » La jeune femme décide dès lors de rester cloîtrée dans son véhicule, effectuant ainsi un acte de désobéissance civile et risquant par là même aussi bien sa liberté que sa propre vie : « Une amie lui rend visite et la trouve dans un tel état d'épuisement et de dénutrition qu'on ne donne plus cher de sa vie. Pourtant, elle récidive, car jamais rien ne l'arrête. »[1416] Incarcérée à de multiples reprises, Aung San Suu Kyi s'est également inspirée de l'*ahimsa* gandhienne et n'a, en conséquence, pas hésité à mettre sa vie en péril pour convertir la république birmane à la démocratie[1417].

Autre illustre personnage évoqué par Jean-Marie Pelt, l'abbé Pierre s'est mobilisé pendant de très nombreuses années en faveur des pauvres, défiant les lois dès qu'il jugeait cela nécessaire :

> « Dans la guerre pour les logements, qu'avec la communauté d'Emmaüs je mène depuis plus de quarante ans, nous avons été conduits, et à plusieurs reprises, à transgresser la loi civile au nom de cette loi des lois 'Tu aimeras !'. Plusieurs fois, j'ai dû mentir à l'administration ou la mettre devant le fait accompli et me mettre en toute illégalité pour pouvoir loger des familles en situations d'extrême détresse ! »[1418]

En effet, « l'abbé Pierre […] n'hésitait pas à se mettre en dehors de la légalité quand la situation l'exigeait. »[1419] Ce grand homme s'opposait ainsi frontalement à ce que le philosophe André Comte-Sponville appelle le « salaud légaliste » et dont il décrit le *credo* de la manière suivante : « Aucune loi n'interdit l'égoïsme. De quel droit me reprochez-vous d'être égoïste ? Je paie mes impôts, je n'ai jamais tué ni volé, je m'arrête aux feux rouges... Je ne vais pas, en plus, me faire du souci pour les pauvres ! »[1420] En sus de sa lutte contre les injustices législatives, l'abbé Pierre a cette jolie formule à l'endroit du trépas : « La mort, c'est comme une rencontre longtemps retardée avec un ami ! »[1421]

1415Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 123.
1416*Ibid.*, p. 124.
1417L'implication de Aung San Suu Kyi dans le génocide des Rohingyas entâche indéniablement sa légitimité politique mais n'enlève en revanche rien à l'exemple qu'elle a pu donner, par le passé, en risquant sa vie pour son idéal.
1418Cité dans Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 170.
1419Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 170.
1420Comte-Sponville André, *Le Capitalisme est-il moral ?*, Albin Michel, Paris, 2004, p. 108.
1421Cité dans Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 169.

En ce sens, bien que ne montrant pas de velléités à se mettre en danger de mort pour protéger les pauvres, l'abbé Pierre n'en a pas moins consacré sa vie à cette cause, pointant du doigt le fait que la loi peut selon lui être outrepassée – toujours de manière non violente – dès lors qu'elle est injuste, et nous indiquant par suite l'un des chemins à suivre pour préserver le monde naturel.

Jean-Marie Pelt consacre justement la suite de son livre à des personnes ayant « osé dire non à [la] course à l'abîme. Certaines y ont laissé leur vie ; elles sont les premiers martyrs de l'écologie. »[1422] Parmi ces derniers figure, en premier lieu, Chico Mendes, ardent défenseur de la forêt ainsi que des *seringueiros*, ouvriers chargés de recueillir le latex dans les plantations d'hévéa d'Amazonie, jusqu'à son tragique trépas : « Le jeudi 22 décembre 1988, Chico Mendes prend une douche chez lui, au fond de la cour. Menacé de mort, il est accompagné d'un garde du corps. Il sait que dans ce Far West amazonien règne la loi du talion et que les menaces sont toujours mises à exécution. En rentrant dans sa cuisine, devant sa famille, il est abattu par des tueurs à gages payés par un riche propriétaire éleveur de bétail. »[1423] Et Jean-Marie Pelt abonde : « Après l'assassinat, qui a soulevé une immense vague d'indignation, le gouvernement brésilien décide d'agir en faveur de cette communauté. » C'est donc parce que Chico Mendes a donné sa vie, pour défendre des arbres et des êtres humains, que les choses ont évolué sur les plans étatique et légal – et ce, même si beaucoup reste à faire.

Livrant un combat similaire, Dian Fossey ne visait toutefois pas à protéger la nature végétale mais animale, en l'occurrence les gorilles vivant dans les montagnes des Virunga au Rwanda. Suite à son combat de plusieurs années contre le braconnage, la primatologue fut assassinée, à l'instar de Chico Mendes. Jean-Marie Pelt précise :

> « Sans doute faut-il attribuer aux bandes organisées de braconniers l'issue brutale de l'aventure de Dian Fossey chez les gorilles. Elle fut découverte assassinée dans la chambre de sa hutte, le 27 décembre 1985. […] L'œuvre de Dian Fossey et de ceux qui la poursuivirent dans son centre de recherche de Kasiroke, au Rwanda, eut une incidence décisive sur la protection des gorilles de la chaîne des volcans. »[1424]

L'écologue émet une conclusion en forme d'espoir : « Gageons qu'un jour l'humanité tout entière comprendra la nécessité de protéger la vie sous toutes ses formes et dans toutes ses cultures. »[1425] Et si nous nous basons sur la manière d'agir des héros évoqués jusqu'ici, nul doute que notre existence ne doit en aucun cas constituer un blocage à l'endroit de notre démarche. Bien au contraire, la mise en jeu de notre vie représente l'engagement véritable auquel nous pouvons consentir.

1422Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 186.
1423*Ibid.*, p. 208.
1424*Ibid.*, p. 219.
1425*Ibid.*, p. 221.

C'est également le chemin qu'a suivi Bruno Manser, activiste écologiste opposé aux exploitations forestières sur l'île de Bornéo en vue de préserver aussi bien les forêts tropicales que les populations autochtones. Il apporte ainsi son aide aux « Penans »[1426] dans leur lutte acharnée – mais non violente – contre les bûcherons :

> « Bruno comprend que, désormais, sa vie sera consacrée à la protection de la forêt et, du même coup, des Penans. Il comprend aussi que seule une lutte non violente, mais très médiatisée, permettra que les choses changent. Et les Penans de construire des barrages sur les voies d'accès aux zones de coupes, de bloquer les ponts et de tenter dans leur grande naïveté de parlementer avec les bûcherons. Très vite, Bruno devient pour ces derniers et leurs employeurs l'ennemi public numéro un. Il parvient à plusieurs reprises à leur échapper et à s'enfuir dans la jungle, risquant un jour un saut de 50 mètres de hauteur dans une rivière. »[1427]

Et Jean-Marie Pelt d'argumenter : « Comme il le dit lui-même, il est désormais engagé 'de la tête aux pieds' dans un combat qui sera celui de toute sa vie. »[1428] Tout est dit... Et l'engagement total de Manser lui coûta probablement la vie, lui qui reste porté disparu depuis le mois de mai 2000... Tout comme lui, « au XVI$^{e}$ siècle, des centaines de Bishnoïs tentèrent d'empêcher le puissant maharadja de Jodhpur d'abattre des arbres ; ils payèrent de leur vie cette révolte écologique avant l'heure. »[1429] Défendre la forêt au péril de la vie, voilà l'idéal de tous ces humains hors du commun, qui devraient tant nous inspirer à l'heure où la planète entière se meurt sous la tyrannie de l'humanité.

Plus récemment – et dans une tout autre forme de combat –, le lanceur d'alerte Edward Snowden a déclaré : « Je préfère risquer l'emprisonnement ou toute autre conséquence négative [sous-entendu, la mort], que risquer la limitation de ma liberté intellectuelle et celle de ceux qui m'entourent, dont je me soucie autant que de moi-même. »[1430] C'est de ce genre de héros dont nous avons actuellement besoin, c'est-à-dire d'individus prêts à mourir pour défendre une cause juste, en l'occurrence la lutte contre la dictature libéro-capitaliste, celle-là même qui anéantit la nature. Bien sûr, l'effort mené par Snowden ne suffit pas, à lui seul, pour renverser le système en place, mais l'ouvrage de Jean-Marie Pelt nous enseigne que c'est avec des personnes comme lui, consentant à perdre la vie pour protéger la liberté et/ou le monde naturel, que les choses évoluent le plus souvent et le plus efficacement.

Pour continuer sur le thème de la résistance, je propose d'évoquer brièvement la situation du Tibet vis-à-vis de la Chine... Pour Pelt, « sur le plan international, la cause du dalaï-lama et des Tibétains jouit d'une immense sympathie, bien qu'aucun État n'ait reconnu l'indépendance du Tibet. »[1431]

1426Voir à ce propos Treza Raphaël, *Les Penan, survivre à Bornéo*, 2018.
1427Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 226.
1428*Ibid.*, p. 227.
1429Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 39.
1430Dans Poitras Laura, *Citizen four*, 2015.
1431Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 145.

Autrement dit, – plus ou moins – tout le monde est d'accord pour défendre l'indépendance du Tibet, mais aucun pays n'est réellement prêt à s'engager – entrant ainsi en conflit avec la Chine – pour que celle-ci advienne. Je constate en sus que dans sa lutte contre le gouvernement chinois, le dalaï-lama a préféré, en mars 1959, l'exil à l'emprisonnement, voire à la mort, et que le conflit s'éternise depuis lors. Loin de moi l'idée de vouloir « donner des leçons » à ce héros et de prétendre que s'il était resté au Tibet, son pays serait aujourd'hui libéré du joug chinois... Je n'ai jamais dit et ne dirai jamais rien de tel ; je remarque simplement qu'avoir fui pour l'Inde n'a guère arrangé la situation des Tibétains – pour lesquels Tenzin Gyatso se dit d'ailleurs prêt à mourir[1432]. À l'opposé, quand il lance une pseudo-menace concernant sa propre disparition, le retentissement est sans égal. Matthieu Ricard raconte :

> « En 2005, en Inde, le Dalaï-lama condamna sans ambiguïté la coutume qu'avaient prise nombre de Tibétains aisés de se pavaner les jours de fêtes avec des vêtements ornés de peaux de tigre, de léopard et de loutre. […] Il ajouta : 'Le fait que mes compatriotes adoptent de telles habitudes me fait souhaiter de ne plus vivre encore très longtemps.' Cette déclaration se répandit au Tibet comme une traînée de poudre : la quasi-totalité des Tibétains arrachèrent les peaux de leurs habits et en firent de grands tas qu'ils brûlèrent sur la place publique. »[1433]

Bien sûr, ma comparaison ne tient pas la route une seule seconde, puisque dans un cas, le souhait du dalaï-lama se confronte à l'intransigeante autorité chinoise alors que dans l'autre, il trouve refuge dans le cœur de Tibétains acquis à sa cause... Cependant, force est de constater que lorsque le dalaï-lama a évoqué la mise en jeu de sa propre vie, il a instantanément obtenu gain de cause, à l'instar de quelques autres héros prêts à mourir pour défendre un idéal tout au long de notre histoire.

Figure tutélaire de la désobéissance civile, Henry David Thoreau allait par ailleurs beaucoup plus loin que la plupart des écologistes actuels. À ceux qui viendraient à en douter, je conseille la lecture de son *Plaidoyer en faveur du capitaine John Brown*, au sein duquel il rend un hommage posthume et vibrant à cet homme, condamné à mort et pendu pour des actes destinés à abolir l'esclavage[1434] :

> « Certains […] parlent comme si la mort d'un homme était un échec et que seule sa vie, quelle qu'elle soit, était une réussite. La vie du capitaine John Brown ne comptait pas auprès de ses idéaux. De tous mes contemporains, il me semble que John Brown est le seul qui ne soit pas mort. Il est plus vivant que jamais. Il a gagné l'immortalité. Il n'est plus seulement de North Elba ou du Kansas. Il n'œuvre plus en secret. Il œuvre en public, au grand jour, dans une lumière éblouissante qui éclaire ce pays. »

1432« La situation du Tibet est difficile. Je ne possède aucun pouvoir magique. Je n'éprouve cependant aucune haine pour les Chinois. Si l'occasion se présentait, je les aiderais et les servirais autant que les Tibétains. Je donnerais ma vie si cela pouvait les aider. » Dans Barry Catherine, *Sagesse du dalaï-lama*, First, Paris, 2018, p. 153.

1433Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 223.

1434Thoreau Henry David, *Plaidoyer en faveur du capitaine John Brown*, Le Mot et le Reste, Marseille, 2019 (1859), pp. 48-69.

Voilà pourquoi le journaliste Aymeric Caron déclare que « les révolutions, pour Thoreau, ne sont pas l'œuvre de majorités généralement frileuses et peureuses, mais d'individus prêts au sacrifice au nom d'une conscience qu'ils ne doivent jamais abandonner au législateur. »[1435] Concrètement, il y a ainsi une différence fondamentale entre le fait de bloquer un bâtiment et celui de mettre notre vie en jeu pour défendre un idéal. Et si Thoreau défend la désobéissance civile sous toutes ses formes, c'est bien à l'engagement total – ou *vital* – qu'il voue la plus grande admiration.

Ainsi, la première caractéristique de la lutte que nous devons mener pour sauvegarder la nature est la non-violence : dans l'immense guerre de notre temps, la victoire sera non violente ou ne sera pas. Mais, une fois que cette condition *sine qua non* est posée – et respectée –, un autre prérequis semble indispensable : la mise en jeu de la vie individuelle. À l'instar de Gandhi, de Martin Luther King, de Nelson Mandela, de Aung San Suu Kyi, de Chico Mendes, de Dian Fossey, de Bruno Manser ou de bien d'autres, c'est effectivement en risquant (et en acceptant) de mourir que nous augmenterons nos chances de succès dans la cause que nous défendons, à savoir la préservation de la nature.

Il est évidemment certain que des contre-exemples existent et que certaines luttes ont été gagnées sans pour autant qu'aucune vie soit menacée. Mais l'engagement total que je préconise ne représente pas seulement le meilleur moyen d'offrir un avenir à nos enfants et à toutes les autres espèces. C'est également la voie royale à suivre pour (re)donner un sens à notre propre existence.

**Le retour du sens perdu**

*« […] Même si l'on doit connaître une mort affreuse, la force essentielle consiste à sentir au fond de soi, jusqu'à la fin, que la vie a un sens, qu'elle est belle, que l'on a réalisé toutes ses virtualités au cours d'une existence qui était bonne […]. »*

Etty Hillesum[1436]

En préambule, Pierre Rabhi a raison de remarquer que de nos jours – plus encore qu'auparavant –, « […] la quête de sens semble devenir une priorité dans les engagements de vie. »[1437] La chercheuse en psychologie positive Rébecca Shankland consigne à ce sujet : « Il semblerait que l'impossibilité de donner du sens entraîne un mal-être – notamment apparition de troubles anxieux et dépressifs – et une plus grande hostilité envers les autres. À l'inverse, lorsque l'individu a l'impression que sa vie a du sens, il est davantage satisfait de sa vie, de son travail et se déclare plus heureux. »[1438]

1435Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, pp. 335-336.

1436Hillesum Etty, *Une Vie bouleversée*, Seuil, Paris, 1981 (1941-1943), pp. 148-149. Dans sa pièce *Caligula*, Albert Camus écrit en outre : « Perdre la vie est peu de chose et j'aurai ce courage quand il le faudra. Mais voir se dissiper le sens de cette vie, disparaître notre raison d'exister, voilà ce qui est insupportable. On ne peut vivre sans raison. » Dans Camus Albert, *Caligula*, Gallimard, Paris, 1958 (1944), II, 2, tirade de Cherea, p. 51.

1437Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010, p. 116.

1438Shankland Rébecca, *La Psychologie positive*, Dunod, Malakoff, 2014, p. 102.

Dans la cinquième partie de ce livre, je reviendrai plus en détail sur la question – essentielle – du sens à donner à l'existence individuelle dans un cadre que nous pourrions qualifier de « sans danger majeur », c'est-à-dire au sein d'un monde n'étant aucunement soumis au risque permanent – voire à la certitude – d'un effondrement. Mais pour l'heure, je vais uniquement me focaliser sur le sens que nous pouvons conférer à notre existence à l'heure où changement climatique et autres dégâts causés par l'humanité à la nature menacent de détruire toute forme de vie sur la planète.

Beaucoup d'entre nous sont en quête de ce fameux sens à donner à leur existence... Car œuvrer au sein d'un modèle qui détruit la vie ne peut durer éternellement. L'illusion peut duper quelque temps, mais la conscience finit immanquablement par nous rappeler à l'ordre : « N'as-tu pas mieux à faire que ce boulot ? Ne vaudrait-il pas mieux consacrer ton temps et ton énergie à préserver la vie plutôt qu'à faire fructifier le chiffre d'affaires de ton entreprise ? Ne t'est-il pas difficilement concevable de nourrir la dictature libéro-capitaliste, quand cette dernière condamne tes propres enfants ? Comment peux-tu continuer à exercer ton métier quand la vie agonise ? » Ma conviction est que la lutte pour la préservation de la nature constitue le sens que de multiples humains recherchent depuis toujours.

Peut-être est-il temps d'arrêter de nous demander ce que nous allons faire *dans* la vie et de décider ce que nous allons faire *de* notre vie... Risquer de mourir pour protéger la nature, voilà justement ce que j'appelle « donner un sens à sa vie ». Rescapé des camps de concentration, Viktor Frankl disait : « Si je devais mourir, je préférerais que ma mort ait un sens. »[1439] Or, au moment où notre attitude engendre le dépérissement de la nature, mettre notre souffrance et notre vie en péril pour la défendre est à mes yeux plus que du courage : c'est un devoir. Qu'y a-t-il de plus sensé ?

Il va de soi que si nous nous focalisons sur notre propre existence comme nous y invite le système en place, nous pouvons trouver un certain sens à vivre, à travailler et/ou même à consommer... Mais si nous faisons l'effort de réfléchir à l'échelle des temps géologiques, ce simulacre de sens se trouve écrasé par une évidence : nous devons avant tout préserver la nature et protéger la vie ! Là se trouve le sens réel que nous cherchons, malheureusement sans le trouver puisque nous ne regardons pas au bon endroit, ou plutôt de la bonne manière. Comme je l'ai évoqué en introduction, Fernand Braudel souhaite en finir avec « l'histoire-événement » et préfère tabler sur une histoire « d'ampleur séculaire […] : l'histoire de longue, même de très longue durée. »[1440] Cela signifie en l'occurrence simplement qu'il préconise d'interpréter les faits historiques en étudiant leur généalogie sur plusieurs siècles, en opérant un zoom arrière pour se détacher des événements en eux-mêmes et, ainsi, obtenir davantage de clarté analytique... De même, nous pouvons effectuer ce « dézoom », quitter notre vision étriquée – car s'appuyant sur la temporalité de notre propre existence – afin d'embrasser la « trèèèès » longue durée, à savoir celle qui s'étend de l'apparition de la vie sur Terre à nos jours. Et si ce mouvement ne nous permet pas de trouver un sens à notre existence, alors j'ai bien peur que rien ne le puisse...

1439Frankl Viktor, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, J'ai lu, Paris, 2012 (1959), p. 74.
1440Braudel Fernand, *Écrits sur l'histoire*, Flammarion, Paris, 1969, p. 46.

Deux millénaires avant notre ère, Cicéron avait déjà mis le doigt sur le mérite de se pencher aussi bien sur le « temps long » du passé que sur celui de l'avenir... et d'agir en conséquence :

> « Et y a-t-il représentants plus parfaits de l'espèce humaine que les êtres qui ont la conviction d'être nés pour être utiles à l'humanité, la défendre, la respecter ? […] À quoi croyons-nous que pensaient, dans notre république même, tant de personnages hors du commun en se faisant tuer pour elle ? Au point final par lequel leur nom s'éteindrait en même temps que leur vie ? […] Nous avons au fond de nous-mêmes, je ne sais comment, une sorte de pressentiment des siècles à venir et c'est chez les êtres doués d'un caractère exceptionnel et les plus nobles de cœur qu'il se manifeste avec le plus de force et se dévoile le plus aisément. »[1441]

Le philosophe stoïcien poursuit son propos : « On envisage la mort avec sérénité si, au moment de mourir, on peut être fier de sa vie. Une vie qui s'est entièrement vouée à la pratique de la vertu n'est jamais trop courte […]. »[1442] Il clôt sa tirade en avançant que Caton, qui s'est suicidé à la suite d'une lourde défaite militaire, a « quitté la vie en homme heureux d'avoir trouvé un sens à la mort. »[1443] À cette époque, rien n'avait plus d'importance – et donc de sens – que d'incarner la vertu et de protéger Rome. Une telle posture était justifiée, puisque Cicéron n'avait pas une crise écologique sur les bras. Mais aujourd'hui, n'est-il pas temps de suivre les conseils de ce grand homme – concernant le fait de mettre notre vie en jeu – en les transposant à la bataille écologique et à la survie de l'humanité ?

Selon Pablo Servigne et ses amis collapsologues, il y a de fortes chances pour que nous en soyons malheureusement incapables : « Sommes-nous […] suffisamment motivés pour être prêts à donner nos vies pour réduire notre consommation matérielle de 80% ? Pas si sûr. »[1444] Pourtant, comme je le disais précédemment, il me semble qu'il est paradoxalement plus facile de s'engager à 100% pour une cause – en risquant notre vie – qu'en partie, car on y trouve infiniment plus de sens. Un exemple va me permettre de clarifier ma pensée. Si nous convions un étudiant à plancher une année entière pour réussir ses examens et qu'on l'invite finalement à n'en passer que la moitié – ce qui entraînera son redoublement –, il aura beaucoup de mal à trouver un sens à son existence. Or, c'est exactement ce que nous subissons lorsqu'il nous est demandé de recycler nos déchets, de réduire nos émissions de gaz à effet de serre ou de limiter notre consommation d'énergie. Quel sens peut-on trouver à faire ces efforts en sachant que l'état de la nature s'aggrave dans tous les cas à chaque seconde qui passe ? En revanche, mettre notre vie en jeu pour promouvoir un directoire écosophique, apte à sauvegarder ce qui reste de la vie sur Terre, voilà qui a du sens !

---

1441 Cicéron, *Devant la mort*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane I, p. 46.
1442 *Ibid.*, p. 99.
1443 *Ibid.*, p. 74.
1444 Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 180.

Et en réalité, les choses peuvent même être ramenées à la plus grande simplicité. Car, s'il nous faut mettre notre vie en péril en vue de sauver notre enfant, nous le faisons – *a priori* – sans réfléchir. Or, aujourd'hui, c'est ce qu'il nous faut faire : risquer la mort afin de sauver les générations futures, non seulement de l'espèce humaine, mais de l'ensemble du vivant. Mieux vaut cela plutôt que provoquer leur décès par nos comportements et/ou par notre attentisme... C'est la cause prioritaire, celle qui est dotée du plus de sens. Tout le reste n'est en définitive que distraction et futilité.

Qu'on ne se méprenne pas sur mes intentions : je ne réponds ici à aucune pulsion de mort. Bien au contraire, j'aime la vie et il y a des tas de choses que j'ai envie de faire, mais pas dans ce monde-là... J'aimerais réaliser des films et écrire des essais et/ou des romans, mais ça n'aurait pas de sens quand des enfants meurent et quand le vivant agonise. Je refuse par conséquent de continuer à vivre si cela implique que je le fasse dans ce contexte... À la suite de Cicéron, Sénèque avait compris la nécessité de dire « oui » au trépas pour dire « non » aux chaînes – en l'occurrence à celles qui nous poussent à participer à la destruction généralisée : « […] Que l'on reconnaisse tout au moins que la mort dans les conditions les plus immondes est préférable à la plus pimpante servitude. »[1445] En résumé, il est de brèves existences bien meilleures et plus honorables que des vies prolongées.

Quand nous nous sentons assaillis par l'impression de rater notre vie, l'opportunité de réussir notre mort peut venir nous réconforter. À titre personnel, quelle que soit la vie que je pourrais mener, elle ne pourrait jamais être aussi sensée qu'un potentiel trépas dans le but de protéger la nature. En outre, quel que soit le métier que je pourrais exercer, il ne pourrait en aucun cas être aussi bénéfique que le fait de mettre mon existence en péril pour aider mes frères et sœurs en humanité et en animalité.

**Risquer *sa* vie pour *la* vie**

*« Pour moi, il n'y avait plus ni bien ni mal ;*
*il n'y avait plus que la mort, la mort attirante et belle !*
*La mère ne regarde pas au seul succès, aussi grand soit-il ;*
*elle donne sa vie pour sauver la vie. »*
Rabindranath Tagore[1446]

Je reviens quelques instants sur la cause animale, en premier lieu afin de rappeler que nous avons, si nous sommes écologistes, le devoir de protéger les animaux, qui sont des fragments de la nature, mais aussi et surtout en vue d'expliquer en quoi être végane ne *suffit* en aucune façon à les défendre. Pour Peter Singer, dans *La Libération animale* :

1445Sénèque, *Lettres à Lucilius*, Les Belles Lettres, Paris, 1957 (64), Tome III, Livre VIII, 70, 20, p. 14.
1446Tagore Rabindranath, *La Maison et le monde*, Payot, Paris, 1984 (1915), VIII, récit de Bimala, XIV, p. 141.

> « Il y a beaucoup de choses que nous pouvons et devons faire contre le spécisme. Nous devons, par exemple, écrire des lettres à nos élus pour leur parler des questions abordées dans ce livre ; nous devons amener nos amis à prendre conscience de ces questions ; nous devons apprendre à nos enfants à se préoccuper du bien-être de tous les êtres sensibles ; et nous devons protester publiquement en faveur des animaux non humains chaque fois qu'une occasion sérieuse se présente de le faire. Nous devons faire tout cela, mais il y a une autre chose que nous pouvons faire et dont l'importance est capitale ; c'est elle qui donnera leur force, leur cohérence et leur sens à toutes nos autres activités en faveur des animaux. Cette chose particulière que nous devons faire est de prendre entre nos mains la responsabilité de nos propres vies, et de les débarrasser autant que faire se peut de toute cruauté. Le premier pas que nous devons faire est de cesser de manger les animaux. »[1447]

Je suis 100% d'accord avec le philosophe, mais j'ajoute ici une dimension totalement passée sous silence dans son ouvrage. Car même quand Peter Singer écrit les mots suivants : « […] La libération animale exigera des êtres humains un altruisme plus grand que tout autre mouvement de libération. Les animaux sont incapables d'exiger d'eux-mêmes leur propre libération, ou de protester contre leur situation par des votes, des manifestations ou des boycotts »[1448], il ne rapporte pas l'acte le plus fort que nous puissions effectuer en vue de les protéger, à savoir mettre notre vie en jeu. En d'autres termes, je soutiens fermement qu'être végane ne suffit pas, car pour reprendre la distinction évoquée précédemment : être végane, c'est être *impliqué* en faveur des animaux, mais ce n'est pas *s'engager* dans leur intérêt. Cela revient à changer notre comportement alimentaire, tout en laissant les autres humains orchestrer une tuerie de masse... Pour nous replacer dans le contexte de la seconde guerre mondiale et renouer avec l'analogie formulée dans la partie précédente, c'est exactement comme si nous ne tuions pas les Juifs nous-même, tout en laissant d'autres humains le faire en toute impunité. Or, si génocide il y a, c'est très bien de refuser d'y participer, mais il faut aussi, et surtout, empêcher ceux qui le pratiquent de le perpétrer ! Le philosophe Elie Wiesel, qui a survécu à la Shoah et plus précisément aux camps d'Auschwitz et de Buchenwald, montre la voie en notant fort justement que « la neutralité aide l'oppresseur, jamais la victime. Le silence encourage celui qui tourmente, jamais celui qui est tourmenté. »[1449] Par analogie, les bêtes ont besoin d'êtres humains prêts à *s'engager* – et non à *s'impliquer* – pour les protéger. Voilà ce pour quoi Tom Regan milite :

> « La dissolution de l'élevage commercial tel que nous le connaissons exige bien évidemment plus que notre engagement individuel au végétarisme. Refuser par principe d'acheter les produits de l'industrie de la viande est bien, mais cela n'est pas suffisant. Reconnaître les droits des animaux c'est reconnaître le devoir connexe consistant à les défendre contre ceux qui violent leurs droits, et

1447Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975), p. 299.
1448*Ibid.*, p. 428.
1449Cité dans Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 110.

> s'acquitter de ce devoir exige davantage que notre abstention. Cela exige d'agir en vue de provoquer les changements qui sont nécessaires si les droits de ces animaux ne doivent pas être violés. Fondamentalement, donc, cela exige que nous contribuions par notre engagement à une révolution tant en ce qui concerne la façon dont notre culture nous amène à penser les animaux d'élevage, qu'en ce qui concerne le traitement que notre culture accepte à leur égard. »[1450]

Et le philosophe d'ajouter : « Les gens ont besoin de quelque chose de plus que d'être convaincus par une argumentation philosophique en faveur des droits des animaux. »[1451] En clair, nous sommes beaucoup plus convaincants lorsque nous sommes prêts à nous engager dans la défense d'une idée – fût-ce au péril de notre vie – que quand nous nous impliquons – par exemple en expliquant la raison qui nous conduit à cesser d'ingérer de la viande. La question : « Jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour sauver la vie des animaux ? » est en conséquence fondamentale. Être enclin à se priver du goût de la nourriture carnée est certes un premier pas crucial dans la défense des bêtes, mais il n'a rien de définitif, surtout en sachant que le nombre d'animaux tués sur Terre augmente chaque année...

Par ailleurs, lorsque je prône l'engagement, cela ne signifie pas que j'encourage les personnes qui caillassent des boucheries, et ce, pour deux raisons. La première est que ce type d'acte constitue une violence inutile et contre-productive. La seconde est que ce geste représente une attaque à l'encontre d'un « stigmate », et non un remède holistique. À l'opposé, risquer notre vie dans l'objectif de mettre fin à l'exploitation animale est un acte *non violent* visant à régler cet immense problème à la *racine*. L'éthique suprême, ce n'est pas d'arrêter de manger des produits d'origine animale, ni encore moins de fracturer les enseignes des bouchers, mais de mettre notre existence en balance dans l'optique de protéger ceux qui sont sans défense. Et Gandhi d'en offrir un aperçu : « L'assise de mon végétarisme […] n'est pas physique, elle est morale. Si quelqu'un me disait que je mourrais si je ne consommais pas du bouillon de bœuf ou de mouton – même sur avis médical –, je préférerais mourir. Voilà ce sur quoi repose mon végétarisme ! »[1452] Entre parenthèses, précisons que les bêtes sont capables de perdre la vie pour les humains, comme le révèle Plutarque à travers le discours de Phaïdamos :

> « [Un] dauphin donnait à un jeune garçon d'Iasos des marques de tendresse et d'affection, l'intensité de ce sentiment a pu le faire passer pour de l'amour. Il jouait et nageait avec lui tous les jours et se laissait caresser ; quand le jeune garçon voulait monter sur son dos, loin de se dérober, il le portait partout où il voulait aller ; et, à chaque fois, les gens d'Iasos accouraient en foule sur le rivage. Mais un jour, surpris par une averse de pluie et de grêle, l'enfant glissa et se noya : alors le dauphin le prit sur son dos et se précipita, avec le corps, sur le rivage où il demeura près du cadavre jusqu'à son dernier soupir, trouvant juste de partager une mort dont il s'estimait responsable en partie. »[1453]

1450Regan Tom, *Les Droits des animaux*, Hermann, Paris, 2012 (2004), p. 655.
1451*Ibid.*, p. 71.
1452Gandhi Mohandas Karamchand, *Du végétarisme,* Payot & Rivages, 2018, p. 27.
1453Plutarque, *L'Intelligence des animaux terrestres et marins*, Arléa, Paris, 1998 (72-126), pp. 95-96.

Ce témoignage centré sur la capacité d'autres animaux à donner *sciemment* leur vie pour les êtres humains est loin d'être unique en son genre. La question est donc : sommes-nous capables d'en faire autant pour les espèces qui disparaissent chaque jour à cause de nos activités ? Mon intuition la plus pure – qui m'éclaire plus encore que toutes mes certitudes fondées sur la raison –, c'est que tant que l'être humain continuera à tuer des animaux sans nécessité – *a fortiori* pour le plaisir de les manger –, l'espèce humaine se dirigera inéluctablement vers sa propre extinction. Il est donc plus que temps – aussi bien pour les bêtes que pour les humains – que certains d'entre nous prennent ce problème à bras-le-corps et acceptent de risquer/donner leur vie pour mettre fin à l'exploitation animale.

La majeure partie du temps, quand nous assistons – malgré nous – à la mise en danger d'un être humain, nous avons le devoir de lui porter secours, y compris au péril de notre vie... Dans l'optique antispéciste, il devrait en aller de même pour les bêtes, parce qu'ignorer leurs souffrances peut être assimilé à de la « non-assistance à personne en danger ». Et, étant donné l'ampleur de l'exploitation animale, il ne s'agirait pas de s'immiscer dans un bâtiment d'élevage industriel ou un abattoir en vue d'y libérer quelques animaux – ce qui nous condamnerait « uniquement » à une amende et/ou à un emprisonnement, et donc à une perte d'argent et/ou de liberté –, mais bien de mettre notre existence dans la balance. Nous devons essayer quelque chose afin de générer un électrochoc, d'enclencher le changement, d'en terminer avec les souffrances animales, de mettre fin au zoocide perpétuel... En ce sens, la mise en jeu de la vie apparaît distinctement comme l'action la plus appropriée.

Dernier exemple : nous entendons souvent dire que la recherche contre des maladies telles que le cancer nécessite des expérimentations sur les bêtes et qu'il est légitime que cette souffrance ait lieu, pour sauver des vies humaines. Tant que nous croirons en cette injustice fondamentale, nous serons idéologiquement voués à disparaître. Qui oserait venir parler de respect de la nature et de la vie, tout en acceptant sciemment de faire souffrir et de sacrifier un animal pour sauver sa propre vie ? Qui est assez malsain pour prétendre que la vie d'un individu sentient, sous prétexte que celui-ci appartient à une autre espèce, vaut moins que la nôtre et que nous avons en conséquence parfaitement le droit d'en disposer à notre gré ? À titre personnel, je préfère mourir plutôt que de savoir qu'on maltraite et qu'on tue injustement des souris – ou autres – pour réussir à me guérir. Mieux : je serais heureux de perdre la vie dans l'objectif d'annihiler la souffrance de mes frères et sœurs en animalité.

Au crépuscule de son magnifique *Plaidoyer pour les animaux*, Matthieu Ricard cite la formule de Shantideva : « Tant qu'il y aura des êtres et tant que l'espace durera, puissé-je, moi aussi, demeurer pour dissiper la souffrance du monde ! » Je me permettrais d'ajouter : « Et si mon existence ne suffit pas, alors puissé-je risquer ma vie afin de protéger la nature et, par là même, tous les êtres vivants. » Pour autant, cela ne signifie aucunement que je souhaite voir l'humanité disparaître de la surface de la Terre. Bien au contraire, je m'inquiète du sort des générations futures et souhaite que nos enfants demeurent sains et saufs. Mais l'amalgame pouvant émerger, je préfère dès à présent le désamorcer.

**Pour la pérennité de l'espèce humaine**

*« L'humanité disparaîtra, bon débarras ! »*
Yves Paccalet[1454]

Il existe un mouvement d'extinction volontaire de l'humanité, fondé en 1991 par Les U. Knight, et dont le projet tient en deux phrases : « L'extinction progressive de l'espèce humaine par l'abandon volontaire de la reproduction permettrait à la Biosphère de recouvrer une bonne santé. Le manque d'espace vital et les pénuries en ressources naturelles trouveraient leur solution si la population humaine était moins nombreuse et moins dense. »[1455]

Précisons que si l'accent est mis sur la réduction du nombre d'humains, Knight se pose également comme un partisan de l'auto-élimination radicale de l'humanité en faveur des autres formes de vie... J'ai conscience que mon projet peut – par certains aspects – sembler présenter des accointances avec cette mouvance, mais je signale qu'il ne s'inscrit cependant aucunement dans son sillage. Car je n'ai pas pour objectif que nous nous suicidions purement et simplement en tant qu'espèce mais que nous mettions notre vie individuelle en jeu, ce qui est complètement différent. Je vois très bien en quoi la proposition que je m'apprête à émettre ressemble à un « suicide sectaire » déguisé. Mais encore une fois, ce n'est pas parce que cela y ressemble que c'est nécessairement la même chose... Pour illustrer cette thèse de manière cocasse, pingouins et manchots sont (physiquement) similaires, mais résident néanmoins aux antipodes (respectivement aux pôles Nord et Sud) !

Par ailleurs et plus sérieusement, aux yeux du philosophe Emmanuel Kant, il n'y a dans l'existence humaine « qu'un unique impératif catégorique, et c'est celui-ci : *Agis seulement d'après la maxime grâce à laquelle tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle.* »[1456] Or, avec la conceptualisation du principe de responsabilité, Hans Jonas approfondit cette assertion :

> « Un impératif adapté au nouveau type de l'agir humain et qui s'adresse au nouveau type de sujets de l'agir s'énoncerait à peu près ainsi : 'Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la Permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre' ; ou pour l'exprimer négativement : 'Agis de façon que les effets de ton action ne soient pas destructeurs pour la possibilité future d'une telle vie' ; ou simplement : 'Ne compromets pas les conditions pour la survie indéfinie de l'humanité sur terre' ; ou encore, formulé de nouveau positivement : 'Inclus dans ton choix actuel l'intégrité future de l'homme comme objet secondaire de ton vouloir.' »[1457]

1454Paccalet Yves, *L'Humanité disparaîtra, bon débarras !*, Arthaud, Paris, 2006, p. 181. Je précise qu'Yves Paccalet a choisi ce titre pour un *pamphlet* et que cette formulation est donc sans doute empreinte d'ironie provocatrice.
1455Source : http://www.vhemt.org/findex.htm.
1456Kant Emmanuel, *Métaphysique des mœurs I*, Flammarion, Paris, 1994 (1785), p. 97.
1457Jonas Hans, *Le Principe responsabilité*, Flammarion, Paris, 2005 (1979), p. 40.

Et Jonas de préciser : « Or le nouvel impératif affirme précisément que nous avons bien le droit de risquer notre propre vie, mais non celle de l'humanité [...]. » En d'autres termes, c'est parce que nous avons le devoir de protéger la nature, l'humanité et la vie en général qu'il nous incombe de mettre en jeu notre existence en particulier, le tout dans une perspective profondément humaniste et en aucun cas humanophobe – en rejetant l'idée même d'extinction volontaire de notre espèce. Se pose dès lors – enfin ! – la question ultime : dans la pratique, comment risquer notre vie pour sauver la nature ?

**Du jeûne volontaire**

*« Mieux vaut mourir de faim que de perdre son innocence à gagner son pain. »*
Henry David Thoreau[1458]

Dans *L'Opéra de quat'sous*, Bertolt Brecht faisait dire à l'un des protagonistes : « La bouffe vient d'abord, ensuite la morale. »[1459] Mais à mon sens, c'est oublier un peu vite que la nourriture peut être affaire de morale, en première analyse au regard de l'éthique animale – un végane effectue un geste éthique à chaque fois qu'il refuse de consommer de la viande –, et ensuite parce qu'une grève de la faim constitue une action morale capable de faire évoluer bien des mentalités et de réduire à néant bien des vilenies. Il nous faut par conséquent penser à rebours de la sentence de Brecht et considérer la possibilité d'effectuer un jeûne volontaire. Voilà très concrètement la manière dont nous pouvons mettre notre vie en jeu pour défendre la nature dans son ensemble.

Dans son livre phare, intitulé *L'Éthique*, Baruch Spinoza nous enseigne que toute action peut être effectuée sous l'emprise d'une passion ou sous la conduite de la raison[1460], et que la seconde voie est systématiquement à privilégier. Une grève de la faim pour sauver la vie peut certes s'apparenter à un effort désespéré et passionnel, mais j'ai déjà montré que la mise en balance de la vie procède d'une démarche éminemment réfléchie, raisonnable et raisonnée. Je vais toutefois poursuivre ce plaidoyer.

Pour commencer, je veux bien entendre que ma proposition présente un grain de folie, mais à bien y réfléchir : entre celui qui risque sa vie en vue de sauver les générations futures et celui qui fait des enfants sans se soucier de les envoyer droit à la guerre, à la souffrance et à la mort prématurée, qui est le plus fou ? Si j'admets que se livrer à une grève de la faim est extrême, ce n'est pas pour autant disproportionné. C'est effectivement un acte à la juste mesure de la tragédie qui se déroule sous nos yeux. D'autre part, désirons-nous vraiment continuer à vivre au détriment d'enfants (et d'adultes) qui meurent de faim ? Nous pouvons au contraire nous joindre à eux, ne serait-ce que par solidarité.

1458Thoreau Henry David, *La Vie sans principe*, Librio, Paris, 2016 (1862), pp. 52-53.
1459Brecht Bertolt, *Théâtre complet*, VII, *L'Opéra de quat'sous*, L'Arche, Paris, 1959 (1928), II, 6, p. 67.
1460« À toutes les actions auxquelles nous détermine un affect qui est une passion, nous pouvons être déterminés sans lui par la raison. » Dans Spinoza Baruch, *Éthique*, Seuil, Paris, 2010 (1677), E4, Proposition LIX, p. 451. Nous verrons plus loin que cette question est complexe, relativement aux découvertes liées à l'intelligence émotionnelle.

Au-delà de ces considérations – à côté desquelles nous passons chaque jour allègrement mais qui n'en demeurent pas moins fondamentales –, l'objectif de cette grève de la faim est de contraindre les chefs d'État à accepter/adopter le plan de sauvegarde de l'humanité et de la vie sur Terre. Autrement dit, ma proposition est très simple : si les dirigeants du monde entier n'ont pas mis en place les deux mesures suivantes avant le 31 décembre 2022, une grève de la faim débutera le 1er janvier 2023[1461] :

- Instauration du directoire écosophique dédié à la gestion de la crise écologique.
- Abolition de l'élevage et de toute autre forme d'exploitation animale.

Ainsi, j'annonce que je jeûnerai de manière illimitée, jusqu'à ce que mort s'ensuive, dans le cas où ces deux mesures ne seraient pas prises – hormis si un projet que je jugerais « plus efficient » venait à se dessiner avant cette date[1462]. C'est la raison pour laquelle mon propos est dialectique – et invite à être dépassé par une éventuelle meilleure initiative/suggestion. Car, comme l'écrit Gilles Raveaud, « la plus bancale des propositions [vaut] mieux que la plus brillante des analyses. »[1463] Nous savons en effet que la situation (déjà catastrophique) du vivant ne pourra que pâtir d'un *statu quo* criminel... Nous avons donc le devoir de tenter des choses, quelles qu'elles soient ! En l'occurrence, en prenant la direction du jeûne volontaire, je ne fais, en définitive, qu'emprunter la voie tracée par Gandhi qui, désirant faire entendre raison aux dirigeants indiens ou aux membres de son ashram, n'hésitait pas à mettre sa vie en danger en s'imposant une grève de la faim. Il écrivait alors :

> « Ma pénitence chagrina tout le monde, mais elle purifia l'atmosphère. Chacun finit par se rendre compte de la chose terrible qu'était le péché consommé, et le lien qui m'unissait à garçons et filles s'en trouva renforcé et gagna en sincérité. Une circonstance particulière […] me contraignit […] à entreprendre un jeûne de quatorze jours, dont les effets dépassèrent mon attente même. […] Certains cas exigent le recours à ce remède draconien. »[1464]

En l'occurrence, le Mahatma fait référence aux souffrances relatives à un jeûne dont la durée était préalablement déterminée, mais sa toute dernière grève de la faim était vouée à durer indéfiniment. Il ne l'a finalement interrompue que quand les dirigeants des différentes communautés indiennes ont accepté de résoudre leur conflit de manière non violente. En somme, en jeûnant et en risquant par là même sa vie, Gandhi a influencé et modifié le comportement de millions de personnes. Suis-je fou à lier de penser que nous pourrions tenter de faire de même à l'heure où la nature se meurt ?

1461 Cette date a été choisie en partie de façon arbitraire mais aussi pour permettre à d'éventuelles traductions bénévoles de voir le jour, pour maximiser les possibilités de diffusion et enfin pour laisser à chacun le temps de la réflexion. Je remercie au passage infiniment les personnes qui en viendraient à traduire (une partie de) ce livre et/ou son résumé.

1462 Dans cette éventualité, je ferai bien sûr publiquement savoir que je renonce à mon projet, en invitant tous les êtres humains qui le souhaiteraient à en faire autant. Mais pour l'heure, ma priorité reste de mettre mon plan à exécution.

1463 Raveaud Gilles, *Économie : on n'a pas tout essayé !*, Seuil, Paris, 2018, p. 7.

1464 Gandhi Mohandas Karamchand, *Autobiographie ou mes expériences de vérité*, PUF, Paris, 2017 (1950), p. 436.

Au-delà de la lutte menée par Gandhi, de nombreux mouvements d'inanition volontaire se sont par ailleurs succédé au cours des dernières décennies. Bobby Sands est notamment mort après soixante-six jours de grève dans le pénitencier de Maze en 1981, après avoir défendu son statut de prisonnier politique. De son côté, Irom Sharmila Chanu a jeûné pendant plusieurs années (avec interruptions) afin de faire abroger la loi indienne AFSPA, sur les pouvoirs spéciaux des forces armées. Ces luttes étaient indéniablement fort légitimes. La survivance du monde naturel le serait-elle moins ?

Je profite de ce bref historique pour revenir sur la grève de la faim réalisée par Pierre Larrouturou entre le 28 octobre 2020 et le 14 novembre 2020. Alors que je terminais la rédaction de cet ouvrage, j'ai en effet appris que cet eurodéputé s'engageait dans un combat contre la spéculation et en faveur du climat[1465]. Certains de mes amis, qui avaient eu vent de mon projet, m'ont dès lors demandé s'il était toujours d'actualité. Puis, quelques jours plus tard, lorsque Monsieur Larrouturou a stoppé son jeûne sur les conseils des médecins du parlement européen[1466], d'autres camarades m'ont signifié que ma proposition n'avait aucune chance d'aboutir, puisque celle d'un individu plus médiatique que moi avait d'ores et déjà fait chou blanc. Mais en réalité, même si je respecte et félicite Pierre Larrouturou et les quelques citoyens qui l'ont suivi pour leur courage, mon dessein a extrêmement peu de choses en commun avec le sien. Tout d'abord, sa grève était limitée et donc dépourvue de mise en jeu de la vie, ce qui constitue le cœur de ma proposition. De plus, la spéculation représente, certes, un aspect non négligeable du problème systémique, mais sa taxation est très insuffisante pour révolutionner le régime en place. Pour reprendre la distinction élaborée par Naess, il s'agit d'écologie superficielle – ou molle : on continue dans le même modèle, tout en modifiant certains points à la marge. En outre, je rappelle ici que la question climatique ne représente qu'un versant de la crise écologique et que la mutilation de la biodiversité n'est pas due au réchauffement – mais aux pesticides, à la surpêche et à la disparition des espaces de vie. Enfin, le jeûne de Monsieur Larrouturou était individuel – même si certains ont décidé de se joindre à lui –, alors que ma proposition vise à coaliser le maximum d'êtres humains possible autour de l'indispensable révolution systémique – comme je l'expliquerai en détail dans la section suivante. Les différences entre les deux démarches sont donc ontologiques.

Nous pourrions cependant débattre de l'efficience de mon projet. Mais la question est ici : peut-on encore s'en payer le luxe ? A-t-on réellement le temps et le droit de tergiverser ? En outre, ce jeûne volontaire est le meilleur moyen de prévenir les violences d'aujourd'hui et de demain. D'aujourd'hui, parce que dans son essence même, il est un moyen de pression non violent ; de demain, parce qu'il peut nous permettre d'éviter que le monde entier ne sombre prochainement dans les méandres d'une barbarie due aux quêtes de ressources et de territoires habitables à l'échelle mondiale.

1465Lecot Julien, « Pierre Larrouturou, en grève de la faim : 'Macron ne veut pas que l'UE taxe les spéculations' », *Libération*, publié le 30/10/2020 et disponible en ligne le 11/11/2020 à l'adresse suivante : https://www.liberation.fr/planete/2020/10/30/pierre-larrouturou-en-greve-de-la-faim-macron-ne-veut-pas-que-l-ue-taxe-les-speculations_1803881.

1466Source : https://twitter.com/larrouturou/status/1327731472900435970/photo/1.

Notons que dans le meilleur scénario possible, la grève de la faim resterait une simple « menace », une « promesse » ou un « envisagement ». Dans un scénario alternatif, le jeûne pourrait être entamé jusqu'à ce que le directoire écosophique soit instauré et que l'exploitation animale soit abolie, ce qui ne coûterait la vie à personne si ces deux mesures étaient adoptées suffisamment tôt. Cela dit, si ma grève de la faim venait à ne pas porter ses fruits (ultime scénario), j'accepterais sans regret le fait de mourir, puisque cela me permettrait de cesser de participer à la folie ambiante, qui ne laisse aucune chance à la nature (et à nos enfants). En effet, à titre personnel, comme je l'ai déjà dit, je préfère une mort inutile à une vie – ne serait-ce qu'en partie – néfaste... Je vais donc peut-être mourir en suivant cette voie, mais il n'y a rien que je puisse faire de plus, ni d'ailleurs de moins, pour sauver la nature. Je ne peux être sûr de rien, mais je crois que Jiddu Krishnamurti aurait apprécié cet engagement :

> « Ne pas vous contenter de vous plier aux vœux de vos parents et de la société, mais réfléchir vraiment à toutes les implications du devoir ; voir clairement ce qui est vrai et ne pas en démordre, tout au long de votre vie, même si cela implique éventuellement la faim, le malheur ou la mort – il faut, pour agir ainsi, énormément d'intelligence, de finesse de perception, de lucidité profonde, et aussi énormément d'amour. »[1467]

Il est toutefois possible d'imaginer qu'en souffrant – et éventuellement en mourant – à la suite d'un jeûne, un être humain se montre violent envers le fragment de nature qu'il représente, ce qui peut *a priori* sembler contraire à l'écologie, à l'instar de la maltraitance animale... Mais en fait, chaque être humain a le droit de décider quoi faire de sa propre vie, tant qu'il ne cause pas de tort à autrui et à la vie en général et *a fortiori* s'il prend la défense de cette dernière. En ce qui me concerne, je suis très loin de vouloir mourir, mais je serais ravi de rendre les atomes qui me composent à la nature dans le but de la protéger. J'ajoute que je préfèrerais très nettement échouer en suivant cette voie plutôt que réussir en empruntant n'importe quel autre chemin. Quant à ceux qui penseront que cette grève de la faim est assimilable à un suicide pur et simple, je me dois de leur rappeler qu'ils sont eux-mêmes en train d'attenter à leurs jours ainsi qu'à ceux de leurs enfants en demeurant passifs. Mon objectif n'est en conséquence absolument pas d'*organiser* un suicide collectif, mais bien de l'*éviter* !

Winston Churchill écrivait : « Ce n'est pas l'action qui m'inquiète, c'est l'inaction. »[1468] Dans notre cas, un jeûne volontaire – s'il s'apparente, à première vue, à une inaction – constitue l'action ultime que nous pouvons accomplir. Il faut néanmoins préciser que si je suis le seul homme à suivre cette grève, alors cette dernière est très certainement vouée à l'échec... Mais, dans le cas où d'autres êtres humains décideraient de venir se greffer à mon projet, de se fédérer autour de ma proposition, alors ce jeûne pourrait se montrer fécond au-delà de toute espérance.

1467Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 158.
1468Churchill Winston, *Churchill by himself*, Public Affairs, New York, 2008, p. 190.

**Du soulèvement collectif**

*« Il va falloir être raisonnable, c'est-à-dire révolutionnaire. »*

Aurélien Barrau[1469]

Tout d'abord, aux yeux des sociologues Jeff Goodwin et René Rojas :

> « Les mouvements sociaux tentent généralement de réformer les sociétés en changeant les lois, les politiques publiques ou les normes culturelles. Cependant, certains mouvements – les mouvements révolutionnaires – essaient d'apporter des changements plus fondamentaux, dont, au minimum, un changement de régime politique. C'est la définition des 'mouvements révolutionnaires'. Ces mouvements échouent généralement, mais quand ils réussissent, ils provoquent des révolutions ou des changements de régime d'un type ou d'un autre. »[1470]

Il s'agit, peu ou prou, de la distinction mise en évidence par les « politistes » Anne Bazin et Cédric Passard, entre les concepts de « transition » et de « révolution » :

> « On observe ainsi que le conflit entre une approche en termes de 'transition' et une approche en termes de 'révolution' correspond finalement à un conflit entre le possible et le nécessaire. La première approche privilégie le présent comme point de départ afin de réaliser des projections : dans la mesure où la croissance économique est aujourd'hui la condition de l'amélioration des conditions de vie de la population, seule une politique du 'petit pas' se révèle être possible dans le contexte actuel. À l'inverse, une approche en termes de 'révolution' prend pour point d'appui le futur, et le risque de la catastrophe afin de promouvoir un bouleversement profond du système économique, nécessaire pour éviter ladite catastrophe. »[1471]

En l'occurrence, l'indispensable révolution dont je prône l'avènement a pour but de nous éviter une partie de la plus grande tragédie de l'histoire, à savoir la périclitation de la vie sur Terre. Bien sûr, un tel changement de paradigme requiert une certaine dose de « radicalité » :

---

1469Barrau Aurélien, « Il va falloir être raisonnable, c'est-à-dire révolutionnaire », *Alternatives Économiques*, publié le 05/09/2020 et disponible en ligne le 16/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.alternatives-economiques.fr/aurelien-barrau-va-falloir-etre-raisonnable-cest-a-dire-revolu/00093617.

1470Goodwin Jeff & Rojas René, « Revolutions and Regime Change », dans Della Porta Donatella & Diani Mario (dir.), *The Oxford handbook of social movements*, Oxford University Press, Oxford, 2015. Traduction libre du texte suivant : « Social movements usually attempt to reform societies by changing laws, public policies, or cultural norms. However, some movements – revolutionary movements – try to bring about more fundamental changes, including, minimally, a change of political regime. This is the very definition of a 'revolutionary movement'. Such movements may also seek to transform radically social and economic institutions. Revolutionary movements usually fail, but when they succeed, they bring about revolutions or regime change of one type or another. »

1471Bazin Anne & Passard Cédric (dir.), *Révolutions*, Atlande, Neuilly-sur-Seine, 2019, p. 168.

> « […] Les moyens mis en œuvre pour faire la révolution sont radicaux. En effet, les méthodes révolutionnaires sont des moyens de participation politique considérés comme illégitimes dans la société où la révolution se déroule. […] La révolution veut redéfinir les frontières de la légalité et de l'illégalité. Cette dynamique autorise donc à s'affranchir des normes sociales en vigueur jusque-là. »[1472]

J'ai déjà mentionné plus haut que la radicalisation n'était en ce sens pas nécessairement péjorative. Par exemple, durant les derniers temps de l'esclavage, les abolitionnistes étaient perçus comme des extrémistes. Pourtant, aujourd'hui, (presque) tout le monde s'accorde sur le fait que l'esclavage était une mauvaise chose. La radicalité d'hier peut donc devenir la norme de demain, tout étant ici affaire de construction culturelle et sociale. Évidemment, l'action que je propose peut donc être considérée comme radicale dès lors que nous la regardons à travers le prisme anthropique. Mais si nous faisons l'effort de tenir compte de l'état de la vie sur Terre et des catastrophes à venir, ma suggestion semble juste et appropriée. J'ajouterai que depuis cette perspective, c'est bien plutôt l'inaction qui représente un geste radical – car écocidaire... Pour m'expliquer *via* une analogie, si nous assistons au lynchage à mort d'un enfant, refuser d'y participer ne suffit pas ; il faut empêcher qu'il ne se poursuive, quitte à perdre la vie. Voilà plus ou moins la situation dans laquelle nous nous trouvons vis-à-vis des êtres vivants, à ceci près – comme je l'ai montré au sein de la deuxième partie – que nous contribuons en réalité quotidiennement au massacre généralisé à travers la production et la consommation.

Voilà pourquoi toutes les pétitions et autres revendications légitimes et relatives à des questions de domination – pour des conditions de travail moins difficiles, pour un meilleur système de santé, etc. – gagneraient à se réunir sous une seule et même bannière, à savoir celle de la vie et du changement systémique, car tant que la dictature libéro-capitaliste reste en place, des formes de hiérarchies et/ou d'injustices criantes ne peuvent que persister. L'écologiste Murray Bookchin nous le rappelle :

> « Nous avons besoin d'un mouvement social qui puisse résister efficacement à l'État-nation et au capitalisme organisé, pour finalement les remplacer ; non pas d'un mouvement qui limite ses objectifs à 'l'amélioration' du système actuel. […] Nos solutions doivent être à la mesure de l'étendue du problème. Nous devons prendre notre courage à deux mains afin d'entretenir les projets radicaux qui apparaîtront, de prime abord, comme 'utopiques' à nos imaginations politiques poltronnes et domestiquées. […] Pour être efficaces, […] nous devons nous éloigner du réformisme conventionnel et adopter énergiquement des stratégies bien plus puissantes de résistance et d'action directe non violente. »[1473]

1472Bazin Anne & Passard Cédric (dir.), *Révolutions*, Atlande, Neuilly-sur-Seine, 2019, p. 168.
1473Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 131-135.

Il est alors possible de se demander si un jeûne volontaire n'est pas moins radical que la violence... Il n'en est rien. L'engagement total et pacifique est bien plus radical que cette dernière, mais se situe simplement sur un autre continuum. J'observe à ce sujet que l'écologie dite « radicale » est souvent radicale dans ses intentions, mais rarement dans ses engagements... L'heure est donc peut-être venue de nous déclarer totalement « inadaptables »[1474] à la mégamachine, comme le disait Günther Anders, y compris si cela implique que nous perdions la vie. Car selon Yuval Harari : « Une vraie révolution exige tôt ou tard des sacrifices […]. »[1475]

Le philosophe et physicien Aurélien Barrau affirme de son côté : « Il n'y a jamais eu de révolution sans qu'un système soit empêché de fonctionner. »[1476] Certes, cette assertion pourrait être débattue, mais que ce soit au gré de grèves généralisées ou de conflits internes et/ou externes, il est clair qu'un système mis à l'arrêt ne peut perdurer bien longtemps. Aussi, pour la spécialiste Theda Skocpol, « il semble que, comme dans le passé, une révolution sociale a besoin, pour éclater, de la conjonction de contradictions structurelles inter- et intra-nationales […]. »[1477] L'absence de soutien extérieur est, en partie, notamment ce qui a freiné les insurrections en Biélorussie – la « révolution en jean » de 2005 ou les manifestations de 2020 – et en Algérie récemment – malgré le *Hirak*[1478]. Mais si ces combats ont pour l'heure échoué, c'est aussi, pour partie, parce que le fonctionnement de ces régimes n'a pas été remis en question sur le plan économicopolitique. Les derniers mouvements en date consistaient effectivement en des manifestations ayant majoritairement lieu les jours fériés et/ou de repos, ce qui signifie que la production et la consommation n'étaient pas entravées. La lutte pour la protection de la nature ne pourra donc passer que par un arrêt franc et massif de la collaboration avec le capital.

1474Cité dans Biagini Cédric, Carnino Guillaume & Marcolini Patrick, *Radicalité*, L'échappée, Montreuil, 2013, p. 39.

1475Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 109.

1476Barrau Aurélien, « Discussion au 'Bain des Pâquis' à Genève ». Vidéo publiée le 25/08/2020 et disponible en ligne le 16/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=T-0a0Ch_IjI.

1477Skocpol Theda, *États et révolutions sociales*, Fayard, Paris, 1985 (1979), p. 371.

1478L'économiste Omar Benderra écrit à ce propos : « L'irrésistible désir de liberté des populations est en opposition directe avec les objectifs et les intérêts, dissimulés ou avoués, des principaux partenaires de l'Algérie. La France entend maintenir ses réseaux néocoloniaux, le prétexte de son soutien à Alger étant la crainte d'un afflux de réfugiés en cas d'effondrement de la dictature, alors même que les facteurs favorisant cette immigration hors contrôle sont le résultat de la gestion du régime. L'Union européenne a vassalisé le régime, réduisant celui-ci à un rôle subalterne et honteux de garde-frontières contre l'immigration subsaharienne ; et elle déploie *mezza voce* le même argumentaire. La Russie n'entend pas abandonner ses liens stratégiques avec l'ANP, même si ses dirigeants ne se font aucune illusion sur la qualité politique de la direction algérienne actuelle. La Chine, qui dispose d'un cadre de coopération avec l'Algérie, n'a pas d'appétence pour les révolutions de couleur et met en avant le précédent lybien de 2011 où des milliers de ses ressortissants se sont retrouvés dans une situation périlleuse. Les monarchies médiévales du Golfe redoutent davantage la contamination démocratique. Les États-Unis connaissent quant à eux la vulnérabilité du régime et savent qu'une représentation populaire authentique imposerait des positions diplomatiques défavorables à leurs visions et à leurs alliances. Il existe donc bien un consensus silencieux de ces puissances favorable au maintien de la dictature. » Dans Benderra Omar, Gèze François, Lebdjaoui Rafik & Mellah Salima, *Hirak en Algérie*, La fabrique, Paris, 2020, pp. 245-246. Ingénieur des pétroles, Hocine Malti met de son côté l'accent sur la corruption généralisée (p. 187) : « Pris au dépourvu par la puissance du mouvement populaire, les décideurs militaires ont d'abord tenté de sauver leur tête en faisant d'importantes concessions : abandon du cinquième mandat de Bouteflika, démission du gouvernement, report de l'élection présidentielle. Puis en procédant à de très nombreuses arrestations d'hommes d'affaires et d'anciens ministres accusés de corruption, ainsi que de hauts responsables militaires accusés bizarrement beaucoup plus de 'complot' que de corruption. Mais cette épuration, restée partielle, a surtout montré que les membres du noyau dur du régime, autour de l'état-major de l'armée, restaient déterminés à préserver l'essentiel du système de gouvernance du régime Bouteflika, largement fondé sur la corruption généralisée. »

En résumé, la révolution mondiale-écologique ne pourra pas s'appuyer sur un coup d'État, puisque l'État global n'existe pas (encore). Il nous sera de plus impossible de compter sur une aide provenant de l'extérieur, sauf si des extra-terrestres bienveillants venaient à se manifester. Notre seul et unique moyen d'agir consiste dès lors à bloquer le fonctionnement de la dictature libéro-capitaliste, comme nous le suggère Dave Foreman : « Je crois qu'il faut mettre des bâtons dans les roues [du système], le contrarier, et le forcer à tomber en utilisant sa propre énergie. »[1479] Et cela fait écho aux conseils donnés par Herbert Marcuse : « La lutte qui doit apporter la solution ne peut plus avoir les formes traditionnelles. Étant donné les tendances totalitaires de la société unidimensionnelle, les formes et les moyens traditionnels de protestation ont cessé d'être efficaces – ils sont peut-être même devenus dangereux parce qu'ils préservent l'illusion de la souveraineté du peuple. »[1480]

Au XVI$^{e}$ siècle, l'introduction des nombres imaginaires par Jérôme Cardan (1545) a d'abord paru folle – il s'agit de considérer que le carré d'un nombre peut être négatif –, mais elle a ensuite permis de résoudre des calculs mathématiques complexes. En l'occurrence, le fait d'empêcher le système de fonctionner *via* une grève de la faim peut sembler « imaginaire » – c'est-à-dire fou et/ou utopique –, mais peut en réalité constituer une solution à l'équation « crise écologique », qui consiste à sauver la vie sur Terre sans sombrer dans les méandres de la violence. Cela posé, une *révolution non violente* est-elle réellement possible ? Anne Bazin et Cédric Passard acquiescent, exemples à l'appui :

> « […] Certaines révolutions se déroulent sans aucune violence ; on parle alors de 'révolution de velours' en référence à la révolution qui a abouti à la chute du régime communiste en Tchécoslovaquie en décembre 1989 sans aucune violence. [Ainsi,] si la violence est un élément récurrent du processus révolutionnaire, certaines révolutions s'attachent à demeurer pacifiques et non-violentes, tout en demeurant exigeantes quant aux revendications qu'elles émettent. On pense ainsi à Mohandas Karamchand Gandhi qui en 1930 invita les Indiens à récolter du sel sur les rives océaniques alors que l'exploitation de cette ressource relevait du monopole de la force coloniale britannique. On songe aussi à Martin Luther King, qui publie en 1964 le livre *La Révolution non violente*, dans lequel il vante la désobéissance civile dans la lutte pour l'accès aux droits civiques des Afro-Américains. La pensée non violente de Mohandas Gandhi comme celle de Martin Luther King s'inspirent du livre d'Henry David Thoreau *La Désobéissance civile*, paru en 1849. »[1481]

La « révolution pacifique » (*Die Wende*) allemande de 1989 confirme – entre autres ! – ces propos et ne peut que nous inspirer dans la lutte que devons mener... Néanmoins, l'ampleur de la tâche et du cataclysme écologique ne permettra à la non-violence de triompher que sous certaines conditions.

---

1479Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 91.
1480Marcuse Herbert, *L'Homme unidimensionnel*, Minuit, Paris, 1968 (1964), pp. 279-280.
1481Bazin Anne & Passard Cédric (dir.), *Révolutions*, Atlande, Neuilly-sur-Seine, 2019, pp. 23-138. John Kennedy (p. 175) ajoutait : « Ceux qui rendent une révolution pacifique impossible rendront une révolution violente inévitable. »

Ainsi, afin d'obtenir l'adhésion des politiques, de favoriser l'avènement du directoire écosophique et la libération animale, nous avons à mes yeux besoin de deux éléments : un très grand nombre de personnes prêtes à s'engager dans la grève de la faim d'une part, et d'autre part un certain nombre de personnalités publiques prêtes à en faire autant, pour influencer l'opinion de nos dirigeants. Comme dans toute bataille, nous avons effectivement besoin d'une armée *et* de leaders pour remporter cette guerre pacifique. Au sujet de l'union sacrée qu'il espère, George Marshall écrit : « Notre disposition à faire des sacrifices au niveau individuel est étroitement liée à notre sentiment d'identité sociale. Si nous nous sentons des affinités avec le groupe, alors nous apporterons volontiers notre contribution pour prouver notre loyauté. En temps de guerre, nous sacrifierions même notre vie. »[1482]

Raoul Vaneigem corrobore ainsi : « Il suffit que l'impuissance à vaincre la souffrance devienne un sentiment collectif, et l'exigence de souffrir et de mourir peut s'emparer soudain d'une communauté. Consciemment ou non, la plupart des gens préfèrent mourir plutôt que de ressentir en permanence l'insatisfaction de vivre. »[1483] Comme à son habitude, la dictature du capital est très ingénieuse, nous offrant une certaine dose de satisfaction afin d'éviter toute rébellion. C'est la raison pour laquelle les êtres humains doivent penser en « mode groupe » et réaliser qu'ils sont tous dans le même bateau, à l'image de Pablo Servigne, qui conseille : « La solution passe par une interrogation philosophique et spirituelle collective. Si l'on se contente de croyances privées, de petits colibris spirituels voletant de-ci de-là, on n'arrivera à rien. »[1484] Je nous propose par conséquent de sauver l'ensemble du monde vivant – auquel nous appartenons – en respectant un jeûne volontaire d'une durée illimitée.

Pour être prise en compte par les politiciens – de tous les pays du monde –, cette grève de la faim devra donc être collective et coordonnée. Et c'est pourquoi je ne la démarre pas instantanément. En effet, si un seul être humain suivait cette grève (sans la proposer à d'autres), il s'agirait d'un suicide, puisqu'elle ne serait pas entendue. En revanche, si toutes les personnes qui croient en notre aptitude à préserver la nature combinent leurs efforts, alors cette initiative collective générera un électrochoc sans précédent, *a fortiori* si des personnalités publiques du monde entier se joignent au mouvement. Bien sûr, il n'est néanmoins pas dans mon intention d'*imposer* cette grève à quiconque, ni même de *demander* à qui que ce soit de s'engager dans cette aventure. Il s'agit d'une *invitation* et il revient, en conséquence, à chacun de se positionner. Il s'agirait d'une pétition que nous signerions non pas avec un stylo... mais avec notre propre vie. Nous pourrions épiloguer sur le fait qu'il y a déjà des gens qui meurent de faim – parmi les plus pauvres d'entre nous – et qu'une grève est inutile. Mais c'est tout le contraire ! Il s'agit ici de jeûner volontairement, en vue de signifier notre mécontentement, ce qui a valeur d'engagement *total* envers la nature. Ou, pour employer le vocable du poker, cesser de miser petit, de se coucher, d'attendre un meilleur jeu, afin de faire tapis... en espérant que cela fonctionne.

1482Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014), p. 322.
1483Vaneigem Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, Paris, 1967, pp. 44-45.
1484Servigne Pablo, « Nous avons engendré un monstre », *Philosophie Magazine*, n°136, 02/2020, p. 60.

Le but de la grève illimitée, collective et coordonnée, serait de favoriser l'avènement du directoire écosophique et de la libération animale en exerçant une pression maximale sur les dirigeants de tous les pays, comme nous y invite Peter Singer *via* une métaphore raffinée : « Si votre tube de dentifrice est bouché, la possibilité d'en tirer du dentifrice dépend de deux questions : à quel point le tube est-il bouché ? Quel est le niveau de pression exercé dessus ? De même, l'acceptation d'une solution de rechange par une institution ou une corporation dépendra des mêmes questions. Dans quelle mesure voit-elle l'initiative d'un mauvais œil ? À quel degré de pression est-elle soumise ? »[1485]

Pour que chacun puisse réfléchir, se positionner et que les États disposent d'un minimum de temps pour se concerter, le commencement de la grève de la faim est fixé au 1er janvier 2023 – comme je l'ai noté plus haut. Je ne peux garantir que cela va fonctionner, mais j'estime qu'il est de notre devoir de « tenter le coup », parce que c'est la meilleure carte que nous pouvons jouer, parce que c'est notre meilleure chance d'impacter le jugement des décisionnaires, et parce que c'est même probablement la seule... J'ignore s'il existe un moyen de modifier le cours des événements... mais s'il en existe un, c'est sans doute celui-ci. Nous serions donc à mes yeux coupables de ne pas essayer cette approche.

Je pourrais en d'autres circonstances juger ma proposition de jeûne volontaire comique, indécente, voire immorale. Mais face à la dictature silencieuse du marché et à l'immobilisme politique observé à l'échelle planétaire, cette perspective constitue l'ultime espoir (de survie) de nombreuses espèces – dont la nôtre –, notre carte maîtresse dans la lutte contre la fin du monde, notre dernière chance. En organisant ce mouvement, j'ai aussi conscience que je peux être à l'origine de la mort de nombreux individus. Mais dans l'éventualité où je ne prendrais pas cette décision, je serais responsable d'avoir condamné les générations présentes/futures en laissant la situation se dégrader, ce qui est bien pire !

J'ajoute ici que cette action n'est nullement incompatible avec une prise de conscience individuelle doublée du développement d'un sentiment de responsabilité collective... En effet, cette grève a aussi pour but d'éveiller les consciences de manière plus brutale, parce que le problème est immédiat. En clair, face à une situation d'urgence, il faut prendre des mesures d'urgence... ce qui ne nous exonère nullement d'une réflexion quant à l'avenir de notre espèce et de la nature. Ce n'est pas une question de bien ou de mal. Ce n'est pas une question de morale. C'est une question de survie.

Et si tout le monde est enclin à féliciter les êtres qui ont sauvé des innocents au péril de leur vie ou qui sont décédés en défendant les droits de l'Homme et/ou en préservant la nature, alors j'espère que quelques-uns décideront de s'affirmer comme héritiers et successeurs de Gandhi, King ou Mandela. Bien que la plupart des dirigeants – tyrans économiques et pantins politiques... – ne prennent pas en considération la mort de millions d'enfants et l'extermination d'autant d'espèces, peut-être tiendront-ils compte de la souffrance et de la mort de personnes qu'ils connaissent, apprécient et/ou idolâtrent. C'est, en tous les cas, le pari que je nous invite à prendre.

1485Singer Peter, *Théorie du tube de dentifrice*, Goutte d'Or, Paris, 2018 (1998), p. 358.

J'ai décidé de baptiser ce jeûne volontaire illimité « INVICTUS », pour « Initiative Non Violente Internationale pour le Climat, les Terriens, l'Utopie et la Sobriété »[1486]. Tous les êtres en capacité de prendre la décision de rejoindre ce mouvement peuvent bien sûr le faire, y compris les plus jeunes, puisque ces derniers sont directement concernés par l'état et par le sort de la nature. Cependant, j'en appelle ici principalement à ceux d'entre nous qui n'ont point d'enfants ou dont les descendants sont suffisamment autonomes – et qui ne mettraient en conséquence en danger que leur propre existence. En effet, avoir des enfants pose une contrainte non négligeable : les parents doivent en premier lieu subvenir à leurs besoins et ne sont donc plus complètement libres de s'engager dans une grève de la faim. Je ne peux en revanche qu'inviter tous les autres humains à se joindre au jeûne collectif et – le cas échéant – à ne pas procréer avant le 1er janvier 2023. En effet, hormis les jeunes parents, nous pouvons tous participer à cette grève... y compris les grands-parents qui se soucient du sort de leurs petits-enfants. De cette manière, les seniors pourront effectivement protéger les générations futures, tout en désamorçant le conflit intergénérationnel susceptible d'éclater dans les prochaines décennies.

D'un point de vue formel, rien n'est plus simple qu'un jeûne volontaire, ce qui pourrait de surcroît nous aider à résoudre le problème du type d'action que nous pouvons mettre en œuvre. Dès lors que moins consommer, rédiger des chansons, réaliser des films, faire des écogestes, travailler sur le récit commun et les symboles, marcher pour le climat ou encore parapher des pétitions ne suffit pas, nous pouvons avoir tendance à nous décourager, à renoncer à tout militantisme et à nous sentir démunis... Néanmoins, participer à une grève de la faim – moyennant une inscription sur un groupe Facebook recensant les potentiels jeûneurs[1487] – est donné à tout le monde, ce qui joue en notre faveur.

J'admets, volontiers, que ce je propose *peut s'apparenter* à « du n'importe quoi », mais il faut voir que continuer à faire comme si de rien n'était, *c'est à coup sûr* n'importe quoi... L'écologie a en effet pour ennemie la dictature libéro-capitaliste sanctifiant la croissance. Aujourd'hui, le modèle du tout-argent cause, non seulement du tort aux humains, mais encore aux autres espèces et à la nature tout entière, ce qui n'est pas tolérable... Je propose que nous cessions de collaborer avec lui et résistions en renonçant pour un temps, collectivement et de manière coordonnée, à travailler, à consommer et même à nous nourrir. Si nous menaçons de mourir, le modèle s'effondrera de lui-même, les autorités politiques seront forcées de changer leur fusil d'épaule. Si les dirigeants n'obéissent pas aux peuples, ils n'auront plus simplement à lutter avec « l'opinion publique », mais porteront sur leur conscience la mort et la souffrance de nombreuses personnes[1488]. De plus, à partir de là, comment les puissants qui intimident politiciens et particuliers pourront-ils faire pression sur nous ? En menaçant de mettre une seconde fois fin à notre existence ? Non, ils seraient donc impuissants et dépassés.

1486Ce sigle fait écho au titre du poème de William Ernest Henley signifiant « Invincible ». Il s'agit d'ailleurs du poème favori de Nelson Mandela, revendiquant une résistance stoïcienne à la douleur et une acceptation sereine de la mort.

1487Adresse : https://www.facebook.com/groups/311273716891017.

1488J'ajoute que si un État prête allégeance au directoire écosophique, puis refuse de suivre ses directives et d'appliquer ses mesures, d'autres grèves de la faim pourront être planifiées, voire entamées, et ce, autant de fois que nécessaire.

Nous pensons souvent qu'il est impossible de nous extraire de la société et qu'en conséquence, la solution doit venir de l'intérieur de celle-ci. Mais en réalité, il est tout à fait possible de s'en extraire. C'est même la meilleure chose que nous puissions faire. Il s'agit ici de voter pour ou contre la survie de la nature et de nos enfants... et notre bulletin de vote, c'est notre vie. Si les élus ne saisissent pas ce message et si le trépas de personnes décidées à sauver la nature ne fait pas évoluer les mentalités humaines – ainsi que les actions qui doivent en découler –, alors il me semble que notre espèce est définitivement perdue. Mais pour le savoir, il faut tenter notre chance !

Au regard de certains, il est peut-être ridicule de proposer cette grève de la faim, mais nos enfants et les générations futures, si elles viennent à exister, nous remercieront d'avoir changé les choses ou tout du moins d'avoir essayé de le faire. Et si nous mourons, nous aurons au moins la satisfaction de ne pas participer davantage à la déroute de l'humanité. Nos semblables continueront à courir le plus vite possible dans la pire des directions... mais ce sera sans nous ! En ce qui me concerne, je suis en tout cas prêt à prendre le risque que personne ne me suive et que ma démarche me coûte inutilement la vie, car ce faisant, je prends aussi le doux risque de contribuer à sauver la vie sur Terre.

Je dois également notifier à nouveau que l'inscription constitue en premier lieu une « menace » et que personne ne sera contraint de la mettre à exécution... De nombreuses personnalités politiques ne tiennent pas leur parole. Chacun pourra par suite jouer à « armes égales » avec celles-ci en déclarant « envisager » de jeûner. Cela dit, en tant qu'instigateur, je répète que je m'engage à faire cette grève et à la respecter, quand bien même cela paraîtrait totalement fou aux yeux de certains. Je ne connais évidemment pas toute l'histoire de notre espèce, mais il me semble qu'énormément de changements majeurs ont probablement débuté avec des personnes marginales ou considérées comme folles. Si je voulais être cynique, je dirais même qu'à la limite, être tenu pour fou, c'est aujourd'hui bon signe. Et comme disait Gandhi : « Au début, ils rient de vous, puis ils vous combattent, puis vous gagnez. »

En outre, si des personnes meurent, ce ne sera pas sans conséquence. Cela peut en effet contribuer à placer l'écologie au centre des débats publics, tout en éveillant la conscience d'individus qui seront dès lors prêts à s'impliquer davantage, voire à s'engager pour la nature. Quoi qu'il arrive, cette grève de la faim et les morts éventuelles qui en découleraient ne seraient donc pas strictement inutiles, les défunts faisant parfois davantage pour les causes que les vivants. Théodore Monod aurait sans doute acquiescé, lui qui participait annuellement à un jeûne volontaire – limité pour le coup à quatre jours – en vue de dissuader les États de se lancer dans la fabrication de l'arme atomique. Il raconte :

> « Chaque année, je participe à une manifestation silencieuse, dite l'interpellation, devant le poste atomique de Taverny. Du 6 au 9 août, je jeûne pendant quatre jours pour commémorer les morts d'Hiroshima et de Nagasaki. […] On découvre les regards inquiets, honteux, interrogateurs, laissant deviner : 'Et s'ils avaient raison ? Mais je n'ai pas le courage de les accompagner.' Tout cela par crainte de déplaire au maire, aux voisins, aux parents ; ça ne fait pas bien. Ce qui 'ne fait pas bien'

> finit par faire du mal. […] L'homme est encore englué dans la barbarie. La bombe atomique est une manifestation de la folie humaine. […] Ce jeûne annuel est nécessaire car devant un problème aussi grave, il faut agir, même si peu que ce soit. J'ajoute toujours que je le fais 'sans illusions' et que 'le peu que l'on peut faire, nous devons le faire'. Ce ne sont pas vingt pacifistes français qui vont impressionner ceux qui dictent les lois et asservissent notre avenir. Mais nous le faisons tous par fidélité à une conviction, à un idéal. Si nous croyons en quelque chose, nous avons le devoir d'exprimer nos certitudes comme nous le pouvons ; qu'elles soient spirituelles, religieuses, sociales ou humanitaires. C'est une forme de résistance tout comme une façon de se fortifier soi-même dans ses convictions. Si nous réussissons à toucher une conscience sous une forme ou sous une autre, notre combat n'aura pas été totalement vain. »[1489]

Enfin – et pour tout dire –, lors d'une précédente mouture de ce texte, l'un de mes amis m'a fait la remarque suivante : « La masse critique [d'individus prêts à risquer leur vie pour protéger la nature] est inatteignable. » C'est probable. Ceci étant dit, il est impossible d'en être sûr à 100%. Encore une fois, seule une tentative pourra nous donner la réponse. Ce dont je peux en revanche être certain est que si je renonce à cette grève de la faim, je ne pourrai jamais savoir ce qui aurait pu se passer... Car je pense qu'en contrepoint de cette masse critique, il existe à titre individuel un « seuil d'engagement critique » – déjà brièvement évoqué plus haut et que je résume : selon moi, beaucoup de personnes ne s'engagent pas en faveur de l'écologie parce qu'elles ne souhaitent – sans doute inconsciemment – pas s'engager « à moitié ». En d'autres termes, le degré d'engagement qui nous est suggéré n'a tout simplement, jusqu'ici, jamais franchi un seuil critique. Mais s'il nous est proposé de mettre notre vie en jeu pour défendre nos enfants, cela peut nous faire basculer dans un tout autre rapport à la cause. Pour faire court, je suis convaincu que certains d'entre nous se sentent incapables de renoncer à leur voiture ou à leur téléphone – ne serait-ce que vis-à-vis de leur emploi... – mais seraient en revanche prêts à perdre la vie pour défendre la nature. Nous voyons généralement ce phénomène en temps de guerre : des gens qui ne sont *a priori* pas prêts à se départir de leur confort matériel deviennent tout à coup enclins à mourir en combattant un envahisseur. Je ne pronostique pas pour autant que quatre milliards de personnes suivront la grève de la faim que je propose, mais j'estime en revanche que la masse critique nécessaire à la révolution systémique se trouve largement au-dessous d'un tel nombre – comme l'a récemment et indirectement montré l'épisode du Covid-19[1490]. L'espoir est donc permis.

Je pourrais m'arrêter ici, mais je ne peux abandonner mon lecteur à cette proposition sans lui offrir quelques clés pouvant lui permettre de négocier avec la douleur et avec la mort qui l'attendent peut-être au tournant, raison pour laquelle je me dois de consacrer les pages qui suivent à la gestion de la souffrance ainsi qu'à une judicieuse appréhension du trépas.

---

1489Monod Théodore, *Le Chercheur d'absolu*, Gallimard, Paris, 1997, pp. 85-89.
1490Pour davantage de détails, voir Annexe 1.

**Faire face à la douleur**

*« […] La crainte de la souffrance est pire que la souffrance elle-même. »*
Paulo Coelho[1491]

Une grève de la faim implique de grandes souffrances psychiques et physiques.

Sur le plan psychologique, tout d'abord, le jeûne volontaire ancre l'individu dans la solitude liée à des douleurs physiques, chose qui pourra ici être atténuée. En effet, mathématiquement parlant, plus le nombre de participants sera élevé, plus l'impression de solitude s'avérera faible. Par ailleurs, si la grève ne porte pas ses fruits, les sentiments de rejet ou d'injustice pourront se montrer extrêmement puissants, potentiellement au point d'entraîner une grave dépression chez la personne qui jeûne.

Sur le plan physique, les premiers jours de grève ne posent généralement pas de problème majeur, hormis quelques spasmes gastriques. Les semaines suivantes amènent, en revanche, outre une perte de poids régulière, des troubles de la concentration, une fatigue extrême, des douleurs musculaires, des insomnies, des vertiges et d'autres symptômes peu réjouissants. Après un mois, des dégâts étant probablement irréversibles peuvent commencer à se présenter : ictère (jaunisse), hémorragies – du tube digestif notamment –, lésions cérébrales, troubles de l'audition et de la vision pouvant entraîner la cécité et, pour finir, insuffisance cardiaque. C'est enfin au-delà du quarantième jour de jeûne – qui représente, en général, une limite à ne pas dépasser – qu'euphorie, confusion, troubles respiratoires et/ou coma apparaissent et entraînent la mort. Sans supplémentation, il est, par ailleurs, très rare que les êtres humains puissent survivre plus de deux mois consécutifs sans nourriture.

J'aurais très bien pu ne pas mentionner ces désagréments, afin de rallier (en toute malhonnêteté) le maximum de personnes possibles à mon projet de défense de la nature, mais il est bien évidemment légitime que chacun puisse effectuer son choix en toute connaissance de cause.

Fort heureusement, des raisons de nous réjouir existent, même si elles se font rares. Par exemple, si Étienne de La Boétie déplorait la passivité des individus face aux tyrans de son époque, il mettait cependant en lumière le chemin qui pouvait leur permettre de sortir de la crise : « Le ferme vouloir garantit presque toujours le succès. »[1492] De son côté, le théologien Maître Eckhart consignait jadis : « Amour apporte souffrance, et souffrance apporte amour. »[1493] Ces grands penseurs nous indiquent en conséquence la voie : la *volonté* doit nous permettre de surmonter notre *souffrance* pour propager l'*amour* du vivant, et ce, même si notre existence en dépend ! J'admets, néanmoins, que les douleurs relatives au jeûne peuvent faire peur... En tant que grands théoriciens de la mort et de la souffrance, les philosophes stoïciens vont, ici comme souvent, nous apporter une aide extrêmement précieuse.

1491Coelho Paulo, *L'Alchimiste*, J'ai Lu, Paris, 1996, p. 176.
1492La Boétie Étienne de, *Discours de la servitude volontaire*, Institut Coppet, Paris, 2011 (1574-1576), p. 11.
1493Maître Eckhart, *Du détachement*, Payot & Rivages, Paris, 2016 (1260-1328), p. 98.

Cicéron consacre l'une de ses *Tusculanes* à la gestion de la douleur. Il y écrit notamment :

> « Pour supporter la douleur physique avec calme et sérénité, il est extrêmement utile de se pénétrer de l'idée que c'est moralement un bien. La nature nous a dotés […] d'une ardente aspiration au bien. Dès que nous en apercevons une lueur, nous voilà prêts, pour l'atteindre, à tout supporter, tout souffrir. C'est cette quête, cet élan vers une gloire et un bien authentiques qui nous fait, au combat, affronter tous les dangers. Les âmes fortes ne sentent pas les blessures dans la mêlée ou, si elles les sentent, elles préfèrent mourir plutôt que faillir […]. »[1494]

En d'autres termes, si nous savons que la cause pour laquelle nous nous battons est juste – et c'est à mon sens le cas pour la défense de la nature face à la tyrannie du marché – nous pouvons peut-être trouver la force d'accepter la douleur, car il est clair que si souffrir pour promouvoir un idéal est tout aussi douloureux que souffrir pour rien, cela rend tout de même la douleur plus supportable. Viktor Frankl soutient la même idée : « La souffrance cesse de faire mal au moment où elle prend un sens. Elle devient alors un acte sacré, un sacrifice. »[1495] Il peut arriver d'entendre : « Il faut souffrir pour être beau. » À titre personnel, je me moque éperdument de mon paraître et rechigne par conséquent systématiquement à souffrir pour soigner mon apparence... Par contre, si je dois « souffrir pour être écolo », c'est-à-dire pour « sauver le monde », cette souffrance devient tout de suite acceptable, car en adéquation avec mes valeurs. Cicéron surenchérit, en exhortant ses congénères à faire preuve de vertu, cette dernière et la douleur étant à ses yeux antinomiques :

> « À partir du moment où tu jugeras honteux, indigne d'un homme, de te plaindre, de pousser des cris et des gémissements, de te laisser anéantir, paralyser par la douleur, où tu auras pour toi la noblesse d'âme, la dignité, l'honneur qui te donneront, si tu ne t'en détournes pas, une entière maîtrise de toi-même, la douleur cédera la place à la vertu et s'atténuera sous l'effet de ta détermination. Car il n'est pas de vertu sans mépris de la douleur, quelle qu'elle soit. »[1496] En effet, « le mot *virtus* (vertu) vient du mot *vir* (homme) et le courage est la qualité virile par excellence, ses deux principaux corollaires étant le mépris de la mort et celui de la douleur. Leur pratique est indispensable à qui veut atteindre la vertu ou tout simplement être un homme puisque, étymologiquement [c'est] la même chose. »[1497]

Rappelons qu'au sens romain du terme, être viril ne signifie aucunement arborer une moustache, mais exprimer des qualités propres à l'être humain. En ce sens, une femme, moyennant vertu, peut – bien sûr ! – se montrer tout aussi virile qu'un homme. Cicéron relie par ailleurs la vertu et l'honneur, professant que ces deux valeurs sont éminemment contraires à la douleur. Avec ironie, il note ainsi :

1494Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane II, p. 52.
1495Frankl Viktor, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, J'ai lu, Paris, 2012 (1959), p. 136.
1496Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane II, p. 34.
1497*Ibid.*, p. 42.

« Si tu es convaincu […] que le déshonneur [est] un mal pire que la douleur […], ta conclusion sera que tu dois te gouverner toi-même. Cette façon de parler peut surprendre (comme si nous étions doubles : l'un qui gouverne, l'autre qui obéit), elle n'est pourtant pas absurde. »[1498] Le penseur nous fait, par là même, comprendre que si la douleur peut malheureusement nous gouverner – comme le regrette Sénèque, qui évoque le « misérable esclavage [auquel] sera réduit l'homme que domineront tour à tour les plaisirs et les douleurs, ces maîtres les plus capricieux et les plus absolus »[1499] –, nous pouvons en retour prendre possession d'elle et nous nourrir de sa présence pour exprimer notre vertu et défendre notre honneur. Pour simplifier, il y aurait fort peu de vertu à défendre une cause sans en pâtir – on en revient ici à ma distinction entre *implication* et *engagement*. Pour Cicéron, la vertu se dessine en ce sens dans la souffrance du corps, mais également dans celle de l'esprit, qu'il convient d'accueillir avec sérénité :

> « Pénètre-toi bien de cette idée : une âme qui a su s'ouvrir ou, disons, s'élever le plus haut possible – et qu'y a-t-il de plus ennoblissant pour elle que le mépris, le détachement à l'égard de la douleur ? –, est la plus belle chose du monde, et ce d'autant plus qu'elle ne se soucie pas de l'opinion publique, ne recherche pas son approbation, se contente de la sienne propre. J'irai plus loin encore : ce sont les réalisations dépourvues de toute ostentation et ne recherchant pas la caution générale qui semblent le plus dignes d'éloges ; non qu'il faille fuir le jugement d'autrui (toute réussite mérite d'être mise en lumière) mais parce que la vertu n'a pas de meilleur théâtre que celui de la conscience. »[1500]

Au gré de ce raisonnement, Cicéron résout les problèmes de la solitude et du rejet ressentis par les jeûneurs volontaires, car la pertinence d'une grève de la faim ne doit aucunement être jugée à l'aune de l'approbation ou du désaveu de la société, mais au regard de la conviction personnelle. Le grand empereur et philosophe Marc Aurèle confirme l'exigence consistant à se préoccuper davantage de ce qui nous semble juste que de la conjugaison de nos souffrances et du regard d'autrui :

> « Il n'y a qu'un seul guide, un seul, c'est la philosophie. Et la philosophie, c'est de faire en sorte que le génie qui est en nous reste pur de toute tache et de tout dommage, plus fort que les plaisirs ou les souffrances, n'agissant en quoi que ce soit ni à la légère, ni avec fausseté ou dissimulation, sans aucun besoin de savoir ce qu'un autre fait ou ne fait pas, acceptant les événements de tout ordre et le sort qui lui échoit, comme une émanation de la source d'où il vient lui-même, et par-dessus tout, attendant, d'une humeur douce et sereine, la mort, qu'il prend pour la simple dissolution des éléments dont tout être est composé. »[1501]

1498Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane II, p. 45.
1499Sénèque, *De la vie heureuse*, Librio, Paris, 2005 (57-58), p. 18.
1500Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane II, pp. 55-56.
1501Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, Germer-Baillière, Paris, 1876 (121 – 180), II, XVII.

Si seulement 1% des philosophes se comportaient comme le préconise Marc Aurèle, nous aurions de nombreux exemples à suivre ! Fort heureusement, certains tentent d'arpenter ce chemin, diffusant leur sagesse, non seulement par leurs écrits, mais aussi – et surtout – par leur manière d'être. Citons par exemple Alexandre Jollien qui, ayant le désir d'aider ses lecteurs à traverser la vie de la façon la plus agréable possible, note : « La sagesse sait faire feu de tout bois et intégrer dans une dynamique échecs, tracasseries, tourments et peut-être même trahisons et douleurs. »[1502] Mêmes soucis du bien-être d'autrui chez Frédéric Lenoir : « Ce n'est pas en refusant les souffrances de la vie qu'on trouvera le bonheur, mais en les acceptant lorsqu'elles sont inévitables et en comprenant que nous pouvons aussi grandir à travers elles. Notre conscience du bonheur vient de notre connaissance du malheur, et la plupart de nos joies viennent de tristesses dépassées. »[1503] Et le philosophe spécifie par ailleurs que « la sagesse, ce n'est pas de ne plus avoir mal, c'est de transmuter notre douleur en sérénité. »[1504] Certes, penser des concepts aussi divers que l'Autorité, la Justice ou la Métaphysique est important, mais comment ne pas remercier les authentiques philosophes – car au sens étymologique, je rappelle que « philosophie » signifie « amour de la sagesse » – qui investissent du temps dans le but de nous rendre plus sages, plus heureux, plus vertueux et plus à même d'appréhender douleurs et trépas ?

Ainsi, je tiens l'écrivaine Etty Hillesum pour une philosophe gigantesque, en particulier quand elle repère que « les pires souffrances de l'homme, ce sont celles qu'il redoute. Et puis il y a la matière, c'est toujours elle qui tire l'esprit à elle, et non l'inverse. »[1505] Dit avec d'autres mots, la souffrance la plus aiguë que nous ayons à affronter est justement notre peur de souffrir... Et le poète Rainer Maria Rilke de faire preuve d'autant de philosophie par le biais de cette question : « Pourquoi voulez-vous exclure de votre vie souffrances, inquiétudes, pesantes mélancolies, dont vous ignorez l'œuvre en vous ? »[1506] Je compléterais ici volontiers : « Pourquoi voulez-vous exclure de votre vie souffrances, inquiétudes, pesantes mélancolies, dont vous savez qu'elles peuvent contribuer à préserver la nature et à offrir un avenir aux générations futures ? »

Heureusement, des psychothérapeutes nous aident aussi à affronter les vicissitudes de l'existence. En guise d'exemple, Christophe André explique notamment qu'il « y a deux choses essentielles dans nos souffrances : 1) leurs causes, qui ne sont pas toujours accessibles ou modifiables, 2) le rapport que nous entretenons avec elles, qui est en partie sous notre contrôle. »[1507] Dans le cas d'une grève de la faim, nous sommes *a priori* contraints de subir les douleurs dont est victime notre corps, mais il est possible de modifier notre regard sur ces dernières. La pratique de la méditation est, dans cette optique, une excellente alliée.

---

1502Dans André Christophe, Jollien Alexandre & Ricard Matthieu, *À nous la liberté*, L'Iconoclaste & Allary, Paris, 2019, p. 111.
1503Lenoir Frédéric, *La Puissance de la joie*, Fayard, Paris, 2015, pp. 210-211.
1504Lenoir Frédéric, *La Sagesse expliquée à ceux qui la cherchent*, Seuil, Paris, 2018, p. 44.
1505Hillesum Etty, *Une Vie bouleversée*, Seuil, Paris, 1981 (1941-1943), p. 215.
1506Cité dans Kotsou Ilios, *Éloge de la lucidité*, Robert Laffont, Paris, 2014, p. 165.
1507André Christophe, *Sérénité : 25 histoires d'équilibre intérieur*, Odile Jacob, Paris, 2017, p. 45.

Je reviendrai (plus en détail) sur les vertus de la méditation dans la dernière partie de cet ouvrage, mais je peux dès à présent aborder le fait que d'après le professeur Jon Kabat-Zinn, dans le cadre de la méditation dite de « pleine conscience », nous pouvons « nous concentrer sur une certaine partie du corps qui affleure à la conscience peut-être parce qu'elle nous cause une douleur ou une certaine gêne. Pénétrer dans ces régions avec disponibilité, attention et acceptation peut favoriser une guérison, au moins un soulagement, si l'on pratique régulièrement. »[1508] N'étant pas spécialiste en la matière – bien que pratiquant quotidiennement la méditation –, j'invite naturellement mon lecteur à s'intéresser à cette pratique héritée du bouddhisme et aujourd'hui totalement sécularisée... Je noterai ici simplement que le terme « acceptation » employé par l'homme qui a instauré la *mindfulness* dans les programmes de soin n'a absolument rien à voir avec une quelconque forme de « résignation ». Je laisse alors Christophe André nous éclairer : « Pour éviter de tels malentendus, nous devrions peut-être choisir pour notre travail psychothérapeutique le terme *accueillir* ses souffrances, plutôt que les accepter : le mot *acceptation* est trop connecté dans nos inconscients à la notion de soumission, et semble supposer que l'on devrait accepter tout ; tandis que le mot accueil rappelle que nous restons actifs et discriminants en accueillant. Ce qui est bien le but. »[1509]

Tout bien pesé, ce qui importe n'est pas ce que nous vivons, mais la manière dont nous le vivons... En l'occurrence, les douleurs que nous pourrons ressentir dans le cadre d'un jeûne volontaire seront réelles, et méditer en pleine conscience pourra nous permettre de les accueillir, en vue de réduire la quantité de souffrance – c'est-à-dire de perception de la douleur – qui en découlera. L'acceptation – comprise comme un accueil – est par suite le maître mot, car essayer de dénier nos douleurs ne fera qu'empirer nos souffrances... En sa qualité de chercheur en psychologie, Ilios Kotsou nous enseigne en effet : « Ce à quoi nous résistons persiste et s'amplifie. »[1510] Nous devons, en conséquence, éviter un tel écueil, en acceptant – ou accueillant – plutôt qu'en refusant – ou repoussant – nos douleurs.

Je résume. Sur le plan philosophique, souffrir pour défendre une cause juste représente un idéal de vertu pour les stoïciens. Or, aucun combat n'est actuellement plus important et légitime que la lutte consistant à protéger la nature... Voilà une excellente raison de ne pas avoir peur de souffrir, pour au contraire accueillir et accepter nos souffrances, en toute sérénité. À cette fin, la méditation de pleine conscience peut représenter une alliée extrêmement précieuse. Et pour finir, sur un plan strictement matériel, ne négligeons pas le bon conseil de Gandhi, rompu à l'exercice de la grève de la faim, qui évoque « la nécessité de boire beaucoup d'eau, si écœurant ou détestable que ce pût être. »[1511]

---

1508Kabat-Zinn Jon, *Où tu vas, tu es*, J'ai lu, Paris, 2013 (1994), pp. 163-164.

1509André Christophe, *Sérénité : 25 histoires d'équilibre intérieur*, Odile Jacob, Paris, 2017, p. 50. Le psychothérapeute complète : « Les attitudes d'acceptation nous incitent aussi à simplement faire ce qu'il y a de mieux à faire, sans gémir ni râler. On ressent et on décide de faire ou ne pas faire, mais sans s'affliger de surcroît. Car l'acceptation est une alternative à l'affliction, pas à l'action. » Dans André Christophe, *Sérénité : 25 histoires d'équilibre intérieur*, Odile Jacob, Paris, 2017, p. 49.

1510Kotsou Ilios, *Éloge de la lucidité*, Robert Laffont, Paris, 2014, p. 143.

1511Gandhi Mohandas Karamchand, *Autobiographie ou mes expériences de vérité*, PUF, Paris, 2017 (1950), p. 437.

**De la vie – et de la mort – philosophique(s)**

*« […] La vie entière du philosophe, nous le savons, est une préparation à la mort. »*
Cicéron[1512]

La question de la souffrance ayant été abordée, celle de la mort doit désormais nous préoccuper. Il est en effet de mon devoir d'accompagner mon lecteur en l'invitant à construire un rapport pacifié au trépas et à l'aider à accueillir, puis éventuellement à dissiper ses angoisses.

Pour Cicéron, philosopher, c'est tout simplement apprendre à mourir. Mais le philosophe stoïcien est avant tout un défenseur de la vie philosophique, qu'il résume au gré de la question suivante : « À quoi bon les mots, quand les actes sont là ? »[1513] L'auteur des *Tusculanes* précise sa pensée :

> « Combien rencontre-t-on de philosophes dont les actes soient en accord avec les idées, qui soient assez rigoureux pour se laisser guider par la raison, qui voient dans la doctrine qu'ils enseignent non un moyen de faire étalage de leur savoir mais une conduite de vie, bref qui se conforment à ce qu'ils pensent et obéissent à leurs principes ? On en voit de si légers, de si prétentieux qu'ils auraient mieux fait de ne rien apprendre ; d'autres âpres au gain ou avides de gloire ; beaucoup esclaves de leurs sens. La vie de tous ces gens-là contredit étrangement leur discours, ce qui est pour moi la pire des escroqueries. »[1514]

Voilà pourquoi Henry David Thoreau prétendait, dans la même veine, qu'il se trouve beaucoup de « professeurs de philosophie, mais pas de philosophes. »[1515] Et Arthur Schopenhauer de corroborer : « [...] Il est donc excessivement rare qu'un véritable philosophe ait été en même temps professeur de philosophie. »[1516] J'en reviens ainsi à la distinction que je mentionnais un peu plus haut et au sujet de laquelle le psychologue Mihaly Csikszentmihalyi explique avec justesse :

> « Philosophie signifie 'amour de la sagesse'. Certains y consacrent leur vie pour cette raison. Les philosophes professionnels se reconnaîtraient peu dans cette définition, eux qui sont spécialistes du déconstructionnisme, de la logique positiviste, de l'épistémologie, de l'existentialisme ou de la première période de Kant. C'est le destin commun à bien des institutions humaines de débuter comme une réaction authentique à un problème fondamental et d'en arriver, après quelques générations, à se limiter aux problèmes particuliers de l'institution elle-même, oubliant ainsi le but originel. »[1517]

1512Cicéron, *Devant la mort*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane I, p. 74.
1513Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane III, p. 93.
1514Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane II, p. 21.
1515Thoreau Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, Albin Michel, Paris, 2017 (1854), p. 34.
1516Schopenhauer Arthur, *Contre la philosophie universitaire*, Payot & Rivages, Paris, 1994 (1851), p. 45.
1517Csikszentmihalyi Mihaly, *Vivre, la psychologie du bonheur*, Robert Laffont, Paris, 2004 (1990), p. 152.

En bref, la vie philosophique est celle d'une personne dont les actes sont en accord avec les idées. Par analogie, nous pouvons donc définir la mort philosophique comme celle d'une personne dont le trépas est en adéquation avec la pensée.

L'aspiration dans la frénésie de la vie moderne – école, études, travail, mariage, enfants, vacances, sorties cinéma et événements sportifs que l'on attend et dont on se réjouit à l'avance – nous empêche d'envisager de mourir pour défendre une cause – fût-elle aussi importante que la préservation de la nature. Par le passé, les choses allaient beaucoup moins vite, ce qui permettait à mon sens aux êtres humains de prendre le temps de réfléchir à ce genre d'éventualité.

En ce sens, Cicéron prétend par exemple qu'il existe des choses bien pires que la mort et que cette dernière mérite amplement d'être envisagée pour l'individu qui n'a pas su mener une vie vertueuse : « Le comble de l'indignité n'est-il pas, en effet, de penser qu'il puisse y avoir quelque chose de pire que le déshonneur, le scandale, l'infamie ? »[1518] Au fond, d'après les Romains, une personne qui s'est déshonorée a deux possibilités : soit elle continue à vivre de manière tout à fait infamante, soit elle a la correction de mettre fin à ses jours. Inutile de préciser vers quelle solution penche la prescription du philosophe... En suivant cette logique, si nous nous rendons compte que nous avons passé notre vie à travailler, consommer et financer un système scandaleux qui conduit la nature à sa perte, nous pouvons sérieusement nous demander si mettre notre vie en jeu – quitte à mourir – pour préserver la Terre-mère n'équivaudrait pas à nous racheter de ces « erreurs ».

Une mort adéquate et loyale – en l'occurrence envers la nature – peut donc en partie rédimer une vie inadéquate et félonne, même si dans l'idéal, il est tout à fait clair que vie et mort philosophiques doivent former un tandem inséparable, comme le rappelle Michel Onfray au sujet de Thoreau :

> « Quand [Henry David Thoreau] se trouve aux portes de la mort après des mois d'agonie, il dit à l'un de ses amis : 'Je vais quitter le monde sans regrets.' C'est la mort qui donne un sens à tout ce qui a précédé. Rater sa mort, c'est rater sa vie ; la réussir, c'est réussir tout. Thoreau meurt bien parce qu'il a bien vécu. Avoir construit sa vie de façon à ne rien regretter le jour où on la quitte prouve que le philosophe a bien travaillé et qu'il est devenu sage. Lui qui avait passé sa vie à regarder la nature dans toutes ses manifestations, des plus petites, comme l'éclosion d'une fleur, aux plus grandes, comme l'arrivée chaque nuit de la lumière de la première étoile, comment aurait-il pu craindre d'y entrer plus profond ? »[1519]

Le grand naturaliste qu'était Thoreau avait effectivement compris que sa mort devait être comme sa vie. Mieux, que sa vie et sa mort ne faisaient qu'un, si bien que la seconde nourrissait la première. Etty Hillesum, à l'heure d'être déportée dans le camp de Westerbork, défendait une thèse identique :

1518Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane II, p. 23.
1519Onfray Michel, *Vivre une vie philosophique*, Le Passeur, Paris, 2018, p. 59.

« En disant : 'J'ai réglé mes comptes avec la vie', je veux dire : l'éventualité de la mort est intégrée à ma vie ; regarder la mort en face et l'accepter comme partie intégrante de la vie, c'est élargir cette vie. […] Cela semble un paradoxe : en excluant la mort de sa vie on se prive d'une vie complète, et en l'y accueillant on élargit et on enrichit sa vie. »[1520] Conférencier, Eckhart Tolle ne dit rien d'autre, en énonçant de manière *a priori* sibylline que « la mort vous dépouille de tout ce qui n'est pas vous. Le secret de la vie, c'est de 'mourir avant de mourir' et de découvrir que la mort n'existe pas. »[1521]

Je rappelle pour conclure sur ce point l'idée de Marx : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières mais ce qui importe, c'est de le transformer. »[1522] Car il est aujourd'hui, d'après moi, plus que temps d'entamer une véritable révolte, pour chacun d'entre nous de mener une vie philosophique, de mettre en adéquation sa pensée et ses actions en vue de transformer le monde, quitte à sourire à une mort philosophique... Si nous n'avons pas choisi d'être au monde – nos parents l'ayant fait pour nous –, nous pouvons risquer de le déserter afin de protéger les générations futures. Lorsque je pense de cette manière, je n'éprouve personnellement aucune angoisse à l'idée de mourir. Je suis même très serein, au point que c'est d'ailleurs le fait de continuer à vivre qui est susceptible de me poser problème. Car quand la *qualité* de vie – la nôtre, mais aussi celle de nos frères et sœurs en humanité, en animalité, en végétalité, en bactérialité, bref en vitalité – n'est plus au rendez-vous, accroître la *quantité* de vie n'a individuellement pas de sens. C'est l'avis de Michel Onfray :

> « […] La mort n'est pas un mal. […] Elle n'est que la suite logique de la vie car toutes les vies se terminent ainsi, quelle qu'en soit l'heure. […] On ne doit pas la craindre. […] Il y a de la grandeur à ne pas faillir en sa présence. […] On peut se l'infliger s'il le faut et […] il le faut toujours quand la qualité de vie n'est plus là et qu'il ne sert à rien de vouloir augmenter sa quantité de vie. Mieux vaut une belle vie courte qu'une longue existence médiocre – voire : mieux vaut une vie courte si elle est médiocre que n'importe quelle autre vie longue. »[1523]

Mais si la mort philosophique trouve autant grâce à mes yeux, c'est avant tout parce qu'au-delà des textes, depuis l'Antiquité, certains philosophes ont su montrer l'exemple, à commencer par Socrate.

**La sérénité socratique**

*« […] Les philosophes, authentiquement philosophes, sont avides de mourir […]. »*

Socrate[1524]

1520Hillesum Etty, *Une Vie bouleversée*, Seuil, Paris, 1981 (1941-1943), pp. 139-140.
1521Tolle Eckhart, *Le Pouvoir du moment présent*, Ariane, Outremont, 2000 (1999), p. 62.
1522Marx Karl, *Thèses sur Feuerbach*, dans Engels Friedrich & Marx Karl, *L'Idéologie allemande*, Éditions Sociales, Paris, 1989, 11, p. 54.
1523Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019, p. 134. Nous pourrions également dire : « Mieux vaut une bonne mort qu'une mauvaise vie. » En résumé, l'important n'est pas que notre vie soit longue, mais réussie.
1524Platon, *Œuvres complètes*, *Phédon*, Gallimard, Paris, 1950 (399 av. J.-C.), 64b, p. 775.

En tant que thanatologue, Claude Bersay écrit : « Celui qui savait qu'il devait mourir un jour n'est pas le même que celui qui sait qu'il va mourir maintenant. »[1525] Et il est clair que si Socrate déclare – avec le concours de Platon – que le véritable philosophe doit apprécier la mort, il aurait pu – malgré tout – brusquement changer d'avis à l'heure d'être confronté à son propre trépas. Il n'en est rien, tout du moins à en croire son disciple, qui rédige son apologie à la suite de sa condamnation à mort pour avoir « corrompu » la jeunesse *via* sa philosophie. Laissons les spécialistes s'écharper sur le fait que ce motif – en plus de quelques autres – soit une raison valable ou un simple prétexte politique pour nous intéresser à ce qui importe vraiment. Socrate a l'occasion d'échapper à son funeste destin, mais préfère boire la ciguë et quitter ce monde. Pourquoi ? Pour montrer la puissance de la vertu :

> « 'Eh quoi, Socrate ? me dira-t-on peut-être, tu n'as pas honte d'avoir mené un genre de vie qui, aujourd'hui, te met en danger de mort ?' À cela, je serais en droit de répondre : 'Il est mal, mon ami, d'affirmer comme tu le fais, qu'un homme de quelque valeur ait à calculer ses chances de vie et de mort. Non, ce qu'il doit considérer uniquement, lorsqu'il agit, c'est si ce qu'il fait est juste ou non, s'il se conduit en homme de cœur ou en lâche.' »[1526]

Que dire d'un philosophe qui vit *et* qui meurt dans la promotion et dans l'exercice de la vertu, si ce n'est qu'il constitue la définition même de l'existence philosophique ? Et ce n'est pas tout... Socrate aurait pu partir sur ces belles paroles, mais a pris soin de formuler une « contradiction » à l'égard de la crainte de la mort. Pour lui-même ? Non, pour aider les témoins de son procès à appréhender leur mort future avec la même sérénité que celle qui l'habitait :

> « Qu'est-ce en effet, citoyens, que craindre la mort, sinon s'attribuer un savoir qu'on n'a point ? N'est-ce pas s'imaginer que l'on sait ce qu'on ignore ? Car, enfin, personne ne sait ce qu'est la mort, ni si elle n'est pas par hasard pour l'homme le plus grand des biens. Et, pourtant, on la craint, comme si l'on savait qu'elle est le plus grand des maux. Comment ne serait-ce pas là cette ignorance vraiment répréhensible, qui consiste à croire que l'on sait ce que l'on ne sait pas ? »[1527]

Je reviendrai plus loin sur la question de la peur de la mort, mais pour l'instant, nous comprenons bien pour quel motif Platon met la phrase suivante dans la bouche de son mentor : « La vie, sa durée plus ou moins longue, ne méritent pas de préoccuper un homme vraiment homme. »[1528] En effet, si nous ne craignons pas la mort, vivre plus ou moins longtemps ne fait aucune différence... Et Socrate d'argumenter :

---

1525Bersay Claude, « La peur de la mort », dans Hanus Michel (dir.), *Les Mots de la mort*, L'Esprit du temps, Le Bouscat, 2009, p. 132.
1526Platon, *Apologie de Socrate*, Nathan, Paris, 1991 (399 av. J.-C.), 28b, p. 45.
1527Platon, *Apologie de Socrate*, Nathan, Paris, 1991 (399 av. J.-C.), 29a-b, p. 46.
1528Platon, *Œuvres complète*s, III, 2, *Gorgias*, Les Belles Lettres, Paris, 1955 (390 av. J.-C.), 512e, p. 204.

« […] Sans doute, ce qui m'arrive est bon pour moi, et bien certainement c'est nous qui nous trompons, lorsque nous nous figurons que la mort est un mal. […] Réfléchissons en effet : que de raisons d'espérer que mourir est un bien ! Car, de deux choses, l'une : ou bien celui qui est mort n'est plus rien, et, en ce cas, il n'a plus aucun sentiment de quoi que ce soit ; ou bien, conformément à ce qui se dit, la mort est un départ, un passage de l'âme de ce lieu dans un autre. Si le sentiment n'existe plus, si la mort est un de ces sommeils où l'on ne voit plus rien, même en songe, quel merveilleux avantage ce doit être que de mourir ! […] Si la mort est un sommeil de cette espèce, j'estime que c'est grand profit, puisque alors toute la suite des temps nous apparaît comme une nuit unique. […] D'un autre côté, si la mort est comme un départ de ce lieu pour un autre, s'il est vrai, comme on le dit, que là-bas sont réunis tous ceux qui sont morts, que pourrions-nous imaginer de meilleur ? »[1529]

En clair, soit nous suivons la voie tracée par les *idéalistes* et les religieux, qui nous enseignent que des arrière-mondes – autant conceptualisés que lacérés par Nietzsche – existent et que la mort nous emmène « au paradis », auquel cas le crépuscule de l'existence terrestre est loin d'être un mal ; soit nous adoptons un point de vue *matérialiste*, auquel cas la mort met fin au corps et à l'esprit, ce qui nous ramène au néant d'où nous venons, c'est-à-dire à l'absence de sensation. Inutile de préciser que je souscris personnellement à la seconde option, à l'image d'un autre illustre partisan de la vie et de la mort philosophiques : Épicure.

**La leçon épicurienne**

*« Accoutume-toi à considérer que la mort n'est rien pour nous, puisque tout bien et tout mal sont contenus dans la sensation ; or la mort est privation de sensation. […] Ainsi, le plus effroyable des maux, la mort, n'est rien pour nous, étant donné, précisément, que quand nous sommes, la mort n'est pas présente ; et que, quand la mort est présente, alors [nous] ne sommes pas. »*

Épicure[1530]

L'immense découverte d'Épicure, c'est que nous n'avons absolument aucune raison de redouter la mort. Pourquoi ? En premier lieu, parce qu'elle nous est plus familière que nous ne le pensons. Nous avons peur du vide dans lequel nous nous dirigeons ? Pas d'inquiétude ! Nous étions en lui au cours des milliards d'années qui ont précédé notre naissance. Voici donc, en version clarifiée, le *scoop* que proclame Épicure : nous avons *en quelque sorte* déjà été morts. En effet, bien qu'il faille avoir vécu pour mourir – par définition –, la mort n'est qu'un retour au néant, c'est-à-dire à la maison, la vie ne constituant qu'un interlude (possiblement agréable au demeurant) entre ces deux vides existentiels.

1529Platon, *Apologie de Socrate*, Nathan, Paris, 1991 (399 av. J.-C.), 40b-e, p. 60.

1530Épicure, *Lettre à Ménécée*, Flammarion, Paris, 2009, pp. 45-46. Aussi Emmanuel Levinas complétait-il : « La mort n'est jamais maintenant. Quand la mort est là, je ne suis plus là, non point parce que je suis néant, mais parce que je ne suis pas à même de saisir. » Dans Levinas Emmanuel, *Le Temps et l'autre*, Quadrige/PUF, Paris, 1983, p. 59.

Michel Onfray abonde : « Le néant d'où l'on vient ne nous effraie pas, pourquoi donc le néant vers lequel on va nous effraierait-il ? Ils sont tissés d'un même fil […]. »[1531] Dès lors, pourquoi craint-on la mort, si cette dernière nous renvoie à la privation de sensation qui était la nôtre avant notre venue au monde ? Réponse : c'est l'idée que nous nous faisons de la mort qui est source de tourments, et non pas la mort en elle-même. Or, si nous n'avons aucune influence sur la mort – hormis peut-être celle de la retarder quelque peu –, nous pouvons, en revanche, agir sur l'idée que nous nous faisons d'elle... Onfray professe que « ce qui pose problème, c'est l'idée qu'on se fait de la mort. […] Et c'est cette idée de la mort sur laquelle nous avons du pouvoir. »[1532] Car une fois que nous avons bien pris conscience de cette faculté – réelle – et que nous parvenons à modifier notre conception de la mort, nous pouvons aisément nous affranchir de la croyance illusoire en des arrière-mondes prétendument offerts par les religions... De fait, si nous ne redoutons plus le trépas, le besoin d'espérer un paradis s'effondre, et toutes les mythologies monothéistes – ontologiquement fondées sur la peur de la mort – prennent la forme de colosses aux pieds d'argile. Ceci étant dit, si la foi aide certains d'entre nous à se joindre à moi pour jeûner et éventuellement mourir pour défendre la nature, je ne vois aucune raison de les contrarier. Car après tout, si le paradis existe réellement, il représente pour les croyants un motif supplémentaire de sacrifier leur vie pour protéger celle de leurs – ou de nos – enfants.

Pour revenir au matérialisme d'Épicure, son disciple Lucrèce, auteur d'un somptueux poème dédié à la nature, remémore la façon dont nous pouvons modifier notre appréhension du trépas : « Ce n'est donc rien pour nous que la mort, elle ne nous touche aucunement, du moment que la substance de l'âme se révèle mortelle. »[1533] Il poursuit : « […] Quand nous cesserons d'exister, quand divorceront corps et âme dont l'union fait notre être, absolument rien, à cette heure où nous ne serons plus, ne sera capable de nous atteindre et d'émouvoir nos cœurs, quand bien même la terre se confondrait avec la mer, la mer avec le ciel. »[1534] Autrement dit, mourir n'est pas difficile à vivre. Et à l'instar de son maître, Lucrèce prône la vie et la mort vertueuses : « Plutôt la mort que le déshonneur. »[1535]

Mais un point crucial – dans tous les sens du terme – demeure en suspens : l'instant de la mort est-il douloureux ? Comment se déroule ce passage d'un état à un autre ? Lors de notre conception puis de notre naissance, nous n'étions pas suffisamment conscients pour évaluer la teneur du passage de la mort à la vie, mais il nous sera en revanche peut-être possible de jauger celle du passage de la vie à la mort. Fallacieuse question, en tous les cas aux yeux de Michel Onfray : « [La mort] est souvent un glissement doux et simple, passage sans violence, endormissement dans un genre d'ivreté... »[1536]

---

1531Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019, p. 161.

1532*Ibid.*, p. 155. Spinoza aurait certainement parlé d'« idée inadéquate » dans le but de définir notre rapport à la mort : « La fausseté consiste en une privation de connaissance qu'enveloppent les idées inadéquates, autrement dit mutilées et confuses. » Dans Spinoza Baruch, *Éthique*, Seuil, Paris, 2010 (1677), E2, Proposition XXXV, p. 165.

1533Lucrèce, *De la nature*, Garnier, Paris, 1954 (54 av. J.-C.), III, 842-844, p. 185.

1534Lucrèce, *De la nature*, Garnier, Paris, 1954 (54 av. J.-C.), III, 849-854, p. 187.

1535Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019, p. 284.

1536*Ibid.*, p. 155.

Débat inutile également, selon Etty Hillesum : « […] Je sais maintenant que vie et mort sont unies l'une à l'autre d'un lien profondément significatif. Ce sera un simple glissement, même si la fin, dans sa forme extérieure, doit être lugubre ou atroce. »[1537] La jeune femme précise sa pensée en conviant l'être humain qui la lit à faire preuve de courage face à la douleur :

> « Il n'est pas au-dessous de la dignité humaine de souffrir. Je veux dire : on peut souffrir avec, ou sans dignité humaine. Je veux dire : la plupart des Occidentaux ignorent l'art de souffrir, tout ce qu'ils savent c'est se ronger d'angoisse. Ce que vivent la plupart des gens, ce n'est plus une vie : peur, résignation, amertume, haine, désespoir. Mon Dieu, c'est bien compréhensible ! Mais les priver de cette vie, ce ne serait pas les priver de grand-chose ? Il faut accepter la mort comme élément naturel de cette vie, même la mort la plus affreuse. Et ne vivons-nous pas chaque jour une vie entière et importe-t-il vraiment que nous vivions quelques jours de plus ou de moins ? »[1538]

Voilà en quelques phrases une leçon de philosophie qui vaut bon nombre d'œuvres complètes ! En grands théoriciens de la mort, les stoïciens font preuve d'une sagesse équivalente, à commencer par Cicéron, qui résume en une question tout ce qui vient d'être exposé : qu'il s'agisse d'une souffrance ou d'un décès, « comprends-tu maintenant à quel point le mal est dans l'idée que l'on s'en fait et non une réalité objective ? »[1539]

**L'ataraxie stoïcienne**

> *« Ne t'inquiète pas de savoir si tu as chaud, ou froid, quand tu fais ce que tu dois ; si tu as besoin de sommeil, ou si tu as suffisamment dormi ; si l'on te blâme, ou si l'on te loue ; si tu t'exposes à la mort, ou à toute autre épreuve ; car le fait même de mourir n'est qu'une des fonctions de la vie ; et, dans ce cas comme dans tous les autres, il suffit que tu disposes bien du moment où tu es. »*
>
> Marc Aurèle[1540]

Le grand mot des stoïciens est l'« ataraxie », que l'on définit généralement comme une « absence de trouble ». Hérité de Démocrite et d'Épicure, cet état revient à se montrer d'humeur égale en toute circonstance, y compris devant la mort. À cette fin, les philosophes romains nous offrent des outils. Cicéron ouvre le bal en revisitant la thèse épicurienne : « Le manque est inséparable du sentiment, et il n'y en a nullement chez un mort ; il ne peut donc y avoir de manque. »[1541] Et dissipant la crainte

1537Hillesum Etty, *Une Vie bouleversée*, Seuil, Paris, 1981 (1941-1943), p. 151.
1538*Ibid.*, p. 135.
1539Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane II, p. 49.
1540Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, Germer-Baillière, Paris, 1876 (121 – 180), VI, II.
1541Cicéron, *Devant la mort*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane I, p. 85.

de la mort chez son lecteur, le philosophe rappelle : « […] Rien ne ressemble autant à la mort que le sommeil […]. »[1542] Sommairement – et c'est, mine de rien, une nouvelle révélation par rapport aux propos d'Épicure –, nous mourons à chaque fois que nous nous endormons. L'instant de la mort, qui terrorise les âmes qui s'en inquiètent, ne serait ainsi qu'un glissement semblable à celui qui nous fait passer de l'éveil au sommeil. Or, craignons-nous de nous endormir ? Non, hormis bien évidemment si nous souffrons de somniphobie... Dans le cas contraire, pour quel motif craindrions-nous de nous endormir pour toujours ? Cicéron apporte ainsi une réponse à l'épouvante du trépas et complète par ailleurs : « Celui qui redoute ce qu'il ne peut éviter ignore la sérénité, alors que celui qui ne craint pas la mort, sachant qu'elle est inévitable et, de plus, qu'elle n'a rien de terrifiant, se garantit une vie heureuse. »[1543] Suivant cette idée, non seulement la mort n'est guère à craindre, mais le fait de saisir cette évidence nous ouvre les portes du bonheur.

De manière analogue, la disparition de la thanatophobie renforce la propension à la vertu, puisque l'acceptation de la mort stimule la capacité à se sacrifier dans le but de défendre une cause : « Que de fois nos chefs militaires se sont-ils précipités vers une mort certaine avec des armées entières ! »[1544] « Les noms d'Harmodius et d'Aristogiton sont sur toutes les lèvres, le Spartiate Léonidas, le Thébain Épaminondas sont à l'honneur ; il serait difficile d'énumérer la liste de tous nos compatriotes, moins célèbres, mais dont on envie également la mort glorieuse. »[1545] Certes, Cicéron vante ici les mérites de guerriers, mais nous pouvons tout à fait adapter ses dires à un jeûne volontaire. En l'occurrence, il nous faut effectuer ce que nous avons à faire pour préserver la nature, même si cela nous coûte la vie, puisque la mort n'est pas un sujet de tourment.

Dans la continuité, pour Sénèque, « la mort ne doit pas nous choisir, c'est à nous de la choisir. Elle doit être un effet de notre liberté et de notre volonté. »[1546] Et c'est pourquoi l'empereur Marc Aurèle inscrit dans son journal :

> « Ne maudis pas la mort ; mais fais-lui bon accueil, comme étant du nombre de ces phénomènes que veut la nature. La dissolution de notre être est aussi naturelle en nous que la jeunesse, la vieillesse, la croissance, la pleine maturité, la pousse des dents, la barbe, les cheveux blancs, la procréation, la gestation des enfants, l'accouchement, et tant d'autres fonctions purement physiques, que développent en nous les diverses saisons de la vie. Lors donc que l'homme y a réfléchi, il sait qu'il doit ne montrer à l'égard de la mort, ni oubli, ni courroux, ni jactance. Il faut l'attendre comme un des actes nécessaires de la nature […]. »[1547]

1542Cicéron, *De la vieillesse*, Les Belles Lettres, Paris, 2003 (44 av. J.-C.), 81, p. 91.
1543Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane II, p. 16.
1544Cicéron, *Devant la mort*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane I, p. 85.
1545*Ibid.*, p. 105.
1546Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019, p. 143.
1547Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, Germer-Baillière, Paris, 1876 (121 – 180), IX, III. Si la procréation fait en effet sans doute partie des « phénomènes que veut la nature », je dois en revanche préciser qu'elle ne constitue guère un « acte *nécessaire* de la nature », puisque nous pouvons très bien vivre sans enfanter.

Plus loin, le philosophe résume la position stoïcienne : « Quand on ne trouve bon que ce qui vient en son temps ; quand on regarde comme parfaitement égal d'accomplir un nombre plus grand ou un nombre moindre d'actions conformes à la droite raison ; quand on ne met nul intérêt à voir le monde plus ou moins longtemps ; quand le cœur est ainsi disposé, la mort n'a plus rien qui puisse nous inspirer de crainte. »[1548] Chez les Romains, dépeints par Michel Onfray au sein de son livre intitulé *Sagesse*, la mort n'est donc pas un souci. Elle est même le meilleur moyen de protéger ceux que l'on aime, comme le raconte l'historien Valère Maxime au gré d'une magnifique parabole :

> « On avait pris dans la maison de Tiberius Gracchus deux serpents, un mâle et une femelle. Gracchus, en consultant un aruspice, apprit que la mise en liberté du mâle ou de la femelle serait suivie à bref délai, selon le cas, de la mort de sa femme ou de la sienne. Il ne tint compte que de la partie de cette prédiction qui assurait la conservation de sa femme, sans considérer la sienne, et fit tuer le mâle et lâcher la femelle. Il eut le courage de se voir frapper lui-même du coup qui ôtait la vie au serpent. Je ne saurais dire s'il y eut pour Cornélie plus de bonheur à posséder un tel époux que de malheur à le perdre. »[1549]

Quelle plus belle preuve d'amour que ce sacrifice ? De nos jours, combien d'amants seraient prêts à perdre la vie pour celle de l'être soi-disant aimé ? Et c'est peut-être notre plus grand problème : la mort est devenue pour nous un sujet de tourments incessants et non un moyen de modifier le réel. Si seulement nous faisions preuve de la même détermination que Tiberius Gracchus afin de protéger la nature, nous aurions une opportunité de pérenniser l'existence de nombreuses espèces, dont la nôtre. Michel Onfray conclut sur la capacité des Romains à donner leur vie quand un tel acte est justifié :

> « Le suicide ne doit pas être une folie et obéir à une passade, à un simple découragement. Il doit procéder d'une réflexion sainement conduite et mûrie avec le temps. Il est un effet de la raison et non de la passion. Un stoïcien doit en effet maîtriser ce qui pourrait le troubler ; il est un homme de volonté. Dès lors que la mort doit être volontaire, elle devient sagesse et non folie. […] Quiconque veut la quantité de vie en se moquant de sa qualité est fait du bois dans lequel on taille les centenaires – mais pas forcément les héros. »[1550]

Et si un régime autoritaire et une économie déficiente ont peut-être entraîné le déclin de l'empire romain, l'avènement contemporain de la civilisation judéo-chrétienne et le passage de témoin entre les deux cultures sont aussi à mettre sur le compte de la thanatophilie des chrétiens de l'époque.

1548Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, Germer-Baillière, Paris, 1876 (121 – 180), XII, XXXV.

1549Valère Maxime, *Actions et paroles mémorables*, Garnier, Paris, 1935 (31), IV, VI, 1, p. 353.

1550Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019, p. 144. Le philosophe ajoute plus loin : « Pourvu qu'elle soit voulue par la raison froide et non pas soumise à la chaleur des passions, la mort volontaire réalise la sagesse parce qu'elle permet de recouvrer définitivement la liberté que la Fortune avait tenté de nous ôter. Le vouloir sait et peut forcer le destin. » Dans Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019, p. 147.

**L'héritage christique**

*« […] Le Christ a perdu et il perdra toujours,*
*mais c'est en raison même de cette faiblesse qu'il triomphe […]. »*
Christian Bobin[1551]

Michel Onfray parlait de « héros » réduisant leur « quantité de vie » et faisant, en ce sens, preuve de « sagesse ». Certes, le philosophe écrit dans une perspective athée, qui est également la mienne – hormis si l'on part du principe que Dieu est la nature, à la suite de Spinoza –, mais s'il y a bien une leçon à retenir du christianisme – en dehors du somptueux : « Aimez-vous les uns les autres. »[1552] –, c'est la façon dont le message de Jésus s'est propagé. Quel événement a déclenché l'universalisation de la religion chrétienne ? Le supplice du Christ (cloué sur la croix), suivi de près par celui de Saint-Pierre – qui aurait été crucifié la tête en bas – et par bien d'autres encore... C'est parce que Jésus est mort volontairement – et alors qu'il aurait facilement pu se dérober à la crucifixion – que la « bonne nouvelle » s'est répandue. Les chrétiens sont par conséquent d'office disqualifiés pour décrédibiliser ma proposition de mise en jeu de la vie, puisqu'ils constituent, parfois sans véritablement s'en rendre compte, les premiers admirateurs du martyre et du sacrifice... Félicité Robert De Lamennais pose à ce sujet une question vertigineuse : « Ainsi les premiers Romains vivaient et mouraient pour la Ville éternelle ; ainsi les premiers chrétiens vivaient et mouraient pour l'humanité. Si chacun d'eux n'eût pensé qu'à soi, que serait devenue Rome ? Que serait devenu le monde ? »[1553]

En ce sens, si Jésus et ses fidèles se sont sacrifiés et ont par là même diffusé leur idéologie et leurs croyances, nous pouvons bien risquer notre peau afin de protéger la nature et de préserver la vie sur Terre... Et que dire de tous les croisés – partis guerroyer, tout au long des siècles, dans l'espoir futile d'atteindre un arrière-monde paradisiaque une fois trépassés ? Leur attitude est-elle vraiment moins sotte que ma proposition de grève de la faim ? J'en doute... Quoi qu'il en soit, que l'on voue ou non un culte à Jésus, il est bon de s'inspirer de sa capacité à affronter la mort pour défendre sa cause. Car en convertissant une énorme partie de l'humanité – avec le concours des épîtres de Paul de Tarse et de la conversion de Constantin –, il a en effet réussi là où tous les écologistes ont jusqu'ici échoué.

Et Pierre de certifier cette idée dans *La Bible* : « Vous le savez en effet, ce n'est pas par des choses corruptibles comme l'argent ou l'or que vous avez été rachetés de la manière de vivre dépourvue de sens que vous avaient transmise vos ancêtres, mais par le sang précieux de Christ, qui s'est sacrifié comme un agneau sans défaut et sans tache. »[1554] C'est la raison pour laquelle l'apôtre Jean écrit[1555] :

1551Bobin Christian, *La Lumière du monde*, Gallimard, Paris, 2001, p. 67.
1552*La Bible*, Société biblique de Genève, Genève, 2007, Jean, 13, 34, p. 699.
1553Robert De Lamennais Félicité, *De l'esclavage moderne*, Le Passager clandestin, Paris, 2009 (1839), p. 70.
1554*La Bible*, Société biblique de Genève, Genève, 2007, Pierre, 1, 18-19, p. 800.
1555*La Bible*, Société biblique de Genève, Genève, 2007, Jean, 19, 30, p. 704.

« Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : 'Tout est accompli.' Puis il baissa la tête et rendit l'esprit. » D'ailleurs, Timothée consigne par suite que « Jésus-Christ […] s'est donné lui-même en rançon pour tous. »[1556] Si l'on prend pour acquis que Jésus a réellement existé – ce dont il est permis de douter[1557] –, nous pouvons nous baser sur sa mort pour penser notre rapport au trépas. Il est de surcroît étrange d'observer que la civilisation occidentale, puisant ses racines dans le judéo-christianisme, a perdu le sens du sacrifice, par ailleurs très prononcé en islam : « Et il y a parmi les gens celui qui se sacrifie pour la recherche de l'agrément d'Allah. Et Allah est Compatissant envers Ses serviteurs. »[1558]

Car pour faire court, ce n'est pas tout de dire qu'un récit commun est nécessaire pour révolutionner notre rapport au monde... Ce récit n'est pas quelque chose que nous devons *écrire* – les chansons et autres documentaires nous prouvent l'inefficacité de cette démarche – mais quelque chose que nous devons *vivre*. De fait, Jésus n'a pas *écrit* la *Bible*, il a *vécu* son histoire – s'il a vécu... – et a mis son existence en balance au nom de son idéal. À nous d'en faire autant si nous voulons réellement forger un nouveau récit commun autour de l'écologie, de la sauvegarde du monde et de la préservation des vivants, au détriment du récit dominant actuel, fondé sur le capitalisme et le libéralisme débridés.

En effet, si Jésus a chassé les marchands du temple, nous devons aujourd'hui nous rendre compte que le temple en question, c'est la Terre, et que les marchands libéraux sont partout[1559]. Jean raconte cette anecdote célèbre des Évangiles, qui invite pour le moins à la révolte :

> « La Pâque juive était proche et Jésus monta à Jérusalem. Il trouva les vendeurs de bœufs, de brebis et de pigeons ainsi que les changeurs de monnaie installés dans le temple. Alors il fit un fouet avec des cordes et les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les bœufs. Il dispersa la monnaie des changeurs et renversa leurs tables. Et il dit aux vendeurs de pigeons : 'Enlevez cela d'ici, ne faites pas de la maison de mon Père une maison de commerce.' »[1560]

Il faut ici retenir que, quel que soit notre regard sur la nature – Dieu immanent de Spinoza ou bien création d'un Dieu transcendant (apanage des religions abrahamiques) –, celle-ci est sous le joug de la dictature libéro-capitaliste, qu'il s'agit de combattre, en (re)trouvant le sens du sacrifice – ou tout du moins de mise en péril de la vie – qui nous fait défaut. Pour ce faire, nous pouvons nous appuyer sur les paraboles évoquées plus haut et/ou sur d'autres cultures propices à l'engagement total.

---

1556*La Bible*, Société biblique de Genève, Genève, 2007, Timothée, 2, 5-6, p. 780.

1557Pour entrer dans les détails, voir notamment Dubourg Bernard, *L'Invention de Jésus*, Gallimard, Paris, 1987-1989 et Onfray Michel, *Traité d'athéologie*, Grasset & Fasquelle, Paris, 2005.

1558*Le Saint Coran*, Albouraq, Beyrouth, 2008, 2, 207, p. 50.

1559Il ne s'agit évidemment ici aucunement d'incriminer les Juifs, comme le fait Adolf Hitler dans *Mein Kampf*, mais la logique libérale qui détruit la nature. Aucune incitation à la haine ni à la violence n'est donc imputable à mes propos.

1560*La Bible*, Société biblique de Genève, Genève, 2007, Jean, 2, 13-16 , p. 688. Même son de cloche chez Matthieu : « Jésus entra dans le temple de Dieu. Il chassa tous ceux qui vendaient et qui achetaient dans le temple, et il renversa les tables des changeurs de monnaie et les sièges des vendeurs de pigeons. Il leur dit : 'Il est écrit : Mon temple sera appelé une maison de prière, mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs.' »

**L'éthique samouraï**

*« J'ai découvert que la voie du samouraï réside dans la mort. Lors d'une crise, quand il existe autant de chances de vie que de mort, il faut choisir immédiatement la mort. […] Pour être un parfait samouraï, il faut se préparer à la mort matin et soir et même toute la journée. »*

Jōchō Yamamoto[1561]

Si l'Occident s'est en partie fondé sur des sacrifices, d'autres traditions ont placé la mise en jeu de la vie au sommet de leur hiérarchie des valeurs. L'étymologie nous renseigne : les samouraïs étaient au service de leur maître et étaient prêts à mourir pour lui. Le diplomate Nitobe Inazō écrit en effet : « Le *Bushidō* tranche toujours en faveur du devoir de loyauté. »[1562] En calquant notre réflexion sur le modèle samouraï, nous pouvons très bien considérer que nous avons un devoir de loyauté envers la nature et qu'à l'heure où elle agonise, il relève de l'honneur de risquer notre vie pour elle ou, dans le pire des cas, de trépasser à ses côtés... En fin de compte, si l'expression m'est permise, nous avons aujourd'hui besoin « d'écologistes sauce samouraï » – d'individus prêts à disparaître pour protéger la nature. Le samouraï des temps modernes se met en ce sens au service de la vie, quitte à mourir pour la préserver. L'objectif ne consiste en l'occurrence pas à émettre un jugement de valeur, à proclamer que les agissements des samouraïs étaient bons ou mauvais, mais simplement à remarquer que face à l'immense défi qui est le nôtre, s'inspirer de leur exemple nous aiderait à défendre les vivants.

Nitobe Inazō décrit les origines du « *Bushidō* », c'est-à-dire de la voie du samouraï. D'après lui, le bouddhisme « amenait le sens d'un calme abandon aux voies du destin, de la soumission tranquille à l'inévitable. Il amenait cette attitude stoïque face au danger et au malheur ; dédain de la vie, amitié avec la mort. »[1563] Par là même, « la mort, qui tournait toujours autour des questions d'honneur, étant réputée par le code du *Bushidō* comme le moyen simple de résoudre les problèmes complexes, le samouraï ambitieux avait fini par considérer la mort naturelle comme une fadeur qu'il ne fallait pas désirer autrement. »[1564] Le magnifique livre d'Inazō met ainsi en évidence des liens à la fois avec le stoïcisme et avec le christianisme : « [La] doctrine du service – c'est-à-dire le fait de servir la cause d'un plus haut que soi, même si cela implique de faire le sacrifice de son individualité – […], qui est la plus sublime que le Christ ait prêchée, la dimension sacrée la plus haute de sa mission, est une vérité éternelle et c'est sur elle que se fonde l'esprit du *Bushidō*. »[1565] Surprenons-nous aussi de voir Inazō formuler – en 1905 – comme un présage à ma proposition : « En éveillant les sentiments que le *Bushidō* cultive, une rénovation morale de grande envergure peut être accomplie. »[1566]

1561Yamamoto Jōchō, *Hagakure*, Guy Trédaniel, Paris, 1999 (1716), p. 9.
1562Inazō Nitobe, *Bushidō, l'âme du Japon,* Budo, Noisy-sur-École, 2002 (1905), p. 82.
1563*Ibid.*, p. 21.
1564*Ibid.*, p. 104.
1565*Ibid.*, p. 132-133.
1566*Ibid.*, p. 157.

En d'autres termes, Nitobe Inazō avoue son désir de voir les vertus prônées par le *Bushidō* – et la mise en jeu de la vie est l'un de ses fondements – se propager à travers la planète pour résoudre les conflits dont l'humanité est à la fois victime et coupable. Car si le trépas peut se trouver au bout du chemin, ce n'est pas pour autant que le samouraï se rue corps et âme dans une bataille. Au contraire, la mise en péril de la vie peut – paradoxalement – servir à éviter la mort : « 'La victoire la plus belle est celle qu'on remporte sans verser le sang', comme d'autres préceptes analogues démontrent à quel point, tout compte fait, l'idéal absolu de la chevalerie était la paix. »[1567] De la même façon, comme je l'ai déjà dit, « l'idéal absolu » de ma proposition réside en l'institution du directoire écosophique, dans l'optique de préserver notre environnement d'une part, mais aussi d'éviter les guerres à venir – et par conséquent de défendre la paix – d'autre part. Pour donner un véritable sens à notre existence, nous pouvons donc – une fois la violence évacuée... – (re)développer notre côté samouraï et risquer notre vie aussi bien pour la nature que pour la paix – présente et future – entre êtres humains.

Un samouraï doit en conséquence aimer la mort, ce qui implique de ne point la redouter, comme le mettent en lumière maints passages du *Hagakure*, rédigé en 1716 par le samouraï Jōchō Yamamoto. Petite anthologie :

> « Le samouraï valeureux ne pense pas en termes de victoire ou de défaite, il combat fanatiquement jusqu'à la mort. C'est seulement ainsi qu'il réalise sa destinée. »[1568]
>
> « S'il veut être prêt à mourir, un samouraï doit se considérer comme déjà mort […]. »[1569]
>
> « Mourir est une perte, vivre est un gain et c'est ainsi que l'on décide souvent de ne pas mourir. C'est de la lâcheté. »[1570]
>
> « Le Seigneur Naoshige avait coutume de dire : 'la voie du samouraï est la passion de la mort. Même dix hommes sont incapables d'ébranler un être animé d'une telle conviction'. On ne peut accomplir de grands exploits quand on est dans une disposition d'esprit normale. Il faut devenir fanatique et développer la passion de la mort. »[1571]
>
> « L'absolue loyauté vis-à-vis de la mort doit être mise en œuvre tous les jours. »[1572]
>
> « N'est-ce pas se purifier que de sacrifier […] sa vie ? Un homme, qui donne […] sa vie au nom de la rectitude, […] tous les Dieux du ciel le protègent. »[1573]
>
> « Pour suivre la Voie, on doit savoir sacrifier sa vie précieuse. »[1574]

1567Inazō Nitobe, *Bushidō, l'âme du Japon,* Budo, Noisy-sur-École, 2002 (1905), p. 124.
1568Yamamoto Jōchō, *Hagakure*, Guy Trédaniel, Paris, 1999 (1716), p. 25.
1569*Ibid.*, p. 27.
1570*Ibid.*, p. 38.
1571*Ibid.*, p. 39.
1572*Ibid.*, p. 75. Le dalaï-lama, « leader » spirituel du bouddhisme naguère apprécié par de nombreux samouraïs, écrit : « La mort et son processus sont au cœur de l'enseignement et de la pratique bouddhiste qui n'est que préparation à ce moment. Vivre en accord avec ce que l'on est fondamentalement facilite cette transition. Et la peur de mourir, de laisser des biens, des possessions, des êtres chers, devient alors aussi ténue que le filet d'air qui s'expire lorsque le corps est quitté par l'Esprit. » Dans Barry Catherine, *Sagesse du dalaï-lama*, First, Paris, 2018, p. 104.
1573*Ibid.*, p. 85.
1574*Ibid.*, p. 98.

Pour les samouraïs, il ne s'agit donc aucunement de prétendre que la vie ne vaudrait rien. Bien au contraire, c'est parce que la vie a une valeur inestimable que le fait de la mettre en jeu prend toute sa dimension. Mais la leçon ne s'arrête pas là... Le samouraï n'est pas conséquentialiste, ce qui signifie qu'il ne détermine pas ses actions en fonction des résultats qu'elles pourraient produire. Le samouraï construit même sa vie par opposition à cette doctrine, privilégiant le déontologisme, dans la mesure où il effectue une action dès lors que celle-ci lui paraît juste, indépendamment de ses effets. Pour le samouraï, peu importe si le fait de perdre la vie va être utile ou non, du moment que son sacrifice – que ce soit lors d'une bataille ou par *seppuku* – s'inscrit dans sa vision de la justice. Par analogie, le samouraï moderne et soucieux du monde naturel ne se demande pas si sa grève de la faim va porter ses fruits et ainsi permettre de « sauver le monde » – même s'il l'espère de tout cœur –, mais se livre à cette dernière parce qu'il sait qu'elle représente le geste éthique et écologique ultime.

Comme il est dit quelquefois, « c'est l'intention qui compte » et non pas le résultat probable de nos actions. La parole de Gualinga, membre du peuple du « milieu du jour » – les Kichwas de Sarayaku – résistant au massacre dans la forêt amazonienne, nous délivre ce précieux enseignement : « Nous n'avons pas peur de perdre... Nous avons déjà gagné, car ce que nous faisons est juste. »[1575] Et dans le monde actuel, quoi de plus juste que de mettre notre existence en jeu pour préserver la nature ?

**De la nature (et) de la mort**

*« L'homme a du mal à se représenter sa fin. L'idée du néant est insupportable. Les religions lui apportent l'espoir d'une vie après la mort, la promesse, sinon de l'immortalité physique, du moins de l'immortalité spirituelle. La mort ne serait pas une fin mais un passage. La foi en Dieu serait, selon certains, une révolte contre le destin de l'espèce et traduirait un refus de s'accepter mortel. »*

Claude Bersay[1576]

Thanatologue, Claude Bersay repère que les religions s'appuient sur notre peur de la mort et nous promettent un paradis pour s'insinuer dans nos esprits. Peu importent ici les critiques qui pourraient être exercées à l'encontre des sectes, le point nodal de mon propos étant la relation qu'entretiennent la nature et le trépas. Au regard de Cicéron, « tout ce que la nature réprouve est mal, tout ce qu'elle approuve est bien. »[1577] Déterminée par la nature, notre mort serait donc bénéfique : « Pensons plutôt à cet état comme à un port, à un asile, et souhaitons d'y parvenir toutes voiles dehors. Mais si des vents contraires nous repoussent, sachons que tôt ou tard ils seront forcés de nous y ramener. »[1578]

1575Cité dans Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 244.

1576Bersay Claude, « La peur de la mort », dans Hanus Michel (dir.), *Les Mots de la mort*, L'Esprit du temps, Le Bouscat, 2009, p. 125. Emmanuel Levinas notait à ce sujet : « La mort est une menace qui s'approche de moi comme un mystère […]. » Dans Levinas Emmanuel, *Totalité et infini*, Martinus Nijhoff, La Haye, 1990 (1961), p. 261.

1577Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane II, p. 33.

1578Cicéron, *Devant la mort*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane I, p. 107.

C'est pourquoi Épictète écrit dans son *Manuel* : « Ne dis jamais de rien : 'Je l'ai perdu' mais : 'Je l'ai rendu.' Ton enfant est mort ? Il a été rendu. Ta femme est morte ? Elle a été rendue. »[1579] Tchouang-Tseu émet ici un constat équivalent : « La vie n'est qu'un emprunt ; c'est par emprunt qu'on naît. La vie n'est que poussière et ordure. La mort et la vie se succèdent comme le jour et la nuit. D'ailleurs, toi et moi sommes ici à contempler un exemple de transformation. Si la transformation me saisit, pourquoi en aurais-je horreur ? »[1580] Le sage poursuit en conséquence : « Bénie soit la vie et par cela même bénie soit également ma mort ! » Lucrèce se situe sur la même ligne, en reliant l'inéluctabilité du trépas à « l'immensité » du néant : « Mais pourquoi donc vouloir plus longue vie ? Qu'en serait-il retranché du temps qui appartient à la mort ? Nous ne pourrions rien en distraire qui diminuât la durée de notre néant. Ainsi tu aurais beau vivre assez pour enterrer autant de générations qu'il te [ferait] plaisir : la mort toujours t'attendra, la mort éternelle, et le néant sera égal pour celui qui a fini de vivre aujourd'hui ou pour celui qui est mort il y a des mois et des années. »[1581]

Dans la même veine, quoique plus timidement, Plotin relève que « la mort est plutôt un bien »[1582], précisant que « le courage consiste à ne pas redouter la mort. »[1583] Et certains philosophes modernes tiennent de surcroît des discours similaires, à l'image de Michel Serres : « La mort vivifie la vie, qui meurt de manquer d'elle. Partir – vers la nature – pour naître »[1584] ou encore de Marcel Conche : « Il faut dire oui à la vie mais aussi oui à la mort parce que les deux ne se séparent pas. »[1585] Et Albert Camus de nous éclairer à son tour : « Cette mort qu'il avait regardée avec l'affolement d'une bête, il comprenait qu'en avoir peur signifiait avoir peur de la vie »[1586] Dès lors, pourquoi la peur de la mort est-elle tellement prégnante en Occident et dans le monde en général ? Claude Bersay répond :

> « La crainte de la mort a toujours existé, même aux périodes de la foi et c'est une réaction bien humaine que d'en évoquer le moins possible la pensée, mais elle n'a jamais été aussi mal perçue que dans notre civilisation avec deux explications possibles : 1. Goût prononcé du plaisir et du confort tant physique qu'intellectuel. L'évitement de tout désagrément a pour corollaire le déni d'une réalité aussi insoutenable que la mort. 2. L'agonie est à bien des égards plus cruelle qu'autrefois et le mourant est plus seul car tout est devenu mécanique et sans âme. »[1587]

1579Épictète, *Manuel*, Flammarion, Paris, 2015 (125), XI, p. 65. Je reviendrai un peu plus loin sur la question du deuil.
1580Tchouang-tseu, *Œuvre complète*, Gallimard/Unesco, Paris, 2011, pp. 90-202.
1581Lucrèce, *De la nature*, Garnier, Paris, 1954 (54 av. J.-C.), III, 1100-1107, p. 201.
1582Plotin, *Ennéades I*, Les Belles Lettres, Paris, 1954 (254-270), VII, 3, p. 110.
1583Plotin, *Ennéades I*, Les Belles Lettres, Paris, 1954 (254-270), VI, 6, p. 102.
1584Serres Michel, *Le Contrat naturel*, Le Pommier, Paris, 2018, p. 216.
1585Dans Anvar Leili & Lenoir Frédéric, *Sagesses pour notre temps*, Albin Michel/France Culture, Paris, 2016, p. 57.
1586Camus Albert, *La Mort heureuse*, Gallimard, Paris, 1971, p. 200.
1587Bersay Claude, « La peur de la mort », dans Hanus Michel (dir.), *Les Mots de la mort*, L'Esprit du temps, Le Bouscat, 2009, p. 132. Cyril Dion complète : « Le problème, c'est qu'on a tellement peur de mourir, [qu'on a] besoin de trouver une explication au fait qu'on est sur cette planète et qu'on sait que notre existence va s'arrêter, qu'on met en place tout un tas de stratégies pour se protéger, des stratégies qui sont à la fois des stratégies de domination ou des autres individus, ou des autres espèces, des stratégies pour jouir et donc divertir notre attention de cette terreur. » Dion Cyril, « L'effondrement est déjà là », *Next*, interview de Clément Montfort, publiée le 10/06/2018 et disponible en ligne le 03/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=Gtw3VfBRzpk.

Un cercle vicieux semble ainsi s'être formé : nous nions la mort donc nous la craignons donc nous la nions... Pourtant, la peur de la mort est *contre nature*, dans la mesure où elle s'oppose à l'un des principes de la vie imposés par la nature. Tout ce qui vit finit par s'éteindre, et s'effrayer de la mort, c'est rejeter la nature. On peut même émettre l'hypothèse suivante : si l'homme est tellement enclin à maltraiter la nature depuis « la nuit des temps » – ce qui a abouti à notre période thermo-industrielle dévastatrice –, c'est peut-être inconsciemment à cause du fait qu'il a peur d'une mort dictée par cette dernière. D'où cette question : et si la propension de l'humain consistant à détruire la nature prenait en définitive racine dans l'effroi relatif à son propre trépas ? En tuant la nature, l'homme espérerait ainsi, secrètement et malgré lui, tuer la mort, s'en émanciper et devenir éternel[1588]. Mais ce vœu n'est qu'une illusion : en annihilant le monde naturel, ce n'est pas la mort que l'humain éradique, c'est lui-même. Par voie de conséquence, accepter de perdre la vie *par* et *pour* la nature, c'est en premier lieu retrouver un rapport pacifié à la Terre-mère. C'est aussi dire « oui » à la mort en particulier pour dire « oui » à la vie en général. C'est consentir au sacrifice éventuel de sa propre existence pour permettre à toutes les autres de perdurer. En somme, c'est faire preuve de la plus grande humanité.

Cependant, il me faut préciser, en toute rigueur, que ce qui est *anti-naturel*, c'est bien la peur de la *mort* en tant que concept, et non la peur de *ne plus vivre*. La distinction semble anodine, elle n'en est pas moins fondamentale... L'animal, y compris s'il est humain, ne ressent cette peur *instinctive* de ne plus vivre que s'il se sent en danger immédiat, à l'image d'un bébé n'ayant pas encore conceptualisé la mort mais désirant tout de même rester vivant. À l'opposé, un animal ayant conceptualisé la mort, tel que l'être humain[1589], pourra avoir peur de celle-ci rien qu'en l'*imaginant*[1590], et alors même qu'il ne subit aucune menace existentielle directe. C'est très précisément cette peur – que nous pourrions nommer « angoisse », puisqu'elle ne porte sur rien de concret – qui est à mes yeux *contre nature*. Et Confucius de souligner cette distinction entre imagination et réel : « Rien n'est plus lamentable que notre mort en esprit. Notre mort proprement dite est moins pénible. »[1591]

Cela posé, nous comprenons que la thanatophilie n'implique pas nécessairement la biophobie. En d'autres termes, ce n'est guère parce que nous acceptons et aimons la mort que nous n'aimons pas la vie. Bien au contraire, si nous souhaitons aimer pleinement la vie, nous *devons* aimer la mort. En ce sens, j'insiste ici sur le fait que la grève de la faim que je propose et qui est susceptible aussi bien de sauver des milliards de vies que d'entraîner la mort de ceux qui la suivront, ne constitue en rien une négation du *vouloir-vivre*, mais une affirmation de ce dernier.

1588Ce n'est qu'une simple théorie mais selon moi, il se peut que le fait d'être enterré dans un cercueil ou d'être incinéré représente un stigmate de notre peur de la mort et, ainsi, de notre rapport angoissé à la nature. Un lien plus apaisé et poétique avec cette dernière nous inviterait plutôt à comprendre que, la vie étant un cycle, il est évident et *naturel* de rendre nos atomes à l'humus. Pierre Rabhi écrit : « C'est un cycle auquel je suis heureux d'appartenir. C'est la vie qui se donne à la vie... » Dans Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 196.

1589D'autres animaux, comme les cochons, les singes ou les éléphants, ont sans doute une capacité de représentation de la mort, mais probablement pas aussi développée que celle de l'être humain.

1590Nous retrouvons ici le fait que notre conception de la mort est souvent une « idée inadéquate », au sens de Spinoza.

1591Cité dans Tchouang-tseu, *Œuvre complète*, Gallimard/Unesco, Paris, 2011, p. 234.

**De l'extension du vouloir-vivre (et non de sa négation)**

*« Chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être. »*
Baruch Spinoza[1592]

Au regard de Spinoza – et les biologistes d'aujourd'hui confirment –, tout être vivant a un *conatus*, c'est-à-dire une volonté intrinsèque de rester en vie, et l'exprime *via* un effort d'augmentation de sa puissance d'être. Pour faire simple, il s'agit de ce qui, dans la vie, veut la vie. Sur la même ligne que son prédécesseur, Arthur Schopenhauer élabore un concept similaire, dénommé « vouloir-vivre » :

> « […] La volonté de vivre, loin d'être une personnification arbitraire, ou même un mot vide de sens, est au contraire la seule expression véritable de l'essence intime de ce monde. Tout se presse et se pousse vers l'existence, autant que possible vers l'existence organique, c'est-à-dire vers la vie, pour en atteindre ensuite l'échelon le plus élevé : la nature animale nous témoigne donc manifestement que le vouloir-vivre est la note fondamentale de son être, sa seule propriété immuable et absolue. Contemplons cette ardeur de vie universelle, voyons l'empressement infini, cette facilité, cette exubérance avec laquelle, en tout lieu et à toute heure, le vouloir-vivre fait violemment effort vers l'existence, emprunte des formes innombrables, use des fécondations et des germes, et à leur défaut de la *generatio aequivoca*, sans perdre une seule occasion de tirer avidement à soi la moindre substance capable de vivre. »[1593]

Plus tard, Friedrich Nietzsche émet une notion équivalente, à travers la « volonté de puissance » :

> « En admettant […] qu'il soit possible d'établir que notre vie instinctive tout entière n'est que le développement et la différenciation d'une seule forme fondamentale de la volonté – je veux dire, conformément à *ma* thèse, de la volonté de puissance – ; en admettant qu'il soit possible de ramener toutes les fonctions organiques à cette volonté de puissance, y trouver aussi la solution du problème de la fécondation et de la nutrition – c'est un seul et même problème – on aurait ainsi acquis le droit de désigner *toute* force agissante du nom de *volonté de puissance*. L'univers vu du dedans, l'univers défini et déterminé par son 'caractère intelligible', ne serait pas autre chose que la 'volonté de puissance'. »[1594]

Nous pourrions en conséquence penser qu'un individu qui propose une grève de la faim a perdu sa volonté de puissance et nie son vouloir-vivre. En réalité, c'est tout le contraire qui se produit. Aussi Nietzsche explique-t-il que la volonté de puissance ne concerne pas uniquement les individus, mais

1592Spinoza Baruch, *Éthique*, Seuil, Paris, 2010 (1677), E3, Proposition VI, p. 227.
1593Schopenhauer Arthur, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, PUF, Paris, 1966 (1819), pp. 1077-1078.
1594Nietzsche Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, Librairie générale française, Paris, 2000 (1886), §36, p. 111.

également les groupes – communautés, espèces, règne animal, vivant en général : « [Un corps social dont les unités se traitent en égales] devra être la volonté de puissance incarnée, il voudra grandir, s'étendre, attirer à lui, arriver à la prépondérance – non pour un motif moral ou immoral, mais parce qu'il vit et que la vie est précisément volonté de puissance. »[1595] Bien sûr, il est possible d'interpréter ces propos dans le but de justifier la guerre et l'expansionnisme d'une communauté, mais il est aussi possible de comprendre que tous les êtres vivants ont et expriment un vouloir-vivre commun – sorte d'extension du *conatus* partant de l'individu vers la totalité de ce qui vit. En ce sens, le vouloir-vivre que je défends au gré du jeûne volontaire n'est pas le mien mais celui de mon espèce et du vivant en général. En effet, l'homme a l'opportunité de mettre sa vie en danger pour défendre une cause qui lui semble plus importante que sa propre existence. Autrement dit, à mes yeux, ce n'est point parce que la préservation de soi est le principe fondamental du vivant que la perte de soi est obligatoirement à proscrire... Au contraire, c'est même *parce que* la préservation de soi fonde le vivant que le sacrifice prend toute sa valeur, tout en se démarquant très profondément de l'idée de suicide[1596]. Henri Laborit écrit : « Nous ne vivons que pour maintenir notre structure biologique, nous sommes programmés depuis l'œuf fécondé pour cette seule fin, et toute structure vivante n'a pas d'autre raison d'être, que d'être. »[1597] Mais le biologiste précise : «  L'amour particulier, comme l'amour universel transportent l'homme au-dessus de lui-même. L'amour qui lui fait accepter parfois le sacrifice de sa vie. »[1598] Et il parachève son édifice : « […] Tout le monde n'a pas la chance de mourir pour une cause […]. »[1599]

Bien avant lui, Schopenhauer ne manquait en ce sens pas de spécifier que l'être humain – comme tout autre animal – constitue une partie de Dieu – au sens spinoziste du terme : « L'homme, c'est la nature, la nature arrivée au plus haut degré de la conscience de soi-même ; si donc la nature n'est que l'aspect objectif de la volonté de vivre, l'homme, une fois bien établi dans cette conviction, peut à bon droit se trouver tout consolé de sa mort et de celle de ses amis ; il n'a qu'à jeter un coup d'œil sur l'immortelle nature ; cette nature, au fond, c'est lui. »[1600] L'homme a, en conséquence, la capacité d'étendre son vouloir-vivre à l'ensemble du monde vivant et peut ainsi se consoler de sa propre mort en prenant conscience que la nature perdure. Donc, si le monde naturel se trouve menacé, l'humain peut sentir le devoir de le protéger, y compris au péril de sa vie. Cela dit, je précise une nouvelle fois que le but de la grève de la faim que je suggère reste de défendre la vie et non d'entraîner la mort de ceux qui seront enclins à jeûner. Néanmoins, au cas où les choses ne se dérouleraient pas comme je l'espère, il importe de consacrer un temps à la question du deuil.

1595Nietzsche Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, Librairie générale française, Paris, 2000 (1886), §259, p. 323.

1596En effet, il n'est ici aucunement question de « suicide », mais de protection du vivant par « extension » du vouloir-vivre, ce qui est loin d'être la même chose. Sachant ce que signifie avoir des envies de suicide, je peux affirmer sans peine que la grève de la faim que je propose ne pourrait pas en être plus éloignée. D'ailleurs, si je désirais réellement perdre la vie, je n'aurais pas effectué toutes mes recherches relatives à l'écologie, ni *a fortiori* rédigé ce livre.

1597Laborit Henri, *Éloge de la fuite*, Robert Laffont, Paris, 1976, pp. 12-13.

1598*Ibid.*, p. 40.

1599*Ibid.*, p. 107.

1600Schopenhauer Arthur, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, PUF, Paris, 1966 (1819), p. 352.

**De la gestion du deuil**

*« Nous devrions nous lamenter durant nos fêtes de famille, à l'occasion de la naissance d'un enfant, à la pensée de tous les maux de l'existence, et quand la mort aura mis un terme à nos lourdes épreuves, nous faire accompagner joyeusement par tous nos amis. »*

Euripide[1601]

Il serait peu délicat de ma part d'omettre les gens qui peuvent souffrir de la mort d'un individu de manière collatérale, à savoir les proches d'un défunt. Je suis bien évidemment incapable de résoudre tous les problèmes de mal-être à moi tout seul – sur ce terrain comme sur tous les autres –, mais je peux, en revanche, tenter d'orienter mon lecteur dans le labyrinthe du deuil. Le dramaturge Euripide soutient par exemple que la naissance d'un enfant – qui va devoir affronter le monde, subir la crainte de la mort, souffrir et trépasser – est bien plus tragique que la mort d'une personne – qui se retrouve ainsi libérée de toutes ses souffrances. Est-ce suffisant pour réconforter ceux qui viendraient à perdre un ou plusieurs proches au cours de la grève de la faim que je préconise de mener ? J'en doute, mais l'analyse demeure pertinente : l'existence peut certes être heureuse, mais elle présente également un grand lot de souffrances auxquelles se soustrait l'individu qui sacrifie sa vie au nom d'une cause.

La philosophie et la psychologie représentent deux formidables aides pour cheminer dans le deuil. La philosophie d'abord, m'invite ici à convoquer de nouveau le personnage de Cicéron, qui discerne à juste titre que nous sommes – à tort – « tous intimement convaincus qu'un honnête homme se doit d'éprouver, à la mort des siens, un chagrin incommensurable. »[1602] Or, intrigué par cette douloureuse propension, Cicéron essaye d'en produire une analyse : « On agit de la sorte parce que l'on croit que c'est normal, juste, obligatoire et ce qui montre très clairement qu'on en fait une sorte de devoir c'est que si, par hasard, au moment où l'on se veut plongé dans l'affliction, on se surprend à se distraire ou à se dérider légèrement, on se ressaisit aussitôt en se sentant fautif d'avoir cessé momentanément de souffrir. »[1603] Mais quoi qu'il arrive, « rien n'est plus malsain [que] de s'abîmer dans le deuil. »[1604] Il nous convie par là même à accueillir avec sérénité le décès des êtres qui nous sont proches, quand bien même ces derniers seraient à nos yeux « partis trop tôt » : « On trouve communément que ceux qui meurent de vieillesse ont de la chance. Pourquoi ? Une vie plus longue n'est pas nécessairement plus agréable. »[1605] La remarque nous interpelle d'autant plus que la crise environnementale présage un avenir aussi incertain que funeste pour bon nombre d'entre nous... Vu les malheurs auxquels nous sommes destinés, périr avant l'effondrement ne paraît pas si dramatique. Cicéron justifie cette idée :

1601Cité dans Cicéron, *Devant la mort*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane I, p. 104.
1602Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane III, p. 102.
1603*Ibid.*, p. 103.
1604*Ibid.*, p. 114. « La médecine a toujours lutté contre la plus naturelle des lois : la mort. [En effet] la mort, c'est la vie. Aucune histoire n'ignore le deuil. » Dans Cyrulnik Boris, *Sous le signe du lien*, Hachette, Paris, 1989, pp. 43-254.
1605Cicéron, *Devant la mort*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane I, pp. 88-89.

« Si l'attente et le désir nous jettent dans l'anxiété, dans le tourment, dans l'angoisse, grands dieux, quelle perspective heureuse que ce voyage au terme duquel il n'y aura plus trace de souci ni d'inquiétude. »[1606] Le philosophe repère aussi : « Ce qui nous afflige, ou plutôt nous tourmente, c'est de nous séparer des bonnes choses de la vie. Attention ! Il serait plus juste de dire : 'De ses maux'. […] La mort, pour dire la vérité, nous détache des maux et non des biens. »[1607] Et inutile de préciser que s'il avait vécu à notre époque – c'est-à-dire au sein d'une civilisation au bord du précipice –, son propos n'en aurait probablement été que plus approprié.

Mais, malgré la justesse de ces constatations, notre raison suffit rarement – sauf peut-être dans le cas d'êtres exceptionnels – pour consoler du chagrin relatif à la perte d'un proche... C'est pourquoi je propose dorénavant d'étudier l'aide que le champ de la psychologie peut nous apporter sur ce sujet, en prenant principalement appui sur le travail du psychiatre Christophe Fauré, auteur d'un ouvrage intitulé *Vivre le deuil au jour le jour*, dont je recommande la lecture. Le docteur Fauré explique tout d'abord la raison pour laquelle la culture occidentale – mais cette observation est sans doute valable ailleurs – a vu le deuil devenir un réel problème de société au cours des dernières décennies :

> « Dans les années 1950-1960, […] il y a eu un transfert du mourir, du prendre soin du mourir, de la maison à l'hôpital. […] Il y a eu une perte progressive de la connaissance intrinsèque ancestrale de la mort et c'est devenu de l'ordre du médical et des soignants. Et progressivement, n'étant plus sous le regard, il y a une distance qui a créé une peur [de la mort]. […] Perdant ce savoir ancestral sur l'approche de la mort, on a aussi perdu le savoir ancestral autour du deuil, de l'accompagnement des proches en deuil. Et notre société s'est complètement dépouillée de tous les rituels (veillée des morts […], code vestimentaire...). »[1608]

Chercheuse en psychologie, Martine Lussier confirme cette fâcheuse inclinaison de la modernité : « Alors que la mort, la perte par excellence, a été l'occasion de rites de passage les plus importants pendant des millénaires, elle n'en connaît presque plus dans nos sociétés occidentales : le deuil est devenu une affaire intime. »[1609] Pourtant, « l'épreuve de réalité est favorisée par les rites funéraires qui soulignent la séparation […]. »[1610] Il apparaît en conséquence que par rapport aux anciens, nous partons avec un handicap en ce qui concerne le deuil... Heureusement, Christophe Fauré nous offre les clés du travail de deuil, expliquant ici, en premier lieu, qu'il « n'y a pas de fin de deuil. 'Faire son deuil', vous rayez ça de votre vocabulaire, ça n'existe pas. C'est absurde, ça ne veut rien dire. Mais cheminer dans son deuil [existe, à travers] des étapes. » Michel Onfray dit au passage exactement la

1606Cicéron, *Devant la mort*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane I, pp. 89-90.
1607*Ibid.*, p. 80.
1608Intervention à l'INREES. Vidéo publiée le 16/12/2014 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=aIuL7GTSnXM.
1609Lussier Martine, *Le Travail de deuil*, PUF, Paris, 2007, p. 226.
1610*Ibid.*, p. 219.

même chose, consignant non sans ironie : « Faire son lit ! Faire les courses, faire la vaisselle, faire le marché, faire le ménage, faire la cuisine, certes ; mais *faire son deuil* ! On ne fait jamais son deuil, on survit, parce qu'il le faut […]. »[1611] Le philosophe use par ailleurs de son sens de la formule pour prétendre qu'en réalité, c'est bien plutôt le deuil qui nous fait, et nous façonne malgré nous. Cela dit, il existe des manières d'accompagner le deuil, en effectuant un « travail ». Le docteur Fauré prescrit d'ailleurs systématiquement cet effort, qui garantit une meilleure « cicatrisation » après la perte d'un proche : « Il y a […] d'un côté le *processus de deuil*, de l'autre *le travail de deuil*, qui procède de la courageuse décision d'accompagner le processus de guérison intérieure. »[1612]

Quatre phases jalonnent le processus de deuil : celle du choc, de la sidération et du déni ; celle de la fuite/recherche ; celle de la déstructuration ; enfin celle de la restructuration. Pour de plus amples informations, j'invite une nouvelle fois mon lecteur à découvrir l'ouvrage du docteur Fauré. Ce qui nous intéresse pour l'heure, ce sont les tâches liées au travail de deuil, à savoir : accueillir et accepter la réalité du décès ; exprimer les émotions que l'on ressent, « encore et encore » pour user la charge émotionnelle du décès – *via* la parole ou, à défaut, par l'écriture – ; préserver le lien à la personne de façon adaptée – internalisation progressive de la relation – ; et enfin, trouver du sens au décès de la personne disparue. Sur ce dernier point, Christophe Fauré écrit effectivement :

> « Tirant sa force du mouvement qui pousse l'être humain à ordonner le chaos de son existence, le travail de deuil a pour ultime finalité de donner sens à ce qui vient de se passer, à ce déchirement dont il faut, coûte que coûte, combattre l'absurdité... Car, sans cette intime et indéfectible conviction qui garantit que les affres de sa douleur ont, à un niveau ou à un autre, un sens, le cœur et l'esprit errent dans l'angoisse et la tourmente et recherchent sans cesse un moyen de s'apaiser... »[1613]

Nous pouvons ainsi d'ores et déjà nous réjouir du fait que la mort éventuelle des jeûneurs portera en elle-même tout son sens... En effet, si nous devons parfois rechercher – voire élaborer – un sens à la mort d'une personne, ce ne sera *a priori* aucunement le cas à la suite de la grève de la faim que je propose, puisque les individus qui la suivront mettront leur vie en jeu pour défendre la nature et les générations futures. Le sens de leur potentiel trépas sera donc évident, ce qui n'empêchera toutefois pas les personnes endeuillées d'effectuer les autres tâches relatives au travail de deuil.

Le psychiatre explique également en quoi cet effort s'avère structurant, autrement dit positif pour la santé – notamment mentale – de l'humain qui perd un être cher : « La mort de cette personne qu'on aime nous rappelle sans cesse la précarité de l'existence. Elle ne souligne que trop ce que nous nous acharnons à ne pas voir, de peur d'y voir notre propre finitude. »[1614] Et Christophe Fauré d'abonder :

1611Onfray Michel, *Cosmos*, Flammarion, Paris, 2015, p. 23.
1612Fauré Christophe, *Vivre le deuil au jour le jour*, Albin Michel, Paris, 2012, p. 25.
1613*Ibid.*, p. 314.
1614*Ibid.*, p. 317.

« Loin de nous enfermer dans les angoisses de la mort, la précarité de notre vie humaine nous invite à saisir la saveur inestimable de l'instant présent. »[1615] Prendre conscience de la « magnificence » de l'existence, voilà l'un des bénéfices d'un travail de deuil bien mené, même si celui-ci peut nécessiter un temps considérable... À cette fin, (se) pardonner est essentiel, puisque cela permet à la personne endeuillée de se soigner, d'entretenir sa paix intérieure :

> « Le lent travail de deuil ne consiste-t-il pas, aussi, à faire la paix avec celui qui est parti, en dépit de tout ce qui reste à partager et à pardonner ? N'est-ce pas là une condition essentielle pour accepter, soi-même, de retourner dans la vie, libre et apaisé ? Car apporter la paix, c'est peut-être aussi accorder le pardon... Le pardon pour l'autre et le pardon pour soi-même, malgré les multiples zones d'ombre qui constituent aussi notre humanité. »[1616]

Et que ceux qui imaginent que seul le deuil permet de conserver le souvenir de la personne perdue et qui souhaiteraient par conséquent éviter le travail de deuil soient pleinement rassurés : d'une part, cet effort s'inscrit dans la durée et n'est jamais terminé, à l'image d'une cicatrice qui laisse *toujours* une trace ; et d'autre part, « le travail de deuil n'aboutit pas à l'oubli, bien au contraire ; il garantit le non-oubli. »[1617] En effet, le travail de deuil ne consiste aucunement à effacer le souvenir d'un défunt, mais simplement à agir sur la souffrance qui lui est initialement associée.

Enfin, il existe des moyens d'apporter de l'aide aux personnes qui vivent extrêmement mal la mort d'un proche. Christophe Fauré insiste ainsi sur « le besoin de témoins », ces individus pouvant poser de manière répétée les trois questions suivantes : « Qui avez-vous perdu ? », « Que s'est-il passé ? » et « Où en êtes-vous aujourd'hui ? »[1618] Plus faciles à dire qu'à *dire*, certes. Mais ces demandes n'en revêtent pas moins une dimension vertueuse et salvatrice. Agrémentées d'une écoute attentive, elles peuvent effectivement favoriser la cicatrisation mentale relative à la perte, à l'instar d'une pommade qui serait régulièrement passée sur une plaie pour éviter qu'elle ne s'infecte.

J'espère évidemment que ces conseils ne seront pas utiles dans le cadre du jeûne volontaire que je suggère – ce qui signifierait à la fois l'avènement du directoire écosophique, la libération animale et, de surcroît, la survie des éventuels grévistes –, mais dans le doute, j'espère avoir quelque peu rassuré les personnes hésitant – de façon parfaitement légitime – à s'engager dans une grève de la faim par souci de la souffrance que leurs proches pourraient être amenés à ressentir. Car si nous acceptons de mettre notre vie en jeu, de souffrir et ultimement de périr pour la défense de la nature, nos parents et amis éprouveront peut-être des difficultés à comprendre ce choix. Il me semblait donc prépondérant de préparer ces derniers – ainsi que nous-mêmes – à cette possibilité.

---

1615Fauré Christophe, *Vivre le deuil au jour le jour*, Albin Michel, Paris, 2012, p. 318.
1616*Ibid.*, p. 317.
1617*Ibid.*, p. 25.
1618*Ibid.*, pp. 258-262.

**En conclusion**

*« De nombreux penseurs […] ont fait valoir que philosopher, c'est apprendre à mourir. Si cela est vrai, alors nous sommes entrés dans l'âge le plus philosophique de l'humanité – car c'est précisément le problème de l'Anthropocène. Le problème est que maintenant nous devons apprendre à mourir non pas en tant qu'individus, mais en tant que civilisation. »*

Roy Scranton[1619]

Si l'on en croit l'écrivain Roy Scranton, le temps nous est compté... Si bien que l'humanité entière doit apprendre à mourir. Mon regard sur cette thèse, c'est que quitte à sombrer dans l'abîme, plutôt que d'attendre la décadence, l'effondrement et la mort annoncés, autant envisager de disparaître avec panache pour sauver ce qui peut encore l'être ! *A fortiori* en sachant que l'humanité entraîne d'ores et déjà dans sa chute de nombreuses autres formes de vie... Au-delà de nos préoccupations (largement) anthropocentrées, l'heure de risquer notre vie pour protéger la patrie du vivant est venue. L'enjeu est clair, comme nous le rappelle Sébastien Bohler : « La préservation de nos ressources naturelles et du climat est une question de vie ou de mort. »[1620]

À ce stade, la mise en péril de la vie devient une nécessité absolue, comme nous l'ont brillamment montré nos héros d'humanité. À l'heure où la nature périclite, peut-être est-il effectivement temps de tirer les leçons du passé : de très nombreux progrès de l'espèce humaine ont été offerts par des gens prêts à mourir[1621] – mais en aucune façon à tuer, ni même à blesser – pour défendre une cause qu'ils estimaient légitime. Or, rien n'est plus important que le défi auquel nous faisons face, à savoir celui de la crise environnementale, de l'effondrement, de la disparition d'espèces – dont peut-être la nôtre –, d'où l'organisation d'une grève de la faim pour préserver la nature et protéger la vie. À cette fin, il est à titre individuel fondamental de parvenir à faire la paix avec la mort, qui n'est autre que le néant d'où nous venons. L'existence ne constitue, en ce sens, qu'une sorte d'« excursion » ponctuée par un retour à la maison. Il apparaît en conséquence que la bonne distance à adopter vis-à-vis du trépas est celle du poète Épicharme : « Je ne tiens pas à mourir mais je me moque d'être mort. »[1622]

Tirons également enseignement des pensées de Viktor Frankl, qui déclara, au sortir d'Auschwitz : « […] Si la vie a un sens, il faut qu'il y ait un sens à la souffrance. La souffrance, comme le destin et la mort, fait partie de la vie. Sans la souffrance et la mort, la vie humaine demeure incomplète. »[1623]

1619Cité dans Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, pp. 269-270.

1620Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019, p. 27.

1621De surcroît, la plupart des changements de civilisation ont eu lieu car certains étaient prêts à mourir pour leur idéal.

1622Cité dans Cicéron, *Devant la mort*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane I, p. 34.

1623Frankl Viktor, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, J'ai lu, Paris, 2012 (1959), p. 93. Lewis Mumford complète ici : « [Il nous faut] accepter la finitude, la limitation, l'incomplétude, l'incertitude et la mort finale comme des attributs nécessaires de la vie ; plus que cela, comme la condition en vue de réaliser la plénitude, l'autonomie et la créativité. » Dans Mumford Lewis, *Pour une juste plénitude*, Le passager clandestin, Paris, 2015, p. 106.

Je précise cependant une énième fois que dans le scénario optimal, le but de la manœuvre entreprise ici consiste à préserver le monde naturel sans que personne n'ait à perdre la vie, ni même à souffrir.

Comme je l'ai démontré précédemment, l'instauration d'un directoire écosophique représente notre meilleure – pour ne pas dire « notre unique »... – chance de succès. Mais ce projet demeurera vain si nous ne mettons pas notre vie en jeu pour le promouvoir. Un jeûne volontaire collectif et coordonné – « INVICTUS », dont la date de commencement est fixée au 1er janvier 2023 sur toute la planète – s'impose comme moyen le plus efficace de parvenir à nos fins – en abolissant par la même occasion l'exploitation animale, qui corrompt depuis bien trop longtemps notre rapport à la nature. La fenêtre de tir que je propose invite en ce sens chacun à se positionner. Pour imager, je considère qu'il est en mon pouvoir – et aussi de mon devoir – d'offrir de l'eau à mes amis déshydratés ; mais je ne pourrai en revanche jamais boire à leur place... Ici comme ailleurs, j'adopte donc un raisonnement stoïcien : je fais tout ce qui dépend de moi, et je laisse le reste entre les mains de mes frères et sœurs humains.

La question suivante pourrait dès lors être posée : que se passerait-il si toute l'humanité se joignait à ce mouvement de grève ? Mais les personnes inquiètes peuvent se rassurer... D'une part, si tous les êtres humains décidaient de jeûner pour défendre le projet évoqué plus haut, cela signifierait que la grève de la faim n'aurait plus lieu d'être, puisque tout le monde serait d'accord... D'autre part, il est évident qu'une très grande partie – mais j'ignore bien sûr quel pourcentage précis – de l'humanité ne participera pas au jeûne volontaire. Toutefois, des études scientifiques – et l'histoire – nous montrent qu'une très faible partie de la population peut parvenir à emporter l'adhésion de la majorité si elle est déterminée et prête à perdre la vie pour ses idéaux. Les évolutions majeures viennent effectivement de ceux qui vivent, pensent et imaginent à la marge, non de ceux qui sont éblouis et aveuglés par les systèmes en place, en particulier quand ceux-ci se montrent aussi obsolètes que vils et destructeurs : « Les biologistes modernes nous ont appris que l'évolution se fait par les marges, que les systèmes n'évoluent jamais dans leur cœur, où s'activent les grands chefs politiques et les hauts dirigeants, mais qu'elle émerge sur les bords »[1624], écrit en effet Jean-Marie Pelt. En l'occurrence, nos dirigeants – actuellement impuissants – ont besoin d'un énorme coup de pouce de notre part pour enclencher et soutenir l'indispensable révolution systémique.

La vraie question est donc en définitive : qu'est-ce qu'une vie bonne à l'heure où l'humanité détruit le vivant ? Une vie de travail, de consommation et de collaboration avec le système en place ? Je ne le pense pas... À la rengaine permanente « Marche ou crève » de la dictature libéro-capitaliste, il est peut-être enfin temps de répondre : « Assez marché. » Il me semble que devant la mort organisée de 15.000 enfants par jour, nous avons le devoir – non seulement de dénoncer, mais – de résister, sous peine de nous rendre collectivement coupables de non-assistance à personne en danger. Car ce n'est guère ce que nous ressentons au fond de nous – colère, indignation, dégoût, etc. – qui nous définit...

1624Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013, p. 247.

mais les actions que nous engageons – ou non – en conséquence. Il nous revient donc de protéger de toutes nos forces la liberté des êtres humains, des autres animaux et des arbres abattus chaque jour. Aussi le politologue Gene Sharp écrit-il : « L'expression souvent citée 'La liberté n'est pas gratuite' prend tout son sens. Aucune puissance extérieure ne viendra offrir au peuple opprimé la liberté tant désirée. Celui-ci devra apprendre à la saisir lui-même. Et c'est loin d'être facile. »[1625]

L'espoir est mince mais est néanmoins permis. Cela dit, comme nous l'enseignent les samouraïs et quelques penseurs, même si la situation s'avérait absolument sans espoir, nous ne serions nullement exonérés de suivre la voie de la vertu et d'essayer ce qui doit l'être, *a fortiori* quand nous défendons la nature et la vie. « Notre seule obligation est de tenter »[1626] des choses, confirme Nicolas Hulot. La philosophe Anne Frémaux opine avec gravité[1627] :

> « […] Le plus terrible est sans doute que nous ne pouvons pas nous dérober : ne pas choisir, rester immobile, serait encore choisir. Le non-choix et la résignation sont des choix qui engagent tout autant notre responsabilité que les choix que nous faisons positivement. Ainsi, sommes-nous au pied du mur et sommes-nous ceux-là mêmes qui devons choisir pour tous ici présents et pour tous ceux qui nous succéderont. C'est terriblement angoissant. Mais c'est aussi l'occasion d'un sursaut inespéré pour une modernité engoncée dans le sommeil mortifère de l'unique rêve consumériste. Je ne dirais pas que je suis optimiste quant aux capacités de réveil de nos contemporains mais, comme Guillaume d'Orange, je ne pense pas qu'il faille nécessairement espérer ou réussir pour agir. Il faut agir, même sans espoir. C'est le seul moyen de donner sens à ce qui a sombré dans l'insignifiance. »

Même en cas d'échec assuré – ce qui n'est en l'occurrence pas garanti –, risquer sa vie particulière pour protéger la vie en général reste le geste le plus honorable qui soit. De notre sens de l'honneur et de la vertu pourrait en conséquence finalement dépendre le sort de notre espèce et de bien d'autres... En ce qui me concerne, je sais que je regretterais en tous les cas au plus haut point d'avoir vécu sans tenter quelque chose pour sauver la nature. Or, le fait d'être en vie m'offre justement l'opportunité de mettre cette dernière en jeu afin de protéger les générations futures et le vivant dans sa globalité. Et dans le pire des scénarios, je ne peux qu'espérer que mon engagement total permettra à la question environnementale de franchir la barrière du buzz, passer le seuil de l'info-minute et casser le verrou du nihilisme généralisé, en vue de convier de nombreux êtres humains à inscrire l'écologie au cœur de leur projet existentiel, à œuvrer en faveur de la préservation de la Terre-mère et à s'investir corps et âme dans la construction d'un futur radieux pour nos enfants.

1625Sharp Gene, *De la dictature à la démocratie*, L'Harmattan, Paris, 2009, p. 115.
1626Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005.
1627Frémaux Anne, *La Nécessité d'une écologie radicale*, Sang de la Terre, Paris, 2013, p. 162.

# V – Prolongement

*« Si, pour assurer la survie écologique du monde, une reconstruction aussi fondamentale de l'économie des pays industrialisés et des pays en voie de développement devait être entreprise, nous devrons aussi, de toute évidence, procéder à des changements politiques radicaux. »*

Barry Commoner[1628]

*« Sic itur ad astra. »*

*« C'est ainsi que l'on s'élève vers les étoiles. »*

Virgile[1629]

Dans l'ultime partie de cet ouvrage, je compte simplement proposer des directions à suivre à court et long termes. En effet, si le directoire écosophique sera autonome – et pourra donc déterminer les réformes qu'il jugera bonnes pour la pérennisation du vivant –, il n'en demeure pas moins que pour pleinement convaincre mon lecteur, la charge de révéler des possibilités d'avenir me revient. Le but n'est donc pas ici de « mâcher le travail » de la « dictature verte », mais bien de « baliser le terrain » en imaginant quels sont les leviers que nous pourrons – et/ou devrons – actionner, afin de préserver la nature. Bien sûr, chaque thème abordé dans cette section mériterait un traité à part entière, mais le temps me – nous – manque. Je vais par conséquent m'en tenir au fait d'essayer de dégrossir certains contours, sans pour autant – une fois encore – viser une quelconque forme d'exhaustivité.

En premier lieu, je vais me focaliser sur d'inévitables chantiers à court terme, c'est-à-dire sur des éléments qui devront, selon moi, être pensés par les membres du directoire dès sa mise en place. La potentielle décroissance économique impliquera entre autres, à mon sens, un partage des ressources, une gestion de l'énergie affranchie de la logique marchande et une réflexion quant à la démographie mondiale, traitements symptomatiques à la hauteur de la crise environnementale.

Dans un second temps, des perspectives d'avenir seront évoquées à travers la promotion de valeurs qui me semblent primordiales pour assurer un futur harmonieux. L'accent sera, en conséquence, mis sur les remèdes étiologiques que sont notamment le respect d'un contrat naturel, la valorisation de la coopération, le développement d'une spiritualité laïque, l'instauration d'une biodémocratie mondiale ou encore l'éducation des jeunes êtres humains au souci de la nature et de la vie.

1628Commoner Barry, « Origines de la crise de l'environnement », *Discours introductif de l'assemblée consultative du conseil de l'Europe*, Deuxième colloque de parlementaires spécialistes en matière de santé publique, Stockholm, 1971, p. 26.

1629Virgile, *Énéide*, Les Belles Lettres, Paris, 1952 (19 av. J.-C.), IX, 641, p. 103. Traduction libre.

## A/ Chantiers immédiats

### De la décroissance économique

*« Ce n'est pas que je suis pour [la décroissance], c'est que c'est la seule solution. »*
Aurélien Barrau[1630]

Que faire sur le plan économique ? Cesser de croître pour viser un état stationnaire ? Décroître ? Comme l'indique le titre de son ouvrage, Tim Jackson fait l'éloge d'une *Prospérité sans croissance*, c'est-à-dire un état stationnaire[1631], là où d'autres, comme Nicholas Georgescu-Roegen, défendent la perspective décroissante avec vigueur : « L'erreur cruciale consiste à ne pas voir que non seulement la croissance, mais même un état de croissance zéro, voire un état décroissant qui ne tendrait pas à l'annihilation, ne saurait durer éternellement dans un environnement fini. »[1632] À mon humble avis – mais cela n'engage que moi –, les deux théories sont très bonnes et se complètent, si tant est qu'elles se succèdent dans le temps. Je pense de fait qu'il est en premier lieu nécessaire que l'exploitation des ressources, la production et la consommation décroissent, jusqu'à atteindre un stade « viable » – en adéquation avec les limites naturelles de la planète –, et qu'une fois que ce niveau sécurisé aura été atteint, la quête d'un état stationnaire sera souhaitable et profitable à tous. Pour illustrer cette idée de manière plus concrète, lorsqu'une vaste entreprise de décroissance à échelle mondiale aura repoussé le « jour du dépassement » au 31 décembre – et que ce concept n'aura par conséquent plus lieu d'être –, nous pourrons envisager de « stabiliser l'économie ».

On peut évidemment rétorquer à cette thèse que les efforts que l'humanité devra fournir et que les sacrifices auxquels elle sera contrainte de consentir pour parvenir à une telle prouesse sont énormes et difficilement envisageables – et c'est vrai –, mais si nous ne les faisons pas, nous disparaîtrons de la planète. C'est aussi simple que cela. Aussi André Gorz prévient-il : « Il est impossible d'éviter une catastrophe climatique sans rompre radicalement avec les méthodes et la logique économique qui y mènent depuis cent cinquante ans. […] La décroissance est donc un impératif de survie. »[1633] Dans la même optique écologiste, sans pour autant évoquer la décroissance proprement dite, Éloi Laurent explique : « Sortir de la croissance c'est d'abord revenir à l'essentiel : la santé conjointe des humains et des écosystèmes. »[1634] Défenseur de la décroissance, Serge Latouche précise de son côté :

1630Interview accordée à l'émission « C à vous » diffusée le 09/05/2019. Vidéo publiée le 09/05/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=ckaErodDLnQ.

1631Il y a près de deux siècles, le philosophe John Stuart Mill notait déjà : « Les économistes n'ont pu manquer de voir plus ou moins distinctement que l'accroissement de la richesse n'est pas illimité ; qu'à la fin de l'état progressif se trouve l'état stationnaire. » Dans Mill John Stuart, *Principes d'économie politique*, Guillaumin, Paris, 1889 (1848).

1632Georgescu-Roegen Nicholas, *La Décroissance*, Ellébore & Sang de la terre, Paris, 2006 (1979), p. 126.

1633Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 29.

1634Laurent Éloi, *Sortir de la croissance, mode d'emploi*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 96.

> « La décroissance est essentiellement une réduction : réduction de l'empreinte écologique, réduction de la toxicodépendance, donc réduction du travail, redécouverte d'autres dimensions, réduction du gâchis, réduction des déchets, etc. Si on voulait être vraiment rigoureux, il faudrait parler d''acroissance' comme on parle d''athéisme'. C'est d'ailleurs de ça qu'il s'agit : sortir de la religion de la croissance, de l'économie et repenser une organisation sociale. L'acroissance n'est pas une alternative, c'est une matrice d'alternatives : c'est sortir de ce totalitarisme économique pour rouvrir la voie à une histoire plurielle, chaque groupe humain et chaque société devant définir au fond sa propre civilisation, sa propre culture, ses propres valeurs, les retrouver ou en inventer d'autres. »[1635]

En effet, la décroissance se dessine – avant tout – à l'échelle groupale. Notre addiction à l'idée de croissance est généralisée et il est donc temps d'apprendre collectivement à nous poser des limites et à nous satisfaire du nécessaire. L'un des chantiers prioritaires du directoire écosophique consiste par conséquent à plafonner le développement économique des entreprises et des États, jusqu'à ce qu'une économie stationnaire – et non plus décroissante – soit impérissable pour tous. En clair, il s'agit de décroître tant que nécessaire, puis de vivre en harmonie avec la nature sur le plan économique. Mais comment pouvons-nous procéder ? Comme nous l'avons vu plus haut, deux actions sont à l'origine de la surexploitation des ressources planétaires : la production et la consommation. En tarissant les deux sources du capitalisme, nous devrions donc pouvoir « décroître » économiquement.

André Gorz explique en ce sens premièrement : « […] Le capitalisme a aboli tout ce qui, dans la tradition, dans le mode de vie, dans la civilisation quotidienne, pouvait servir d'ancrage à une norme commune du suffisant ; et […] il a aboli en même temps la perspective que le choix de travailler et de consommer moins puisse donner accès à une vie meilleure et plus libre. »[1636] Le philosophe met par la suite logiquement l'accent sur la réduction de l'activité productive : « Ce qui doit décroître, en effet, est la production de marchandises qui est déjà trop étroite et trop économe en travail humain pour permettre à la surabondance de capitaux de se valoriser. »[1637] Il a, en sus, récemment été rejoint par plusieurs écologistes ayant rédigé des *Propositions pour un retour sur Terre* : « Ainsi, bien au-delà de ce que nous a montré l'arrêt de l'économie pendant le Covid-19, nous n'aurions d'autre choix que de changer profondément les modes de vie, ce qui implique évidemment une restructuration totale de l'appareil de production. […] Rappelons qu'à terme, en cette matière, il n'y a pas d'intérêts divergents : continuer sur la tendance actuelle c'est aboutir à une planète inhabitable pour l'ensemble des espèces vivantes. »[1638]

---

1635Dans Diaz Philippe, *La Fin de la pauvreté ?*, 2008.

1636Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 66.

1637*Ibid.*, pp. 107-108.

1638Bourg Dominique & al., *Propositions pour un retour sur Terre*, publié le 15/04/2020 et disponible en ligne le 20/04/2020 à l'adresse suivante : http://lapenseeecologique.com/propositions-pour-un-retour-sur-terre/. Gandhi note à cet endroit que « chaque jour la nature produit suffisamment pour nos besoins. Si chacun ne prenait que ce qu'il lui faut, il n'y aurait pas de pauvreté dans le monde, et personne n'y mourrait d'inanition. [En outre,] moins on possède, moins on désire. » Dans Gandhi Mohandas Karamchand, *Lettres à l'ashram*, Albin Michel, Paris, 1971, pp. 155-157.

Bien évidemment, dans le cadre de la décroissance, il s'agit de produire *moins* et non simplement *différemment*, ce qui pourrait automatiquement impliquer de réduire le temps de labeur d'une bonne partie des travailleurs de la planète – j'y reviendrai. Pour l'heure, je propose de nous focaliser sur le second versant de la décroissance économique, à savoir la diminution de la consommation. Car, tout comme pour la production, nous ne devons pas ici uniquement consommer *mieux*, mais consommer *beaucoup moins*. Aurélien Barrau fait preuve d'une extrême clarté : « Le petit geste le plus essentiel, ce n'est pas d'acheter équitable, c'est de ne pas acheter. C'est d'aller quand même, tendanciellement, vers l'ascétisme. »[1639]

Pierre Rabhi parle alors de « sobriété heureuse », Serge Latouche d'« abondance frugale » et Satish Kumar de « simplicité volontaire »[1640]. Il s'agit ainsi d'une attitude personnelle liée à la décroissance économique généralisée, de laquelle pourrait bien sûr résulter une baisse de certains niveaux de vie. Car, aux yeux du philosophe Thupten Jinpa, « si nous voulons réellement protéger l'environnement, et remettre en cause le modèle consumériste de nos sociétés, nous devons accepter un certain niveau d'inconfort. »[1641] Mais ces altérations de confort individuel seraient directement contrebalancées par le fait de pouvoir continuer à exister, ce qui est loin d'être anodin ! Pour prendre un exemple d'ordre médical, aucun d'entre nous n'aimerait avoir à vivre avec une poche gastrique... Néanmoins, si cette contrainte nous permettait de demeurer vivants, nous n'aurions d'autre choix que de l'accepter... Il en va de même pour les quelques désagréments que le virage écologique est susceptible de provoquer, à ceci près que l'environnement concerne tout le monde – et non une minorité d'individus malades.

De plus, de tous temps, des philosophes ont encensé la vertu consistant à vivre dans l'« austérité », cette dernière ne rendant pas forcément l'être humain malheureux, bien au contraire ! Ainsi Lao Tan écrit-il – on ne peut plus clairement : « Qui vit très sobrement est aisément satisfait. »[1642] Plotin note de son côté : « [Les vertus civiles] mettent réellement de l'ordre en nous et nous rendent meilleurs ; elles imposent des limites et une mesure à nos désirs et à toutes nos passions, elles nous délivrent de nos erreurs ; car un être devient meilleur parce qu'il se limite et parce que, soumis à la mesure, il sort du domaine des êtres privés de mesure et de limite. »[1643] Puis, dans son sillage : « […] Thomas d'Aquin définit l'austérité comme une vertu qui n'exclut pas tous les plaisirs, mais seulement ceux qui dégradent la relation personnelle. L'austérité fait partie d'une vertu plus fragile qui la dépasse et qui l'englobe : c'est la joie, l'eutrapedia, l'amitié. »[1644] En somme, posséder moins permet de renouer des liens avec les autres. S'appauvrir matériellement, c'est s'enrichir relationnellement.

1639Interview accordée à Brut. Vidéo publiée le 15/05/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=dfZT898ZClA.

1640Voir également Loreau Dominique, *L'Art de la simplicité*, Robert Laffont, Paris, 2005.

1641Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 255.

1642Cité dans Tchouang-tseu, *Œuvre complète*, Gallimard/Unesco, Paris, 2011, p. 171. Tchouang-tseu rédige d'ailleurs dans son livre : « Seule la paix intérieure procure le bonheur. Tout superflu nuit. Il en est ainsi pour tout le monde, et rien ne nuit plus que la richesse. » Dans Tchouang-tseu, *Œuvre complète*, Gallimard/Unesco, Paris, 2011, p. 343.

1643Plotin, *Ennéades I*, Les Belles Lettres, Paris, 1954 (254-270), II, 2, p. 53.

1644Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 14.

Il va par ailleurs de soi que je ne peux évoquer les « philosophes de l'austérité » sans mentionner l'« ascétisme » d'Épicure. Ce philosophe – que je tiens pour un maître – nous invite explicitement à établir un classement entre nos multiples désirs, dans l'optique de cultiver notre bonheur :

> « […] Parmi les désirs, les uns sont naturels, les autres sans fondement et […], parmi ceux qui sont naturels, les uns sont nécessaires et les autres naturels seulement. Parmi ceux qui sont nécessaires, les uns sont nécessaires au bonheur, d'autres à l'absence de dysfonctionnements dans le corps, et d'autres à la vie elle-même. En effet, une étude rigoureuse des désirs permet de rapporter tout choix et tout refus à la santé du corps et à l'absence de trouble dans l'âme, puisque c'est cela la fin de la vie bienheureuse. C'est en effet en vue de cela que nous faisons tout, afin de ne pas souffrir et de ne pas éprouver de craintes. »[1645]

Autrement dit, Épicure nous conseille de nous satisfaire du nécessaire et de laisser le superflu de côté. Plus récemment, Matthieu Ricard délivre une clef en vue de pratiquer la sobriété : « Si chaque matin, vous vous récitez le mantra : 'Je n'ai besoin de rien. Je n'ai besoin de rien.', vous serez moins tenté de consommer pendant la journée. Cette empreinte mentale est pour moi le moteur de l'action positive, et de la préservation de notre planète. »[1646] Car, en dehors de l'oxygène que nous respirons, de l'eau que nous buvons, des aliments que nous mangeons, de l'amour que nous recevons et du toit qui nous abrite, nous n'avons réellement besoin de rien... S'enchanter de l'essentiel est donc à la fois le secret permettant à l'humain de se sentir plus heureux *et* de rompre avec la logique marchande du « tout pour l'inutile », qui anéantit la nature. Pierre Rabhi nous interpelle conséquemment : « On se plaint des multinationales mais elles auraient du souci à se faire si nous devenions tous sobres. »[1647]

De plus, proscrire la publicité[1648], qui stimule le striatum et donc l'addiction des êtres humains à la consommation, semble une excellente piste à étudier. En effet, selon l'économiste Tim Jackson, « la publicité est une des questions vers lesquelles nous devons tourner notre attention. Si la publicité transmet de l'information, elle est aussi pernicieuse parce qu'elle limite l'univers mental et spirituel de la population. Une économie de post-croissance doit s'abstenir de manipuler nos appétits pour stimuler le désir matérialiste. »[1649] Le directoire écosophique pourra en ce sens prendre toutes sortes de mesures afin d'inviter et/ou de contraindre les citoyens à réduire leur consommation.

---

1645Épicure, *Lettre à Ménécée*, Flammarion, Paris, 2009, p. 47.

1646Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 100. Lorsque je pratique ma méditation quotidienne, je préfère répéter le mantra : « J'ai (déjà) tout ce dont j'ai besoin pour vivre ».

1647Dans Anvar Leili & Lenoir Frédéric, *Sagesses pour notre temps*, Albin Michel/France Culture, Paris, 2016, p. 150. L'humoriste Coluche ironisait à ce propos : « Quand on pense qu'il suffirait que les gens arrêtent de les acheter pour que ça ne se vende plus... » Vidéo publiée le 15/05/2016 et disponible en ligne le 12/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=1jmzzJa-wCg.

1648Voir Gameau Damon, *2040*, 2019, où il est suggéré de remplacer la publicité par des messages pour les écogestes.

1649Jackson Tim, *Prospérité sans croissance*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 235. Il serait peut-être possible de freiner la croissance sans sortir du capitalisme, mais nous ferions alors de l'écologie superficielle, c'est-à-dire que la protection de la nature serait subordonnée à l'économie. Or, écosophie et écologie profonde ont bien plus de sens que les « comptes d'apothicaire » relatifs au « capitalisme vert » – notamment quant aux émissions de GES...

Dostoïevski disait de l'homme qu'il est l'animal capable de « s'habituer à tout »[1650]. J'ajouterai qu'il est également l'animal capable de se déshabituer de tout s'il consent à fournir les efforts nécessaires. Dans le champ de l'agriculture – ainsi que dans celui des transports, du confort et de la démographie –, il semble justement que l'humanité ait grand besoin de rompre avec ses mauvaises habitudes.

**De l'agroécologie salvatrice**

*« Pas d'écologie sans solidarité... L'agroécologie est une alternative globale, conjuguant une pratique agricole et une éthique de vie. Face aux cruels constats d'une terre épuisée, elle propose des solutions naturelles pour la régénérer dans le respect du vivant, humains inclus. Elle intègre tous les aspects sociaux, sanitaires, économiques et environnementaux. »*

Pierre Rabhi[1651]

L'agroécologie est une discipline scientifique conciliant les pratiques agricoles et la préservation de la nature. Étant loin de posséder les connaissances nécessaires en agriculture pour développer un avis éclairé, je me fie à des experts en ce domaine. Par exemple, lorsque l'ingénieur agronome Marc Dufumier soutient que l'agroécologie pourrait nourrir 10 milliards d'êtres humains, à la condition de relancer la demande dans des produits de proximité (et de qualité), tout en mettant fin aux impasses que représentent l'agriculture intensive et autres monocultures, j'ai toutes les raisons de croire en ses propos[1652], *a fortiori* si Pierre Rabhi se porte également caution[1653] : « La gravité de cette question de la faim dans le monde me fait devoir d'affirmer que l'agroécologie que j'ai mise à l'épreuve des faits dans de nombreuses zones, en particulier semi-arides sahéliennes, est la réponse au terrible fléau. » C'est pourquoi Olivier De Schutter, rapporteur spécial pour le droit à l'alimentation à l'ONU, note :

1650« […] L'homme est un animal vivace ! On pourrait le définir : un être qui s'habitue à tout, et ce serait peut-être là la meilleure définition qu'on en ait donnée. » Dans Dostoïevski Fiodor Mikhaïlovitch, *Souvenirs de la maison des morts*, Plon, Paris, 1886 (1862), p. 10.

1651Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010, p. 137. Notons que la permaculture se distingue de l'agroécologie en recherchant la mise en place d'agroécosystèmes inspirés du fonctionnement d'écosystèmes naturels et en tentant de bâtir des installations humaines durables et résilientes. Ceci étant dit, les fermes permacoles peuvent associer des théories provenant de la permaculture à des pratiques agroécologiques.

1652Interview faite par Will Agri : « L'agroécologie peut-elle nourrir 10 milliards d'habitants ? », publiée le 17/07/2019 et disponible en ligne le 12/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=dbI-46hqZ7U.

1653Duquesne Juliette & Rabhi Pierre, *Pour en finir avec la faim dans le monde*, Presses du Châtelet, Paris, 2017, p. 20. L'auteur ajoute : « L'agroécologie pourrait prendre une place prépondérante. De par sa dénomination, elle réunit deux nécessités : se nourrir et préserver la vie. D'une façon générale, l'agriculture écologique est une alternative et un antidote à l'agrochimie. Elle nous remet en présence des phénomènes qui entretiennent la vie depuis les origines. C'est la nécessité de ne pas les transgresser qui a inspiré les fondateurs de l'agriculture écologique. Celle-ci n'est pas à confondre avec l'agriculture paysanne traditionnelle, fort respectable et qui a su préserver la fertilité des sols grâce à l'apport de matière organique (fumier) abondante dans les fermes où les animaux étaient nombreux. L'agriculture écologique a tiré parti des connaissances scientifiques et agronomiques modernes en pédologie, microbiologie, énergie, etc. » Dans Rabhi Pierre, *La Part du colibri*, L'Aube, La Tour-d'Aigues, 2018 (2014), p. 35. Sur ce thème, voir notamment Dhelsing Marie-Dominique, *Pierre Rabhi, au nom de la Terre*, 2013, Wright Chelsea, *Living soil*, 2018, Aguilar Nils, *Cultures en transition*, 2012 ou encore Di Cesare Loreto, *Revolution food*, 2015, qui revient plus particulièrement sur les bienfaits de la consommation locale et issue de l'agriculture biologique.

> « Je m'oppose au fait que l'agroécologie soit un retour en arrière. L'agroécologie est l'agriculture du XXI^e siècle. Nous faisons des erreurs dans la façon dont on la présente parfois. Il y a une idée très monolinéaire du progrès envisagé comme une mécanisation toujours plus poussée, une artificialisation plus grande, un contrôle de plus en plus concret des processus de production. Concevoir qu'il faut se mettre à l'écoute des processus naturels va à l'encontre de cette conception du progrès. »[1654]

En d'autres termes, nous ne devons pas confondre progrès technique et progrès agricole... Ce n'est pas parce que les machines sont de plus en plus sophistiquées que les rendements sont meilleurs ! Et symétriquement, ce n'est pas parce que nous travaillons sans machine et/ou sans produits chimiques (ou presque) que nous ne pouvons pas nourrir l'ensemble des humains qui vivent sur Terre ! Juliette Duquesne et Pierre Rabhi argumentent et démystifient :

> « Pour les pays développés, les rendements en agriculture biologique diminuent de 8% par rapport à l'agriculture conventionnelle. Dans les pays en développement, ils grimpent de 80% par rapport à l'agriculture traditionnelle ! […] Dans les pays du Sud, où il faut augmenter les rendements pour faire face à la hausse de la population, l'agroécologie peut donc faire croître la productivité sans abîmer la nature ni rendre les paysans dépendants des multinationales. »[1655]

Jean-Marie Pelt rapporte en outre : « En mai 2007, les conclusions d'un grand colloque à l'Agence des Nations Unies pour l'Agriculture et l'Alimentation, à Rome, sont stupéfiantes : une agriculture durable, biologique, peut nourrir les 9 milliards de terriens à condition de mettre en œuvre de bonnes pratiques agricoles. »[1656] *Quid* de ces « bonnes pratiques agricoles » ? D'abord, au regard de Vandana Shiva, la question des semences – et de l'interdiction des brevets – est bien sûr centrale :

---

1654Cité dans Duquesne Juliette & Rabhi Pierre, *Pour en finir avec la faim dans le monde*, Presses du Châtelet, Paris, 2017, pp. 61-62. Ailleurs, le juriste complète : « L'agroécologie est née du croisement des sciences agronomiques et de l'écologie. Elle conduit à identifier un ensemble de techniques de production agricole qui visent à faire une utilisation plus efficiente des ressources, de manière à mieux intégrer l'agriculture à ses écosystèmes et à réduire l'empreinte écologique de la production agricole. Elle consiste pour le paysan à chercher à imiter la nature dans son champ. Elle mise sur les complémentarités entre différentes plantes et différents animaux. Elle reconnaît la complexité inhérente aux systèmes naturels. Elle récompense l'intelligence et l'inventivité, là où l'agriculture industrielle prétend décomposer la nature en ses éléments et simplifier, quitte à la rendre monotone, la tâche de l'agriculteur. L'agroécologie conçoit l'agriculture non pas comme un processus qui transforme des intrants (engrais et pesticides) en productions agricoles, mais plutôt comme un cycle, où le déchet qui est produit sert d'intrant, où les animaux et les légumineuses servent à fertiliser les sols, et où même les mauvaises herbes remplissent des fonctions utiles. » Dans Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 19. Et Nicolas Hulot de nous synthétiser : « L'agroécologie […] a une triple vertu gagnant-gagnant-gagnant. Premièrement, c'est le mode de production qui permet le mieux aux populations victimes de la désertification de la combattre ; deuxièmement, en redonnant de la productivité aux sols, cette agriculture restocke du $CO_2$, et donc participe à l'atténuation du réchauffement climatique ; et, troisièmement, elle permet à des populations qui s'apprêtaient à quitter les territoires d'y rester, ou même d'y revenir. » Dans Astruc Lionel, Hulot Nicolas & Shiva Vandana, *Le Cercle vertueux*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 82.

1655Duquesne Juliette & Rabhi Pierre, *Pour en finir avec la faim dans le monde*, Presses du Châtelet, Paris, 2017, pp. 53-61.

1656Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010, p. 55.

> « La liberté de reproduire les graines apporte aux fermiers trois avantages incontournables : la diversité, la qualité et la résilience. [Par ailleurs,] une banque de graines n'est pas seulement un site, un endroit physique. Bien sûr, les graines nécessitent des lieux dédiés à leur protection. Pourtant, le mot 'banque' ne fait en réalité pas référence à la pratique des banquiers, mais à un mot ancien qui veut dire 'compter sur'. Les établissements financiers ont dévoyé ce mot. Cela dit, nous voulons le garder malgré ce détournement. D'autres utilisent l'expression 'bibliothèque de graines' pour désigner la même activité. Quel que soit le nom retenu, il s'agit d'une organisation communautaire qui est la propriété de tous. La protection des graines, leur multiplication et leur diffusion sont les différentes facettes de cette activité. […] Il s'agit de collecter des semences locales autour de chez vous, de les conserver, les cultiver, les reproduire, les sélectionner et les redistribuer. Ensuite, le fonctionnement s'apparente à celui d'une bibliothèque : chacun met ses graines à la disposition du public afin que d'autres puissent les emprunter, les multiplier et restituer un échantillon de graines pour que d'autres en profitent. »[1657]

Et si les semences doivent retenir notre attention, c'est aussi le cas des sols... Ainsi, il y a près d'un siècle, l'écologue Aldo Leopold suggérait quant à lui de déployer une « agriculture biotique » :

> « L'agriculture biotique [met] en valeur la fertilité de la terre en associant des plantes et des animaux sauvages à des plantes et à des animaux domestiques. Pour accomplir une telle révolution dans le paysage, il est bien sûr nécessaire qu'elle s'accomplisse aussi dans l'esprit du propriétaire terrien. L'agriculteur qui, à l'heure d'aujourd'hui, cherche simplement à préserver le sol, doit également prendre en compte la superstructure dont il fait partie. Une bonne ferme est une ferme où les espèces de la faune et de la flore sauvage ne sont pas menacées, même si elles sont évidemment moins répandues que dans la nature sauvage. »[1658]

Il paraît en effet évident que l'agriculture, qui est au service de la vie – en nous permettant de nous nourrir – souffre d'une contradiction ontologique dès lors qu'elle détruit la vie. Nous comprenons en conséquence aisément en quoi développer une agriculture dépourvue de pesticides (que ces derniers soient des insecticides, des fongicides, des parasiticides ou des herbicides, dont le tristement célèbre glyphosate produit et diffusé par Monsanto) semble absolument indispensable à la fois pour les sols, pour les végétaux, pour les bêtes et pour les êtres humains. Car si la terre est malade, alors son fruit est malade et alors l'homme est malade... Aussi Rachel Carson certifiait-elle :

1657Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, pp. 122-128. Au sujet des réserves de graines, voir notamment Von Arx Mirjam & Von Flotow Katharina, *Seed warriors*, 2009 et McLeod Sandy, *Seeds of time*, 2013, qui s'attardent tous deux sur la biodiversité et les ressources alimentaires préservées dans le froid de l'archipel de Svalbard en Norvège (depuis 2008) – qui constitue en quelque sorte le grenier de l'humanité.

1658Leopold Aldo, *La Conscience écologique*, Wildproject, Marseille, 2013, p. 123. « Fritz » Schumacher écrivait ici : « De toutes les ressources matérielles, la plus importante est incontestablement la terre. Étudiez quel traitement une société fait subir à sa terre, et vous arriverez à des conclusions relativement dignes de foi quant à l'avenir qu'elle se réserve. » Dans Schumacher Ernst Friedrich, *Small is beautiful*, Contretemps/Seuil, Paris, 1978 (1973), p. 103.

> « En bref, admettre une tolérance, c'est autoriser la contamination des denrées alimentaires destinées au public dans le but d'accorder aux producteurs et aux industries de transformation le bénéfice d'un moindre prix de revient ; c'est aussi pénaliser le consommateur, en lui faisant payer l'entretien d'une police économique chargée de veiller à ce qu'on ne lui administre pas de doses mortelles de poison. Mais étant donné le volume et la toxicité des ingrédients agricoles actuels, ce travail de contrôle demanderait, pour être bien fait, des crédits que nulle assemblée n'osera jamais voter. En conséquence la police est médiocre, et le consommateur est à la fois pénalisé et empoisonné. Quelle est la solution ? La première chose à faire est la suppression de toute tolérance sur tous les toxiques violents, hydrocarbures chlorurés et phosphores organiques entre autres. »[1659]

Suivant cette logique, il paraît flagrant que tous les pesticides, qui enrichissent les multinationales autant qu'ils empoisonnent les êtres vivants, doivent disparaître. Mais les géants du modèle agricole seront-ils enclins à renoncer à leurs profits en vue de protéger leurs congénères ? Aucune chance, ce qui renforce la nécessité d'imposer ces mesures par voie dictatoriale... Et au-delà des considérations sanitaires – notamment au niveau des perturbateurs endocriniens –, je rappelle ici que les pesticides constituent l'un des principaux facteurs de la diminution dramatique des populations de vers de terre et d'abeilles sur la planète. Il faut à cet endroit également dénoncer les hybridations qui détruisent la biodiversité, car au sein d'un milieu naturel équilibré, les butineurs prolifèrent et vivent en harmonie aussi bien entre eux qu'avec les autres espèces. Et René Dumont souligne qu'en cas de besoin : « La lutte contre les insectes peut être menée par des insecticides d'origine végétale et non dangereux, du type pyrèthre. »[1660] Mais nous devons, quoi qu'il arrive, prendre garde à ne pas tomber de Charybde en Scylla : interdire les pesticides pour verser dans l'usage des Organismes Génétiquement Modifiés constituerait un écueil tout aussi sournois. Edgar Morin nous prévient :

> « Il est devenu capital, aujourd'hui, de problématiser les OGM[1661] censés éliminer certains pesticides (mais non endiguer la dégradation des sols), en enquêtant minutieusement sur les diverses conséquences de leur utilisation, notamment la réduction universelle de la biodiversité. De toute façon, il importe d'annuler les brevets de Monsanto et autres firmes qui placent les cultivateurs sous la dépendance exclusive de leur monopole. »[1662]

1659Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962), p. 181. Rachel Carson rappelle à ce propos : « Troubles de l'esprit, hallucinations, pertes de mémoire, folie – c'est payer cher la disparition momentanée de quelques insectes ; et c'est un prix que nous continuerons à payer tant que nous emploierons des produits qui attaquent directement le système nerveux. […] Nous ne devrions reculer devant aucun effort pour faire disparaître les carcinogènes qui contaminent les aliments, l'eau et l'atmosphère : ce sont les plus dangereux, parce que leurs contacts infimes se répètent chaque jour de l'année et chaque année de la vie. Mais répétons-le : s'il est nécessaire de guérir les cancéreux actuels, il n'est pas moins impératif de protéger la santé des gens qui sont encore indemnes, et des générations à venir. » Dans Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962), pp. 192-229.

1660Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 134.

1661Yves Paccalet nous questionne à cet endroit judicieusement : « Ne voit-on pas que ces gènes bricolés iront vivre leur vie dans la nature, et nous reviendront tôt ou tard sous forme de problèmes ? » Dans Paccalet Yves, *L'Humanité disparaîtra, bon débarras !*, Arthaud, Paris, 2006, p. 168.

1662Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, p. 224.

Et Aurore Soares d'insister en ce sens : « [Les OGM] sont utilisés pour produire plus en évitant les pesticides, mais les risques environnementaux et les conséquences néfastes sur la santé humaine ne sont pas encore clairement réfutés. Ces produits sont aussi dénoncés car, d'une part, le marché des semences (graines) est restreint aux mains des multinationales, au détriment des cultivateurs, et, d'autre part, ces grandes sociétés déposent des brevets sur le vivant et privatisent la nature. » Vu ce contexte, « les OGM sont-ils l'avenir de l'agriculture ou faut-il opter pour une agriculture biologique respectueuse des paysans, de leurs savoirs et de la biodiversité ? »[1663]

La réponse est dans la question... Proscrire les pesticides et les OGM pour valoriser la qualité des produits offerts par la nature et récoltés par les agriculteurs apparaît donc apodictique. Dans le cadre de l'agroécologie, des engrais naturels sont cependant essentiels... J'ignore si mon hypothèse tient la route au point de vue pratique, mais il me semble que nous produisons quotidiennement de l'engrais potentiel à travers nos déjections, et que nous pourrions en conséquence utiliser ces dernières en vue d'aider la terre qui nous nourrit... En moyenne, le poids quotidien des matières fécales produites par un être humain avoisine les 200 grammes, ce qui signifie qu'environ 1.500.000 tonnes d'engrais sont gaspillées chaque jour sur Terre[1664]. Dans de nombreux pays, ces excréments sont jetés inutilement à l'égout, polluant au passage les ressources aquatiques. Le fait d'utiliser nos déjections dans le but de fertiliser les terres qui nous environnent aurait ainsi différentes vertus : réduire la pollution, éviter le gâchis et – c'est à mes yeux le plus important – reconnecter individuellement les êtres humains avec le cycle de la nature – dont nous nous trouvons coupés lorsque nous expédions nos excréments dans les méandres des canalisations... Cela peut (aujourd'hui) paraître fou, mais en Europe, jusqu'au XIX$^{e}$ siècle (il y a moins de 200 ans), les déjections étaient fréquemment récupérées pour servir d'engrais. Pourquoi ne pas (re)faire la même chose à l'avenir ? Certes, l'hygiène poserait question... Mais nous serions sans doute en mesure de nous prémunir contre d'éventuelles épidémies en allant nous-même porter nos excréments dans de proches plantations, voire dans notre propre potager – au moyen d'un compost spécialement prévu à cet effet. J'ai conscience que cette perspective est peu alléchante mais notre reconnexion à la nature peut aussi passer par ce type de gestes. Et si certaines études montrent que les déjections humaines peuvent se révéler toxiques pour les sols, nous ne devons pas perdre de vue que c'est en grande partie à cause des pesticides et d'autres pollutions – plastique par exemple – que ce phénomène se manifeste. Il serait donc probablement possible de rompre le cercle vicieux de la contamination à outrance et d'enclencher un cercle vertueux d'échanges naturels.

1663Soares Aurore, *Comment parler d'écologie aux enfants*, Le Baron perché, Paris, 2013, p. 35.

1664L'être humain expulsant un peu plus d'un litre d'urine par jour, ce sont environ dix milliards de litres qui pourraient également être utilisés. Voir Niedercorn Frank, « Avec l'économie circulaire, l'urine passe de déchet à engrais », *Les Échos*, publié le 08/11/2019 et disponible en ligne le 12/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.lesechos.fr/idees-debats/sciences-prospective/avec-leconomie-circulaire-lurine-passe-de-dechet-a-engrais-1146646. À ce propos, voir aussi Berrod Thierry & Russel Quincy, *Les Superpouvoirs de l'urine*, 2013, ainsi que Berrod Thierry, *La Fabuleuse histoire des excréments*, 2007 et en particulier la quatrième partie intitulée « Sacrées bouses ». Le poète Victor Hugo critiquait en outre les égouts : « Tout l'engrais humain et animal que le monde perd, rendu à la terre au lieu d'être jeté à l'eau, suffirait à nourrir le monde. » Dans Hugo Victor, *Les Misérables*, II, Gallimard, Paris, 1995 (1862), p. 646.

Quoi qu'il en soit, l'une des caractéristiques de l'agriculture de demain sera, immanquablement, le retour au local... Marc Dufumier explique notamment que « c'est pendant le temps de transport et le temps de stockage que beaucoup d'aliments perdent leurs vitamines et leurs antioxydants. »[1665] Mais au-delà des aspects nutritifs, c'est tout simplement la survie d'êtres humains qui est en jeu, comme le remémore Pierre Rabhi : « Il devient urgent pour toutes les communautés humaines, sans exception, de produire et de consommer localement pour assumer et assurer leur survie par eux-mêmes, au Nord comme au Sud. »[1666] Sans compter que la consommation locale génère par définition moins de transport et par suite moins de pollution, tout comme une diminution des quantités d'énergie utilisée dans notre agriculture : « Le retour à l'énergie physique, avec des équipements qui permettraient de l'optimiser, au moyen d'outils adaptés, serait très probablement salutaire. »[1667] De façon plus large – en parallèle du *bannissement* du plastique, qui est, à mes yeux, indispensable –, une réflexion devra être menée par le directoire quant à l'énergie que nous (sur)consommons actuellement.

**De la sobriété énergétique**

*« […] Il ne faut pas seulement viser l'amélioration de l'efficacité énergétique – qui est une valeur relative –, mais bien l'économie absolue d'énergie. »*

Hervé Kempf[1668]

N'étant guère un spécialiste du domaine énergétique, je laisse – ici comme ailleurs – aux membres du directoire le soin de déterminer la meilleure politique à adopter... Il me semble néanmoins qu'il n'existe aucune énergie « 100% propre » et qu'au-delà d'un choix portant sur le nucléaire, l'éolien, le solaire, le charbon, le pétrole ou encore l'hydraulique, la sagesse voudrait tout simplement que nous diminuions de façon drastique nos consommations d'énergie[1669] – et nos consommations tout court... En 1973, Illich protestait déjà : « Tous devraient refuser cette image fatale de l'homme esclavagiste qu'installe aujourd'hui la faim, entretenue par les idéologies, d'une quantité croissante d'énergie. »[1670] Et le penseur d'abonder : « […] La nécessité de limiter la consommation d'énergie par tête doit être reconnue comme un impératif théorique et social. »[1671] Car l'énergie est en effet source d'inégalité :

1665Dufumier Marc, « En 2049, nos agriculteurs devront arrêter la monoculture », L'OBS. Vidéo publiée le 14/06/2019 et disponible en ligne le 12/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=6NMxTB-iuPU.

1666Duquesne Juliette & Rabhi Pierre, *Pour en finir avec la faim dans le monde*, Presses du Châtelet, Paris, 2017, pp. 20-21. Pierre Rabhi note subséquemment (p. 39) : « Nous voyons bien ce que les échanges internationaux donnent : ce sont les forts face aux plus faibles. Je pense que l'alimentation doit voyager au minimum, que les populations doivent l'assurer par elles-mêmes, avec leurs traditions et leurs habitudes alimentaires. » Susan George corrobore en quelques mots : « On a besoin de moins de mondialisation et de plus de relocalisation. » Dans George Susan & Wolf Martin, *La Mondialisation libérale*, Grasset, Paris, 2002, p. 154.

1667*Ibid.*, p. 104.

1668Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 128.

1669Précisons que sémantiquement, il n'existe pas d'« énergie renouvelable », mais des sources d'énergie renouvelables.

1670Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973), p. 22.

1671*Ibid.*, p. 24.

« Passé un certain point, plus d'énergie signifie moins d'équité. Au rythme du plus rapide moyen de transport, on voit gonfler le traitement de faveur réservé à quelques-uns aux frais des autres. »[1672] À l'heure actuelle, le think tank I4CE – Institute for Climate Economics – défend exactement la même ligne. Son directeur Benoît Leguet déclare effectivement :

> « Il n'y a pas d'opposition *a priori* entre social et environnemental. Les plus gros consommateurs d'énergie sont les ménages les plus riches. […] À moins de parvenir à développer des technologies permettant d'arriver aux performances auxquelles nous sommes habitués avec des quantités d'énergie plus faibles, on va devoir s'orienter vers la sobriété en modérant nos consommations matérielles courantes. Dans un monde décarboné, on ne disposera pas nécessairement du même nombre de mètres carrés par personne, on ne parcourra pas forcément le même nombre de kilomètres chaque année. On vivra différemment, mais sera-t-on plus malheureux pour autant ? Je ne pense pas. »[1673]

Le film de Faith Morgan, *The Power of community : how Cuba survived peak oil* (2006), dévoile notamment comment il est possible de vivre avec moins d'énergie, tout en développant la prospérité et le bien-être, en particulier *via* entraide et solidarité. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il est profitable à de très nombreux humains d'avoir accès à moins d'énergie, ces derniers « compensant » ce manque en recréant des liens – générateurs de bonheur – avec les êtres qui les entourent. Au sein du documentaire, il est, de surcroît, question d'une diminution de la consommation d'énergie fossile, ce qui est aussi urgent qu'indispensable dans la lutte contre le réchauffement climatique.

Concernant la problématique du climat, Hervé Kempf assure : « Vous pouvez tourner l'affaire dans tous les sens : réduire les émissions de gaz à effet de serre dès aujourd'hui, compte tenu de l'état des techniques, exige une forte réduction de la consommation d'énergie. »[1674] Et Dominique Bourg de corroborer ces dires : « La seule réponse prudente crédible est une réduction drastique et progressive de notre consommation d'énergie fossile durant les décennies à venir. »[1675] Problème : ces écologues écrivent respectivement en 2009 et en 2002... Depuis, avons-nous assisté à la diminution souhaitée ? Bien au contraire : les émissions de $CO_2$ augmentent chaque année ! C'est bien la preuve que sans la coercition caractéristique de la « dictature verte », rien ne sera possible. Ajoutons que si les sources d'énergie alternatives ne sont pas mises en place[1676], c'est parce qu'elles ne génèrent pas beaucoup de profit à court terme... au contraire des hydrocarbures. Nous continuons, en conséquence, à puiser du pétrole alors même que son utilisation constitue une immense source d'émissions de gaz carbonique et que le « *peak oil* » – pic pétrolier – a été passé en 2008, pour ce qui est du pétrole conventionnel.

1672Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973), p. 56.
1673Leguet Benoît, « Pour un New Deal écolo et social », *Socialter*, n°34, 04/2019 – 05/2019, pp. 26-27.
1674Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 105.
1675Bourg Dominique, *Quel avenir pour le développement durable ?*, Le Pommier, Paris, 2002, p. 42.
1676Voir ici Gibbs Jeff, *Planet of the humans*, 2019. Contesté, le film critique le « capitalisme vert », puis insiste sur le fait que la meilleure énergie est celle que nous ne consommons pas... Cela dit, Jean-Marc Jancovici rétorque qu'il est impossible de se passer totalement d'énergie, à moins de renoncer à toutes les machines qui habitent notre quotidien.

En ce qui a trait aux substituts, le World Energy Outlook[1677] de l'Agence Internationale de l'Énergie prévoit un pic pour 2025... ce qui a invité l'économiste Jeremy Rifkin à sous-titrer son dernier livre : « Pourquoi la civilisation fossile va s'effondrer d'ici 2028. »[1678] Jean-Marc Jancovici prophétise : « Il va se passer l'inverse de ce qui a toujours paru naturel à ma génération, et à celles qui l'ont précédée. Nous trouvions normal d'avoir de plus en plus d'argent pour nous acheter de plus en plus de choses. Les limites physiques et la démographie vont bientôt nous imposer exactement l'inverse. »[1679] Et en s'appuyant sur l'équation de Kaya, qui peut s'exprimer (en version simplifiée) sous la forme « $CO_2$ = POP x PIB/POP x E/PIB x $CO_2$/E »[1680], l'ingénieur avance cette conclusion : « Tout ce qui ne se fera pas comme régulation volontaire sur la sobriété, sur l'efficacité énergétique et l'efficacité carbone, se fera par contraction économique et diminution de la population subie... Et pour une diminution de la population subie, il y a deux trucs qui marchent bien : la famine et la maladie. »[1681]

Aussi le fondateur du cabinet « Carbone 4 » conseille-t-il de se reposer sur l'énergie nucléaire, qui s'avère selon lui nettement moins dangereuse que d'autres sources : « Je vois le nucléaire comme un amortisseur de la décroissance, plus efficace que l'éolien ou le solaire. »[1682] À l'opposé, l'économiste Ernst Friedrich Schumacher déclarait, non sans philosophie : « Aucun degré de prospérité ne saurait justifier que l'on accumule de grandes quantités de substances hautement toxiques, que personne ne sait rendre inoffensives, et qui font planer un danger inestimable sur la création tout entière, pour des temps historiques ou même géologiques. »[1683] La question du nucléaire est complexe et requiert de l'humilité, ce qui explique que beaucoup d'entre nous soient « quantiques » – *i. e.* indéterminés – quant à la possibilité de mettre à profit cette énergie, ne serait-ce que temporairement. Quoi qu'il en soit, Jean-Marc Jancovici reconnaît lui-même aisément que « l'essentiel de ce qu'il faut faire à partir de maintenant, c'est surtout de consommer moins d'énergie, et d'en tirer le meilleur parti. Et cela ne sera pas seulement l'affaire des industriels : tout le monde va devoir faire des efforts, y compris les plus modestes. Tout le monde va devoir se retrousser les manches et prendre sa part. »[1684]

1677Source : https://www.iea.org/reports/world-energy-outlook-2018.

1678Rifkin Jeremy, *Le New Deal vert mondial*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2020.

1679Jancovici Jean-Marc, *Le Changement climatique expliqué à ma fille*, Seuil, Paris, 2017, p. 75. L'auteur complète (p. 73) : « Les gens ne s'en rendent pas compte, mais l'énergie est *gratuite*. C'est normal : quand tu achètes un litre d'essence, en fait tu n'achètes pas un litre d'essence. Ce que tu paies pour avoir de l'essence, ce sont juste des gens ! »

1680Avec $CO_2$ = émissions de $CO_2$, POP = population, PIB = produit intérieur brut et E = quantité d'énergie utilisée.

1681Jancovici Jean-Marc, « Climat, les leçons du choc Covid », *Be Smart*. Vidéo publiée le 09/10/2020 et disponible en ligne le 28/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=QrATizaiuLM.

1682« Toutes les filières industrielles – nucléaire compris – ont connu des accidents et des drames. Dans le domaine des barrages, il y a eu deux gros accidents en Europe. Il y a eu la rupture du barrage de Fréjus en France dans les années 1950, qui a fait entre 400 et 500 morts... Et il y a eu un glissement de terrain dans le lac de retenue du barrage de Longarone, en Italie, qui a fait 2500 morts... Il n'y a pas un accident nucléaire en Europe – pas même Tchernobyl – qui ait fait autant de morts. Pourtant, les barrages n'ont pas mauvaise presse... Le charbon, en Europe, […] a fait considérablement plus de morts que n'importe quelle autre forme d'énergie. [Mais il n'y a pas d'association] 'sortir du charbon'... » Dans Jancovici Jean-Marc, « Le nucléaire est-il l'ennemi de l'écologie ? ». Vidéo publiée le 03/08/2020 et disponible en ligne le 28/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=WM4KJI2Yu98.

1683Schumacher Ernst Friedrich, *Small is beautiful*, Contretemps/Seuil, Paris, 1978 (1973), p. 151.

1684Jancovici Jean-Marc, *Le Changement climatique expliqué à ma fille*, Seuil, Paris, 2017, p. 80. Cela implique bien sûr de privilégier les « low-tech » dans toutes les circonstances où c'est possible – et de ne recourir aux « high-tech » que lorsque la situation l'impose, comme dans le cadre de soins médicaux, qui permettent de sauver des vies.

En résumé, la diminution drastique des quantités d'énergie que nous consommons est impérieuse. Ceci étant dit, nous ne devons pas pour autant nous interdire de chercher des énergies alternatives – mais ce sont deux problèmes radicalement différents. Lester Brown explique en conséquence : « La méthode de loin la plus efficace et la plus économique pour réduire les émissions de gaz carbonique est d'augmenter l'efficacité énergétique. Non seulement cette démarche génère des économies mais en plus, elle est souvent rentable. L'autre option est de développer les énergies renouvelables. » Et l'agroéconomiste mise dès lors sur la géothermie, dont le potentiel semble « extraordinaire »[1685] :

> « Quand on pense aux énergies renouvelables, celles qui viennent immédiatement à l'esprit sont les sources d'énergie tirées directement ou indirectement du soleil. Mais la Terre elle-même est une source de chaleur (qui tire son énergie principalement de la radioactivité naturelle présente dans les couches profondes de la planète). Cette chaleur interne s'échappe progressivement à la surface, soit par conduction, soit par des sources d'eau chaude et des geysers. L'énergie géothermique est inépuisable et durera aussi longtemps que la Terre elle-même. »

En clair, des motifs d'espoir existent... Des solutions pourraient parfaitement être mises en œuvre. Si elles ne le sont pas, c'est, encore une fois, uniquement parce que les plus puissants ne le désirent pas... Par ailleurs, lorsque Lester Brown parle d'« efficacité énergétique » se pose obligatoirement la question de la construction et de la rénovation des bâtiments, car nos lieux d'habitation et de travail constituent la première cause d'émissions de gaz à effet de serre – devant l'élevage et les transports.

Dans le secteur du bâtiment, il est important que thermiciens, ingénieurs et architectes puissent se réunir, non seulement en amont de la construction, mais surtout en amont de la conception, au stade de l'esquisse, pour que confort d'été et confort d'hiver soient conjointement assurés, du point de vue de l'efficacité énergétique. En d'autres termes, il faut concilier usage et climat dès la conception des bâtiments bioclimatiques, en réfléchissant l'orientation, la ventilation, et en prenant les décisions au cas par cas, car chaque bâtiment est un cas particulier. En fonction de la région, de l'ensoleillement, de la présence du vent et des besoins spécifiques de ses utilisateurs, l'énergie sera davantage tournée vers le solaire, la géothermie, l'hydraulique[1686], l'éolien... Il faut donc donner les moyens aux experts de pouvoir évaluer ces paramètres afin de prendre les décisions sur le terrain. Il en va exactement de même pour le béton et tous les matériaux de construction : une normalisation technocratique n'a pas sa place dans la prise de décision, puisqu'un spécialiste parisien en énergie, si talentueux soit-il, n'a pas forcément connaissance du climat marseillais et du savoir-faire local. Le problème – ici comme partout –, c'est que les normes sont dictées par le marché, les lobbies industriels ayant une influence considérable sur tout le secteur du bâtiment... Le charpentier Sylvain Fayet déclare effectivement :

1685Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, pp. 243-246.

1686« La seule énergie renouvelable qui est à peu près au niveau de prix des énergies fossiles, c'est l'hydro-électricité […]. » Dans Jancovici Jean-Marc, *Le Changement climatique expliqué à ma fille*, Seuil, Paris, 2017, p. 85.

« [Il existe] un lobby industriel très présent dans le bâtiment et que je trouve impressionnant. […] Je pense qu'ils ont des moyens de marketing, de communication, de recherche... Si on cumule ça avec la réglementation, le droit, le juridique »[1687], des procédés et matériaux nouveaux et écologiques ne sont pas autorisés, car ils feraient concurrence à ceux des compagnies défendues par le lobbying... Il est donc actuellement très difficile de construire de façon à éviter les déperditions thermiques.

Par ailleurs, l'ingénieure Karine Pellerey met l'accent sur le fait que l'énergie doit être économisée à tous les stades (utilisation et – avant tout – construction)[1688], notamment au gré d'écobilans[1689] :

> « On s'intéresse beaucoup, et à juste raison, à l'énergie consommée pendant la vie des bâtiments. Mais on s'intéresse beaucoup moins à l'énergie nécessaire à la construction du bâtiment. Pour donner quelques chiffres, sur une maison traditionnelle, l'énergie grise[1690] va représenter à peu près 20% de l'énergie totale (construction + vie du bâtiment). Et quand on se rapproche d'une maison passive [avec] des consommations d'énergie […] beaucoup plus faibles, [la part de l'énergie grise] va représenter jusqu'à 50%, voire peut-être plus, de l'énergie nécessaire pour toute la vie du bâtiment. C'est-à-dire que l'énergie nécessaire à la fabrication et à la construction du bâtiment représente autant que tout ce qui va être dépensé pendant la vie du bâtiment. Donc ce n'est vraiment pas négligeable. »

De plus, la construction d'un bâtiment ne compte généralement que pour 20% à 35% de son coût global, le reste étant lié à son entretien, à son fonctionnement, à l'utilisation par les personnes et à sa déconstruction... Ainsi, le surcoût d'une écoconstruction, d'un « bâtiment basse consommation » ou d'un bâtiment « haute qualité environnementale » doit systématiquement être relativisé, c'est-à-dire évalué en considérant son fonctionnement. En dernière analyse, le coût d'un bâtiment est à mettre en perspective avec l'énergie qui sera consommée à la fois lors de sa construction et de son utilisation.

Sur un plan technique, l'éthique environnementale invite les constructeurs à utiliser des matériaux produits localement, afin d'éviter la pollution qui dépend de leur transport éventuel. Il est en outre – dans la mesure du possible – crucial de ne pas agglomérer les produits et de favoriser la séparabilité des matériaux au moment de la construction, pour pouvoir les réemployer lors de la déconstruction, même si cette contrainte augmente les coûts : l'aluminium, le plastique et le carton sont par exemple recyclables. Enfin, Jonathan Patz repère les avantages de la « végétalisation » des bâtiments : « Les toitures végétales refroidissent le climat pendant l'été et absorbent une partie des précipitations. »[1691]

---

1687Dans Arnold Françoise, *Réflexions croisées sur le développement durable*, 2010.

1688Dans Arnold Françoise, *Réflexions croisées sur le développement durable*, 2010.

1689Selon l'ingénieur Daniel Fauré, « un écobilan est une tentative d'analyse multicritère d'un matériau, ou parfois d'un projet, du berceau à la tombe. » Dans Arnold Françoise, *Réflexions croisées sur le développement durable*, 2010.

1690Thermicien, Thierry Maillardet explique ici : « L'énergie grise est l'énergie qui a servi à extraire les matériaux, à les transformer, à les transporter sur le chantier et à les mettre en œuvre dans le chantier. C'est toute l'énergie qui a servi depuis la matière brute jusqu'à l'installation dans le logement » (mais pas lors de la déconstruction éventuelle). Dans Arnold Françoise, *Réflexions croisées sur le développement durable*, 2010.

1691Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 242.

De surcroît, au niveau de l'urbanisme, Lester Brown donne des conseils techniques qui pourraient permettre, en impliquant des coûts potentiellement plus élevés, de réduire la dilapidation de l'eau :

> « Augmenter l'efficacité des systèmes d'irrigation implique en général de passer d'un système de canaux et sillons à un système d'arroseurs automatiques placés en hauteur, ou à une irrigation de goutte à goutte, la référence en matière d'efficacité. Le passage d'un système de canaux à des arroseurs à basse pression réduit le besoin en eau d'environ 30%, alors que le passage au goutte-à-goutte le réduit de moitié. »[1692]

L'architecte Sébastien Giorgis renchérit quant à la problématique du gaspillage hydraulique :

> « Aujourd'hui, on lave les rues des villes à l'eau potable... On arrose les parcs à l'eau potable... Il y a du boulot... Donc ne pas arroser à l'eau potable, ça voudrait dire que dans chaque nouveau quartier, on conçoit deux réseaux d'eau : un réseau d'eau potable et un réseau d'eau grise pour les usages qui ne nécessitent pas de l'eau potable. Donc ça coûte plus cher au départ. […] Mais on retrouve très vite dans les consommations l'investissement. Ce sont des temps de retour très très rapides. Alors, il faut commencer. »

Par ailleurs, l'édificateur met en relief et milite pour l'idée de « mixité fonctionnelle », consistant à regrouper géographiquement des bâtiments complémentaires :

> « On a longtemps fonctionné sur le zonage monofonctionnel : habiter ici, travailler là, faire du commerce ailleurs, avoir des loisirs à l'autre bout... Tout ça génère du déplacement. L'éclatement des choses dans une faible densité génère un type de déplacement qui est la voiture individuelle. Donc travailler sur la ville, aujourd'hui, par rapport aux questions de climat, de production de $CO_2$, de consommation d'énergie, de consommation d'espace, c'est remettre en question […] la spécialisation fonctionnelle vers des quartiers à la mixité fonctionnelle, c'est-à-dire des quartiers où on travaille, où on habite, où on a les loisirs, où on fait ses courses et plutôt des quartiers qui se développent là où on a des possibilités de transports en commun […] propres. Ça, on est encore loin d'y arriver... »[1693]

En bref, des solutions existent, mais les verrous économiques et politiques empêchent pour l'heure de les mettre en place à l'échelle globale. Il va dans tous les cas de soi que la question de l'énergie – et de l'urbanisme – demeure indissociable du problème des transports. Car une diminution drastique de nos consommations d'énergie ne peut passer que par une modification de notre manière d'habiter l'espace *et* par un changement de nos habitudes de déplacement.

1692Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 209.
1693Dans Arnold Françoise, *Réflexions croisées sur le développement durable*, 2010.

**De la tempérance migratoire**

*« Un môme de deux ans et demi qui respire l'air des villes […], avec les particules fines […], je vous jure que c'est un crime contre l'humanité qui se perpétue chaque jour. »*

Philippe Geluck[1694]

Bien sûr, il ne s'agit pas ici d'interdire aux personnes de se déplacer librement... mais simplement de les inciter à le faire sans polluer. On pourrait transposer la célèbre phrase de Rabelais – « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » – en énonçant : « Excursion avec pollution n'est que ruine de la vie. » De fait, prendre l'avion sans nécessité – pour le simple plaisir de découvrir un territoire étranger ou pour profiter de vacances par exemple – s'avère tout simplement criminel à l'heure où la nature se meurt. Tolérer cette immense source de pollution – les transports suivent de près l'élevage des animaux en termes de quantité de gaz à effet de serre émis par l'activité humaine – relèverait de la bêtise. Le directoire aura donc sans doute la charge d'astreindre les humains à diminuer fortement leurs déplacements, n'en déplaise aux intéressés et aux compagnies aériennes. Les voyages à l'autre bout du monde à des seules fins touristiques devront en ce sens probablement être condamnés, car il n'est malheureusement pas possible de privilégier le plaisir de certains à la survie de tous[1695]. En sus, afficher notre visage devant les plus beaux endroits de la planète est certes réjouissant, *a fortiori* en sachant que nous pouvons poster nos photographies sur les réseaux sociaux afin d'épater la galerie, mais face à la périclitation du vivant, nous devrions en réalité avoir honte d'un tel comportement...

Étudions plutôt les résultantes positives : certains d'entre nous connaissent mieux des pays situés à l'autre bout de la Terre que la nature environnant leur logement... La potentielle mise en application d'une interdiction de voyager nous invitera *a contrario* à (re)découvrir avec jubilation les territoires, la faune et la flore qui nous entourent directement, et ce, sans polluer. Ce faisant, nous améliorerons notre état de santé – en pratiquant la marche et/ou la bicyclette. Car il ne s'agit effectivement pas de renoncer à l'avion pour se balader en voiture... Comme le prophétise l'écologiste Barry Commoner : « […] Il me paraît improbable que les automobiles à essence puissent continuer longtemps encore à remplir leur rôle de moyen de transport principal, urbain et suburbain, sans soumettre notre santé à un danger que la plupart d'entre nous ne toléreraient pas. »[1696] De surcroît, Ivan Illich nous informe :

1694Intervention du dessinateur dans l'émission « On n'est pas couché » sur France 2. Vidéo publiée le 29/11/2014 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=S9nMglyPMtI.

1695Aymeric Caron relève ici : « Il nous faudra nous soumettre à un régime maigre : peu de voyages, mais des voyages utiles, instructifs, nécessaires. » Dans Caron Aymeric, *La Revanche de la nature*, Albin Michel, Paris, 2020, p. 79. Cependant, si des moyens de transport (beaucoup) moins polluants sont rendus accessibles dans quelques années, la question des voyages pourra se poser en des termes différents. Pour l'heure, seuls les déplacements favorisant la paix et l'écologie au sens large – le bien-être humain entre autres – me semblent indispensables et par là même tolérables.

1696Commoner Barry, *Quelle Terre laisserons-nous à nos enfants ?*, Seuil, Paris, 1969 (1966), p. 166. Il va de soi que ce constat vaut aussi pour les motos et toute autre forme de véhicule motorisé et polluant d'une quelconque façon. À la limite, seuls les ambulances, les camions de pompiers et les véhicules de police, dont la mission revient à sauver des vies, devraient être autorisés à rouler au sein des villes.

« Partout, dès qu'une voiture dépasse la vitesse de vingt-cinq kilomètres à l'heure, elle provoque un manque de temps croissant. […] Plus on a la possibilité d'être transporté, plus on manque de temps. Passé un seuil critique, l'industrie du transport fait perdre plus de temps qu'elle n'en fait gagner. »[1697] Dans le sillage du philosophe, Jean-Pierre Dupuy déclare : « La vitesse généralisée de l'automobile est en général inférieure à celle de la bicyclette ; […] plus un engin permet d'atteindre une vitesse effective de déplacement élevée, plus sa vitesse généralisée est faible. »[1698]

Le problème « voiture » ayant été exposé, attelons-nous dorénavant aux solutions... René Dumont envisage un levier économique :

> « On rendrait d'abord l'achat de l'auto privée bien plus onéreux, par une TVA renforcée qui, en première approximation, pourrait en tripler au moins la valeur, et la décupler pour les grosses voitures. […] En même temps on subventionnerait, à l'aide d'une partie des taxes ainsi obtenues, toutes les formes de transports collectifs ; surtout s'ils ne polluent pas, comme les trolleybus, tramways à voie réservée et trains électriques. »[1699]

De son côté, Edgar Morin propose de recentrer l'urbanisation sur les piétons et non sur la voiture : « […] Toute ville devrait comporter une double ceinture de parkings, la première payante, autour du centre piétonnisé, réservée aux transports publics, la seconde gratuite, autour de l'agglomération, à ciel ouvert, avec, en prime, un titre de transport également gratuit. »[1700] Il serait dès lors possible de réduire la pollution *intra-muros*. Prendre la voiture pour un oui ou pour un non ne devrait en ce sens plus être autorisé. Quand cela est possible – et c'est pratiquement toujours le cas –, le vélo et/ou les transports en commun permettront donc aux individus situés en zone urbaine de se mouvoir à la fois sans difficulté et sans pollution, comme nous l'explique aussi l'agroéconomiste Lester Brown : « Les systèmes de transport constitués d'un mix de lignes de trains ou de tramways, de lignes de bus, de pistes cyclables et de voies piétonnes constituent la meilleure option pour offrir mobilité, transport à bas coût et un environnement urbain plus sain. »[1701] Ajoutons qu'à cette fin, bus et tramways doivent (à mon sens) partout relever de la propriété publique et non être soumis aux lois du marché.

---

1697Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973), pp. 50-61.

1698Dupuy Jean-Pierre, « À la recherche du temps gagné », dans *Bulletin interministériel pour la RCB*, n°20, mars 1975, dans Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973), p. 118. « Dans Paris, à vélo, on dépasse les autos. À vélo, dans Paris, on dépasse les taxis », chantait légitimement Joe Dassin.

1699Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 120.

1700Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, p. 204.

1701Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 256. L'agroéconomiste note en outre : « La réévaluation des systèmes de transports urbains constitue un […] gisement très attractif de gains en efficacité énergétique : la transition du mode actuel, dominé par l'utilisation de véhicules automobiles souvent réservés à un usage individuel, vers un système plus diversifié, convivial pour les piétons et les cyclistes, reposant sur un réseau bien développé de lignes de tramway et de bus. Un tel système augmenterait la mobilité individuelle, réduirait la dépense énergétique et la pollution atmosphérique, tout en laissant plus de place à l'exercice physique, une situation gagnante sur trois fronts. Retirer les voitures de la chaussée faciliterait la reconversion des parkings en parcs, contribuant ainsi à la convivialité des villes. » Dans Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 230.

Autre solution envisagée : le vélo. Illich se montre d'ailleurs aussi élogieux avec les avantages de la bicyclette que médisant – à juste titre – à l'endroit des inconvénients de la voiture individuelle :

> « À bicyclette, l'homme va de trois à quatre fois plus vite qu'à pied, tout en dépensant cinq fois moins d'énergie. En terrain plat, il lui suffit alors de dépenser 0,15 calorie pour transporter un gramme de son corps sur un kilomètre. La bicyclette est un outil parfait qui permet à l'homme d'utiliser au mieux son énergie métabolique pour se mouvoir : ainsi outillé, l'homme dépasse le rendement de toutes les machines et celui de tous les animaux. […] Un pays est sous-équipé s'il ne peut fournir à chaque acheteur la bicyclette qui lui conviendrait. Il en est de même s'il ne dispose pas d'un réseau de bonnes pistes cyclables et de nombreux moteurs auxiliaires à faible consommation, utilisables sans frais. En 1975, il n'y a aucune raison technique, économique ou écologique de tolérer où que ce soit un tel retard. Ce serait une honte si la mobilité naturelle de l'homme devait, contre son gré, stagner plus bas que le degré optimal. »[1702]

Malheureusement, depuis 1975, le discours du philosophe a été (manifestement) peu entendu, tout comme celui de Lester Brown, étouffé par les multinationales du secteur automobile :

> « La bicyclette, moyen de transport individuel, possède de nombreux atouts. Elle diminue la congestion du trafic, la pollution de l'air, l'obésité, améliore la forme physique, n'émet pas de gaz à effet de serre si néfastes au climat et reste à la portée de milliards de personnes qui ne peuvent pas s'offrir une automobile. Les bicyclettes accroissent les capacités de déplacement individuelles tout en réduisant les encombrements de trafic et la surface goudronnée. Sur la route, six bicyclettes peuvent tenir dans l'espace nécessaire à une seule voiture. Et pour se garer, l'avantage est encore plus grand, 20 bicyclettes pouvant occuper l'emplacement d'une seule voiture. La bicyclette n'est pas seulement un moyen de transport pratique, elle est idéale pour rétablir l'équilibre entre l'apport calorique journalier et la dépense physique. »[1703]

Enfin, pour en venir à l'échelle collective, l'interdiction du commerce international de concurrence me paraît primordiale. En d'autres termes, si un objet est produit sur un territoire, alors l'importation d'un élément similaire depuis l'autre bout de la planète – sous prétexte qu'il y est moins cher – doit être proscrite. Le commerce international de complémentarité – permettant d'importer des biens qui sont *a priori* introuvables sur un territoire – pourra être soumis à des études au cas par cas, mais des mesures le concernant me semblent, en premier lieu, moins urgentes. Quoi qu'il en soit, je laisse une nouvelle fois au directoire écosophique le soin d'étudier la situation plus en détail, de déterminer les mesures essentielles à mettre en place et, éventuellement, de les imposer.

1702Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973), pp. 88-103.

1703Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 258. À cet endroit, voir notamment Gertten Fredrik, *Bikes vs cars*, 2015.

Sans transition aucune, je propose que nous nous penchions désormais sur un sujet – encore plus – tabou, à savoir la surpopulation de notre planète, dont les conséquences – directes et/ou indirectes – sont l'atrophie des espaces de vie et la destruction de la nature.

**De la régulation démographique**

*« La procréation des enfants ne signifie pas la procréation de la vie. »*
Khalil Gibran[1704]

De tous temps, des philosophes nous ont invités à procréer le moins possible... Un exemple parmi tant d'autres, Théophraste écrit explicitement dans son grand livre *Du mariage* : « Se marier dans le but d'avoir des enfants, afin que notre nom ne périsse pas, ou d'avoir des soutiens dans la vieillesse, ou de laisser des héritiers incontestables, c'est le comble de la stupidité. »[1705] Mais pour quel motif ? Michel Onfray synthétise et justifie la thèse de beaucoup de ces grands sages : « Quelle est la raison majeure apportée par les philosophes en faveur de cette métaphysique ? Elle est simple : pour lancer un enfant dans un monde mauvais, il ne faut pas aimer les enfants. »[1706] Effectivement : « Lorsqu'on demanda [à Thalès] pourquoi il n'engendrait pas de fils, il répondit : 'Par amour des enfants'. »[1707]

À première vue, apprécier les enfants devrait pourtant inciter à engendrer. Mais c'est sans compter sur le fait que « la procréation est toujours une peine de vie imposée par deux personnes […]. »[1708] Car il est vrai que, d'un point de vue purement factuel, les parents condamnent un être à mort en lui donnant naissance, tout en le jetant – en toute impunité – dans les affres de la souffrance, et ce, alors même que le principal intéressé n'avait absolument rien demandé, ce qui leur confère une écrasante responsabilité, malheureusement pas toujours consciente ou perçue comme telle. Il faut comprendre par là qu'il peut parfois être préférable de prendre soin d'un enfant en amont de sa potentielle venue au monde plutôt qu'en aval de cette dernière... Le plus haut degré d'altruisme est l'amour dirigé vers les êtres qui n'existent pas encore, voire qui n'existeront jamais. Michel Onfray persiste et signe :

> « Ne pas faire d'enfants ne relève donc ni de l'égoïsme ni de l'individualisme mais de l'altruisme : il s'agit d'éviter d'infliger de la souffrance et de la douleur à autrui, de le préserver de façon radicale de la négativité du monde en ne l'y exposant jamais puisqu'on en a le choix ; il suffit de faire fonctionner sa raison et son intelligence. Si égoïsme ou individualisme il devait y avoir, pourquoi ne pas plutôt les voir chez des géniteurs qui sont tout à eux-mêmes et à leurs désirs personnels, aveuglés

1704Gibran Khalil, *Le Prophète*, Gallimard, Paris, 1992, p. 16.
1705Cité dans Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019, p. 193. « Ma fille, dans quel monde de fous t'ai-je convoquée ? » Dans Caron Aymeric, *La Revanche de la nature*, Albin Michel, Paris, 2020, p. 171.
1706Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019, p. 197.
1707Dans Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, La Pochotèque, Paris, 1999 (240), I, 26, p. 183.
1708Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019, p. 187.

par leurs instincts, leurs passions et leurs pulsions, déconnectés de leur raison et de toute réflexion, obéissant à leur anatomie et à leur physiologie, jubilant de satisfaire aux impératifs sociaux et familiaux, contents et fiers d'eux, infantilisés et régressifs (une sociologie du faire-part de naissance témoignerait en ce sens...) ? »[1709]

Ailleurs, le philosophe nous questionne ainsi judicieusement : « Quelle légitimité a-t-on pour faire surgir du néant un être auquel on ne propose, *in fine*, qu'un bref passage sur cette planète avant retour vers le néant dont il provient ? Engendrer relève pour beaucoup d'un acte naturel, d'une logique de l'espèce à laquelle on obéit aveuglément alors que pareille opération métaphysiquement et réellement lourde devrait obéir à un choix raisonnable, rationnel, informé. »[1710]

Il ne s'agit donc pas obligatoirement de ne pas faire d'enfant, mais d'en faire en toute connaissance de cause, c'est-à-dire en sachant que celui-ci connaîtra douleurs, souffrances, mensonges, trahisons, passions tristes et – peut-être par-dessus tout – angoisses de mort. Une question cruciale se pose dès lors : quand deux individus font un enfant, pensent-ils d'abord à lui ou à eux-mêmes ? Il semble que la seconde réponse est malheureusement la plus répandue... ce qui bafoue sans ambiguïté l'impératif pratique donné par Kant : « Agis de façon telle que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme fin, jamais simplement comme moyen. »[1711] Car la tragédie est que de trop nombreux êtres humains ne considèrent pas leur enfant à venir comme une fin mais *uniquement* comme un moyen : ils font des enfants afin de correspondre – consciemment ou non – à des normes sociales. L'enfant représente ainsi le moyen de ressembler aux autres, de faire comme tout le monde – tout en étant meilleur bien sûr, car il est bien connu que chaque enfant est aussi beau, aussi intelligent et aussi modeste que ses parents. Et Onfray d'ajouter : « La possibilité physiologique de concevoir un enfant n'oblige pas au passage à l'acte – tout comme le pouvoir de tuer ne génère en rien le devoir d'accomplir un homicide. [...] L'égoïsme de géniteurs qui suivent leur pente vaut bien l'égoïsme de qui choisit la stérilité volontaire. Je crois pourtant que seul un réel amour des enfants dispense d'en faire. »[1712] En somme, agir est bien, mais agir en ayant au préalable réfléchi aux conséquences de nos actes est mieux, *a fortiori* quand des vies sont en jeu.

1709Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019, p. 200. À la lecture d'une précédente mouture de ce livre, un ami me faisait remarquer que les esclaves avaient par le passé eu raison de continuer à faire des enfants, puisque leur descendance est vivante aujourd'hui. Mais d'une part, les esclaves en question pouvaient être « incités » à copuler par les esclavagistes qui avaient besoin de main-d'œuvre ; et d'autre part, infliger une vie de servitude à un être qui n'a rien demandé demeure à mes yeux quelque chose de majeur et de problématique. De surcroît, à l'époque, ce n'est pas parce que les esclaves étaient nombreux qu'ils étaient esclaves, tandis que de nos jours, c'est – en partie – parce que nous sommes trop nombreux que nous créons *et* subissons l'effondrement écologique – j'y reviens dans les pages qui suivent. Sans être responsable, un enfant est actuellement victime des dégâts environnementaux causés par sa propre existence. D'où la nécessité de réfléchir sérieusement avant d'envoyer un petit être dans notre monde.

1710Onfray Michel, *La Puissance d'exister*, Grasset & Fasquelle, Paris, 2006, pp. 165-166.

1711Kant Emmanuel, *Métaphysique des moeurs I*, Flammarion, Paris, 1994 (1785), p. 108. Cette logique est poussée à son paroxysme quand des personnes s'amusent à faire connaissance avec un futur partenaire sur un site de rencontre. Il s'agit dès lors pour elles non pas de séduire une personne qu'elles connaissent déjà, mais de considérer la personne uniquement comme un moyen de combler leur solitude ou leur désir de partenaire (et non comme une fin en soi).

1712Onfray Michel, *La Puissance d'exister*, Grasset & Fasquelle, Paris, 2006, pp. 165-167.

Cependant, si la mort attend chaque enfant au tournant, nous devons également préciser que bien-être et bonheur peuvent bien sûr se frayer un chemin dans le tourbillon de la souffrance. Et dans ce cas, pourquoi ne pas cultiver l'espoir de concevoir une progéniture heureuse avec celle ou celui que l'on aime ? Je maintiens malgré tout qu'il faut une part d'inconscience pour sortir un être du néant et l'envoyer – sans son accord – droit vers les blessures et le trépas, mais je peux néanmoins entendre que dans un contexte de félicité, un enfant soit mis au monde... Que deux êtres comblés de bonheur dans un univers harmonieux offrent leur amour à un petit afin de partager leur béatitude avec lui me semble concevable. C'est même, en un certain sens, un acte de courage en même temps qu'une jolie profession de foi à l'égard de la vie, de la nature (et) de l'espèce humaine.

Le problème est que le monde dans lequel nous vivons est saturé de tourments. Du réchauffement climatique à la perspective d'effondrement en passant par les guerres, famines et autres maladies qui peuvent conduire à l'extinction de l'humanité au cours des prochaines décennies, rien n'invite à faire des enfants... Il en résulte deux conclusions : soit les gens ne voient pas les dangers dans lesquels ils jettent leur progéniture, soit ils procréent dans un but purement égoïste. Le malheur, c'est que, selon moi, ces deux conditions sont la plupart du temps réunies[1713]. D'où la difficulté de faire entendre aux êtres humains qu'une réflexion quant à notre démographie est nécessaire. Pablo Servigne et Raphaël Stevens attestent : « On ne saurait discuter d'effondrement sans aborder la question démographique. Le problème, c'est qu'il n'est pas possible de discuter sereinement de démographie. »[1714] Toutefois, je vais à présent m'y employer, et ce, bien que plusieurs des personnes que j'ai désignées pour faire partie du directoire écosophique se soient prononcées en défaveur d'une politique dénataliste[1715].

Lester Brown nous rappelle d'abord le problème exposé dans la deuxième partie de ce livre :

> « Deux mesures sont requises pour protéger l'extraordinaire diversité biologique de la planète : la stabilisation de la population humaine et la stabilisation du climat. Si la population atteint 9 milliards au milieu du siècle, d'innombrables autres espèces de plantes et d'animaux pourraient simplement disparaître de la surface de la planète, par manque d'espace vital. Si la concentration en gaz carbonique dans l'atmosphère et si les températures continuent à augmenter, tous les écosystèmes seront affectés. »[1716]

Et René Dumont d'extrapoler : « […] Halte à l'explosion démographique (sans laquelle toute notre Utopie s'effondre), car elle accélère la venue des pénuries et des pollutions insoutenables […]. »[1717]

1713Au passage, en termes logiques, nous pouvons ici parler de « disjonction *in*clusive » : soit la première proposition est vraie, soit la seconde est vraie, soit *les deux sont vraies conjointement*.

1714Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 202.

1715Il est clair qu'une politique dénataliste est répugnante. Mais ne constituerait-elle pas notre seul moyen de survie ?

1716Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 196. Arne Naess écrit à cet endroit que « les êtres humains se porteraient mieux s'ils était moins nombreux, et les autres êtres vivants ne s'en porteraient que mieux » également. Dans Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, pp. 308-309.

1717Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 144.

En effet, la croissance démographique humaine ne menace pas uniquement les autres espèces, mais aussi la nôtre... Henri Laborit se montre ici bien plus vindicatif : « Sommes-nous si intéressants que nous devions infliger notre présence au monde futur à travers celle de notre progéniture ? Depuis que j'ai compris cela, rien ne m'attriste autant que cet attachement narcissique des hommes aux quelques molécules d'acide désoxyribonucléique qui sortent un jour de leurs organes génitaux. »[1718]

Soit dit en passant, combien de personnes se prétendent aujourd'hui écologistes tout en mangeant de la viande, en voyageant régulièrement, en possédant une voiture et/ou en ayant fait des enfants ? Dans les quatre cas, nous devons réaliser, selon les propos d'Aurélien Barrau, que « ce n'est pas une décision individuelle : cela impacte tout le monde. »[1719] J'ai déjà largement abordé les trois premiers écueils et vais donc poursuivre ma réflexion quant à la reproduction. En marge de l'identification de notre « ennemi » démographique, Paul Ehrlich donnait le moyen de le combattre :

> « La population mondiale continuera à s'accroître tant que la natalité excédera la mortalité, c'est aussi simple que cela. Le jour où la population cessera de croître ou diminuera, cela signifiera soit une régression de la natalité, soit une montée de la mortalité, ou bien encore une combinaison des deux phénomènes. C'est donc qu'il y a finalement deux sortes de solutions au problème démographique : une 'solution de natalité' qui permette de baisser le taux de natalité, et une 'solution de mortalité' dans laquelle guerres, famines, épidémies ou autres fléaux nous éliminent. On peut supprimer l'alternative grâce à un *contrôle démographique*, l'humanité surveillant son taux de croissance de telle façon que la 'solution de mortalité' n'ait pas à intervenir. »[1720]

Pour simplifier : « À la question : que faire ? Il est facile de donner une réponse d'ensemble. Nous devons contrôler le plus rapidement possible l'accroissement démographique mondial, en réduire le taux à zéro et, si possible, le rendre négatif. Nous devons parvenir à une régulation volontaire du nombre des humains. »[1721] Nombreux sont les penseurs d'accord avec ce constat. Ivan Illich avance : « L'honnêteté oblige chacun de nous à reconnaître la nécessité d'une limitation de la procréation, de la consommation et du gaspillage […]. Si, dans un très proche avenir, l'humanité ne limite pas l'impact de son outillage sur l'environnement et ne met pas en œuvre un contrôle efficace des naissances, nos descendants connaîtront l'effroyable apocalypse prédite par maint écologue. »[1722] Le souci, c'est que depuis que le philosophe a rédigé ces lignes, la population mondiale a doublé ! Elle était en effet légèrement inférieure à 4 milliards en 1973 et avoisine aujourd'hui les 8 milliards... En sa qualité d'écrivain, Alan Weisman observe donc dans son essai *Homo disparitus* :

---

1718Laborit Henri, *Éloge de la fuite*, Robert Laffont, Paris, 1976, p. 85.

1719Interview accordée à Brut. Vidéo publiée le 15/05/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=dfZT898ZClA.

1720Ehrlich Paul, *La Bombe P*, Fayard, Paris, 1972 (1971), p. 17.

1721*Ibid.*, p. 137.

1722Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, pp. 77-144.

> « À l'échelle mondiale, la population humaine augmente d'un million d'âmes tous les quatre jours. Ces chiffres ayant tendance à rester abstraits pour nous, ils sont incontrôlables et finiront dans le mur, comme cela s'est produit pour toutes les autres espèces tombées dans les mêmes excès. La seule possibilité de modifier cet état de fait, en dehors d'un sacrifice général des humains, consisterait à prouver que l'intelligence nous rend véritablement différents. Cette solution demandera du courage, ainsi que la sagesse de mettre notre savoir à l'épreuve. À certains égards, cela sera un processus intense et pénible, mais en aucun cas fatal. Processus qui limitera à un le nombre d'enfants qu'une femme sera capable de porter. »[1723]

Limiter la procréation à un enfant, pourquoi pas ? Mais il ne faut pas non plus perdre de vue le fait que les habitants des pays occidentaux polluent *infiniment* plus que ceux des pays moins favorisés... Ainsi, bien que d'autres régions du monde soient davantage sujettes à l'explosion démographique, la procréation doit baisser en priorité au sein des territoires où cela a un impact significatif. Il ne s'agit donc en aucune façon de reproduire le geste colonialiste revenant à dicter une attitude aux habitants des régions pauvres, sans remettre en cause les comportements des plus aisés... Et René Dumont de confirmer : « L'arrêt de la croissance de la population, qui s'imposera vite à l'échelle planétaire, est donc, nous l'avons montré, bien plus urgente en pays riches, qui gaspillent et polluent beaucoup plus que les autres. La réduction des inégalités permettrait de supprimer les aides à la natalité et pourrait être suivie d'impôts pour la freiner ; puis d'une limitation autoritaire, d'un quota de naissances dans chaque pays riche. »[1724]

Dans ces conditions, pourquoi un tel contrôle n'a-t-il pas été mis en place ? Pourquoi n'avons-nous pas réagi plus tôt ? Certains prétendront que les politiques dénatalistes sont contraires aux droits de l'Homme et que nous ne pouvions contraindre les êtres humains à ne pas faire d'enfant. D'après moi, c'est une partie de la réponse... L'autre partie, bien plus vicieuse et malhonnête, c'est que la dictature libéro-capitaliste a eu tout intérêt à voir la natalité exploser : davantage d'enfants, c'est davantage de consommateurs, davantage de producteurs, davantage de croissance et, *in fine*, davantage de profits dans la poche des puissants... En ce sens, enfanter revient, tout comme travailler et consommer[1725], à contribuer au saccage de la nature par le modèle dominant ! C'est tellement machiavélique que nous pouvons peiner à y croire, mais les choses fonctionnent pourtant comme tel... Et si la croissance est dépendante d'une politique nataliste, nous pouvons en déduire par symétrie que la décroissance peut être facilitée par une politique dénataliste. En ce sens, lorsque le démographe Jacques Véron repère que « si, pour les tenants de la décroissance, une stabilisation de la population mondiale, voire une

1723 Weisman Alan, *Homo disparitus*, Flammarion, Paris, 2007, p. 344.

1724 Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 110. En outre : « Il y a un synchronisme perceptible entre l'accélération du commerce et celle de la reproduction humaine, [qui est le problème] le plus grave devant lequel se trouve aujourd'hui l'humanité. » Dans Osborn Fairfield, *La Planète au pillage*, Actes Sud, Arles, 2008 (1948), p. 51.

1725 « Il n'y a ni richesse ni force que d'hommes », écrivait de manière tragique et prophétique l'économiste Jean Bodin dans *Les Six livres de la République*, Jacques du Puys, Paris, 1576.

réduction de celle-ci, est nécessaire, elle n'est en aucun cas jugée suffisante : c'est l'idéologie d'une croissance économique indéfinie qui doit en premier lieu être combattue »[1726], je précise qu'il ne faut pas omettre que la procréation participe pleinement de cette idéologie... Une politique nataliste peut en effet augmenter la croissance du PIB tout en réduisant le PIB par habitant, ce qui peut générer un cercle vicieux en incitant les dirigeants à relancer la croissance *via* d'autres leviers. Je suis donc tout à fait d'accord pour avancer que lutter contre la quête de la croissance est primordial. Mais, pour ce faire, il faut aussi combattre l'explosion démographique, qui la soutient d'une façon ou d'une autre... D'ailleurs, Jacques Véron lui-même ne manque ultimement pas de spécifier :

> « […] La variable 'population' est toujours concernée, d'une manière ou d'une autre, par les modifications de l'environnement et le développement, et souvent à travers un jeu d'interactions. Si le développement ne doit pas se réduire à une croissance économique indéfinie, en particulier s'il doit être durable, la stabilisation de la population mondiale apparaît bien comme indispensable, et il serait souhaitable qu'elle intervienne le plus rapidement possible. »[1727]

Et Hans Jonas ne disait rien d'autre lorsqu'il songeait aux moyens qui pourraient nous permettre de solutionner la crise écologique, nous mettant en garde sur les plans individuel et collectif :

> « Il s'agirait […] de consentir à l'appauvrissement économique […] mais aussi à l'intervention publique dans la sphère la plus privée qui soit, celle de la procréation, à laquelle pourrait contraindre le problème démographique. Tout cela deviendra inéluctable, et plus on tardera, plus ce sera difficile, en raison de la vérité toute simple selon laquelle une terre dont la surface est limitée n'est pas compatible avec une croissance illimitée, et qui veut que la terre ait le dernier mot. »[1728]

En clair, mieux vaut moins de vies pour préserver la vie que plus de vies qui finiront, à terme, par détruire la vie. Il est aussi intéressant d'observer que Gandhi – s'il ne préconisait pas un contrôle des naissances à proprement parler – invitait les humains à copuler et à procréer de façon raisonnable :

> « Le couple conscient de ses devoirs n'aura jamais de rapports sexuels pour le seul plaisir charnel, mais uniquement pour répondre au désir d'avoir un enfant. Je trouve qu'en ce domaine le comble de l'ignorance est de croire que l'acte sexuel répond à une nécessité indépendante de toute autre considération, comme le fait de dormir ou de manger. Or ces considérations existent : la population du globe n'augmentera de manière harmonieuse que si l'homme maîtrise son instinct génésique. »[1729]

1726Véron Jacques, *Démographie et écologie*, La Découverte, Paris, 2013, p. 66.

1727*Ibid.*, p. 111. De plus, notons que le dalaï-lama se positionne exactement sur la même ligne : « L'un des plus grands dangers du monde actuel est la surpopulation. Ce danger laisse les politiciens indifférents alors qu'il met en jeu la survie même de l'humanité. » Dans Barry Catherine, *Sagesse du dalaï-lama*, First, Paris, 2018, p. 134.

1728Jonas Hans, *Pour une éthique du futur*, Payot & Rivages, Paris, 1998 (1982), pp. 106-107.

1729Gandhi Mohandas Karamchand, *La Voie de la non-violence*, Gallimard, Paris, 2004 (1948), p. 55.

Si nous laissons ici de côté l'aspect moral – au demeurant non négligeable ! – relatif à l'acte sexuel pour nous focaliser sur la dernière phrase du Mahatma, nous remarquons qu'elle convie chaque être humain à prendre conscience de l'impact que ses enfants potentiels pourront avoir sur l'état de notre monde et à agir – ou plutôt à ne pas agir... – en conséquence. Problème : nous avons démontré notre incapacité à « penser en mode groupe » sur le terrain de la procréation – comme sur bien d'autres... Dès lors, comment faire pour réguler la population mondiale ? Je n'ai pas la réponse, mais attendre une responsabilisation individuelle me semble impossible... Car si une transition démographique est bel et bien à l'œuvre à peu près partout sur la planète – dans la foulée du développement –, elle n'est clairement pas suffisamment rapide au regard de la supportabilité de la biosphère. D'où la nécessité de confier la gestion de ce problème au directoire écosophique[1730].

Dans son ouvrage *Permis de procréer* – dont le titre est bien plus provocateur que le discours –, le prospectiviste Antoine Bueno dessine les contours d'une convention dissuadant certains d'entre nous d'enfanter. Il commence à juste titre par mettre en relation l'écologie et la procréation : « On ne peut pas lutter efficacement contre la crise environnementale sans agir sur la démographie. »[1731] Lucide, il poursuit son argumentaire – avec logique : « L'absence d'un droit international de la démographie est un trou béant. Il est aberrant qu'un tel droit n'existe pas alors qu'existe un droit international du commerce, de la guerre et de l'écologie. Parce que la question de la procréation est au carrefour de ces trois domaines. »[1732] Il relève également à ce propos : « La problématique de la surpopulation est une problématique de vie et de mort. Celle de la décroissance démographique est une problématique de confort, de bien-être matériel. On peut vivre sans système de retraite, mais jusqu'à nouvel ordre pas sans écosystème ! »[1733]

Jusque-là, rien à redire : les bases de la réflexion sont posées et nos priorités clairement définies... Antoine Bueno s'attaque alors au cœur du problème : comment bâtir un permis de procréer qui soit respectueux des droits de l'Homme ? Tout d'abord, il s'avère possible de s'appuyer sur d'autres droits relatifs au champ de la parentalité : « L'adoption doit inspirer le permis de procréer à la fois du point de vue des principes et des procédures. […] Les candidats à l'adoption étant en concurrence et les enfants à adopter ayant plus de besoins que les autres, il est logique que le système de l'adoption soit exigeant. Mais cela implique-t-il, pour autant, de ne rien demander aux parents biologiques ? Entre tout et rien, n'y a-t-il pas un juste milieu ? »[1734]

1730 À long terme, ce ne sera pas nécessairement aux couples de décider s'ils peuvent avoir un enfant, mais aux petites communautés (écovillages), en fonction de la capacité d'accueil et d'adéquation à la nature avoisinante. Mais dans la situation actuelle, nous nous sommes dramatiquement prouvés que seules des mesures coercitives seraient efficaces.

1731 Bueno Antoine, *Permis de procréer*, Albin Michel, Paris, 2019, p. 86.

1732 *Ibid.*, p. 161.

1733 *Ibid.*, p. 132.

1734 *Ibid.*, p. 45. Bookchin : « Nous devons trouver une solution rationnelle au problème de population. La population humaine mondiale doit être amenée en équilibre avec la 'capacité d'accueil' de la planète. Tôt ou tard, la prolifération non réfléchie des êtres humains devra être prise en charge. […] Des méthodes de contrôle des naissances sûres et efficaces pourraient être mises à la disposition des gens gratuitement ou à un prix peu élevé. » Dans Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, pp. 72-138.

Et pourquoi pas effectivement s'inspirer des lois relatives à l'adoption pour penser celles pouvant régir le champ de la procréation ? Après tout, dans un cas comme dans l'autre, les enfants sont jetés dans le monde avec des besoins qui leur sont propres, et leur offrir la vie mérite réflexion, *a fortiori* à l'heure où la nature agonise. L'auteur exprime ensuite sa proposition proprement dite :

> « Dans une société humaniste, on ne peut pas interdire à quelqu'un de procréer. Mais on peut accompagner son projet parental. Telle est la vocation du permis de procréer. En conséquence, contrairement au permis de conduire, par principe, tout le monde devrait avoir son permis de procréer. Seuls ne l'auraient pas ceux qui se soustrairaient à l'enquête psychosociale et au programme d'accompagnement qui pourrait en découler ou ceux pour lesquels cette enquête révélerait que l'enfant est en danger. […] En fait, le permis de procréer ne serait pas un permis au sens classique du terme. Il s'agirait plutôt d'une méthode inédite d'évaluation des besoins sociaux liés à la parentalité et d'individualisation de la politique familiale. Méthode sanctionnée par la signature d'un contrat entre le ou les parents et la puissance publique, contrat que l'on appellerait 'permis'. »[1735]

Ce contrat serait donc à la fois un outil d'aide aux parents et un moyen de prévenir les problèmes qui pourraient découler d'une naissance éventuelle. Ajoutons la sensibilisation par l'éducation : « 80 millions de grossesses seraient chaque année involontaires dans le monde. Une politique qui vise à éduquer les filles et permettre aux femmes de choisir d'avoir des enfants ou non est une politique humaniste. […] Les politiques dénatalistes les plus efficaces sont aussi les plus respectueuses des droits humains. »[1736] De façon pragmatique : « Il vaut mieux mettre aujourd'hui en œuvre un permis de procréer humaniste que de devoir demain prendre des mesures qui ne le seraient plus. »[1737]

*A priori*, rien ne s'oppose à ce projet, qui semble éminemment humaniste. Il consisterait en effet à venir en aide aux enfants et aux parents en difficulté, après que ces derniers aient signé leur permis. Côté répression, Bueno ajoute : « Comment sanctionner le permis de procréer ? Par la déchéance de l'autorité parentale. »[1738] En somme, si de futurs parents refusaient de parapher leur contrat et/ou s'ils n'en respectaient pas les conditions, l'enfant leur serait retiré puis envoyé dans une famille d'accueil, comme c'est déjà le cas actuellement dans certains pays, et ce, sans que le permis n'existe.

Mais je précise que je suis en profond désaccord avec l'auteur sur certains points. Par exemple, au crépuscule de son ouvrage, Antoine Bueno encourage le droit de conseiller l'Interruption Volontaire de Grossesse, la possibilité légale d'avorter (très) tardivement (jusqu'au septième mois de gestation), ou encore l'autorisation de la Procréation Médicalement Assistée, de l'Insémination *Post Mortem* et de la Gestation Pour Autrui. Pour diverses raisons, je ne peux soutenir toutes ces propositions et me

1735Bueno Antoine, *Permis de procréer*, Albin Michel, Paris, 2019, p. 151. Le permis serait, par là même, « dissuasif ».
1736*Ibid.*, p. 121.
1737*Ibid.*, p. 208.
1738*Ibid.*, p. 176. Les humains ayant le désir de laisser une trace de leur passage sur la Terre pourront léguer autre chose que des enfants : des enseignements, des textes, des créations artistiques et, par-dessus tout, une planète plus viable.

contenterai de dire qu'un progrès technique n'est pas forcément un progrès moral, en (re)convoquant Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » En l'occurrence, nous avons certes la capacité technique de manipuler génétiquement les végétaux, les animaux – et même d'influencer la procréation humaine –, mais avons-nous réellement « le droit » de le faire ? Rien n'est moins sûr. Toutefois, si je ne suis pas d'accord avec le prospectiviste sur ces points cruciaux, j'estime que l'idée d'un permis reste à creuser. Problème : personne n'a aujourd'hui la légitimité d'imposer ni même de légiférer quant à l'instauration d'un tel contrat, *a fortiori* au sein d'un modèle qui soutient la natalité. Solution ? Le directoire écosophique que je préconise pourra statuer sur les critères d'une potentielle politique dénataliste, avant d'imposer des lois s'il juge certaines mesures nécessaires. Après avoir ici donné mon opinion, je m'en remets donc au jugement et à la sagesse de ses membres.

D'aucuns pourront me rétorquer qu'il paraît incohérent de vouloir protéger les générations futures, tout en conseillant aux êtres humains de ne pas *trop* se reproduire. J'insiste ici sur l'adverbe « trop », car en réalité, le raisonnement est tout à fait logique. En effet, il n'y aura de générations futures que si les générations présentes acceptent d'être moins nombreuses... Nous devons en ce sens protéger la vie aussi bien quand elle est effective (déjà présente) que lorsqu'elle est en puissance (absente).

Dans ces conditions, la procréation ne saurait dépendre plus longtemps d'une décision individuelle mais devrait au contraire répondre à l'intérêt collectif, la question démo-écologique prenant en effet le pas sur le simple désir de se dupliquer... Nous ne pouvons plus faire l'économie de cette réflexion si nous voulons poursuivre notre route. L'humanité doit stopper son explosion démographique pour survivre. Car en persévérant sur la trajectoire actuelle, nous fonçons droit vers le précipice[1739].

Tel que je vois les choses, notre but prioritaire, lorsque l'on fait un enfant, doit consister à lui offrir l'accès à une vie heureuse et bonne, afin qu'il puisse, en second lieu, rendre notre espèce meilleure... Or, si nous sommes déjà trop nombreux, générer un être manque cruellement de sens, puisque nous allons, de ce fait, contribuer à la détérioration de l'écosystème-monde qui l'accueille. La plupart des bêtes sont capables de respecter ce principe naturel fondamental d'autorégulation, mais visiblement pas l'humanité ! Voilà pourquoi il est, selon moi, indispensable que le directoire écosophique trouve et impose un outil humaniste permettant, à l'image du permis de procréer, de limiter notre nombre.

De plus, réduire notre démographie est également la meilleure façon de rendre des espaces de vie aux autres espèces avec lesquelles nous partageons le territoire terrestre et qui agonisent aujourd'hui du fait de notre expansion. Nous confisquons en effet d'immenses pans du globe, ce qui constitue un crime contre la vie... Évidemment, la majorité de ces espaces sont réquisitionnés par l'élevage et les industries. Cela dit, plus notre lieu d'habitation individuel ou familial est grand, plus nous empiétons sur les zones de vie des animaux et des végétaux ! Gardons bien cela à l'esprit la prochaine fois que nous déménagerons ou que nous aurons envie de donner naissance à des enfants...

1739Je rappelle que la population humaine augmente tous les ans de 89 millions d'êtres, ce qui signifie quotidiennement 250.000 personnes supplémentaires (!), l'équivalent en nombre d'habitants de Venise, Bordeaux ou Aix-la-Chapelle.

Par ailleurs, que nous souhaitions combattre la pulsion de mort liée à l'éco-anxiété par la pulsion de vie de la procréation est une chose tout à fait compréhensible, mais notre raison doit nous inciter à freiner nos élans reproducteurs. À quoi bon se préoccuper du sort immédiat d'un petit si c'est pour le mener à la guerre (et à la mort) dans quelques années ? Il y a ici un biais cognitif inquiétant : nous nous soucions du fait que notre enfant mange aujourd'hui à sa faim – ce qui est légitime ! – mais pas de ce qui pourra lui arriver demain – ce qui est totalement irresponsable. Prenons donc le pari : d'ici quelques années, il se peut qu'une kyrielle de jeunes gens reprochent à leurs parents de les avoir mis au monde étant donné le contexte dans lequel ils sont nés... Pour autant, quand des enfants sont là, il faut bien sûr les chérir et les guider vers le bonheur ! Mais nous devons au préalable nous demander quel est leur intérêt à venir au monde sur une planète en route vers la ruine – sans compter que plus nous serons nombreux, plus le système dans lequel nous vivons sera figé et ardu à modifier...

J'ajoute qu'il est très dérangeant d'observer qu'environ 150 millions de naissances ont lieu chaque année alors que 13 millions d'orphelins, ayant perdu leurs deux parents, connaissent en parallèle des existences tumultueuses. Avant de songer à mettre au monde des êtres humains supplémentaires, ne serions-nous pas capables de nous occuper de ceux qui sont déjà présents (et qui ont besoin d'aide) ? Sans même évoquer l'aspect moral, ce constat dit quelque chose de notre incapacité à construire une réflexion collective et/ou de notre propension à considérer la famille « naturelle » comme un empire dans l'empire, la transmission de nos propres gènes et la fidélité aux ancêtres directs contribuant au cloisonnement entre la cellule familiale et le reste du monde... En ce sens, encourager les adoptions pourrait s'avérer très bénéfique, cette pratique offrant un foyer et des conditions de vie décentes à de jeunes orphelins, tout en contribuant à la réduction globale du nombre d'êtres humains. Qui plus est, au cours des prochaines décennies, les phénomènes climatiques extrêmes inviteront certains d'entre nous à accueillir des millions de réfugiés. Moins nous serons nombreux, mieux nous pourrons venir en aide à ces derniers, parmi lesquels figureront de multiples enfants.

Par voie de conséquence, sans aller jusqu'à pénaliser les personnes qui procréent, nous pourrions, tout du moins, arrêter de *soutenir* la natalité, comme certaines nations le font actuellement, dans une perspective capitaliste et dans l'optique de booster la croissance, à l'heure où cette dernière détruit la nature... Conditionner le droit de faire des enfants par une obligation d'action écologique serait une autre piste à étudier : chaque humain qui se reproduit pourrait, en contrepartie, être contraint d'offrir une fraction de son temps en vue d'accomplir des travaux d'intérêt général « de compensation », par exemple en dépolluant des lieux jugés toxiques ou en plantant des arbres dans des zones défrichées, entre autres... Enfin, plutôt que d'allouer des aides aux personnes qui cèdent au désir de procréation, il serait préférable d'offrir des avantages aux individus qui s'y refusent. En tous les cas, le directoire écosophique devra, selon moi, se pencher sur l'enjeu de la démographie comme sur celui – bien plus « populaire » et « agréable » – de la disponibilité et de la gratuité des ressources.

**De la gratuité pour l'essentiel**

*« [Le premier objet de la société,] c'est de maintenir les droits imprescriptibles de l'homme. Quel est le premier de ces droits ? Celui d'exister. La première loi sociale est donc celle qui garantit à tous les membres de la société les moyens d'exister […]. Les aliments nécessaires à l'homme sont aussi sacrés que la vie elle-même. Tout ce qui est indispensable pour la conserver est une propriété commune à la société entière. […] Quel est le problème à résoudre en matière de législation sur les subsistances ? Le voici : assurer à tous les membres de la société la jouissance de la portion des fruits de la terre qui est nécessaire à leur existence, aux propriétaires ou aux cultivateurs le prix de leur industrie, et livrer le superflu à la liberté du commerce. Je défie le plus scrupuleux défenseur de la propriété de contester ces principes, à moins de déclarer ouvertement qu'il entend, par ce mot, le droit de dépouiller et d'assassiner ses semblables. »*

Maximilien Robespierre[1740]

Fort heureusement, le directoire écosophique n'aura pas pour but de régler les problèmes de notre espèce en lui imposant systématiquement des contraintes. En effet, j'estime que l'un des progrès qui pourrait résulter de l'avènement de ce régime est la gratuité dans le cadre de l'accès aux ressources. Si nous analysons froidement la situation, être contraint de payer pour boire et manger alors que la nature nous fournit tout ce dont nous avons besoin est une pure aberration. Et ne nous racontons pas d'histoires : si nous sommes obligés d'acheter notre nourriture et notre eau, ce n'est pas la faute de la nature, c'est parce que le système dans lequel nous vivons est défaillant. Payer pour l'alimentation et pour l'eau, c'est comme payer pour l'oxygène (puisque ces trois éléments sont indispensables au bon fonctionnement du corps humain) : c'est inadmissible. Et pourtant, nous acceptons cet état de fait... Certes, le dioxygène est disponible sans effort, là où eau et nourriture sont mises à notre disposition, d'où le fait qu'elles soient actuellement payantes – car si nous devions aller chercher l'eau potable et cultiver un jardin pour manger, nous y consacrerions l'essentiel de nos efforts. Mais il n'en demeure pas moins que ceux qui s'approprient les ressources pour nous les vendre ne sont que des voleurs... Les besoins vitaux ne devraient *en aucun cas* constituer l'occasion de faire du profit. De fait, si une organisation politique n'est pas capable de subvenir aux besoins de sa population, à quoi sert-elle ? Et pourquoi respecte-t-on son autorité ? En ce sens, Raoul Vaneigem prophétise : « Rien n'interdira plus efficacement aux organisations affairistes de poser la main glacée de l'argent sur les ressources appartenant à l'humanité tout entière que de décréter le droit pour chacun de disposer des biens de survie sans avoir à les payer, d'exiger la gratuité des transports publics et des services de prévention sanitaire. »[1741] Voilà ce que peut nous offrir le directoire écosophique.

1740Cité dans Zizek Slavoj, *Robespierre : entre vertu et terreur*, Stock, Paris, 2007, pp. 144-145.
1741Vaneigem Raoul, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot & Rivages, Paris, 2004

Évidemment, la question qui surgit est « Comment faire ? » Jusqu'ici, l'accès aux ressources a été médiatisé par l'emploi : on travaille *pour* gagner de l'argent *pour* acheter à boire et à manger. Mais nombreux sont les penseurs qui remettent – partiellement ou totalement – en cause ce modèle.

Pour commencer, l'écologue Satish Kumar nous invite à réduire notre temps de travail pour avoir le loisir de nous réaliser en tant qu'humains : « À notre époque, nos vies sont déséquilibrées. On est tellement obsédés par le fait de gagner de l'argent […]. Ce mode de vie est très pauvre ! Personne ne devrait être obligé de travailler plus de quatre heures par jour. […] Le reste du temps devrait servir à nourrir notre esprit et notre âme, à développer notre imagination et notre créativité. »[1742] Autrefois, Paul Lafargue soulignait, de son côté, que la société pourrait bien fonctionner si nous forgions « une loi d'airain, défendant à tout homme de travailler plus de trois heures par jour […]. »[1743] Tout cela se tient. Avant lui, Thoreau poussait le curseur plus loin encore, en prétendant que l'homme ne devrait travailler qu'une seule journée par semaine au maximum, ce qui équivaudrait (environ) à une heure par jour : « L'ordre des choses devrait être plus ou moins inversé : le septième jour devrait être celui du travail, pour que l'homme gagne son pain à la sueur de son front, et les six autres devraient être le sabbat des sentiments et de l'âme, pour parcourir ce vaste jardin et boire aux douces influences et aux sublimes révélations de la Nature. »[1744] De nos jours, Cyril Dion encourage, lui, la mise en place d'un salaire universel qui « découple le revenu et le travail [en donnant] de la naissance à la mort un revenu aux gens, ce qui leur permettrait de passer d'une activité subie à une activité choisie. »[1745] Le cinéaste prône ainsi un *droit* de travailler aux dépens de l'*injonction* généralisée actuelle.

Pour parler en termes nietzschéens[1746], la plupart des gens ont aujourd'hui une vie majoritairement apollinienne – *ordonnée* par le travail – et rarement dionysiaque – *désordonnée voire chaotique* lors de brefs épisodes festifs ou vacanciers. Que ce soit à échelle quotidienne, mensuelle ou annuelle, la vie est régie par l'occupation rémunératrice. Nous vivons pour travailler autant que nous travaillons pour vivre. D'où les propositions de Kumar, de Lafargue et de Thoreau, qui visent à rééquilibrer ces deux forces en défendant respectivement le fait d'exercer un métier quatre heures, trois heures, voire une heure par jour uniquement. Toutefois, en proposant d'offrir à tous les êtres humains l'accès aux ressources naturelles *via* la création d'un revenu universel, Cyril Dion va encore plus loin... Chaque personne souhaitant travailler le pourrait, mais sans attendre quoi que ce soit en retour, étant donné qu'un dividende lui permettant de subvenir à ses besoins lui serait, au préalable, versé par la société.

(2002), p. 116.

1742Interview organisée par Marc De la Ménardière et Nathanaël Coste à l'occasion du tournage de leur documentaire *En quête de sens* (2015). Vidéo publiée le 30/04/2015 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=iuAHmk5HbMY.

1743Lafargue Paul, *Le Droit à la paresse*, Mille et une nuits, Paris, 2000 (1883), p. 53. Le socialiste est rejoint sur ce point par le journaliste Aymeric Caron, qui estime que travailler quinze heures par semaine suffirait amplement.

1744Thoreau Henry David, *Résister*, Mille et une nuits, Paris, 2011 (1837), p. 73.

1745Interview accordée à *Kaizen Magazine* à l'occasion de la sortie du livre *Petit manuel de résistance contemporaine* (Actes Sud, Arles, 2018). Vidéo publiée le 12/06/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=W7COQoeuSuk.

1746Voir Nietzsche Friedrich, *La Naissance de la tragédie*, Gonthier, Paris, 1964 (1872).

En ce sens, il nous serait possible de travailler pour le plaisir, de la même manière que nous faisons aujourd'hui des efforts sportifs pour le bien-être relatif à la dépense physique et non pour échapper à des menaces, comme cela pouvait être le cas par le passé[1747]. L'idée est donc très alléchante !

Problème : j'ai longtemps cru en la vertu du salaire universel, mais Paul Jorion m'a convaincu, de manière limpide, de son inefficacité certaine. D'où, à ses yeux, la nécessité d'instaurer une forme de gratuité : « Le marché absorbe en un rien de temps toute allocation, toute prime, en augmentant les prix d'autant, alors que la gratuité est, elle, à l'abri d'une telle ponction. »[1748] Autrement dit, si l'on attribue un revenu universel de 1000€ à chaque individu sur la planète, dans la seconde qui suivra, la société marchande haussera les prix de ses produits dans l'objectif de récolter les mêmes 1000€... De plus, de nombreux êtres humains bénéficieraient de ce « revenu d'existence » sans véritablement en avoir besoin, tandis que d'autres en profiteraient pour l'utiliser à des fins nocives : consommation de choses inutiles et/ou destructrices pour l'environnement, drogues, etc. Certes, ce salaire universel pourrait être versé dans une monnaie spéciale, permettant d'acheter uniquement certains produits de première nécessité. Mais là encore, la prédation inhérente à la logique du capital poserait problème. Résultat des courses, seule une gratuité portant sur l'eau potable, la nourriture de base – par exemple *via* un rationnement –, le vêtement, le droit au logement et l'accès à la santé s'avérerait efficace.

Bien sûr, il ne s'agit néanmoins pas de dire que tous les êtres humains pourraient prendre autant de douches qu'ils le souhaitent, ingérer une douzaine de repas par jour ou encore posséder cinq villas... Mais avoir gratuitement accès à trois litres d'eau potable par jour, à l'équivalent de 3000 calories au travers de fruits, légumes et céréales ainsi qu'à un logement d'une quinzaine de mètres carrés semble tout à fait raisonnable et applicable[1749]. Le fait d'abolir l'élevage des bêtes à l'échelle planétaire nous offrirait des quantités faramineuses d'eau, de nourriture et de très grands espaces pour y installer des écovillages. En outre, si nous freinons nos instincts reproducteurs, nous serons moins nombreux à la fois à nourrir et à loger, ce qui rendra disponibles de multiples ressources et bâtiments inoccupés qui pourront être reconvertis en lieux de vie... Travailler nous permettrait ainsi uniquement de gagner en confort, d'avoir accès à des produits transformés et/ou à certains loisirs – mais aucunement d'*exister*. Chaque humain pourrait dès lors vivre en toute sobriété – ce qui serait bénéfique à la fois pour lui et pour la nature – et développer avec ses semblables des liens basés sur une véritable égalité.

---

1747« Le Turc », personnage de Voltaire, avance que « le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice, et le besoin. » Dans Voltaire, *Candide ou l'optimisme*, Librairie générale française, Paris, 1983 (1759), XXX, p. 124. En l'occurrence, si nos besoins étaient satisfaits par revenu universel ou par gratuité, il n'en demeurerait pas moins qu'exercer un métier, salarié ou non, nous permettrait de repousser l'ennui et/ou le vice. En ce sens, si nous devons bien sûr (ré)apprendre à profiter de nos moments d'ennui, il reste certain que le travail ne pose réellement problème que dans le cadre d'un système, libéro-capitaliste ou non, qui extermine le vivant, comme je l'ai déjà mis en exergue.

1748Jorion Paul, *Se débarrasser du capitalisme est une question de survie*, Fayard, Paris, 2017, p. 289. André Gorz ajoute qu'« une vraie économie de la connaissance serait une économie de la gratuité et du partage qui [traiterait] les connaissances comme un bien commun de l'humanité. » Dans Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 157.

1749Comment par exemple justifier moralement le fait que certains d'entre nous possèdent plusieurs appartements et/ou maisons, alors que d'autres meurent de froid dans la rue et que des milliards d'autres vivants disparaissent à cause de l'étiolement de leurs espaces de vie ? Bon courage à ceux qui envisageraient de se frotter à cette épineuse question...

**De l'égalité universelle**

*« Comme si [l'égalité] me lésait en donnant aux autres les mêmes chances et droits qu'à moi – comme s'il n'était pas indispensable à mes droits que les autres aient droit aux mêmes choses. »*

Walt Whitman[1750]

Sommairement, le problème n'est pas que certains êtres humains soient plus riches que d'autres – car les inégalités font partie de la vie – ; le problème est que certains d'entre nous sont *immensément* plus riches que les autres. En effet, comme je l'ai déjà dit, en 2018, 8 personnes possédaient, d'après Oxfam, autant que la moitié la plus pauvre de l'humanité... Est-ce seulement concevable ?! Je rends ce chiffre plus parlant : 8 individus ont amassé autant d'argent que 3.600.000.000 de personnes !

Comment avons-nous pu autoriser le fait que de telles inégalités puissent se faire jour ? Et qu'au moment où des millions de personnes meurent de faim, d'autres achètent et/ou vendent des sociétés comme on joue au Monopoly ? Conséquence de ce fonctionnement abject : les plus pauvres veulent devenir plus riches ; et pour ne pas leur céder de terrain, les plus riches veulent devenir *encore* plus riches. Pire : les pauvres, non seulement envient les puissants, mais les admirent ! Un renversement axiologique – des valeurs – semble plus que jamais indispensable : comment considérer comme des modèles des personnes qui possèdent des milliards de dollars sur leurs comptes en banque à l'heure où un enfant meurt de faim toutes les 6 secondes ? Il ne s'agit pas pour autant de stigmatiser certains individus, mais de prendre conscience de l'insanité dans laquelle notre monde est enkysté... En effet, le cercle vicieux fonctionne à plein régime : en haut comme en bas de l'échelle, nombre d'entre nous désirent la richesse, et au bout du compte, c'est toujours la croissance qui gagne... et ce sont toujours les plus démunis et la nature qui perdent. Kate Pickett et Richard Wilkinson décrivent ce processus sur le plan étatique, en faisant ressortir les bienfaits écologiques inhérents à l'égalité :

> « Il semblerait que […] les sociétés égalitaires suscitent un sentiment de responsabilité collective plus fort, un aspect crucial pour l'action politique contre le changement climatique. Les chefs d'entreprise des pays égalitaires sont plus enclins à accepter que leurs gouvernements agissent dans le sens des accords internationaux sur l'environnement que leurs homologues dans les pays inégalitaires. De grands spécialistes des sciences politiques affirment aujourd'hui que les inégalités mondiales entravent la coopération en matière de lutte contre le changement climatique. »[1751]

Ainsi, puisque l'inhabitabilité de la planète nuirait à tous : « Non seulement l'inégalité économique est toxique pour une société, mais l'égalité est bonne pour tous, même pour les riches ! »[1752] En sus,

1750Whitman Walt, *Feuilles d'herbe*, Gallimard, Paris, 2014 (1855), p. 380.

1751Pickett Kate & Wilkinson Richard, *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*, Les petits matins, Paris, 2013 (2010), p. 435.

1752Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 164.

et contre toute attente – au-delà des considérations écologiques –, les auteurs prétendent que les plus aisés sont également victimes de ces disparités démentielles : « En réalité, l'immense majorité de la population subit les conséquences de la présence d'inégalités substantielles. [Sur les aspects éducatif et sanitaire notamment,] même les plus riches profitent d'une meilleure égalité. […] Les avantages de l'égalité concernent toute la population et ne profitent pas qu'aux pauvres. »[1753] Ils précisent :

> « Nous *ne* prétendons *pas* que toute personne vivant dans une société plus égalitaire fait mieux que toute personne vivant dans un pays moins égalitaire. Nous ne disons pas que même la classe sociale la plus défavorisée ou la moins bien rémunérée ou éduquée d'un pays plus égalitaire fait mieux que la catégorie la plus favorisée d'un pays moins égalitaire. Ce que nous montrons, c'est que, quand nous comparons des personnes appartenant à la *même* classe sociale, qui ont les *mêmes* revenus et le *même* niveau de formation, et vivant dans des pays différents, ceux qui vivent dans les pays plus égalitaires ont une vie meilleure. Par conséquent, pour tout niveau de revenu ou de formation donné, la qualité de vie d'une personne sera meilleure si cette personne vit dans une société plus égalitaire. […] En conclusion, une société plus égalitaire change surtout la situation des plus défavorisés, mais génère aussi des avantages pour les couches aisées de la population. »[1754]

Pour plus de détails et d'analyses, j'invite le lecteur à parcourir l'ouvrage des épidémiologistes. En tous les cas, il est de bon ton d'inviter le directoire écosophique à plafonner les revenus, les comptes en banque[1755] et les patrimoines[1756]... Non parce que ce serait « mal » de posséder davantage que son voisin, mais parce que l'augmentation incessante des richesses n'est pas viable, celle-ci s'orchestrant systématiquement aux dépens des plus démunis et de la Terre-mère. Aussi les économistes Philippe Pochet et Éloi Laurent remarquent-ils que « le premier enjeu de la transition écologique est l'égalité entre les citoyens, c'est-à-dire la lutte contre les inégalités sociales. »[1757] Les essayistes complètent :

> « La crise contemporaine des inégalités nourrit les crises écologiques, qui en retour aggravent les inégalités sociales. Il importe donc de réduire les inégalités sociales pour enrayer les crises écologiques, mais aussi de lutter contre les inégalités environnementales pour contrecarrer l'impact social des crises écologiques. Autrement dit, nous avons de bonnes raisons environnementales de réduire nos inégalités sociales et des bonnes raisons sociales d'atténuer nos crises écologiques. »

1753Pickett Kate & Wilkinson Richard, *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*, Les petits matins, Paris, 2013 (2010), pp. 265-268.

1754*Ibid.*, p. 409.

1755Au passage, la spéculation financière devrait selon moi être interdite dès l'instauration du directoire écosophique.

1756L'économiste Thomas Piketty suggère par exemple de remplacer partiellement la propriété privée – qui caractérise le capitalisme – « par un système de propriété *sociale et temporaire*... C'est-à-dire que la propriété privée existerait toujours, tant qu'elle a des proportions raisonnables. » Interview accordée à Arte, publiée le 18/09/2019 et disponible en ligne le 25/06/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=RK3nVgwJdkc.

1757Laurent Éloi & Pochet Philippe, *Pour une transition sociale-écologique*, Les petits matins, Paris, 2015, pp. 13-26. Par ailleurs (p. 19), les économistes notent qu'« améliorer l'efficacité de notre consommation de ressources ne peut, à elle seule, empêcher l'effondrement. C'est la justice sociale qui nous sauvera de la catastrophe écologique. »

Justice sociale et résolution de la crise écologique sont donc consubstantielles et fonctionnent de pair. Dominique Bourg écrit par conséquent : « Il ne peut y avoir de planète écologiquement durable qui ne soit en même temps plus solidaire. »[1758] Il me faut ici rappeler que, pendant la majeure partie de l'histoire de notre espèce, la civilisation humaine était profondément égalitaire, comme à l'époque des chasseurs-cueilleurs notamment. Il ne s'agit néanmoins pas d'effectuer un retour en arrière, mais bien au contraire de nous remettre en marche vers la justice, comme nous y invite Jean Ziegler :

> « La constitution d'une conscience de l'identité, de la solidarité radicale avec l'homme qui souffre relève-t-elle de l'utopie ? Non. Dans l'Histoire, des sauts qualitatifs analogues ont déjà eu lieu. Exemple : la naissance de l'État. À cette époque lointaine, les hommes ont fait un premier choix : alors, la solidarité, l'identification avec l'autre se limitaient à la famille, au clan, au village, donc à ceux dont on connaissait le visage et dont on éprouvait physiquement la présence ; avec la naissance de la nation et de l'État, pour la première fois, l'homme est devenu solidaire d'hommes qu'il ne connaissait pas et qu'il ne rencontrerait probablement jamais. Afin de mener une vie plus digne et de rendre la terre habitable pour tous, il suffit aujourd'hui de faire un pas de plus. »[1759]

Un pas qui nous permettrait de prendre en compte la souffrance de l'ensemble des êtres humains – et de tous les vivants – et d'agir en conséquence. L'égalité doit ainsi se manifester dans de nombreux champs de notre vie, tels que ceux de la production[1760], de l'accès à l'eau[1761] ou encore de la santé[1762]. Sur le plan pratique, Hervé Kempf préconise deux mesures qui me paraissent essentielles : d'abord, « le revenu maximal admissible (RMA) »[1763] est nécessaire. À mes yeux, il est effectivement fou de laisser certaines personnes gagner plusieurs fois le salaire d'autres humains. Et second point : « […] La taxation des très hauts revenus est un préalable pour aller vers la justice, condition de l'harmonie sociale, et rendre à la collectivité – c'est-à-dire au financement d'activités utiles – les sommes qui lui sont volées. La lutte coordonnée des États contre la fraude fiscale et les paradis fiscaux est le complément de cette politique. » J'ajoute que ces deux leviers sont complémentaires et pourront être actionnés tour à tour et/ou simultanément si le directoire écosophique le juge opportun.

1758Bourg Dominique, *Quel avenir pour le développement durable ?*, Le Pommier, Paris, 2002, p. 41. L'égalité ne peut « être assurée qu'en amputant les libertés de ceux qui sont mieux lotis. Garantir que chacun sera libre d'agir à sa guise nuira immanquablement à l'égalité. » Dans Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 197.

1759Ziegler Jean, *La Faim dans le monde expliquée à mon fils*, Seuil, Paris, 2011 (1999), p. 75.

1760Aux yeux du grand géographe et écologue Élisée Reclus : « Acheter et vendre sont encore les mots d'ordre de ceux qui entrent dans la vie, mais des indices précurseurs nous font comprendre déjà que ces mots seront un jour abolis. La Production libre et la Répartition équitable pour tous, telle est la réalisation que nous exigeons de l'avenir. » Dans Reclus Élisée, *L'Homme et la terre*, La Découverte & Syros, Paris, 1998, VI, IX, p. 358.

1761D'après l'économiste Lester Brown : « Parallèlement à l'éradication de la faim dans le monde, assurer l'accès à l'eau potable pour le milliard de personnes à qui ce service fait défaut est essentiel en termes de santé publique. » Dans Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 166.

1762« Les énormes inégalités de santé et d'accès aux soins médicaux, constitutives de l'aggravation des inégalités de par le monde, réclament plus que ce que font les organismes onusiens chargés des problèmes mondiaux de santé. L'accès à la médecine et le droit à la santé devraient être inscrits parmi les droits humains fondamentaux et intégrés parmi les problèmes majeurs de la politique internationale. » Dans Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, p. 180.

1763Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 126.

Edgar Morin propose d'autres mesures pragmatiques sur le plan macroéconomique : « Au niveau planétaire, il faut : réduire ou supprimer les dettes des pays pauvres ; fournir gratuitement aux pays pauvres les sources d'énergie renouvelables, les médicaments et traitements contre les pandémies et, en cas de famine, les aliments nécessaires ; rétablir ou instaurer l'autosuffisance vivrière dans les pays qui l'ont perdue. »[1764] Forts de leurs analyses dans le domaine de l'économie, Philippe Pochet et Éloi Laurent corroborent, en mettant l'accent sur la « transition sociale-écologique » :

> « Premièrement, la protection sociale et plus largement les politiques sociales doivent désormais intégrer la question écologique. Deuxièmement, cette protection sociale-écologique peut devenir un des piliers de la transition vers le bien-être et la soutenabilité. […] Les dépenses de la protection sociale-écologique obéissent à une logique semblable à celle des économies d'énergie : de même que l'énergie du XXI^e^ siècle est celle que l'on ne consommera pas, les dépenses sociales de l'avenir sont celles que l'on ne fera pas. »[1765]

En somme, ce qu'il faut retenir, c'est qu'à l'opposé des inégalités fomentées par la dictature libéro-capitaliste, l'égalité nous fait gagner sur tous les tableaux, y compris bien sûr sur le plan écologique. Il ne tient par conséquent qu'à nous de rendre nos sociétés plus égalitaires. Cela posé, il n'est à cette fin pas question d'augmenter « la taille du gâteau », ce qui entraînerait des répercussions terribles au niveau environnemental, comme le rappelle Philippe Vion-Dury, rédacteur en chef de *Socialter* :

> « Deux convergences sont possibles : l'une est une impasse, l'autre une promesse. Soit l'écologie et le social fusionnent dans leur plus petit dénominateur commun et persévèrent dans une politique de redistribution des fruits de la croissance – et l'échéance écologique ne sera, au mieux, que repoussée. Soit l'écologie et le social tracent ensemble une voie de sortie de notre système actuel tout en proposant une juste répartition des efforts et des sacrifices à consentir – et les générations futures leur donneront raison. »[1766]

La solution est donc simplement une égale répartition des richesses existantes. Ainsi, lorsqu'il lui est demandé comment réussir à concilier la décroissance économique et la survie des êtres humains, Aurélien Barrau répond qu'il existe « une seule solution, qu'un enfant de quatre ans trouverait, c'est le partage. C'est la raison pour laquelle il ne peut pas y avoir de pensée écologique sans une pensée sociale […] fondamentalement axée sur la mise en commun des ressources. »[1767]

1764Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, pp. 114-115.

1765Laurent Éloi & Pochet Philippe, *Pour une transition sociale-écologique*, Les petits matins, Paris, 2015, pp. 57-66.

1766Vion-Dury Philippe, « La justice sociale : nécessaire, mais insuffisante », *Socialter*, n°34, 04/2019 – 05/2019, pp. 18-19.

1767L'écologiste complète : « Je dirai que c'est la seule chose qui soit un peu jubilatoire. Parce qu'on a tout à réinventer et peut-être que c'est l'écologie qui va incidemment nous amener à un véritable comportement socialement décent. » Interview accordée à l'émission « C à vous » diffusée le 09/05/2019. Vidéo publiée le 09/05/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=ckaErodDLnQ.

Mais nous aurons bien compris qu'il s'agit d'un réel partage – qui implique des renoncements de la part des plus riches – et non d'un effort marginal. Hervé Kempf prévient :

> « Nous commençons à vivre le resserrement de l'écart extraordinaire des richesses qu'a creusé le monde depuis deux siècles. Ce resserrement ne pourra pas se faire seulement par un relèvement du bas. En raison des limites écologiques, tous les habitants de la planète ne pourront pas vivre comme un États-Unien, ni comme un Européen ou un Japonais, d'ailleurs. La réduction de l'écart des richesses devra s'opérer par un abaissement important du haut. La politique de la biosphère indique une direction à contre-courant de tout le discours dominant : les Occidentaux doivent réduire leur consommation matérielle et leur consommation d'énergie, afin de laisser une marge d'augmentation à leurs autres compagnons de planète. »[1768]

Toutefois, l'égalité économique et sociale entre tous les humains permettrait de mettre en œuvre la gratuité qui était évoquée précédemment. Car si les richesses sont redistribuées dans toute la société humaine, il paraît en effet possible d'instaurer un libre accès aux ressources – eau potable, vêtement, nourriture de base, logement, instruction, transports en commun urbains... Le but est donc limpide : saisir la richesse là où elle se situe pour la disséminer là où elle n'est pas ! Cela permettrait derechef aux éleveurs, bouchers, fromagers, ainsi qu'à d'autres, de subvenir à leurs besoins malgré l'abolition de l'exploitation animale et avant d'envisager un changement d'activité, rien n'empêchant ceux qui le souhaitent de travailler pour gagner en confort, tout du moins jusqu'à un certain seuil et au sein des secteurs primordiaux que sont l'agriculture, la santé, l'énergie, la protection et l'éducation[1769].

Pour résumer, nous avons donc le choix. D'un côté, persévérer sur le terrain de la croissance, de la procréation dérégulée, de l'agriculture intensive, de l'élevage industriel, des transports polluants, de la consommation à outrance et des inégalités exacerbées, ce qui nous conduira à la fin du monde tel que nous le connaissons... De l'autre, entreprendre dès à présent des modifications radicales de notre mode de vie, en orchestrant la décroissance – en termes d'exploitation des ressources –, en adoptant la sobriété heureuse, en défendant l'agroécologie (et le respect des animaux), en initiant un contrôle temporaire des naissances et en promouvant le partage, l'égalité et la gratuité en ce qui concerne les besoins fondamentaux de chaque être humain, ce qui pourra, *a minima*, nous offrir un sursis dans le combat que nous menons contre l'annihilation du monde naturel... Dans tous les cas, si le directoire écosophique devra sans doute instaurer des mesures d'urgence, telles que celles évoquées dans cette section – mais j'insiste sur le fait qu'il sera autonome –, il lui faudra, en sus, définir un cap quant à la façon dont l'espèce humaine doit se comporter à long terme vis-à-vis d'elle-même et de la nature. Je vais donc désormais défendre des valeurs qui me semblent essentielles à acquérir pour notre avenir.

1768Kempf Hervé, *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, Paris, 2011, p. 129.

1769Ces secteurs sont les seuls dont nous avons réellement besoin. Le reste est accessoire et dispensable. Les questions de nature, qualité et sens du travail se poseront aigûment à l'avenir car la production doit *étiologiquement* diminuer.

## B/ Idéaux d'un monde nouveau

*« Une chose est juste uniquement si elle sert à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté, une communauté dont font partie le sol, les eaux, la faune, la flore mais aussi les hommes. »*

Aldo Leopold[1770]

Plusieurs versants potentiels du traitement symptomatique appliqué par le directoire écosophique ayant été décrits dans la section précédente, je propose désormais des pistes de réflexion quant à la médication étiologique de notre rapport au monde. Tout d'abord, force est de constater que le contrat social qui nous régit est dorénavant insuffisant et obsolète.

### Du contrat naturel

*« Il nous faut revenir sur la disjonction absolue entre l'humain et le naturel qui a résulté de l'essor du rationalisme technique occidental et de la prégnance de l'anthropocentrisme judéo-chrétien. La chimère de maîtrise totale du monde, encouragée par le prodigieux développement des sciences et des techniques, se heurte aujourd'hui à la prise de conscience de notre dépendance à l'égard de la biosphère et à celle des pouvoirs destructeurs de la techno-science pour l'humanité elle-même. Comme la voie suivie par l'humanité conduit à l'aggravation de tous ces maux et périls, il s'agit, par prises de conscience et par réformes, de changer de voie. Homo sapiens ne doit plus chercher à dominer la Terre, mais à la ménager et à l'aménager. »*

Edgar Morin[1771]

Comme je l'ai déjà montré, la dictature libéro-capitaliste s'exerce avant tout sur la nature, qui est mutilée par la manière dont les êtres humains habitent le monde... Jean-Marie Pelt explique en effet que nous avons oublié notre rapport affectif avec la Terre-mère : « Alors que le respect de la nature est une valeur majeure de l'écologie, nous en sommes très loin. […] Nous avons perdu cette vision de la nature comme lieu d'émerveillement ; devenus prédateurs, nous en avons fait un matériau qu'on exploite durement. Si nous restons heureux d'aller au bord de la mer ou de nous promener en forêt, ce ne sont que des parenthèses pour récupérer. »[1772] Le naturaliste François Terrasson soutient cette théorie dans son livre intitulé *La Peur de la nature* : « Si nous faisons attention à l'arrière-plan psychologique qui sous-tend la notion de parc, nous voyons avec consternation qu'il s'agit de l'idée :

1770Leopold Aldo, *La Conscience écologique*, Wildproject, Marseille, 2013, p. 160.

1771Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, p. 84. « […] La planète entière n'est-elle pas notre 'maison', constituée par les 8,7 millions d'espèces différentes qui se partagent sa surface ? Dans cette optique, nous formons une seule et même famille […]. » Dans Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), p. 30.

1772Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010, p. 73.

'Puisque cela ne peut plus exister dans la vraie réalité, fabriquons-nous de petits territoires où sera gardée l'illusion de la nature, mais sachons bien que cela doit être à part du monde humain réel, qui, lui, pour progresser, doit détruire la nature'. »[1773]

Et pour cause, la domination de l'homme sur la nature est sans partage. Mais ce schisme est aussi révélateur d'une rupture entre l'homme et... lui-même. Thomas D'Ansembourg explique en effet que le lien que nous entretenons individuellement avec notre « moi intérieur » – qui n'est pas notre ego, bien au contraire... – modifie notre relation avec le monde naturel, et inversement :

> « La façon que nous avons de maltraiter la nature, au point que nous sommes au bord de certains effondrements écologiques aujourd'hui, si ce n'est déjà embarqués dans ces effondrements, cette façon de maltraiter la nature autour de nous, n'est au fond à mes yeux que le reflet de notre façon habituelle de maltraiter notre nature intime. Nous, non seulement négligeons, mais meurtrissons notre nature intime, qui est d'être un être d'expansion, d'ouverture, de créativité, de paix et de joie partagée. »[1774]

Il y a déjà plusieurs décennies, l'essayiste Murray Bookchin défendait sensiblement la même thèse sur le plan collectif : « La notion de domination de la nature par l'homme découle de la domination réelle de l'humain par l'humain. »[1775] Et Arne Naess énonce la contraposée : « Ce n'est pas seulement notre attitude à l'égard des autres êtres humains qui révèle les valeurs les plus profondes et les priorités les plus hautes auxquelles nous sommes attachés, mais aussi notre rapport à tout ce qui vit [...]. Je crois que ce qui unifie toutes les formes de vie est plus important que ce qui les divise. »[1776]

En somme, c'est parce que l'être humain maltraite l'être humain qu'il maltraite la nature, mais c'est aussi parce que l'homme maltraite la nature qu'il maltraite l'homme et... la femme. Serge Audier est en effet formel quant à l'origine et/ou à la pertinence de l'« écoféminisme » : « 'Écologie sociale' est un terme popularisé dans les années 1960 et 1970 par le militant libertaire Murray Bookchin. Celui-ci a avancé l'idée que la domination de l'homme et la société sur la nature était indissociable de la domination de l'homme sur l'homme, de l'homme sur la femme... »[1777] Dans le cadre de travaux sur la théorie du genre, il est admis que la femme est souvent assimilée à la nature, que l'homme devrait dominer, à l'instar des peuples indigènes et/ou des animaux... L'écoféministe Dekila Chungyalpa ne manque cependant pas de préciser le rôle majeur joué par les femmes dans certaines régions :

1773Terrasson François, *La Peur de la nature*, Sang de la Terre, Paris, 1988, pp. 157-158.

1774Interview de Julien Peron, « C'est quoi le bonheur pour vous Thomas D'Ansembourg ? », publiée le 20/06/2015 et disponible en ligne le 12/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=8Bsc3cp7vOU.

1775Bookchin Murray, *L'Écologie sociale : penser la liberté au-delà de l'humain*, Wildproject, Marseille, 2020, p. 19. Ailleurs, Bookchin précise son idée : « Les pouvoirs qui déchirent la planète sont les mêmes que ceux qui menacent d'avilir les femmes, les gens de couleur, les ouvriers et les citoyens ordinaires. Ils masquent le fait qu'il y a un lien historique entre la façon dont les gens se traitent en tant qu'individus sociaux et la façon dont ils traitent le reste de la nature. Ils masquent le fait que nos problèmes écologiques sont foncièrement des problèmes sociaux nécessitant un changement social fondamental. C'est ce que j'entends par écologie *sociale*. » Dans Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 75.

1776Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 281.

1777Audier Serge, « Sortir de l'impasse productiviste », *Socialter*, n°34, 04/2019 – 05/2019, p. 35.

> « […] Sur le terrain, les ressources sont souvent gérées par des femmes. Qui ramasse le bois, va chercher de l'eau, et travaille au champ tous les jours ? Les femmes ! Elles comprennent notre connexion à la nature presque instinctivement. Il n'y a pas de rupture, car elles interagissent avec la nature au quotidien. De même, quand on évoque des dangers pour la santé – comme la combustion du bois, dont les fumées toxiques provoquent des maladies respiratoires chez les enfants – et qu'on leur recommande de passer au bio-gaz, les femmes comprennent tout de suite le problème. Je pense qu'elles ont naturellement une approche holistique. Ainsi, elles sont sensibles à la protection de l'environnement. En revanche, lorsqu'on grimpe dans la hiérarchie, on trouve de moins en moins de femmes. »[1778]

L'injustice est prégnante et révélatrice de la maladie de notre civilisation, comme l'explique Sallie McFague : « […] Le modèle hégémonique humain n'est plus simplement un homme, mais aussi une femme. Le statut de la femme est une indication claire de la bonne santé d'une culture. » Dès lors, la théologienne nous invite à considérer la nature comme une femme, non pour la dominer, mais pour la protéger : « Mais pourquoi ne pas imaginer le monde *en* Dieu, comme un bébé dans son ventre ? C'est une tout autre vision. Dieu serait partout. Dieu serait présent dans cette pièce, à cet instant. Dieu flotterait dans l'air. Ainsi, le bébé dans le ventre n'est pas juste une image féminine, c'est une autre interprétation. Comme on parle de Dieu le Père, on pourrait invoquer Dieu la Mère. »[1779] Nous reviendrons plus loin sur cette divinité, qui n'est pas sans rappeler le *Deus Sive Natura* de Spinoza... Pour l'instant, j'invite mon lecteur à découvrir ce propos d'Edgar Morin, qui analyse les attributs des genres féminin et masculin, tout en révélant l'égalité ontologique entre la femme et l'homme :

> « La civilisation occidentale moderne, vouée à la puissance et à l'efficacité, a concentré les hommes dans les activités techniques, matérielles, compétitives, parfois impitoyables, tandis que les femmes sont demeurées cantonnées à l'univers maternel et affectueux. Ce sont les femmes qui, dans un monde de mâles dominants, brutaux et bornés, ont sauvegardé la douceur et la tendresse. D'où la justesse de la parole d'Aragon : 'La femme est l'avenir de l'homme', en ce sens que c'est toute la civilisation humaine qui doit intégrer les potentialités d'amour et d'affection du féminin. Les femmes sont peut-être mieux préparées à relier complémentairement le sensible et le rationnel. Que l'homme reste homme, mais qu'il se féminise ! Que la femme reste femme, mais qu'elle se masculinise ! Que chacun possède et assume sa propre force et sa propre fragilité. »[1780]

À nous de nous remémorer que chaque fois qu'une femme souffre, c'est une partie de la nature qui subit un affront. Évidemment, ce constat vaut aussi pour l'homme... et pour toute autre forme de vie. Je cite ici une nouvelle fois le poète Ralph Waldo Emerson, en le remerciant pour sa clairvoyance :

1778Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 235.
1779*Ibid.*, pp. 144-255.
1780Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, p. 265.

> « Les rouages et les ressorts de l'homme reposent entièrement sur l'hypothèse de la permanence de la nature. […] Une sorte de croyance instinctive dans l'existence absolue de la nature est attachée aux sens, ainsi qu'à l'entendement qui n'a pas été régénéré. Pour ces derniers, l'homme et la nature sont indissolublement liés. Les choses sont à elles-mêmes leur propre fin et ne s'étendent jamais au-delà de leur sphère. […] La poursuite de […] l'union de l'homme avec la nature [est] l'objet même de la vie humaine. »[1781]

En résumé, l'être humain et la nature, c'est la même chose. Et ce n'est pas son ami Thoreau qui ira le contredire : « Ce n'est pas dans la société qu'on trouve la santé, mais dans la nature. »[1782] En quête d'une conscience écologique, Aldo Leopold s'inscrit pleinement dans ce lignage : « Le véritable but est de parvenir à une *symbiose universelle avec la terre*, d'un point de vue économique mais aussi esthétique, dans le public comme dans le privé. »[1783] Autrement dit, nous devons passer outre notre désir de domination pour vivre en harmonie avec la nature. L'écologue dénonce par suite vertement notre rapport – non poétique – au monde, et ce, alors que nous avons pourtant d'ores et déjà réussi, en tant qu'espèce, à évoluer pacifiquement en société – ou presque :

> « La première éthique traitait des relations entre individus. […] Les formulations ultérieures portèrent sur les relations entre les individus et la société. […] Il n'y a cependant pas encore d'éthique portant sur la relation de l'homme à la terre et aux êtres non humains qui y vivent, les animaux et les plantes. La terre, comme les jeunes esclaves d'Ulysse, est toujours considérée comme une propriété. La relation à la terre est toujours strictement économique ; elle implique des privilèges mais n'engage pas d'obligations. Si notre interprétation de l'évolution est correcte, l'extension de l'éthique à ce troisième élément de l'environnement humain est une possibilité écologique. C'est la troisième étape d'une séquence. Les deux premières ont déjà été franchies. Il devient de plus en plus évident dans l'esprit de l'homme civilisé que nous avons besoin de franchir cette troisième étape. Notre sens du bien et du mal peut être éveillé aussi fortement par l'enlaidissement d'une parcelle boisée de notre voisinage que par une famine en Chine, un pogrom en Allemagne, ou par le meurtre des jeunes esclaves d'Ulysse dans la Grèce ancienne. »[1784]

Mais comment étendre les droits qui régissent les rapports sociétaux humains à la nature dans son intégralité ? Comment reconnaître et stopper l'écocide[1785] ? Nous pouvons remédier à ces problèmes en mobilisant une autre grande figure de l'éthique environnementale : le philosophe Michel Serres.

1781Emerson Ralph Waldo, *La Nature*, Allia, Paris, 2004 (1836), pp. 58-71.
1782Thoreau Henry David, *Histoire naturelle du Massachusetts*, Le Mot et le Reste, Marseille, 2019 (1842). p. 23.
1783Leopold Aldo, *La Conscience écologique*, Wildproject, Marseille, 2013, p. 106.
1784*Ibid.*, p. 98.
1785Vandana Shiva met ici en lumière une idée fondamentale : « Après la Seconde Guerre mondiale, on a mis en place à l'échelle mondiale la notion de crime contre l'humanité, mais paradoxalement le libre-échange tel qu'il est appliqué aujourd'hui pratique, d'une manière détournée, ce même crime contre l'humanité. Punir l'écocide permettrait que cela cesse. » Dans Astruc Lionel, Hulot Nicolas & Shiva Vandana, *Le Cercle vertueux*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 59.

En premier lieu, M. Serres remarque : « La rupture essentielle, la voilà. Une société complètement transformée, d'une part par les sciences dures mais, de l'autre, dirigée par les sciences douces. »[1786] En d'autres termes, nous sommes gouvernés par l'économie et la politique, alors que la sauvegarde du monde relève de la biologie et de l'écologie. Le philosophe en arrive à la conclusion suivante : en continuant de la sorte, nous ne pourrons prendre soin des hommes, des femmes, des autres animaux, des arbres, des rivières, des montagnes, bref, de la nature dans son ensemble. Élargir notre cercle de compassion et/ou notre sphère de considération morale nécessite de combattre absolument toutes les formes d'injustice[1787]. C'est la raison pour laquelle Michel Serres interroge notre « contrat social ».

Il me faut ici brièvement rappeler que ce contrat politique consiste, pour l'être humain, à accepter de voir sa liberté réduite en échange de lois garantissant la perpétuation du corps social et de l'union entre les individus. Le philosophe Thomas Hobbes décrit ainsi la naissance de l'État :

> « [La] soumission de la volonté de tous les particuliers à celle d'un homme seul, ou d'une assemblée, arrive lorsque chacun témoigne qu'il s'oblige à ne pas résister à la volonté de cet homme ou de cette cour, à laquelle il s'est soumis ; et cela en promettant qu'il ne lui refusera point son secours, ni l'usage de ses moyens contre quelque autre que ce soit (car on ne peut pas se dessaisir du droit naturel de se défendre, ni prêter la main contre soi-même), ce qui se nomme proprement union. »[1788]

Malgré les nombreuses divergences entre les deux personnages, Jean-Jacques Rousseau inscrit sa définition dans la foulée de Hobbes, dans son livre intitulé *Du contrat social* : « 'Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la forme commune la personne et les biens de chaque société, et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant ?' Tel est le problème fondamental dont le contrat social donne la solution. »[1789]

1786Serres Michel, *Le Contrat naturel*, Le Pommier, Paris, 2018, pp. 15-16. Michel Serres rejoint ici, soit dit en passant, Aldo Leopold : « […] Il est de plus en plus évident que si les arguments économiques ne suffisent pas à susciter un meilleur usage des terres privées, c'est en partie dû à l'incapacité des sciences sociales et naturelles à s'accorder entre elles, et à s'entendre avec les propriétaires terriens sur un même concept de la terre. Je me trompe peut-être, mais il me semble que c'est vers l'écologie qu'il faut se tourner, car elle est au carrefour des différentes sciences et des différents usages de la terre. » Dans Leopold Aldo, *La Conscience écologique*, Wildproject, Marseille, 2013, p. 123.

1787Je ne peux résister à la tentation de citer le magnifique discours du comédien Joaquin Phoenix lors de la cérémonie des Oscars 2020 : « Nous avons l'impression de défendre des causes différentes. Mais d'après moi, nous nous battons pour la même chose... Quand nous parlons de discrimination due au genre, de racisme, des droits des homosexuels, des indigènes ou des animaux, nous parlons de combattre l'injustice. Nous parlons de combattre le fait qu'une nation, un peuple, une race, un genre ou une espèce ait le droit de dominer, de contrôler, d'abuser et d'exploiter un(e) autre en toute impunité. Je crois que nous sommes très déconnectés du monde naturel, et nous avons une vision du monde égocentrique qui nous fait imaginer que nous sommes le centre de l'univers. Nous allons dans la nature et nous la pillons en la considérant comme une simple ressource. Nous nous croyons habilités à inséminer une vache, puis à voler son bébé, en dépit de ses cris d'angoisse et de détresse. Et ensuite nous prenons son lait et nous le mettons dans notre café et dans nos céréales. Nous avons peur du changement personnel, parce que nous pensons que nous devons sacrifier quelque chose. Mais les humains sont si créatifs, si inventifs et ingénieux... Et je crois que si nous utilisons l'amour et la compassion comme des principes de base, nous pouvons créer, développer et implémenter des systèmes qui bénéficieront à tous les êtres sentients et à l'environnement. » Vidéo publiée le 11/03/2020 et disponible en ligne le 15/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=qiiWdTz_MNc.

1788Hobbes Thomas, *Le Citoyen*, 1649 (1642), V, 7, p. 151. Texte disponible en ligne le 10/05/2020 à l'adresse suivante : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Citoyen. Voir aussi Hobbes Thomas, *Léviathan*, Flammarion, Paris, 2017 (1651).

1789Rousseau Jean-Jacques, *Du contrat social*, Librio, Paris, 2017 (1762), p. 13.

Problème ? Chez l'un comme chez l'autre, la nature est absente des débats. Michel Serres critique : « Il faut prendre [Rousseau] à la lettre : passé le contrat [social], il n'y a plus de nature que pour le rêveur solitaire ; la société l'a oubliée. »[1790] Le philosophe ajoute que « le contrat social dit moderne […] ignore [la nature]. »[1791] Or, il est limpide que s'il demeure « exclusivement social, notre contrat devient mortifère, pour la perpétuation de l'espèce, son immortalité objective et globale. »[1792]

Mais Michel Serres ne s'arrête pas au constat, avançant que « les crises déchirent les contrats. »[1793] Par conséquent, la catastrophe environnementale doit générer une remise en cause de la convention existante : « L'ancien contrat social devrait se doubler d'un contrat naturel : en situation de violence objective, il n'y a d'autre issue que de le signer. Au minimum, la guerre ; à l'optimum, la paix. »[1794] En filigrane : « Nous devons décider la paix entre nous pour sauvegarder le monde et la paix avec le monde afin de nous sauvegarder. »[1795] Michel Serres nous convie en ce sens ultimement à migrer de notre statut de parasite – à l'égard de la nature et du monde vivant – à celui de symbiote :

> « Retour donc à la nature ! Cela signifie : au contrat exclusivement social ajouter la passation d'un contrat naturel de symbiose et de réciprocité où notre rapport aux choses laisserait maîtrise et possession pour l'écoute admirative, la réciprocité, la contemplation et le respect, où la connaissance ne supposerait plus la propriété, ni l'action la maîtrise, ni celles-ci leurs résultats ou conditions stercoraires. Contrat d'armistice dans la guerre objective, contrat de symbiose : le symbiote admet le droit de l'hôte, alors que le parasite – notre statut actuel – condamne à mort celui qu'il pille et qu'il habite sans prendre conscience qu'à terme il se condamne lui-même à disparaître. Le parasite prend tout et ne donne rien ; l'hôte donne tout et ne prend rien. Le droit de maîtrise et de propriété se réduit au parasitisme. Au contraire, le droit de symbiose se définit par réciprocité : autant la nature donne à l'homme, autant celui-ci doit rendre à celle-là, devenue sujet de droit. »[1796]

Ce pacte naturel, qu'il nous faut contracter prestement, constitue ainsi une médication étiologique fondamentale de notre rapport au monde. Nous devons respecter les fleuves, les montagnes et la vie – qui vaut pour elle-même –, dans ses formes animales – comme je l'ai déjà montré – et végétales.

---

1790 Serres Michel, *Le Contrat naturel*, Le Pommier, Paris, 2018, p. 148.

1791 *Ibid.*, p. 208.

1792 *Ibid.*, p. 84.

1793 *Ibid.*, p. 202. Philosophe, Yves Michaud signale que l'humanité a longtemps vécu sans contrat social... et peut donc se départir de celui-ci : « Tant que l'idée de contrat social demeure la pierre angulaire de la théorie du consentement à l'obligation politique, on tend […] à la couper de sa pertinence historique et pratique. On oublie alors que l'idée de contrat social n'est pas si ancienne, qu'elle remonte tout juste au XVI$^{e}$ siècle, qu'elle ne figure ni dans la pensée antique ni dans celle du Moyen Âge […]. » Dans Michaud Yves, *Contre la bienveillance*, Stock, Paris, 2016, p. 37.

1794 *Ibid.*, p. 57. Faisant référence à Hobbes et plus précisément à la « guerre de tous contre tous », l'auteur ajoute : « Il nous faut donc, à nouveau, sous menace de mort collective, inventer un droit pour la violence objective, exactement comme des ancêtres inimaginables inventèrent le plus ancien droit qui amena, par contrat, leur violence subjective à devenir ce que nous appelons des guerres. Nouveau pacte, nouvel accord préalable, que nous devons passer avec l'ennemi objectif du monde humain : le monde tel quel. Guerre de tous contre tout. […] Il faut un pacte nouveau à signer avec le monde : le contrat naturel. » Dans Serres Michel, *Le Contrat naturel*, Le Pommier, Paris, 2018, p. 48.

1795 *Ibid.*, p. 65.

1796 *Ibid.*, p. 88.

**De la vie végétale**

*« Quand on sait qu'un arbre est sensible à la douleur et a une mémoire,*
*que des parents-arbres vivent avec leurs enfants, on ne peut plus les abattre sans réfléchir*
*ni ravager leur environnement en lançant des bulldozers à l'assaut des sous-bois. »*
Peter Wohlleben[1797]

En un sens, l'association des termes « vie » et « végétale » peut apparaître comme un pléonasme – hormis si nous l'opérons afin de différencier la vie végétale de la vie animale. Pourtant, nous avons inintelligiblement tendance à omettre que les végétaux sont des vivants, au même titre que les bêtes. L'ingénieur forestier Peter Wohlleben, auteur du merveilleux livre *La Vie secrète des arbres*, pousse d'ailleurs à son paroxysme la comparaison entre les végétaux et les animaux – parfois même jusqu'à l'anthropomorphisme :

> « Quand une bûche craque et pétille dans la cheminée, c'est du cadavre d'un hêtre ou d'un chêne que les flammes s'emparent. Le papier du livre que vous avez entre les mains, chers lecteurs, provient du bois râpé de bouleaux ou d'épicéas abattus – donc tués – à cette seule fin. […] Le rapport entre les arbres et leurs produits est identique à celui existant entre les animaux et leurs produits. Nous utilisons des êtres vivants qui sont tués pour satisfaire nos besoins, il est inutile d'enjoliver la réalité. »[1798] « […] Pour qu'il y ait cerveau, il faut qu'il y ait des processus neuronaux, et ceux-ci impliquent qu'il y ait, outre des messagers chimiques, également des signaux électriques. Des signaux électriques, justement, la science en détecte, depuis le XIX^e^ siècle. Alors, les plantes ont-elles un cerveau ? Sont-elles intelligentes ? Ce n'est rien de dire que le débat qui anime la communauté scientifique depuis des années est vif. »[1799]

Ceci étant dit, il semble tout de même exister des différences non négligeables entre un animal et un végétal. Le journaliste Aymeric Caron relève à ce sujet les deux éléments suivants :

> « […] Pour les plantes, les termes 'intelligence' ou 'mémoire' n'expriment pas les mêmes réalités que celles qu'elles désignent pour les animaux. Ce sont des utilisations métaphoriques car les végétaux n'ont ni cerveau ni neurones. Elles mettent ainsi en mémoire les réactions à adopter, mais ne se souviennent pas avoir été agressées. On n'a donc aucune preuve que les plantes, qui sont dénuées de système nerveux identifiable, ont une conscience et ressentent la douleur. Tout nous pousse même à soutenir le contraire […]. »[1800]

1797Wohlleben Peter, *La Vie secrète des arbres*, Les Arènes, Paris, 2017 (2015), p. 10.
1798*Ibid.*, p. 250.
1799*Ibid.*, p. 96.
1800Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, p. 177.

> « En éthique animale, il est d'usage d'utiliser le concept de 'sentience' pour désigner la capacité d'un individu à éprouver une expérience subjective du monde, c'est-à-dire à ressentir des émotions parmi lesquelles le plaisir, la douleur ou la peur. Longtemps il m'a semblé que le terme 'sensibilité' suffisait pour désigner cette capacité. Je dois reconnaître aujourd'hui qu'il est insuffisant, maintenant qu'il convient de distinguer précisément la sensibilité végétale de la sensibilité animale, dont les capacités et les conséquences diffèrent. »[1801]

Le philosophe Gary Francione corrobore ces propos : « De ce que nous en savons, les plantes ne sont pas sentientes. Elles ne sont pas conscientes et ne peuvent pas ressentir la douleur. Les plantes n'ont pas de système nerveux central, d'endorphines, de récepteurs de benzodiazépines, ni aucun des autres indicateurs d'une sensibilité. Les plantes n'ont pas d'intérêts ; les animaux si. »[1802] En clair, les végétaux sont peut-être « sensibles », mais non « sentients ». Ceci dit, notons que Francione avance que les plantes n'ont pas « d'intérêts » et non pas « d'intérêt ». Et cela change tout : ce n'est en aucun cas parce que les végétaux n'ont pas de véritable désir – encore qu'ils possèdent, sans aucun doute, à l'instar de tout être vivant, un « vouloir-vivre » schopenhauerien – qu'ils sont « sans intérêt »... C'est pourtant précisément de cette manière que nous les considérons lorsque nous les instrumentalisons, sous prétexte de gagner de l'argent ou d'« esthétiser » la nature. Peter Wohlleben dénonce :

> « La prochaine fois que vous vous promènerez dans un parc, observez les arbres. Il n'y a pratiquement aucun grand feuillu qui n'ait pas été raccourci, élagué ou travaillé d'une quelconque façon. Le plus souvent, cette 'coupe' (en réalité, un massacre) a un but essentiellement esthétique, comme la création d'une allée d'arbres ayant tous une couronne de même forme. La taille de la couronne est un coup dur pour le système racinaire. Son importance est en effet adaptée de façon optimale aux organes aériens de l'arbre. Qu'une partie substantielle de la ramure disparaisse et le déficit de photosynthèse qui s'ensuit induit le dépérissement d'un pourcentage égal d'organes souterrains. Des champignons s'introduisent par les extrémités racinaires mortes et les plaies de taille du tronc. […] Plus tard, un nouvel arbre le remplace et la désolante histoire recommence. »[1803]

L'écrivain alerte ainsi quant à notre propension à voir les arbres comme des objets de décoration, en mettant en évidence d'autres désagréments subis par ces derniers, notamment au sein des villes :

---

1801 Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, p. 95. L'auteur ajoute : « Dans l'état actuel de nos connaissances, il est donc aujourd'hui impossible d'affirmer que les végétaux 'souffrent' comme souffrent des animaux sensibles. » Dans Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, p. 105. Notons, au passage, qu'aux yeux du biologiste James Alan Shapiro : « Les bactéries possèdent de nombreuses facultés cognitives, calculatoires et évolutives […]. Les études montrent qu'elles utilisent des mécanismes sophistiqués pour établir une communication intercellulaire et qu'elles peuvent même prendre la main sur la biologie cellulaire élémentaire de plantes et d'animaux 'supérieurs' pour répondre à leurs besoins les plus urgents... Ces observations étonnantes imposent que nous révisions notre approche du traitement de l'information biologique et que nous admettions que même les plus petites cellules sont des êtres sensibles. » Dans Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 25.

1802 Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015, p. 311.

1803 Wohlleben Peter, *La Vie secrète des arbres*, Les Arènes, Paris, 2017 (2015), pp. 187-188.

> « Cela vous étonne-t-il encore que tant d'arbres urbains tombent lorsque de forts coups de vent surviennent en été ? Leur faible ancrage souterrain, réduit à quelques centimètres carrés alors qu'il peut couvrir plus d'un demi-hectare en pleine nature, est bien incapable de retenir un arbre de plusieurs tonnes. Mais ces résistants rencontrent bien d'autres difficultés. Leur environnement de béton et d'asphalte absorbe la chaleur. Tandis que l'été, lorsqu'il fait très chaud, les forêts se rafraîchissent la nuit, en ville, les rues et les bâtiments rejettent la chaleur emmagasinée durant la journée et maintiennent ainsi les températures à un niveau élevé. Cela assèche l'air qui au surplus contient beaucoup de gaz d'échappement. De nombreux auxiliaires des arbres (comme les micro-organismes qui décomposent l'humus) sont totalement absents. Les champignons mycorhiziens, qui aident les racines à collecter l'eau et les nutriments, sont très peu représentés. Les arbres des villes doivent donc se débrouiller seuls alors que leurs conditions de vie sont les pires qui soient. Comme si cela ne suffisait pas, ils bénéficient d'arrosages dont ils se seraient bien passés. Notamment de la part des chiens, qui lèvent la patte sur tous les troncs disponibles. Ces épanchements répétés d'urine corrodent l'écorce et peuvent entraîner la mort des racines. Le sel de déneigement, dont l'épandage, selon la rigueur de l'hiver, peut aller jusqu'à plus d'un kilo au mètre carré, a des effets corrosifs tout aussi dévastateurs. »[1804]

Si bien qu'au regard de Wohlleben : « Les arbres urbains sont les enfants des rues de la forêt. »[1805] Espacer ces derniers, le long de nos avenues, est criminel dès lors que nous savons qu'ils ont besoin d'être réunis en milieu forestier : « Les solitaires tout environnés de brouillard glacé sont beaucoup plus souvent touchés que les individus de forêts denses, vivant en réseau, qui peuvent s'appuyer sur leurs voisins. »[1806] Ici comme partout, nous générons des désordres – si ce n'est des souffrances... – infinies en souhaitant façonner le monde à notre gré, alors que notre seul espoir de survie consiste à rechercher l'harmonie avec la nature. Il n'y a, en sus, pas à s'attarder bien longtemps sur la condition végétale pour dresser des parallèles avec les besoins des êtres humains : « Nous savons aujourd'hui que les arbres ont le même besoin physiologique que nous de faire une pause. La privation de sommeil a sur eux comme sur nous des effets dévastateurs. »[1807] Et Wohlleben d'abonder : « Aucun arbre forestier de nos contrées ne résiste à un climat perpétuellement estival. »[1808] En somme, il faut d'après lui éviter d'éclairer les arbres pendant la nuit – écueil que nous commettons en installant des lampadaires dans les rues – car cela reviendrait peu ou prou à maintenir des êtres humains en déficit de sommeil dans un environnement perpétuellement lumineux. L'écrivain clôt le débat en évoquant la principale raison de nos abus : « […] Notre intérêt pour les arbres ne doit pas reposer sur les seuls bénéfices matériels que nous pourrions en tirer. »[1809]

1804Wohlleben Peter, *La Vie secrète des arbres*, Les Arènes, Paris, 2017 (2015), pp. 189-190.
1805*Ibid.*, p. 188.
1806*Ibid.*, p. 216.
1807*Ibid.*, p. 235.
1808*Ibid.*, p. 236.
1809*Ibid.*, p. 253. Plus généralement, un être vivant ne devrait jamais être instrumentalisé car il constitue une fin en soi.

Longtemps avant lui, Rachel Carson dénonçait la même source de tourments : « [Les] plantes ne sont de 'mauvaises herbes' que pour ceux qui font argent des herbicides chimiques. »[1810] Il est, à mes yeux, limpide que le contrat naturel (évoqué plus haut) doit protéger les arbres, dont je répète que la vie vaut pour elle-même. Avec humour, je dirais que si un arbre se montrait menaçant envers moi et faisait mine de m'attaquer, alors je pourrais envisager de l'abattre par légitime défense. Mais dans le cas contraire, pour quel motif lui prendre la vie ? À la rigueur, nous pouvons accepter que les arbres soient « utilisés » s'ils sont déjà morts... Mais les abattre – c'est-à-dire les tuer – pour employer leur bois est à mon sens fondamentalement incompatible avec le contrat naturel. Et l'argument consistant à planter une nouvelle pousse pour chaque arbre abattu est sans fondement ! Que dirions-nous si ces mêmes arbres s'imaginaient compenser le meurtre de notre enfant en contribuant à la naissance d'un nourrisson ? Tout comme un nouvel humain ne remplace pas un humain décédé, un nouvel arbre ne remplace pas un arbre mort – à part dans « notre » conception étriquée et utilitariste du monde...

« […] Il faut aimer comme soi-même tout ce qui vit »[1811], écrivait Gandhi... D'où cette magnifique proposition d'Aymeric Caron : « Remplaçons le mythe de la croissance et du 'développement' sans limites par une mission : celle de protéger le vivant sous toutes ses formes. »[1812] Mais pourquoi, au fond, devrions-nous réviser notre axiologie, modifier ce « point cardinal » de notre être-au-monde et par là même œuvrer à la sauvegarde de la vie ? Le philosophe Baptiste Morizot répond :

> « Pourquoi c'est dans la famille du vivant que commence la communauté de ceux qu'il faut défendre ? Parce qu'avec le vivant commence l'apparition d'êtres pour qui quelque chose importe. Dans le cosmos, c'est la grande révolution ontologique : avant lui il n'y avait que des pierres, des forces et des gaz qui n'étaient pas intéressés à leur existence. Il n'y aurait pas à protéger une planète vide de vie, parce que ce qui n'a pas de vie ne peut pas pâtir : rien n'importe pour un caillou, un photon ou un atome, tout ce qui existe en deçà du vivant. C'est parce qu'avec le vivant émergent des êtres pour qui quelque chose importe qu'il y a des raisons de commencer par là notre action de soin et de défense. […] Il n'y a pas de stress des gaz, des composés moléculaires ; mais il y a un stress des plantes, qui est bien documenté. Ce n'est pas le stress des mammifères humains, mais c'est un stress parent – parent et *alien*. Et peu importe que la bactérie ou la plante soit 'consciente' de cette condition d'existence qui est la sienne, ou qu'elle la 'sache' (concepts anthropomorphiques inopérants) : elles sont sensibles à ce milieu, elles y répondent, elles peuvent y *prospérer*, opérant cette toute petite différence qui fait la différence. C'est notre originalité de vivants dans le cosmos, dont 99,999% de la masse est constituée de paquets de molécules inorganiques pour lesquels rien n'importe. Et c'est parce que quelque chose importe qu'il y a un monde à défendre, et des raisons de lutter. »[1813]

1810Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962). p. 88.
1811Gandhi Mohandas Karamchand, *Lettres à l'ashram*, Albin Michel, Paris, 1971, p. 75.
1812Caron Aymeric, *La Revanche de la nature*, Albin Michel, Paris, 2020, pp. 245-246.
1813Morizot Baptiste, *Raviver les braises du vivant*, Actes Sud, Arles, 2020, pp. 178-179.

Écologiste, Dave Foreman assène donc : « Nous avons l'obligation morale de préserver les régions sauvages et la biodiversité, de développer un rapport de respect et de symbiose avec la portion de la biosphère dans laquelle nous vivons et de ne causer aucun mal inutile à la vie non humaine. »[1814] En conséquence, après avoir mis en évidence nos erreurs, Wohlleben prône le respect à l'égard de la vie végétale, nous remémorant d'abord que « les arbres-vieillards sont nettement plus productifs que les jeunes blancs-becs, et ils sont de précieux alliés des hommes dans leur lutte contre le réchauffement climatique. […] Si nous voulons que les forêts jouent pleinement leur rôle dans la lutte contre le changement climatique, nous devons les laisser vieillir. »[1815] En d'autres termes, nous avons besoin des arbres, si âgés soient-ils... N'est-ce pas une nouvelle injonction à protéger ces géants, qui vivent parfois pendant plusieurs millénaires ? Et cela implique – étant donné les catastrophes présentes et futures – de régénérer des espaces naturels... à la fois pour protéger les vivants qui y résident et pour bénéficier de leurs bienfaits. Cyril Dion précise conséquemment comment favoriser la résilience :

> « [Il faut] régénérer [et] faire en sorte que les écosystèmes nous aident : [il faut] qu'on replante des forêts, qu'on replante des mangroves, qu'on replante des prairies marines, pour recréer des habitats pour les espèces sauvages, qu'on fasse en sorte que la nature puisse avoir un effet positif sur tout ce qui est en train de nous arriver : à la fois le réchauffement climatique, la disparition des espèces, la capacité de nous nourrir... »[1816]

En outre, si les forêts nous rendent d'immenses et inestimables services à l'échelle collective, elles peuvent aussi nous procurer beaucoup de bien-être à titre individuel. Peter Wohlleben développe :

> « Des scientifiques coréens ont comparé les conséquences de la marche en ville et en forêt chez des femmes d'âge moyen. Résultat : la marche en forêt a amélioré la tension, la capacité pulmonaire ainsi que la souplesse des artères, la marche en ville n'a induit aucune modification. Les phytoncides ayant un effet bactéricide, il est probable qu'ils aient aussi une action bénéfique sur notre système immunitaire. Pour ma part, je pense que le 'cocktail de messages' excrété par les arbres est l'une des raisons pour lesquelles nous nous sentons si bien en forêt. […] Sans doute cela tient-il au fait que dans une forêt de hêtres les arbres échangent plus de signaux de bien-être que d''appels à l'aide'. Ce sont ces messages positifs que nous respirons et qui parviennent à notre cerveau. Je suis persuadé que nous possédons instinctivement la capacité de percevoir l'état de santé d'une forêt. Essayez, vous verrez. »[1817]

1814Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 174.
1815Wohlleben Peter, *La Vie secrète des arbres*, Les Arènes, Paris, 2017 (2015), p. 112. Voir à ce sujet Drouet François-Xavier, *Le Temps des forêts*, 2018, où des forestiers luttent contre d'impitoyables industries pour protéger des arbres.
1816Dion Cyril, « Un nouveau monde à construire », La Grande Librairie, publiée le 28/11/2019 et disponible en ligne le 03/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=5F7YzTuv8nI. Voir ici Brown Nicolas, *The Serengeti rules*, 2018, qui montre comment secourir les écosystèmes terrestres – de façon quelque peu démiurgique.
1817Wohlleben Peter, *La Vie secrète des arbres*, Les Arènes, Paris, 2017 (2015), p. 233.

Les psychologues Rébecca Shankland et Christophe André cautionnent ces dires tout en apportant leur expertise :

> « Des recherches font ainsi état de l'effet salutaire de la nature, et en particulier des arbres, sur les humains. Les bienfaits de la nature ont été constatés sur le plan physique avec une réduction de la pression sanguine et du niveau de cortisol – hormone du stress –, une amélioration du fonctionnement immunitaire et de la qualité du sommeil, et sur le plan psychologique avec une diminution de l'anxiété et des symptômes dépressifs. La nature favorise également la concentration. […] Le simple fait de marcher pendant deux heures en forêt a un effet positif qui dure une semaine ! On parle ainsi aujourd'hui de 'bain de forêt thérapeutique' ou encore de 'sylvothérapie', une nouvelle pratique qui se développe. »[1818]

Voilà notamment pourquoi Ernst Friedrich Schumacher aimait passer du temps dans la forêt vierge australienne, comme le met prodigieusement en lumière le court-métrage documentaire *On the edge of the forest* (Oldfield Barrie, 1977). L'économiste y fait en particulier état de l'interdépendance des arbres et des animaux – dont les humains – ainsi que des leçons que nous pouvons tirer des vivants à travers ce que nous appelons aujourd'hui le biomimétisme[1819] – qui consiste à s'inspirer des végétaux et/ou des insectes dans l'optique de bâtir un monde nouveau et meilleur... Schumacher critique enfin la « religion de l'économie », lui préférant une mystique naturelle, à l'image de l'écrivain Alexandre Soljenitsyne, qui ne cachait pas sa sacralisation de la vie :

> « Ah ! Si l'on pouvait se réfugier, s'enfouir dans cette paix ! Écouter le chant clair et sonore du coq dans un air non pollué ! Caresser le museau d'un cheval, avec sa bonne tête sérieuse ! Et qu'ils aillent au diable, tous les grands problèmes, qu'un autre, plus sot que moi, se casse la tête dessus. Se reposer là-bas des jurons des commissaires instructeurs, de ce fastidieux dévidage de toute votre vie, du fracas des serrures, de l'atmosphère étouffante et viciée de la cellule ! Nous n'avons qu'une vie, toute menue, si courte ! Et nous, nous allons criminellement l'exposer au tir des mitrailleuses ou la traîner, elle, l'immaculée, dans le dépotoir de la politique ! Je crois que là-bas, dans l'Altaï, je vivrai dans la plus basse et la plus sombre des isbas à l'autre bout du village, à proximité de la forêt. Et alors j'irai dans la forêt, non pas pour ramasser du bois mort ou des champignons, mais comme ça, sans but, et j'étreindrai deux troncs d'arbre : mes amis ! Je n'ai besoin de rien de plus ! »[1820]

J'invite chaque lecteur à suivre les conseils de ces auteurs et en ce sens à ressentir et exprimer une forme de vénération salutaire à l'égard des plantes, des arbres, des forêts... et de la nature en général.

---

1818André Christophe & Shankland Rébecca, *Ces liens qui nous font vivre*, Odile Jacob, Paris, 2020, pp. 287-288.
1819Pour davantage de détails, voir à ce propos les travaux d'Otto Schmitt ainsi que ceux de Janine Benyus, notamment le livre intitulé *Biomimétisme : quand la nature inspire des innovations durables*, Rue de l'échiquier, Paris, 2011.
1820Soljenitsyne Alexandre, *L'Archipel du goulag*, Seuil, Paris, 1974 (1973), Tome I, p. 199.

**De la « religion écologique »**

*« L'homme le plus heureux est celui qui tire de la nature une leçon d'adoration. […] Une feuille, une goutte, un cristal, un morceau du temps sont reliés au tout et participent de la perfection du tout. Chaque particule est un microcosme et restitue fidèlement l'apparence du monde. […] Rien dans la nature ne s'épuise dès le premier usage. Lorsqu'une chose a servi un but jusqu'au bout, elle reste complètement neuve pour servir un but ultérieur. Pour Dieu, toute fin se change en moyens nouveaux. »*

Ralph Waldo Emerson[1821]

J'ai déjà spécifié que l'écologie n'est pas une religion – puisqu'elle s'appuie sur la connaissance et non pas sur une croyance –, ce qui rend *a priori* l'expression « religion écologique » oxymorique. Je crois néanmoins – à la suite de Spinoza – qu'il est possible de considérer la nature comme un Dieu immanent et qu'en conséquence, l'écologie, comprise comme une admiration du monde naturel, peut être assimilée à une religion, dès lors que cette dernière est entendue au sens étymologique, *religare* signifiant « relier ». Connecter les êtres humains entre eux *et* avec la nature – ou autrement dit Dieu –, voilà la proposition que pourrait être amenée à défendre une « religion écologique » digne de ce nom. Voyons désormais comment cette foi pourrait se construire.

Avant toute chose, nous devons nous accorder sur le fait que la divinité ici mentionnée n'est pas le Dieu transcendant des religions du livre. Comme nous le fait remarquer Jiddu Krishnamurti : « […] Si un homme est à la recherche de Dieu, alors il fuit le temple, car les temples divisent les hommes. L'église chrétienne, la mosquée musulmane [et le] temple hindou – tous sont facteurs de division entre les hommes, et celui qui cherche Dieu rejettera tout cela. »[1822] En tant qu'historien, Yuval Noah Harari confirme cette relative nocivité : « Au XXI$^{e}$ siècle, les religions n'apportent […] pas la pluie, ne soignent pas les maladies et ne fabriquent pas de bombes. En revanche, elles aident à déterminer le 'nous' par opposition à 'eux', à déterminer qui nous devons soigner et qui nous devons bombarder. […] Hélas, tout cela fait des religions traditionnelles une partie du problème de l'humanité, non pas du remède. »[1823] En ce sens : « D'un point de vue éthique, on peut soutenir que le monothéisme a été une des pires idées de l'histoire des hommes. »[1824] Précisons – bien que j'aie déjà effleuré ce thème à plusieurs reprises – que la doctrine capitaliste qui sous-tend l'Occident écocidaire a jailli du terreau judéo-chrétien dans lequel cette civilisation s'est développée. Aussi la « mort de Dieu » détectée par Nietzsche[1825] a-t-elle chronologiquement peu ou prou correspondu à l'essor de la société industrielle.

1821Emerson Ralph Waldo, *La Nature*, Allia, Paris, 2004 (1836), pp. 50-73.
1822Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 103.
1823Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI$^{e}$ siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, pp. 152-155.
1824*Ibid.*, p. 209.
1825« Dieu est mort ! » Dans Nietzsche Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Librairie générale française, Paris, 2017 (1885) p. 20. Le philosophe essayait ainsi de prévenir et de contrecarrer le nihilisme – absence de sens et de valeurs.

De surcroît, Harari insiste sur le fait que même en cas de « bonne conduite », les croyants peuvent constituer une source d'inquiétude – factuellement fondée – sur le plan axiologique :

> « […] Les laïques ne s'abstiennent pas de tuer parce qu'un ancien livre l'interdit, mais parce que la tuerie inflige d'immenses souffrances à des êtres sensibles. Il y a quelque chose de profondément troublant et dangereux chez les gens qui évitent de tuer pour la simple raison que 'Dieu le veut'. Ils sont motivés par l'obéissance plutôt que par la compassion : que feront-ils s'ils se persuadent que leur dieu leur ordonne de tuer les hérétiques, les sorcières, les adultères ou les étrangers ? »[1826]

C'est, entre autres, pourquoi le philosophe Yves Michaud prétend que nous devons collectivement penser « les limites qui doivent être assignées aux religions. »[1827] Ne partageant pas son point de vue quant au traitement « prescriptible » à certaines doctrines, je me contenterai de promouvoir la laïcité – aucunement dans une visée oppressive mais – parce qu'elle « contient la religion dans la sphère de l'intime »[1828]. Par là même, un monde écosophique doit être respectueux et tolérant envers toutes les formes de croyances religieuses dès le moment où ces dernières ne nuisent ni aux humains, ni à tous les autres vivants – donc à la nature en général. De plus, si la crise environnementale constitue notre problème majeur, elle peut (paradoxalement) être la solution aux clivages théologiques qui rongent l'humanité... En effet, la « religion écologique » – donc l'amour de la nature – ne peut que souder les individus – croyants ou non – du monde entier autour de la survie de leur planète commune.

En définitive, ce qu'il faut ici retenir est que si chacun a son propre Dieu, tout le monde a la même nature. L'explorateur Sylvain Tesson rédige ainsi : « Planter une croix en haut d'une montagne, c'est croire que la montagne ne suffit pas. […] Mon église n'a qu'une voûte : celle des arbres. »[1829] Car il ne faut pas oublier que la nature, c'est aussi la vie, ou plutôt « les vivants ». En effet, ce qui importe – au moins autant que de sauver une espèce en voie de disparition – reste de soustraire des individus végétaux et animaux à la souffrance et/ou à la mort... C'est pourquoi tout défenseur de la nature doit protéger les êtres – fragments divins – subissant une menace anthropique.

Deuxième point : la « religion écologique » doit – à l'instar des religions monothéistes – s'appuyer sur un culte. Non pas sur l'idolâtrie d'un prophète, d'une trinité ou d'un grand barbu éthéré, mais sur une contemplation du monde, comme l'enseigne le poète Bashō : « Sur le chemin montagneux une violette me fascine sans raison. »[1830] « Achetant une mesure à riz je change d'humeur pour admirer la lune. »[1831] « […] Quelle merveille, dans la verdure et les jeunes feuilles la lumière du soleil ! »[1832]

1826Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXIe siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 224.
1827Michaud Yves, *Contre la bienveillance*, Stock, Paris, 2016, p. 49.
1828Onfray Michel, « Édito », *Front populaire*, n°2, « L'État profond », 2020, p. 5.
1829Tesson Sylvain, *Aphorismes sous la lune et autres pensées sauvages*, Équateurs, Sainte-Marguerite-sur-Mer, 2013 (2008), pp. 100-137.
1830Bashō Matsuo, *L'Intégrale des haïkus*, La Table Ronde, Paris, 2012 (1663-1694), 234, p. 121.
1831Bashō Matsuo, *L'Intégrale des haïkus*, La Table Ronde, Paris, 2012 (1663-1694), 897, p. 346.
1832Bashō Matsuo, *L'Intégrale des haïkus*, La Table Ronde, Paris, 2012 (1663-1694), 479, p. 204.

Nombreux sont les haïkus au sein desquels le seigneur ermite déclare sa flamme à la nature. Dans le style plus prosaïque – au bon sens du terme – qui le caractérise, l'écrivain John Muir fait à son tour part de son adoration pour le monde naturel :

> « Le ciel s'éclaircit, l'aube vermeille est rassurante, tel un dieu le soleil s'élève, répandant ses fidèles rayons sur les montagnes et la forêt, éclairant de la même façon les pins, les arbres et les geysers fantomatiques, brillant jusqu'au fond des yeux des sources nauséabondes qu'elles habillent des couleurs de l'arc-en-ciel, et dissipant l'apparent chaos de l'obscurité pour en tirer divers[es] formes d'harmonie. Le travail ordinaire du monde se poursuit. On voit avec bonheur les moucherons voler dans le soleil, les oiseaux nourrir leurs petits, les écureuils récolter des noisettes, et on a le plaisir d'entendre le bienheureux cincle changer avec confiance dans les maigres de la rivière – très fidèle évangile, qui apaise les peurs et transmue toute chose en amour. »[1833]

« L'émerveillement constitue le premier pas vers le respect »[1834], *dixit* Nicolas Hulot. Sur le thème de l'amour (et) de la beauté du vivant, Jiddu Krishnamurti se montre également intarissable :

> « Être sensible […] veut dire éprouver de la tendresse envers les choses : intervenir quand on voit un animal souffrir, ôter une pierre du chemin parce qu'il est foulé par tant de pieds nus [...], être ému par les gens, les oiseaux, les fleurs, les arbres – pas parce qu'ils vous appartiennent, mais juste parce que vous êtes conscients de l'extraordinaire beauté des choses. […] Dès l'instant où l'on est profondément sensible, on cesse tout naturellement de cueillir les fleurs, on a un désir spontané de ne rien détruire, de ne faire de mal à personne, autrement dit, d'éprouver réellement du respect, de l'amour. Aimer est la chose qui compte le plus au monde. Mais qu'entendons-nous par 'amour' ? Quand vous aimez quelqu'un parce que cette personne vous aime en retour, ce n'est assurément pas de l'amour. Aimer, c'est avoir cet extraordinaire sentiment d'affection sans rien demander en retour. »[1835]

Derechef, « on peut être entouré d'une immense beauté, environné de champs et de rivières, si l'on n'est pas conscient de tout cela, autant être mort. »[1836] En clair, l'amour que nous pouvons – devons – donner à la nature est indissociable d'une conscience écologique, cette dernière étant comprise à la fois comme une attention *et* un jugement éthique porté sur nos propres actions vis-à-vis de la nature. Seules ces règles morales – faisant écho aux commandements religieux – nous permettront de vivre en harmonie avec le monde naturel. Aldo Leopold en demeure convaincu : « Une simple expression me suffira à désigner ce qu'il nous manque : une conscience écologique. L'écologie est la science des communautés, et la conscience écologique est donc l'éthique de la vie en communauté. »[1837]

1833Muir John, *Célébrations de la nature*, José Corti, Paris, 2011, p. 66.
1834Devise de l'émission « Ushuaïa Nature » produite et présentée par l'écologiste de 1998 à 2011.
1835Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 231.
1836*Ibid.*, p. 208.
1837Leopold Aldo, *La Conscience écologique*, Wildproject, Marseille, 2013, pp. 152-153.

L'écologue poursuit : « Sans conscience, les devoirs n'ont aucun sens, et nous sommes confrontés à la nécessité d'étendre la conscience sociale des hommes à la terre. »[1838] En fait, il s'agit simplement de nous inspirer de la sagesse des membres du directoire écosophique pour, petit à petit, développer collectivement cette conscience morale naturelle – remède étiologique fondamental de notre rapport au monde, actuellement mortifère. En ce sens, la « religion écologique » que je défends ici constitue une sorte de pendant poétique – ou *poéthique* – au « contrat naturel » mentionné plus haut. Aymeric Caron décrit par suite sa vision de l'être humain du futur :

> « Plaçant l'éthique au centre de sa réflexion et de ses actions, *Homo ethicus* aura à cœur d'être juste, réfléchi, bienveillant, altruiste, empathique. Il sera sensible à la souffrance de ses congénères et à celle des non-humains, sensible au respect des forêts, des lacs, des mers et de l'atmosphère. […] *Homo ethicus* est le *sapiens* entré dans l'âge adulte. Il est l'humain qui a compris qu'il est de son devoir de s'occuper de cette Terre-mère que nous avons malmenée au point de la menacer aujourd'hui, et qu'il nous faut prendre soin de tous ses autres enfants. […] Un *Homo ethicus* doit obéir aux ordres qui lui sont donnés par sa conscience évoluée, régie par deux priorités : la responsabilité et l'empathie. »[1839]

Car nous devons en effet redéfinir nos valeurs : « Nous avons besoin d'une éthique collective face à la fragilité du monde »[1840], écrit Michel Serres. Et pour ce faire, quoi de mieux que l'adhésion à la « religion écologique » ? En outre, au-delà de l'aspect axiologique, c'est uniquement en tirant leçon du monde qui nous entoure que nous pérenniserons notre espèce. D'où l'importance, non seulement de contempler, mais de s'inspirer de la nature. Rachel Carson avise : « La nature a fréquemment eu à résoudre les problèmes qui se posent à nous aujourd'hui, et ses méthodes lui ont réussi ; l'homme réussira également lorsqu'il se montrera assez intelligent pour observer et imiter la nature. »[1841]

Pour toutes ces raisons, le sociologue Jean-Pierre Le Goff dénonce l'émergence de ce qu'il appelle – partiellement à juste titre, comme je viens de le montrer – une « religion écologique » :

> « L'écologie présente les traits d'une nouvelle 'religion séculière' – pour reprendre le concept de Raymond Aron – quand elle s'érige en une explication globale du monde qui détiendrait les nouvelles clés de l'histoire et du salut de l'humanité, quand elle fixe la hiérarchie des valeurs et des bons comportements. Son aspect religieux ne se limite pas cependant à ces caractéristiques dogmatiques et sectaires. Sous une forme plus douce et aseptisée, elle participe des nouvelles formes de spiritualités diffuses qui se sont répandues dans les sociétés démocratiques déchristianisées et en crise d'identité. L'appel écologiste au 'changement d'imaginaire' peut s'accompagner d'une référence

1838Leopold Aldo, *La Conscience écologique*, Wildproject, Marseille, 2013, p. 154.
1839Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018, pp. 24-256.
1840Serres Michel, *Le Contrat naturel*, Le Pommier, Paris, 2018, p. 156.
1841Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962), p. 96.

> à un 'divin' naturel qui, passant outre l'héritage juif et chrétien, retrouve un paganisme revisité à l'aune de l'écologie. On y trouve souvent un curieux mélange entre les spiritualités asiatiques et celles des peuples premiers considérés comme des écologistes avant l'heure, sans oublier les références à l'encyclique sur l'écologie du pape François et aux évangiles réduits à l'expression des bons sentiments. Ce cocktail religieux à base d'écologie s'est diffusé en douceur dans la société sur fond de déculturation historique. »[1842]

Le Goff repère habilement que cette religion comporte des interdits alimentaires et autres craintes apocalyptiques caractéristiques d'anciennes traditions théologiques. Hormis sur le point central noté plus haut – la religion se base sur la foi, l'écologie sur la connaissance – et qui permet de distinguer la vénération d'un Dieu transcendant de l'admiration de la nature, il faut avouer que la comparaison est frappante, *a fortiori* si nous ajoutons le fait que dans mon plan, la « religion écologique » prend appui sur des êtres humains prêts à mourir en son nom[1843] – à l'instar de Jésus et de multiples fidèles tout au long des derniers millénaires. Nous pourrions en effet arguer que la civilisation écologique a besoin d'individus enclins à perdre la vie pour la nature afin de voir le jour, une civilisation humaine se bâtissant très souvent sur une histoire commune – en l'occurrence celle du savoir scientifique – *et* sur des martyres – dont notre récit pourra toutefois, espérons-le, s'affranchir. Il est d'ailleurs plaisant d'envisager de prendre un nouveau départ collectif en instaurant un néocalendrier mondial lors de la mise en place du directoire écosophique, ce qui ferait sens, tout en possédant une valeur symbolique inestimable, la chronologie déterminant profondément notre rapport au temps – et donc à l'être[1844].

En bref, j'avance que contrairement à ce que dit Jean-Pierre Le Goff, l'avènement d'une « religion écologique » ne serait pas problématique, dès lors que nous entendons la religion comme un moyen de relier les hommes entre eux, avec la nature et étant donné que sans l'émergence de cette idéologie collective, notre espèce – tout comme de nombreuses autres – ne survivra pas bien longtemps. Quoi qu'il en soit, je me dois de (re)préciser que cette religion n'en serait pas véritablement une, mais bien plutôt une *science doublée d'une spiritualité*. Théodore Monod prophétise ici : « L'homme du futur devra être celui du Cosmos, d'une surhumanité spirituelle. Nous souffrons d'un dépérissement de l'intelligence et d'un manque de spiritualité. »[1845] En somme, l'idée consiste à nous émanciper de la plupart des dogmes monothéistes qui ont largement contribué à la détérioration du monde naturel en vue de les remplacer à terme – ou tout du moins de les compléter – par une « religion écologique », qui serait en réalité une « spiritualité laïque » inspirée par la nature et protectrice de la vie.

1842Tremolet de Villers Vincent, « Jean-Pierre Le Goff : 'L'écologie se nourrit du fantasme d'un monde uni et pacifié' », *lefigaro.fr*, publié le 03/06/2019 et disponible en ligne le 21/02/2020 à l'adresse suivante : https://www.lefigaro.fr/vox/politique/jean-pierre-le-goff-l-ecologie-se-nourrit-du-fantasme-d-un-monde-uni-et-pacifie-20190603.

1843Je rappelle qu'être prêt à mourir pour la nature constitue le seul moyen de *s'engager totalement* pour sa défense.

1844Les années ne seraient alors plus dénombrées à partir de la naissance du Christ – ou d'autres systèmes de croyances (islam, bouddhisme, etc.) – mais à compter du jour où l'espèce humaine aurait (enfin) fait la paix avec la Terre-mère.

1845Monod Théodore, *Le Chercheur d'absolu*, Gallimard, Paris, 1997, p. 38.

**De la spiritualité laïque**

*« Des religions théistes, comme le christianisme, ont beaucoup apporté au monde, tout comme des religions non théistes, par exemple le bouddhisme et le jaïnisme, où les humains sont leurs propres créateurs. Toutes deux confèrent une grande force et une immense paix intérieure. Mais nous avons besoin d'une troisième religion, sans Écritures, fondée sur le bon sens, sur l'expérience collective, sur la générosité, sur le respect des droits d'autrui. Ce serait une spiritualité sans foi religieuse, non centrée sur Jésus, Bouddha, Dieu, ni même sur le paradis ou l'enfer. Une manière de trouver la paix intérieure et la sérénité. »*

Tenzin Gyatso, 14ème dalaï-lama[1846]

L'objectif de cette section est de montrer qu'il nous est possible de développer une spiritualité *en dehors* des religions. Pour Yuval Harari, ces deux concepts sont d'ailleurs presque antinomiques :

> « La morale consiste à réduire la souffrance dans le monde. Vous n'avez pas besoin de croire en tel ou tel autre Dieu pour agir moralement. Vous devez [pour ce faire] avoir une connaissance profonde de la souffrance. Je pense que nous avons besoin de spiritualité et non de religion. Pour moi, la spiritualité et la religion sont complètement différentes. Elles sont presque à l'opposé l'une de l'autre. La spiritualité consiste à se poser des questions alors que la religion consiste à donner des réponses. La spiritualité, c'est se confronter à de grandes questions comme 'Qu'est-ce que la conscience ?', 'Quel est le sens de la vie ?', 'Qui suis-je ?' ou 'Qu'est-ce que le bien ?' Et vous suivez une quête pour trouver les réponses à ces questions, en ayant le courage d'aller là où ces questions vous emmènent, parce que c'est très important pour vous. La religion consiste à donner des réponses. C'est quand quelqu'un arrive et vous dit : 'Ceci est la réponse. Tu dois croire ça. Sinon, tu seras brûlé en enfer ou nous te brûlerons.' C'est l'antithèse de la spiritualité. Et je crois qu'au XXIe siècle, nous avons plus que jamais besoin de spiritualité, parce qu'un grand nombre de questions spirituelles et philosophiques sont en train de devenir des questions pratiques. […] Face à cela, la religion est aujourd'hui plutôt nocive. Au lieu d'encourager l'unité globale, le principal effet [des religions] consiste à présent à soutenir le tribalisme et le nationalisme, empêchant en ce sens une meilleure coopération à l'échelle humaine. »[1847]

Ainsi, la « religion écologique » que j'évoquais est, en réalité, bien plutôt une spiritualité pacifiant notre rapport à l'altérité naturelle : humaine, animale et végétale[1848]. Cela peut paraître chimérique... Pourtant, le philosophe Abdennour Bidar perçoit déjà les prémices de cette évolution :

1846Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 135.
1847Harari Yuval Noah, « Conversation avec Natalie Portman ». Vidéo publiée le 04/10/2018 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=ledJBbRfH8g.
1848Dans cette optique, par opposition à la « xénophobie », je promeus le concept de « xénophilie inconditionnelle ».

> « On assiste aujourd'hui à un mouvement que l'on pourrait qualifier de 'sécularisation du religieux'. Il y a effectivement une analogie très forte avec ce qui s'est passé dans le domaine politique où la situation de l'individu était pendant des millénaires, sur l'ensemble de la planète, souvent une relation de sujétion, une relation d'obéissance ou de soumission à un pouvoir supérieur. Sur le plan spirituel, on retrouvait souvent aussi comme une norme quasiment généralisée cette relation de soumission. Le mouvement qui a été vécu par le politique et qui a conduit à l'appropriation par l'individu de la souveraineté, ce qui est le mouvement même de la démocratie avec l'émergence de ce que nous avons appelé le 'peuple souverain', pourrait aboutir aussi sur le plan spirituel. Ce serait une démocratie d'individus conscients d'être capables d'une sacralisation de leur existence, une démocratie spirituelle où chaque citoyen spirituel aurait le droit, les moyens et la responsabilité de sacraliser sa vie selon son inspiration la plus singulière, en dialogue et en partage avec toutes les autres. »[1849]

De plus, ce chemin spirituel requiert un rapport au temps différent : une compréhension du passé, une prise en compte du futur et – par-dessus tout – un ancrage dans le présent. Ludwig Wittgenstein avait bien perçu l'importance de ce dernier aspect : « Si l'on entend par éternité non la durée infinie mais l'intemporalité, alors il a la vie éternelle celui qui vit dans le présent. Notre vie n'a pas de fin, comme notre champ de vision est sans frontière. »[1850] De surcroît, le fait de vivre dans l'instantanéité ouvre le champ de la conscience... Aussi Arne Naess conceptualise-t-il le *Merkwelt* : « Tout ce dont un être vivant est conscient. »[1851] Et le philosophe de préciser plus loin : « Nous ne voyons pas tous les mêmes choses, et certains en remarquent bien plus que d'autres. On pourrait dire de ceux-là que leur *Merkwelt* est plus riche. »[1852] En somme, plus nous portons notre attention sur l'instant présent, plus nous sommes conscients de ce qui nous entoure – et, par là même, de la beauté de la nature –, ainsi que de ce qui se produit en nous-même. Or, pour Aristote, ce sentiment est source de joie :

> « [Celui qui voit] sent qu'il voit ; celui qui entend sent qu'il entend ; celui qui marche sent qu'il marche, et de même pour tous les autres cas ; il y a quelque chose en nous qui sent notre propre action, de telle sorte que nous pouvons sentir que nous sentons, et penser que nous pensons. Mais sentir que nous sentons, ou sentir que nous pensons, c'est sentir que nous sommes, puisque [...] être c'est sentir ou penser. Or, sentir que l'on vit, c'est une de ces choses qui sont agréables en soi ; car la vie est naturellement bonne ; et sentir en soi le bien que l'on possède soi-même, est un vrai plaisir. C'est surtout aux gens de bien, parce que la vie est en même temps un bien et un plaisir pour eux ; et par cela seul qu'ils ont conscience du bien en soi, ils en éprouvent un plaisir profond. »[1853]

1849Dans Anvar Leili & Lenoir Frédéric, *Sagesses pour notre temps*, Albin Michel/France Culture, 2016, pp. 91-92. Abdennour Bidar n'évoque pas une « spiritualité écologique », mais nous pouvons interpréter ses propos en ce sens.
1850Wittgenstein Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, Paris, 1993 (1921), 6.4311, p. 111. Pour Spinoza, l'éternité n'est pas un temps infini, mais l'absence de temps, ce qui fait écho au propos tenu par Ludwig Wittgenstein.
1851Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 223.
1852*Ibid.*, p. 224.
1853Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Librairie générale française, Paris, 1992 (334-330 av. J.-C.), p. 385.

Aussi Sébastien Bohler, fort de ses connaissances en neurosciences, avance-t-il :

> « […] La conscience est une caisse de résonance pour nos perceptions, et cette caisse de résonance peut réellement nous donner plus avec moins. […] Nous pouvons augmenter, par le pouvoir de notre esprit, un aspect du monde physique. […] En développant notre caisse de résonance sensorielle, nous pouvons faire croire à notre striatum qu'il obtient davantage de plaisir, alors que nous lui en donnons moins *quantitativement*. »[1854]

Améliorer la qualité de notre attention – à l'être et/ou au monde – est ainsi source de contentement. Krishnamurti nous propose donc d'envisager l'« ouverture » de notre conscience de façon ludique :

> « Quand vous écoutez une chanson, comment l'écoutez-vous ? Il se peut que vous aimiez le chanteur, qu'il ait un beau visage et que vous suiviez le sens des paroles ; mais derrière tout cela, lorsque vous écoutez une chanson, vous écoutez les sons, et le silence entre les notes, n'est-ce pas ? De même, essayez de rester assis très calmement, sans vous agiter, sans bouger les mains ni même les orteils, observez simplement votre esprit. C'est très amusant. Si vous essayez d'en faire un jeu, vous vous apercevrez que l'esprit commence à se calmer, sans le moindre effort de votre part pour le contrôler. À ce moment-là il n'y a plus ni censeur, ni juge, ni évaluateur ; et lorsque l'esprit est ainsi spontanément tranquille et silencieux, vous découvrez ce qu'est être joyeux. »[1855] « Vous est-il déjà arrivé de rester assis, très tranquillement, les yeux clos, à suivre le mouvement de votre pensée ? Avez-vous observé le fonctionnement de votre pensée – ou, plutôt, votre esprit s'est-il regardé agir, rien que pour voir quelles sont vos pensées, quels sont vos sentiments, pour voir comment vous regardez les arbres, les fleurs, les oiseaux, les gens, comment vous répondez à une suggestion ou réagissez à une nouvelle idée ? Avez-vous déjà fait cela ? Si tel n'est pas le cas, vous passez à côté de quelque chose d'essentiel. Connaître le fonctionnement de notre esprit est l'un des buts essentiels de l'éducation. »[1856]

Preuve est ainsi faite qu'il est parfaitement possible de progresser spirituellement de façon laïque, en dehors de toute contrainte religieuse – et de toute nocivité écologique... Quand nous apprenons à connaître notre esprit, il n'est guère besoin d'aller loin pour visiter des territoires inconnus, puisque ce voyage est intérieur et infini. Il s'agit, ce faisant, de passer du stade de la perception immédiate[1857] à une conscience englobante – ou pleine conscience –, prenant en compte à la fois ce qui se passe à l'extérieur et à l'intérieur de nous-même, non dans le but d'atteindre un hypothétique arrière-monde paradisiaque, mais parce que chacun d'entre nous y gagne dans le monde réel !

1854Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019, p. 224.
1855Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), pp. 49-50.
1856*Ibid.*, p. 107.
1857J'emprunte ce concept à la phénoménologie. Voir par exemple Bergson Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Flammarion, Paris, 2013 (1889) ou Merleau-Ponty Maurice, *L'Œil et l'esprit*, Gallimard, Paris, 1960.

Par ailleurs, dans la perspective d'un effondrement et de l'avenir que nous devons construire, les collapsologues Chapelle, Servigne et Stevens relèvent que « pour se préparer aux catastrophes, les pratiques religieuses ou spirituelles ainsi que la pratique de pleine conscience (qui s'est avérée très efficace) sont importantes car elles réduisent l'anxiété en favorisant les relations d'altruisme et de partage et en offrant du sens aux événements de la vie. »[1858] Et les auteurs d'insister :

> « La déconnexion avec la Nature pourrait bien être la source majeure de nos problèmes. Il en résulterait de graves troubles psychologiques, pathologiques, pour nous modernes, qui seraient justement la cause de la destruction systématique de notre habitat. L'écopsychologie défriche les relations entre la psyché humaine et la nature. La crise qui menace notre planète, explique Joanna Macy, découle d'une notion pathologique du soi : la déconnexion avec la nature s'accompagne d'une profonde déconnexion avec nous-mêmes. »[1859]

D'où l'importance de la pleine conscience, qui a puissamment tendance à nous reconnecter à nos propres ressentis et besoins, tout en nous reliant à la nature : « Le fait de considérer que nous avons tout reçu (la terre, la vie, les savoirs, etc.), que tout est don, ne provoque-t-il pas des sentiments d'émerveillement, de gratitude, de joie et de reconnaissance ? »[1860] Les chercheurs prescrivent donc le développement d'une spiritualité laïque : « Est-il réellement possible d'aborder la *fin d'un monde* de manière profane ? Nous ne le pensons pas. Mais le drame est que notre société rationnelle ne nous y a pas du tout préparés ! En rejetant le bébé (spirituel) avec l'eau du bain (religieux), elle s'est privée d'outils fondamentaux pour traverser le temps long. »[1861]

Pour synthétiser, nous avons – plus que jamais – besoin d'une spiritualité éclairée, affranchie des religions. Et la pleine conscience est tout indiquée. Il faut en ce sens redéfinir le sacré – qui n'existe pas *a priori*, mais est par définition posé comme tel par la culture humaine. En l'occurrence, la vie d'un animal, l'existence d'un arbre et la préservation de la nature me semblent bien plus sacrées que des livres tels que la Torah, la Bible ou le Coran. Bien sûr, il sera toujours possible, pour qui le veut, de continuer à croire en Dieu, que ce soit à la mode judaïque, chrétienne, musulmane, hindouiste... Car en réalité, la véritable religion que nous devons éradiquer est celle de la croissance économique, qui conduit à la paupérisation et à la destruction du monde. Il ne s'agit donc aucunement d'interdire les croyances religieuses ancestrales, mais bien de réaliser qu'il est possible de cheminer sur le plan spirituel sans ployer sous le joug d'une foi quelconque, que celle-ci soit d'obédience transcendantale ou immanente. Cette discipline de l'esprit pourrait s'avérer bien plus salvatrice qu'on ne l'imagine et est par ailleurs perfectible *via* un entraînement : la méditation.

1858Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, pp. 70-71.
1859*Ibid.*, p. 189.
1860*Ibid.*, p. 225.
1861*Ibid.*, p. 227.

**De la pleine conscience**

*« Je crois que je vais le faire : tous les matins, avant de me mettre au travail, me 'tourner vers l'intérieur', rester une demi-heure à l'écoute de moi-même. 'Rentrer en moi-même.' Je pourrais dire aussi : méditer. Mais le mot m'horripile encore un peu. Oui, pourquoi pas : une demi-heure de paix en soi-même. On agite bien bras, jambes et autres muscles le matin dans la salle de bains ; mais cela ne suffit pas. L'homme est corps et esprit. Une demi-heure de gymnastique et une demi-heure de 'méditation' peuvent fournir une bonne base de concentration pour toute une journée. Mais une 'heure de paix' n'est pas si simple. Cela s'apprend. Il faudrait effacer de l'intérieur tout le petit fatras bassement humain, toutes les fioritures. Une petite tête comme la mienne est toujours bourrée d'inquiétude pour rien du tout. Il y a aussi des sentiments et des pensées qui vous élèvent et vous libèrent, mais le fatras s'insinue partout. Créer au-dedans de soi une grande et vaste plaine, débarrassée des broussailles sournoises qui vous bouchent la vue, ce devrait être le but de la méditation. »*

Etty Hillesum[1862]

Il convient d'abord de noter que plusieurs types de méditation existent[1863], parmi lesquelles figure la *mindfulness*, ou « pleine conscience », héritée du bouddhisme et sécularisée par le professeur Jon Kabat-Zinn. Cette approche consiste en premier lieu à intensifier la présence attentive de l'individu au monde dans lequel il vit. L'objectif est donc de nous reconnecter au fait qu'à « chaque instant de notre vie, nous sommes à la croisée des chemins d'*ici* et de *maintenant*. »[1864] Et le professeur rassure instantanément les personnes éventuellement frileuses vis-à-vis du bouddhisme :

> « La pleine conscience est une ancienne pratique bouddhiste qui s'applique parfaitement à nos vies contemporaines. Cette pratique a peu à voir avec l'enseignement de la philosophie bouddhiste, mais elle a tout à voir avec l'éveil de notre conscience et le désir de vivre en harmonie avec soi-même et le monde qui nous entoure. Il s'agit de prendre conscience de qui nous sommes, d'un questionnement sur le monde et de notre place dans le monde. Il s'agit d'apprécier la plénitude de chaque moment que nous vivons et surtout, d'être en contact avec notre être dans sa plénitude. Du point de vue bouddhiste, notre état de veille ordinaire est très limité et contraignant. »[1865]

1862Hillesum Etty, *Une Vie bouleversée*, Seuil, Paris, 1981 (1941-1943), p. 41.

1863Le yoga et la méditation transcendantale – voir Amorim Joao, *2012 : time for change*, 2010 –, Zazen – voir Wang-Genh Stanislas, *Zazen*, 2016 – ou Ho'oponopono – pour ne citer qu'elles – peuvent aussi présenter des bienfaits. Voir également Schmidt Daniel, *Inner worlds outer worlds*, 2012, consacré à l'interdépendance et à l'impermanence.

1864Kabat-Zinn Jon, *Où tu vas, tu es*, J'ai lu, Paris, 2013 (1994), p. 13. Le professeur questionne : « Peut-être sommes-nous extérieurement sur-développés et intérieurement sous-développés ? Peut-être est-ce nous qui vivons dans la pauvreté, malgré toutes nos richesses ? » Dans Kabat-Zinn Jon, *Où tu vas, tu es*, J'ai lu, Paris, 2013 (1994), p. 174.

1865*Ibid.*, p. 21. Le dalaï-lama synthétise : « La méditation consiste à entraîner l'Esprit. Elle est utile à tous, quelle que soit sa tradition. La méditation analytique aide à développer esprit critique, vigilance et lucidité […]. » Dans Barry Catherine, *Sagesse du dalaï-lama*, First, Paris, 2018, p. 96. Voir Darvich Khashyar, *Dalaï Lama Renaissance*, 2007.

La pleine conscience porte donc très bien son nom, l'idée étant d'ouvrir le champ de la conscience pour accueillir nos sensations corporelles – dont notre souffle –, nos pensées ainsi que les bruits qui nous entourent. Jon Kabat-Zinn note au sujet de la conscientisation : « On pense communément que la méditation est un moyen de fermer son esprit à la pression du monde extérieur. Cette impression est fausse. La méditation n'évacue rien du tout. Mais elle nous aide à voir les choses avec lucidité et à nous situer différemment par rapport à celles-ci. »[1866]

Pour ce faire, le méditant peut fermer les yeux, adopter une posture assise puis se focaliser sur ses perceptions. La pratique peut par ailleurs durer quelques minutes ou se prolonger dans le temps. La méditation s'apparente, par conséquent, à un entraînement de l'esprit qui aide à vivre dans le présent et donc à cultiver le bien-être... En effet, si la nostalgie génère parfois – paradoxalement – du plaisir et si l'espérance peut (de temps à autre) nous rendre joyeux, ces deux sentiments demeurent fondés sur des illusions – le passé n'étant plus et l'avenir n'existant pas encore... –, au contraire du bonheur eudémonique, qui se conjugue toujours au présent, en prenant appui sur la réalité. Subséquemment, la méditation de pleine conscience – de par sa capacité à ancrer l'individu dans l'ici et le maintenant – peut rendre l'humain plus apte au bonheur, comme l'énonce la chercheuse en psychologie Rébecca Shankland : « L'attention au moment présent, aussi appelée 'pleine conscience' (*mindful attention* ou *mindfulness* dans la littérature anglophone), constitue une des dimensions de la conscience qui apparaît comme étant fortement corrélée au bien-être subjectif. Il s'agit de la capacité à maintenir la conscience en éveil dans le moment présent. […] Cette capacité peut être accrue, notamment par la pratique de la méditation. »[1867] En effet, Matthieu Ricard écrit à juste titre qu'« il serait dommage de sous-estimer la capacité de transformation de notre esprit. Chacun d'entre nous dispose du potentiel nécessaire pour s'affranchir des états mentaux qui entretiennent nos souffrances et celles des autres, pour trouver la paix intérieure et contribuer au bien des êtres. »[1868] Tout comme nous apprenons à jouer du piano en nous exerçant ou à jongler en pratiquant cette activité, nous pouvons transformer notre esprit et nous rendre davantage conscient en méditant. Non sans humour, le moine bouddhiste précise que « la méditation n'est pas affaire de mots mais de pratique. Il ne sert à rien de lire maintes fois le menu d'un restaurant ; ce qui compte, c'est de se mettre à table. »[1869] Prolixe sur ce thème et féru de métaphores, l'interprète du dalaï-lama préconise par ailleurs : « Il est essentiel de maintenir la continuité de la méditation, jour après jour. […] Pour qu'une plante pousse bien, il faut l'arroser un peu chaque jour. Si l'on se contente de verser sur elle un grand seau d'eau une fois par mois, elle mourra probablement de sécheresse entre deux arrosages. Il en va de même pour la méditation. Ce qui n'empêche pas d'y consacrer parfois davantage de temps. »[1870]

1866Kabat-Zinn Jon, *Où tu vas, tu es*, J'ai lu, Paris, 2013 (1994), p. 48.
1867Shankland Rébecca, *La Psychologie positive*, Dunod, Malakoff, 2014, pp. 192-193.
1868Ricard Matthieu, *L'Art de la méditation*, NiL, Paris, 2008, p. 11.
1869*Ibid.*, p. 31.
1870*Ibid.*, p. 42.

Deux moyens-métrages documentaires, *Doing time, doing Vipassana* (Ariel Eilona & Menahemi Ayelet, 1997) et *The Dhamma brothers* (Kukura Andrew, Phillips Jenny & Stein Anne Marie, 2007), illustrent à la perfection cette idée de durée. Le premier, dont le titre français pourrait être « Purger sa peine, faire *Vipassana* », relate l'évolution de détenus se livrant à de très longs exercices de pleine conscience dans la prison de Delhi. Considéré comme l'un des plus grands et plus dangereux centres pénitentiaires du monde, Tihar offre à ses prisonniers des conditions de vie inhumaines, constituant « un véritable enfer. » En mai 1993, Kiran Bedi, inspectrice générale de cet établissement, désire le transformer en ashram[1871] afin que détenus et gardiens forment une famille. L'objectif est de faire en sorte que les prisonniers s'y sentent comme des êtres humains « normaux » – malgré l'enfermement. Dans un contexte faisant se côtoyer opulence et pauvreté, ignorance et sagesse, mais encore cruauté et sympathie, Kiran Bedi pense effectivement que les prisons doivent devenir un remède et non une source aux problèmes de toute la société. Or, *via* la pratique de la méditation, au cours de stages très intenses – une dizaine d'heures chaque jour pendant dix jours –, les détenus gagnent en sérénité, en calme, en compassion, en bienveillance et en joie. Et si cela s'apparente à une recette miracle, c'est peut-être parce que ça l'est réellement... L'expérience a été réitérée dans la prison de Donaldson aux États-Unis – comme relaté dans le second film cité – et a connu un succès identique.

Sans aller jusqu'à suivre un long programme *Vipassana*[1872], une simple pratique de la méditation, à raison de quelques minutes quotidiennement, peut déjà modifier l'approche d'émotions désagréables telles que l'agacement, comme l'avance le moine bouddhiste Matthieu Ricard : « La méditation nous apprend à gérer les flambées de colère malveillante ou de jalousie, les vagues de désir incontrôlé et les peurs irraisonnées. Elle nous libère du diktat des états mentaux qui obscurcissent notre jugement et sont la source d'incessants tourments. On parle alors de 'toxines mentales', car ces états mentaux intoxiquent véritablement notre existence et celle des autres. »[1873] Le dalaï-lama confirme :

1871Terme sanskrit désignant un ermitage forestier, dont les habitants cherchent la paix, loin des agitations du monde.

1872La pratique de l'« inspection profonde » peut parfois se faire au gré de retraites au cours desquelles les participants méditent en silence jusqu'à dix heures par jour, dix jours durant. Matthieu Ricard détaille à cet endroit : « *Shamatha* est l'état d'esprit apaisé, clair et parfaitement concentré sur son objet. *Vipashyana* est la vision pénétrante de la nature de l'esprit et des phénomènes, à laquelle on parvient en analysant minutieusement la conscience, puis en ayant recours à la pratique contemplative, à l'expérience intérieure. *Vipashyana* permet de démasquer les illusions et, par conséquent, de ne plus être victime des émotions perturbatrices. En résumé, *shamatha* prépare le terrain en faisant de l'esprit un outil maniable, efficace et précis, tandis que *vipashyana* libère l'esprit du joug des afflictions mentales et des voiles de l'ignorance. » Dans Ricard Matthieu, *L'Art de la méditation*, Paris, NiL, 2008, p. 60. Confucius dit : « Un homme ne se mire pas dans l'eau mouvante, mais dans l'eau tranquille. Seule la tranquillité peut tranquilliser pour la tranquillité de tous. » Dans Tchouang-tseu, *Œuvre complète*, Gallimard/Unesco, Paris, 2011, p. 79.

1873Ricard Matthieu, *L'Art de la méditation*, NiL, Paris, 2008, p. 108. Le moine bouddhiste Thich Nhat Hanh rédige à cet endroit ces merveilleuses lignes : « Vous êtes […] sur la rive de la souffrance et de la colère. Pourquoi restez-vous là ? Vous devriez rejoindre l'autre rive – celle de la paix et de la libération. La vie y est beaucoup plus agréable. Pourquoi devriez-vous passer des heures, une soirée ou même des jours dans cet état d'exaspération ? Un bateau est à votre disposition pour rejoindre rapidement l'autre rive. Cette embarcation incarne la pratique qui consiste à revenir en soi-même, grâce à la respiration consciente, afin d'observer en profondeur ses affects pénibles, puis de leur sourire. Ainsi, vous surmonterez votre douleur et rejoindrez l'autre rive. » Dans Thich Nhat Hanh, *La Colère*, Jean-Claude Lattès, Paris, 2002 (2001), pp. 99-100. Le lecteur intéressé pourra également découvrir les méditations guidées enregistrées par mes soins il y a quelques années, notamment sur la colère. Vidéo publiée le 27/07/2017 et disponible en ligne le 15/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=BKVdpLlhW6M.

> « Dans la mesure où la méditation accroît la capacité de compassion, de tolérance, de pardon, elle contribue à terme à diminuer la colère. Certes, la haine et la colère sont des émotions très puissantes qui peuvent apporter, au mieux, une satisfaction immédiate, mais qui ne sont d'aucune efficacité pour la résolution des conflits. La compassion, au contraire, consolide la raison et la force de conviction. Quel que soit l'angle sous lequel on examine ces émotions, la compassion est de loin la plus constructive. Si l'on se contente de réfléchir froidement à son intérêt personnel, on s'aperçoit aisément que la colère et la haine sont nuisibles pour la tranquillité de l'esprit et, par conséquent, pour le sommeil et la santé, tandis que la compassion diminue la peur, augmente la confiance en soi et la paix intérieure. »[1874]

Moine bouddhiste militant pour la paix et fondateur du « Village des Pruniers », Thich Nhat Hanh témoigne ici dans le sens de ce lien entre pleine conscience et calme intérieur :

> « Avec la pleine conscience, la concentration et la vision profonde, vous pouvez générer un sentiment de joie et de bonheur aussi souvent que vous le souhaitez. Avec l'énergie de la pleine conscience, vous pouvez aussi faire face à une émotion ou à un sentiment pénible. Si vous n'avez pas en vous l'énergie de la pleine conscience, vous craindrez d'être submergé par la douleur et la souffrance qui vous habitent. »[1875]

De surcroît, le fait de demeurer focalisé sur l'instant présent a également pour vertu d'atténuer les menaces que représentent les ruminations, que celles-ci prennent la forme de remords relatifs à des événements passés ou d'angoisses vis-à-vis du futur. À ce propos, saisissant l'importance d'accueillir sereinement sa propre anxiété dans l'optique de ne pas en souffrir, le grand romancier Mark Twain a écrit : « J'ai eu beaucoup de problèmes dans ma vie, dont la plupart ne sont jamais arrivés. »[1876] C'est pourquoi la méditation peut être très bénéfique dans le cadre de pathologies psychologiques :

> « De nombreuses études ont pu mettre en évidence que lorsque des patients s'entraînent à cette culture de l'attention, on assiste à une diminution considérable de leurs symptômes, et ce quelle que soit la pathologie. On constate également une véritable expansion de leurs liens avec leurs proches (famille, amis) ainsi que du champ de leur propre vie. Cela ne signifie bien sûr pas que leur maladie disparaît, en tout cas pas forcément, mais ils découvrent de nouvelles possibilités de se relier à leur expérience du moment, à la maladie, à leur corps, et cela représente une grande liberté. »[1877]

---

1874Dalaï-lama, « Je suis parfois en proie à la colère », *Psychologies Magazine*, Hors-série, 12/2019 – 01/2020, p. 51.

1875Thich Nhat Hanh & Weare Katherine, *Un Prof heureux peut changer le monde*, Belfond, Paris, 2018, p. 44. Jiddu Krishnamurti va même plus loin : « La méditation est le processus de compréhension de votre propre esprit. Si vous ne comprenez pas votre propre pensée, autrement dit, sans la connaissance de soi, ce que vous pensez n'a que peu de portée. Sans cette base fondamentale de la connaissance de soi, la pensée aboutit au mal. » Dans Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 260.

1876Cité dans Kotsou Ilios, *Éloge de la lucidité*, Robert Laffont, Paris, 2014, p. 167.

1877Kabat-Zinn Jon, dans Kotsou Ilios (dir.), *Se changer, changer le monde*, L'Iconoclaste, Paris, 2013, p. 78.

Pour Jon Kabat-Zinn, la méditation est ainsi un outil de développement du bien-être individuel et collectif. S'il va de soi que personne ne doit être contraint de pratiquer, il reste que diffuser largement les connaissances relatives à cette discipline semble fondamental, tant les bénéfices sont grands... et gratuits ! Christophe André témoigne :

> « Apprendre à méditer, à réguler ses émotions, à les calmer, ce ne sont pas des gadgets superficiels : ce sont des voies d'accès à un retour sur soi plus efficace. […] L'introspection et l'équilibre intérieur ne sont pas seulement une affaire d'exploration et de compréhension. Ils sont aussi une question de travail, de pratique. Comme n'importe quel apprentissage : nous pouvons infléchir nos états d'âme, mais à condition d'y travailler. Ce n'est pas plus compliqué que d'apprendre à jouer du piano, mais c'est autant de persévérance. Des années de pratique pour avoir un bon niveau, mais en quelques mois, nous pouvons commencer à nous faire plaisir. »[1878]

En sus, le propos métaphorique de Krishnamurti dénote sa perception élogieuse de la méditation :

> « La pluie sur une terre desséchée est un bienfait extraordinaire, n'est-il pas vrai ? Elle lave les feuilles et rafraîchit la terre. Et je crois que nous devrions tous nous laver totalement l'esprit, comme les arbres sont lavés par la pluie, car notre esprit est lourdement chargé de la poussière des nombreux siècles passés, la poussière de ce qu'on appelle les connaissances, l'expérience. Si vous et moi pouvions purifier notre esprit chaque jour, le libérer des réminiscences de la veille, chacun de nous aurait alors un esprit frais, capable de faire face aux nombreux problèmes de l'existence. »[1879]

Le grand sage est en conséquence catégorique : « […] Si l'on ne sait pas méditer, on n'a pas atteint sa maturité d'être humain. […] La méditation est l'une des choses les plus importantes de la vie – beaucoup plus importante que le succès aux examens et l'obtention d'un diplôme universitaire. »[1880] Cela ne signifie bien évidemment pas que nous ne pouvons aucunement être un « bon être humain » sans méditer, mais que nous n'atteignons probablement pas notre potentiel le plus élevé dès lors que nous ne comprenons pas la manière dont fonctionne notre esprit – ce qui semble logique. En clair, il nous arrive fréquemment de parler de l'ouverture d'esprit à la voix passive, en disant d'une personne qu'elle *est* ou *n'est pas* ouverte d'esprit, alors qu'en réalité, rien n'est gravé dans la roche. L'ouverture d'esprit est une *action*... Et nous pouvons ouvrir notre esprit grâce à l'entraînement que représente la méditation. À condition de nous exercer régulièrement, nous pouvons accentuer notre conscience et muscler notre sagesse, au point de réussir à affronter avec sérénité les pires tourments imaginables... Viktor Frankl, rescapé du camp de concentration d'Auschwitz, nous illumine :

1878André Christophe, « Être serein, c'est trouver l'énergie calme », *Psychologies Magazine*, Hors-série, 12/2019 – 01/2020, p. 15.
1879Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 128.
1880*Ibid.*, pp. 204-205.

> « Malgré le caractère primitif incontournable de la vie concentrationnaire, le prisonnier pouvait y mener une vie spirituelle très riche. Les êtres sensibles, dont la vie était auparavant entièrement consacrée à des activités intellectuelles, souffraient certes beaucoup (ils étaient souvent d'une constitution plus délicate), mais leur vie intérieure en sortait pratiquement indemne. Grâce à elle, ils pouvaient échapper à l'enfer du camp et retrouver leur liberté spirituelle. Cela explique pourquoi les prisonniers d'une complexion moins vigoureuse étaient mieux équipés pour survivre aux conditions de vie du camp que les natures robustes. »

Et pour cause, la méditation est primordiale pour nous recentrer sur nos besoins et, par là même, nous reconnecter au (si précieux) sens de l'existence – j'y reviendrai plus loin. Le « logothérapeute » en avait fait son idée fixe, ce qui lui a d'ailleurs tout simplement sauvé la vie dans les camps... Et de nombreuses expériences menées dans le champ psychologique apportent une très sérieuse caution à l'intuition de Viktor Frankl : « Lorsque le détenu s'abandonnait à sa vie intérieure, il éprouvait, entre autres, un sentiment de gratitude vis-à-vis de la beauté de la nature. C'est grâce à cela qu'il oubliait parfois sa misère. »[1881] Grand contemplatif et amoureux de la nature, Henry David Thoreau avait par ailleurs également compris les nombreux bienfaits de la posture méditative : « Bienheureux si nous vivions toujours dans le présent, et prenions avantage de chaque accident qui nous arrive, comme l'herbe qui confesse l'influence de la plus légère rosée tombée sur elle ; et ne perdions pas notre temps à expier la négligence des occasions passées, ce que nous appelons faire notre devoir. »[1882] Le lien entre méditation, présence, sens, gratitude et écosophie apparaît ainsi comme une évidence.

Je poursuis l'inventaire des vertus de la pleine conscience, en explorant, à présent, la redécouverte du vide, essentiel à l'émergence de notre intuition[1883] et pourtant si souvent absent de nos existences. C'est par exemple le silence qui nous permet d'apprécier des notes de musique et de comprendre le discours de notre interlocuteur ; ce sont respectivement la soif et la faim qui nous invitent à boire et à nous sustenter[1884] ; c'est l'expiration qui confère son sens à l'inspiration ; et que dire de la matière, constituée à 99% de vide ? Aussi Lao-tseu repère-t-il que c'est le vide d'un pot qui le rend utile[1885]... Sachant cela, comment poursuivre (à tout prix) le remplissage de notre existence ? Comment ne pas consentir à aménager des « plages de vide » permettant à notre esprit de respirer ? Le coach Bernard Flavien soutient : « Notre cerveau est un muscle... et ce muscle a besoin de repos et d'oxygène. »[1886]

1881Frankl Viktor, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, J'ai lu, Paris, 2012 (1959), pp. 61-64.

1882Thoreau Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, Albin Michel, Paris, 2017 (1854), p. 405.

1883Voir notamment Gladwell Malcolm, *La Force de l'intuition*, Robert Laffont, Paris, 2005.

1884Sur les vertus du jeûne (thérapeutique) ponctuel, qui peut être considéré comme étant au corps ce que la méditation est à l'esprit, voir notamment Uhl Thomas, *Et si je mettais mes intestins au repos ?*, Solar, Paris, 2018, ainsi que De Lestrade Thierry & Gilman Sylvie, *Le Jeûne, une nouvelle thérapie*, 2012.

1885« C'est de son vide que dépend l'usage des vases. » Dans Lao-tseu, *Tao-Te-King*, Librio, Paris, 2005, I, XI, p. 24. Et pour Tchouang-tseu : « Le vide est grandeur. […] Le silence, le vide et le non-agir constituent l'équilibre de l'univers et la substance de la vertu. » Dans Tchouang-tseu, *Œuvre complète*, Gallimard/Unesco, Paris, 2011, pp. 141-177.

1886Conférence intitulée « L'intelligence émotionnelle : quelle utilité dans l'entreprise ? », donnée à Grenoble École de Management. Vidéo publiée le 01/03/2016 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=flecCNe8yCA.

Le « trop-plein » doit, en conséquence, non seulement être banni de notre mode de consommation, mais aussi, plus largement, de notre manière d'être au monde. À ce propos, Thomas D'Ansembourg met en évidence le piège du faire : « Si j'ajoute de plus en plus de choses à faire dans ma vie, il y a inévitablement de moins en moins de vie dans les choses à faire. Donc pour être heureux, j'ai besoin d'apprendre à *faire* moins, pour pouvoir *être* plus. »[1887] D'où l'importance de remédier à la quantité de choses à faire par la qualité de notre présence au monde. Pierre Rabhi dévoile de son côté une autre dichotomie : « Le temps que nous passons à avoir est un temps qui est réduit pour l'être. C'est là que se trouve la vraie aliénation et c'est là que j'entends la vraie option spirituelle. »[1888] Pour synthétiser, remplacer – pour partie – le faire et l'avoir par l'être, *via* la pleine conscience, est salutaire.

Méditer, c'est aussi bâtir un terrain propice à l'acceptation, qui constitue l'une des composantes du bonheur. Jon Kabat-Zinn précise qu'il est nécessaire de nous « rappeler que l'acceptation du moment présent n'a rien à voir avec la résignation. C'est simplement la reconnaissance sans ambiguïté que ce qui se passe est en train de se passer. »[1889] Apprendre à s'arrêter de lutter contre ce qui advient, plutôt que de se laisser envahir par les combats perdu d'avance, voilà encore l'un des multiples bienfaits de la pratique quotidienne... ce qui ne signifie en rien que nous renonçons à faire évoluer les choses qui nous dérangent ! Le psychothérapeute Christophe André surenchérit, en rappelant que « les attitudes d'acceptation nous incitent aussi à simplement faire ce qu'il y a de mieux à faire, sans gémir ni râler. On ressent et on décide de faire ou ne pas faire, mais sans s'affliger de surcroît. Car l'acceptation est une alternative à l'affliction, pas à l'action. »[1890]

La stratégie d'acceptation – favorisée par la méditation – peut par exemple être extrêmement utile dans le monde du travail. L'entrepreneur Sébastien Henry atteste de cette vertu inhérente à la pleine conscience : « Les décideurs les plus assidus dans leur pratique de la méditation partagent cette caractéristique marquante : une grande détermination à remplir des objectifs ambitieux combinée à une attitude détendue, voire relâchée quant à la perspective de les atteindre ou non. »[1891] En ce sens, le dirigeant conseille de diffuser la pratique méditative dans toute notre société et à plus forte raison dans l'entreprise : « La pratique de la méditation permet d'établir un leadership sain, c'est-à-dire qui ne crée pas de dégâts. […] La première priorité est de ne pas faire de mal. »[1892] « La méditation est une pratique qui relie davantage aux autres et aide à mieux les comprendre. »[1893] D'où de meilleures relations entre humains – si j'apprends à me connaître moi-même, je ne peux que mieux comprendre l'autre, dès lors que je fais appel à mon empathie. Sébastien Henry abonde :

---

1887Interview de Julien Peron, « C'est quoi le bonheur pour vous Thomas D'Ansembourg ? », publiée le 20/06/2015 et disponible en ligne le 12/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=8Bsc3cp7vOU.
1888Dans Anvar Leili & Lenoir Frédéric, *Sagesses pour notre temps*, Albin Michel/France Culture, Paris, 2016, p. 153.
1889Kabat-Zinn Jon, *Où tu vas, tu es*, J'ai lu, Paris, 2013 (1994), p. 33.
1890André Christophe, *Sérénité : 25 histoires d'équilibre intérieur*, Odile Jacob, Paris, 2017, p. 49.
1891Henry Sébastien, *Ces décideurs qui méditent et s'engagent*, Dunod, Paris, 2014, p. 179.
1892*Ibid.*, p. 71.
1893*Ibid.*, p. 109.

> « La méditation aide à développer une qualité de présence calme et joyeuse, qui se remarque immédiatement chez les maîtres ayant une longue pratique. […] Nous pouvons changer de 'mode par défaut' : notre mode de fonctionnement habituel, plutôt qu'être en tension avec quelques épisodes de calme et de joie, devient un mode calme et joyeux avec quelques épisodes de tension. Ce changement de mode opératoire peut se mettre en place progressivement grâce à une pratique régulière. […] La pratique régulière de la méditation semble favoriser chez certains décideurs l'émergence de questions essentielles qui sont habituellement reléguées à l'arrière-plan par la vitesse et l'agitation. De fait, elles ont besoin de lenteur et de silence intérieur pour revenir au premier plan. Les épisodes de maladie, ou les périodes de crise ont parfois une fonction similaire. Grâce à la méditation, nous avons une chance de nous y atteler sans attendre d'y être confronté ! »[1894]

Bref, on aura bien saisi que les pouvoirs de la méditation sont innombrables et qu'il me faudrait un livre entier pour les aborder en détail... Je précise que d'autres pratiques peuvent venir se greffer à la méditation de pleine conscience en vue de la compléter (fructueusement). C'est notamment le cas de la « cohérence cardiaque », dont la technique consiste à se connecter aux battements de notre propre cœur, *via* la respiration. Ici comme ailleurs, je laisse le soin à un expert du domaine d'analyser son mode de fonctionnement. Il s'agit en l'occurrence du psychothérapeute David O'Hare : « Lorsque la respiration devient consciente, c'est-à-dire lorsque je l'observe et que je la contrôle par la volonté, j'adopte automatiquement un rythme régulier avec des inspirations et des expirations profondes amples et régulières. Le cœur est entraîné à la suite et il se synchronise avec la respiration. »[1895]

O'Hare révèle par la suite le lien originel entre cohérence cardiaque et pleine conscience :

> « L'application de la cohérence cardiaque à une démarche quelconque ne peut se faire sans une pratique régulière quotidienne. […] Vous verrez rapidement que la pratique du 365 s'apparente à un exercice de méditation, c'est exact en partie. Le 365 adopte l'environnement, la posture, une partie de la respiration à la méditation de la pleine conscience (*mindfulness*). La différence c'est que le 365 est un exercice actif, on 'fait' quelque chose en pleine conscience : on respire à une fréquence donnée. Le 365 serait donc plutôt un exercice de *méditaction*. »[1896]

Quant à la « méthode 365 », elle désigne la discipline suivante : « Le chiffre 3 : trois fois par jour.

---

1894Henry Sébastien, *Ces décideurs qui méditent et s'engagent*, Dunod, Paris, 2014, pp. 133-177. Au sujet du mode par défaut, le conférencier Serge Marquis écrit : « Le cerveau a été conditionné pendant des millions d'années à tourner l'attention vers ce qui pouvait représenter une menace : un mouvement dans les feuilles, un parfum nouveau, un bruit étrange... il le fallait pour assurer la survie. [En continuant aujourd'hui à fonctionner de cette façon,] le cerveau entretient ainsi un inconfort appelé dépression ou mépris. De là l'importance de devenir 'éveillé' et de le demeurer. Cela signifie : accueillir la réaction – puisqu'elle est inévitable –, puis apprendre à l'observer afin de ne pas laisser s'installer dans la mémoire ce qui l'a déclenchée. Interrompre le mouvement des images et des mots dans la tête – le rire moqueur, le regard absent, le mot disqualifiant – en ramenant l'attention dans le territoire de l'intelligence. » Dans Marquis Serge, *Petit traité de bienveillance envers soi-même*, La Martinière, Paris, 2018, p. 86.

1895O'Hare David, *Cohérence cardiaque 365*, Thierry Souccar, Vergèze, 2012, pp. 35-36.

1896*Ibid.*, p. 56.

Le chiffre 6 : six respirations par minute. Le chiffre 5 : cinq minutes durant. »[1897] Des exercices sont disponibles sur Internet, sous forme de vidéos, ou grâce à des applications pour téléphone portable – enfin utiles ! L'auteur spécifie pour finir qu'à l'instar de la pleine conscience, la cohérence cardiaque possède une dimension « hétérocentrique » : « Il y a des émotions qui sont de puissantes inductrices de cohérence cardiaque. Il s'agit d'émotions sociales dirigées vers des personnes. Il peut s'agir de la compassion, de la gratitude, de la reconnaissance, de la générosité ou de la bienveillance. »

De même, Matthieu Ricard n'omet pas la dimension altruiste de la méditation : « Souvenons-nous que notre esprit peut être notre meilleur ami comme notre pire ennemi. Le libérer de la confusion, de l'égocentrisme et des émotions perturbatrices est donc le meilleur service que nous puissions rendre à nous-même et à autrui. […] La raison d'être ultime de la méditation est de se transformer soi-même pour mieux transformer le monde. »[1898] Etty Hillesum approuve : « Je ne crois plus que nous puissions corriger quoi que ce soit dans le monde extérieur, que nous n'ayons d'abord corrigé en nous. »[1899] Jon Kabat-Zinn évoque de son côté la possibilité – par le biais de nos méditations – de transformer l'amour *passionnel*, que nous sommes amenés à ressentir envers quelques individus, en amour *compassionnel*, destiné à toute l'humanité, voire à l'ensemble du vivant :

> « Vous pouvez laisser la bonté aimante qui est au centre de votre être rayonner à l'extérieur et la diriger à votre guise. En premier lieu, vers les membres de votre famille. Si vous avez des enfants, fixez-les de votre œil intérieur et dans votre cœur ; en visualisant leur être essentiel, souhaitez-leur du bien afin qu'ils ne souffrent pas inutilement, qu'ils trouvent leur voie en ce monde, qu'ils fassent l'expérience de l'amour et de l'acceptation de la vie. Ensuite, en poursuivant la méditation, vous incluez votre associé, votre conjoint, vos frères et vos sœurs, vos parents […]. Et cela ne s'arrête pas forcément là. Vous pouvez émettre la bonté aimante vers n'importe qui, vers des personnes que vous connaissez aussi bien que vers des inconnus. Vous en bénéficierez autant qu'eux car cette pratique affine et accroît votre personnalité affective d'autant plus que vous aurez dirigé la bonté aimante sur des gens qui vous ont donné du fil à retordre, que vous n'aimez pas, qui vous dégoûtent, même, qui vous ont menacé ou qui vous ont fait du mal. Vous pouvez également diriger la bonté aimante sur des groupes de gens – vers les opprimés, vers les victimes de la violence, de la haine, de la guerre – en comprenant qu'ils ne sont pas différents de vous, qu'ils ont aussi des êtres chers, des aspirations et des besoins matériels. Et enfin, vous pouvez étendre la bonté aimante à la planète entière, à sa gloire et à ses souffrances secrètes, à l'environnement, aux fleuves et aux rivières, à l'air, à l'océan, aux forêts, aux plantes et aux animaux, collectivement ou individuellement. Il n'y a pas de limites à la pratique de la bonté aimante, que ce soit dans la méditation ou dans la vie. »[1900]

1897O'Hare David, *Cohérence cardiaque 365*, Thierry Souccar, Vergèze, 2012, pp. 8-79.
1898Ricard Matthieu, *L'Art de la méditation*, NiL, Paris, 2008, pp. 22-33.
1899Hillesum Etty, *Une Vie bouleversée*, Seuil, Paris, 1981 (1941-1943), p. 102.
1900Kabat-Zinn Jon, *Où tu vas, tu es*, J'ai lu, Paris, 2013 (1994), pp. 176-177. « La véritable compassion est dénuée de toute passion. Elle n'est pas une émotion infantile ou sentimentale qui reposerait sur nos pulsions ou nos désirs et qui varierait en fonction du moment. » Dans Barry Catherine, *Sagesse du dalaï-lama*, First, Paris, 2018, p. 17.

Et Matthieu Ricard de nous encourager : « Nous penserons peut-être que nous avons déjà assez de problèmes, et que c'est trop demander que d'alourdir davantage notre fardeau en prenant sur nous la souffrance d'autrui. C'est pourtant tout le contraire qui se produit. L'amour altruiste et la compassion sont les antidotes les plus puissants à nos propres tourments. »[1901] Cette considération pour autrui est de surcroît généralement marquée par un soin apporté à la nature. Sébastien Bohler explicite[1902] :

> « […] Le fait de se livrer à des programmes de méditation de pleine conscience semble réduire fortement la dévalorisation temporelle et redonner une meilleure conscience de l'avenir. […] Face aux enjeux climatiques, nous sommes comme une personne accro à la nourriture devant une tablette de chocolat : incapables de penser à notre avenir et entièrement happé par le présent. Nous perdons de vue le long terme et favorisons notre plaisir instantané. En découvrant que les techniques mentales qui développent notre niveau de conscience peuvent efficacement lutter contre le biais de dévalorisation temporelle, les scientifiques nous indiquent donc une voie possible pour nous sortir de ce piège : augmenter notre niveau de conscience global. Nous immuniser, par le pouvoir de notre cortex, contre l'appel du 'tout, tout de suite'. Récupérer le pouvoir de la réflexion au long cours sur notre avenir. De telles pratiques nous donnent plus de liberté pour prendre en main notre destinée. »

Satish Kumar promeut ainsi une « écologie spirituelle », la méditation s'avérant thérapeutique[1903] :

> « Le mouvement écologiste actuel emprunte dans son ensemble le même chemin que la science empirique, la pensée rationnelle, la collecte de données et le militantisme politique. C'est bien, mais pas suffisant : nous protégerons d'autant mieux la planète que nous aurons pris soin de notre âme. [...] La réalisation de soi passe par la quête de la compassion, de la vérité et de la beauté. La méditation nous permet de réunir l'écologie intérieure et l'écologie extérieure. C'est une forme de médecine préventive (puisqu'elle permet d'éviter les maladies de l'âme) aussi bien que curative (puisqu'elle aide à guérir les âmes en souffrance). […] La méditation permet à la fois de guérir les maux de l'âme et de favoriser la paix dans le monde. Son caractère curatif est inscrit dans son étymologie : les mots 'méditation' et 'médecine' sont issus d'une racine commune : le verbe latin *mederi*, qui signifie 'prendre soin' ou 'soigner'. Pour prendre soin de notre corps, surtout s'il est affaibli par la maladie, nous nous tournons vers la médecine. Pour prendre soin de notre âme, de notre esprit et de nos émotions, nous devrions nous tourner tout aussi naturellement vers la méditation, cette médecine de l'âme. […] Qu'il s'agisse de faire la paix ou la guerre, de louer ou de blâmer, tout commence dans notre esprit. S'il est pur et positif, nos propos seront doux et délicats ; et si nos propos sont affectueux et positifs, nos actes seront empreints de compassion et de bienveillance. Voilà pourquoi je vous suggère de commencer par votre âme : tentez de suivre le cours de vos pensées et d'en analyser la trajectoire. Et pour y parvenir, rien ne vaut la méditation. »

1901Ricard Matthieu, *L'Art de la méditation*, NiL, Paris, 2008, p. 90.
1902Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019, pp. 230-231.
1903Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), pp. 31-45.

Une nouvelle fois, cela ne signifie pas que seuls les individus qui méditent sont écologistes, mais que la prise en compte des intérêts communs – de l'espèce humaine et du vivant en général – peut se cultiver en pratiquant. Les changements suscités dans le cerveau – et engendrant un développement du « *care* » (soin) à l'endroit d'autrui, de la planète et de l'ensemble de la vie – s'expliquent du point de vue scientifique, comme le détaille le chercheur en psychologie Richard Davidson :

> « La neuroplasticité est l'idée toute simple que le cerveau se modifie avec l'expérience et avec l'entraînement. La plupart du temps, cela se passe malgré nous. La plupart du temps, nos cerveaux sont façonnés par ce qui se passe autour de nous. Avec la méditation, […] on dirige enfin notre cerveau. On oriente volontairement la neuroplasticité. Pour nous, la méditation est une forme d'entraînement mental. […] Notre vision est que méditer sera bientôt aussi banal que de se brosser les dents. Cela fera partie de notre routine quotidienne. On traite nos dents avec respect en les brossant et en les soignant. On devrait vraiment prendre soin de notre esprit et de notre cerveau avec autant de respect. »[1904]

Je suis conscient d'aller un peu vite en besogne – je m'en excuse et invite mon lecteur à parcourir les ouvrages mentionnés et à essayer la méditation par lui-même –, mais nous constatons cependant clairement les liens entre pleine conscience et altruisme. Nous ne méditons jamais uniquement pour nous-même, mais aussi – et peut-être même avant tout – pour les autres, comme l'explique Thomas D'Ansembourg : « Ces quinze dernières années, les scientifiques ont incontestablement constaté que la pratique régulière de la méditation stimule des comportements prosociaux, l'altruisme, le bien-être, la bienveillance et la compassion. »[1905] D'où l'importance de développer cette spiritualité laïque pour embellir le vivre-ensemble. Le psychothérapeute et son coauteur David Van Reybrouck parlent d'ailleurs, à ce sujet, d'« intériorité citoyenne »[1906]. Etty Hillesum atteste : « Notre unique obligation morale, c'est de défricher en nous-mêmes de vastes clairières de paix et de les étendre de proche en proche, jusqu'à ce que cette paix irradie vers les autres. Et plus il y a de paix dans les êtres, plus il y en aura aussi dans ce monde en ébullition. »[1907] Autrement dit, méditer est aussi essentiel pour notre propre bien-être que pour celui des autres – et de la planète. Richard Davidson, fort des résultats de très nombreuses expériences, corrobore à son tour cette magnifique intuition : « La méditation est le meilleur moyen de cultiver la bienveillance et l'altruisme. »[1908]

---

1904Dans Laborde Benoît, *Les Étonnantes vertus de la méditation*, 2017.

1905D'Ansembourg Thomas & Van Reybrouck David, *La Paix ça s'apprend !*, Actes Sud, Arles, 2016, p. 25. Rébecca Shankland et Christophe André attestent : « La présence attentive est une des clés des bonnes relations à autrui : c'est pourquoi la pratique de la méditation est de nature à améliorer non seulement nos liens à nous-même mais aussi tous nos liens sociaux. » Dans André Christophe & Shankland Rébecca, *Ces liens qui nous font vivre*, Odile Jacob, Paris, 2020, p. 291.

1906*Ibid.*, p. 65.

1907Hillesum Etty, *Une Vie bouleversée*, Seuil, Paris, 1981 (1941-1943), p. 213.

1908Dans De Lestrade Thierry & Gilman Sylvie, *Vers un monde altruiste*, 2015.

**De l'*Homo altericus***

*« La considération d'autrui est le seul fil d'Ariane qui permet de réconcilier le court terme de l'économie, le moyen terme de la qualité de vie et le long terme de l'environnement. »*

Matthieu Ricard[1909]

Avant de nous pencher sur les vertus de l'altruisme, il convient de rappeler brièvement les écueils relatifs à son pendant « négatif »... Le dalaï-lama note à ce propos : « [Le Bouddha ou Jésus-Christ] affirmaient que l'égocentrisme était la source de tous les maux. Dans les traditions philosophiques comme religieuses, la réponse se trouve dans l'altruisme. »[1910] Sébastien Bohler signale également : « […] L'égoïsme et l'altruisme sont l'un et l'autre motivés par le plaisir – plaisir de servir ses propres intérêts dans le premier cas, de donner dans le second. »[1911] Problème : certains ne s'intéressent qu'à la joie – passive, aurait probablement dit Spinoza – procurée par l'égoïsme et non au bien-être relatif à l'altruisme. Mais heureusement : « [Valoriser] socialement des comportements comme l'altruisme, la modération, le respect de l'environnement, peut amener nos striatums à voir les choses sous un angle nouveau » et donc à réorienter nos désirs vers le fait de procurer du bien-être aux vivants.

Une brève enquête suffit amplement à révéler d'innombrables promotions de l'amour altruiste tout au long de notre histoire. Je propose un recensement de quelques préceptes bienfaisants, en débutant avec Tchouang-tseu : « Aimer et élargir son amour, voilà la bonté. »[1912] Difficile de faire plus clair : nous retrouvons ici la notion d'amour *compassionnel* évoquée plus haut, et qui consiste, au premier chef, à accorder notre *attention* aux autres vivants. Car le poète Christian Bobin prévient : « Le mal absolu, c'est le défaut d'attention. […] La racine du mal c'est juste ça, le manque d'attention. »[1913] Or, comme nous l'avons vu, la méditation, en tant qu'exercice de focalisation *attentionnelle*, s'avère une précieuse alliée dans le développement de notre empathie... D'où l'importance de pratiquer la pleine conscience de façon régulière pour comprendre, aimer[1914] et aider les autres – humains ou non. C'est d'ailleurs le chemin que nous invite à suivre la morale du devoir kantienne : « Être bienfaisant, c'est-à-dire venir en aide, selon ses moyens, à d'autres hommes se trouvant dans la détresse en vue de leur procurer le bonheur, sans pour cela espérer quoi que ce soit, c'est le devoir de tout homme. »[1915]

1909Propos prononcés dans l'émission « Les Grandes Questions ». Vidéo publiée le 21/10/2014 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=1oxAz6q7bA8. Gandhi ajoute : « [Les] motifs égoïstes ne [peuvent] guère permettre à l'homme de s'élever toujours plus sur les chemins de l'évolution. Il a besoin d'un objectif altruiste. » Dans Gandhi Mohandas Karamchand, *Du végétarisme,* Payot & Rivages, 2018, p. 25.

1910Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 231.

1911Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019, pp. 195-205.

1912Tchouang-tseu, *Œuvre complète*, Gallimard/Unesco, Paris, 2011, p. 133.

1913Dans Anvar Leili & Lenoir Frédéric, *Sagesses pour notre temps*, Albin Michel/France Culture, Paris, 2016, p. 32.

1914En effet, « tous les problèmes que rencontre l'humanité sont des dégâts collatéraux de la difficulté qu'a notre espèce de mieux s'aimer », écrit l'essayiste Patrick Viveret. Dans Anvar Leili & Lenoir Frédéric, *Sagesses pour notre temps*, Albin Michel/France Culture, Paris, 2016, p. 131.

1915Kant Emmanuel, *Métaphysique des moeurs II*, Flammarion, Paris, 1994 (1797), p. 319. Or, « être heureux pousse à aider. » Dans André Christophe & Shankland Rébecca, *Ces liens qui nous font vivre*, Odile Jacob, Paris, 2020, p. 185.

C'est aussi, peut-être de façon plus étonnante, une valeur centrale de la philosophie nietzschéenne : « La première pensée de la journée. – Le meilleur moyen de bien commencer chaque journée est : à son réveil, de réfléchir si l'on ne peut pas ce jour-là faire plaisir au moins à un homme. Si cela pouvait être admis pour remplacer l'habitude religieuse de la prière, les autres hommes auraient un avantage à ce changement. »[1916] Difficile – soit dit en passant – de déceler dans ces propos purement altruistes une once de la tendance prénazie injustement et trop souvent reprochée à Nietzsche.

Nous retrouvons cet amour de l'autre chez un penseur naguère très cher au philosophe, à savoir le poète Ralph Waldo Emerson, qui souligne combien la bienveillance est salutaire, autant du point de vue du « receveur » que de celui du « donneur » : « Il est toujours agréable d'être généreux [...]. »[1917] J'ai bien conscience que mes propos peuvent ici néanmoins sembler naïfs, car chacun d'entre nous a à l'esprit des êtres humains perçus comme « toxiques », à l'égard desquels nous n'avons ni la force, ni même l'envie de nous montrer bienveillant – moi le premier. Arne Naess nous offre une première solution à ce souci : « Si avec Spinoza nous pensons que la nature humaine est fondamentalement partout la même, alors il nous sera beaucoup plus facile de voir en chaque être humain un ami potentiel, à l'instar de Gandhi. »[1918] Christian Bobin nous en délivre une deuxième, en faisant appel à notre compassion au gré d'une magnifique formule : « Quelle que soit la personne que tu regardes, sache qu'elle a déjà plusieurs fois traversé l'enfer. »[1919] Nous souffrons tous de la même manière et il me semble que cette phrase est la quintessence de la bienveillance ! Quant à la troisième solution, il s'agit de nous remémorer que chaque être vivant est une partie de la nature. En conséquence, éviter de lui faire du mal – et idéalement lui faire du bien – constitue un acte éminemment écologique.

Je termine cette section avec Matthieu Ricard, auteur d'un somptueux *Plaidoyer pour l'altruisme* :

> « Afin que les choses changent vraiment, il faut oser l'altruisme. Oser dire que l'altruisme véritable existe, qu'il peut être cultivé par chacun de nous, et que l'évolution des cultures peut favoriser son expansion. Oser, de même, l'enseigner dans les écoles comme un outil précieux permettant aux enfants de réaliser leur potentiel naturel de bienveillance et de coopération. Oser affirmer que l'économie ne peut se contenter de la voix de la raison et du strict intérêt personnel, mais qu'elle doit aussi écouter et faire entendre celle de la sollicitude. Oser prendre sérieusement en compte le sort des générations futures, et modifier la façon dont nous exploitons aujourd'hui la planète qui sera la leur demain. Oser, enfin, proclamer que l'altruisme n'est pas un luxe, mais une nécessité. »[1920]

Car, en parallèle de nos actes altruistes – individuels et gratuits –, il existe une source de bienfaits collectivement réciproques, qui s'avère intrinsèque – ou ontologique – à la vie : la coopération.

1916Nietzsche Friedrich, *Humain, trop humain*, Mercure de France, Paris, 1906 (1878), p. 442.
1917Emerson Ralph Waldo, « Dons et présents », dans *La Confiance en soi*, Rivages, Paris, 2000, p. 129.
1918Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 276.
1919Dans Kotsou Ilios (dir.), *Prendre soin de la vie, de soi, des autres et de la nature*, L'Iconoclaste, Paris, 2019, p. 232.
1920Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour l'altruisme*, NiL, Paris, 2014 (2013), p. 868.

**De la coopération pacifiante**

*« Un honnête homme évite la compétition. »*
Confucius[1921]

Nombreux sont les philosophes qui ont critiqué la compétition. Si Raoul Vaneigem remarque tout d'abord – à mon sens à juste titre – que « le bonheur dédaigne la compétition et la concurrence »[1922], Henri Laborit prévenait ses congénères : « […] Pour demeurer normal il ne vous reste plus qu'à fuir loin des compétitions hiérarchiques ! »[1923] « De toute évidence, ce n'est qu'une fois disparu cet esprit de compétition qu'adviendra une société pacifique dans laquelle chacun de nous pourra mener une existence heureuse et créative »[1924], écrit de son côté Jiddu Krishnamurti, écœuré par la concurrence exacerbée qui caractérise le monde moderne et dans laquelle nous versons parfois inconsciemment.

Un exemple concret ? Au regard de Michel Onfray : « Le sport-loisir n'est jamais bien loin de la compétition. [...] Le sport, c'est la guerre continuée par d'autres moyens. »[1925] Bien entendu, le sport peut aussi faire naître de belles amitiés... Mais il n'en constitue pas moins une catastrophique vitrine pour la compétition sociale en mettant en concurrence des athlètes de haut niveau aussi bien que des sportifs du dimanche. Cette culture de l'égoïsme est pourtant incompatible avec l'altruisme véritable. Notifions par ailleurs que les sports collectifs, s'ils prennent l'apparence de la coopération (naturelle et bénéfique), constituent en réalité une forme de collaboration (artificielle et nocive) – sur laquelle je reviendrai au sein des prochaines pages. Car au cours d'un match, que nous le voulions ou non, il s'agit *toujours* de construire notre succès sur la défaite de l'autre... Or, avez-vous déjà recherché des programmes télévisés dans lesquels sports et autres jeux pratiqués mettraient en évidence les vertus de la coopération ? Peine perdue ! Rappelons-nous cependant que chaque fois que nous participons à une compétition, que ce soit à travers un sport, un jeu de société et/ou un concours permettant de décrocher un emploi, nous contribuons à renforcer une logique égoïste et mortifère ayant conduit la civilisation humaine à dominer et à exterminer la nature – comme évoqué dans la deuxième partie.

Gauthier Chapelle, Pablo Servigne et Raphaël Stevens notent justement : « Le problème de notre société est qu'elle se trouve sous l'emprise d'une puissante culture qui ne jure que par l'individu et la compétition. »[1926] Puis, les collapsologues ajoutent au sujet de la destruction des uns par les autres :

1921Confucius, *Les Entretiens*, Gallimard, Paris, 1987, p. 19.
1922Vaneigem Raoul, *Déclaration des droits de l'être humain*, Le Cherche midi, Paris, 2001, p. 47.
1923Laborit Henri, *Éloge de la fuite*, Robert Laffont, Paris, 1976, p. 19.
1924Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 70.
1925Onfray Michel, interview intitulée « Regards sur le sport ». Vidéo publiée le 23/11/2018 et disponible en ligne le 05/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=G2QegFN6Zh4. Il ne s'agit pour autant pas ici de remettre en question toute pratique sportive, mais la compétition qui la gangrène bien trop souvent.
1926Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 199. Il est par exemple évident qu'une école qui pousse les élèves à obtenir de meilleures notes que leurs camarades, une université qui ne sélectionne que les éléments les plus conformes et une société qui contraint tous les individus à décrocher un travail pour subvenir à leurs besoins fabriquent nécessairement de l'égoïsme aux dépens de l'altruisme.

> « […] Au plus haut niveau de l'État, c'est l'obsession de la compétitivité, ou la bataille pour la conquête du pouvoir. Ailleurs, c'est la lutte entre les équipes de foot, les candidats aux grandes écoles, les demandeurs d'emploi... Bien entendu, ce ne sont pas de vraies guerres ; elles sont simulées, cathartiques, parfois théâtrales. Il paraît qu'elles canalisent les pulsions humaines pour nous empêcher de sombrer. Mais empêchent-elles les vrais affrontements, délits, crimes, conflits armés, guerres des classes, guerres des peuples ou guerres contre le vivant ? »[1927]

Avons-nous vraiment envie de continuer à bâtir nos succès sur les échecs des autres vivants ? Les auteurs déduisent que « le défi pour ces prochaines années est donc d'arriver à mettre en évidence la toxicité de notre culture de la compétition, de la dénoncer et de la transformer. »[1928] Cela étant posé, nombre d'entre nous s'imaginent toujours que l'être humain fonctionne, par défaut, sur le mode de la compétition, invoquant notamment Sun Tzu et son *Art de la guerre*. Mais à la lecture de ce dernier, nous pouvons nous apercevoir que la lutte armée ne représente – à ses yeux – qu'un ultime recours : « La nécessité seule doit faire entreprendre la guerre. […] Les combats, de quelque nature qu'ils soient, ont toujours quelque chose de funeste pour les vainqueurs eux-mêmes ; il ne faut les livrer que lorsqu'on ne saurait faire la guerre autrement. »[1929] L'auteur du plus ancien ouvrage de stratégie militaire connu à ce jour – écrit il y a 2500 ans – louange même bien au contraire la coopération :

> « Quelques soldats du royaume de Ou se trouvèrent un jour à passer une rivière en même temps que d'autres soldats du royaume de Yue la passaient aussi ; un vent impétueux souffla, les barques furent renversées et les hommes auraient tous péri, s'ils ne se fussent aidés mutuellement : ils ne pensèrent pas alors qu'ils étaient ennemis, ils se rendirent au contraire tous les offices qu'on pouvait attendre d'une amitié tendre et sincère, ils coopérèrent comme la main droite avec la main gauche. […] Je vous rappelle ce trait d'Histoire pour vous faire entendre que non seulement les différents corps de votre armée doivent se secourir mutuellement, mais encore qu'il faut que vous secouriez vos alliés, que vous donniez même du secours aux peuples vaincus qui en ont besoin ; car, s'ils vous sont soumis, c'est qu'ils n'ont pu faire autrement ; si leur souverain vous a déclaré la guerre, ce n'est pas leur faute. »[1930]

Autre source très souvent citée pour défendre la logique compétitive : Charles Darwin. Toutefois, dans son documentaire *Les Interactions dans le vivant* (2012), Joseph De la Bouëre prend bien soin de rappeler que selon Darwin, « l'altruisme est le principe le plus courant de l'évolution : il consiste en un apport bénéfique et réciproque entre espèces. » Le réalisateur complète :

1927Chapelle Gauthier & Servigne Pablo, *L'Entraide, l'autre loi de la jungle*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 20.
1928Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 201.
1929Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, Mille et une nuits, Paris, 2000, XII, pp. 97-98.
1930Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, Mille et une nuits, Paris, 2000, XI, p. 88-89.

> « Un écosystème ancien est riche de mutualismes. C'est une diversification majeure des zones intertropicales, d'où elles puisent leur résilience. […] On peut penser que le mutualisme est le mécanisme fondateur de la variété du vivant sur Terre. […] Plus les interactions sont multiples, plus le hasard génère des associations efficaces. C'est le principe indubitable de la mécanique du vivant. »

Ainsi, Darwin écrit : « Les espèces qui survivent ne sont pas les espèces les plus fortes, ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent le mieux aux changements. »[1931] S'ajuster à des fluctuations, certes, mais par la compétition ou par la coopération ? Pour les biologistes homonymes David Sloan Wilson et Edward Osborne Wilson, le verdict apparaît sans appel : « L'égoïsme supplante l'altruisme au sein des groupes. Les groupes altruistes supplantent les groupes égoïstes. Tout le reste n'est que commentaire. »[1932] En substance : non seulement ces deux modes comportementaux existent depuis la nuit des temps chez toutes les formes de vie ; mais de surcroît, la compétition s'avère très souvent beaucoup moins adaptée que la coopération. De multiples domaines semblent cependant aujourd'hui promouvoir la première aux dépens de la seconde, y compris le champ de l'éducation. Michel Serres ne s'y trompe pas[1933] :

> « La fièvre de notation qui, sous la poussée de mamans pitoyables et de la psychologie, quitta si vite l'école, envahit la société civile qui publie à l'envi les listes de meilleures ventes, distribue des prix Nobel, des Oscars, des coupes de faux métal, classe les universités, note banques et entreprises, même les États, autrefois souverains. En tournant la page, lecteur, vous m'évaluez en ce moment. »

Et Albert Jacquard de compléter : « [Il faut] des classes où il n'y aurait plus du tout de palmarès. Il faut en finir avec la compétition, à la racine. »[1934] Je ne m'attarderai néanmoins pas davantage sur la compétition – d'autres auteurs plus avisés le font très bien – car l'essentiel ne réside en définitive pas dans une critique de cette dernière, mais bien plutôt dans l'éloge de la coopération, qui représente, à mon sens, l'une des bases sur lesquelles nous devons bâtir la société – d'aujourd'hui et – de demain.

Commençons par le commencement... Le plus vieux récit de toute l'histoire de l'humanité est déjà marqué par la coopération. Gilgamesh s'adresse en effet ainsi à son compagnon Enkidou : « Seul on ne peut vaincre mais deux ensemble le peuvent […], l'amitié multiplie les forces, une corde triple ne peut être coupée et deux jeunes lions sont plus forts que leur père. »[1935] Toute l'aventure de ces héros sumériens – initialement rivaux – est par la suite tournée vers l'entraide.

---

1931Dans Tourancheau Philippe, *Darwin (R)évolution*, 2009.

1932Wilson D. S. & Wilson E. O., « Rethinking the theoretical foundation of sociobiology », *The Quarterly Review of Biology*, n°82 (4), pp. 327-348. Cité dans Chapelle Gauthier & Servigne Pablo, *L'Entraide, l'autre loi de la jungle*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 241.

1933Serres Michel, *Petite poucette*, Le Pommier, Paris, 2012, p. 52.

1934Dans Michelet Sylvain & Van Eersel Patrice (dir.), *Le Monde s'est-il créé tout seul ?*, Albin Michel, Paris, 2008. p. 125.

1935Azrié Abed, *L'Épopée de Gilgamesh*, Albin Michel, Paris, 2015, p. 73.

Plus récemment, Pablo Servigne et Gauthier Chapelle ont consacré un ouvrage à la coopération, si répandue dans le monde du vivant... Mettant en lumière nos dernières découvertes scientifiques, les chercheurs déplorent d'abord : « 'Que le meilleur gagne' est non seulement une piètre interprétation de la théorie de l'évolution, mais surtout une très mauvaise idéologie pour maintenir la cohésion d'un groupe, et *a fortiori* la vie sur terre. »[1936] Et, montrant un franc enthousiasme : « Heureusement, le voile se lève : l'altruisme existe, et une société ne peut fonctionner sans souci du bien commun. Le mythe de la compétition n'est adapté ni à notre vie en société ni à notre planète. »[1937] Chapelle et Servigne poursuivent leur enquête scientifique en se focalisant sur la coopération :

> « Schématiquement, on peut se représenter la sélection naturelle comme un double mécanisme 1) de création de diversité et 2) de sélection des organismes en fonction du milieu. L'entraide est présente aux deux étapes. À l'étape 1, les mutualismes constituent une source majeure d'innovation et de diversification du vivant. À l'étape 2, l'entraide valorise la survie dans des conditions hostiles. L'entraide participe donc à la création de diversité et donne les armes pour survivre. Comme le suggère Martin Nowak, il faudrait ajouter, en plus de la *sélection naturelle*, un autre grand principe à la théorie de l'évolution : le principe d'*entraide naturelle*. »[1938] « […] L'entraide est non seulement partout, mais présente depuis la nuit des temps. C'est simple : tous les êtres vivants sont impliqués dans des relations d'entraide. Tous. L'entraide n'est pas un simple fait divers, c'est un principe du vivant. C'est même un mécanisme de l'évolution du vivant : les organismes qui survivent le mieux aux conditions difficiles ne sont pas les plus forts, ce sont ceux qui arrivent à coopérer. »[1939]

Chez les bactéries, d'abord, l'entraide est fondamentale. En sa qualité de biologiste de l'évolution, Elisabet Sahtouris détaille : « Dans la nature, depuis la plus ancienne bactérie jusqu'aux espèces les plus récentes, [les formes de vie] passent par une phase juvénile de compétition et d'hostilité pour s'établir. Puis elles découvrent l'économie de la coopération... Et quand elles comprennent qu'il est moins cher, plus efficace et plus bénéfique pour tout le monde de nourrir un ennemi plutôt que de le combattre, elles nous montrent la voie de la civilisation que nous devons créer. »[1940]

Chez les végétaux, ensuite, l'ingénieur forestier Peter Wohlleben souligne : « La solidité maximale d'une chaîne est celle de son maillon le plus faible. Cet adage issu du monde artisan aurait pu être inventé par les arbres. Sans doute est-ce parce qu'ils en ont la connaissance intuitive qu'ils s'aident les uns les autres sans condition. »[1941] Il précise :

---

1936 Chapelle Gauthier & Servigne Pablo, *L'Entraide, l'autre loi de la jungle*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, pp. 307-308.

1937 *Ibid.*, p. 307.

1938 *Ibid.*, p. 291. Voir notamment Waldron Nikki, *Primates, la force du clan*, 2020.

1939 *Ibid.*, p. 22. Voir notamment Lederhilger Petra, *Coopération animale*, 2019.

1940 Dans Ohayon Joseph, *Crossroads : labor pains of a new worldview*, 2012.

1941 Wohlleben Peter, *La Vie secrète des arbres*, Les Arènes, Paris, 2017 (2015), p. 31.

> « Les arbres compensent mutuellement leurs faiblesses et leurs forces. Le rééquilibrage s'effectue dans le sol, par les racines. Et les échanges vont bon train. Qui est bien nanti donne généreusement et qui peine à se nourrir reçoit de quoi améliorer son ordinaire. Nous retrouvons ici aussi les champignons dont l'immense réseau agit cette fois en machine à redistribuer géante. En somme, le système fonctionne un peu comme nos services d'aide sociale. »[1942]

Chez les animaux, subséquemment, il existe une coopération sous-marine. Dans son documentaire *Océans* (2010), le réalisateur Jacques Perrin raconte par exemple qu'il naît régulièrement « entre les espèces des relations surprenantes et nécessaires. Le plus redoutable ne l'est qu'en apparence... Le prédateur est parfois protecteur. Et le plus petit indispensable au plus grand. » S'en suit dès lors une séquence au cours de laquelle des petits poissons cheminent avec des requins ou d'autres géants des mers, pénétrant dans leur gueule en vue d'en nettoyer la dentition, sans craindre la moindre menace. Sur l'entraide dans le monde océanique – entre cachalots, requins, lamproies et/ou récifs coralliens, notamment –, il est aussi intéressant de visionner les merveilleux films documentaires *Le Monde du silence* (Cousteau Jacques-Yves & Malle Louis, 1956) et *Coral reef adventure* (MacGillivray Greg, 2003), entre autres ! Quant aux bêtes terrestres – non aquatiques –, Yuval Noah Harari explique :

> « Des mammifères sociaux comme les éléphants et les chimpanzés coopèrent bien plus souplement que les abeilles, mais ils ne le font qu'avec un petit nombre de camarades et de membres de leur famille. Leur coopération repose sur ce lien personnel. […] Pour autant qu'on le sache, seul *sapiens* est en mesure de coopérer très souplement avec d'innombrables inconnus. C'est cette capacité concrète, plutôt qu'une âme éternelle ou une forme unique de conscience, qui explique notre domination sur la planète Terre. »[1943]

Car chez les animaux humains, enfin, la coopération est infiniment riche. Dans *L'Entr'aide*, Pierre Kropotkine déclarait – après avoir décrit de multiples exemples de solidarité chez les bêtes, chez les hommes sauvages, barbares ou encore dans les sociétés du Moyen Âge :

> « Un appel est fait […] à l'homme de se guider, non seulement par l'amour, qui est toujours personnel ou s'étend tout au plus à la tribu, mais par la conscience de ne faire qu'un avec tous les êtres humains. Dans la pratique de l'entr'aide, qui remonte jusqu'aux plus lointains débuts de l'évolution, nous trouvons ainsi la source positive et certaine de nos conceptions éthiques ; et nous pouvons affirmer que pour le progrès moral de l'homme, le grand facteur fut l'entr'aide, et non pas la lutte. Et de nos jours encore, c'est dans une plus large extension de l'entr'aide que nous voyons la meilleure garantie d'une plus haute évolution de notre espèce. »[1944]

1942Wohlleben Peter, *La Vie secrète des arbres*, Les Arènes, Paris, 2017 (2015), p. 28.
1943Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015), p. 150.
1944Kropotkine Pierre, *L'Entr'aide, un facteur de l'évolution*, Hachette, Paris, 1906 (1902), pp. 319-326.

Nicolas Kourim, Michel Philippart et l'économiste Hugues Poissonnier expliquent par ailleurs que dans notre modèle compétitif par excellence, à savoir l'économie, se manifeste parfois une entraide :

> « […] Certaines entreprises ont pris conscience déjà dans les années 1990 que leurs fournisseurs pouvaient les aider dans le développement et le renforcement de leurs avantages concurrentiels […]. Comment y arriver ? 'On n'attrape pas des mouches avec du vinaigre', nous enseigne la sagesse populaire. Il fallait donc travailler avec ces fournisseurs de manière différente, dans un écosystème économique, ou entreprise étendue. »[1945]

Mieux : si la collaboration peut favoriser des avantages compétitifs, générant à cette occasion des modèles hybrides de « coopétition », elle peut également rendre service, non seulement à toutes les entreprises qui la mettent en pratique ainsi qu'à leurs partenaires, mais aussi – d'une manière plus ou moins indirecte –, à leurs concurrentes ! Le chercheur Hugues Poissonnier et ses coauteurs Gustavo Pierangelini et Romaric Servajean-Hilst observent effectivement :

> « Des relations collaboratives sont source de performance à de nombreux titres : amélioration du chiffre d'affaires, de la marge et du résultat, réduction des risques et donc des coûts (y compris les fameux coûts cachés), augmentation du potentiel d'innovation... Un enjeu, souvent oublié, mais peut-être le plus important, réside dans le renforcement de la résilience de l'écosystème économique, renforcement qui profite *in fine* à tous les acteurs qui le constituent. »[1946]

Il me faut toutefois spécifier que selon certains penseurs, il existe des collaborations s'avérant très différentes de la pure coopération. Krishnamurti prouve qu'il ne s'agit pas ici de jouer sur les mots :

> « Lorsque vous et moi travaillons ensemble simplement parce que nous nous sommes mis d'accord pour effectuer une tâche, ce n'est pas […] de la coopération. Dans tout accord de ce genre, ce qui compte c'est l'accomplissement de la tâche, pas le travail en commun. Vous et moi pouvons être d'accord pour bâtir un pont, ou construire une route, ou planter des arbres ensemble, mais dans cet accord il y a toujours la peur du désaccord, la crainte que je ne fasse pas ma part de travail et ne vous en laisse effectuer la totalité. […] Pour moi, la coopération est tout autre chose. C'est le plaisir d'être et de faire ensemble – mais pas forcément de faire une chose en particulier. »[1947]

Il est rejoint sur ce point par l'économiste Éloi Laurent, qui écrit que la collaboration – artificielle et potentiellement nocive – est opposée à la coopération – naturelle et systématiquement bénéfique :

1945Kourim Nicolas, Philippart Michel & Poissonnier Hugues, *Les Achats collaboratifs*, De Boeck, Bruxelles, 2012, p. 78.

1946Pierangelini Gustavo, Poissonnier Hugues & Servajean-Hilst Romaric, *Collaborer pour innover*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2018, p. 66.

1947Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 149.

> « 1) La collaboration s'exerce au moyen du seul travail, tandis que la coopération sollicite l'ensemble des capacités et finalités humaines ; 2) La collaboration est à durée déterminée, tandis que la coopération n'a pas d'horizon fini ; 3) La collaboration est une association à objet déterminé, tandis que la coopération est un processus libre de découverte mutuelle. […] Le problème est général et profond : la coopération est aujourd'hui dévorée par la collaboration. […] Toutes [les] collaborations exterminatrices, si sophistiquées soient-elles sur le plan de la coordination, ont en commun de considérer l'homme comme un moyen. La coopération – c'est peut-être sa meilleure définition – le considère comme une fin. »[1948]

En d'autres termes, il nous faut croître, non pas sur le plan économique – j'en ai déjà suffisamment parlé –, mais sur celui de la compassion, de l'amour et du lien. Et si la croissance annuelle était dès à présent évaluée sur le niveau d'entraide de nos sociétés et non plus sur le PIB ? Le biologiste Jean-Marie Pelt nous invite, en ce sens, à considérer l'humain d'abord, à répandre l'altruisme et à prendre soin des plus démunis d'entre nous : « Le moment est venu d'aller résolument vers une civilisation de l'amour. Et, pour l'atteindre, nous tous qui sommes si fragiles et faillibles, de comprendre que la foi en l'avenir, en notre avenir, qui fera notre force, est la raison du plus faible. »[1949]

Je précise par ailleurs que Pablo Servigne a tout à fait raison d'identifier l'entraide comme *réponse* – et non comme *solution* – aux nombreux effondrements qui s'annoncent. L'entraide sera essentielle pour traverser les crises éventuelles ; mais quant à savoir si elle sera suffisante, j'en doute... D'où la nécessité de remettre le pouvoir au directoire écosophique, qui pourra veiller au bien-être de tous les humains et redessiner la politique mondiale. En effet, les deux réponses que sont la coopération et la « dictature verte » ne s'excluent pas mutuellement. Mieux : elles sont complémentaires.

En résumé, l'altruisme, l'entraide et la coopération ont ici été définis comme perspectives d'avenir de l'humanité. Or, comme je l'ai montré plus haut, la méditation de pleine conscience développe ces qualités chez les êtres humains. Il ne tient donc qu'à nous de mettre la considération des autres et de leurs intérêts au sommet de notre hiérarchie des valeurs... *a fortiori* en sachant que les exercices de focalisation attentionnelle permettent de cultiver notre bonheur. C'est pourquoi les pages qui suivent sont consacrées au « bien-être subjectif », ce dernier ayant tendance à favoriser l'entraide – et *vice-versa* ! La psychologue Françoise Dorn repère effectivement : « La psychologie positive nous offre ce formidable cadeau : nous sommes plutôt fabriqués pour éprouver du plaisir à la coopération et au partage. »[1950] Étudions donc désormais comment le bonheur et l'altruisme se nourrissent l'un l'autre, au point de former un cercle vertueux, comme nous l'enseigne la « psychologie positive ».

1948Laurent Éloi, *L'Impasse collaborative*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2018, pp. 18-185. Hervé Kempf ajoute : « La coopération ne doit pas se développer seulement entre les individus et entre les groupes au sein d'une société, mais à l'échelle internationale, et même planétaire. » Dans Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009, p. 133.

1949Pelt Jean-Marie, *La Raison du plus faible*, Arthème Fayard, Paris, 2009, p. 230. Sur ce sujet, lire aussi la splendide maïeutique virtuelle entre Socrate et Alexandre Jollien, dans son ouvrage *Éloge de la faiblesse*, Cerf, Paris, 1999.

1950Dorn Françoise, *Le Petit livre de la psychologie positive*, First, Paris, 2017, p. 159.

**De l'épanouissement collectif**

*« Ce que l'on n'a point assez dit, c'est que c'est un devoir aussi envers les autres que d'être heureux. […] Et surtout, ce qui me paraît évident, c'est qu'il est impossible que l'on soit heureux si l'on ne veut pas l'être ; il faut donc vouloir son bonheur et le faire. »*

Alain[1951]

Il faut ici d'emblée préciser que le célèbre « développement personnel » n'a véritablement de sens que s'il vise à édifier « l'épanouissement collectif » et le bien-être de tous les humains – et vivants... Au fond, désirer être heureux, c'est donc déjà se montrer altruiste. Mais comment s'y prendre ? C'est l'objet de la « psychologie positive », que l'on peut d'abord définir par ce qu'elle n'est pas. L'une des erreurs les plus fréquentes relatives à ce champ de recherche demeure son assimilation à la « pensée positive »... Basée sur la « méthode Coué » et développée autour de la loi dite « d'attraction », cette attitude mentale est décrite comme suit par le psychologue Yves-Alexandre Thalmann : « L'idée [de la « pensée positive » est] que la pensée est une énergie qui tend à se matérialiser dans la réalité, en attirant ce qui lui est semblable. »[1952] En somme, pour un être humain, le fait d'imaginer des choses (positives ou négatives) suffirait pour attirer ces dernières dans son existence... Quels que soient les fondements de cette croyance, la « psychologie positive » en est infiniment éloignée, puisqu'il s'agit d'une discipline validée par des expériences, au même titre que la psychologie « négative ».

Dès lors, quelle est la différence entre les psychologies « positive » et « négative » ? Le psychiatre Christophe André revient sur cette distinction dans son abécédaire *Et n'oublie pas d'être heureux* :

> « J'ai compris aujourd'hui que mon travail de médecin psychiatre ne consiste pas seulement à réparer ce qui est abîmé dans l'esprit et l'âme de mes patients (psychologie *négative*), mais aussi de les aider à développer ce qui va bien en eux, ou qui pourrait assez facilement aller mieux, afin qu'ils arrivent à se rendre plus heureux et à savourer l'existence (psychologie *positive*). Pas seulement parce que je leur veux du bien, mais aussi parce que je sais, parce que nous savons désormais, que le bonheur est un excellent outil de prévention de l'apparition des souffrances mentales ou de leurs rechutes (et comme on rechute beaucoup en psychiatrie, il y a de la place pour le travail sur le bonheur). »[1953]

1951Alain, *Propos sur le bonheur*, Gallimard, Paris, 2017 (1928), XCII, « Du devoir d'être heureux », p. 210. De façon analogue, Christophe André signale : « Il y a aussi les devoirs du bonheur. Le bonheur est très justement soumis aux obligations morales de toutes les autres formes de richesses : humilité et générosité. […] L'altruisme [est] plus facile aux personnes heureuses : le bonheur est généreux par nature. Il faut simplement penser, le plus souvent possible, à le partager et à le redistribuer. » Dans André Christophe, *Vivre heureux*, Odile Jacob, Paris, 2003, p. 258. Et Camus d'écrire de son côté de manière péremptoire : « […] L'unique devoir de l'homme […] est seulement d'être heureux. » Dans Camus Albert, *La Mort heureuse*, Gallimard, Paris, 1971, p. 202.

1952Thalmann Yves-Alexandre, *Les Fabuleux pouvoirs de la psychologie positive*, Jouvence, Saint-Julien-en Genevois, 2012, p. 13.

1953André Christophe, *Et n'oublie pas d'être heureux,* Odile Jacob, Paris, 2014, pp. 10-11. « Ce n'est pas parce que rien ne va mal que tout va bien », écrit de façon extrêmement limpide Dominique Steiler, dans Steiler Dominique, *Osons la paix économique*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 284.

Dans son livre intitulé *La Psychologie positive*, Rébecca Shankland décrit la motivation qui a, par conséquent, incité thérapeutes et chercheurs en psychologie à se pencher sérieusement, depuis deux décennies, sur notre félicité : « Le continuum allant du trouble psychique au fonctionnement humain optimal ne s'arrête pas à l'état 'neutre' que serait l'absence de trouble. Le bien-être ne pouvant se résumer à une simple absence de trouble psychique, un nombre croissant de recherches se sont donc focalisées sur l'autre pôle du continuum : le sentiment de bonheur. »[1954] En parallèle de la volonté de soigner les patients anxieux ou dépressifs, c'est donc l'objectif d'éviter leur rechute, en les préparant à accueillir leur bien-être, qui a guidé les recherches en psychologie positive à partir de 1999.

Par ailleurs, dans son *Abécédaire de psychologie positive*, Christophe André donne trois formules mathématiques renvoyant à des définitions potentielles du bonheur, en commençant par :

> « celle de Sonia Lyubomirski, l'un des grands noms de la psychologie positive :
>
> $$B = N + C + A$$
>
> Dans laquelle B = bonheur, N = niveau biologique (l'influence de notre tempérament et de nos gènes, mais aussi l'état actuel de notre corps, malade ou bien portant), C = conditions de vie (ville ou campagne, travail pénible ou non, démocratie ou dictature, isolé ou en famille...) et A = activités volontaires pour augmenter son bien-être (tout ce que propose la psychologie positive). Cette formule est sans doute la plus proche des données scientifiques actuelles sur les composantes de notre aptitude au bonheur. [Martin] Seligman, autre grand nom de la psychologie positive, propose sa formule du 'bonheur authentique' :
>
> $$B = P + E + S$$
>
> P = émotions positives, E = engagement (capacité de se rendre présent à ce que l'on vit), S = sens (donné à ce que l'on fait, au-delà de son caractère agréable ou non sur le moment). Cette formule s'efforce de concilier les deux grandes traditions du bonheur, l'hédonisme (prendre du plaisir à la vie) et l'eudémonisme (lui trouver du sens), en insistant sur les efforts pour agir et s'engager. Plus modestement, j'ai proposé une autre formule, insistant sur le rôle de la prise de conscience :
>
> $$B = BE \times CS$$
>
> BE = bien-être (ressentir du plaisir ou une émotion positive) et CS = conscience (en prendre conscience, se rendre présent à ce qui se passe alors, ce qui transforme le bien-être, donnée quasi animale, en bonheur, ressenti plus typiquement humain). C'est la plus simple des trois, mais aussi la plus facile à appliquer à chaque instant : ne jamais oublier de transcender son bien-être, chaque fois qu'il passe, en bonheur. »[1955]

1954Shankland Rébecca, *La Psychologie positive*, Dunod, Malakoff, 2014, avant-propos.

1955André Christophe, *Et n'oublie pas d'être heureux*, Odile Jacob, Paris, 2014, pp. 151-152. Plotin notait jadis : « Le bonheur s'accroit-il avec le temps ? Le bonheur est à chaque instant saisi dans le présent ; le souvenir du bonheur ne fait rien au bonheur ; le bonheur n'est pas une chose qui se développe, comme un discours, mais un état ; or un état existe [entièrement] dans le présent. Il en est également ainsi, si le bonheur est l'acte de la vie. […] Le sage est présent à lui-même ; son plaisir est donc stable. Ce plaisir stable, c'est la sérénité. Le sage est toujours serein ; il jouit d'un calme et d'une satisfaction que n'ébranle aucun des prétendus maux, parce qu'il est sage. » Dans Plotin, *Ennéades I*, Les Belles Lettres, Paris, 1954 (254-270), IV, 12, p. 82 & V, 1, p. 88.

Avant de revenir sur ces propositions, il est important de comprendre en quoi le bonheur constitue une finalité commune à l'ensemble de l'humanité... Selon le moraliste Blaise Pascal, cette idée paraît évidente : « Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception... C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre. »[1956] En d'autres termes, le bonheur semble représenter la quête ultime de tout être humain. Mettant l'accent sur l'influence que l'homme peut exercer sur sa propre humeur, Épicure avançait autrefois : « Il faut donc consacrer ses soins à ce qui produit le bonheur, tant il est vrai que, lorsqu'il est présent, nous avons tout, et que, lorsqu'il est absent, nous faisons tout pour l'avoir. »[1957] Car le bonheur ne peut tomber du ciel... mais résulte au contraire d'un travail assidu, comme le constate le philosophe Alain : « Il faut vouloir être heureux et y mettre du sien. Si l'on reste dans la position du spectateur impartial, laissant seulement entrée au bonheur et portes ouvertes, c'est la tristesse qui entrera. »[1958]

Dès lors, comment se rendre soi-même plus heureux ? Le concept de bonheur est parfois confondu avec la notion de plaisir, qui n'impacte pourtant que temporairement le bien-être des individus... En effet, contrairement à la tristesse et à la joie (qui sont *passagères*), le malheur et le bonheur sont des états d'âme opposés influençant l'être humain *dans la durée*. À ce propos, Ilios Kotsou explique que « la conception 'hédonique' du bonheur (du grec *hêdonê*, 'plaisir'), le définit en termes de plaisir ou d'émotions positives et d'absence de douleur ou d'émotions négatives. La conception 'eudémonique' du bonheur (du grec *eudaimôn*, 'bon esprit') fait davantage référence au sentiment que notre vie, dans son ensemble, vaut la peine d'être vécue et, cela, indépendamment du plaisir. »[1959] Et l'auteur d'ajouter, par suite, que « le bonheur idéalisé est comme Godot dans la pièce de Samuel Beckett : ce personnage central que tout le monde attend mais qui ne viendra jamais. »[1960]

Mais alors, quelle pourrait bien être la recette permettant de trouver un bonheur durable et non pas dépendant des plaisirs éphémères ? L'une des clefs consiste à assimiler que les difficultés font partie de la vie... comme le note le poète Christian Bobin : « J'épluchais une pomme rouge du jardin quand j'ai soudain compris que la vie ne m'offrirait jamais qu'une suite de problèmes merveilleusement insolubles. Avec cette pensée, est entré dans mon cœur l'océan d'une paix profonde. »[1961] Cette belle intuition est corroborée par le psychothérapeute Thomas d'Ansembourg, qui donne le titre suivant à l'un de ses ouvrages : « Être heureux, ce n'est pas nécessairement confortable. »[1962]

---

1956Pascal Blaise, *Pensées*, Seuil, Paris, 1963 (1670), p. 148. « Le bonheur est le but auquel tendent tous nos vœux et tous nos travaux : c'est à cette pente du cœur humain que nous devons la connaissance des arts et des sciences, l'établissement des lois, la fondation des sociétés : c'est le seul mobile qui fassent agir le savant, le législateur et le patriote. » Dans Hume David, *Essais sur le bonheur*, Mille et une nuits, Fayard, Paris, 2011, pp. 25-26.

1957Épicure, *Lettre à Ménécée*, Flammarion, Paris, 2009, p. 43.

1958Alain, *Propos sur le bonheur*, Gallimard, 2017 (1928), XC, « Que le bonheur est généreux », p. 205.

1959Kotsou Ilios, *Éloge de la lucidité*, Robert Laffont, Paris, 2014, p. 18.

1960*Ibid.*, p. 44. Le bonheur eudémonique – sans pour autant rejeter tous les plaisirs – se rapproche par suite du concept d'*amor fati* du philosophe Friedrich Nietzsche, dans la mesure où celui-ci désigne à la fois l'acceptation et l'amour de l'existence – et/ou du destin – menant à l'épanouissement.

1961Cité dans Kotsou Ilios, *Éloge de la lucidité*, Robert Laffont, Paris, 2014, p. 15.

1962D'Ansembourg Thomas, *Être heureux, ce n'est pas nécessairement confortable*, L'Homme, Montréal, 2004.

Autrement dit, si l'hédonisme défend l'idée que le bonheur ne peut exister que conjointement à la notion de plaisir, la vision eudémonique affirme qu'il doit aussi prendre en compte les moments plus compliqués de l'existence. L'acceptation du fait que la vie réserve à la fois joies et tristesses permet de savourer ce qui est (d'ores et déjà) présent et de ne pas faire dépendre notre bonheur de situations hypothétiques ou d'attentes susceptibles d'être déçues. Adepte du bonheur désespéré, André Comte-Sponville précise : « Cela ne veut pas dire que le bonheur implique la mélancolie ou la dépression, mais qu'il va de pair avec une espèce de désespoir serein, ou d'inespoir. Seul celui qui n'espère rien est pleinement heureux ; seul celui qui est pleinement heureux n'a plus rien à espérer. »[1963]

Dès lors, comment apprendre à accepter les tristesses passagères et durables, tout en savourant les moments agréables qui émaillent notre existence ? L'une des réponses offertes par les psychologues consiste à faire l'effort de nous rendre disponible aux événements positifs qui nous arrivent, comme l'explique le psychiatre Christophe André, dans sa définition : « Le bonheur, c'est du bien-être dont on prend conscience. »[1964] Et cette conscientisation permet, non seulement de se sentir plus heureux, mais encore d'augmenter la résistance aux épisodes (jugés) négatifs – sans toutefois les nier. C'est ce que relève le poète Paul Claudel lorsqu'il avance que « le bonheur n'est pas le but, mais le moyen de la vie. »[1965] En sus, le fait de prendre conscience de notre bien-être offre la possibilité de contourner le phénomène d'habituation hédonique, décrit de cette façon par la chercheuse Rébecca Shankland : « L'un des facteurs pouvant expliquer la brièveté [des plaisirs] concerne le phénomène d'adaptation hédonique. […] L'être humain est fait de telle sorte qu'il s'adapte, revenant ainsi généralement à un état proche de celui d'origine. »[1966] Pour simplifier, l'homme a tendance à s'habituer aux événements agréables qui jalonnent son parcours, à les considérer comme acquis. D'où l'importance de s'efforcer d'apprécier ces cadeaux de la vie ! L'ultime étape du raisonnement revient ici à déterminer comment la capacité de l'humain à prendre conscience des choses agréables, ainsi que de son propre bien-être, peut « augmenter ». À nouveau, la pleine conscience est sans doute notre meilleure alliée :

> « Un […] exemple allant à l'encontre du modèle d'adaptation hédonique concerne la méditation : plus l'on pratique plus on en perçoit les bénéfices. Ce type d'illustration laisse entrevoir les possibilités de réduire le phénomène d'adaptation hédonique. Ainsi, certaines recherches ont pu mettre en évidence que le bonheur des individus peut s'accroître de manière durable […] et que des activités qui réduisent l'adaptation hédonique peuvent renforcer le sentiment de bonheur […]. »[1967]

1963Comte-Sponville André, Delumeau Jean & Farge Arlette, *La Plus belle histoire du bonheur*, Seuil, Paris, 2004, p. 162. Pour davantage de détails, voir Comte-Sponville André, *Le Bonheur, désespérément*, Pleins Feux, Nantes, 2000.

1964Cité dans Dorn Françoise, *Le Petit livre de la psychologie positive*, First, Paris, 2017, p. 20.

1965Cité par Christophe André (préface), dans Kotsou Ilios, *Éloge de la lucidité*, Robert Laffont, Paris, 2014, p. 12. Et Henry David Thoreau d'apporter une légère nuance : « Assurément, la joie est la condition fondamentale de la vie. » Dans Thoreau Henry David, *Histoire naturelle du Massachusetts*, Le Mot et le Reste, Marseille, 2019 (1842), p. 25.

1966Shankland Rébecca, *La Psychologie positive*, Dunod, Malakoff, 2014, p. 88.

1967*Ibid.*, p. 91. Voir notamment à ce sujet Keller Helen, « Three days to see », 1902, disponible en ligne le 11/11/2020 à l'adresse suivante : https://www.theatlantic.com/past/docs/issues/33jan/keller.htm.

Par ailleurs, en 2004, Christopher Peterson et Martin Seligman ont mis en place un outil dénommé « *Values in Action* ». Cet instrument permet de repérer la prédominance de forces de caractère chez des individus, parmi les vingt-quatre aptitudes communes à l'ensemble de la population humaine, et comptant notamment bienveillance, pardon, reconnaissance ou encore appréciation[1968]... En ce sens, de nombreuses expériences scientifiques ont pu être conduites au fil du temps et Rébecca Shankland nous enseigne ainsi que « les forces les plus universellement valorisées sont : la gentillesse, l'équité, l'intégrité, la gratitude et l'ouverture d'esprit. Celles qui sont le plus fortement corrélées au bien-être sont : l'espoir, la vitalité, la gratitude, la curiosité et l'amour. »[1969] La chercheuse connecte de surcroît certaines de ces aptitudes à une pratique régulière de la méditation : « La pleine conscience améliore notre capacité à apprécier l'instant présent et serait associée à un degré plus élevé de gratitude. »[1970]

Nous pouvons donc d'ores et déjà noter que plusieurs de ces forces sont liées au fait de vivre avec d'autres humains et de bâtir des relations altruistes avec eux. Bien sûr, nous pouvons éprouver de la gratitude envers la nature (appréciation de la beauté, admiration, « *awe* »...) et ressentir de l'amour à notre propre égard, mais nous sommes plus généralement portés à remercier, aimer et nous montrer bienveillants envers les autres. Exprimer de la gratitude nous rend par conséquent plus heureux, tout en constituant un acte altruiste. Spécialiste du sujet, Rébecca Shankland explicite ce mécanisme :

> « Au-delà de la politesse, dire merci revêt des fonctions psychosociales essentielles. [...] La gratitude augmente le bien-être, non seulement de celui qui reçoit un signe de reconnaissance mais aussi de celui qui éprouve l'émotion de gratitude. »[1971] « Au-delà d'un souhait de réciprocité (soutenir celui qui nous a rendu service), l'émotion de gratitude augmente les tendances altruistes d'une manière plus générale : nous aurions davantage tendance à coopérer et venir en aide à d'autres individus, même sans attendre de retour de leur part. »[1972] « Éprouver de la gratitude nous pousse à plus de bienveillance envers autrui, même inconnu. Cette émotion augmente ainsi la tendance à offrir en retour et à aider les personnes que nous rencontrons sur notre chemin. »[1973]

Nous voyons donc très bien dans quelle mesure œuvrer au développement du bonheur individuel participe à l'épanouissement collectif et constitue un acte éminemment altruiste. La gratitude fait, en effet, partie des forces de caractère qui ont la capacité de rendre plus heureux aussi bien le donneur que le receveur. Il en va évidemment de même pour l'amour. Même si le sujet est passionnant, je ne vais bien sûr pas pouvoir traiter des vingt-quatre forces, mais je voudrais tout de même montrer que l'optimisme, pouvant à certains égards sembler égocentré, possède également des vertus altruistes.

1968Park Nansook, Peterson Christopher & Seligman Martin, « Strengths of character and well-being », *Journal of Social and Clinical Psychology*, Vol. 23, n°5, 2004, pp. 603-619. Voir ici Schwartzberg Louie, *Gratitude*, 2013.
1969Shankland Rébecca, *La Psychologie positive*, Dunod, Malakoff, 2014, p. 61.
1970Shankland Rébecca, *Les Pouvoirs de la gratitude*, Odile Jacob, Paris, 2016, p. 48.
1971*Ibid.*, p. 16. Tout comme la collaboration dévore la coopération, la politesse peut éteindre le sentiment de gratitude.
1972*Ibid.*, p. 24. En clair, le remerciement doit rester un moyen d'exprimer notre gratitude et non devenir une fin en soi.
1973*Ibid.*, p. 150.

En premier lieu, la psychologue Géraldyne Prévot-Gigant nous informe : « […] Pour bien espérer, il est indispensable d'avoir cet état d'esprit : optimisme et chance. Les déçus de l'espoir sont ceux qui ont rêvé quelque chose et qui ont attendu passivement que leur vœu se réalise. »[1974] Autrement dit, l'optimisme passe par une forme d'action : « Faire humblement équipe avec la vie est l'attitude la plus juste. »[1975] Le professeur Philippe Gabilliet confirme : « […] Dans le monde de l'optimisme, la chance réside moins dans ce qui nous arrive que dans ce que nous allons faire avec ce qui va nous arriver. »[1976] Pour autant, l'optimisme ne doit pas nous empêcher de nous montrer réaliste – tragique, pour parler en termes nietzschéens. L'optimisme s'oppose au pessimisme, mais pas au réalisme, d'où le néologisme « optiréalisme ». Le professeur Gabilliet décrit en outre le motif pour lequel l'attitude optimiste est préférable aussi bien à titre purement égoïste[1977] que dans une perspective altruiste :

> « […] Quel que soit le contexte, l'optimiste se caractérise par le fait qu'il entre le plus souvent en contact avec autrui sur le mode de l'ouverture et de la confiance *a priori*. Certes, il y a toujours un risque. Cette ouverture peut parfois se heurter à un mur et la confiance n'être guère payée de retour. Et alors ? Est-ce si grave ? Au final, l'optimiste pense qu'il a davantage à gagner à jouer systématiquement cette carte-là plutôt que celle de la distance et de la méfiance. À l'échelle d'une vie humaine, les dividendes psychologiques du sourire et de la main offerte semblent incomparablement plus élevés que ceux du masque de sévérité et du poing tendu. »[1978]

Et ces « dividendes » rétribuent autant l'émetteur que le récepteur. D'où l'altruisme de l'optimiste. Mais je laisse dorénavant les forces de caractère de côté, pour revenir à la définition de Seligman et ainsi évoquer la question du sens de la vie – comme je l'avais annoncé dans la partie précédente. En tant que rescapé des camps de concentration, Viktor Frankl nous enseigne que « Nietzsche a raison quand il dit que celui qui a une raison de vivre peut endurer n'importe quelle épreuve, ou presque. Dans les camps de concentration nazis, les plus aptes à survivre étaient les prisonniers qui avaient un projet à réaliser après leur libération. »[1979] En substance, la question du sens s'avère fondamentale pour le bonheur de l'être humain... Et les découvertes scientifiques sont formelles : « L'impossibilité de donner du sens entraîne un mal-être indéfinissable. À l'inverse, lorsque l'individu trouve un sens à sa vie, cela procure un sentiment de bonheur durable, malgré l'adversité. »[1980]

---

1974Prévot-Gigant Géraldyne, *Les Pouvoirs de l'espoir*, Odile Jacob, Paris, 2017, p. 99.

1975*Ibid.*, p. 92. Ces propos peuvent paraître contradictoires avec ceux d'André Compte-Sponville – quant au « bonheur désespéré » – mais en réalité, tout est une question d'attachement... Espérer en pleine conscience peut être bénéfique, là où réduire notre vie à un désir – donc à un espoir – tend à assombrir nos perspectives et est bien souvent délétère.

1976Gabilliet Philippe, *Éloge de l'optimisme*, J'ai lu, Paris, 2018, p. 130.

1977« Si l'on ne devait conserver qu'une seule bonne raison de faire l'éloge de l'optimisme, le fait qu'il soit bon pour la santé suffirait à lui seul […]. » Dans Gabilliet Philippe, *Éloge de l'optimisme*, J'ai lu, Paris, 2018, p. 67.

1978Gabilliet Philippe, *Éloge de l'optimisme*, J'ai lu, Paris, 2018, p. 154.

1979Frankl Viktor, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, J'ai lu, Paris, 2012 (1959), p. 128.

1980Shankland Rébecca, *Les Pouvoirs de la gratitude*, Odile Jacob, Paris, 2016, p. 151. Christophe André relève dans le même ordre d'idée : « Donner un sens à sa vie ne suffit pas pour atteindre le bonheur, mais ne pas lui en donner empêche, à l'inverse, d'y prétendre. » Dans André Christophe, *Vivre heureux*, Odile Jacob, Paris, 2003, p. 156.

Le psychologue Mihaly Csikszentmihalyi précise qu'il « est vrai que la vie n'*a pas* de sens, si l'on entend un but suprême inscrit dans la nature humaine qui serait valide pour tous. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas lui en *donner* un. »[1981] Viktor Frankl relie en sus également le bonheur lié à la découverte du sens de la vie avec l'altruisme, d'où la création de la « logothérapie » :

> « Cette unicité, cette singularité qui caractérise chaque individu et qui donne un sens à sa vie influence autant le travail créatif que l'amour humain. Lorsqu'il se rend compte à quel point il est irremplaçable, un homme devient profondément conscient du fait qu'il est responsable de sa vie. Un homme qui réalise l'ampleur de la responsabilité qu'il a envers un être humain qui l'attend, ou vis-à-vis d'un travail qui lui reste à accomplir, ne gâchera pas sa vie. Il connaît le 'pourquoi' de cette vie, et pourra supporter tous les 'comment' auxquels il sera soumis. […] Si on la compare à la psychanalyse, la logothérapie est moins rétrospective et moins introspective. Elle s'intéresse plutôt à l'avenir, c'est-à-dire à la signification que le client peut lui donner. En fait, la logothérapie est une psychothérapie fondée sur le sens de la vie. Elle aide le patient à sortir des cercles vicieux et des mécanismes de défense qui jouent un si grand rôle dans le développement des névroses. […] Le terme *logos*, en grec, signifie 'raison'. La logothérapie […] se penche tant sur la raison de vivre de la personne que ses efforts pour en découvrir une : ces efforts, à mon avis, constituent une force motivante fondamentale chez l'être humain. »[1982]

En définitive, Viktor Frankl a trouvé un sens à sa vie – et a par là même survécu au génocide – en aidant ses frères et sœurs en humanité à trouver leur propre objectif. En effet, « le logothérapeute a pour but d'aider son client à trouver un sens à sa vie »[1983], sachant par ailleurs que la raison de vivre « […] varie en fonction des individus, de leur situation et de leur histoire. »[1984] Dédier la totalité de notre existence – que ce soit par notre vie ou notre mort... – au bonheur des autres, voilà l'altruisme véritable : « Plus on s'oublie soi-même – en se consacrant à une cause ou à une personne que l'on aime –, plus on est humain, et plus on se réalise. »[1985] Nous constatons ainsi une nouvelle fois à quel point bonheur et altruisme (ne) peuvent (que) former un tandem inséparable ! Au-delà de la quête de sens et de la méditation – dont les effets positifs sur le bien-être subjectif ont déjà été mentionnés –, il existe d'autres stratégies à mettre en place dans l'optique de cultiver notre bonheur – et donc celui des autres. Accueillir, comprendre, apprivoiser, et aimer nos émotions en font partie.

---

Voir la conférence de Serge Marquis : « Du plaisir et du sens dans la vie de tous les jours », publiée le 22/10/2015 et disponible en ligne le 18/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=nzfx88RAg1s.

1981 Csikszentmihalyi Mihaly, *Vivre, la psychologie du bonheur*, Robert Laffont, Paris, 2004 (1990), p. 217.

1982 Frankl Viktor, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, J'ai lu, Paris, 2012 (1959), pp. 106-124. Lorsqu'il a donné un sens à sa vie, l'homme peut se situer dans ce que Spinoza appelle la *joie active*, empreinte d'idées adéquates – à l'opposé de la *joie passive*, fondée sur des idées inadéquates et nous conduisant à agir, en partie, dans la tristesse. Plotin écrivait d'ailleurs plus d'un millénaire avant lui : « C'est dans la sagesse qui agit que l'on trouve le bonheur. » Dans Plotin, *Ennéades I*, Les Belles Lettres, Paris, 1954 (254-270), IV, 9, p. 79.

1983 *Ibid.*, p. 127.

1984 *Ibid.*, p. 131.

1985 *Ibid.*, p. 133.

**De l'intelligence émotionnelle**

*« La faculté de raisonnement semble vraiment dépendre de systèmes neuraux spécifiques,*
*dont certains se trouvent desservir la perception des émotions.*
*Ainsi, il semble bien qu'il existe un fil conducteur reliant, sur le plan anatomique et fonctionnel,*
*la faculté de raisonnement à la perception des émotions et au corps. »*
Antonio Damasio[1986]

Le titre du livre d'Antonio Damasio – *L'Erreur de Descartes* – est sans équivoque. Le philosophe a fortement influencé la pensée occidentale, notamment en ce qui concerne la prétendue distinction entre corps et esprit[1987], tout comme entre raison et émotion... Cependant, les avancées scientifiques actuelles, en particulier dans le champ des neurosciences, tendent à faire tomber la frontière entre le domaine de l'émotion et celui de la raison. Pédiatre, Catherine Gueguen note : « Nous ne contrôlons pas l'apparition de nos émotions : nous sommes en colère, tristes, anxieux. C'est ainsi. En revanche, nous pouvons réguler ces états émotionnels : le cortex orbito-frontal […] est prévu pour nous aider à faire face à ce qui surgit. »[1988]

Coach spécialiste de l'intelligence émotionnelle, Bernard Flavien dit de l'identité entre rationnel et émotionnel : « Tout commence par de l'émotion, et une fois refroidie, ça va s'appeler la raison. »[1989] Autrement dit, l'émotion et la raison sont une seule et même chose, « mais pas au même stade. » En effet, dans un premier temps, quelle que soit l'information que nous recevons, celle-ci « passe » par le niveau émotionnel – chaud. Par la suite, elle se dirige vers le cortex préfrontal de la mémoire vive – tiède –, avant d'atteindre le niveau de la raison et de la mémoire longue – froid. Une émotion n'est donc pas une fin en soi, mais un moyen de comprendre notre rapport au monde et aux événements : « Nos émotions sont nos alliées. Toute émotion est un cadeau. » Bernard Flavien ajoute, en ce sens : « L'intelligence émotionnelle, c'est passer du stade de l'héroïsme – c'est-à-dire où l'émotion est la patronne – au stade de la stratégie. C'est-à-dire : je ressens une émotion, qu'est-ce que j'en fais ? [...] Il ne s'agit certainement pas de la supprimer... Il s'agit simplement de devenir intelligent avec son émotion. » Étymologiquement, le mot « émotion » provient de l'expression latine « *ex motere* », qui signifie « mettre en mouvement ». L'émotion nous informe donc quant à notre perception du monde et nous invite à agir en adéquation avec celle-ci – y compris lorsque nous nous retrouvons face à un danger. C'est d'ailleurs pourquoi Antonio Damasio décrit nos émotions comme nos gardes du corps.

1986Damasio Antonio, *L'Erreur de Descartes : la raison des émotions*, Odile Jacob, Paris, 2010 (1994), p. 331.
1987Le mythe dit du « fantôme dans la machine » est notamment très fortement critiqué par le philosophe Gilbert Ryle. Voir Ryle Gilbert, *La Notion d'esprit*, Payot & Rivages, Paris, 2005 (1949).
1988Dans Kotsou Ilios (dir.), *Transmettre*, L'Iconoclaste, Paris, 2017, p. 52.
1989Conférence intitulée « L'intelligence émotionnelle : quelle utilité dans l'entreprise ? », donnée à Grenoble École de Management. Vidéo publiée le 01/03/2016 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=flecCNe8yCA.

Le professeur développe par ailleurs dans son ouvrage le concept de « marqueur somatique », qui établit un lien de temporalité entre nos émotions et certaines de nos orientations :

> « […] Les marqueurs somatiques représentent un cas particulier de la perception des émotions secondaires, dans le cadre duquel ces dernières ont été reliées, par apprentissage, aux conséquences prévisibles de certains scénarios. Lorsqu'un marqueur somatique négatif est juxtaposé à un résultat prédictible particulier, il joue le rôle d'un signal d'alarme. Lorsque cette juxtaposition concerne un marqueur somatique positif, celui-ci devient au contraire un signal d'encouragement. »[1990]

Définition relativement peu sexy, j'en conviens, mais dans son *Éthique*, Spinoza expliquait déjà ce mode de fonctionnement inhérent à l'être humain : « Si l'Esprit a une fois été affecté par deux affects à la fois, lorsque ensuite l'un des deux l'affectera, l'autre l'affectera aussi. »[1991] En guise d'exemple, si nous avons apprécié un lieu et qu'une musique y retentissait, réentendre la musique (dans un endroit tout à fait différent) générera une émotion agréable, car le fait de nous remémorer ce lieu (grâce à la musique) engendre une résurgence de notre affect originel. C'est ce qui explique, pour beaucoup, les choix que nous avons l'impression d'effectuer de manière rationnelle, mais qui se sont échafaudés, à notre insu, sur le terrain émotionnel – on est ici très proche de Pavlov. Une nouvelle fois, émotion et raison semblent donc intimement liées, au point de faire partie d'un seul et unique mécanisme.

Les chercheurs Peter Salovey et John Mayer définissent en ce sens l'« intelligence émotionnelle » comme une « habileté à percevoir et à exprimer les émotions, à les intégrer pour faciliter la pensée, à comprendre et à raisonner avec les émotions, ainsi qu'à réguler les émotions chez soi et chez les autres. » Être intelligent émotionnellement, c'est donc faire preuve d'altruisme. Ilios Kotsou atteste : « Nos émotions jouent un rôle central dans nos relations aux autres : elles nous aident à comprendre leurs sentiments, croyances et intentions, à mieux communiquer et à partager nos propres ressentis ainsi qu'à coordonner nos interactions sociales. »[1992] Voilà pourquoi, au regard de Matthieu Ricard, « […] une sorte d'alphabétisation des émotions est essentielle pour mieux savoir gérer ces émotions. Sinon, vous êtes submergé sans trop savoir ce qui se passe. »[1993] Et cette initiation passe, en premier lieu, par l'acceptation de tous nos états émotionnels, à laquelle nous enhardit Ilios Kotsou : « Tolérer signifie aussi 'supporter' ce que l'on désapprouve, ce qui nous fait peur. Tant que nous sommes en réaction par rapport à nos inconforts intérieurs, ce sont eux qui dirigent notre vie. L'apprentissage de la tolérance nous demande d'avoir le courage de nous exposer à ces émotions et, quand nous les avons identifiées, d'accepter de les ressentir et de passer du temps avec elles. »[1994]

1990Damasio Antonio, *L'Erreur de Descartes : la raison des émotions*, Odile Jacob, Paris, 2010 (1994), p. 240.
1991Spinoza Baruch, *Éthique*, Seuil, Paris, 2010 (1677), E3, Proposition XIV, p. 237.
1992Kotsou Ilios, *Éloge de la lucidité*, Robert Laffont, Paris, 2014, p. 58.
1993Propos tenus à l'occasion d'une rencontre à la « Maison des leaders ». Vidéo publiée le 22/11/2013 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=b51q25G_3cc.
1994Kotsou Ilios, *Éloge de la lucidité*, Robert Laffont, Paris, 2014, pp. 147-148.

Et le chercheur en psychologie d'ajouter :

> « Comparons nos émotions au temps qu'il fait, elles sont en quelque sorte la météo de nos contrées intérieures. On le sait tous, pester contre le climat est inutile, nous n'avons aucun contrôle individuel sur ce paramètre. »[1995] « Accepter nos émotions et sensations inconfortables nous permet de ne pas réagir en fonction d'elles seules, de pouvoir agir plus librement, sans que notre attitude ne soit déterminée par elles et ce, même dans un contexte très stressant. »[1996] « Toutes nos émotions naissent, durent un temps et passent, sauf si on veut à tout prix les éviter : c'est alors qu'elles s'installent durablement en nous. »[1997]

Le meilleur moyen d'être en paix avec notre état intérieur, même si ce dernier s'avère tumultueux, consiste donc tout d'abord à accueillir et à accepter nos émotions, à considérer ces dernières comme des amies qui nous informent que la situation est (dés)agréable, mais aucunement à pratiquer l'art de l'esquive vis-à-vis de celles-ci : « L'acceptation produit des effets opposés à ceux de l'évitement des émotions. »[1998] Si la première nous positionne sur la voie de l'épanouissement individuel et collectif, la seconde nous entraîne dans les méandres d'une vie rudement étriquée : « L'évitement émotionnel n'est pas seulement caractérisé par les tentatives de contrôle de nos sentiments inconfortables. Il comprend aussi le fait de fuir les situations qui pourraient déclencher ces émotions. »[1999]

Ensuite, il existe une dimension collective à la bonne gestion des émotions. Une fois que celles-ci sont acceptées et bien identifiées, l'intelligence émotionnelle nous invite à les partager avec les êtres humains qui nous entourent, en vue d'améliorer les relations, en particulier si les émotions que nous ressentons sont désagréables. Mais cet échange ne doit avoir lieu ni trop tôt, ni trop tard, comme le spécifie Bernard Flavien :

> « Il faut se méfier à chaud de nos réactions. […] Par contre, il faut se dire : qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Au bout de quatre à cinq minutes, le trajet [amène l'émotion] à la zone préfrontale. […] Il faut nettoyer le vase régulièrement. C'est une question d'hygiène. En fait, l'intelligence émotionnelle, c'est de l'hygiène énergétique. […] Vous disposez de 21 jours pour faire ce toilettage. Si nous attendons au-delà de 21 jours, […] tout ce que nous n'avons pas nettoyé va être stocké dans notre mémoire longue. […] Dans ce cas-là, il faut trois fois plus d'énergie pour enlever un marqueur somatique négatif. »[2000]

---

1995 Kotsou Ilios, *Éloge de la lucidité*, Robert Laffont, Paris, 2014, p. 144.
1996 *Ibid.*, p. 158.
1997 *Ibid.*, p. 245.
1998 *Ibid.*, p. 139.
1999 *Ibid.*, p. 53.
2000 Conférence intitulée « L'intelligence émotionnelle : quelle utilité dans l'entreprise ? », donnée à Grenoble École de Management. Vidéo publiée le 01/03/2016 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=flecCNe8yCA.

Aussi le psychologue Daniel Goleman prévient-il : « Mettre de l'huile dans les rouages d'un groupe afin d'optimiser ses performances exige de l'intelligence émotionnelle. Un superbe intellect et des talents techniques ne font pas, à eux seuls, de grandes équipes. »[2001] À nouveau, être intelligent avec notre émotion n'est donc pas seulement utile dans notre propre intérêt, mais également dans celui de notre entourage et même de toute la société. Pour synthétiser, l'intelligence émotionnelle se découpe aux yeux de Peter Salovey et Jack Mayer, en « cinq domaines principaux :

- 1. *La connaissance des émotions*. La conscience de soi – le fait de pouvoir identifier ses émotions – est la clé de voûte de l'intelligence émotionnelle. […]
- 2. *La maîtrise de ses émotions*. La capacité d'adapter ses sentiments à chaque situation dépend de la conscience de soi. […]
- 3. *L'automotivation*. […] Il faut savoir canaliser ses émotions pour se concentrer, se maîtriser et s'automotiver. […]
- 4. *La perception des émotions d'autrui*. L'empathie, une autre faculté fondée sur la conscience de soi, constitue l'élément fondamental de l'intelligence interpersonnelle.
- 5. *La maîtrise des relations humaines*. Savoir entretenir de bonnes relations avec les autres, c'est en grande partie savoir gérer *leurs* émotions. »[2002]

Essayer d'appréhender nos propres émotions – *via* la méditation de pleine conscience par exemple – ainsi que celles de nos frères et sœurs en humanité – au gré de notre empathie, qui peut également être cultivée par une pratique méditative –, voilà une stratégie qui pourrait être largement diffusée et qui devrait en partie nous permettre de pacifier la société. C'est aussi l'objectif de la Communication NonViolente qui va, pour ce faire, mettre l'accent sur l'expression des besoins de chacun.

**De la Communication NonViolente (CNV)**

*« En communiquant clairement, toutes vos relations vont changer, non seulement avec votre partenaire, mais avec tout le monde. Vous n'aurez plus besoin de faire de suppositions, car tout deviendra clair. Voici ce que je veux ; voilà ce que vous voulez. Si nous communiquons ainsi, notre parole devient impeccable. Si tous les humains communiquaient de la sorte, avec une parole impeccable, il n'y aurait ni guerre, ni violence, ni incompréhension. Tous les problèmes humains se régleraient si nous avions simplement une communication claire et bonne. »*

Don Miguel Ruiz[2003]

2001Goleman Daniel, *L'Intelligence émotionnelle*, J'ai lu, Paris, 2014 (1995-1998), p. 761.
2002*Ibid.*, pp. 70-71. Tchouang-tseu consignait d'ailleurs : « C'est par la communication du cœur qu'agit l'intelligence, et celle-ci est génératrice de la vertu. » Dans Tchouang-tseu, *Œuvre complète*, Gallimard/Unesco, Paris, 2011, p. 307.
2003Ruiz Don Miguel, *Les Quatre accords toltèques*, Jouvence, Saint-Julien-en-Genevois, 2005 (1997), p. 71.

Psychologue créateur de la CNV, Marshall Rosenberg explique : « La CNV favorise une nouvelle relation à nous-mêmes en nous aidant à traduire nos pensées négatives en sentiments et besoins. Notre capacité à identifier nos propres sentiments et besoins, et à les considérer avec empathie peut nous affranchir de la dépression. Nous nous rendons alors compte que, en toutes circonstances, nous avons toujours un choix. »[2004] À cette fin, la CNV repose sur quatre piliers, que sont l'observation, le sentiment, le besoin et la demande. D'où la nécessité de développer l'intelligence émotionnelle et/ou l'empathie pour apprendre à échanger de manière bienveillante le plus souvent possible : « Les gens n'ont souvent pas conscience que c'est d'empathie qu'ils ont besoin. Ils ne réalisent pas davantage qu'ils ont plus de chances de l'obtenir en exprimant leurs sentiments et leurs besoins du moment plutôt qu'en racontant inlassablement les injustices et difficultés de leur passé. »[2005]

Fort de ses connaissances dans le domaine de la psychologie, Rosenberg professe : « Quoi qu'il se passe, nous avons tous les mêmes besoins. Les besoins sont universels. » Et en toute logique, il pose par la suite les « deux parties de la CNV : s'exprimer avec sincérité ; accueillir avec empathie. »[2006] L'une permet en effet de faire part de nos besoins – pour lesquels l'acceptation et la connaissance de nos émotions s'avèrent extrêmement précieuses –, l'autre d'intégrer ceux des autres êtres humains en toute bienveillance. Ainsi, il faut rappeler que « l'objectif de la CNV n'est pas de changer les autres et leurs comportements afin d'obtenir ce que nous voulons. Il est d'établir des relations fondées sur la sincérité et l'empathie qui, au bout du compte, satisferont les besoins de chacun. »[2007]

Savoir reconnaître nos émotions et exprimer nos besoins en fonction de ces dernières est en outre générateur de liberté intérieure – pour nous-même comme pour autrui : « Plus les gens sont formés à adopter des jugements moralisateurs qui mettent l'accent sur les fautes et les torts, plus ils sont conditionnés à se tourner vers ce qui se passe en dehors d'eux-mêmes, c'est-à-dire vers des autorités extérieures, pour trouver la définition de ce qui est bien ou mal, bon ou mauvais. Lorsque nous sommes reliés à nos sentiments et à nos besoins, nous, les êtres humains, nous ne constituons plus des sujets dociles et soumis. »[2008] Il existe, par exemple, plusieurs manières d'employer une émotion désagréable telle que la colère. La première, la plus répandue, revient à rejeter, parfois violemment, la faute sur l'autre. La seconde, qui relève de la CNV, consiste *a contrario* à accepter notre émotion, à en déduire un besoin insatisfait, puis à l'exprimer avec compassion, ce qui génère de l'apaisement.

2004Rosenberg Marshall, *Les Mots sont des fenêtres (ou bien ce sont des murs)*, La Découverte, Paris, 2016, p. 276. « [L'objectif de la CNV] est de nous rappeler ce qui fait la valeur profonde des interactions humaines, et de nous aider à les vivre avec cette conscience. La CNV nous engage à reconsidérer la façon dont nous nous exprimons et dont nous entendons l'autre. Les mots ne sont plus des réactions routinières et automatiques, mais deviennent des réponses réfléchies, émanant d'une prise de conscience de nos perceptions, de nos émotions et de nos désirs. » Dans Rosenberg Marshall, *Les Mots sont des fenêtres (ou bien ce sont des murs)*, La Découverte, Paris, 2016, p. 25.

2005*Ibid.*, p. 169. Sur cette question, les recherches en « Process Communication » peuvent s'avérer utiles, notamment à travers la définition de types de personnalité (travaillomane, persévérant, rebelle, promoteur, empathique et rêveur). Voir par exemple Kahler Taibi, *Le Grand livre de la Process Thérapie*, Eyrolles, Paris, 2010.

2006*Ibid.*, pp. 133-243.

2007*Ibid.*, pp. 125-126.

2008*Ibid.*, p. 49.

Marshall Rosenberg a d'ailleurs consacré l'un de ses livres à la gestion de l'irascibilité. Il y explique notamment : « En CNV, nous essayons […] d'utiliser la colère pour découvrir les besoins insatisfaits qui sont la cause profonde de cette émotion. » Le psychologue offre dès lors à ses lecteurs quelques conseils d'ordre pratique comme : « Utilisons les mots 'je me sens parce que je...' pour nous rappeler que nos sentiments ne sont pas provoqués par le comportement des autres, mais par le choix que nous faisons d'écouter nos pensées. On peut trouver la clarté de ce qui se passe en nous en cherchant nos besoins. Demandons-nous 'quels sont mes besoins dans cette situation ?' »[2009] Puis, Rosenberg nous invite « à nous rendre compte de la différence entre le déclencheur et la cause de notre colère : ce ne sont pas simplement les actes des autres qui nous mettent hors de nous, *c'est l'évaluation que nous portons sur ce qu'ils ont fait qui est la cause de notre colère.* »[2010] Autant d'outils extrêmement précieux dans l'approche des conflits : *reprocher* à autrui quelque chose qui nous a mis en colère est généralement peu fructueux... *A contrario*, identifier notre besoin grâce à notre colère et *demander* à autrui de nous aider à y répondre engendre la paix. Car, comme le relève Joseph Emet, fondateur du « *Mindfulness Meditation* Centre » (Montréal) : « Exprimer vos besoins n'a rien d'un comportement agressif. Cela affirme votre humanité : nous avons tous des besoins. »[2011]

Dans un ouvrage justement intitulé *La Paix ça s'apprend !*, le scientifique David Van Reybrouck et le psychothérapeute Thomas D'Ansembourg corroborent et complètent cette idée :

> « […] Même si, *extérieurement*, la paix règne à nouveau, rien ne garantit sa durabilité tant que nous n'aurons pas également entrepris une action de longue haleine pour garantir la paix, *intérieurement*. Car, si la violence s'enclenche dans le cœur et la conscience des hommes, la paix est également une question à traiter de l'intérieur. […] Nous savons aujourd'hui que la santé physique est le fruit d'une bonne hygiène de vie : exercice et soin du corps réguliers, nourriture saine et repos. Peu de gens savent qu'il en va de même pour la santé psychique, avec les mêmes ingrédients. »[2012]

Et pour progresser sur le terrain de l'intelligence émotionnelle et de la CNV, les auteurs insistent, en particulier, sur la pratique régulière de la méditation, qui « améliore la santé mentale et diminue l'insomnie, l'anxiété et la rumination. Elle renforce l'attention, la résilience, le calme, l'estime de soi et la compassion pour autrui et pour soi-même. Elle permet de mieux gérer la douleur physique et elle ralentit même le vieillissement des cellules, stimulant ainsi la santé et la longévité ! »[2013] En sus, ils abondent quant à la nécessité – évidente mais ô combien négligée – de pacifier notre for intérieur avant de répandre la paix à l'extérieur de notre être :

2009Rosenberg Marshall, *Les Ressources insoupçonnées de la colère*, Jouvence, Genève, 2012, pp. 13-80.
2010*Ibid.*, pp. 18-19.
2011Emet Joseph, *Sourire comme Bouddha*, Le Jour, Montréal, 2019, p. 137.
2012D'Ansembourg Thomas & Van Reybrouck David, *La Paix ça s'apprend !*, Actes Sud, Arles, 2016, p. 12. « Il ne peut y avoir de désarmement extérieur sans désarmement intérieur. [...] Il est du devoir de chacun de participer à établir la non-violence dans le monde. » Dans Barry Catherine, *Sagesse du dalaï-lama*, First, Paris, 2018, pp. 39-72.
2013*Ibid.*, p. 25.

> « La pratique de la Pleine Conscience, de la Communication NonViolente et la culture de la Bienveillance sont trois outils de paix parmi tant d'autres comme le yoga, le Pilates, le taï-chi ou tout simplement la marche silencieuse. Ils permettent de développer une hygiène de conscience, une *douche psychique* aussi régulière et évidente que notre hygiène et notre douche physiques. Petit à petit, ces pratiques permettent de jardiner un état de paix et de force intérieures qui se révèle contagieux. »[2014]

Bien souvent, nous souhaitons que la paix règne, entre individus comme à l'échelle de l'humanité, mais nous avons pourtant du mal à identifier la manière dont nous pouvons dispenser l'harmonie, à titre individuel. En parallèle des diverses techniques méditatives, le développement de l'intelligence émotionnelle et la pratique de la Communication NonViolente constituent des outils de pacification qui seront à mon sens fondamentaux pour l'être humain de demain. D'où l'importance de les diffuser le plus largement possible jusqu'à, dans l'idéal, mettre un terme à toute forme de conflit.

**De la dissolution des armées**

*« Si tu veux la paix, prépare la paix. »*
Barthélémy Prosper Enfantin[2015]

Innombrables sont les guerres qui ont éclaté tout au long de notre histoire et qui – pour certaines – parsèment encore la planète... Or, comme je l'ai déjà noté plus tôt, blesser et/ou tuer un être humain, c'est martyriser et/ou détruire un fragment de la nature. Suivant ce paradigme, il est tout simplement impossible de conjuguer l'écologie et la guerre... Seule une paix individuelle et collective – dont j'ai précédemment évoqué des modalités de construction – peut nourrir un avenir écologique. Et ce n'est certainement pas Barry Commoner qui dira le contraire : « […] La leçon que nous donne la crise de l'environnement est claire. Si nous voulons nous engager sur la voie de la sagesse écologique, nous devons enfin admettre la sagesse encore plus grande qui consiste à placer notre confiance non dans les armes, qui nous menacent d'une catastrophe mondiale, mais dans le désir, partagé par tous les habitants du monde, d'harmonie avec l'environnement, et de paix entre les peuples qui y vivent. »[2016]

2014D'Ansembourg Thomas & Van Reybrouck David, *La Paix ça s'apprend !*, Actes Sud, Arles, 2016, p. 43.

2015Cette formule, qui répond à la célèbre locution latine attribuée à Végèce « Si tu veux la paix, prépare la guerre », est citée par Dominique Steiler, qui explique que son expérience de pilote de chasse l'a préparé à une seule chose : la guerre, et non la paix. Dans Steiler Dominique, *Osons la paix économique*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 57. Jiddu Krishnamurti affirme de son côté : « Si un grand nombre de gens, qu'ils soient russes, américains ou hindous, se préparent à la guerre, leur destinée est la guerre ; ils ont beau dire qu'ils veulent la paix, et qu'ils préparent la guerre uniquement à titre défensif, ils ont mis en mouvement des causes qui déclenchent la guerre. » Dans Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 136.

2016Commoner Barry, « Origines de la crise de l'environnement », *Discours introductif de l'assemblée consultative du conseil de l'Europe*, Deuxième colloque de parlementaires spécialistes en matière de santé publique, Stockholm, 1971, p. 26.

L'écologiste met ici l'accent sur nos bombes nucléaires – qui sont susceptibles de détruire la planète en quelques secondes : « La sécurité de chacun des pays du monde reste liée aux armes nucléaires, et nous continuons à éluder toute discussion franche et libre de la question fondamentale : désirons-nous vraiment subordonner la sauvegarde de la nation à un système défensif qui la détruira sans doute ? »[2017] La réponse est bien sûr contenue dans la question rhétorique de Commoner...

Car l'idée essentielle à saisir est que si nous parvenons à résoudre la crise environnementale – qui constitue le challenge ultime à l'échelle de notre espèce –, nous aurons prouvé que nous sommes en mesure de vivre en paix et d'avancer (enfin) dans la même direction, main dans la main. Suite à une telle prouesse, si les ressources sont partagées équitablement, si les religions – sources de discordes majeures ! – laissent petit à petit la place à une spiritualité laïque et éclairée et si chacun met du sien pour cultiver la paix – intérieurement et extérieurement –, il n'y aura *a priori* plus aucune raison de craindre une nouvelle guerre, que ce soit à cause de l'attractivité d'un gisement de ressources ou de divergences belliqueuses relatives à un texte prétendument sacré... En conséquence, le désarmement des ogives pourra être planifié à l'échelle planétaire, tandis que toutes nos forces militaires pourront être réassignées à des tâches pacifistes.

Très nombreux sont en effet les penseurs considérant l'existence des armées comme une tragédie, à commencer par Albert Einstein : « La pire des institutions grégaires se prénomme l'armée. Je la hais. »[2018] C'est dit. L'inventeur de la théorie de la relativité persiste et signe : « Nous devrions faire disparaître le plus rapidement possible ce cancer de la civilisation. Je hais violemment l'héroïsme sur ordre, la violence gratuite et le nationalisme débile. La guerre est la chose la plus méprisable. Je préférerais me laisser assassiner que de participer à cette ignominie. »[2019] Ainsi, au même titre que le combat pour la préservation de la nature, la lutte contre la prolifération des arm(é)es représente une excellente raison de mettre notre vie en jeu, afin de protéger l'humanité présente et future.

La dissolution des armées fait même partie – fait extrêmement rare ! – des idéaux qui réconcilient Emmanuel Kant et Friedrich Nietzsche, qui consignent respectivement :

> « Les armées permanentes (*miles perpetuus*) doivent, avec le temps, disparaître complètement. En effet, elles sont pour les autres États une perpétuelle menace de guerre du fait qu'elles sont toutes prêtes à paraître toujours équipées dans ce but ; elles incitent les autres États à se surpasser les uns les autres par le nombre de leurs troupes, qui n'a pas de limites. […] Ajoutez à cela que payer des hommes pour qu'ils tuent ou se fassent tuer, c'est, semble-t-il, les utiliser comme de simples machines ou comme des instruments dans la main d'un autre (l'État), utilisation qui ne peut guère se concilier avec les droits de l'humanité en notre propre personne. »[2020]

2017Commoner Barry, *Quelle Terre laisserons-nous à nos enfants ?*, Seuil, Paris, 1969 (1966), p. 165.
2018Einstein Albert, *Comment je vois le monde*, Flammarion, Paris, 1979 (1958), p. 9.
2019*Ibid.*, p. 10.
2020Kant Emmanuel, *Pour la paix perpétuelle*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 2016 (1795), p. 51.

> « On doit renoncer à cette doctrine de l'armée considérée comme un moyen de légitime défense aussi radicalement qu'aux désirs de conquête. Et un grand jour viendra peut-être où un peuple, insigne par ses guerres et ses victoires, par la suprême perfection de son organisation et de son génie militaires, et habitué à faire les plus lourds sacrifices en ces domaines, s'écriera spontanément : '*Nous brisons l'épée*' – et détruira jusqu'en ses fondements la totalité de ses forces armées. *Renoncer aux armes alors que l'on était le plus vaillant sous les armes*, par *élévation* de sentiment, voilà le moyen d'une paix véritable, qui ne peut jamais reposer que sur la paix des esprits ; alors que la paix armée, comme on l'appelle, celle qui gagne maintenant tous les pays, est le fait d'une âme inquiète qui n'a confiance ni en soi ni dans le voisin et, moitié par haine, moitié par peur, ne veut pas déposer les armes. Plutôt périr que haïr et craindre, et plutôt périr deux fois que se faire haïr et redouter, – telle devra être un jour la maxime suprême de toute société politiquement organisée. »[2021]

Et Walter Benjamin de leur emboîter le pas : « Le militarisme contraint à l'utilisation générale de la violence comme moyen pour l'État d'accéder à ses fins. »[2022] Sur la dimension éthique, Tchouang-tseu écrivait par ailleurs jadis : « Interdisons toute agression et désarmons, et le monde sera délivré de la guerre. »[2023] Henri Laborit apporte de surcroît son expertise de biologiste :

> « Il n'y a pas de guerre dans un organisme, car aucun organe ne veut établir sa dominance sur un autre, ne veut le commander, être supérieur à lui. Tous fonctionnent de telle façon que l'organisme entier survit. Quand, dans ce grand organisme qu'est l'espèce humaine, chaque groupe humain qui participe à sa constitution comprendra-t-il qu'il ne peut avoir qu'un seul but, la survie de l'ensemble et non l'établissement de sa dominance sur les autres ? Aucun d'eux n'est représentatif à lui seul de l'espèce et ne détient à lui seul la vérité. »[2024]

Dans ces circonstances, comment expliquer que les êtres humains se fassent la guerre sur les plans militaire et/ou économique ? Yuval Harari nous offre de nouveau son regard d'historien, en précisant que la paix véritable ne doit pas être basée sur d'éventuels bénéfices financiers mutuels :

> « L'évolution a fait de l'*Homo sapiens*, comme des autres mammifères sociaux, une créature xénophobe. Sapiens divise d'instinct l'humanité en deux : 'Nous' et 'Eux'. Nous, c'est vous et moi, qui partageons langue, religion et usages. Nous sommes responsables les uns des autres, mais pas d'eux. Nous avons toujours été différents d'eux, et nous ne leur devons rien. Nous ne voulons pas d'eux sur notre territoire, et nous nous fichons pas mal de ce qui se passe sur le leur. C'est à peine si ce sont des hommes. »[2025]

2021Nietzsche Friedrich, *Humain, trop humain*, Gallimard, Paris, 1968 (1878-1879), II, §284, p. 274.
2022Benjamin Walter, *Critique de la violence*, Payot & Rivages, Paris, 2018 (1921), p. 69.
2023Tchouang-tseu, *Œuvre complète*, Gallimard/Unesco, Paris, 2011, p. 372.
2024Laborit Henri, *Éloge de la fuite*, Robert Laffont, Paris, 1976, p. 183.
2025Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011), p. 233.

Ce diagnostic est partagé par le philosophe Joshua Greene[2026] et le dalaï-lama, qui nous invitent à recouvrer raison et à étendre notre cercle de compassion : « Observer la Terre de l'espace montre que les frontières créées par l'homme n'ont pas de réalité. Tout paraît cohérent, juste, à sa place, alors que sur Terre, la manière qu'ont les humains de vivre l'espace crée des différences, la compétition, des problèmes de pouvoir et des conflits. Nous avons oublié que la terre est un ensemble. Que nous appartenons à cet ensemble et que nous sommes dépendants les uns des autres. »[2027]

En clair, avoir les deux pieds ancrés dans la réalité anthropique nous fait adhérer à des séparations factices, alors qu'effectuer un pas de côté en direction de la réalité naturelle nous permet de prendre conscience de l'absurdité des luttes interhumaines et de notre violence à l'endroit du vivant. Vandana Shiva fait donc l'éloge de l'écosophie, de l'interdépendance et de la paix entre tous les êtres :

> « Si nous nous engageons pour la pérennité de notre espèce, il faut alors surmonter les clivages artificiels qui nous sont imposés et prendre conscience que nous vivons dans un tissu vivant où tout est lié. Pour cela, nous devons nous pencher sur la sagesse et le mode de vie des peuples autochtones. Ils devraient être nos enseignants et pourraient nous offrir la possibilité d'avoir un futur. Nous devons trouver des moyens pour nous débarrasser de notre arrogance et de cette hiérarchisation délétère qui place l'homme au-dessus de la nature. »[2028]

Et Martin Luther King de revenir sur l'inévitabilité de la future concorde anthropique et de la non-violence qui doit en découler : « Tôt ou tard, les peuples du monde entier devront trouver un moyen de vivre en paix les uns avec les autres, quel que soit leur régime politique. L'homme a d'abord vécu dans la barbarie, considérant comme une condition de vie normale de tuer son semblable. Puis il a acquis une conscience et maintenant il arrive au temps où il doit considérer la violence envers un autre être humain comme aussi horrible que le cannibalisme. »[2029]

Certes, la parole d'un auteur ne fait jamais, par elle-même, autorité. Mais lorsque Kant, Nietzsche, Einstein, Benjamin, Krishnamurti, Tchouang-tseu, Laborit, Shiva, Luther King, le dalaï-lama et tant d'autres pensent la même chose, cela commence à faire beaucoup[2030] ! Bien sûr, dissoudre les forces militaires terrestres peut sembler tout aussi fou que de désarmer l'ensemble des silos nucléaires mais beaucoup moins ubuesque que le fait de voir tous ces penseurs se tromper lamentablement sur cette question. Or, ces derniers nous disent en substance que si les forces armées peuvent temporairement prévenir une éventuelle guerre, elles encouragent – de par leur existence même – d'autres formes de conflit. Au regard de l'histoire, il est difficile de leur donner tort...

---

2026Voir ici Greene Joshua, *Tribus morales*, Markus Haller, Genève, 2017 (2013).
2027Barry Catherine, *Sagesse du dalaï-lama*, First, Paris, 2018, p. 119. Voir au passage Reid Guy, *Overview*, 2012.
2028Astruc Lionel, Hulot Nicolas & Shiva Vandana, *Le Cercle vertueux*, Actes Sud, Arles, 2018, pp. 125-126.
2029King Martin Luther, *Révolution non violente*, Payot & Rivages, Paris, 2006 (1965), p. 220.
2030Et même si Machiavel défend le contraire : « On ne voit faire de grand progrès que les Princes qui font la guerre en personne, et les Républiques aguerries. » Dans Machiavel Nicolas, *Le Prince*, Librio, Paris, 2018 (1532), XII, p. 60.

Évidemment, il existe une « théorie de la dissuasion », notamment chez Montesquieu, qui consiste à prétendre empêcher un individu – voire un pays – d'agir en l'effrayant au moyen des conséquences éventuelles qu'il serait susceptible d'endurer. Par exemple, sur le plan militaire, maîtriser un ennemi est aujourd'hui possible dès lors qu'un pays menace d'envoyer une ogive nucléaire. Mais la « paix » qui caractérisait la « guerre froide » ne portait pas le nom d'« équilibre de la terreur » pour rien. Car d'une part, la possession d'une arme biaise toute forme de contrat – nous conviendrons, en effet, que quelqu'un qui brandit un revolver aura tendance à convaincre des individus bien plus facilement que s'il avait les mains vides – ; et d'autre part, une fois qu'un type d'armement est créé, les risques liés à son utilisation ne cessent de s'accroître avec le temps, suivant le modèle entropique.

De fait, qu'il s'agisse du silex, de la poudre ou de la bombe à hydrogène, chaque fois qu'une arme a été inventée, elle a été utilisée... De même devons-nous nous demander quelle est la finalité d'une armée et/ou d'une bombe atomique, hormis celle consistant à être employée contre autrui. Ainsi, un État qui nourrit une armée entretient la violence – en acte ou en puissance –, que ce soit à l'extérieur ou à l'intérieur de ses terres. Sun Tzu en témoigne : « Être plusieurs années à observer ses ennemis, ou à faire la guerre, c'est ne point aimer le peuple, c'est être l'ennemi de son pays, toutes les dépenses, toutes les peines, tous les travaux et toutes les fatigues de plusieurs années n'aboutissent le plus souvent, pour les vainqueurs eux-mêmes, qu'à une journée de triomphe et de gloire, celle où ils ont vaincu. »[2031] Et l'absence de conflit ne change rien à l'affaire, compte tenu des budgets alloués annuellement au militarisme à l'échelle mondiale. Lester Brown nous éclaire, chiffres à l'appui :

> « Les activités [écologiques] les plus coûteuses sont la protection de la biodiversité (31 milliards) et la protection des sols agricoles (24 milliards) ; elles représentent la moitié du budget de restauration et protection des écosystèmes. La combinaison de ces deux budgets – social et environnemental – […] représente donc une dépense annuelle s'élevant à 161 milliards de dollars, soit à peu près le tiers du budget militaire actuel des États-Unis et le sixième du budget militaire global. »[2032]

Dans ces conditions, *quid* du fait de remplacer le traditionnel « service militaire » par un « service pacifiste » d'enseignement de l'intelligence émotionnelle, de la pleine conscience ou de la CNV ?[2033]

2031Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, Mille et une nuits, Paris, 2000, XIII, p. 99.

2032Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 312. Théodore Monod précise la situation en France : « On a calculé que l'État français avait dépensé près de 1500 milliards de francs pour se doter de l'arme nucléaire : de quoi construire des logements pour tous les Français ! » Dans Monod Théodore, *Révérence à la vie*, Grasset, Paris, 1999, p. 21. Et le naturaliste abonde par ailleurs : « J'ai souvent écrit au président de la République pour demander une 'Fête nationale' sans militaires, une 'Marseillaise' nettoyée de ses expressions sanguinolentes ou l'arrêt des essais nucléaires. Par courtoisie, il m'a toujours été accusé réception du courrier. […] Il existerait donc des sangs impurs ! J'ai un livre recueillant 150 hymnes nationaux. Sur l'ensemble, une dizaine sont guerriers, dont 'La Marseillaise'. Gardons la musique, qui n'est d'ailleurs pas terrible, mais changeons les paroles. Je refuse de chanter cet hymne. D'autant plus que les bons modèles ne manquent pas. Nous avons l'embarras du choix. Lamartine, par exemple, avait écrit une 'Marseillaise' pacifique. Arracher l'homme à son amour de la guerre, tel est mon objectif. Je n'en démordrai pas. » Dans Monod Théodore, *Le Chercheur d'absolu*, Gallimard, Paris, 1997, p. 87.

2033Nicolas Hulot questionne en sus : « Pourquoi ne pas avoir transformé le service militaire en service humanitaire ? » Dans Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 118.

Nonobstant ce qui vient d'être énoncé, il paraît clair qu'étant donné l'état dans lequel se trouve notre monde, cette dissolution demandera certainement du temps. Mais cette réjouissante perspective doit guider les membres du directoire écosophique dans leurs réflexions, ce qui soulève la question de la ligne politique à adopter à l'échelle planétaire, pour enfin parvenir à la « paix perpétuelle ».

**De la biodémocratie mondiale**

> *« […] Notre but politique dans chaque nation particulière, c'est l'abolition des privilèges aristocratiques, et dans la terre entière, c'est la fusion de tous les peuples.*
> *Notre destinée, c'est d'arriver à cet état de perfection idéale où les nations n'auront plus besoin d'être sous la tutelle ou d'un gouvernement ou d'une autre nation ;*
> *c'est l'absence de gouvernement, c'est l'anarchie, la plus haute expression de l'ordre. »*
> Élisée Reclus[2034]

À l'échelle mondiale, le directoire écosophique pourra – une fois que sa tâche d'endiguement de la crise écologique aura été accomplie – laisser place à une démocratie fédéraliste. Si ces modèles ont l'air d'être contradictoires, dans la mesure où le premier représente un pouvoir *hypercentralisé* et où le second appelle une gouvernance *décentralisée*, ils n'en sont pas moins complémentaires face à la crise que nous traversons, dès lors que nous pensons en quatre dimensions. En d'autres termes, avec le temps, les deux régimes pourraient se succéder en tant que remèdes symptomatique et étiologique de notre rapport au monde. Henri Laborit semble confiant : « Le projet autogestionnaire planétarisé pourrait être une solution. »[2035] De son côté, le journaliste Aymeric Caron est sûr de son fait – je lui emprunte au passage le concept de « biodémocratie » :

> « L'avenir politique est à un gouvernement mondial fédéral, orchestrant la vie sur une planète divisée en grandes zones administratives possédant chacune une autonomie en différents domaines : l'Europe, l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, l'Asie, l'Océanie et l'Afrique. Les États ne disparaîtront pas, mais constitueront simplement un échelon de cette nouvelle organisation démocratique. […] Bien sûr, et tel est l'objectif d'une instance de cette ampleur, certains sujets nécessiteront une position mondiale commune : l'environnement et l'économie en font partie. […] Les parlements nationaux garderont leur autonomie dans tous les domaines qui n'impactent pas directement les voisins et partenaires, comme l'éducation, la culture, la politique des paysages et de l'urbanisation ou la sécurité des citoyens. »[2036]

2034Reclus Élisée, *L'Homme et la terre*, La Découverte & Syros, Paris, 1998, pp. 32-33.
2035Laborit Henri, *Éloge de la fuite*, Robert Laffont, Paris, 1976, pp. 179-180.
2036Caron Aymeric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017, pp. 412-413. « Maintenant, pour la première fois, vous allez voir d'autres êtres vivants qui parcourent le même chemin que vous et que vous pouvez englober, avec vous, dans ce mot joyeux : NOUS. » Dans Soljenitsyne Alexandre, *L'Archipel du goulag*, Seuil, Paris, 1974 (1973), Tome I, p. 138.

> « […] Appelons ainsi le projet biodémocratique : la *République du Vivant*. Et celle-ci doit s'appuyer sur deux fondamentaux :
> - La mise en place d'une assemblée parlementaire qui prendra en compte les intérêts du vivant et qui se prononcera sur les conséquences à long terme des lois et décisions du gouvernement.
> - La désignation au sein de cette assemblée de représentants des animaux non humains sensibles, chargés d'exprimer les intérêts de ces derniers. »[2037]

Comprenons ici que l'idée est de défendre les autres formes de vie – pas uniquement animales – et la nature en général. À cette fin, il faudrait tout simplement renoncer aux logiques patriotiques. Que valent les intérêts respectifs d'un pays ou de tout autre groupe quand le vivant tout entier est menacé d'extinction ? Si la crise environnementale doit nous apprendre quelque chose, c'est bien que nous sommes tous des frères et sœurs en humanité – et en *vitalité* – face aux catastrophes comme en règle générale. Raoul Vaneigem célèbre ainsi la grande communauté humaine :

> « Il est temps d'en finir avec les nationalismes et autres identités moutonnières. Il n'y a pas d'Américains, de Français, d'Afghans, de Bretons, de Guatémaltèques, d'Arabes, de Juifs, de Papous. Il y a des individus fort différents les uns des autres, et qui s'aviseront bien un jour que la lutte pour la souveraineté de la vie annule tous les autres combats. Quiconque s'identifie à un territoire, à une religion, à une croyance, à une idéologie, à une ethnie, à une langue, à une mode, à une couleur ne fait que se dépouiller de sa singularité, de sa vraie et inépuisable richesse, de ce qu'il possède en lui de plus vivant et de plus humain. »[2038]

Passionné par cette question majeure, Jiddu Krishnamurti surenchérit :

> « Où que nous vivions, nous sommes tous des êtres humains. […] Et il est capital de comprendre que si c'est en tant qu'hindous, américains ou anglais, ou bien noirs, basanés ou jaunes que nous nous définissons, nous créons entre nous des barrières qui n'ont pas lieu d'être. […] Un pays peut devenir très riche, mais ses richesses sont un poison tant qu'un autre pays meurt de faim. Nous sommes une seule et même humanité, la terre est le bien commun que nous avons à partager, et avec ce qu'il faut d'amour et de soin, elle produira de quoi nous nourrir, nous vêtir et nous loger tous. »[2039]

2037Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016, p. 422.

2038Vaneigam Raoul, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot & Rivages, Paris, 2004 (2002), p 72. Sloterdijk use d'une métaphore médicale : « La raison immunitaire globale se situe un palier au-dessus de tout ce qu'ont pu atteindre ses anticipations dans l'idéalisme philosophique et dans le monothéisme religieux. Pour cette raison, l'Immunologie universelle est le successeur légitime de la métaphysique et la théorie réelle des 'religions'. […] Ainsi s'effondrent les distinctions classiques entre ami et ennemi. Qui continue sur la ligne des séparations antérieures entre le propre et l'étranger produit des pertes immunitaires non seulement pour les autres, mais aussi pour soi-même. » Dans Sloterdijk Peter, *Tu dois changer ta vie*, Libella, Paris, 2011 (2009), p. 644.

2039Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), pp. 278-279. L'auteur abonde : « Un esprit qui n'appartient à aucune nation, à aucun groupe, à aucune société, qui n'exerce aucune autorité, qui n'est ni motivé par l'ambition ni freiné par la peur – cet esprit-là est toujours resplendissant d'amour et de bonté. » Dans Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 210.

Pour autant, l'idée n'est pas de mettre fin à la richesse que constitue la multiplicité de nos cultures – comme le fait la dictature libéro-capitaliste –, bien au contraire ! Le grand sage développe :

> « Bien sûr qu'il y a entre nous des différences de forme, de langage, de connaissances, de manières, de tradition et de culture ; mais que nous soyons brahmanes ou non, que nous soyons américains, russes, japonais, chinois, ou que sais-je encore, n'y a-t-il pas entre nous de grandes similitudes ? Nous avons tous peur, nous voulons tous la sécurité, nous voulons tous être aimés, nous voulons tous manger à notre faim et être heureux. Mais voyez-vous, les différences superficielles anéantissent la conscience que nous avons des ressemblances fondamentales existant entre nous en tant qu'êtres humains. Comprendre cette ressemblance et puis s'en libérer font naître un immense amour, une immense prévenance. Malheureusement, nous sommes presque tous prisonniers de ces différences superficielles de race, de culture et de croyance qui nous divisent. Les croyances sont une calamité, elles divisent les gens et sont source d'antagonismes. Ce n'est qu'en dépassant toutes les croyances, toutes les différences et les similitudes que l'esprit peut être libre et trouver la vérité. »[2040]

Et les collapsologues d'illustrer ces propos : « Prenons aussi conscience qu'une contraction ou une disparition du groupe de référence (la nation, par exemple) n'empêche aucunement de ressentir (et de faire vivre) des membranes bien plus vastes qui incluent l'ensemble de l'humanité et du vivant, c'est-à-dire de ressentir facilement de la compassion et de l'empathie pour n'importe qui. »[2041]

Accepter de faire partie de la famille humaine – voire de la grande tribu des vivants –, voilà notre avenir. À ce niveau, il me paraît important de faire un petit aparté : la question de l'immigration – si souvent au centre des débats politiques – n'a aucun sens. Certes, il existe des peuples et des cultures différentes, mais un être humain provenant d'un autre pays est d'abord et avant tout un être humain, qu'il soit de notre nationalité ou d'une citoyenneté distincte[2042]... Un État ne s'honore donc nullement lorsqu'il refuse d'accueillir un être humain parce que celui-ci a une origine différente de celle de ses habitants. La planète appartient à tous – ou à personne, c'est selon... – et il est scandaleux de refuser l'entrée de réfugiés dans une région du globe, sous prétexte qu'un État y a établi son territoire ! Si la logique de contribution réciproque peut s'entendre – je donne si tu donnes –, elle atteint des limites quand la vie de nos congénères est en péril. D'où l'importance de transformer notre contrat social en contrat naturel – destiné à protéger *tous* les vivants. Nous pouvons heureusement cesser de marcher sur la tête... en promouvant l'altruisme à l'endroit des êtres humains qui meurent sous les effets de la crise écologique. Et le directoire écosophique aura entre autres pour charge de s'en assurer. Je ferme la « parenthèse », pour me tourner vers le modèle politique que j'imagine pour les États de demain.

2040Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), pp. 225-226.

2041Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 203.

2042Satish Kumar rappelle à ce propos : « Nous appartenons tous à la grande communauté des habitants de la Terre. En ce sens, les frontières nationales, politiques, religieuses et industrielles qui nous séparent n'ont aucune importance. » Dans Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), p. 134.

**Du communalisme libertaire**

*« L'individu a toujours été au service de la communauté,*
*il est temps que la communauté soit au service de l'individu. »*
Raoul Vaneigem[2043]

Dans son ouvrage intitulé *L'État vert* (2004), Robyn Eckersley, professeure en sciences politiques, écrit notamment que « les mérites relatifs des démocraties libérale et écologique ne doivent pas être jugés uniquement en fonction de leurs procédures, mais aussi à l'aune des valeurs ultimes qu'elles cherchent à servir et à soutenir. »[2044] En somme, l'intérêt défendu est un baromètre aussi important, si ce n'est plus, que les résultats obtenus, pour évaluer nos prétendues démocraties. Or, ces dernières sont corrompues par le marché prônant pour « valeur ultime » la maximisation des bénéfices, ce qui relègue au rang d'accessoires l'écologie et l'épanouissement collectif... D'après moi, l'heure est donc venue d'instaurer des démocraties écologiques et de mettre fin à la dictature du capital. Mais pour ce faire, le passage par le directoire écosophique est inévitable, puisque seul ce dernier pourra imposer ce changement aux machines à profit et multinationales, qui dirigent le monde tout en le détruisant.

Une fois ce travail effectué, il me semble que des démocraties participatives pourront fleurir sur la carte du monde, sur le mode libertaire. C'est ce que préconisent Pablo Servigne et Raphaël Stevens : « […] L'expérience politique de démocratie participative et directe, d'autogestion, de fédéralisme et d'autonomie que développent les mouvements libertaires pourrait être d'une très grande utilité pour [les] réseaux de transition. »[2045] Grand théoricien de l'idéologie libertaire, Mikhaïl Bakounine prônait au cœur du dix-neuvième siècle une « réforme sociale et économique radicale » :

> « Convaincue [...] que la liberté sans le socialisme, c'est le privilège, l'injustice ; et que le socialisme sans liberté, c'est l'esclavage et la brutalité ; La Ligue proclame hautement la nécessité d'une réforme sociale et économique radicale, ayant pour but la délivrance du travail populaire du joug du capital et des propriétaires, fondée sur la plus stricte justice, non juridique, ni théologique, ni métaphysique, mais simplement humaine, sur la science positive et sur la plus absolue liberté. »[2046]

Anarchiste que l'on pourrait qualifier de « positif », Bakounine note : « Nous protesterons toujours contre tout ce qui ressemblera, de près ou de loin, au communisme et au socialisme d'État. »[2047]

2043 Vaneigem Raoul, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot & Rivages, Paris, 2004 (2002), p. 101.
2044 Citée dans Bourg Dominique & Fragnière Augustin, *La Pensée écologique, une anthologie*, PUF, Paris, 2014, p. 876.
2045 Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015, p. 248.
2046 Bakounine Mikhaïl, « Fédéralisme, socialisme et antithéologisme », dans *Écrits libertaires*, Le temps des cerises, Pantin, 1997, pp. 100-101.
2047 *Ibid.*, p. 100. En ce sens, l'anarchie « négative » serait bien plutôt le fait des libéraux – actuels – que des libertaires.

Autrement dit, le souci, c'est l'État[2048]. Pas tant du fait de son existence... mais à cause du rôle qu'il s'octroie. S'il se bâtit sur le modèle religieux – comme souvent –, un État a effectivement tendance à incarner une certaine forme de providence : il se substitue en quelque sorte à Dieu dans l'imaginaire collectif. Il régit alors la vie des citoyens, qui attendent de lui qu'il résolve « tous leurs problèmes », comme l'explique Frédéric Lenoir au sujet de la France[2049]. Et Bakounine était déjà de cet avis :

> « Toute théorie conséquente et sincère de l'État est essentiellement fondée sur le principe de l'*autorité* c'est-à-dire sur cette idée éminemment théologique, métaphysique, politique, que les masses, toujours incapables de se gouverner, devront subir en tout temps le joug bienfaisant d'une sagesse et d'une justice qui, d'une manière ou d'une autre, leur seront imposées d'en haut. Mais imposées au nom de quoi et par qui ? L'autorité reconnue et respectée comme telle par les masses, ne peut avoir que trois sources : la force, la religion ou l'action d'une intelligence supérieure. »

En résumé, le problème est en conséquence lié à l'État et plus spécifiquement à l'immense pouvoir qu'il détient. Pour reprendre l'exemple français, Bakounine détaille : « [La révolution française qui], pour la première fois dans l'histoire, avait proclamé la liberté non plus du citoyen seulement, mais de l'homme, – se faisant l'héritière de la monarchie qu'elle tuait – avait ressuscité en même temps cette négation de toute liberté : la centralisation et l'omnipotence de l'État. »[2050] En d'autres termes, pourquoi destituer un Roi – il était alors question de monarchie absolue de droit *divin,* rappelons-le – si c'est pour conserver une forme de pouvoir centralisé ? Il n'est effectivement guère besoin d'aller jusqu'à l'indépendantisme pour dénoncer l'aberration que représente une centralisation du pouvoir : chaque région, département, commune doit être en mesure de s'autodéterminer sur son territoire, en fonction de ses spécificités ! Faire appel au bon sens suffit pour comprendre que le modèle girondin – pouvoir décentralisé – s'avère, sur le plan de l'organisation, infiniment plus logique que le modèle jacobin – pouvoir centralisé. Afin d'illustrer cette thèse, je continue avec l'exemple de la France, qui constitue un cas d'école : nous pouvons, en effet, nous interroger quant à la légitimité de la ville de Paris à déterminer des réformes politiques ailleurs que sur son territoire... En Vendée, en Corse ou à la Réunion, les cultures et les contraintes de terrain sont toutes différentes. Voilà pourquoi il semble fondamental que les peuples puissent *localement* décider des mesures à adopter dans leurs secteurs respectifs – *via* des parlements régionaux et/ou un transfert de pouvoir aux communes[2051] – sans être en permanence soumis à une autorité dont l'exercice est, dans la pratique, majoritairement injustifié.

2048Pour l'écrivain Daniel Guérin, « l'État, depuis qu'il existe un État, est l'organe de la domination d'une classe sociale sur d'autres classes sociales. » Dans Guérin Daniel, *Fascisme et grand capital*, Syllepse, Paris, 1999 (1936), p. 25.

2049Propos tenus lors d'une conférence sur le bonheur. Vidéo publiée le 10/05/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=e-wTQHuMnFY.

2050Bakounine Mikhaïl, « Fédéralisme, socialisme et antithéologisme », dans *Écrits libertaires*, Le temps des cerises, Pantin, 1997, pp. 95-97. En sus : « La centralisation est principalement une idée d'ordre, la décentralisation, une idée de liberté. » Dans Schumacher Ernst Friedrich, *Small is beautiful*, Contretemps/Seuil, Paris, 1978 (1973), p. 251.

2051Sans compter qu'il est bien plus fastidieux, pour une multinationale, de soudoyer 10.000 communes qu'un État...

Il ne s'agit peut-être pas pour autant de confier toute la gouvernance aux territoires, puisque certains échanges nécessaires entre régions peuvent – par exemple – être orchestrés au niveau étatique. Mais force est de reconnaître que la décentralisation mériterait d'être pensée à nouveaux frais... Rousseau nous l'enseignait d'ailleurs déjà il y a deux siècles et demi : « Les mêmes lois ne peuvent convenir à tant de provinces diverses qui ont des mœurs différentes, qui vivent sous des climats opposés, et qui ne peuvent souffrir la même forme de gouvernement. »[2052] Soutenant tout autant la décentralisation, Arne Naess rappelait de son côté les bienfaits potentiels de cette dernière sur le plan écologique :

> « La vulnérabilité d'une forme de vie est grosso modo proportionnelle au poids des influences lointaines qui peuvent s'exercer sur elle – influences qui proviennent de l'extérieur de la région localisée où cette forme de vie a trouvé à réaliser un équilibre écologique. Ce fait doit nous encourager à poursuivre nos efforts en vue d'obtenir la reconnaissance du droit de chaque région à se gouverner elle-même, à se suffire à elle-même tant sur le plan matériel que sur le plan moral. De tels efforts ne présupposent rien d'autre qu'un élan en direction de la décentralisation. La recherche de solution aux problèmes de pollution que nous rencontrons, en y incluant les problèmes de pollution thermique et de recyclage des matériaux, nous conduit également à nous orienter dans cette direction, car pour peu que nous soyons capables de maintenir à niveau constant tous les autres facteurs, la décentralisation permet à chaque localité de maîtriser et de réduire sa propre consommation d'énergie. »[2053]

Et le philosophe d'additionner que « […] l'objectif général du modèle biorégionaliste est d'inviter les habitants à mieux connaître les lieux caractéristiques de la région où ils vivent et qui revêtent pour eux une signification particulière, au nom de l'idée selon laquelle la relation privilégiée que l'on soutient avec la région où on a grandi facilite l'adoption d'une manière de vivre responsable et soucieuse de l'environnement […]. »[2054] Essayiste, Kirkpatrick Sale défend la même ligne : « Toutes choses restant égales, les gens ne polluent et n'endommagent pas les systèmes naturels dont ils dépendent pour leur vie et survie s'ils voient directement ce qui arrive. »[2055] Ainsi, Murray Bookchin soutient l'idée que « les communes […] larges ou composites, liées de manière confédérale à travers les écosystèmes, biorégions […] doivent être taillées (*artistically taylored*) dans la même veine que leur environnement naturel. »[2056] Apprendre à affectionner la nature qui nous ceint, voilà qui devrait refréner nos appétits de voyages ainsi que les pollutions titanesques qui leur sont dues, tout en nous reconnectant – peut-être paradoxalement, mais sans aucun doute – au bonheur de découvrir la Terre-mère. Et l'écologiste de poursuivre quant à l'obsolescence des métropoles modernes :

2052Rousseau Jean-Jacques, *Du contrat social*, Librio, Paris, 2017 (1762), p. 36.
2053Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 126.

2054Naess Arne, *Écologie, communauté et style de vie*, Dehors, Bellevaux, 2013 (1989), p. 377.
2055Sale Kirkpatrick, *Dwellers in the land*, The University of Georgia Press, Athens Georgia, 2000, p. 54.
2056Bookchin Murray, *The Ecology of freedom*, AK Press, Oakland, 2005, p. 444.

> « L'un des buts majeurs doit être de décentraliser radicalement nos zones urbaines industrialisées, les transformant en cités à échelle humaine et en villes ingénieusement adaptées aux capacités d'accueil des écocommunautés dans lesquelles elles se situent. Nous devons transformer le modèle urbain actuel de forte population en fédérations de grandes et moyennes agglomérations, de taille bien plus modeste entourées de petites firmes pratiquant une agriculture biologique diversifiée, destinée à la région et qui seraient reliées entre elles par des ceintures d'arbres, des pâturages et des champs. Dans des paysages à flanc de coteau ou montagneux, on devrait laisser la terre boisée, afin d'empêcher l'érosion, de garder l'eau et de protéger la vie sauvage. En outre, chacune de ces agglomérations devrait comporter de nombreux jardins potagers et jardins floraux, d'attrayants berceaux de verdures, des parcs, des rivières et des étangs renfermant poissons et oiseaux aquatiques. Ainsi, la campagne ne constituerait pas les environs immédiats de la ville mais elle entrerait aussi directement dans la ville. »[2057]

Lester Brown met par suite l'accent sur les vertus agricoles de la décentralisation :

> « Des modifications institutionnelles – plus précisément le transfert de responsabilité de la gestion des systèmes d'irrigation de l'État vers les associations locales d'usagers – peut promouvoir une utilisation plus efficace de l'eau. Les agriculteurs de nombreux pays s'organisent localement pour prendre en charge cette responsabilité. Puisque les usagers locaux ont un intérêt financier à une gestion efficace, ils ont tendance à mieux s'en occuper qu'une agence gouvernementale distante. »[2058]

En outre, au-delà de l'aspect économique, l'autodétermination est génératrice de joie sur les plans individuel et collectif, comme le percevait Gandhi, adepte du *swaraj*. Vandana Shiva nous éclaire :

> « Le *swaraj*, c'est-à-dire l'autonomie ou l'autogouvernance, constitue le fondement de la vraie liberté de la nature et de la société. À quelque niveau que ce soit, il rend possible l'épanouissement de la diversité biologique et culturelle. […] En tant que liberté auto-organisée, le *swaraj* puise ses racines au plus profond de chacun de nous et rend possibles la coopération et le développement de communautés autonomes. Grâce à lui, nous passons de la pénurie, la concurrence et la peur à la création collective de l'abondance par le partage. »[2059]

L'écologiste ajoute, en ce sens, que « le partage du pouvoir doit se faire de manière horizontale et non verticale »[2060], c'est-à-dire en évitant les structures pyramidales, au profit des biorégions.

---

2057Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 132.

2058Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 210. Voir Boothe Tom, *Food coop*, 2016, dans lequel des New Yorkais s'associent pour créer un marché bio peu vorace en énergie et en eau.

2059Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, pp. 152-155. Raoul Vaneigem assène au passage : « Tout être humain a droit au bonheur. [Ainsi,] le bonheur de l'individu doit être la base et le but de toute organisation sociale. » Dans Vaneigem Raoul, *Déclaration des droits de l'être humain*, Le Cherche midi, Paris, 2001, p. 44.

2060Astruc Lionel, Hulot Nicolas & Shiva Vandana, *Le Cercle vertueux*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 70.

Dès lors, dans les zones du monde où tel n'est pas le cas, instaurer des mesures de décentralisation – et non de déconcentration[2061] – paraît primordial. Afin de rendre le pouvoir au peuple, il convient à mon sens également de mettre en place des démocraties directes et participatives, suivant l'exemple donné par la Suisse et le Bhoutan[2062]. Je précise toutefois à nouveau que cette logique ne pourra être pleinement déployée que quand la crise environnementale aura largement été endiguée, le directoire écosophique détenant, en premier lieu, tous les pouvoirs – puisque dans une telle situation, une prise de décision centralisée, donc mondialisée, est nécessaire. Des États pourront toujours exister, mais il faudra tout simplement les considérer – à l'image de l'économie – comme des moyens... et non plus comme des fins en soi. Bakounine développe cette idée, qui a tout d'un idéal : « L'État cessant d'être la providence, le tuteur, l'éducateur, le régulateur de la société, renonçant à tout pouvoir répressif, et tombant au rôle subalterne que lui assigne Proudhon, ne sera plus qu'un simple bureau d'affaires, une sorte de comptoir central au service de la société. »[2063] Ces propos semblent peut-être obsolètes, mais Cyril Dion promeut actuellement le même projet : « Peut-être qu'imaginer une hybridation où les États sont les garants des institutions, de la sécurité, de la protection sociale, de l'égalité et où les territoires sont à la pointe de la transformation sociétale est une fiction crédible. En tout cas, elle mérite d'être explorée plus résolument. »[2064] Entre-temps, Murray Bookchin avait souligné le droit et le devoir des citoyens à participer à la vie politique :

> « [...] Un précepte libertaire fondamental : tout être humain est compétent pour gérer les affaires de la société, et plus particulièrement de la communauté dont il est membre. Aucune politique n'a de légitimité démocratique si elle n'a été proposée, discutée et décidée directement par le peuple, et non par de quelconques représentants ou substituts. C'est seulement l'administration de ces directives politiques qui peut être confiée à des conseils, des commissions ou des collectifs d'individus qualifiés, éventuellement élus, qui exécuteraient le mandat populaire sous contrôle public et en rendant des comptes aux assemblées qui prennent les décisions... »[2065]

Comprenons bien que participer à la vie politique ne signifie pas uniquement voter lors d'élections qui contribuent à éloigner les peuples du pouvoir. L'historien David Van Reybrouck note à ce sujet :

2061La déconcentration consiste à confier un pouvoir de décision à des autorités locales. Il y a, dès lors, délégation du pouvoir mais soumission à une hiérarchie. En revanche, la décentralisation implique de transférer des compétences à des autorités locales indépendantes. Dans l'idéal, il faut donc privilégier la décentralisation à la déconcentration. Et Albert Camus de souscrire : « Le syndicalisme, comme la commune, est la négation, au profit du réel, du centralisme bureaucratique et abstrait. » Dans Camus Albert, *L'Homme révolté*, Gallimard, Paris, 1999 (1951), pp. 371-372.

2062« L'autogouvernance n'est pas une chimère. De petits pays comme la Suisse et le Bhoutan l'ont appliquée à plus grande échelle que l'Inde et les États-Unis. Les communautés indigènes des siècles passés pratiquaient une forme de démocratie décentralisée qui les rendait très autonomes les unes des autres. » Dans Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), p. 80. D'où l'intérêt de s'inspirer de ces autres manières d'habiter le monde.

2063Bakounine Mikhaïl, « Fédéralisme, socialisme et antithéologisme », dans *Écrits libertaires*, Le temps des cerises, Pantin, 1997, pp. 95-96. En l'occurrence, en dehors du devoir d'assurer la gratuité pour l'essentiel, de défendre une forme d'égalité et de protéger les citoyens, les États pourraient donc dans le futur s'effacer au profit des peuples.

2064Dion Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 130.

2065Bookchin Murray, *Une Société à refaire*, Écosociété, Montréal, 1993, pp. 255-256.

« Nous sommes en train de détruire notre démocratie en la limitant aux élections, et ce, alors que ces mêmes élections n'ont jamais été conçues comme un instrument démocratique. Le tirage au sort, procédure historiquement beaucoup plus démocratique, pourrait être réintroduit de nos jours. »[2066]

Je dois préciser que la « démocratie délibérative » de l'auteur n'encourage pas à l'anarchisme, mais il n'en demeure pas moins judicieux de retenir le tirage au sort pour ce qui relève de la gouvernance de l'État – et pourquoi pas du monde. Il ne s'agirait d'ailleurs pas forcément de supprimer l'élection, mais de la coupler à la sélection par tirage au sort, modèle parfaitement plausible et très souvent mis en vigueur au cours des derniers millénaires, comme le rappelle le politologue Yves Sintomer :

> « […] On a largement oublié que dans l'histoire républicaine et démocratique, le tirage au sort a été l'un des grands instruments qui permettait de nommer les responsables des affaires publiques. À Athènes, le tirage au sort était fondamental puisqu'il permettait de nommer la grande majorité des magistrats, les membres du Conseil de la Cité qui préparaient les assemblées générales, les tribunaux – ancêtres de nos jurys d'assises – et l'espèce de Conseil constitutionnel de l'époque. On était tiré au sort pour un temps relativement bref, ce qui permettait à tous les citoyens volontaires de participer directement à l'exercice du pouvoir tour à tour. C'était une école de citoyenneté. Les élections, en revanche, étaient globalement considérées comme aristocratiques. À travers les élections, ce sont ceux qui ont des réseaux d'influence et qui parlent le mieux qui parviennent à se faire élire. Il faut toutefois relativiser cette distinction en précisant que, très souvent, les deux systèmes étaient combinés. Le tirage au sort a ensuite été utilisé très largement : à Rome, il jouait un rôle de pacification des conflits dans les classes dominantes ; en Chine, les mandarins se voyaient attribuer les provinces par tirage au sort... Les jurys populaires sélectionnés de cette manière portaient également cette idée qu'il valait mieux être jugé par des pairs que par un corps de professionnels qui auraient été éloignés de l'expérience sociale de la population. Cette méthode a presque complètement disparu au profit du gouvernement représentatif, mais tirer un trait d'équivalence entre démocratie et élections aurait semblé absurde aux yeux des Athéniens, des Florentins, des Vénitiens... »[2067]

Associer tirage au sort et élections reste peut-être la meilleure manière de garantir la justice sur le plan des décisions politiques, que ce soit à l'échelle communale, étatique et/ou planétaire. Que nous puissions tous avoir – véritablement – notre mot à dire concernant les questions fondamentales est à mon sens évident, *a fortiori* en ce qui a trait aux événements qui nous impactent directement. L'idée maîtresse est de redonner le pouvoir aux citoyens, ce qui me semble compatible avec l'« anarchisme positif » et le « communalisme libertaire » prônés par Proudhon, et que détaille ici Michel Onfray :

2066Van Reybrouck David, *Contre les élections*, Actes Sud, Arles, 2014, p. 187.

2067Sintomer Yves, « Radicaliser la démocratie », *Socialter*, n°34, 04/2019 – 05/2019, p. 12. « L'autre grande réforme à promouvoir est de rendre l'impôt plus démocratique. Les gens devraient pouvoir demander qu'une partie de leurs impôts, au moins, aille à telle ou telle destination [exemple : l'éducation]. On pourrait commencer par 10%. L'impôt sur le revenu des personnes entre actuellement pour la moitié, au moins, dans le budget des États ; l'effet serait donc significatif. » Dans George Susan & Wolf Martin, *La Mondialisation libérale*, Grasset, Paris, 2002, p. 119.

> « […] Proudhon a développé de multiples théories : les ateliers en coopérative, le mutualisme, le fédéralisme, les banques populaires, les crédits mutuels, le tout visant l'expression d'une économie sociale, d'une démocratie industrielle où surgiraient des propriétés individuelles d'exploitation aux côtés d'une agriculture de groupe, des propriétés collectives d'entreprise couplées à des ateliers autonomes, des compagnies ouvrières animées par la participation, des fédérations industrielles de producteurs et de consommateurs, des organisations coopératives de service […]. »[2068]

S'appuyant sur les thèses d'André Gorz, le philosophe soutient un « athéisme consumériste » ainsi qu'une transformation de l'économie, afin de faire de cette dernière « une force positive et non cette science du lugubre qu'elle est toujours dans son mode libéral. » Notons qu'aux yeux de Proudhon, la propriété individuelle peut exister *si* elle est régie par l'égalité... D'où le concept de *Mutuellisme*, qui traduit une économie globale composée d'individus et de syndicats démocratiques, échangeant leurs produits de façon égalitaire. Pour simplifier, Proudhon défend une « anarchie sans le désordre »[2069]. Et ce modèle – qui existe déjà – est d'ailleurs dans l'ère du temps au regard du prospectiviste Jeremy Rifkin, qui rédige que ce qu'il dénomme les « communaux », « sont antérieurs au marché capitaliste et au gouvernement représentatif ; ils constituent la forme d'autogestion institutionnalisée la plus ancienne du monde. »[2070] Rifkin définit en sus ces derniers en les opposant à la société marchande :

> « Si le marché capitaliste a pour fondement l'intérêt personnel et pour moteur le gain matériel, les communaux sociaux sont motivés par des intérêts collaboratifs et dynamisés par un désir profond de relation avec les autres et de partage. Tandis que le premier promeut les droits de propriété, le principe *caveat emptor* ('c'est à l'acheteur de faire attention') et la quête de l'autonomie, les seconds privilégient l'innovation en source ouverte, la transparence et la recherche de la communauté. »[2071]

Aux sceptiques qui douteraient de la pertinence des « communaux », je conseille le visionnage du documentaire *Alter Eco* (Combroux Pierre, 2016), qui met notamment en évidence des exemples de « mutualisation agricole », de « coopération artistique » et/ou de « profits partagés » en entreprise... Dans ces systèmes, les choses se construisent par capillarité – ou par *fractalisation* – et non selon la structure hiérarchique dominante, définitivement nocive. Forts de leurs connaissances scientifiques, les collapsologues Chapelle, Servigne et Stevens rapportent ici en effet que « les quelques tentatives de renforcement d'un 'esprit d'équipe' dans les entreprises n'y feront rien, la structure hiérarchique pyramidale encourage le 'chacun pour soi'. »[2072] L'écrivain Frédéric Laloux renchérit :

2068Onfray Michel, *Politique du rebelle*, Grasset, Paris, 1997, p. 129.
2069Pour faire écho au titre du livre éponyme écrit par Thibault Isabel. Voir Isabel Thibault, *Pierre-Joseph Proudhon : l'anarchie sans le désordre*, Autrement, Paris, 2017.
2070Rifkin Jeremy, *La Nouvelle société du coût marginal zéro*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2014, p. 32.
2071*Ibid.*, p. 35. Sur les échanges de logiciels libres, voir Borrel Philippe, *Internet ou la révolution du partage*, 2019.
2072Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 206.

> « Quand on regarde tous les systèmes complexes qui existent dans le monde – et on est entourés de systèmes complexes –, il n'y en a pas un qui fonctionne avec une hiérarchie. Parce que la hiérarchie ne sait pas gérer la complexité. Tous fonctionnent avec des mécanismes d'autorité distribuée. J'ai un exemple : si on prend le cerveau humain [comportant] 85 milliards de cellules, il n'y en a pas une qui dit : 'N'oubliez pas, je suis le PDG, […] et si vous avez une pensée intelligente, vous la faites passer et on va la valider.' Si le cerveau fonctionnait comme ça, il y aurait blocage immédiat. »[2073]

Aussi l'auteur propose-t-il d'avoir recours à l'auto-gouvernance – absence de relation entre patron et subordonné –, à des processus d'avis – à mi-chemin entre décision hiérarchisée et consensus –, au remplacement de la hiérarchie de pouvoir par la confiance en l'expertise et en l'expérience, au retour au premier plan de la partie profonde de l'être humain (aux dépens de son ego), à l'expression de la féminité de chacun – intuition, émotion... – en sus de la masculinité – rationalité, détermination... –, à une spiritualité génératrice de plénitude, voire à l'absence de plan stratégique et/ou budgétaire, ces démarches portant d'ores et déjà leurs fruits dans beaucoup d'organisations. Parvenir à l'efficacité, la coopération et l'entraide passe en ce sens nécessairement par d'autres modes de fonctionnement, qui peuvent de surcroît être 100% conciliables avec l'écologie, comme le prétend Jeremy Rifkin :

> « Les forces sociales puissantes déchaînées par la société qui vient, celle du coût marginal zéro, sont à la fois perturbatrices et libératrices. Très probablement, elles ne se laisseront ni freiner ni repousser. Le passage de l'ère capitaliste à l'ère collaborative s'accélère dans toutes les régions du monde. Espérons qu'il aboutira à temps pour guérir la biosphère et apporter à tous les êtres humains sur terre une économie mondiale plus juste, humaine et durable dans la première moitié du XXI$^{e}$ siècle. »[2074]

Nous devons toutefois douter de ce dernier point. Aller vers les communaux collaboratifs est sans doute en effet le sens de l'histoire, mais il nous faut au préalable lui donner un grand coup de pouce et transformer le système économique actuel en conférant le pouvoir au directoire écosophique – j'ai déjà établi qu'une révolution systémique est indispensable et n'y reviens donc pas ici[2075]. Au-delà de l'option idéologique que j'ai défendue dans cette section – en faveur d'une biodémocratie mondiale, d'un couplage entre élections et tirages au sort et d'un communalisme libertaire –, je vais désormais démontrer sa compatibilité avec le modèle « écolonomique » de demain.

2073Laloux Frédéric, « Reinventing Organization ». Vidéo publiée le 21/07/2017 et disponible en ligne le 09/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=pxp0eWMQXBI.

2074Rifkin Jeremy, *La Nouvelle société du coût marginal zéro*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2014, p. 460. Précisons ici, avec Éloi Laurent, que la collaboration est totalement différente de la coopération, comme je l'ai expliqué plus haut. Quand j'emploie l'expression « communaux collaboratifs » de Jeremy Rifkin, il s'agit bien en réalité dans mon esprit de « coopération », dans la mesure où la fin visée est le bien-être humain, et non la production en elle-même. André Gorz écrivait ainsi : « Les ateliers communaux d'autoproduction seront interconnectés à l'échelle du globe, pourront échanger ou mettre en commun leurs expériences, inventions, idées, découvertes. Le travail sera producteur de culture et l'autoproduction, un mode d'épanouissement. » Dans Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 41.

2075En clair, je prône un *jacobinisme symptomatique* – autrement dit une centralisation dans le cadre de la gestion de la crise écologique – et un *girondinisme étiologique* – c'est-à-dire une large décentralisation une fois la crise endiguée.

**De l'économie circulaire**

*« La raison pour laquelle notre système est en crise est qu'il est linéaire, alors que nous vivons sur une planète finie. Et vous ne pouvez pas faire indéfiniment fonctionner un système linéaire sur une planète finie. […] Mais nous pouvons assainir et transformer tout ce système linéaire en quelque chose de nouveau : un système qui ne gaspille pas les ressources ou les gens [en nous appuyant sur] la durabilité et l'équité. Des choses comme la chimie verte, le zéro déchet, la production en boucle fermée, l'énergie renouvelable, les économies locales [sont salutaires et nécessaires]. »*

Annie Leonard[2076]

Le court-métrage documentaire *The Story of stuff* (Fox Louis, 2007) et ses nombreuses suites nous présentent d'une part la distance qui sépare actuellement l'écologie de l'économie, et d'autre part les choses à mettre en œuvre pour que cette dernière respecte la nature. Les auteurs insistent dans cette optique sur l'émergence d'économies locales et plus généralement sur l'économie circulaire. Afin de définir cette dernière, qui est totalement compatible avec le communalisme libertaire, je vais ici me centrer sur le travail de Rémy Le Moigne. Pour commencer, l'économiste décrit maints soucis posés par l'économie linéaire dans laquelle nous baignons actuellement à l'échelle planétaire :

> « Dans une économie linéaire, les acteurs économiques consomment des matières premières comme si elles étaient inépuisables. Ils fabriquent des produits sans payer les coûts de la pollution. Ils vendent à des clients qui n'en ont pas forcément besoin des produits qui deviendront rapidement obsolètes. Enfin, ils ne récupèrent pas la valeur souvent élevée des produits qui ont atteint leur fin de vie. L'économie linéaire n'est pas viable. Elle montre déjà de nombreuses limites. La transition vers une économie circulaire, plus durable, est aujourd'hui nécessaire. »[2077]

Plus loin, l'auteur expose les modalités de fonctionnement – opposées – de l'économie circulaire :

> « L'économie circulaire est une économie dans laquelle la valeur des produits, des matières et des ressources est maintenue dans l'économie aussi longtemps que possible et la production de déchets est réduite au minimum. À cette fin, l'économie circulaire réintroduit les produits, les composants et les matières dans les cycles de production, de distribution et d'utilisation autant de fois que cela est nécessaire et possible. Elle s'inspire du fonctionnement cyclique de la nature. »[2078]

2076Dans Fox Louis, *The Story of stuff*, 2007.

2077Le Moigne Rémy, *L'Économie circulaire*, Dunod, Malakoff, 2018, p. 3.

2078*Ibid.*, p. 25. Serge Latouche résume : « Réévaluer, reconceptualiser, restructurer, relocaliser, redistribuer, réduire, réutiliser, recycler : les huit 'r' constituent des objectifs interdépendants pour enclencher un cercle vertueux. » Dans Latouche Serge, « Écofascisme ou écodémocratie », *Le Monde diplomatique*, 11/2005, pp. 26-27, disponible en ligne le 18/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.monde-diplomatique.fr/2005/11/LATOUCHE/12900.

Rémy Le Moigne explique en ce sens : « Pour les citoyens, les entreprises et les pouvoirs publics, l'économie circulaire est triplement gagnante : elle présente des bénéfices économiques, sociaux et environnementaux. »[2079] Pourquoi donc ne pas l'avoir d'ores et déjà mise en place ? Sans doute parce que les bénéfices économiques seront beaucoup moins importants – du moins à première vue – que dans le modèle linéaire. Entreprises et États semblent effectivement privilégier de meilleurs profits, aux dépens de bienfaits sociaux et écologiques. En témoigne le fait que l'obsolescence programmée – la folie du gaspillage – soit aujourd'hui trop souvent préférée à l'écoconception. Nous en revenons toujours au problème de l'économie perçue comme une fin et non comme un moyen...

Ceci étant dit, l'auteur entre ensuite dans les détails de sa thèse et ne manque pas d'arguments pour défendre l'économie circulaire, évoquant, entre autres, l'évitement d'externalités négatives[2080] :

> « Le prolongement de la durée de vie d'un produit maintient puis remet en état un équipement afin d'améliorer sa performance et d'augmenter sa durée de vie. Il s'appuie sur la réparation, la maintenance prévisionnelle, le reconditionnement, le *remanufacturing* et le réemploi. Il permet à une entreprise de réduire son impact sur l'environnement, de diminuer le coût total de possession de ses équipements, d'augmenter sa marge et son chiffre d'affaires, et de créer des emplois locaux. Une entreprise qui prolonge la durée de vie de ses produits doit les concevoir en vue de leur remise en état et réduire le risque de cannibalisation de la vente de ses produits neufs. »[2081]

Sur cette question, Rémy Le Moigne ajoute : « Le recyclage ne permet de conserver qu'une faible part de la valeur d'un produit. […] Le prolongement de la durée de vie d'un produit est donc souvent préférable à son recyclage. »[2082] Autre procédé inhérent à une économie circulaire : « Le partage de l'utilisation d'un produit permet à plusieurs utilisateurs de partager l'utilisation d'un même produit [et] est adapté aux produits dont le taux d'utilisateurs est faible, comme les voitures, les logements ou les vêtements. »[2083] Partager, c'est évidemment réduire la production et, par conséquent, préserver l'environnement... Objectif identique pour les territoires zéro déchet, qui s'appuient, là encore, sur le partage, en vue de réduire la pollution :

---

2079Le Moigne Rémy, *L'Économie circulaire*, Dunod, Malakoff, 2018, p. 47.

2080Une externalité est la création, *via* l'activité d'un agent économique, d'un effet externe procurant à autrui un bienfait (externalité positive) ou un dommage (externalité négative), respectivement sans contrepartie ni compensation.

2081Le Moigne Rémy, *L'Économie circulaire*, Dunod, Malakoff, 2018, p. 135. Lester Brown corrobore ici cette thèse : « Dans la nature, tout se recycle, et il est pratiquement impossible que des flux matériels non fermés et à sens unique puissent subsister bien longtemps. Ils ne le peuvent pas plus dans notre économie en expansion qui fait partie intégrante des écosystèmes de la planète. Le défi à relever est de restructurer les flux de matière dans l'économie pour qu'ils soient compatibles avec la nature. *L'économie du jetable* qui s'est développée au cours du dernier demi-siècle est une aberration destinée à terminer dans les rebus de l'histoire. » Dans Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007, p. 290.

2082*Ibid.*, p. 112. Dominique Bourg remarque en sus que « 80% des biens vendus sont jetés après une seule utilisation, 99% des ressources contenues dans les produits sont devenues déchets six semaines après la vente du produit. *L'économie de fonctionnalité* devrait permettre de réduire cet immense gâchis. » Dans Bourg Dominique, *Quel avenir pour le développement durable ?*, Le Pommier, Paris, 2002, p. 53.

2083*Ibid.*, p. 154.

« Les territoires zéro déchet réduisent les déchets à la source ou les détournent de l'incinération ou de la mise en décharge. Les villes du partage améliorent l'utilisation des ressources disponibles, comme les infrastructures ou les équipements, en les partageant. Les symbioses industrielles transforment les déchets industriels des uns en ressources pour les autres. Les *regenerative cities* visent non pas à préserver mais à régénérer leur environnement. »[2084]

Du côté des entreprises, l'économie circulaire est parfaitement applicable, quel que soit le secteur d'activité. Mais attention ! Tout comme pour l'humanité entière, il ne s'agit pas de modifier quelques petits détails à la marge. Il faut repenser et refondre le modèle actuel dans sa globalité :

« Les entreprises conduisent des démarches, comme le *lean manufacturing* ou les programmes zéro déchet, pour utiliser plus efficacement leurs ressources. Si ces démarches sont nécessaires, elles ne sont pas suffisantes. […] Pour améliorer l'utilisation des ressources, les entreprises ne peuvent plus se limiter aux seules démarches incrémentales traditionnelles mais doivent adopter de nouveaux *business models*, les *business models* de l'économie circulaire. L'adoption de ces nouveaux modèles est souvent conduite suivant une démarche en trois étapes : identifier, expérimenter puis déployer à grande échelle les opportunités de l'économie circulaire. […] L'économie circulaire peut contribuer à la stratégie d'une entreprise, par exemple, en sécurisant l'approvisionnement en matières premières critiques, en améliorant la performance industrielle, en permettant des offres innovantes et compétitives ou encore en réduisant l'empreinte environnementale. »[2085]

Auteur du livre *Small is beautiful*, l'économiste Ernst Friedrich Schumacher promeut, en parallèle, une limitation de la taille des firmes :

« On voit tout de suite que, s'agissant de la propriété privée, la question d'échelle est capitale. Quand on passe d'une petite à une moyenne échelle, le lien entre la propriété et le travail se relâche déjà ; l'entreprise privée tend à devenir impersonnelle et commence à compter comme un facteur social de poids dans la localité ; son importance peut même déborder le plan local. L'idée même de propriété privée devient de plus en plus trompeuse. […] En résumé :

1. Dans une petite entreprise, la propriété privée est naturelle, avantageuse et juste[2086].
2. Dans une entreprise moyenne, la propriété privée n'a déjà plus, dans une grande mesure, de nécessité fonctionnelle. L'idée de 'propriété' devient forcée, stérile et injuste. […]

2084Le Moigne Rémy, *L'Économie circulaire*, Dunod, Malakoff, 2018, p. 195. Sur le thème de la symbiose, Cyril Dion souligne : « *L'économie symbiotique* d'Isabelle Delannoy imagine une société où nous parviendrions à potentialiser la symbiose entre l'intelligence humaine (capable d'analyser scientifiquement, d'organiser, de conceptualiser), les outils (manuels, thermiques, électriques, numériques...) et les écosystèmes naturels (capables d'accomplir par eux-mêmes nombre de choses extraordinaires). Selon elle, trouver le bon équilibre entre les trois permettrait non seulement de stopper la destruction mais de régénérer la planète, l'économie, la société... » Dans Dion Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 91.

2085*Ibid.*, p. 170.

2086D'où l'importance de promouvoir les « hypofirmes », qui s'inscrivent dans une économie locale, de non-croissance.

3. Dans la grande entreprise, la propriété privée est un mythe, destiné à permettre à des propriétaires qui n'y exercent aucune fonction de vivre en parasite du travail des autres. C'est une situation non seulement injuste, mais encore irrationnelle, qui dénature tous les rapports à l'intérieur de l'entreprise. »[2087]

De plus, dans l'esprit de cet amoureux de la nature, l'affection pour l'acroissance – et non pas pour la croissance – ne doit pas se cantonner au seul champ entrepreneurial :

> « À chaque type d'activité correspond une certaine échelle. […] Nous sommes aujourd'hui victimes d'une idolâtrie quasi universelle du gigantisme. Il est donc nécessaire d'insister sur les vertus de la petitesse, quand il y a lieu. […] Je ne doute pas qu'il soit possible de donner une nouvelle orientation au développement technologique, une orientation qui le ramène aux réels besoins de l'homme, c'est-à-dire aussi : *à la vraie mesure de l'homme*. L'homme est petit ; donc, tout ce qui est petit est bel et bon. Tendre au gigantisme, c'est courir à l'autodestruction. »[2088]

Forte de ses connaissances en biologie, Vandana Shiva complète les propos de Schumacher :

> « La question de la taille est cruciale. Savez-vous que dans la nature chaque organisme vivant est autogéré ? À l'échelle du tout petit, les cellules sont autonomes, puis en grandissant elles coopèrent de plus en plus et chaque niveau d'évolution génère de nouvelles propriétés. La rencontre de plusieurs cellules donne naissance à une plante, puis les végétaux collaborent entre eux pour se développer, se protéger, s'entraider. Le système économique doit être envisagé comme un organisme vivant et s'organiser à partir de petites cellules autonomes qui coopèrent. »[2089] « On utilise le mot indien *swadeshi* pour parler d'économies locales dynamiques, de souveraineté et de démocratie économiques. Le *swadeshi*, ce sont donc des économies locales qui se développent pour former une économie nationale et, pour finir, planétaire qui respecte la nature et les véritables libertés des êtres humains, l'authentique création de richesse et le bien-être à tous les niveaux. La mise en place d'économies qui s'adressent à 99% des individus et non uniquement à 1% d'entre eux est un impératif éthique, écologique, économique et humain. »[2090]

Et l'écoféministe de rassurer les personnes qui se sentiraient inquiètes : « Travailler au sein d'une économie locale ne veut pas dire s'isoler du reste du monde. Il faut produire localement ce que l'on peut faire, de façon raisonnable, et importer ce qui doit l'être. »[2091] Cela implique de faire une croix sur le commerce international de concurrence, sans renoncer aux échanges « de complémentarité ».

2087Schumacher Ernst Friedrich, *Small is beautiful*, Contretemps/Seuil, Paris, 1978 (1973), pp. 273-276.
2088*Ibid.*, pp. 66-166.
2089Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014, pp. 48-49.
2090Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 160.
2091Astruc Lionel, Hulot Nicolas & Shiva Vandana, *Le Cercle vertueux*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 90.

Le *swadeshi* n'est donc pas sans rappeler le fonctionnement de l'économie au temps de la féodalité – qui pourrait nous servir de référence. En sa qualité d'économiste, Guillaume Travers détaille :

> « L'économie médiévale est un contre-modèle au capitalisme libéral. Elle fonde ses institutions sur la terre plus que sur la richesse mobilière, les rapports entre les hommes sur des liens personnels (vassalité, serments, etc.), non sur les mécanismes impersonnels du marché (concurrence et libre-échange). Elle est fortement territorialisée, localisée, et le commerce lointain y est l'exception plutôt que la règle. Elle pense la division du travail non comme l'aboutissement *ex post* d'un processus d'échanges libres, mais *ex ante*, de manière fonctionnelle. Enfin, l'économie médiévale pense les prix non comme résultant du libre jeu des intérêts individuels (offre et demande), mais comme reflétant une forme de justice dans les relations interpersonnelles ('juste prix'). […] Le fonctionnement de l'économie médiévale peut aussi inspirer des solutions aux problèmes contemporains, qu'ils soient identitaires ou écologiques : une plus grande territorialisation des échanges et un fonctionnement plus communautaire de l'économie doivent permettre de redonner davantage de sens aux échanges quotidiens, et de limiter les nuisances associées au libre-échange et à la concurrence généralisée. En termes contemporains, l'économie médiévale peut être une source d'inspiration pour penser le localisme [...]. »[2092] « Les hiérarchies de valeurs et les hiérarchies sociales au Moyen Âge n'ont jamais été des hiérarchies d'argent. L'économie médiévale n'a jamais visé la croissance, l'accumulation et le 'toujours plus', mais au contraire valorisé une forme d'équilibre dans un état stationnaire. »[2093]

L'enjeu consisterait alors à imiter l'économie féodale sans pour autant reproduire les structures de dominance omniprésentes dans les sociétés médiévales[2094] – en préconisant une écologie sociale. En tant que chef d'entreprise, Emmanuel Druon conseille conjointement l'« écolonomie », en défendant l'idée qu'« il est plus économique de produire de façon écologique. »[2095] L'auteur développe :

> « En réalisant des économies d'énergie, en utilisant des matières renouvelables et en contrôlant leur 'renouvelabilité', en réduisant à chaque investissement le risque pour nos collègues ou les impacts de notre activité sur l'environnement, [on fait] des économies financières substantielles, démontrant par la force de nos actes concrets que produire de manière écologique est économique et non pas, comme on le croit très souvent, le contraire ! Nous avons conceptualisé cela sous le nom d"écolonomie'. »[2096]

2092Travers Guillaume, *Économie médiévale et société féodale*, La Nouvelle Librairie, Paris, 2020, pp. 61-64

2093*Ibid.*, p. 47. Notons que ces petites structures communales seraient propices au développement de microcrédits tels que ceux mis en place par Muhammad Yunus au Bangladesh – « *Grameen Bank* » signifiant « banque du village » – en vue de sortir les êtres humains de la pauvreté. Voir à ce propos Ferraro Gayle, *To catch a dollar*, 2010. Ceci étant dit, au sein d'un nouveau modèle économicopolitique, l'idée même de faire crédit pourrait, à terme, devenir désuète.

2094Murray Bookchin explicite à cet endroit : « Peu de sociétés furent plus décentralisées que le féodalisme européen qui se structurait autour de petites communautés reposant sur une aide mutuelle et sur une utilisation commune de la terre. Pourtant, peu de sociétés furent plus hiérarchisées et plus opprimantes. » Dans Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 111.

2095Druon Emmanuel, *Écolonomie, entreprendre sans détruire*, Actes Sud, Arles, 2016, p. 20.

2096Druon Emmanuel, *Le Syndrome du poisson lune*, Actes Sud, Arles, 2015, p. 69.

Druon définit ensuite ce que représente à ses yeux un « projet écolonomique » : « Travailler pour un projet commun qui a du sens, qui est porteur de sens au plan de l'environnement immédiat dans lequel on vit et au plan du travail que l'on accomplit tous les jours, c'est ne pas perdre sa vie à la gagner, c'est faire de sa vie de labeur un moment de construction. »[2097] Voilà qui confère du sens aux activités et favorise, par là même, le bien-être des membres de l'entreprise et celui de la nature qui environne les lieux de travail : « Avec près de vingt ans de recul et d'expérimentation, nous pouvons témoigner d'une chose au moins : les conséquences de l'écolonomie sur nos journées de travail sont palpables, concrètes, sur le plan de nos relations entre individus, de la santé au travail, en termes d'efficacité énergétique, de productivité et de préservation des ressources naturelles. »[2098] Ce type de méthode avant-gardiste doit nous faire réfléchir quant à notre manière de produire dans le futur[2099].

De même que l'écologie est un projet de société qui doit changer le rapport au monde, l'économie circulaire et l'écolonomie sont des modèles devant impacter les moindres processus de production et de consommation. Elles entrent par ailleurs en adéquation avec le communalisme libertaire basé sur la coopération entre différents acteurs d'un système économique. Le Moigne écrit : « En s'associant avec ses concurrents, une entreprise peut mutualiser la collecte et la valorisation des produits en fin de vie. En Europe, les producteurs et distributeurs peuvent s'acquitter de leur obligation de gestion des produits en fin de vie en mettant en place collectivement un éco-organisme. La fonction achats aura souvent un rôle important à jouer dans la mise en place de ces partenariats. »[2100] Il est, dès lors, très intéressant de nous remémorer que, du point de vue strictement économique, les entreprises ont tout intérêt à coopérer – y compris avec des concurrents ! –, comme le révèlent l'économiste Hugues Poissonnier et ses coauteurs Nicolas Kourim et Michel Philippart :

> « Face aux difficultés qu'elles rencontrent, les entreprises peuvent s'appuyer sur la coopération afin notamment de mieux maîtriser les évolutions parfois fortes et rapides de leur environnement. Ceci peut reposer sur une stabilisation des débouchés au travers de la coopération verticale ou sur une réduction de la concurrence accompagnée d'un accroissement de l'apprentissage mutuel dans le cadre de la coopération horizontale. De plus en plus émergent donc de véritables 'stratégies collectives', c'est-à-dire des stratégies déployées par plusieurs entreprises et/ou organisations et dont les retombées bénéficieront à chacune desdites entreprises et/ou organisations. »[2101]

2097Druon Emmanuel, *Le Syndrome du poisson lune*, Actes Sud, Arles, 2015, p. 55.

2098Druon Emmanuel, *Écolonomie, entreprendre sans détruire*, Actes Sud, Arles, 2016, p. 29.

2099Le dirigeant consigne par ailleurs : « En tant que chef d'entreprise, ma première responsabilité va à la préservation de l'intérêt collectif. Toujours le collectif : il doit être prioritaire. Pour comprendre l'intérêt commun, il faut passer beaucoup de temps à regarder, écouter, réfléchir. Les partisans actuels du *slow management* nous le disent : il faut prendre du temps. Le temps de penser et celui de réfléchir. Celui d'éprouver aussi. [...] Nous ne distribuons jamais de dividendes. […] L'argent gagné par l'entreprise est un moyen d'entreprendre et d'investir, pas une fin en soi. Nos choix se portent sur des matières premières innovantes et toujours respectueuses de la santé des salariés et de leur environnement. » Dans Druon Emmanuel, *Le Syndrome du poisson lune*, Actes Sud, Arles, 2015, p. 69-189.

2100Le Moigne Rémy, *L'Économie circulaire*, Dunod, Malakoff, 2018, p. 186.

2101Kourim Nicolas, Philippart Michel & Poissonnier Hugues, *Les Achats collaboratifs*, De Boeck, Bruxelles, 2012, p. 17.

Notons au passage que la notion de performance en entreprise s'est définie de différentes manières en fonction des époques – solvabilité, rapport qualité/prix, rentabilité, compétitivité... Aussi, tandis que la prise de pouvoir des actionnaires oriente actuellement les performances vers la rentabilité, les années 1970 étaient (notamment) marquées par la compétitivité, les entreprises ciblant davantage la satisfaction du client... Par conséquent, il ne va pas de soi de définir la performance d'une entreprise comme la rentabilité. La véritable question à se poser est, en définitive : quel est le but ? Et quel est le moyen ? En fait, il n'est pas nocif de rechercher la rentabilité, tant que celle-ci demeure un *moyen* – au service de la pérennité de l'entreprise et de son écosystème (par exemple). Or, il existe une très grande correspondance entre la façon dont nous définissons la performance d'une entreprise – sur le plan microéconomique – et celle de l'économie – au niveau macro... En dernière analyse, il ne tient qu'à nous de considérer – enfin – l'économie comme un moyen au service de la prospérité – de l'être humain et de la vie – afin que les entreprises s'inscrivent dans cette logique.

En outre, les auteurs précisent : « La collaboration doit être aussi efficace quand il s'agit de mettre en contact les ressources externes, les fournisseurs, et les compétences disponibles dans l'entreprise qui peuvent exploiter ces ressources. »[2102] Autrement dit, nous en revenons de manière concrète à la théorie que j'exposais précédemment, concernant la nécessité de généraliser les pratiques d'entraide dans toute la société humaine, et en premier lieu dans le système économicopolitique. Les partages, les coopérations ou encore les mutualismes à petite échelle constituent notre avenir. Pas uniquement parce que c'est « bien » de partager, de coopérer et/ou de mutualiser... mais parce que c'est la voie à suivre si nous souhaitons vivre en harmonie avec la nature. Sur ce point, la question à se poser est la suivante : le but de toute entreprise est-il de générer des profits ou de créer du lien social ? À trop se focaliser sur le premier objectif, on en perd de vue le second. Pire : on détériore la qualité de vie des salariés, des fournisseurs et des clients, donc de la société en général et, par extension, de la nature dans sa globalité. Aussi Sallie McFague nous invite-t-elle à changer de paradigme :

> « Les gens font comme s'il n'existait que l'économie de marché – alors que ce n'est qu'un modèle parmi d'autres. Nous pourrions avoir une économie écologique, qui mettrait l'accent sur la répartition et la durabilité plutôt que sur l'individu, comme dans les sociétés capitalistes. Autrement dit, nos modèles actuels sont bâtis sur le présupposé qu'une poignée de gens puissants exploitent la majorité des ressources – le schéma classique de l'individualisme insatiable d'Adam Smith. Mais nous pourrions partir d'un autre principe, comme la répartition – pour nous assurer que chaque individu bénéficie des ressources de base, et au-delà, que toutes les formes de vie du système soient assurées du minimum nécessaire. À partir de là, nous pourrions considérer la durabilité de l'ensemble, et faire de ce principe notre nouvel objectif économique. »[2103]

2102Kourim Nicolas, Philippart Michel & Poissonnier Hugues, *Les Achats collaboratifs*, De Boeck, Bruxelles, 2012, p. 81. Bien que le sujet puisse être discuté, j'entends ici le mot « collaboration » comme synonyme de « coopération ».
2103Dans Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019, p. 101.

En clair, il s'agit de viser le bien-être au niveau macroéconomique, afin de transformer la manière dont fonctionne chaque entreprise, de nous souvenir que « les questions fondamentales transcendent l'économie »[2104] et que la coopération – avec les humains et avec les autres vivants – doit guider nos choix. Éloi Laurent insiste sur ces aspects :

> « L'économie civile et l'économie écologique combinées forment une approche sociale-écologique de notre monde qui a le pouvoir de restaurer le bien-être humain (sa résilience et sa soutenabilité) comme finalité de la coopération. L'économie est ainsi repensée de manière radicale, par un retour aux racines de ses moyens et de ses fins : la coopération pour le bien-être plutôt que la collaboration pour la croissance. »[2105]

Joseph Stiglitz soutient, à son tour, cette thèse : « […] Une entreprise ne réussit que par le travail d'équipe, par la coopération. Les compagnies organisent souvent des équipes en leur sein, car cela renforce la solidarité, la cohésion, le travail en commun. [En outre,] les formes et l'envergure de la coopération qu'exige notre économie du XXIe siècle sont nouvelles et sans précédent. »[2106] Jusqu'à en finir avec le libéro-capitalisme débridé ? C'est en tous les cas le souhait du biologiste Jean-Marie Pelt : « *L'économie solidaire* est une des alternatives possibles au capitalisme financier actuel, très dévoyé. Des entreprises, comme des mutuelles ou des coopératives, sans actionnaires ni dividendes, constituées de sociétaires disposant seulement chacun d'une voix, voilà une économie solidaire. »[2107] Sachant qu'au-delà d'un certain nombre de personnes au sein de leur organigramme, les entreprises ont fortement tendance à viser la réalisation d'un maximum de bénéfices pour leurs actionnaires, le passage à des petites structures coopératives détachées du profit, ancrées dans le local et enclines au partage à grande échelle, est à espérer. Nous retrouvons bel et bien ici la logique des « communaux collaboratifs » analysés plus haut par Rifkin, et qui font par ailleurs écho à la « société conviviale » conceptualisée par Ivan Illich :

> « Une société conviviale est une société qui donne à l'homme la possibilité d'exercer l'action la plus autonome et la plus créative, à l'aide d'outils moins contrôlables par autrui. La productivité se conjugue en termes d'avoir, la convivialité en termes d'être. Tandis que la croissance de l'outillage au-delà des seuils critiques produit toujours plus d'uniformisation réglementée, de dépendance, d'exploitation et d'impuissance, le respect des limites garantirait un libre épanouissement de l'autonomie et de la créativité humaines. »[2108]

2104Leopold Aldo, *La Conscience écologique*, Wildproject, Marseille, 2013, p. 138.
2105Laurent Éloi, *L'Impasse collaborative*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2018, pp. 175-176. Précisons que « l'économie civile » met l'être humain au centre des activités économiques. Sur un tel marché, les interactions des agents doivent conduire à des avantages mutuels dans l'intérêt du bien commun, qui prime sur les stricts intérêts mercantiles.
2106Stiglitz Joseph, *Peuple, pouvoir et profits*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019, p. 271-274.
2107Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010, p. 69.
2108Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 43.

L'auteur note encore : « J'appelle *société conviviale* une société où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité, et non au service d'un corps de spécialistes. Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil. […] C'est l'outil qui est convivial et non l'homme. L'homme qui trouve sa joie et son équilibre dans l'emploi de l'outil convivial, je l'appelle austère. »[2109] Nous nous situons ainsi au carrefour entre décroissance, coopération, sobriété heureuse, altruisme, liberté, épanouissement, convivialité, municipalisme libertaire, économie circulaire et solidaire. À nouveau, il s'agit simplement de considérer l'humain – et le vivant – *d'abord*, en lieu et place de l'argent.

D'où l'importance de mettre l'accent sur la « paix économique », comme le fait Dominique Steiler, titulaire de la chaire « Paix économique, *mindfulness* et bien-être au travail »[2110] à Grenoble École de Management. Dans son livre intitulé *Osons la paix économique*, le professeur invite effectivement à voir « l'entreprise et le travail comme voie de pacification »[2111] et non uniquement comme source de profit. Il y définit la « paix économique » comme suit :

> « Dans le courant de la vie telle qu'elle se présente, en période de conflit, mais avant tout hors conflit, la paix économique, à travers une orientation, un chemin et une mise en action, propose à l'entreprise une approche positive de développement des forces et des valeurs humaines pour créer des richesses et contribuer de manière harmonieuse à l'épanouissement de l'ensemble des parties prenantes, sans générer de violence, dans le cadre plus vaste de l'éthique et de sa responsabilité sociale. »[2112]

Le docteur en management poursuit :

> « Plutôt que de considérer la paix en opposition à la guerre et comme un état quasi accidentel, tentons de la voir comme une ligne de base présentant des harmoniques (un équilibre dynamique) s'établissant autour d'un *set point*, qui peut être perturbée par le conflit ou la violence et vers laquelle nous tendons naturellement pour répondre à nos besoins physiologiques, émotionnels, psychologiques et sociaux. Les situations rencontrées sont alors évaluées soit comme des situations de paix permettant de la renforcer et de nourrir harmonieusement les besoins fondamentaux, soit comme la mettant en péril par trois dangers : la menace, la perte, le challenge. »[2113]

Et pour développer cette entente à l'intérieur comme à l'extérieur de l'entreprise, la voie royale est une pratique dont j'ai précédemment vanté les mérites, à savoir la méditation, qui modifie le rapport au monde de l'individu qui s'y adonne, tout en ayant pour ambition d'apaiser la société :

---

2109Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 13.
2110Source : https://www.mindfulness-at-work.fr.
2111Steiler Dominique, *Osons la paix économique*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 199.
2112*Ibid.*, p. 179.
2113*Ibid.*, p. 174.

> « Au-delà de l'évolution de variables, telles que le stress, le bien-être, la prise de décision, la qualité d'écoute active, qui sont bien étudiées, il me semble que l'apport principal de la pleine conscience est de nous procurer un espace de jeu et de liberté plus grand en nous mettant en lien avec une réalité plus riche. Être plus libre renforce cependant nos devoirs de responsabilité, c'est cela qu'offre la pleine conscience. Cette responsabilité reconnue transforme nos comportements ou ce que l'on pourrait appeler notre activité, celle-ci intégrant la part observable du comportement, mais aussi sa part interne, émotionnelle et cognitive, non observable. C'est là l'un de ses autres grands apports ; une fois que je vois les choses, je ne peux plus agir comme je le faisais auparavant. »[2114]

Et pour les chefs d'entreprise et managers qui ne seraient pas convaincus par tous les bienfaits de la coopération, du mutualisme, de l'économie circulaire et de la méditation, j'en termine sur ce point avec cette série de questions posées par le conférencier Sébastien Henry – dans son ouvrage intitulé *Ces décideurs qui méditent et s'engagent* – et mettant en lumière le sens que nous pouvons conférer à notre existence :

> « Notre travail de décideur nous nourrit-il vraiment en profondeur ? Plus largement, de quel développement parlons-nous quand, malgré la richesse de nos économies développées, un enfant continue à mourir toutes les 5 secondes de malnutrition ? Quand des dizaines de millions de personnes dans le monde prennent des antidépresseurs chaque jour, avec une consommation qui continue d'augmenter, aux États-Unis comme en France ? Quand le taux de suicide augmente lui aussi continûment depuis 50 ans ? Quand la dégradation de notre planète se poursuit, en approchant certains seuils de non-retour ? »[2115]

Plus je progresse dans l'exposé de ma réflexion, plus il est clair que les différents idéaux que j'ai mentionnés jusqu'ici font système... La promotion de l'entraide peut se traduire politiquement par le communalisme libertaire, économiquement par les communaux collaboratifs, l'économie circulaire, l'écolonomie, et intérieurement par la pratique de la méditation, de la Communication NonViolente ainsi que par le développement de l'intelligence émotionnelle, favorisant la paix et tendant par suite à générer l'épanouissement individuel et collectif... Mais il reste un point crucial à aborder, à savoir celui de l'éducation, car comme le relève lucidement Sébastien Henry : « Au-delà de la transmission des connaissances, la mission de l'école devrait être de former des citoyens épanouis. Dans ce cas, pourquoi ne pas enseigner aux enfants comment être heureux et conscients de leur rôle dans la société ? »[2116] Et Pierre Rabhi abonde : « Le changement de logique ne peut se réaliser sans que l'on revoie de fond en comble l'éducation des enfants. »[2117]

2114Steiler Dominique, *Osons la paix économique*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 261.
2115Henry Sébastien, *Ces décideurs qui méditent et s'engagent*, Dunod, Paris, 2014, p. 26.
2116*Ibid.*, p. 231.
2117Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010, p. 105.

**De l'école (et) du bonheur**

*« Beaucoup de gens cessent d'apprendre en quittant l'école parce que douze ou vingt ans d'éducation extrinsèquement motivée a laissé un goût amer. Leur attention a été manipulée ou contrôlée par les professeurs et les manuels et ils considèrent le baccalauréat comme le début de la liberté. Malheureusement, la personne qui renonce à l'usage de ses capacités symboliques ne sera jamais vraiment libre. Sa pensée sera dirigée par les opinions des autres : voisins, journalistes, ou publicitaires ; elle est à la merci des 'experts'. Idéalement, l'éducation motivée extrinsèquement devrait servir de point de départ à un incessant apprentissage motivé intrinsèquement qui ne vise ni diplôme ni emploi, mais plutôt la compréhension de ce qui arrive autour de soi et en soi. C'est cette activité intellectuelle qui procure tant de joie au penseur et cela tout au long de la vie. »*

Mihaly Csikszentmihalyi[2118]

J'inaugure cette section en rappelant quelques critiques exercées à l'encontre du système éducatif actuel. Avec verve, Raoul Vaneigem dénonce le formatage des enfants, au service de la dictature du capital : « L'enfant est un individu à part entière, non un objet de profit et de pouvoir appartenant à l'entreprise familiale qui l'a produit. Il participe au bonheur à construire non d'une fatalité à assumer. C'est pourquoi la prolifération d'enfants à qui ne sont pas garantis les soins de l'amour et de l'intelligence sensible relève du crime contre l'humanité. »[2119] Illich confirme : « L'école s'approprie l'argent, les hommes et les bonnes volontés disponibles dans le domaine de l'éducation, et, jalouse de son monopole, s'efforce d'interdire aux autres institutions d'assumer des tâches éducatives. »[2120] Mais au-delà du fait que l'éducation serve *in fine* le modèle du tout-argent, le philosophe repère que « dans le monde entier, l'école nuit à l'éducation, parce qu'on la considère comme seule capable de s'en charger. » L'auteur suggère en ce sens une instruction alternative, loin des salles de classe :

> « Le but qu'il faut poursuivre, qui est réalisable, c'est d'assurer à tous des possibilités éducatives égales. Confondre cet objectif et la scolarité obligatoire, c'est confondre le salut et l'Église. L'école est devenue la religion mondiale d'un prolétariat modernisé et elle offre ses vaines promesses de salut aux pauvres de l'ère technologique. […] Face à l'institution scolaire, la meilleure solution de remplacement semble être […] une sorte de réseau de communications culturelles que tout le monde pourrait utiliser, afin que ceux qui s'intéressent à une question particulière puissent entrer en rapport avec d'autres personnes qui manifestent, pour l'heure, le même intérêt. »[2121]

2118Csikszentmihalyi Mihaly, *Vivre, la psychologie du bonheur*, Robert Laffont, Paris, 2004 (1990), p. 154.
2119Vaneigem Raoul, *Déclaration des droits de l'être humain*, Le Cherche midi, Paris, 2001, p. 191. « La qualité de la relation enseignant-élève [est] un facteur essentiel du climat favorable aux apprentissages et à la réussite scolaire. » Dans André Christophe & Shankland Rébecca, *Ces liens qui nous font vivre*, Odile Jacob, Paris, 2020, p. 57.
2120Illich Ivan, *Une Société sans école*, Seuil, Paris, 1971 (1970), pp. 22-23.
2121*Ibid.*, pp. 27-41.

Si l'idée est hautement intéressante et pourra être débattue à l'avenir, je propose pour l'heure de me focaliser sur l'école actuelle, qui façonne un rapport au monde sclérosant. D'où la question formulée par l'agroécologiste Pierre Rabhi : « Qu'attendons-nous pour que l'écologie soit enseignée à l'école, au même titre que les mathématiques ou le français ? »[2122] Il est en effet limpide que la connaissance des rudiments du fonctionnement de la nature est absolument nécessaire à la prise en considération de cette dernière et aux soins qui doivent lui être apportés... Il ne s'agirait donc pas de promouvoir la chimère du « développement durable » mais d'inviter les élèves à travailler la terre au quotidien afin qu'ils puissent comprendre ses mécanismes. Satish Kumar milite dans cette direction :

> « La création d'un potager dans les écoles primaires, les collèges et les lycées devrait être obligatoire – tout comme la présence, au sein de l'équipe enseignante, de professeurs de jardinage. On devrait apprendre aux enfants à planter des salades comme on leur apprend à résoudre un problème de mathématiques ou à conjuguer un verbe à tous les temps. La terre n'est pas sale. Il faut rendre sa dignité au travail manuel et sa noblesse à l'agriculture. D'autant qu'il est excellent pour la santé de travailler en plein air ! »[2123]

Ce rapport à la nature serait incontestablement bien plus bénéfique aux jeunes – et donc au monde – que la multiplication des contacts avec des objets numériques tels qu'ordinateurs et tablettes, et ce, bien que ces derniers présentent certains avantages. Pour quelle raison ? Parce que cela permettrait à tous les enfants de se reconnecter au cycle des saisons, à l'origine de leur nourriture, à la quantité de travail indispensable à l'entretien des semences, etc. Bref, de se réancrer dans la « réalité naturelle », aussi bien sur le plan matériel que du point de vue spirituel – écosophique. Satish Kumar précise :

> « Les élèves devraient avoir la possibilité de se promener, de réfléchir, d'apprécier et de célébrer la nature. Aidés de leurs professeurs, ils pourraient, s'ils le souhaitaient, faire pousser des légumes, des fruits et des fleurs, et entretenir un verger ou une forêt en plus de leurs études académiques et théoriques. Ils se libéreraient ainsi d'un mal qui les frappe quasiment tous : le déficit d'attention envers la nature. […] Le seul moyen de la comprendre […], c'est d'en faire l'expérience – autrement dit : de s'immerger en elle pour apprendre à son contact. […] Si nous nous efforcions d'apprendre de la nature, nous cesserions de la considérer comme un objet. En l'observant, nous nous laisserions gagner par un profond sentiment de révérence envers sa beauté et son infinie complexité. »[2124]

2122Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 101.
2123Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), p. 118.

2124*Ibid.*, pp. 113-114. L'auteur ajoute (pp. 114-115) : « Si vous êtes incapable de lire l'étiquette collée sur un paquet de biscuits, vous serez qualifié d'analphabète et regardé de travers, mais si vous ne savez rien des oiseaux, des arbres, des fleurs ou de la biodiversité, vous pouvez dormir tranquille : personne ne vous mettra au ban de la société. Vous détenez une licence, un master, et même un doctorat tout en étant foncièrement inculte en matière d'environnement ? Ne vous inquiétez pas : on ne vous reprochera rien. En revanche, les membres de certaines communautés indigènes, les paysans, les bergers, les nomades et les *bushmen* australiens, tous détenteurs de connaissances approfondies en naturopathie, climatologie et éthologie, sont [perçus] comme des sauvages dès lors qu'ils ne savent ni lire ni écrire. »

Il est par ailleurs fondamental d'empêcher le modèle éducatif de commettre un crime dramatique : l'annihilation de la créativité des enfants. Thomas D'Ansembourg explicite :

> « C'est surprenant de voir comme l'enseignement, tel qu'il a été prévu, sans doute avec les meilleures des intentions, obscurcit la vision, muselle l'élan de vie, fragmente les solidarités, l'esprit d'équipe, l'esprit de synergie. C'est une arme de destruction massive d'une certaine façon jusqu'ici... On sait par certaines études que les enfants entrent en maternelle avec 100% de créativité, d'inventivité, de capacité à s'ouvrir à mille possibles, et sortent d'études universitaires avec 10% de créativité. Certaines études sur plus de vingt ans ont établi ça. C'est affligeant. Et nous avons donc absolument besoin de revisiter le système scolaire, en le faisant sortir des rapports de force [entre] un sachant et un ignorant. Non. On est tous en route en train de s'éveiller ensemble. »[2125]

Il est effectivement troublant de repérer que l'école fonctionne souvent sur le modèle des religions transcendantales : tout comme Dieu – puis l'État – dirige les citoyens « d'en haut », les enseignants diffusent leur savoir selon une relation verticale... Favoriser l'entraide *via* des relations horizontales, non seulement entre enfants, mais aussi entre maître et enfants, sera l'une des missions de l'école de demain[2126]... Mais à cette fin, il faudra sortir du culte du moyennisme, critiqué par Todd Rose : « Ce qu'une personne est capable d'apprendre, la plupart des gens le sont également si on leur permet d'adapter leur rythme d'apprentissage. Mais, la structure de notre système d'enseignement n'étant tout bonnement pas faite pour s'adapter aux individus, elle échoue à nourrir le potentiel et le brio de tous ses élèves. »[2127] Albert Jacquard fustigeait également le conformisme et l'instrumentalisation de l'école, qui inculque la compétition dans l'esprit des enfants, et cela, au détriment de la coopération, qui est pourtant bien plus naturelle au regard des neurosciences, se situant d'ailleurs « à l'origine du développement des civilisations humaines »[2128] – comme nous l'avons vu. Le biologiste notait ainsi : « On est au service d'intelligences qui sont en train de se construire... Et par conséquent, il faut les aider autant que l'on peut, mais surtout pas en leur disant : 'Tu vas être plus intelligent qu'un autre.' C'est complètement absurde. [Il faut leur dire :] 'Tu vas te construire grâce aux autres.' »[2129]

---

2125Interview réalisée par Julien Peron et intitulée « C'est quoi le bonheur pour vous Thomas d'Ansembourg ? » Vidéo publiée le 20/06/2015 et disponible en ligne le 12/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=8Bsc3cp7vOU. À l'inverse du thérapeute, je pense que l'école actuelle n'a pas été réfléchie et construite avec « les meilleures intentions », mais pour fabriquer le consentement nécessaire à la pérennisation de la dictature du capital.

2126Voir notamment Mourot Alexandre, *Le Maître est l'enfant*, 2017.

2127Rose Todd, *La Tyrannie de la norme*, Belfond, Paris, 2017 (2016), p. 189. L'auteur ajoute (p. 238) : « Transformer la structure moyenniste de notre système actuel en un système qui valorise l'individu requiert l'adoption de trois concepts clés : attribuer des accréditations, pas des diplômes ; remplacer les notes par la compétence ; permettre aux étudiants de définir leur parcours pédagogique. »

2128Dans Lumbroso Valeria, *Entre toi et moi, l'empathie*, 2015.

2129Interview accordée à l'émission « Noms de dieux » diffusée sur la RTBF. Vidéo publiée le 13/09/2013 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=9v9updAv018. Notifions que « pour toute personne, enfant ou adulte, la proximité relationnelle reste […] le déterminant le plus important du bien-être. » Dans André Christophe & Shankland Rébecca, *Ces liens qui nous font vivre*, Odile Jacob, Paris, 2020, p. 30.

Les questions qui se posent ici sont donc les suivantes : Comment faire de la formation et non du formatage ? Comment permettre à nos enfants de développer leur créativité sans être bridés par des méthodes au service de la dictature marchande[2130] ? Comment mettre la société au service de l'école et non l'inverse ? Comment promouvoir la coopération et non la compétition ? Comment pacifier la civilisation humaine « à la base », c'est-à-dire *via* le modèle éducatif ? En marge de l'enseignement, l'une des réponses à apporter est simple : à l'image des adultes, les enfants peuvent développer leur intelligence émotionnelle[2131], apprendre à s'exprimer en suivant les préceptes de la Communication NonViolente et s'exercer à la méditation de pleine conscience. À ceci près que les enfants possèdent un avantage sur leurs aînés : ils apprennent et retiennent beaucoup plus facilement ! Il ne s'agit dès lors plus de les formater mais de leur offrir les outils indispensables à l'établissement de leur liberté, le tout dans une ambiance agréable et propice à l'épanouissement collectif.

Et il se trouve à ce propos que « les neuroscientifiques se sont aperçus que la connaissance en elle-même pouvait constituer une forme de nourriture pour le striatum. »[2132] Sébastien Bohler explique :

> « […] En 2014, des scientifiques de l'université de Californie ont découvert que de simples questions faisant appel à la curiosité et à l'étonnement, comme de petites devinettes que l'on pose à des élèves d'une classe au début d'un cours, activent leurs neurones dopaminergiques du noyau accumbens, suscitant du plaisir et une attente d'information. […] En classe, les enseignants pourraient ainsi stimuler la curiosité de leurs élèves au début des cours, en leur proposant de petits quiz, ce qui préparerait leur striatum à mieux mémoriser les informations suivantes, par exemple un concept mathématique ou une liste de villes en géographie. »

C'est, soit dit en passant, peu ou prou le principe des cours de philosophie donnés par Alain et par Michel Onfray : les deux professeurs avaient en effet pour habitude d'arriver en classe et de laisser les élèves poser des questions, puis de construire leur enseignement en temps réel en s'appuyant sur ces dernières. Cette méthode permet de stimuler le striatum des élèves en les invitant à trouver – par eux-mêmes – les réponses à leurs interrogations et à construire le cours avec l'aide de leur maître.

---

2130Jiddu Krishnamurti consignait à ce sujet : « L'éducation devrait vous aider à comprendre la globalité de la vie et ne pas se contenter de vous préparer à trouver un emploi et à suivre la voie toute tracée, celle de votre mariage, de vos enfants, de votre police d'assurance, de vos *pujas* rituelles et de vos petits dieux. […] Le véritable étudiant étudie, apprend, explore, enquête, non seulement jusqu'à vingt ou vingt-cinq ans, mais toute sa vie. » Dans Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), pp. 60-75.

2131Aussi Arne Naess écrivait-il : « Il me semble que nos sociétés modernes devraient se fixer pour objectif de réussir à établir entre la raison et les affects une relation féconde, en contestant par conséquent la place exorbitante que le développement intellectuel (au sens étroit du terme) a reçue par comparaison avec le développement affectif. Rien ne serait plus important que de mettre en œuvre pareille réforme de l'éducation au cours des années de formation de l'être humain – disons entre l'âge de cinq et quinze ans. » Dans Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 267. Et le dalaï-lama ajoute : « L'éducation ne consiste pas seulement à favoriser les capacités intellectuelles des enfants. Une éducation réussie consiste également à leur apprendre à développer l'intelligence du cœur et des qualités humaines telles que la compassion, la gentillesse, la bienveillance et le sens des responsabilités. » Dans Barry Catherine, *Sagesse du dalaï-lama*, First, Paris, 2018, p. 53.

2132Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019, pp. 238-240.

Frédéric Lenoir va sensiblement plus loin, en proposant des ateliers « philosophie et méditation » aux enfants de classes primaires, *via* la fondation SEVE (« Savoir Être et Vivre Ensemble »)[2133] :

> « J'ai un ami philosophe, Michel Onfray, qui dit : 'Nous naissons tous philosophes... Certains le demeurent.' C'est une belle phrase. Et c'est vrai. Les enfants sont tous des petits philosophes. Et donc dans la fondation SEVE […], on essaie de développer des ateliers de philosophie dans toutes les écoles, de manière à ce que les enfants puissent apprendre le questionnement, puissent apprendre à élaborer ensemble une pensée. […] Toute l'histoire de la philosophie, ce n'est que ça. Ce n'est que des penseurs qui s'influencent les uns, les autres, et qui progressent ensemble dans la réflexion, même s'ils ne se sont pas connus. […] La philosophie est une création collective. Et quand on fait un atelier de philo avec les enfants, dans les écoles, c'est une création collective. »[2134]

C'est pourquoi le penseur souhaite que la philosophie soit enseignée le plus tôt possible, au même titre que les mathématiques... tout comme la méditation. Le dalaï-lama déclare d'ailleurs à ce propos quelque chose de magnifique : « Si on apprenait la méditation à tous les enfants de moins de 8 ans sur Terre, on réglerait les guerres en une seule génération. »[2135] Krishnamurti abonde, en vantant les vertus de la méditation de pleine conscience dans le cadre éducatif : « […] Dans une véritable école, on doit non seulement enseigner diverses matières à l'élève, mais aussi l'aider à prendre conscience de son propre processus de pensée. En se comprenant lui-même, il saura ce qu'est l'attention sans résistance, car la connaissance de soi est la voie de la méditation. »[2136] En ce sens, Katherine Weare, professeure d'éducation à l'université de Southampton, milite très fortement pour l'instauration de la pratique méditative dans le système scolaire :

> « Tous les enseignants souhaitent que leurs élèves soient capables de se concentrer, de prêter attention : c'est la base pour tous les apprentissages. Aider des enfants pleins de vie et impulsifs à rester concentrés n'a jamais été une tâche facile, mais les enseignants sont bien placés pour savoir que c'est devenu encore plus difficile dans ce monde numérique qui est le nôtre, où nous sommes sans cesse sollicités par des distractions multiples et encouragés à passer d'une tâche à l'autre. […] Des études scientifiques ont démontré clairement que la pleine conscience favorise les processus d'apprentissage, aide les élèves à se poser, à se concentrer et à observer le fonctionnement interne de leur esprit et de leur corps. La pratique régulière de la pleine conscience peut apporter progressivement un état de calme, de paix et de détente, ce qui est agréable en soi et permet également à l'esprit de travailler avec une plus grande clarté. »[2137]

2133Voir www.seve.org ainsi que Lenoir Frédéric, *Philosopher et méditer avec les enfants*, Albin Michel, Paris, 2016.
2134Lenoir Frédéric, conférence intitulée « Le miracle Spinoza ». Vidéo publiée le 14/02/2018 et disponible en ligne le 18/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=mbDxvS5UWmU.
2135Cité dans Peron Julien, *C'est quoi le bonheur pour vous ?*, 2018.
2136Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964), p. 205.
2137Thich Nhat Hanh & Weare Katherine, *Un Prof heureux peut changer le monde*, Belfond, Paris, 2018, p. 354.

Loin de coûter du temps et de l'énergie aux élèves, il est aujourd'hui prouvé qu'offrir à l'esprit des enfants des moments de respiration booste leur concentration, facilite leur capacité à travailler dans la durée et stimule la coopération avec leurs camarades. Dit autrement, si les élèves qui méditent en pleine conscience travaillent chaque journée quelques minutes de moins que les non-pratiquants – le temps passé à méditer en classe n'étant pas, à proprement parler, du temps de travail –, ils sont plus efficaces une fois qu'ils se mettent à la tâche. Et la linguiste Céline Alvarez en a fait l'expérience, en prenant en charge une classe de maternelle classée en « zone d'éducation prioritaire ». Elle raconte :

> « Je proposais […] des exercices d'*inhibition motrice totale* qui allaient par la suite nous mener à une pratique régulière d'exercices de 'présence à soi'. Alors que les enfants étaient assis en tailleur autour de l'ellipse, je les invitais à fermer les yeux et à placer leurs mains sur leurs genoux ou entre leurs jambes, à leur convenance, puis j'éteignais la lumière. Je reprenais place parmi eux et, en les guidant avec ma voix, je leur demandais de rendre totalement immobile chacune des parties de leur visage, leurs bras, leurs pieds, etc. Lorsqu'ils étaient parfaitement immobiles, j'attirais leur attention sur leur ventre qui, lui, se gonflait et se dégonflait délicatement. Les enfants entraient alors dans un grand calme, et le silence s'installait dans la classe. »[2138] « De nombreuses études montrent aujourd'hui que des exercices de ce type, s'apparentant à une approche méditative de pleine conscience, développent de manière considérable le contrôle inhibiteur des enfants et génèrent des changements remarquablement positifs dans leur vie quotidienne, tant au niveau scolaire que social. Les enfants entrent plus facilement dans les apprentissages, leur attention se développe, ils sont plus à même de gérer leur stress et leurs émotions, et leurs relations sociales s'en trouvent nettement apaisées. »[2139]

La pédagogue ajoute qu'un cercle vertueux s'enclenche dès lors, selon elle, naturellement chez les petits d'homme :

> « Au sein de la classe maternelle de Gennevilliers, les enfants passaient leur journée ensemble, ils s'entraidaient, se connaissaient vraiment très bien et acceptaient sans se poser aucune question les personnalités si différentes de chacun. Plutôt que de se comparer et de se juger, ils étaient tolérants et très protecteurs les uns envers les autres. Comment avons-nous créé cette harmonie ? En n'empêchant tout simplement pas qu'elle se produise. Au lieu d'apprendre aux enfants à vivre ensemble de manière théorique, nous leur avons permis de le faire tout simplement en *vivant ensemble* : ils étaient libres toute la journée de s'organiser entre eux, d'interagir et de se rencontrer. Ils faisaient ainsi l'expérience des relations, des émotions qu'elles suscitent, de la meilleure manière de résoudre les différends, etc. Cette vie commune en autonomie, en présence d'enfants plus jeunes et plus âgés, leur a permis de développer une intelligence sociale et émotionnelle remarquable. »[2140]

2138Alvarez Céline, *Les Lois naturelles de l'enfant*, Les Arènes, Paris, 2016, p. 318.
2139*Ibid.*, p. 319.
2140*Ibid.*, p. 393.

En bref, les enfants ont une tendance naturelle à aider leurs camarades, à coopérer avec eux, et ne deviennent enclins à la compétition que parce que le système éducatif les y conduit. Céline Alvarez poursuit, en évoquant le lien qui doit exister entre éducateur et éduqué : « Dès notre naissance, nous recherchons la connexion avec l'autre, et si ce contact disparaît, nous sommes en grande détresse. Pour l'être éminemment social qui vient de naître, l'amour n'est vraiment pas une option ; il s'agit d'un besoin vital. […] L'amour nourrit l'esprit, élève l'intelligence et la créativité, et l'excellente nouvelle, c'est qu'il possède un grand pouvoir de contagion. »[2141] Le maître doit, par suite, constituer ce que le grand psychanalyste John Bowlby appelait une « figure d'attachement subordonnée » :

> « Chez la plupart des espèces, il y a pour les petits plus d'une sorte de comportement qui aboutit à ce que la mère et le petit restent près l'un de l'autre. Par exemple, l'appel vocal du petit attire la mère, et les mouvements de locomotion du petit l'amènent vers elle. Étant donné que ces deux types de comportement ainsi que d'autres ont la même conséquence – la proximité –, il est utile d'avoir un terme générique pour les couvrir tous et c'est à cet usage que l'on propose l'expression 'comportement d'attachement'. Une école ou un collège, un groupe de travail, un groupe religieux ou un groupe politique peut constituer pour beaucoup une 'figure' d'attachement subordonnée, et pour quelques-uns une 'figure' d'attachement principale. Dans ces cas-là, il semble probable que le développement de l'attachement à un groupe soit médiatisé, tout au moins initialement, par l'attachement à une personne qui occupe une position prédominante au sein du groupe. »[2142]

Autrement dit, l'amour – qui est structurant pour l'enfant – doit se répandre dans la salle de classe. C'est le meilleur moyen d'aider le petit d'homme à développer sa créativité et son intelligence. Cette thèse, vieille de plusieurs millénaires, est ici notamment réhabilitée par Edgar Morin : « Rappelons aussi la vérité pédagogique première formulée par Platon : 'Pour enseigner, il faut de l'éros.' Il y faut l'amour de la connaissance, mais aussi l'amour pour une jeunesse qu'il convient d'aider à entrer dans la vie. L'éducation devrait s'inspirer des expériences Montessori, Freinet […]. »[2143] D'ailleurs, forte de ses connaissances en neurosciences, la pédiatre Catherine Gueguen conflue quant à l'importance de la compassion dans la relation professeur-élève :

> « Créer des relations bienveillantes et chaleureuses avec les enfants n'est pas réservé à la famille. À l'école, la cascade de réactions positives déclenchées par de telles relations aide l'enfant à évoluer positivement, à augmenter son sentiment de bien-être, de confiance, et à diminuer son anxiété et son agressivité. Cette qualité de la relation a aussi des effets bénéfiques sur les enseignants et contribue à une atmosphère de confiance et de bien-être favorable à l'apprentissage. »[2144]

2141Alvarez Céline, *Les Lois naturelles de l'enfant*, Les Arènes, Paris, 2016, pp. 356-360.
2142Bowlby John, *Attachement et perte, volume 1 : l'attachement*, PUF, Paris, 1978, pp. 251-283.
2143Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011, p. 158.
2144Gueguen Catherine, *Pour une enfance heureuse*, Robert Laffont, Paris, 2014, pp. 224-225.

Même son de cloche altruiste du côté des spécialistes de la psychologie que sont Caroline Lesire, Christophe André et Ilios Kotsou, au sein d'un ouvrage collectif intitulé *Transmettre* (2017) :

> « Reconnaître que nous sommes tous liés, interdépendants, nous ouvre aussi à la gratitude, ce sentiment de reconnaissance par rapport à ce que nous recevons et avons reçu. […] Un peu comme un apport de vitamine D active notre système immunitaire et protège notre corps, la gratitude peut être vue comme un boost relationnel qui maintient des relations saines. […] Transmettre avec bienveillance, dans un esprit de coopération et de solidarité, est une manière de renforcer ce qui nous lie : celui qui transmet sait qu'il fait partie d'une communauté d'humains, qu'il appartient à la grande famille du vivant de laquelle chacun peut alors naturellement prendre soin. »[2145]

Devenir un émissaire de paix et offrir de l'affection aux petits, lorsqu'on est enseignant, n'est donc pas une option. C'est une condition nécessaire à leur épanouissement, au sein de la classe comme en dehors. De surcroît, Catherine Gueguen souligne que les professeurs doivent faire face à un nombre très réduit d'élèves et ajoute que la connaissance des bases concernant le développement de l'enfant est fondamentale pour l'aider à grandir :

> « Il paraît indispensable que les personnes travaillant dans le domaine de la petite enfance aient une connaissance approfondie de l'évolution d'un enfant au niveau affectif et personnel, que chaque adulte ait en charge un petit nombre d'enfants pour prendre le temps d'avoir une vraie qualité d'échange avec eux. Cela est un investissement primordial pour l'avenir quand on sait combien les premières années de vie sont les bases du développement de l'être humain. »[2146]

Un autre moyen de faciliter l'entraide naturelle entre les élèves consiste à en finir avec les classes par niveau d'âge. Dans la nature, aucun animal n'apprend en demeurant avec des congénères nés la même année que lui... Cette méthode ne fait donc pas sens, d'autant plus que dans des classes dites « uniques », c'est-à-dire des classes regroupant des enfants d'âges différents, les plus âgés viennent automatiquement en aide aux plus jeunes, qui apprennent d'autant mieux que leurs aînés progressent en leur expliquant leurs propres acquis. Cette synergie s'avère donc bénéfique pour tous et constitue un outil précieux pour les enfants : avoir la possibilité d'expérimenter la coopération et en bénéficier dès le plus jeune âge encourage à poursuivre sur cette voie et donc à se détourner de la compétition.

Du point de vue technique, le fait de ralentir la vitesse des enseignements, afin de laisser les petits progresser à leur propre rythme, peut aussi être salutaire, comme l'explique Catherine Piraud-Rouet, journaliste indépendante spécialisée dans le domaine éducatif – qui fait par là même écho aux dires de Todd Rose cités un peu plus haut (à l'encontre du moyennisme) :

2145Kotsou Ilios (dir.), *Transmettre*, L'Iconoclaste, Paris, 2017, pp. 178-179.
2146Gueguen Catherine, *Pour une enfance heureuse*, Robert Laffont, Paris, 2014, pp. 324-325.

> « La philosophie de l'éducation lente (ou *slow education*, inspirée du mouvement *slow food*) est née dans les années 2000. Elle vise à donner à l'enfant le goût de l'apprentissage, en mettant le frein sur le rythme, jugé excessif, d'acquisition des connaissances dans l'enseignement classique. Elle prône une école non violente qui respecte les rythmes et les droits des enfants. Ce modèle éducatif est celui adopté par la plupart des écoles à pédagogie alternative. »[2147]

Par exemple, la pédagogie Freinet propose de laisser « libre cours à [la] créativité de l'enfant »[2148] en promouvant largement la coopération. Les écoles Montessori misent, de leur côté, sur « la liberté organisée », un « matériel d'éveil spécifique » et un « éducateur bienveillant. »[2149] Quant à Steiner-Waldorf, il s'agit d'une forme d'enseignement qui encourage le développement spirituel et artistique des élèves, dans laquelle le professeur ne donne « pas de notes et encore moins de classement. »[2150] Pour plus de détails, j'invite le lecteur à découvrir le livre de la journaliste, ainsi que celui de Céline Alvarez, qui synthétise le problème de l'éducation actuelle, dont j'ai tenté de dégrossir les contours – à dominante économique – et pour lequel j'ai exposé des solutions[2151] tout au long de cette section :

> « […] Imaginez-vous rouler en voiture en cinquième avec le frein à main levé. La voiture n'avance pas, émet des bruits étranges ; vous tentez en vain de la faire réparer chez différents garagistes, mais il faut se rendre à l'évidence, la machine *dys*fonctionne, elle manque clairement de puissance. Retirez le frein à main, et vous serez surpris par la puissance du moteur et la qualité du voyage. De la même façon, nous freinons constamment la capacité puissante d'apprentissage de nos enfants avec des méthodes inadaptées. »[2152]

Pour finir – et « boucler la boucle » –, Florence Noiville prétend que les méthodes d'enseignement doivent également évoluer dans les études supérieures, précisant que HEC devrait signifier « Haute Éthique Contemporaine. »[2153] L'idée nodale serait donc de former les élèves – quel que soit leur âge – à la protection de la nature, sans laquelle la vie n'est pas possible, à la coopération, à l'intelligence émotionnelle, à la méditation, à la philosophie, à la CNV... bref, à tout ce qui fait qu'un être humain peut passer du rôle de rouage de la « mégamachine libéro-capitaliste » au statut de vivant accompli, créatif, libéré, apte au bonheur et... « écosophe ».

---

2147Piraud-Rouet Catherine, *Le Petit livre des pédagogies alternatives*, First, Paris, 2018, p. 31.
2148*Ibid.*, p. 47.
2149*Ibid.*, p. 74.
2150*Ibid.*, p. 105.
2151J'en profite pour remercier chaleureusement tous les auteurs dont j'ai cité le nom et les merveilleux travaux.
2152Alvarez Céline, *Les Lois naturelles de l'enfant*, Les Arènes, Paris, 2016, p. 10.
2153Noiville Florence, *J'ai fait HEC et je m'en excuse*, Stock, Paris, 2009, p. 93. L'auteure ajoute : « Les grandes écoles de commerce doivent se réformer parce qu'il leur incombe, à elles aussi, de repenser la question du lien entre finance, capitalisme et société. Encore une fois, ceux de ma génération peuvent les y aider. En formulant clairement d'autres critères de richesses et d'autres besoins de recrutement. En encourageant les étudiants – souvent nos propres enfants – à exprimer d'autres attentes. En aidant les enseignants à bâtir leurs cours sur de nouvelles bases. » Dans Noiville Florence, *J'ai fait HEC et je m'en excuse*, Stock, Paris, 2009, p. 108.

**En conclusion**

*« N'imaginons surtout pas notre avenir sous les jours bien sombres que pourrait évoquer le seul mot d'austérité, car cette discipline de consommation permettra l'aisance chez les plus démunis. Plus que des biens accumulés, la qualité de notre vie dépendra de nos cadres de vie et de nos relations d'homme, le jour où tous pourront se nourrir, se vêtir, se loger correctement – et ce sera très possible si nous restons un nombre limité. Car nous pourrons tous vivre dans une cité éducative, où chacun apprendra et enseignera, tout à la fois et sans cesse. Le respect de la Nature permettra de la mieux connaître et apprécier, de vivre en harmonie avec tous les autres organismes vivants, plantes et animaux, forêts et ruisseaux, vents et vagues. »*

René Dumont[2154]

Dans cette partie, j'ai d'abord mis le curseur sur les leviers qui permettront selon moi au directoire écosophique d'endiguer – à moyen terme – la crise environnementale : décroissance économique, agroécologie, réduction des consommations d'énergie et des trajets, déclin démographique, gratuité pour l'essentiel, égalité économique et sociale entre tous pourront permettre de stabiliser la situation tout en offrant un niveau de vie décent à l'ensemble des êtres humains de la planète.

Par la suite, je me suis évertué à montrer que les valeurs altruiste, pacifiste et bienveillante sont au cœur de la manière dont l'humanité devra à l'avenir se comporter. Pourquoi ? Je le répète une fois de plus : chaque être humain représente une partie de la nature et nous avons par conséquent le devoir d'en prendre soin. Aimer l'autre et le protéger sont déjà des gestes écologiques à part entière. Et il en va évidemment de même avec les autres vivants.

Pour ce faire, de nombreux outils se trouvent à notre disposition : l'intelligence émotionnelle, la méditation de pleine conscience ainsi que la Communication NonViolente, entre autres, sur le plan individuel ; la psychologie positive, le mutualisme libertaire, l'économie circulaire ou encore les lois naturelles de l'enfant – pour reprendre le titre du livre de Céline Alvarez – à l'échelle collective. Il ne tient qu'à nous de les mettre en application, d'en respecter les principes et d'instaurer par ailleurs un contrat naturel fondé sur l'interdépendance entre tous les êtres.

Ce qu'il me faut néanmoins rappeler, c'est que tous ces changements, si souhaitables soient-ils pris séparément, ne pourront avoir lieu indépendamment les uns des autres. Comme je l'ai expliqué dans la troisième partie de cet ouvrage, seule une révolution systémique permettra à l'économie circulaire de se généraliser, à l'école bienveillante d'émerger ou encore à l'égalité de devenir la norme... bref, à toutes ces réformes d'advenir conjointement. D'où l'instauration du directoire écosophique, qui aura pour mission d'orchestrer ces modifications structurelles à l'échelle de la planète.

2154Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 165.

Je n'ai pas inventé grand-chose. J'ai simplement repris ce que des personnes bien plus avisées que moi ont découvert et consigné, suite à leurs recherches et à leurs réflexions. Mais, j'ai tout de même le sentiment d'avoir proposé un projet de société humaniste, réaliste et cohérent, que ce soit au point de vue écologique, politique et économique. Mon but n'est bien évidemment pas de poser les jalons d'une société « idéale », ce qui serait impossible, mais de faire en sorte que la civilisation humaine soit plus égalitaire et en paix avec la nature.

Je suis parfaitement conscient de prendre quelques risques en révélant certaines des réformes que je souhaite voir poindre, mais qu'importe... Le lecteur qui désire s'engager dans une grève de la faim doit pouvoir choisir en toute connaissance de cause. En sus, comme je l'ai déjà mentionné à maintes reprises, les membres du directoire écosophique auront peut-être à cœur de promouvoir une vision – sensiblement ou radicalement – différente de celle que j'ai ici présentée.

Quoi qu'il en soit, tout ce que je souhaite en mettant ma vie en péril, c'est confier le pouvoir à ces personnes et, en conséquence, leur donner l'opportunité de transformer leur pensée – si marginale et utopique puisse-t-elle à ce jour paraître – en actions concrètes, pour rendre l'humanité plus épanouie et plus responsable, pour préserver la nature et, par là même, pour pérenniser la vie sur Terre.

# Conclusion

*« Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères,*
*sinon nous allons mourir tous ensemble comme des idiots. »*
Martin Luther King[2155]

*« Les gens assez fous pour penser qu'ils peuvent changer le monde sont ceux qui le font. »*
Steve Jobs[2156]

Pour résumer en quelques mots l'idée directrice de chacune des parties de cet ouvrage :

1 – La préservation de la nature, du vivant et, par là même, de l'espèce humaine, grandement menacée par la crise écologique actuelle, doit être placée au cœur de notre projet existentiel.

2 – Pour cesser d'alimenter la dictature libéro-capitaliste et la croissance, dont l'effet consiste à détruire la nature, nous devons – à titres individuel et collectif – non seulement remettre en cause la consommation, mais également la production, autrement dit le travail.

3 – Les prétendues démocraties, archi-dépassées par la domination des multinationales et la dictature du capital, s'avèrent incapables de répondre aux crises sociale et environnementale, d'où la nécessité d'enclencher une révolution systémique en instaurant, à l'échelle mondiale, un directoire écosophique chargé de transformer pacifiquement notre rapport au monde.

4 – Seule la mise en jeu de la vie peut obliger les autorités mondiales à mettre l'économie et la politique au service de la nature en obéissant aux ordres du directoire écosophique, d'où la programmation d'une grève de la faim collective et coordonnée, afin de protéger les vivants.

5 – Outre l'abolition de l'exploitation animale, qui doit marquer notre première mesure forte de réconciliation avec le monde naturel, d'autres horizons devront être prioritairement visés par le directoire écosophique, pour faire émerger une société humaine respectueuse de la vie, résolument altruiste, bienveillante et soucieuse du présent et de l'avenir.

2155Sermon prononcé le 31 mars 1968 à la National Cathedral de Washington.
2156Cité dans Jackson Tim, *Prospérité sans croissance*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 243.

En rédigeant ce livre, j'ai parfois eu l'impression de sombrer dans la folie... Désormais, s'il ne fait aucun doute que j'ai effectivement sombré, je dirai que c'est bien plutôt dans la raison.

La raison qui m'a permis de comprendre que l'écologie est ce qui peut donner le plus de sens à ma vie. La raison qui m'a révélé l'aberration de la société marchande en même temps que la tyrannie de l'empire capitaliste, dogmatiquement tourné vers la maximisation du profit. La raison qui m'a ouvert les yeux quant à l'impuissance des – prétendues – démocraties face à la crise environnementale. La raison qui m'a finalement apporté le courage d'opposer mon bien le plus précieux à la destruction de la nature, c'est-à-dire ma propre vie... Car la mort n'est pas la pire des choses qui puisse arriver à un homme... La plus exécrable de toutes, c'est à mes yeux la participation quotidienne – par le travail et la consommation – à la périclitation du vivant sur l'ensemble de la planète.

Je pourrais m'arrêter ici, mais je vais brièvement retracer les étapes de mon cheminement.

**Du constat**

*« Parce que nous, Homo sapiens, sommes de plus en plus nombreux sur un vaisseau spatial aux dimensions et aux ressources limitées, nous aurons de plus en plus souvent, et avec de moins en moins de scrupules, recours à la violence. Le vingt et unième siècle sera belliqueux, ou je ne m'y connais pas. La conclusion pourrait en être une série de conflits terrifiants qui s'achèveraient en guerre totale – la troisième et dernière à laquelle on accolerait l'adjectif de 'mondiale'. Au bouquet final de ce feu d'artifice, l'humanité serait grillée, écrasée, irradiée, affamée, noyée, gelée, anéantie. Sans le moindre espoir de renaissance ou de réincarnation... »*

Yves Paccalet[2157]

Dans la première partie de cet ouvrage, j'ai tenté d'expliquer pourquoi l'écologie ne constituait pas notre préoccupation première et pourquoi elle doit désormais le devenir. L'idée est simple : si nous ne nous consacrons pas individuellement et collectivement à la sauvegarde de la nature, nous serons très probablement voués à disparaître de la planète au cours des prochaines décennies. En ce sens, il ne s'agit plus d'être écologiste de temps à autre, mais d'être écologiste en permanence, de mettre la nature au cœur de chacune de nos décisions. Nous avons la certitude que la crise environnementale génère des catastrophes – puisque certaines ont déjà eu lieu – et que le temps passant, ces dernières s'amplifieront. La question n'est donc pas de savoir si nous allons pouvoir totalement nous protéger de la métacrise – c'est trop tard – mais si nous allons essayer de sauver ce qui peut encore l'être pour nous, pour nos enfants et pour tous les êtres vivants avec lesquels nous partageons la Terre-mère. Il faut donc dynamiter la léthargie dans laquelle l'espèce humaine est actuellement engluée.

2157Paccalet Yves, *L'Humanité disparaîtra, bon débarras !*, Arthaud, Paris, 2006, p. 97.

Quand bien même il serait trop tard pour résoudre les multiples problèmes auxquels l'humanité va devoir faire face, ce ne serait pas une raison pour ne pas s'évertuer à arranger les choses, ou tout du moins à éviter qu'elles n'empirent. En réalité, les deux seules questions que nous devons nous poser sont : « Quelles sont les choses les plus importantes pour moi ? » Et : « Comment les préserver des catastrophes à venir ? » Nos réponses doivent selon moi donner sens à notre existence et déterminer dès à présent notre attitude et nos choix pour le futur.

Si j'avais plusieurs vies, j'en profiterais pour essayer de devenir cosmonaute, astrophysicien, moine bouddhiste, réalisateur ou encore agriculteur. Si j'avais tout le temps que je voulais, j'en profiterais pour rédiger des romans, parcourir le monde à bicyclette et rendre régulièrement visite à mes amis. Mais je n'ai qu'une vie... Et le temps m'est compté. Je dois par conséquent me focaliser sur la chose la plus importante, celle qui a le plus de sens : le combat pour sauver la nature et les vivants[2158].

**Du problème**

> *« Quand tout le monde se laisse entraîner, sans réfléchir, par ce que les autres font et croient, ceux qui pensent se retrouvent à découvert, car leur refus de se joindre aux autres est patent et devient alors une sorte d'action. »*
>
> Hannah Arendt[2159]

Dans ma deuxième partie, j'ai tenté de montrer que la société thermo-industrielle, le capitalisme et ses confluents – libéralisme, consumérisme et productivisme – sont à l'origine de l'annihilation de la nature. Or, si nous ne pouvons revenir sur la prédominance des idéologies qui ont généré ce modèle – christianisme, cartésianisme, etc. –, nous disposons, en revanche, de la possibilité de faire tomber le système qui en représente aujourd'hui l'héritage et qui détruit la vie par son irrémédiable quête de croissance... Car l'explication de notre déroute est limpide : l'utilisation exponentielle des ressources dans un monde fini n'est pas viable et aboutit nécessairement au crash du système[2160].

L'objectif de ma démarche consistait donc à « tout remettre à plat », à montrer que chaque acte de production et de consommation revient purement et simplement à soutenir, cautionner et encourager le système capitaliste, et donc à contribuer au crépuscule de notre monde naturel. En ce sens, ce qui est préjudiciable et condamnable n'est pas le travail en soi, mais le travail dans le modèle de société actuel, puisque toute production contribue – de diverses manières et que nous le voulions ou non – à la mutilation de la vie... Cesser de travailler, de consommer et de payer des impôts – à des États à la solde de multinationales – devient donc le point de départ de tout *engagement* écologique.

2158D'ailleurs, même – voire surtout – si on me proposait une fortune pour pratiquer les activités citées, je refuserais.
2159Arendt Hannah, *Considérations morales*, Payot & Rivages, Paris, 2014 (1970), p. 86.
2160Si notre ordinateur plante, nous pouvons *rebooter* le logiciel d'exploitation pour corriger le problème. Mais nous ne pouvons pas réinitialiser la nature. Si nous continuons de le surexploiter, le système-Terre va crasher, et nous avec...

La bonne nouvelle, c'est que le modèle que nous avons construit peut être déconstruit pour donner naissance à un nouveau système. Seul l'ordre de la nature est immuable. Tout le reste, nous pouvons le changer. Mettre l'économie au service de la nature – et non plus l'inverse – est par conséquent non seulement souhaitable, mais parfaitement possible. Avant toute chose, cela passerait nécessairement par une entreprise de décroissance, puisque nous exploitons actuellement plus de ressources que ce que la Terre peut nous offrir. Néanmoins, Yves Paccalet écrit : « Nous ne nous en tirerons que par la vertu d'une décroissance raisonnable. Sauf que c'est impossible, parce que personne n'en veut. »[2161]

Sur ce point, je m'oppose au naturaliste : il me semble en effet que de nombreuses personnes sont prêtes à accepter qu'une décroissance économique soit mise en place à l'échelle de l'humanité. Mais le problème réside dans l'inertie du système, qui contraint les êtres humains à travailler pour assurer leur survie. Je précise à cet endroit que j'ai espoir en chacun de mes frères et sœurs en humanité, qui sont victimes de l'idéologie dominante et dont le potentiel d'amour compassionnel ne demande qu'à s'exprimer. Cela dit, pour faire écho à la formule de Hannah Arendt citée en exergue, il ne suffit pas de *penser* différemment ; il faut *agir* différemment, en ayant les pieds sur Terre dans une civilisation humaine vivant hors-sol... Par suite, à qui douterait de la possibilité d'utiliser l'économie comme un moyen de préserver la nature, l'économiste Pierre Larrouturou rétorque :

> « Quand on sait que la banque centrale européenne a créé 2600 milliards d'euros en trois ans […], on a du mal à comprendre qu'on ne puisse pas financer la lutte contre le réchauffement climatique. […] En 2008, quand les banques s'effondraient, tout d'un coup, en quelques jours, on a débloqué 1000 milliards en urgence. Mais là, ce dont je parle, c'est de façon tranquille, depuis trois ans, que tous les mois, la banque centrale met 80 milliards sur la table. […] Et on sait que 90% va à la spéculation. […] L'argent, il y en a, c'est une question de volonté politique. »[2162]

En évoquant l'agriculture intensive, la déification de la technique, le gaspillage délibéré d'énergie, la démographie suicidaire, le formatage déshumanisant des enfants, la promotion de la compétition, la mondialisation populicide et culturicide, le néocolonialisme nauséabond, le règne de la finance, la monétisation de la politique, la propagande médiatique et les oligarchies omnipotentes, j'ai en outre montré que le « système libéro-capitaliste » a la particularité de fonctionner exactement comme une dictature. Partout sur la planète, les peuples sont gouvernés par l'argent-roi, de même que la nature, qui s'agenouille et agonise sous sa domination. En conservant le modèle actuel, il est certes possible d'effectuer une série de corrections à la marge, mais en aucun cas de sauvegarder le vivant... D'où la nécessité d'enclencher une révolution systémique et de fonder la seule instance politique à même de nous sortir de l'impasse, en court-circuitant la dictature du marché : le « directoire écosophique ».

2161Paccalet Yves, *L'Humanité disparaîtra, bon débarras !*, Arthaud, Paris, 2006, p. 184.

2162Interview accordée à l'émission « C politique » sur France 5. Vidéo publiée le 18/02/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=vtMQeCdwZiQ.

**De la solution**

*« Constatant chacune la situation critique dans laquelle nous sommes plongés, chaque discipline scientifique y va de sa proposition : les climatologues, les agronomes, les ingénieurs, les architectes, les économistes, les sociologues, etc. Mais l'ensemble des propositions 'monodisciplinaires' de compréhension et d'action ne constituera jamais une stratégie globale. »*

Gauthier Chapelle, Pablo Servigne & Raphaël Stevens[2163]

Au sein de la troisième partie du présent livre, j'ai proposé non pas d'*instaurer* un régime politique dictatorial, mais d'*échanger* celui de l'argent contre celui de la vie. À la question « Pourquoi aucune solution ne fonctionne-t-elle ? »[2164], la réponse est que le modèle actuel – d'apparence démocratique, mais dictatorial dans la pratique – est inadapté à la crise que nous traversons. L'espèce humaine doit se montrer une et indivisible en faisant bloc derrière un régime politique qui pourra la sortir de cette situation : tout mène à une impasse, sauf le directoire écosophique. Mais qu'on ne se méprenne pas : comme je l'ai dit, cette « dictature verte » est un moyen et non une fin en soi. Sur le modèle romain, cet outil politique n'est destiné qu'à résoudre le problème de la crise environnementale et du saccage du monde naturel – traitement symptomatique – et devra ensuite redonner sa place à la démocratie, qui aura la lourde charge de veiller au respect de la nature sur le long terme – traitement étiologique. Les collapsologues mettent d'ailleurs en relief la nécessité de modifier notre mode opératoire : « Il y a une réelle urgence et la taille de l'enjeu est immense. Notre maison, notre territoire, notre santé, notre vie et notre avenir sont en jeu. Nous risquons de tout perdre. Alors pourquoi ne pas déclencher un gigantesque effort de guerre, comme lorsque les Alliés et l'URSS ont vaincu les nazis ? »[2165]

Nous jouons depuis bien trop longtemps avec notre intelligence comme un enfant de trois ans qui manipule un pistolet. Nous avons besoin de parents qui fixent les règles et nous empêchent de nous autodétruire... D'où ce directoire, composé d'individus considérés comme des « consciences », dans ce monde complètement inconscient. Toutes les questions d'ordre écologique, social, économique et politique doivent ainsi être appréhendées, pensées et tranchées par des personnes bien plus sages et mieux intentionnées que des gens privilégiant le marché à l'intérêt de l'humanité et de la vie.

2163Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, p. 126.

2164En guise de caution, je cite ce témoignage de l'écologiste Aurélien Barrau : « Ce qui est terrible, c'est que quand j'ai pris position publiquement, j'ai été contacté par des gens du milieu associatif qui m'ont dit : 'Tu sais, les petits gestes, colibri, tout ça... C'est super et il faut l'encourager. Mais ça ne marchera jamais [parce que] ça doit venir de l'action politique.' Et j'ai été contacté par des hommes politiques et femmes politiques de très haut niveau, qui m'ont dit : 'Tu sais, ce que tu fais, c'est super et c'est bien de botter le cul des politiques, mais en fait, ça ne marchera jamais avec le politique. Tout doit venir de l'action individuelle.' Et en fait, ce dont on est en train de se rendre compte, c'est que rien ne marche. » Propos tenus dans l'émission « Interdit d'interdire », diffusée sur la chaîne RT France. Vidéo publiée le 12/06/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=qWqsYSZUuxg.

2165Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018. p. 178. Or, quoi de mieux que le directoire écosophique pour mettre en œuvre cet indispensable « effort de guerre » ?

Nul doute que le potentiel point faible de mon argumentaire réside en fait dans le choix – en partie arbitraire – des personnes qui feront partie du directoire écosophique. J'ai toutefois montré que ces dernières ont toute légitimité à nous guider, autant du point de vue de leurs compétences que de leur implication passée et présente. Et si des guerres venaient à éclater, je préférerais que l'humanité soit entre les mains de ces sages[2166] plutôt qu'entre celles de l'offre et de la demande. J'admets volontiers que ce projet peut sembler absurde. Mais une chose est sûre : il est infiniment moins absurde que la manière dont le monde fonctionne à l'heure actuelle... Et même si ce régime politique nous répugne, nous n'avons plus le choix... J'aurais par ailleurs pu faire comme la quasi-totalité des essayistes dont l'objet d'étude est l'écologie, en m'arrêtant à ce stade. Mais une fois un dessein politique explicité, il est à mes yeux primordial de proposer un moyen de le mettre en application.

**De la proposition**

*« Il y a un extrême courage à courir à la mort en la redoutant. »*
Voltaire[2167]

La quatrième partie de mon texte est d'abord marquée par un court inventaire des moyens d'action et/ou de pression qui ont un impact malheureusement négligeable face au rouleau compresseur que constitue l'argent-roi. Dans la foulée, j'émets une claire distinction entre l'*implication* des personnes en faveur de l'écologie et leur *engagement*, ce dernier provoquant des soucis d'ordre physique, voire existentiel, au contraire de la première. Je pense en effet que si de très nombreux êtres humains sont à l'heure actuelle *impliqués* dans la défense de la nature, peu sont réellement *engagés* – au sens où je l'entends. De surcroît, seul un engagement total, autrement dit mettant en péril l'existence même des protecteurs de la nature, pourra permettre de changer la donne. Je ne peux, bien sûr, prouver pareille assertion, mais empiriquement, je constate que de multiples combats ont été remportés, par le passé, grâce à des individus prêts à donner leur vie... L'état d'esprit dans lequel nous pouvons nous inscrire est, selon moi, le suivant : « Si j'étais décédé, qu'est-ce que je regretterais de ne pas avoir changé ? Comment voudrais-je que l'espèce humaine évolue ? Or, je suis toujours de ce monde. Je peux donc tenter de modifier tout ce qui doit l'être ! » Et à cette fin, la mise en jeu de la vie, *via* une grève de la faim collective et coordonnée, représente notre meilleure option. Car, *s'engager* pour la nature, c'est un peu plus que signer une pétition, participer à une marche pour le climat ou manger un peu moins de viande. S'engager véritablement, c'est mettre sa vie en balance pour préserver la Terre-mère[2168].

2166Je rappelle que chaque personne que j'ai nommée pourra désigner son remplaçant avec effet immédiat ou différé.
2167Voltaire, *Traité sur la tolérance*, Librio, Paris, 2017 (1763), p. 68.
2168Henry Spira prétend qu'au fond, « on a envie de sentir que notre vie est revenue à plus que simplement consommer des produits et générer des déchets. Je pense qu'on aime regarder en arrière et dire qu'on a fait de notre mieux pour rendre le monde meilleur […]. Quelle meilleure motivation que de faire tout son possible pour réduire la douleur et les souffrances ? » Cité dans Singer Peter, *Théorie du tube de dentifrice*, Goutte d'Or, Paris, 2018 (1998), p. 373.

Le jeûne volontaire – dont la date de départ a été fixée au 1er janvier 2023 – a effectivement pour but de contraindre les gouvernements du monde entier à confier le pouvoir à des « écosages », dans l'optique de préserver la nature et la vie, ce qui justifie les deux revendications suivantes :

- Instauration du directoire écosophique dédié à la gestion de la crise écologique.
- Abolition de l'élevage et de toute autre forme d'exploitation animale.

Je ne reviens pas ici sur la nécessité de protéger les animaux qui, en tant que vivants, représentent des fragments de la nature et doivent par conséquent être libérés du joug humain – et ce, sans même évoquer les multiples avantages pour l'environnement et pour notre espèce...

Il ne s'agit en tout cas pas uniquement de jeûner afin de protester *contre* la destruction de la nature mais bien *pour* l'avènement d'un modèle nouveau, *pour* restaurer les écosystèmes, *pour* promouvoir l'égalité, *pour* mettre un terme à la faim dans le monde, *pour* défendre les bêtes, etc. De plus, le but de la manœuvre est que l'arrivée au pouvoir de ce directoire écosophique se déroule pacifiquement, sans violence – car il nous faut être prêts à mourir, mais non à tuer, ni même à blesser, sous peine de basculer dans l'incohérence la plus totale – et, idéalement, sans que personne n'ait à souffrir.

Et face au plus grand crime de l'histoire de la vie, il s'agit pour chacun de nous d'avoir le cran et la correction de dire : « Je cesse de participer à ça. J'arrête de m'occuper de mon intérêt personnel pour me préoccuper de l'avenir de la nature, quitte à donner ma vie pour la sauver. » Il est plus que temps d'assumer l'immense responsabilité qui nous incombe, en vue de répondre aux quatre questions qui jalonnent ce livre : « Comment consacrer notre existence à l'écologie ? » (I) « Comment participer à la préservation de la nature sans travailler ? » (II) « Comment manifester notre soutien au directoire écosophique ? » (III) « Comment nous engager *totalement* en faveur de la nature ? » (IV) Ou, pour synthétiser : « Comment mettre *notre* vie en jeu pour protéger *la* vie ? » Réponse : par la grève de la faim collective et coordonnée. J'emploierai, de ce fait, la formule suivante : « Êtres humains de tous les pays, unissez-vous ! »[2169] Cependant, je dois préciser une nouvelle fois que cet appel ne constitue qu'une proposition et ne représente donc aucunement une obligation – évidemment –, ni même une simple requête. Il revient ici à chacun de choisir quoi faire, indépendamment de l'avis que j'exprime. Il ne s'agit en conséquence pas de faire culpabiliser les personnes qui refuseraient de s'engager dans ce jeûne volontaire et d'employer leur propre vie en guise de bulletin de vote, ni d'affirmer que seuls les grévistes seront de véritables écologistes. En bref, bien qu'il semble évident que plus nous serons nombreux, plus l'initiative aura de chances d'impacter les autorités politiques, la décision de chacun devra être respectée, de même que la non-violence inhérente au mouvement « INVICTUS ».

2169Cette formule fait référence à la célèbre conclusion de Karl Marx : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Dans Engels Friedrich & Marx Karl, *Manifeste du parti communiste*, Mille et une nuits, Paris, 1994 (1847), p. 63. Toutefois, il s'agit ici d'associer à la lutte entre oligarchie et peuple meurtri un combat pour sauver la nature. J'ajoute que si la philosophie ne nous permet pas de sortir de la crise écologique, morale et sociale dans laquelle nous nous situons, alors elle n'aura définitivement servi à rien, raison pour laquelle j'espère une grande mobilisation de la part des philosophes du monde entier. J'estime d'ailleurs que chaque participant à la grève produira un véritable travail de philosophe – au sens où l'entendait Thoreau – et méritera en conséquence amplement cette appellation.

Quant à moi, si l'instauration du directoire et la libération animale ne sont point reconnues partout sur la planète au 1er janvier 2023 – et si aucune « meilleure » proposition concernant la sauvegarde de la nature n'émerge d'ici là –, je suivrai quoi qu'il arrive cette grève de la faim. Puis, si mes forces viennent à me quitter après des semaines de souffrance, je me réjouirai de mourir pour ma véritable patrie : celle des vivants. Dans cette éventualité, je me souviendrai avec Cicéron que « le port est là, devant nous : avec la mort, nous avons le refuge qui nous assure une éternelle insensibilité. »[2170]

Mais pour l'heure, je préfère porter mon regard sur les magnifiques perspectives d'épanouissement collectif ainsi que sur l'avenir radieux que, j'espère, nous pourrons offrir à l'humanité – et au vivant.

**Du prolongement**

*« Messieurs, [...] contemplez autour de vous les dons de Dieu : le ciel clair, l'air pur, l'herbe douce, les petits oiseaux, la nature si belle et sans péché. Nous seuls sommes des impies et des sots, nous ne comprenons pas que la vie est un paradis ; il suffirait de le comprendre pour qu'il vienne dans toute sa beauté, pour que nous nous embrassions et pleurions de joie... »*

Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski[2171]

Dans l'ultime partie de mon travail, j'ai tâché de définir les grandes lignes que pourrait dessiner le directoire écosophique, à court et long termes. Je précise toutefois à nouveau que celui-ci aura toute latitude quant au fait de suivre mes idées ou, au contraire, de les ignorer.

Les réformes écologiques et/ou sociales qui suivront l'entrée en vigueur du directoire seront sans doute coercitives, tout du moins en ce qui concerne la décroissance à l'échelle globale et la réduction des déplacements. J'ajoute que nous ne pouvons, à mes yeux, faire l'économie d'une réflexion sur la démographie humaine, en inscrivant évidemment celle-ci dans le respect de la vie[2172]. À ces mesures viennent enfin se greffer l'établissement d'une forme d'égalité entre les êtres humains, cette dernière passant par un plafonnement des patrimoines *et* par l'instauration d'une gratuité pour l'essentiel : les besoins en eau, la nourriture de base et le logement. Voilà pour les médications symptomatiques.

Dans un second temps, il me semble que les remèdes étiologiques doivent passer par l'intégration simpliste mais réelle du fait que « nous ne sommes pas dans la nature, mais la nature »[2173] comme le note Michel Onfray. L'écologiste Jean-Paul Deléage est exactement sur la même ligne : « L'écologie ne peut esquiver ce défi : constituer un savoir sur la nature dont les humains se reconnaissent partie prenante, et non instance de domination, étrangère et hostile. Tel est l'enjeu. »[2174]

2170Cicéron, *Le Bonheur*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.), Tusculane V, p. 132.
2171Dostoïevski Fiodor Mikhaïlovitch, *Les Frères Karamazov*, Garnier Frères, 1969 (1880), discours du starets, p. 420.
2172Rappel : « Jamais une société humaine n'a perdu, au même point que la nôtre, le contrôle de sa démographie, de sa technologie, de son modèle de consommation. » Dans Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 10.
2173Onfray Michel, *Cosmos*, Flammarion, Paris, 2015, p. 514.
2174Deléage Jean-Paul, *Une Histoire de l'écologie*, La Découverte, Paris, 1991, p. 305.

En toute logique, Hubert Reeves nous prévient : « La violence que l'homme fait subir à la nature est la même que celle qu'il fait subir à ses congénères. »[2175] Il faut ainsi comprendre que la nature et la vie sont une seule entité, et que nous devons établir un contrat naturel en fonction de ce principe. L'interdépendance entre tous les êtres vivants doit en effet (re)devenir centrale dans notre rapport au monde. D'où la nécessité de vivre en adéquation avec la nature à travers le fait de préférer l'entraide et la coopération à la compétition, de développer une économie circulaire et une politique libertaire sur le plan collectif. D'où également la nécessité de cultiver une spiritualité laïque, une intelligence émotionnelle et une Communication NonViolente sur le plan individuel, car comme le croit Thomas D'Ansembourg : « Il n'y aura pas de paix dans le monde tant que chacun d'entre nous ne prendra pas soin de sa paix intérieure, comme un jardinier prend soin de ses fleurs – chaque jour. Commençons par cultiver la paix à l'intérieur de nous-même. Elle se propagera ensuite par rayonnement : la paix, c'est contagieux ! »[2176] D'où enfin la nécessité de mettre la société au service de l'école – et non plus l'inverse –, afin de favoriser le bonheur des êtres humains d'aujourd'hui et de demain. C'est ainsi que l'altruisme pourra supplanter l'égoïsme et qu'une écosociété pourra enfin voir le jour.

**Ultime apostille**

*« Comment se sont produits les grands changements d'attitude dans la société, même si ces changements paraissaient à première vue improbables ou irréalistes ? Comment ce qui était considéré auparavant comme allant de soi devient-il inacceptable ? Au tout début, quelques individus prennent conscience qu'une situation particulière est moralement indéfendable. Ils acquièrent la conviction que le statu quo ne peut être maintenu sans sacrifier les valeurs éthiques qu'ils respectent. De prime abord isolés et ignorés, ces pionniers finissent par unir leurs efforts pour devenir des activistes qui révolutionnent les idées et bousculent les habitudes. Ils sont alors le plus souvent ridiculisés ou vilipendés. Peu à peu, cependant, d'autres personnes, initialement réticentes, se rendent compte qu'ils ont raison et sympathisent avec la cause qu'ils défendent. Lorsque le nombre de ces défenseurs atteint une masse critique, l'opinion publique bascule dans leur camp. Gandhi résumait ainsi cette évolution : 'D'abord, ils vous ignorent, puis ils rient de vous, puis ils vous combattent, puis vous gagnez.' Pensons à l'abolition de l'esclavage, à la défense des droits de l'Homme, au vote des femmes et à bien d'autres évolutions. »*

Matthieu Ricard[2177]

2175Reeves Hubert, *Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve*, Seuil, Paris, 2013, p. 156.

2176D'Ansembourg Thomas, *Cessez d'être gentil, soyez vrai !*, L'Homme, Montréal, 2001, p. 236.

2177Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 304. Robert de Lamennais abonde : « Comme le soldat qui tombe dans le combat, peut-être ne serez-vous pas témoin de la victoire : mais le cri de triomphe de vos frères vainqueurs, les chants d'allégresse des peuples affranchis, de l'humanité désormais en possession d'elle-même, retentiront sur vos cendres émues et, au fond du tombeau, vous tressaillirez d'une joie immortelle. » Dans Robert De Lamennais Félicité, *De l'esclavage moderne*, Le Passager clandestin, Paris, 2009 (1839), p. 71.

Dans cette tirade, Matthieu Ricard défend les animaux, mais nous pouvons tout à fait adapter son discours à la sauvegarde de la nature, puisque comme je l'ai montré, il s'agit de la même bataille. Le fait d'abolir l'exploitation animale fait aujourd'hui rire beaucoup de monde, de même – sans doute – que l'idée d'instaurer un directoire écosophique et de risquer la mort pour préserver les vivants. Il se peut que mon livre et mes solutions soient en effet à côté de la plaque... Mais je préfère suivre cette voie – quitte à me couvrir de ridicule – plutôt que de condamner la vie sur Terre par mon inaction.

Pour être honnête jusqu'au bout, j'ignore si la grève va fonctionner et ainsi permettre aux écosages de régler les problèmes colossaux auxquels nous faisons face. Tout ce que je peux décider, c'est quoi faire de mon énergie. Je reste lucide : la probabilité de succès est faible – mais ne doit pas m'arrêter. L'humanité est dans sa phase adolescente[2178], voire juvénile, et emporter son adhésion – du moins en partie – s'annonce très difficile. On ne passe pas à l'âge adulte en un claquement de doigts... Et c'est pourquoi nous devons impérativement vivre sous la tutelle du directoire écosophique, à l'instar d'un adolescent susceptible de se nuire et/ou de blesser autrui. Je suis donc convaincu que si les autorités mondiales refusent de soutenir le directoire, nous devons jeûner pour provoquer son avènement. Pas uniquement parce qu'il s'agit de l'option qui nous offre le plus de chances de survivre pacifiquement en tant qu'espèce, mais aussi (et surtout) parce que c'est la voie la plus éthique. D'où l'importance de cesser de nous demander quoi faire *dans* la vie pour plutôt nous demander quoi faire *de* notre vie.

J'ajoute pour terminer que si un être humain émet une solution miracle d'ici le 1er janvier 2023, je serai ravi de renoncer à mon projet pour me dédier corps et âme à celui de cette personne. Toutefois, en attendant, je compte suivre mon plan à la lettre. Et si cette entreprise venait finalement à échouer, alors je tiens d'ores et déjà à demander pardon à tous nos enfants pour ne pas avoir été suffisamment ingénieux et/ou persuasif. Quant à moi, je préférerai renoncer à poursuivre mon existence plutôt que de continuer à participer à la destruction du monde. Et je citerai dès lors ces paroles du professeur et juriste Lawrence Lessig, qui livre bataille contre le système de renseignement de la dictature libéro-capitaliste : « Un inconnu m'a écrit : 'Tu devrais choisir des projets que tu peux voir réussir.' Mais il y a déjà un tas de personnes pour cela... On a besoin de gens qui choisissent des projets qu'ils sont susceptibles de perdre. Parce qu'au pire des cas, ils feront progresser leur cause. »[2179]

Je conclurai ici en précisant que si je suis parfaitement d'accord avec Lessig, il est en l'occurrence trop tard pour attendre une progression de la cause écologique. Désormais, soit la nature remporte la victoire – et nous avec –, soit elle est défaite – et nous avec. C'est par conséquent à notre génération qu'il revient de mener le plus grand combat de toute l'histoire de l'humanité et de tenter d'inverser la tendance actuelle. Pour le pire... Ou pour le meilleur...

2178À ce propos, Cyril Dion écrit à juste titre : « Nous sommes aujourd'hui comme une espèce adolescente qui explore ses limites et qui, à l'instar de tout adolescent, peut aller jusqu'à mettre son existence en danger pour se faire une idée claire des lignes à ne pas franchir. » Dans Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018, Postface, p. 285.

2179Dans Vasseur Flore, *Meeting Snowden*, 2017. Même en cas de défaite, il n'est jamais inutile d'œuvrer pour la justice.

# Invictus

*« Dans les ténèbres qui m'enserrent,*
*Noires comme un puits où l'on se noie,*
*Je rends grâce à Dieu quel qu'il soit,*
*Pour mon âme invincible et fière.*

*Dans de cruelles circonstances,*
*Je n'ai ni gémi ni pleuré,*
*Et meurtri par cette existence,*
*Je suis debout bien que blessé.*

*En ces temps de colère, de pleurs,*
*S'approche l'ombre de la mort,*
*Je ne sais quel sera mon sort,*
*Mais je suis et serai sans peur.*

*Aussi étroit soit le chemin,*
*Bien qu'on m'accuse et qu'on me blâme,*
*Je suis maître de mon destin,*
*Et capitaine de mon âme. »*

William Ernest Henley[2180]

2180Traduction libre du poème de William Ernest Henley (1888).

## Annexe 1 – La jurisprudence Covid-19

### *Quand l'impossible devient possible*

Lorsque j'ai écrit la première version de ce livre, quelques amis ont gentiment accepté de la lire et de m'offrir leur avis éclairé quant au contenu du texte. Je les en remercie d'ailleurs chaleureusement. Une remarque récurrente était qu'il *semble impossible* de mettre en place des mesures dictatoriales à l'échelle mondiale. L'autre constat majeur était qu'il *semble* également *impossible* d'obtenir quoi que ce soit des dirigeants de notre monde en risquant notre vie. Mais depuis, les choses ont changé.

« La jurisprudence Covid-19 » nous a en effet enseigné que « *tout est possible* ». Dans la première partie de ce texte, je m'astreins à montrer comment le coronavirus a définitivement rebattu les cartes quant à nos définitions du possible et de l'impossible. Dans un second temps, je tâcherai d'expliquer dans quelle mesure les prétendus « impossibles » ne doivent en aucun cas nous démobiliser, mais au contraire guider nos décisions et nos actions dans le combat contre la crise écologique.

### I – La dictature sanitaire, seule solution contre le virus

> *« [Face au coronavirus,] nous n'avons réagi que lorsque les morts étaient à nos portes. »*
>
> Dominique Bourg[2181]

En premier lieu, si la mise en place de mesures dictatoriales – au sens romain du terme – semblait relever de l'impossible pour sauver la nature, le Covid-19 nous a enseigné qu'en quelques jours, les gouvernements de très nombreux pays du monde – qui, soit dit en passant, prêtent déjà allégeance à la *dictature* libéro-capitaliste –, n'ont pas hésité à agir comme des régimes autoritaires :

> « Confinement généralisé au domicile, rassemblements prohibés, couvre-feux, parcs surveillés par des drones. Jamais en temps de paix les démocraties n'ont enduré pareilles entorses aux principes qui les fondent : les libertés publiques. Qui aurait imaginé, voici quelques semaines encore, que l'Europe serait plongée dans un climat digne de George Orwell, qui plus est très largement accepté ? […] L'urgence sanitaire doit devenir le laboratoire des bonnes méthodes de prévention et de traitement des pandémies, pas celui de mesures liberticides. Le risque s'annonce particulièrement fort en matière de surveillance individuelle. »[2182]

2181 Interview accordée à la radio France Inter, publiée le 17/04/2020 et disponible en ligne le 18/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=J8mwH52W7D4.

2182 Éditorial « Face au Covid-19, le choix entre santé ou libertés est un faux dilemme », *Le Monde*, publié le 30/03/2020 et disponible en ligne le 30/03/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/03/30/face-au-covid-19-le-choix-entre-sante-ou-libertes-est-un-faux-dilemme_6034887_3232.html.

Au-delà des craintes concernant la surveillance, qui sont par ailleurs déjà probablement dépassées par le réel, nous pouvons remarquer que le Covid-19 a généré de nombreuses privations de libertés, qui ont, en outre, sereinement été acceptées et respectées par la plupart d'entre nous. Comment cela est-il devenu possible ? Tout simplement parce que, comme le note le philosophe Dominique Bourg dans la formule citée en exergue, « les morts étaient à nos portes ». Journaliste et écrivain, Aymeric Caron précise :

> « Vous le comprenez : si nous étions cohérents et que nous considérions comme une impérieuse nécessité le fait d'empêcher toute mort humaine prématurée évitable, ainsi que semble l'exprimer la mobilisation sans précédent contre le SARS-CoV-2, alors nous devrions faire de la famine, de la rougeole, du paludisme, de la pollution de l'eau et de l'air ou de l'antibiorésistance des combats prioritaires mobilisant budgets et gros titres. Au lieu de ça, sur ces sujets, nous laissons faire, ou presque. Notre indifférence tient en partie au fait que la grande majorité de ces morts évitables se trouve dans des pays pauvres, en Afrique et en Asie. Notre inconscient postcolonialiste joue un rôle : en Europe, on ne se sent pas concerné par le destin de ces humains qui vivent dans la poussière et la misère. Comme nous sommes en partie responsables de leur désœuvrement, cela nous arrange de regarder ailleurs. »[2183]

Autrement dit, si l'Occident se montre incapable de se rebeller contre l'indicible pollution, contre la faim qui tue chaque jour 15.000 enfants dans le monde et contre l'ennemi invisible que représente le réchauffement climatique, les pays qui le composent sont en revanche tout à fait capables de faire front contre le Covid dont la spécificité consiste, comme le terrorisme, à menacer concrètement tous nos concitoyens. Tous ? Non. Par exemple, selon le conseil scientifique français, 500.000 personnes au maximum – sur 67 millions d'habitants – auraient pu trouver la mort, en France, en contractant le virus[2184] :

> « Le Covid-19 sera-t-il au XXIe siècle ce que la grippe espagnole a été au XXe siècle ? C'est en tout cas le scénario le plus alarmiste sur lequel a travaillé le conseil scientifique, ce groupe de dix experts mis en place mercredi 11 mars à la demande du président de la République Emmanuel Macron 'pour éclairer la décision publique'. Selon ces modélisations confidentielles, dont *Le Monde* a eu connaissance, l'épidémie de Covid-19 pourrait provoquer en France, en l'absence de toute mesure de prévention ou d'endiguement, de 300.000 à 500.000 morts. »[2185]

2183Caron Aymeric, *La Revanche de la nature*, Albin Michel, Paris, 2020, p. 128.
2184Au-delà de la froideur des chiffres, je veux exprimer ici ma compassion à l'égard des victimes et de leurs proches.
2185Hecketsweiler Chloé & Pietralunga Cédric, « Coronavirus : les simulations alarmantes des épidémiologistes pour la France », *Le Monde*, publié le 15/03/2020 et disponible en ligne le 04/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/03/15/coronavirus-les-simulations-alarmantes-des-epidemiologistes-pour-la-france_6033149_3244.html?utm_campaign=Lehuit&utm_medium=Social&utm_source=Facebook.

En dernier ressort, alors que « des scientifiques ont prouvé que quand 10% d'une population sont profondément engagés dans la défense d'une idée, cette idée sera toujours adoptée par la majorité de la société »[2186], nous savons dorénavant qu'il suffit que 1/134e de la population d'un État soit menacé de mort pour que toutes les mesures dictatoriales évoquées plus haut soient appliquées et sagement respectées... Je ne nie (bien sûr) pas qu'il faille mettre en œuvre toutes les mesures qui l'ont été pour endiguer la progression du virus partout dans le monde – d'autant plus que d'autres pays possèdent un système de santé bien moins efficace que celui de la France... –, mais je repère tout de même que quand moins d'un pour cent de la population d'un pays risque de perdre la vie, son gouvernement et ses citoyens sont prêts à accepter des solutions dictatoriales et des pertes de libertés fondamentales. Nous sommes donc capables de reconnaître la nécessité de mesures « autoritaires » lorsque des vies sont en jeu. Tout le fonctionnement de la société peut être remis en question, et ce, aux quatre coins de la planète, puisque le confinement, la fermeture des frontières et/ou la priorité donnée au secteur de la santé ont été appliqués dans de très nombreux pays. À ce sujet, le philosophe Fabian Scheidler retient une série d'enseignements :

> « […] L'on peut en effet tirer de la crise du coronavirus quelques leçons importantes. Premièrement, la crise a montré que les États, quand ils le veulent, sont tout à fait capables d'agir et peuvent très vite prendre des décisions d'envergure pour la société, y compris engager des interventions massives dans l'économie et même dans les structures de la propriété. [En clair, il se trouve que] face au virus, tout est devenu brusquement possible. Par exemple, le trafic aérien a été tout simplement suspendu par décret. L'argent qu'il était apparemment impossible de rassembler pour une transformation sociale et écologique s'est mis tout à coup à couler à flots. La brusque augmentation de la dette publique qui en résulte inexorablement ne pose soudainement plus de problème, tandis qu'auparavant le dogme de l'austérité semblait intouchable. »[2187]

Il faut évidemment nuancer en précisant que peu de choses ont changé d'un point de vue structurel et que la diminution des émissions de gaz à effet de serre qui a eu lieu lors du confinement était par exemple conjoncturelle et donc insignifiante face à l'étendue du problème climatique... Quoi qu'il en soit, si de telles décisions sont prises vis-à-vis du coronavirus – qui passera pour un épiphénomène en regard de la crise écologique –, peut-être serons-nous aptes à en faire autant pour nous prémunir d'une grève de la faim destinée à sauver la nature. Il est au passage légitime de se demander quel est le rapport entre le Covid – les épidémies en général – et la destruction du monde naturel, mais selon l'écologue Philippe Grandcolas, la réponse est claire – et potentiellement surprenante :

2186Dans Ohayon Joseph, *Crossroads : labor pains of a new worldview*, 2012.

2187Scheidler Fabian, *La Fin de la mégamachine*, Seuil, Paris, 2020, p. 522. L'essayiste ajoute par ailleurs – sur un ton plus critique (p. 514) : « La crise du coronavirus et la suppression de la vie sociale pourraient […] être un avant-goût de la manière dont les gouvernements vont tenter à l'avenir de piloter un système de plus en plus fragile : par un régime de crise qui suspend la démocratie, d'abord de manière provisoire et un beau jour de manière durable. »

« Les gens pensent que les virus ont toujours existé, que les épidémies n'ont rien à voir avec l'état de la biodiversité ou le changement climatique. Pourtant, depuis quelques décennies, elles augmentent. Elles n'ont pas l'impact énorme du Covid-19, mais leur fréquence s'accélère. La majorité sont des zoonoses : des maladies produites par la transmission d'un agent pathogène entre animaux et humains. Les pionniers des travaux sur les parasites les étudient depuis le début du XX$^{e}$ siècle. Mais la prise de conscience de leur lien avec l'écologie au sens scientifique du terme date d'il y a quarante à cinquante ans. Aujourd'hui, nous savons qu'il ne s'agit pas que d'un problème médical. L'émergence de ces maladies infectieuses correspond à notre emprise grandissante sur les milieux naturels. On déforeste, on met en contact des animaux sauvages chassés de leur habitat naturel avec des élevages domestiques dans des écosystèmes déséquilibrés, proches de zones périurbaines. On offre ainsi à des agents infectieux des nouvelles chaînes de transmission et de recompositions possibles. On peut citer le SRAS, ou syndrome respiratoire aigu sévère, dû à un coronavirus issu de la combinaison de virus d'une chauve-souris et d'un autre petit mammifère carnivore, relativement vite jugulé au début des années 2000. L'épidémie du sida, souvent caricaturée de manière malsaine, présente une trajectoire analogue : une contamination de primates, puis une transmission à des centaines de millions de personnes. Ebola fait un peu moins peur parce qu'on pense que son rayon d'action est limité à quelques zones endémiques. En réalité, sa virulence est si terrible que cette affection se propage moins facilement car la population meurt sur place. Là aussi, le point de départ est une chauve-souris. »[2188]

Et Aymeric Caron d'inférer au sein de son ouvrage consacré à la maladie – et intitulé *La Revanche de la nature* :

« Contre le SARS-CoV-2, nous cherchons un vaccin et un traitement, nous essayons d'améliorer les capacités d'accueil en réanimation, nous réorganisons notre économie. Mais nous oublions l'essentiel : identifier l'origine du mal. Le seul animal responsable de la pandémie de Covid-19, c'est nous. On accusera des chauves-souris et des pangolins, parce que cela nous évite de nous regarder dans le miroir, mais en réalité ce sont bien les humains qui ont permis à ce virus d'émerger et d'envahir la planète. »[2189]

2188Grandcolas Philippe, « L'origine de l'épidémie de Covid-19 est liée aux bouleversements que nous imposons à la biodiversité », *Le Monde*, publié le 04/04/2020 et disponible en ligne le 05/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/sciences/article/2020/04/04/pandemies-nous-offrons-a-des-agents-infectieux-de-nouvelles-chaines-de-transmission_6035590_1650684.html.

2189Caron Aymeric, *La Revanche de la nature*, Albin Michel, Paris, 2020, p. 38. Le journaliste développe ici sa pensée (p. 16) : « Il se trouve que ce virus est d'origine animale, et qu'il a vraisemblablement été transmis à l'humain sur un marché d'animaux sauvages. Si nous traitions différemment les animaux, si nous ne détruisions pas leurs habitats naturels, si nous ne les braconnions pas, si nous ne les confinions pas dans des élevages ou dans des cages, si nous ne les mangions pas, nous n'en serions pas là. Et ne prétendons pas être surpris : de nombreuses épidémies récentes réunissent les mêmes ingrédients. Alors ne ratons pas l'essentiel : il faudra certes trouver un vaccin, augmenter les infirmières, prévoir dorénavant des stocks de masques, rouvrir des lits ou des services, mais il conviendra avant tout de se pencher sur les origines du virus pour éviter qu'un cousin, plus dangereux encore, nous rende visite bientôt. » Sur ces questions, voir également Onfray Michel, *La Vengeance du pangolin*, Robert Laffont, Paris, 2020.

Bien sûr, il sera compliqué de connaître l'origine exacte du Covid-19. Même si la piste privilégiée demeure celle d'une transmission du virus par un animal – pangolin, serpent ou chauve-souris –, les « théories » se multiplient sur la question. Luc Montagnier, professeur et prix Nobel de médecine en 2008, déclare même en avril 2020 qu'à ses yeux, ce virus est le fruit de manipulations humaines[2190], thèse d'ailleurs réfutée par la quasi-totalité de la communauté scientifique. Mais l'important n'est pas tant l'origine véritable du Covid-19 que les facteurs qui favorisent l'augmentation des épidémies sur la planète... Et sur ce point, il est limpide que l'érosion de la biodiversité joue un rôle prépondérant. Ainsi, déforestation, mondialisation des échanges et consumérisme sont grandement mis en cause... D'où la nécessité de réduire la nocivité anthropique sur la biosphère et d'offrir de nouveaux espaces de vie aux espèces animales et végétales que nous n'avons pas encore menées à l'extinction[2191].

Comment faire ? Encore une fois, le Covid nous montre la voie. Si 1% de la population de chaque nation du monde est menacé de mort, alors nous constatons que leurs gouvernements respectifs sont enclins à décréter l'application d'un traitement symptomatique – agrémenté de mesures dictatoriales – destiné à sauver ces vies. Pourquoi, dans ce cas, ne pas envisager de mettre en péril nos existences dans le cadre d'un jeûne volontaire ayant vocation à protéger la nature ? Ce raisonnement paraît fou, mais pour Albert Einstein : « Le monde que nous avons créé est un produit de notre pensée. Nous ne pouvons pas le changer sans changer notre façon de penser. »[2192] En clair, nous ne pourrons résoudre nos « macroproblèmes » sans réfléchir en dehors du cadre (im)posé par le système actuel.

Cela dit, il existe des différences entre la crise du Covid-19 et celle de l'environnement... D'abord, la crise écologique est étalée dans le temps, au contraire de la crise sanitaire, qui est ponctuelle – ou tout du moins perçue comme telle – à l'échelle de l'espèce humaine et *a fortiori* à l'échelle des temps géologiques. D'autre part, les personnes qui décèdent à cause du virus sont brutalement touchées par ce dernier, là où les êtres humains souffrant de la pollution meurent de façon plus « diffuse ». Enfin, les victimes du Covid perdent la vie contre leur gré, alors que les jeûneurs volontaires *choisissent* de mettre leur vie en jeu dans le cadre de la grève de la faim que je préconise.

Toutefois, si une partie de la population mondiale menace de perdre la vie de manière coordonnée, la crise environnementale sera perçue, dans de nombreux pays, comme bien plus concrète qu'elle ne l'est actuellement, ce qui aura pour effet de contraindre les dirigeants – du monde entier – à gérer ce problème de façon symptomatique, et non plus en adoptant des mesures pseudo-étiologiques... Nous avons dorénavant la certitude qu'à l'image de multiples autres défis relevés par notre espèce tout au long de son histoire, cet impossible est tout à fait possible.

2190Interview diffusée sur CNEWS, publiée le 17/04/2020 et disponible en ligne le 18/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=JhbZx0oF-v4.

2191Bettinelli Marc, « Pourquoi nos modes de vie sont à l'origine des pandémies », *Le Monde*, publié le 19/04/2020 et disponible en ligne le 20/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/video/2020/04/19/pourquoi-nos-modes-de-vie-sont-a-l-origine-des-pandemies_6037078_3244.html. Agrémenté d'une vidéo explicative, l'article cite une série de sources scientifiques édifiantes ayant été publiées au cours de la dernière décennie.

2192Cité dans Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 37.

## II – Bref examen de l'impossible et du possible

*« La différence entre le possible et l'impossible se situe dans la détermination de l'être humain. »*[2193]

Pour commencer, il serait légitime de se demander si l'instauration d'un directoire écosophique est possible ou non à l'échelle mondiale. Toutefois, que ce soit bien clair : ce qui est impossible, c'est de changer le monde sans repousser les limites du possible... De même, nous pourrions nous interroger quant à la possibilité d'une grève de la faim collective et coordonnée, dont l'objectif est de mettre la pression sur nos dirigeants. Je tiens ici à spécifier, au risque de commettre une lapalissade, qu'on ne pourra être certains de l'efficacité de cette démarche qu'après l'avoir expérimentée...

Mais, ce dont nous pouvons d'ores et déjà être convaincus, c'est que mettre notre vie en péril pour protéger la nature constitue l'acte le plus juste sur le plan moral. Pour faire court, ce qui m'intéresse en premier lieu n'est pas ma propre vie ou ma propre mort, mais bien mon respect du vivant et ma cohérence à son égard... Aussi, je ne peux être cohérent dans ce monde : comment vivre décemment quand des enfants meurent de faim et quand la nature est détruite par notre faute ? La question n'est donc pas de proposer quelque chose qui fonctionne ou non, qui soit possible ou non... C'est de faire quelque chose qui soit à la hauteur de la gravité de la situation, quelque chose qui soit juste et offre une chance à la vie, quelque chose qui soit *mesuré* – c'est-à-dire *à la mesure* du cataclysme ambiant. Il s'agit ainsi d'occulter la question « utilitariste » de l'échec ou de la réussite de ce projet et de notre potentiel trépas en vue de nous poser la question « déontologique » qui surplombe toutes les autres : étant donné les circonstances, comment agir de la manière la plus juste ?

C'est pourquoi nous ne devons en première analyse pas réfléchir à ce qui nous semble possible ou impossible... Jamais Gandhi, Martin Luther King et Dian Fossey ne se sont demandé ce qui était ou non en leur pouvoir. Ils ont *a contrario* déterminé ce qui était le plus conforme à la justice, puis ont conduit leurs actions en fonction : « Si vous repérez une situation injuste, vous devez faire quelque chose »[2194], nous interpelle Henry Spira. La question toute légitime du possible et de l'impossible est par voie de conséquence secondaire, mais elle mérite évidemment que l'on s'y attarde.

Je vois les choses de la façon suivante : depuis cinquante ans et le rapport du Club de Rome, nous observons (partout sur la Terre) des écologistes prêcher des choses qui leur semblent possibles, donc en conformité avec le système en place. Certaines victoires ont ponctuellement été obtenues grâce à ces luttes – et c'est tant mieux ! Mais, à l'échelle globale, nous demeurons quand même très loin du compte... Nous sommes en effet malheureusement bien trop souvent témoins de ce qui se passe – ou plutôt de ce qui ne se passe pas – quand nous demandons des choses qui ont l'air possibles.

2193Il semble que cette citation, communément attribuée à Gandhi, ait en sus été prononcée par le manager de baseball Tommy Lasorda. De son côté, le philosophe Peter Sloterdijk observe sagement que « l'homme ne progresse que tant qu'il s'oriente vers l'impossible. » Dans Sloterdijk Peter, *Tu dois changer ta vie*, Libella, Paris, 2011 (2009), p. 633.

2194Cité dans Singer Peter, *Théorie du tube de dentifrice*, Goutte d'Or, Paris, 2018 (1998), p. 11.

Ma conviction est donc qu'en envisageant uniquement des choses qui semblent possibles, nous ne changerons pas le monde. Comme disait l'essayiste André Maurois, « le monde progresse grâce aux choses impossibles qui ont été réalisées. » Il est grand temps que l'impossible, loin de constituer une barrière, guide nos choix et nos actions... En effet, tant que le rouleau compresseur libéro-capitaliste sera en marche, préserver une forêt aura beaucoup de sens mais s'apparentera tout de même à ce que Pierre Rabhi dénomme de « l'acharnement thérapeutique ». Nous devons modifier *entièrement* notre logiciel et non certaines de ses composantes. Or, cela ne pourra passer que par des décisions prises à l'échelle mondiale, c'est-à-dire en court-circuitant les verrous que représentent la logique étatique et les intérêts financiers des multinationales. Et si cette option nous semble impossible, alors peut-être que c'est justement vers elle que nous devrions nous tourner... en vue de repousser, pour le meilleur, les limites du possible, comme nous avons à maintes reprises su le faire par le passé.

Albert Camus note que « ce qui est possible mérite d'avoir sa chance. »[2195] Dès lors, le poète Ralph Waldo Emerson nous questionne fort justement : « Qui peut assigner des limites aux possibilités de l'homme ? »[2196] Réponse ? Personne ! Car notre espèce est experte dans l'art de réaliser l'impossible. En à peine vingt-cinq ans, nous sommes notamment passés du fantasme de poser le pied sur la Lune à sa réalisation, alors que la majorité des gens pensaient probablement qu'une telle prouesse relevait de l'impossible dans les années 1940. Et nous pourrions trouver une multitude d'exemples similaires à travers les âges : *Homo habilis* a-t-il seulement pu concevoir que ses successeurs parviendraient à domestiquer le feu ? Le génie Baruch Spinoza aurait-il accepté l'idée que les êtres humains du XXI$^{e}$ siècle disposeraient d'appareils leur permettant de dialoguer avec un individu situé de l'autre côté de la Terre ? Toute la sagesse d'Épicure lui aurait-elle permis d'imaginer que nous puissions voler dans les airs au sein d'engins métalliques et ainsi migrer aux antipodes en à peine quelques heures ? Vous l'aurez compris : l'impossible d'aujourd'hui est l'évidence de demain... Pour le meilleur comme pour le pire, nous repoussons sans cesse les limites du possible, que ce soit à titre individuel ou collectif.

Et l'instauration d'un directoire écosophique chargé de protéger la vie sur Terre serait impossible ? Tout comme la participation d'êtres humains à un jeûne volontaire voué à sauver la nature ? Je suis peut-être fou, mais je pense que ces deux événements, s'ils *semblent* impossibles, *sont* parfaitement possibles. Je reconnais aisément que dans le combat qu'il nous faut livrer, il y a des choses qui sont pour l'heure – voire définitivement – impossibles : nous ne pouvons pas voyager dans le passé afin d'empêcher l'avènement du complexe libéro-capitaliste, pas plus que nous ne pouvons nous déplacer dans l'espace à la conquête d'une exoplanète... Mais, comparée à ces deux perspectives dignes d'un film de science-fiction, l'impossibilité de ma proposition me paraît toute relative, puisqu'il s'agit tout simplement d'apprivoiser ce que l'astrophysicien Hubert Reeves appelle – avec humour – le PFH[2197]

2195Camus Albert, *Caligula*, Gallimard, Paris, 1958 (1944), I, 11, discours de Caesonia, p. 40.
2196Emerson Ralph Waldo, *La Nature*, Allia, Paris, 2004 (1836), p. 76.
2197Conférence donnée sur France Culture. Vidéo publiée le 10/03/2017 et disponible en ligne le 20/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=bI-y743v6ss.

(le « Putain de Facteur Humain »). En effet, ma proposition ne revient en définitive qu'à convaincre des humains de faire appel à leur raison et à leur courage... Et en ce sens, Noam Chomsky souligne que les règles absurdes de notre système – au contraire des lois immuables de la nature ! – peuvent être bouleversées : « L'ordre socio-économique particulier qu'on impose est le résultat de décisions humaines prises à l'intérieur d'institutions humaines. Les décisions peuvent être modifiées ; les institutions peuvent être changées. Si nécessaire, elles peuvent être renversées et remplacées, comme des gens honnêtes et courageux l'ont fait tout au long de l'histoire. »[2198] Arne Naess conclut en outre : « Il importe que nous fassions quelque chose, que nous soyons actifs, que nous travaillons énergiquement à la réalisation de nos objectifs, et même à la réalisation de l'improbable […]. »[2199]

Demander l'impossible peut aussi paraître dément du point de vue de la libération animale, que je souhaite voir advenir en même temps que le directoire écosophique. Certains suggéreraient de viser des étapes progressives, mais il n'y a aucune limite, ni justification morale, à la souffrance que nous infligeons à nos frères et sœurs en animalité. De plus, autrefois, les *welfaristes* ont certes pu obtenir certains droits pour les esclaves, mais comme le note Raoul Vaneigem : « Chaque fois que l'esclave rend son esclavage supportable, il vole au secours du maître. »[2200] Jamais l'esclavage n'aurait pu être proscrit sans les *abolitionnistes*, qui étaient jadis pourtant considérés comme des fous défendant une cause impossible. Encore une fois, c'est uniquement en envisageant « l'impossible » et en l'espérant que nous sommes susceptibles de le voir poindre. Et notre espèce est chevronnée en ce domaine.

**En conclusion**, la question centrale de mon discours autour de l'impossible amène au magnifique mot forgé par Thomas More : l'« utopie ». Nous croyons souvent que cet idéal est à reléguer au rang des impossibles, alors qu'en réalité, comme le rappelle Michel Serres : « Il n'y a de nouveautés dans l'histoire qu'en vertu d'utopies […]. »[2201] Et pour cause, Théodore Monod nous illumine relativement à la véritable nature du concept : « L'utopie est simplement ce qui n'a pas encore été essayé. »[2202] En conséquence : « L'utopie ne signifie pas l'irréalisable, mais l'irréalisé. L'utopie d'hier peut devenir la réalité. »[2203] Philosophe, Herbert Marcuse ajoute : « L'utopie est un concept historique. Elle qualifie des projets de transformation sociale qu'on *tient* pour impossibles. […] Certes, il est néfaste de se faire des illusions, mais tout autant et peut-être bien plus de prêcher le défaitisme et le quiétisme, qui ne peuvent que faire le jeu du système. »[2204] Et Aymeric Caron de parachever le raisonnement : « L'utopie nouvelle ne peut s'écrire qu'autour de l'écologie. »[2205]

2198Chomsky Noam, *Sur le contrôle de nos vies*, Allia, Paris, 2013 (2000), p. 53.
2199Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017, p. 250.
2200Vaneigem Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, Paris, 1967, p. 114.
2201Serres Michel, *Morales espiègles*, Le Pommier, Paris, 2019, p. 71.
2202Monod Théodore, *Révérence à la vie*, Grasset, Paris, 1999, p. 127.
2203Monod Théodore, *Le Chercheur d'absolu*, Gallimard, Paris, 1997, p. 99.
2204Marcuse Herbert, *La Fin de l'utopie*, Seuil, Paris, 1968, pp. 8-55.
2205Caron Aymeric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017, p. 10.

Au sein de mon utopie, tous les peuples de la Terre se réunissent autour de la lutte contre la crise écologique. Cette union peut aussi sembler impossible, mais ce qu'il faut bien comprendre, c'est que si elle n'a pas lieu, alors nous ne pourrons pas nous en sortir... Ce qui est impossible, ce n'est pas de se taper dans la main pour mettre un terme aux conflits qui ont pu nous diviser par le passé. Non, ce qui est impossible, c'est de résoudre la crise environnementale en conservant les clivages totalement obsolètes qui caractérisent actuellement la civilisation humaine.

Par là même, si nous réalisons enfin que la crise écologique est notre ennemi numéro un, à l'instar d'extraterrestres qui viendraient nous exterminer, alors nous pouvons nous unir et lutter (contre elle) main dans la main, y compris si nous sommes palestiniens et israéliens. Nous avons de fait le devoir de nous rappeler que nous sommes humains – et vivants – avant d'être égyptiens, anglais ou chinois, sous peine de disparaître en tant qu'espèce... En ce sens, c'est peut-être la crise écologique – le plus grand défi de notre histoire – qui nous permettra enfin de résoudre nos querelles et de faire émerger la paix et l'unité entre humains et avec tous les vivants : « Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons tous mourir comme des idiots », disait Martin Luther King.

Pour clôturer ce texte, je fais appel aux mots du sociologue Jacques Ellul :

> « […] Je trouve qu'il manque aux écologistes une analyse globale du phénomène technique et de la société technicienne. S'attaquer aux usines de Seveso c'est bien, mais il faut être prêt à en assumer les conséquences sur le reste de la production industrielle. Ils ne comprennent pas que le système technicien est précisément un 'système' et que l'on ne peut prétendre s'attaquer à un élément isolé sans tenir compte de l'ensemble. On ne peut véritablement défendre la nature sans remettre en cause les structures mêmes de notre société ! […] L'écologie n'a rien à gagner à se transformer en parti politique et à se livrer au combat électoral. Le courant écologiste devrait, selon moi, se développer comme un contre-pouvoir, sans entrer dans le jeu politicien. Je rêve toujours, dans une société équilibrée, d'un mouvement motivé idéologiquement capable de s'opposer, par la masse de ses adhérents, à un pouvoir étatique. Ce n'est pas à partir du système politique que l'on pourra modifier l'orientation de nos industries et l'emprise de la technique sur notre société. […] En elle-même la prise de conscience est indispensable ; sans elle, rien ne peut être fait, mais elle est un point de départ, elle doit aboutir à une action volontaire faite dans la conscience de l'action. Il s'agit donc de prendre conscience de la situation, de calculer consciemment ce que cela implique comme action révolutionnaire, d'être conscient de ce que cela implique comme prix à payer, comme conséquences, de ne pas se leurrer sur les éventualités d'une réussite, d'utiliser tout ce que la rigueur de la conscience peut donner et ensuite de dépasser tout cela. […] Ceux qui savent ce que peut signifier l'accession à la conscience et à l'action consciente dans une société comme la nôtre, reculeront effrayés à l'idée que c'est chacun des membres de la révolution qui doit y arriver. 'C'est impossible.' À première vue, en effet. Mais il faut bien se persuader que c'est cela, ou rien. »[2206]

2206Ellul Jacques, *Contre le totalitarisme technicien*, Le passager clandestin, Neuvy-en-Champagne, 2013, pp. 85-106.

## Annexe 2 – « Summer is coming »

### *Ce que les séries télévisées peuvent nous apprendre face à la crise écologique*

### *Game of Thrones* – L'union sacrée

« *This isn't about living in harmony. It's just about living... The same thing is coming for all of us. […] There is only one war that matters : the great war. And it is here...* »[2207] Si Jon Snow rencontre Cersei Lannister à Port-Réal (S07E07), ce n'est point dans le but de venger la mort de son père (Ned Stark), mais dans l'objectif de coopérer avec cette dernière, bien que celle-ci soit l'ennemie jurée de nombreux héros de l'univers fictionnel de *Game of Thrones*. En effet, lors d'une réunion au sommet parachevant l'avant-dernière saison de la série, les principaux personnages, pourtant issus d'horizons différents et ayant largement combattu les uns contre les autres tout au long de l'histoire, décident de s'entraider, en vue de répondre à une menace plus terrifiante encore : l'hiver glacial et sa cohorte de morts-vivants qui menacent le continent de Westeros. Or, si l'armée en question n'existe pas au sein de notre réalité, la crise écologique et le changement climatique représentent bel et bien la menace principale à laquelle fait face l'ensemble de la population humaine... L'écrivain des célèbres romans qui ont donné naissance à la série, George R. R. Martin, dressait ce parallèle il y a quelques années déjà, déclarant à l'occasion d'une interview :

> « Nous nous battons pour des questions importantes, comme la politique étrangère, la politique intérieure, les droits civils, la responsabilité et la justice sociale. Mais pendant que nous nous déchirons à cause de cela et que nous dépensons tant d'énergie, il existe une menace de changement climatique […] qui a vraiment le potentiel de détruire notre monde. […] Le changement climatique devrait être la priorité numéro une pour tout politicien capable de regarder au-delà des prochaines élections. »

Selon l'auteur, l'humanité est actuellement sujette à un danger aussi terrifiant que les protagonistes de son récit, à savoir le dérèglement climatique – à ceci près qu'en ce qui nous concerne, la crise ne prend pas la forme d'un refroidissement... mais d'un réchauffement global. Autrement dit, la funeste maxime « *Winter is coming* »[2208], qui provoque tant d'effroi chez les héros de la série, s'apparenterait plutôt sur notre planète à un tout aussi catastrophique « *Summer is coming* »[2209]. Dans les deux cas, la question est : comment répondre à ces perspectives de fin du monde ?

2207« Il ne s'agit pas ici de vivre en harmonie. Il s'agit juste de vivre... La même chose arrive pour nous tous. […] Il n'y a qu'une seule guerre qui compte : la grande guerre. Et elle est ici... »
2208« L'hiver arrive. »
2209« L'été arrive. »

La principale leçon à retenir de *Game of Thrones* est que les héros sont capables – hormis Cersei – de stopper toutes leurs activités, puis de s'associer face à la menace ultime qui plane sur leur monde, quitte à risquer leur vie pour cela... Serons-nous capables d'en faire autant ? Réussirons-nous à faire taire nos différences, pour agir ensemble au péril de nos vies ? Si Westeros est, en dernière instance, sauvé par Arya Stark (S08E03), force est de constater que l'événement qui met fin à l'hiver (dans la série) ne pourra pas se produire dans notre monde. Une guerre pacifique doit donc se substituer à la grande bataille de Winterfell, une guerre consistant à mettre notre vie en balance pour que le monde change. En ce sens, des sacrifices tels que ceux de Ned Stark (S01E09), Hodor (S06E05), ou encore Theon (S08E03) nous rappellent que la nature nécessite peut-être davantage que des discours, des bulletins de vote ou des marches en faveur du climat.

En outre, comme le souligne Sansa Stark, au crépuscule de la septième saison (S07E07) : « *When the snow falls and the light winds blow, the lone wolf dies, but the pack survives...* »[2210] En somme, les êtres humains – et tous les êtres vivants... – doivent se serrer les coudes face à la terrible menace que représente le changement climatique – et la crise écologique en général – s'ils veulent avoir une chance de poursuivre leur chemin – que ce soit dans la série ou au sein de notre réalité. Derechef, si une armée est nécessaire, de solides leaders sont également à espérer, comme le remarque Jon Snow quelques épisodes auparavant (S07E02) : « *We need allies... powerful allies.* »[2211] En l'occurrence, le combat pour la protection de la nature aura davantage de chances de se solder par une victoire si des personnalités fortement influentes rejoignent et s'impliquent corps et âme dans la cause écologique.

### ***One Tree Hill*** **– L'ultime avertissement**

Déboussolée par le décès de sa mère adoptive, survenu alors que cette dernière avait grillé un feu rouge en voiture, Peyton Sawyer célèbre le triste anniversaire de sa mort en grillant tous les feux de la ville de Tree Hill (S01E05)... Voyant son amie risquer sa vie, Lucas Scott tente de la ramener à la raison, en lui rappelant que chacun des feux rouges qui ponctue son trajet l'invite à freiner... mais la jeune femme refuse de l'écouter. Le lycéen décide dès lors de monter à bord de la voiture de Peyton, celle-ci acceptant finalement de lâcher le volant pour leur épargner un potentiel accident mortel. Cet épisode nous délivre deux enseignements : toutes les catastrophes qui sévissent sur Terre (canicules, feux, épidémies...) sont autant de feux rouges nous rappelant notre devoir de sauver la nature. C'est, en outre, en risquant de mourir que l'aîné des frères Scott fait comprendre à Peyton qu'elle se doit de prendre soin d'elle-même et des autres en freinant à chaque carrefour. Il serait de même grand temps de piler collectivement, au péril de nos vies, afin d'orienter l'humanité vers une autre direction.

2210« Quand la neige tombe et que les vents glacés soufflent, le loup solitaire meurt, mais la meute survit... »
2211« Nous avons besoin d'alliés... de puissants alliés. »

## ***Death Note*** **– Le sens du sacrifice**

Le « Death Note » est un cahier, dans lequel le fait d'écrire un nom engendre systématiquement la mort de celui qui le porte... Durant de nombreuses années, un individu se faisant appeler Kira utilise cet outil, en vue de faire régner l'ordre dans le monde entier... Il débute en tuant de simples malfrats, puis des gens qu'il considère comme dangereux, outrepassant peu à peu les règles qu'il s'était fixées aux origines de l'intrigue. Fort heureusement, il est contrecarré par des jeunes gens d'une redoutable intelligence et dont les noms de code sont L, Near et Mello. Ces personnes évitent ainsi de fournir à Yagami Raito (Kira) leurs véritables patronymes. Comme tout grand méchant qui se respecte, Raito finit par se faire piéger (E37), en l'occurrence par Near. Ce dernier révèle alors le stratagème qui lui a permis de le confondre : après avoir échafaudé un plan très subtil, son camarade Mello a décidé de se sacrifier pour révéler l'identité secrète de Kira. C'est donc en acceptant sciemment de mourir pour la cause qu'il défendait que le jeune homme a pu permettre à l'humanité entière de se débarrasser du fléau que représentait le détenteur du Death Note... L'anime nous enseigne, en conséquence, qu'il est parfois nécessaire de mettre sa vie en jeu pour le bien commun, comme cela peut – et semble devoir – être le cas vis-à-vis de la crise écologique. Quand l'humanité entière et tous les autres vivants sont menacés, chaque individu conscient de lui-même et de la gravité de notre situation peut faire preuve de courage, prendre ses responsabilités... et même risquer sa vie en vue de résoudre le problème qui sévit, par exemple au gré d'une grève de la faim destinée à protéger le monde du vivant.

## ***Stargate SG-1*** **– La hiérarchie des combats à mener**

Dans l'épisode intitulé *Zénith* (S05E21), central à double titre, puisqu'il représente le point médian de la série en termes de durée tout en présentant la mort – et ascension – du docteur Daniel Jackson, l'équipe d'exploration spatiale SG-1 débarque sur « Langara » et y rencontre trois peuples fabriquant des bombes, dans l'objectif de maintenir la paix sur leur planète. Avertissant les hauts conseillers de ce monde que les obus ne pourront que causer leur perte, Daniel en profite pour les sensibiliser à la menace que peut représenter leur porte des étoiles : « Je peux vous garantir que quels que soient les problèmes que vous ayez avec vos voisins, ils vous sembleront insignifiants quand vous verrez ce qui vous attend dans l'espace... » À l'heure actuelle, nos dirigeants et nous-mêmes aurions besoin de discours similaires, les préoccupations de nos politiques, de nos médias et des individus n'étant pas centrées sur le souci majeur de notre époque. En effet, bien que la crise écologique ne provienne pas du cosmos, elle n'en apparaît pas moins au sommet de la hiérarchie des problèmes auxquels fait face l'humanité. Et s'il n'est pas résolu, ce tourment pourrait constituer l'ultime épisode de notre espèce.

Dans la foulée, Daniel est convié à assister à une expérimentation portant sur un isotope radioactif extrêmement dangereux. Mais au cours de la manipulation, le cœur du réacteur nucléaire sur lequel sont penchés des scientifiques entre en surcharge, les savants préférant prendre la fuite plutôt que de désamorcer leur engin... Daniel n'a alors d'autre choix que de braver les radiations dans l'optique de sauver la vie de millions de personnes... Irradié par contact direct, le héros rentre sur Terre et y subit une lente et terrible agonie, mais ne regrette à aucun moment son geste.

Cerise sur le gâteau : les Kelowniens accusent Daniel d'avoir saboté leur arme. Au moment où il a vent de ces allégations, le colonel Jack O'Neill sort de ses gonds afin de défendre la mémoire de son meilleur ami : « Personne ne fera passer Daniel pour un saboteur. Il faudra me descendre d'abord. » Et ces propos sont loin d'être des paroles en l'air, Jack ayant l'habitude de mettre sa vie en péril pour protéger ses camarades... à l'instar de ces derniers ! Légion sont effectivement les épisodes au cours desquels le colonel Samantha Carter (S04E03), le général Jack O'Neill (S07E21), le docteur Daniel Jackson (S08E17) et le jaffa Teal'c (S03E22) acceptent de mourir pour défendre leurs amis et/ou la planète Terre... Ce dernier se réjouit d'ailleurs, à plusieurs reprises, du fait de « mourir libre » et non asservi aux « faux dieux » que sont les Goa'uld – qui pourraient aujourd'hui aisément être assimilés aux doctes suppôts de la société marchande. Ces héros fictionnels nous enseignent par là même que quand l'humanité est menacée – ce qui est actuellement le cas –, la compassion que nous ressentons à l'égard de nos proches et de tous les membres de notre espèce – et des autres – doit nous pousser à les protéger à tout prix, quitte à ce que nous perdions la vie dans cette aventure.

## ***13 Reasons Why*** **– L'évitement des regrets**

La série *13 Reasons Why* met aux prises le jeune Clay Jensen avec sa propre conscience, à la suite du suicide de l'adolescente dont il était amoureux : Hannah Baker. La jeune fille y enregistre sur des cassettes audio les treize raisons qui l'ont poussée à commettre l'irréparable... puis les fait parvenir à Clay, afin que ce dernier comprenne son geste. Si la tristesse le submerge, Clay finit néanmoins par comprendre qu'il faisait, en définitive, partie des raisons qui auraient pu conduire Hannah à rester en vie, mais regrette amèrement son comportement au moment où son amie avait besoin d'aide.

Malgré tous ses efforts pour reconstituer les origines de la tragédie, Clay réalise (ultimement) qu'il ne parviendra jamais à remplir son véritable objectif : ramener Hannah d'entre les morts. De même, si nous n'agissons pas dans le but de préserver la Terre-mère, quitte à mettre notre vie en péril, nous pourrons – pendant un temps – épiloguer sur la manière dont nous l'aurons détruite, mais nous ne la ramènerons pas, raison pour laquelle nous avons, d'après moi, le devoir de tenter tout ce qui pourrait permettre de préserver la vie sur Terre, y compris un jeûne volontaire collectif et coordonné.

## ***The Wire* – La responsabilité collective**

La première saison de la série culte de HBO montre la gangrène, provoquée par les trafiquants de drogue, qui ronge Baltimore. Dans la deuxième saison, le spectateur a l'occasion de s'apercevoir que les docks de la ville sont tenus par des individus corrompus, dont les actions – et les non actions... – permettent aux dealers de prospérer. La troisième saison est (encore) plus déroutante et dévoile des tensions entre policiers : alors que certains tentent (par tous les moyens) de mettre fin aux trafics de drogue, d'autres se satisfont de cet état de fait – et en retirent même des bénéfices... L'avant-dernière saison de la série dévoile à quel point l'école, dans un environnement aussi néfaste, est incapable de résoudre les problèmes ou d'éduquer les enfants, la majorité d'entre eux étant recrutés par des gangs. Enfin, l'ultime saison de *The Wire* se focalise sur les conduites des politiciens de la ville, le nouveau maire et tous les membres de son conseil présentant, à différents niveaux, des accointances avec les réseaux de distribution de drogue. En résumé, que Baltimore soit observée avec un microscope ou à l'aide d'un télescope, le constat est édifiant : bien que la majorité des habitants de la ville souhaitent éradiquer la présence de la drogue dans leur agglomération, toutes les strates de son administration sont corrompues par des trafiquants, Avon Barksdale, Stringer Bell puis Marlo Stanfield en tête. En conséquence, la série nous présente une cité dévorée par l'argent – issu de la drogue –, à l'instar de notre monde... Et chaque secteur urbain participe à cette tragédie, de même que chaque producteur-consommateur apporte sa contribution à la dictature libéro-capitaliste, qui annihile le vivant.

Un dialogue particulièrement important souligne à quel point les humains doivent donc s'appuyer sur leurs propres forces, afin de contrarier les circonstances extérieures qui menacent leur sécurité... voire leur survie. Alors que Marlo est en garde à vue, en compagnie de son bras droit Chris Partlow (S05E09), les deux malfrats s'accordent sur le fait qu'un adolescent (répondant au nom de Michael) ne les a probablement pas trahis. Cependant, là où Chris suggère de ne pas faire de mal à ce garçon, Marlo rétorque : « Tu es prêt à parier ton futur sur [ce qu'on pense de Michael] ? » Autrement dit, le gangster refuse de risquer son avenir sur une hypothèse. Tout comme lui, nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre que des hommes politiques et/ou des activistes résolvent le problème de la crise écologique et du dérèglement climatique à notre place.

Si nous souhaitons répondre à la crise environnementale, c'est par nos comportements individuels que nous changerons les choses, et non en cherchant les erreurs commises par nos voisins, ni encore moins en escomptant que d'hypothétiques héros nous sauvent. Cette attitude ne peut en effet aboutir qu'à un refus d'action doublé d'un découragement globalisé. À l'instar des dockers, des policiers, des enseignants, des adolescents et des politiciens de *The Wire*, tous les individus qui peuplent la Terre ont donc l'obligation de se montrer exemplaires s'ils désirent effectuer un virage écologique – et, par là même, sauver la nature et les générations futures.

## ***Dark* – Dissiper la souffrance du monde**

En marge de nombreuses citations bibliques – les noms Adam et Eva, l'arche de Noah, le prophète Jonas –, la série de Baran Bo Odar nous gratifie de multiples références philosophiques, notamment « l'éternel retour » stoïcien[2212], héraclitéen[2213] et nietzschéen[2214], puisque les protagonistes se trouvent bloqués dans une boucle temporelle infinie... Les héros ont alors le choix entre accepter la répétition ininterrompue de leurs propres existences[2215] ou chercher une « origine » permettant de détruire leur propre univers. Régulièrement, alors qu'ils pensent être parvenus à s'émanciper de leur destinée, les personnages prennent conscience qu'ils reproduisent – malgré eux – des actions déjà accomplies par leurs « moi » précédents. Aussi, cette jolie tirade d'Arthur Schopenhauer est-elle mise en exergue au début de la troisième saison : « Je peux faire ce que je veux […] mais il n'est pas en mon pouvoir de le vouloir, parce que les motifs opposés ont sur moi beaucoup trop d'empire. »[2216] En clair, le destin de la totalité des habitants de Winden influence subrepticement leur volonté, à tel point qu'il se joue de leurs désirs respectifs, puis leur fait répéter les mêmes gestes à l'infini.

Par ailleurs, en vue de protéger leurs amis de l'apocalypse, les héros mettent fréquemment leur vie en péril et/ou acceptent leur trépas... C'est par exemple le cas de Claudia Tiedemann (S02E03), cette dernière s'adressant ainsi à Noah avant de se laisser tirer dessus par le voyageur, qui cherche sa fille Charlotte : « Je sais que je vais mourir. » Même constat du côté de Mikkel (S02E06), qui se suicide pour permettre à son fils – Jonas – de voir le jour : « Peut-être que tu n'es pas là pour m'arrêter, mais pour me montrer ce que je dois faire. » Bartosz sourit également à la mort (S02E01), alors que Noah est sur le point de l'assassiner : « J'ai attendu ce moment très longtemps. C'est intéressant que ce soit toi. » Voyageant dans le temps en vue de corriger le passé et le futur, certains des héros connaissent leur sort et l'acceptent donc – pour la plupart – dans l'intérêt commun... Lors de l'ultime saison, il est révélé qu'une intrication quantique – la référence au chat de Schrödinger[2217] est d'ailleurs explicite – a donné naissance aux deux univers d'Eva et Adam à partir d'un premier monde : celui de Tannhaus.

2212« Les premiers stoïciens adoptent une théorie, envisagée mais rejetée par Aristote, d'après laquelle il n'y a pas un ordre cosmique unique et éternel, mais une succession éternelle de mondes qui manifestent exactement le même ordre. » Dans Long Anthony Arthur & Sedley David Neil, *Les Philosophes hellénistiques II,* Flammarion, Paris, 2001 (1987), p. 263.

2213« Ce monde-ci, le même pour tous, que nul dieu ni homme n'a fait, mais qui était toujours, qui est et qui sera : un feu éternel, s'allumant […] et s'éteignant en mesures. » Dans Héraclite, *Fragments*, Flammarion, Paris, 2018, p. 130.

2214« La doctrine de l'"*Éternel Retour*', c'est-à-dire de la répétition absolue et infinie de toutes choses – cette doctrine de Zarathoustra *pourrait*, en fin de compte, déjà avoir été enseignée autrefois. Les stoïciens du moins, qui ont hérité d'Héraclite presque toutes leurs idées fondamentales, en présentent les traces. » Dans Nietzsche Friedrich, *Ecce Homo*, Mille et une nuits, Paris, 1996 (1888), p. 89.

2215« […] Nietzsche [propose une voie] qui consiste à affirmer la vie avec ses souffrances, à lui dire 'oui' malgré tout ce qui peut nous entraver, nous blesser, nous effrayer. […] Il propose cette image d"éternel retour du même' dans le célèbre paragraphe 341 du *Gai savoir* : imaginons que notre vie, telle que nous l'avons vécue dans ses moindres détails, avec les mêmes problèmes, les mêmes joies, les mêmes rencontres, les mêmes maladies, se reproduise indéfiniment. Si nous sommes dans un réel consentement, celui qui ouvre à la joie pure, nous accepterons ce recommencement, sans rien regretter. » Dans Lenoir Frédéric, *La Puissance de la joie*, Fayard, Paris, 2015, p. 53.

2216Schopenhauer Arthur, *Essai sur le libre arbitre*, Payot & Rivages, Paris, 2018 (1841), p. 82.

2217Voir à ce propos la page suivante : https://fr.wikipedia.org/wiki/Chat_de_Schr%C3%B6dinger.

Ce dernier, en essayant d'inventer une machine à voyager dans le temps dans l'optique de sauver son fils, mort dans un accident de voiture, a effectivement généré deux mondes parallèles. Apprenant ce phénomène – grâce aux investigations de Claudia –, Adam décide d'envoyer Martha et Jonas dans le monde originel afin qu'ils puissent annihiler leurs univers respectifs. Les adolescents accomplissent leur mission (en sauvant le fils Tannhaus) et échangent quelques mots (S03E08) : « Je me demande si quelque chose de nous va rester. Ou ne sommes-nous qu'un rêve qui n'a pas vraiment existé ? » Et Jonas de répondre : « Toi et moi sommes parfaits l'un pour l'autre. Ne crois jamais rien d'autre. » Ils se tiennent ensuite par la main et disparaissent en pleurant, acceptant conjointement de perdre la vie pour mettre fin aux tourments de tous – à l'instar d'Eva, Adam et Claudia, qui s'évaporent tour à tour dans un probable mélange de joie, de tristesse, de délivrance et de sérénité, tandis qu'une reprise du titre « *What a wonderful world* »[2218] (Louis Armstrong) retentit extra-diégétiquement. Les héros font en ce sens écho à la formule de Shantideva – « Tant qu'il y aura des êtres et tant que l'espace durera, puissé-je, moi aussi, demeurer pour dissiper la souffrance du monde ! »[2219] – en la complétant : « Et si mon existence ne suffit pas, alors puissé-je risquer – voire perdre – ma vie dans cet objectif. »

### ***Stranger Things* – Pour nos amis**

Remplie de splendides hommages au cinéma des années 1970 et 1980[2220] – *E.T.* (Steven Spielberg, 1982), *Ghostbusters* (Ivan Reitman, 1984), *The Thing* (John Carpenter, 1982), *Alien* (Ridley Scott, 1979), *Les Goonies* (Richard Donner, 1985), *Rencontres du troisième type* (Steven Spielberg, 1977), *Firestarter* (Robert Iscove, 1984), *Commando* (Mark L. Lester, 1985), *Explorers* (Joe Dante, 1985), *Poltergeist* (Tobe Hooper, 1982), *Shining* (Stanley Kubrick, 1980), *Carrie* (Brian De Palma, 1976), *Stand by me* (Rob Reiner, 1986), ou encore *Les Griffes de la nuit* (Wes Craven, 1985) –, la série des frères Duffer met souvent en scène des personnages prêts à perdre la vie pour sauver leurs amis.

C'est le cas de Mike, qui saute d'une falaise pour protéger Dustin, avant d'être secouru par Eleven (S01E06). Cette dernière tue ensuite le Demogorgon (S01E08), bien qu'imaginant mourir lors de cet affrontement : « Adieu, Mike... » Plus tard (S02E08), Bob Newby rétablit le courant du laboratoire de Hawkins au péril de sa vie et meurt sous les yeux de Joyce – dévoré par un « Demochien ». C'est enfin au tour de Billy Hargrove de mourir en résistant au flagelleur mental à l'occasion de la bataille de Starcourt (pour défendre Eleven), et de Jim Hopper de risquer sa vie pour refermer la faille entre le monde réel et le « monde à l'envers » (S03E08). Les héros de *Stranger Things* nous rappellent par là même que pour sauver nos camarades, la mise en jeu de la vie est parfois indispensable.

2218« Quel monde merveilleux ! » La reprise du morceau de 1967 est chantée par l'artiste Soap&Skin.
2219Cité dans Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014, p. 309.
2220D'excellents montages, dévoilant ces multiples références – au gré de *split screens* –, sont disponibles sur Internet.

## ***Prison Break*** **– La nécessité de la dictature**

À de nombreuses reprises, l'équipe constituée par Michael Scofield à Fox River parvient à réaliser des miracles, en vue de mener à bien l'évasion orchestrée par le génie... L'entraide est au cœur de la série et chaque protagoniste a son importance : John Abruzzi recrute les membres de l'évasion dans le cadre du travail pénitentiaire (S01E01), Fernando Sucre rebouche un trou pour éviter qu'il ne soit découvert par les gardiens (S01E17), Benjamin Miles Franklin et T-Bag – pourtant respectivement issus de l'immigration et de la « jeunesse hitlérienne » – s'associent pour gagner une partie de poker (S01E18)... Dans les cinq saisons, les actions collaboratives – parfois entre ennemis – sont légion.

Cependant, cette entraide reste systématiquement subordonnée à une forme de dictature : Michael emploie effectivement des formules comme « Aie confiance en moi » (S01E08), « Moins t'en sais, mieux ça vaut... C'est pour ton bien, tu peux me croire » (S01E12), « On se calme ! » (S02E02) ou encore « À l'évidence, le passé a laissé des traces inoubliables... On n'y peut rien. Mais si on veut mener [cette opération] à bien, il faudra qu'on s'y mette, tous. On doit travailler ensemble. Alors si ça pose un problème à quelqu'un, qu'il le dise... Si vous avez une mise au point à faire, faites-le maintenant » (S04E02). Ces propos, aussi énigmatiques que péremptoires, font de Michael le leader incontesté du groupe : un dictateur auquel les autres membres remettent les pleins pouvoirs lorsque la situation l'exige... Assurément, l'hégémonie scofieldienne ne s'apparente néanmoins en aucun cas aux dictatures qui ont sévi, tout au long du vingtième siècle, aux quatre coins de la planète ; il s'agit bien plutôt d'une dictature au sens romain du terme, dans la mesure où les héros confient sciemment le pouvoir à l'homme capable de les diriger, à l'instar du sénat antique désignant parfois un régent en vue de remédier aux invasions barbares.

D'ailleurs, chose encore plus intéressante, dans la quatrième saison de la série, les héros n'ont plus pour mission de s'évader d'un pénitencier, mais (au contraire) de s'infiltrer dans des bâtiments ultra-sécurisés dans le but de dérober des documents top secret au « Cartel ». Proches de leur objectif, les personnages sont frappés de plein fouet par la maladie de Michael (S04E11). En effet, le petit génie – qui fait depuis toujours office de chef – du groupe est victime de douleurs relatives à sa tumeur au cerveau et ne peut ainsi se concentrer pour donner ses directives... Parant à l'urgence – un document nommé Scylla étant sur le point d'être déplacé, ce qui annihilerait toutes les chances de réussite des personnages –, l'ancien agent spécial du FBI Alexander Mahone prend les choses en main et donne diligemment des ordres à ses camarades de fortune, fondant sa légitimité sur la nécessité de s'ériger temporairement en dictateur, et s'adressant notamment à Sucre de la manière suivante : « Il va nous falloir des batteries de voiture, deux minimum. Tu t'en charges. » Face à l'urgence écologique, une « dictature verte », dont l'objectif consisterait à mettre (enfin) la nature au centre des préoccupations politiques en lieu et place du marché mortifère, est, de même, plus que bienvenue : indispensable.

## ***Chernobyl* – La réputation ou l'humanité**

Le 26 avril 1986, l'un des réacteurs de la centrale de Chernobyl explose... et génère des radiations menaçant les êtres humains vivant aux abords de la ville de Prypiat. L'inconséquence de nombreux « scientifiques » coûte alors rapidement la vie à des milliers d'individus. Valeri Legassov, spécialiste de l'énergie nucléaire et parfaitement conscient de la gravité de la situation, décide de se rendre sur place, afin de limiter les dégâts potentiellement causés par la radioactivité. Le héros – dans tous les sens du terme – est accompagné du vice-président du conseil des ministres Boris Chtcherbina, qu'il prévient des risques de leur présence sur les lieux de l'accident. En toute connaissance de cause, les deux hommes acceptent de rester et de mettre leur vie en danger pour sauver l'Europe – Legassov se suicidera le 26 avril 1988, après avoir connu de graves troubles psychiques, tandis que Chtcherbina mourra des suites d'une maladie due à son exposition aux radiations en 1990... En effet, la première explosion, qui a généré un nuage radioactif, dont l'ampleur néfaste reste encore aujourd'hui difficile à évaluer, aurait pu être suivie d'une fusion nucléaire entraînant une explosion beaucoup plus grave.

Pendant plusieurs mois, Legassov et Chtcherbina vont convoquer des personnes dans l'objectif de contrarier la fusion : plongeurs, mineurs et pelleteurs vont, tour à tour, risquer leur vie en vidant des réservoirs, en creusant des tunnels et en déblayant du graphite aux abords et à l'intérieur même de la centrale. La série de HBO montre que tous ces hommes refusent en premier lieu la tâche qui leur est confiée car ils savent qu'ils peuvent en mourir. Le seul argument proposé par Legassov en vue de les faire changer d'avis est que leur sacrifice peut, non seulement protéger l'URSS, mais aussi le monde entier. À titre individuel, les hommes qui acceptent les missions données par Boris Chtcherbina sont conscients de courir à leur propre ruine, mais se jettent tout de même corps et âme dans la gueule du loup, parce qu'ils souhaitent contribuer, *via* leur acte héroïque, à sauver l'humanité.

Autrement dit, la catastrophe nucléaire de Chernobyl, merveilleusement relatée au sein de la mini-série de cinq épisodes, nous montre que face à une menace concrète – en l'occurrence l'explosion de la centrale et la radioactivité matérialisée par les fumées qui émanent de l'édifice –, les hommes sont aptes à étendre leur propre vouloir-vivre pour sauver la pérennité de l'espèce. Dès lors, pourquoi ne serions-nous pas capables d'en faire autant relativement à notre crise environnementale ? D'une part, parce que les désastres écologiques nous paraissent sans doute moins concrets que l'explosion de la centrale : on ne peut, par exemple, ni voir ni entendre le réchauffement global, ce qui tend à générer une distance entre notre perception du phénomène et nos actions. D'autre part, alors que les héros de Chernobyl savent exactement ce qu'ils ont à faire, nous n'avons pas de mission précise dans le cadre de la lutte écologique et devons, conséquemment, nous en inventer une : mener une grève de la faim collective et coordonnée dans l'optique de convaincre les politiciens de mettre l'économie au service de la nature – et non plus l'inverse – et, par là même, sauver les générations présentes et futures.

## Annexe 3 – « Apocalypse soon »

## *Ce que le cinéma peut nous apprendre face à la crise écologique*

### *Interstellar* (Nolan Christopher, 2014) – L'amour au secours de l'espèce

Le long-métrage de Christopher Nolan apparaît comme un cri d'alarme de la part du cinéaste. Tout d'abord, la planète Terre s'y trouve dans une situation similaire à celle qui risque d'advenir dans la réalité d'ici quelques années. La pollution et la poussière ont totalement ravagé les cultures, si bien que seul le maïs continue de pousser, au contraire des autres céréales.

Puis, lorsqu'une solution est esquissée – au gré d'un voyage interstellaire permettant à l'humanité de survivre en migrant sur une autre planète –, le professeur John Brand explique aux membres de l'expédition chargée d'effectuer une vaste reconnaissance spatiale que « nous devons nous projeter bien au-delà de nos propres existences, nous ne devons pas penser en tant qu'individus, mais en tant qu'espèce. » C'est également notre cas face à la crise écologique – qui nous invite même à penser en tant que vivant. C'est pourquoi Joseph Cooper n'hésite pas à laisser sa famille derrière lui, le héros privilégiant la survie de l'espèce humaine aux liens affectifs qui l'unissent à ses enfants. Cependant, là où les personnages fictionnels disposent d'une porte de sortie – en l'occurrence un trou de ver leur offrant la possibilité de voyager dans une autre galaxie –, nous sommes, de notre côté, condamnés à rester sur Terre et donc à prendre grand soin de la nature si nous souhaitons protéger les générations futures – de notre espèce tout comme des autres vivants.

Plus tard, alors qu'ils sont à bord de l'Endurance, Amelia et Cooper débattent quant à l'attribut qui nous sauvera. La scientifique défend alors l'idée suivante : « L'amour n'est pas quelque chose que nous avons inventé. C'est observable, puissant. Il a obligatoirement un sens. Peut-être qu'il a un sens profond qu'on ne peut pas encore comprendre. Peut-être que c'est un témoignage, la marque d'une dimension supérieure qu'on ne peut consciemment percevoir. Seul l'amour, de toutes les choses que nous percevons, transcende les dimensions temporelle et spatiale. Il nous faut peut-être accepter en confiance ce qu'on ne saisit pas encore. » Or, au crépuscule du récit, le pilote parvient à transmettre les données permettant de résoudre l'énigme de la gravité à sa fille (Murphy) grâce à l'amour – *via* une interface appelée le « Tesseract ». En conséquence, si l'on déshabille l'appareillage scénaristique conçu par Christopher Nolan, l'élément à retenir est ici que l'amour[2221] sauve le monde. Il serait, par conséquent, bienvenu de s'inspirer de ce message, en vue de placer compassion, entraide ou encore altruisme au cœur des projets politiques, économiques et sociaux de notre époque.

2221Le seul bémol est que l'amour qui sauvera notre espèce est davantage compassionnel (nous reliant à tous les êtres vivants) que passionnel (nous reliant à quelques personnes), mais la symbolique véhiculée par le long-métrage n'en demeure pas moins extrêmement efficace et bienvenue.

Et pour finir, le récit fait la part belle aux « impossibles rendus possibles », ces barrières que nous nous fixons alors que nous possédons la capacité de les franchir. Ainsi, quand l'Endurance est sur le point de flamber en entrant dans l'atmosphère de la planète du docteur Mann, Cooper décide d'aller s'amarrer au vaisseau malgré les faibles chances de succès... Et quand Amelia lui assène que « c'est impossible », le héros rétorque : « Non, c'est nécessaire », avant de finalement parvenir à rejoindre la station, nous invitant ainsi à relativiser la prétendue impossibilité de l'instauration d'un directoire écosophique. En résumé, avec de l'amour et du courage, tous les impossibles deviennent possibles.

### ***The Untouchables*** **(De Palma Brian, 1987) – Jusqu'où sommes-nous prêts à aller ?**

Agent du Trésor américain chargé de mettre Al Capone sous les verrous, Eliot Ness est désemparé par le piétinement de son enquête, en partie due à la corruption qui sévit lors de la prohibition dans la ville de Chicago. Il décide dès lors de former une équipe de choc dans l'objectif d'emprisonner le malfrat. Pour ce faire, il recrute trois policiers très motivés : Jimmy Malone, George Stone et Oscar Wallace, qui se font rapidement surnommer « les incorruptibles », après avoir notamment refusé de nombreux pots-de-vin. Mais leur sobriquet est d'autant plus mérité que Malone, lors de sa rencontre avec Ness, lui demande : « Jusqu'où êtes-vous prêt à aller ? » Il lui répétera d'ailleurs cette question juste avant de mourir, abattu par le tueur Frank Nitti (bras droit de Capone). En clair, ce personnage fait comprendre à Ness que le seul moyen de parvenir à ses fins consiste à mettre sa vie en balance dans la guerre qui l'oppose au contrebandier. Il nous invite par là même à réaliser que la destruction de la nature – crime bien plus grave que ceux du truand – vaut la peine que nous en fassions autant.

### ***Train to Busan*** **(Sang-Ho Yeon, 2016) – Combattre le mal par le bien**

Victimes d'un virus transformant les êtres humains en zombies, les passagers du train pour Busan mettent en place des stratégies de défense diamétralement opposées, en passant de l'égoïsme le plus absolu au sacrifice altruiste... Les derniers instants du film voient effectivement le héros Seok-Woo se faire volontairement mordre dans l'optique de protéger sa fille, puis se suicider avant de devenir, lui-même, un zombie. Autrement dit, ce personnage aux penchants originellement très égoïstes finit par effectuer un acte d'amour des plus signifiants, à savoir accepter de perdre sa vie afin de prendre soin de celle des autres. Ce comportement, associé aux nombreux actes de solidarité qui émaillent le long-métrage, témoigne de l'aptitude de l'être humain à étendre sa compassion et sa bienveillance en cas de crise, jusqu'à éventuellement mettre en jeu sa propre existence pour le bien de ses pairs.

## ***Independence Day*** **(Emmerich Roland, 1996) – L'union fait la force**

Alors que des vaisseaux extraterrestres envahissent la planète Terre en vue d'exterminer les êtres humains qui y résident, un informaticien (David Levinson) repère leurs codes de communication et propose d'implanter un virus dans leur système, en se rendant sur leur « vaisseau-mère » à bord d'un astronef. Assisté du capitaine Steven Hiller, le héros n'hésite ainsi pas à risquer sa vie pour préserver le monde de la menace que représentent les extraterrestres. Tout aussi courageux, si ce n'est plus, un pilote, nommé Russell Casse, se sacrifie pour détruire un vaisseau ennemi lors de la grande bataille qui fait rage au-dessus de la Zone 51. Il conclura son assaut en prononçant cette réplique : « Dites à mes enfants que je les aime infiniment. » Ce personnage renonce en ce sens à la possibilité de voir grandir sa descendance, dans l'optique de sauver des millions d'humains. Face à la crise écologique, ces comportements héroïques doivent plus que jamais nous inspirer en nous incitant à penser en tant qu'espèce – et que vivant – et non à réfléchir en tant que simple individu.

Au crépuscule du film, le président des États-Unis transmet le moyen de vaincre les *aliens* à ses homologues russes, chinois, irakiens... En d'autres termes, ces ennemis politiques se sont nourris de l'adversité que représentait la flotte extraterrestre, dans le but de collaborer pour sauver l'humanité, sans distinction de couleur, d'origine ou de religion... Or, la crise écologique est une catastrophe au moins aussi grave que l'attaque des extraterrestres au sein du long-métrage... Il est donc temps que les forces du monde entier s'unissent pour combattre les modes de vie qui détruisent notre monde.

Mais finalement, la leçon la plus importante véhiculée par le film, c'est peut-être que les véritables colons, pilleurs, parasites et saccageurs de la planète, à l'heure actuelle, ne sont pas d'hypothétiques extraterrestres, mais bien les êtres humains, qui sont, entre autres, responsables de la disparition de 60% des populations animales sauvages depuis 1980 – en plus de l'extermination annuelle de 1600 milliards de bêtes sentientes. Autrement dit, dans le cadre de la crise écologique, nous n'avons pas à nous méfier de méchants *aliens*, mais de notre propre espèce, en commençant par nous-même.

## ***I Am Legend*** **(Lawrence Francis, 2007) – Protéger la survie**

Se croyant seul au sein d'un monde postapocalyptique causé par une pandémie, Robert Neville est surpris de découvrir d'autres survivants. Mettant au point un vaccin permettant d'enrayer le virus, il confie en dernière instance ce moyen de sauver l'humanité à des individus, dont il couvre la fuite en se sacrifiant. Face à la crise écologique, il y a donc fort à parier que ce héros aurait volontiers mis sa vie en jeu afin de sauver ses congénères... Ce faisant, Neville nous invite implicitement à envisager l'éventualité de mourir pour préserver l'humanité... et la nature en général.

## ***Armageddon*** **(Bay Michael, 1998) – L'engagement vital**

Quand un énorme astéroïde menace de frapper la Terre et de réduire à néant toute forme de vie sur la planète, des spécialistes sont envoyés dans l'espace afin de forer un puits dans le météore, puis d'y insérer une bombe apte à le détruire. Les membres de cette expédition spatiale, bien que connaissant tous les risques que comporte leur mission, acceptent de partir pour sauver le monde à bord de deux navettes baptisées Liberté et Indépendance. À cette occasion, le président des États-Unis rappelle au sein d'un discours que – tout comme face à la crise environnementale – les clivages n'ont aucun sens et que les êtres humains sont tous égaux face à l'exterminateur : « Ce soir, ce n'est pas le président des États-Unis qui vous parle, ce n'est pas le chef d'État, mais le simple citoyen du monde... Nous sommes confrontés au plus terrible défi qui se puisse imaginer... […] Pour la première fois dans l'histoire de notre planète, une des espèces possède la technologie qui peut lui permettre d'éviter sa propre extinction. […] Notre soif de perfection et de connaissance, toutes les avancées dans le domaine scientifique, […] les progrès de la technologie, au service de l'imagination, et jusqu'aux conflits qui ont marqué notre histoire, nous ont armés pour livrer cette terrible bataille. Au long des siècles marqués par le chaos, les errements, la discorde, la douleur et la peine... de tous temps, il est une chose qui a nourri nos âmes et nous a élevés au-dessus de notre condition, c'est notre courage. »

À proximité de l'astéroïde, l'une des deux fusées est frappée par des projectiles, la quasi-totalité de son équipage succombant à cette mésaventure... Puis, à la toute fin du film, alors que l'autre moitié des astronautes est parvenue à placer la charge au cœur du météore, AJ Frost perd à la courte paille et se voit contraint de se sacrifier pour sauver l'humanité, tout en se réjouissant – partiellement – de cette mission : « On doit tous y passer... Et moi, j'y serai passé en sauvant le monde... » Finalement, Harry Stamper prend la place de ce dernier dans le but de déclencher la détonation, permettant, *via* son trépas, à ses camarades de rallier la Terre et à tous les êtres vivants de poursuivre leur existence.

Le film réalisé par Michael Bay nous montre, en ce sens, la véritable valeur de l'engagement : les membres de l'équipe savent pertinemment qu'ils risquent leurs vies en acceptant la mission qui leur est confiée et sont parfaitement prêts à mourir si nécessaire. Ils nous rappellent en conséquence que s'engager dans la défense d'une cause ne consiste pas (uniquement) à témoigner sur des plateaux de télévision, à réaliser des films ou à rédiger des livres, même si chaque lanceur d'alerte est à féliciter. S'engager pour une cause, c'est être prêt à donner sa vie en son nom ! Face au défi écologique, nous avons, jusqu'ici, manqué de personnes prêtes à mourir pour le bien de l'environnement... Certes, des humains décèdent (un enfant meurt de faim toutes les six secondes), des espèces disparaissent, mais très peu ont jusqu'ici *fait le choix* de mettre leur vie en jeu pour sauver tous les êtres vivants. Face à l'apathie des politiques, il est plus que temps de prendre exemple sur les héros d'*Armageddon* et de risquer la mort pour faire entendre le message écologique et, par là même, pérenniser la vie.

## ***Inglourious Basterds*** **(Tarantino Quentin, 2009) – La disjonction exclusive**

Peu après avoir été blessée à l'occasion d'une fusillade en sous-sol, l'actrice allemande Bridget von Hammersmark est interrogée par Aldo « l'apache », qui la soupçonne d'avoir trahi ses amis, en leur tendant un guet-apens. Cette dernière lui répond alors : « Le fait que les Allemands soient présents veut dire que j'ai tendu un piège à vos hommes *ou* que c'est une tragique coïncidence, l'un *ou* l'autre, mais pas les deux ! » En termes logiques, cette formulation, de type « ou bien, ou bien », se nomme disjonction exclusive, ce qui signifie que parmi deux propositions, soit l'une est vraie, soit l'autre est vraie, mais que les deux ne peuvent être vraies conjointement. En l'occurrence, soit une proposition consistant à organiser une grève de la faim à l'échelle planétaire pour protéger ce qui reste de la vie sur Terre relève de la pure bêtise, soit cette entreprise peut effectivement offrir une chance de survie aux générations futures. L'un *ou* l'autre. Mais pas les deux.

## ***The Shawshank Redemption*** **(Darabont Frank, 1994) – Vivre libre ou mourir**

Au cœur du chef-d'œuvre de Frank Darabont (1994), un personnage répondant au nom de Brooks, pensionnaire du pénitencier de Shawshank (depuis plus de cinquante ans), est libéré. Ne supportant pas le fait de quitter les murs de la prison, il décide rapidement de mettre fin à ses jours... Tentant de comprendre son acte tragique, son ami Red soutient que le vieil homme était institutionnalisé, c'est-à-dire tellement habitué à l'enceinte du pénitencier qu'il ne pouvait pas survivre loin de lui, à l'instar d'un individu marié à un autre depuis plus d'un demi-siècle.

Apprenant cette funeste nouvelle, Andy propose, à son tour, une explication : « Je crois que tout se résume à un simple choix en réalité : dépêche-toi de vivre ou dépêche-toi de mourir... » Autrement dit, le protagniste nous convie à profiter de notre existence dès lors que le monde qui nous entoure nous plait et nous enjoint au contraire de trépasser si ce monde ne nous convient pas... Une analogie peut être bâtie avec l'univers capitaliste, consumériste, anti-écologique, au sein duquel nous sommes amenés à évoluer. Si d'aventure ce monde nous convient réellement, alors profitons-en pour nous y épanouir. Mais dans le cas où ce monde ne nous sied guère, alors n'hésitons pas à mourir, ou tout du moins à mettre notre vie en jeu pour le changer.

Dans un premier temps réfractaire aux dires de son camarade, Red reprendra sa tirade à la toute fin du long-métrage, peu après sa sortie de prison. Violant sa liberté conditionnelle afin de rejoindre son ami Andy au Mexique, il complétera même les propos de ce dernier : « Dépêche-toi de vivre ou dépêche-toi de mourir... C'est fichtrement vrai ! »

## *The Usual Suspects* (Singer Bryan, 1995) – Le Diable incarné

Interrogé par un policier à la suite d'un échange entre trafiquants qui a mal tourné, Verbal Kint est incité à dire tout ce qu'il sait à propos de Keyser Söze, un malfaiteur énigmatique recherché par les autorités. Alors que Verbal décrit Söze comme un monstre capable de tuer les membres de sa propre famille (pour défier la mafia hongroise), l'agent spécial Dave Kujan en vient à douter de l'existence du malfrat. Verbal lui assène alors : « Le coup le plus rusé que le Diable ait jamais réussi, ça a été de faire croire à tout le monde qu'il n'existe pas ». Il en va probablement de même en ce qui concerne la crise environnementale. Certes, les climato-sceptiques sont de moins en moins nombreux, mais il n'en demeure pas moins que les catastrophes successives ne sont pas prises en compte, à la fois par les politiques et par les individus, qui continuent de faire fonctionner la machine à plein régime. De la même manière que Kujan se persuade peu à peu de l'inexistence de Söze, notre espèce fait preuve d'un déni sans précédent face au désastre écologique. Le film de Bryan Singer est reconnu pour son incroyable dénouement... Espérons que l'espèce humaine n'ait pas à suivre son exemple et à attendre son extinction pour réaliser que les dangers pointés du doigt par les écologues sont bien réels.

## *Avengers* (Whedon Joss, 2012) – La dictature salvatrice

En pleine guerre contre les armées de Loki, la troupe des Avengers est sur le point d'être dépassée par les événements... C'est le moment que choisit Captain America pour donner ses ordres à tous ses compagnons : « Barton, montez sur ce toit et ouvrez l'œil sur tout : groupes et francs-tireurs ! Stark, surveillez le périmètre : tout ce qui dépassera des limites, vous le repoussez ou vous l'anéantissez ! Thor, essayez d'obstruer ce portail, retardez-les, vous avez la foudre : faites cramer ces saloperies ! [À la Veuve noire] On va rester au sol, vous et moi, et on va combattre ici. Et Hulk, écrase tout ! »

Par suite, bien qu'éprouvant beaucoup de difficultés à asseoir sa légitimité de chef d'équipe tout au long du film, Steven Rogers se voit ici conférer une autorité sans précédent ! La raison ? Le fait que les héros soient menacés par des forces extraterrestres les oblige à collaborer et à accepter que l'un des leurs prenne les décisions qui s'imposent et donne fermement ses directives, quitte à endosser le rôle d'un dictateur... En effet, à l'instar des sénateurs de la Rome antique, qui confiaient les pleins pouvoirs à un dictateur en vue de protéger la cité des invasions barbares, les Avengers – y compris l'indomptable Hulk – comprennent que leur salut passe par la reconnaissance d'un chef.

De la même manière, la survie des êtres humains passe aujourd'hui probablement par l'allégeance à une « dictature verte » (le directoire écosophique) reconnue par tous les pays du monde et chargée de résoudre les problèmes écologiques, potentiellement aux dépens des libertés individuelles.

## *The Lord of the Rings* (Jackson Peter, 2001-2003) – L'alliance des peuples libres

En adaptant le chef-d'œuvre littéraire de J. R. R. Tolkien, Peter Jackson a mis l'accent sur l'union nécessaire à la destruction des forces du Mordor. Afin de parvenir à jeter l'anneau unique dans les flammes de la montagne du destin (le seul endroit où il puisse être détruit), Elrond souhaite former une communauté dont la mission est de protéger son porteur, Frodon Sacquet : « Étrangers venus de terres lointaines, amis de toujours, vous vous êtes rassemblés ici afin de répondre à la menace du Mordor. La Terre du milieu est au bord de la destruction. Nul ne peut y échapper. Vous vous unirez ou vous serez vaincus. Chaque race est liée à ce destin, à ce sort commun. »

Le magicien Gandalf se joint en premier lieu au hobbit, vite imité par Aragorn, qui précise : « Si par ma vie ou ma mort, je peux vous protéger, je le ferai. » Autrement dit, le Dunedain se sent prêt à risquer sa vie pour protéger Frodon. Et le héros d'ajouter : « Mon épée est vôtre ». L'elfe Légolas lui emboîte ensuite rapidement le pas : « Et mon arc est vôtre. » Puis, le nain Gimli offre ses services à Frodon : « Et ma hache [est vôtre]. » L'épée, l'arc et la hache symbolisent les origines des différents personnages : hommes, elfes et nains s'unissent dans l'optique de terrasser Sauron, le seigneur noir du Mordor, quitte à perdre la vie dans cette aventure. D'autres héros rejoindront les forces du bien, comme les peuples du Rohan et du Gondor, les Ents de Fangorn ou les aigles géants. Tous ces êtres font fi de leurs divergences et s'allient afin de combattre les forces du Nécromancien.

De la même manière, les différents peuples de la Terre seraient aujourd'hui bien inspirés de s'unir sous une seule et même bannière : celle du vivant. La crise environnementale doit nous permettre de faire tomber les clivages religieux, économiques ou encore nationaux qui engluent la situation et nous mènent peu à peu à la catastrophe. Il est temps de nous rendre compte que nous sommes tous égaux devant la menace et que nos différends sont sans importance face à l'ampleur du désastre en cours. Avec une communauté de leaders forts et inspirants soutenue par une armée prête à mourir – mais en aucun cas à tuer – pour la nature, peut-être parviendrons-nous enfin à sauver la beauté de ce monde et à instaurer une concorde internationale et – idéalement – interespèces.

Quant à Gandalf, il fait preuve de philosophie lorsqu'il est sur le point de mourir avec Pippin lors de la bataille de Minas Tirith. En effet, alors que le hobbit se morfond à ses côtés, le magicien tente de le rassurer : « La mort n'est qu'un autre chemin, qu'il nous faut tous prendre. » Et quitte à mourir, mieux vaut que les personnages le fassent en tentant de protéger la « Terre du milieu », plutôt qu'en attendant patiemment que les hordes de Sauron ravagent tout sur leur passage... De façon identique, nous devons aujourd'hui réaliser qu'accepter la possibilité de perdre notre vie individuelle en vue de préserver la vie en général est, peut-être, la voie qui s'impose à nous... Comme l'énonce le téméraire Samsagace Gamegie : « Il y a du bon en ce monde, Monsieur Frodon, et il faut se battre pour cela. »

## *Matrix* (Wachowskis, 1999-2003) – La machine infernale

Dans la trilogie des Wachowskis, les êtres humains sont exploités par des machines qui les noient dans un monde virtuel intitulé « matrice ». Toutes proportions gardées, la logique capitaliste au sein de laquelle évolue l'humanité actuelle s'apparente à cet univers. Les *Homo sapiens* se raccrochent en effet à une illusion de liberté alors qu'ils sont gouvernés par la consommation et la production, deux des aliénations dont les habitants de la matrice sont victimes... En d'autres termes, nous ne sommes pas exploités par *des* machines, mais par *une* (méga)machine : la dictature capitaliste libérale.

Dès lors, comment les personnages se sortent-ils de ce pétrin ? Premièrement, Néo est « réveillé » par Morpheus, ce dernier lui révélant la véritable nature du monde dans lequel il vit. Puis, à la toute fin du troisième opus, le héros se sacrifie pour pouvoir sauver le monde et mettre fin à la suprématie des machines. En substance, le salut de l'humanité passe dans *Matrix* par la prise de conscience que le monde n'est pas du tout ce qu'il paraît être, puis par d'éventuels sacrifices – ou, tout du moins, par la mise en péril de la vie... Si nous dressons un parallèle avec l'état de notre planète, nous pouvons émettre l'hypothèse que la sauvegarde du vivant nécessite, tout d'abord, un immense lever de voile sur la dictature capitaliste, productiviste et consumériste, qui réduit peu à peu le monde en cendres. Puis, dans un second temps, le fait que des gens soient enclins à perdre la vie – en participant à une grève de la faim – pourra fortement infléchir les décisions des politiciens et faire évoluer l'opinion générale, au point de bâtir un ordre nouveau fondé sur la nature – et non plus sur l'argent.

## *The Last Samurai* (Zwick Edward, 2003) – Pour l'honneur

Se liant d'amitié avec les samouraïs qui le retiennent prisonnier, le capitaine Nathan Algren prend peu à peu goût à la mentalité de ces combattants, dont le devoir consiste à « servir » l'empereur du Japon. Le narrateur du long-métrage, Simon Graham, les décrit par ailleurs comme « des guerriers prêts à donner leur vie pour ce qui semble être devenu un mot oublié : l'honneur. ». Et ce n'est pas un hasard si ces derniers évoquent en souriant la bataille de Thermopyles, au cours de laquelle trois cents Spartiates ont défié un million (!) de soldats perses (voir *300*, [Snyder Zack, 2007]) puis perdu vaillamment la vie : pour eux, peu importe la victoire ou la défaite, tant que l'honneur est sauf.

À l'image des héros du film, qui meurent ultimement épée à la main face aux Gatlings de l'armée japonaise, il nous faut réaliser que dans le cadre d'une grève de la faim destinée à remettre l'écologie au centre des préoccupations politiques, l'objectif – sauver la nature – est primordial... mais quand bien même le succès ne serait finalement pas au rendez-vous, mourir au nom de cette cause serait la meilleure chose à faire du point de vue de la justice et constituerait, en ce sens, une fin honorable.

## ***The Exorcist*** **(Friedkin William, 1973) – Le suicide nécessaire**

Possédée par le démon Pazuzu, la jeune Regan McNeil reçoit la visite de deux exorcistes : le père Lankester Merrin et le père Damien Karras. Tout au long du film, les prêtres essaient tant bien que mal de sauver l'adolescente, mais le diable qui est en elle s'avère très opiniâtre... Éreinté et à bout de forces, le père Merrin finit par succomber à cet affrontement. Karras réalise alors que le seul moyen de libérer la jeune fille revient à prendre le démon en lui-même. Dès lors, il l'invective et lui enjoint de changer d'hôte : « Prends-moi ! » Puis, une fois le transfert effectué, le prêtre utilise ses ultimes instants de conscience pour se suicider en sautant par la fenêtre. De cette façon, Karras met fin à ses jours ainsi qu'à ceux de Pazuzu, tout en délivrant Regan. L'exorciste nous enseigne, en ce sens, que mourir est parfois nécessaire pour réaliser un noble objectif, que ce dernier consiste à protéger une fillette ou à prendre soin de la nature et des millions d'espèces qui la peuplent.

## ***Rambo 3*** **(MacDonald Peter, 1988) – Mourir pour l'amitié**

Quand le colonel Samuel Trautman vient proposer à John Rambo de l'assister dans le cadre d'une mission militaire en Afghanistan, ce dernier refuse, préférant travailler en tant que charpentier dans un monastère thaïlandais. Mais quelques jours plus tard, apprenant que son mentor et ami a été fait prisonnier par le colonel soviétique Zaysen, Rambo s'envole pour l'Asie centrale afin de le libérer... Sur place, il rencontre une troupe de guerriers moudjahidines et leur propose d'attaquer le fort dans lequel Trautman est prisonnier. Ces combattants, conscients que la base russe est extrêmement bien défendue, refusent d'aider l'ancien béret vert à pénétrer dans l'enceinte. Le héros rétorque alors qu'il ira seul, sachant que son colonel n'aurait pas hésité un instant à faire la même chose pour lui... Puis, lorsque le leader des moudjahidines assène à Rambo qu'il mourra s'il tente d'infiltrer les installations soviétiques, le personnage répond froidement : « Et je mourrai... » En conséquence, le vétéran de la guerre du Vietnam prouve ici qu'il accepte sans sourciller de périr pour sauver son ami, tout comme il confessait être prêt à mourir pour son pays dans l'opus précédent de la série.

Mieux, John Rambo accepte même (sciemment) de perdre la vie en sachant pertinemment qu'il ne parviendra pas à libérer le colonel, tout simplement parce qu'il s'agit pour lui d'un devoir... Le long-métrage nous invite donc à observer que l'échec probable, voire certain, d'une quelconque initiative ne doit pas nous inciter à faire marche arrière pour autant, dès lors que la cause qui nous anime est juste... En l'occurrence, se livrer à une grève de la faim pour protéger la nature peut échouer, mais le plus important consiste à déterminer si ce combat vaut la peine que nous risquions de perdre la vie en son nom. Rambo conclut : « Vivre sans raison ou mourir pour une raison : à vous de choisir. »

## ***Harry Potter* (2001-2011) – Don de vie et vol de mort**

Adaptations des romans de l'écrivaine J. K. Rowling, les longs-métrages de la célèbre saga Harry Potter sont d'emblée placés sous le signe du sacrifice. L'histoire débute effectivement par la mort de la magicienne Lily Evans-Potter, qui choisit ainsi de protéger son fils Harry du ténébreux Voldemort et de son terrible sortilège « Avada Kedavra ». Le jeune sorcier expliquera d'ailleurs : « J'ai survécu parce qu'elle a donné sa vie pour me sauver » (dans *Le Prince de sang-mêlé* [Yates David, 2009]).

À de nombreuses reprises, les héros suivent l'exemple de Lily en mettant leur vie en jeu aussi bien pour protéger Harry que pour défendre le monde lors du retour de Lord Voldemort. C'est notamment le cas de Ron Weasley, qui accepte de se sacrifier à l'occasion d'une partie d'échecs grandeur nature (*L'École des sorciers* [Columbus Chris, 2001]), mais en sortira finalement indemne. Plus tard, Harry lui-même se montre une première fois enclin à perdre sa propre vie en tuant le basilic qui se faufile dans l'enceinte de Poudlard (*La Chambre des secrets* [Columbus Chris, 2002]). Souhaitant sauver la vie de sa future épouse (Ginny Weasley), le jeune héros subit la morsure du reptile, mais est ensuite guéri par les larmes du phénix Fumseck. Dans l'épisode suivant, c'est au tour du parrain de Harry, à savoir Sirius Black, de mettre sa vie en péril pour défendre ses camarades (*Le Prisonnier d'Azkaban* [Cuaron Alfonso, 2004]). L'ancien détenu supporte en effet les assauts de son ami Remus Lupin qui, transformé en loup-garou, ne peut plus maîtriser ses actions. Affaibli, Sirius est dès lors attaqué par des « détraqueurs », avant que Harry ne réussisse à les repousser en leur jetant son « Patronus ». Par la suite, Harry met une nouvelle fois son existence en jeu en risquant de se noyer à l'occasion d'une épreuve du Tournoi des Trois Sorciers (*La Coupe de feu* [Newell Mike, 2005]) et ce, pour sauver la vie de son ami Ron et de Gabrielle Delacour, sœur de sa concurrente Fleur. L'opus qui suit (*L'Ordre du phénix* [Yates David, 2007]) est notamment marqué par le trépas de Sirius Black, assassiné par Bellatrix Lestrange, partisane de Voldemort, alors qu'il protégeait Harry Potter. Albus Dumbledore, directeur de Poudlard, accueille quant à lui sereinement la mort, frappé par le maléfice de Severus Rogue, afin que ce dernier puisse devenir propriétaire de la baguette de Sureau (*Le Prince de sang-mêlé* [Yates David, 2009]). La dernière étape de la saga, scindée en deux parties (*Les Reliques de la mort* [Yates David, 2010-2011]), est tout d'abord l'occasion pour plusieurs héros de risquer leur vie en buvant du polynectar et en se faisant passer pour Harry, avant que d'autres personnages meurent lors des batailles contre les « mangemorts » : Alastor Maugrey, l'elfe Dobby, Remus Lupin, Severus Rogue et Fred Weasley perdent par exemple la vie pour sauver leur monde. Ultimement, Harry lui-même est contraint de mourir – pour mieux revivre, étant le détenteur des trois reliques de la mort –, mais accepte son sort, nous montrant ainsi la voie à suivre si nous souhaitons préserver la nature. Et lorsque Harry demande au spectre de Remus s'il est inquiet pour son fils, orphelin, celui-ci rétorque sagement : « D'autres lui diront pourquoi sa mère et son père sont morts. Un jour, il comprendra... »

## ***Terminator 2 – Judgment Day*** **(Cameron James, 1991) – Faire preuve d'intelligence**

Si l'argent a pris le contrôle du monde dans la vie réelle, ce sont les machines – qui ont également été inventées par l'être humain – qui dirigent le globe dans l'univers imaginé par James Cameron... Dans le deuxième film réalisé par le cinéaste, après avoir sauvé la famille Connor et l'ensemble de l'humanité en terrassant l'effrayant T-1000, le Terminator incarné par Arnold Schwarzenegger invite Sarah à le détruire en le faisant descendre dans une fonderie. Arrivant du futur, la machine possède effectivement une puce qui menace la survie de l'espèce humaine et est donc consciente de devoir mourir pour accomplir sa mission, même si John lui « ordonne de ne pas partir ». Affectueusement attaché à son sauveur, le jeune homme finit par accepter de le voir disparaître, suite à quoi sa mère s'exprime en off : « Si une machine, le Terminator, peut comprendre la valeur de la vie humaine, peut-être le pouvons-nous aussi… » Par analogie, si un ordinateur se montre capable d'évaluer les multiples dangers qui découlent du réchauffement climatique (et de la crise écologique en général), peut-être pouvons-nous faire preuve d'intelligence et se fier à lui afin de préserver la vie sur Terre.

## ***Gravity*** **(Cuaron Alfonso, 2013) – L'inévitable abandon**

Voguant dans l'espace après l'explosion de leur navette Explorer, l'experte en ingénierie médicale Ryan Stone et l'astronaute Matt Kowalski sont sur le point de rallier la station spatiale internationale quand ce dernier est malheureusement emporté vers l'infini par l'élan que lui a donné son jet pack... Ryan parvient miraculeusement à attraper sa main, mais pas à l'attirer vers elle – passons sur le fait que les personnages défient ici les lois de la physique... Pire, Matt entraîne peu à peu Ryan dans sa « chute ». Le héros décide alors de lâcher la main de sa partenaire, lui assénant : « Tu vas y arriver, Ryan », avant de la guider, par radio, vers l'objectif initial. Matt se sépare ainsi physiquement de son amie pour la sauver, à l'instar de Vesper Lynd – qui préfère se noyer plutôt que de mettre en danger James Bond dans *Casino Royale* (Campbell Martin, 2006) –, du guerrier Christie – évitant le trépas de son acolyte Vriess dans *Alien : Resurrection* (Jeunet Jean-Pierre, 1997) – ou encore du nettoyeur nommé Léon – qui perd la vie en défendant sa petite protégée (Mathilda) dans le film éponyme de Luc Besson (1994). Légion sont ainsi les héros cinématographiques donnant leur vie pour des amis, sur le modèle paternel d'Obi-Wan Kenobi (*A New Hope* [Lucas George, 1977]) – qui protège Luke Skywalker du terrible Dark Vador –, de Gandalf (*The Fellowship of the Ring* [Jackson Peter, 2001]) – qui empêche le Balrog d'exterminer ses camarades – et de Walt Kowalski, qui envoie en prison les assaillants de son ami Tao dans *Gran Torino* (Eastwood Clint, 2008). Chaque fois, le but est d'offrir sa vie pour assurer la survie d'autrui. Et si nous envisagions d'en faire autant pour nos congénères ?

## *Avatar* (Cameron James, 2009) – L'argent ou la nature

En 2154, les êtres humains ont fait la découverte d'une exoplanète nommée Pandora, sur laquelle ils prélèvent un minerai appelé « unobtanium », dont le cours équivaut à vingt millions de dollars le kilogramme. Souhaitant poursuivre leur exploitation, les extracteurs doivent creuser sous un village peuplé d'autochtones : les Na'vis. Afin de convaincre ces derniers de déserter les lieux, les hommes fabriquent une interface leur permettant de projeter la conscience d'un des leurs – en l'occurrence le militaire Jake Sully – dans un corps de Na'vi, d'où le titre « Avatar ». Le but de Jake consiste ainsi à s'infiltrer dans la population indigène et à convaincre ses dirigeants d'abandonner leur cité.

En tant que chef de l'expédition, Parker Selfridge explique au personnage ce qu'il attend de lui :

> « Sully, essayez de savoir ce que veulent exactement ces singes bleus... On leur a proposé des médicaments, une éducation, des routes... mais non, ils préfèrent la boue. […] Leur saleté de village est planté comme par hasard sur le plus gros gisement d'unobtanium qu'on ait trouvé à des kilomètres à la ronde. […] Regardez ce tas d'oseille... […] Écoutez, le fait de tuer des indigènes est mal vu. Mais il y a une chose que les actionnaires craignent plus qu'une mauvaise campagne de presse : c'est un bilan financier en déficit. Ce n'est pas moi qui fixe les règles. Alors trouvez-moi une carotte qui les incite à bouger. Sinon, ce sera à grands coups de trique. OK ? »

Le problème rencontré par Jake est que le village Na'vi se structure autour d'un arbre qui interagit avec le minerai pour former « Eywa » : la nature. Ne comprenant pas l'harmonie que recherchent les Na'vis, les humains vont entrer en guerre avec ces derniers, dans le but de leur voler l'unobtanium. Dès lors, chaque personnage devra choisir son camp, Jake ralliant rapidement celui des autochtones. Le cinéaste James Cameron dénonce ainsi l'avidité et l'avarice des êtres humains, qui ne respectent pas l'environnement naturel, lui préférant l'argent. Prenant conscience que leurs travaux individuels les rendent complices du génocide qui se dessine, une poignée d'êtres humains décident de voler au secours des indigènes... Certains, comme la scientifique Grace Augustine et la pilote Trudy Chacon, n'hésitent pas à mourir pour protéger la nature. De son côté, Jake transfère définitivement son esprit dans le corps de son avatar, épousant de ce fait la cause des Na'vis.

À travers son film, James Cameron fustige donc l'impérialisme occidental – qui se manifeste *via* le comportement colonialiste adopté par Parker Selfridge –, autant que la quête de profit inhérente au capitalisme et constituant, par ailleurs, l'antithèse parfaite de l'écologie. En ce sens, le spectateur est invité à s'interroger quant à la valeur de son travail – au sein d'un système qui détruit son propre environnement. La question qui demeure est donc la suivante : les humains auront-ils le courage – à l'instar des héros du long-métrage – de renoncer à leur confort... et à leur vie pour défendre la nature dont ils font partie ?

## *Volcano* (Jackson Mick, 1997) – Tous égaux face au drame

Archétype du film catastrophe, *Volcano* met en scène Tommy Lee Jones dans le rôle du directeur du bureau d'administration d'urgence de Los Angeles. À la suite d'un séisme, la ville est frappée par un volcan entrant en éruption. Mike Roark (Jones) est dès lors chargé de protéger les citoyens. Loin de céder à la panique, ceux-ci font preuve d'une coopération sans faille afin de freiner la progression des coulées de lave dans les rues de la ville. L'altruisme atteint même son paroxysme lorsque Stan Olber, contremaître de chantiers, sauve un chauffeur bloqué dans sa rame de métro. Inconscient, ce dernier est porté par le héros, qui se sacrifie en se jetant dans le basalte en fusion. Plus tard, Roark se montre tout aussi chevaleresque en sauvant, au péril de sa vie, sa propre fille et un autre enfant, susceptibles d'être écrasés lors de l'explosion d'un immeuble.

Mais la plus grande leçon à retenir de ce long-métrage est probablement la tirade que prononce un jeune garçon. Alors qu'il est secouru par un policier l'aidant à rechercher sa maman, le petit observe les visages de tous les citoyens qui ont participé au détournement de la lave et à la victoire des êtres humains sur le volcan. Ces derniers, qui appartiennent à des ethnies différentes, sont ici couverts de suie et de poussière, ce qui leur confère une allure commune. L'enfant s'exclame alors : « Regarde comme ils sont. Ils se ressemblent tous. » En clair, face à une catastrophe, les divergences d'opinion et/ou de couleur de peau n'importent guère : tous les êtres humains sont égaux devant le désastre – comme d'ordinaire... Il est donc plus que temps de réaliser qu'au regard de la crise écologique, nous sommes tous, quelle que soit notre nationalité, notre religion ou notre âge, dans le même bateau.

## *Alien 3* (Fincher David, 1992) – Mourir debout ou à genoux

En 2179, Ellen Ripley atterrit sur une planète-prison et y apporte, à son insu, un xénomorphe. Ce dernier grandit jusqu'à atteindre la taille d'un *alien* adulte, menaçant dès lors tous les détenus. Alors que certains d'entre eux préconisent d'attendre une équipe de sauvetage – en réalité chargée de les assassiner et de récupérer le monstre –, Leonard Dillon leur propose plutôt de servir d'appât afin de conduire la créature dans la fonderie de plomb : « Vous êtes tous condamnés. Alors la question, c'est de savoir comment vous allez y passer. Debout, sur vos deux pieds, ou à genoux comme des péteux. À supplier. Moi, j'aime pas supplier. Jamais personne ne m'a fait de cadeau. Alors je l'emmerde cette saleté. Il faut se battre ! » Après avoir motivé ses camarades, Dillon se sacrifie pour les sauver, tout comme Ellen, qui souhaite éviter que des expériences soient menées sur l'*alien* qu'elle héberge dans son corps. En à peine quelques minutes, les personnages nous montrent ainsi la nécessité consistant à coopérer et, en certaines circonstances, à mettre notre vie en jeu pour protéger les nôtres.

## ***The Dark Knight*** **(Nolan Christopher, 2008) – Avoir du cran**

Alors que le Batman est à la recherche du Joker, ce dernier fomente un plan machiavélique. Deux bateaux situés sur le fleuve qui borde Gotham City ont le pouvoir de se détruire (l'un, l'autre) au gré de détonateurs... Le bateau A, composé de criminels et de gardiens, peut faire exploser le bateau B, tandis que le bateau B, peuplé de citoyens ordinaires, peut faire sauter le bateau A... Le but du Joker consiste à prouver que personne ne mérite de vivre, que les citoyens modèles sont aussi « pourris » que les criminels et que lorsque la vie d'un individu est menacée, il préférera systématiquement tuer d'autres personnes plutôt que de mourir. Mais après plusieurs minutes d'attente, les personnages des deux bateaux n'ont toujours pas appuyé sur leurs détonateurs respectifs, même s'ils hésitent de plus en plus fortement à maintenir le *statu quo*, d'autant plus que le Joker menace de faire exploser les deux paquebots simultanément. Dans le bateau A, un prisonnier se lève et demande aux gardiens de lui donner l'outil électronique, ajoutant : « Je vais faire ce que vous auriez dû avoir le cran de faire il y a dix minutes. » Chacun imagine alors qu'il va presser la détente, mais il préfère jeter la machine par-dessus bord et, par là même, risquer la vie de tout son équipage plutôt que de tuer des innocents. Serions-nous capables de faire preuve d'autant de correction et de mettre notre vie en jeu pour nos frères et sœurs en humanité et en animalité ?

## ***Dikkenek*** **(Van Hoofstadt Olivier, 2006) – « Tomber de son sus »**

« C'est plus une boutade qu'autre chose », mais au crépuscule de la comédie belge, JC enseigne à son ami Steph comment séduire la charmante Nadine. Il explique qu'en faisant semblant de tomber dans les pommes (« tomber de son sus »), Steph saura se montrer irrésistible auprès de sa dulcinée. Ce dernier s'exécute et, mimant un état d'ébriété avancée, tombe à la renverse dans une piscine. La jeune femme sourit, comprenant la stratégie du personnage. Mais Steph demeure immobile pendant plusieurs dizaines de secondes au fond du bassin, ce qui pousse Nadine à plonger pour le ramener à la surface. Ainsi, le héros prouve qu'il se sentait capable de perdre la vie pour conquérir sa promise. Et à en croire le réalisateur du long-métrage, ce stratagème fonctionne... car les deux personnages se retrouvent en couple quelques instants plus tard. Si nous souhaitons analyser ce passage avec un peu de sérieux – même si le film ne s'y prête pas... loin de là ! –, nous pouvons nous dire que si un être humain est prêt à perdre la vie pour l'amour de celle/celui qu'il aime, à l'instar de Tiberius Gracchus mourant pour protéger sa femme Cornélie, peut-être est-il également capable d'étendre son cercle de compassion pour l'amour de l'ensemble du vivant, et de risquer *sa* vie pour *la* vie...

## ***Black Swan*** **(Aronofsky Darren, 2010) – Performer jusqu'à la mort**

Danseuse de ballet, Nina Sayers rêve d'obtenir le rôle principal du *Lac des cygnes* de Tchaïkovski. Mais si elle maîtrise parfaitement la partition du cygne blanc, la jeune femme connaît en revanche des difficultés dans son interprétation de son jumeau noir et maléfique. Nina se dédie dès lors corps et âme à la pièce, tant et si bien qu'elle entre dans une sorte de schizophrénie paranoïde... Mais peu importe, pour la néostar, l'important est ailleurs : réussir la plus belle performance possible, quitte à en perdre la vie, tout comme le personnage principal du précédent film d'Aronofsky (*The Wrestler*, 2009), qui fait fi de ses graves soucis de santé pour poursuivre sa carrière de catcheur. En sacrifiant leur existence pour la chose qui importe le plus à leurs yeux, ces deux protagonistes nous invitent à réfléchir quant à l'attitude que nous pouvons/devons adopter, eu égard à la destruction de la nature.

## ***Powaqqatsi*** **(Reggio Godfrey, 1988) – Travail ou servitude ?**

Six ans après avoir réalisé le chef-d'œuvre *Koyaanisqatsi*, Godfrey Reggio effectue son retour au cinéma et critique – au prix de terribles images – le travail individuel, en tant que participation à la machine capitaliste. Le film, dont le titre signifie « Entité qui se nourrit des forces vitales des autres êtres dans le but de favoriser sa propre existence » et/ou « Exploitation des pauvres par les riches », dénonce le fait que des êtres humains souffrent du modèle du tout-argent tout en collaborant avec ce dernier *via* le travail et la production, qui contribuent, de surcroît, à plonger le monde dans la crise environnementale. Alors, lorsque nous travaillons, le faisons-nous *pour* nous ou *contre* nous ?

## ***The Last of the Mohicans*** **(Mann Michael, 1992) – Donner sa vie par amour**

En pleine guerre coloniale, Français et Anglais s'affrontent, afin de glaner des terres américaines. Amoureux de Cora Munro, Nathanaël Poe et Duncan Heyward choisissent de mourir dans l'optique de prendre la place de la jeune femme, condamnée à mort par des Hurons : « Nos vies à tous deux, contre la sienne. » En d'autres termes, « Œil de faucon » et l'officier anglais acceptent ici sciemment de passer outre leurs antagonismes et de perdre conjointement la vie dans l'objectif de protéger celle qu'ils aiment... De la même manière, nous possédons tous des « ennemis » ou connaissons à tout le moins tous des personnes qui nous semblent antipathiques. Cependant, face à la fin de notre monde, certains d'entre nous doivent se montrer assez sages pour coopérer et, à l'image des personnages du film de Michael Mann, mettre leur vie en jeu pour protéger les individus qu'ils aiment.

## ***Rocky 4*** **(Stallone Sylvester, 1985) – Aucune échappatoire**

Alors qu'il s'apprête à aller affronter le champion russe Ivan Drago, qui a tué son camarade Apollo Creed sur le ring, Rocky repense à ce dernier... Le temps d'une balade en voiture, il songe à l'amitié qui l'unissait à l'ancien champion du monde, tout en se préparant mentalement pour la férocité du combat qui l'attend. Tandis que les souvenirs de Balboa apparaissent à l'image, le spectateur entend une chanson extra-diégétique, composée par Robert Tepper et intitulée *No easy way out*, ce qui peut se traduire par « aucune échappatoire ». En effet, s'il souhaite venger son comparse, le boxeur n'a ici d'autre choix que de risquer sa vie, eu égard à la puissance de Drago. Toutefois, le héros n'hésite pas à entrer sur le ring et réussit finalement à envoyer son adversaire au tapis. À l'image de Rocky, il est peut-être temps d'accepter que notre unique solution consiste à (re)trouver l'œil du tigre et à mettre notre vie en jeu – non dans le but de venger nos camarades, ni de nous montrer violents, mais – afin de protéger les êtres vivants que nous aimons des catastrophes dues à la crise écologique en général et au réchauffement global en particulier.

## ***Stalingrad*** **(Annaud Jean-Jacques, 2001) – Le sacrifice nécessaire**

Durant la seconde guerre mondiale, la ville de Stalingrad est prise d'assaut par l'armée allemande. Un tireur d'élite soviétique, Vassili Zaïtsev, sort alors du rang pour tuer de nombreux officiers nazis. Les dirigeants du Reich envoient par conséquent leur meilleur élément, Erwin König, pour l'abattre. S'engage dès lors une partie de cache-cache dans les rues de la ville, jusqu'au jour où les deux héros se retrouvent face à face au cœur d'une décharge. Camouflés chacun de leur côté, ils ne parviennent pas à repérer la position de leur ennemi respectif... Sur le chemin de la rédemption, le commissaire Danilov, grand ami de Vassili, décide alors de se sacrifier : « Je vais te montrer où est le major. » Le personnage, qui se situe à proximité du sniper soviétique, se découvre et se fait instantanément tuer par König... Grâce au dévouement de son camarade, Zaïtsev visualise la position de l'officier nazi et l'élimine à son tour. Ainsi, alors qu'il était rejeté par les siens, Danilov a su racheter son honneur en permettant à Vassili de débusquer son ennemi... Au-delà de l'aspect meurtrier, qui est évidemment à déplorer, le long-métrage de Jean-Jacques Annaud nous apprend qu'un sacrifice s'avère, en certaines circonstances, plus que nécessaire pour résoudre un problème. En l'occurrence, Danilov contribue – par son propre trépas – à la protection de la Russie et du monde entier face à la barbarie nazie. De la même manière, nous pouvons tenter de préserver la nature en mettant notre vie en jeu, pour motiver les autorités politiques à lui accorder l'attention et le soin qu'elle mérite et, en ce sens, à instaurer un directoire écosophique mondial, seul à même de résoudre les problèmes auxquels nous faisons face.

## ***The Dark Knight Rises*** **(Nolan Christopher, 2012) – Un pour tous**

Enfermé dans la prison de Bane, Batman doit effectuer une périlleuse ascension et un saut presque impossible pour réussir à s'échapper. Apprenant que Gotham est menacée de destruction, il accepte de risquer sa vie pour sauver les siens. Bruce Wayne décide effectivement d'escalader les murs de la prison et de sauter par-dessus le vide pour rejoindre sa ville. En d'autres termes, le héros montre un magnifique exemple, dont nous pouvons nous inspirer : quand nous avons un idéal pacifiste, nous devons nous montrer capables de sacrifier notre propre vie en vue de protéger celle des autres. C'est d'ailleurs ce que fait le personnage dans la suite du récit.

Alors que Batman effectue un ultime retour à Gotham City afin d'empêcher l'explosion de la cité, orchestrée par Bane, Selina Kyle (Catwoman) l'invite à renoncer : « Vous ne devez plus rien à ces gens. Vous leur avez déjà tout donné... », ce à quoi Bruce Wayne rétorque : « Pas tout. Pas encore. » En effet, malgré tous ses efforts passés, le justicier est conscient de n'avoir pas véritablement offert sa vie pour ses concitoyens et nous invite une fois de plus à réaliser que l'engagement total à l'égard d'une cause revient à être prêt à mourir en son nom. C'est d'ailleurs en combattant au péril de sa vie que le Batman donnera aux policiers de Gotham City le courage de lutter contre les mercenaires de Bane, et qu'il convaincra Catwoman de se battre à ses côtés. En somme, si des leaders acceptent de mettre leur vie en balance pour défendre une cause – la survie de Gotham comme celle de la nature –, ils peuvent entraîner avec eux une armada d'individus prêts à perdre la vie au nom de cet idéal. Et comme le professe la journaliste Rachel Dawes dans le premier opus de la trilogie mise en scène par Christopher Nolan (*Batman Begins*, 2005) : « Ce n'est pas ce qu'il y a au fond de nous qui témoigne de ce que nous sommes, ce sont nos actions. »

## ***The Lion King*** **(Allers Roger & Minkoff Rob, 1994) – Pour nos enfants**

Tandis qu'il se balade dans les gorges avoisinant le royaume de son père, le jeune lionceau Simba est surpris par une déferlante de gnous, qui menacent de l'écraser sur leur passage. Son père Mufasa intervient alors et parvient à lui sauver la vie, mais ce dernier est emporté par la course des gnous et perd la vie à cette occasion, notamment à cause de la perfidie de son frère, Scar, qui le repousse vers le troupeau en furie... Quoi qu'il en soit, le roi lion a montré sa témérité, risquant sa vie sans aucune retenue, dès lors que son fils s'est retrouvé en danger. Et si la crise environnementale s'apparentait à la vague de gnous de ce long-métrage en menaçant nos enfants ? Et si le rôle de chaque être humain dans la force de l'âge consistait, en conséquence, aujourd'hui, à protéger les plus jeunes d'entre nous en mettant sa vie en jeu, à l'image de Mufasa sauvant son fils au péril de sa vie ?

## *Ali* (Mann Michael, 2002) – La victoire ou la mort

Nonobstant le fait que la compétition – inhérente à la boxe – cause plus de problèmes qu'elle n'en résout – à travers les violences qu'elle engendre sur (et en dehors) des rings –, le long-métrage *Ali* rend un vibrant hommage au triple champion du monde. Le film se conclut par le combat opposant Cassius Clay au redoutable George Foreman. Suivant une tactique dangereuse consistant à encaisser les coups de son adversaire afin de le fatiguer, Muhammad Ali souffre et inquiète son clan. Avant le commencement de l'ultime reprise, le personnage s'adresse à Foreman en voix off : « Tu cherches le second souffle, tu sais qu'il est quelque part, mais je ne te le laisserai pas. Tu veux ce titre ? Tu veux porter la couronne ? Nez cassé, mâchoire explosée, défiguré, tu es prêt ? Tu es sûr ? Parce que tu es face à un homme qui est prêt à mourir plutôt que te laisser gagner. » Quelques instants plus tard, le champion profite de l'usure physique et mentale de son adversaire pour placer une série de crochets qui l'envoient au tapis. Le 30 octobre 1974, au cours de ce combat appelé « Rumble in the jungle », Ali récupère ainsi le titre de champion du monde qui lui avait été injustement retiré quelques années plus tôt. En d'autres termes, c'est uniquement parce qu'il accepte de mettre sa vie en jeu que le héros parvient ici à réaliser son objectif, leçon qui pourrait nous inspirer dans l'ensemble des batailles que nous pouvons être amenés à livrer, y compris dans la protection de la nature.

## *L'Ours* (Annaud Jean-Jacques, 1988) – Un prêté pour un rendu

Chasseurs d'ours – aussi bien pour leur fourrure que pour leur chair –, Bill et Tom sont sur la piste d'un ursidé quand ce dernier surprend le second personnage cité. Alors que son ennemi humain est à sa merci, Kaar ne le maltraite pas, se contentant de l'apeurer et lui faisant comprendre qu'il pourrait aisément mettre fin à ses jours s'il le souhaitait, avant de quitter les lieux. Dans la foulée, Tom saisit son fusil et s'apprête à tirer sur l'animal. Mais, pour la première fois de son existence, tandis que la bête apparaît dans son viseur, il renonce à presser la détente. Devant sa vie à la mansuétude de Kaar, il préfère le laisser vivre plutôt que de le tuer. Et quand Bill surgit, s'approche du héros et pointe sa carabine en direction de l'ours, Tom empêche son ami de faire feu. Ce dernier comprend, respecte et accepte le choix du rescapé, les deux êtres humains quittant les montagnes et se destinant désormais à un autre gagne-pain. Car à leurs yeux, il est devenu clair qu'il « y a un plaisir plus grand que celui de tuer : celui de laisser la vie », selon la formule de James Oliver Curwood, citée par Jean-Jacques Annaud à l'orée du générique de fin. Dès lors, comment justifier que des individus puissent chasser pour le plaisir ? Et quel meilleur témoignage de notre amour envers la nature que celui consistant à mettre notre vie en jeu pour viser la protection des animaux, qui en constituent des fragments ?

## ***Ip Man*** **(Yip Wilson, 2008, 2010) – Le dernier recours**

La légende du maître de Bruce Lee a fait l'objet de plusieurs adaptations cinématographiques. Au sein du premier film réalisé par Wilson Yip, la Chine est envahie par le Japon. Pacifiste, Ip Man est contraint de faire étalage de son talent sur les tatamis pour protéger les siens. Le héros se trouve dès lors pris entre deux feux : un général japonais féru de karaté lui impose un combat public tandis que son second menace de mort le héros en cas de victoire... Résultante : soit Ip Man trépasse sous les coups de poing du karatéka – ce qui reviendrait de surcroît à faire la démonstration que la Chine est inférieure au Japon –, soit il remporte la victoire, mais risque ainsi d'être tué par balle... En homme d'honneur, le grand maître terrasse sans hésiter son adversaire – qui le menaçait de mort – et se fait ensuite tirer dessus par l'officier de l'armée nippone. Néanmoins, son abnégation à toute épreuve lui permet de guérir et conduit ultimement le peuple chinois à se révolter et à repousser l'envahisseur.

Dans le second opus, un grand ami de Ip Man, répondant au nom de Hung, accepte d'affronter le champion du monde de boxe anglaise, après que ce dernier se soit moqué de leur art martial... Roué de coups par « Twister », Maître Hung refuse cependant de jeter l'éponge, malgré les conseils avisés de son ami Ip Man : « Je ne veux pas qu'il nous méprise... Que l'on veuille m'humilier, je l'accepte... Mais qu'on humilie les arts martiaux, jamais ! » Hung finit malheureusement par mourir, avant que Ip Man ne le venge lors d'un combat contre le boxeur, risquant à nouveau sa vie à cette occasion.

Dans ces exemples, les héros chinois – qui sont tous deux mariés et pères de plusieurs enfants... – choisissent en toute conscience de mettre leur vie en jeu pour défendre l'honneur de leur patrie et les arts martiaux qu'ils aiment pratiquer. Peut-être devrions-nous (ré)apprendre la véritable signification du terme « engagement » et s'inspirer de ces grands maîtres afin de protéger la nature.

## ***Mother !*** **(Aronofsky Darren, 2017) – La nature personnifiée**

Couple vivant dans un ancien et luxueux manoir, « Mère » et « Lui » reçoivent/subissent la visite de mystérieux hommes et femmes qui désirent s'installer dans leur demeure. Peu à peu, les visiteurs se multiplient et s'évertuent à saccager la maison, instaurant des principes religieux et tuant l'enfant de leurs hôtes, avec la complicité de « Lui » mais sous le regard interloqué de « Mère », qui finit par faire exploser le château pour se débarrasser de tous ses occupants, y compris elle-même.

L'une des interprétations du film consiste à considérer que « Mère » est une personnification de la nature et qu'elle croule sous le poids des êtres humains fanatiques qui la détruisent peu à peu. En ce sens, cette dernière n'a d'autre choix, pour mettre fin à ses souffrances, que d'exterminer toute forme de vie humaine. Et si la nature se comportait de la même manière dans notre réalité ?

## ***Forrest Gump*** **(Zemeckis Robert, 1994) – La témérité au service de la survie**

Participant bien malgré lui à la guerre du Vietnam, Forrest Gump n'a pas pour ambition de tuer ses « ennemis », mais plutôt de sauver ses amis... En conséquence, quand son régiment tombe dans une embuscade forestière, le héros n'hésite pas à courir sous les coups de fusil pour secourir un à un tous ses camarades et à les porter sur son dos pour les déposer sur les bords du fleuve adjacent. Une fois qu'il a mis l'un de ses acolytes en sécurité, Forrest brave les ordres de son lieutenant et repart sauver un soldat supplémentaire, jusqu'à ce que la majorité des membres de sa division soit hors de danger, et ce, bien que les balles fusent autour de lui. Certains penseront que cette incroyable témérité est le fruit de son manque d'intelligence, car le jeune homme apparaît comme un benêt – Forrest possède effectivement un QI inférieur à 75. Mais est-ce vraiment le cas ?

Nous pouvons aujourd'hui imaginer que la nature s'apprête à tirer à feu nourri sur l'homme, qui la tourmente sans cesse. Réchauffement global, montée des eaux et épidémies (Covid-19) apparaissent – pour ainsi dire – comme des mécanismes de défense instaurés par la planète Terre afin d'éliminer les humains... Dans cette optique, allons-nous réagir en fuyant chacun de notre côté selon la tactique du sauve-qui-peut ? Ou allons-nous au contraire nous comporter comme Forrest et risquer notre vie en vue de sauver nos amis ? En outre, une grève de la faim permettrait de changer le comportement de notre espèce vis-à-vis de la nature et de préserver non seulement cette dernière et nos camarades, mais aussi les humains de demain... Alors, le fait que le héros du film mette sa vie en jeu pour venir en aide à ses comparses est-il vraiment dû à son handicap mental ? Ou sont-ce au contraire les êtres humains qui sont handicapés par le déni et l'incapacité à risquer leur vie pour leurs congénères ?

## ***Braveheart*** **(Gibson Mel, 1995) – Endurer la souffrance et la mort**

Visant l'indépendance de leur nation, les Écossais se réunissent derrière le héros William Wallace pour affronter les troupes du roi Édouard Ier d'Angleterre. Mais après des mois de bataille, William est fait prisonnier et torturé par la méthode de l'écartèlement. Ressentant ses os se briser, Wallace est sommé de crier « Pitié » afin d'abréger ses souffrances d'une part et de reconnaître la suprématie de l'Angleterre d'autre part. Mais le héros, loin d'abdiquer, refuse de se plier aux exigences des ennemis de l'Écosse et crie « Liberté », signant, en ce sens, son arrêt de mort. Quelques années plus tard, son ami Robert Bruce mène les troupes écossaises unifiées et remporte la bataille de Bannockburn, en y saluant la mémoire de Wallace... En clair, par son sacrifice, le héros a fédéré l'ensemble de ses amis autour d'une cause commune, jusqu'à ce que ces derniers remportent la victoire... Ne pourrions-nous pas en faire de même vis-à-vis de l'ensemble de l'humanité, dans l'optique de préserver la nature ?

## ***Indiana Jones*** **(Spielberg Steven, 1981, 1984, 1989) – Pour le patrimoine (du) vivant**

Dans le premier épisode de la saga (*Les Aventuriers de l'arche perdue*), le célèbre archéologue est sur la piste de l'arche de l'alliance, qui contient les tables des dix commandements reçues par Moïse. Malheureusement, les nazis suivent la même piste, par l'intermédiaire de leur sbire René Belloq. Ce dernier trouve le héros dans un bar et lui assène : « Jones, est-ce que vous savez ce qu'est vraiment l'arche ? C'est un émetteur, un émetteur radiophonique, une ligne directe avec Dieu. » Indiana, qui pense avoir perdu sa dulcinée (Marion Ravenwood) quelques minutes plus tôt, n'a plus à cet instant qu'un seul objectif : empêcher les nazis de trouver l'arche... Non sans humour, il sort son revolver et rétorque : « Vous voulez parler à Dieu ? Alors, allons lui parler ensemble. Je n'ai rien d'autre à faire ce matin. » Menacé par les soldats du Reich, Jones risque ainsi sa vie pour protéger l'arche et, par là même, l'humanité. Il est sauvé quelques instants plus tard, mais frôle de nouveau la mort à plusieurs reprises, notamment pour sauver Marion de nombreux dangers.

*Le Temple Maudit* accueille le héros dans l'épisode suivant. Indiana est en effet réquisitionné pour récupérer des pierres sacrées, celles-ci ayant été volées puis emmenées – de même que de nombreux enfants – dans le palais de Pankot. Risquant une première fois sa peau pour attraper les pierres, Indy est mis en garde par son amie Willie Scott : « Vous vous ferez tuer à toujours courir après la fortune et la gloire. » Ce à quoi le héros répond : « Peut-être, mais pas aujourd'hui. » Conscient que la mort finira peut-être par le rattraper, Jones n'en oublie pas moins d'agir selon la vertu... En effet, lorsque Willie le somme de quitter le temple, il répond : « D'accord. Avec tous les gosses. » Et une fusillade, une course de chariots et un « coup de balançoire » sur un pont de singe plus tard, le héros réussit à mettre la main sur les pierres de Sankara et à libérer les enfants qui étaient prisonniers.

L'aventure suivante (*La Dernière Croisade*) est marquée par les retrouvailles entre Indiana et son père... Forcé d'abandonner son journal – qui indique l'emplacement du Graal – aux nazis, ce dernier demande à son fils d'aller le chercher, d'où le désarroi du héros, qui s'exclame : « Nom de Dieu... », avant de recevoir une baffe – improvisée par Sean Connery : « C'est pour ton blasphème. La quête du Saint-Graal n'est pas de l'archéologie. C'est une course contre le mal. Si jamais il tombe entre les mains des nazis, les armées des ténèbres se répandront sur toute la surface de la Terre. Est-ce que tu m'as compris ? » Indiana répond : « C'est une obsession, père. Je ne l'ai jamais comprise. Jamais. Et maman non plus. » Et Henry de clôturer la discussion : « Ô si, elle l'avait comprise. Que trop bien... C'est à cause de cela qu'elle ne m'a pas dit qu'elle était malade... jusqu'à ce que je ne puisse que la pleurer. » Tous les membres de la famille Jones n'ont en ce sens qu'un seul but : protéger l'humanité de la fureur des nazis en trouvant le Graal avant eux. Indiana risquera ensuite sa vie à l'occasion des épreuves permettant de trouver l'objet, puis en buvant dans ce dernier. Mais il le laissera disparaître dans le néant, preuve qu'il est prêt à mourir pour sauver son espèce et en aucun cas pour la gloire.

## ***Star Wars*** **(Lucas George, 1977-2019) – De la bonté en nous**

La plupart des épisodes de la saga *Star Wars* sont marqués par la mort – voire par le sacrifice – de personnages. Ainsi, Qui-Gon Jinn n'hésite pas à affronter le terrifiant Dark Maul et à perdre la vie, afin de sauver la planète Naboo de l'oppression exercée par la fédération du commerce (*La Menace Fantôme*, 1999). À cette occasion, il charge son élève (Obi-Wan Kenobi) de former le jeune Anakin Skywalker, qui est à ses yeux « l'Élu », seul à même d'apporter l'équilibre dans la Force, d'après une prophétie Jedi. Dans le second opus, pris au piège sur la planète Geonosis, les membres du conseil Jedi refusent de rendre les armes devant le puissant Dark Tyrannus. Le maître Mace Windu motive cette décision : « Nous ne nous laisserons pas prendre en otage pour faire l'objet d'un troc ! » Les héros préfèrent en ce sens disparaître plutôt que de servir les intérêts du futur empire (*L'Attaque des Clones*, 2002), mais seront fort heureusement sauvés par l'arrivée des clones guidés par Yoda.

Plus tard, Obi-Wan Kenobi se laisse assassiner par Dark Vador (*Un Nouvel Espoir*, 1977), comme le fera son ami Han Solo en vue de persuader son fils de revenir du côté clair de la Force (*Le Réveil de la Force* [Abrams J. J., 2015]) et comme le fera plus tard son disciple Luke Skywalker (*The Last Jedi* [Johnson Rian, 2017]) dans l'objectif de protéger l'alliance rebelle. Jedi ou non, les personnages sont donc enclins à perdre la vie dès lors qu'ils ont l'opportunité d'agir selon un idéal de justice. Et le volte-face de Kylo Ren, échangeant sa vie contre celle de Rey Palpatine dans le tout dernier épisode (*L'Ascension de Skywalker* [Abrams J. J., 2019]), démontre que les plus grands « méchants » sont en mesure de devenir d'insoupçonnables héros.

À ce propos, il apparaît évident que Dark Vador joue un rôle majeur. Anciennement connu sous le nom d'Anakin Skywalker, « l'Élu » évoqué plus haut s'allie à l'empereur Palpatine et devient, par là même, un seigneur noir des Sith (*La Revanche des Sith*, 2005). À ce stade, il incarne indéniablement l'un des méchants les plus emblématiques de l'histoire du cinéma. Toutefois, son épouse Padmé, sur le point de mourir par sa faute, croit toujours en sa rédemption : « Il y a encore du bon en lui », dit-elle à Obi-Wan, peu avant de rendre son dernier soupir. Des années plus tard, au cours de la bataille d'Endor, le jeune Luke Skywalker s'adresse ainsi à Dark Vador : « Vos pensées vous trahissent père, je ressens le bien en vous » (*Le Retour du Jedi* [Marquand Richard, 1983]). Refusant de basculer du côté obscur de la force, il s'expose à la puissance de l'empereur, qui ne manque pas de le martyriser à coups d'éclairs. Il est alors secouru par son géniteur, qui met Palpatine hors d'état de nuire, tout en perdant à cette occasion la vie. Réalisant la prophétie originelle, Anakin Skywalker prouve dès lors qu'il avait effectivement encore « du bon en lui ».

Et si nous, êtres humains ruinant la nature, avions encore suffisamment « de bon en nous » pour – à l'instar des Jedi en général et de Dark Vador en particulier – mettre notre vie en jeu, dans l'objectif de pérenniser tout ce qui fait sens sur notre planète : la vie ?

## *Silent Running* (Trumbull Douglas, 1975) – L'écologie contradictoire

Film visionnaire, *Silent Running* met en scène quatre êtres humains voguant dans l'espace à bord d'un vaisseau spatial à la suite d'une crise écologique ayant dévasté la Terre. Dans le Valley Forge se trouvent des espèces végétales préservées par les astronautes. Mais quand trois d'entre eux décident de détruire les cultures – qui plus est pour des motifs économiques –, Freeman Lowell les assassine et prend le contrôle du vaisseau, en vue de sauver les derniers végétaux terrestres encore en vie. Ce faisant, le personnage nous enseigne l'erreur qu'il nous faut à tout prix éviter de commettre au cours des prochaines décennies, à savoir faire preuve de violence pour protéger la nature. Car il ne faut en aucun cas oublier que tuer un être humain revient à réduire à néant un fragment de cette dernière.

## *Ikiru* (Kurosawa Akira, 1952) – Quitter le monde sur une bonne action

Comme les héros de *Shichinin no samurai*, sept samouraïs risquant la mort afin de venir en aide à des villageois sans défense, Kanji Watanabe consacre les derniers instants de son existence à rendre service à ses frères et sœurs en humanité. Apprenant qu'il souffre d'un cancer et que le temps lui est compté, le héros décide en effet de trouver un sens au peu de vie qui lui reste. Il abandonne dès lors son poste – se rendant compte que son travail est inutile – et, après avoir cherché sa voie au détour de quelques bars, décide d'investir son pécule dans la fabrication d'un parc pour enfants. En ce sens, l'imminence de la mort a réveillé Watanabe, qui a employé tout ce qui lui restait de temps et d'argent à générer du bien-être chez les générations futures. À l'heure où la nature se meurt et où notre fin est proche, ne serions-nous pas inspirés d'en faire autant ?

## *Hunger* (McQueen Steve, 2008) – Du jeûne volontaire

En 1981, des membres de l'IRA et de l'INLA (Irish National Liberation Army) décident de suivre une grève de la faim pour faire reconnaître un statut politique à leur détention dans le pénitencier de Maze (Irlande du Nord). À l'instar de Gandhi dans le film éponyme (Attenborough Richard, 1982), Bobby Sands refuse ainsi de s'alimenter et ce, jusqu'à y laisser la vie – au contraire du Mahatma. Ce film historique nous dépeint la manière dont les êtres humains peuvent traverser un jeûne volontaire et, au-delà de l'aspect « documentation », nous invite à réfléchir individuellement sur les causes qui pourraient nous conduire à imiter ces héros. Dans cette optique, il apparaît que la préservation de la nature et de la vie est l'idéal ultime pour lequel chacun d'entre nous devrait être prêt à mourir...

## *V for Vendetta* (McTeigue James, 2006) – L'action coordonnée

Au sein d'une société londonienne dystopique, un personnage énigmatique, portant un masque et se faisant appeler V, intervient sur les antennes télévisées pour organiser une révolution et renverser le pouvoir en place. À cette fin, il explique avoir besoin de tous les habitants de la ville, qu'il invite à participer à une invasion collective du parlement « le 5 de novembre ». Le héros a effectivement compris que seule une action coordonnée pouvait sortir le pays de sa torpeur... De même, il est fort probable que seule une entreprise collective « simultanée » – telle qu'une grève de la faim – pourra amener les gouvernements du monde entier à prêter allégeance à une institution capable de légiférer pour sauver la nature. Afin d'organiser ce mouvement, il serait intéressant de puiser notre inspiration dans le discours de V, qui se sacrifie par ailleurs ultimement au nom de la cause qu'il défend :

> « Bonsoir, peuple de Londres. Veuillez tout d'abord m'excuser d'interrompre ainsi vos programmes. J'apprécie, tout comme vous, le confort rassurant de la routine quotidienne, la sécurité enveloppante d'un environnement familier et la quiétude de la répétition. Il n'y a aucune différence entre vous et moi. Mais concernant la commémoration des événements importants de notre histoire, associés la plupart du temps à la mort de quelqu'un ou à un conflit meurtrier et barbare et fêté par quelques jours de congé, j'ai pensé que nous pourrions commémorer ce 5 novembre, une date qui malheureusement est tombée dans l'oubli, en prenant sur notre emploi du temps, en nous asseyant et en en parlant, vous et moi. Il existe bien sûr certaines personnes qui refusent que nous en parlions. […] Les mots nous donnent l'accès à la compréhension. Et à ceux à qui ils sont adressés, à l'établissement de la vérité. Et la vérité, comme vous le savez, n'est pas l'apanage de notre gouvernement actuel. Cruauté et injustice. Intolérance et oppression. Alors que vous aviez le droit de vous exprimer avec une totale liberté de parole et de pensée, aujourd'hui, le pouvoir vous surveille nuit et jour, contraignant votre conformisme […]. Comment en sommes-nous arrivés là ? À qui la faute ? Il y en a bien certains qui sont plus responsables que d'autres. Et ceux-là devront rendre des comptes. Mais pour être honnête, si vous cherchez les coupables, regardez-vous dans un miroir. Je connais vos raisons, je sais que vous aviez peur. C'est légitime. La guerre, la terreur, la maladie... Devant une telle myriade de problèmes, la raison se fait rapidement altérer et nous perdons vite tout sens commun. La peur a guidé vos actions […]. Si vous ne souffrez de rien, si les crimes de ce gouvernement vous ont laissés indifférents jusqu'à ce jour, alors vous seriez en droit de refuser toute commémoration en date du 5 novembre. Mais si, par contre, vous voyez ce que je vois, si vous ressentez ce que je ressens et si vous désirez ce que je désire, alors je vous demande de vous joindre à moi dans un an, jour pour jour, devant les portes du parlement. Et alors, tous ensemble, nous leur ferons vivre un 5 novembre que ni le monde, ni eux, ne pourront oublier. »

Rendez-vous le 1er janvier 2023.

# Filmographie

Ne sont répertoriés que des films documentaires consacrés à l'écologie, à la nature, à l'exploitation animale ou encore au capitalisme triomphant et qui se sont avérés d'une aide extrêmement précieuse lors de mon travail de réflexion. Aucune fiction ne figure par conséquent dans cette liste, qui n'a par ailleurs pas prétention à une quelconque forme d'exhaustivité. La majorité des cinéastes mentionnés ont eu pour dessein, au gré de leurs œuvres respectives, de protéger le monde naturel et par là même l'humanité d'hier, d'aujourd'hui et de demain. J'exprime donc à ces derniers mon plus sincère respect et mon infinie gratitude.

Abbas Yavar, *Il était une fois notre planète*, 2010, 94'.
Abbott Jennifer, *A Cow at my table*, 1998, 89'.
Abbott Jennifer & Achbar Mark, *The Corporation*, 2003, 165'.
Achbar Mark & Wintonick Peter, *Chomsky, les médias et illusions nécessaires*, 1992, 167'.
Agou Christophe, *Sans adieu*, 2017, 96'.
Aguilar Nils, *Cultures en transition*, 2012, 65'.
Aklil Myriam, *Les Obèses, le big business*, 2016, 50'.
Alaux Myriam & Schonfeld Victor, *The Animals film*, 1981, 136'.
Allen Patrick, *The Chicken of tomorrow*, 1948, 19'.
Ami Nova & Ripper Velcrow, *Metamorphosis*, 2018, 85'.
Amorim Joao, *2012 : time for change*, 2010, 81'.
Andersen Kip & Kuhn Keegan, *Cowspiracy*, 2014, 90'.
Andersen Kip & Kuhn Keegan, *What the health*, 2017, 92'.
Antoja Ed, *Empathy*, 2017, 75'.
Ardizzone Simon & Michaels Russell, *Hacking democracy*, 2006, 81'.
Argo Allison, *The Last pig*, 2017, 53'.
Ariel Eilona & Menahemi Ayelet, *Doing time, doing Vipassana*, 1997, 52'.
Armstrong Franny, *The Age of stupid*, 2009, 88'.
Armstrong Franny & Loach Ken, *McLibel*, 2005, 83'.
Arnold Françoise, *Réflexions croisées sur le développement durable*, 2010, 105'.
Arnoux Stéphane, *La Carotte et le bâton*, 2005, 72'.
Arthus-Bertrand Yann, *Home*, 2009, 88'.
Arthus-Bertrand Yann, *Human*, 2015, 188'.
Arthus-Bertrand Yann, *La Soif du monde*, 2012, 87'.
Arthus-Bertrand Yann, *Terra*, 2015, 97'.
Arthus-Bertrand Yann & Mikova Anastasia, *Bangladesh*, 2015, 26'.
Askor Hairul Salleh & Long Jon, *Sacred planet*, 2004, 45'.
Atkins Chris, *Starsuckers*, 2009, 100'.
Attias Jonathan & Lumbroso Alexandre, *Des Clics de conscience*, 2017, 78'.
Avery Jo, *Une Planète, deux mondes sauvages*, 2020, 180'.
Balbastre Gilles & Kergoat Yannick, *Les Nouveaux chiens de garde*, 2012, 104'.
Barbaro Adriana & Earp Jeremy, *Consuming kids*, 2008, 66'.
Barnett Paul, *The Truth about healthy eating*, 2016, 51'.
Barougier Pierre & Bourgeois Olivier, *Nous resterons sur Terre*, 2009, 53'.
Benenson Bill & Rosow Gene, *Dirt ! the movie*, 2009, 80'.
Bennett Timothy, *What a way to go : life at the end of empire*, 2007, 123'.
Beraza Suzan, *Bag it*, 2010, 74'.
Berrod Thierry, *La Fabuleuse histoire des excréments*, 2007, 201'.

Berrod Thierry & Russel Quincy, *Les Superpouvoirs de l'urine*, 2013, 51'.
Betz Jon & Siegel Taggart, *Seed : the untold story*, 2016, 94'.
Billy Yves & Prost Richard, *Vers un crash alimentaire*, 2008, 80'.
Bodin Guillaume, *Insecticide, mon amour*, 2016, 53'.
Boote Werner, *Plastic planet*, 2009, 95'.
Boothe Tom, *Food coop*, 2016, 97'.
Borch-Jacobsen Mikkel & Georget Anne, *Maladies à vendre*, 2011, 52'.
Borrel Philippe, *Alerte dans nos assiettes*, 2011, 90'.
Borrel Philippe, *Internet ou la révolution du partage*, 2019, 55'.
Borrel Philippe, *L'Urgence de ralentir*, 2014, 85'.
Borrel Philippe, *Un Monde sans humains ?*, 2012, 96'.
Bovon Gilles & Hermann Luc, *Starbucks sans filtre*, 2017, 93'.
Brady Candida, *Trashed*, 2012, 97'.
Brient Jean-François, *De la servitude moderne*, 2009, 52'.
Brissot Jacques, *De l'animal à l'homme : entretien avec Konrad Lorenz*, 1979, 48'.
Brown Nicolas, *The Serengeti rules*, 2018, 84'.
Bruneau Sophie, *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés*, 2005, 75'.
Bruneau Sophie, *Rêver sous le capitalisme*, 2017, 63'.
Brunnquell Frédéric, *Nos vies discount*, 2012, 51'.
Buñuel Luis, *Las Hurdes : terre sans pain*, 1933, 26'.
Burkel Rémy & Deleule Sylvie, *De la drogue dans nos assiettes ?*, 2014, 52'.
Byatt Andy & Fothergill Alastair, *Deep blue*, 2004, 86'.
Cadrin-Rossignol Iolande, *La Terre vue du cœur*, 2019, 91'.
Caillat Gérald, *Dominium mundi, l'empire du management*, 2007, 67'.
Calabria Esmeralda, D'Ambrosio Andrea & Ruggiero Pepe, *Biutiful cauntri*, 2007, 83'.
Calestrémé Natacha, *Disparition des abeilles, la fin d'un mystère*, 2011, 52'.
Cameron James, *Aliens of the deep*, 2005, 100'.
Castaignède Frédéric, *OGM : mensonges et vérités*, 2016, 100'.
Castaing-Taylor Lucien & Paravel Verena, *Leviathan*, 2012, 88'.
Cheney Ian & Woolf Aaron, *King corn*, 2007, 80'.
Chester John, *The Biggest little farm*, 2018, 92'.
Chiappini Alizée & Flaux Adèle, *Désobéissant.e.s !*, 2019, 82'.
Chisholm Suzanne & Parfit Michael, *The Whale*, 2011, 85'.
Cluzaud Jacques & Perrin Jacques, *Les Saisons*, 2016, 96'.
Cluzaud Jacques & Perrin Jacques, *Océans*, 2009, 103'.
Cohen Bonni & Shenk Jon, *An Inconvenient sequel : truth to power*, 2017, 97'.
Collot Nadia, *Tabac, la conspiration*, 2006, 92'.
Colquhoun James, Ledesma Carlo & Ten Bosch Laurentine, *Food matters*, 2008, 80'.
Colquhoun James, Ledesma Carlo & Ten Bosch Laurentine, *Hungry for change*, 2012, 89'.
Combroux Pierre, *Alter Eco*, 2016, 59'.
Conners Leila & Conners Nadia, *The 11th hour*, 2007, 84'.
Conrad Jennifer, *The Paw project*, 2012, 57'.
Costa Antoine, *Les Dépossédés*, 2016, 48'.
Coste Nathanaël & De la Ménardière Marc, *En quête de sens*, 2015, 87'.
Courchamp Franck & Mizrahi Laurent, *Une Espèce à part*, 2018, 31'.
Cousteau Jacques-Yves & Malle Louis, *Le Monde du silence*, 1956, 82'.
Cowperthwaite Gabriela, *Blackfish*, 2013, 82'.
Crooks Harold & Roy Mathieu, *Survivre au progrès*, 2011, 86'.
Cross Joe & Engfehr Kurt, *Fat, sick, and nearly dead*, 2010, 94'.
Crozas Michel, *Pesticides... non merci !*, 2005, 46'.
Curtis Adam, *The Century of the self*, 2005, 234'.
Cyriak, *Cows & cows & cows*, 2010, 2'.

Dale Richard, Fan Lixin & Webber Peter, *Earth : one amazing day*, 2017, 93'.
Dannoritzer Cosima, *Le Temps, c'est de l'argent*, 2018, 85'.
Dannoritzer Cosima, *The Light bulb conspiracy*, 2010, 75'.
Darvich Khashyar, *Dalaï Lama Renaissance*, 2007, 81'.
Davidson Kief & Ladkani Richard, *The Devil's miner*, 2004, 86'.
Davies Shelley Lee & Shlomi Or, *Planeat*, 2011, 71'.
Debats Michel, Cluzaud Jacques & Perrin Jacques, *Le Peuple migrateur*, 2001, 98'.
Debord Guy, *La Société du spectacle*, 1973, 87'.
De la Bouëre Joseph, *Les Écosystèmes*, 2009, 13'.
De la Bouëre Joseph, *Les Interactions dans le vivant*, 2012, 13'.
De la Fuente Raúl, *Minerita*, 2013, 25'.
Delesalle Laure, *États-Unis, la richesse à crédit*, 2007, 56'.
Delesalle Laure, *Quand les multinationales attaquent les États*, 2016, 89'.
De Lestrade Thierry & Gilman Sylvie, *Le Jeûne, une nouvelle thérapie*, 2012, 56'.
De Lestrade Thierry & Gilman Sylvie, *Un Monde obèse*, 2020, 87'.
De Lestrade Thierry & Gilman Sylvie, *Vers un monde altruiste*, 2015, 91'.
Delforce Chris, *Dominion*, 2018, 119'.
Delforce Chris, *Lucent*, 2014, 107'.
DeLuna Ruben, *The Story of microfibers*, 2017, 3'.
DeLuna Ruben, *The Story of water*, 2018, 3'.
De Maistre Gilles, *Le Premier cri,* 2006, 94'.
Demmer Joakim, *Dead donkeys fear no hyenas*, 2017, 90'.
Denjean Cécile, *Le Cercle des petits philosophes*, 2017, 55'.
Desjardins Richard & Monderie Robert, *Le Peuple invisible*, 2007, 93'.
Desjardins Richard & Monderie Robert, *L'Erreur boréale*, 1999, 68'.
Desjardins Richard & Monderie Robert, *Trou story*, 2011, 79'.
Devries Mark, *Speciesism : the movie*, 2013, 94'.
Dhelsing Marie-Dominique, *Pierre Rabhi, au nom de la Terre*, 2013, 98'.
Dhoum Najib & Wisniewski Allan, *Passeurs d'entre deux rives*, 2001, 49'.
Diaz Philippe, *La Fin de la pauvreté ?*, 2008, 101'.
Di Cesare Loreto, *Revolution food*, 2015, 70'.
Dill-Riaz Shaheen, *Eisenfresser*, 2007, 85'.
Dion Cyril & Laurent Mélanie, *Demain*, 2015, 118'.
Dion Cyril & Noualhat Laure, *Après Demain*, 2017, 72'.
Docherty Neil, *Le Hold-up de l'eau*, 2006, 52'.
Drouet François-Xavier, *Le Temps des forêts*, 2018, 103'.
Edison Thomas, *Electrocuting an elephant*, 1903, 1'.
Engfehr Kurt, *Fat, sick, and nearly dead 2*, 2014, 89'.
Engfehr Kurt, *The Kids menu*, 2016, 88'.
Ernst Andrea, *Manger autrement : l'expérimentation*, 2018, 90'.
Ferguson Charles, *Inside job*, 2010, 120'.
Ferraro Gayle, *To catch a dollar*, 2010, 85'.
Flaherty Robert, *Nanook of the North*, 1922, 78'.
Fothergill Alastair & Keith Scholey, *Dolphin reef*, 2018, 78'.
Fothergill Alastair & Linfield Mark, *Chimpanzee*, 2012, 78'.
Fothergill Alastair & Linfield Mark, *Earth*, 2007, 95'.
Fox Josh, *Gasland*, 2010, 102'.
Fox Josh, *How to let go of the world*, 2016, 127'.
Fox Louis[2222], *The Story of bottled water*, 2010, 8'.

2222S'ils ne constituent pas des documentaires à proprement parler, les courts-métrages d'animation *The Meatrix* (Fox Louis, 2003, 4') et *Grocery store wars* (Fox Louis, 2006, 6') nous documentent néanmoins très efficacement et avec humour sur l'industrie agroalimentaire tout en mettant en lumière notre pouvoir de changer les choses. Le réalisateur nous y propose en effet de sortir de la matrice de l'exploitation animale et de devenir un Jedi de la consommation.

Fox Louis, *The Story of broke*, 2011, 8'.
Fox Louis, *The Story of cap and trade*, 2009, 10'.
Fox Louis, *The Story of change*, 2012, 6'.
Fox Louis, *The Story of Citizens United v. Fec*, 2011, 8'.
Fox Louis, *The Story of cosmetics*, 2010, 8'.
Fox Louis, *The Story of electronics*, 2011, 8'.
Fox Louis, *The Story of microbeads*, 2015, 2'.
Fox Louis, *The Story of solutions*, 2012, 9'.
Fox Louis, *The Story of stuff*, 2007, 21'.
Franju Georges, *Le Sang des bêtes*, 1949, 22'.
Frésil Manuela, *Entrée du personnel*, 2012, 59'.
Frésil Manuela, *L'Argent ne fait pas le bonheur des pauvres*, 2017, 59'.
Fricke Ron, *Baraka*, 1992, 96'.
Fricke Ron, *Chronos*, 1985, 42'.
Fricke Ron, *Samsara*, 2011, 102'.
Friedan Jimmy Jay & Marino Gary, *Million calorie march*, 2007, 98'.
Friedrich Bruce, *Meet your meat*, 2002, 11'.
Fritel Jérôme, *Main basse sur l'eau*, 2018, 87'.
Fulkerson Lee, *Forks over knives*, 2013, 96'.
Furtado Jorge, *Ilha das flores*, 1989, 12'.
Gabbert Laura & Schein Justin, *No impact man*, 2009, 89'.
Gameau Damon, *2040*, 2019, 88'.
Gameau Damon, *That sugar film*, 2014, 97'.
Gandini Erik, *Surplus : terrorized into being consumers*, 2003, 51'.
Gaudry Pierre-François, *Bye bye cobaye*, 2011, 52'.
Gelb David, *Jiro dreams of sushi*, 2011, 82'.
Gelpke Basil & McCormack Ray, *A Crude awakening : the oil crash*, 2006, 82'.
Gertten Fredrik, *Bananas !*, 2009, 87'.
Gertten Fredrik, *Bikes vs cars*, 2015, 90'.
Geyrhalter Nikolaus, *Unser täglich Brot*, 2005, 92'.
Gibbs Jeff, *Planet of the humans*, 2019, 100'.
Gibney Alex, *Enron : the smartest guys in the room*, 2010, 109'.
Girault Pablo & Kruger Thierry, *La Possibilité d'être humain*, 2013, 85'.
Giroux Aube, *Modified*, 2017, 87'.
Gold Daniel & Helfand Judith, *Blue* v*inyl*, 2002, 98'.
Gold Daniel & Helfand Judith, *Everything's cool*, 2007, 89'.
Goude Emma, *In transition 1.0*, 2009, 49'.
Goude Emma, *In transition 2.0*, 2012, 66'.
Gras Emmanuel, *Makala*, 2017, 96'.
Greenwald Robert, *Iraq for sale : the war profiteers*, 2006, 75'.
Greenwald Robert, *Outfoxed : Rupert Murdoch's war on journalism*, 2004, 77'.
Grignon Paul, *L'Argent dette*, 2006, 52'.
Guéret Éric, *Sécurité nucléaire : le grand mensonge*, 2017, 104'.
Guérin Pascal, *Tsunamis, une menace planétaire*, 2019, 53'.
Guggenheim Davis, *An Inconvenient truth*, 2006, 96'.
Haney Bill, *The Last mountain*, 2011, 95'.
Haney Bill, *The Price of sugar*, 2007, 89'.
Hegedus Chris & Pennebaker Donn Alan, *Unlocking the cage*, 2016, 91'.
Hermann Luc & Lasko Claire, *Big pharma : labos tout-puissants*, 2018, 88'.
Herzog Werner, *Encounters at the end of the world*, 2007, 99'.
Hibler Winston, *Men against the Arctic*, 1955, 29'.
Hitier Raphaël, *Génération écrans, génération malade ?*, 2020, 52'.

Horel Stéphane, *Endoc(t)rinement*, 2014, 52'.
Horel Stéphane, Redolfi Annick & Rossigneux Brigitte, *Les Médicamenteurs*, 2008, 54'.
Horel Stéphane & Rossigneux Brigitte, *Les Alimenteurs*, 2012, 52'.
Hulot Nicolas & Lièvre Jean-Albert, *Le Syndrome du Titanic*, 2009, 93'.
Imhoof Markus, *More than honey*, 2013, 91'.
Iwerks Leslie, *Recycled life*, 2006, 38'.
Jacobson Kristi & Silverbush Lori, *A Place at the table*, 2012, 70'.
Jacquet Luc, *Il était une forêt*, 2012, 74'.
Jacquet Luc, *La Glace et le ciel*, 2015, 89'.
Jacquet Luc, *La Marche de l'empereur*, 2005, 86'.
Jacquet Luc, *L'Empereur*, 2017, 81'.
Jandak Wood James, *Crude impact*, 2006, 97'.
Jaud Jean-Paul, *Nos enfants nous accuseront*, 2009, 107'.
Jing Chai, *Under the dome*, 2015, 103'.
Joly Christophe & Ségur Géraldine, *Bébé bio*, 2012, 52'.
Jones Troy, *Overfed & undernourished*, 2014, 95'.
Joseph Peter, *Zeitgeist : addendum*, 2008, 123'.
Joseph Peter, *Zeitgeist : moving forward*, 2011, 161'.
Joseph Peter, *Zeitgeist : the movie*, 2007, 117'.
Joubert Dereck, *The Last lions*, 2011, 81'.
Joulin Maëlle, *Manger plus pour se nourrir moins*, 2015, 52'.
Julien Olivier, *Homo sapiens, les nouvelles origines*, 2020, 87'.
Julien Olivier, *Tchernobyl, Fukushima, vivre avec*, 2016, 87'.
Kane Pappas Robert, *Orwell rolls in his grave*, 2003, 103'.
Keith Shannon, *Behind the mask*, 2006, 72'.
Kennamer Paul David Jr, *Eating you alive*, 2018, 108'.
Kennedy Scott Hamilton, *The Garden*, 2008, 79'.
Kenner Robert, *Food, Inc.*, 2008, 93'.
Kenner Robert, *Merchants of doubt*, 2014, 81'.
Khos Greg, *AlphaGo*, 2017, 90'.
Klein Naomi & Lewis Avi, *The Take*, 2005, 87'.
Knechtel Albert, *Amazonie, la maison brûle*, 2019, 54'.
Kneser Jakob, *Trafic d'ivoire, la guerre perdue*, 2015, 52'.
Kowalski Lech, *Drill baby drill*, 2013, 86'.
Krauss Susanne Maria, *Des Gorilles dans la tourmente*, 2019, 52'.
Kukura Andrew, Phillips Jenny & Stein Anne Marie, *The Dhamma brothers*, 2007, 56'.
Lacey Glenn Scott, *Vegan : everyday stories*, 2016, 90'.
Lanzmann Claude, *Shoah*, 1985, 566'.
Lederhilger Petra, *Coopération animale*, 2019, 43'.
Leeson Craig, *A Plastic ocean*, 2016, 99'.
Lévy Pierre-Oscar, *Les Apprentis sorciers du climat*, 2014, 84'.
Lewis Avi, *This changes everything*, 2015, 86'.
Leyva Jasmine & Leyva Kenny, *The Invisible vegan*, 2009, 79'.
Lichtenstein Laurent, *Et si la Terre était unique ?*, 2020, 86'.
Limare Béatrice, *Adieu veau, vache, cochon, couvée*, 2014, 74'.
Loach Ken, *The Flickering flame*, 1996, 51'.
Lopez Franklin, *END : CIV*, 2011, 75'.
Louvet Sylvain, *7 milliards de suspects*, 2019, 89'.
Lumbroso Valeria, *Entre toi et moi, l'empathie*, 2015, 42'.
Macdonald Kevin, *Life in a day*, 2011, 94'.
MacGillivray Greg, *Coral reef adventure*, 2003, 46'.
MacGillivray Greg, *Dolphins*, 2000, 39'.

MacGillivray Greg, *The Living sea*, 1995, 39'.
Machin Alfred, *Chasse à la panthère*, 1909, 7'.
Majonchi Sébastien, *Chemins de travers*, 2019, 81'.
Malaterre Jacques, *L'Odyssée de l'espèce*, 2003, 89'.
Malick Terrence, *Voyage of time*, 2016, 85'.
Malmedie Karlo, *L'Homéopathie : médecine douce ou imposture ?*, 2019, 52'.
Mandagaran Arnaud, *Mahatma Gandhi, dying for freedom*, 2008, 42'.
Mandy Marie, *Inondations, une menace planétaire*, 2015, 92'.
Mann Ron, *Go further*, 2003, 80'.
Marant Alexis, *Planète à vendre*, 2010, 90'.
Marchais Dominique, *Le Temps des grâces*, 2010, 123'.
Marchais Dominique, *Nul homme n'est une île*, 2017, 96'.
Marker Chris, *Le Fond de l'air est rouge*, 1977, 181'.
Marker Chris, *Vive la baleine !*, 1972, 16'.
Marker Chris & Resnais Alain, *Les Statues meurent aussi*, 1963, 30'.
Marsh James, *Project Nim*, 2012, 99'.
Marshall Liz, *The Ghosts in our machine*, 2013, 93'.
Martens Renzo, *Enjoy poverty*, 2008, 87'.
Maurer Udo, *Über Wasser*, 2007, 84'.
McLeod Sandy, *Seeds of time*, 2013, 77'.
Messinger Nina, *H.O.P.E : what you eat matters*, 2016, 92'.
Miller Michael Matheson, *Poverty, Inc.*, 2014, 111'.
Miller Wolfson Marisa, *Vegucated*, 2011, 76'.
Mix Henry & Schwarz Boas, *Coup de chaud pour les rennes de Sibérie*, 2020, 51'.
Moll James, *Farmland*, 2014, 76'.
Monson Shaun, *Earthlings*, 2005, 95'.
Montfort Clément & Quillet Stenka, *La Guerre des graines*, 2014, 51'.
Moore Michael, *Bowling for Columbine*, 2002, 120'.
Moore Michael, *Capitalism : a love story*, 2009, 122'.
Moore Michael, *Roger and me*, 1989, 86'.
Moore Michael, *Sicko*, 2007, 118'.
Moore Michael, *The Big one*, 1998, 86'.
Mordillat Gérard & Rothé Bertrand, *Travail, salaire, profit*, 2019, 300'.
Morgan Andrew, *The True cost*, 2015, 92'.
Morgan Faith, *The Power of community : how Cuba survived peak oil*, 2006, 53'.
Morin Edgar & Rouch Jean, *Chronique d'un été*, 1961, 91'.
Mosse Andy, *The 2.000.000 calorie buffet*, 2017, 45'.
Mourot Alexandre, *Le Maître est l'enfant*, 2017, 100'.
Munro David & Pilger John, *War by other means*, 1992, 52'.
Myers Toni, *A Beautiful planet*, 2016, 47'.
Neumann Stan, *Le Temps des ouvriers*, 2020, 173'.
Newkirk Ingrid & Pacheco Alex, *Unnecessary fuss*, 1984, 27'.
Nisic Hervé & Stoeber Pierre, *La Tentation du schiste*, 2016, 52'.
Noble Scott, *Human resources*, 2010, 119'.
Noble Scott, *Psywar*, 2010, 99'.
Nossiter Jonathan, *Mondovino*, 2004, 132'.
Nossiter Jonathan, *Natural resistance*, 2014, 82'.
Nuridsany Claude & Pérennou Marie, *Genesis*, 2004, 76'.
Nuridsany Claude & Pérennou Marie, *Microcosmos : le peule de l'herbe*, 1996, 75'.
Ockers Tom, *Ces financiers qui dirigent le monde : BlackRock*, 2019, 90'.
Ohayon Joseph, *Crossroads : labor pains of a new worldview*, 2012, 63'.
Oldfield Barrie, *On the edge of the forest*, 1977, 43'.

Orlowski Jeff, *The Social dilemma*, 2020, 94'.
Osmond Jordan & Wilson Antoinette, *Living the change*, 2018, 85'.
Otero Mariana, *L'Assemblée*, 2017, 99'.
Padilha José, *Garapa*, 2009, 109'.
Pak Sylvain, *U$A : la démocratie du dollar*, 2020, 84'.
Peron Julien, *C'est quoi le bonheur pour vous ?*, 2018, 79'.
Perret Gilles, *Ma mondialisation*, 2006, 86'.
Perron Julie, *Le Semeur*, 2013, 80'.
Philibert Nicolas, *Être et avoir*, 2002, 104'.
Piantanida Thierry & Ragobert Thierry, *La Planète blanche*, 2006, 78'.
Piasecki Poulsen Frank, *Blood in the mobile*, 2010, 82'.
Pierschel Marc, *Live and let live*, 2013, 80'.
Pilger John, *The War on democracy*, 2007, 94'.
Poitras Laura, *Citizen four*, 2015, 113'.
Proenneke Richard, *Alone in the wilderness*, 2004, 57'.
Prunault Delphine, *Irrespirable : des villes au bord de l'asphyxie ?*, 2015, 90'.
Psihoyos Louie, *Racing extinction*, 2015, 94'.
Psihoyos Louie, *The Cove*, 2009, 91'.
Psihoyos Louie, *The Game changers*, 2018, 85'.
Puckett Dean, *The Crisis of civilization*, 2011, 77'.
Quinn Christopher Dillon, *Eating animals*, 2018, 94'.
Quinn Christopher Dillon & Walker Tommy, *God grew tired of us*, 2006, 89'.
Rawal Sanjay, *Food chains*, 2014, 80'.
Reggio Godfrey, *Anima mundi*, 1992, 29'.
Reggio Godfrey, *Evidence*, 1995, 7'.
Reggio Godfrey, *Koyaanisqatsi*, 1982, 86'.
Reggio Godfrey, *Naqoyqatsi*, 2002, 89'.
Reggio Godfrey, *Powaqqatsi*, 1988, 99'.
Reggio Godfrey, *Visitors*, 2013, 87'.
Reid Guy, *Overview*, 2012, 19'.
Resnais Alain, *Nuit et brouillard*, 1955, 30'.
Rhalib Jawad, *Les Damnés de la mer*, 2010, 70'.
Ribeiro Salgado Juliano & Wenders Wim, *The Salt of the Earth*, 2014, 110'.
Ribière Franck, *Steak (R)évolution*, 2015, 131'.
Ridberg Ronit, *Big bucks, big pharma*, 2006, 72'.
Rissi Mark, *The Fate of fur bearing animals on norwegian fur farms*, 2003, 14'.
Rissman Nathan, *I am because we are*, 2008, 90'.
Roberts James, *A Plastic wave*, 2018, 24'.
Robin Marie-Monique, *Argentine, le soja de la faim*, 2005, 25'.
Robin Marie-Monique, *Le Monde selon Monsanto*, 2008, 108'.
Robin Marie-Monique, *Le Roundup face à ses Juges*, 2017, 90'.
Robin Marie-Monique, *Les Déportés du libre-échange*, 2012, 26'.
Robin Marie-Monique, *Les Moissons du futur*, 2012, 95'.
Robin Marie-Monique, *Notre poison quotidien*, 2010, 113'.
Robin Marie-Monique, *Qu'est-ce qu'on attend ?*, 2016, 119'.
Robin Marie-Monique, *Sacrée croissance*, 2014, 92'.
Roshan Gayatri & Vaughan-Lee Emmanuel, *Elemental*, 2012, 93'.
Rothwell Jerry, *How to change the world*, 2015, 112'.
Rouaud Christian, *Tous au Larzac*, 2011, 117'.
Rouch Jean, *Moi, un noir*, 1958, 73'.
Rouxel Patrick, *Alma*, 2010, 65'.
Ruffin François, *Merci patron !*, 2016, 83'.

Sarrazin Olivier, *Bio-attitude sans béatitude*, 2006, 55'.
Sauper Hubert, *Darwin's nightmare*, 2004, 105'.
Schmidt Daniel, *Inner worlds outer worlds*, 2012, 120'.
Schwartzberg Louie, *Gratitude*, 2013, 6'.
Schwartzberg Louie, *Wings of life*, 2011, 77'.
Scurlock James, *Maxed out*, 2006, 86'.
Sebak Rick, *A Hot dog program*, 1996, 56'.
Serfaty Laurence, *Hyperconnectés*, 2016, 52'.
Serreau Coline, *Solutions locales pour un désordre global*, 2010, 113'.
Simon Tom & Teale Sarah, *Death on a factory farm*, 2009, 87'.
Soechtig Stephanie, *Fed up*, 2014, 95'.
Soeters Karen & Zwanikken Gertjan, *Meat the truth*, 2007, 72'.
Soling Cevin, *The War on kids*, 2009, 95'.
Spurlock Morgan, *Super cash me*, 2011, 90'.
Spurlock Morgan, *Super size me*, 2004, 98'.
Spurlock Morgan, *Super size me 2 : holy chicken !*, 2017, 93'.
Stein Jenny, *Peaceable kingdom*, 2004, 77'.
Stevens Fisher, *Before the flood*, 2016, 92'.
Stone Robert, *Earth days*, 2009, 102'.
Tan Shuchen, *Les Pauvres, une clientèle de choix*, 2008, 48'.
Taylor Michael, *The Great warming*, 2006, 82'.
Terry Mark, *The Antarctica challenge : a global warning*, 2009, 52'.
Thurn Valentin, *Taste the waste*, 2010, 92'.
Tourancheau Philippe, *Darwin (R)évolution*, 2009, 52'.
Treza Raphaël, *Les Penan, survivre à Bornéo*, 2018, 53'.
Turczyn Inga, *Sauveurs d'espèces*, 2020, 95'.
VanAlkemade Rob, *What would Jesus buy ?*, 2007, 91'.
Van der Keuken Johan, *On animal locomotion*, 1994, 15'.
Van der Keuken Johan, *Temps/Travail*, 1999, 11'.
Van Waerebeke Denis, *Espèces d'espèces*, 2009, 82'.
Vasseur Flore, *Meeting Snowden*, 2017, 48'.
Vercoutère Jean, *La Cité durable*, 2003, 52'.
Verhaag Bertram, *Code of survival*, 2017, 95'.
Verhaag Bertram, *La Science achetée*, 2010, 91'.
Verhaag Bertram, *Un Monde à vendre*, 2004, 58'.
Verkerk Mark, *Réchauffement planétaire, le nouveau péril !*, 2008, 50'.
Vernet Gilles, *Tout s'accélère*, 2017, 81'.
Viallet Jean-Robert, *Étudiants, l'avenir à crédit*, 2015, 83'.
Viallet Jean-Robert, *La Mise à mort du travail*, 2009, 201'.
Viallet Jean-Robert, *L'Homme a mangé la Terre*, 2019, 99'.
Vigo Jean, *À propos de Nice*, 1930, 22'.
Von Arx Mirjam & Von Flotow Katharina, *Seed warriors*, 2009, 86'.
Wagenhofer Erwin, *Alphabet*, 2013, 108'.
Wagenhofer Erwin, *Let's make money*, 2008, 107'.
Wagenhofer Erwin, *We feed the world*, 2005, 95'.
Waldron Nikki, *Primates, la force du clan*, 2020, 90'.
Wang-Genh Stanislas, *Zazen*, 2016, 25'.
Wang Jiu-liang, *Plastic China*, 2016, 86'.
Whitecross Mat & Winterbottom Michael, *The Shock doctrine*, 2010, 78'.
Winters Ed, *Land of hope and glory*, 2017, 48'.
Wright Chelsea, *Living soil*, 2018, 60'.
Ziv Ilan, *Capitalisme*, 2014, 312'.

# Bibliographie

## Livres


- Adorno Theodor, *Minima Moralia*, Payot & Rivages, Paris, 2003 (1951).
- Alain, *Propos sur le bonheur*, Gallimard, Paris, 2017 (1928).
- Alvarez Céline, *Les Lois naturelles de l'enfant*, Les Arènes, Paris, 2016.
- Anders Günther, *L'Obsolescence de l'homme*, Ivréa, Paris, 2002 (1956).
- André Christophe, *Et n'oublie pas d'être heureux*, Odile Jacob, Paris, 2014.
- André Christophe, *Imparfaits, libres et heureux*, Odile Jacob, Paris, 2006.
- André Christophe, *Sérénité : 25 histoires d'équilibre intérieur*, Odile Jacob, Paris, 2017.
- André Christophe, *Vivre heureux*, Odile Jacob, Paris, 2003.
- André Christophe, Jollien Alexandre & Ricard Matthieu, *À nous la liberté*, L'Iconoclaste & Allary, Paris, 2019.
- André Christophe, Jollien Alexandre & Ricard Matthieu, *Trois amis en quête de sagesse*, L'Iconoclaste & Allary, Paris, 2016.
- André Christophe & Shankland Rébecca, *Ces liens qui nous font vivre*, Odile Jacob, Paris, 2020.
- Annaud Jean-Jacques & Leclère Marie-Françoise, *Une Vie pour le cinéma*, Grasset, Paris, 2018.
- Anvar Leili & Lenoir Frédéric, *Sagesses pour notre temps*, Albin Michel/France Culture, Paris, 2016.
- Arendt Hannah, *Considérations morales*, Payot & Rivages, Paris, 2014 (1970).
- Arendt Hannah, *Eichmann à Jérusalem*, Gallimard, Paris, 2002 (1963).
- Arendt Hannah, *Le Système totalitaire*, Seuil, Paris, 2002 (1948).
- Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Librairie générale française, Paris, 1992 (330 av. J.-C.).
- Aron Raymond, *Machiavel et les tyrannies modernes*, Fallois, Paris, 1993 (1965).
- Astruc Lionel, Hulot Nicolas & Shiva Vandana, *Le Cercle vertueux*, Actes Sud, Arles, 2018.
- Astruc Lionel & Shiva Vandana, *Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, Arles, 2014.
- Azrié Abed, *L'Épopée de Gilgamesh*, Albin Michel, Paris, 2015.
- Bachelard Gaston, *L'Activité rationaliste de la physique contemporaine*, Presses Universitaires, Paris, 1951.
- Bakounine Mikhaïl, *Écrits libertaires*, Le temps des cerises, Pantin, 1997.
- Baldacchino Adeline, *Diogène le cynique*, Autrement, Paris, 2014.
- Barrau Aurélien, *De la vérité dans les sciences*, Dunod, Paris, 2016.
- Barrau Aurélien, *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité*, Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2019.
- Barrau Aurélien & Schweitzer Louis, *L'Animal est-il un homme comme les autres ?*, Dunod, Malakoff, 2018.
- Barry Catherine, *Sagesse du dalaï-lama*, First, Paris, 2018.
- Bashō Matsuo, *L'Intégrale des haïkus*, La Table Ronde, Paris, 2012 (1663-1694).
- Baudelaire Charles, *Le Spleen de Paris*, Librairie générale française, Paris, 2003 (1862).
- Bazin Anne & Passard Cédric (dir.), *Révolutions*, Atlande, Neuilly-sur-Seine, 2019.
- Benderra Omar, Gèze François, Lebdjaoui Rafik & Mellah Salima, *Hirak en Algérie*, La fabrique, Paris, 2020.
- Benjamin Walter, *Critique de la violence*, Payot & Rivages, Paris, 2018 (1921).
- Bentham Jeremy, *Introduction aux principes de morale et de législation*, Vrin, Paris, 2011 (1789).

- Benyus Janine, *Biomimétisme : quand la nature inspire des innovations durables*, Rue de l'échiquier, Paris, 2011.
- Bergson Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Flammarion, Paris, 2013 (1889).
- Biagini Cédric, Carnino Guillaume & Marcolini Patrick, *Radicalité*, L'échappée, Montreuil, 2013.
- Bobin Christian, *La Lumière du monde*, Gallimard, Paris, 2001.
- Bodin Jean, *Les Six livres de la République*, Jacques du Puys, Paris, 1576.
- Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, Paris, 2019.
- Bollache Loïc, *Comment pensent les animaux*, humenSciences, Paris, 2019.
- Bookchin Murray, *L'Écologie sociale : penser la liberté au-delà de l'humain*, Wildproject, Marseille, 2020.
- Bookchin Murray, *The Ecology of freedom*, AK Press, Oakland, 2005.
- Bookchin Murray, *Une Société à refaire*, Écosociété, Montréal, 1993.
- Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020.
- Booth Douglas, *Hooked on growth*, Rowman and Littlefield, New York, 2004.
- Bourg Dominique, *Quel avenir pour le développement durable ?*, Le Pommier, Paris, 2002.
- Bourg Dominique & Fragnière Augustin, *La Pensée écologique, une anthologie*, PUF, Paris, 2014.
- Bowlby John, *Attachement et perte, volume 1 : l'attachement*, PUF, Paris, 1978.
- Boyer Robert, *Les Capitalismes à l'épreuve de la pandémie*, La Découverte, Paris, 2020.
- Braudel Fernand, *Écrits sur l'histoire*, Flammarion, Paris, 1969.
- Brecht Bertolt, *Théâtre complet*, VII, *L'Opéra de quat'sous*, L'Arche, Paris, 1959 (1928).
- Brown Lester, *Le Plan B, pour un pacte écologique mondial*, Souffle Court, Paris, 2007.
- Brundtland Gro Harlem, *Notre avenir à tous*, Fleuve, Montréal, 1989 (1987).
- Bueno Antoine, *Permis de procréer*, Albin Michel, Paris, 2019.
- Caillois Roger, *L'Homme et le sacré*, Gallimard, Paris, 1950.
- Camus Albert, *Caligula*, Gallimard, Paris, 1958 (1944).
- Camus Albert, *La Mort heureuse*, Gallimard, Paris, 1971.
- Camus Albert, *L'Homme révolté*, Gallimard, Paris, 1999 (1951).
- Capul Jean-Yves & Garnier Olivier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier, Paris, 2008.
- Caron Aymeric, *Antispéciste*, Don Quichotte, Paris, 2016.
- Caron Aymeric, *La Revanche de la nature*, Albin Michel, Paris, 2020.
- Caron Aymeric, *No steak*, Fayard, Paris, 2013.
- Caron Aymeric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017.
- Caron Aymeric, *Vivant*, Flammarion, Paris, 2018.
- Carson Rachel, *Printemps silencieux*, Wildproject, Paris, 2009 (1962).
- Castoriadis Cornelius, *La Montée de l'insignifiance*, Seuil, Paris, 2007 (1996).
- Castoriadis Cornelius, *La Question du mouvement ouvrier*, Sandre, Paris, 2012.
- Castoriadis Cornelius, *L'Institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris, 1999 (1975).
- Cérézuelle Daniel, *La Technique et la chair*, Parangon/VS, Lyon, 2011.
- Chapelle Gauthier & Servigne Pablo, *L'Entraide, l'autre loi de la jungle*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019.
- Chapelle Gauthier, Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Une Autre fin du monde est possible*, Seuil, Paris, 2018.
- Chapoutot Johann, *Libres d'obéir*, Gallimard, Paris, 2020.
- Chaté Anne, *Bonheur tranquille*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (2009).

- Chomsky Noam, *Sur le contrôle de nos vies*, Allia, Paris, 2013 (2000).
- Churchill Winston, *Churchill by himself*, Public Affairs, New York, 2008.
- Cicéron, *De la vieillesse*, Les Belles Lettres, Paris, 2003 (44 av. J.-C.).
- Cicéron, *Devant la mort*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.).
- Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.).
- Cicéron, *L'Amitié*, Les Belles Lettres, Paris, 1996 (44 av. J.-C.).
- Cicéron, *Le Bonheur*, Arléa, Paris, 1996 (45 av. J.-C.).
- Cicéron, *Les Devoirs*, Les Belles Lettres, Paris, 1965 (44 av. J.-C.).
- Cioran Emil, *De l'inconvénient d'être né*, Gallimard, Paris, 1973.
- Cochet Yves, *Devant l'effondrement*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019.
- Cochet Yves, *Pétrole apocalypse*, Fayard, Paris, 2005.
- Coelho Paulo, *L'Alchimiste*, J'ai Lu, Paris, 1996.
- Commoner Barry, « Origines de la crise de l'environnement », *Discours introductif de l'assemblée consultative du conseil de l'Europe*, Stockholm, 1971.
- Commoner Barry, *Quelle Terre laisserons-nous à nos enfants ?*, Seuil, Paris, 1969 (1966).
- Commoner Barry*, The Closing circle : nature, man, and technology,* Knopf, New York, 1971.
- Comte-Sponville André, *Le Bonheur, désespérément*, Pleins Feux, Nantes, 2000.
- Comte-Sponville André, *Le Capitalisme est-il moral ?*, Albin Michel, Paris, 2004.
- Comte-Sponville André, *L'Esprit de l'athéisme*, Albin Michel, Paris, 2006.
- Comte-Sponville André, Delumeau Jean & Farge Arlette, *La Plus belle histoire du bonheur*, Seuil, Paris, 2004.
- Condillac Étienne Bonnot de, *Traité des animaux*, Vrin, Paris, 1987 (1755).
- Confucius, *Les Entretiens*, Gallimard, Paris, 1987.
- Corredor José Maria, *Conversations with Casals*, Boston library, Boston, 2012 (1957).
- Csikszentmihalyi Mihaly, *Vivre, la psychologie du bonheur*, Robert Laffont, Paris, 2004 (1990).
- Curwood James Oliver, *Le Grizzly*, Hachette, Paris, 2003 (1916).
- Cyrulnik Boris, *Sous le signe du lien*, Hachette, Paris, 1989.
- Cyrulnik Boris, De Fontenay Élisabeth, Matignon Karine Lou & Singer Peter, *Les Animaux aussi ont des droits*, Seuil, Paris, 2013.
- Cyrulnik Boris, Digard Jean-Pierre, Matignon Karine Lou & Picq Pascal, *La Plus belle histoire des animaux*, Seuil, Paris, 2000.
- Damasio Antonio, *L'Erreur de Descartes : la raison des émotions*, Odile Jacob, Paris, 2010 (1994).
- D'Ansembourg Thomas, *Cessez d'être gentil, soyez vrai !*, L'Homme, Montréal, 2001.
- D'Ansembourg Thomas, *Être heureux, ce n'est pas nécessairement confortable*, L'Homme, Montréal, 2004.
- D'Ansembourg Thomas & Van Reybrouck David, *La Paix ça s'apprend !*, Actes Sud, Arles, 2016.
- D'Arvisenet Philippe, *La Politique économique conjoncturelle*, Dunod, Paris, 1999.
- Darwin Charles, *The Descent of man and selection in relation to sex*, John Murray, Londres, 1871.
- D'Aveni Richard, *Hypercompetition*, Vuibert, Paris, 1995.
- Debord Guy, *La Société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992 (1967).
- De Fontenay Élisabeth, *Le Silence des bêtes : la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Fayard, Paris, 1998.
- Deléage Jean-Paul, *Une Histoire de l'écologie*, La Découverte, Paris, 1991.

- Della Porta Donatella & Diani Mario (dir.), *The Oxford handbook of social movements*, Oxford University Press, Oxford, 2015.
- Derrida Jacques, *L'Animal que donc je suis*, Galilée, Paris, 2006.
- Descartes René, *Discours de la méthode*, Librio, Paris, 2016 (1637).
- Descartes René, *Méditations métaphysiques*, Flammarion, Paris, 2009 (1641).
- Diamond Jared, *Effondrement*, Gallimard, Paris, 2006 (2005).
- Diderot Denis, *Œuvres philosophiques*, Garnier, Paris, 1964 (1769).
- Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, La Pochothèque, Paris, 1999 (240).
- Dion Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Actes Sud, Arles, 2018.
- Dorn Françoise, *Le Petit livre de la psychologie positive*, First, Paris, 2017.
- Dostoïevski Fiodor Mikhaïlovitch, *Les Frères Karamazov*, Garnier Frères, 1969 (1880).
- Dostoïevski Fiodor Mikhaïlovitch, *Souvenirs de la maison des morts*, Plon, Paris, 1886 (1862).
- Douglas-Hamilton Iain, *Among the elephants*, Viking Adult, 1992.
- Druon Emmanuel, *Écolonomie, entreprendre sans détruire*, Actes Sud, Arles, 2016.
- Druon Emmanuel, *Le Syndrome du poisson lune*, Actes Sud, Arles, 2015.
- Dubourg Bernard, *L'Invention de Jésus*, Gallimard, Paris, 1987-1989.
- Dufoing Frédéric, *L'Écologie radicale*, Infolio, Gollion, 2012.
- Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973.
- Dunne John & Goleman Daniel (dir.), *Qu'arrive-t-il à notre planète ?*, Massot, Paris, 2019.
- Duquesne Juliette & Rabhi Pierre, *Pour en finir avec la faim dans le monde*, Presses du Châtelet, Paris, 2017.
- Duret Pascal, *Sociologie de la compétition*, Armand Colin, Paris, 2009.
- Eckersley Robyn, *The Green state*, MIT Press, Cambridge, 2004.
- Ehrlich Paul, *La Bombe P*, Fayard, Paris, 1972 (1971).
- Einstein Albert, *Comment je vois le monde*, Flammarion, Paris, 1979 (1958).
- Ellul Jacques, *Contre le totalitarisme technicien*, Le passager clandestin, Neuvy-en-Champagne, 2013.
- Emerson Ralph Waldo, *La Confiance en soi*, Rivages, Paris, 2000.
- Emerson Ralph Waldo, *La Nature*, Allia, Paris, 2004 (1836).
- Emet Joseph, *Sourire comme Bouddha*, Le Jour, Montréal, 2019.
- Engels Friedrich & Marx Karl, *Manifeste du parti communiste*, Mille et une nuits, Paris, 1994 (1847).
- Épictète, *Manuel*, Flammarion, Paris, 2015 (125).
- Épicure, *Lettre à Ménécée*, Flammarion, Paris, 2009.
- Ésope, *Fables*, Les Belles Lettres, Paris, 1927.
- Eutrope, *Abrégé d'histoire romaine*, Les Belles Lettres, Paris, 1999 (387).
- Fauré Christophe, *Vivre le deuil au jour le jour*, Albin Michel, Paris, 2012.
- Federau Alexander (dir.), *Les Transitions écologiques*, Jouvence, Archamps, 2018.
- Foer Jonathan Safran, *Faut-il manger les animaux ?*, L'Olivier, Paris, 2010 (2009).
- Foucault Michel, *Les Mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1990.
- Fragnière Augustin, *La Compensation carbone, illusion ou solution*, PUF, Paris, 2009.
- Francione Gary, *Introduction aux droits des animaux*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2015.
- Frankl Viktor, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, J'ai lu, Paris, 2012 (1959).
- Frémaux Anne, *La Nécessité d'une écologie radicale*, Sang de la Terre, Paris, 2013.
- Freud Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, PUF, Paris, 1971 (1929).
- Fukuyama Francis, *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Flammarion, Paris, 1992.
- Gabilliet Philippe, *Éloge de l'optimisme*, J'ai lu, Paris, 2018.

- Gancille Jean-Marc, *Ne plus se mentir*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019.
- Gandhi Mohandas Karamchand, *Autobiographie ou mes expériences de vérités*, PUF, Paris, 1982.
- Gandhi Mohandas Karamchand, *Du végétarisme,* Payot & Rivages, 2018.
- Gandhi Mohandas Karamchand, *La Voie de la non-violence*, Gallimard, Paris, 2004 (1948).
- Gandhi Mohandas Karamchand, *Lettres à l'ashram*, Albin Michel, Paris, 1971.
- George Susan & Wolf Martin, *La Mondialisation libérale*, Grasset, Paris, 2002.
- Georgescu-Roegen Nicholas, *La Décroissance*, Ellébore & Sang de la terre, Paris, 2006 (1979).
- Gibran Khalil, *Le Prophète*, Gallimard, Paris, 1992.
- Giesbert Franz-Olivier (dir.), *Manifeste pour les animaux*, Autrement, Paris, 2014.
- Gladwell Malcolm, *La Force de l'intuition*, Robert Laffont, Paris, 2005.
- Godard Jean-Luc, *Jean-Luc Godard par Jean-Luc Godard*, L'Étoile/Les Cahiers du cinéma, Paris, 1985.
- Goffi Jean-Yves, *Qu'est-ce que l'animalité ?*, Vrin, Paris, 2004.
- Goleman Daniel, *L'Intelligence émotionnelle*, J'ai lu, Paris, 2014 (1995-1998).
- Gontard Nathalie, *Plastique : le grand emballement*, Stock, Paris, 2020.
- Goodall Jane, *The Chimpanzees of Gombe, patterns of behaviour*, The Belknap Press, Harvard University Press, 1986.
- Goodman Nelson, *Manières de faire des mondes*, Gallimard, Paris, 2006 (1978).
- Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008.
- Graeber David, *Dette, 5000 ans d'histoire*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2013.
- Greene Joshua, *Tribus morales*, Markus Haller, Genève, 2017 (2013).
- Gueguen Catherine, *Pour une enfance heureuse*, Robert Laffont, Paris, 2014.
- Guérin Daniel, *Fascisme et grand capital*, Syllepse, Paris, 1999 (1936).
- Haeckel Ernst, *Morphologie générale des organismes*, 1866.
- Hanus Michel (dir.), *Les Mots de la mort*, L'Esprit du temps, Le Bouscat, 2009.
- Harari Yuval Noah, *Homo deus*, Albin Michel, Paris, 2017 (2015).
- Harari Yuval Noah, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015 (2011).
- Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e^ siècle*, Albin Michel, Paris, 2018.
- Hegel Georg Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit*, Garnier Flammarion, Paris, 2012 (1807).
- Henry Sébastien, *Ces décideurs qui méditent et s'engagent*, Dunod, Paris, 2014.
- Héraclite, *Fragments*, Flammarion, Paris, 2018.
- Hésiode, *Les Travaux et les jours*, Arléa, Paris, 2012 (VIII^e^ av. J.-C.).
- Hillesum Etty, *Une Vie bouleversée*, Seuil, Paris, 1981 (1941-1943).
- Hobbes Thomas, *Le Citoyen*, 1649 (1642).
- Hobbes Thomas, *Léviathan*, Flammarion, Paris, 2017 (1651).
- Hugo Victor, *Les Misérables*, Gallimard, Paris, 1995 (1862).
- Hulot Nicolas & Lenoir Frédéric, *D'un monde à l'autre*, Fayard, Paris, 2020.
- Hulot Nicolas & Rabhi Pierre, *Graines de possibles*, Calmann-Lévy, Paris, 2005.
- Hume David, *Enquête sur l'entendement humain*, Flammarion, Paris, 1983 (1748).
- Hume David, *Essais sur le bonheur*, Mille et une nuits, Fayard, Paris, 2011.
- Huntington Samuel, *Le Choc des civilisations*, Odile Jacob, Paris, 2000.
- Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973).
- Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973.
- Illich Ivan, *Une Société sans école*, Seuil, Paris, 1971 (1970).
- Inazō Nitobe, *Bushidō, l'âme du Japon,* Budo, Noisy-sur-École, 2002 (1905).

- Isabel Thibault, *Pierre-Joseph Proudhon : l'anarchie sans le désordre*, Autrement, Paris, 2017.
- Jackson Tim, *Prospérité sans croissance*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017.
- Jacquard Albert, *J'accuse l'économie triomphante*, Calmann-Lévy, Paris, 1995.
- Jancovici Jean-Marc, *Dormez tranquilles jusqu'en 2100 et autres malentendus sur le climat et l'énergie*, Odile Jacob, Paris, 2015.
- Jancovici Jean-Marc, *Le Changement climatique expliqué à ma fille*, Seuil, Paris, 2017.
- Jardin Alexandre, *Laissez-nous faire ! On a déjà commencé*, Robert Laffont, Paris, 2015.
- Jeangène Vilmer Jean-Baptiste, *Éthique animale*, PUF, Paris, 2008.
- Jean-Paul II, *Solicitudo rei socialis*, St. Paul Publications, Homebush, NSW, 1988.
- Jollien Alexandre, *Éloge de la faiblesse*, Cerf, Paris, 1999.
- Jollien Alexandre, *Le Métier d'homme*, Seuil, Paris, 2013 (2002).
- Jonas Hans, *Le Principe responsabilité*, Flammarion, Paris, 2005 (1979).
- Jonas Hans, *Pour une éthique du futur*, Payot & Rivages, Paris, 1998 (1982).
- Jonas Hans, *Une Éthique pour la nature*, Arthaud, Paris, 2017 (1993).
- Jorion Paul, *Le Dernier qui s'en va éteint la lumière*, Arthème Fayard, Paris, 2016.
- Jorion Paul, *Se débarrasser du capitalisme est une question de survie*, Fayard, Paris, 2017.
- Jorion Paul, *Vers la crise du capitalisme américain ?*, La Découverte, Paris, 2007.
- Jullien François, *L'Écart et l'entre*, Galilée, Paris, 2012.
- Kabat-Zinn Jon, *Où tu vas, tu es*, J'ai lu, Paris, 2013 (1994).
- Kahler Taibi, *Le Grand livre de la Process Thérapie*, Eyrolles, Paris, 2010.
- Kant Emmanuel, *Leçons d'éthique*, Librairie générale française, Paris, 1997.
- Kant Emmanuel, *Métaphysique des mœurs I*, Flammarion, Paris, 1994 (1785).
- Kant Emmanuel, *Métaphysique des mœurs II*, Flammarion, Paris, 1994 (1797).
- Kant Emmanuel, *Pour la paix perpétuelle*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 2016 (1795).
- Kempf Hervé, *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, Paris, 2011.
- Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, Paris, 2009.
- Kierkegaard Sören, *Traité du désespoir*, Gallimard, Paris, 1949 (1849).
- Klein Naomi, *The Shock doctrine*, Picador, New York, 2007.
- Kolbert Elizabeth, *La Sixième extinction*, Vuibert, Paris, 2015.
- Kotsou Ilios, *Éloge de la lucidité*, Robert Laffont, Paris, 2014.
- Kotsou Ilios (dir.), *Prendre soin de la vie, de soi, des autres et de la nature*, L'Iconoclaste, Paris, 2019.
- Kotsou Ilios (dir.), *Se changer, changer le monde*, L'Iconoclaste, Paris, 2013.
- Kotsou Ilios (dir.), *Transmettre*, L'Iconoclaste, Paris, 2017.
- Kourim Nicolas, Philippart Michel & Poissonnier Hugues, *Les Achats collaboratifs*, De Boeck, Bruxelles, 2012.
- Krishnamurti Jiddu, *De l'amour et de la solitude*, Stock, Paris, 1993.
- Krishnamurti Jiddu, *Le Sens du bonheur*, Stock, Paris, 2006 (1964).
- Kropotkine Pierre, *L'Entr'aide, un facteur de l'évolution*, Hachette, Paris, 1906 (1902).
- Kropotkine Pierre, *L'Éthique*, Stock, Paris, 1979.
- Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013).
- Kundera Milan, *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Gallimard, Paris, 1984.
- Labiausse Kevin, *Les Grands discours de l'histoire*, Librio, Paris, 2008.
- *La Bible*, Société biblique de Genève, Genève, 2007.
- La Boétie Étienne de, *Discours de la servitude volontaire*, Institut Coppet, Paris, 2011 (1574-1576).
- Laborit Henri, *Éloge de la fuite*, Robert Laffont, Paris, 1976.

- Lafargue Paul, *Le Droit à la paresse*, Mille et une nuits, Paris, 2000 (1883).
- Lao-tseu, *Tao-Te-King*, Librio, Paris, 2005.
- Latouche Serge, *La Décroissance*, PUF, Paris, 2019.
- Latour Bruno, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017.
- Laurent Éloi, *L'Impasse collaborative*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2018.
- Laurent Éloi, *Sortir de la croissance, mode d'emploi*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019.
- Laurent Éloi & Pochet Philippe, *Pour une transition sociale-écologique*, Les petits matins, Paris, 2015.
- Le Moigne Rémy, *L'Économie circulaire*, Dunod, Malakoff, 2018.
- Lenoir Frédéric, *La Puissance de la joie*, Fayard, Paris, 2015.
- Lenoir Frédéric, *La Sagesse expliquée à ceux qui la cherchent*, Seuil, Paris, 2018.
- Lenoir Frédéric, *Petit traité de vie intérieure*, Plon, Paris, 2010.
- Lenoir Frédéric, *Philosopher et méditer avec les enfants*, Albin Michel, Paris, 2016.
- Lenoir Frédéric & Reeves Hubert, *Mal de Terre*, Seuil, Paris, 2003.
- Leopold Aldo, *Almanach d'un comté des sables*, Flammarion, Paris, 2000.
- Leopold Aldo, *La Conscience écologique*, Wildproject, Marseille, 2013.
- *Le Saint Coran*, Albouraq, Beyrouth, 2008.
- Lesourt Enzo, *Survivre à l'Anthropocène*, PUF, Paris, 2018.
- Levinas Emmanuel, *Le Temps et l'autre*, Quadrige/PUF, Paris, 1983.
- Levinas Emmanuel, *Totalité et infini*, Martinus Nijhoff, La Haye, 1990 (1961).
- Lévi-Strauss Claude, *Le Regard éloigné*, Plon, Paris, 2001 (1983).
- Lévi-Strauss Claude, *Mythologies 3 : l'origine des manières de table*, Plon, Paris, 1968.
- Linzey Andrew, *Le Lien*, One Voice, Strasbourg, 2011.
- Long Anthony Arthur & Sedley David Neil, *Les Philosophes hellénistiques II,* Flammarion, Paris, 2001 (1987).
- Loreau Dominique, *L'Art de la simplicité*, Robert Laffont, Paris, 2005.
- Lucrèce, *De la nature*, Garnier, Paris, 1954 (54 av. J.-C.).
- Lussier Martine, *Le Travail de deuil*, PUF, Paris, 2007.
- Machiavel Nicolas, *Le Prince*, Librio, Paris, 2018 (1532).
- Maître Eckhart, *Du détachement*, Payot & Rivages, Paris, 2016 (1260-1328).
- Mandeville Bernard, *La Fable des* abeilles, Vrin, Paris, 1974 (1714).
- Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, Germer-Baillière, Paris, 1876 (121 – 180).
- Marcuse Herbert, *La Fin de l'utopie*, Seuil, Paris, 1968.
- Marcuse Herbert, *L'Homme unidimensionnel*, Minuit, Paris, 1968 (1964).
- Marquis Serge, *Petit traité de bienveillance envers soi-même*, La Martinière, Paris, 2018.
- Marshall George, *Le Syndrome de l'autruche*, Actes Sud, Arles, 2017 (2014).
- Marx Karl, *Le Capital*, Quadrige/PUF, 1993 (1867-1894).
- Marx Karl, *Thèses sur Feuerbach*, dans Engels Friedrich & Marx Karl, *L'Idéologie allemande*, Éditions Sociales, Paris, 1989.
- Massi Rinaldo, *Bushidō, la voie des samouraïs*, Pardès, Puiseaux, 1987 (1976).
- Meadows Dennis, Meadows Donella & Randers Jorgen, *Les Limites à la croissance (dans un monde fini)*, Rue de l'échiquier, Paris, 2012 (1972).
- Merleau-Ponty Maurice, *L'Œil et l'esprit*, Gallimard, Paris, 1960.
- Mével Jean-Pierre (dir.), *Le Dictionnaire Hachette encyclopédique*, Hachette, Paris, 2000.
- Michaud Yves, *Contre la bienveillance*, Stock, Paris, 2016.
- Michel Louise, *Mémoires*, Maspero, Paris, 1979.
- Michelet Sylvain & Van Eersel Patrice (dir.), *Le Monde s'est-il créé tout seul ?*, Albin Michel, Paris, 2008.
- Mill John Stuart, *Principes d'économie politique*, Guillaumin, Paris, 1889 (1848).

- Moles Abraham & Rohmer Élisabeth, *Psychosociologie de l'espace*, L'Harmattan, Paris, 1998.
- Monod Théodore, *Le Chercheur d'absolu*, Gallimard, Paris, 1997.
- Monod Théodore, *Révérence à la vie*, Grasset, Paris, 1999.
- Montaigne Michel de, *Apologie de Raymond Sebond*, Aubier, Paris, 1978 (1580).
- Montaigne Michel de, *Œuvres complètes*, *Essais*, Gallimard, Paris, 1976 (1580).
- Morin Edgar, *L'An I de l'ère écologique*, Tallandier, Paris, 2007.
- Morin Edgar, *La Voie*, Fayard, Paris, 2011.
- Morizot Baptiste, *Raviver les braises du vivant*, Actes Sud, Arles, 2020.
- Muir John, *Célébrations de la nature*, José Corti, Paris, 2011.
- Mumford Lewis, *Le Mythe de la machine*, Fayard, Paris, 1973.
- Mumford Lewis, *Pour une juste plénitude*, Le passager clandestin, Paris, 2015.
- Mumford Lewis, *Technique et civilisation*, Seuil, Paris, 1950 (1934).
- Naess Arne, *Écologie, communauté et style de vie*, Dehors, Bellevaux, 2013 (1989).
- Naess Arne, *Une Écosophie pour la vie*, Seuil, Paris, 2017.
- Nietzsche Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Librairie générale française, Paris, 2017 (1885).
- Nietzsche Friedrich, *Aurore*, Gallimard, Paris, 1970 (1879-1881).
- Nietzsche Friedrich, *Considérations inactuelles*, Gallimard, Paris, 1990 (1874).
- Nietzsche Friedrich, *Ecce homo*, Mille et une nuits, Paris, 1996 (1888).
- Nietzsche Friedrich, *Généalogie de la morale*, Flammarion, Paris, 1996 (1887).
- Nietzsche Friedrich, *Humain, trop humain*, Gallimard, Paris, 1968 (1878-1879).
- Nietzsche Friedrich, *La Naissance de la tragédie*, Gonthier, Paris, 1964 (1872).
- Nietzsche Friedrich, *Le Gai savoir*, Flammarion, Paris, 2007 (1887).
- Nietzsche Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, Librairie générale française, Paris, 2000 (1886).
- Noiville Florence, *J'ai fait HEC et je m'en excuse*, Stock, Paris, 2009.
- O'Hare David, *Cohérence cardiaque 365*, Thierry Souccar, Vergèze, 2012.
- Onfray Michel, *Cosmos*, Flammarion, Paris, 2015.
- Onfray Michel, *Cynismes*, Grasset, Paris, 1990.
- Onfray Michel, *La Puissance d'exister*, Grasset & Fasquelle, Paris, 2006.
- Onfray Michel, *La Vengeance du pangolin*, Robert Laffont, Paris, 2020.
- Onfray Michel, *Le Recours aux forêts*, Galilée, Paris, 2009.
- Onfray Michel, *Le Ventre des philosophes*, Grasset, Paris, 2016 (1989).
- Onfray Michel, *Politique du rebelle*, Grasset, Paris, 1997.
- Onfray Michel, *Sagesse*, Albin Michel/Flammarion, Paris, 2019.
- Onfray Michel, *Théorie de la dictature*, Robert Laffont, Paris, 2019.
- Onfray Michel, *Traité d'athéologie*, Grasset & Fasquelle, Paris, 2005.
- Onfray Michel, *Vivre une vie philosophique*, Le Passeur, Paris, 2018.
- Orwell George, *La Ferme des animaux*, Champ Libre, 1981 (1945).
- Orwell George, *1984*, Gallimard, Paris, 2018 (1949).
- Osborn Fairfield, *La Planète au pillage*, Actes Sud, Arles, 2008 (1948).
- Ovide, *Les Métamorphoses*, Librairie générale française, Paris, 2010.
- Paccalet Yves, *L'Humanité disparaîtra, bon débarras !*, Arthaud, Paris, 2006.
- Palahniuk Chuck, *Fight Club*, Vintage Books, London, 2006 (1996).
- Pascal Blaise, *Pensées*, Seuil, Paris, 1963 (1670).
- Patterson Charles, *Un Éternel Treblinka*, Calmann-Lévy, Paris, 2008 (2002).
- Pelt Jean-Marie, *Héros d'humanité*, Flammarion, Paris, 2013.

- Pelt Jean-Marie, *La Raison du plus faible*, Arthème Fayard, Paris, 2009.
- Pelt Jean-Marie, *L'Écologie pour tous*, Jubilé, Paris, 2010.
- Perret Bernard, *Le Capitalisme est-il durable ?*, Carnets Nord, Paris, 2008.
- Peyrelevade Jean, *Le Capitalisme total*, Seuil, Paris, 2005.
- Pickett Kate & Wilkinson Richard, *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*, Les petits matins, Paris, 2013 (2010).
- Pierangelini Gustavo, Poissonnier Hugues & Servajean-Hilst Romaric, *Collaborer pour innover*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2018.
- Pigasse Matthieu, *Révolutions*, Plon, Paris, 2012.
- Piketty Thomas, *Capital et idéologie*, Seuil, Paris, 2019.
- Piketty Thomas, *Le Capital au XXI^e siècle*, Seuil, Paris, 2013.
- Piraud-Rouet Catherine, *Le Petit livre des pédagogies alternatives*, First, Paris, 2018.
- Platon, *Apologie de Socrate*, Nathan, Paris, 1991 (399 av. J.-C.).
- Platon, *La République*, Flammarion, Paris, 2016.
- Platon, *Œuvres complète*s, *Gorgias*, Les Belles Lettres, Paris, 1955 (390 av. J.-C.).
- Platon, *Œuvres complètes*, *Phédon*, Gallimard, Paris, 1950 (399 av. J.-C.).
- Plotin, *Ennéades*, Les Belles Lettres, Paris, 1954 (254-270).
- Plutarque, *L'Intelligence des animaux terrestres et marins*, Arléa, Paris, 1998 (72-126).
- Plutarque, *Manger la chair ? Traité sur les animaux*, Payot & Rivages, Paris, 2002.
- Porcher Jocelyne, *Cause animale, cause du capital*, Le bord de l'eau, Lormont, 2019.
- Porcher Thomas, *Les Délaissés*, Fayard, Paris, 2020.
- Porcher Thomas, *Traité d'économie hérétique*, Arthème Fayard, Paris, 2018.
- Porphyre, *De l'abstinence*, Les Belles Lettres, Paris, 1977 (271).
- Prévot-Gigant Géraldyne, *Les Pouvoirs de l'espoir*, Odile Jacob, Paris, 2017.
- Proudhon Pierre-Joseph, *Qu'est-ce que la propriété ?*, Librairie générale française, Paris, 2009 (1840).
- Rabhi Pierre, *La Part du colibri*, L'Aube, La Tour-d'Aigues, 2018 (2014).
- Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010.
- Rahnema Majid, *Quand la misère chasse la pauvreté*, Babel, Saint-Amand-Montrond, 2006.
- Raveaud Gilles, *Économie : on n'a pas tout essayé !*, Seuil, Paris, 2018.
- Reclus Élisée, *L'Homme et la terre*, La Découverte & Syros, Paris, 1998.
- Reeves Hubert, *Chroniques du ciel et de la vie*, Seuil, Paris, 2005.
- Reeves Hubert, *Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve*, Seuil, Paris, 2013.
- Reeves Hubert, *Le Banc du temps qui passe*, Seuil, Paris, 2017.
- Regan Tom, *Les Droits des animaux*, Hermann, Paris, 2012 (2004).
- Ricard Matthieu, *L'Art de la méditation*, NiL, Paris, 2008.
- Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour l'altruisme*, NiL, Paris, 2014 (2013).
- Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour le bonheur*, NiL, Paris, 2003.
- Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary, Paris, 2014.
- Rifkin Jeremy, *La Nouvelle société du coût marginal zéro*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2014.
- Rifkin Jeremy, *Le New Deal vert mondial*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2020.
- Robert De Lamennais Félicité, *De l'esclavage moderne*, Le Passager clandestin, Paris, 2009 (1839).
- Rose Todd, *La Tyrannie de la norme*, Belfond, Paris, 2017 (2016).
- Rosenberg Marshall, *Les Mots sont des fenêtres (ou bien ce sont des murs)*, La Découverte, Paris, 2016.
- Rosenberg Marshall, *Les Ressources insoupçonnées de la colère*, Jouvence, Genève, 2012.

- Rousseau Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Flammarion, Paris, 2008 (1755).
- Rousseau Jean-Jacques, *Du contrat social*, Librio, Paris, 2017 (1762).
- Ruiz Don Miguel, *Les Quatre accords toltèques*, Jouvence, Saint-Julien-en-Genevois, 2005 (1997).
- Ryle Gilbert, *La Notion d'esprit*, Payot & Rivages, Paris, 2005 (1949).
- Ryûnosuke Koike, *Éloge du peu*, Picquier, Arles, 2020 (2009).
- Sale Kirkpatrick, *Dwellers in the land*, The University of Georgia Press, Athens Georgia, 2000.
- Sartre Jean-Paul, *L'Existentialisme est un humanisme*, Gallimard, Paris, 1996 (1946).
- Scheidler Fabian, *La Fin de la mégamachine*, Seuil, Paris, 2020.
- Schopenhauer Arthur, *Comment être heureux*, Librio, Paris, 2016.
- Schopenhauer Arthur, *Contre la philosophie universitaire*, Payot & Rivages, Paris, 1994 (1851).
- Schopenhauer Arthur, *Essai sur le libre arbitre*, Payot & Rivages, Paris, 2018 (1841).
- Schopenhauer Arthur, *Le Fondement de la morale*, Le Livre de Poche, Paris, 2012.
- Schopenhauer Arthur, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, PUF, Paris, 1966 (1819).
- Schumacher Ernst Friedrich, *Small is beautiful*, Contretemps/Seuil, Paris, 1978 (1973).
- Schweitzer Albert, *Les Grands penseurs de l'Inde*, Payot, Paris, 1962.
- Sénèque, *De la vie heureuse*, Librio, Paris, 2005 (57-58).
- Sénèque, *De l'oisiveté*, dans *Dialogues*, IV, Les Belles Lettres, Paris, 1950 (62-65).
- Sénèque, *L'Art d'apaiser la colère*, Mille et une nuits, Paris, 2018 (41).
- Sénèque, *Lettres à Lucilius*, Les Belles Lettres, Paris, 1957 (64).
- Serjeant Richard, *The Spectrum of pain*, Hart Davis, Londres, 1969.
- Serres Michel, *Le Contrat naturel*, Le Pommier, Paris, 2018.
- Serres Michel, *Morales espiègles*, Le Pommier, Paris, 2019.
- Serres Michel, *Petite poucette*, Le Pommier, Paris, 2012.
- Servigne Pablo & Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, Paris, 2015.
- Shankland Rébecca, *La Psychologie positive*, Dunod, Malakoff, 2014.
- Shankland Rébecca, *Les Pouvoirs de la gratitude*, Odile Jacob, Paris, 2016.
- Sharp Gene, *De la dictature à la démocratie*, L'Harmattan, Paris, 2009.
- Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019.
- Singer Isaac Bashevis, *Ennemies*, Stock, Paris, 1975 (1972).
- Singer Isaac Bashevis, *The Penitent*, Farrar, Straus & Giroux, New York, 1983.
- Singer Peter, *La Libération animale*, Payot & Rivages, Paris, 2012 (1975).
- Singer Peter, *Théorie du tube de dentifrice*, Goutte d'Or, Paris, 2018 (1998).
- Skocpol Theda, *États et révolutions sociales*, Fayard, Paris, 1985 (1979).
- Sloterdijk Peter, *Tu dois changer ta vie*, Libella, Paris, 2011 (2009).
- Snowden Edward, *Mémoires vives*, Seuil, Paris, 2019.
- Soares Aurore, *Comment parler d'écologie aux enfants*, Le Baron perché, Paris, 2013.
- Soljenitsyne Alexandre, *L'Archipel du goulag*, Seuil, Paris, 1974 (1973).
- Spinoza Baruch, *Éthique*, Seuil, Paris, 2010 (1677).
- Spinoza Baruch, *Traité de la réforme de l'entendement*, Vrin, Paris, 2002 (1677).
- Spinoza Baruch, *Traité politique*, Vrin, Paris, 1968 (1670).
- Steiler Dominique, *Osons la paix économique*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2017.
- Stiglitz Joseph, *L'Euro, comment la monnaie unique menace l'avenir de l'Europe*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2016.

- Stiglitz Joseph, *Peuple, pouvoir et profits*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2019.
- Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, Mille et une nuits, Paris, 2000.
- Tagore Rabindranath, *La Maison et le monde*, Payot, Paris, 1984 (1915).
- Tchouang-tseu, *Œuvre complète*, Gallimard/Unesco, Paris, 2011.
- Tesson Sylvain, *Aphorismes sous la lune*, Équateurs, Sainte-Marguerite-sur-Mer, 2013.
- Thalmann Yves-Alexandre, *Les Fabuleux pouvoirs de la psychologie positive*, Jouvence, Saint-Julien-en Genevois, 2012.
- Thich Nhat Hanh, *La Colère*, Jean-Claude Lattès, Paris, 2002 (2001).
- Thich Nhat Hanh, *L'Art de la paix*, Jean-Claute Lattès, Paris, 2006 (2003).
- Thich Nhat Hanh, *Vivre en pleine conscience*, Belfond, Paris, 2017.
- Thich Nhat Hanh & Weare Katherine, *Un Prof heureux peut changer le monde*, Belfond, Paris, 2018.
- Thoreau Henry David, *Histoire naturelle du Massachusetts*, Le Mot et le Reste, Marseille, 2019 (1842).
- Thoreau Henry David, *La Désobéissance civile*, Librio, Paris, 2016 (1849).
- Thoreau Henry David, *La Vie sans principe*, Librio, Paris, 2016 (1862).
- Thoreau Henry David, *Plaidoyer en faveur du capitaine John Brown*, Le Mot et le Reste, Marseille, 2019 (1859).
- Thoreau Henry David, *Résister*, Mille et une nuits, Paris, 2011 (1837).
- Thoreau Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, Albin Michel, Paris, 2017 (1854).
- Thunberg Greta, *Rejoignez-nous*, Calmann-Lévy, Paris, 2019.
- Tite-Live, *Histoire romaine*, Les Belles Lettres, Paris, 1954 (9 av. J.-C.).
- Tolle Eckhart, *Le Pouvoir du moment présent*, Ariane, Outremont, 2000 (1999).
- Travers Guillaume, *Économie médiévale et société féodale*, La Nouvelle Librairie, Paris, 2020.
- Uhl Thomas, *Et si je mettais mes intestins au repos ?*, Solar, Paris, 2018.
- Valère Maxime, *Actions et paroles mémorables*, Garnier, Paris, 1935 (31).
- Vaneigem Raoul, *Déclaration des droits de l'être humain*, Le Cherche midi, Paris, 2001.
- Vaneigem Raoul, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot & Rivages, Paris, 2004 (2002).
- Vaneigem Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, Paris, 1967.
- Van Reybrouck David, *Contre les élections*, Actes Sud, Arles, 2014.
- Vernant Denis, *Introduction à la logique standard*, Flammarion, Paris, 2011.
- Véron Jacques, *Démographie et écologie*, La Découverte, Paris, 2013.
- Virgile, *Énéide*, Les Belles Lettres, Paris, 1952 (19 av. J.-C.).
- Voltaire, *Candide ou l'optimisme*, Librairie générale française, Paris, 1983 (1759).
- Voltaire, *Pensées végétariennes*, Mille et une nuits, Paris, 2014.
- Voltaire, *Traité sur la tolérance*, Librio, Paris, 2017 (1763).
- Weisman Alan, *Homo disparitus*, Flammarion, Paris, 2007.
- Whitman Walt, *Feuilles d'herbe*, Gallimard, Paris, 2014 (1855).
- Wittgenstein Ludwig, *De la certitude*, Gallimard, Paris, 2006 (1969).
- Wittgenstein Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, Paris, 1993 (1921).
- Wohlleben Peter, *La Vie secrète des arbres*, Les Arènes, Paris, 2017 (2015).
- Yamamoto Jōchō, *Hagakure*, Guy Trédaniel, Paris, 1999 (1716).
- Yourcenar Marguerite, *Les Yeux ouverts*, Le Centurion, Paris, 1980.
- Ziegler Jean, *La Faim dans le monde expliquée à mon fils*, Seuil, Paris, 2011 (1999).
- Zizek Slavoj, *Robespierre : entre vertu et terreur*, Stock, Paris, 2007.

## Articles


- Alexandre Laurent, « Aurélien Barrau ne propose ni plus ni moins que le suicide de l'Occident », *lefigaro.fr*, publié le 25/06/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.lefigaro.fr/vox/societe/laurent-alexandre-aurelien-barrau-ne-propose-ni-plus-ni-moins-que-le-suicide-de-l-occident-20190625.

- André Christophe, « Être serein, c'est trouver l'énergie calme », *Psychologies Magazine*, Hors-série, 12/2019 – 01/2020, pp. 12-15.

- André Christophe, « Pour sauver la planète, devenez végétariens ! », *Cerveau & Psycho*, n°67, janvier-février 2015, pp. 12-13.

- Asch Solomon, « Effects of group pressure upon the modification and distortion of judgments », dans Guetzkow H. (ed.) *Groups, leadership and men*, Carnegie Press, Pittsburgh, 1951, disponible le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.gwern.net/docs/psychology/1952-asch.pdf.

- Association végétarienne de France, « La vitamine B12 », disponible en ligne le 04/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.vegetarisme.fr/comment-devenir-vegetarien/alimentation-equilibree/b12/#easy-footnote-bottom-1-108.

- Attias Jonathan, « Et si les lobbyistes, c'était nous ? », *Socialter*, n°34, 04/2019 – 05/2019, p. 8.

- Audier Serge, « Sortir de l'impasse productiviste », *Socialter*, n°34, 04/2019 – 05/2019, pp. 32-37.

- Augagneur Florent, Bourg Dominique & Rocard Michel, « Le genre humain, menacé », *Le Monde*, publié le 02/04/2011 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2011/04/02/le-genre-humain-menace_1502134_3232.html.

- Barrau Aurélien & Binoche Juliette, « Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité », *Le Monde*, publié le 03/09/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/09/03/le-plus-grand-defi-de-l-histoire-de-l-humanite-l-appel-de-200-personnalites-pour-sauver-la-planete_5349380_3232.html.

- Bersay Claude, « La peur de la mort », dans Hanus Michel (dir.), *Les Mots de la mort*, L'Esprit du temps, Le Bouscat, 2009.

- Bettinelli Marc, « Pourquoi nos modes de vie sont à l'origine des pandémies », *Le Monde*, publié le 19/04/2020 et disponible en ligne le 20/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/video/2020/04/19/pourquoi-nos-modes-de-vie-sont-a-l-origine-des-pandemies_6037078_3244.html.

- Blanchet René, Carpentier Alain, Puget Jean-Loup & Salençon Jean, *Le Changement climatique*, Rapport de l'Académie des Sciences, France, 26/10/2010.

- Bourg Dominique & al., *Propositions pour un retour sur Terre*, publié le 15/04/2020 et disponible en ligne le 20/04/2020 à l'adresse suivante : http://lapenseeecologique.com/propositions-pour-un-retour-sur-terre/.

- Bourg Dominique, « Climat : pourquoi nous avons besoin de désobéissance civile », *The Conversation*, publié le 12/03/2020 et disponible en ligne le 13/03/2020 à l'adresse suivante : https://theconversation.com/climat-pourquoi-nous-avons-besoin-de-desobeissance-civile-133266.

- Carpentier Arthur, « Réchauffement climatique : ce que le trajet d'un bateau dit de l'état de l'Arctique », *Le Monde*, publié le 11/10/2020 et disponible en ligne le 14/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/video/2020/10/11/rechauffement-climatique-ce-que-le-trajet-d-un-bateau-dit-de-l-etat-de-l-arctique_6055614_3244.html.

- Chapouthier Georges, « L'animalité », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2004/3, 129, pp. 299-305.

- Clift Jeremy (dir.), *Qu'est-ce que le fonds monétaire international ?*, Fonds monétaire international, Washington, 2004, disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.imf.org/external/pubs/ft/exrp/what/fre/whatf.pdf.

- Dalaï-lama, « Je suis parfois en proie à la colère », *Psychologies Magazine*, Hors-série, 12/2019 – 01/2020, p. 51.

- Dupuy Jean-Pierre, « À la recherche du temps gagné », dans *Bulletin interministériel pour la RCB*, n°20, mars 1975, dans Illich Ivan, *Énergie et équité*, Flammarion, Paris, 2018 (1973).

- Easterlin Richard, « Does economic growth improve the human lot ? », dans David Paul & Reder Melvin (dir.), *Nations and households in economic growth*, Academic Press, New York, 1974.

- Éditorial « Face au Covid-19, le choix entre santé ou libertés est un faux dilemme », *Le Monde*, publié le 30/03/2020 et disponible en ligne le 30/03/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/03/30/face-au-covid-19-le-choix-entre-sante-ou-libertes-est-un-faux-dilemme_6034887_3232.html.

- Einstein Albert, « Pourquoi le socialisme ? », *Monthly Review*, 1949.

- « En vingt-cinq ans, la Grande Barrière a perdu la moitié de ses coraux », *Le Monde*, publié le 14/10/2020 et disponible en ligne le 14/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/10/14/en-vingt-cinq-ans-la-grande-barriere-a-perdu-la-moitie-de-ses-coraux_6055959_3244.html.

- Expertise collective, *Alcool. Effets sur la santé*, Inserm, Paris, 2001, disponible en ligne le 11/11/2020 à l'adresse suivante : www.ipubli.inserm.fr/bitstream/handle/10608/168/expcol_2001_alcool.pdf?sequence=1&isAllowed=y.

- Fabre Thierry & Fargues Laurent, « Thomas Piketty : 'La captation de la croissance par les plus riches est inquiétante' », *Challenges*, publié le 14/12/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.challenges.fr/economie/entretien-avec-thomas-piketty-la-captation-de-la-croissance-par-les-plus-riches-est-inquietante_519998.

- Fressoz Jean-Baptiste, « Ni les crises financières, ni les guerres, ni les épidémies n'ont infléchi la dynamique d'accumulation matérielle du monde », *Le Monde*, publié le 28/04/2020 et disponible en ligne le 29/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/04/28/durant-les-deux-derniers-siecles-la-technique-et-le-marche-n-ont-jamais-produit-de-transition-energetique_6038017_3232.html.

- Garric Audrey, « Désormais, aucun endroit ni aucun d'entre nous n'est à l'abri du changement climatique », *Le Monde*, publié le 22/09/2020 et disponible en ligne le 03/10/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/09/22/changement-climatique-desormais-aucun-endroit-ni-aucun-d-entre-nous-n-est-a-l-abri_6053127_3244.html.

- Gerdin J. A. & McDonough S. P., « Forensic Pathology of Companion Animal Abuse and Neglect », *Sage Journals*, publié le 17/05/2013 et disponible en ligne le 07/10/2019 à l'adresse suivante : https://journals.sagepub.com/doi/10.1177/0300985813488895#_i25.

- Girandola Fabien, « Climat : les raisons de l'inaction », *Cerveau & Psycho*, n°104, 11/2018.

- Grandcolas Philippe, « L'origine de l'épidémie de Covid-19 est liée aux bouleversements que nous imposons à la biodiversité », *Le Monde*, publié le 04/04/2020 et disponible en ligne le 05/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/sciences/article/2020/04/04/pandemies-nous-offrons-a-des-agents-infectieux-de-nouvelles-chaines-de-transmission_6035590_1650684.html.

- Hardoon Deborah, « Une économie au service des 99% », publié le 16/01/2017 et disponible en ligne le 16/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.oxfam.org/fr/publications/une-economie-au-service-des-99.

- Hecketsweiler Chloé & Pietralunga Cédric, « Coronavirus : les simulations alarmantes des épidémiologistes pour la France », *Le Monde*, publié le 15/03/2020 et disponible en ligne le 04/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/03/15/coronavirus-les-simulations-alarmantes-des-epidemiologistes-pour-la-france_6033149_3244.html?utm_campaign=Lehuit&utm_medium=Social&utm_source=Facebook.

- Hensby Alexander, « Climat : quand la désobéissance civile fait bouger les lignes », *The Conversation*, publié le 06/10/2019 et disponible en ligne le 07/10/2019 à l'adresse suivante : https://theconversation.com/climat-quand-la-desobeissance-civile-fait-bouger-les-lignes-115860.

- Hess Jörg, « L'animal, la mort et le deuil », *Le Coq-Héron*, 2013/4, n°215, pp. 35-41, publié le 05/12/2013 et disponible en ligne le 17/10/2019 à l'adresse suivante : https://doi.org/10.3917/cohe.215.0035.

- Hope Aimie & al., « The role of compensatory beliefs in rationalizing environmentally detrimental behaviors », *Sheffield Hallam University*, publié le 25/07/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : http://shura.shu.ac.uk/16034/.

- Inizan Françoise, « Alerter sur l'écologie, c'est notre responsabilité », *L'Équipe Magazine*, n°1993, 07/11/2020, pp. 20-26.

- « Jeff Bezos a gagné 13 milliards de dollars en une seule journée, un record », *Huffingtonpost*, publié le 22/07/2020 et disponible en ligne le 11/11/2020 à l'adresse suivante : https://www.huffingtonpost.fr/entry/jeff-bezos-13-milliards-record_fr_5f17d85ec5b6296fbf3b1fee.

- Jensen Derrick, « Forget shorter showers », *Orion Magazine*, publié le 07/07/2009 et disponible en ligne le 24/02/2020 à l'adresse suivante : https://orionmagazine.org/article/forget-shorter-showers/.

- Keller Helen, « Three days to see », 1902, disponible en ligne le 11/11/2020 à l'adresse suivante : https://www.theatlantic.com/past/docs/issues/33jan/keller.htm.

- Laine Mathieu & Lenglet François, « Faut-il en finir avec le libéralisme ? », *Le Figaro Magazine*, 05/07/2019, pp. 35-37.

- « 'L'alimentation végane est saine et viable, à tous les âges de la vie', défendent des professionnels de santé », *francesoir.fr*, publié le 25/10/2017 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : http://www.francesoir.fr/societe-sante/tribune-alimentation-vegane-est-saine-et-viable-tous-les-ages-de-la-vie-defendent-des-professionnels-sant%C3%A9-dieteticien-nutritionniste-docteur-medecin-protection-animaux.

- Langeborg Linda & Sörqvist Patrik, « Why people harm the environment although they try to treat it well : an evolutionary-cognitive perspective on climate compensation », *Frontiers in psychology*, publié le 04/03/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://doi.org/10.3389/fpsyg.2019.00348.

- Langematz Ulrike & Tully M. (dir.), « Polar stratospheric ozone : past, present, and future », *esrl.noaa.gov*, disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.esrl.noaa.gov/csd/assessments/ozone/2018/downloads/Chapter4_2018OzoneAssessment.pdf.

- La rédaction de LCI, « Plus que deux ans avant une 'menace existentielle' : l'appel catastrophé de l'ONU pour le climat... et les humains », *LCI*, publié le 11/09/2018 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lci.fr/international/plus-que-deux-ans-avant-une-menace-existentielle-l-appel-catastrophe-de-l-onu-pour-le-climat-et-les-humains-antonio-guterres-rechauffement-climatique-2098116.html.

- Latouche Serge, « Écofascisme ou écodémocratie », *Le Monde diplomatique*, 11/2005, pp. 26-27, disponible en ligne le 18/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.monde-diplomatique.fr/2005/11/LATOUCHE/12900.

- Lecot Julien, « Pierre Larrouturou, en grève de la faim : 'Macron ne veut pas que l'UE taxe les spéculations' », *Libération*, publié le 30/10/2020 et disponible en ligne le 11/11/2020 à l'adresse suivante : https://www.liberation.fr/planete/2020/10/30/pierre-larrouturou-en-greve-de-la-faim-macron-ne-veut-pas-que-l-ue-taxe-les-speculations_1803881.

- Leguet Benoît, « Pour un New Deal écolo et social », *Socialter*, n°34, 04/2019 – 05/2019, pp. 26-27.

- Lelieveld Jos & al., « Loss of life expectancy from air pollution compared to other risk factors : a worldwide perspective », *Cardiovascular Research*, publié le 03/03/2020 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://doi.org/10.1093/cvr/cvaa025.

- « Les émissions de méthane de l'élevage plus importantes que prévu », *Le Monde*, publié le 29/07/2017 et disponible en ligne le 04/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2017/09/29/les-emissions-de-methane-de-l-elevage-plus-importantes-que-prevu_5193143_3244.html.

- Linhart Danièle, « Au travail, nous sommes passés d'une logique de l'honneur à celle de l'ego », *Psychologies Magazine*, Hors-série, 12/2019 – 01/2020, pp. 128-129.

- Mayer Nathalie, « Un rare trou d'ozone s'est ouvert au-dessus de l'Arctique », *futura-sciences.com*, publié le 06/04/2020 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.futura-sciences.com/planete/actualites/arctique-rare-trou-ozone-ouvert-dessus-arctique-33750/.

- Miller Catherine, « Childhood animal cruelty and interpersonal violence », *Clinical Psychology Review*, 07/2001, 21, 5, pp. 735-749, publié le 18/06/2001 et disponible en ligne le 08/10/2019 à l'adresse suivante : https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0272735800000660.

- Mumford Lewis, « Pour une technologie démocratique », *Agone*, n° 45, 2011.

- Nicholas Kimberly & Wynes Seth, « The climate mitigation gap : education and government recommandations miss the effective individual actions », *Environnemental Research Letters*, vol. 12, n°7, 12/07/2017.

- Niedercorn Frank, « Avec l'économie circulaire, l'urine passe de déchet à engrais », *Les Échos*, publié le 08/11/2019 et disponible en ligne le 12/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.lesechos.fr/idees-debats/sciences-prospective/avec-leconomie-circulaire-lurine-passe-de-dechet-a-engrais-1146646.

- Olivier David, « Les animaux-emballages », *Cahiers antispécistes*, n°34, 01/2012, publié le 10/04/2011 et disponible en ligne le 04/04/2020 à l'adresse suivante : http://www.cahiers-antispecistes.org/les-animaux-emballages-2/.

- Onfray Michel, « Édito », *Front populaire*, n°2, « L'État profond », 2020, pp. 2-7.

- Oxfam International, « Combattre les inégalités des émissions de $CO_2$ », publié le 21/09/2020 et disponible en ligne le 22/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.oxfamfrance.org/climat-et-energie/combattre-les-inegalites-des-emissions-de-co2/.

- Oxfam International, « Huit hommes possèdent autant que la moitié de la population mondiale », publié le 16/01/2017 et disponible en ligne le 16/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.oxfam.org/fr/communiques-presse/huit-hommes-possedent-autant-que-la-moitie-de-la-population-mondiale.

- Park Nansook, Peterson Christopher & Seligman Martin, « Strengths of character and well-being », *Journal of Social and Clinical Psychology*, Vol. 23, n°5, 2004, pp. 603-619.

- Picq Pascal, « Malthus revient frapper à la porte », *Les Échos*, publié le 27/11/2013 et disponible en ligne le 05/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lesechos.fr/2013/11/pascal-picq-malthus-revient-frapper-a-la-porte-332163.

- « President Bush's News Conference », *New York Times*, publié le 20/12/2006 et disponible en ligne le 27/08/2019 : https://www.nytimes.com/2006/12/20/washington/20text-bush.html.

- Rapport du GIEC en date du 08/08/2019, publié le 08/08/2019 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.ipcc.ch/site/assets/uploads/2019/08/2019-PRESS-IPCC-50th-IPCC-Session_fr.pdf.

- Rapport Planète Vivante 2018, « 60% des populations d'animaux sauvages perdues en 40 ans », publié le 30/10/2018 et disponible en ligne le 27/08/2019 à l'adresse suivante : https://www.wwf.fr/vous-informer/actualites/rapport-planete-vivante-2018?gclid=CjwKCAjwzJjrBRBvEiwA867bypBDj1rPPkw8RwCZ6LomDlHkoKhlXdb3I6CQ5cNa0zaJqL 1vJiHSThoCPhkQAvD_BwE.

- Rapport Planète Vivante 2020, « Les activités humaines principales responsables du déclin de 68% des populations de vertébrés en moins d'un demi-siècle », publié le 10/09/2020 et disponible en ligne le 16/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.wwf.fr/sites/default/files/doc-2020-09/20200910_Synthese_Rapport-Planete-Vivante-2020_WWF-min.pdf.

- Reverchon Antoine, « Robert Boyer : 'Le capitalisme sort considérablement renforcé par cette pandémie' », *Le Monde*, publié le 02/10/2020 et disponible en ligne le 03/10/2020, à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/10/02/robert-boyer-le-capitalisme-sort-considerablement-renforce-par-cette-pandemie_6054441_3232.html.

- Rey-Bethbeder Mailis, « La fonte de la calotte glaciaire du Groenland semble irrémédiable », *Le Monde*, publié le 18/08/2020 et disponible en ligne le 22/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/08/18/la-disparition-definitive-de-la-calotte-glaciaire-du-groenland-de-plus-en-plus-probable_6049214_3244.html.

- Robequain Lucie, « Le milliardaire prêt à se ruiner pour sauver la planète », *Les Échos*, *week-end*, publié le 23/08/2019 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lesechos.fr/weekend/business-story/le-milliardaire-pret-a-se-ruiner-pour-sauver-la-planete-1212681.

- Robitaille Antoine, « La Tentation de la dictature verte », *Le Devoir*, publié le 12/04/2008 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.ledevoir.com/societe/environnement/184818/la-tentation-de-la-dictature-verte.

- Rousset Alexandre, « Le terrorisme a fait moins de victimes en 2018 », *Les Échos*, publié le 20/11/2019 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.lesechos.fr/monde/enjeux-internationaux/le-terrorisme-a-continue-a-reculer-dans-le-monde-en-2018-1149279.

- Santé publique France, Institut national du cancer, *Avis d'experts relatif à l'évolution du discours public en matière de consommation d'alcool en France*, Saint-Maurice, 2017, publié le 04/05/2017 et disponible en ligne le 11/11/2020 à l'adresse suivante : www.santepubliquefrance.fr.

- Servigne Pablo, « Nous avons engendré un monstre », *Philosophie Magazine*, n°136, 02/2020, pp. 58-63.

- Sigler Pierre, « La vitamine B12 », disponible en ligne le 04/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.asso-pea.ch/fr/vivre-vegane/nutrition/la-vitamine-b12/.

- Sintomer Yves, « Radicaliser la démocratie », *Socialter*, n°34, 04/2019 – 05/2019, pp. 10-15.

- Taguieff Pierre-André, « Les complotistes ont-ils toujours tort ? », *Front populaire*, n°2, « L'État profond », 2020, pp. 101-103.

- Torres Olivier, « L'inaudible souffrance patronale », *Le Monde*, publié le 15/01/2009 et disponible en ligne le 05/06/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2009/01/15/l-inaudible-souffrance-patronale-par-olivier-torres_1142175_3232.html.

- Tremolet de Villers Vincent, « Jean-Pierre Le Goff : 'L'écologie se nourrit du fantasme d'un monde uni et pacifié' », *lefigaro.fr*, publié le 03/06/2019 et disponible en ligne le 21/02/2020 à l'adresse suivante : https://www.lefigaro.fr/vox/politique/jean-pierre-le-goff-l-ecologie-se-nourrit-du-fantasme-d-un-monde-uni-et-pacifie-20190603.

- Vignal Anne, « La déforestation de l'Amazonie s'accélère et pourrait la conduire à 'un point de non-retour' », *Le Monde*, publié le 11/09/2020 et disponible en ligne le 22/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/09/11/la-foret-amazonienne-s-approche-d-un-point-de-non-retour_6051887_3244.html.

- Vion-Dury Philippe, « La justice sociale : nécessaire, mais insuffisante », *Socialter*, n°34, 04/2019 – 05/2019, pp. 18-19.

- Weil Simone, « Allons-nous vers la révolution prolétarienne ? », *La révolution prolétarienne*, n°158, 25/08/1933.

- Wilson D. S. & Wilson E. O., « Rethinking the theoretical foundation of sociobiology », *The Quarterly Review of Biology*, n°82 (4), pp. 327-348.

- Wilson Timothy & al., « Just think : the challengers of the disengaged mind », *Science*, publié le 04/07/2014 et disponible en ligne le 10/04/2020 à l'adresse suivante : https://science.sciencemag.org/content/345/6192/75.

- World Fish Migration Foundation, « Living Planet Index for Migratory Freshwater Fish 2020 », publié le 28/07/2020 et disponible en ligne le 16/09/2020 à l'adresse suivante : https://worldfishmigrationfoundation.com/wp-content/uploads/2020/07/LPI_report_2020.pdf.

- Yunus Muhammad, « La crise du coronavirus nous ouvre des horizons illimités pour tout reprendre à zéro », *Le Monde*, publié le 05/05/2020 et disponible en ligne le 05/05/2020 à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/05/05/muhammad-yunus-la-crise-du-coronavirus-nous-ouvre-des-horizons-illimites-pour-tout-reprendre-a-zero_6038665_3232.html.

- Ziegler Jean, « Les oligarchies financières détiennent le pouvoir, pas le ministre de l'Écologie », *Libération*, publié le 05/09/2018 et disponible en ligne le 05/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.liberation.fr/debats/2018/09/04/jean-ziegler-les-oligarchies-financieres-detiennent-le-pouvoir-pas-le-ministre-de-l-ecologie_1676540.

## Sites Internet


www.academic.oup.com

www.alternatives-economiques.fr

www.alternativi.fr

www.archive.org

www.asso-pea.ch

www.cahiers-antispecistes.org

www.carbone4.com

www.challenges.fr

www.colibris-lemouvement.org

www.convertworld.com

www.earthfirst.org

www.esrl.noaa.gov

www.extinctionrebellion.fr

www.facebook.com

www.ffpanimale.fr

www.fondation-droit-animal.org

www.footprintnetwork.org

www.francesoir.fr

www.frm.org

www.frontpopulaire.fr

www.futura-sciences.com

www.globalcarbonproject.org

www.globalclimatestrike.net

www.globalforestwatch.org

www.gwern.net

www.heartland.org

www.huffingtonpost.fr

www.humanium.org

www.iea.org

www.ilestencoretemps.fr

www.imf.org

www.inserm.fr

www.ipcc.ch

www.lci.fr

www.ledevoir.com
www.lefigaro.fr
www.lemonde.fr
www.lepacte.ca
www.lequipe.fr
www.lesechos.fr
www.liberation.fr
www.lobby-citoyen.org
www.meteofrance.fr
www.mindfulness-at-work.fr
www.monde-diplomatique.fr
www.nytimes.com
www.oceancampus.eu
www.orionmagazine.org
www.overshootday.org
www.oxfam.org
www.oxfamfrance.org
www.prb.org
www.santepubliquefrance.fr
www.sciencedirect.com
www.sciencemag.org
www.seve.org
www.shura.shu.ac.uk
www.theatlantic.com
www.theconversation.com
www.twitter.com
www.ucar.edu
www.un.org
www.vegetarisme.fr
www.vhemt.org
www.who.int
www.wikipedia.fr
www.worldfishmigrationfoundation.com
www.wwf.fr
www.youtube.com

# Table des matières interactive

**Sommaire**.....2

**Avant-propos**.....3

**Introduction**.....4

De la gravité de la situation.....5
De la collapsologie.....7
De l'origine multifactorielle.....8
De la conscience écologique.....13
Des traitements étiologique et symptomatique.....15
De l'urgence absolue.....16
Plan.....17

**I – Constat**.....18

**A/ Les chiffres du désastre**.....19
En 2019, le jour du dépassement était le 29 juillet.....19
60% des populations animales sauvages ont disparu en 4 décennies.....20
Par endroits, les populations d'insectes volants ont chuté de 80% en 30 ans.....21
Les vers de terre ont décliné à hauteur de 90% en un demi-siècle.....22
Chaque année, 120 milliards d'animaux terrestres et 1500 milliards d'animaux marins sont tués pour la consommation humaine.....23
Un enfant meurt de faim ou de malnutrition dans le monde toutes les 6 secondes.....24
650 millions de personnes dans le monde souffrent d'obésité.....24
La population humaine s'accroît de 89 millions d'individus chaque année.....25
200 à 500 millions de réfugiés climatiques sont attendus d'ici 2050.....25
2018 est l'année au cours de laquelle l'humanité a émis le plus de dioxyde de carbone.....26
En 2018, 120.000 km² de forêt ont disparu, dont 36.000 km² de forêt tropicale primaire.....27
Le désert du Sahara s'est étendu de 10% en un siècle.....28
Au cours du XXe siècle, la température moyenne de la planète a augmenté de 0,6 °C.....28
50% du Permafrost pourrait être amené à fondre d'ici 2050, 90% d'ici 2100.....30
L'acidité des océans a augmenté de 30% en 250 ans.....31
Le niveau moyen des océans s'est élevé de 20 cm depuis 1900.....32
En 2025, la moitié de l'humanité vivra dans des zones de stress hydrique.....32
Le continent de plastique a atteint la taille de 1.600.000 km².....32
La pollution tue près de 9 millions de personnes par an.....33
Après quelques années de restauration, la couche d'ozone est de nouveau menacée.....33
Un verdict sans appel.....34

**B/ Les conclusions à tirer**.....35
Avons-nous le droit de baisser les bras ?.....35
La disjonction exclusive.....36
Retour aux choses sérieuses.....36
Le climato-scepticisme.....37
Le climato-relativisme.....39
Le déni généralisé.....40
Le cloisonnement informationnel.....41
Les préoccupations distrayantes.....41
Le défaut de hiérarchisation.....42
La diversion curarisante.....43
La contagion inertielle.....45
La double réalité.....46
La force de l'habitude.....47
La fidélité aux comportements passés.....48
L'angoisse de sortir du rang.....49
Le culte aveugle de la modération.....50
L'illusion de la compensation.....51
L'emprise de la fiction sur le réel.....52
Les inepties religieuses.....54
L'attente du messie salvateur.....55
L'assimilation aux prophéties millénaristes.....56
Le découragement relatif.....57
L'optimisme comparatif.....58
La mise à distance temporelle.....60
La vision court-termiste.....61
Le striatum, un ennemi qui nous veut du bien.....62
L'incapacité de penser et d'agir en tant qu'espèce (voire [dans l'idéal] en tant que vivant)....63
La foi inébranlable en l'adaptation.....65
La carence en responsabilité.....66
**En conclusion**.....68

## II – Problème.....70

**A/ Macro-destruction et micro-collaboration**.....71
Le mythe de la croissance.....71
L'aporie capitaliste.....77
La débâcle libérale.....80
L'ogre à deux têtes.....83
La folie consumériste.....87
La pandémie publicitaire.....91
Le piège productiviste.....95

Le labeur biocidaire....101
La servitude volontaire....105
L'acmé récréationnelle....114

**B/ La dictature libéro-capitaliste**....118
Une nature asservie....122
Une technique déifiée....129
Une énergie gaspillée....132
Une démographie suicidaire....134
Une éducation conformiste....138
Une compétition exacerbée....143
Une mondialisation populicide....145
Des inégalités obscènes....148
Un néocolonialisme criminel....155
Une finance reine....157
Une politique monétisée....160
Une information propagandiste....165
Des oligarchies omnipotentes....167
Un totalitarisme soft....171
Une numérisation patibulaire....176
Scolie téléologique....181
« The Grid », l'origine de tous les maux....187
**En conclusion**....197

**III – Solution**....199

**A/ Le directoire écosophique**....200
Une révolution systémique....200
De l'intelligence et de la sagesse....203
Une écosophie pour la vie....207
L'écosophie au pouvoir....209
Un régime directeur à l'échelle mondiale....210
Un anti-écofascisme....212
Une dictature romaine....214
Composition du directoire....217

**B/ La libération animale**....224
L'argument écologique....225
L'argument humanitaire....230
L'argument de l'extension de la violence (ou de la bienveillance)....232
L'argument de la souffrance comme critère de jugement moral....240
L'argument de l'incontestable parenté....249
L'argument de la conscience et/ou de l'intelligence....253

L'argument antispéciste....258
L'argument sanitaire....262
L'argument de la possibilité du choix....265
L'argument du progrès éthique....269
L'argument écosophique suprême....274
L'argument abolitionniste....277
**En conclusion**....283

**IV – Proposition**....284

**A/ De l'inefficace implication**....285
Effectuer des écogestes....285
Habiter un écovillage....287
Exposer des vérités scientifiques....288
Rédiger un livre militant....289
Réaliser un film catastrophiste et/ou porteur d'espoir....289
Composer des chansons prophétiques....290
Utiliser sa notoriété....290
Modifier le récit dominant....291
Investir le terrain politique....292
Former un lobby citoyen....293
Marcher pour le climat....294
Signer des pétitions et/ou des pactes....294
Attaquer un État en justice....294
Pratiquer la désobéissance civile....295
Faire une grève institutionnelle....296
De l'implication ou du « pseudo-engagement »....296
De l'engagement véritable....299

**B/ De l'engagement total**....300
La mise en jeu de la vie....301
De la non-violence (ahimsa)....303
Éloge de la (vraie) résistance....306
Le retour du sens perdu....313
Risquer sa vie pour la vie....316
Pour la pérennité de l'espèce humaine....320
Du jeûne volontaire....321
Du soulèvement collectif....325
Faire face à la douleur....334
De la vie – et de la mort – philosophique(s)....339
La sérénité socratique....341
La leçon épicurienne....343
L'ataraxie stoïcienne....345

L'héritage christique....348
L'éthique samouraï....350
De la nature (et) de la mort....352
De l'extension du vouloir-vivre (et non de sa négation)....355
De la gestion du deuil....357
**En conclusion**....361

**V – Prolongement**....364

**A/ Chantiers immédiats**....365
De la décroissance économique....365
De l'agroécologie salvatrice....369
De la sobriété énergétique....374
De la tempérance migratoire....380
De la régulation démographique....383
De la gratuité pour l'essentiel....393
De l'égalité universelle....396

**B/ Idéaux d'un monde nouveau**....401
Du contrat naturel....401
De la vie végétale....407
De la « religion écologique »....413
De la spiritualité laïque....418
De la pleine conscience....422
De l'Homo altericus....433
De la coopération pacifiante....435
De l'épanouissement collectif....442
De l'intelligence émotionnelle....449
De la Communication NonViolente (CNV)....452
De la dissolution des armées....455
De la biodémocratie mondiale....460
Du communalisme libertaire....463
De l'économie circulaire....471
De l'école (et) du bonheur....481
**En conclusion**....490

**Conclusion**....492
Du constat....493
Du problème....494
De la solution....496
De la proposition....497
Du prolongement....499
Ultime apostille....500

**Invictus**.....502

**Annexe 1 – La jurisprudence Covid-19 – Quand l'impossible devient possible**.....503

**Annexe 2 – « Summer is coming »**.....512

**Annexe 3 – « Apocalypse soon »**.....521

**Filmographie**.....545

**Bibliographie**.....553

**Livres**.....553
**Articles**.....564
**Sites Internet**.....571

**Table des matières interactive**.....573